

The Library of the University of Virginia



The Library of the University of Virginia
Charlottesville, Va.

PROVINCIAL ARCHIVES

Y 271.79

C 7496

F

V. 18 1896-97

BULLETIN

DE LA

CONGRÉGATION

TOME CINQUIÈME

(TOME XVIII DE LA COLLECTION COMPLÈTE)

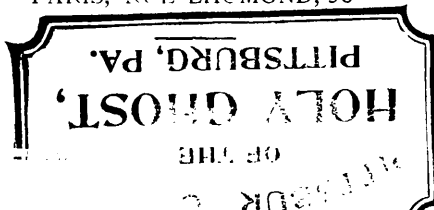
1896-1897

18



MAISON-MÈRE

PARIS, RUE LHCMOND, 30





Serveur. — Charité.

FÉVRIER

1896

PITTSBURG COLLEGE
OF THE
HOLY GHOST,
PITTSBURG, PA.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Office votif du Saint-Esprit. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — Sacré-Cœur de Grignon. — Saint-Cœur de Marie. — Séminaire du Saint-Esprit. — Notre-Dame de Langonnet. — **Nécrologie.** Décès : PP. Guth et Le Rouzic. — *Notices* : PP. Sublet, Lavandier. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

OFFICE VOTIF DU SAINT-ESPRIT

Comme on le sait, nous avons obtenu, en 1894, le privilège de remplacer, le premier lundi du mois, l'office votif des Saints-Anges, par celui du Saint-Esprit. Si précieuse que fût cette faveur pour les membres de la Congrégation, elle se trouvait bien diminuée par la rareté des cas où nous pouvions en user. On songea donc aussitôt à la compléter et à l'augmenter, en demandant la faculté de dire l'office en question et la messe correspondante, un jour libre quelconque de la semaine à défaut du lundi.

Le R. P. Eschbach fut chargé de faire des démarches dans ce sens. Mais, au lieu de répondre à sa supplique, comme elle avait été formulée, la Sacrée Congrégation des Rites jugea plus à propos d'étendre à notre Institut, ce qu'elle avait déjà accordé, dans des circonstances analogues, par exemple, pour l'office votif de Notre-Dame de Lourdes. La nouvelle concession est même plus favorable que ce que nous osions espérer, puisque l'office votif du Saint-Esprit pourra être dit tous les mois une fois, le premier lundi libre ou, à son défaut, un autre jour de la semaine, à l'exclusion pourtant de ceux auxquels on célébrerait une fête du rite double majeur et au-dessus.

Voici le texte même de cet indult :

Ex Apostolico Indulto diei 20 Julii 1894, Alumnis Congregationis Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ Officium votivum proprium de eodem Spiritu Sancto, persolvere licet ritu semiduplici singulis secundis feriis per annum, quibus Officii votivi de Ss. Angelis recitatio per Rubricas permissa est. Quum vero paucæ omnino ejusmodi feriæ occurrant in Kalendario perpetuo ad usum ejusdem Congregationis, Rmus P. Alphonsus Eschbach, Procurator Generalis ipsius Instituti, a Sanctissimo Domino Nostro Leone Papa XIII iteratis precibus concessi privilegii benignam extensionem efflagitavit, nimirum ut dictum Officium votivum de Spiritu Sancto a memoratæ Congregationis Alumnis recitari valeat quavis feria secunda, quæ prima singulis mensibus occurrit non impedita Officio duplici primæ vel secundæ classis. Sacra porro Rituum Congregatio vigore facultatum sibi specialiter ab eodem Sanctissimo Domino Nostro tributarum, confirmato prædicto privilegio quoad Ferias secundas, benigne indulgit, ut semel in mense, die aliqua non impedita Festo ritus duplicis primæ vel secundæ classis vel duplicis majoris, officium de Spiritu Sancto sub ritu semiduplici persolvere et respondentem Missam votivam celebrare liceat Alumnis prædictæ Congregationis servatis Rubricis. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 30 Novembris 1895.

† Caj. Card. ALOÏSI MASELLA, Præf.

A. TRIPEPI, Secretarius.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Par diverses décisions de la Maison-Mère ont été admis :

Aux vœux perpétuels.

PAR DÉCISION DU 11 JANVIER 1896.

Le F. Quintien Collin, de la Communauté de N.-D. de Langonnet.

Aux vœux de cinq ans.

Les FF. Donat Zigmann et Méléce Buchinger, de Mesnières ;

Le F. Urbano Monteiro, de la Communauté de Ponte-Delgada.

A la profession.

Ont été reçus à la profession à Saint-Martial (Port-au-Prince), le 20 décembre 1895 :

Les FF. Médard Delalle Joseph, né le 12 mars à Allonzier, diocèse d'Annecy ;

Amédée Scouarnec Joseph, né le 14 août 1875, à Malvoisin en Ploerduk (Morbihan).

A CHEVILLY, LE 27 DÉCEMBRE.

Les FF. Odon Augustin Linz, né le 9 septembre, à Attschweir, dioc. de Fribourg (Bade) ;

Théodose Émile Arnold, né le 28 nov., à Ueberach (Alsace) ;

Valentin F.-Xavier Friederich, né le 3 déc. 1875 à Holkirch (Alsace) ;

Théogone Antoine Kaiser, né le 19 sept. 1875, à Hopfinger, dioc. de Fribourg (Bade).

A l'oblation.

LE 27 DÉCEMBRE, A CHEVILLY.

Comme grands scolastiques :

MM. Léon Girod, du dioc. de Saint-Claude, p. de rel. s. F.-Xavier ;

Michel Henry, du dioc. de Quimper, pat. de rel. saint Joseph ;

Albert Vogel, du dioc. de Saint-Dié, pat. de rel. s. Fr. d'Assise.

En qualité de novices Frères :

Les Postulants Flouriot Pierre, en rel. F. Tarsicius ;

Widlocher Léon, en rel. F. Ambroise ;

Rhulmann Antoine-Joseph, en rel. F. Antoine-Joseph.

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A GRIGNON

DÉCEMBRE 1893. — JANVIER 1896.

1. Personnel. — 2. Ordinations. — 3. Fêtes patronales et Fête-Dieu. — 4. Professions. — 5. Visites.

1. — La petite communauté du Sacré-Cœur, à Grignon, comprend en ce moment : le R. P. Gerrero, supérieur et maître des novices ; le P. Lux, économe et sous-directeur, qui a succédé au P. Stercky, appelé, vers la fin du mois d'août 1894, à la fondation du noviciat des clercs à la Formiga ; 42 novices-clercs et 12 Frères.

Le noviciat étant, avant tout, un lieu de prières et une école où nos jeunes prêtres doivent se former le goût pour le service

divin, nous nous efforçons de leur faire aimer ces deux choses, en célébrant nos fêtes aussi solennellement que possible, tant par rapport au chant que par rapport à l'exactitude dans l'observation des cérémonies.

2. — Nos grandes ordinations ont ordinairement lieu vers la fin du mois d'octobre. Celle de 1894 fut faite à la fête des saints apôtres Simon et Jude. Mgr Augouard voulut bien, cette fois-là, conférer l'onction sacerdotale à nos jeunes lévites, dont 17 prêtres, 3 diacres et 1 sous-diacre. Celle de 1895, que célébra Mgr de Courmont, à la fête du patronage de la Sainte Vierge, comprenait 16 prêtres, 7 diacres et 7 sous-diacres.

Si, depuis quelques années, notre ordination d'octobre n'atteint plus le nombre de prêtres qu'on trouve dans les années passées, il faut l'attribuer en grande partie aux suites de la loi militaire. Plusieurs de nos novices sont, en effet, retardés, soit à cause de leurs 28 jours, soit parce qu'ils reviennent de faire leur service.

L'ordination est la fête que nous tenons à célébrer avec le plus de solennité, et pour laquelle les scolastiques de Chevilly continuent toujours à nous prêter leur généreux concours. Le P. Préfet général du culte tient à les diriger lui-même autant que cela lui est possible.

3. — En dehors des ordinations, il est deux autres fêtes que nous aimons voir revenir chaque année : ce sont nos deux fêtes patronales du Sacré-Cœur et de saint Stanislas Kostka. A cette occasion, notre pieuse solitude revêt pour quelques heures un caractère de gaieté et de sainte joie. Nous sommes heureux de posséder alors au milieu de nous plusieurs de nos Pères de la Maison-Mère et de Chevilly, ainsi que les missionnaires de passage dans ces dernières maisons. En 1894, le R. P. Grizard chanta la messe pour la fête du Sacré-Cœur, et le T. R. Père officia à celle de saint Stanislas. En 1895, la messe de la fête du Sacré-Cœur fut encore chantée par le R. P. Grizard, et le P. Allaire, de la mission de l'Oubanghi, chanta celle de la fête de saint Stanislas.

Puisque nous parlons de nos fêtes, nous ne pouvons laisser passer inaperçue la solennité de la Fête-Dieu. Nos aînés, qui ont passé par le noviciat de Grignon, savent quel est le caractère distinctif de cette fête : faire tout à l'africaine. Cette pieuse

tradition s'est toujours conservée parmi leurs successeurs; peut-être même ce goût a-t-il quelque peu augmenté durant ces dernières années, car il n'est plus une seule ornementation où l'on ne voie réalisée quelque idée de l'Afrique. Comme en ce jour, on permet aux personnes étrangères d'entrer dans la clôture, la foule accourt nombreuse des alentours. « Allons voir la fête africaine! » est leur appel d'invitation mutuelle. On y voit de tous les âges, de toutes les conditions, mais surtout de tous les ordres. Mais ceux que nous sommes surtout heureux de trouver alors au milieu de nous, ce sont tous nos confrères de Chevilly et plusieurs membres de la communauté de Paris.

Et la solennité du premier vendredi du mois, les messes de réparation, tout cela existe-t-il encore? Nous sommes heureux de pouvoir répondre à tous nos prédécesseurs qu'à Grignon on continue toujours à aimer et à consoler le cœur de Jésus le premier vendredi du mois. Comme par le passé, nous avons la messe de réparation, après la prière du matin, et l'exposition du Saint-Sacrement pendant toute la journée. Ce jour étant consacré à la retraite mensuelle, les novices ont toute facilité de passer ce saint temps au pied de Celui pour lequel ils veulent souffrir et mourir dans quelques mois. Le beau chant du salut et les nombreux bouquets de fleurs qui ornent l'autel tout le long du jour disent suffisamment combien on aime cette fête à celui qui vient passer avec nous cette heureuse journée.

Ayant passé du Saint-Cœur de Marie au Sacré-Cœur, nous conservons aussi notre tendre amour à Celle que nous proclamons notre Mère. Notre-Dame des Victoires et la Vierge *Tutela Domus* sont les rendez-vous ordinaires des novices pour exprimer leur amour à Marie. Durant la journée, c'est à Notre-Dame des Victoires qu'ils recommandent leur noviciat et leur avenir; c'est à la Vierge *Tutela Domus* que chacun aime à demander la bénédiction avant d'aller prendre son repos et avant de recommencer la nouvelle journée. Le soir de la fête de l'Immaculée-Conception nous réunit chaque année au pied d'une autre image de la Vierge chère à nos prédécesseurs : c'est Notre-Dame de Lourdes. Une modeste illumination et une fervente prière sont, en ce jour, le bouquet que nous aimons offrir à notre Mère du ciel, comme gage de notre amour filial.

4. — La profession vient enfin naturellement clore cette belle

série de fêtes. La retraite préparatoire de celle de 1894 fut prêchée par le R. P. Libermann. Le 15 août, nous eûmes le bonheur de voir rangés 52 jeunes profès dans le chœur de notre magnifique chapelle. Jamais encore, depuis sa fondation, la Congrégation n'avait atteint ce beau chiffre. Aussi bien grande était la joie de notre T. R. Père et de la nombreuse assistance accourue de toutes parts. Mais, hélas ! le bonheur parfait n'est pas de ce monde ; c'était la profession la plus nombreuse que le T. R. P. Emonet ait présidée ; c'était aussi la dernière avant sa cruelle maladie ; le matin de ce beau jour, il éprouva les premières atteintes de son mal.

La retraite de la profession de 1895 fut prêchée par le R. P. Premier assistant. Vu le petit nombre des novices, on avait appelé à cette retraite tous les Pères qui devaient émettre les vœux perpétuels. Elle compta 32 jeunes profès. Malgré ce petit nombre, la fête n'avait rien perdu de sa solennité ordinaire. Même au dire des habitués de nos fêtes, depuis de longues années, le cantique d'adieu n'avait pas été exécuté avec autant d'âme et d'enthousiasme. L'émotion était grande, et plus d'un de nos missionnaires était touché jusqu'aux larmes.

5. — Un mot, en terminant, des visites que nous recevons de temps à autre dans notre solitude. De toutes, la plus agréable et la plus impatiemment attendue a toujours été celle du T. R. Père. Avant sa maladie, il aimait parfois venir passer quelques heures au milieu de nous pour nous encourager et nous porter ses paternels conseils. Depuis, il ne peut plus, malgré la proximité, venir aussi souvent qu'il le désire. Il a profité cependant d'une journée de beau temps pour se faire conduire jusqu'à Grignon. En retour, les novices vont lui rendre visite durant leurs promenades et lui manifestent par là qu'ils l'aiment toujours comme un père vénéré.

Nous sommes toujours heureux quand nous recevons la visite de nos missionnaires, mais ces visites sont malheureusement trop rares.

Les anciens ont la charité d'écrire parfois des lettres aux novices ; ils les reçoivent toujours avec joie et y trouvent non seulement un stimulant pour la ferveur et la prière, mais un aliment à leur charité et à leur désir de se dévouer au salut des pauvres âmes abandonnées.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE, A CHEVILLY

GRAND SCOLASTICAT

DÉCEMBRE 1893. — JANVIER 1896.

1. Personnel. Agrandissements. — 2. Retraites. Ordinations. Oblations. —
3. Fêtes et dévotions. — 4. Visiteurs. — 5. Maladie du T. R. Père. —
6. Séances et conférences. — 7. Vacances. — 8. Souvenir aux défunts.

1. — Au mois de décembre 1893, le personnel employé à la direction du grand scolasticat comprenait quatre Pères : le R. P. Vanhæcke, supérieur de Chevilly et directeur du grand scolasticat ; le P. Brunetti, sous-directeur, chargé des cours d'Écriture sainte, de droit canon et de plain-chant ; le P. Genoud, économe et professeur de morale, et le P. Décaillet, professeur de dogme et préfet de culte.

En octobre 1894, le P. Brunetti, fatigué, ne put prendre à sa charge que le cours d'Écriture sainte et la direction des affaires militaires, devenues assez compliquées par suite du nombre de scolastiques obligés de subir cette loi. Le P. Gaschy dut alors ajouter à ses fonctions, chez les Frères, le cours de droit canon et de plain-chant.

Enfin, au mois de janvier 1895, les exigences du service militaire nécessitèrent l'envoi à Chevilly de vingt scolastiques de Langonnet, philosophes et théologiens de première année, qui suivirent les cours de seconde et de troisième année de théologie ; les PP. Brunetti et Gaschy se chargèrent des cours des philosophes.

L'arrivée de ce premier contingent faisait prévoir le transfert du personnel complet du grand scolasticat de Langonnet. Ce transfert eut lieu, en effet, au mois d'août dernier et occasionna les changements suivants dans le personnel administratif de notre communauté : le R. P. Libermann en devint le supérieur ; le P. Vanhæcke resta directeur du grand scolasticat ; le P. Bernard, sous-directeur et professeur de philosophie ; le P. Genoud, économe et professeur de morale dans les deux cours de théologie ; le P. O'Gorman, professeur de dogme en 2^e et 3^e année, et d'Écriture sainte ; le P. Décaillet, professeur de dogme en 1^{re} année, et préfet de culte ; et le P. Fraysse, chargé des cours d'histoire ecclésiastique et de plain-chant pour les théologiens et les philosophes, et de ceux d'éthique et d'argumen-

tation en philosophie. En outre, le P. Stercky a remplacé, dans ses fonctions auprès des Frères et comme professeur de droit canon, le P. Gaschy, nommé supérieur de la communauté de Mesnières.

Au moment où se terminait notre dernier *Bulletin*, (novembre 1893), le grand scolasticat de Chevilly comptait 65 titulaires et 15 postulants pour les deux dernières années de théologie; en octobre 1894, il comprenait 68 titulaires et 5 postulants; au mois d'août 1895, époque de la fusion, 130 scolastiques, postulants et titulaires, se trouvaient réunis à Chevilly, et 155 environ, prenaient part à la retraite générale de la fin de septembre. Les départs pour les maisons et pour le service militaire, d'un côté; l'arrivée de quelques confrères en retard et de plusieurs postulants, de l'autre, ont établi un nombre qui se maintient entre 140 et 145, dont 114 titulaires.

Cette augmentation du personnel a nécessité quelques installations nouvelles, pour réunir dans un même local et sous la même direction les théologiens et les philosophes. Deux rangées de bancs ont été ajoutées au chœur de la grande chapelle; comme jadis, les Pères de passage ont un réfectoire à part, près de la grande cloche; une autre construction, faite sous l'emplacement du pont de communication entre le scolasticat et l'infirmerie générale, est venue agrandir le réfectoire des scolastiques, et une ouverture pratiquée dans le pignon du bâtiment, a réuni ces deux salles en une seule, capable de contenir 180 à 190 places. L'ancien réfectoire des étrangers est devenu la salle de 1^{re} année de théologie; les chambres du rez-de-chaussée, à la suite de la salle commune, ont disparu pour faire place à une classe de philosophie, et les deux dernières salles du rez-de-chaussée (bâtiment du milieu), ont été transformées en dortoirs, comprenant 28 alcôves, closes par des rideaux.

Tous les ans, quelques scolastiques nous quittent pour subir la loi militaire. Une correspondance suivie les tient en rapports continuels avec leurs directeurs ou avec leurs confrères, et, dès qu'ils en ont la faculté, tous sont fidèles à venir passer quelques heures en famille, à l'époque des principales fêtes, pour se refaire un peu au milieu de nous. En 1894, 7 scolastiques étaient à la caserne; 8 y sont entrés cette année.

2. — Les retraites de commencement d'année ont été prêchées,

en 1894, par le R. P. Libermann; en 1895, par le P. Ph. Kieffer. Les RR. PP. Hubert et Artiguela ont donné successivement les retraites d'ordination des Quatre-Temps de Carême, 1894 et 1895. Le P. Directeur, avec le concours des PP. Professeurs, a donné les deux retraites d'ordination de juillet 1894 et 1895.

Cette année, notre grande retraite d'octobre a été suivie d'une seconde retraite de huit jours, pour les nouveaux, venus en retard, et les scolastiques récemment libérés du service; c'est le P. Le Douarin, attaché à la communauté de Chevilly depuis un an, qui a bien voulu la prêcher.

Comme par le passé, les deux grandes ordinations du scolasticat se font : l'une, à Chevilly, aux Quatre-Temps de Carême; l'autre, au Séminaire Colonial, dans les premiers jours de juillet. En février 1894, Mgr Bouvier, évêque de Tarentaise, conférait, dans notre chapelle, les saints Ordres à 6 prêtres, 8 diacres, 24 sous-diacres, 28 minorés et 5 tonsurés. Le 7 juillet de la même année, 22 sous-diacres et quelques minorés allaient recevoir, à la Maison-Mère, le diaconat et le sous-diaconat. Le 9 mars 1895, Mgr de Courmont ordonnait, dans notre chapelle, 1 prêtre, 7 diacres, 23 sous-diacres, 26 minorés, 11 tonsurés; et le 7 juillet, à la Maison-Mère, Sa Grandeur conférait les ordres sacrés à 22 diacres, 3 sous-diacres, 4 minorés et 2 tonsurés.

Nos prises d'habit étaient peu nombreuses, jusqu'ici, parce que les postulants arrivaient généralement en philosophie ou en première année de théologie; désormais, ces cérémonies se multiplieront au Saint-Cœur de Marie : souhaitons que ce soit dans une large mesure. Du 7 juillet 1894 au 29 septembre 1895, 9 postulants ont fait leur oblation et 9 ont reçu le saint habit.

3. — Aux enfants de la famille, il faut des fêtes : la Congrégation ne les a pas refusées à ses scolastiques. Elle a su, en bonne mère, mêler à nos rudes journées de labeur des jours de délassement aussi doux à nos cœurs qu'utiles à nos âmes. D'ailleurs, ne sommes-nous pas chargés de rendre, d'une manière spéciale, au nom de la Congrégation, à la Majesté divine et à nos saints Patrons, les hommages qui leur sont dus de la part de l'Institut lui-même ?

On sait avec quelle joie nous nous acquittons de ce devoir. Outre la Pentecôte et le Saint-Cœur de Marie, qu'il nous revient de fêter avec toute la pompe possible, nous donnons un éclat

particulier aux fêtes de Noël, de l'Épiphanie, de Pâques, de l'Assomption.

Les Pères de la Maison-Mère et de Grignon ne manquent jamais de venir rehausser, par leur présence, l'éclat de nos fêtes patronales de Jésus-Docens et de Saint-Louis de Gonzague : le T. R. Père lui-même en présidait les offices, en 1894; en 1895, il a officié le jour de Jésus-Docens; la maladie ne lui a pas permis de le faire, le 21 juin dernier.

Nos Fêtes-Dieu, toujours magnifiques, ont été présidées, en 1894, par le T. R. Père; en 1895, par Mgr de Courmont; de nombreux prêtres et beaucoup de laïques y assistaient. La communauté de Grignon nous prête, à cette occasion, un large concours que nous essayons de lui rendre par notre présence à sa Fête-Dieu. Nous assistons, en outre, chaque année, à la procession du Très-Saint-Sacrement de la paroisse.

Le *Bulletin* d'avril 1894 donne le compte rendu de l'érection du calvaire, à l'entrée des grandes allées; celui de mai rapporte le procès des reliques du vénérable Père, ainsi que la translation de nombreuses reliques, reçues de Rome. Ces trois cérémonies marquent dans les *Annales* de Chevilly, et ont laissé un profond souvenir dans le cœur de ceux qui en ont été témoins.

Nous sanctifions notre année religieuse par plusieurs dévotions. Ce sont d'abord nos pèlerinages à Notre-Dame des Victoires, après la grande retraite; à Notre-Dame de Paris, où nous allons vénérer la sainte Couronne d'épines, au commencement du Carême; et à Montmartre, le mardi de Pâques.

Nous fêtons le mois du Rosaire par des saluts solennels quotidiens, les mois de Marie et du Sacré-Cœur par une lecture pieuse et quelques prières suivies d'une bénédiction du Très-Saint-Sacrement. Le P. Directeur, qui se fait un bonheur de suivre en cela les traditions, nous a appris à bien célébrer le premier vendredi de chaque mois, et, pour remplir les conditions, nous avons une messe votive du Sacré-Cœur, suivie d'une communion générale; un salut solennel clôt cette journée de grâces.

Notre grande chapelle, enrichie, en 1894, d'un nouveau maître-autel, de trois riches reliquaires (voir le *Bulletin* de mai 1894), de trois lustres, de deux riches candélabres, portés par deux anges dus au ciseau de l'habile F. Cunibert, enviait à

celle de Grignon le privilège de l'indulgence de la Portioncule. Une faveur spéciale de Rome le lui accordait en 1894.

4. — Sa proximité de la capitale vaut à notre communauté la faveur de fréquentes visites. Avant sa maladie, nous avions le bonheur de posséder souvent au milieu de nous le T. R. Père qui, au premier moment libre, ne manquait pas de venir présider nos fêtes ou de donner quelques conférences à ses chers scolastiques, toujours heureux d'entendre sa paternelle et encourageante parole. Comme en 1892 et en 1893, le R. P. Collin vint, en 1894, passer la belle saison au Saint-Cœur de Marie. Ce nous est une joie bien douce de donner l'hospitalité, chaque année, à un grand nombre de nos Pères, surtout à nos chers missionnaires fatigués.

Mgr l'Archevêque d'Haïti (octobre 1895), NN. SS. les Evêques de Luxembourg et de Tarentaise, ainsi que NN. SS. Augourd et de Courmont, nous ont successivement honorés de leur présence. Pourrions-nous oublier M. l'abbé Lemire, député du Nord et ami de notre P. Directeur, dont les visites nous sont si chères?

Plusieurs ecclésiastiques continuent de demander quelques jours de retraite à la solitude du Saint-Cœur de Marie.

5. — Nous avons bien vivement ressenti les anxiétés et les épreuves qu'a traversées la Congrégation pendant ces derniers temps. A la première nouvelle du malheur qui nous frappait, le 26 mai, des prières publiques commencèrent au tombeau du Vénérable Père. Chaque jour, ou du moins très souvent, des Pères du scolasticat allèrent prendre des nouvelles de la santé du bien-aimé malade qui, dès qu'il put communiquer avec le R. P. Supérieur de Chevilly, lui manifesta le désir de se fixer au milieu de nous pour passer le temps de sa convalescence. A la fin de juillet, un léger recouvrement de force s'étant fait sentir, il fut autorisé à entreprendre le voyage de la Maison-Mère au Saint-Cœur de Marie (1^{er} août). Une chambre avait été préparée au rez-de-chaussée, dans la grande salle du château, parce qu'elle offrait la facilité de sortir pour prendre l'air et d'assister, de la sacristie (dont elle n'est séparée que par le vestibule de l'escalier qui conduit aux étages supérieurs) aux messes qui se disent à la chapelle des scolastiques.

Le surlendemain de son arrivée, le T. R. Père parcourait,

dans sa petite voiture de malade, les grandes allées qui entourent la propriété. Bientôt, il put assister à la messe de six heures trois quarts et ensuite à celle de la communauté, à six heures un quart.

Grâce aux soins affectueux et empressés dont il fut constamment l'objet, grâce aussi aux fréquentes promenades et au bon air de Chevilly, un mieux réel se déclara et ne cessa de s'accroître. Petit à petit, le côté gauche recouvra sa sensibilité, et dans les derniers jours de novembre, le T. R. Père put faire quelques pas dans l'allée de bitume qui longe le château et le côté ouest du scolasticat, appuyé seulement sur l'épaule du F. Rigobert, son fidèle infirmier.

Nous n'avons plus le bonheur d'entendre les belles conférences que le T. R. Père nous faisait autrefois ; mais l'exemple qu'il nous donne par sa piété et sa patience ne nous est pas inutile. A moins d'une trop grande fatigue, tous les matins, le T. R. Père, qu'on ne voit jamais sortir sans son chapelet à la main, assiste et communie à notre messe de communauté. Si le bon Dieu ne veut pas lui rendre la santé parfaite, qu'il le conserve encore longtemps à notre affection.

6. — Fidèles aux traditions, en 1894, nous donnâmes une séance théologique, sous la présidence du T. R. Père, entouré d'un grand nombre de Pères de la Maison-Mère et de Grignon.

NN. SS. Augouard et de Courmont ont bien voulu, en 1894 et 1895, ainsi que le cher P. Buléon et, tout dernièrement, le vaillant P. Allaire, nous donner tour à tour des conférences intéressantes et pratiques.

Le 9 juin 1895, M. Chanel, jeune et ardent explorateur, ami de Mgr de Courmont et bien connu de nos Pères du Zanguebar, nous a procuré une agréable soirée, dont nous lui sommes encore reconnaissants. En quelques heures, par projections à la lumière oxyhydrique, nous avons parcouru le vaste vicariat de Mgr de Courmont et joui de la vue du mystérieux Kilima-Ndjaru, dont M. Chanel a fait l'ascension à une hauteur que les précédents explorateurs n'avaient osé atteindre. Aux projections se sont joints des conseils d'une utilité pratique reconnue pour les missionnaires.

On avait plusieurs fois manifesté à Rome le désir d'y voir M. l'abbé Lemire. Vers la fin d'avril dernier, pendant les

vacances des Chambres, celui-ci entreprit ce pèlerinage et obtint facilement du T. R. Père la permission d'emmener avec lui notre cher P. Directeur.

Au retour de ce voyage, qui dura trois semaines, notre P. Directeur, dans une série de conférences, nous fit part de ses impressions et de ses souvenirs. Ce qui nous intéressa le plus vivement fut le récit de l'audience privée obtenue du Souverain Pontife et où il fut particulièrement question de nous. « Très Saint-Père, avait dit notre P. Directeur, je suis chargé de la formation des chers scolastiques de notre Congrégation, que faut-il surtout leur recommander et leur inculquer? » Le Saint-Père se recueillit un moment, leva les yeux et les mains au ciel, et dit d'une voix fortement accentuée : « L'oubli de soi, l'esprit de sacrifice!! Vous avez la Guinée..., mission difficile! il y faut des hommes dévoués jusqu'à la mort..., vous devez les y préparer..., œuvre grande et difficile! Les jeunes gens viennent aujourd'hui d'un monde qui est plus que jamais l'adversaire de l'Évangile, retournez-les en quelque sorte pour en faire des hommes nouveaux. » Paroles précieuses qui marquent pour nous, autant que pour notre cher P. Directeur, notre règle de conduite et le but de nos efforts. A la fin de cette audience, le Souverain Pontife voulut bien accorder au P. Directeur la faveur de donner à son retour, à la communauté de Chevilly, la bénédiction papale que nous reçûmes le jour de l'Ascension.

Le 2 février continue de réunir au Saint-Cœur de Marie les communautés de la Maison-Mère et de Grignon. En 1894, le R. P. Hubert fit la conférence traditionnelle et traita d'une façon saisissante de la gloire toujours grandissante de notre vénérable Fondateur, mieux connu de nous que de nos devanciers, parce que sa vie et ses écrits nombreux et variés révèlent une grandeur et des vertus que son humilité devait cacher à ses contemporains. En 1895, le R. P. Pascal, de la communauté de Dakar, nous commenta, en des paroles ardentes qui ne sont point oubliées, le testament spirituel de notre vénérable Père : « Ferveur, Charité, Sacrifice ».

7. — Nous sanctifions nos vacances par trois pèlerinages. Le premier est celui de Montmartre, où une partie de la communauté est chargée de la veillée de nuit, l'autre ne s'y rendant que le lendemain de grand matin, afin d'assister à une messe que

nous chantons. Vient ensuite le pèlerinage de Saint-Maur (N.-D. des Miracles) que notre vénérable Père aimait à faire, ainsi que celui du sanctuaire de Longpont, qui clôt la série de nos grandes promenades, si variées et si intéressantes. Nous visitons successivement Versailles, Saint-Cloud, Vincennes, la vallée de Chevreuse, le plateau de la Brie, etc. La grande retraite des Pères, la profession à Grignon, les adieux des nouveaux novices, que nous conduisons à leur résidence, l'arrivée des nouveaux confrères, nuancent agréablement nos onze semaines de vacances.

8. — Avant de terminer ce *Bulletin*, nous devons un souvenir à nos chers défunts. La mort fait quelquefois des victimes parmi les Pères fatigués ou malades qui nous sont confiés. Le 3 février 1894, le regretté P. Thuet nous quittait pour le ciel (voir le *Bulletin* de juillet 1894). Le P. Burg rendait aussi son âme au bon Dieu, le 11 mai suivant. Le 23 septembre de la même année, une apoplexie foudroyante nous enlevait, en quelques minutes, le P. Reffé, au moment où il se mettait à table, après le salut auquel il avait assisté. Le P. Ehrhard, récemment revenu du Portugal, s'éteignait, on peut le dire, dans un acte d'amour de Dieu (25 février 1895). Au mois de juillet dernier, le P. Unverzagt succombait à la phtisie, qui avait enlevé deux mois auparavant, M. Orbann, novice-prêtre, après quelques jours passés à l'infirmerie de Chevilly.

La mort a moissonné aussi quelques-uns de nos confrères scolastiques. Le 3 janvier 1894, le bon Dieu appelait à lui M. Mary, scolastique de 3^e année. Sa poitrine attaquée ne lui permettant pas de supporter le climat de Rome, l'avait contraint de rentrer à Chevilly depuis trois mois. Le 23 mai suivant, M. Thiersé succombait à la même maladie. Ce confrère, condamné depuis cinq ans par tous les médecins, avait, grâce aux bons soins qui lui ont été prodigués et à son énergie extraordinaire, pu résister jusqu'à ce jour. Après avoir reçu les derniers sacrements avec une ferveur tout angélique, cet excellent confrère, devant un grand nombre de scolastiques, d'une voix émue mais ferme, demanda pardon de toutes les peines qu'il avait pu causer; puis, malgré son extrême faiblesse, il voulut, dans un dernier embrassement, témoigner à tous son affection, et nous donna rendez-vous au ciel. Il émit les vœux

de religion et attendit avec le plus grand calme l'heure suprême. Sentant sa vue se troubler, il demanda que l'on récitât les prières des agonisants, auxquelles il répondit. Quelques instants après il s'endormait doucement, nous donnant le plus bel exemple d'une courageuse et sainte mort.

Qu'on nous permette d'appeler *notre deuil* la mort du regretté P. Kræmer. Si la Congrégation a perdu en lui un membre exemplaire par sa régularité et son dévouement, le Grand scolasticat le pleure comme un père. Qui pourrait dire tout le bien qu'il a fait, soit à Chevilly, comme sous-directeur et professeur, soit à Notre-Dame de Langonnet, comme directeur?

Depuis le premier danger de la maladie du P. Kræmer, tour à tour inquiets et rassurés par les nouvelles fréquentes qui nous étaient communiquées, nous ne pouvions nous faire à l'idée que Dieu ravirait sitôt ce bon Père à notre affection. Le mal, cependant, faisait son œuvre. Un soir, le P. Directeur nous avertit que le cher malade a été administré, et serait heureux de revoir, avant de mourir, ses enfants de Chevilly. Le 10 octobre après dîner, tout le scolasticat se rend à Paris. A peine avons-nous franchi le seuil de la Maison-Mère, qu'on nous apprend que le Père n'est plus. Nous défilons dans la chambre mortuaire, et chacun a la consolation de contempler une dernière fois les traits vénérés du bon Père, que la souffrance avait profondément altérés.

Le lendemain 11 octobre, les Pères de la Maison-Mère et de la communauté de Grignon s'unirent à ceux de Chevilly pour rendre les derniers devoirs au P. Kræmer. Nous nous consolons de cette perte, en pensant qu'au ciel, ce saint religieux, ce Père dévoué, n'oublie ni la Congrégation, ni les enfants pour lesquels il s'est si généreusement dépensé jusqu'à son dernier soupir.

O bien-aimé P. Kraemer, votre nom ne s'effacera pas de sitôt de nos cœurs; et aujourd'hui, comme il y a un an, nous nous souvenons toujours de vous, avec douceur et émotion, à cause de votre bonté, avec gratitude à cause de vos bienfaits, avec édification à cause de vos exemples, avec sécurité enfin à cause de votre sainte vie, couronnée de la mort des prédestinés.

NOVICIAT DES FRÈRES

DÉCEMBRE 1893 — JANVIER 1896

1. Aspirants. — 2. Cérémonies. — 3. Mort du F. Wilfrid.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le nombre de nos aspirants, — novices et postulants, — s'est maintenu entre 50 et 60.

Nous nous efforçons de leur donner surtout une instruction aussi complète que possible, et bien que formant principalement des religieux fervents, nous n'oublions pas qu'il faut à nos missionnaires des auxiliaires utiles et dévoués.

2. — Les retraites ont été prêchées : en 1894, au mois de mars, par le P. Guyodo; au mois de septembre, par le P. Frécenon; en 1895, celle du mois de mars par le P. Le Douarin, et celle du mois de septembre par le P. Andrieux. Une cérémonie de profession et de prise d'habit clôtura chacune de ces retraites : 38 postulants ont eu, depuis deux ans, le bonheur de faire leur oblation, et 23 novices leur profession religieuse. Le nombre de ces derniers a forcément diminué depuis quelque temps, car nos confrères savent qu'en vertu d'une décision du chapitre de 1892, les novices-frères ne peuvent être admis à la profession qu'à l'âge de vingt et un ans.

3. — Il est rare que la mort choisisse ses victimes parmi nos jeunes aspirants. Cependant, le 23 juillet 1894, s'éteignit doucement le novice F. Wilfrid. Né à Mana, et confié de bonne heure aux soins du regretté P. Kraenner, il voulut suivre ce Père en France, lors de notre expulsion de la Guyane, et vint demander son admission au noviciat des Frères à Chevilly. En 1892, il fut admis à l'oblation à sa grande joie, et continua à nous édifier tous par sa régularité, sa douceur et son aimable piété. Mais le mal terrible, la phtisie, dont il apportait en lui le germe avant son arrivée en France, le conduisait insensiblement vers la tombe. Vers la fin de juillet, le médecin avait perdu tout espoir, et le 23, le cher Frère rendait son âme à Dieu, après avoir reçu les derniers sacrements et émis ses vœux entre les mains du R. Père supérieur. Puisse-t-il du haut du ciel, prier pour la chère Guyane et rendre à ses compatriotes les Pères qui le pleurent encore!

SÉMINAIRE DU SAINT-ESPRIT

DÉCEMBRE 1893 — JANVIER 1896

Depuis le dernier *Bulletin* (novembre 1893), le personnel du séminaire n'a guère subi de modifications. Les cours de théologie, de droit canon, d'histoire ecclésiastique et d'Écriture sainte, sont faits par les mêmes professeurs, les PP. Cogniard, Ussel et Høgy, sous la direction du R. P. Corbet, assistant général.

Le nombre des élèves ne varie pas; il est de trente-huit. Ce chiffre maximum des bourses allouées par le gouvernement est toujours atteint longtemps avant la rentrée des classes. Cette année, les demandes d'admission ont été tellement supérieures aux autres années, que, non seulement il nous a été permis de faire un choix, mais encore, dans ce choix, de n'accepter que des théologiens. De la sorte, le bon esprit régnera au séminaire.

Les ordinations habituelles des Quatre-Temps de Noël et de fin d'année ont été prêchées, en 1894, par les PP. Acker et Artiguella; et, en 1895, par les PP. Kientzler et Heintz.

Ces pieux exercices ont été suivis avec beaucoup de recueillement et de fruit.

Chaque année, une dizaine de nouveaux prêtres vont combler les vides du cadre du clergé colonial.

GRAND SCOLASTICAT DE NOTRE-DAME DE LANGONNET

DÉCEMBRE 1893. — JANVIER 1896.

1. Personnel. — 2. Ordinations, retraites, prises d'habit. — 3. Fêtes : Fête-Dieu; Saint-Maurice; 22 avril 1894; Noces d'argent du P. Bernard. — 4. Visites, conférences. — 5. Vacances, départ. — 6. Décès.

1. — Le personnel du grand scolasticat de Notre-Dame de Langonnet se composait, au mois de novembre 1893, époque où s'ouvre ce *Bulletin*, du R. P. Kræmer, directeur et professeur de morale; des PP. Bernard, sous-directeur et professeur de philosophie; Gœpp, professeur d'histoire et d'argumentation, et O'Gorman, professeur de dogme.

La maladie obligea le R. P. Kræmer à nous quitter au commencement des vacances de 1894; il fut remplacé, à la rentrée suivante, par le R. P. Libermann, qui joignit à la charge de directeur et de professeur de morale celle de Supérieur de la communauté. Le P. Goepp partit également, pendant ces mêmes

vacances, pour aller se dévouer en Afrique, et le P. Fraisse, nouveau profès, vint prendre sa place.

Le nombre des scolastiques s'élevait, pendant l'année 1893-94, à la moyenne de 65. Il monta à 80 à la rentrée suivante, mais retomba à 70, par suite de plusieurs départs pour le service militaire et les maisons. Enfin, au commencement de janvier 1895, il fut réduit à 50, après le départ pour Chevilly d'une vingtaine de confrères obligés, par les exigences de la loi militaire, à séjourner dans le diocèse de Paris. Ce chiffre resta à peu près le même jusqu'au moment du départ de tout le scolasticat pour le Saint-Cœur de Marie.

2. — Deux ordinations à la tonsure ont eu lieu dans le cours de ces deux années : l'une le 22 avril 1894, quatrième dimanche après Pâques; l'autre, le 2 avril 1895, le mardi de la semaine de la Passion.

Le nombre des ordinands était de 21 chaque fois, et ce fut Mgr Bécél, évêque de Vannes, qui voulut bien, les deux fois, leur faire franchir le premier pas vers le sanctuaire.

La première de ces deux ordinations ayant eu un caractère de solennité tout à fait exceptionnel, nous y reviendrons un peu plus loin. Quant aux retraites préparatoires, la première fut prêchée par le R. P. Gœpp, la seconde par le R. P. Rémont, de la Mission de Sénégambie, qui séjourna plusieurs mois dans la communauté.

Entre ces deux retraites se place, d'après l'ordre chronologique, la grande retraite d'ouverture de l'année religieuse 1894-95, que prêcha le R. P. Libermann, avant de prendre en main la direction du scolasticat.

C'est ici le lieu de signaler encore deux prises d'habit qui eurent lieu dans le courant de l'année 1894. Deux postulants seulement prirent part à la première, le jour de la fête de saint Joseph; ce fut le R. P. Barillec, que nous avons le bonheur de posséder alors, qui reçut leurs engagements. La seconde, plus nombreuse, eut lieu le 8 juillet suivant et augmenta le scolasticat de 12 nouveaux titulaires.

3. — En ce qui concerne nos fêtes et nos solennités religieuses, il convient de parler tout d'abord de la Fête-Dieu, qui fut célébrée ces deux dernières années, comme par le passé, avec une grande magnificence.

Elle attira encore un grand concours de prêtres et de fidèles, d'autant plus qu'un temps superbe nous favorisa doublement.

La fanfare de Saint-Michel, qui vient rehausser l'éclat de nos cérémonies à toutes les grandes fêtes de l'année, ne contribue pas peu à embellir la procession du Très-Saint-Sacrement, tandis que, d'un autre côté, les étrangers ne peuvent se lasser d'admirer le décor des reposoirs et l'ornementation de tout le parcours que doit suivre notre divin Sauveur.

Il en fut de même pour les deux fêtes de notre patron, saint Maurice, le dernier dimanche de juillet des années 1894 et 1895. Celle de 1894 eut cependant un caractère de solennité tout particulier, car nous eûmes l'honneur d'avoir pour célébrant le R. P. abbé de la Trappe de Thymadeuc, qui chanta une messe pontificale.

Arrivé depuis le vendredi, en compagnie d'un Frère et d'un autre Père, le bon P. Abbé avait bien voulu faire une conférence aux scolastiques dans la soirée du samedi et les avait entretenus sur les usages et règlements en vigueur à la Trappe, cette famille religieuse où s'était sanctifié notre saint patron. « De nos jours, termina-t-il avec une humilité charmante, tout se passe encore de la même manière que du temps de saint Maurice; une seule chose diffère : c'est que les abbés ne sont plus des saints. »

Mais les jours les plus heureux ne sont pas à l'abri de l'adversité. Le temps, qui avait été assez favorable le matin de la fête, devint plus sombre vers l'heure des vêpres. On crut néanmoins ne pas devoir empêcher la procession de sortir. Mais, au milieu du parcours, une formidable averse, inondant le clergé et les fidèles, fit rentrer à la hâte toute la procession au lieu saint.

Un autre jour mémorable, où pareille contrariété ne sera pas à signaler, fut l'ordination à la tonsure du dimanche 22 avril 1894.

Elle coïncidait cette année avec la visite du T. R. Père et celle de Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc, et revêtit, en raison de ces circonstances, un éclat inaccoutumé.

Le T. R. Père était arrivé depuis le lundi précédent, et avait voulu venir ce jour-là même dans la salle de communauté des scolastiques, pour recevoir leurs souhaits de bienvenue et leur adresser une paternelle exhortation.

Le samedi soir, à six heures, toute la communauté se réunit sur le pont de l'Ellé, afin d'y recevoir Mgr l'Evêque de Vannes, qui avait eu la bonté de s'offrir pour faire l'ordination.

Sa Grandeur ne se fit pas attendre; aussitôt descendue de voiture et après avoir revêtu les ornements pontificaux, elle fut conduite processionnellement à la chapelle, où le T. R. Père lui-même lui fit un compliment, auquel elle répondit dans les termes les plus bienveillants.

Le dimanche, après la messe d'ordination, où Monseigneur avait également confirmé un grand nombre d'enfants de Saint-Michel, les scolastiques lui firent à leur tour une brillante réception dans la salle de théologie splendidement décorée; enfin, pour couronner la fête, le T. R. Père nous donna une nouvelle preuve de son affection en venant nous faire la conférence dans la soirée.

Le lundi, un autre hôte non moins illustre était attendu à l'abbaye. C'était Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc, qui avait bien voulu interrompre sa tournée pastorale pour venir nous honorer de sa visite.

Arrivée vers 11 heures, Sa Grandeur fut conduite d'abord à la chapelle, puis à la salle de réception où on lui fit un accueil d'autant plus solennel qu'avec elle se trouvèrent présents Mgr Bécél, le T. R. Père, et toutes les notabilités du clergé des environs.

Pareil spectacle, en effet, ne se voit pas tous les jours dans la solitude de Langonnet; aussi, le souvenir de cette fête restera-t-il longtemps dans l'esprit de tous ceux qui ont eu le bonheur d'y assister.

Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc repartit dans la soirée, après avoir assisté à une petite séance récréative, donnée par les enfants de Saint-Michel en l'honneur de nos illustres visiteurs.

Notre T. R. Père nous quitta à son tour le lendemain, après nous avoir procuré le bonheur de le posséder pendant une semaine entière; enfin, le mercredi, nous assistâmes au départ de Mgr Bécél, qui avait composé, pour faire ses adieux aux scolastiques, les quelques vers suivants qui furent lus au réfectoire, et qui prouvent une fois de plus l'attachement et la sollicitude dont nous étions l'objet de la part de ce bon pasteur.

- I. Oh ! la pieuse solitude,
Où l'on vit avec certitude
D'acquérir science et vertu
Pour sauver ce qui s'est perdu.
- II. Jeunes gens, ayez bon courage !
Je voudrais bien être à votre âge
Pour me préparer au combat
Et devenir meilleur soldat !
- III. Il vous tarde d'entrer en lice
De prendre rang dans la milice
De Jésus notre doux Sauveur :
Ah ! je comprends votre ferveur.
- IV. Rivalisez de patience,
Vous fiant à la sagesse
De vos maîtres, dont les avis
Vous dirigent aux saints parvis.
- V. Vous arriverez à la gloire,
Au ciel vous chanterez victoire ;
Pussions-nous tous y parvenir !
En partant j'aime à vous bénir.

Une autre fête tout intime fut la célébration du vingt-cinquième anniversaire de l'ordination à la prêtrise du P. Bernard, le 21 mai 1894.

La veille de la fête, immédiatement après la classe du soir, on se mit à décorer la salle de philosophie, ainsi que la chaire, du haut de laquelle tant de générations avaient reçu de si doctes leçons.

Quand le travail fut achevé, le P. Bernard parut enfin, seul mécontent de tous ces apprêts qui portaient atteinte à sa modestie. Après une cantate et une hymne, chantées en son honneur, un philosophe lui exprima, au nom de tous les élèves présents et anciens, les vœux les plus sincères à l'occasion de ses noces d'argent.

Le lendemain, grand'messe solennelle chantée par le P. Bernard, pendant laquelle les philosophes eurent l'honneur de fournir exclusivement les frais de chant et de cérémonies ; promenade dans la soirée, et la journée se termina enfin par le salut du Très Saint-Sacrement.

4. — Parmi les différents visiteurs qui sont venus nous honorer de leur présence, outre ceux dont il a été déjà parlé,

nous devons mentionner le R. P. Barillec, qui passa à deux reprises plusieurs semaines au milieu de nous. Nous lui fûmes redevables d'une conférence, dans laquelle il nous donna les détails les plus intéressants sur la cause de notre Vénérable Père.

Les scolastiques de Merville eurent également le plaisir de recevoir durant plusieurs jours, leur Supérieur d'autrefois, le P. Riaux et les clercs de Saint-Joseph, le fondateur de leur œuvre, le P. Limbour, qui nous fit un sermon pendant la messe de communauté, et une de ces conférences dont lui seul possède le secret.

Plusieurs autres conférences nous furent faites par les RR. PP. Buléon, Audren et Rémont. Elles eurent toutes pour objet les missions d'Afrique, et furent écoutées par là même avec le plus vif intérêt.

Dans une autre circonstance, lors du passage de trois Pères missionnaires, les PP. Renault, Erhardt et Bodo, le Père préfet de culte profita de l'occasion pour nous procurer un office où ces trois Pères à longue barbe figurèrent comme célébrant, diacre et sous-diacre, ce qui ne fut pas un petit sujet d'admiration pour les braves Bretons qui remplissent d'ordinaire le fond de la chapelle.

5. — Comme le P. Kræmer nous avait quittés au commencement des vacances de 1894, et que le P. Bernard était, de son côté, parti pour le Portugal, ce fut le P. O'Gorman qui eut la charge du scolasticat pendant ces trois mois, jusqu'à l'arrivée du R. P. Libermann.

Plusieurs représentations dramatiques furent données par les scolastiques dans le cours de ces vacances; d'autre part, quelques confrères musiciens ayant organisé une petite fanfare de circonstance, nos récréations furent égayées de temps en temps par des morceaux agréables et variés.

C'est à cette même époque que se rapporte également l'achèvement d'un mur en pierre, limitant l'allée des moines du côté de la rivière; ce mur avait été l'objet principal de nos travaux manuels pendant l'année. Un superbe lion en pierre, qui avait occupé jusque-là un autre endroit de la communauté, fut installé à l'angle de la muraille, et ne contribue pas peu à embellir la célèbre allée.

Les vacances de 1895 ne devaient pas s'écouler entièrement à Notre-Dame de Langonnet. Depuis longtemps, la prévision du départ fournissait pendant la récréation la matière ordinaire des conversations. La nouvelle officielle arriva enfin dans les derniers jours du mois de juillet, et, à partir de ce moment, on ne songea plus qu'à faire les préparatifs nécessaires pour se mettre en route. De nombreuses caisses furent expédiées, contenant, pour la plupart, les livres de la bibliothèque et les effets de la procure. La fête de l'Assomption fut célébrée avec grande solennité, et le salut se termina par un cantique d'adieu composé pour la circonstance. Enfin, le lendemain 16 août, à 6 heures du matin, tous les scolastiques, le R. P. Libermann en tête, étaient rassemblés devant la statue de Notre-Dame de Langonnet, dans la cour intérieure, chantant avec entrain une dernière fois l'*Ave maris Stella*, avant de quitter la belle communauté où nous avions passé de si heureux jours.

Quand les derniers échos du chant eurent cessé de retentir, aux sons de la grande cloche, chacun alla prendre place dans les voitures qui nous attendaient. A Quimperlé, nous trouvâmes, chez les Sœurs de la Sagesse, une table bien servie et l'accueil le plus aimable. A 3 heures, nous descendions à la gare d'Auray pour aller saluer une dernière fois la grande patronne de la Bretagne. Le lendemain matin, nous assistions à la messe du R. P. Libermann dans la chapelle du petit séminaire de Tours, et à midi nous franchissions le seuil de la communauté du Saint-Cœur de Marie, où nous continuerons, sous le regard de cette bonne Mère, à nous préparer aux combats de l'avenir.

6. — Un mot, avant de terminer, sur ceux qu'il a plu au Seigneur d'appeler à lui, et qui nous ont quittés pour une vie meilleure.

La nouvelle de la mort du bon et regretté P. Kræmer fit une profonde impression sur tous ceux qui l'avaient connu et vu à l'œuvre au milieu de nous, les années précédentes, les dernières de son pèlerinage d'ici-bas.

Obligé par la maladie d'interrompre à deux reprises, l'exercice de ses fonctions dans le cours de l'été 1894, il nous avait quittés définitivement au commencement des vacances de cette année, comptant bien revenir; mais Dieu en avait disposé autrement.

Nous n'avons pas qualité pour faire ici son éloge public; mai

en rappelant le souvenir du cher Père, nous devons signaler plusieurs bienfaits dont nous lui fûmes redevables pendant la dernière année de son séjour parmi nous.

Le premier fut l'installation, dans la chapelle du scolasticat, de l'image de la Sainte-Face, qui nous rappelle d'une manière si vive le souvenir de la Passion de Notre-Seigneur.

Le second fut l'obtention à Rome, sur la demande qui en avait été faite d'un indult accordant la faveur de l'autel privilégié à perpétuité pour le maître-autel de la grande chapelle, et, pour la chapelle elle-même, le privilège de la Portioncule.

Dans le courant de l'année 1895, nous eûmes aussi à déplorer deux décès survenus dans la communauté même. Ce fut d'abord le P. Manach, ancien missionnaire de l'île Maurice, qui s'éteignit pieusement le 14 février, après avoir languï depuis plusieurs mois.

Quelque temps après, aux tristesses de la Semaine sainte, vint se joindre celle de la mort du P. Picarda, de la mission du Gabon, qui rendit son âme à Dieu dans la nuit du Jeudi au Vendredi saint, et alla rejoindre au ciel deux de ses frères qui avaient déjà succombé avant lui au service de la Congrégation.

MAISON DE SAINT-MICHEL

DÉCEMBRE 1893. — JANVIER 1896

1. Personnel. — 2. Examens. — 3. Bon esprit. — 4. Récoltes. — 5. Chapelle. — 6. Visites.

1. — Le personnel de la communauté se compose des PP. Juillard, Decressol, Cosse et Sigrist, ainsi que de 34 Frères remplissant diverses fonctions auprès de nos 300 élèves.

2. — Aux examens du certificat d'études primaires, 19 de nos enfants ont été admis en 1894 et 21 en 1895. L'inspecteur veut bien, chaque année, convoquer la commission à l'établissement même, pour l'examen en question, et il nous est revenu que, malgré notre titre de congréganistes, ce personnage officiel aurait cité Saint-Michel comme étant la première école de l'arrondissement pour les brillants résultats obtenus chaque année. Le P. Decressol, notre nouveau préfet des études, augmentera encore, nous l'espérons, la bonne impression laissée aux examinateurs par le travail et la tenue de nos élèves.

3. — L'esprit de nos enfants est bon, en général. La piété est satisfaisante; les communions sont fréquentes et nombreuses. Plusieurs de nos apprentis, absolument ignorants des vérités de la religion à leur entrée, nous quittent parfaitement instruits sur leurs devoirs d'état et sont à même de persévérer dans le bien. Beaucoup conservent des relations avec nous après leur sortie de l'établissement.

4. — Nos récoltes en 1894 et 1895 ont été d'un rendement moyen. Le malheur est que tout est à vil prix : aussi l'agriculture a bien du mal à rentrer dans ses frais. S'il nous fallait payer la main-d'œuvre, nous ne pourrions certainement pas nous tirer d'affaire.

5. — Notre chapelle s'achève tout doucement, à mesure que les ressources nous arrivent. La divine Providence s'est montrée bien généreuse à notre égard. Malgré le malheur des temps, saint Michel nous fait voir chaque jour qu'il entend régner sur la colline de l'ancienne gentilhommière de Kermenguy. Nous espérons que tous les travaux seront terminés cette année pour la fête du glorieux archange, grâce à la pieuse et intelligente activité du P. Cosse, qui se surpasse à tous égards, quand sa santé le lui permet.

6. — Nous avons reçu deux fois la visite de notre évêque. La première fois, il était en compagnie de Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc. Nos élèves, très forts en tours, farces et déclamation, lui ont préparé chaque fois une petite séance fort bien réussie; du reste les petits Parisiens ont un talent à eux, quand il s'agit non de travailler, mais de s'amuser.

Toujours aimable, bon et généreux, Mgr Bétel, qui connaît le côté faible de notre petit monde, leur laisse toujours en souvenir non seulement un et même deux congés, mais encore de quoi les passer gaiement, ce qui fait dire aux enfants que Monseigneur est un évêque *qui entend les choses*. Mgr de Courmont nous a également honorés de sa présence, lorsqu'il a passé en Bretagne avec le R. P. Barillec, qui était venu à Langonnet en qualité de visiteur. Tous ont voulu communier des mains de l'évêque-missionnaire du Zanguebar. Mgr de Courmont leur a dit combien il avait été édifié de cette pieuse manifestation et quel bon souvenir il emportait de tous ces chers enfants de Saint-Michel.

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur de faire part de la mort de deux confrères :

Le P. Guth Edouard, profès de vœux perpétuels, de la Mission de Sénégambie, est décédé à Dakar, le 9 janvier, à l'âge de 38 ans, après 24 années de vie de communauté et 14 ans 5 mois de profession, par suite de fièvre hématurique ;

Le P. Le Rouzic François-Joseph, profès des vœux de 5 ans, de la communauté de Saint-Pierre (Martinique), s'est éteint à Notre-Dame de Langonnet, le 27 janvier, dans sa 29^e année, après 9 ans de communauté et 6 ans 5 mois de profession, par suite de phtisie.

Nous recommandons également aux prières de nos Communautés la Rév. Mère Marie-Joseph, supérieure générale des Sœurs Servantes du Saint-Cœur de Marie, pieusement décédée dans la maison de la rue Lhomond, le 8 janvier, à la suite d'une longue et douloureuse maladie. C'était la deuxième Supérieure générale de cette Congrégation fondée, comme on le sait, en 1860, par notre cher confrère, le P. Delaplace, et qui compte déjà près de 200 religieuses.

Nous recommandons enfin M. Schneider Célestin, scolastique, mort à la communauté de Merville, dans le courant de décembre, par suite de fièvre typhoïde et M. Paulet Alexis, grand scolastique pieusement décédé au collège de la Basse-Terre (Guadeloupe).

LE P. SUBLET

DÉCÉDÉ A LOANGO LE 4 DECEMBRE 1894.

Notice faite par Mgr Carrie.

Le cher P. Sublet a succombé, le 4 décembre 1895, à une fièvre bilieuse hématurique, après cinq jours de maladie seulement. C'est une perte immense pour nous et extrêmement douloureuse pour moi, car il est difficile de trouver un meilleur confrère, un meilleur religieux et un meilleur missionnaire.

Né le 10 septembre 1856, à Villy-le-Bouveret, diocèse d'Annecy, il entra le 30 septembre 1874, en qualité d'élève de philosophie, à Notre-Dame de Langonnet, reçut la prêtrise le 8 mars 1879 et fit profession en août de la même année.

Placé d'abord au collège de Pondichéry et rentré en France après la fermeture de cette maison (1889), il témoigna le désir d'être envoyé en Mission et reçut avec joie son obéissance pour le Congo français.

Toujours gai, toujours aimable et toujours sérieux dans ses charges et dans ses fonctions, il fit, en peu de temps, des travaux étonnants sur la langue ou mieux sur les langues de Setté-Cama. Catéchisme, grammaire et dictionnaire, tout avait été abordé et mené à bonne fin par cet infatigable missionnaire, qui s'occupait aussi de son œuvre d'enfants avec une activité admirable; le temporel, quelque pénible qu'il fût, ne lui faisait pas oublier le spirituel. Il eut bientôt mis son œuvre sur un excellent pied, et Dieu seul sait tout le mal qu'il s'est donné et les torrents de sueur qu'il a versés pour accomplir sa rude tâche. Je dis *les torrents de sueur*, car à Setté-Cama il fait excessivement chaud, et le travail y était très pénible pour le cher P. Sublet. Il avait débuté avec le regretté F. Vivien, allant pendant plus de deux mois dans les rivières, les marais et les racines inextricables de palétuviers, glaner çà et là un arbre, un bambou, etc., pour les premières constructions de la Mission, dont tous les bois ont été ainsi amassés peu à peu au prix de fatigues et de privations extraordinaires. Que de bains pris à contre-cœur jusque dans la vase des marigots! Que de pirogues chavirées! Que de belles pièces de bois perdues après de rudes journées passées à les chercher! Que de fois la boîte conserve de *di corned beef*, seul menu du dîner, est allé rejoindre au fond de l'eau les poutres de palétuviers!

Aux constructions ont succédé les défrichements des forêts vierges au milieu desquelles a été établie la Mission. C'est là qu'il fallait voir le cher P. Sublet, à l'œuvre avec ses petits enfants, aux prises avec les géants des forêts! Comme il se remuait, comme il courait, animant l'un, soutenant l'autre, brandissant la hache, faisant grincer la scie, mettant la main et la vie partout! Qu'il a bien justifié ces paroles de nos saints livres : « Son pain a été plus d'une fois la « chikoangue » (pâte de manioc).

Que de peines il s'est données pour trouver des enfants, pour les soigner dans leurs maladies! Ce fut là son épreuve la plus grande et la plus pénible : ses chers enfants mouraient malgré

tous ses soins. Le zèle des âmes le dévorait ; il aurait voulu les sauver toutes, parcourir tout le pays, prêcher partout. Trois ou quatre jours encore avant sa maladie, il m'écrivait qu'il partait pour aller visiter un village pahouin, et cela, disait-il, *pedibus jambisque*. Je crois bien que c'est ce voyage qui lui a porté le dernier coup. Dur à lui-même, il n'a pas pris assez soin de sa santé, qu'il prodiguait sans réserve pour Dieu et pour les âmes. Espérons qu'il a reçu maintenant sa récompense, mais que pour nous la séparation est pénible ! Enfin, *fiat* !

LE P. LAVANDIER

DÉCÉDÉ A JOAL, LE 20 JANVIER 1895.

Notice envoyée par le P. Lamoise.

Le bon P. Lavandier nous a été enlevé par la petite vérole, le jour de la fête du Très Saint Nom de Jésus, à six heures du matin. Il avait contracté cette terrible maladie dans l'exercice de son saint ministère.

Le P. Lavandier, né le 12 mars 1866, à Fillières, diocèse de Nancy, entra au grand scolasticat de Chevilly, le 18 septembre 1886, ayant déjà fait une partie de sa théologie. Ordonné prêtre à Grignon le 28 octobre 1888, il fit profession en août de l'année suivante et fut ensuite envoyé à la Mission du Sénégal.

Mgr Barthet le destina à Joal, où il se mit tout de suite à l'œuvre avec un grand zèle et un grand courage.

Revenu, le 12 décembre 1894, de la retraite de Dakar, où il avait fait ses vœux perpétuels, le cher Père s'était remis à toutes ses fonctions avec un esprit de foi de plus en plus vif.

La variole commençait à sévir à Gorée et à Dakar, d'où elle nous arriva terrible, surtout pour les grandes personnes.

Après trois ou quatre jours de fortes fièvres, les boutons apparurent, et nous espérions tous, le P. Messenger et d'autres Pères qui vinrent le voir, que la maladie suivrait son cours ordinaire ; mais des embarras survinrent dans la gorge et la poitrine, et finirent par l'étouffer (20 janvier 1895) malgré nos soins, ceux des Sœurs et d'une veuve, personne pieuse et très expérimentée.

On a dit qu'il avait bu de l'eau fraîche au début, lorsqu'il ne savait pas que ce fût la variole ; mais, vu l'air tempéré dans lequel il fut maintenu et les autres soins intelligents qu'il a

reçus, je crois que l'intensité de la maladie a, seule, causé ce terrible dénouement. Que la très sainte volonté de Dieu soit faite!

Sa mort et ses funérailles ont été des plus édifiantes. Il a reçu tous les sacrements, y compris le saint Viatique, quelques heures avant de mourir. Ses oraisons jaculatoires, l'invocation Jésus, Marie, Joseph, touchaient tous les cœurs.

Après les prières des agonisants, la récitation du chapelet et autres prières, il s'endormit dans le Seigneur, pendant que de nombreuses personnes, surtout ses pénitents, communiaient à son intention.

Il ne pouvait manquer de bien mourir, lui qui tenait tant à ne pas omettre une seule messe et prêchait si bien la digne réception des sacrements. Sa foi vive, sa délicatesse de conscience, lui laissaient rarement attendre le huitième jour pour se confesser.

Outre son zèle pour le salut des âmes et pour ses saintes occupations, il était très versé dans les rubriques et les cérémonies de l'Église. On lui pardonnait facilement certaines saillies de caractère qu'il laissait quelquefois paraître. Il chantait des chants pieux, en faisant des hosties et des cierges, avec nos enfants.

Quelle dévotion pour les défunts! Il était directeur de l'Œuvre expiatoire et avait reçu à ce sujet des éloges de Mgr Barthet.

Sous tous les rapports, on peut dire hardiment qu'il avait été excellemment formé. Aussi tenait-il de tout son cœur à la Congrégation, à ses membres et à ses œuvres.

Nous l'habillâmes, dès le matin, avec les ornements sacerdotaux; des cierges et de l'eau bénite étaient près de lui. Il fut visité toute la journée par de nombreuses personnes en prières. Les Pères, les Frères, les Sœurs, les chrétiens de Saint-Joseph, etc., vinrent aussi. Le R. P. Kunemann se réserva le service pour le lendemain. Je fis l'enterrement, le soir, au cimetière béni de Joal, sur le calvaire, en face de la grande croix. C'est le premier prêtre décédé à Joal. A la fin de la cérémonie, les pleurs et les cris, surtout de nos enfants, garçons et filles, perçaient le cœur.

Au service, le R. P. Kunemann administra de nombreuses communions.

Le regretté P. Lavandier François-Joseph était âgé de vingt-neuf ans et passait sa sixième année à Joal. Me sachant dans ma soixante-douzième année, il était peiné de me laisser seul. Dieu pourvoira à tout dans sa très grande miséricorde.

Il avait déjà reçu tous les derniers sacrements, le 14 décembre 1891, pendant une fièvre bilieuse hématurique, dont il guérit.

Depuis ce temps, il n'avait plus rien eu de grave et paraissait acclimaté. Il parlait la langue indigène et promettait de longs services. C'est bien le cas de dire : « L'homme propose et Dieu dispose. »

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Nomination. — Le P. Stephens a été nommé, par décision du 15 décembre, Supérieur de la Communauté de Rockwell, en remplacement du P. Cotter qui reste attaché à la même Communauté.

Mutations. — Le P. Bourbonnais, de la Communauté de Para, a été envoyé à Lima (1^{er} décembre); et le P. Dunoyer, précédemment Supérieur à Para, ainsi que le P. Hügi, de Lima, ont reçu leur obédience pour le Portugal (20 janvier).

Ont été envoyés également en Portugal le P. O'Rorke, de la maison de Rathmines (15 janvier), et précédemment le F. Floribert, de Chevilly.

Le P. Stoffel Ignace, provisoirement à Chevilly depuis son retour de Drogens, a été envoyé à Castelnaudary.

Les FF. Maville et Lucius sont retournés de Paris à Chevilly.

Le P. Riegert a passé le 5 janvier de la Martinique à la Guadeloupe; il a été remplacé à la Martinique par un grand scolastique, M. Salles, de la Guadeloupe.

Arrivées. — Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo Français, qui se trouve depuis longtemps à la tête de cette mission, s'est vu, dans le cours d'une de ses tournées apostoliques, frappé d'une attaque foudroyante de fièvre pernicieuse. Après avoir été administré, on l'a embarqué d'urgence pour la France. Une amélioration sensible s'est produite dans son état dès les premiers jours de la traversée, et il nous est arrivé à la Maison-

Mère (29 janvier) assez bien, grâce à Dieu. Espérons que le zélé prélat ne tardera pas à recouvrer entièrement sa santé, dans un repos de quelques mois au pays natal, et qu'il pourra travailler de longues années encore dans le vaste champ que le Père de famille a confié à sa pastorale sollicitude.

Sont également rentrés à la Maison-Mère :

Le 2 janvier, le P. Heizmann, de Sierra-Leone, où il était tombé très gravement malade, peu après son arrivée au Sherbro.

Le 24, le P. Prono, Supérieur de la Communauté de Saint-Pierre, Martinique.

Départs. — Le 10 janvier, se sont embarqués à Bordeaux, le P. Allaire, retournant dans sa Mission de l'Oubanghi, et le F. Ferdinand, jeune profès de la Communauté du Saint-Cœur de Marie.

Avec eux sont partis, pour le Congo français, les FF. Similien et Odon, dont le dernier vient de faire sa profession ;

Le 25 janvier, sont partis de Bordeaux, le P. Ferré et le F. Crépin, rentrant dans leur Mission du Gabon, et le P. Hattler, pour la Mission de Conakry, dans la Guinée française.

Le P. Kuntzmann, de Conakry, a reçu son obédience pour le Bas-Niger ; il est parti de Conakry le 3 janvier.

Enfin, le P. Leimann, de la Communauté de Rockwell, a été envoyé à la Trinidad ; il est parti de Bordeaux le 26 novembre.

La Congrégation à Notre-Dame des Victoires. — Selon l'usage, nous sommes allés célébrer les offices du soir à l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires, le dimanche de l'Épiphanie, 12 janvier. Le P. Pascal (Jean-Baptiste), revenu récemment de la Sénégambie, désigné, cette année, pour y porter la parole, a accepté avec bonheur cette mission. Dans un entretien fort goûté et qui a duré près de trois quarts d'heure, il a rappelé les rapports de la Congrégation avec l'Archiconfrérie. M. l'abbé Séméraire, le nouveau sous-directeur, lui a demandé le texte écrit de cette allocution pour les *Annales* de l'Œuvre, où elle figurera prochainement.

Le R. P. Huvéty s est présidé les offices ; les PP. Heizmann, Sacleux, Artiguella et quelques Frères de la Maison-Mère accompagnaient le P. Pascal. La quête a été faite par celui-ci et le P. Sacleux au profit de nos Missions.

Distinctions honorifiques. — Deux de nos confrères ont reçu tout récemment les *palmes académiques* :

Le P. Jules Bruñetti, des mains de M. Wagner, consul de France à Lima (17 novembre 1895), « en témoignage, lui a dit le représentant de la France, de ma haute satisfaction pour votre belle conduite pendant les trois journées de révolution qui ont eu lieu, au mois de mars dernier, dans la capitale du Pérou, et pour la part que vous avez prise aux préliminaires de la paix » ;

Le P. Abiven, des mains de M. Chaudié, le nouveau gouverneur général du Sénégal (10 novembre 1895), pour ses travaux sur la langue malinké parlée à Kita et dans les régions avoisinantes. M. Chaudié a pris la décoration d'officier d'Académie qu'il portait à sa boutonnière, pour la placer lui-même sur la poitrine du P. Abiven.

Oubanghi. — Les nouvelles de nos Missions, en général, sont bonnes. Dans l'Oubanghi, cependant, les communications, nous dit-on, sont devenues très difficiles, par suite d'un différend survenu entre un agent de l'administration et les indigènes. Aucune caravane n'est arrivée à Brazzaville depuis un mois et demi. Les charges restent en souffrance dans les villages. « Pour notre compte, écrit Mgr Augouard, nous avons au minimum dix-sept caravanes dont les charges ont été ainsi abandonnées. » On voit par là à quelles sommes énormes peuvent s'élever les frais de transport pour ces Missions lointaines. (Lettre du 12 décembre.)

Madagascar. — Sur la demande de l'administration militaire, le P. Jauny est resté quelque temps, après le départ des autres Pères, à l'hôpital de Nossi-Comba, comme aumônier militaire. Il y avait là de 11 à 1200 malades. Une centaine ont succombé. Tous ont été heureux de recevoir les consolations et les secours de la religion. Les autres ont été rapatriés, et il est lui-même rentré à Paris le 22 janvier.

Bulletins. — Prière aux supérieurs des communautés de France de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 janvier 1896.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Le 2 février. — Observations au sujet de l'office votif du Saint-Esprit. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — Notre-Dame de Langonnet. — Saint-Ilan. — Mesnières. — Grand-Quevilly. — Merville. — Orgeville. — **Nécrologie.** *Décès* : F. Agathon, M. Eugène Schwindenhammer. — *Notices* : PP. Schmidt (Eug.), Joly, Ehrhard (Charles). — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

LE 2 FÉVRIER

Bien que le 2 février tombât, cette année, un dimanche et que la solennité de la Purification fût renvoyée au lendemain, on a célébré néanmoins, le dimanche même, au Saint-Cœur de Marie, l'anniversaire de la précieuse mort de notre saint Fondateur. Le R. P. Vicaire Général est allé de Paris présider cette fête de famille. Il était accompagné de Mgr Carrie, des RR. PP. Barillec et Huvéty et de quelques autres confrères de la Maison-Mère.

Après dîner, vers une heure, les deux communautés de Chevilly et de Grignon (Pères, Frères, novices et scolastiques) se sont rendues au tombeau du V. Père, et là, ont récité en commun, selon la tradition, 5 *Pater*, 5 *Ave* et 5 *Gloria Patri*, à l'intention du progrès de sa cause et pour les besoins de la Congrégation, ainsi que de ses œuvres.

Après les vêpres, chantées par le R. P. Barillec, a eu lieu la conférence d'usage, donnée par le R. P. Libermann. Il a particulièrement fait ressortir les vertus héroïques pratiquées par notre saint Fondateur, dans ses cruelles épreuves et particulièrement dans la maladie dont il a eu à souffrir. A son avis et

à celui d'autres personnes, ce mal terrible ne pouvait tenir chez le V. Père à des causes physiques, mais il lui avait été ménagé par la divine Providence dans un dessein marqué; aussi en fut-il délivré d'une manière miraculeuse, à l'heure venue. Le R. P. Libermann a montré ensuite combien Dieu avait récompensé son serviteur, pour l'héroïcité de ses vertus dans le support de ses infirmités, dès cette vie même, et surtout après sa mort, par les développements merveilleux de son œuvre et par l'éclat de sa sainteté qui ne tardera pas, nous pouvons l'espérer, à recevoir la suprême consécration de l'Église. Cette intéressante conférence, qui a duré près d'une heure et demie, a été parsemée de divers traits dont le cher Père avait été l'heureux témoin.

Un salut solennel, donné par le R. P. Vicaire Général, a clos cette consolante journée.

OBSERVATIONS

AU SUJET DE L'OFFICE VOTIF DU SAINT-ESPRIT

Nous nous sommes empressés de publier au dernier *Bulletin* l'indult que nous venions de recevoir de Rome, au sujet de l'office votif du Saint-Esprit. Mais plusieurs questions pouvaient se poser relativement à l'usage de ce précieux privilège. Le R. P. Eschbach a consulté, à cet égard, le Substitut de la S.-C. des Rites; et, voici, en substance, les explications qui lui ont été données :

1° Il est à remarquer, d'abord, que la pensée de la Maison-Mère, en sollicitant ce nouvel indult, a été de favoriser parmi les membres de la Congrégation la dévotion à l'Esprit-Saint, auquel nous avons le bonheur d'être spécialement consacrés. La réponse favorable du Saint-Siège approuve entièrement cette pieuse pensée, et doit être pour tous un encouragement à la réaliser de leur mieux.

2° Comme il est facile de s'en convaincre par les termes dans lesquels il est conçu, l'indult du 30 novembre dernier ne préjudicie en rien au privilège qui nous a été antérieurement accordé de remplacer le lundi de chaque semaine l'office des Saints-Anges par celui du Saint-Esprit (1); il le confirme même expres-

(1) Au dernier *Bulletin*, il s'est glissé, à ce sujet, une erreur que nous tenons à rectifier tout de suite. Ce n'est pas seulement le premier lundi du mois, mais

sément. Par conséquent, alors même qu'il y aurait dans le mois plusieurs lundis libres, nous pouvons encore choisir un autre jour pour y dire l'office du Saint-Esprit, pourvu que l'office occurrent ne soit pas double majeur ou au-dessus.

3° Une autre observation d'une certaine importance concerne l'uniformité qui doit régner entre les membres de la Congrégation quant à l'usage du nouvel indult. A cet égard, l'intention du Saint-Siège, qui, d'ailleurs, répond entièrement au désir et à la supplique de la Maison-Mère, est que tous les membres de la Congrégation s'unissent dans le culte spécial rendu au Saint-Esprit, le jour du mois désigné à cet effet par le Supérieur général.

Il peut néanmoins y avoir des exceptions à cette règle pour les communautés qui ont des raisons particulières de prendre parfois une autre date, par exemple à, cause de l'occurrence d'une fête patronale. Dans ce cas, les supérieurs provinciaux et locaux sont autorisés à faire les changements désirables.

L'uniformité ainsi entendue, au point de vue disciplinaire, ne déroge en aucune façon, au point de vue liturgique, au caractère de l'office votif. Chacun reste donc libre de réciter, s'il le préfère, l'office occurrent, au jour fixé pour celui du Saint-Esprit; mais, d'après ce qui a été formellement déclaré au P. Eschbach, on ne peut cependant, de soi-même, choisir un autre jour du mois pour cet office.

4° Le mode tout naturellement indiqué pour obtenir cette uniformité est l'insertion, dans l'*Ordo*, des jours choisis pour la récitation commune de l'office en question. C'est ce qui sera fait à l'avenir, comme on le fait déjà pour les autres offices votifs, dont les règles liturgiques lui sont du reste applicables.

Pour les mois restants de cette année, voici les dates arrêtées par le R. P. Vicaire général. Chacun fera bien de les noter dans son *Ordo* pour son usage personnel.

On remarquera que le lundi destiné au culte spécial du Saint-Esprit a été préféré aux autres jours de la semaine. On a cherché ensuite à ne pas diminuer le nombre des autres offices votifs. Enfin, le choix porte principalement sur les semi-doubles, pour

tous les lundis libres de chaque semaine que nous pouvons, d'après l'indult de 1894, remplacer l'office des Saints-Anges par celui du Saint-Esprit.

éviter les difficultés qui se présentent lorsque l'office votif coïncide avec une fête du rite double.

Liste des jours fixés pour la récitation de l'office votif du Saint-Esprit, de mars à décembre 1896 : 10 mars, — 13 avril, — 12 mai, — 2 juin, — 13 juillet, — 3 août, — 28 septembre, — 27 octobre, — 16 novembre, — 14 décembre.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Par décision de la Maison-Mère, du 14 février 1896, ont été admis :

Aux vœux perpétuels.

- Le P. KROELL, de la Communauté de Castelnaudary (1);
 Les PP. MULLER (Auguste) et RIEDLINGER; le F. JÉRONYMO Andrade, de la Cimbébasie;
 Le P. GRUNENWALD (Michel) et le F. GERVASIO Dantaz, du Congo portugais.

Aux vœux de cinq ans.

- Les FF. ANTHÈME Valleix, de la Communauté de Chippewa-Falls;
 GERALDO Martins et LUDGER Krempel, du Congo portugais;
 JUSTINIEN Weipert, de la Sénégalie;
 MATRONIEN Wotting, de la Cité de Saint-Joseph du Lac.

A la profession.

A CELLULE, LE 23 JANVIER.

- Le F. AVIT (Meier Ferdinand), né le 18 janvier 1876, à Altschweier (Bade);

A SEYSSINET, LE 2 FÉVRIER.

- Le F. SÉVERIN (Wanderer Aloyse), né le 27 mai 1866, à Buchhofen (Bavière).

A l'oblation.

Comme scolastiques.

A BLACKROCK, LE 6 JANVIER.

- MM. Howell François, de l'archidiocèse de Cork, patron de religion, saint Jean l'Évangéliste;
 Mahony Martin, du dioc. de Kerry, p. de rel. s. Louis de Gonz.;
 O'Brien David, de l'archidioc. de Cashel, p. de rel. s. Joseph;

(1) Le P. Kroell avait été admis par une décision du 1^{er} juillet 1895, dont l'insertion a été omise par mégarde au *Bulletin* de cette époque.

A ROCKWELL, LE 2 FÉVRIER.

MM. Burke Thomas, du dioc. de Limerick, p. de rel. s. Patrice;
 Maher Michael, du dioc. de Limerick, p. de rel. s. Aloysius;
 Murphy James, du dioc. de Killaloe, pat. de rel. s. Aloysius;
 Spiess Antoine, du dioc. de Rottemburg, p. de rel. s. Joseph;
 Cleary Edmond, patron de religion s. Aloysius.

A CHEVILLY, LE 28 FÉVRIER.

MM. Roy Auguste, du dioc. de Saint-Claude, p. de r. Marie-Joseph;
 Sardier Marien, du dioc. de Clermont, p. de r. s. F.-Xavier;
 Schneider Adolphe, du dioc. de Limbourg, p. de rel. s. Joseph;
 Wach Adolphe, du d. de Strasbourg, p. de r. s. Fr.-Xavier.

A SAINT-ILAN COMME NOVICE-FRÈRE

Le Postulant Tuloup Alexandre-Joseph, en religion F. *Marcel*.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE LANGONNET

NOVEMBRE 1893. — FÉVRIER 1896.

1. Personnel. — 2. Décès. — 3. Petit scolasticat et collège. — 4. Retraites et ministère. — 5. Noviciat. — 6. Visites. — 7. Fêtes.

1. — Voici les modifications survenues, depuis deux ans, dans le personnel de notre communauté.

Le P. Urien, atteint d'un abcès qui le faisait parfois bien souffrir, a dû nous quitter (1^{er} octobre 1894) pour aller, à Paris, subir une opération devenue nécessaire. Il ne nous est pas revenu, le médecin jugeant un séjour plus prolongé ici préjudiciable à la santé du cher Père. Le P. Gæpp nous avait déjà quittés (8 août 1894) avec une obédience pour l'Afrique.

Il y a eu parmi les Frères, soit profès, soit novices, plusieurs mutations pour les besoins de différentes communautés.

Dans ce laps de temps, par décision de la Maison-Mère et pour des raisons administratives, notre section du grand scolasticat a été transférée à Chevilly. Le départ s'est effectué le 16 août 1895, non sans quelque tristesse de la part des scolastiques et des Pères chargés de leur direction. Ce fut un vide dans notre maison, car, du même coup, nous perdions le R. P. Libermann, supérieur; les PP. Bernard, O'gorman et Fraisse, obligés de suivre leurs dirigés. Ce vide, cependant, fut comblé plus tard

par l'installation d'un petit scolasticat et d'un collège, deux établissements qui devront marcher de front.

Actuellement, modifications faites, le personnel de la communauté est composé du R. P. Jégou, supérieur; des PP. Le Beller, Rolle, Power, Bertsch, Jarles, Palley, Le Padellec, de M. Clausse, scolastique, tous chargés, avec deux ou trois Frères, de différentes fonctions au petit scolasticat, au collège ou au noviciat des Frères.

2. — Nous donnons fréquemment l'hospitalité à un certain nombre de confrères en passage. Ce sont, le plus souvent, des Pères ou des Frères de retour des Missions, qui viennent chercher dans notre solitude la tranquillité et le repos nécessaires à leurs forces affaiblies. Un séjour de quelques mois réussit parfois à rétablir leur santé; et nous en avons vu qui sont repartis pleins de vigueur après ce laps de temps. Pour d'autres confrères inguérissables, ce calme et ce repos deviennent, non une réparation de forces, mais une heureuse préparation à la mort. C'est ainsi que trois de nos Pères ont passé du repos de notre retraite au repos de l'éternité, ce sont : le P. Manac'h, décédé le 14 février 1895; le P. Jean-Marie Picarda, le 12 avril, le P. Henri, le 6 novembre, et le P. Le Rouzic, le 27 janvier de cette année. A cette occasion, nous devons rappeler le décès du P. Kraemer, directeur de l'ancien grand scolasticat de Langonnet, mort à Paris, l'année précédente, des suites d'un cancer à l'estomac.

3. — Le petit scolasticat est arrivé de Mesnières ici, le 10 octobre 1895. D'après les premiers plans, nous devions avoir une école apostolique avec le collège; mais, une épidémie s'étant déclarée à Mesnières, le R. P. Vicaire général se vit obligé de nous envoyer les 20 scolastiques qui s'y trouvaient, et, plus tard, ce nombre se grossit de 10 autres venus d'ailleurs. Pendant les premières semaines, leur directeur fut le P. Bertsch, destiné d'abord à l'école apostolique; puis le P. Rolle le remplaça dans ses fonctions.

Les petits scolastiques furent installés provisoirement au collège et, quand le R. P. Barillec vint visiter la communauté, on leur assigna comme emplacement les bâtiments de l'ancien scolasticat. On voit, par là, que l'œuvre apostolique projetée s'est changée en un vrai petit scolasticat; il comprend toutes les classes inférieures jusqu'à la quatrième inclusivement. Les

scolastiques qui en font partie paraissent animés d'un bon esprit et permettent, en général, de fonder sur eux de sérieuses espérances.

Bon nombre de prêtres des environs regrettaient beaucoup la suppression de l'ancien collège, et constataient que le bien qui restait à faire était loin de s'opérer. Après le départ du grand scolasticat pour Chevilly, il y eut comme une recrudescence de lamentations, auxquelles vinrent s'ajouter des désirs clairement manifestés en faveur d'un nouveau collège. Les instances allaient s'accroissant de plus en plus; on nous poussait à combler le vide, à ressusciter le collège, en un mot. Après nous être retranchés assez longtemps derrière de prudentes hésitations, nous crûmes devoir céder à un désir si manifeste du clergé.

Le P. Le Beller, nommé titulaire du collège à rétablir, lança un prospectus au mois d'août 1895, et fixa l'ouverture au 8 octobre suivant. Mais les pièces nécessaires n'étant pas arrivées au moment voulu, on se vit obligé de retarder d'un mois la rentrée, qui n'eut lieu que le 2 novembre. Ce contre-temps imprévu ne fut pas sans influence sur le nombre des inscriptions, car le chiffre de nos élèves, jusqu'à ce jour, ne dépasse pas 56. Nous conservons cependant bon espoir pour la rentrée de l'année prochaine; et nous ne doutons pas que notre pépinière de vocations ne se développe de plus en plus.

4. — Les retraites vont leur train ordinaire. En 1894, celle des Frères a été prêchée par le R. P. Barillec et le P. Bertsch; le premier donnait les conférences, le second les instructions.

En 1895, la retraite des Frères fut prêchée par le P. Rémond; celle des Pères et des Frères réunis par le R. P. Libermann, et celle du collège par le P. Decressol.

Pour les prises d'habit, c'est ordinairement le R. P. Supérieur qui fait l'allocution d'usage.

En 1894, le R. P. Supérieur est allé aider M. Kerdaffrec, curé de Pontivy, et s'est mis à sa disposition pendant quinze jours, pour les confessions et les instructions du temps pascal. Cette absence prolongée lui était, en quelque sorte, imposée par le respect et la reconnaissance dus à M. Kerdaffrec, dont l'attachement à notre maison est connu.

C'est ainsi qu'en 1895, et pour les mêmes motifs, il a rendu le même service à M. le Curé de Faouët. Le P. Supérieur fait

encore, le dimanche, dans notre chapelle, des instructions bretonnes et entend, d'ordinaire, de nombreuses confessions.

5. — Le noviciat se compose de 40 membres environ : 6 se préparent actuellement au brevet ; 2 ont été admis en octobre 1894.

Le 28 octobre 1894, ont pris l'habit les FF. Osmond, Nazaire et Amédée, et le 1^{er} novembre 1895, les FF. Nathanaël, Constantin, Oury, Silvien, Pascal. Ont fait la profession : les FF. Urbain, Marie-Liguori et Alfred. Ont été admis aux vœux de cinq ans : les FF. Lucain et Prudence, et aux vœux perpétuels, le P. Henri et le F. Bruno.

6. — En avril 1894, nous avons à la fois l'honneur et le bonheur de recevoir ensemble : Mgr Bécél, évêque du diocèse, Mgr Fallières, évêque de Saint-Brieuc, et notre vénéré Supérieur général. La réception fut solennelle et cordiale. Plusieurs morceaux de chant furent exécutés en cette circonstance, sinon avec toute la perfection possible, du moins, avec toute la bonne volonté désirable, eu égard à l'impromptu de la préparation ; un brillant motif de Rossini, pour flûte et violon avec accompagnement de violon, enthousiasma surtout Mgr Bécél. Ce fut comme une étincelle électrique mettant le feu à sa belle humeur naturelle ; et celle-ci ne manqua pas de se donner libre et joyeuse carrière dans une causerie pleine d'allusions piquantes et aimables, où il y avait un peu de tout, pour rire et pour pleurer ; mais les larmes que nous avons versées n'étaient pas des larmes de tristesse. Nous avons ainsi passé trois jours trop courts en si aimable compagnie. Mgr Bécél a profité de son passage pour donner la confirmation à un certain nombre de nos enfants, et la tonsure à quelques grands scolastiques ; il s'est volontiers prêté aux mêmes cérémonies, l'année suivante, sur la prière du R. P. Libermann, alors supérieur de Langonnet.

Vers la fin de 1895, nous avons possédé, pendant quinze jours, Mgr de Courmont, accompagné du R. P. Barillec. Ce dernier venait, comme visiteur de notre communauté, poser, pour ainsi dire, la première pierre des deux nouveaux établissements, le petit scolasticat et le collège, dont il s'agissait d'organiser les débuts. Les directions du R. P. Visiteur ont obtenu ce résultat, et nous présageons que l'impulsion donnée continuera sa marche en avant.

Il suffit de mentionner, en terminant, le passage, à différentes

époques, des PP. Renaud, Bodo, Erhardt, Buléon, Kientzler, Guyodo, Fréceon, Le Vouëdec, Picarda (Louis), Monnier, Ferré et Kuentz, directeur de Saint-Ilan.

7. — Nos fêtes sont célébrées avec toute la pompe possible, celle de saint Maurice en particulier. En 1894, elle a été présidée par le vénérable abbé de Thymadeuc et, en 1895, par M. Robin, curé du Faouët. A cette fête, il est de tradition de faire, en langue bretonne, le panégyrique du saint; et si cet honneur, réservé aux ecclésiastiques marquants de la localité, n'est pas recherché, il est accepté cordialement par l'élu, et les paysans bretons viennent en foule entendre raconter les vertus de celui qui fut, à plus d'un titre, leur guide dans la foi. A la vue de ce religieux empressement, cette pensée vous vient naturellement : « Non, le peuple qui conserve ainsi le souvenir et le culte de ses saints n'est pas encore mort. »

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ILAN

NOVEMBRE 1893. — FÉVRIER 1896.

1. Nombre des enfants. — 2. Inspections. — 3. Visites. — 4. Esprit des enfants. — 5. Retraites. — 6. Constructions et établissements. — 7. Concours. — 8. Décès. — 9. Accident.

1. — L'effectif de notre établissement se maintient, depuis deux ans, entre 370 et 385 enfants et, si nous pouvions en recevoir davantage, ce chiffre atteindrait vite 400.

Nous devons cette prospérité extraordinaire, surtout dans les temps actuels, aux bons témoignages que les inspecteurs ont rendus à la bonne marche de la colonie.

2. — Comme les années précédentes, nous avons eu, en 1894 et en 1895, la visite des inspecteurs généraux des prisons. La première a été faite, le 12 juin, par M. Budin, homme d'une correction parfaite, qui, dès son arrivée, visita les différents bâtiments et les divers locaux, sans adresser aucune observation, et parut être satisfait. Selon l'habitude, le P. Supérieur réunit ensuite les enfants en grande tenue, musique en tête, drapeau au milieu, prêts à commencer le défilé. L'inspecteur les admire et s'approche des musiciens qu'il félicite ainsi que leur chef.

Alors les enfants forment le cercle et l'inspecteur leur adresse à peu près ces paroles :

Je vous félicite, mes enfants, de votre bonne tenue et de l'excellente exécution de vos marches; mais je vous félicite surtout de vous trouver dans une si bonne maison. Je n'ai pas besoin de vous demander si vous êtes contents de vos maîtres, votre figure épanouie me le dit assez. Je vous exhorte donc à bien profiter des leçons que vous recevez ici, afin qu'un jour, en quittant cette maison, vous vous rappeliez les bons principes qui vous y auront été donnés pour marcher toujours droit dans le chemin du devoir. C'est ainsi que vous témoignerez votre reconnaissance à ceux qui se dévouent pour votre bien, afin de faire de vous de bons citoyens français.

Puis il dit en particulier au P. Supérieur :

Je ne suis pas surpris de voir votre attachement pour vos enfants, car ils sont tous aimables. J'ai souvent entendu faire l'éloge de votre établissement; mais je suis heureux de constater que ce n'est que justice et que la réalité dépasse la renommée, et j'emporte avec moi cette conviction que Saint-Ilan est le modèle des colonies.

Le 7 août 1893, M. Granier, qui nous avait déjà visités en 1891, vint à son tour et se montra plus doux que la première fois; aussi, après son inspection, a-t-il exprimé sa satisfaction en s'adressant à quelques Frères, qu'il félicita des résultats obtenus.

3. — A côté de ces visites officielles, nous en recevons quelquefois d'autres qui ont un cachet bien différent, et nous causent un véritable bonheur. Notons en particulier le passage de notre T. R. P. Général qui, à plusieurs reprises, est venu témoigner aux membres de la communauté l'amour qu'il leur portait, ainsi qu'à l'œuvre à laquelle ils se dévouent.

Chacune de ses visites était pour nous une véritable fête et, surtout, la dernière qu'il nous fit en juin 1894, et qui correspondait avec celle de Mgr Fallières, notre vénéré évêque, venu pour donner le sacrement de confirmation à nos enfants.

Ce jour-là, rien ne fut épargné pour lui faire oublier les soucis inhérents à la grande responsabilité de sa charge; mais nous étions loin de penser que c'était pour la dernière fois que nous avions le bonheur de le posséder au milieu de nous. Aussi quand, l'année dernière, on annonça à toute la communauté la grave maladie de notre T. R. Père, nous en fûmes tous attristés,

et chacun adressa à Dieu de ferventes prières pour son prompt rétablissement.

Sa Gr. Mgr Fallières se montre toujours bienveillant à notre égard et tient, chaque année, malgré ses nombreuses occupations, à nous témoigner l'intérêt qu'il nous porte, ainsi qu'à notre œuvre, en interrompant ses visites pastorales pour venir donner la confirmation à nos enfants. C'est pour lui une petite fête de famille et un véritable jour de repos. Nous nous efforçons donc de lui rendre son court séjour aussi agréable que possible, afin de lui prouver notre respect et notre reconnaissance. En 1895, nous avons donné une représentation en son honneur, et il a semblé y prendre grand plaisir; on sait, d'ailleurs, que Sa Grandeur a l'esprit très gai.

Depuis trois ans, Mgr Fallières a rétabli le culte solennel du premier évêque du diocèse, et cette fête est toujours rehaussée par la présence de plusieurs évêques.

Après vêpres, une grande procession a lieu et, pour mettre de la vie dans ce défilé à travers les rues de la ville, Monseigneur nous invite à lui prêter le concours de notre musique instrumentale. Grâce au zèle et au dévouement du cher F. Rogation, cette musique est fort estimée et sa réputation a dépassé la Bretagne. C'est ainsi que, dernièrement, un de nos Pères fut accosté à Paris par quelqu'un qui lui dit : « Vous avez une excellente musique à Saint-Ilan, elle est bien meilleure que celle du régiment. »

Nous avons eu aussi le plaisir d'offrir l'hospitalité à quelques membres de la Congrégation, revenant des Missions, ou à des Pères fatigués. Nous citerons particulièrement la visite de Mgr de Courmont, accompagné du R. P. Barillec, ainsi que celles du P. Krømer, de regrettée mémoire, et des PP. Buléon, Rémont et de quelques autres encore.

4. — Nous ne saurions trop remercier Dieu de l'esprit qui anime nos enfants. Lorsqu'on songe, en effet, au triste milieu dans lequel ils ont vécu, pour la plupart, avant d'arriver chez nous, et qu'on les retrouve dociles, confiants, la figure épanouie, contents de leur sort, on ne peut s'empêcher d'admirer la puissance merveilleuse de l'influence chrétienne. C'est qu'en entrant dans la maison, ils respirent une atmosphère inconnue jusqu'alors, dans laquelle leur âme se sent mieux à l'aise, et qu'ils

goûtent vivement le bonheur que procure la pureté de la conscience. C'est merveille de les voir aller à confesse souvent, librement et sans contrainte, dans les sentiments d'une solide piété, et communier ensuite dans le recueillement d'une religieuse émotion.

Ils aiment à entendre parler du bon Dieu. Lorsqu'ils sont tous réunis dans une même salle, petits et grands, pour la conférence quotidienne du soir, sous la surveillance d'un seul Frère, ils écoutent avidement et semblent boire la parole du conférencier ; on peut suivre sur leur figure les différents sentiments d'émotion, de piété, de terreur ou de gaieté qui s'y succèdent au gré de l'orateur. La parole de Dieu les pénètre, et les sentiments chrétiens demeurent en eux.

L'un d'eux, se voyant mourir, à dix-sept ans, disait récemment à son père, venu pour le voir une dernière fois : « Oh ! papa, que je suis heureux d'avoir été envoyé ici ! J'ai appris à connaître et à aimer le bon Dieu, et maintenant je suis content de mourir. »

Pas un ne voudrait sortir de la maison, au moment de sa libération, sans communier le jour même de son départ. Si ce jour tombe le lendemain d'une fête, ils sollicitent la faveur de faire une seconde communion, et il n'est pas rare de les voir mêler à la joie si naturelle de la libération des larmes de regret en quittant, disent-ils, une maison où ils étaient si bien.

Nous avons la consolation de savoir que la plupart conservent ces sentiments, et l'un d'eux a refusé une position lucrative, parce qu'elle ne s'accordait pas avec l'accomplissement exact des devoirs de la religion.

Un jour, nous dûmes recevoir, pour des raisons majeures, un enfant sorti d'une colonie laïque, où il était noté comme un excellent sujet. Il ne fut pas longtemps sans s'apercevoir que, chez nous, la surveillance était toute paternelle, et il s'étonna de ne pas trouver à côté de lui, comme autrefois, ses maîtres tout armés. Quand il essaya de provoquer une petite révolution, chose facile, pensait-il, il se heurta au bon esprit de ses nouveaux camarades et dit : « Je vois bien qu'il n'y a rien à faire ici. »

Ce sont des résultats qui doivent nous consoler des sacrifices et des ennuis inhérents à une œuvre toujours difficile.

Ceux qui font aujourd'hui tant de bruit avec leurs théories philanthropiques, et qui oublient d'allumer leur lanterne au foyer de l'éternelle Vérité, feraient bien de venir étudier dans l'âme de nos pauvres enfants les secrets de la réformation sociale.

5. — Il y a régulièrement deux retraites par an, soit pour les Frères, soit pour les enfants. En 1894, les deux retraites des Frères ont été prêchées par le P. Bertsch, la première au mois de mars et la seconde au mois de septembre. Le jour de la clôture de cette dernière, le F. Léon a fait sa profession et trois autres Frères ont renouvelé leurs vœux pour cinq ans. En mars 1895, c'est le P. Rémont qui a donné la retraite aux Frères, et en septembre, le R. P. Hubert. Le jour de la clôture, le F. Epaphras a émis ses vœux perpétuels et deux autres Frères ont renouvelé leurs vœux pour cinq ans.

La retraite de 1896, du 26 janvier au 2 février a été donnée par le P. Voegtli. Le jour de la clôture, le postulant Tuloup a pris le saint habit religieux sous le nom de F. Marcel.

En mars 1894, le R. P. Barillec voulut bien prêcher la retraite des enfants; un Père Franciscain fut appelé pour les confessions. Celle de la première communion fut donnée par le P. Reeb et celle de la confirmation par le P. Arthur, Franciscain.

En 1895, le P. Rémont donna les instructions de la retraite générale; le P. Heintz, venu de Paris, prêcha celle de la première communion et le P. Kientzler, qui avait été appelé à prêcher à Saint-Charles, voulut bien se charger de la retraite de confirmation.

6. — Notre chapelle, d'un beau style gothique, manquait d'ornementation. Tout y était blanc et nu, et l'on désirait depuis longtemps lui faire donner une décoration digne du monument. La Maison-Mère nous envoya, le 11 avril 1894, le F. Fulbert, qui se mit immédiatement à l'œuvre. Il n'y a de terminé que le sanctuaire et une partie du transept. Le cher Frère y a mis tout son talent et a bien réussi, au dire des visiteurs. Le fond forme une tapisserie peinte, sur laquelle se dessinent Noé, Melchisédech, les douze prophètes, les douze apôtres et plusieurs anges, le tout d'un très bel effet. La tapisserie de la chapelle de Saint-Joseph, avec le chiffre du saint, est, dit-on, ce qu'il y a de mieux.

Nous avons construit aussi un oratoire intérieur, à l'extrémité sud-ouest de la maison des Pères, afin de nous mettre en règle

avec les principes de la liturgie. Les deux autels qui s'y trouvent permettent d'y dire la messe sans avoir besoin de monter à la grande chapelle, trop éloignée des habitations.

Depuis longtemps, le besoin d'une buanderie se faisait sentir, et l'économie l'exigeait. Elle a été construite en 1894. Enfin, cette année (1895), on a bâti une nouvelle porterie, pour remplacer l'ancienne, construite provisoirement en 1890, et on a continué le bâtiment Saint-Léon, qui a été prolongé jusqu'à la forge. Le rez-de-chaussée est consacré à l'atelier du portier et aux parloirs ; le premier au service de la lingerie, et les mansardes aux dortoirs. Le tout a environ 15 mètres de long.

7. — Le F. Timoléon continue d'obtenir des succès dans les différents concours. En 1894 et en 1895, tous ses produits ont été primés ; mais, aux concours de pomologie et de laiterie qui eurent lieu au mois d'octobre 1895, les produits de Saint-Ilan ont été mis hors de cause, le Frère faisant partie du jury.

Après les succès agricoles, nous devons dire un mot de nos succès scolaires. Deux enfants de la colonie, préparés par le F. Octave, ont obtenu, avec succès et félicitations, le brevet de capacité aux examens de juillet 1895.

8. — Nous avons eu la douleur de perdre, pendant ces deux dernières années, les chers FF. Étienne et Marie-Guillaume. Tous les deux avaient consacré leur vie au service des enfants abandonnés et malheureux, et toute leur vie, aussi, fut un exemple de régularité et d'exactitude. Ils étaient animés d'un grand esprit de dévouement et de sacrifice, et doivent jouir en ce moment de la récompense promise par le divin Sauveur à ses bons et fidèles serviteurs.

9. — Le samedi 31 août 1895, il s'est produit un fait qui aurait pu avoir des suites funestes. Les réservistes, en ce moment à Saint-Brieuc, s'étaient rendus sur la grève pour exécuter des tirs collectifs. Les clairons avaient fait les sonneries d'usage pour avertir les passants que le tir était ouvert, et toutes les précautions avaient été prises pour éviter les accidents. Néanmoins, il s'en est produit un terrible. Un de nos enfants, âgé de seize ans (originaire du Calvados et pupille de l'Assistance publique), a été atteint par une balle. Il travaillait avec une trentaine de camarades, sous la surveillance d'un Frère, à 500 mètres en dehors de la ligne du tir, et à

1700 mètres environ des tireurs qui exécutaient des feux de salve à 600 mètres.

A la dernière salve, une balle est venue frapper l'enfant. Entrée par la bouche, elle est sortie par la mâchoire en brisant deux dents; puis, rencontrant la clavicule et l'omoplate, elle a dévié de sa trajectoire et est allée se loger dans le dos, près de la ceinture, décrivant ainsi une courbe fantastique. L'enfant, relevé aussitôt par ses camarades, a été transporté à la maison, où le docteur, appelé en toute hâte, est venu lui donner les premiers soins. Lorsque le blessé fut hors de danger, l'extraction de la balle eut lieu sans la moindre difficulté, et, actuellement, l'enfant se porte à merveille; il ne lui reste que les cicatrices occasionnées par le projectile.

Comment s'est produit cet accident regrettable? L'*Indépendance bretonne* répond ainsi à cette question : « Deux hypothèses se présentent : ou bien un tireur maladroit aura visé inconsciemment dans la direction des enfants travaillant pourtant, comme nous l'avons dit plus haut, à 500 mètres de la ligne du tir, ou bien, la balle faisant ricochet, aura dévié du but. »

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE MESNIÈRES

JANVIER 1894 — FÉVRIER 1896.

1. Modifications. Epreuves. Décès. — 2. Personnel. Pensionnat primaire. Ecole professionnelle. — 3. Chapelles. Fêtes. — 4. Retraites. Premières communions. Confirmations. Mgr Sourrieu. — 5. Distribution des prix. Succès. Anciens élèves. — 6. Souvenir à nos bienfaiteurs défunts.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, l'œuvre de Mesnières a subi d'importantes modifications.

A la suite d'épidémies et d'autres circonstances fâcheuses, le nombre de nos élèves a diminué sensiblement chaque année. La Maison-Mère s'en est émue et a jugé avec raison que, pour si peu d'enfants, elle ne pouvait immobiliser un personnel complet, quand d'autres œuvres avaient besoin d'un concours tout dévoué. Il fut donc décidé qu'avec le pensionnat primaire et l'école professionnelle, nous n'aurions plus que le petit scolasticat jusqu'en quatrième inclusivement, et une section de collégiens qui suivraient les mêmes classes.

Cependant, l'exécution de cette mesure fut encore ajournée,

car elle aurait pu avoir une influence désastreuse sur l'issue d'un procès contre l'enregistrement, que notre société civile avait alors pendant en cour de cassation. Gain de cause nous ayant été donné dans cette affaire, rien ne s'opposait plus à la modification projetée.

En conséquence, au mois d'août dernier (1895), il fut annoncé à toutes les familles de nos collégiens, qu'à la rentrée d'octobre, les classes supérieures à la quatrième, ainsi que l'enseignement secondaire moderne, seraient supprimés, et que les parents, désireux de faire continuer l'éducation de leurs enfants sous la direction de nos Pères, trouveraient facilement cet avantage dans notre institution de Beauvais.

L'impression que causa cette nouvelle, et les vifs regrets qui nous furent témoignés de toutes parts, nous ont hautement prouvé de quelles sympathies notre œuvre jouissait dans le pays. Nos anciens élèves surtout, pour qui Mesnières a été l'heureux séjour de leurs plus belles années, ont vu avec une profonde tristesse leur collège amoindri. Mgr l'Archevêque lui-même, déçu dans ses espérances, n'a pu s'empêcher d'en exprimer toute sa peine aux prêtres du diocèse réunis à Rouen pour la retraite ecclésiastique.

Hélas! de plus rudes épreuves nous étaient encore réservées. Quelques jours avant la rentrée, plusieurs cas de fièvre typhoïde se déclarèrent parmi les scolastiques; notre anxiété fut grande. D'une part, remettre la rentrée, c'était la compromettre tout à fait, car, déjà, par suite de la décapitation du collège, elle s'annonçait mal; d'autre part, était-il prudent de le faire? Sur l'avis du médecin, la rentrée fut décidée. Mais, bientôt, la maladie prit des proportions effrayantes et nous obligea de licencier le scolasticat et le collège, dans la crainte que l'épidémie ne gagnât le pensionnat primaire, resté intact jusque-là. Il nous coûta beaucoup de nous éloigner de ces chers enfants; mais, si nous n'y avions pas consenti, nous aurions eu à le regretter, car peu de temps après, trois décès sont venus successivement nous affliger. Un scolastique titulaire, M. Guthmann, s'est pieusement éteint le 10 octobre. Sa mère, prévenue dès le début de la maladie, est aussitôt venue d'Alsace. Hélas! à son arrivée, un grand sacrifice l'attendait; son cher enfant venait de mourir. Seules, les pensées de foi ont pu consoler la douleur de cette

mère et lui donner le courage de suivre jusqu'au cimetière la dépouille mortelle de son fils. La seconde victime a été une Sœur converse de la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny. Elle a vu venir la mort avec sérénité et, pour ainsi dire, le sourire sur les lèvres. Enfin, un enfant de l'école professionnelle a dû, lui aussi, faire le sacrifice de sa vie.

Au bout de deux mois d'épreuves, l'épidémie a enfin quitté le château où elle avait établi son siège, le laissant dans une triste solitude. Nos petits scolastiques ont été envoyés à Notre-Dame de Langonnet pour y continuer leurs études cette année, et le P. Rolle, leur directeur, est allé les rejoindre peu après leur départ de Mesnières. Le collège, par le fait, a dû fermer ses portes.

En terminant le récit de ces douleurs, qu'il nous soit permis de payer notre dette de reconnaissance aux confrères qui ont bien voulu partager nos peines par leur dévouement ou par le secours de leurs prières, en particulier au R. P. Vicaire général, dont la visite nous a été d'une grande consolation, et au R. P. Libermann qui, par sa présence, nous a rendu de précieux services.

2. — Le personnel se compose actuellement du P. Gaschy, supérieur ; des PP, Lichtenberger (Joseph), économe ; Pannetier, Bécue, Noly et Durny, et de 28 Frères.

Le pensionnat primaire compte 160 élèves. Si ce chiffre est inférieur à celui des années précédentes, c'est que nous sommes peut-être plus exigeants pour les conditions d'admission, mais nous nous en trouvons bien, car la qualité compense la quantité. Le P. Noly a la direction de l'œuvre comme préfet des études et de discipline. La bonne marche du pensionnat favorise beaucoup la piété et la vertu des enfants ; nous avons lieu d'être satisfaits de leurs bonnes dispositions. Les résultats aux examens publics sont la meilleure preuve d'un travail sérieux. Chaque année, une trentaine d'enfants obtiennent le certificat d'études primaires, et plusieurs continuent les études jusqu'au brevet de capacité. Les candidats à ce brevet ne nous manqueraient pas, s'ils pouvaient se présenter à l'âge de quatorze ans au lieu de seize.

L'école professionnelle se compose d'environ 60 enfants. Le P. Lichtenberger en a la charge. Il y a dans cette œuvre beaucoup de bien à faire. Plusieurs de ces enfants, qui nous

arrivent directement des écoles laïques, où la vertu n'est guère en honneur, ignorent absolument les vérités de la religion. Avec l'amour d'une vie chrétienne sérieuse, nous nous efforçons de leur inculquer le goût et l'habitude d'un travail intelligent.

Dans nos ateliers, la sculpture excite toujours l'admiration de nos visiteurs. Grâce à la modicité des prix et à la bonne exécution des travaux, le chômage y est inconnu.

3. — Notre chapelle s'est enrichie, l'an dernier, de deux autels latéraux, en bois de chêne sculpté, s'harmonisant parfaitement avec les boiseries. Une magnifique statue du Sacré-Cœur est venue compléter le beau groupe de statues que nous possédions déjà. Placée dans une belle niche en bois sculpté, devant le vitrail principal faisant face au maître-autel, elle attire tous les regards par son riche décor. La bénédiction solennelle en a été faite par le P. Reignat, le jour de la fête du Sacré-Cœur.

Tous les ans, une prise d'habit comble les vides faits dans les rangs des scolastiques titulaires par le départ des aînés pour le grand scolasticat. En 1894, cette cérémonie a eu lieu le jour de l'Ascension, sous la présidence du P. Reignat; 10 postulants ont fait leur oblation. En 1895, elle a eu lieu le 2 août, le jour de la fête de saint Alphonse. Elle a été présidée par le R. P. Barillec qui, dans son allocution aux 12 nouveaux titulaires, s'est inspiré avec beaucoup d'à-propos de la fête du jour.

La Fête-Dieu se célèbre toujours avec la plus grande solennité. Les prêtres des environs et de pieux fidèles viennent volontiers se joindre à nous et à nos nombreux enfants pour faire de la procession qui se déroule à travers les superbes allées de la propriété une véritable marche triomphale au Dieu de l'Eucharistie. L'an dernier, M. l'Archiprêtre de Neufchâtel voulut bien accepter l'invitation que nous lui avons faite d'officier, et M. le Curé de Mesnières celle de nous édifier de sa docte et pieuse parole.

4. — En 1894, le R. P. Amé, Franciscaïn de l'Observance, du couvent de Paris, a prêché la retraite annuelle des enfants avec une simplicité et une onction qui ont porté des fruits durables. Nous avons profité de son passage pour faire ériger un chemin de croix dans notre grande chapelle où il n'y en avait pas encore. En 1895, c'est le P. Chauffour qui a donné les instructions de la retraite du commencement d'année.

Les premières communions sont pour nous aussi des fêtes bien consolantes. En 1894, le P. Heintz a prêché la retraite aux 56 premiers communiant. Le T. R. P. Emonet a bien voulu présider cette imposante cérémonie et nous dire quelques paroles avec ce charme connu de tous. En 1895, 31 de nos enfants s'approchaient pour la première fois de la sainte Table; un Père Jésuite, de la résidence d'Amiens, leur avait donné les exercices de la retraite.

Chaque année, nous avons le bonheur de posséder pendant un ou deux jours un évêque appelé pour donner la confirmation à nos enfants. Pendant la vacance du siège de Rouen, en 1894, c'est Mgr Jourdan de la Passardière qui s'est fait un plaisir de répondre à l'invitation du R. P. Supérieur. Il n'a pas voulu clore la cérémonie sans nous adresser quelques paroles chaleureuses et éloquentes, avec un mot des plus flatteurs à l'adresse de notre saint Fondateur, de la Congrégation et de ses œuvres. Le sacrement de confirmation fut administré à nos enfants, l'an dernier, par Mgr Sourrieu, archevêque de Rouen. La *Semaine religieuse* du diocèse a publié sur cette visite une relation assez détaillée que nous sommes heureux de reproduire.

Le 9 mai, vers trois heures de l'après-midi, Monseigneur se présentait au château de Mesnières. Il fut reçu à l'entrée principale par le R. P. Emonet, Supérieur général des Pères du Saint-Esprit, et par le R. P. Reignat, Supérieur de la maison. Entre une double haie de « marins », au son d'une excellente fanfare, il fut conduit jusqu'au grand escalier d'honneur. Faut-il dire que le pont-levis s'abaissa sans qu'il fût besoin de longtemps parlementer? L'aspect de Monseigneur n'avait rien qui pût jeter l'effroi dans la citadelle; comme le prophète, il pouvait répondre que son entrée était toute pacifique.

Après quelques instants de repos, Sa Grandeur se rendit à l'église paroissiale pour y administrer la confirmation et donner ainsi au vénérable curé une marque de sa bienveillance et de sa haute estime.

Le lendemain matin, réveil militaire, salves d'artillerie et, le long des principales allées, au sommet des mâts multicolores, quantité d'oriflammes frissonnant au vent.

A neuf heures, messe célébrée par M. l'abbé Marquézy, ancien directeur du pensionnat, et suivie de la confirmation.

A deux heures, représentation de la *Jeanne d'Arc* de Barbier. C'est avec une émotion profonde que tous en ont suivi les diverses

péripéties et les principales étapes : Domrémy, Orléans, Reims, Rouen; la vocation, le triomphe, le martyre, les voix, les cris de victoire, les rugissements de haine. Dans bien des yeux est montée une larme furtive, et toutes les mains ont applaudi bien fort les jeunes artistes, qui ont rendu l'illusion si complète et si bien interprété des rôles parfois bien difficiles.

A la nuit, illumination générale et feu d'artifice. C'était un spectacle féérique, comme il est rarement donné d'en contempler.

Monseigneur quitte cette maison si belle en faisant des vœux pour que des élèves de plus en plus nombreux y viennent puiser, avec une instruction supérieure, une éducation des plus soignées.

Le T. R. Père, notre hôte depuis quelques jours, nous quittait peu après le départ de Sa Grandeur. Nous avons tous été frappés de l'état précaire de sa santé. Hélas! nos craintes n'étaient que trop fondées. Quinze jours après, nous apprenions la triste nouvelle de sa maladie.

5. — Ces deux dernières années, notre distribution solennelle des prix a été présidée par M. l'Archiprêtre de Neufchâtel. En 1894, nous étions particulièrement heureux d'applaudir aux succès de neuf candidats au baccalauréat, et, en 1895, nous nous estimions bien satisfaits de pouvoir enregistrer sept nouveaux succès. Comme nous l'avons dit, nous avons aussi le bonheur de compter chaque année une trentaine de certificats d'études primaires et quelques brevets de capacité.

Chaque année, à la belle saison, Mesnières est doux à revoir pour les membres de l'association des anciens élèves. Tous reviennent avec bonheur y revivre leurs années d'enfance ou de jeunesse. On ne saurait croire tout l'attachement qu'ils ont voué à la maison de Mesnières. Pour eux, leur devise, c'est : *Dieu et Mesnières*, c'est-à-dire Dieu et l'honneur, Dieu et le dévouement, Dieu et la charité. Qu'on nous permette de citer les dernières paroles du toast prononcé au banquet par le président, le jour de la réunion des anciens élèves : « O Mesnières, château superbe qui abritas mes jeunes années, maison où j'ai appris le respect de tout ce qui est grand, noble et beau, à toi toute mon affection, à toi tout mon dévouement, à la vie à la mort, aujourd'hui, demain, toujours! »

6. — Un mot, en terminant, de nos bienfaiteurs défunts. M. le chanoine Dubloc, comme il a été annoncé au *Bulletin*,

s'est éteint au milieu de nous, dans la paix du Seigneur, le mercredi 27 décembre 1893, en la fête de saint Jean l'Évangéliste. Qu'il suffise de dire qu'en M. l'abbé Dubloc se personnifie toute l'histoire de Mesnières. Tour à tour élève de M. Eude, fondateur de l'œuvre, puis son auxiliaire et son secrétaire; sous M. Frigot, le successeur de M. Eude, directeur de l'orphelinat et du pensionnat; puis Supérieur de l'Institution, M. Dubloc s'est trouvé témoin de tous les événements accomplis dans cette maison depuis soixante ans. Doué des plus brillantes qualités de l'intelligence et du cœur, il les a constamment dépensées, avec toute sa grande fortune personnelle, au service des jeunes gens et des orphelins.

Enfin, accordons un religieux et reconnaissant souvenir à un autre de nos bienfaiteurs. « Le lundi 3 décembre 1894, dit la *Semaine religieuse* de Rouen, une noble et pieuse existence s'éteignait à Mesnières, dans les bras de la religion. Le R. P. Reignat recevait le dernier soupir de M. Bodin, dont la vie s'est écoulée silencieuse, il est vrai, mais dont la bienfaisance ne s'est jamais démentie un instant. » *In memoria æterna erit justus.*

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DU GRAND-QUEVILLY

JANVIER 1894 — FÉVRIER 1896

1. Décès. Le P. Stoffel, Mgr Thomas. — 2. Visites : Mgr Sourrieu, Notre T. R. Père. — 3. Le T. R. Père se charge de la direction du Refuge. La loterie. Nos bienfaiteurs. — 4. Le but de notre œuvre. Jardin. Culture. Galvanoplastie. — 5. Transformations dues à la générosité de la Présidente de l'œuvre. Dons.

1. — L'année 1894 a commencé, pour le Refuge du Grand-Quevilly, sous de tristes auspices. Le 24 janvier, nous avons à déplorer la mort du regretté P. Stervennou qui secondait le R. P. Stoffel, et s'occupait en particulier des catéchismes des enfants.

Ordonné prêtre après de brillantes études au grand séminaire de Quimper, il se consacra quelques années au ministère paroissial; puis, son désir de sacrifice l'entraînant vers les missions lointaines, il obtint d'entrer dans la Congrégation. Après avoir évangélisé pendant un quart de siècle les pauvres Noirs de l'île Maurice, il fut nommé préfet apostolique des petites îles de

Madagascar; mais sa santé altérée l'obligea de rentrer en France. C'est alors qu'il vint terminer au Refuge une vie si bien remplie et toute de sacrifices. Il y est mort à l'âge de soixante-dix ans, dans les plus vifs sentiments de foi, et n'a été accompagné à sa dernière demeure, suivant son désir, que par le personnel et les enfants de l'établissement.

Le cher P. Schaal, après avoir passé trente-deux ans à la Martinique, auprès des enfants dont il était si aimé, arrivait ici le 25 février 1894 pour remplacer le regretté P. Stervennou, et c'est avec une ardeur toujours ancienne et toujours nouvelle que le bon Père continue à faire à nos enfants le même bien qu'il faisait autrefois à ses chers petits Martiniquais.

Le 8 mars 1894, nous avons la douleur de perdre un de nos plus bienveillants protecteurs, Mgr Thomas, qui s'intéressait plus spécialement à notre œuvre, et manifestait cette sympathie par de fréquentes visites qu'il n'annonçait jamais. Il inspectait en détail les dortoirs, les classes, et surtout la basse-cour, le jardin et le bosquet dont nous lui sommes redevables. Aussi, le nomme-t-on le bosquet de Monseigneur. C'est avec une exquise bonté que Son Eminence s'adressait à ses jeunes protégés. Le jour de ses obsèques, présidées par Son Em. le cardinal Langénieux, le plus âgé de nos enfants, ayant à leur tête le T. R. Père, les Pères et les Frères du Refuge, témoignaient par leur présence de leurs regrets, et demandaient à Dieu de vouloir bien, par une récompense éternelle, acquitter la dette de notre reconnaissance.

2. — Sa Gr. Mgr Sourrieu, le digne successeur du cardinal Thomas, était naturellement amené par sa charité à donner au Refuge la même protection. On y conserve le souvenir de sa première visite, qui a eu lieu en décembre 1894. Il a été reçu par le P. Supérieur, le P. Schaal, M. J. Pelletat, conseiller honoraire à la Cour d'appel, président du conseil d'administration du Refuge, quelques membres du comité et par plusieurs dames patronnesses. Monseigneur se rendit dans la salle commune décorée avec goût, pendant que des voix exercées faisaient entendre des chants de circonstance, dirigés par le F. Taurin, l'organiste du Refuge. Là, en quelques mots émus, M. Pelletat souhaita la bienvenue au premier Pasteur, et lui retraça l'histoire de cette maison qui est surtout, dit-il, l'œuvre des Arche-

vêques de Rouen; ils n'ont jamais cessé de l'aider de leur haute bienveillance, de leurs conseils et de leur secours. Puis, au nom de tous, un des enfants exprima les sentiments qui animent leur cœur en présence de Sa Grandeur.

Monseigneur, vivement touché, prend alors la parole, et trouve, pour M. le Président et pour tous les bienfaiteurs de l'œuvre, des mots d'une exquise délicatesse; il loue leur charité inépuisable et les félicite surtout d'avoir trouvé, dans la Congrégation du Saint-Esprit qu'il aime et qu'il estime, un aide et un soutien; dans les Pères et les Frères, des collaborateurs dont le zèle et le dévouement de tous les instants ont transformé la maison, et ont créé là une véritable famille.

Monseigneur visita ensuite la petite chapelle, les classes et les ateliers, et se retira non sans avoir laissé des marques de sa charité paternelle pour ces enfants dont la cause n'a pas besoin d'être plaidée.

Si la visite du premier Pasteur du diocèse est un jour de fête pour le Refuge, celles de notre T. R. Père ne nous ont pas été moins sensibles. L'une de ses premières, mais aussi, hélas! une de ses dernières, a été pour la maison du Grand-Quevilly, qu'il considérait comme sa fille aînée. Après sa nomination comme supérieur général, Mgr de Bonnechose, sur les instances des principaux fondateurs du Refuge, se rendit auprès du T. R. Père et obtint, comme don de joyeux avènement, que la Congrégation se chargeât de la direction du Refuge, qui laissait à désirer à cette époque.

3. — *Salva nos, perimus*, furent les paroles que ces Messieurs mirent en avant, et aussi celles dont se servit le cardinal de Bonnechose en abordant le T. R. Père; elles sont demeurées chères et gravées dans la mémoire de toutes les personnes qui s'intéressent à nos pauvres abandonnés.

La loterie annuelle, organisée avec tant de dévouement par les membres du comité et surtout par les dames patronnesses, est une ressource d'autant plus appréciable que les lots si remarquables sont dus à de généreux donateurs, parmi lesquels figurent : le T. R. Père, le Président de la République, Mgr l'Archevêque, le Préfet, Paul-Casimir Périer, Waddington, le vicomte de Montfort, etc. Les souscripteurs et les bienfaiteurs de notre œuvre, éminemment sociale, comprenant la nécessité

du Refuge, veulent bien ne pas se lasser des demandes; mais, hélas! s'il n'y a, parmi eux, aucune défection, la mort vient implacablement, chaque année, diminuer leur nombre. Il faudrait donc faire de nouvelles recrues pour cette charitable armée, afin que nous puissions maintenir le nombre de nos enfants à 90.

4. — La plupart des jeunes gens qui sortent du Refuge, vers l'âge de dix-huit ans, deviennent garçons de ferme. C'est que, en effet, notre établissement est surtout une œuvre agricole, et que le travail de la terre, culture potagère ou grande culture, y occupe le plus grand nombre de bras.

Le jardin a occasionné une dépense relativement assez forte pour son premier établissement. L'allée centrale, longue de plus de 100 mètres, qui le traverse, se trouve maintenant garnie, des deux côtés, de bons arbres fruitiers. Le R. P. Supérieur se propose de donner plus d'extension à la culture rémunératrice des primeurs; cent châssis sont déjà préparés à cet effet.

L'atelier de galvanoplastie pourra aussi devenir une source sérieuse de profits. On commence à s'occuper avec succès de dorure, d'argenture et de nickelage. Parmi nos meilleurs clients, nous sommes fiers et heureux de compter la cathédrale de Rouen et les principales églises des environs, ainsi que plusieurs riches familles du pays. Trois chemins de croix sont déjà sortis de l'atelier, et chacun est estimé 12 ou 1300 francs. Le F. Fidèle, aidé d'un jeune ouvrier, ancien élève du Refuge, et de trois apprentis, travaille actuellement à cinq grands panneaux commandés par le comité de l'exposition de Rouen, qui aura lieu cette année. Chaque panneau mesure 2^m,50 de long sur 1 mètre de large et représente l'entrevue dite du camp du drap d'or, en 1520, entre François I^{er} et Henri VIII, roi d'Angleterre.

Chaque panneau reviendra à 600 ou 700 francs. Nous avons l'espoir de les reproduire pour la ville de Londres.

5. — Mentionnons, en terminant, une nouvelle générosité de M^{me} Pimont, présidente de l'œuvre du Refuge, dont la charité est inépuisable. Grâce à une dépense de plusieurs milliers de francs, elle a transformé notre ancienne chapelle en dortoir pour la section des petits enfants, exclusivement confiés aux Sœurs de Saint-Joseph. Le dortoir comprend 35 lits avec som-

miers métalliques et matelas. Dortoir et lavabo sont complets et ne laissent rien à désirer. Aussi sommes-nous doublement reconnaissants envers notre généreuse bienfaitrice, à qui nous sommes déjà redevables de la chapelle, de la porcherie nouvelle et du principal bâtiment de la basse-cour.

Plusieurs autres bonnes âmes, inspirées par le Sacré-Cœur, nous ont aussi fait différents dons, tels que : lustres, autels, candélabres, etc. Il ne manque plus que des vitraux à notre chapelle ; nous aurions pu nous les procurer si deux legs importants, l'un de 80,000 francs et l'autre de 30,000, ne nous avaient été enlevés par la loi.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME D'ESPÉRANCE, A MERVILLE

JANVIER 1894 — FÉVRIER 1895.

1. Nouvelle grotte. — 2. Maintien du chiffre des élèves. Baccalauréat. Association. Distribution des prix. — 3. Petit scolasticat. Fièvre typhoïde. Bon exemple. — 4. Visites. — 5. Décès.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, le collège, en ce qui concerne l'œuvre matérielle, n'a pas subi de transformations. Signalons cependant une grotte en rocaille, surmontée d'un calvaire, qui fait pendant à la grotte de Notre-Dame de Lourdes, élevée à l'autre extrémité de l'allée principale du jardin.

2. — Malgré les efforts de l'ennemi de tout bien et la concurrence active des nombreux établissements rivaux, le chiffre de nos rentrées reste dans une moyenne très consolante. L'excellent esprit, la piété bien entendue des enfants, leur ont valu, de la part de Notre-Seigneur et de la Sainte Vierge, protectrice du collège, de précieux encouragements. En 1895, notamment, les sept candidats présentés aux examens du baccalauréat ont été déclarés admissibles, et cinq furent définitivement reçus.

La congrégation de la Sainte-Vierge pour les grands, celle des Saints-Anges pour les petits, et la conférence de Saint-Vincent de Paul, forment un noyau d'élèves exemplaires qui répandent le bien dans les rangs de leurs camarades.

En 1894, M. le chanoine Depotter, ancien vicaire général d'Arras, et, en 1895, M. l'abbé Lemire, ont présidé la distribution des prix ; cette solennité nous apporte chaque année, de la part des laïques et du clergé, de sincères et nombreux témoignages de sympathie.

3. — L'œuvre du petit scolasticat a pris une importance nouvelle par l'arrivée des aspirants venus de Mesnières. Nous comptons actuellement 24 titulaires et 20 postulants. C'est sans doute pour mieux marquer sa prise de possession que Notre-Seigneur a mis sur cette œuvre le cachet divin. Trois jours après leur arrivée, plusieurs scolastiques de Mesnières ont été atteints de la fièvre typhoïde; mais, grâce aux mesures prises avec autant d'énergie que de prudence, le fléau ne s'est pas étendu davantage.

Les scolastiques, tant pour le travail que pour la piété, peuvent toujours être donnés en exemple à nos collégiens qui les ont, d'ailleurs, en sincère estime et affection.

4. — Retirés sur les confins de la Belgique, nous ne recevons que trop rarement les visites de nos confrères. En mars 1894, le R. P. Emonet est venu passer quelques jours parmi nous pour présider aux funérailles du regretté P. Krænner.

Le 2 mai suivant, Mgr Sonnois, archevêque de Cambrai, est venu administrer aux enfants le sacrement de confirmation. Reçu à la chapelle avec le cérémonial accoutumé, il fut complimenté par le R. P. Supérieur, qui retraça brièvement l'historique de l'œuvre, faisant surtout remarquer à Sa Grandeur le nombre considérable de prêtres que le collège avait donnés à son diocèse.

Monseigneur répondit en quelques mots, dont la bienveillance bien accentuée dépassait de beaucoup la courtoisie officielle. Cette même bienveillance, Monseigneur la renouvela d'une manière très remarquée, au dîner du presbytère, où se trouvait réuni le clergé du canton.

Nous recevons aussi souvent la visite de MM. les Curés des diocèses de Cambrai et d'Arras, chez qui les Pères vont exercer le saint ministère à l'occasion des grandes fêtes. Ce ministère, parfois pénible, est ici d'une particulière importance, en raison de l'influence prépondérante du clergé dans les familles, et des intentions de messes qui nous sont fournies par l'intermédiaire de ces messieurs.

5. — Terminons par une pensée de regret et d'espoir pour ceux qui sont allés rejoindre au ciel notre Vénérable Père.

En mars 1894, ce fut le P. Krænner, de vénérée mémoire; et, tout récemment, le 17 décembre 1895, le cher P. Lutz (Joseph) mourait, comme meurent les saints missionnaires, le sourire aux lèvres et la paix dans le cœur.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH D'ORGEVILLE

JANVIER 1894 — FÉVRIER 1896

1. Personnel. — 2. Esprit des enfants. Baptêmes d'adultes. — 3. Retraites. — 4. Transformations. Améliorations. — 5. Crise agricole. — 6. Visites. — 7. La cause du P. Laval.

1. — Depuis le dernier *Bulletin*, notre petite communauté s'est sensiblement accrue. Elle se compose aujourd'hui de trois Pères, de quatorze Frères, d'un agrégé, d'un postulant et de quatre-vingt-quinze enfants.

2. — En général, l'esprit de nos enfants est très bon ; presque tous Parisiens, ils sont, néanmoins, actifs au travail, dociles et pieux, malgré le milieu plus qu'indifférent au milieu duquel ils ont été élevés. Nous n'avons rien à envier à nos confrères des missions, car, chaque année, notre modeste chapelle voit se dérouler l'imposante cérémonie du baptême des adultes. En ce moment, trois de nos jeunes gens de quinze à dix-huit ans se préparent avec beaucoup de bonne volonté à recevoir prochainement cette grande grâce. Ils nous sont arrivés de la Ville-Lumière, n'ayant jamais entendu parler ni de Dieu ni de religion, et s'affichant libres-penseurs.

3. — Chaque année, nous avons soin de procurer les exercices de la retraite à notre jeunesse. Le P. Heintz, qui était venu une première fois, il y a deux ans, donner ces exercices, a été rappelé cette année par nos enfants dont il avait su gagner la confiance et captiver le cœur.

Grâce au dévouement tout apostolique de ce cher confrère, nos enfants se sont maintenus dans les bonnes résolutions qu'il a su leur faire prendre.

Ainsi que dans plusieurs de nos établissements, la Ligue du Sacré-Cœur a été établie parmi eux et, comme partout, nous sommes les heureux témoins des fruits de sanctification que procure à la jeunesse cette belle dévotion.

4. — Bien des transformations et bien des aménagements ont été opérés dans l'œuvre depuis que la Congrégation en a pris la direction : dortoirs nouveaux, salles de classe, cours de récréation ont été successivement l'objet de nos travaux, afin de donner à l'œuvre un cachet plus en rapport avec sa fin.

5. — Comme dans nos établissements agricoles, l'œuvre se

ressent de la crise que subit en ce moment l'agriculture française ; le blé, notre principal produit, rapporte peu, vu le prix dérisoire auquel il se vend aujourd'hui.

6. — Parmi les visites dont nous avons été honorés, citons en premier lieu celle de l'Evêque du diocèse ; voici en quels termes la *Semaine religieuse* en parle :

« 21 octobre 1894.

« A dix heures précises, Monseigneur, accompagné de M. l'abbé Fillion, vicaire général, descendait de voiture au perron du château d'Orgeville, où l'attendait M. le Curé de Caillouet, M. l'adjoint, le R. P. directeur de l'Ecole rurale d'Orgeville avec son personnel. M. Georges Bonjean salua Sa Grandeur de quelques paroles éloquemment émues, et Monseigneur se rendit au salon du château pour y revêtir les insignes épiscopaux.

« Le dais de la paroisse de Caillouet, porté par les Frères de l'Ecole rurale d'Orgeville, attendait au bas du perron. Monseigneur y prit place et se mit en marche vers la chapelle des Pères du Saint-Esprit, précédé des confréries de la paroisse de Caillouet, bannière en tête, de la fanfare de l'Ecole rurale d'Orgeville et du clergé. Une assistance nombreuse et recueillie suivait Monseigneur.

« C'était un touchant spectacle de voir notre excellent Evêque, s'avancer dans l'appareil épiscopal, entre nos murs de terre et par nos chemins boueux ; il avait plu dans la nuit et le temps avait manqué pour donner aux chemins une tenue plus convenable.

« A l'entrée de la chapelle, le R. P. Guyodo, supérieur, reçut Monseigneur avec le cérémonial d'usage et s'excusa en quelques paroles de n'avoir pu recevoir d'une manière plus solennelle l'Evêque du diocèse.

« Mgr Sueur répondit à peu près en ces termes : « Ce que je considère surtout dans les fidèles que je me fais un plaisir de visiter, c'est l'esprit de foi, c'est le vrai sentiment chrétien. Je suis certain de rencontrer l'un et l'autre, sincères et profonds, et en vous-même et dans l'estimable famille qui vous appuie et qui vous aide.

« Votre œuvre, dites-vous, est bien humble. Elle peut le

« paraître aux yeux des hommes ; je suis certain qu'elle est
« grande aux yeux de Dieu. J'appelle les bénédictions du Sei-
« gneur sur vous et sur votre maison. »

« Sa Grandeur prit alors place au sanctuaire, et commença les cérémonies de la confirmation, assisté de M. le vicaire général, de M. le curé de Caillouet et des Pères de la communauté. Treize jeunes garçons et trois jeunes filles y prirent part.

« Monseigneur adressa ensuite aux nouveaux confirmés une allocution bien en harmonie avec les divins effets du Sacrement qu'il venait de leur conférer. Sa parole claire, ferme et précise, vint, au nom de l'Esprit-Saint, inspirer à ces jeunes âmes les sentiments de courage et de force si nécessaires aux chrétiens de notre époque, pour pratiquer sans défaillance leurs devoirs envers Dieu. »

7. — Mentionnons enfin la visite des vénérables chanoines de la cathédrale d'Évreux, composant le tribunal chargé de recevoir les dépositions des témoins dans la cause de notre vénéré P. Laval. M. le Président Bonjean avait bien voulu se faire lui-même le maître d'hôtel, et mettre ce jour-là son personnel et sa cave à notre disposition. Le Révérend Père second assistant, qui présidait cette fête de famille, remercia, en quelques mots délicats, nos illustres hôtes du dévouement qu'ils apportaient à la cause du bon P. Laval, notre confrère et leur compatriote, et n'eut garde d'oublier M. le Président Bonjean, toujours heureux de venir en aide aux bons Pères d'Orgeville dans les circonstances critiques.

A plusieurs reprises, le P. Ott, postulateur de la cause, nous a fait le plaisir de prendre pied à terre dans la Communauté et de nous amener les personnes qui avaient connu le P. Laval. C'est ainsi que nous avons été heureux d'offrir l'hospitalité à M. le chanoine Soudan, aux RR. PP. Corbet, Delaplace et François.

Le Très Révérend Père est venu plusieurs fois nous voir ; c'était un bonheur pour lui de s'occuper des détails de notre ferme et de s'entretenir avec nos enfants. Aussi, à la nouvelle de sa maladie, ont-ils prié avec ferveur pour ce Père qu'ils vénéraient tant.

NÉCROLOGIE

Nous avons la douleur d'annoncer la mort du cher F. Agathon Ohmann, profès des vœux perpétuels, décédé à Blackrock, le 24 février, à l'âge de soixante-cinq ans, par suite d'épuisement, après trente-neuf années de vie de communauté.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés M. Eugène Schwindenhammer, décédé à la Maison-Mère, le 13 février au soir, à la suite d'une longue et pénible maladie qui le retenait au lit ou dans sa chambre depuis près de deux ans.

Il était arrivé dans la congrégation, à la Neuville, en même temps que son frère Ignace, devenu plus tard Supérieur général. Bien qu'il n'eût point fait profession, il s'était donné complètement à l'Institut, et l'on sait quel attachement il portait à toutes nos œuvres. Aussi le R. P. Vicaire général a-t-il décidé que l'on ferait pour lui les prières de règle comme pour les membres profès.

Le bon M. Eugène s'est toujours fait remarquer par un grand esprit de foi et une vive piété. Durant de longues années, il a passé toutes ses nuits à la chapelle du séminaire, tant pour satisfaire sa dévotion au Saint Sacrement que pour veiller à ce que des malfaiteurs ne vinssent le profaner. Souvent même, il ne montait dans sa chambre que lorsque les Frères descendaient à la chapelle, vers quatre heures et demie du matin. Le jour de sa mort, il avait encore fait la sainte communion. Le F. infirmier, remarquant qu'il approchait de ses derniers moments, courut avertir le P. Wüsler, économe, et celui-ci put lui donner l'absolution, l'indulgence plénière et l'extrême-onction.

Agathon - CN.

LE P. EUG. SCHMIDT

DÉCÉDÉ A MORRILLTON (ARKANSAS), LE 5 SEPTEMBRE 1895

Notice faite par le P. Heizmann.

Le P. Eug. Schmidt naquit à Illhauseren, en Alsace, le 3 août 1854. Ses parents, agriculteurs peu aisés, avaient encore

deux fils et une fille. Quand sa mère mourut, il n'avait que deux ans. Après avoir fréquenté l'école paroissiale pendant quelques années, le jeune homme fit sa première communion et prit des leçons de latin chez son curé; ce digne prêtre fut pour lui un vrai père spirituel, depuis la mort de sa mère jusqu'à son entrée au petit scolasticat. Ses progrès lui permirent d'entrer en quatrième au collège de Zillisheim. D'après la lettre de son curé, par laquelle il demande l'admission au petit scolasticat de Langonnet, ses notes étaient très bonnes, tant pour les études que pour la conduite. Sa demande fut bien reçue à Langonnet et, le 17 décembre 1871, le P. Pellerin lui écrivit, de la part du R. P. Supérieur, qu'il était admis en troisième. Le 1^{er} juin 1873, il était scolastique.

Le jeune Schmidt fit aussi son grand scolasticat à Langonnet, sous le R. P. Libermann, et entra au noviciat de Chevilly, le 27 octobre 1878. Le vicaire général actuel était alors maître des novices.

Le 24 août 1879, il émit ses premiers vœux et fut au comble du bonheur après sa profession. « Il m'a fallu, dit-il, remonter bien haut dans ma vie passée pour trouver quelque chose de comparable à ce que j'ai éprouvé pendant la touchante cérémonie d'hier soir. Aussi, mon Très Révérend et bien-aimé Père, reviendrai-je souvent sur cette belle journée du 24 août, surtout dans les tristesses et les épreuves de l'apostolat. »

Le bon P. Schmidt devait bientôt avoir l'occasion de se souvenir de sa belle résolution. Les missions d'Arkansas, dans le sud des États-Unis, lui furent assignées comme champ évangélique, et il débarqua à Pittsburg, après un heureux voyage, vers la fin d'octobre 1879. A cause de l'exiguïté du local, on ne put loger tous les nouveaux venus au collège de Pittsburg. Le P. Schmidt fut donc, bon gré mal gré, contraint de passer quelques jours à Sharpsburg, pour attendre sa destination. Il dit, à ce sujet, dans une lettre au maître des novices :

« J'ai trouvé mille sujets d'édification; le dévouement de nos chers Pères ne contribuera pas peu à encourager mes débuts dans l'apostolat, quelque pénibles qu'ils puissent être. Le bon Dieu a voulu que je fusse réservé pour la mission de l'Arkansas; je puis vous assurer, mon Révérend Père, que je suis heureux de rencontrer ici ce que j'espérais aller chercher en Afrique :

les privations, les labeurs, en un mot, la vie de missionnaire. Sous tous les rapports, en effet, je n'ai absolument rien à envier à nos missionnaires d'Afrique; même les Noirs ne manquent nullement ici, il y en a 400,000 dans notre État d'Arkansas.

« Mon rôle est, pour le moment, peu compliqué. Du matin au soir j'étudie l'allemand et l'anglais avec une ardeur digne d'un meilleur résultat, si le résultat répondait toujours à la bonne volonté. »

En peu de temps, néanmoins, il devint professeur de ces deux langues, d'anglais surtout, qu'il préférait naturellement, bien qu'il ne comptât dans ses Missions que des Allemands à peu d'exceptions près.

Le P. Schmidt se dévoua avec toute l'ardeur d'un jeune missionnaire à ces œuvres pénibles. Sa communauté était à Marienstatt, à 6 kilomètres de celle de Saint-Vincent. Que de fois il dut se rendre à cette dernière à cheval, par des chemins affreux, surtout en hiver! Il y avait alors beaucoup de malades, dont un grand nombre mourait; pour les préparer au grand voyage, il partait par n'importe quel temps, au risque de se noyer quelquefois; car il fallait traverser un petit fleuve sur lequel il n'y avait pas de pont, comme, en général, dans tout l'Arkansas. Au temps des pluies, c'était un véritable torrent dans lequel plus d'un voiturier trop hardi a perdu la vie. Le P. Schmidt voulait faire nager son cheval, mais il lui fut enlevé et lui-même ne put atteindre le rivage qu'avec beaucoup de peine.

La bonne Mère du ciel qu'il aimait si tendrement et à laquelle il se recommandait sans cesse s'est montrée, comme toujours, la protectrice des affligés.

Après quelques années de cette vie dure, mouvementée et pleine de dangers, le désir d'une occupation plus tranquille vint le préoccuper fortement. La principale raison était que, jugeant la langue anglaise indispensable dans l'Amérique du Nord, il voulait se perfectionner dans son étude.

En outre, l'idée qui poussa le cher P. Schmidt pendant toute sa vie vers la Trappe le pressait plus que jamais à cette époque. Comme toujours, il suivit en la circonstance le bon conseil de ses directeurs et se sacrifia pour le collège de Pittsburg. Professeur de latin et de grec pendant plusieurs années, il étudia à

fond la langue anglaise et remplit la charge d'auxiliaire chez M. Mollinger.

Le travail était excessif; le pasteur, presque sourd, n'entendait que les Sœurs en confession, tandis que son aide devait passer souvent l'après-midi entre les quatre planches du confessionnal. Le P. Schmidt, pendant tout le temps de son vicariat à Fray Hill, a montré beaucoup de dévouement et de tact. Son curé disait assez souvent : « Je suis un homme insupportable avec lequel il n'y a pas moyen de vivre, je ne peux tomber d'accord qu'avec les Pères du Saint-Esprit. » Il y avait beaucoup de vrai dans ces paroles, et bon nombre de prêtres séculiers, qui avaient été ses vicaires avant nos Pères, prétendaient que si jamais il avait dit la vérité, c'était bien dans ce cas.

En 1890, il retournait en Arkansas pour prendre la direction de la difficile paroisse de Conway, où chacun se montrait heureux de le posséder. Il fit achever la tour de l'église, peindre celle-ci à l'intérieur et se procura deux belles cloches de Saint-Louis.

Quand le P. Steurer fut rétabli, il reprit la paroisse de Conway et le P. Schmidt revint au collège de Pittsburg, très regretté de ses paroissiens. De là, il écrivit au T. R. Père pour lui demander la faveur de prononcer ses vœux perpétuels et de rentrer à la Maison-Mère pour se retremper après un assez long séjour en Amérique. « Il y a près de huit ans, dit-il, que je suis en Amérique et je sens que je prends petit à petit, sans trop m'en apercevoir, les habitudes d'un vrai Yankee, si vous me permettez l'expression. »

Les deux demandes furent accordées et, le 23 juin 1888, le P. Schmidt quitta Pittsburg pour rentrer à la Maison-Mère par l'Irlande et l'Alsace. Ce voyage fut autorisé à cause des douleurs rhumatismales dont le Père était affligé depuis deux ans; de plus, il éprouvait assez souvent de violentes palpitations de cœur, qui le contraignaient de prendre son repos sur une chaise, puisqu'il ne pouvait supporter le lit.

Le 26 août 1888, il émit les vœux perpétuels, après avoir hésité longtemps; la raison en était dans son caractère un peu indécis.

De retour en Amérique, le P. Schmidt fut chargé de la paroisse de Green-Bay, dans l'État de Wisconsin. Malgré des difficultés

assez sérieuses, il se tira bien d'affaire, mais fut heureux de quitter ce poste en 1893.

L'Arkansas tant décrié lui échut une troisième fois et il fut nommé supérieur de la communauté du Sacré-Cœur du Morrillon. Quelle différence entre son premier séjour et celui-ci ! Il trouva une magnifique maison pour les Sœurs de Saint-Joseph, le plus bel édifice de la petite ville, une très belle église et un presbytère assez grand et assez confortable pour satisfaire les goûts d'un curé très exigeant. Ces bâtiments n'étaient pas construits tout en bois, suivant le style du pays, mais solidement, en pierres et en briques. Une spacieuse école pour les Noirs, des étables, des remises, etc., avaient été également bâties. Aussi, quand la grande paroisse française de Saint-Joachim, à Détroit, lui fut offerte, préféra-t-il son petit troupeau allemand-anglais de Morrillon. On l'aima dès son arrivée, et les braves gens apprirent avec joie le choix du curé qu'on leur destinait.

Le P. Schmidt obtint pendant sa première année à Morrillon un chemin de croix superbe, des cloches dignes d'une cathédrale, un confessionnal artistique, des fonts baptismaux et mille autres choses qui faisaient dire que l'église catholique de Morrillon était un véritable bijou. Malgré l'acquisition de tous ces objets du culte, il réduisit la dette d'environ 500,000 francs.

Les chants de l'Église lui gagnèrent mieux les cœurs que tout cela ; en très peu de temps, il avait formé un chœur superbe et abandonnait volontiers le sermon et la grand'messe à un autre pour le diriger et l'accompagner de sa belle voix, comme il le fit le jour de Pâques de la dernière année de sa vie, où il chanta un solo ; tout réussit à merveille. Les Américains, toujours très nombreux à l'église les jours de fête, ne tarissaient pas de louanges.

Tout allait donc aussi bien qu'on pouvait le désirer chez les catholiques, à Morrillon, bien que le bon pasteur se plaignit quelquefois de palpitations de cœur ; mais comme cette infirmité datait de loin, personne n'y prêtait grande attention. Cependant, le 1^{er} septembre 1895, le Père fut pris d'une légère fièvre qui devint bientôt très forte ; une congestion pulmonaire se déclara, compliquée de l'affection du cœur, et enleva le cher malade après cinq jours.

Le P. Schmidt s'était bien préparé à la mort. Dès le commencement du mal, il avait fait une confession générale, demandé et reçu les derniers sacrements. Il s'endormit donc tranquillement, dans la paix du Seigneur, le 5 septembre.

Le F. Adolphus, qui le veillait pendant la dernière nuit, a écrit une longue lettre au P. H., en Afrique, pour raconter la mort édifiante du P. Schmidt. Quelques instants avant de rendre son âme à Dieu, il commença un sermon en anglais; espérons qu'il l'a fini avec les anges pour chanter avec eux l'éternel *Alleluia*.

LE P. JOLY

DÉCÉDÉ LE 21 DÉCEMBRE 1895, DANS LA COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE SEYSSINET

Notice faite par le P. Vulquin.

Le P. Louis Joly, en religion Jean Berchmans, était né le 14 avril 1870, à La Motte-Servolex, diocèse de Chambéry, d'une famille de pieux et laborieux cultivateurs.

Dès sa plus tendre enfance, Louis montra de remarquables dispositions pour la prière. Tandis que ses jeunes camarades s'empressaient de quitter l'église pour courir à leurs jeux, il aimait à prolonger ses visites au saint Sacrement, édifiant tout le monde par son maintien modeste et recueilli. On sentait que la grâce agissait dans cette âme d'enfant et la préparait de loin à une vocation sainte et spéciale.

Il avait onze ans quand il comprit que Dieu l'appelait à la vie religieuse. Il songea d'abord à suivre son frère aîné qui était entré chez les fils du bienheureux de la Salle; mais, en venant à lui pour la première fois dans la sainte communion, Notre-Seigneur lui accorda de nouvelles lumières et lui fit connaître qu'il voulait le faire participer à son divin sacerdoce. Le lendemain de sa première communion, Louis déclara à sa mère qu'il désirait être prêtre. Aux difficultés pécuniaires qui lui furent objectées, il ne répondit rien, mais il attendit qu'il plût à Dieu de les résoudre; sa confiance ne fut point trompée.

Un Père Jésuite d'Avignon, où se trouvait une de ses sœurs, ayant connu par celle-ci les désirs du pieux enfant, le fit venir et le fit admettre à l'École apostolique de Sainte-Garde, où il

resta trois années et dont il conserva toujours le plus agréable et le plus reconnaissant souvenir.

D'Avignon Louis Joly fut envoyé à Clermont-Ferrand, au séminaire des Missions africaines. Malgré son vif désir d'aller un jour évangéliser le continent noir, le jeune séminariste s'aperçut bien vite que Dieu le voulait ailleurs, et trois mois après son arrivée à Clermont, il demandait à se retirer. Il ne put dormir pendant la nuit qui précéda son départ, se demandant avec anxiété où il devait diriger ses pas, lorsque, se jetant à genoux, il récita un fervent « Souvenez-vous », pendant lequel la pensée de la Congrégation du Saint-Esprit lui vint à l'esprit. Marie, pour laquelle, encore tout enfant, il avait eu une tendre dévotion, lui montrait la voie dans laquelle Dieu l'appelait. Le lendemain, Louis vint frapper à la porte de Cellule, où il fut admis comme postulant scolastique. C'était le 24 décembre 1885. Une année après, le 21 décembre 1886, il était reçu à l'oblation et prenait rang parmi les scolastiques titulaires. « Cette fois, écrivait-il à l'une de ses sœurs, je suis là où le bon Dieu me veut; je suis content; prie pour moi, tout ira bien. »

M. Joly resta à Cellule jusqu'au mois d'août 1888. Comme tous les élèves de cette pieuse maison, il conserva pour ses anciens maîtres, spécialement pour son vénéré supérieur, la plus filiale gratitude. Quelques semaines après avoir quitté le petit scolasticat, il écrivait au Père Directeur :

Je pense souvent à toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Je sortais des *Missions africaines*, j'étais sans ressources, ne sachant où aller, et voilà que vous me recevez dans votre scolasticat, comme la Sœur de charité reçoit l'enfant abandonné au coin d'une rue!

Après avoir passé quelques mois au grand scolasticat de Chevilly, M. Joly fut envoyé à Rome pour y faire ses études de philosophie et de théologie et y prendre ses grades. Il y reçut la tonsure le 21 décembre 1889, les ordres mineurs le 22 juin de l'année suivante. Mais déjà s'étaient manifestés avec une intensité nouvelle les symptômes de la maladie de poitrine qui devait sitôt l'emporter : force lui fut de rentrer en France.

Envoyé dans sa famille, au milieu de laquelle il resta cinq mois, il arriva le 29 janvier 1891 à la communauté de Seyssinet; il y fut successivement employé comme surveillant et comme professeur. Ce fut à partir de ce moment que sa dévotion à

saint Joseph prit un nouvel essor. Il demandait avec ferveur au patron des causes désespérées de lui rendre la santé afin de porter l'Évangile en Afrique, ou, si tels n'étaient pas les desseins de Dieu sur lui, de lui obtenir du moins la grâce du sacerdoce. Cette humble et persévérante prière devait être exaucée. M. Joly fut ordonné sous-diacre le 8 octobre 1893, diacre le 23 décembre de la même année et prêtre le 10 mars 1894, à Grenoble, des mains de Mgr Fava. Il reconnaissait être redevable à son bon père saint Joseph de ces précieuses faveurs; aussi aimait-il à ajouter à la signature de ses lettres : « Poitrine de saint Joseph. »

Vers le milieu de septembre 1894, M. Joly se rendit au noviciat de Grignon, où il suivit les exercices de la communauté autant que son état de santé pouvait le lui permettre. Le 18 avril 1895, il fut appelé à Paris pour professer la philosophie aux élèves du Séminaire colonial, et le 15 août, il fit sa profession avec ses confrères restés à Grignon.

Il nous était revenu le 10 novembre 1895, après sa profession, déjà épuisé par la maladie. Mais il avait demandé à saint Joseph la faveur de consacrer ses dernières forces à l'œuvre des Petits-Clercs. Grâce aux soins dont il fut entouré et surtout à la grande énergie de sa volonté, il put faire encore pendant près de trois mois ses quatre heures de classe par jour.

Ses élèves, qui formaient une classe supplémentaire, venaient d'être répartis entre les classes de 7^e et de 6^e, et, par ce fait, il allait se trouver libre et sans travail. C'était le premier jour de la neuvaine préparatoire à la fête jubilaire du patronage de Saint-Joseph. Il s'y mit de tout cœur et, durant ces neuf jours, demanda tout spécialement à ce grand protecteur et père de lui obtenir un signe de la volonté de Dieu sur lui. Or, le jour même de la clôture de cette solennelle neuvaine, le 15 décembre, il s'aperçut que ses jambes étaient enflées. C'était la réponse de saint Joseph, il le comprit ainsi et ne songea plus qu'à se préparer à la mort. Elle ne devait plus, en effet, se faire attendre bien longtemps. Le R. P. Supérieur, voyant que le cher malade s'affaiblissait de plus en plus, lui administra les derniers sacrements en présence des Pères, des Frères et des Clercs, ses anciens élèves, le 21, après la prière du matin. Il suivit avec attention et ferveur les prières liturgiques; puis, répondant aux

paroles de sympathie et d'encouragement que venait de lui adresser le R. P. Supérieur, il remercia de toutes les bontés qu'on avait eues à son égard, demanda pardon à tous des scandales qu'il aurait pu donner, se recommandant aux prières et au pieux souvenir de tous ses confrères, se disant heureux de mourir aux pieds de saint Joseph, en qui il avait la plus filiale confiance. Quelques instants après, il émettait avec bonheur ses vœux perpétuels.

A part deux crises qui avaient fait craindre que ce ne fût la fin, la journée s'était assez bien passée lorsque, vers deux heures et demie du soir, le cher malade expira doucement, sur son lit, après avoir reçu une dernière absolution. C'était le samedi 21 décembre.

Les funérailles eurent lieu le lendemain, dimanche, après les vêpres de la paroisse. La cérémonie, présidée par le R. P. Supérieur, se fit dans notre chapelle. M. le Curé et presque tous les habitants de Seyssinet nous donnèrent une preuve de leur douloureuse sympathie en accompagnant notre cher défunt à sa dernière demeure. Les religieuses du Bon-Pasteur, qui habitaient autrefois Seyssinet, avaient bien voulu nous accorder la faveur d'inhumer notre regretté confrère dans la partie du cimetière qui leur est exclusivement réservée.

« Reposez en paix, à l'ombre de la croix, cher confrère; nous ne vous oublierons pas dans nos memento de chaque jour et nous espérons que, du haut du ciel, vous prierez pour la communauté de Seyssinet que vous avez tant aimée! »

LE P. EHRHARD

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 25 FÉVRIER 1895.

Notice faite par le P. Vanhaecke.

Le cher P. Ehrhard (Charles), malade depuis assez longtemps, est mort à Chevilly, le 25 février, à 10 heures du matin. Pendant les trois mois de son séjour parmi nous, il nous a constamment édifiés par sa piété, son abandon entre les mains de Dieu, et le soin qu'il prenait de sanctifier toutes ses journées; il avait conservé la ferveur et la régularité du noviciat.

Quinze jours avant, le 12 février, après avoir demandé lui-même à recevoir l'Extrême-Onction, il avait écrit à sa mère et

fait écrire à quelques membres de sa famille pour leur faire ses adieux; puis il s'était uniquement préoccupé de sanctifier les derniers jours qui lui restaient à vivre. Toujours uni à Dieu, il lui adressait des actes continuels de soumission et d'offrande, tous pleins d'un ardent et tendre amour pour Notre-Seigneur : il paraissait ne pas vouloir perdre une minute d'un temps qu'il savait si précieux pour son éternité. Du reste, ces dispositions de ferveur lui étaient devenues presque naturelles, par la longue habitude qu'il avait contractée de vivre tout en Dieu. Ceux qui l'ont connu autrefois savent quels étaient déjà, dès le scolasticat, sa piété, son renoncement, sa régularité, sa générosité envers la cause divine. C'est bien le cas de dire ici : telle vie, telle maladie; telle vie, telle mort.

(A suivre.)

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Placements et mutations. — Ont été placés :

A Saint-Joseph du Lac, le P. Reignat;

A Paris, le F. François-Marie, de la communauté de Messières, et le F. Hérard, de la communauté du grand Quevilly;

A Seyssinet, le F. Juvence, au retour de son service militaire;

A la nouvelle communauté de Beauvais, le F. Myon, précédemment à Paris.

A Orgeville, le F. Phocas, de Chevilly.

Le F. Josse, précédemment à Cellule, et le novice-frère Marie-Bernard ont été placés dans notre maison d'Allemagne.

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 22 janvier, le P. Ledonné; et, le 22 février, le F. Aubin, tous deux de la Mission du Zanguebar.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 5 février, à Boulogne-sur-Mer, le P. Heizmann, pour retourner aux États-Unis;

Le 25, à Marseille, le P. Monnier, rentrant dans la Mission du Gabon.

Société antiesclavagiste. — Le dimanche 9 février, en l'église de Sainte-Clotilde, à Paris, un sermon de charité en faveur de l'Œuvre antiesclavagiste, a été donné par Mgr Jourdan de la Passardière, directeur de l'Œuvre. Son Em. le cardinal

Perraud, qui présidait la cérémonie, a prononcé ensuite une belle allocution et donné le salut du Saint-Sacrement.

Sur une lettre d'invitation envoyée à la Maison-Mère, Mgr Carrie et le R. P. Barillec sont allés y assister. Dans plusieurs passages de leurs discours, les deux orateurs ont fait l'éloge de notre Congrégation, en rappelant ses origines, et particulièrement le souvenir du V. Père, « que la Providence avait suscité du sein du judaïsme pour préparer la conversion des pauvres nègres d'Afrique ».

Celui de Mgr Perraud n'a été pour ainsi dire qu'un commentaire des récits du P. Allaire, faits dans la réunion du 21 décembre dernier à l'Institut.

AVIS

Les Supérieurs des communautés de France qui n'ont pas encore expédié leurs bulletins, sont priés, avec instance, de nous les faire parvenir au plus tôt.

Nous prions également nos confrères de la Sénégambie de préparer les leurs dès la réception de ce numéro, afin qu'ils puissent arriver au moment voulu à la Maison-Mère.

A cette occasion, nous rappelons l'avis qui a déjà été donné de n'écrire les bulletins que d'un seul côté de la page et en laissant une marge pour les corrections qu'il y aurait lieu de faire. On peut, du reste, les expédier à peu de frais comme papiers d'affaires.

Le R. P. Vicaire général recommande à tous nos confrères de s'intéresser, d'une manière toute particulière, à la diffusion des revues publiées par des membres de la Congrégation : *le Messager de Saint-Joseph*, *le Lis de Saint-Joseph* et *les Annales apostoliques*. Chacun doit s'attacher à les faire connaître, à les répandre autour de soi et à leur procurer, autant que possible, des abonnements.

Prière aux Supérieurs de communautés d'envoyer sans tarder l'état de leur personnel pour l'année courante.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 29 février 1896.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Mission de Madagascar. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — Beauvais. — Saint-Joseph du Lac. — Seyssinet. — Cellule. — Bordeaux. — Castelnau-dary. — **Nécrologie.** *Décès* : PP. Rabany, Paris, Le Petitcorps. — *Notices* : PP. Kræmer, Strébler. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

MISSION DE MADAGASCAR

Nos confrères ont appris par les journaux qu'il avait été question de nous confier un vicariat apostolique à Madagascar. Il n'est donc pas inutile de donner à ce sujet quelques renseignements positifs.

Les Pères Jésuites n'ayant pas assez de sujets pour évangéliser l'île tout entière, demandèrent au Cardinal-Préfet de la Propagande d'en céder une partie à un autre Institut. Son Éminence nous demanda si nous pouvions accepter. Le P. Eschbach répondit, d'après les instructions de la Maison-Mère, que cela ne nous était pas possible, vu les besoins de personnel de nos importantes missions d'Afrique.

Les choses en étaient restées là, quand, au mois d'avril 1894, le Cardinal-Préfet de la Propagande manda le P. Eschbach et lui dit :

Je suis dans un cruel embarras. Nous sommes obligés de diviser le vicariat de Madagascar. Les Jésuites ne peuvent absolument pas suffire à toute l'île, faute de sujets. A cause de l'influence française, je ne voudrais pas appeler des missionnaires d'une autre nationalité. J'ai proposé ce nouveau vicariat à plusieurs Congrégations et toutes m'ont dit comme les Jésuites. Il ne me reste donc plus que la

Congrégation du Saint-Esprit. Veuillez écrire à votre Père Général que je désire qu'il accepte et me tire d'embarras.

— Eminence, lui répondit le P. Eschbach, la proposition de ce vicariat a déjà été faite, il y a peu de temps, à la Congrégation, et notre T. R. P. Général a dû déclarer l'impossibilité où il se voyait de s'en charger, car nos autres Missions en souffriraient nécessairement.

— C'est bien, répartit Son Eminence, mais dites à votre P. Général et à son conseil que, quand le Saint-Siège demande une chose, le bon Dieu en donne les moyens à ceux qui obéissent. Ecrivez-lui et faites-moi savoir officieusement, au plus tôt, sa réponse. Je lui écrirai alors une lettre officielle. (Lettre du P. Eschbach, 21 avril 1894.)

Le 29 mai suivant, en effet, la Congrégation de la Propagande nous écrivait officiellement pour nous offrir la partie sud de Madagascar. Nous ne pouvions ne pas accéder à ces instances. Le T. R. Père répondit donc le 16 juin au cardinal Ledochowski.

... J'ai soumis votre proposition aux membres du Conseil et nous avons été unanimes à considérer le désir si formel de Votre Eminence comme l'expression de la volonté de Dieu.

Votre Eminence, d'ailleurs, a prévu la seule objection que nous aurions osé opposer à la très honorable offre qu'Elle nous a faite : celle de la difficulté où je me trouve de fournir à nos chefs de Missions d'Afrique tout le personnel qu'ils me demandent et dont ils ont besoin pour le maintien et le développement de leurs œuvres.

Quoi qu'il en soit, en cette circonstance comme dans toutes celles qui pourront se présenter à l'avenir, nous n'aurons d'autre règle de conduite que la volonté du Saint-Siège...

L'intention de la Maison-Mère était d'envoyer, dans le courant de septembre, quelques Pères pour prendre possession de la station existante de Fort-Dauphin, et établir ensuite successivement dans les régions avoisinantes quelques stations, selon que le permettraient les secours accordés par les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

Mais, quelque temps après, survinrent les événements de l'occupation italienne dans l'Erythrée et l'expulsion des Lazaristes français de ces pays. Sur ces entrefaites, Mgr Cazet, vicaire apostolique de Madagascar, étant rentré en France, vint à la Maison-Mère pour se concerter avec nous (sept. 1894). Dans cette entrevue, le R. P. Grizard, vicaire général, émit la

pensée que, peut-être, les Lazaristes, ayant en ce moment un personnel disponible par suite de leur expulsion d'Abyssinie, consentiraient à accepter le vicariat de Madagascar qui nous était destiné. Sa Grandeur en parla à M. Fiat, supérieur général, qui, après avoir soumis l'affaire à son conseil, nous fit savoir qu'il acceptait.

Avis de cette décision fut transmis à la Congrégation de la Propagande à Rome, et le Cardinal-Préfet voulut bien alors nous décharger de cette Mission pour la confier aux Lazaristes (Lett. du 8 nov. 1895).

En effet, par bref subséquent du 16 janvier 1896, l'île de Madagascar a été partagée en deux vicariats, limités par le 22^e degré de latitude. L'un, le *vicariat du nord*, reste confié aux missionnaires de la Compagnie de Jésus. L'autre, *celui du sud*, est confié aux Lazaristes. Mgr Jacques Crouzet, évêque titulaire de Zéphirium, en a été nommé vicaire apostolique.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis par décision de la Maison-Mère :

Aux vœux perpétuels :

Le P. LE CLECH, de la Mission du Gabon (déc. du 5 av. 1895);

Aux vœux de cinq ans :

Le P. LE BERRE (Laurent), d'Haïti (11 juin 1895);

A la profession :

A N.-D. DE LANGONNET, LE 15 MARS,

Le F. ARSÈNE (Roy-Arsène), né le 5 nov. 1872 à Bellemagny, territ. de Belfort.

A l'oblation :

COMME NOVICES-CLERCS, A GRIGNON, LE 19 MARS,

MM. BORBES Jean, du diocèse de Bayonne, pat. de rel. s. Joseph;
 COUILLARD Jean-Marie, du d. de Coutances, p. de r. s. Joseph;
 GANEAU GONZAGUE, du dioc. de Blois, p. de r. Marie-Joseph;
 LAURENT Marie-Raphaël, du diocèse de Grenoble, pat. de rel.
 saint François-Xavier.

A l'oblation :

COMME SCOLASTIQUES, A PITTSBURG, LE 3 FÉVRIER,

- MM. KUHN Charles, du dioc. de Pittsburg, p. de rel. s. Joseph;
 MANIECKI Théodore, du dioc. de Chwaszno (Allemagne),
 patron de religion, saint Stanislas;
 OPPICCI Angelo, du dioc. de Parme (Italie), p. de rel. saint
 Louis de Gonzague.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT A BEAUVAIS

JANVIER 1894. — MARS 1896

1. Personnel. — 2. Maladies. — 3. Relations. — 4. Elèves. — 5. Retraites.
 Premières communions. Conférence de Saint-Vincent de Paul. — 6. Travail.
 Succès. — 7. Fêtes scolaires. — 8. Construction du lycée. — 9. Visites. —
 10. Communauté de Saint-Joseph.

4. — Depuis le mois de janvier 1894, plusieurs changements sont survenus dans le personnel de l'institution du Saint-Esprit. Les PP. Urien, Courtine, Gruffaz (Louis), Robillon, Gardel, Gerzat, Tacheix, Boulay et Schneider, sont venus tour à tour, soit pour remplacer ceux que leur état de santé ou l'obéissance éloignaient de nous, soit pour remplir les fonctions nouvelles qui résultaient du développement même de l'œuvre.

C'est ainsi que les chers PP. Le Mintier et Grenet se sont dépensés parmi nous presque jusqu'à extinction de forces. Les PP. Pawlas et Veillet nous avaient été envoyés provisoirement; ils nous ont quittés pour se rendre : l'un, à la mission du Sénégal; l'autre, à la Martinique, en laissant d'unanimes regrets.

Signalons encore le séjour parmi nous des PP. Faugère et Pallier (Blaise); à des titres différents, ils se sont dévoués à notre œuvre, dans des circonstances parfois bien difficiles; qu'il nous soit permis de leur envoyer ici l'expression de notre affectueuse reconnaissance. Mais nous avons surtout à mentionner le départ du P. Kieffer, fondateur et premier supérieur de notre jeune institution, et son remplacement par le P. Le Floch.

Voici en quels termes sympathiques et élevés le *Journal de l'Oise* annonçait cette double nouvelle :

Le R. P. Kieffer quitte la direction de l'institution du Saint-Esprit. La confiance de ses supérieurs l'appelle à déployer sur un

autre terrain les grandes qualités de cœur et d'esprit que tout le monde ici a pu apprécier. Notre région n'oubliera pas avec quel dévouement le digne religieux s'est consacré à la fondation et au développement de cette œuvre d'éducation chrétienne, si vivement désirée et appelée à faire tant de bien parmi nous. Qu'il nous soit permis d'exprimer au R. P. Kieffer les sentiments de regrets unanimes des parents, des élèves, de tous ses amis.

Son successeur, le R. P. H. Le Floch, est un fils de la catholique Bretagne. Pendant l'espace de dix années, il a été successivement professeur de rhétorique et de philosophie, préfet des études et préfet de discipline, et, entre temps, élève de l'école des Hautes études. Il est donc amplement pourvu de l'expérience et des connaissances nécessaires à ses délicates et importantes fonctions.

2. — Sauf les deux cas de maladie déjà cités plus haut, la santé a été bonne en général, tant parmi les Pères et les Frères que parmi les enfants. En 1894, du mois de janvier au mois d'août, le P. Kieffer, notre supérieur, a été tout particulièrement souffrant. Il dut même, en partie, résigner ses fonctions entre les mains du P. Faugère, nommé directeur intérimaire par le T. R. P. Général. Il s'est depuis heureusement rétabli, et nous devons rendre grâce au bon Dieu de ce que, plus heureux que d'autres de nos confrères, nous avons été préservés d'épreuves plus grandes.

3. — Les dispositions de notre évêque, Mgr Fuzet, sont toujours très bienveillantes à l'égard de notre maison. Sa Grandeur a bien voulu nous en renouveler récemment l'assurance à l'occasion du premier de l'an. Nous croyons également que le clergé du diocèse nous est en général sympathique : le P. Le Floch, dans les visites qu'il a faites jusqu'ici, a reçu partout le plus cordial accueil et a emporté de plusieurs endroits des espérances sérieuses pour le recrutement des élèves. Nos confrères de l'Archiconfrérie, que leur genre de ministère rapprochera davantage de MM. les curés, nous rendront, sous ce rapport, de grands services.

4. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le nombre de nos élèves a plutôt augmenté, malgré les vides qui se produisent forcément chaque année. Cette année même nous a amené quarante nouveaux, sans compter quelques enfants déjà inscrits pour la rentrée de Pâques.

L'esprit de nos élèves continue à être excellent. Les quelques

symptômes alarmants qu'on avait cru constater tenaient, en grande partie, au changement qui s'est naturellement opéré au fur et à mesure que nos enfants, de petits ou moyens, devenaient *des grands*. Mais la principale cause a été l'adjonction de certains éléments étrangers dans les classes supérieures. Quelques exécutions ont été nécessaires, et la divine Providence semble avoir béni ce sacrifice, car, avec deux départs successifs, coïncidait jour pour jour l'inscription de trois nouveaux.

5. — Les retraites de commencement d'année ou de première communion ont été prêchées successivement par nos confrères : les PP. Artiguela et Heintz, et par le R. P. d'Aubigny, jésuite, oncle de l'un de nos petits premiers communiant et frère d'un des membres les plus zélés et les plus dévoués de notre comité d'administration. Enfin, Mgr Saint-Clair, après trois ans d'intervalle, reparaisait au milieu de nous, avec le même entrain, le même zèle et le même dévouement. Ces pieux exercices ont vraiment été féconds en fruits de salut. Le R. P. d'Aubigny attribuait les bonnes dispositions de nos enfants de la première communion à Dieu d'abord, puis au bon P. Richert, qui les prépare avec tant de zèle. De son côté, Mgr Saint-Clair se plaît à reconnaître la piété solide de nos élèves, leur esprit profondément chrétien. Une œuvre, qui montre bien leurs sentiments religieux, c'est la conférence de Saint-Vincent de Paul. Nos grands y déploient un entrain, un dévouement et une charité bien dignes d'éloges.

6. — Le travail est satisfaisant. Nous comptons depuis deux ans dix-neuf candidats admis aux divers examens, soit les cinq sixièmes des élèves présentés. Ces succès sont dus surtout au zèle infatigable du cher P. Pallier. Cette année, nous avons dû, pour répondre au désir des familles et suivre un courant qui tend à devenir général, organiser définitivement l'enseignement secondaire moderne.

7. — Nos fêtes scolaires continuent à attirer à nos réunions l'élite de la société beauvaisienne, dont les sympathies à notre œuvre ont toujours été si précieuses. Nos deux dernières distributions des prix ont eu pour présidents : en 1894, Mgr Puyol, et en 1895 M. l'abbé Bertin, professeur à l'Institut catholique de Paris.

8. — Les travaux du lycée de Beauvais vont commencer :

dans quelques semaines, M. Combes doit venir présider la pose de la première pierre. Mais, en attendant les flots de l'éloquence ministérielle, le public beauvaisien constate ce qu'il en coûte. Les rôles des contribuables sont singulièrement augmentés, et cela pourra bien mettre prochainement en échec notre Conseil municipal où s'épanouit depuis huit ans la fine fleur du radicalisme beauvaisien. Nous ne croyons pas, et d'autres avec nous, que le nouveau lycée soit une menace pour le développement de notre œuvre : les futurs élèves qu'il comptera ne sortiront pas du milieu où nous recrutons les nôtres.

9. — Pendant ces deux dernières années, nous avons eu à diverses reprises la visite de notre T. R. et vénéré P. Emonet. Nous avons gardé surtout le souvenir des deux jours qu'il voulut bien passer au milieu de nous, au mois d'avril dernier. Nous étions bien loin de prévoir alors le malheur qui devait nous atteindre quelques semaines plus tard.

Nous avons été heureux aussi de voir, à différentes reprises, le R. P. Corbet, second assistant; au mois d'août, il est venu présider les exercices de la retraite annuelle.

Signalons, pour terminer, les visites que ne manque jamais de nous faire Mgr Sonnois, lors de son passage dans notre ville. Le vénérable Archevêque de Cambrai et le général Sonnois, son frère, montrent à notre œuvre une sympathie pour laquelle nous leur devons la plus vive reconnaissance.

10. — Le collège du Saint-Esprit, à Beauvais, ne disposant plus que d'une place insuffisante pour les Pères chargés de l'Archiconfrérie, on a cru devoir louer pour ceux-ci, dans la même ville, 8, rue de la Madeleine, un immeuble convenable, où ils se sont installés le 1^{er} janvier de cette année. Cette nouvelle fondation porte le nom de communauté de Saint-Joseph : elle se compose du P. Kientzler, supérieur; des PP. Pillu, Chauffour, Mazô, et des FF. Innocent et Myon.

Outre l'archiconfrérie de Saint-Joseph, ces chers Pères conservent l'aumônerie du pensionnat des Frères des écoles chrétiennes et donnent des retraites et des instructions dans les paroisses.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DU LAC (HAUTE-SAVOIE)

FÉVRIER 1894. — MARS 1896

1. Personnel. — 2. Notre œuvre. — 3. Travaux. Distribution des prix. —
4. Fêtes. Retraites. — 5. Vignes. — 6. Notre ferme. Sa bénédiction. —
7. Visite de Mgr Hautin.

1. — Depuis notre dernier Bulletin, le personnel de la communauté de Saint-Joseph du Lac a subi divers changements. C'est d'abord le P. François, qui est venu, au mois de mai dernier, remplacer à l'économat le P. Pernot, appelé à Orgeville. Quelques jours après, nous arrivait un grand scolastique, M. Marrer, pour prendre la direction de la fanfare et du chant; en outre, il a sa part de surveillance dans la journée. Enfin, après la retraite du mois de septembre, le F. Coentin, venant du Grand-Quevilly, a été chargé de la section des moyens, et le P. Reignat a été envoyé en février dernier en qualité de sous-directeur de l'œuvre.

2. — Nos enfants, au nombre d'une cinquantaine, nous donnent généralement satisfaction par leur travail et leur conduite. Sans doute, ils ont leurs défauts; mais, vu le milieu d'où ils sortent pour la plupart et l'éducation qu'ils ont reçue, les saillies de caractère chez eux ne peuvent étonner et encore moins décourager. A force de bonté, de patience et de fermeté, on arrive encore à en faire de bons domestiques, de bons jardiniers, et, parfois, quelque chose de mieux. Il serait à souhaiter que ceux qui montrent des aptitudes particulières fussent exercés à différents métiers, mais on n'a pu songer jusqu'à présent à mettre ce projet à exécution, l'agriculture et le jardinage réclamant tous les bras valides. Faisons pourtant une exception pour les tailleurs.

3. — Toute l'année, autant du moins que les saisons le permettent, nos enfants travaillent aux champs. A mesure que l'hiver se fait sentir, on leur fait un peu de classe matin et soir pour leur rappeler les rudiments de la grammaire et de l'arithmétique. La distribution des prix a lieu en même temps que celle des étrennes, le premier de l'an.

4. — Nous alimentons et entretenons la piété de nos enfants, en les faisant approcher des sacrements de pénitence et d'eucharistie à toutes les fêtes et surtout le premier vendredi du mois,

car ils ont tous une grande dévotion pour le Sacré-Cœur de Jésus. Chaque année, au mois de janvier, nous leur faisons faire quelques jours de retraite; celles de 1895 et de 1896 ont été prêchées avec succès par les PP. Capucins de Thonon. Cette retraite commence le jour de la fête de Saint-François de Sales et se termine le 2 février (fête de la Purification) par la communion générale. Trois jours après celle de 1895, nous eûmes la visite inattendue du R. P. Vicaire, alors premier assistant de la Congrégation, qui vint nous surprendre, arrivant de Drognens. Le R. P. Assistant passa un jour et demi avec nous, présida le chapitre et vit tout le personnel en direction.

5. — Un mot de nos vignes. Tout le monde sait que, malgré les efforts de la science, le phylloxera cause, chaque année, de grands ravages dans les vignes. Il a fait depuis longtemps déjà son apparition dans les nôtres et c'est en vain qu'on a cherché, dès le début, à en enrayer les progrès. Grâce à un nouvel engrais chimique, appelé *engrais Guy*, on réussit, l'an dernier, non pas à l'exterminer, mais au moins à en arrêter les développements. Une application mieux conditionnée de cet engrais nous fait encore espérer pour cette année un succès plus complet. La vendange de 1894 avait été abondante; il n'en a pas été de même de celle de 1895. La grêle qui, cependant, apparaît rarement sur les bords du lac de Genève, nous a enlevé, en quelques minutes, plus de la moitié de notre récolte de vin et fortement endommagé nos champs de blé. Heureusement pour nous que le vin de 1895, en raison de son excellente qualité, a atteint un prix rémunérateur. Ainsi, nous en avons vendu, pris au pressoir, à 50 francs l'hectolitre, ce qui, nous l'espérons, nous permettra d'équilibrer notre budget.

6. — La monotonie de notre règlement ne se trouve interrompue qu'à des intervalles assez distancés. Cependant, nous avons aussi nos fêtes. La première à mentionner est la bénédiction de notre ferme, qui eut lieu au mois de septembre 1894. Cette ferme, longue de 30 mètres sur 15 de large, a quatre écuries pouvant contenir quarante têtes de bétail. Pour barrer tout passage au feu et à la fumée, en cas d'incendie, dans les greniers, on a bétonné les plafonds. Le bâtiment se trouve adossé à une colline, ce qui nous permet d'entrer à niveau avec les chars dans les greniers à foin. Un canal de 200 mètres

amène jusque devant la maison une eau saine et abondante. Depuis longtemps, on sentait le besoin de cette ferme, qui est située à mi-côte de la montée qui nous sépare de la route. Aussitôt terminée, nos vaches, sous la garde du vieil André, sont allées prendre possession de leur nouvelle demeure. Leur nombre ne tarda pas à augmenter; aussi vendons-nous à présent une bonne partie du lait. Nous espérons bien que peu à peu tous leurs anciens cohabitants de la basse-cour iront les rejoindre.

C'est M. le Curé de la paroisse Saint-Joseph; à Genève, qui voulut bien faire la bénédiction de cette ferme. Plusieurs prêtres et tout le conseil de l'administration de la société anonyme y assistèrent. Au moment où l'on allait se mettre à table, nous vîmes arriver S. Gr. Mgr Deruaz, évêque de Genève et de Lausanne. L'aimable prélat avait voulu nous faire une surprise; il y réussit en effet, car on ne s'attendait nullement à sa visite. Sa Grandeur passa toute l'après-midi au milieu de nous.

7. — L'année dernière, ce fut notre métropolitain, Mgr Hautin, archevêque de Chambéry, qui tint à nous honorer de son auguste visite. Ce prélat arriva en effet le 12 juillet, vers neuf heures et demie du soir, accompagné de son grand vicaire et du R. P. Joseph. Quoiqu'il fit déjà nuit, la réception n'y perdit rien, au contraire. Nos cours, ornées avec soin et éclairées de toutes parts de lanternes vénitiennes et de feux de Bengale, reflétés par les flots du lac, présentaient un coup d'œil féérique. La boîte tonnait, la fanfare faisait entendre ses plus joyeux accents répétés par les échos du Jura. Ce fut au milieu d'un enthousiasme général que Monseigneur descendit de voiture. Après la présentation du personnel de la maison, Sa Grandeur nous adressa quelques paroles aimables et nous bénit, puis tout le monde se retira en silence. Le lendemain matin, la messe de communion fut dite par notre digne métropolitain, qui, vers dix heures, conféra le sacrement de confirmation aux enfants réunis de Saint-Joseph et de Saint-François. Le dîner, auquel assistaient un nombreux clergé français et suisse et beaucoup de laïques, eut lieu dans la salle d'école, située au bord du lac et ornée avec goût pour la circonstance. Le salut donné dans la soirée fut précédé de la bénédiction d'une nouvelle statue de N.-D. des Orphelins, destinée à l'autel de la

Sainte-Vierge : c'est encore Monseigneur qui voulut bien faire lui-même cette cérémonie. Sa Grandeur nous quitta à quatre heures pour se rendre à l'orphelinat de Douvaine, où elle passa une autre journée.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A SEYSSINET

FÉVRIER 1894. — MARS 1896.

1. Personnel. — 2. L'Œuvre des Clercs de Saint-Joseph. — 3. Le petit postulat de Frères. — 4. La Confrérie. — 5. Souscription pour l'achèvement de la chapelle. — 6. Exploitation de la propriété, améliorations. — 7. Visites. — 8. Défunts.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, il s'est produit plusieurs changements dans le personnel de la communauté. Les regrettés PP. Unverzagt et Joly nous ont quittés pour un monde meilleur; le P. Visseq, après une année passée au milieu de nous, a été appelé à d'autres fonctions et remplacé par le P. Ribbes; M. Durny, surveillant, est retourné au grand scolasticat. Deux confrères de nos Missions d'Afrique, rentrés en France pour refaire leur santé ébranlée, les PP. Ball et Rialland, sont venus nous apporter leur précieux concours, le premier comme professeur et le second comme surveillant, en attendant que leurs forces rétablies leur permettent de rejoindre leurs chères Missions.

Le F. Auxène, qui avait succédé à un agrégé, Jean-Baptiste, dans la charge de réfectoier, a été lui-même remplacé, en 1895, par le F. Séverin, après son année de service militaire; et, cette année, le F. Juvence nous est arrivé comme cordonnier.

La communauté comprend donc aujourd'hui le personnel suivant : le P. Epinette, supérieur; les PP. Vulquin, Dessaint, Devigne, Lavolé, Ball, Rialland, Ribbes; les FF. Benjamin, Emery, Magloire, Faustinien, Juvence et Séverin. Comme par le passé, la lingerie est tenue par la chère Sœur Marie-Joseph, qui s'y dévoue avec un soin et un zèle tout maternels que nous aimons à reconnaître et dont tous nos anciens clercs gardent l'heureux souvenir.

2. — L'Œuvre des Clercs de Saint-Joseph est en pleine prospérité. Le nombre de nos enfants atteint chaque année son maximum, c'est-à-dire la soixantaine. L'insuffisance de local ne nous permet pas d'en recevoir davantage.

Comme toujours, c'est la catholique Alsace qui nous fournit le meilleur contingent. Les jeunes Alsaciens apportent généralement avec eux les habitudes de travail et de piété qu'ils ont puisées dans une première éducation foncièrement chrétienne. Aussi l'esprit qui règne parmi nos petits clercs est-il excellent. Le désir d'être un jour de zélés et fervents missionnaires est pour eux le meilleur des stimulants. L'Afrique est en honneur à Seyssinet!

Aussi, à part quelques exceptions, tous nos enfants, à leur sortie de Seyssinet, demandent-ils à entrer dans nos petits scolasticats, en sorte que l'OEuvre des Clercs est devenue véritablement, selon l'expression du T. R. P. Emonet, « la meilleure pépinière de vocations apostoliques pour la Congrégation ».

En 1894, quatorze clercs sont entrés dans nos scolasticats de Cellule, Merville, Mesnières et Blackrock et quinze autres les y ont rejoints l'année suivante. Les témoignages que leurs directeurs veulent bien nous transmettre à leur sujet sont des meilleurs, et nous avons lieu d'espérer qu'il en sera ainsi dans l'avenir.

3. — Si nous ne pouvons, à notre grand regret, répondre favorablement à toutes les demandes d'admission qui nous sont adressées, nous avons du moins et par le fait même la facilité de faire un bon choix. Dès qu'il est constaté qu'un enfant n'a pas toutes les aptitudes que nous sommes en droit d'exiger, nous le retirons du nombre des latinistes et liberté lui est laissée, s'il est sage par ailleurs et s'il en éprouve l'attrait, d'entrer au petit postulat des Frères, annexé en 1894 à l'OEuvre principale. Le nombre de ces enfants a jusqu'ici varié de 5 à 12, placés sous la direction du P. Dessaint et la surveillance du F. Magloire. Après une année ou deux, nous les dirigeons sur le grand postulat central de Chevilly. Six y ont déjà été envoyés à la fin d'août 1895.

Saint Joseph, on le voit, bénit visiblement son OEuvre. Et Seyssinet, après avoir été la *terre d'exil*, est devenue, sous sa paternelle protection et grâce à la générosité de nos bienfaiteurs, la *terre promise*. *Deo gratias!*...

4. — Comme nous le disions dans notre *Bulletin* précédent, « l'âme de cette OEuvre vraiment belle et apostolique des Petits-Clercs est, sans contredit, la Confrérie de Saint-Joseph, patron et protecteur de l'Église universelle. Elle semble vouloir prendre

chaque année de nouveaux accroissements : *filius accrescens Joseph!* En attendant qu'elle puisse avoir le titre et la dignité d'Archiconfrérie, nous avons demandé et obtenu de Rome plusieurs privilèges des plus précieux pour notre chère Confrérie. C'est d'abord son agrégation à l'*Archiconfrérie romaine de Saint-Joseph, époux de Marie Immaculée*, avec les nombreuses indulgences plénières et partielles qui en découlent; c'est ensuite un rescrit spécial d'indulgences pour les bienfaiteurs de l'Œuvre apostolique des Clercs de Saint-Joseph; c'est, enfin, avec la faveur de l'autel privilégié pour notre maître-autel, que les messes dites à *n'importe quel autel de notre chapelle, pour les défunts attachés à l'Œuvre, par n'importe quel prêtre, jouissent du même privilège que si elles étaient célébrées à un autel vraiment privilégié, et cela à perpétuité.*

Tous ces privilèges et toutes ces faveurs, que le *Lis* a publiés en détail, n'ont pas peu contribué à augmenter la confiance et le nombre de nos pieux associés. Plus de 500 noms ont été inscrits pendant ces deux années. Aussi la correspondance, comme les demandes de messes et les offrandes, ont-elles considérablement augmenté depuis deux ans. Nous en remercions vivement saint Joseph en lui redisant avec amour : *Filius accrescens, Joseph, Filius accrescens!*

5. — Ce qui montre encore combien saint Joseph se plaît à Seyssinet, c'est bien le succès de la souscription que nous avons ouverte, en 1894, pour l'achèvement de notre chapelle. Après quelques hésitations, sur les vives instances du cher P. Limbour, nous résolûmes d'aller de l'avant. Notre confiance ne fut pas trompée. Commencée le 15 octobre, sous les auspices de sainte Thérèse, la souscription alla bon train, et, — remarquable coïncidence, — les 10,000 francs demandés furent complétés le 19 mars, jour de la fête de saint Joseph. Les dons continuaient à arriver; mais, comme il faut une fin à tout, le 4 avril, la souscription fut déclarée close avec un total de 11,025 fr. 48!

Les travaux furent, dès lors, poussés avec une grande activité : ravalement des colonnes, crépissage des murs intérieurs, peinture des murs et de la voûte, table de communion, bancs des élèves, stalles, parquet, chandeliers du maître-autel, en un mot, ameublement complet, tout était heureusement achevé le 18 juillet 1895.

Restaient les vitraux à poser. Habilement exécutés par M. Koch, peintre-verrier à Beauvais, ils nous arrivèrent à la fin du mois de juillet. Les verrières du chœur représentent, d'un côté, en trois médaillons, la création de l'homme, la Rédemption et la descente du Saint-Esprit; de l'autre côté, également en trois médaillons, trois scènes correspondant à ces paroles de Notre-Seigneur : « Allez, enseignez, baptisez. » Les baies de la nef reproduisent les scènes principales de la vie de saint Joseph. Le *Lis* de novembre 1895 en a fait une longue description.

Encore quelques travaux pour achever l'extérieur et ce sera parfait. Nous avons confiance que saint Joseph, qui ne fait pas les choses à demi, saura nous en donner les moyens et mener tout... à *bonne fin*.

6. — Nous faisons tous nos efforts pour exploiter aussi avantageusement que possible notre vaste propriété. La pente fortement prononcée du terrain en rend la culture difficile. Des chemins en lacets viennent d'être ouverts aux piétons et aux voitures, là où tout charroi était jusqu'alors impraticable. Des petits murs de soutènement ont été construits; de vieilles vignes sans rapport ont fait place à de belles luzernes, et nos jardins potagers ont été considérablement agrandis. Celui qui avoisine la maison a, de plus, été entouré d'un mur surmonté d'un beau grillage, pour le protéger contre l'invasion de la basse-cour. La ferme, de son côté, a été complétée, mieux installée. Au rez-de-chaussée se trouve un dortoir et une salle d'étude pour les petits postulants et un grand hangar y a été ajouté. Enfin, les chemins, les cours, empierrés et sablés, donnent à la maison un air de propreté, d'ordre et même d'élégance, qui fait honneur aux *Pères du couvent* : c'est ainsi qu'on nous appelle au village.

Ajoutons encore qu'en 1894, nous avons fait la découverte d'une source pure et abondante, à quelques mètres de la maison. C'est un véritable trésor pour nous, car nous étions obligés d'aller chercher à une fontaine publique, hors de la propriété, l'eau nécessaire pour la table et la cuisine. C'est là encore, nous n'en pouvons douter, un présent de saint Joseph.

7. — Notre « gentil campement » de Seyssinet, mais surtout l'œuvre si intéressante et si sympathique des Petits-Clercs, nous attirent assez souvent des visiteurs. De toutes ces visites hono-

rables, les plus agréables furent, sans contredit, celles du T. R. Père général. Notre bien-aimé Père passa trois jours au milieu de nous, au mois de novembre 1893, et un peu plus d'une journée en juin 1894, témoignant, chaque fois, la plus paternelle bonté à sa chère œuvre de Seyssinet. Le R. P. Grizard nous avait fait lui-même une trop courte apparition, lors de son voyage à Castelnaudary, le 29 juin de la même année.

Au mois de septembre suivant, Mgr Augouard, accompagné de son frère, M. l'abbé Augouard, voulut bien s'arrêter quelques jours parmi nous, à son retour de Rome. Le *Lis* du mois de décembre en a donné un compte rendu que nous ne pouvons reproduire ici.

Une fois ou deux par an, Mgr Fava vient nous faire une simple et toute paternelle visite, heureux, dit-il, de se reposer quelques instants à l'ombre du sanctuaire béni.

Nous avons été heureux également d'offrir l'hospitalité à plusieurs de nos confrères, et notamment au bon P. Limbour, qu'une circonstance providentielle ramenait au milieu de sa chère œuvre des Clercs de Saint-Joseph.

Nous regrettons vivement que le manque absolu de chambres à offrir ne nous permette pas de recevoir tous les confrères qui nous témoignent le désir de venir passer quelques semaines de vacances à Seyssinet. Espérons que, dans un avenir prochain, nous serons plus heureux.

8. — Nous aurions terminé ce bulletin de la communauté de Saint-Joseph de Seyssinet par un fraternel souvenir à nos chers défunts; mais le bon P. Unverzagt est allé, comme on sait mourir à la communauté du Saint-Cœur de Marie. Quant au regretté P. L. Joly, le *Bulletin* général ayant déjà publié sur lui une notice nécrologique, nous y renvoyons nos lecteurs.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-SAUVEUR, A CELLULE

FÉVRIER 1894. — MARS 1896.

1. Petit séminaire. — 2. Retraites. — 3. Premières Communions. — 4. Distributions des prix. — 5. Anciens élèves. — 6. Scolasticat. — 7. Frères. — 8. Orphelinat. — 9. Ministère extérieur. — 10. Visites. — 11. Décès. — 12. Chapelle.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le petit Séminaire de Saint-Sauveur s'est maintenu, à peu près, dans l'état de prospé-

rité que nous avons signalé. En octobre 1894, les nouveaux nous sont arrivés, nombreux; en 1895, leur nombre diminua légèrement; aujourd'hui, néanmoins, nous atteignons notre chiffre habituel. Comme par le passé, nos anciens élèves sont, pour nous, de précieux auxiliaires dans le recrutement des nouveaux. L'affection pour leurs premiers maîtres, en même temps que le souvenir des lieux aimés, les porte à nous adresser les jeunes enfants qu'ils ont su distinguer dans leurs paroisses.

La pensée que nos efforts et notre travail procurent au diocèse des prêtres dévoués et pleins de zèle, nous dédommage amplement des ennuis d'un ministère qui, parfois, paraît assez ingrat.

L'esprit des élèves reste bon. Le premier vendredi du mois les réunit tous à la Table sainte, comme aux jours de grandes fêtes. Nous aimons à retrouver dans nos congréganistes une grande fidélité dans l'accomplissement de leurs petites fonctions. Aux jours de leurs fêtes, ils sont fiers de porter leurs insignes.

Au mois de mai 1894, avait lieu le couronnement de Notre-Dame d'Orcival. Le digne curé de la paroisse, secondé dans son ministère par un de nos anciens, demanda au P. Supérieur la musique du séminaire : « Son concours, disait-il, donnerait plus d'éclat à cette belle cérémonie. » Partis la veille de la fête, nos musiciens furent logés dans l'école des Frères. Pendant les offices, sous la direction du cher F. Sébastien, ils mirent dans l'exécution de leurs morceaux un entrain et une précision qui leur attirèrent de chaleureux remerciements.

Moins de deux mois après, une grande promenade réunissait tout l'Établissement à la Canière, dans la magnifique propriété de M. de Chazelles. Nos élèves reçurent des châtelains un accueil vraiment princier. Après le dîner, pris sur de longues files de tables dressées à l'ombre des chênes de la forêt, un salut en musique fut donné dans la vieille église de Thuret. La nuit approchait déjà lorsqu'on songea au retour; et quand, à Aigueperse, on se trouva installé dans les compartiments que la Compagnie P. L. M. nous avait réservés, chacun avait une parole de remerciement pour ceux qui nous avaient procuré une aussi belle journée.

Nos confrères ont lu, en son temps, dans les journaux, le récit des grandes manifestations qui eurent lieu à Clermont, en

mai dernier, à l'occasion du huitième centenaire de la première croisade. Mgr Belmont, lui-même, demanda que notre musique figurât dans la procession si imposante et si grandiose où se trouvaient plus de quarante évêques. Malgré leur petit nombre, nos jeunes artistes furent très applaudis.

2. — En 1894, Mgr Chardon, vicaire général du diocèse, donna les exercices de la retraite. Sa parole onctueuse sut toucher les cœurs : ce fut comme un écho des grands jubilés prêchés précédemment par lui.

En 1895, un Père Rédemptoriste, de la résidence de Gannat, présida les mêmes exercices. Son ministère fut très fructueux.

3. — Le nombre des enfants qui, ces deux dernières années, ont été admis à faire leur première communion, nous a permis de donner plus d'éclat à cette grande cérémonie. C'est par une retraite de trois jours que ces petits enfants se préparent à un acte si important. Depuis quelques années, on leur a adjoint ceux de l'année précédente, c'est une excellente manière de célébrer dignement l'anniversaire d'un si beau jour.

4. — Nos distributions des prix attirent toujours à Cellule un nombre considérable de prêtres et de religieux du diocèse. Monseigneur, malgré la fatigue de pareilles séances, les a toujours présidées. En voyant ainsi leurs devanciers applaudir à leurs succès, nos élèves se trouvent encouragés, et aussi récompensés de leurs travaux.

5. — L'association des anciens élèves est de plus en plus prospère. Ils viennent, nombreux, assister à la réunion annuelle. Le Comité de l'association a, depuis deux ans, apporté quelques modifications à cette réunion. Trouvant que le 16 juillet était trop rapproché du jour de notre distribution des prix, ce qui empêchait un grand nombre d'anciens d'assister à l'une ou à l'autre des fêtes, il décida que, désormais, la réunion se ferait le 1^{er} jeudi de juillet. Elle eut donc lieu, l'an dernier, le 4 juillet. Après la messe, un élève de la classe de philosophie, dans un petit compliment, souhaita la bienvenue aux anciens groupés sous la salle de récréation que des mains habiles avaient, pour la circonstance, décorée avec goût. Le soir, les élèves offraient à leurs aînés une séance récréative. La journée fut excellente, et revêtit, grâce à ces petites innovations, un cachet de fraternité tout nouveau.

6. — Les scolastiques sont au nombre de 75 ; les locaux qui leur sont affectés ne sauraient en contenir davantage. L'esprit qui les anime demeure très bon. Leur dévouement se montre surtout dans les petites charges qu'ils ont à remplir. La dévotion au Sacré Cœur est toujours en grand honneur parmi eux. N'oublions pas la dévotion à saint Joseph, dévotion si chère à tous. Il ne saurait, du reste, en être autrement, puisque un grand nombre de nos jeunes aspirants viennent de Seyssinet, pieux asile, tout embaumé de la dévotion à ce grand patriarche.

7. — Depuis notre retraite annuelle, le petit postulat des Frères a été supprimé et ses sujets envoyés à Chevilly. Le P. Lutaud reste chargé de la direction spirituelle des novices.

8. — Le nombre de nos orphelins est à peu près stationnaire. Le P. Erhardt leur fait les conférences de chaque jour : le F. Joseph-Auguste est chargé de la classe.

9. — Aux fêtes de Pâques et à l'époque des premières communions, nous sommes beaucoup demandés par MM. les Curés. Nous nous mettons à leur disposition autant que nos occupations peuvent le permettre.

L'an dernier, M. le curé de Besse invita le P. Supérieur à officier au pèlerinage de Notre-Dame de Vassivière, le 8 septembre. La messe fut dite sur la montagne. Une foule considérable entourait l'autel improvisé, prêtant une religieuse attention au sermon qui fut donné par le P. Michon.

Tous les ans, une députation va représenter l'établissement au pèlerinage de Notre-Dame de la Garde, à Volvic. Les offices sont présidés, à tour de rôle, par les professeurs du petit séminaire de Clermont, du collège de Riom et par ceux de Cellule.

10. — Au mois d'octobre 1894, le R. P. Barillec vint à Cellule comme visiteur. Après un mois de séjour dans notre Communauté, il nous quittait pour se rendre à Castelnaudary.

Notre dernière retraite annuelle a été prêchée par le R. P. Libermann.

Enfin, tout récemment, nous avons joui, pendant quelques jours, de la présence du R. P. Vicaire général. Il a vu tous les Pères et tous les Frères en direction.

A plusieurs reprises également, nous avons possédé quelques-uns de nos confrères revenant des missions, ou se rendant dans leur famille.

11. — L'an dernier, nous avons été fort éprouvés par une épidémie d'influenza. Nous dûmes même, au mois de mars, avancer notre sortie de Pâques de huit jours. Presque tous nos élèves payèrent leur tribut à la maladie; les Pères eux-mêmes ne furent pas épargnés. Le P. Kérambrun, le premier atteint, s'éteignait doucement le 9 février, après avoir reçu les derniers sacrements. Sa mort causa une grande impression parmi nos élèves. Spontanément, les enfants de Marie lui achetèrent une couronne que les dignitaires portèrent eux-mêmes jusqu'au cimetière. Le bon Père a laissé ici le souvenir d'un confrère plein de bonté et de charité.

12. — Nous ne saurions clore ce Bulletin sans dire un mot de notre chapelle. De grands travaux de peinture y ont été exécutés par le bon F. Fulbert. Commencés en janvier 1895, ils n'ont pu être terminés que fin septembre. De l'avis des connaisseurs, les peintures sont d'un goût parfait : tout se trouve en harmonie avec le style de la chapelle. Le chœur est d'une réelle beauté : sur la voûte bleue, semée d'étoiles, se détache gracieusement *le Couronnement de la Sainte Vierge*; plus avant, *les Neuf chœurs des Anges* sont aussi d'un superbe effet. De chaque côté de la nef, et à hauteur des fenêtres, on voit une longue série de saints et de saintes dont l'attitude hiératique a été admirée de tout le monde. Monseigneur lui-même, dans sa tournée de confirmation, n'a pu cacher son admiration pour l'exécution d'un travail si long et si minutieux. Bien souvent, depuis, on nous a redit que la chapelle de Saint-Sauveur est une des plus belles du diocèse.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE, A BORDEAUX

MARS 1894. — MARS 1896

1. Personnel. — 2. Oeuvres à l'intérieur. — 3. Ministère extérieur. — 4. Visites.

1. — Le personnel stable de notre communauté se compose des mêmes Pères qu'il y a trois ans : le P. Dhyèvre, supérieur; le P. Le Belley, assistant; et les PP. Aymonin et Mauger. Nous n'avons eu que, pour un temps, quelques autres confrères : les PP. Rabany et Kérambrun, tous deux depuis décédés, et les PP. Rialland, Cros, Visseq et Alaux.

Parmi les Frères, il y a eu quelques changements : le bon F. Ulric, seul, paraît inamovible comme gardien de l'entrée de la communauté; le F. Conrad nous est revenu à titre de cuisinier, et le F. Éleuthère a la fonction de sacristain; le F. Romain, ancien soldat médaillé d'Afrique, de Crimée et d'Italie, a fini ses campagnes ici-bas et repose, à la Chartreuse de Bordeaux, à l'ombre de la grande croix qui abrite nos chers défunts.

2. — Les œuvres principales de notre chapelle sont les mêmes que celles qui ont été signalées dans notre dernier Bulletin. En raison de l'importance particulière de la retraite générale des mères de famille, qui se termine le 2 février, il y a chaque fois réception de plusieurs nouveaux membres de cette confrérie. Les autres neuvaines d'exercices spirituels sont celles qui précèdent les fêtes de saint Joseph et de sainte Anne et de la Maternité de Marie.

Afin de favoriser et de développer la piété chrétienne, et l'amour filial envers notre bonne Mère, en même temps que le zèle pour le salut des âmes, nous avons obtenu de Mgr l'Archevêque certains privilèges particuliers, tels que celui de l'adoration du Très Saint Sacrement pendant toute la journée du troisième dimanche de chaque mois, et l'installation de la statue de saint Antoine, avec un tronc spécial pour le pain des pauvres. Cette dernière œuvre vient d'être affiliée à celle que Son Eminence a établie canoniquement dans la cathédrale de Bordeaux.

3. — Nous recevons de MM. les curés de fréquentes demandes de secours pour le ministère paroissial, soit pour donner de petites missions ou prêcher des retraites préparatoires à la confirmation ou à la première communion.

Pendant le carême de 1894, les PP. Le Belley et Aymonin ont fait une sorte de double mission dans la populeuse et intéressante paroisse de Bègles, aux portes de Bordeaux. Le P. Le Belley, dont les jambes sont encore vigoureuses, n'a cessé de parcourir successivement les principaux quartiers, pour y annoncer la parole de Dieu, le soir, dans la cour des usines et partout où il y avait agglomération d'ouvriers. Sa parole simple, mais chaude et vibrante, a ramené à la pratique de leurs devoirs un certain nombre de ces pauvres gens qui, d'habitude, ne connaissent guère le chemin de l'église. En même temps, le

P. Aymonin faisait des instructions familières dans les différentes chapelles des communautés religieuses ou à l'église. Le vénérable curé de la paroisse était venu à bout de découvrir un complot secret de la part de quelques anarchistes qui, disait-on, devaient, à un moment donné, lancer, par-ci par-là, quelques bombes explosibles au milieu de l'assemblée et provoquer une émeute contre nos missionnaires. On a bien aperçu, effectivement, deux ou trois rôdeurs à mauvaise mine, cachant *quelque chose* sous le bras et essayant quelques sifflets; mais, devant le calme de la foule, entendant les explications élémentaires des mystères chrétiens, les émeutiers durent se retirer tout penauds d'avoir manqué là une belle occasion de manifester leurs sentiments envers la société. Finalement, le bon curé exprima toute sa reconnaissance pour le bien qui s'était opéré, car il y eut plus de cinq cents communions de plus que les années précédentes.

Sur la demande de Monseigneur lui-même, le P. Mauger a desservi, pendant plusieurs mois, la paroisse de Macau (Médoc), dont le titulaire était depuis longtemps malade. Ce bon Père a eu d'autant plus de mérite à se dévouer dans ces circonstances, qu'il souffrait lui-même considérablement de douleurs rhumatismales. Cela ne l'a pas empêché de prêcher encore l'année suivante une petite mission dans l'importante paroisse de Léognan.

D'autres missions de circonstances ont été données par chacun des Pères. Nous ne pouvons que les indiquer sommairement. Les paroisses de Bégadan, Queyrac, le Verdon, la Tresne, Quinsac, Pomerol, etc., ont été évangélisées, autant qu'a pu le permettre le personnel trop restreint de notre communauté. Nous nous voyons dans la pénible nécessité de refuser un bon nombre de demandes qui nous sont adressées avec les plus grandes instances. Ce n'est donc pas, comme on s'est plu quelquefois à le dire, le ministère *seul* de notre chapelle qui absorbe nos Pères, bien que nulle part, dans le diocèse, on ne prêche aussi souvent qu'ici, et que le nombre des confessions soit toujours considérable.

Nous ne reviendrons pas aujourd'hui sur les détails du service régulier des aumôneries, dont on a déjà parlé dans les Bulletins précédents. Depuis la mort de notre bon P. Gravière,

les œuvres de toutes sortes se sont multipliées, et ne nous laissent guère que le temps de vaquer à nos exercices religieux.

4. — Notre Communauté a été honorée, à différentes reprises, de plusieurs visites. Nous avons reçu, en 1893, Mgr Carméné, évêque de Fort-de-France; en juillet de la même année, Mgr de Courmont; en janvier 1895, Mgr Augouard, accompagné de son frère, l'abbé Louis; M. l'abbé Cudenec, en juin et septembre derniers; et enfin, le P. Alaux, curé de Rufisque, qui nous resta plusieurs semaines.

Nous relaterons aussi avec bonheur le séjour que fit au milieu de nous l'excellent M. Bosch, curé de Kinzheim, accompagné de son neveu, séminariste à Strasbourg. Il nous a dit avoir fait la rencontre, à Colmar, du R. P. Grizard et du P. Acker, qui se rendaient à Notre-Dame des Trois-Epis.

Enfin, au commencement de la présente année, nous avons été honorés de la visite de Mgr Carrie, vicaire apostolique du Congo français, dont notre P. Supérieur a été le collaborateur dans la fondation de cette Mission.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES, A CASTELNAUDARY

MARS 1894. — MARS 1896

1. Epreuves, mort de la Rév. Mère Séraphique. — 2. Personnel. — 3. Elèves : succès aux examens. Dévotions particulières. Conférence de Saint-Vincent de Paul. Association des anciens élèves. — 4. Visites. Le T. R. P. Emonet. Le R. P. Barillec. M. l'abbé Lemire. M. l'abbé Garnier. — 5. Scolastiques.

1. — Deux années se sont écoulées depuis notre dernier Bulletin; elles ont été fécondes en épreuves. Dans ces pénibles circonstances, que nos confrères connaissent, les marques de sympathie ne nous ont pas manqué. Le clergé de la ville et des environs et la meilleure partie de la population de Castelnaudary nous en ont donné de nombreux témoignages.

A présent, le calme se fait autour de nous; nous en remercions Dieu. L'opinion publique était inquiète; on se demandait si nous garderions la direction de l'œuvre. Les familles ont été rassurées, et nous espérons un meilleur avenir pour l'école.

La mort a fait, ici, un vide sensible en nous enlevant la Mère Séraphique, supérieure des Sœurs de Saint-Joseph, qui nous secondent dans notre œuvre avec un dévouement admirable.

C'est le 1^{er} décembre 1895 qu'elle a rendu sa belle âme à Dieu, après un mois de souffrances. Sa mort a été celle d'une prédestinée. La cérémonie de l'enterrement a été un triomphe pour l'humble religieuse; rarement on avait vu un cortège aussi nombreux se rendant au cimetière.

Nous pourrions ajouter d'autres détails au sujet de quelques confrères malades ou fatigués. Le P. Krøell, en particulier, a été éprouvé par une maladie assez longue. Bien qu'il ne soit pas complètement remis, il remplit toujours les fonctions de censeur général.

2. — Plusieurs modifications ont eu lieu dans le personnel; elles ont été mentionnées en leur temps au *Bulletin* général. Notons en particulier le départ du P. Vøgtli, appelé par la Maison-Mère à d'autres fonctions. Aimé et estimé des élèves et de la population, il a laissé de vifs regrets dans la contrée et un grand vide dans notre communauté. Il a été remplacé, comme on le sait, par le P. Heitz, qui, depuis quelques années déjà, se dévouait à l'œuvre pénible de Castelnaudary, soit comme régent des études, soit comme professeur de rhétorique.

3. — L'école Saint-François de Sales est de plus en plus avantageusement connue dans le pays. Nos succès aux examens publics sont généralement très satisfaisants. Les élèves ont bon esprit et nous sont très attachés. Ils fréquentent régulièrement les sacrements; ils sont très enthousiastes de quelques dévotions particulières : ils aiment surtout à invoquer saint Antoine de Padoue; ils profitent du samedi soir, jour des confessions, pour aller déposer dans les troncs du cher saint leurs suppliques et leurs offrandes. L'un de nos candidats avait placé son examen de l'an dernier sous la protection du saint : il a réussi au-delà de ses espérances et, pour témoigner sa gratitude, il a fait placer à la chapelle, quelques jours après son examen, un bel ex-voto en marbre noir. Son exemple aura sans doute de nombreux imitateurs.

La dévotion du premier vendredi du mois est aussi très en honneur parmi nos élèves. Le P. Vøgtli ayant eu la pensée de consacrer la maison au Sacré-Cœur de Jésus, une belle statue a été offerte par une généreuse bienfaitrice et placée au haut de la porte d'entrée.

La Conférence de Saint-Vincent de Paul, établie à l'école, est

très florissante; ses ressources lui permettent de faire le bien sur une assez vaste échelle. Les grands élèves qui en font partie savent se montrer généreux à l'occasion. Ils se sont chargés entre eux d'établir un vestiaire pour les pauvres et de le garnir largement. Leurs largesses ne sont pas uniquement pour les pauvres de Castelnaudary. C'est ainsi qu'ils ont remis à Mgr Carrie, lors de son passage à l'école, une somme d'argent destinée au rachat d'un petit nègre, qui devra s'appeler François de Sales. Le vénérable évêque-missionnaire les avait vivement intéressés par les détails qu'il leur avait donnés sur sa vaste Mission.

Une fois sortis de l'école, nos élèves gardent de leurs maîtres un affectueux souvenir et aiment à revoir les lieux où ils ont passé quelques-unes des plus belles années de leur vie. Tandis que M. Le Camus, qui voulait former une association des anciens élèves, rivale de la nôtre, recueillait à peine dix adhésions, plus de cent élèves, dont quelques-uns avaient passé fort peu de temps avec nous, répondaient à l'appel du P. Vœgtli.

Nos fêtes religieuses se célèbrent avec beaucoup de solennité. Mentionnons la procession du Très Saint-Sacrement, le jour de la fête du Sacré-Cœur et surtout les « saluts militaires ».

Cette dernière cérémonie a été supprimée pendant quelque temps. Pour répondre aux désirs pressants des principales familles de nos élèves, nous l'avons rétablie il y a deux ans. N'est-ce pas là rappeler le temps heureux où l'armée prenait part aux manifestations du culte? Rien n'est plus beau que de voir nos plus grands élèves, en uniforme et l'arme au bras, rangés dans le sanctuaire, autour du drapeau de l'école et d'entendre la voix des tambours et des clairons saluant le Dieu de l'univers pendant qu'il nous bénit.

Nos fêtes scolaires sont très goûtées dans le pays. La dernière surtout, à l'occasion de la Saint-François de Sales (29 janvier), a eu un grand succès, grâce au dévouement du cher P. Boucheyras, professeur de seconde.

Pour n'être pas débordés, nous faisons généralement payer les places, à l'occasion des séances dramatiques et musicales, dans notre splendide salle des Arts. Le clergé de Castelnaudary et les officiers de la garnison se font toujours un plaisir de se rendre à notre invitation.

4. — A diverses reprises, nous avons eu le bonheur de posséder, soit le T. R. P. Emonet, soit le R. P. Grizard. Leur présence dans la communauté nous a aidés fréquemment à écarter les obstacles qui entravaient la marche de notre œuvre.

Nous avons eu le bonheur de posséder pendant six mois le bon P. Barillec, venu en qualité de visiteur et en même temps pour se reposer sous le beau ciel du Midi.

Plusieurs autres confrères nous ont honorés de leur visite et ont passé quelques jours sous notre toit. Ce sont, en particulier, le R. P. Libermann, qui nous a donné les exercices de la retraite en 1895; puis les PP. Chauffour, Henry et plusieurs autres.

En novembre, nous est arrivé le cher P. Ott, pour prêter le concours de sa longue expérience au P. Econome. Ajoutons que son séjour dans le Midi a été des plus favorables à la santé du cher Père.

Nous avons aussi possédé quelques heures M. l'abbé Lemire. A la demande du P. Vœgtli, supérieur, il a bien voulu se dérober un moment aux soucis de la politique et aux débats de la Chambre pour venir présider notre distribution de prix en 1894. Son trop court passage à Castelnaudary a été un événement. Prêtres et laïques ont été charmés par ses manières distinguées et affables, et entraînés par sa parole vibrante et patriotique. Répondant au discours du R. P. Supérieur, il a parlé de la régénération sociale du pays. Il a insisté sur le rôle qu'ont à remplir le clergé, l'armée, la bourgeoisie, les mères de famille. Tous les journaux de Toulouse ont fait l'éloge du prêtre-député, l'ami des Pères du Saint-Esprit, l'apôtre de la classe ouvrière.

Voici d'ailleurs ce que dit à ce sujet le *Courrier de l'Aude* :

La distribution des prix a eu lieu à l'école Saint-François de Sales, samedi 21 juillet.

M. l'abbé Lemire, donnant aux Pères du Saint-Esprit un témoignage éclatant de sympathie, s'était rendu gracieusement à l'invitation du R. P. Directeur et avait daigné présider la cérémonie.

Le prestige du vaillant député, la bonne réputation de l'école et l'attrait tout particulier de ses séances avaient attiré à la salle des Arts une foule nombreuse et brillante, désireuse d'applaudir aux succès des jeunes lauréats de l'année scolaire et de saluer le prêtre naguère victime des fureurs de l'anarchie.

La séance s'ouvre par un discours du P. Vœgtli. Pendant vingt minutes, nous avons été sous le charme de cette parole vive et saisissante.

D'une voix vibrante d'émotion, le R. Père retrace à ses jeunes élèves, espoir de la France nouvelle, les dangers de la vie et leur indique, dans l'application des principes éternels, les moyens de les surmonter.

Tous les cœurs tressaillent et toutes les mains applaudissent à ce mâle langage, qui contraste tant avec l'amphigourisme de la plupart de nos harangues officielles.

Les jeunes acteurs de l'école nous ont donné une séance récréative non moins intéressante que celle dont nous avons pu jouir par le passé.

La distribution des prix, si agréablement interrompue par les diverses parties du programme dramatique et musical, a été couronnée par une chaleureuse allocution de M. l'abbé Lemire.

L'éloquent orateur a des accents émus, sublimes, lorsqu'il parle du peuple, des ouvriers et de l'avenir de la France. Il compte avec assurance sur le dévouement de l'armée et le zèle des prêtres, qu'il invite chaleureusement à entrer dans la vie publique, à se mêler au peuple et à lui jeter par poignées les vérités éternelles dont ils ont les mains pleines.

Inutile d'ajouter que M. l'abbé Lemire a été fréquemment interrompu par d'enthousiastes applaudissements.

Les Pères peuvent être contents de cette fête, la plus belle que nous ayons vue à l'école.

§. — Un mot, en terminant, des grands scolastiques employés dans notre œuvre. Ils sont actuellement au nombre de neuf et nous secondent avec beaucoup d'esprit, de foi et de dévouement. MM. Jolly, Burgsthaler et Golio ont eu le bonheur de recevoir les ordres mineurs le 21 décembre de cette année, au grand séminaire de Carcassonne, après avoir subi les examens théologiques réglementaires.

NÉCROLOGIE



Nous avons la douleur d'annoncer le décès de trois confrères, tous les trois profès des vœux perpétuels :

Le P. Rabany Antoine, décédé à Saint-Pierre (Martinique), le

13 février, à l'âge de 38 ans, après 19 ans 7 mois de vie de communauté, et 14 ans 8 mois de profession, par suite de fièvre algide;

Le P. Paris Victor, de la Mission de l'Oubanghi, mort d'épuisement dans sa famille à Bergheim (Alsace), le 13 mars, à l'âge de 46 ans, après 23 ans de vie de communauté et 15 ans 6 mois de profession;

Le P. Le Petitcorps Louis, décédé à Tununguo (Zanguebar), le 21 février, par suite de fièvre pernicieuse, à l'âge de 31 ans, après 5 ans 7 mois de profession.

LE P. KRÆMER

DÉCÉDÉ A LA MAISON-MÈRE, LE 10 OCTOBRE 1894.

Notice faite par le P. Le Douarin.

Jean-Guillaume Kraemer naquit dans la commune de Kœttingen, paroisse d'Asbach, archidiocèse de Cologne (Prusse rhénane), le 18 mai 1851. Son grand-père paternel et son grand-père maternel avaient, tous les deux, rempli la fonction d'organiste dans l'église d'Asbach. Son père, Antoine Kræmer, et sa mère, Anne-Timothée Hungsberg, très fervents catholiques, au milieu d'une population presque entièrement protestante, étaient estimés et aimés de tous ceux qui les connaissaient, car ils avaient le plus grand souci d'élever dans la crainte de Dieu et l'amour de notre sainte religion les six enfants que le ciel leur avait donnés. Guillaume, le quatrième de ces enfants, et l'aîné des garçons, était d'un caractère très doux, réservé, timide même.

A l'école, bon pour ses condisciples, respectueux envers ses maîtres, travailleur par goût et par devoir, il se rendit aimable et se fit remarquer par ses succès; aussi fut-il admis à la première communion un an plus tôt que ne le permettaient les règlements diocésains.

La piété du jeune enfant reçut au contact du Dieu de l'Eucharistie une augmentation bien sensible; son bonheur était d'être à l'église, de servir le prêtre à l'autel, de balancer l'encensoir devant le Saint-Sacrement les dimanches et les jours de fêtes. Il aimait surtout à lire la Vie et la Passion de Notre-Seigneur

Jésus-Christ, les vies des saints, les *Annales de la Propagation de la Foi*.

Ses délices étaient d'ériger de petites chapelles, d'organiser des processions, des offices et de faire des sermons à ses jeunes frères et à quelques petits camarades.

Il aimait à se retirer dans un bûcher isolé pour se livrer à ces pieux passe-temps. Avec quelle patience il utilisait ses heures de loisir à fabriquer les chandeliers, les bannières et les autres objets nécessaires à ses naïves cérémonies!

Vers l'époque de la première communion de Guillaume, le curé d'Asbach fonda dans cette localité un collège ou progymnase, en style local. Cette fondation venait bien à souhait pour la famille Kræmer, et il fut décidé que le jeune adolescent y serait placé; il y trouva, en effet, tout ce qu'il fallait pour développer sa vocation sacerdotale. Placé comme demi-pensionnaire chez une pieuse veuve d'Asbach, il suivait les cours du collège et rentrait tous les soirs dans sa famille, à Kœttengen.

Au collège comme à l'école, Kræmer fut un élève modèle, chéri de ses professeurs, estimé et aimé de ses condisciples. Voici deux faits qui témoignent du zèle de Guillaume et de la confiance bien justifiée que ses maîtres avaient placée en lui.

Le directeur du collège d'Asbach ne considérait pas la religion comme un rouage inutile dans l'éducation de la jeunesse; il s'efforçait au contraire de tout son pouvoir de faire fleurir la piété dans son institution. Il eut la sainte inspiration d'introduire dans son établissement la dévotion à l'aimable patron des étudiants, saint Louis de Gonzague, et jeta les yeux sur le jeune Kraemer pour l'aider dans cette œuvre: Guillaume se fit le propagateur ardent de cette dévotion, en distribuant avec zèle et prudence à ses camarades les brochures préparées à cet effet. Le petit collégien préludait ainsi à l'œuvre d'apôtre auquel Dieu l'avait prédestiné: *Opus fac evangelistæ*.

Nous avons déjà dit que le pays de Kœttingen et d'Asbach était presque entièrement hérétique. Les quelques familles catholiques étaient éloignées les unes des autres, disséminées çà et là parmi les protestants. De plus, on manquait d'église. Le zélé pasteur, secondé par une dame pieuse, résolut de remédier à cet état de choses. Il entreprit donc de restaurer

une vieille chapelle à moitié en ruines, pour faciliter aux familles catholiques des réunions plus fréquentes et des offices plus réguliers. La chapelle devait être placée sous le vocable de saint Joseph, afin d'obtenir, par l'intercession du digne époux de Marie, la conversion de la contrée.

Le digne curé de la paroisse et le directeur du collège unirent leurs efforts pour atteindre ce but ; mais les fonds indispensables manquaient. On organisa une loterie et là encore les deux vénérables prêtres trouvèrent dans Guillaume un auxiliaire ardent et dévoué. Il donna d'abord l'exemple de la générosité en offrant tout ce qu'il avait pour réaliser le plus d'argent possible. Puis il se fit courtier pour le bon Dieu, pour saint Joseph et pour les âmes. Saint Joseph lui obtint la grâce de la vocation religieuse en récompense de la peine qu'il s'était donnée pour contribuer à l'érection de son sanctuaire.

En 1866, en effet, il fut placé chez nos Pères de Marienstadt, pour y continuer ses études préparatoires à l'état ecclésiastique ; mais la ferme intention du jeune étudiant, manifestée sans doute au directeur du collège d'Asbach, qui favorisa son entrée dans la Congrégation, était de se consacrer aux missions.

C'est le 17 septembre 1866, par conséquent à l'âge de quinze ans quatre mois, que Kræmer entra au postulat. Il y était à peine depuis quelques mois qu'il écrivait à ses parents pour leur demander la permission d'embrasser la vie de missionnaire. La famille Kræmer, quoique affligée, était trop sincèrement chrétienne pour s'opposer aux desseins de Dieu sur Guillaume, et personne ne résista à la volonté divine.

Le 26 septembre 1868, notre postulant revêtit la livrée des enfants du Saint-Cœur de Marie et reçut comme religieux le nom de Stanislas-Marie. Ses supérieurs lui rendaient déjà les meilleurs témoignages de satisfaction :

Il est venu à Marienstadt avec l'intention de devenir missionnaire. C'était une vocation décidée dès l'abord et elle l'est encore plus maintenant. C'est un jeune homme pieux et fervent, régulier et très attaché à sa vocation. Il est franc et ouvert et mérite toute confiance. Avec un grand esprit de foi et de renoncement, il est plein de dévouement pour la Congrégation. Son caractère est décidé, bon et facile, avec une petite pointe d'originalité. Il a un jugement sain, pratique, l'esprit sérieux et philosophique ; un maintien grave et

composé, avec de la dignité. Il travaille bien et non sans succès. Il est obéissant, docile, maniable; d'une piété solide, beaucoup d'esprit de foi, de renoncement et de mortification; très régulier et exact dans toutes ses actions; sûr de sa vocation et très attaché à la Congrégation.

Tel il est au petit scolasticat, tel il sera grand scolastique, novice, profès. Comme il recevait souvent la visite de quelques-uns des siens, il ne tarissait pas de leur raconter son bonheur, et il aurait voulu le partager avec tous. Chaque fois qu'il allait en vacances, il recrutait soit des élèves, soit des vocations, et il est pour nous hors de doute que plusieurs de ceux qui le connurent alors et qui plus tard se consacrèrent à Dieu dans la vie religieuse, subirent l'influence des ferventes exhortations et des bons exemples du pieux jeune homme. Tout le monde louait son angélique piété, son affabilité, sa modestie, son excessive réserve. Il aimait et vénérât ses professeurs, et il en était aussi aimé et estimé, ainsi que des autres scolastiques.

Ses études classiques terminées, Guillaume Kræmer fut dirigé par ses supérieurs vers le grand scolasticat de philosophie, à Chevilly, où il arriva le 10 septembre 1869. Un an après, il devait, hélas! fuir devant ses propres compatriotes qui investissaient Paris et occupaient militairement le pieux asile que le jeune lévite avait dû abandonner. Réfugié à Notre-Dame de Langonnet, dans la Bretagne bretonnante, il y continua en paix ses études théologiques.

Le jeune disciple du vénérable P. Libermann arrive enfin au moment de gravir les degrés du sanctuaire. C'est le 28 mai 1871 qu'il reçut le même jour la tonsure et les quatre ordres mineurs dans la chapelle de l'antique abbaye cistercienne, illustrée jadis par saint Maurice. Son initiateur dans le sanctuaire fut un vrai missionnaire, Mgr Alexis-Jean-Marie Guilloux, de pieuse et douce mémoire. L'abbé Guilloux, un des prêtres les plus distingués du diocèse de Vannes, était directeur des Frères de Ploërmel et supérieur du collège que l'abbé Jean-Marie de Lamennais avait fondé à côté de son noviciat de Frères instituteurs. L'Esprit-Saint lui avait inspiré de suivre dans sa lointaine mission Mgr Martial Testart du Cosquer, premier évêque de Port-au-Prince (Haïti) et administrateur apostolique des diocèses du Cap haïtien, des Cayes, des Gonaïves et de Port-de-

Paix. Chassé par la révolution et les tendances schismatiques du président Sylvain Salnave, Mgr du Cosquer avait dû se retirer : il était venu se réfugier à Rome, où il rendit son âme à Dieu, laissant dans sa lointaine mission son vicaire général, l'abbé Guilloux, lutter à la fois contre la révolution, le schisme et la perfidie de quelques prêtres apostats. Cependant des jours meilleurs vinrent à luire ; le premier acte du nouveau président, Nissage Saget, fut de proposer à Rome, comme remplaçant de Mgr Testart, le vaillant et vertueux vicaire général. Mgr Guilloux venait de recevoir l'onction des Pontifes à Ploërmel, des mains de Mgr Bécél, évêque de Vannes, lorsqu'il se rendit à Notre-Dame de Langonnet, pour négocier avec le T. R. P. Ignace Schwindenhammer, la question si importante de la direction de son petit séminaire. L'accord se fit et le R. P. Simonet fut nommé supérieur du séminaire-collège Saint-Martial. Ses premiers collaborateurs furent les PP. François, Lang, Audren, Weick, dont quelques-uns ont été depuis appelés à la récompense céleste. Qu'on nous passe cette digression : elle nous a été suggérée par des souvenirs personnels et évoquée par le nom du vénéré prélat qui introduisit dans la milice cléricale notre cher et vénéré Guillaume Kraemer.

Un an après, le 13 octobre 1872, le fervent acolyte fut ordonné sous-diacre à Vannes, par l'évêque du diocèse, Mgr Jean-Marie Bécél ; puis il vint à Chevilly commencer son noviciat sous la direction du R. P. Grizard.

Après la conclusion de la paix avec les Prussiens, la Congrégation reprit possession de Chevilly ; mais on eut encore à passer les mauvais jours de la Commune. Cependant, peu à peu, les ruines amoncelées par les obus de la batterie des Hautes-Bruyères se relevaient, on installait sous la protection du Saint-Cœur de Marie le noviciat des Clercs et le noviciat central des Frères dans les bâtiments restaurés où les futurs Missionnaires purent suivre en paix le cours des pieux exercices de leur formation. Le 20 septembre 1873, le nouveau novice recevait le diaconat dans l'église des Missions étrangères, des mains d'un missionnaire intrépide des régions glaciales du Canada, Mgr Vital Grandin, évêque de Saint-Albert, de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée. Huit mois plus tard, il montait à l'autel du Dieu qui avait réjoui sa jeunesse. Le

vénérable archevêque de Paris, Mgr Hippolyte Guibert, cardinal de la sainte Eglise romaine, lui avait conféré l'onction sacerdotale, dans l'église de Saint-Sulpice (30 mai 1874).

Le voilà armé pour les combats du Seigneur ; après sa profession qu'il fait à Paris, le 23 août de la même année, il se met entre les mains de ses supérieurs, prêt à tout, à évangéliser les pauvres et même les infidèles, étant disposé, non seulement à accepter, mais à aimer de tout son cœur, et à choisir de préférence les fonctions les plus infimes, les plus laborieuses, pour lesquelles on trouve très difficilement des prêtres dévoués. Son désir le plus ardent est d'aller sacrifier ses forces, sa santé et même sa vie, s'il le faut, sous le soleil brûlant de l'Afrique, pour gagner des âmes à Jésus-Christ.

Le jeune religieux a fait vœu d'obéissance et il va être soumis, dès l'abord, à une rude épreuve. Dans son humilité, il n'a jamais eu la pensée qu'on pût songer à lui pour la formation des missionnaires. Sans doute, il veut profiter de toutes les occasions pour procurer de la gloire à Dieu et sauver les âmes ; mais lui, toujours si modeste, lui qui, à l'approche de son sacerdoce, a quêté partout des prières pour obtenir de Dieu de devenir un saint prêtre, va être chargé de former des disciples. Ses supérieurs avaient suivi avec sollicitude et admiration l'action de Dieu sur sa belle âme ; les RR. PP. Strub, Libermann, Grizard et Burg lui avaient rendu si bon témoignage que le T. R. P. Schwindenhammer, dont la prudence et la sagesse ne sont mises en doute par personne, jeta les yeux sur lui pour l'enseignement et la direction de nos grands scolastiques. Il avait désiré les Missions, il avait envié le bonheur de sa sœur religieuse, lorsqu'en 1872, elle quittait Paris pour ailer en mission, à Saint-Pierre et Miquelon, à l'île aux Chiens, et il ne comprenait pas que ses supérieurs eussent pu penser à lui pour une charge si importante ; aussi demandait-il que l'on priât pour lui, afin qu'il pût remplir saintement la tâche qu'on lui avait confiée et qu'il se sentait incapable de remplir.

Pendant plus de vingt ans, c'est-à-dire depuis sa profession jusqu'à sa précieuse mort, le P. Guillaume Kræmer s'est dévoué de tout cœur à la formation de nos grands scolastiques : depuis 1874 jusqu'en 1879, comme professeur de philosophie, préfet de discipline et professeur de liturgie, sous le R. P. Libermann, à

Langonnet : depuis 1879 jusqu'en 1889, dans les mêmes fonctions, sous les RR. PP. Libermann et Gerrer, à Chevilly : enfin, depuis 1889 jusqu'en 1894, comme professeur de morale et directeur d'une section du grand scolasticat, à Langonnet, sous la haute direction du R. P. Jégou.

Durant ces diverses étapes, le R. P. Kræmer se dépensa avec un zèle, une abnégation de lui-même, une déférence absolue envers ses supérieurs, un abandon complet entre leurs mains, une bonté paternelle envers ses inférieurs : il serait plus exact de dire avec une indulgence et une tendresse maternelle à l'égard de ses chers élèves.

Le scolasticat de Langonnet était comme une véritable famille ; les plus jeunes, c'est-à-dire les nouveaux venus, les postulants, étaient l'objet d'une prévenance, d'une sollicitude spéciale : beaucoup doivent à la bonté du directeur la persévérance dans leur sainte vocation. Lorsque quelqu'un était retardé pour la prise d'habit ou l'avancement à la tonsure, c'est avec une peine, une délicatesse inexprimables que le bon Père leur communiquait ces tristes déterminations. On a pu quelquefois croire qu'il manquait de droiture ; non, c'était, on peut le dire, excès de délicatesse.

Grave et sérieux par tempérament, il savait prendre sur lui d'être gai en récréation, pendant les promenades et dans ses autres rapports avec les jeunes gens. On peut dire sans exagérer qu'il parlait et riait par vertu.

Le grand saint Bernard demande que le supérieur religieux soit pour ses subordonnés un vrai bon pasteur qui paise ses brebis par son enseignement, par ses saints exemples et par ses prières continuelles : *pasce verbo, pasce exemplo, pasce fructu longarum orationum*. Le P. Kræmer a instruit son troupeau ; il a beaucoup prié pour lui ; sa vie si recueillie, si calme, si égale à elle-même, était une prière continuelle. L'a-t-il édifié par ses exemples ? Nous n'en voulons que cette seule preuve : le bon renom qu'il a laissé parmi ses anciens dirigés. Tous ces jeunes gens en parlent avec amour.

Le Père était vraiment bon pour nous, mais il était dur pour lui-même. « Jamais, dit l'un d'eux, je n'ai vu de feu dans sa chambre, même au cœur de l'hiver. Il était pauvre : au lieu d'une soutane de drap, il avait une soutane de serge, pareille à la nôtre. »

« Un soir d'hiver, raconte un scolastique, me sentant un peu malade, j'allai vers six heures demander au bon P. Kræmer la permission de me coucher. Il s'informa minutieusement de ce que j'avais et voulut me conduire lui-même à ma chambre, très éloignée de la sienne. Là, je me couchai, mais ne m'endormis pas. Vingt minutes après, vers l'heure de la conférence, j'entendis marcher dans le corridor, puis ouvrir ma porte. Croyant à une erreur ou à une indiscretion de quelque scolastique, je fis semblant de dormir. Bientôt je reconnus le P. Kræmer à sa forte respiration ; je ne bougeai pas afin de voir ce qui allait se passer. Le bon Père s'approcha doucement et, croyant que je dormais déjà, il prit à mon portemanteau une soutane et une houppelande, les étendit sur mes pieds, rangea mes couvertures qui s'étaient quelque peu dérangées, rajusta le drap sur ma figure, alla voir si la lucarne fermait bien, et l'heure de la conférence ayant sonné, il se retira doucement sur la pointe des pieds. Après avoir soigné la brebis malade, le bon pasteur allait distribuer la nourriture spirituelle aux brebis bien portantes. »

Nous avons demandé au R. P. Emonet, qui avait su si bien apprécier l'homme qu'il avait mis à la tête de son œuvre principale de formation, quelles étaient ses impressions sur le P. Kræmer. Il nous a répondu :

Le P. Kræmer s'est distingué par sa douceur et par son zèle pour la bonne formation des scolastiques, par sa sollicitude à procurer des ressources pour nos maisons de formation. Très estimé de l'archevêque de Cologne et du clergé allemand, il quêta dans son pays beaucoup d'intentions de messes. Il a obtenu d'un comité 5000 francs pour le scolasticat de Langonnet et autant pour celui de Chevilly. Je l'ai pris pour m'accompagner et me servir d'interprète dans un voyage que je fis dans le grand-duché de Luxembourg, avant la fin du Kulturkampf, dans le but de fonder aux portes de l'empire une maison de formation de missionnaires pour nos Missions de langue allemande. De là, nous vinmes à Cologne c'est là que je pus apprécier combien le P. Kræmer était estimé de l'archevêque et du clergé. Nous fûmes parfaitement reçus des autorités ecclésiastiques. L'archevêque de Cologne qui nous invita à dîner, me rappela beaucoup, par sa bonté sa simplicité, le cardinal Guibert, archevêque de Paris avant Mgr Richard.

Nous étions cependant plus ou moins suspects à la police. A Metz, le P. Kræmer demanda un renseignement à un monsieur, en pleine rue, en langue allemande. Ce monsieur, sans doute ami sincère de la France, lui répondit : « Je ne parle pas allemand ! »

Nous allâmes dîner dans un petit hôtel très modeste, où nous fûmes aussi très bien reçus.

A notre arrivée en gare, nous avons été accostés par des gendarmes allemands qui nous demandèrent nos papiers. Ils étaient en règle. Cependant ils nous firent cette remarque : « Vous venez de Paris, mais ce train ne vient pas de Paris. » C'était vrai; le P. Kræmer leur expliqua que nous avons fait un détour par le Luxembourg. Les gendarmes, après nous avoir demandé par quel train nous repartirions, et ayant reçu la réponse que nous prendrions le train de minuit, nous laissèrent aller dîner en ville; mais ils ne nous oubliaient pas : à minuit ils étaient à la gare pour s'assurer *de visu* que nous prenions le train de Paris.

Le P. Kræmer fit plus tard un voyage en Allemagne, dans l'intérêt de nos œuvres; les lois du Kulturkampf venaient d'être adoucies et j'avais l'intention de fonder une maison de recrutement dans l'Allemagne même. Le P. Kræmer avait aussi besoin de repos. Il était très mortifié. Atteint d'un cancer à l'estomac, il ne s'est pas soigné à temps. Très courageux néanmoins, il dirigeait son scolasticat et faisait son cours de morale avec un zèle au-dessus de ses forces. Miné par la maladie, pris de vomissements fréquents, ce qui le mettait en état de grande fatigue, il me demanda, au mois de mai 1894, à passer quelque temps de repos à Saint-Ilan. Les médecins conseillèrent un voyage au pays natal. Dans ce voyage, il était accompagné de M. l'abbé Le Moing, recteur de Langonnet. Ce dernier voyait le pays des bords du Rhin en touriste chrétien. Les deux voyageurs aimaient à descendre dans les couvents, quand la chose était possible : ils étaient partout bien reçus, mais traités pauvrement et religieusement.

Sa santé, au lieu de s'améliorer en Allemagne, alla toujours en déclinant. Arrivé à notre Maison-Mère de Paris, il dut s'aliter. C'est là qu'il rendit son âme à Dieu. J'eus la douleur d'apprendre sa mort en Allemagne; j'ai eu le regret de ne pouvoir lui fermer les yeux ni célébrer ses obsèques. J'aimais et j'estimais beaucoup le P. Kræmer; il aimait la Congrégation de tout son cœur. Il était mon secrétaire pour la correspondance avec l'Allemagne.

Voilà un résumé fidèle de ce que nous a dit du P. Kræmer notre bien-aimé ancien supérieur général, si édifiant lui-même dans la solitude de Chevilly.

Revenons un peu sur la fin de notre cher P. Kræmer.

On sait que les injustes rigueurs du Kulturkampf avaient obligé notre Congrégation à quitter l'Allemagne; c'était en même temps une loi d'ostracisme pour Guillaume Kræmer,

aspirant à la vie apostolique dans une société religieuse, pour l'amour de laquelle il accepta un rigoureux exil. N'ayant plus la faculté de revoir la maison paternelle, il continua néanmoins son apostolat près des siens par sa correspondance. De même qu'il animait sa sœur religieuse de Saint-Joseph à Miquelon dans les voies de la perfection, de même il continuait par ses pieux encouragements à maintenir ses frères et ses sœurs du diocèse de Cologne dans la paix et l'union, dans la piété et la charité chrétienne. Grâce à Dieu et grâce aussi au frère missionnaire, ils sont tous de fervents catholiques. Quand, dans les dernières années de sa vie, le P. Kræmer put revoir son pays natal, avec quelle joie il fut reçu par sa chrétienne famille ! Il a bien des fois célébré la sainte messe dans sa propre paroisse, où nous l'avons vu, petit choriste, présenter le vin et l'eau du sacrifice, ainsi que dans la chapelle il plaçait jadis des billets de loterie. Trois mois avant sa mort, il était encore à Kœttingen et à Ashbach pour se reposer des fatigues contractées dans ses fonctions et essayer de remettre son estomac miné par un affreux cancer. Il eut le bonheur de revoir tous ses frères et sœurs, d'assister une de ses sœurs à son lit de mort et de bénir l'union chrétienne d'un de ses jeunes frères.

Il consacra le reste de ses forces à faire un discours en faveur des missions africaines au Congrès catholique de Cologne. Ce discours, nous l'avons vu par le récit du T. R. P. Emonet, ne fut pas sans résultat pratique pour nos missions.

C'est là que le bon Maître attendait son dévoué serviteur. Ce discours de Cologne fut le dernier effort de son zèle, ce fut son chant du cygne ; Dieu l'attendait pour lui donner la récompense qu'il avait méritée par une vie de travaux et d'incessants labeurs pour sa gloire et le salut des âmes.

Le P. Kræmer s'éteignit doucement, à la Maison-Mère, le 10 octobre 1894, vers deux heures de l'après-midi, en la fête de saint François de Borgia. Le surlendemain nous célébrions ses obsèques à Chevilly. Sa dépouille mortelle repose parmi celles de ses frères en religion : *Quomodo in vita dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

LE P. CHARLES STREBLER

DÉCÉDÉ A MHONDA, LE OCTOBRE 1895.

Notice faite par le P. Machon.

Charles Strebler naquit, le 15 octobre 1865, à Mertzwiller, canton de Niederbronn (Bas-Rhin). En 1879, le P. Rumbach lui ayant fait connaître la Congrégation, il arrivait à Notre-Dame de Langonnet le 24 septembre de cette même année. Admis à l'oblation le 19 mars 1882, il eut le bonheur de faire ses premiers vœux au mois d'août 1891. Destiné à la mission de Mhonda, au Zanguebar, « il sentit le besoin, comme il l'écrivit lui-même au T. R. Père, d'apprendre vite la langue indigène pour aider son Supérieur, le P. Lutz (Emile), à faire le catéchisme et contribuer ainsi à faire baptiser un plus grand nombre d'adultes. » C'est ce qui arriva, en effet, au bout de peu de temps, dans les environs de Noël; il pouvait déjà se faire comprendre des gens du pays. Grâce à son zèle, il instruisit et baptisa un grand nombre de catéchumènes. Ses préférences étaient pour les jeunes gens qui offraient plus de facilité pour leur formation chrétienne.

D'un tempérament bilieux, il était exposé à la fièvre qu'aggravait parfois la vivacité de son caractère. Dans les derniers temps, ce cher Père avait des accès qu'il ne coupait pas complètement et qui lui laissaient un teint bilieux plus ou moins persistant, ce qui ne l'empêchait pas, aussitôt qu'il était un peu remis, de faire de très longues courses, souvent fructueuses pour les âmes des pauvres Noirs.

Après avoir travaillé ainsi pendant trois ans, sans aucun ménagement et avec une santé délicate, il sentit le besoin d'aller se reposer à Zanzibar. Mgr de Courmont, alors de passage, vers la fin du mois d'août, lui accorda volontiers ce congé, mais le P. Strebler voulut faire coïncider son voyage avec le retour de Monseigneur à la côte. Il allait partir dans quelques semaines; Notre-Seigneur voulait pour lui le grand voyage de l'éternité.

Le 16 octobre, le P. Strebler, après une journée très chaude, revenait, fatigué, de la visite des villages voisins; obligé de se mettre à l'eau plusieurs fois pour passer la rivière, il avait dû se refroidir. Il ne voulut pas prendre de quinine. Le lendemain

soir, le cher Père était en proie à plusieurs accès de fièvre très rapprochés. On le veilla toute la nuit. Cependant du mercredi au samedi, rien ne put le soulager; ce dernier jour semblait annoncer quelque mieux, mais la faiblesse était très grande et le malade s'évanouissait dès qu'il voulait se lever.

Le cher Père se confessa, le soir, avec une grande lucidité d'esprit, faisant même une revue de sa vie; il reçut l'Extrême-Onction, le saint Viatique, l'indulgence *in articulo mortis* et fit ses vœux perpétuels. Ses dispositions étaient très édifiantes; elles exprimaient son regret d'avoir fait de la peine, son esprit de pénitence en supportant ses douleurs, son détachement de toutes choses, son abandon à la sainte volonté de Dieu, dans la vie ou dans la mort et, enfin, son grand désir d'aller s'unir à Notre-Seigneur au ciel pour l'éternité.

Aussitôt après la réception des sacrements, le délire commença; la fièvre le dévorait.

Vers la fin de la messe du dimanche, lorsque les chrétiens de différents villages étaient réunis et priaient pour l'agonisant, on entendit les glas annonçant que l'âme du cher P. Strebler avait quitté sa dépouille mortelle. Quelques instants après, les sanglots contenus jusque-là éclatèrent à la sortie de la chapelle; ce ne furent que pleurs et que cris jusqu'à ce qu'on pût organiser la récitation du chapelet et de diverses prières devant le lit funèbre; ces prières se continuèrent toute la journée et jusqu'après la messe d'enterrement, le lendemain.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Nominations. — Le P. Bertsch, de la communauté de Notre-Dame de Langonnet, a été nommé, par décision du 10 mars, supérieur de la communauté d'Orgeville.

Arrivées. — Le 6 mars est arrivé, à la Maison-Mère, le P. Schultz, venant des États-Unis; il a été envoyé quelques jours après au collège de Beauvais.

Sont arrivés à Marseille, le 15 mars, le R. P. Campana, préfet apostolique du Congo portugais, avec le P. Espinasse, de la même Mission; le P. Lejeune, du Gabon; et le F. Jérémie, du Congo français.

Quelques jours auparavant est arrivé le F. Adelme, de Sierra-Léone.

Départs. — Le F. Achille, de la communauté de Cellule, s'est embarqué pour Conakry le 25 décembre.

Le 9 mars est parti, pour la Guadeloupe, un grand scolastique de Chevilly, M. Duffner.

Mutations. — Ont été placés dernièrement :

Dans la nouvelle communauté d'Allemagne, à Knechsteden, le P. Willms, revenu en novembre des États-Unis ;

En Portugal, le P. Parissier, revenu précédemment de Para ;

A Saint-Bernard, à Bourbon, le P. Boulé, de Maurice ;

A Maurice, le P. Degoul, précédemment à Bourbon ;

A Nossi-Bé, le F. Denis, de Bourbon également ;

A Orgeville, le F. Bernardin, de Chevilly ;

A Paris, le F. Séverin, de Seyssinet ; et à Seyssinet, le F. Divilien, de la Maison de Paris.

Nos malades. — Le T. R. P. Emonet reste toujours à Chevilly. Son état est à peu près stationnaire, mais tend plutôt à s'améliorer : il peut dire assez facilement son bréviaire ; tous les jours, il communie à la sainte messe et assiste même généralement aux offices. Sa consolation est de réciter presque continuellement son rosaire et de prier pour la Congrégation et ses œuvres.

— Le P. Leclerc a été dernièrement frappé d'une légère attaque de paralysie au bras droit. Il devait prêcher une retraite de jeunes personnes à Saint-Eustache à Paris, quand, le lundi 16 mars, jour où il allait la commencer, il sentit, en se levant, son bras droit engourdi et ne put s'habiller. Il n'a pas encore recouvré l'usage de ce membre et reste, de plus, frappé d'une amnésie partielle. Cependant il va notablement mieux.

— Quant au R. P. Collin, il se trouve relativement bien. Durant l'hiver, il n'a pas manqué un seul jour de dire la sainte messe.

Le R. P. Vicaire général recommande d'une manière toute particulière ces chers et vénérés malades aux prières de tous nos confrères.

AVIS

De la messe dans une église étrangère. — La Sacrée Congrégation des Rites vient de rendre un décret important, qui simplifie la question si débattue de la célébration de la messe dans une église étrangère.

D'après ce décret, quand l'office de l'église étrangère ou de l'oratoire public est du rite double, on doit toujours se conformer à l'*ordo* de cette église, tant pour la couleur des ornements, les Mémoires, le *Credo*, la préface, que pour la messe elle-même, lors même qu'il s'agirait d'une messe propre à des religieux ou d'une messe de Bienheureux (à l'exclusion toutefois des rites particuliers à certains ordres anciens, par exemple aux Chartreux, aux Dominicains, etc.) Dans ce cas, on ne tient aucun compte de son propre calendrier.

Si l'office de l'église étrangère est du rite semi-double ou au dessous, le célébrant peut dire la messe de cette église, ou bien encore une messe votive ou de *Requiem*, bien que son propre office soit du rite double; il peut aussi dire la messe conforme à son office ou celle de la férie occurrente (*Ephemerides liturgicæ*, t. 10, p. 23).

Dans un *oratoire strictement privé*, le célébrant se règle toujours d'après son propre office.

Voici la partie principale de ce décret, rendu le 9 juillet 1895 et confirmé expressément par le Pape, le 9 septembre :

Omnes et singuli sacerdotes, tam sæculares quam regulares, ad ecclesiam confluentes, vel ad oratorium (1) publicum, Missas quum Sanctorum tum Beatorum, etsi Regularium proprias, omnino celebrant officio ejusdem ecclesiæ vel oratorii conformes, sive illæ in Romano, sive in Regularium Missali contineantur; exclusis tamen peculiaribus ritibus ordinum propriis.

Si vero in dicta ecclesia, vel oratorio, officium ritus duplici inferioris agatur, unicuique ex celebrantibus liberum sit Missam de requie paragere, vel votivam, vel etiam de occurrenti feria; iis tamen exceptis diebus, in quibus præfatas Missas rubricæ Missalis Romani, vel S. R. Congregationis Decreta prohibent.

Bulletins. — Prière à nos confrères du Sénégal de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins.

(1) Au nombre de ces oratoires publics, il faut compter les chapelles des communautés, tant d'hommes que de femmes, comme aussi celles des personnes qui vivent dans les pensionnats, hospices, asiles, etc. : *Quale censetur etiam oratorium cujusvis religiosæ familiæ alterutriusque sexus.* (Déc. du 18 juillet 1885.)

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 mars 1896.



Zeuxeur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Voyage à Rome de Mgr Carrie. — Avis au sujet du Chapitre général. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — Rome. — Blackrock. — Rathmines. — Rockwell. — **Nécrologie.** *Décès* : Le F. Roch et M. Pierre Rose, scolastique. — *Notices* : P. Rabany, F. Emmanuel, P. Le Rouzic. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON - MÈRE

VOYAGE A ROME DE MONSEIGNEUR CARRIE

VICAIRE APOSTOLIQUE DU CONGO FRANÇAIS

Peu après son arrivée à Paris, Mgr Carrie s'est empressé d'aller faire sa visite *ad limina apostolorum*. Parti le mardi de Pâques, 7 avril, Sa Grandeur est rentrée à Paris le samedi 18. Elle était accompagnée de l'un de ses missionnaires, le P. Bouleuc. Monseigneur a bien voulu adresser, de Rome, au R. P. Vicaire général, la lettre suivante :

Rome, 16 avril 1896.

Mon Révérend et bien cher Père,

Je viens d'avoir auprès du Saint-Père mon audience privée, qui termine, aussi heureusement que possible, ce que j'étais venu faire à Rome. Il ne me reste donc plus qu'à terminer mes préparatifs de départ. Cependant, je ne veux pas attendre le plaisir de vous revoir à Paris pour vous faire part du bonheur que m'ont procuré mon voyage et mon court séjour dans la Ville éternelle.

Je ne vous parlerai pas des douces émotions que tout cœur chrétien éprouve en arrivant à Rome; vous les connaissez; je me borne donc uniquement à ce qui m'est, ou plutôt à ce qui nous est personnel. Car, entre nous, ce qui est à l'un est aussi à

l'autre ; et, si j'ai été partout si bien reçu, c'est sûrement à cause de notre Congrégation, qui est particulièrement bien vue à Rome.

J'ai eu l'honneur de voir deux fois Son Eminence le Cardinal Préfet de la Propagande. Il m'a reçu à bras ouverts, avec une affabilité, une bonté si paternelle, si affectueuse, que j'en ai été profondément touché. Il porte le plus grand intérêt à notre Mission, qu'il connaît bien, de sorte qu'il a eu peu d'explications à me demander.

Il m'a ensuite exposé ses idées sur la manière de racheter les esclaves, sans s'exposer à favoriser la traite, en donnant indirectement de la valeur à cette sorte de marchandise. Ce qui serait bien à craindre, si les rachats se faisaient trop publiquement et sur une trop grande échelle à la fois.

Il m'a engagé beaucoup, et à deux reprises, à procurer à toutes nos stations de vastes terrains de cultures, tant pour leur fournir les moyens de se créer des ressources et de pouvoir subsister un jour par elles-mêmes, quand les aumônes des chrétiens leur feront défaut, — et il faut s'y attendre, — que pour donner aux enfants rachetés qui sortent de nos Missions les terres dont ils auront besoin pour s'y installer et y vivre convenablement.

Inutile d'ajouter qu'il approuve absolument tout ce que nous avons fait jusqu'à ce jour dans ce but ; cela rentre parfaitement dans ses vues.

Il m'a ensuite engagé à profiter de ma présence à Rome pour demander, non seulement le renouvellement de tous mes pouvoirs, mais encore tous autres pouvoirs qui pourraient nous être utiles ; à lui exposer nos doutes, nos difficultés, etc., se montrant tout disposé à nous accorder tout ce qui pourrait nous être nécessaire.

A ma première visite, il m'a promis les secours que je lui avais demandés dans mon compte rendu quinquennal, et à la seconde, il me les a donnés, et en cela, il a même dépassé mes espérances (1).

J'ai vu aussi Monseigneur le secrétaire de la Propagande, qui s'est montré également d'une très grande amabilité. Il m'a dit, entre autres choses, ces paroles : « J'ai lu votre compte rendu,

(1) Au subside de 3000 livres qu'il m'avait accordé il y a quelque temps, il a bien voulu ajouter encore 15,000 livres.

« et j'en ai été touché; c'est bien. Vous allez bien par là bas, vous travaillez bien; continuez ainsi. »

Mais ce qui, pour moi, dépasse tout le reste, c'est la réception si paternelle que le Saint-Père a bien voulu me faire. A peine avais-je paru à l'entrée de la salle de réception qu'il m'appelait à lui avec cet accent de tendre affection qui remue profondément le cœur, tout en inspirant le respect et la confiance. Oh! si le représentant, le vicaire de Notre-Seigneur, a tant d'affection pour nous, nous reçoit avec tant de bonté et d'empressement, que sera-ce donc de Notre-Seigneur lui-même, qui a une bonté, une affection infinies pour nous!... Que cette pensée est douce, consolante et pleine de la plus délicieuse espérance! Il faut avoir été aux pieds du Saint-Père pour la bien comprendre. Oh! que Notre Divin Sauveur sera doux et aimable lorsqu'il se manifesterà à nous!...

Le Saint-Père s'intéresse beaucoup à ces pauvres noirs du Congo et à tout ce qui touche à leurs intérêts. Il est entré à ce sujet dans bien des petits détails, car pour lui rien de ce qui touche au bien de ses enfants n'est petit.

Il m'a dit de leur faire savoir, à mon retour parmi eux, qu'il m'avait interrogé sur tout ce qui les regarde, afin d'en avoir une connaissance détaillée; de leur bien dire combien il les aime, et de leur donner à tous, comme preuve de cette affection, sa bénédiction apostolique (1).

Quand je lui ai parlé des difficultés que nous rencontrons à la formation du clergé indigène, il m'a dit que les missionnaires ne doivent cependant jamais se décourager, quelles que soient ces difficultés; qu'ils doivent prendre patience, avoir de la patience toujours et persévérer toujours, toujours.

En me parlant des évêques, il me disait : « Oh! pour ceux-ci, ils sont toujours bien reçus par le Pape, car ce sont mes Frères dans l'épiscopat; ce sont eux qui m'aident puissamment dans le gouvernement de l'Église. »

Je ne vous dirai rien de son admirable discours au pèlerinage de Limoges, car les journaux vous auront bien renseigné à ce sujet. Mais, que ce grand et saint Pape aime la France, et qu'il

(1) Sa Sainteté a daigné accorder aussi, sur ma demande, sa bénédiction apostolique, avec une indulgence plénière, à l'article de la mort à tous les Pères et Frères de la Mission, ainsi qu'aux membres de la Maison-Mère.

souffre de la voir en un aussi triste état! Ah! qu'il déplore la désunion des catholiques, cause indirecte de tous nos malheurs!

Je termine en vous signalant une chose que vous connaissez déjà, c'est le fraternel et si aimable accueil de nos chers confrères de Rome. Oui, c'est bien là que l'on jouit du *Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum*. Que Notre-Seigneur leur rende au centuple leur généreuse hospitalité! Pour moi, je n'oublierai jamais les nombreux et précieux services que nous ont rendus ces chers confrères et en particulier le R. P. Eschbach et le P. Brichet.

A bientôt, mon Révérend et bien cher Père. Agréé, etc.

AVIS AU SUJET DU CHAPITRE GÉNÉRAL

Le R. P. Vicaire général croit utile de faire insérer au Bulletin les avis suivants relatifs à la réunion du prochain chapitre, d'après ce qui a été arrêté par le conseil :

1° La maison de Chevilly étant occupée par les grands scolastiques, dont on ne peut interrompre les cours, le chapitre se réunira dans la maison du noviciat, à Grignon.

2° La retraite préparatoire commencera le mercredi soir, 20 mai. Tous les Pères qui doivent faire partie du chapitre feront en sorte d'être rendus pour ce jour. On prévient en particulier ceux qui auront été élus délégués, et ceux qui auront été choisis pour remplacer des supérieurs absents.

Le R. P. Vicaire recommande de continuer à prier avec ferveur pour l'heureux résultat de cette assemblée, si importante pour la Congrégation.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis par décision récente de la Maison-Mère

Aux vœux perpétuels :

Le P. TRILLES, de la Mission du Gabon ;

Le F. JULIO Gouveia, du Portugal ;

Le F. José Jorge, de la Cimbébasie.

Aux vœux de cinq ans :

Le P. NUSSBAUMER Auguste, et le F. CRÉPIN Benoît, de la Mission du Gabon.

A l'oblation :

A LANGONNET, LE 15 MARS, LES POSTULANTS-FRÈRES :

CHAMBE Pierre-Joseph, en religion *F. Séverin-Pierre*;
 GONTRAN Pierre, en religion *F. Gatien*;
 LE MADEC Pierre-Marie, en religion *F. Lin*;
 METZ Jules, en religion *F. Eustache*;
 NICOLAS Joseph, en religion *F. Jude*.

A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES POSTULANTS-FRÈRES,

DILLENSEGER Joseph-Eugène, en religion *F. Emmanuel*;
 GÖEPFERT Charles, en religion *F. Vivien*;
 JACQUES Emile, en religion *F. François-Xavier*;
 LEININGER Joseph, en religion *F. Désiré*.

COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE, A ROME (1)

FÉVRIER 1894. — AVRIL 1896.

1. Etat général. — 2. Nombre des élèves et des scolastiques. — 3. Esprit des séminaristes. Dévotion à saint Joseph. — 4. Succès. — 5. Visites. Leurs Eminences les Cardinaux de Reims et de Rodez. Mgr Doulcet, M. Harmel, M. l'abbé Lemire. — 6. Visites de confrères. — 7. Bénédiction de notre chapelle mortuaire. — 8. Pèlerinage du R. P. Supérieur en Terre-Sainte.

1. — Il y a deux ans, nous annonçons à nos confrères l'achèvement de nos nouvelles constructions. A huit ou dix années de changements et de travaux incessants, a succédé — cela devait être — une vie toute de calme et de paix, cette vie normale d'un séminaire, uniforme, régulière, monotone presque, vie d'autant moins féconde en faits et en événements, qu'elle se concentre tout entière dans le travail intérieur de la sanctification et du progrès intellectuel, vie moins aisée à raconter en détail qu'à résumer en une formule : Dieu poursuit ici suavément et puissamment son œuvre miséricordieuse pour le salut de la France et la consolation de son Eglise.

2. — En dépit des événements politiques et des lois dirigées contre le recrutement des vocations ecclésiastiques, le nombre de nos élèves va toujours croissant. Nous en avons, en 1894, un peu plus de soixante; au mois de janvier 1895, nous en comptons quatre-vingts; la récente rentrée d'octobre en élève le

(1) Nous n'avons pas encore reçu le bulletin d'Epinal.

chiffre à quatre-vingt-dix. A ce nombre, nos scolastiques fournissent un contingent qui, lui aussi, s'est accru ces dernières années. Leur petite famille se compose en ce moment de six membres. Quand nous sera-t-il donné d'établir à Rome un scolasticat en règle, distinct du séminaire? Nous le désirons et n'attendons pour cela que l'heure de la Providence.

3. — Cette augmentation du nombre ne nuit en rien à la discipline et à la vie spirituelle de la communauté. La part faite des infirmités inséparables de la nature humaine, nous pouvons dire que l'esprit des séminaristes est foncièrement bon : piété solide, esprit de foi sincère, zèle actif, rapports pleins de cordiale franchise avec les directeurs. La dévotion qui se développe le plus, actuellement, parmi eux, est celle de saint Joseph; par leurs soins, une magnifique balustrade en noyer formant un prie-Dieu semi-circulaire, a été installée aux pieds de sa statue; tout alentour, le mur se couvre d'ex-voto, de plaques commémoratives en marbre, dont les inscriptions respirent la plus tendre reconnaissance envers ce puissant protecteur. Les jeunes séminaristes menacés par la loi militaire se recommandent tout spécialement à lui; disons à sa gloire qu'il a constamment récompensé leur confiance filiale par une bonté et un amour plus que paternels.

4. — L'application de nos élèves aux sciences ecclésiastiques n'a pas besoin d'autre témoignage que les chiffres suivants : dans l'espace de deux années à peine, nous avons enregistré 21 doctorats en théologie, 3 en philosophie et 1 en droit canon. En outre, 10 de nos séminaristes ont subi avec succès l'examen du doctorat à l'Académie de Saint-Thomas; un grand nombre ont été reçus licenciés ou bacheliers dans les diverses facultés, et plusieurs médailles ont été obtenues aux concours de l'Université Grégorienne.

5. — Parmi les visiteurs illustres que le Séminaire français a eu l'honneur de recevoir au cours de ces vingt-deux mois, citons d'abord Leurs Eminences les cardinaux de Reims et de Rodez.

Le 27 janvier au soir (1895), l'éminent Préfet de la Congrégation des Rites venait apporter à Son Eminence le cardinal Langénieux, alors notre hôte, l'heureuse nouvelle de l'introduction de la cause de Jeanne d'Arc : le décret venait d'être signé, quelques instants auparavant, par le Saint-Père. Nous fûmes ainsi les premiers à

connaître ce glorieux et consolant événement. Son Eminence voulut bien faire, à cette occasion, une conférence à la communauté, et chanter, avant de quitter Rome, un *Te Deum* solennel dans notre chapelle.

Au mois de mai, S. Em. le Cardinal Bourret venait à Rome recevoir le chapeau : il descendit, selon son habitude, à Santa-Chiara, où eurent lieu les réceptions d'usage. Le bon Cardinal, avec une délicatesse extrême, prit soin qu'en toutes choses nos séminaristes eussent leur part de ces fêtes et, dans le discours prononcé à la prise de possession de son titre cardinalice, il sut glisser, à l'adresse du Séminaire français, quelques paroles aussi flatteuses que sympathiques.

Au début de cette même année, le Saint-Siège avait nommé évêque titulaire de Nicopolis, en Bulgarie, un ancien élève de la maison, entré dans l'Ordre des Passionnistes : ce fut pour la communauté un bonheur et une édification d'assister au sacre de Mgr Doulcet, qui eut lieu dans l'église des Saints Jean et Paul, de recevoir Sa Grandeur au Séminaire et d'entendre de sa bouche une conférence tout apostolique sur les missions auxquelles il se dévoue.

Les questions relatives aux maux dont souffre actuellement la société et aux remèdes à y apporter passionnent trop justement les esprits de notre temps, pour ne pas intéresser nos jeunes aspirants au sacerdoce, destinés pour la plupart au ministère des villes. Ça été pour eux une double bonne fortune d'entendre, à un intervalle de quelques mois à peine, les deux hommes les plus compétents peut-être en cette matière : M. Harmel, le père des ouvriers, leur parla des réunions de travailleurs qu'il appelle les cercles d'études, et des moyens d'atteindre le peuple par le saint ministère. L'ardent député d'Hazebrouck, M. l'abbé Lemire, leur fit une conférence très substantielle et très suggestive sur la question sociale ; sa parole forte et convaincue est de celles que l'on n'oublie pas.

6. — D'autres visites sont venues, moins éclatantes peut-être, mais plus intimes et non moins bienfaisantes, nous apporter des nouvelles de nos Missions et de la Congrégation. Ce furent, en 1894, le P. Buléon qui entretint les séminaristes de détails très intéressants sur sa Mission de Fernand-Vaz, et le P. Pascal, venu du Sénégal à Rome, au nom de Mgr Barthet.

Au mois de janvier 1895, le P. Antunès nous amenait un jeune noir portugais, originaire de San-Thomé, élève de notre séminaire de Huilla, sollicitant, sous de hautes recommandations, son admission au Séminaire français. Nous le reçûmes, et nous n'avons pas eu jusqu'ici à le regretter : le jeune séminariste africain édifie nos jeunes Européens par sa régularité, son application et sa bonne tenue.

Peu après, le P. Hattler arrivait, porteur du procès de l'Ordinaire pour l'introduction de la cause du P. Laval.

Au mois d'avril, nous avions le bonheur de posséder quelque temps le P. Vanhæcke, que M. l'abbé Lemire s'était choisi pour compagnon de son voyage à Rome.

A la fin de septembre, le P. Tranquilli, de la Mission du Soudan, nous arrivait pour quelques semaines seulement. Au moment de partir, il fut pris d'une attaque de rhumatisme qui le retint au lit plus de six semaines. Espérons qu'à force de soins et avec l'aide de Dieu, nous pourrons le mettre bientôt en état de regagner sa chère Mission, où ses désirs le reportent sans cesse.

7. — Depuis plusieurs années déjà, les communautés françaises de Rome ont érigé, à frais communs, dans le cimetière de la ville, une chapelle sous laquelle reposeront les corps de ceux de leurs membres que Dieu rappellera à Lui. Le Séminaire français y a son caveau, dans lequel ont été transportés les restes du vénéré P. Freyd. Le 27 juin dernier, cette chapelle fut solennellement bénite par M. l'abbé Hertzog, procureur des Sulpiciens, en présence des représentants des autres communautés associées à l'érection de ce monument si chrétien et si français. Tous les ans, désormais, durant l'octave des Morts, des messes y seront célébrées chaque matin pour le repos des âmes de ceux dont la dépouille mortelle attend dans cette sépulture fraternelle le jour de la résurrection.

8. — Nous ne pouvons clore ce *Bulletin* sans mentionner le pèlerinage que le R. P. Supérieur a eu le bonheur de faire en Terre Sainte, au mois d'avril 1895.

L'occasion s'étant providentiellement offerte à lui d'accomplir ce voyage longtemps et ardemment désiré, le T. R. P. Général, non content de lui en accorder l'autorisation, le chargea de porter aux Lieux Saints ses intentions et tous les intérêts de la Congrégation. Parti de Rome, vers la fin de mars, le R. P. Su-

périeur était de retour le 11 juin : si son absence nous a coûté, nous avons la consolation de penser que ses prières, dans tant de vénérables sanctuaires, auront attiré sur notre chère Congrégation les grâces dont elle a tant besoin à l'heure présente, et, sur le Séminaire français, des bénédictions qui le feront plus que jamais croître et fructifier pour la gloire de Jésus-Christ et la sanctification de ses prêtres.

COMMUNAUTÉ DU CŒUR IMMACULÉ DE MARIE, A BLACKROCK.

FÉVRIER 1894. — AVRIL 1896.

1. Personnel, santés, décès. — 2. Nombre des élèves, succès aux examens et aux jeux. — 3. Scolasticat. — 4. Ministère. — 5. Visites.

1. — Depuis notre dernier bulletin (février 1894), voici les changements survenus dans le personnel de la communauté. Le P. N. Brennan a été nommé supérieur provincial de la Trinidad; le P. C. O'Shea nous a quittés pour aller à Rathmines prendre charge de l'économat. Le P. L. Healy, de la communauté de Rathmines, est venu remplacer le P. Brennan, comme préfet des études; les PP. Cremer (1894) et Kearney (1895) ont reçu leur obédience pour la communauté de Blackrock immédiatement après leur profession.

Dans la communauté des Frères, il y a à mentionner le départ du F. Malachie pour la Sénégambie, le retour du F. Albert et la prise d'habit des novices-frères Aloysius et Benignus.

L'état sanitaire de l'établissement pendant ces deux années a été satisfaisant. L'année dernière, nous avons eu d'assez graves inquiétudes à cause d'une épidémie de petite vérole qui sévissait à Dublin. Nous avons fait vacciner tout le personnel de l'établissement et, grâce à Dieu, le fléau nous a épargnés; nous n'avons eu aucun malade.

Quelques membres de la communauté ont eu diverses indispositions. Le R. P. Supérieur, après une attaque d'influenza, a souffert d'une extinction de voix pendant plusieurs semaines. Les PP. Ebenrecht, Leroux, O'Hanlon, Walsh et Mitchell, ont été aussi indisposés; mais aujourd'hui, Dieu merci, nous sommes tous en bonne santé.

Nous avons eu la douleur de perdre deux membres de la

communauté. D'abord le P. Michel O'Brien. Ce cher Père, sérieusement atteint de la poitrine dès avant l'époque de sa profession (août 1893), a lutté toute une année contre le mal qui a fini par l'emporter. Il a succombé le 24 septembre 1894, après nous avoir tous édifiés par sa patience et sa parfaite résignation.

Le 24 février dernier, après quelques jours seulement de maladie, le bon F. Agathon, doyen des membres de la communauté, rendait sa belle âme à Dieu. Sans empiéter sur la notice qui doit paraître bientôt à son sujet, nous pouvons dire ici qu'il avait édifié par son exemple, pendant les trente-cinq ans qu'il a passés à Blackrock, tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître. Malgré sa grande humilité et ses efforts pour se dérober aux regards, ses vertus, mais surtout sa piété, sa charité et son inaltérable patience, étaient bien connues de tous. Les élèves ne l'appelaient guère que « le saint ».

Bien que le R. P. Reffé ne soit pas mort membre de notre communauté, il a trop appartenu à Blackrock pour que nous ne fassions pas mention spéciale de la perte de cet excellent confrère. Sa mort étant survenue la veille de celle du P. O'Brien (13 septembre 1894), un seul service solennel du bout du mois a été célébré pour ces deux Pères. La mort du P. Reffé a été déplorée, par tous les journaux du pays, comme celle d'un des grands bienfaiteurs de l'éducation en Irlande. A l'occasion du service, nous avons pu constater de nouveau combien sa mémoire était restée chère à tout le clergé du diocèse. Sa Grandeur Mgr Walsh, archevêque de Dublin, a accepté avec empressement de venir présider la cérémonie. La plupart des dignitaires du diocèse et des représentants de tous les ordres religieux y assistaient. Le nombre des ecclésiastiques était si grand que le chœur étant comble, la moitié des bancs des élèves à la chapelle durent être cédés aux visiteurs. La cérémonie fut rehaussée par une belle messe en musique, en partie l'œuvre du R. P. Supérieur. Cette messe a été fort goûtée par les assistants, et spécialement par Mgr Walsh qui s'occupe beaucoup de musique sacrée.

Pendant les dernières grandes vacances, deux excellents élèves, qui venaient de terminer leurs études, l'un, Brady, à l'Université, l'autre, Smith, au collège, sont morts dans leurs familles, tous les deux par suite de congestion pulmonaire. Une

consolation pour nous et leurs parents, c'est qu'ils étaient tous les deux d'une piété exemplaire. L'étudiant universitaire venait de passer un brillant examen pour entrer dans le service civil de l'Etat : le résultat de son examen et sa nomination au poste qu'il convoitait, parurent dans les journaux le jour même de sa mort.

Le collégien Smith était de Natal; il n'avait jamais quitté le collège depuis son entrée, cinq ans auparavant. Il se considérait comme un enfant de la maison, à laquelle il était très attaché. Ses camarades l'affectionnaient beaucoup pour son bon caractère et ses qualités athlétiques. Il avait sur eux une grande influence, dont il faisait un excellent usage. L'on peut dire que, par son exemple et un judicieux emploi de son influence, il a contribué, en bonne partie, au maintien du bon esprit dans la maison.

2. — Comme nous le disions dans le *Bulletin* précédent, depuis quelques années, le gouvernement se montre plus libéral envers les établissements d'enseignement secondaire. Par suite, les écoles et les collèges se sont multipliés et la concurrence est devenue plus grande. Nous sommes heureux, dans ces circonstances, de constater que, malgré tant de collèges catholiques qui ont surgi depuis peu en Irlande, le nombre de nos élèves n'a pas diminué, au contraire; cette année, il s'est élevé, surtout pour les internes et les externes du collège : internes 162, externes 66; étudiants de l'école universitaire de 30 à 40; scolastiques 43 environ.

Nous avons fait connaître, dans nos *Bulletins* précédents, le système d'examens ou de concours généraux, qui terminent l'année scolaire. Il nous suffira donc de rappeler que, outre les bourses, les prix et les médailles accordés aux plus méritants, il y a une allocation faite aux collèges pour chacun de leurs élèves qui ont subi l'examen d'une manière satisfaisante. Les distinctions obtenues par Blackrock ont été chaque année considérables. Nous avons eu plusieurs premières places en divers sujets. Le nombre des grands prix ou bourses, dont les moindres sont de 500 francs, a augmenté.

Voici le résumé des résultats, avec le chiffre des sommes d'argent gagnées par les élèves.

En 1894, 25 distinctions, dont 8 grands prix (8066 fr.).

En 1895, 29 distinctions, dont 11 grands prix (15 850 fr. 80).

Les sommes perçues par le collège, comme allocation pour les examens satisfaisants, sont : pour 1894, de 16,522 fr. 50; pour 1895, de 22,296 fr. 60.

Tout fait espérer que les résultats de 1896 seront encore plus beaux que ceux des années précédentes.

A l'école universitaire, nous préparons les étudiants, non seulement aux quatre examens du baccalauréat, mais encore aux divers examens d'entrée aux écoles militaires et navales et aux concours pour les différents emplois civils du gouvernement. Les succès des élèves, surtout considérant leur petit nombre, sont vraiment merveilleux.

Quant à l'esprit des enfants, nous n'avons qu'à nous en féliciter. Ils sont foncièrement pieux et s'approchent fréquemment des sacrements. Ils sont d'ailleurs dociles, respectueux et affables ; leur conduite, en général, est certainement très satisfaisante et la plupart sont laborieux.

Comme nous avons parlé souvent de nos fêtes religieuses, spécialement de la fête à la fois religieuse et nationale de Saint-Patrice, avec procession, banquet, discours, etc., et des nombreuses instructions et sermons de circonstance donnés aux élèves, nous n'y reviendrons pas cette année.

Quant aux jeux et sports athlétiques qui forment une partie si importante de l'éducation dans le pays, il suffit de dire que les succès de nos élèves ont été plus brillants que jamais. Au concours de foot-ball (jeu de ballon), ils ont encore défait tous leurs rivaux et ont obtenu chaque année la belle coupe en argent massif (1600 francs) offerte en prix aux vainqueurs.

La plupart de nos lecteurs prennent peu d'intérêt à une partie de foot-ball ; mais ils ne seront pas fâchés, sans doute, de voir comment le R. P. Brennan, en 1894, avant son départ pour La Trinidad, a réussi à chanter en excellents vers latins non seulement la victoire des élèves de Blackrock, mais encore les détails et les incidents des différents « matches ». Les deux coupes, celle de l'Université et celle du Collège, avaient chacune leur pièce de vers ; nous nous contenterons d'en donner une seule, celle qui se rapporte à la victoire des collégiens. La voici :

« FOLLE DECET PUEROS LUDERE, FOLLE SENES. »

Gymnasii Nigræ dicti de nomine Rupis
 Exsiliunt portis hilares, ut semper, alumni
 Hostis in infestas acies, devincere certi.
 Doctrinæ fontem celeres haurire perennem,
 Calce manu pedibusque pilam subvolvere prompti,
 Exsuperant animis, adeunt certamen ovantes.

Ingressos spatium jam jam gestire triumpho,
 Ridenti vultu, trepidanti robore, cernas.
 Ardet Postremus proprios defendere fines;
 Trina stat ante Manus cursum fractura minacem;
 Observant propius Vigiles luctamina Bini,
 Oppositos ruptâ teneant ut mole maniplos,
 Aut campum raptò verrant ut folle patentem;
 Hostilem Primi certant propellere turmam.
 Ortus ab extremis Hortator finibus Afris,
 Emicat exacuens rauco clamore Sodales.

Omnia vincentes discurrunt lumine fixo,
 Agmina perrumpunt, trudunt hostilia campo;
 Invadunt decies raptim conamine metam;
 Ter superat follis metæ munimina postes :
 Ter duodena ferunt gaudentes puncta superbe.

Gymnasium repetunt, resonant clamore triumphum.

Vicerunt alios gemino certamine fortes;
 Præmia vincentum capiunt Argentea signa;
 Mercedemque domum clari Cratera triumphii
 Victores iterum referunt, lætique salutant.

Hos bene quinquennis decorat Victoria laude;
 Hos bene multiplici decoret sic laude quotannis!

Les succès des élèves au jeu de « cricket » n'ont pas été moindres qu'au foot-ball. Tous les détails de ces « matches » sont reproduits par les journaux d'Irlande, ce qui ne contribue pas peu à faire connaître le collège et à nous attirer des élèves.

Nos sports athlétiques qui ont lieu au mois de mai continuent de jouir d'une grande vogue. L'honneur de recevoir une invitation à nos sports est dûment apprécié par les parents des élèves et les amis du collège qui y viennent avec empressement. Nous avons le plaisir, à cette occasion, de recevoir la visite d'un grand nombre d'ecclésiastiques. En 1894 et 1895, nos sports ont été présidés par le lord-maire de Dublin.

3. — Le nombre des scolastiques reste à peu près stationnaire depuis quelques années, c'est-à-dire de 40 à 45. Il y a eu depuis le dernier *Bulletin* 3 oblations qui ont fourni 13 scolastiques titulaires pour remplacer ceux qui sont entrés au grand scolasticat.

4. — Nous ne faisons guère de ministère extérieur, cependant les Pères remplissent quelques fonctions dans les communautés des environs comme chapelains ou confesseurs. De plus, nous sommes appelés à remplacer de temps à autre, pour la messe, les prêtres séculiers du voisinage. Quelques Pères ont eu occasion, pendant les vacances, de donner des retraites et des missions ou de prêcher des sermons de circonstance.

Une nouvelle qui réjouira tous nos confrères, mais surtout nos confrères des missions, s'est que l'œuvre de la Sainte-Enfance, en Irlande, a fait de grands progrès depuis que la direction en a été confiée au P. Hyland, en 1881. Nous ne pouvons entrer dans des détails à ce sujet, mais les chiffres suivants parlent éloquemment. En 1881, la contribution de l'Irlande pour la Sainte-Enfance n'était que de 3750 francs; elle s'est élevée graduellement à 25,210 francs, total du dernier rapport annuel.

5. — Nous mentionnerons, en terminant, quelques-unes des visites notables que nous avons reçues. Nous citerons d'abord Mgr Walsh, archevêque de Dublin, Mgr Clancey, évêque d'Elphin, Mgr Flood, archevêque de la Trinidad, Mgr Browne, évêque de Cloyne, et Mgr Croke, archevêque de Cashel.

Ce dernier prélat, qui vient chaque année passer quelques jours avec nous, a célébré l'année dernière ses noces d'argent épiscopales. Tous les évêques d'Irlande et un grand nombre de prélats d'outre-mer, en particulier d'Amérique et d'Australie, ont assisté à cette fête qui a pris les proportions d'une fête nationale. Nos trois communautés d'Irlande y ont été représentées. Parmi les cadeaux offerts à Sa Grandeur, on a remarqué le beau calice en vieil argent présenté par les Pères du Saint-Esprit de la province d'Irlande. On a aussi admiré le beau portrait du prélat, peint par le R. P. Botrel. Ce tableau se trouve aujourd'hui au parloir des Sœurs de la Présentation à Thurles.

Plusieurs de nos confrères nous ont visités; mais nous devons une mention spéciale au R. P. Browne, provicaire apostolique de Sierra-Leone, et au R. P. Brennan, supérieur provincial de

Trinidad, revenus tous deux en Irlande pour refaire leur santé.

Le croiseur français le *Nielly*, se rendant de Brest en Islande et à Terre-Neuve, a relâché quelques jours dans la baie de Dublin pour faire provision de charbon. Le commandant et deux de ses officiers sont venus à Blackrock rendre la visite que le P. Supérieur leur avait faite. Les élèves les ont salués de leurs bruyantes acclamations et n'ont pas manqué une si belle occasion de demander un demi-jour de congé que le P. Supérieur leur a accordé. Ces officiers ne pouvaient se lasser d'admirer l'accueil qu'ils ont reçu en Irlande, ou plutôt, comme ils disaient, cette ovation enthousiaste qu'on leur a faite partout. Nous sommes heureux de dire que quelques-uns des officiers sont venus se confesser et communier dans notre chapelle.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE

RATHMINES-DUBLIN

AVRIL 1894. — AVRIL 1896

1. Personnel. — 2. Elèves. Succès aux examens. — 3. Distribution des prix. — 4. Esprit de piété. — 5. Ministère.

1. — Depuis notre dernier Bulletin, plusieurs changements se sont produits dans notre personnel. D'abord, le P. Stephens, actuellement supérieur de Rockwell, nous a quitté pour remplir les fonctions d'économe dans cette communauté; puis le P. Kelly (Michel), appelé comme professeur de mathématiques à la Trinidad; le P. Healy (Laurent), envoyé à Blackrock comme préfet des études, à la place du P. Brennan, nommé supérieur à la Trinidad; et enfin, le P. O'Rorke, préfet des études, a dû, pour raison de santé, nous quitter (espérons que ce ne sera que temporairement) pour le Portugal. Par ailleurs, le P. O'Shea (Cornélius), de la communauté de Blackrock, nous a été envoyé comme économe, en remplacement du P. Stephens. Pour remplir les autres vides, nous avons dû avoir recours à des professeurs laïques. La communauté des Frères s'est augmentée par l'arrivée du F. Epiphanius, de Blackrock, et du F. Honorius, revenu de la Martinique. Ce dernier nous aide pour l'enseignement au collège. Notre personnel actuel se compose donc du P. Fogarty, supérieur, et des PP. O'Shea (Cornélius), Evans, O'Hart et Pembroke; des FF. Epiphanius, Honorius, Gall et

Dunstan; de quatre scolastiques-enseignants, de trois professeurs laïques, outre les deux professeurs de musique.

2. — Le nombre de nos élèves, tous externes, qui, en 1894, était de 130 environ, atteint, cette année, le chiffre de 150. Le programme que nous suivons pour les études est, comme on le sait déjà, celui de l'*Intermediate* et de l'*Immatriculation* à l'Université royale. Ce n'est que cette année, pour la première fois, que nous avons des élèves pour la plus haute classe, c'est-à-dire le *Senior Grade*.

Les rapides progrès que nous avons eu le plaisir de constater au dernier Bulletin ont été encore plus accentués aux examens des deux dernières années. C'est ainsi qu'en 1894, aux concours de l'*Intermediate*, 18 de nos élèves ont réussi, 2 d'entre eux remportant des grands prix (ou prix de 500 francs) et 3 autres des prix de moindre valeur. Mais ce dont nous étions avec raison très fiers, c'est que sur les 5000 élèves qui se sont présentés aux concours dans le Grade préparatoire, la première place a été décernée à un de nos élèves. La presse n'a pas manqué à cette occasion de signaler un succès si remarquable. C'est dans ces termes flatteurs que s'est exprimé le *Freman's Journal*.

Nous sommes heureux de voir que la plus haute distinction du Grade préparatoire a été remportée par le collège, si récemment fondé, mais déjà si florissant, de Sainte-Mary's-Rathmines. Nous félicitons le président et les Pères de cet établissement d'avoir réussi, en si peu de temps, à le faire figurer au premier rang parmi les maisons d'éducation du pays.

En 1895, sur 34 élèves que nous avons présentés, 29 ont réussi, succès bien remarquable, vu que sur le nombre total présenté au concours, 60 pour 0/0 seulement ont réussi. Sur ce nombre, 3 ont remporté des grands prix ou *Exhibitions*, 2 des prix de seconde classe. Ce qui n'est pas à dédaigner, c'est que ces succès ont valu à la maison, en 1894, la jolie somme de 150 livres sterling ou 3750 francs, et, en 1895, 300 livres sterling ou 7500 francs. Nos succès aux premiers examens de l'Université royale n'ont pas été moins satisfaisants, tous les sujets présentés ayant été reçus. Cette année, nous comptons présenter aux concours de l'*Intermediate* une soixantaine d'élèves, c'est-à-dire presque le double du chiffre de l'année dernière.

3. — Nous ne manquons pas, chaque année, à l'occasion de la distribution des prix, de relever ces résultats devant le nombreux auditoire qui nous honore de sa présence. Nous tâchons de donner tout l'éclat possible à cette réunion, et nous sommes heureux de dire que nos efforts pour rendre cette cérémonie vraiment solennelle ont été entièrement couronnés de succès. Le P. O'Shea s'est donné une peine toute particulière pour préparer les jeunes acteurs, et le P. Kearney, de Blackrock, a bien voulu prendre la direction de la musique. Tous les journaux de Dublin ont parlé dans les termes les plus élogieux des représentations théâtrales et des séances musicales qui ont accompagné nos distributions annuelles.

4. — Sous le rapport du spirituel, nous sommes heureux de pouvoir, comme par le passé, constater en nos enfants d'excellentes dispositions, que nous nous efforçons de développer en eux par de solides instructions, l'œuvre des confréries, les dévotions recommandées par l'Église pour le mois de mai, de mars et d'octobre, etc. Le mercredi, ils assistent à la sainte messe et le samedi à la bénédiction du Saint-Sacrement; chaque année, le P. Pembroke, préfet de discipline, en prépare un grand nombre à la première communion, ainsi qu'à la confirmation, et nous profitons de ces occasions solennelles pour renouveler en tous leurs bonnes dispositions. Dans le même but, nous leur faisons faire, chaque année, quelques jours de retraite qui, nous en avons la confiance, ne sont pas sans fruits. D'ailleurs, nous avons la consolation de voir nos efforts pour l'avancement spirituel de ces chers enfants, grandement facilités par des parents sincèrement catholiques, qui ont à cœur de les voir comme eux bons chrétiens, et qui veillent à ce que, comme tels, ils s'acquittent régulièrement de leurs devoirs. Le bon Dieu a déjà bien voulu bénir ces efforts en se choisissant parmi nos élèves quelques élus. Plusieurs d'entre eux sont, en effet, entrés ou sont sur le point d'entrer au séminaire diocésain de Clonliffe ou à celui de May-nooth ou dans des maisons religieuses.

5. — Outre leurs occupations bien nombreuses au collège, tous les Pères ont du ministère extérieur dans les couvents et les paroisses. Nous sommes souvent invités par les prêtres voisins à les remplacer pour la sainte messe et les autres fonctions sacrées. En outre, les PP. Supérieur et O'Shea sont confesseurs

ordinaires et extraordinaires pour les communautés religieuses, et le P. O'Shea confesseur ordinaire des élèves à Blackrock. De plus, ces deux Pères et le P. Pembroke ont donné plusieurs retraites, missions et sermons de circonstance. C'est à regretter que, faute de personnel, nous soyons souvent obligés de refuser des demandes pressantes de ce genre.

Comme on peut le voir, ce n'est pas en vain que nous avons mis notre confiance en Marie, sous le patronage de qui notre œuvre est placée. Puisseons-nous continuer de mériter toujours sa maternelle protection!

COMMUNAUTÉ DE N.-D. DE ROCKWELL

MAI 1894. — AVRIL 1896.

1. Personnel. — 2. Petit scolasticat. — 3. Collège. Succès. Félicitations. — 4. Justification des honneurs. Primes. Allocations. — 5. Constructions. — 6. Chapelle. — 7. Ministère.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, des changements importants sont survenus dans le personnel de la communauté. D'abord, le P. Limbour nous quittait en juillet 1894, après cinq ans de séjour dans cette maison, pour aller porter sur un champ plus vaste et plus en rapport avec l'exubérance de son zèle, les fruits de son infatigable activité. Il a laissé dans le cœur de tous, à l'intérieur de la communauté comme à l'extérieur, un impérissable souvenir. Que le bon Dieu l'accompagne et bénisse ses travaux!

La charge de Supérieur échet ensuite au P. Cotter; mais son état de santé ne lui permit pas de porter longtemps la lourde responsabilité d'une administration aussi compliquée que celle de cette institution, et il a été provisoirement remplacé par le P. Stephens. D'autres changements ont encore eu lieu parmi les professeurs. Le P. Fortemps, arrivé en 1893, à Noël, nous quittait à l'automne de 1894, et le P. O'Shea, nouveau profès, nous était envoyé à la même époque. L'été dernier, nous avons perdu le P. Leimann, destiné à la Trinidad; le P. Dooley, nouveau profès, l'a remplacé; quelques grands scolastiques ont dû aussi se rendre en France pour continuer leurs études théologiques. Des sujets sortis de notre scolasticat ont pris leur place.

2. — Cette année, en effet, notre petit scolasticat, qui n'a que

cing ans d'existence, a porté ses premiers fruits : 7 scolastiques en sont sortis, 6 sont employés au collège, 1 a été envoyé en Afrique, pour enseigner à l'école de Bathurst. Cette partie de notre œuvre est généralement prospère et donne pleine satisfaction; mais le local dont nous disposons est très restreint, et nous ne pouvons recevoir que trente aspirants. Depuis les trois dernières années, ce nombre, à chaque rentrée, a toujours été au complet. Nos enfants sont bons, dociles, obéissants, travailleurs et couronnés de succès aux examens. Il est vraiment dommage que nous n'ayons pas de plus vastes locaux à mettre à leur disposition pour augmenter leur nombre de moitié, car nous sommes pour cela dans les conditions les plus favorables. Venant de la campagne pour la plupart, ils sont ainsi exempts de mauvaises habitudes; notre position loin des villes les préserve de tout contact extérieur. Pour différentes raisons, les scolastiques de Rockwell payent une partie de leur pension, et les primes données par l'*Education Board* pour leurs succès dans les examens publics défraient le reste de leurs dépenses, de sorte qu'ils n'émargent en rien au budget de la maison. Il serait donc grandement à désirer que nous pussions développer cette portion de notre œuvre.

3. — Le mouvement ascensionnel du collège s'accroît chaque année davantage et nos rentrées sont aussi nombreuses qu'on peut le souhaiter. Pendant les deux dernières années, le nombre des pensionnaires n'est pas descendu au-dessous de 130; il est de 135 actuellement. Avec les externes et nos scolastiques, cela nous donne le chiffre respectable de 180 élèves; ce chiffre est sans précédent dans les fastes de Rockwell. Il est, du reste, reconnu de longue date, dans le pays, que les élèves de Rockwell ont très bon esprit et que nos anciens font excellente impression et occupent dignement les différentes situations qu'ils ont conquises dans la société. Dans la maison, ils se font remarquer par la fréquentation régulière hebdomadaire, pour un grand nombre, des sacrements; ils sont dociles, travailleurs et paraissent très attachés à leur collège et à leurs maîtres. On n'a jamais à leur reprocher aucun manque de respect; la discipline est, avec eux, relativement facile. Ces bonnes dispositions sont, en partie, le fait de la vénération profonde pour le caractère sacerdotal, inculquée aux enfants,

en Irlande, dès leurs plus tendres années. Mais ce qu'il y a de plus saillant dans l'histoire de notre œuvre, depuis le dernier *Bulletin*, ce sont nos récents succès à l'*Intermediate*. En 1893, nous avons remporté 6 exhibitions; en 1894, 9 et en 1895, 19. Nous venons en tête de la liste des collèges du pays, *ex æquo*, avec le célèbre collège des Jésuites de *Clongowes Wood*. A l'issue des résultats, en septembre, la presse en général a fait notre éloge pendant une quinzaine de jours. Le *Freeman*, de Dublin, principal organe catholique du pays, s'exprimait ainsi à notre sujet :

Parmi les collèges catholiques, l'institution bien connue de Rockwell se fait remarquer au premier rang. Elle n'a pas obtenu moins de dix-neuf exhibitions. Le travail de ce collège est admirable à la fois comme quantité et comme qualité. Deux de ces exhibitions sont au *Senior Grade*, criterium indiscutable de la force de l'enseignement de la maison, et trois au *Middle Grade*. Un étudiant de Rockwell, qui n'a pas encore treize ans d'âge, a obtenu la première place au préparatoire, tandis qu'un autre élève de Rockwell occupe la troisième au *Junior Grade*. Quatre sur les sept exhibitions gagnées par Rockwell sont très élevées.

Des félicitations et des encouragements bien précieux nous sont venus de divers côtés et en grand nombre. L'archevêque de Cashel, absent de son diocèse, écrivait de Dublin au R. P. Supérieur :

Mon cher Père Cotter, acceptez mes félicitations les plus chaleureuses et les plus cordiales pour vos éclatants succès à l'*Intermediate*. Vous avez remporté vos honneurs, tout seul, sans le secours d'aucune main étrangère.

L'allusion que Sa Grandeur fait ici est précisément ce qui frappe tous les étrangers, c'est que nous puissions faire la totalité du travail par nous-mêmes, sans l'aide de spécialistes pour les parties plus difficiles de l'enseignement.

Mais ce qui nous a le plus touchés, et ce qui est pour nous la récompense suffisante de nos labeurs, c'est la lettre que nous adressait le T. R. P. Général, à la date du 18 octobre, lettre écrite entièrement de sa main, et dont les caractères ne portent que trop visiblement, hélas! les traces de la terrible affliction dont la Providence l'a frappé :

Cher Père Cotter, je ne puis m'empêcher de vous envoyer, ainsi

qu'à tous les Pères de Rockwell, mes chaleureuses félicitations, pour les succès que vous avez obtenus. Ils ont été au delà de ce que vous nous aviez fait espérer. Vous devez cela au dévouement admirable des professeurs. Je les remercie du fond du cœur. Je vous bénis tous *peramanter et ex intimo corde*. Puissiez-vous avoir tous bonne santé et avoir cette année la même consolation que l'année dernière!

Oui, cher et vénéré Père, vos prières et votre admirable résignation à la volonté de Dieu qui vous fait souffrir, nous vaudront courage et santé pour nous dévouer encore et toujours à l'honneur et à l'intérêt de la Congrégation.

4. — Plusieurs de mes confrères, qui ne sont pas au courant de ce qui se passe ici, ne voient peut-être dans ces succès qu'une recherche exagérée de la fumée des honneurs. S'ils pensent ainsi, ils se trompent. Certes, nous apprécions les honneurs à leur juste valeur, et nous ne les négligeons pas, puisqu'ils reviennent à la Congrégation. Mais nous les recherchons aussi parce qu'ils entraînent après eux quelque chose qui les rend précieux. Le département de l'éducation alloue, en effet, à chaque collègue, une prime proportionnelle aux succès obtenus. Si les succès sont marquants, cette allocation peut atteindre un chiffre considérable. Ainsi, elle a été pour nous, en 1893, de 7907 francs (£ 316. 14. »); en 1894, de 14,886 francs (£ 595. 8. »); l'an dernier, elle s'est élevée à la somme de 33,017 francs (£ 1320. 14. »).

Ces chiffres font comprendre que nous recherchions dans les succès de nos élèves le moyen de relever la situation financière de cette maison, et que nous ne négligions rien pour les rendre d'année en année plus brillants.

Nous possédons comme collègue une position exceptionnellement avantageuse, et il nous serait relativement facile de faire de notre Maison un des premiers établissements d'éducation de la contrée; mais deux choses nous manquent pour cela; des bâtiments convenables et quelque stabilité dans notre personnel.

5. — Nous avons construit au printemps dernier une immense salle, avec charpente en fer, qui prend jour par le haut; elle a 33 mètres de longueur sur 12 de largeur et 10 de hauteur; c'est une des raretés du pays. Inaugurée pour les examens de l'*Intermediate*, en juin, nous l'employons actuellement comme salle d'études, et elle peut contenir deux cent cinquante élèves.

Dorénavant, du moins, nos enfants n'auront pas à souffrir, comme par le passé, pendant leurs longues heures d'étude, des incommodités d'un local trop restreint, mal aéré et insuffisamment éclairé. Nous l'avons également pourvue, ainsi que les bâtiments adjacents, d'un calorifère nouveau modèle, à petits tubes à eau chaude, système généralement adopté aujourd'hui et de beaucoup supérieur aux tuyaux à air chaud. Il fonctionne à merveille, sa chaleur est plus douce et plus égale, et nous en sommes entièrement satisfaits. C'est une amélioration que notre position à la campagne, dans un pays où l'humidité est forte et presque constante, rendait indispensable. Nous l'étendrons prochainement à toute la maison. Nous avons dépensé pour ces constructions 12,000 francs environ.

6. — La construction de notre chapelle va commencer. L'étranger qui arrive pour la première fois à Rockwell est frappé par l'atmosphère d'activité et d'animation qui y règne et par la quantité de matériaux amoncelés. Une montagne de chaux et de mortier suffisante à la construction d'une cathédrale, deux longues rangées de pierres très élevées, le terrain où doit s'ouvrir la tranchée des fondations, marqué par des chevilles de sapin toutes neuves, tout cela dit assez que quelque chose de grand se prépare.

Le bon F. Aidan, avec un dévouement digne d'admiration, au milieu de difficultés sans nombre, recueille pour nous des fonds en Amérique. Jusqu'ici, ses efforts ont été couronnés de succès. En deux années à peine, il a envoyé à la maison, en espèces sonnantes, la somme de 15,000 francs. Merci à ce cher Frère qui, en face d'obstacles inouïs, s'acquitte avec courage de sa pénible mission et mérite si bien de sa Congrégation et de sa Communauté.

7. — Il ne nous reste qu'un mot à dire de notre ministère. Perdus comme nous le sommes en pleine campagne, loin de tout centre important, et, du reste, très occupés à la maison, il ne peut qu'être assez restreint. Nous avons tous les samedis et la veille des fêtes de nombreuses confessions à notre chapelle. Pendant les vacances, nous ne manquons pas d'accepter les offres qui nous sont faites, tant pour répondre au désir bien légitime des Pères, que pour fournir aux plus jeunes le moyen de s'exercer à la prédication. Le P. M. O'Shea a prêché, en août

dernier, la retraite dans un couvent de la Présentation, et deux petites retraites de confréries dans un couvent de notre voisinage, que nous desservons. Le P. Demaison a également prêché la retraite des Sœurs de Saint-Joseph, près de Dublin. Le P. Supérieur a trouvé, au milieu des préoccupations de sa charge, le loisir de donner à lui seul deux missions, couronnées des plus consolants succès.

NÉCROLOGIE

~~~~~

Nous avons la douleur d'annoncer la mort du F. Roch (Rocci), profès des vœux perpétuels, de la Mission du Congo français, décédé en mars, à Buanza, dans sa vingt-sixième année, après cinq ans de profession et sept ans de vie de communauté. Nous n'avons pas encore de renseignements sur la date et les circonstances de sa mort.

Nous recommandons également aux prières de nos confrères, M. Pierre Rose, grand scolastique, parti pour Para le 14 mars 1895 et moissonné par la fièvre jaune, le 3 avril 1896.

---

### LE P. RABANY

DÉCÉDÉ A SAINT-PIERRE (MARTINIQUE), LE 13 FÉVRIER 1896

*Notice faite par le P. Hubert.*

En 1876, quatre élèves de rhétorique du petit séminaire de Cellule demandaient à entrer dans la Congrégation. C'est l'un d'eux, Charles-Antoine Rabany, qui vient de mourir, curé de la Consolation. Arrivé à Notre-Dame de Langonnet le 20 septembre, il y prit le saint habit religieux le jour de l'Ascension 1877, avec dix-sept autres, parmi lesquels les trois Auvergnats de son cours : les PP. Bonjean, Girard et Antoine Levadoux. Quand le grand scolasticat fut réinstallé à Chevilly (octobre 1879), il y vint terminer sa théologie et faire son noviciat. C'est là que, le 21 novembre 1880, il fut ordonné prêtre avec quatorze mois de dispense d'âge, et que, le 28 août 1881, il fit sa profession entre les mains du nouveau général, le T. R. P. Levavasseur.

Destiné à la fondation du collège colonial de Pondichéry, il y fut employé auprès des enfants, et envoyé de là à Chandernagor comme vicaire. Il n'a quitté l'Inde que quand la Congrégation,

par suite du rétablissement de la hiérarchie catholique, a dû céder ses postes aux Missions étrangères.

Débarqué à Marseille, le 27 janvier 1888, il demeura trois bons mois parmi nous ; mais le repos qu'on lui donna n'empêcha pas de mettre à contribution son zèle et son activité. C'est ce qui résulte de ses notes intimes où il a inscrit les retraites et sermons qu'il eut à donner ou à faire pendant qu'il attendait sa nouvelle obédience. Il la reçut en mai et s'embarqua le 6 pour la Guyane française. Là il se dépensa pour le bien des âmes avec un cœur d'apôtre, jusqu'au moment où la persécution força nos Pères à quitter une mission à laquelle ils se dévouaient depuis 1849. Il arrivait en France le 25 mai 1893, et quelques mois après, la Martinique lui était assignée pour la continuation de ses travaux apostoliques. Nous ne saurions mieux faire pour ces dernières années de sa vie que de citer la lettre du P. Kieffer nous annonçant sa fin prématurée.

Une bien triste nouvelle que je dois vous annoncer au début de cette lettre est la mort du P. Rabany, survenue le jeudi 13 février après trois jours seulement d'une maladie qui ne paraissait offrir aucun degré de gravité. A la suite d'une journée un peu fatigante passée dans le ministère de sa paroisse de la Consolation, il garda le lit et fut pris de vomissements. Grâce aux prescriptions du médecin, le mal semblait suivre un cours très bénin, sans aucune apparence de fièvre ; mais le Père se plaignait de la soif et voulait constamment de l'eau glacée. Tout à coup, le jeudi vers une heure il fut pris d'un vomissement que rien ne faisait prévoir, et immédiatement son corps devint froid. Appelé en toute hâte par la Sœur qui le soignait, je lui donnai l'absolution et priai le P. Fuzier de lui conférer l'extrême-onction en abrégant les cérémonies. Quand tout fut terminé, et au moment où nous pensions que le pauvre Père allait rendre l'âme, il ouvrit les yeux, le râle cessant, et parut nous reconnaître. La Sœur infirmière me dit de profiter de ce moment pour parler au malade en particulier, et fit sortir tout le monde de la chambre. Le P. Rabany, en effet, comprit très bien tout ce que je lui dis alors, se confessa en pleine connaissance, et me communiqua même, sur ma demande, ses dernières volontés au sujet de ses affaires de famille. Sur ces entrefaites arriva le médecin qui déclara que nous étions en présence d'un accès de fièvre pernicieuse algide. Malgré tous les remèdes qu'on administra au malade et les frictions énergiques auxquelles, à quatre, nous le soumîmes nous ne pûmes arriver à ramener la chaleur dans ses membres

glacés et déjà insensibles. Comme nous lui demandions s'il souffrait, il répondit que non, et parut étonné des soins qu'on lui prodiguait. C'est dans cet état qu'il fut repris de son second accès, vers deux heures; je commençai avec les Sœurs les prières des agonisants, auxquelles bientôt s'unit toute la communauté, et le P. Rabany expira doucement à deux heures vingt-sept; nous récitâmes le *De Profundis* pendant que je lui fermais les yeux.

Comme il avait été curé de la paroisse de la Consolation, nous avons exposé son corps au parloir. Il y a eu grande affluence, et beaucoup de larmes ont été versées. Monseigneur, avec son vicaire général et tout le clergé de la ville, ainsi que beaucoup de prêtres des paroisses de la colonie, ont assisté aux obsèques, que nous avons célébrées dans l'église de la Consolation; les dames de la paroisse ont envoyé une belle couronne, et se sont cotisées pour faire célébrer un service solennel. L'enterrement a eu lieu au Morne-Rouge.

Le P. Rabany s'est fait aimer dans les deux postes qu'il a remplis à la Martinique, comme aumônier de l'hospice et curé de la Consolation. Dans ce dernier, il a eu à souffrir des divisions qui, dans ces derniers temps, ont troublé si profondément tout le pays. Mais il a été là ce qu'il a toujours été dans la communauté : l'homme de la paix, le prêtre toujours occupé du bien des âmes, et ne connaissant les partis que pour leur aplanir les voies de la conciliation. Aussi, autour de son cercueil, n'y a-t-il eu, dans le concert d'éloges qui l'a accompagné, aucune voix discordante. Le nom du P. Rabany s'est ajouté à celui de ces Pères anciens dont on aime tant ici à rappeler le souvenir et qui font bénir la Congrégation.

Le cher P. Rabany, né à Besse-en-Chaudèse (Puy-de-Dôme), le 17 janvier 1858, était le septième et dernier enfant d'une respectable famille de cette pieuse montagne, célèbre par la Vierge miraculeuse aux pieds de laquelle feu le R. P. Gravière, alors vicaire de Besse, trouva sa vocation. Venu à Cellule pour la quatrième en 1873, il meurt donc dans la force de l'âge, à trente-huit ans, après dix-neuf années de communauté, quatorze ans et huit mois de profession.

---

## LE F. EMMANUEL

DÉCÉDÉ A SAINT-MICHEL LE 16 JANVIER 1895

*Notice faite par le P. Hubert.*

Louis Bouniol naquit à Auberoque, hameau de la commune de Ladinhac, dans le diocèse de Saint-Flour.

Sa première éducation fut celle que donne à leurs enfants la forte et religieuse race de nos montagnards. De bonne heure, on cultiva ses dispositions pour l'étude et la piété. Il suivit quelque temps, en qualité d'externe, les classes inférieures ou de grammaire du collège communal d'Aurillac. L'aumônier de la Visitation de cette ville nous le présenta alors avec les meilleurs témoignages pour devenir prêtre religieux missionnaire. Le 29 septembre 1859, Louis recevait une lettre d'admission pour la maison de Cellule. Il y arriva le 8 octobre et fut placé dans la section des scolastiques et dans la classe de quatrième.

On reconnut bientôt qu'il ne pouvait suivre ni cette classe ni la cinquième; il fit même si péniblement sa sixième qu'à la fin de l'année on crut devoir lui dire qu'on ne pouvait lui faire continuer ses études. Toutefois, comme on n'était pas mécontent de lui, on lui offrit l'entrée au demi-noviciat des Frères. L'enfant accepta avec empressement, mais trouvant une opposition systématique dans son curé qui influença sa mère, il dut rentrer chez lui.

C'est là qu'apparaissent son caractère résolu et l'attachement à sa vocation que rien n'a jamais altéré.

Arrivé à Auberoque, m'écrivait-il, on m'a fait plusieurs propositions peu agréables : tantôt, on me conseillait de rester à la maison; tantôt, d'entrer dans une Congrégation de Frères du pays, ou de continuer mes classes. J'ai répondu à tout : « non ». Alors, on me demanda si je voulais revenir à Cellule et j'ai répondu : « oui ». Ma mère me laissa libre enfin, mais je dus rester auprès d'elle jusqu'à Pâques. (Lettre du 4 janvier 1861.)

J'ai lieu de croire que le pieux et sage aumônier de la Visitation ne fut pas étranger à la décision de la mère, dont le curé avait été le mauvais conseil.

L'enfant tint bon et m'écrivait le 23 mars :

Je vais donc vous arriver pour le mercredi de Pâques. Vous pouvez croire que j'ai éprouvé une grande peine d'attendre si longtemps, mais quoique éloigné de l'établissement de Cellule, je ne l'ai pas oublié et, s'il plaît à Dieu, je ne l'oublierai jamais.

Il demeura deux ans dans l'œuvre naissante du demi-noviciat de Cellule, sous la direction du P. Ott, et ne cessa de s'y montrer attaché à sa vocation. Il y montrait déjà les défauts qu'il a combattus et conservés toute sa vie : la légèreté, la brusquerie



et une timidité excessive qui l'empêchait de se confier à ceux à qui il aurait dû s'ouvrir. Ces défauts n'empêchèrent pas tous les Pères de Cellule, et parmi eux les PP. Grizard et Corbet, de voter à l'unanimité pour son admission à la prise d'habit d'abord, et plus tard à sa profession. C'est qu'ils reconnaissaient en lui les vertus fondamentales d'un bon religieux : « l'attachement à sa sainte vocation et un dévouement sans borne ». Il n'y a aucun inconvénient à rappeler les défauts d'un défunt quand on signale les qualités qui les ont largement compensés. Il fut un des premiers fruits produits par notre établissement d'Auvergne, et c'est en souvenir de la fondation qu'il reçut le nom d'Emmanuel, au jour de son oblation.

Après sa profession, il fut attaché quelque temps à notre mission de Cayenne, où il ne fit que passer. Il nous a laissé un piquant récit de son voyage, mais, dès avril 1866, il revenait à la Maison-Mère.

En mai, on l'envoya à Saint-Michel, où il est resté jusqu'à sa mort, c'est-à-dire durant 29 ans.

Ce que j'admire et ce que je crois devoir signaler, c'est qu'il n'a jamais eu un moment d'hésitation pour sa vocation, malgré les peines et les épreuves qui ne lui furent épargnées ni à la Guyane, ni en Bretagne.

N'est-ce pas une vraie vertu que de supporter sans récrimination l'ajournement aux vœux perpétuels en 1867, 1872, 1877 et d'attendre jusqu'en 1882? A cette époque, il fut enfin admis par tout le monde, 8 Pères et 33 Frères, et l'information ne trouva à signaler contre lui qu'un peu de manque de formes; on constata, au contraire, qu'il était *très attaché* à sa vocation, *dévoué* et *généreux*.

Il n'était pas de ceux qui tracassent leurs supérieurs pour obtenir des changements de communauté ou d'emploi, ou pour retourner au pays natal. Pendant ces 37 ans de vie religieuse, il n'alla qu'une fois embrasser sa mère et régler quelques affaires de famille.

On sait ce qu'il a été à Saint-Michel, où il n'a cessé d'occuper le poste difficile et délicat de linge, auquel il devait joindre une multitude de petites industries profitables aux finances de l'école professionnelle de Saint-Michel. Le P. Juillard, directeur de cette œuvre, nous écrit :

Le F. Emmanuel a rempli parfaitement sa fonction de linge. Sous des dehors un peu rudes, il cachait un très bon cœur et, avec sa réelle aptitude pour le commerce, il nous a toujours été très précieux pour nos achats.

Quand la mort est venue le chercher, il a eu le bonheur d'y être préparé par le dévouement pieux du R. P. Directeur dont nous venons de parler. C'est que, en effet, le moribond ne voulait pas croire que son heure dernière fût venue, et il fallut à son confesseur l'influence dont il jouissait, pour le décider à recevoir les derniers sacrements. Il a été revoir au ciel le R. P. Frédéric Levavasseur, qui l'avait admis parmi nous en 1859 et qui l'avait devancé de treize ans dans la vraie patrie.

Les restes du F. Emmanuel, après avoir reçu tous les honneurs de l'Eglise, ont été déposés dans le cimetière de l'abbaye. Ce frère qu'on peut proposer comme modèle d'attachement à sa vocation et de dévouement à la Congrégation, est mort à 52 ans, après 37 ans de communauté et 32 ans 11 mois de profession.

---

### LE P. LE ROUZIC

DÉCÉDÉ A NOTRE-DAME DE LANGONNET LE 27 JANVIER 1896

*Notice faite par le P. Machon.*

François-Joseph Le Rouzic naquit à l'Île-aux-Moines (Morbihan), le 3 juillet 1867. La vue de l'Océan et la carrière de la plupart de ses parents avaient développé en lui des aspirations qui le transportaient vaguement vers des horizons lointains pour gagner des âmes à Dieu.

Placé au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, sa vocation pour les missions ne tarda pas à s'affirmer, et ses relations avec deux de ses condisciples, qui l'avaient précédé au grand scolasticat du Saint-Cœur de Marie, l'engagèrent à demander son admission dans la Congrégation. Mais ses parents, qui compétaient sur lui, l'aîné d'une nombreuse famille, pour les aider, s'opposèrent d'abord à son entrée dans l'Institut. Il commença donc sa philosophie. Ce temps fut pour lui une année de réflexions et d'affermissement dans sa vocation. Il renouvela sa demande et put, enfin, après de grandes difficultés et de nombreuses prières, triompher de l'obstination des siens. Il eut le

bonheur de prendre l'habit le 9 juillet 1887 et de recevoir la tonsure le lendemain.

Son caractère ardent et un peu léger lui suscitèrent d'abord quelques ennuis, mais il ne se découragea pas et ne regarda jamais en arrière. La divine Providence, qui l'avait conduit comme par la main jusqu'à la fin de son scolasticat, lui procura encore de douces joies au noviciat. Ses goûts le portaient vers l'Afrique, vers les pauvres Noirs, bien qu'il eût des appréhensions pour sa frêle santé et, parfois, des crachements de sang; mais il s'en remit complètement à la volonté de ses supérieurs, qui devaient lui manifester la volonté de Dieu.

Après sa profession, 15 août 1890, le nouveau profès reçut avec bonheur son obédience pour la station de Mhonda, au Zanguebar. D'une nature entreprenante, il se mit de suite à l'étude de la langue, se rappelant ces paroles de Mgr de Courmont :

Un jeune missionnaire qui ne se met pas avec ardeur à l'étude de la langue indigène, dès son arrivée en mission, commet une grande faute. Il trouve, en effet, quantité de prétextes et de travaux qui l'empêchent plus tard de s'y livrer sérieusement et, par conséquent, de la posséder rapidement ou aussi bien qu'il aurait pu le faire en s'y prenant au début.

Le P. Le Rouzic ne se contenta pas d'étudier de suite la langue, mais il profita de tous les moyens et de toutes les circonstances pour la parler : il s'amusait, chantait avec les enfants, saluait tous les Noirs qu'il rencontrait et, quand les mots n'arrivaient pas, son petit compagnon venait à son secours. Le jeune missionnaire écrit lui-même :

Dans les premiers mois de 1891, je pus déjà prêcher et faire le catéchisme; bientôt même, je commençais le ministère extérieur, et malgré les fatigues et les fièvres qui ne manquaient point, je me trouvais heureux et content d'accomplir à la lettre ces paroles de mon divin Maître : *Euntes docete*.

Les crachements de sang ne tardèrent pas à recommencer et Monseigneur crut devoir le rappeler à Zanzibar, où de fréquents accès de fièvre décidèrent de son retour en France. Après quelque temps passé à Castelnaudary comme surveillant de l'alumnat, il fut envoyé à la Martinique au mois de sep-

tembre 1892, et y resta 2 ans et demi, s'acquittant avec habileté de la surveillance de la division des petits, faisant un cours de catéchisme, quand la santé le lui permettait. Bon confrère et bon religieux, il cherchait à se rendre utile autant que le lui permettaient ses forces qui allaient en se consumant, et s'il souhaitait de recouvrer la santé, c'était pour pouvoir retourner dans sa chère Mission témoin de ses premiers travaux. Après avoir fait ses vœux de 5 ans, le P. Le Rouzic revint en France, s'illusionnant plus ou moins sur sa maladie, restant quelque temps au Saint-Cœur de Marie et dans sa famille. Quand il arriva à Notre-Dame de Langonnet, le 18 novembre 1895, on lisait déjà sur sa figure amaigrie l'arrêt de sa mort prochaine, et le médecin déclara qu'il n'avait, humainement parlant, aucun espoir de sauver la vie de notre cher confrère. N'ayant plus la force de dire la sainte messe, ce qui était pour sa piété un véritable sacrifice, il y assistait et y communiait. Cependant, il put toujours, non seulement se lever, mais même se promener dans les vastes corridors de l'abbaye et ne s'alita qu'au moment de rendre à Dieu son âme purifiée et embellie par tant de prières et de souffrances. Quatre jours avant sa mort, certaines paroles du médecin, rendues plus claires par une déclaration explicite du R. P. Supérieur, lui firent comprendre la gravité de son état.

Dès lors, il dit adieu à cette vie et, en quelques mots aussi édifiants que touchants, écrits de sa propre main, il annonça lui-même à sa chère famille la nouvelle qu'il venait d'apprendre et ne s'occupa plus qu'à préparer son âme à paraître devant Dieu. La pensée du jugement le préoccupait beaucoup; il avoua même qu'elle lui inspirait de la terreur; mais sa foi vive et sa confiance inébranlable en Marie lui rendaient bien vite le calme et la résignation. Après s'être une dernière fois purifié par le sacrement de pénitence et avoir reçu le saint Viatique avec une piété tendre, sur sa demande et entouré de la communauté, le dimanche soir, fête du Saint Cœur de Marie, refuge des pécheurs, il fut extrêmisé. Peu de moments après, il disait à un Père qu'il avait prié de rester auprès de lui :

J'avais bien peur avant, mais j'étais heureux pendant qu'on m'administrait; on sent bien que c'est un sacrement. Maintenant je ne

tiens plus à vivre, j'aime mieux mourir et aller au ciel que de vivre sur cette terre, même en bonne santé.

Il semblait que le bon Dieu n'exigeait de lui que ce *fiat mihi secundum verbum tuum*. En effet, la nuit commencée se passa tout entière sans qu'il eût le moindre repos, et le lundi 27 janvier, il continua à s'affaiblir, lorsque, vers dix heures, il dit à ceux qui l'entouraient : « Je meurs..., c'est la mort... ; les prières..., faites les prières. » Puis, élevant les yeux au ciel, il ajouta : « Mon Dieu, je vous aime, prenez-moi dans votre paradis... Jésus, Marie, Joseph. »

Ce furent ses dernières paroles, car, à peine les avait-il prononcées, qu'en pleine connaissance et sans agonie aucune, sa belle âme s'envolait dans le sein de Dieu. Ah ! qu'il avait raison de dire peu d'heures auparavant : « Le bon Dieu m'a fait une grande grâce en m'amenant ici ; que je suis heureux de mourir loin de ma famille et en communauté ! »

Deux jours plus tard, et après un service solennel, ses restes furent portés au cimetière de l'abbaye, où ils reposent avec tant de nos aînés qui y attendent le son joyeux de la trompette céleste, les appelant à la récompense de leurs travaux, de leurs peines et de leurs vertus. *Fiant novissima mea horum similia*. (Num. xxiii. 10.)

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Arrivées.** — Sont rentrés en Europe :

Au commencement de mars, à Lisbonne, le P. Giguelay, du Cunène, avec un séminariste de Huilla, M. Barros, venu pour entrer au noviciat ;

Le 13, le F. Narcisse, de la Cimbébasie ;

Le 29, à Marseille, le P. Meillorat, revenant de Maurice ;

Le même jour, les FF. Ephrem et Claudien, du Zanguebar, ce dernier obligé de rentrer pour son service militaire ;

Le 30 mars, à Lisbonne, le P. Lecomte, préfet apostolique de la Cimbébasie, et le P. Berthelot, du Cunène ;

Le 13 avril, à Marseille, Mgr Le Roy, vicaire apostolique du Gabon, avec le P. Duron, venant du Congo français, et les FF. Corneille et Darius, venant, le premier, de la Sénégambie, et le second, du Congo français. Après quelques jours passés

à Seyssinet, Mgr Le Roy est allé auprès de sa mère gravement malade.

Le 25 avril, à Saint-Nazaire, le P. Brunetti (Jules), supérieur de la communauté de Lima;

Le 25 avril également, à Lisbonne, le P. Antunès, supérieur de la mission du Cunène, et le F. Ricardo, de la Cimbébasie;

Le 28, à Marseille, le F. Anicet, de Nossi-Bé.

— Sont arrivés du Zanguebar, à la fin de l'année dernière, les PP. Sacleux et Delpuech (Emmanuel), dont les noms ont été omis par mégarde au bulletin de cette époque.

**Départs.** — Se sont embarqués : le 9 avril, à Saint-Nazaire, pour la Martinique, M. Zell, grand scolastique; le 10, à Marseille, le P. Ball, retournant au Zanguebar; le P. Cadoret, envoyé à Nossi-Bé, en remplacement du P. Poyer-Poulet qui l'avait remplacé lui-même à Mayotte;

Est parti, le 23 octobre 1895, pour le Cunène, le P. Wendling, précédemment en Portugal; il est chargé de la direction du séminaire diocésain de Huilla.

**Placements.** — Ont été envoyés : le 9 avril, à Seyssinet, M. Basler, novice-prêtre, en remplacement du P. Ball; le 14, à Knechtsteden, le F. Damarin, précédemment à Langonnet.

— Le Vicaire capitulaire de Nantes, ayant appris du Cardinal-Archevêque de Paris que nos évêques missionnaires devaient venir en France pour le Chapitre, s'est adressé à la Maison-Mère, sur l'avis de Son Eminence, afin d'obtenir l'un de ces évêques pour les confirmations. Mgr Carrie a accepté volontiers d'aller faire la première tournée, du 27 avril au 17 mai; il est parti pour Nantes le 25 avril. Mgr Le Roy doit aller au mois de juin achever ces confirmations et faire l'ordination qui a lieu le jour de la fête de saint Pierre. C'est une heureuse occasion de faire connaître la Congrégation et ses missions dans ce beau diocèse si fécond en vocations.

**Bulletins.** — Prière à nos chers confrères de la Sénégambie et de Sierra-Leone de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 30 avril 1896.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Chapitre général. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Portugal :** Porto. — Braga. — Cintra. — Formiga. — Campo-Maior. — *Notice :* P. Lepetitcorps. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

## MAISON - MÈRE

### CHAPITRE GÉNÉRAL

Comme nous l'avions annoncé au dernier *Bulletin*, les membres du Chapitre se sont réunis au Noviciat de Grignon. Quelques-uns, voulant profiter de cette occasion pour faire leur retraite annuelle, s'y étaient rendus dès le dimanche 17 mai ; les autres sont entrés en exercices le mercredi 20 mai.

Le soir même, a lieu une réunion préliminaire pour la vérification des pouvoirs de tous les capitulants. Le R. P. Vicaire général donne les noms des membres de droit, puis des délégués et de deux remplaçants. Voici, du reste, cette liste complète :

1° *A titre de membres du Conseil général ou de fonctionnaires généraux :* le R. P. Grizard, vicaire général ; les RR. PP. Corbet, assistant ; Libermann, Barillec, Huvétyts et Gerrer, consultants ; les PP. Hubert, préfet général des Frères ; Eschbach, procureur de la Congrégation à Rome ; Faugère, procureur général.

2° *A titre de supérieurs provinciaux, vice-provinciaux ou supérieurs de maisons principales :* Mgr de Courmont, provincial du Zanguebar ; Mgr Barthet, provincial de la Sénégambie ; Mgr Carrie, provincial du Congo français ; Mgr Augouard, provincial de l'Oubanghi ; Mgr Le Roy, provincial du Gabon ; les PP. Browne, provincial de Sierra-Leone ; Campana, provincial

du Bas-Congo; Lecomte, provincial de la Cimbébasie; Antunès, provincial du Cunène; Botrel, provincial d'Irlande; Eigenmann, provincial du Portugal; Acker, provincial d'Allemagne; Oster, provincial des États-Unis; Bertrand, provincial d'Haïti; Ditner, vice-provincial de Maurice; Prono, vice-provincial de la Martinique; Brennan, vice-provincial de la Trinidad; Jules Brunetti, supérieur de la maison principale du Pérou.

3° *A titre de supérieurs de communautés désignées par le Conseil dans les circonscriptions de France* : les PP. Jégou, supérieur de Notre-Dame de Langonnet; Spielmann, supérieur de Cellule; Riaux, supérieur de Merville.

4° *A titre de délégués* : les PP. Delaplace et Meillorat, délégués de la circonscription de Paris; Kuentz Aloïs, délégué de la circonscription de l'ouest de la France; Roserot et le Floch, de la circonscription du Nord; Stoffel Ignace et Epinette, du Midi; Hossenlop et Schaller, du Portugal; Pascal et Abiven, de la Sénégambie; Vœgtli Marc et Lejeune Léon, du Gabon; Willms et Murphy Jean, des États-Unis; Healy Laurent, d'Irlande; Bouleuc, du Congo français; Espinasse, du Bas-Congo; Rooney, du Cunène; Machon, du Zanguebar; Wenger, d'Haïti; Vanhaecke, de la Martinique.

5° *A titre de remplaçants*, choisis de l'avis du Conseil, pour remplacer des supérieurs régulièrement dispensés : le P. Hassler, remplaçant du P. Girard, supérieur de la Guadeloupe; et le P. Brunetti Antoine, remplaçant du P. Sylvand, supérieur du Para.

Après la proclamation de ces noms, le R. P. Grizard ajoute que nos constitutions permettant d'appeler au Chapitre d'autres Pères à vœux perpétuels dont les lumières seraient jugées utiles, le Conseil avait eu la pensée d'inviter à y prendre part le T. R. P. Emonet et le R. P. Collin, en raison de l'affectueuse reconnaissance que tout le monde conserve pour leur personne et leurs longs services; mais ces chers Pères, consultés à ce sujet, ont répondu que leur état de santé ne leur permettait point de répondre à cette invitation.

Le R. Père prononce ensuite une touchante allocution d'ouverture pour exhorter tous les Pères retraitants à se bien pénétrer de l'esprit de notre Vénérable Fondateur et de ses pieux successeurs, afin de faire l'œuvre de Dieu, dans la constitution de



l'administration générale de la Congrégation et dans les travaux si importants du Chapitre, et termine ainsi :

« La devise de notre saint fondateur se résume, on le sait, en ces mots de son testament spirituel : *Dieu seul... Ferveur, charité, sacrifice!* Celle du P. Schwindenhammer, ce sont ces paroles gravées sur son portrait : *Gardez la règle et la règle vous gardera* ; et celle du P. Levavasseur, ces mots inscrits sur sa photographie : *Jésus aimé comme il aime*. Tous les trois, du haut du ciel, ont les yeux sur nous, en ce moment surtout si important pour la Congrégation. Soyons toujours fidèles à suivre leurs enseignements et leurs exemples. »

Pendant la retraite, il y avait deux réunions par jour, l'une à 9 heures 1/2 et l'autre à 5 heures, où se faisait en commun une lecture des *Instructions aux Missionnaires* de notre Vénérable Père ; aux repas, on lisait ses *Lettres spirituelles*.

Le samedi 23 mai, à 2 heures, premières vêpres de la Pentecôte, chantées par Mgr Augouard, assisté des PP. Campana et Espinasse.

A 3 h. 1/2, première réunion du Chapitre. Sont nommés secrétaires : les PP. Prono et Le Floch ; scrutateurs : les PP. Roserot et Kuentz ; réglemентаire : le P. Antoine Brunetti. Lecture est donnée du réglemентаire et des constitutions relatives à la tenue du Chapitre général.

Le R. P. Eschbach s'acquitte d'un mandat qu'il avait reçu du Cardinal-Préfet de la Propagande :

« Je vous charge, lui avait dit Son Eminence, de faire savoir de ma part aux capitulants combien je suis heureux de voir les sentiments qui animent les membres de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, leur esprit de zèle et de dévouement, surtout dans les Missions, et leur parfaite docilité à suivre les enseignements du Saint-Siège. Je leur envoie à tous une bénédiction spéciale pour attirer sur eux les dons de l'Esprit-Saint. »

Ces consolantes paroles ont été un précieux encouragement pour tous.

A 5 h. 1/2, on se rend à la chapelle pour la prestation du serment capitulaire.

La retraite est clôturée par le salut du Saint-Sacrement.

Le dimanche de la Pentecôte, grand'messe à 9 heures, chantée

par Mgr Carrie, assisté des PP. Antunès et Ernest Lecomte.

A 10 heures 1/2, réunion de tous les capitulants pour l'élection du nouveau Supérieur général. Les suffrages se portent sur Mgr Le Roy, évêque d'Alinda, vicaire apostolique du Gabon.

Monseigneur prend la présidence. Mais, conformément à ce qui a été décidé par le Conseil et approuvé par le Chapitre, on attend, pour proclamer sa nomination, qu'elle soit confirmée par Rome.

Immédiatement, un télégramme rendant compte de l'élection est envoyé au Saint-Père par l'intermédiaire du Cardinal-préfet de la Propagande (1).

A 2 heures, vêpres solennelles de la Pentecôte célébrées pontificalement par Mgr Le Roy, assisté des PP. Campana et Lejeune.

A 3 h. 1/2, réunion du Chapitre à l'effet d'élire les assistants et les consultants. Sont nommés membres du Conseil : les RR. PP. Libermann, Corbet, Grizard, Eigenmann, Gerrer et Vanhaecke. Elus ensuite : le R. P. Grizard, premier assistant, et second assistant, le R. P. Vanhaecke.

Le lundi matin 25, Mgr Le Roy donne connaissance du projet des travaux du Chapitre, élaboré par le précédent Conseil. Chaque membre est en outre invité à faire par écrit les motions qu'il jugerait utiles. Les travaux d'examen sont répartis entre cinq commissions, présidées chacune par un des consultants. Chaque commission nomme un de ses membres pour faire un rapport écrit de ses travaux. De plus, une commission centrale composée du président, du secrétaire et d'un membre de chaque commission, est instituée pour examiner à nouveau et plus mûrement certaines questions plus importantes.

Le soir, à cinq heures, réunion générale à la chapelle. Le

(1) Avant son départ de Rome, le R. P. Eschbach était allé voir le Cardinal-Préfet, pour le prier de vouloir bien confirmer par dépêche l'élection du futur Supérieur général. Son Eminence lui fit remarquer que, par suite d'un nouveau décret du Saint-Office, cela ne pouvait se faire, le Saint-Siège exigeant désormais un rapport écrit et détaillé de l'élection avant de la confirmer. Mais le P. Eschbach lui ayant représenté quel inconvénient il y aurait pour les Pères de rester ainsi plusieurs jours sans pouvoir délibérer, Son Eminence fit part de cette difficulté au Saint-Père, qui lui dit : « Qu'on envoie alors un télégramme un peu étendu et donnant les renseignements voulus. » Aussitôt, le Cardinal se rendit en personne au séminaire français, pour annoncer au P. Eschbach cette heureuse solution. C'est donc grâce à son obligeante intervention que l'on a pu connaître la réponse de Rome le lendemain de l'élection.

R. P. Premier Assistant donne lecture d'un télégramme arrivant de Rome et ainsi conçu : *Beatissime Pater, electionem novi Superioris generalis confirmat eique et Congregationi amantissime benedicit.* M. CARD. RAMPOLLA. Le Saint-Père confirme l'élection du Supérieur général et le bénit ainsi que la Congrégation très affectueusement.

On chante le *Veni Creator*, puis Monseigneur vient s'agenouiller devant le tabernacle entr'ouvert, lit à haute voix la profession de foi de Pie IV et prête serment, conformément aux Constitutions. Les Capitulants, ainsi que tous les Pères et les Frères présents à Grignon, vont à leur tour prêter serment au nouvel élu en ces termes : *Monseigneur et Très Révérend Père, je vous promets respect et obéissance comme au représentant de Notre-Seigneur.*

Ajoutons que le R. P. Emonet avait eu la délicate attention de se rendre à Grignon pour faire lui-même, le premier de tous, serment d'obéissance à son successeur.

Le mardi et les jours suivants, on travaille sans relâche. Outre les séances particulières des commissions, il y avait chaque soir assemblée générale pour discuter les rapports des commissions.

Enfin, le dimanche de la Trinité, après la grand'messe, on fait lecture des décisions capitulaires à soumettre à l'approbation du Saint-Siège.

A deux heures, réunion pour signer ces actes et rédiger une adresse au Saint-Père. Monseigneur clôture le Chapitre par quelques paroles du cœur, et termine à peu près en ces termes :

« Avant, mes chers Pères, de nous disperser dans le monde, d'où nous sommes venus, nous avons encore à remplir un devoir de piété filiale. Et je suis sûr de répondre aux vœux du Chapitre et de la Congrégation en considérant toujours notre très cher et très Rév. P. Emonet comme notre Supérieur général : le Supérieur de la prière et du sacrifice. Nous lui devons tout notre cœur et nous le lui donnons, parce qu'il nous a donné tout le sien.

« Et maintenant, marchons ! Du haut du ciel, le Vénérable Père, nos premiers Supérieurs, nos saints missionnaires nous regardent et nous entendent. Soyons dignes d'eux... »

Les résultats de ces importantes délibérations seront ultérieu-

rement promulgués. Ce que nous pouvons dire dès à présent avec consolation, c'est que tout s'y est passé de façon à réaliser de la manière la plus parfaite notre belle devise : *Cor unum et anima una*.

Notre nouveau et cher Supérieur général a présidé et dirigé ces travaux avec un tact, une clarté de vues et une finesse d'esprit qui ont fait l'admiration de tous.

Nous n'avons pas à faire ici son éloge. Citons seulement quelques appréciations. D'abord, celle du Très Révérend et cher P. Emonet :

« Mgr Le Roy est de ceux dont il est dit dans l'Écriture : *In fide et lenitate sanctum fecit illum*. En effet, il a la foi vive et le zèle ardent des apôtres, l'aménité de caractère, la droiture de vues et la science variée d'un saint François de Sales. »

Voici en quels termes *la Semaine religieuse*, organe officiel de l'archevêché de Paris, annonce cette élection (n° du 30 mai 1896.)

Le R. P. Emonet, supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit, ayant été, comme on sait, forcé par la maladie à se démettre de sa charge, les membres délégués de cette Société se sont réunis, dimanche dernier, en assemblée capitulaire, pour procéder à l'élection de son successeur, et ont porté leurs suffrages sur l'un de leurs Evêques missionnaires, Mgr Le Roy, vicaire apostolique du Gabon.

Né à Saint-Sénier-de-Beuvron (Manche), le 19 janvier 1854, le nouvel élu fut ordonné prêtre le 10 août 1876. Après deux années d'apostolat dans l'Inde, il passa à la côte orientale d'Afrique. C'est là que le zélé missionnaire a composé une série de travaux remarquables : *A travers le Zanguebar*; *Sur terre et sur l'eau*; *D'Aden à Zanzibar* et *au Kilima-Ndjaru*. Ces attachantes relations de voyages, illustrées par le crayon habile de l'auteur, ont rendu son nom populaire parmi le public catholique.

En 1892, Mgr Le Roy fut nommé Evêque titulaire d'Alinda et vicaire apostolique du Gabon. Pendant ces dernières années, il a dirigé cette importante mission avec un zèle apostolique et un talent administratif incontestables. Il ne pouvait donc être fait un meilleur choix pour donner un successeur au R. P. Emonet, dont le supérieurat, des plus féconds, avait, en quinze années, plus que doublé les œuvres de son Institut.

Le journal *la Croix*, de son côté, après avoir fait part à ses lecteurs de cette nomination, ajoute :

\* \* \*

Nous sommes heureux d'apprendre cette nouvelle qui réjouira tous les amis de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie.

Mgr Le Roy est un des amis de *la Croix* et nous l'avons suivi avec admiration dans ses travaux apostoliques au Gabon. Homme d'une intelligence rare, d'un zèle ardent, il unit les qualités les plus variées de l'esprit et du cœur; il est apôtre et se dévoue constamment aux âmes; il est savant et prend sur ses nuits le temps de rédiger des travaux scientifiques. Il est artiste et littérateur, et nos lecteurs ont goûté les fruits de son imagination vive et agréable.

Bénie soit la bienheureuse Vierge Marie qui donne à ses enfants un supérieur si apostolique et si distingué.

*L'Univers, le Monde, la Vérité, le Moniteur, le Figaro, la Libre parole, le Soleil, les Missions catholiques, etc., etc.,* ont également annoncé cette nouvelle en termes des plus sympathiques et qui montrent bien avec quelle faveur elle a été généralement accueillie. *Ad multos annos!*

## ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis :

### Aux vœux perpétuels :

Le P. LE MINTIER DE LA MOTTE-BASSE, du Congo français (5 mai 1896).

### A la profession :

A CINTRA, LE 3 MAI :

Les FF. EUGENIO Rodrigues-Domingos, né le 25 septembre 1876, à Lomar, diocèse de Braga;

ANGELO Bicho-Manoel, né le 30 avril 1877, à Reboloza, diocèse de Guarda;

CARLOS de Souza José, né le 22 janvier 1875, à Cervaès, diocèse de Braga.

### A l'oblation :

COMME NOVICE-CLERC, A CINTRA, LE 3 MAI :

M. BARROS DA SILVA LUIZ, du dioc. d'Angola, pat. de rel. Saint-Pierre-Claver.

COMME SCOLASTIQUES, A MERVILLE, LE 19 MARS, MM. :

BUNEL Gaston, du dioc. de Séez, pat. de rel. St-Paul de la Croix;  
TRANQUILLI Tranquillino, de Rome, pat. de rel. Joseph-Adelin.

A CELLULE, LE 26 AVRIL, MM. :

HERMANN Joseph, du d. de Strasbourg, p. de r. St-François-Xavier;  
GALLOT Mathieu, du d. de Lyon, pat. de rel. St-François-Xavier;  
ALQUIER Paul, du dioc. d'Albi, pat. de rel. Saint-Jean;  
BERNHARD Paul, du dioc. de Rottenbourg, pat. de rel. St-Joseph;  
DISSLER Albert, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St-Joseph;  
RANQUE Louis, du dioc. de Chambéry, pat. de rel. St-Pierre;  
GWISS Julien, du dioc. de Strasbourg, pat. de rel. St-Auguste;

A CHETILLY, LE 6 MAI, MM. :

TRUTTMANN Jérôme, du d. de Strasbourg, pat. de r. St-Joseph;  
THURIAF Marie-Guhur, du dioc. de Vannes, pat. de r. St-Roch.

COMME NOVICES-FRÈRES, A CINTRA, LE 3 MAI, LES POSTULANTS :

GONÇALVES Antonio-Martins, en religion *F. Baltasar*;  
RIBEIRO Antonio, en religion *F. Eusebio*;  
PIRÈS José, en religion *F. Fulgencio*;  
FAUSTINO Francisco, en religion *F. Christovão*;  
D'ALMEIDA Fortunato-José, en religion *F. Gonçalves*.

## COLLÈGE SAINTE-MARIE, A PORTO

AVRIL 1894. — MAI 1896.

1. Personnel. — 2. Elèves. — 3. Réforme de l'instruction. — 4. Examens. —
5. *Te Deum*. — 6. Dispositions favorables de la presse. — 7. Promenades.
- 8. Fêtes religieuses. — 9. Réception faite à Sa Grandeur le Nonce de Lisbonne. — 10. Visites.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, voici les changements survenus dans notre personnel : le P. Rulhe nous a quittés pour prendre la direction du scolasticat de la Fôrmiga ; sur les instances réitérées de Mgr de Courmont, demandant pour Zanzibar un Père allemand, sachant le portugais, le P. Haberkorn est parti pour cette Mission ; le P. Souza, de retour d'Afrique, a été placé ici et, enfin, le P. Dargnat a été détaché de la communauté de Braga et nommé économiste à Porto.

2. — Le nombre de nos élèves pensionnaires a suivi une

marche ascendante jusqu'à cette année, où il a atteint le chiffre de 90, auquel il faut joindre de 60 à 70 externes. Il est regrettable que, faute de place, nous ne soyons pas en mesure de satisfaire aux nombreuses demandes d'admission qui nous arrivent de tous côtés. Rien ne montre plus clairement l'estime dans laquelle on tient le collège et notre système d'éducation, que les efforts que l'on fait et les hautes protections auxquelles on a souvent recours, pour obtenir l'entrée d'un enfant dans notre maison. Puisse le bon Dieu nous procurer les moyens de développer notre œuvre en proportion des besoins de cette grande ville et la rendre digne de la confiance que nous témoignent les familles.

3. — La manie des changements et des réformes existe en ce pays aussi forte que partout ailleurs: elle s'exerce principalement sur l'instruction publique. Cette année encore a vu naître une réforme radicale dans les études. Le dernier programme était remarquable par le morcellement des matières et la multiplicité des examens, chaque élève devant en passer trois ou quatre annuellement au cours de ses classes. Tout à coup, le conseil de l'instruction publique de Lisbonne s'est épris d'un engouement sans bornes pour le système allemand, et a germanisé nos programmes sans songer peut-être suffisamment à la différence des coutumes, des mœurs et du caractère des deux nations. Désormais, à la fin des humanités, il n'y aura qu'un examen embrassant toutes les matières et répondant à peu près au baccalauréat français.

La disparition de l'ancienne organisation ne nous laisse pas de grands regrets. Avec la nouvelle, il pourra y avoir place pour une éducation littéraire plus sérieuse et plus étendue, dès que nous n'aurons plus sous les yeux le spectre de l'examen annuel. Ajoutons que pendant trois ou quatre ans, nos élèves qui ont commencé les cours d'après l'ancien système, seront soumis aux mêmes examens, car la réforme n'est applicable qu'à ceux qui viennent d'entrer dans l'instruction secondaire.

Malheureusement, la liberté d'enseignement, qui était jusqu'ici pleine et entière, a subi de graves atteintes. A l'avenir, pour enseigner, il faudra être muni d'un diplôme de quelque une des facultés de l'Université ou des autres Ecoles supérieures. On exigera des prêtres le cours du lycée, que très peu possèdent, ce

qui les exclura du professorat. Cependant la loi n'a pas d'effet rétroactif ; nos Pères et nos Grands Scolastiques pourront continuer à professer, mais seulement les matières qu'ils ont déjà enseignées. Nous avons dû aller à la préfecture nous faire inscrire et spécifier les matières pour lesquelles nous avons préparé des enfants aux examens. L'on peut voir facilement combien cette loi, si elle n'est pas modifiée, nous créera, dans peu d'années, de difficultés pour le recrutement de notre personnel enseignant.

4. — Le résultat des examens des deux dernières années n'a pas été moins bon que par le passé, comme le prouvent les chiffres suivants :

En 1894, sur 144 examens, nous avons obtenu 123 approbations, et en 1895, sur 130 élèves présentés, 110 ont réussi. C'est pour nous d'autant plus consolant, que ces succès, loin d'être dus à la partialité, ainsi que cela arrive trop fréquemment pour d'autres, sont remportés à la pointe de l'épée, malgré l'hostilité de l'un ou de l'autre des examinateurs.

5. — Comme on le sait, le scolasticat de la Fôrmiga a été fondé, en octobre 1894, dans un ancien couvent d'Augustins, à 2 lieues environ de Porto. Il est bien situé, au milieu de grands bois de pins, dans un endroit assez pittoresque, et c'est pour nous un charmant but de promenade. Aussi, les jours de congé, ne manquons-nous pas d'aller de temps en temps visiter ces chers confrères.

Il y a un mois, nos élèves s'y sont rendus en corps pour y chanter un *Te Deum* en action de grâces des victoires et de l'heureuse issue de la dernière expédition portugaise au Mozambique. Nous avons été accompagnés des jeunes gens de l'Officine Saint-Joseph, dirigée par notre excellent ami, M. l'abbé Sébastien de Vasconcellos, dont la fanfare a joué à la gare de Porto et sur le parcours. A la belle église de la Fôrmiga, l'abbé de Vasconcellos a prononcé une patriotique allocution qui a remué profondément son auditoire.

En rendant compte de cette imposante cérémonie, les journaux de Porto et de Lisbonne ont parlé dans les termes les plus élogieux des travaux de nos vaillants missionnaires.

6. — D'ailleurs, notre chère Congrégation devient de plus en plus connue et estimée en Portugal. Nous en sommes redevables



en grande partie à la presse et tout particulièrement au *Correio Nacional*. Ce journal catholique de Lisbonne, l'organe de l'épiscopat, ne laisse échapper aucune occasion de parler de nos missions portugaises. Son principal rédacteur, tout dévoué à nos missions, vient d'être élu député, ce qui le mettra à même de nous rendre encore de plus grands services.

Il existe à Lisbonne une autre publication fondée par le P. Rooney, procureur de nos missions, dans le but de faire connaître nos œuvres d'Afrique. C'est une revue mensuelle intitulée : *le Portugal en Afrique*. En juillet dernier, cette revue a fait paraître aux frais du gouvernement deux numéros en français portant la traduction de morceaux remarquables, dus à la plume des plus célèbres africanistes portugais, et ornés de photographies et de cartes. Ils étaient destinés au congrès international de géographie de Londres.

7. — Aux jours de dur labeur que réclame la préparation des examens, succèdent certains jours de délassement pour le corps, parmi lesquels il faut surtout compter ceux des grandes promenades.

Il y a deux ans, nous en avons fait une à Aveiro, ville située à 60 kilomètres, et surnommée la *Venise portugaise*, à cause des divers canaux qui la sillonnent. Nous y avons été admirablement reçus, au bruit des fusées, au son des musiques de la ville, par le maire et par les principales autorités. Pour que la fête fût complète, on a donné congé aux élèves du lycée. La promenade en barque, sur le canal, a été le « clou » de la journée. A la gare, le soir, outre les élèves des lycées et des collèges, il y avait une députation d'étudiants de l'université de Coïmbre. Les vivats au collège Sainte-Marie, à la congrégation du Saint-Esprit ne tarissaient pas; c'était un vrai délire, au point que des étudiants ont hissé sur leurs robustes épaules l'un de nos collègues et l'ont porté en triomphe.

Pour la grande promenade de l'an dernier, il y a eu fusion des deux collèges de Braga et de Porto. Le but était Vianna, à 80 kilomètres au nord du royaume. Les Sœurs de Saint-Joseph ont bien voulu mettre à notre disposition leur belle et vaste propriété. Les mêmes scènes d'enthousiasme se sont reproduites, surtout de la part des élèves du lycée, qui ont également obtenu un congé. Le défilé de nos élèves dans les rues de la

ville, revêtus du même costume, précédés de deux fanfares, marchant au pas militaire, sous les ordres de leur professeur de gymnastique, a produit sur la population la meilleure impression.

8. — Nous tâchons aussi de donner le plus d'éclat possible aux grandes solennités religieuses, et surtout à la *première communion* et à la fête de *l'Immaculée-Conception*, sous le vocable de laquelle est placé notre collègue. Nos chers élèves, qu'anime toujours, grâce à Dieu, un excellent esprit, s'y préparent avec un véritable enthousiasme.

Le 8 décembre, nous avons une séance littéraire et musicale. C'est une occasion pour nos petits musiciens d'y montrer leurs progrès, en y exécutant des morceaux sur le violon, sous la direction de M. Seabra, le maître de musique du 18<sup>e</sup> régiment d'infanterie, et sur le piano, sous la direction de M. Paiva, l'un des pianistes les plus distingués de la ville. Le R. P. Provincial clôt ces séances par un discours de circonstance, toujours bien goûté de notre jeune auditoire.

9. — Parmi les visites, nous devons mentionner, en premier lieu, celle que nous a faite, en mai 1894, Sa Grandeur le Nonce de Lisbonne, lors de son voyage à Braga, à l'occasion du grand pèlerinage national à la Vierge de Sameiro.

Dès que le train qui l'amène est annoncé, il est salué de la forteresse du Pilar par les coups de canon réglementaires. De la gare à notre collègue, sa voiture est escortée par un piquet de cavalerie. Il est suivi de Mgr l'Evêque de Coïmbre, de Mgr Quesada, de Mgr Giovanni, de plusieurs autres notabilités ecclésiastiques et du P. Rooney.

Dans nos cours, superbement pavoisées, stationnait une garde d'honneur formée par un bataillon du 18<sup>e</sup> de ligne. Tout l'état-major était présent avec le gouverneur militaire, le général Chaby. Après la messe du Nonce, a lieu le déjeuner auquel assistent les prélats, tous les officiers supérieurs, et pendant lequel se fait entendre la musique du 18<sup>me</sup>. Au dessert, les toasts les plus enthousiastes sont portés au Saint-Père, à la famille royale, à l'armée, aux Missions, etc., etc. Avant le départ de Sa Grandeur, le R. P. Provincial, dans une chaleureuse allocution, fait ressortir la grandeur du rôle de la Papauté dans le monde et proteste de notre attachement au Saint-Siège et à l'Église. Dans sa réponse, Mgr Jacobini nous remercie de

notre bienveillant accueil, fait l'éloge de notre Congrégation, de nos œuvres, et félicite nos élèves de l'éducation religieuse et soignée qu'ils reçoivent.

Voilà sans nul doute une fête qui restera profondément gravée dans le souvenir de nos enfants.

10. — Nous ne devons pas oublier les visites si agréables de plusieurs de nos confrères : du R. P. Libermann, du P. Bernard, des PP. Parissier, Muraton et Dissard. Le P. Antunès, lors de son dernier séjour, a fait, en compagnie du R. P. Provincial, dans plusieurs diocèses, une petite tournée qui, nous l'espérons, sera profitable aux intérêts de nos Missions.

Enfin, Mgr Castro, ancien évêque de Loanda et actuellement évêque de Lamego, diocèse voisin du nôtre, a daigné nous honorer deux fois de sa visite, afin de manifester sa sympathie pour notre Congrégation et son admiration pour nos vaillants missionnaires qu'il a connus autrefois et qu'il a pu apprécier de près. Ce sont là de précieux encouragements qui nous soutiennent au milieu de nos difficultés et de nos épreuves.

---

## COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A BRAGA

AVRIL 1894. — MAI 1896.

1. Départs. Arrivées. Personnel de la Communauté. — 2. Réforme de l'instruction secondaire. — 3. Nombre des élèves. Anciens élèves. — 4. Piété au collège. Congrégations dans les divisions. — 5. Fêtes de premières communions. — 6. Examens; difficultés; succès. — 7. Fêtes nationales; D. Henrique; saint Antoine de Padoue. — 8. Excursion à Vianna do Castello. — 9. Installation de la lumière électrique au collège. — 10. Départ des petits scolastiques. — 11. Chorale des élèves. — 12. Visites de Mgr Jacobini, de Mgr Brito. Pèlerinage au Sameiro. — 13. Ministère extérieur. — 14. Santé. Mort du F. Egidio. — 15. Habit de la Congrégation.

1. — Le développement progressif de nos œuvres en Portugal a nécessité quelques changements dans le personnel de la Communauté, depuis la publication de notre dernier *Bulletin*. C'est d'abord le P. Viseux qui, après quelques années de repos passées au milieu de nous pour refaire ses forces épuisées par le soleil africain, s'est envolé de nouveau vers sa chère Mission d'Angola; c'est ensuite le P. Dargnat, que la sainte obéissance a appelé au collège Sainte-Marie de Porto, au grand regret de tous ceux qui l'ont connu ici, professeurs et élèves; puis le

P. Wendeling, qui a accompagné le petit scolasticat lors de sa translation à la Formiga; enfin le P. Sylvand nous a quittés tout récemment pour aller prendre la direction du collège de Bélem, au Para, fonction à laquelle, d'ailleurs, l'ont bien préparé dix années de travaux incessants dans notre Communauté.

Pour compenser ces départs, la Maison-Mère nous a envoyé successivement les PP. Cusin, Erhard (Léon) et Coffey, de telle sorte qu'aujourd'hui notre personnel se compose de huit Pères, en comptant les trois confrères nommés ci-dessus : le P. Thomas Hossenlopp, supérieur; le P. Kempf, professeur de sciences naturelles, physique, chimie et mathématiques supérieures; le P. Girollet, économiste; le P. Blériot, préfet général du collège, et le P. Fonseca, préfet et professeur de l'instruction primaire. Nous avons aussi huit Frères et six grands scolastiques pour nous aider dans les travaux si compliqués de la direction du collège; ce sont les FF. Irénée, Acace, Francisco, Fernando, Vicente, Gaetano, Abel et Diniz; puis MM. Raphael, Schmitt, Robert, O'Reilly, Cardona et Sudre. C'est un personnel excessivement réduit et bien insuffisant pour une œuvre dans le genre de la nôtre; aussi sommes-nous tous surchargés de travaux et nous voyons-nous encore dans la dure nécessité d'avoir recours à six professeurs de la ville pour faire face aux besoins du moment et pour nous conformer aux exigences d'une nouvelle réforme de l'instruction secondaire.

2. — En effet, le 14 août 1895, un décret dictatorial, émané du ministère de l'intérieur, est venu opérer une réforme radicale dans les programmes universitaires. On est allé chercher en Allemagne, pour l'acclimater en Portugal, un plan général d'études, bien supérieur, dans son ensemble, au système en usage chez nous depuis 1889; mais, malheureusement, on lui a adapté une série de règlements perfidement maniés et remaniés par une commission (savante), nommée à cet effet, de telle sorte que ce nouveau décret peut être considéré comme la condamnation à mort de l'enseignement libre dans notre pays. C'est là qu'on peut voir la main néfaste de la franc-maçonnerie portugaise qui, ici, bien plus qu'on ne le pense communément, exerce son œuvre diabolique avec une hypocrisie vraiment infernale. Désormais, de par la loi, des brevets officiels sont exigés de tout individu, non seulement pour être le directeur,

mais même pour être le plus simple professeur du dernier collège du royaume; évidemment, c'est le gouvernement seul qui a le monopole de ces brevets, et, comme il se garde bien de donner la reconnaissance officielle aux examens passés dans les séminaires diocésains, il s'ensuit tout naturellement que, par une odieuse supercherie, le clergé tout entier a été éliminé de l'enseignement secondaire. En outre, la nouvelle loi est tellement remplie de mesures vexatoires à l'endroit des collèges libres, qu'elle ressemble beaucoup plus à un code pénal qu'à une réforme de l'instruction publique. Comme nous l'a fait remarquer si justement le R. P. Provincial : « C'est l'épée de Damoclès suspendue sur nos têtes. » Que deviendra notre œuvre sous ce régime draconien?... Pour le moment, nous ne pouvons faire que des conjectures plus ou moins fondées; mais, confiants dans notre divin Protecteur, nous espérons bien que le collège du Saint-Esprit, habitué à la lutte depuis sa fondation, saura encore résister à ce nouvel assaut de l'enfer. En attendant, pour la présente année scolaire, la nouvelle réforme n'a force de loi que pour les élèves de première année; or, tandis que le lycée de Braga recevait à peine 11 élèves dans ses murs pour leur inoculer les bienfaits du nouveau système, nous en inscrivions 40 sur nos registres.

3. — A cette occasion, nous sommes heureux de constater que le nombre de nos élèves qui, pour différentes raisons, avait sensiblement diminué pendant ces dernières années, est remonté aujourd'hui au chiffre de 264 dont 166 internes. Presque tous nos jeunes gens se destinant aux carrières libérales, nous cherchons avant tout à leur inculquer les vrais principes religieux qui en feront plus tard de bons chrétiens, capables même, à l'occasion, de prendre une part active aux luttes de la vie, pour faire sentir leur salutaire influence dans la direction des affaires du pays. Après plus de vingt ans de fatigues et de travaux continuels, nous commençons à voir d'une manière sensible le résultat de nos efforts. C'est ainsi que bon nombre de nos anciens, après avoir pris leurs grades à l'Université, occupent déjà dans la société des positions très avantageuses et fort remarquées, comme prêtres, médecins, avocats, etc. L'un d'entre eux, actuellement gouverneur civil de Braga, est, par le fait, la première autorité administrative de tout notre district; un

autre vient d'être élu député aux Cortés, lors des dernières élections législatives; un troisième est même arrivé, après de brillants examens, à occuper une chaire de la faculté de médecine de Coimbra. Tous ces jeunes gens conservent en général un très bon souvenir de leurs anciens directeurs et nous sommes toujours avec eux dans d'excellentes relations. A l'instar de ce qui existe dans plusieurs de nos collèges, nous avons pensé à établir ici une *Association d'anciens élèves* : cette idée, encore à l'état de projet, aura, nous l'espérons, sa réalisation dans un avenir peu éloigné.

4. — La piété est toujours en grand honneur au collège, et les sacrements sont fréquentés avec une assiduité vraiment consolante; ce qui ne contribue pas peu à obtenir ce précieux résultat, ce sont les congrégations pieuses établies dans chaque section. Cette année, les élèves de la division des grands, sur l'initiative des Congréganistes de la Sainte-Vierge, se sont cotisés entre eux pour acheter une statue de la Sainte Vierge et lui ériger un autel dans leur salle d'étude; dès le second jour, la souscription avait atteint la somme de 350 francs. Chez les moyens, il y a longtemps que la dévotion à saint Joseph est à son apogée : les effets en sont merveilleux sous tous les rapports. Dans la division des petits, la congrégation des Saints-Anges est on ne peut plus fervente : fondée il y a huit ans, elle produit des fruits de salut vraiment admirables. En 1895, les petits ont aussi ouvert une souscription qui leur a permis d'acquérir une statue de l'Ange gardien, véritable chef-d'œuvre qui orne leur salle de classe.

5. — Nous tâchons toujours de rehausser autant que possible nos fêtes de premières communions : l'an dernier, c'est un des professeurs du grand séminaire qui a bien voulu donner le sermon de circonstance; cette année, le P. Supérieur a confié ce soin à un Franciscain, le P. Manuel das Chagas, orateur très renommé dans le pays. Hélas! C'est dans ces occasions surtout que nous sentons bien vivement le manque d'une vaste chapelle où nous pourrions célébrer nos offices avec toute la solennité désirable; pour le moment, nous n'avons encore qu'un oratoire où nos élèves peuvent à peine tenir.

6. — Au point de vue des études et des succès aux examens, nous sommes obligés de confirmer ce qui a été dit dans les

précédents bulletins. MM. les professeurs du lycée ayant la charge délicate d'examiner avec la même bienveillance, de juger avec la même équité leurs élèves et les nôtres, il en est résulté tout naturellement des différences notables dans la manière de traiter les uns et les autres. Plus d'une fois déjà, les journaux eux-mêmes ont protesté contre ce système abusif dont nous sommes toujours les victimes; pour nous, ce qui nous a peiné davantage, c'a été de voir que, parmi les examinateurs les plus hostiles à notre cause, il s'en est trouvé plusieurs qui, par la classe à laquelle ils appartenaient, auraient dû être les premiers à nous favoriser. Quoi qu'il en soit, et malgré tout ce qui a été tenté contre nous, de tous les collègues qui ont envoyé leurs élèves devant les jurys de l'Académie de Braga, c'est encore le nôtre qui occupe le premier rang par le nombre d'*approvações* obtenues. Voici celles des trois dernières années :

|        |      |         |                   |
|--------|------|---------|-------------------|
| 1893 = | 234, | dont 12 | avec distinction. |
| 1894 = | 257, | — 21    | —                 |
| 1895 = | 259, | — 19    | —                 |

7. — Toutes les fois que les circonstances nous le permettent, nous prenons part aux différentes fêtes nationales, soit pour honorer le mérite où il se trouve, soit pour montrer notre patriotisme de bon aloi : c'est ainsi qu'en mars 1894, nous avons accordé, sous certaines conditions, trois jours de congé à nos élèves pour leur permettre d'assister aux fêtes mémorables qui se sont célébrées à Porto, en commémoration d'un grand chrétien et d'un intrépide navigateur, l'immortel infant D. Henrique, dont on solennisait le cinquième centenaire. Cette année, également, nous nous sommes mis en fête pour honorer la mémoire sept fois séculaire de saint Antoine de Padoue, que le Portugal considère avec un légitime orgueil comme une de ses plus grandes gloires. A l'occasion de ces deux fêtes, le gouvernement avait autorisé pour un temps déterminé une émission spéciale de timbres-poste relatifs à nos deux héros : cette particularité a fortement émotionné les amateurs de collections de timbres; mais dans la dernière circonstance, on a beaucoup remarqué l'anomalie dans laquelle est tombé un gouvernement qui, d'une part, exalte les qualités et les œuvres d'un saint, et, de l'autre, nie encore le droit d'existence aux ordres religieux qui produisent de telles merveilles.

8. — Selon une tradition déjà ancienne, et pour récompenser la bonne conduite et l'application de nos élèves, nous leur accordons chaque année, pendant la bonne saison, le plaisir d'une excursion en chemin de fer, excursion à laquelle nous donnons tout l'éclat possible. Cette année, comme l'an dernier, le R. P. Provincial, d'entente avec le P. Supérieur, a fait coïncider la grande promenade du collège Sainte-Marie avec la nôtre, de sorte que, les deux collèges réunis, ayant un train spécial à leur disposition, sont allés faire une visite d'honneur aux paisibles habitants de Vianna do Castello : Il fallait voir l'air martial de nos 200 jeunes gens, revêtus de leur bel uniforme galonné d'or, marchant au pas comme de vrais soldats, aux sons joyeux de deux fanfares qui, en quelques minutes, mirent en émoi tous les habitants de la vieille cité! Lorsque nous nous présentâmes devant la forteresse de la ville, le pavillon national s'abaissa majestueusement pour saluer notre drapeau, et le brave commandant du fort, tout interdit à la vue de cette manifestation d'un nouveau genre, sans doute plus habile à manier l'épée que la parole, put à peine balbutier quelques mots de réponse à un petit discours tout vibrant de patriotisme qu'on lui adressa sous forme de remerciements. Pendant cette promenade, nous avons été très sensibles aux nombreux témoignages de sympathie dont nous avons été l'objet de la part de tout le monde; mais nous avons surtout remarqué les étudiants du lycée de Vianna qui nous ont fait une véritable ovation; d'ailleurs, à Braga même, nos relations avec les lycéens sont très cordiales, et cette année, le 1<sup>er</sup> décembre, fête de l'*Indépendance nationale*, lorsque nous nous rendions à la cathédrale pour assister au *Te Deum* d'usage, les étudiants qui nous attendaient au passage se sont mis à notre tête, à l'aller et au retour, transformant ainsi notre promenade en une véritable marche triomphale à travers les rues de la ville.

9. — Depuis trois ans, Braga, la troisième ville du royaume, est éclairée à l'électricité, mais ce n'est pas sans peine que la Compagnie a pu installer ses nouveaux appareils : par intérêt et par esprit de parti, nos édiles firent tout ce qui était en leur pouvoir pour faire annuler le contrat signé par leurs prédécesseurs... Mais tout vint échouer devant le droit et la justice : aujourd'hui, donc, la *Société d'Électricité du nord du Por-*



*tugal* fournit sa lumière à la ville et aux particuliers. Après avoir attendu pendant deux ans que l'expérience vint montrer si l'entreprise était sérieuse, nous avons cru pouvoir introduire chez nous ce nouveau mode d'éclairage. C'est pendant le mois d'août 1894 que les travaux d'installation ont été exécutés sous la direction du P. Kempf, qui se chargea lui-même de la direction des ouvriers; les fils conducteurs de l'électricité, ingénieusement dissimulés sous les planchers et dans les murs, se mirent à circuler dans tous les sens, dissipant les ténèbres et répandant la lumière à flots, jusque dans les plus petits recoins, par plus de 150 lampes électriques. Notre installation est maintenant complète et elle excite, à juste titre, l'admiration de nos visiteurs : il est vrai que, depuis lors, nous avons déjà été favorisés d'éclipses totales ou partielles, dues, soit à un dérangement passager des machines à vapeur, soit à l'incendie de notre transformateur, mais dans les conditions présentes, nous trouvons ce système d'éclairage plus commode, moins dangereux et plus économique.

10. — Nous devons mentionner au *Bulletin* le transfert à Formiga du petit scolasticat de Braga : il y avait une quinzaine d'années que cette œuvre si importante était annexée au collège du Saint-Esprit, mais de nombreuses raisons ont amené le R. P. Provincial à soumettre à la Maison-Mère les conditions d'un changement de localité. C'est le 4 octobre 1894 que les petits scolastiques ont dit adieu à leur premier berceau : ils sont partis, emportant avec eux tous nos regrets, mais en nous laissant la douce espérance de les voir un jour, fidèles à leur sainte vocation, partager les travaux apostoliques de nos vaillants missionnaires d'Afrique.

11. — Le départ de nos jeunes aspirants ne s'est pas effectué sans produire un petit dérangement dans l'organisation du collège : le P. Supérieur y a remédié aussitôt en confiant le soin de la sacristie au bon F. Fernando, et en chargeant le P. Fonseca de former une petite chorale parmi les élèves : de cette manière, nos offices n'ont rien perdu de leur splendeur, et, le 8 décembre, nous avons même été agréablement surpris par une grand'messe en musique, parfaitement exécutée par notre nouvelle maîtrise.

12. — Parmi les visites importantes que nous avons reçues, il nous faut signaler, en tout premier lieu, celle de Mgr Jacobini,

nonce apostolique de Lisbonne. Arrivé à Braga le 18 mai 1893, Son Excellence descendit au palais archiépiscopal, mais le jour même elle nous fit prévenir que, le lendemain, elle viendrait nous bénir et dire la sainte messe dans notre chapelle. En effet, le 19 au matin, le collège du Saint-Esprit, pour la quatrième fois depuis sa fondation, avait le bonheur d'acclamer dans ses murs le représentant du Saint-Siège : nous le fîmes avec toute l'ardeur dont nous étions capables. Dans sa réponse au discours de bienvenue, Monseigneur se plut à faire l'éloge du peuple portugais qui, dit-il, a bon cœur : « C'est une très bonne qualité, ajouta-t-il, mais attention ! elle expose à de grands dangers ! » Son Excellence parla aussi très avantageusement de notre collège, de la Congrégation surtout, qu'elle avait eu l'occasion de connaître et d'apprécier, en remplissant autrefois la charge de secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Le 20 mai, Mgr Jacobini gravissait la colline du Sameiro, accompagné de Mgr l'Archevêque de Braga et de Mgr l'Évêque de Coïmbra ; tous les trois étaient escortés d'environ 100,000 personnes. Ce grand pèlerinage, organisé par une commission dont le P. Supérieur avait été appelé à faire partie comme membre actif, avait pour but spécial de célébrer d'une manière grandiose le cinquantième anniversaire de la fondation de l'apostolat de la prière en Portugal. Évidemment, tous nos élèves, ainsi que les petits scolastiques, prirent part à cette procession majestueuse dont le souvenir restera à jamais gravé dans la mémoire de ceux qui y ont assisté.

A cette occasion, nous avons reçu également la visite de M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido, l'insigne bienfaitrice de nos Pères de Cintra : elle était accompagnée de Mgr Quesada, son digne chapelain qui, comme on le sait, est très dévoué à nos œuvres.

Le 15 mars 1893, nous recevions également la visite de Mgr Brito, évêque d'Angra (Açores). Avant de regagner son lointain diocèse, Sa Grandeur a tenu à nous faire ses adieux et à nous donner une nouvelle preuve de son affection pour la Congrégation. Le lendemain, tout le collège partit en grande promenade, et le rendez-vous fut fixé tout près d'une des gares intermédiaires entre Braga et Porto, par où devait passer le train qui emmenait Mgr Brito à Lisbonne : pendant les deux minutes d'arrêt du train épiscopal, ce fut un véritable délire

d'acclamations, de hurrahs et de vivats! Sa Grandeur, qui ne s'attendait nullement à cette surprise, s'en montra très touchée, nous bénit une dernière fois de la portière du wagon, et emporta, nous en sommes certains, un bon souvenir du collège du Saint-Esprit.

Parmi les membres de la Congrégation auxquels nous avons eu le bonheur d'offrir l'hospitalité, nous devons une mention toute spéciale au R. P. Libermann qui, en revenant de son long voyage en Amérique, a bien voulu s'arrêter quelques jours dans notre communauté : il était accompagné du P. Parissier qui rentrait en Europe. Signalons aussi le passage, hélas! trop rapide du P. Antunès, supérieur provincial de la Mission du Cunène : la bonne renommée dont jouit la Mission de Huilla dans tout le royaume et surtout dans les sphères gouvernementales, a rejailli sur toute notre province, en créant autour de nous un véritable courant de sympathie dont nous aurions voulu remercier plus affectueusement le courageux fondateur de cette Mission. A différentes époques, nous avons eu la joie de voir passer par notre Communauté les PP. Muraton, Schurer, Bernard, Dissart et Berthon, ainsi que les FF. Alipio, Alvarez et Adriano.

De toutes les visites, les plus agréables pour nous sont celles du R. P. Provincial, qui vient de temps en temps, aussi souvent que ses nombreuses occupations le lui permettent, nous encourager et nous prouver son inaltérable affection pour notre œuvre; il ne s'en va jamais de notre Communauté sans nous laisser plus forts et plus décidés à travailler résolument, à son exemple, pour l'honneur de la Congrégation et le bien des âmes.

13. — Tout notre temps étant absorbé par les travaux du professorat et par les occupations inhérentes à la direction du collège, il n'y a ici personne qui puisse s'occuper de ministère extérieur, au moins d'une manière suivie. Le P. Supérieur est toujours le confesseur attitré des Sœurs de Saint-Joseph, tandis que le P. Kempf continue à exercer avec dévouement les fonctions de chapelain des Dames du Saint-Cœur de Marie. Le P. Girollet, qui cumule déjà les fonctions d'économiste et de professeur de dessin, est tout heureux de donner encore les soins de son ministère aux élèves du pensionnat du Saint-Cœur de Marie. Par ailleurs, nous prêtons assez souvent notre concours

à MM. les Curés de la ville, lorsqu'ils nous demandent un service que nous pouvons leur rendre; mais, vu l'état de notre personnel, il nous est impossible de faire davantage. Daigne le Sacré-Cœur de Jésus exaucer nos vœux et nous envoyer du renfort!

14. — Depuis notre dernier *Bulletin*, nos santés se sont assez bien maintenues, malgré le surcroît de travail que nous avons dû nous imposer, surtout pendant le dernier trimestre de chaque année scolaire, pour la préparation immédiate des examens. Pendant cette période, Notre-Seigneur a appelé à lui le bon F. Egydio, qui était entré dans la Congrégation avec dispense du T. R. Père, à cause de son âge avancé; pendant les quelques années qu'il a passées au milieu de nous, ce cher Frère a toujours été un vrai modèle de régularité et d'attachement à la Congrégation. Il s'est éteint tout doucement, le 9 juillet 1894.

15. — Nous ne terminerons pas ce *Bulletin* sans signaler un changement important survenu dans nos habitudes : dès les premiers temps de la fondation de la province, on n'avait pas jugé à propos de porter l'habit de la Congrégation dans un pays où le port de la soutane était à peine toléré, et l'expérience a montré depuis combien cette mesure avait été inspirée par une sage prudence : aussi, pendant de longues années, avons-nous dû faire le sacrifice de notre costume et porter la soutane des prêtres séculiers, telle qu'elle est en usage dans le pays. Aujourd'hui que les idées ont changé et que nous avons eu le temps de montrer ce que nous sommes et ce que nous voulons, nous avons cru que le moment était arrivé de réclamer le droit de cité conquis par nos œuvres, aussi bien dans la métropole que dans les colonies portugaises. En conséquence, la Maison-Mère, sur la proposition du R. P. Provincial, a bien voulu lever la dispense accordée dès le début et nous autoriser à porter désormais l'habit de la Congrégation d'une manière habituelle. Grâces soient rendues au saint et Immaculé Cœur de Marie et à saint Joseph!

---

## COMMUNAUTÉ DE CINTRA

AVRIL 1894. — MAI 1896.

1. — Personnel. — 2. Loi militaire. — 3. Travaux. — 4. Erection du noviciat des clercs. — 5. Ministère. — 6. Missionnaires. — 7. Visites. — 8. Décès.

1. — Notre œuvre s'est constamment développée depuis sa fondation. Voici le personnel dont elle est actuellement composée : P. Schaller, supérieur; P. Dunoyer, maître des novices-clercs; P. Labrousse, maître des novices Frères; 15 Frères profès; 20 novices Frères titulaires, 20 grands postulants et 18 petits postulants.

A l'œuvre si importante des Frères est venu s'ajouter le noviciat des clercs, érigé canoniquement cette année. Il compte cinq novices et la direction en a été confiée au P. Dunoyer.

Le P. Stoll ayant été nommé supérieur de la nouvelle maison de Campo-Maior, a dû nous quitter, emmenant d'ici deux Frères profès destinés aussi à cette fondation.

Depuis l'époque où s'arrêtait le dernier *Bulletin* (avril 1894), 18 postulants Frères ont fait l'oblation, 14 novices ont fait profession, et 10 profès sont partis pour nos diverses missions portugaises. C'est là, assurément, un résultat bien consolant; mais que nous sommes loin encore de pouvoir répondre aux multiples et pressants appels des chefs de missions!

2. — Au dernier *Bulletin*, nous exprimions l'espoir que, pour le recrutement, notre Œuvre serait assimilée aux Instituts officiels. Cela aurait permis à nos Frères appelés au service militaire de recevoir du ministre de la guerre un congé renouvelable aussi longtemps qu'ils seraient restés aux colonies portugaises, jusqu'à leur complète libération. Nos désirs se sont réalisés au-delà de toute prévision.

En décembre dernier, un décret ministériel paraissait à l'*Officiel*, réformant complètement la loi du recrutement. Deux paragraphes de l'article 6 sont consacrés à notre modeste école agricole de Cintra. Nos Frères y sont déclarés exempts du service militaire, à condition de passer quatre ans au moins dans les missions des colonies portugaises. A l'époque du tirage au sort, il leur sera délivré, par le Ministre de la Guerre, un certificat constatant qu'ils sont membres de l'Ecole coloniale de Cintra, ou qu'ils se trouvent dans quelque une des missions portugaises d'Afrique.

Celui qui ne persévérerait pas, n'irait pas en Afrique ou en reviendrait avant le terme fixé, abandonnant sa mission sans solliciter un congé des autorités compétentes, perdrait, d'après la loi, ses droits à l'exemption. Le Ministre de la Marine en fera la déclaration au préfet du district dont le sujet est originaire; le préfet donnera l'ordre au ministère public d'instruire la cause, et, ces formalités remplies, le sujet sera immédiatement soumis au service actif.

En nous accordant ce privilège, le gouvernement a voulu nous donner une preuve de plus de l'intérêt qu'il prend à nos œuvres, et de son désir de les favoriser. Le ministère actuel est, en effet, on ne peut mieux disposé à notre égard, persuadé que les missions sont le moyen le plus sûr et le moins dispendieux d'étendre l'influence portugaise en Afrique. Aussi pousse-t-il de toutes ses forces à la création de nouveaux postes. Espérons que ce bon vouloir se traduira encore plus pratiquement par une augmentation de subsides, qui nous permettra de donner à notre noviciat un plus grand développement.

3. — Nous avons continué nos travaux de construction, d'amélioration et d'embellissement de la propriété. Notre chapelle a été restaurée, agrandie, embellie; un grand bâtiment neuf, presque terminé, nous fournira de bons dortoirs, des salles de communauté, de quoi loger convenablement tous les novices Frères; la porterie a été achevée, le mur de clôture exhausé, beaucoup de terrain défriché; des sources perdues ont été retrouvées et l'eau soigneusement canalisée; grâce à cette abondance d'eau, nous pouvons avoir des prairies artificielles, et, par suite, élever de nombreux troupeaux de bœufs, de vaches, de chevaux, de brebis, de chèvres, etc.; pour nous abriter contre les vents qui soufflent toute l'année, nous avons planté de longues et belles allées d'eucalyptus, de platanes et de peupliers; nos deux bassins, dont le plus grand mesure 30 mètres de long sur 15 de large et 2 et demi de profondeur, ont été peuplés des meilleures espèces de poissons; le réseau de nos chemins d'exploitation a été complété et réparé; tout, en un mot, grâce au zèle et à l'ardeur infatigable de nos bons Frères, a été complètement transformé.

4. — Le *Bulletin* de janvier dernier exposait les motifs qui ont porté la Maison-Mère à solliciter du Saint-Siège l'érection

d'un second noviciat de Frères à Cintra, ainsi que le texte latin de l'Indult qui autorise cette nouvelle fondation.

M<sup>me</sup> la comtesse de Camarido, notre insigne bienfaitrice, a bien voulu céder, pour les loger, le palais attenant à notre propriété, qu'occupait tous les ans Son Excellence le Nonce pendant sa villégiature. Elle a loué pour Mgr Jacobini une autre maison de campagne dans les environs.

Aussitôt après la réception de l'Indult, le R. P. Provincial a fait, en compagnie du P. Rooney, les démarches nécessaires auprès du patriarche de Lisbonne. Comme d'habitude, Son Eminence les a fort bien accueillis, leur a donné tous les pouvoirs, et les a assurés encore une fois de son bienveillant concours. Le R. P. Provincial des Dominicains de Lisbonne a été chargé, en son nom, de la visite canonique du nouveau noviciat, exigée par l'Indult.

Les novices, au nombre de cinq, se sont donc installés à Cintra, le 2 février, mettant sous la protection de Marie, notre bonne Mère, et du Vénérable Père, ce saint temps de prière et de recueillement.

C'est le P. Dunoyer, ancien supérieur du collège de Para, revenu tout récemment du Brésil, qui a été nommé maître des novices clercs en Portugal.

5. — Nous nous efforçons de faire autour de nous le plus de bien possible. Bon nombre de fidèles assistent au Saint Sacrifice de la messe les dimanches et jours de fêtes, et certaines personnes appartenant surtout aux familles qui viennent de Lisbonne en villégiature à Cintra, pendant la belle saison, s'adressent à nos Pères pour le ministère de la confession.

La retraite des Frères a été prêchée, il y a deux ans, par le P. Grappe, de la communauté de Lisbonne, et l'an dernier, par le P. Girollet, de la communauté de Braga.

Le P. Severino, de la communauté de Porto, a profité, il y a deux ans, de ses vacances passées au milieu de nous pour préparer à la première communion les nombreux enfants de la paroisse Saint-Pierre, à Cintra.

Pendant les grandes vacances, le R. P. Provincial veut bien nous envoyer l'un ou l'autre Père, ce qui nous permet à cette époque de donner un plus grand éclat à nos cérémonies religieuses. Nous continuons à desservir une chapelle du voisinage,

et nous sommes appelés aussi, fréquemment, à prêter notre concours aux ecclésiastiques des environs, surchargés de besogne, par suite du manque de prêtres qui se fait ici vivement sentir.

6. — Comme le noviciat de Cintra a été principalement érigé dans le but de former des Frères pour les colonies portugaises et que le gouvernement nous fournit annuellement à cette fin une subvention assez importante, nous tâchons de répondre de notre mieux aux désirs et aux demandes des chefs de missions. Ainsi, outre les Frères placés dans les divers établissements de la province, nous avons pu envoyer chaque année cinq ou six profès rejoindre leurs confrères qui travaillent généreusement sur le sol africain. Tous nos aspirants manifestent un vif désir d'aller à leur tour se dépenser au service des âmes les plus abandonnées, et c'est leur imposer une bien lourde croix que de différer leur départ pour les missions.

Les Pères qui reçoivent leur obédience pour les colonies portugaises, passent ici quelque temps en attendant le départ du paquebot. Ils profitent de leurs heures de loisir pour se mettre résolument à l'étude du portugais, et ces premiers éléments qu'ils acquièrent leur sont, dans la suite, d'un grand secours.

7. — Parmi les visites les plus agréables, mentionnons tout d'abord celles du R. P. Provincial, si dévoué à Cintra, et dont la générosité croît dans la mesure de nos besoins. Qu'il nous permette ici de lui en témoigner toute notre gratitude.

Mgr Jacobini, nonce du Saint-Siège à Lisbonne, aime à venir nous voir, et toutes les fois qu'il se présente une occasion de nous être utile, il se met volontiers à notre disposition, soit pour les ordinations, soit pour la confirmation, etc.

Nous avons eu le bonheur de posséder parmi nous le R. P. Libermann, lors de son retour d'Amérique; malheureusement, il n'a pu s'arrêter ici que fort peu de temps.

Le P. Antunès, l'un des plus zélés défenseurs de nos intérêts auprès du gouvernement portugais, est aussi venu nous visiter pendant son dernier séjour en Portugal.

Enfin, Mgr Barroso, évêque de Mozambique, nous a honorés de l'une de ses affectueuses visites, en compagnie du P. Rooney, supérieur de la communauté de Lisbonne. Entre autres choses,



il nous a exprimé son vif regret de n'avoir pas, dans son vaste diocèse, de Frères de notre Congrégation.

8. — Nous terminerons en donnant quelques nouvelles bien consolantes au sujet de nos chers défunts.

Le bon P. Replumaz avait été envoyé du Brésil à Cintra dans l'espoir que la douceur de notre climat le guérirait de la maladie de poitrine dont il était atteint. Il n'a pas trouvé ici le soulagement qu'on attendait, mais il nous a grandement édifiés par sa piété et sa résignation.

Pendant les deux mois qu'il a passés au milieu de nous, il a été d'une patience admirable et d'une conformité parfaite à la sainte volonté de Dieu. « Il me semble avoir fait mon devoir, nous disait-il, et plus même que je ne pouvais; aussi je mets toute ma confiance en la divine Providence, et je ne serai pas confondu. » Tous les jours, ce cher malade tenait à communier, disant que cette nourriture du ciel lui donnait la force de supporter courageusement ses souffrances et le prémunissait contre les dangers. Rien n'égalait sa mortification : tout mets qui lui paraissait sortir de l'ordinaire lui causait de la tristesse; il craignait sans cesse d'être à charge à la communauté. Il récitait régulièrement son chapelet, soit seul, soit en compagnie du Frère infirmier, et de temps en temps il se faisait lire quelque chapitre sur la préparation à la bonne mort. Ce bon Père a été, en un mot, un modèle de piété, de résignation et de mortification.

Le F. Gonçalo, premier jardinier de la communauté, après avoir passé près d'un an à Campo-Maior, où il avait été envoyé en changement d'air, nous est revenu en août dernier bien fatigué. Il a eu la mort d'un prédestiné, parfaitement soumis et résigné à la volonté du bon Dieu.

---

## COMMUNAUTÉ DU SAINT-CŒUR DE MARIE, A FORMIGA

OCTOBRE 1894. — JANVIER 1896.

1. Fondation. — 2. Personnel. — 3. Réparations. — 4. Fêtes. — 5. OEuvres. — 6. Visites. — 7. Décès.

1. — La province du Portugal, qui possède à Cintra un noviciat central de Frères que le gouvernement portugais a reconnu et subventionné à titre d'établissement auxiliaire des Missions

coloniales, vient de fonder une œuvre spécialement destinée à la formation des aspirants clercs, grands et petits scolastiques. Une expérience bien cruelle nous a, en effet, démontré qu'un séjour trop prolongé dans un pays froid comme le nord de la France, était dangereux et parfois même funeste, aux jeunes Portugais dont la constitution ne résiste que difficilement aux rigueurs de l'hiver.

Depuis quelques années, la Maison-Mère avait autorisé cette fondation, et un premier essai avait été tenté à Cintra; mais la situation dans laquelle se trouvait alors notre immeuble, ne semblait pas pouvoir permettre à l'œuvre des clercs de s'y fixer définitivement. En outre, les démarches faites aux environs de Braga et de Lisbonne pour trouver un emplacement convenable n'ayant pas abouti, nous avons profité d'une occasion que la divine Providence nous avait ménagée à souhait, exauçant ainsi les prières persévérantes que nous adressions à saint Joseph, à cette intention.

Un ancien couvent de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin (*Nossa Senhora da Mãe poderosa vulgo Formiga*), situé à 2 lieues de Porto, nous fut offert, en mai 1894, et nous avons accepté, bien que la nouvelle fondation dût être une charge fort onéreuse pour la province sur qui pèsent tant d'autres dépenses. Le local réunit, d'ailleurs, toutes les conditions désirables : salubrité, solitude, communications faciles, vastes appartements, grande et belle église.

La nouvelle communauté est placée sous le vocable du Saint Cœur de Marie. Notre scolasticat de Braga y a été transféré à la fin des vacances de 1894; et, en ce moment, outre les cours d'enseignement secondaire, on y fait une classe de philosophie et la première année de théologie.

2. — La Communauté se composait, lors de son installation, du P. Rulhe, supérieur et directeur du grand scolasticat; du P. Wendling, préfet du petit scolasticat et directeur de l'œuvre de l'Association de prières pour les Noirs; des PP. Stercky, Kauffmann (Xavier), André et des FF. Estevão, Abilio et Theotonio.

Pendant le cours de l'année, M. Coimbra nous a quittés pour se rendre à Notre-Dame de Langonnet, afin d'y achever son cours de philosophie; il a été ensuite envoyé à Rome pour y

prendre ses grades. Un autre M. Gonzalves Rebordao, s'est rendu à Chevilly; quatre autres sont employés dans nos collèges de Braga, Porto et Açores.

Au commencement de la nouvelle année scolaire 1895-1896, nous comptions 6 grands et 30 petits scolastiques, nombre bien restreint, sans doute, mais que nos ressources limitées ne permettent pas de dépasser pour le moment. Le personnel lui-même a subi quelques modifications. Le P. Wendling et le P. Stercky, ayant reçu d'autres obédiences, les PP. Gehrès et Hugy ont été désignés par la Maison-Mère pour les remplacer. Les trois novices qui, jusqu'ici, nous avaient prêté leur précieux concours pour l'enseignement, ont malheureusement dû nous quitter pour se rendre à *Cintra*, destiné à devenir aussi le noviciat des clercs, à qui les circonstances ne permettent pas de se rendre en France.

3. — L'édifice de cet ancien couvent se prête admirablement à l'installation des œuvres qui y sont établies; cependant son état de vétusté réclamait de nombreuses réparations, que son propriétaire, M. Ribeiro Telles, tout dévoué à notre cause, s'est mis en mesure de faire exécuter de son mieux. Aussi, voyons-nous déjà la toiture et l'entrée restaurées en entier, de magnifiques parloirs refaits, ainsi que la chambre du P. Supérieur et la salle d'étude des petits scolastiques. L'église qui, selon l'usage du pays, est restée propriété de l'Etat, nous a été cédée sur la requête du R. P. Provincial, par un décret ministériel du 16 janvier 1895, décret qui équivaut à une reconnaissance officielle de l'œuvre, « destinée, dit la teneur du document, à la formation des Missionnaires pour les colonies portugaises. »

4. — Grâce à cette belle église qui possède un vaste chœur et six autels latéraux, nous pouvons célébrer tous les offices, avec la solennité qu'ils revêtent dans nos maisons de formation, ce qui attire un grand concours de fidèles, surtout les jours de fêtes, tels que les Quarante-Heures, Sainte-Rite de Casse, le Sacré-Cœur. Dans l'année, nous avons eu le bonheur d'assister à la première messe de trois novices : MM. Hardy, Salepointe et Blanc. Notre église qui, du temps des anciens moines, était un centre de pèlerinages, en l'honneur de sainte Rite, en grande vénération parmi notre population qui l'invoque sous le vocable « d'avocate des causes désespérées », *Debellatrix impossibi-*

lium, nous fournit l'occasion d'exercer un ministère actif et fructueux. Les confessions et les communions quotidiennes sont fréquentes. Le jour du Sacré-Cœur, 600 personnes environ se sont approchées de la Sainte Table.

5. — L'œuvre de l'Association des prières pour les Noirs, dont le centre se trouve à Paris, introduite par nous en Portugal, depuis plusieurs années, et encouragée par la bénédiction du Saint-Père, l'approbation du Nonce apostolique et de plusieurs de nos Evêques, a été transférée de Braga à Formiga, où elle prend, d'année en année, une si grande extension, qu'elle compte, en ce moment, 480 zéloteurs et zélatrices, répandus dans tout le royaume, et plus de 50,000 associés qui, par leurs prières ferventes, attirent les bénédictions du Ciel sur nos œuvres. Ses résultats sont des plus consolants; ils font connaître, en outre, la Congrégation, ses œuvres et les travaux des missionnaires, au moyen d'un *Bulletin* annuel; enfin, elle a commencé à attirer des vocations et à nous fournir quelques ressources pécuniaires.

6. — Nous avons le bonheur de recevoir souvent la visite du R. P. Provincial qui se fait un plaisir de nous encourager toujours et de nous éclairer de ses paternels et sages conseils. Les confrères de Braga, Porto, Cintra et nos missionnaires d'Afrique viennent aussi de temps en temps égayer notre solitude. Le P. Antunès, lors de son voyage en Europe, a passé parmi nous quelques jours qui nous ont semblé bien courts. Mentionnons en outre M. le docteur Fernando Pedroso, zélé défenseur des Missions; les professeurs et élèves du collège de Santa Maria de Porto qui sont venus plusieurs fois en grande promenade et, à l'occasion des victoires remportées par les Portugais en Afrique, ont chanté dans notre église un *Te Deum* d'action de grâces.

Nous avons aussi donné l'hospitalité pendant deux mois à un Père Capucin de la province de Chambéry, le R. P. Bruno, qui, avant de se rendre à sa nouvelle Mission du Brésil, était venu apprendre ici la langue de Camoëns.

7. — Les commencements de cette maison ont déjà eu leurs épreuves. Le bon Dieu nous a demandé de bien cruels sacrifices en appelant à lui deux de nos postulants et deux de nos scolastiques titulaires : MM. José Gama, mort subitement en chemin

de fer d'une congestion cérébrale; Antonio Moraes qui a succombé dans sa famille à une maladie de poitrine; Francisco Delgado, dont la mort tragique a causé la consternation dans la communauté. Ce cher enfant, scolastique exemplaire, a succombé dans un bain à la rupture d'un anévrisme. Enfin, José Rocha, élève de philosophie, dont le zèle et la piété édifiaient tous ses confrères, s'est éteint dans sa famille après avoir émis ses vœux perpétuels, et sa mort a été un sujet d'édification pour tous ceux qui ont assisté à ses derniers moments.

## CAMPO-MAIOR

AOÛT 1894. — MAI 1896.

1. Fondation. — 2. Installation. Bénédiction de la chapelle. Inauguration. —
3. Règlement des offices. — 4. Ministère. Fêtes. Fête de saint Jean. —
5. — Dévotions spéciales. — 6. Première communion.

1. — La communauté du Saint-Cœur de Marie, à Campo-Maior, a été instituée pour desservir l'asile de la Sainte-Famille, œuvre établie et commencée par la comtesse de Camarido, en exécution de la volonté testamentaire de sa tante, Maria Rita (Carvajal), morte le 20 février 1889, à Lisbonne.

Désirant pourvoir d'une manière plus stable et plus parfaite au service religieux et au bien spirituel, tant de l'asile (12 vieillards) que des Sœurs chargées de sa direction, et connaissant les relations qui lient la Congrégation des Sœurs de l'Immaculée-Conception à la nôtre, M<sup>me</sup> la comtesse a cru devoir faire appel au dévouement et au zèle de nos Pères, pour les charger de l'aumônerie de cette fondation.

L'inauguration de cette œuvre de charité a eu lieu le 6 août 1894, jour de la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur. Le personnel se compose des PP. Stoll et Santos et des FF. Gonçalo et Alipio.

2. — Cette nouvelle communauté est installée dans une belle et vaste maison, achetée à dessein par M<sup>me</sup> la comtesse et à proximité de l'asile. Elle est commode et bien située. La seule chose qui y manque (pour une communauté) comme, du reste, à toutes les maisons d'ici, c'est un jardin ou *quinta* pour y prendre les récréations. Comme la communauté est petite et que la maison est vaste, on peut y suppléer au moyen des salles

du rez-de-chaussée qui restent inoccupées et qui, en même temps, nous donnent une ombre bien nécessaire dans ces pays pendant l'été et nous mettent encore à l'abri des pluies pendant l'hiver.

Le 4 août, samedi, Mgr Quesada, accompagné des deux Prieurs et des deux Pères, fit la bénédiction de la chapelle de l'asile.

Le 5 août, dimanche, Mgr le Nonce de Portugal vint avec son secrétaire et le R. P. Provincial. La réception solennelle du Nonce eut lieu à 9 heures, au palais (maison de l'asile); de là, procession à la chapelle, où Mgr Quesada dit ensuite la messe.

Le 6 août, fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur, à 9 heures, messe chantée par Mgr Quesada; l'harmonium était tenu par M. Ricardo, maître de musique de Picôas et la messe en musique chantée par une dizaine de filles de l'asile de Picôas. Le soir à 5 heures, sermon donné par le P. Santos, puis salut solennel. A tous les offices de la journée, il y avait foule à ne pas tenir dans la chapelle, malheureusement trop petite. Le P. Santos, dans son sermon, a fait ressortir la grande charité de la comtesse et de sa tante qui ont voulu, par l'installation de cet asile, venir au secours de cette population si délaissée, et en même temps lui procurer des moyens plus efficaces de salut. Ce peuple, en effet, n'est pas mauvais, mais très ignorant en ce qui concerne la religion.

3. — Notre règlement concernant le service de l'asile est : première messe (pour les Sœurs), à 6 heures et demie, toute l'année; seconde messe (pour les 6 vieux et les 6 vieilles), à 8 heures, toute l'année, excepté les dimanches en hiver, où elle est dite à 9 heures; catéchisme deux fois par semaine; chapelet à 3 heures, — le vendredi, le chapelet est remplacé par le chemin de la croix; — salut le jeudi en outre des dimanches et fêtes. De plus, à la seconde messe, les dimanches et fêtes, il y a sermon ou instruction.

Pour nos exercices de communauté, comme nous ne pouvons pas aller à la chapelle de l'asile, nous les faisons dans une salle convenablement aménagée et transformée en oratoire.

4. — Le 27 août, le P. Antonio, frère de Mgr Quesada, est parti d'ici; c'est lui qui, pendant trois ans, avait été chargé de la construction et de la surveillance des travaux d'installation dans les différents bâtiments de l'asile.

Le 1<sup>er</sup> septembre, grande fête pour toute la population de

Campo-Maior. C'est l'habitude, dans ce pays, de célébrer solennellement la fête de saint Jean (du 24 juin), à cause d'un petit ermitage à dix minutes de la ville, où saint Jean est, paraît-il, apparu autrefois. Il y a, sur le lieu de son apparition, une jolie petite chapelle, où la population entière se transporte avec tout l'appareil et quelquefois toutes les excentricités des fêtes portugaises, qui durent jusqu'au milieu de la nuit.

Le lendemain, dimanche, grande solennité à l'église de Saint-Jean : grand'messe avec diacre et sous-diacre, grand orchestre et musique de la ville, grand sermon..., enfin tout est grand ce jour-là. Puis, le soir, toutes les rues sont pavoisées et illuminées, comme la veille, jusqu'à minuit; impossible de dormir. D'abord, il faut surveiller les illuminations et les lampions de notre maison (car nous devons absolument faire chorus avec le peuple, sous peine d'anathème), et ensuite les gens circulent dans les rues en criant et en chantant à la manière des Noirs d'Afrique! C'est un véritable charivari. Le troisième jour de la fête, à la nuit tombante, on allume de grands feux avec les branches d'arbres qui avaient servi à orner les arcs de triomphe et les guirlandes.

5. — Le mois du Saint Rosaire a été célébré solennellement dans la chapelle de l'asile; la cérémonie a été d'autant plus remarquable que, dans les églises paroissiales, rien ne se faisait de particulier. La veille du mois d'octobre, il y a eu sermon pour l'ouverture de la dévotion, récitation du chapelet avec annonce des mystères, puis litanies et enfin salut, prière du soir et ainsi pendant tous les jours du mois, moins le sermon. Cette dévotion a été si suivie, que les fidèles ne trouvaient pas assez de place dans la chapelle.

Le 27 janvier 1895, fête de la Sainte-Famille, patron de l'asile, grand'messe avec diacre et sous-diacre et messe en musique avec l'orchestre de la ville; le soir, de même pour le salut.

Pour le carême, jusqu'en 1859, des sermons étaient prêchés dans l'église de l'ancien couvent de San-Francisco et à l'église de la *Matriz*. Mais depuis, comme on trouvait difficilement des prédicateurs, cet usage est complètement tombé; cependant, la présence du P. Santos a donné l'idée de reprendre ces sermons qui, du reste, sont très suivis; il y avait ordinairement plus de 2000 personnes. Malheureusement c'est plutôt par curiosité que

dévotion : aussi les gens ne s'en trouvent pas mieux sous le rapport de la pratique de la religion.

6. — Au mois d'avril, la comtesse et Mgr Quesada sont venus s'entendre pour instituer une première communion publique, chose qui n'a jamais eu lieu dans ce pays. M<sup>me</sup> la comtesse a fait tous les frais d'habits pour les garçons et pour les filles (50), ainsi que les dépenses pour l'église et pour la musique. La fête splendide a émerveillé toute la population qui n'avait jamais vu cérémonie pareille. Après la messe, les enfants de la première communion ont déjeuné et diné à l'asile, servis par la comtesse en personne et Mgr Quesada.

---

## NÉCROLOGIE

### P. LEPETITCORPS

*Notice faite par Mgr de Courmont.*

Louis Lepetitcorps naquit à Noyal-Pontivy (Morbihan), dans le diocèse de Vannes, le 17 mars 1865. Ses premières années furent celles d'un pieux enfant, que Dieu semblait préparer déjà à la vie qu'il devait mener un jour. A l'âge de sept ans, nous le trouvons à Plemet (Côtes-du-Nord), auprès d'un de ses oncles, Frère des écoles chrétiennes. Cinq années plus tard, il commençait son latin chez un autre oncle, recteur de Merville-Lorient, pour aller, deux ans après, au petit séminaire de Sainte-Anne d'Auray, puis au grand séminaire de Vannes. Ce fut là que le jeune Louis entendit l'appel de Dieu. Ses attraits le portaient vers une société vouée aux Missions étrangères, mais consacrée à la Très Sainte Vierge. Aussi dès qu'il eut connu la congrégation et son vocable, à l'occasion d'un voyage que fit le P. Le Beller, rentrant de la Guyane, à Noyal-Pontivy, notre jeune séminariste n'eut plus d'hésitation : il voulut être de la Congrégation du Saint-Cœur de Marie.

Son oncle, M. l'abbé Jégouzo, vicaire général de Vannes, eut bien désiré le voir rester une année encore au grand séminaire ; mais voyant sa résolution bien arrêtée, il lui permit volontiers d'entrer au postulat de la Congrégation pour laquelle, disait-il, il professait la plus grande estime (octobre 1888).



Louis Lepetitcorps était alors minoré et âgé de vingt-trois ans. Docile, pieux, timide même, il ne cherchait qu'à s'effacer et à passer inaperçu. Le 17 août 1890, il eut le bonheur de faire sa profession et partit quelque temps après pour le Zanguebar.

Le P. Lepetitcorps arriva à Zanzibar avec quelques autres jeunes profès, tous animés d'une généreuse ardeur. Mais peut-être était-il le plus appliqué à apprendre la langue indigène : dès les premiers jours, il se condamne pour cela à un travail qui lui dérobait toute distraction.

Déjà, entrevoyant les divers postes où il pourrait être placé, il exprimait, avec discrétion néanmoins, le désir qu'il avait d'être destiné à l'une des stations de l'intérieur, où la besogne s'offrirait plus rude et plus ingrate. Mgr de Courmont l'envoya à Tununguo. Cette station se relevait insensiblement des rudes épreuves subies pendant l'insurrection de Bushiri. Il avait fallu l'abandonner pendant plusieurs mois, laissant à eux-mêmes les chrétiens et les catéchumènes qu'on n'avait pu emmener. Le P. Karst d'abord, puis le P. Mével, aidés du P. Helfer, avaient beaucoup contribué à rendre à la station son ancien état de prospérité. Mais l'œuvre de l'apostolat n'était guère encore reprise aux environs, et le voisinage des *Mafiti*, tribu pillarde, dont les incursions se répétaient fréquemment, était toujours à redouter. Il fallait donc se mettre avec plus de suite à l'œuvre des catéchismes, et en même temps il s'agissait de former avec nos chrétiens une petite armée capable de rallier à elle les indigènes et d'organiser la résistance en lui donnant pour centre les bâtiments de la Mission. Le P. Lepetitcorps s'était déjà signalé par son adresse à la chasse ; il maniait très bien le fusil et était un excellent tireur. Nos jeunes gens eurent en lui un instructeur tout trouvé ; ils arrivèrent bientôt à se montrer plus habiles que les soldats noirs des Allemands. La petite troupe avait ses règlements, ses heures d'exercices et vaquait, à certains jours, à l'entretien des travaux de défense. La renommée se répandit bientôt que la station était armée jusqu'aux dents, qu'elle avait des soldats disciplinés et courageux et qu'il serait téméraire de l'attaquer. Aussi les *Mafiti* se gardèrent-ils bien de tenter un coup de main contre la Mission, ni même d'en approcher de trop près.

Quant à l'œuvre des catéchismes, le P. Lepetitcorps en eut

la principale part, tout le temps que furent supérieurs de la station les PP. Mével et Kornmann. Il s'y était appliqué dès le début, trouvant dans l'enseignement élémentaire fait aux petits un moyen de les préparer aux instructions plus sérieuses qui devaient suivre, et pour lui-même une façon très avantageuse d'apprendre la langue.

Devenu supérieur, il ne négligea pas pour cela l'instruction religieuse; mais il dut s'occuper davantage de la marche générale de la station, des relations avec les chefs et de ce que nous appelons au Zanguebar les *Maneno*.

Qu'étaient-ce que ces *Maneno*? Peu de temps après la guerre de Bushiri, nous fûmes instamment priés par M. de Wissmann de rendre la justice dans le pays. Les plaignants devaient dès lors, au lieu d'aller trouver les chefs indigènes, porter à notre tribunal leurs contestations et leurs différends. C'était évidemment un moyen d'acquérir une très grande influence dont devaient bénéficier à la fois et notre autorité dans le pays et notre ministère apostolique. Aussi Mgr de Courmont crut devoir se rendre aux désirs de l'administration allemande et investir, en quelque sorte, nos Pères de la fonction de juges au temporel. Cette fonction revenait naturellement au Supérieur de la station qui, sachant mieux la langue, connaissant davantage les mœurs du pays et les causes habituelles des litiges entre Noirs, était plus à même de reconnaître la vérité dans les plaidoiries des indigènes, et de juger avec discernement ces causes, souvent fort embrouillées. L'instruction de l'affaire, les débats, prolongés quelquefois pendant des semaines, le jugement et l'exécution de la sentence, tout le procès, en un mot, voilà ce qu'au Zanguebar on appelle un *Maneno*, d'un mot swahili qui veut dire *paroles*.

Le P. Karst, le P. Mével et le P. Kornmann avaient parfaitement réussi dans cette charge nouvelle. Leurs *Maneno*, devenus célèbres bien loin à la ronde, ne faisaient qu'attirer un courant plus considérable de plaideurs à Tununguo. Lorsque le P. Lepetitcorps fut nommé supérieur, il n'entrevit pas sans appréhension la charge nouvelle qui lui incombait. Sa timidité était là et aussi son humilité, qui ne lui laissaient voir que les difficultés de ces jugements, sans lui permettre de se rendre compte qu'il était à même de mener à bien les affaires les plus compliquées et d'avoir raison des vieux chefs les plus retors, presque toujours

impliqués dans ces débats. Il aborda cependant résolument la tâche et sut toujours en tirer pour la Mission les avantages désirés.

Nous avons dit que le P. Lepetitcorps était un habile chasseur. Les officiers allemands eux-mêmes lui rendaient hommage, l'ayant vu plusieurs fois avec nos chrétiens dans des exercices de tir.

Tununguo, il faut le dire, est situé dans la région la plus giboyeuse du Zanguebar. Dans les commencements de la station surtout, des antilopes venaient paître sur les collines avoisinantes, à une portée de fusil. Quel n'était pas l'empressement des enfants de l'école, aussitôt qu'ils apercevaient une bête, de la signaler au Père ! Et lui, sans plus se déranger, quelquefois de sa fenêtre et d'un seul coup bien ajusté, il abattait l'animal. Souvent aussi, en allant au loin faire du ministère, accompagné de quelques chrétiens, il ne négligeait pas d'emporter avec lui son fusil de chasse et ses munitions. On entrait dans les villages faisant aux gens et en recevant bon accueil, liant conversation, gagnant les sympathies, instruisant, obtenant la promesse qu'on viendrait à la Mission ; puis, aux dernières heures du jour, on gagnait le bord de la rivière au moment où les bêtes vont boire, et peu après on revenait avec une ou deux pièces de gros gibier : antilopes, zèbres ou girafes qu'on partageait, à la grande satisfaction des Noirs, plus sensibles encore à l'argument d'un bon souper qu'aux manières avenantes et à l'éloquence du Père.

Telles furent, d'une façon générale, les occupations qui absorbèrent ses cinq années de séjour à Tununguo. En vrai missionnaire de la Congrégation, il faisait plus de besogne que de bruit. Aussi, ne se ménageant guère, il lui arriva de s'imposer des fatigues telles, qu'il fallut à deux reprises différentes, le rappeler à la côte pour le faire soigner. Il reprit bien vite, grâce à Dieu ; mais de retour dans sa Mission, il se trouva en présence de nouvelles difficultés et de nouveaux labeurs. La famine surtout, causée par une invasion de sauterelles, devint pour lui, si attentif aux intérêts de ses chrétiens, la source de préoccupations qui réagirent fortement sur sa santé. Plusieurs accès de fièvre hématurique lui advinrent, à des intervalles assez rapprochés. Une fois entre autres, il avait dû se rendre à la station allemande de Kisasi, pour recevoir un contingent d'enfants

libérés, que le chef du poste tenait à lui confier. Il y tomba malade et à peine convalescent, il dut faire à pied les deux ou trois jours de marche qui le séparaient de Tununguo. Un retour en France, que le cher Père ne pensait cependant pas à demander, paraissait utile. Aussi Mgr de Courmont, désireux de lui procurer un plein repos, écrivait au P. Baur, au mois de janvier de cette année, de le rapatrier. Ce fut malheureusement sur ces entrefaites que se produisit l'incident de cette chasse à l'hippopotame qui occasionna sa mort. Voici, du reste, la lettre du P. Jæckel à ce sujet :

Tununguo, 21 février 1896.

Mon bien cher Père,

Je vous envoie deux de nos chrétiens vous apporter une triste nouvelle, celle de la mort de notre cher Père Supérieur (le P. Lepetitcorps). Il a rendu sa belle âme à Dieu ce matin vers huit heures, pendant que je disais la sainte messe.

Voici ce qui a occasionné sa maladie et sa mort :

Il y a quinze jours aujourd'hui, un Noir vint avertir le cher Père qu'il y avait un hippopotame dans le Bufu (cours d'eau auprès de la Mission). Il s'y rendit aussitôt et tua la bête. Il revint vers dix heures avec une petite fièvre.

Le corps de l'hippopotame fut amené par les Noirs près de la Mission et nous allâmes tous le voir. Un Européen, qui se trouvait là, voulut bien nous photographier tous avec l'animal qui avait été tué. Ce fut vite fait. L'Européen et moi, nous rentrâmes aussitôt à la Mission, car il y avait un soleil de plomb. Mais le cher Père Supérieur voulut assister au dépècement de l'animal, et il resta dans l'eau, pieds nus, près de trois heures. C'était une grave imprudence. Aussi le soir, à son retour, se trouva-t-il très fatigué.

☞ C'était le vendredi 7 février; le lendemain il nous déclara qu'il avait eu une insolation. Le dimanche, cependant, il dit la sainte messe sans difficulté, ainsi que les deux jours suivants.

Le mardi, il se trouvait mieux; mais le soir, il nous dit qu'il sentait en lui les symptômes d'une fièvre pernicieuse. En effet, vers deux heures du matin, dans la nuit du mardi au mercredi, il eut un accès froid et peu après l'hématurie se déclara. Elle disparut cependant assez vite, grâce aux remèdes énergiques qu'on lui donna. Aussi, bientôt il put prendre de la nourriture. Les forces lui revenaient visiblement, et il quitta le lit pour s'asseoir sur une chaise. Mais là il fut pris d'un fort accès de fièvre; on le remit au lit et on lui donna des remèdes pour le faire transpirer.

Ceci se passait hier, jeudi, 20 février. Voyant le changement subit qui s'était opéré dans le cher malade, je le confessai et lui donnai l'Extrême-Onction, avec l'absolution *in articulo mortis*. Il avait encore toute sa connaissance. Vers le soir il la perdit un peu. Je restai près de lui pendant la nuit. Il paraissait souffrir beaucoup; la douleur lui arrachait des cris déchirants.

Vers cinq heures du matin, je lui portai le Saint Viatique. Il le reçut avec la plus grande piété. Son pouls s'affaiblissait. Tous nos chrétiens m'attendaient pour la messe. J'allai la dire. Le cher malade expira tout doucement entre le *Pater* et la Communion.

Il repose maintenant dans le cimetière de Saint-Augustin de Tununguo, à côté du P. Daull, fondateur de la station, et du P. Studler. Son nom vient ainsi tristement s'ajouter à la liste des Pères dont la mort prématurée a été un des coups les plus douloureux portés à la Mission du Zanguebar.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Arrivées.** — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 6 mai, les PP. Marcellin Bertrand, supérieur provincial d'Haïti, et Wenger, de la Maison de Pétionville;

Le 9, le P. Ditner, supérieur provincial de Maurice;

Le 16, Mgr Barthet, vicaire apostolique de la Sénégambie, et le P. Michel Planeix, de la Communauté de Dakar; les PP. Oster, supérieur provincial des États-Unis, et Jean Murphy, supérieur de la Communauté du Saint-Esprit, à Pittsburgh;

Le 18, Mgr Augouard, vicaire apostolique de l'Oubanghi; les PP. Georges Schmitt, supérieur de Buanza, et Luec, supérieur de Linzolo (Congo français);

Le 22, le P. Jules Brunetti, supérieur de Lima; le 23, le P. Bubendorff, du Bas-Niger; le 30, les PP. Heinis et Lévêque, du Gabon, et le F. Christophe, du Sénégal.

**Départs.** — Se sont embarqués :

A Marseille, le 10 mai, pour le Zanguebar, le P. Alphonse Kuhn, précédemment à la Communauté de Saint-Pierre (Martinique), et le F. Théogone, nouveau profès.

**Mutations.** — A été placé à Bordeaux le F. Marie-Aloyse, précédemment à Orgeville, en remplacement du F. Conrad, appelé à Chevilly.

**Prix Audiffret.** — Voulant rendre hommage aux généreux efforts accomplis par les missionnaires catholiques, dans le centre africain, l'Académie des sciences morales et politiques, dans la distribution des prix qu'elle vient de décerner, a partagé par moitié, le prix Audiffret, qui est de 15 000 francs, entre Mgr Livinhac, supérieur des Pères Blancs et Mgr Augouard, Vicaire apostolique de l'Oubanghi.

« Le prix Joseph Audiffret est destiné à récompenser les plus grands dévouements, de quelque nature qu'ils soient. » (Lettre de M. Jules Simon, secrétaire perpétuel, à Mgr Augouard, du 16 mai 1896.)

---

**Distinctions honorifiques.** — Sur la proposition de M. le Gouverneur du Congo portugais, le R. P. Campana a été nommé, le 23 janvier de cette année, *Commandeur de l'Ordre royal et militaire du Christ*, une des plus belles et des plus rares décorations du Portugal. Cette distinction lui a été accordée « pour le zèle infatigable et expérimenté avec lequel il dirige l'apostolat dans le territoire portugais. » En effet, dans l'espace de sept années, il a été fondé dans la préfecture du Bas-Congo cinq nouvelles Missions, actuellement très prospères.

Le même cher Père a reçu, le 5 mars suivant, de la part de Sa Majesté Léopold II, roi des Belges et souverain de l'Etat indépendant du Congo, le titre de *Chevalier de l'Ordre royal du Lion* « pour les nombreux services rendus en mille circonstances aux agents du Congo belge ». Cette décoration lui a été remise, de la part du roi, par M. Diderrich, directeur de l'agriculture de l'Etat indépendant, ami dévoué de la Mission de Landana.

---

**Bulletins.** — Prière à nos confrères de Sierra-Leone et du Gabon de nous envoyer au plus tôt leurs Bulletins.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 4 juin 1896.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Lettre du Chapitre au Cardinal Préfet de la Propagande. — Nominations. — Admissions aux vœux et à l'oblation. — **Portugal** (suite). Lisbonne. — Açores. — **Allemagne.** Knechtsteden. — **Nécrologie.** Décès : PP. Carrer, Huffschmitt. — *Notice* : P. Lutz. — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

## MAISON-MÈRE

### LETTRE DU CHAPITRE GÉNÉRAL

A SON EM. LE CARDINAL-PRÉFET DE LA PROPAGANDE

Comme on l'a vu au dernier *Bulletin*, le Cardinal-Préfet de la Propagande avait prié le R. P. Eschbach, se rendant au Chapitre, de faire savoir à tous les capitulants combien il était heureux des dispositions qui animent les membres de la Congrégation. Les membres du Chapitre, avant de se séparer, ont tenu à remercier Son Éminence de ses sentiments de haute bienveillance, par la lettre suivante :

Grignon, le 31 mai 1896.

Éminence,

Les membres du Chapitre général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie ont reçu, avec bonheur et reconnaissance, communication des paroles si bienveillantes et si paternelles que Votre Éminence Illustrissime et Révérendissime avait chargé leur Père Procureur de Rome de leur transmettre. Ces paroles ont été à la fois pour eux un encouragement et une lumière. Ils se sont fait un devoir de s'en inspirer fidèlement dans leurs résolutions capitulaires, pour imprimer plus fortement encore à leur Institut son caractère apostolique et

pour rendre ses Constitutions conformes en tout point aux décrets, instructions et désirs de la Sacrée-Congrégation de la Propagande et du Saint-Siège.

Avant de nous séparer, pour retourner dans nos Missions et maisons respectives, nous sentons le besoin de dire ici à Votre Éminence combien nous sommes profondément touchés de l'intérêt si constant qu'Elle veut bien prendre aux travaux de nos missionnaires, des témoignages réitérés qu'Elle leur a donnés de sa haute protection, de la générosité avec laquelle Elle vient en aide à leurs œuvres antiesclavagistes d'Afrique, de l'accueil, enfin, si cordial qu'Elle fait à tous ceux d'entre eux qui ont la consolation d'aller personnellement déposer à ses pieds l'hommage de leurs respectueux sentiments.

Nous ne cesserons, en retour, Éminence, de faire monter au ciel nos vœux les plus ardents, afin qu'il plaise au Dieu très bon de vous conserver de longues années encore au poste éminent que vous occupez avec tant d'éclat, et auquel la divine Providence vous avait si merveilleusement préparé (1).

Daignez, Éminence, accorder votre paternelle bénédiction à notre famille religieuse et apostolique et agréer l'hommage de la profonde vénération avec lequel nous avons l'honneur d'être,

de Votre Éminence Illustrissime et Révérendissime,  
les très humbles et très filialement dévoués.

(Suivent les signatures.)

---

### ACTES ADMINISTRATIFS

**Nominations.** — Par suite de la nomination du R. P. Vanhaecke comme Assistant, le T. R. Père Général l'a fait venir auprès de lui, à la Maison-Mère, à Paris.

Le R. P. Vanhaecke a été remplacé comme directeur du grand scolasticat par le P. Pascal, revenu il y a quelques mois de la Sénégambie.

(1) Durant la détention qu'il avait dû subir en Allemagne, par suite de sa résistance au Kulturkampf, S. E. le cardinal Ledockowski avait lu spécialement des ouvrages sur l'Afrique, principalement ceux de Livingstone, de Stanley et d'autres explorateurs célèbres. Aussi est-il parfaitement au courant de toutes les questions concernant le Continent noir et s'y intéresse-t-il d'une manière toute particulière.



Les autres nominations qu'il pourra y avoir lieu de faire dans l'administration générale, seront publiées plus tard, lors de la répartition du personnel pour la nouvelle année religieuse.

En attendant, le T. R. Père déclare maintenir et confirmer dans leurs charges les supérieurs et fonctionnaires précédemment nommés par la Maison-Mère. Il déclare également continuer à tous les Pères, selon qu'il peut être nécessaire, les facultés et autres privilèges accordés à la Congrégation par le Saint-Siège et dont la communication est laissée au Supérieur général. Il en est de même pour les Pères attachés aux communautés du diocèse de Paris, relativement aux pouvoirs accordés par Son Em. le Cardinal-Archevêque.

— Par décision du 24 juin, le P. Philippe Kieffer, Supérieur par intérim à la Martinique, a été nommé Supérieur principal de nos communautés dans cette colonie et Supérieur local du séminaire-collège de Saint-Pierre.

**Œuvres refusées.** — On nous offre assez souvent des œuvres en France, surtout pour l'éducation d'enfants pauvres et orphelins. Quelque intérêt qu'elles pussent présenter par elles-mêmes, la Maison-Mère les a toujours refusées, à cause de nos besoins de personnel dans les Missions. Tout récemment encore, on vient de nous proposer une œuvre de ce genre à Moissac, dans le diocèse de Montauban. C'est un prêtre de cette ville qui avait exprimé, par testament, l'intention de consacrer une propriété de 30 hectares à l'entretien et à l'éducation d'enfants orphelins. Le Conseil, auquel cette offre a été soumise dans la réunion du 22 juin, n'a pas cru qu'il y eût lieu de l'accepter.

---

## ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis, par décision des 9, 19 et 23 juin :

### Aux vœux perpétuels :

- Les PP. Joseph DÉCAILLET, de Chevilly ;  
 Martin STEIN, de la Sénégambe ;  
 René MANGOUT, de l'Oubanghi ;  
 Eugène BISCH, du Congo portugais (14 février) ;  
 Charles GRUNENWALD et Sigismond RYDLEWSKI, des  
 États-Unis ;
- Le F. CANTIEN Cloarec, de Notre-Dame de Langonnet.

**Aux vœux de cinq ans :**

- Les PP. Louis COSSE, de la maison de Saint-Michel ;  
 Antonin RIBBES, de Seyssinet ;  
 Pierre CROS, de Castelnaudary ;  
 Jean ALLÈGRE, de la Sénégambie ;  
 Olivier ALLAIRE, de l'Oubanghi ;  
 Félix BOULÉ, de la Réunion ;
- Les FF. CONVOYON Ebel, de Castelnaudary ;  
 MALACHIE Costello, de la Sénégambie ;  
 ACHILLE Heinrich, de Sierra-Leone ;  
 MAXIMIEN Hochstetter, du Gabon ;  
 MARCELLIN Dusch, de l'Oubanghi ;  
 DARNASE Ruhardt, du Zanguebar.

**A la profession :**

A HUILLA, LE 2 FÉVRIER :

Le F. FRANCISCO D'ASSIS (Narciso-Martins-Vaz), né le 11 août 1876,  
 à Alfaiates, diocèse de Guarda (Portugal).

**PORTUGAL***(Suite).***COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES, A LISBONNE**

MAI 1894 — JUN 1896

1. Mouvement en faveur de nos Missions. Revue mensuelle. — 2. Démarches des PP. Antunès et Rooney auprès du gouvernement portugais. Voyage à Rome du P. Antunès. Exemption du service militaire pour les Frères de Cintra. — 3. Ministre de la marine favorable. Procure. — 4. Confrères en passage. Personnel. Changement de local.

1. — La procure de Lisbonne s'est efforcée, en ces deux dernières années, de propager en Portugal le mouvement d'intérêt et de sympathie en faveur de nos Missions, qui y existait déjà. Dans ce but, elle a entrepris la publication d'une revue mensuelle, intitulée *Portugal em Africa*, qui tient le public au courant des travaux de nos missionnaires et publie en même temps des articles scientifiques sur diverses questions intéressant les Missions. Le gouvernement en prend 150 exemplaires, qu'il fait distribuer aux gouverneurs de province, d'outre-mer, et répandre à l'étranger.

L'an dernier, au mois de juillet, à l'occasion du Congrès international de géographie de Londres, nous avons composé, pour figurer dans ce concours, un numéro exceptionnel, en français, imprimé aux frais du ministère des affaires étrangères. Les écrivains les plus connus du Portugal y ont collaboré avec empressement et son succès a été complet.

Mais si la revue *Portugal em Africa* a eu du succès, elle a eu aussi des déboires. Le premier écrivain politique du pays, pour des motifs entièrement étrangers à notre œuvre, attaqua d'abord notre feuille dans des articles virulents et remplis d'injustice. Chaque soir, les *Novidades* renfermaient de nouveaux griefs contre nous, parmi lesquels revenait toujours l'affaire du consul de Zanzibar. Mais la paix s'est bientôt faite, à la suite d'une lettre rectificative que nous avons envoyée à ce journal et qu'il a publiée dans le numéro suivant.

En ce moment, toute la presse, même libérale, s'intéresse à nos Missions. D'ailleurs, dans le Bas-Congo, dans l'Angola et la Cimbébasie, elles se consolident et augmentent chaque année. Les œuvres de formation pour leur personnel ont été séparées des collèges et sont en pleine voie de prospérité. L'opinion publique est donc tout en notre faveur; les hommes d'État eux-mêmes estiment que nos Missions renferment un élément de force, dont ils sont heureux de profiter dans les colonies, pour le bien du pays.

2. — Sur de vives instances faites par la procure auprès de la Maison-Mère, le P. Antunès nous est arrivé, le 20 novembre 1894. Il s'agissait d'étudier un plan général de Missions. En peu de jours, de concert avec le P. Rooney, le cher Père présenta au ministre de la marine un rapport sur les Missions de pénétration, qui fut tout de suite publié par notre revue et reproduit ensuite par presque toute la presse portugaise. Ce rapport, approuvé d'abord par Mgr l'Évêque de Loanda, fut ensuite soumis par le ministre à la *Junta das Missoès*, qui non seulement l'approuva également, mais augmenta les subsides demandés par notre confrère. Comme conclusion, le P. Antunès montrait adroitement la nécessité, pour le gouvernement, de venir en aide au scolasticat de la Formiga, comme il avait déjà été fait pour le noviciat de Cintra, à la demande du R. P. Provincial.

Le P. Antunès se rendit ensuite à Rome pour y exposer au Cardinal-Secrétaire d'État et au Cardinal-Préfet de la Propagande son plan de pénétration, par le moyen de quatre lignes dont les points de départ seraient : Cabinda, Malange, Caconda et Huilla. Le cher Père eut la consolation d'être présenté au Saint-Père et de l'entretenir de ce projet. Le Cardinal-Secrétaire informa l'ambassadeur du Portugal, près le Saint-Siège, que ce projet avait beaucoup plu au Pape, et cette heureuse nouvelle fut ensuite transmise au ministre des affaires étrangères à Lisbonne.

De retour de Rome, le P. Antunès, toujours assisté du P. Rooney, fit des démarches auprès du gouvernement portugais pour obtenir l'exemption du service militaire pour nos Frères de Cintra. Il eut le bonheur d'y réussir. En effet, quand parut la nouvelle loi sur le recrutement, cette exemption s'y trouvait consignée, ce qui la rendait d'autant plus précieuse qu'il n'en était point fait pour d'autres.

3. — Au commencement de cette année, se fit, au ministère de la marine un changement qui eut pour conséquence d'appeler au pouvoir un des meilleurs amis de nos Missions, M. Jacintho Candido. A peine avait-il pris possession de son portefeuille, qu'il commençait à étudier à fond la situation de nos Missions, s'entourant d'autres personnes pour l'aider dans ses travaux. Son Excellence prit pour base le plan du P. Antunès; il étudia également le plan du cher P. Lecomte, venu à Lisbonne quelques années auparavant. Celui-ci, après avoir pris conseil auprès de S. Em. le Cardinal Vannutelli, pro-nonce à Lisbonne, avait proposé de supprimer les préfectures apostoliques. Le nouveau ministre s'empara de cette idée et en fit le point de départ d'un grand projet. Pour procéder avec plus de maturité, il appela les deux PP. Antunès et Lecomte à Lisbonne. Plus tard, quand ces affaires auront reçu une solution, nous serons heureux d'en faire part à nos confrères.

Outre les démarches que toutes ces affaires nous ont occasionnées, nous avons dû faire face aux nombreuses demandes faites à la Procure par les Missions qui se fournissent pour beaucoup de choses à Lisbonne.

4. — Depuis notre dernier bulletin, 74 membres de la Congrégation, Pères et Frères, sont passés tour à tour au milieu

de nous. Nous devons une mention spéciale à la visite rapide du R. P. Libermann et des PP. Bernard, Pascal et Dissard. Nous avons également soigné des malades venus des Missions et d'autres maisons de la province. Ainsi, nous avons eu assez longtemps les PP. Magalhaes, Schaller, Réplumaz; le F. Héribert, et actuellement, le P. O Rorke, qui est en pleine convalescence.

Notre personnel se compose des PP. Rooney, supérieur; Grappe et Parissier; celui-ci est chargé de l'économat de la maison et dirige la procure; des FF. Augusto, commissionnaire; Adelio, tailleur; Amadeo, cuisinier. Le P. Grappe est confesseur et chapelain des Sœurs de Saint-Joseph, tant de la communauté de Lisbonne que du noviciat de Carnide. Il fait, en outre, la classe de théologie dogmatique au séminaire anglais. De temps en temps, ce bon Père fait des conférences à l'association de la Jeunesse catholique, où il est bien goûté. Le P. Parissier, outre ses charges à la maison, est confesseur à l'asile des Sœurs de Sainte-Madeleine et à celui du Calvaire.

Depuis notre dernier bulletin, nous avons changé deux fois de local. Nous sommes maintenant installés dans une fort belle maison, avec jardin, située dans un endroit très tranquille, jouissant d'une ravissante vue sur le Tage et la ville. Nous avons été portés à nous y établir, afin d'être plus à même de recevoir les missionnaires et de leur donner nos soins quand ils sont malades. Cette maison, avec ses grandes chambres, se prête beaucoup à cette fin.

---

## COMMUNAUTÉ DU B. FISHER, A PONTA-DELGADA (ILES AÇORES)

MAI 1894. — JUIN 1896

1. Personnel. — 2. Visites. Faits divers. — 3. Élèves. Examens. Soirée. — 4. Ministère extérieur. — 5. Œuvre des vocations. Climat.

1. — Depuis notre dernier bulletin (avril 1894), la communauté de bienheureux Fisher, à Ponta Delgada, a subi quelques changements dans son personnel. Le P. Santos, appelé pour la nouvelle fondation de Campo-Maior, nous a quittés au commencement de juillet 1894, emportant les regrets de la communauté et des nombreux prêtres dont il a secondé le saint ministère par sa parole tout apostolique. Le P. Magalhaes, en conva-

Ascension à Cintra, a été désigné pour le remplacer; ce confrère nous est arrivé le 18 mai, accompagné du F. Belchior. Enfin, le 25 février de la même année, M. Henri Nouais nous a été envoyé de la communauté de Merville. Ce scolastique, n'ayant pas dix-huit ans accomplis au moment de son arrivée, jouit du bénéfice accordé par l'article 50 de la loi militaire. Au mois d'octobre de la même année, le P. Knœbel est venu compléter le personnel, qui se compose actuellement de 5 Pères, 5 Frères et 3 scolastiques. Nous ne sommes pas assez nombreux pour faire face à nos occupations; aussi attendons-nous toujours avec impatience le renfort qui nous a été promis.

2. — Le premier fait à signaler est la visite de règle, faite par le R. P. Provincial. Nous sommes éloignés de trois journées de navigation de la côte du Portugal, et le R. P. Eigenmann, malgré nos désirs souvent manifestés, n'avait pu visiter plus tôt ses enfants des Açores. Le 28 mars 1894, il est arrivé au milieu de nous, après une pénible traversée de sept jours. Les enfants prenaient leurs vacances de Pâques; aussi, à leur rentrée, ont-ils été agréablement surpris en voyant le Révérend Père que nous leur avons appris à vénérer. Malheureusement, son séjour a été de courte durée; ses occupations nombreuses le rappelant au chef-lieu de la province, il nous quitta le 4 avril. Durant ce trop court séjour, le bon Père s'est donné tout entier aux soins de la communauté, et à peine a-t-il profité d'une belle journée pour visiter, avec le P. Supérieur, la partie nord de l'île.

Une autre visite à mentionner est celle de notre digne pasteur, Mgr Brito, Évêque d'Angra. Sa Grandeur nous témoigne toujours la plus grande bienveillance. A deux reprises, Monseigneur s'est rendu à Lisbonne, et c'est dans notre établissement qu'il a reçu l'hospitalité durant les quelques jours passés à Ponta Delgada. Dans une de ces occasions, nous lui avons préparé une petite réception, dont notre professeur de musique avait fait la plus grande partie des frais, en faisant exécuter par les enfants plusieurs chants qui ont été très applaudis. Les RR. PP. Jésuites, chargés de la direction spirituelle du grand séminaire d'Angra, sont venus aussi plusieurs fois nous demander l'hospitalité. Ces religieux viennent d'acheter une maison assez vaste, et plusieurs journaux ont annoncé qu'ils

ouvriraient un nouveau collège. Ces bruits ont été démentis par les Jésuites eux-mêmes, et Monseigneur a déclaré au P. Supérieur qu'il n'y consentirait pas, car deux collèges catholiques, dans un milieu aussi restreint, ne pourraient que se faire tort l'un à l'autre. L'avenir se chargera de mettre cette question au clair.

Notre zélé prélat voudrait faire venir les PP. Franciscains, pour faire des missions dans les campagnes, dans le cas où notre congrégation ne pourrait, faute de personnel, accepter ce genre d'œuvre. Les Sœurs de Saint-Joseph ont déjà trois maisons dans l'archipel et une quatrième en voie de formation.

3. — L'œuvre du collège, qui absorbe toute notre activité, n'a pas eu, dans ces dernières années, le développement qu'on était en droit d'attendre. En règle générale, les parents semblent attacher moins d'importance à l'éducation religieuse qu'à l'instruction littéraire de leurs enfants. Ils sont, de plus, très exigeants et ne veulent ni qu'on leur inflige le moindre châtiement corporel, ni même qu'on leur adresse des réprimandes. Or, parfois, il est arrivé qu'un professeur, à bout de patience, a employé un de ces moyens, tolérés ailleurs; de là, de nombreuses plaintes, et si on avait l'air de ne pas y faire droit, on retirait les enfants du collège. Cette susceptibilité de la part de la population est, à notre avis, le motif principal de l'état relativement stationnaire du collège. Au dernier *Bulletin*, le nombre des internes atteignait le chiffre de 24, et celui des externes était de 56. Aujourd'hui, nous avons 30 élèves internes et 70 externes environ. Nos examens officiels de fin d'année ont été heureux. En 1894, sur 38 élèves présentés, 31 ont été reçus. En 1895, nous en avons présenté 64. Sur ce nombre, 54 ont été reçus, dont 4 avec distinction. Ce résultat est égal et, pour plusieurs matières, supérieur à celui obtenu par les élèves qui suivent les cours du lycée. Depuis deux ans, les professeurs particuliers semblent battre en retraite, du moins ne présentent-ils plus de candidats pour la première époque des examens, et tout le monde est d'accord pour dire que nous avons élevé le niveau des études dans ces îles.

Aux derniers examens, les professeurs du lycée ont posé des questions très difficiles à nos élèves. Ils le faisaient, disait-on, pour les appeler au lycée, qui était menacé de perdre ses meilleurs

élèves. Ce bruit nous paraît fondé, parce que tous les enfants refusés aux examens sont de l'île de Saint-Michel et que quelques-uns appartiennent à des familles distinguées de la ville. Cette manœuvre leur a réussi en partie, car quelques-uns de nos enfants sont allés grossir les rangs des lycéens. Cependant, disons-le à l'honneur de ces messieurs, ils ont été les premiers à vanter la supériorité de notre enseignement. Il n'est pas rare que des professeurs du lycée conseillent aux parents de nous confier leurs enfants plutôt que de les envoyer au lycée.

Le 8 juillet 1894, nos élèves ont interprété une petite tragédie. Leurs parents et les amis de la maison ont été invités et tous ont apprécié ce genre de divertissement; mais à l'exception d'un journal catholique, tous les autres ont gardé le silence. Il est vrai qu'on avait refusé à ces derniers le billet d'entrée qu'ils avaient sollicité. A leur tour, ils ont refusé de publier le compte rendu élogieux qu'à notre insu on leur avait présenté. La préparation de ces fêtes donne un surcroît d'occupations; et comme le personnel est très réduit eu égard à la multiplicité des matières que nous enseignons, nous y avons renoncé pour le moment.

4. — En fait de ministère extérieur, nous avons l'aumônerie de la communauté des Sœurs de Saint-Joseph et du pensionnat qu'elles dirigent dans cette ville. Un Père va les dimanches et jours de fête dire la sainte messe à un couvent de Franciscaines. Nous sommes aussi souvent appelés à prêter notre concours aux prêtres de la ville. Nos relations avec ces messieurs sont cordiales. Il nous invitent à prendre part à leurs fêtes et désire-raient nous avoir pour les aider dans la prédication et au saint tribunal.

5. — Quand on a accepté l'œuvre de l'institut Fisher, la Maison-Mère avait l'intention d'y envoyer les Scolastiques français qui voudraient bénéficier de l'article 50 de la loi militaire, car le gouvernement français considère cet archipel comme faisant partie de l'Afrique. Les demoiselles Fisher qui ont laissé cette donation très importante à la Congrégation pour la fondation de cette œuvre sont mortes; mais, par suite d'une administration longtemps négligée, leurs biens n'ont pu nous être remis jusqu'à présent; et, pour ce motif, la fin première de la Maison-Mère n'a pas encore été atteinte. L'inventaire judiciaire n'est



achevé que depuis six mois et la légataire, tout en ayant de bonnes dispositions à notre égard, semble ne pas se presser beaucoup. Nous avons cependant l'espoir bien fondé que dans le courant de cette année, tout s'arrangera pour le mieux et que la Congrégation saura au juste la somme dont elle peut disposer pour donner à cette œuvre les développements qu'elle comporte. Les ressources actuelles ne nous permettent pas de proposer la fondation d'un petit postulat où nous pourrions recruter de nombreuses vocations. Les ordres religieux étaient très florissants au commencement de ce siècle et le peuple les désire toujours.

Les Sœurs de Saint-Joseph ont trouvé plusieurs vocations.

Il en serait de même pour nous, si nous pouvions recevoir des jeunes gens à titre complètement gratuit. Nous les garderions un an ou deux, et ceux qui offriraient de bonnes garanties seraient envoyés en Portugal, loin de leurs familles, ce que nous n'avons pu faire jusqu'à présent. Une fois en possession de la donation, nous aurons aussi à bâtir une chapelle publique pour propager le culte du bienheureux Fisher. C'est là l'unique condition de la fondation. Cette église une fois bâtie deviendra bien vite un centre de piété par les offices solennels qu'on y célébrerait surtout les jours de fête, ce qui ne se fait guère dans les églises de la ville. Il nous faudrait aussi ouvrir une école gratuite pour les pauvres, puis établir des cours réguliers de catéchisme pour cette même classe d'enfants, si dépourvue d'instruction religieuse; il y aura encore à donner des retraites ecclésiastiques aux prêtres de l'île, etc., etc. Les ressources matérielles ne feront pas défaut pour réaliser ces plans, mais nous nous demandons si nous aurons le personnel nécessaire. Dieu veuille qu'au prochain *Bulletin* nous puissions annoncer une organisation plus complète de cette œuvre, appelée à faire tant de bien dans ces îles.

Le climat des Açores est bon, bien qu'il soit assez humide, surtout en hiver. La température moyenne est de 17° centigrades et jamais le thermomètre ne monte au-dessus de 28°, 5 ni ne descend au-dessous de 5°. Les membres de la Communauté se portent bien. Non seulement leur santé s'est maintenue, mais même pour quelques-uns, elle s'est sensiblement améliorée. Grâce au télégraphe sous-marin, l'archipel est sorti depuis une année de son isolement; mais la navigation laisse malheu-

reusement encore beaucoup à désirer, malgré les instantes réclamations de la presse du Portugal. Espérons que le temps ne tardera pas à lever aussi cet obstacle au développement progressif de ce riche et intéressant archipel.

---

## ALLEMAGNE

---

### COMMUNAUTÉ DE KNECHTSTEDEN

FÉVRIER 1895. — JUIN 1896.

1. Historique de la fondation. Encouragements de M. Wolf. Le P. Acker part avec lui pour Berlin, afin d'obtenir notre rentrée en Allemagne. — 2. Succès auprès de la Chambre et du Conseil fédéral. — 3. Démarches pour trouver une maison convenable. Le P. Acker nommé provincial d'Allemagne. — 4. L'abbaye de Knechtsteden. Historique. Acquisition. Installation. — 5. Personnel. Postulants. Scolasticat et noviciat des Frères. — 6. Ministère. — 7. Cérémonie d'inauguration.

Bien que le *Bulletin général* ait déjà publié un aperçu des démarches faites par le P. Acker pour obtenir notre rentrée en Allemagne, nous donnons néanmoins intégralement ci-après le *Bulletin* de Knechtsteden ; il renferme un exposé intéressant et complet de l'ensemble des négociations qui ont abouti à cette heureuse solution.

1. — Le recrutement des vocations en Alsace et en Allemagne devenant de plus en plus difficile, la Maison-Mère se préoccupait, depuis longtemps déjà, de fonder une maison sur les frontières allemandes, comme l'ont fait, du reste, toutes les congrégations expulsées par le Kulturkampf.

On songea d'abord au Luxembourg, et l'on accepta les ouvertures faites en ce sens par l'évêque de Luxembourg. Des négociations furent entamées, et le P. Acker attendait à Paris le moment de commencer la nouvelle fondation.

Sur ces entrefaites, notre confrère rencontra providentiellement le célèbre voyageur M. Eugène Wolf, qu'il connaissait depuis plusieurs années. M. Wolf, admirateur enthousiaste de nos œuvres du Zanguebar, engagea vivement le Père à se fixer en Allemagne même. D'après lui, le gouvernement qui nous devait tant, ne pouvait pas nous refuser l'autorisation de rentrer. Il pressa le P. Acker d'aller directement à Berlin, s'offrit à l'accompagner et à l'aider de tout son pouvoir, et lui promit,

en particulier, le meilleur accueil de la part du chancelier de l'Empire, le général Caprivi.

La proposition était hardie. Après y avoir réfléchi, le T. R. P. Emonet autorisa le P. Acker à faire avec M. Wolff le voyage de Berlin.

Mais avant de commencer des démarches aussi importantes, le P. Acker crut devoir consulter le cardinal Krentz, archevêque de Cologne, doyen de l'épiscopat allemand et jouissant d'une très grande autorité dans les sphères gouvernementales. Il voulut voir aussi, à Cologne, Mgr Hespers, membre du Conseil des colonies, avec lequel il était en correspondance depuis assez longtemps. Ni l'un ni l'autre n'osèrent lui promettre une chance quelconque de succès; néanmoins, ils lui donnèrent des lettres de recommandation et des renseignements utiles.

Nos deux voyageurs arrivèrent à Berlin dans les premiers jours de janvier 1894.

Il est intéressant de suivre la marche des négociations qui furent entreprises et qui aboutirent au décret d'autorisation du 9 juillet de la même année. On verra comment la Providence a visiblement disposé toutes choses pour arriver à un résultat que personne n'osait espérer.

Mgr Hespers avait recommandé le P. Acker au prince d'Arenberg, un des membres les plus influents du Centre et également bien vu de tous les partis de la Chambre allemande. La première visite de notre confrère fut donc pour le prince d'Arenberg. Le prince fut très étonné des ouvertures du Père: outre l'étrangeté de la chose, il était arrêté par le programme du centre, formulé par M. Winthorst: « Les Jésuites avec les affiliés, ou personne. » Après quelques explications, toutefois Son Altesse dit:

« Vous avez, en somme, des raisons que les Jésuites n'ont pas; mais comment faire? »

Puis, après un instant de réflexion:

« C'est la Providence qui vous envoie, dit-il; je suis rapporteur du budget des colonies, et je crois que je pourrai faire entrer votre question dans mon rapport; mais il faut d'abord nous assurer des dispositions du gouvernement. Connaissez-vous quelqu'un du gouvernement? »

« — Oui, le docteur Kayser.

« — Le ministre des colonies? »

« — Oui, je l'ai vu à Zanzibar.

« — C'est parfait; ce soir, à quatre heures, nous irons voir le docteur Kayser. »

Le ministre se montra enchanté de revoir le P. Acker. On causa quelques instants. Le docteur Kayser pensa qu'il était possible de laisser rentrer les Pères sans rien dire à personne, persuadé que le gouvernement ne les troublerait point, s'ils venaient uniquement pour élever des missionnaires allemands. Le prince d'Arenberg fit remarquer que cette manière de faire, outre qu'elle était dangereuse, n'était digne ni du Centre ni des Pères : « Les Pères, ajouta-t-il, méritent mieux, et le Centre demande davantage. »

Là-dessus, le prince d'Arenberg eut un entretien particulier avec le ministre. Celui-ci en rendit ensuite compte à notre confrère en ces termes :

« Savez-vous ce dont nous sommes convenus, le prince d'Arenberg et moi? Le prince, qui est, comme vous le savez, rapporteur du budget des colonies, me posera une question au sujet des Pères du Saint-Esprit. Les débats vont s'ouvrir prochainement; je ne puis pas vous dire quel sera le résultat de cette démarche, mais je puis vous assurer que vous aurez tout mon appui. »

Pour comprendre la politique du prince d'Arenberg dans cette affaire, il faut se rappeler qu'en votant en 1872 l'expulsion des Jésuites et de leurs affiliés, le Reichstag avait laissé au Conseil fédéral (Bundesrath) le soin de désigner nommément les congrégations prétendues affiliées. Le Conseil fédéral nous avait mis sur la liste des proscrits; seul, en définitive, il avait donc le droit de décider de notre sort. Mais le prince d'Arenberg pensa avec raison que, si le Reichstag demandait à une grande majorité le retour des Pères du Saint-Esprit, ce vote serait d'un grand poids sur la décision du Conseil fédéral.

Il s'agissait donc avant tout de nous rendre favorables les députés de la Chambre (Reichstag). Le P. Acker vit lui-même quelques députés du Centre. Il rencontra partout le meilleur accueil : le docteur Lieber et les autres chefs du Centre promirent tout de suite leur concours. Tout en étant aussi dévoués, d'autres furent plus sceptiques sur l'issue de l'affaire. L'un d'eux dit au P. Acker : « Comment! voilà vingt ans que nous

travaillons à abolir les lois d'expulsion, et voilà qu'un pauvre petit missionnaire prétend réussir où nous avons échoué ! » Un autre député, ami de la Congrégation, voyant venir le P. Acker, lui dit :

« Tiens ! un Père du Saint-Esprit ! que venez-vous faire ici ? »

« — Nous désaffilier des Jésuites et rentrer en Allemagne. »

« — Vraiment ! vous avez de l'audace ! »

« — Pourquoi pas ? On peut toujours essayer. »

« — Ces missionnaires ne doutent de rien ; mais d'où venez-vous donc ? »

« — De Zanzibar. »

« — On le voit bien. Vous croyez qu'on convertit les députés comme on convertit les nègres. »

La chose était difficile, en effet, mais nos partisans se donnaient de la peine ; le docteur Peters et M. Wolf s'étaient chargés de gagner leurs amis à notre cause, et le bon Dieu nous rendait le gouvernement favorable.

Le P. Acker était porteur d'une lettre de recommandation du cardinal Krementz auprès du chancelier de l'Empire. M. Wolf le pressa de voir le général et lui procura une audience.

Le chancelier reçut notre confrère de la façon la plus aimable : il vint au-devant de lui jusqu'à la porte de son cabinet, le fit asseoir sur un sofa et, prenant une chaise, s'assit en face de lui.

« Eh bien, dit-il au Père, que désirez-vous ? »

« — Excellence, vos moments sont précieux ; veuillez me permettre d'entrer tout de suite en matière. »

« — Oui, oui, dites-moi tout ce que vous avez sur le cœur. »

Le Père exposa alors au chancelier l'objet de sa visite :

« Les Pères du Saint-Esprit sont depuis trente ans dans l'Afrique orientale, ils ont rendu de grands services à la cause de la civilisation ; leur affiliation avec les Jésuites repose sur une assimilation erronée ; le gouvernement devrait les autoriser à rentrer en Allemagne, etc. »

« — C'est bien, dit le chancelier ; mais les protestants vont réclamer. »

« — Au contraire, Excellence, ce sont les protestants, M. Peters, M. Wolf, M. Kayser, le colonel Wissmann et bien d'autres qui réclament notre retour. »

« — Eh bien, ajouta le chancelier, je vous promets mon appui ; je ferai plus : je vais vous recommander au docteur Bossé, ministre des cultes, que la question regarde particulièrement. »

Notre confrère alla le lendemain rendre compte au ministre des colonies de son entrevue avec le général Caprivi. M. Kayser l'interrompit dès les premiers mots, en disant : « Je sais tout ; je sais même plus que vous : j'ai reçu ordre du chancelier de vous recommander officiellement au ministre des cultes ; la lettre est déjà faite, et je vous assure que j'ai embouché la trompette épique. »

En effet, M. Bossé reçut très bien notre confrère et lui promit que, si la question venait au Reichstag, il ne s'opposerait pas à une solution en notre faveur. Le président du ministère, le comte d'Eulemberg, fut moins courtois : « La loi, c'est la loi, dit-il ; on ne reviendra pas là-dessus. Si on vous laisse revenir, les Rédemptoristes, puis les autres voudront rentrer à leur tour, on n'aura jamais fini. Non, c'est impossible. » Mais comme le Père, imperturbable, lui fit remarquer que d'autres n'étaient pas du même avis, en particulier le ministre des colonies, M. Kayser, le sous-secrétaire d'Etat, Marschall, le chancelier de l'empire, général Caprivi, le comte se radoucit un peu :

« Enfin, dit-il, je ne dis pas que c'est impossible, mais c'est très difficile, très difficile.

« — En tous cas, ajouta le P. Acker, me sera-t-il permis de demander à Votre Excellence quelle position elle prendra dans les débats.

« — Eh bien, dit le président, je vous promets de ne pas faire opposition.

« — Je vous remercie, Excellence, de la bonne parole que vous venez de prononcer. »

La cause était donc en bonne voie, et, à moins d'incidents imprévus, semblait gagnée d'avance.

2. — Avant de paraître au Reichstag, notre question devait être examinée dans la Commission du budget. Elle y vint à l'ordre du jour du 31 janvier 1894. Dans la soirée de ce jour, le P. Acker s'empressa d'aller à la Chambre pour avoir des nouvelles et pour donner au besoin des explications utiles.

Dès que je fus entré, écrit-il, je fus aussitôt entouré par une dizaine de députés de tous les partis, tous membres de la commis-

sion du budget. Ils m'apprirent qu'il y avait eu des difficultés, mais que M. Marschall, le docteur Kayser et le prince d'Arenberg avaient chaudement défendu notre cause. Le plus terrible adversaire était le docteur Hammacher, chef du parti national libéral, et, à ce titre, farouche défenseur des lois de mai. Il se trouvait là. Le prince d'Arenberg l'appela et lui dit :

« Tenez, docteur, voici précisément le P. Acker; demandez-lui vous-même s'il est affilié aux Jésuites.

« — Monsieur le député, répondis-je, je vous donne ma parole d'honneur que nous ne sommes pas plus affiliés aux Jésuites que vous-même; au besoin, je puis vous donner cela par écrit, si vous le désirez.

« — Non, non, répondit-il en riant, votre parole me suffit. »

Puis, il me prit à part; nous causâmes environ un quart d'heure de nos Missions, de nos établissements d'Afrique, des fondations de nos villages, etc. Bref, le terrible député se retournant vers le prince d'Arenberg qui nous avait suivis du coin de l'œil, lui dit :

« Altesse, je suis étonné que les Pères n'aient pas demandé plus tôt à rentrer; je vois qu'ils ont raison et suis tout à fait d'avis que le Reichstag demande au Conseil fédéral de les rayer de la liste des affiliés. »

Le prince d'Arenberg n'en revenait pas, et s'en alla, arrêtant les députés l'un après l'autre, en disant :

« Savez-vous la nouvelle? Hammacher est converti. »

Aussi le lendemain, veille de la fête du Vénérable Père, la commission se prononça en notre faveur, à l'unanimité, moins la fraction des anticoloniaux par principes; et notre confrère put envoyer au T. R. Père, comme cadeau de bonne fête, le télégramme suivant : *Proposition acceptée.*

Dès lors, les débats au Reichstag ne furent plus qu'une formalité. La question parut le 17 février. Comme il était convenu, le prince d'Arenberg demanda au ministre des colonies ce que le gouvernement pensait faire en faveur des missions de l'Afrique orientale. Le ministre répondit que les Pères du Saint-Esprit avaient bien mérité de l'Allemagne, et que le gouvernement était tout disposé à faire pour eux ce qui était en son pouvoir; et la Chambre vota, avec la même unanimité qu'à la commission, la proposition suivante : « Le Reichstag prie le chancelier de l'Empire de vouloir faire les démarches nécessaires auprès du Conseil fédéral pour permettre aux RR. PP. du Saint-Esprit de fonder des maisons de missionnaires en Allemagne. »

Restait à faire le pas décisif, à obtenir que le Conseil fédéral se déjugeât en nous rayant de la liste des affiliés où il nous avait inscrits, vingt-deux ans auparavant. Dès l'abord, le Conseil fédéral prit mal la chose; le prince d'Arenberg et M. Kayser écrivirent au P. Acker : « Votre affaire est bien en danger. »

Or, dans les premiers jours de juillet, le Conseil des colonies se réunit à Berlin. A cette occasion, M. le ministre des colonies donna un dîner parlementaire et plusieurs membres du Conseil fédéral étaient du nombre des invités. Avant le dîner, Mgr Hespers, notre ami de Cologne, qui s'y trouvait aussi, demanda au ministre des colonies où en était l'affaire des Pères du Saint-Esprit : « Je suis très ennuyé, répondit M. Kayser, cela ne va pas; mais je vous ai donné pour voisins de table les hommes les plus récalcitrants du Bundesrath; tâchez de vaincre leurs résistances. » Mgr Hespers fit si bien que cinq ou six jours après, notre cause parut gagnée.

Le représentant de Bavière profita de ces heureuses dispositions pour obtenir aussi le retour des PP. Rédemptoristes, vainement réclamé depuis deux ans. Il télégraphia au Régent de Bavière. Celui-ci s'adressa directement à l'empereur, le priant de ne pas laisser rentrer les PP. du Saint-Esprit sans leur adjoindre les Rédemptoristes.

Et c'est ainsi que, le 9 juillet 1894, le Conseil fédéral, présidé par le général Caprivi, chancelier de l'Empire, déclara à l'unanimité, pour les PP. du Saint-Esprit, et à une faible majorité, pour les PP. Rédemptoristes, que la loi contre les Jésuites ne leur était pas applicable.

3. — A la suite de cette heureuse solution, la Maison-Mère décida de fonder deux maisons : l'une en Alsace, l'autre dans la Province-Rhénane. Mais ces fondations ne pouvaient se faire, malgré le décret du Conseil fédéral, sans une autorisation spéciale des gouvernements respectifs de ces deux pays. Le regretté P. Kræmer fut chargé de trouver une résidence dans la Province-Rhénane, et, sur des ouvertures faites au sujet du pèlerinage des Trois-Epis, cher aux Alsaciens, le P. Gerrer fut envoyé en Alsace pour traiter cette question. Le P. Kræmer se ressouvint naturellement de notre ancienne communauté de Marienthal. Il vit le cardinal Krementz et envoya à la Maison-Mère un rapport en faveur de cette résidence, mais en ajoutant



qu'il y avait un autre emplacement, nommé Knechtsteden, où Son Eminence nous verrait installés avec plaisir.

Dans l'intervalle, le R. P. Gerrer fit savoir que l'autorisation de rentrer en Alsace ne serait pas très facile à obtenir, qu'il fallait des recommandations de personnages haut placés à Berlin, et que, de l'avis de l'évêque de Strasbourg, le P. Acker seul pouvait les obtenir.

Le P. Acker prêchait alors une retraite aux Sœurs de Saint-Joseph, à Dieppedalle; il fut rappelé à la hâte, et le T. R. P. Emonet, désirant se rendre compte en personne de l'état des choses, partit avec lui pour Cologne. Il vit Knechtsteden et trouva la situation très acceptable.

Le P. Acker arriva donc à Berlin. Naturellement, il alla trouver M. Kayser, le ministre des colonies, qui avait été si bienveillant pour lui, lors des premières négociations. Celui-ci promit de chaudes recommandations pour le prince Hohenlohe-Langembourg, Statthalter d'Alsace, et l'assura du succès de cette affaire. Mais il lui fit remarquer qu'à son avis, il n'était pas prudent que l'on commençât les deux fondations à la fois. « Commencez par la plus facile, par Cologne, dit-il; nous aurons moins de peine pour l'Alsace; puis, ajouta-t-il, toutes ces choses doivent être traitées administrativement. Il faut d'abord désigner par leurs noms les lieux où vous voulez vous établir; il faut ensuite que les demandes de résidence soient faites par un homme attiré pour cela, ni par S. Em. le cardinal de Cologne, ni par Sa Gr. l'Évêque de Strasbourg, ni par le T. R. P. Supérieur général; mais par un provincial allemand, nommé par Rome, et ce provincial, dit-il, le gouvernement désire que ce soit vous. »

Le P. Acker, très surpris, répondit qu'il n'avait pas les qualités voulues pour occuper ce poste, que, du reste, il avait opté pour la nationalité française; qu'enfin, il était religieux et ne pouvait rien accepter sans en référer d'abord à la Maison-Mère. Il écrivit donc à Paris et reçut l'ordre d'accepter. Avec le consentement de la Maison-Mère, le P. Acker fut donc nommé provincial d'Allemagne par le cardinal-préfet de la Propagande.

4. — Le nouveau provincial fit à Berlin même la demande d'autorisation d'établir une communauté à Knechtsteden; l'autorisation fut accordée le 25 février 1895. Entre temps, il avait

vu le statthalter d'Alsace qui l'avait très bien reçu ; la demande pour l'Alsace, faite le 1<sup>er</sup> mars, n'aboutit à une réponse favorable que le 4 décembre de la même année.

En attendant d'avoir le personnel voulu pour commencer l'œuvre d'Alsace, le P. Acker entreprit l'acquisition et l'installation de Knechtsteden.

Knechtsteden est une ancienne abbaye de Prémontrés, sise au bord d'un grand bois, à vingt minutes du village le plus voisin et à 20 kilomètres de Cologne ; à 1 lieue et demie du Rhin (rive gauche), presque en face de Düsseldorf. Elle est très célèbre dans la Province-Rhénane à cause de son histoire, de sa grande et belle église romane, et d'une statue très ancienne de la *Mater dolorosa*. Fondée en 1130 par le comte Hugo de Sponheim, alors doyen du chapitre de Cologne, elle fut donnée, l'année suivante, aux Prémontrés. En 1138 furent jetées les fondations de l'église actuelle. A la fin du siècle dernier, les moines s'enfuirent devant les armées françaises et le couvent fut sécularisé. Un des moines, portant aussi ce nom de Kayser, racheta le couvent, l'église, et 250 hectares de terre, qui passèrent, après sa mort, entre des mains laïques.

Enfin, vers 1867, l'assistance publique de Cologne en fit l'acquisition et se trouvait au moment de les revendre aux Chartreux pour la somme de 1,125,000 francs, quand, au mois de juillet 1869, l'abbaye, l'église, la ferme, l'hôtellerie, furent dévastées par un formidable incendie, qui ne laissa debout que les grandes murailles dénudées. Ces murs de l'abbaye, par bonheur, sont d'une solidité telle que les paysans des environs, autorisés à en utiliser les matériaux, durent renoncer à les démolir. Ce désastre fut un grand sujet de douleur pour toute la Province-Rhénane, et l'on n'eut pas de peine à former deux comités, à Neuss et à Cologne, qui ramassèrent des sommes considérables et restaurèrent l'église. Le cardinal Krementz, désireux de rétablir le célèbre pèlerinage, pria donc le T. R. P. Emonet de fonder la nouvelle communauté dans cet endroit, et il dit au P. Acker : « Mon peuple ne vous abandonnera pas. »

Après de nouvelles négociations avec l'assistance publique, dans lesquelles le docteur Kayser voulut, une fois de plus, nous prêter son intervention auprès du maire de Cologne et des

directeurs de l'assistance publique, on fit l'acquisition de l'église, de l'abbaye en ruines, de l'hôtellerie et de la ferme complètement restaurés, et de 45 hectares de terre, pour la somme de 216,000 francs. En attendant de prendre possession des grands bâtiments de la ferme et de l'hôtellerie (février 1895), le P. Provincial aménagea très confortablement une aile de bâtiments, moins maltraitée par l'incendie. Il y installa deux grands dortoirs, deux salles pour les étudiants et les frères, un réfectoire, une cuisine et deux chambres. Enfin, dans un autre endroit, au-dessus de la sacristie également épargnée, on fit plusieurs autres chambres et une bibliothèque provisoire. Ces locaux suffisent pour un personnel de cinquante personnes environ.

Aussitôt que la nouvelle de notre prise de possession fut répandue dans le pays, les félicitations, les offres de service et les aumônes affluèrent de tous côtés. Il se forma à Cologne, sous la présidence honoraire de Son Eminence, un comité central de secours, avec des sous-comités dans les villes principales de la province, Aix-la-Chapelle, Neuss, Crefeld, Essen, Dusseldorf, etc. Il est on ne peut plus intéressant d'assister à quelqu'une des réunions publiques organisées, par ces comités, dans quelque grande salle de café; le P. Acker parle de l'Afrique; un autre orateur raconte l'histoire de Knechtsteden; l'auditoire, composé pêle-mêle d'hommes, de femmes, de prêtres en lévite, écoute, attentif et respectueux, fume, boit, applaudit et donne largement. Cependant, les braves gens des environs nous font des aumônes en nature; voilà quatre mois que plus de trente personnes vivent dans cette solitude, sans avoir dû acheter ni un sac de pommes de terre, ni un tonnelet de choucroûte.

5. — La communauté est composée actuellement de deux Pères à poste fixe : le R. P. Provincial et le P. Nægel. Le P. Haas, malade, a dû se rendre dans sa famille dès le début de l'année. Les PP. Willms et Vœgtli (Marc), arrivés dans le courant de février, nous ont été envoyés pour quelque temps. Tout récemment, M. Thomé, grand scolastique de Chevilly, rentré en Allemagne pour affaires militaires, a été incorporé à la communauté à son passage à Knechtsteden.

La rentrée des jeunes gens admis en qualité de postulants au petit scolasticat a eu lieu le 20 février dernier. Le manque

de personnel pour cette œuvre si importante a fait renvoyer l'ouverture jusqu'en février. En ce moment, ils sont au nombre de quinze, répartis en trois classes; mais tous les jours il arrive au R. P. Provincial de nouvelles demandes d'admission. Si les ressources et le personnel voulu nous étaient accordés, nous pourrions bientôt donner à la Congrégation de nombreux et bons ouvriers.

Jusqu'à ces derniers temps, peu de dimanches se sont écoulés sans que le R. P. Provincial ait fait quelque conférence sur l'Afrique dans les grandes villes de l'archidiocèse de Cologne. Successivement, il a passé à Aix-la-Chapelle, Cologne, Crefeld, Neuss, Düsseldorf, etc. Partout, l'accueil le plus sympathique a été fait à ses discours, qu'un heureux succès a couronnés.

Les conférences du R. P. Provincial ont eu un autre précieux avantage. Faites dans les cercles catholiques, pour la plupart, si grandement en vogue en Allemagne, elles ont jeté des germes de vocation religieuse dans le cœur de plus d'un jeune homme indécis sur son avenir. Quelques-uns ont déjà demandé leur admission, en sorte que la communauté des Frères compte, outre les trois Frères-profès : Damarin, Josse, Euloge et le novice-Frère Marie-Bernard, une douzaine de postulants.

6. — La générosité d'un de nos bienfaiteurs nous a fourni un petit harmonium; aussi, chantons-nous les dimanches et les jours de fête une grand'messe et un salut. Les saluts, surtout, attirent toujours beaucoup de monde.

Notre ministère comprend : la desserte de notre église, pèlerinage à la Vierge douloureuse. La veille des dimanches, mais surtout des grandes fêtes, de nombreux pénitents viennent de 4 lieues à la ronde se confesser, et alors les confessions durent jusqu'après la prière du soir.

Nous prêtons aussi notre concours aux curés des environs à l'approche de certains jours de fête. Ajoutons que, depuis quelques semaines, nous avons dû accepter, sur les instances de l'administration diocésaine, la desserte de l'église voisine de Stommelerbrusch, à une lieue environ d'ici.

7. — Le dimanche 3 mai, dans l'après-midi, S. Em. le Cardinal Krentz, de Cologne, a daigné venir à Knechtsteden, pour bénir Elle-même nos modestes installations.

La fête, soigneusement préparée par le Comité de secours, a très bien réussi ; elle a eu, pour ainsi dire, le caractère d'une manifestation populaire en faveur de notre œuvre. Divers comptes rendus très élogieux ayant été publiés dans tous les journaux de la région, nous ne pouvons mieux faire, pour raconter la fête et donner en même temps une idée de notre situation dans le pays, que d'en citer quelques extraits. On nous pardonnera de les traduire fidèlement, sans atténuer le souffle lyrique qui les anime.

La fête de Knechtsteden a été superbe, et telle que jamais peut-être la vieille et chère abbaye n'en a vu dans sa glorieuse histoire, six fois séculaire.

Vers 2 heures de l'après-dîner, des trains spécialement organisés à cet effet apportaient à Dormagen un millier de pèlerins de Neuss et de Cologne. Ce fut une goutte d'eau versée dans les flots de peuple qui, depuis l'heure de midi, se déroulaient sur les chemins et les routes en affluant vers Knechtsteden. Il n'est peut-être pas une bourgade, à 10 lieues à la ronde, qui n'ait fourni son contingent de pieux visiteurs. Aussi vers trois heures, une foule énorme, qu'on peut estimer, sans exagération, à 10,000 personnes, se pressait-elle sur la place de l'Eglise, sous les arcs de triomphe, dans la grande allée plantée de sapins, à l'ombre des drapeaux qui flottaient sur les tours de l'église. L'ordre était maintenu par deux corps de sapeurs-pompiers et deux sociétés de tirs, transformés, pour la circonstance, en gardiens de la paix.

Le cardinal, parti de Cologne en voiture, avait franchi les 25 kilomètres qui séparent l'abbaye de la ville, au milieu des acclamations du peuple, sur une route triomphale. Il arriva à Knechtsteden vers 3 h. 1/4, accompagné par son secrétaire, par le supérieur du grand séminaire et le curé doyen de Dormagen. Il descendit de voiture sous un arc de triomphe et fut salué par le R. P. Provincial. Une vingtaine de prêtres des environs, les membres de la communauté au nombre de trente-cinq, une trentaine de membres du Comité de secours de Knechtsteden, entouraient le R. P. Acker.

Le cortège se mit en marche à travers la foule pieuse et recueillie, au chant des psaumes, exécuté à quatre voix par l'Orphéon, *la Sainte-Cécile* de Neuss. Cet orphéon, composé de 80 chanteurs, dont 25 enfants, avait revendiqué, comme un droit, l'honneur ambitionné par d'autres, de prêter son concours à la solennité et de chanter les gloires de Dieu au profit des missionnaires.

Lorsque le cortège arriva près de la porte de l'église, une foule de

près de 3000 personnes était déjà massée dans la vaste nef; les cinq cents places de faveur, réservées dans le chœur, étaient toutes occupées par l'élite de la haute bourgeoisie des villes environnantes, par les représentants de la noblesse rhénane et ceux du gouvernement provincial et impérial. Il suffira de nommer M. Gersch, conseiller de préfecture; M. Klein, directeur du gouvernement de la province Rhénane; et M<sup>me</sup> Von Schorlemer-Alst, la femme du landrath (sous-préfet.) de Neuss. Le landrath avait envoyé de Wiesbaden, où il était en traitement, le télégramme suivant adressé au R. P. Provincial :

« Empêché, à mon grand regret, d'assister à la fête d'aujourd'hui, je vous accompagne de mes vœux et souhaits de prospérité pour l'œuvre éminemment utile à l'Eglise, à la patrie, à nos colonies, que votre ordre a entreprise dans les locaux de l'abbaye restaurée.

« *Landrath Von Schorlemer-Alst.* »

Après une courte adoration, le cardinal prit place sur le trône. Alors le R. P. Acker lui adressa une touchante allocution :

« C'est à Son Eminence, dit-il, que nous devons l'éclat inusité de cette fête; si la vieille abbaye ressuscite à une vie nouvelle, si les hommes de cœur qui ont formé le Comité de secours ont eu la force de commencer et de mener à bien une entreprise en apparence téméraire; si le missionnaire n'a point défailli dans les grandes difficultés qu'il a rencontrées, si enfin l'œuvre de Knechtsteden a gagné les sympathies du clergé, du peuple et du gouvernement, l'honneur en revient au bon Cardinal, en qui les fondateurs de la nouvelle maison ont trouvé un bienfaiteur et un père. Pour reconnaître ces bienfaits, ajoute le Révérend Père, nous n'avons d'autre ambition que d'envoyer des bords du Rhin aux rivages de l'Afrique Orientale un grand nombre de jeunes Allemands, pour être les pionniers de la civilisation et les apôtres de la foi. »

Le sermon de circonstance fut prononcé par un orateur bien connu, l'abbé Ehlers, professeur de religion à l'école supérieure de filles à Cologne. Il exhorta vivement son nombreux auditoire à contribuer largement par ses dons à la propagation de la foi :

« Nous devons tous devenir missionnaires en soutenant les missionnaires. C'est là une œuvre méritoire, c'est un devoir. Car la parole de Notre-Seigneur : « Allez, enseignez toutes les nations », s'adresse non seulement aux apôtres, mais à tous les chrétiens, sans les secours desquels la mission des apôtres devient impossible. Or, qu'avons-nous fait jusqu'ici? Si l'on jette un regard sur le monde, on est stupéfait de voir que le catholicisme a conquis à peine la cinquième partie de l'univers; si l'on voit à l'œuvre les communions

protestantes, beaucoup moins nombreuses que nous, et qui fournissent aux missionnaires de l'hérésie deux fois plus de subsides que n'en fournissent les catholiques aux apôtres de la vérité, il y a de quoi rougir de s'appeler catholique. »

Une quête fructueuse suivit ce pressant appel à la générosité proverbiale des catholiques de la province Rhénane.

Le salut du Saint-Sacrement fut ensuite donné par Son Eminence, et l'orphéon de Neuss chanta quelques-uns des plus beaux motets de la riche musique allemande.

Après la cérémonie, le Cardinal parcourut les salles et les chambres de la maison en les bénissant. Arrivé dans le dortoir, transformé en salle de réception, Monseigneur y trouva réunie la foule des invités. Le R. P. Acker lui présenta la communauté que le saint vieillard bénit affectueusement; puis M. Zilkens, conseiller municipal de Cologne, président du Comité de secours; offrit à Son Eminence les hommages du Comité. Le Cardinal prit alors la parole et, dans une aimable causerie de plus de vingt minutes, rappela à grands traits l'histoire de Knechtsteden et de la Congrégation du Saint-Esprit : « Je suis heureux, dit-il, de voir les enfants du Vénéralible Libermann prendre la place des fils de Saint-Norbert. Je remercie les membres du Comité pour leur activité généreuse et désintéressée, et je désire que mon honorable auditoire suive de si beaux exemples. Le vaillant P. Provincial a commencé dans ces murs une grande et belle œuvre; il faut que nous l'aidions dans son entreprise. Quant à moi, il sait bien que mon appui sous toutes les formes lui est acquis depuis longtemps. »

M. Trimborn, avocat, membre du Comité, remercia Son Eminence en termes chaleureux, et après avoir donné aux invités quelques conseils tout pratiques sur la manière de contribuer à l'œuvre, il finit par un éloge bien mérité du courage et de la constance du R. P. Provincial.

La fête se termina par une modeste réfection à laquelle un grand nombre de personnes voulurent prendre part dans la société de Son Eminence, malgré l'exiguïté du local. M<sup>me</sup> Von Schorlemer-Alst avait eu la délicate attention d'envoyer au P. Provincial quelques paniers du meilleur vin de la Moselle.

Pendant une musique militaire de Cologne (nous allions l'oublier) jouait dans la cour des airs patriotiques, alternés avec les couplets d'une cantate, *Knechtsteden*, composée pour la circonstance par l'ardent secrétaire du Comité, M. Schlagwein.

Lorsque Son Eminence eut quitté l'abbaye, en exprimant aux Révérends Pères sa complète satisfaction, la foule joyeuse prolongea la fête jusqu'à la nuit sous les vieux marronniers de la cour, pen-

dant que les écoliers distribuèrent à profusion des feuilles-réclames ; et vendaient des vues de l'abbaye, avec les exemplaires d'une petite histoire de Knechtsteden, qui venait de paraître.

Ainsi parlent les feuilles publiques. Quoi que l'on puisse penser du lyrisme des reporters, une chose est incontestable, c'est que la population du diocèse regarde notre œuvre comme la sienne propre et nous le prouve d'une façon palpable. Ainsi la fête du 3 mai a été préparée pour ainsi-dire sans nous. Les invitations, le service des voitures entre la gare et l'abbaye, le service d'ordre intérieur, jusqu'au service de la cuisine, les décorations, les arcs de triomphe, draperies du trône, tout a été organisé, prêté, mis en œuvre par des hommes de bonne volonté, dont une partie nous étaiant inconnus et que nous n'avons même pas pu remercier.

La raison de cette popularité, dès le principe, est dans la multiple nature de l'œuvre de Knechtsteden. L'abbaye est une des gloires historiques de la province Rhénane ; le pèlerinage avec sa *Pietà*, une *Mater dolorosa* du quinzième siècle, attire les âmes pieuses ; l'église, qui est le principal chef-d'œuvre de l'architecture romane sur les bords du Rhin, vient d'être restaurée. Les amis de l'art y ont dépensé près de 100 000 francs et sont heureux de la voir sauvée de l'abandon. Notre œuvre apostolique est considérée avec raison comme un service rendu aux colonies allemandes. On sait que l'Allemagne revendique l'honneur d'être le champion de la colonisation par la religion.

Enfin l'on félicite les Pères du Saint-Esprit d'avoir obtenu, grâce à leurs mérites éclatants, la faveur de rentrer en Allemagne.

Ces divers sentiments viennent en aide aux motifs d'ordre surnaturel et nous créent une situation exceptionnellement favorable. Si le bon Dieu continue à bénir les efforts des hommes et si nous avons le personnel voulu, nous pouvons espérer dans l'avenir.

Au printemps prochain, le fermier doit quitter et nous espérons entreprendre l'exploitation des 180 arpents qui entourent l'église et les ruines. Les bâtiments déjà construits, avec ceux que va nous laisser le fermier, les écuries, étables, granges et autres dépendances, nous suffiront d'ici à un certain temps, en attendant que nous puissions utiliser les murs des autres bâtiments détruits par l'incendie.

---



## NÉCROLOGIE

---

Nous avons eu la douleur de recevoir par télégramme l'annonce de la mort de deux confrères :

Le P. Julien Carrer, supérieur de Mayumba, Congo français, est décédé le 9 mai, à l'âge de 31 ans, après 12 ans de communauté, 5 ans 10 mois de profession ;

Le P. Florent Huffschmitt, a succombé à Bagamoyo, le 2 juin, à l'âge de 30 ans, après 14 ans de communauté, 3 ans et 9 mois de profession.

Tous deux ont succombé aux atteintes de la fièvre bilieuse.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés M. Guillaume Schmidt, petit scolastique, élève de cinquième, mort à Langonnet, le 21 juin, d'un anthrax.

---

### LE P. JOSEPH LUTZ

DÉCÉDÉ A MERVILLE, LE 17 DÉCEMBRE 1895

Le P. Joseph Lutz naquit à Dauendorf, diocèse de Strasbourg, le 8 janvier 1853, d'une famille pieuse et aisée qui, sur huit enfants, dont quatre fils et quatre filles, en donna quatre à la vie religieuse : deux Pères à notre Institut et deux Sœurs à la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Leur père, aujourd'hui vénérable octogénaire, continue à édifier sa paroisse. Il y a quelques années, il fut heureux de se dire, lui aussi, apôtre comme ses enfants. Ayant eu l'occasion de donner l'hospitalité à un protestant, il lui parla si bien de notre sainte religion qu'il eut le bonheur de le voir abjurer son hérésie, et devenir un fervent catholique.

C'est près d'un tel père que le jeune Joseph puisa et développa de plus en plus cet amour de la piété et cet esprit de foi vive qui firent le bonheur de toute sa vie.

Jusqu'à l'âge de onze ans, il fréquenta l'école communale de Dauendorf, laissant à tous, maîtres et condisciples, de bons souvenirs et de nombreux témoignages de vertu. A cet âge, il dut quitter la maison paternelle pour aller prendre des leçons de latin chez son oncle maternel, curé en Alsace. Ce digne ecclésiastique ne négligea rien pour cultiver à la fois et l'esprit et le cœur de son neveu, jusqu'au moment où il obtint son admission au petit séminaire de Strasbourg. Joseph fit là ses

études jusqu'en rhétorique, et sa conduite, au dire du directeur du séminaire, fut toujours édifiante.

Ses études littéraires terminées, la voie à suivre demeurait encore incertaine. Devait-il se faire prêtre séculier, comme semblait le désirer son vénérable oncle, ou monter à quelque chose de plus parfait encore, selon les aspirations intimes de son cœur? Dieu se chargea de le lui faire connaître. Pendant les vacances qui suivirent sa rhétorique, il fit la connaissance de M. Dagau, scolastique titulaire de Notre-Dame de Langonnet, qui lui parla de la Congrégation et de la vie de missionnaire. Un nouvel horizon s'ouvre alors devant Joseph. Cette vie pleine de labeurs, de souffrances, sur une terre étrangère, mais aussi, pleine de mérites, lui apparaît belle, admirable, digne en tous points de ses désirs et de ses généreuses aspirations. Il sera missionnaire.

Au début de son grand scolasticat (1874), Joseph se met résolument à l'œuvre de sa propre sanctification, préparation et moyen indispensable au succès de son futur apostolat. On ne lira pas sans intérêt, sur sa vie de scolastique, les détails suivants donnés par deux confrères de son année :

J'ai eu le bonheur, nous dit l'un d'eux, de faire, avec M. Joseph Lutz, ma philosophie, ma théologie et mon noviciat, et, pendant ces cinq années, nous l'avons vu d'une grande régularité en tous points, d'une grande charité pour les malades, dont il s'occupait comme infirmier, religieux observateur du silence, d'une vraie et solide piété. Il était bien édifiant de le voir à la Sainte Table, et souvent, faisant le chemin de la Croix pour les Noirs qu'il aimait déjà. Nous l'avons vu serviable pour tous, se pliant aux moindres exigences de la vertu d'obéissance. Autant que je puis me le rappeler, il fut nommé quatre fois au chapitre des Règles. Il accepta les observations avec une si grande modestie que nous étions convaincus que l'humilité avait déjà jeté de profondes racines dans le cœur du futur missionnaire. Souvent, aux réunions du Sacré-Cœur, nous l'avons entendu nous parler avec entrain de la Sainte Vierge et des pauvres Noirs qu'il voulait évangéliser un jour. C'est pour cette fin que, pendant son scolasticat, il se mit à étudier la langue anglaise, et à s'intéresser à tout ce qui touchait à l'Afrique. Dieu le préparait à devenir un apôtre des pauvres Noirs.

Ordonné prêtre à Chevilly, le 23 décembre 1876, Joseph Lutz y fit sa profession, le 26 août de l'année suivante. Aussitôt après,

il reçut son obédience pour la pénible et difficile mission de Sierra-Leone. Tous ses vœux étaient réalisés !

A la Communauté de Sierra-Leone, il fut chargé spécialement du ministère de l'hôpital civil. Il le remplit avec zèle et eut de temps à autre le bonheur de ramener à Dieu des âmes éloignées de Lui depuis bien des années. Quatre ans de séjour à Freetown lui gagnèrent l'estime et la sympathie de tous les Noirs de la ville. Lorsque, en 1884, il dut revenir en France refaire sa santé épuisée, l'un de ses Noirs se fit l'interprète des sentiments de tous, dans une adresse où ils exprimaient, avec leurs regrets de cette séparation, l'espoir de saluer bientôt son retour. Le P. Lutz quitta donc ses chers Noirs, mais son cœur demeura près d'eux. Ses forces à peine rétablies, il manifesta le désir de repartir sans délai.

Ce fut durant ce séjour en France qu'il eut le bonheur d'émettre ses vœux perpétuels.

Au mois de mai de l'année 1882, le P. Lutz put de nouveau retourner au milieu de ses chers Noirs de Sierra-Leone. A son arrivée, la joie de ces bons Noirs fut générale. Plusieurs vinrent à bord le recevoir. D'autres, en plus grand nombre, l'attendaient sur le quai. Le dimanche suivant, ce fut, pendant toute la journée, une procession continuelle : catholiques et protestants se pressaient pour lui souhaiter la bienvenue.

Peu de temps après ce retour, il fut nommé supérieur de la Communauté de Saint-Joseph-de-Boffa, au Rio-Pongo. Deux graves événements survenus dans le pays nous montrent combien le P. Lutz jouissait de l'estime et de la sympathie des Noirs à cette époque. Ce fut d'abord une guerre survenue entre les Noirs du Rio-Pongo et un chef voisin. Des escarmouches et des surprises de tout instant firent, en peu de temps, parmi les Noirs, un grand nombre de blessés. Dans cette extrémité, ils ne trouvaient rien de mieux que de s'adresser à leur grand médecin qui n'était autre que le P. Lutz. Le plus souvent, huit ou dix jours de traitement à l'acide phénique suffisaient pour cicatriser les plaies. Parfois, cependant, les balles se trouvaient enfoncées bien avant dans les chairs ; il était nécessaire de recourir aux instruments tranchants. Le P. Lutz se chargeait alors, au besoin, de fouiller dans les cuisses et dans les mollets ; et, grâce à son sang-froid et à son habileté, il parvint à remettre

sur pieds tous ces pauvres gens qui, dans la suite, devinrent ses amis dévoués.

Un autre fait de plus grande importance fut la révolte, ou soulèvement général des Noirs contre le poste français. Benoît Katty, roi du pays, vint à Boffa avec une cinquantaine de kroubas (soldats indigènes), dans le but d'intimer à un homme de Farinthia, employé comme interprète au service d'un explorateur français, d'avoir à quitter le village au plus tôt, sous peine de mort. Pour toute réponse, le commandant français, M. Bour, fit jeter en prison le krouba chargé de la commission. A cette nouvelle, le roi entre en fureur, excite ses soldats à la vengeance et, soutenu par tous les Noirs des environs, s'apprête à attaquer le poste pour délivrer le prisonnier. La garnison du poste ne comprenait, avec le commandant, que cinq disciplinaires, un sergent, un caporal, trois douaniers et l'explorateur dont il a été parlé, en tout treize hommes. Evidemment, ils allaient être tous massacrés, le poste n'ayant ni forteresse, ni fortification, ni même un mur d'enceinte, rien enfin qui pût permettre d'offrir à cette bande de sauvages une résistance sérieuse. Ne se faisant point illusion sur l'imminence du danger, le commandant fit appeler en toute hâte le P. Lutz, le priant d'user de son influence pour apaiser les Noirs. Grâce à un courage plus qu'ordinaire, et à force de parlementer avec les sauvages et leur chef, le Père réussit, non sans peine, à calmer les Noirs, faisant comprendre au roi, Benoît Katty, tout le danger qu'il y aurait pour lui à attaquer le poste français. Le roi renonce donc à son projet; il consent même à se réconcilier publiquement avec le commandant, ce qui rétablit parfaitement la paix. Le lendemain de cette insurrection, le commandant fit envoyer au P. Lutz, pour le remercier des services rendus en cette circonstance, une lettre officielle conçue en ces termes :

Boffa, le 23 novembre 1883.

Monsieur le Supérieur,

Grâce à vos conseils pacifiques et à votre courageuse intervention auprès des bandes de pillards qui ont tenté, hier, de porter atteinte à la vie d'un sujet français et à celle du personnel du poste, vous avez empêché l'effusion du sang et puissamment contribué à la disparition de ces bandes.

Je suis heureux de vous adresser ce témoignage de félicitations,

ainsi qu'au personnel de la Mission de Boffa, dont le concours a été si utile pour maintenir l'ordre.

Veillez, etc.

*Le Commandant du Rio-Pongo,*  
Ch. BOUR.

Au mois de février suivant (1885), le P. Lutz dut de nouveau rentrer en France pour se faire soigner un doigt écrasé dans un accident. Il fit ses adieux à la Mission, ne se doutant guère que c'était pour toujours et que le Seigneur lui avait déjà préparé une autre partie de sa vigne à cultiver. Durant ce séjour en Europe, il eut le bonheur d'assister son plus jeune frère à sa première messe, en Alsace, et put ainsi accorder une dernière et bien grande consolation à ses chers parents.

(A suivre.)

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Retours.** — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 12 juin, le F. Martinien, du Rio-Pongo ;

Le 15, le P. Gaillard, de la Sénégambie.

**Départs.** — Se sont embarqués :

Le 1<sup>er</sup> juillet, à Southampton, le P. Browne, pour Sierra-Léone ;

Le 25, à Marseille, pour l'île Maurice, le P. Emmanuel Delpeuch, revenu il y a quelques mois du Zanguebar, et le P. Durny, de Mesnières.

— Comme nous l'avions annoncé à l'avant-dernier *Bulletin*, Mgr Le Roy devait aller faire la deuxième tournée de confirmation dans le diocèse de Nantes ; mais, par suite de sa nomination comme supérieur général, il n'a pu s'en charger : c'est Mgr Carrie qui y est retourné à sa place.

Les confirmations ont eu lieu du 6 au 22 juin, dans la ville même de Nantes et aux environs. Sa Grandeur, accompagnée du P. Luec, a eu l'occasion de parler de nos Missions au séminaire de philosophie, au grand séminaire, à Notre-Dame des Coëts et au petit séminaire de Guérande. Mgr Le Roy s'est rendu lui-même à Nantes pour y faire l'ordination du 29 juin.

— A la fin du mois de mai a été enfin nommé un Evêque à Maurice : c'est Mgr Pierre-Augustin O'Neill, né en Angleterre,

en 1843, président général de la Congrégation anglo-bénédictine, il doit être sacré le 29 juin à Westminster et compte partir pour Maurice en septembre.

— Le 4 juin, à la Société des Etudes pratiques d'économie sociale, a eu lieu une séance présidée par M. Denis Cochin, député de Paris. Mgr Augouard y a fait une longue et intéressante conférence sur la question antiesclavagiste. Mgr Le Roy, qui assistait à cette réunion, y a porté aussi la parole.

A cette séance, prenaient également part : Mgr Jourdan de la Passardière, président de la Société antiesclavagiste ; M. Georges Picot, de l'Institut ; M<sup>me</sup> la comtesse d'Eu, fille de l'empereur du Brésil, qui a commencé dans ce pays l'œuvre de l'émancipation des esclaves, et est aujourd'hui à la tête du comité des Dames de l'Œuvre antiesclavagiste en France ; il y avait, en outre, un nombreux public très sympathique.

— Le P. Lejeune a fait, le 27 juin, une conférence sur l'Apostolat en Afrique aux membres du Comité de l'Œuvre antiesclavagiste. A cette réunion, présidée par M. Vallon, assistaient plusieurs anciens ministres et d'autres personnages très influents. Ces messieurs ont été vivement intéressés par la communication du P. Lejeune et ont promis d'appuyer chaudement ses projets auprès du gouvernement.

— Le P. Abiven vient de faire imprimer à Notre-Dame de Langonnet deux ouvrages très utiles : *un dictionnaire et une grammaire de la langue malinkée*. Le dictionnaire forme un volume in-12 de 428 pages et la grammaire un in-8° de 78 pages.

— Le T. R. Père vient d'adresser aux Communautés (24 juin) une circulaire au sujet de son élection comme Supérieur général.

---

**Bulletins.** — Prière à nos confrères de Sierra-Leone, du bas Niger et du Gabon de nous envoyer au plus tôt leurs *Bulletins*. Prière également aux supérieurs de communautés de ne pas oublier les notices des chers défunts.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 30 juin 1896.



**Zeuxeur. — Charité. — Sacrifices.**

**SOMMAIRE.** — **Maison-Mère.** Lettres au Cardinal Préfet de la Propagande et réponses du prélat. — *Actes administratifs.* — Abandon du collège de Castelnaudary. — Nominations. — Admissions aux vœux. — **Sénégalie.** Dakar. — Saint-Louis. — Gorée. — **Nécrologie.** *Décès :* M<sup>me</sup> Le Roy. — *Notice :* P. Lutz (*suite et fin*). — F. Marie-Guillaume. — **Nouvelles.** — **Avis.**

## MAISON-MÈRE

### LETTRES DU T. R. P. GÉNÉRAL

AU CARDINAL PRÉFET DE LA PROPAGANDE

AU SUJET DU CHAPITRE

**et réponses de Son Éminence.**

L'assemblée capitulaire terminée, Mgr Le Roy s'est empressé d'écrire au Cardinal Préfet de la S. C. de la Propagande, d'abord pour lui offrir respectueusement ses devoirs dans sa nouvelle charge, puis pour lui rendre compte de la tenue et des actes du Chapitre général.

Son Éminence vient de lui répondre par des lettres vraiment empreintes d'une bienveillance toute paternelle, et pour notre nouveau supérieur général et pour la Congrégation tout entière.

Nous sommes heureux de les communiquer à nos confrères, avec celles du T. R. Père.

#### **Lettre du T. R. Père au sujet de son élection.**

*A Son Éminence Révérendissime, le Cardinal Préfet de la Propagande.*

Paris, le 8 juin 1896.

Eminentissime et Révérendissime Seigneur,

Le R. P. Procureur de notre Congrégation à Rome, a déjà informé Votre Eminence que le Chapitre général vient de m'im-

poser le lourd fardeau du supérieurat. Considérant le peu que je suis, et attaché comme je l'étais à la chère Mission du Gabon, j'avais d'abord pensé devoir faire des instances près de Votre Éminence pour qu'Elle daignât me laisser continuer les œuvres que j'ai commencées sur la terre africaine, où j'ai toujours espéré mourir.

Mais devant les représentations qui m'ont été faites j'ai dû céder, et il ne me reste plus, Éminence, qu'à me mettre simplement entre vos mains, avec tous les membres de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, pour le service de la sainte Église catholique et son extension dans le monde.

Vicaire apostolique du Gabon, je crois répondre aux intentions de Votre Éminence et servir mieux les intérêts de la Mission en gardant provisoirement les pouvoirs que je tiens du Saint-Siège. Mais les mesures nécessaires sont déjà prises pour rappeler en France celui qui nous paraît ici le mieux préparé à maintenir et développer cette chère Mission, à laquelle Votre Éminence Elle-même a toujours porté un si bienveillant et si généreux intérêt.

Daignez agréer, Éminentissime et Révérendissime Seigneur, l'hommage filial des sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

De Votre Éminence, le très humble et très obéissant serviteur,

AL. LE ROY, *Év. d'Alinda, Sup. gén.*

#### Réponse de Son Éminence le Cardinal Ledochowski.

*Domino Alexandro Le Roy, sup. genli Congnis Spiritus sancti.*

Sulla rinunzia all'ufficio di Vicario Apost. e suo successore

Roma, li 26 guigno 1896.

Illme et Revme Domine,

Gratulor Amptitudini Tuæ Generalem Conventum tuæ Congnis maximum fiducia testimonium in te contulisse, cum ad regimen te advocaverit universi istius instituti. Cui electioni S. hæc Congregatio libenter plaudet, quæ sæpius prudentiæ et zeli tui specimina agnovit. Porro novum munus quod gerere incipis cum præcedenti Vicarii apostolici Gabonensis, omnino nequit in eodem subiecto conciliari : quamobrem postremum hoc per legitimum renuntiationis actum debes Sanctæ Sedi resignare.



Antequam vero hoc perficias, facultates omnes quibus uteris ut Vicarius apostolicus Gabonensis, in eum ex tuis missionnariis, quem magis idoneum duxeris, cures ut transferas. Dein cum præfata amplitudinis Tuæ renuntiatio exhibita et acceptata fuerit, iuxta morem tria nomina sacerdotum tui Instituti qui idonei muneri Vicarii Apost. Gabonensis, caractere episcopali addito, reputentur, iuxta quæsita in adnexo schemate contenta huic S. Congni proponas, ut ex iis unus eligatur, ad idem officium gerendum.

Hæc Amplitudini Tuæ erant significanda, ut responsum tuæ epistolæ diei 8 vertentis mensis darem. Ego vero Deum precor ut Te diu sospitem servet.

Amplitudinis Tuæ Addictissimus Servus.

M. Card. LEDOCHOWSKI *Praef.*

A., *Archiep. Larissen, Secr.*

#### Traduction.

Rome, le 26 juin 1896.

Illustissime et Révérendissime Seigneur,

Je félicite Votre Grandeur du très grand témoignage de confiance que vous a donné le Chapitre général de votre Congrégation, en vous appelant au gouvernement de tout l'Institut. La Sacrée Congrégation de la Propagande ne peut qu'applaudir à cette élection, vu les preuves que vous lui avez si souvent données de votre zèle et de votre prudence.

Mais cette charge nouvelle que vous commencez à remplir ne peut absolument se concilier dans la même personne avec celle de Vicaire apostolique du Gabon que vous aviez précédemment. Vous avez donc à résigner cette dernière charge entre les mains du Saint-Siège par un acte régulier de renonciation. Cependant, avant d'accomplir cet acte, ayez soin de transmettre toutes les facultés dont vous jouissez, comme Vicaire apostolique du Gabon, à celui de vos Missionnaires que vous jugerez le plus apte à les remplir. Ensuite, quand votre démission aura été envoyée à cette Sacrée Congrégation et acceptée par elle, vous lui proposerez, selon l'usage, les noms de trois prêtres de votre Institut que vous jugerez propres à remplir la charge de Vicaire apostolique du Gabon, avec le caractère épiscopal, en ajoutant sur chacun les renseignements demandés par le questionnaire ci-joint, afin que la Sacrée Congrégation choisisse l'un d'entre eux pour cet office.

C'est ce que j'avais à écrire à Votre Grandeur, en réponse à sa lettre du 8 de ce mois. Je prie Dieu qu'il vous conserve longtemps la santé.

De Votre Grandeur, le très dévoué serviteur,

M. Card. LEDOCHOWSKI. *Préfet.*

A., *Archev. de Larisse, secrétaire.*

### Compte rendu

DE LA TENUE ET DES ACTES DU CHAPITRE GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION

*A Son Eminence Révérendissime, le Cardinal Préfet de la Sacrée  
Congrégation de la Propagande.*

Paris, le 10 juin 1896,

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Le premier devoir de la fonction nouvelle qui vient de m'être imposée, et après avoir présenté mes très respectueux hommages à Votre Eminence, c'est de lui rendre compte de la tenue de notre Chapitre général et de soumettre à sa haute approbation les décisions qu'il a prises.

Cette assemblée, relativement assez nombreuse, comptait cinquante-quatre membres, parmi lesquels étaient les cinq vicaires apostoliques de nos Missions. Tous les Pères qui devaient en faire partie, d'après nos Constitutions, soit comme fonctionnaires généraux, soit à titre de supérieurs provinciaux ou principaux, soit enfin comme délégués des provinces, se trouvaient présents. Seuls, deux supérieurs de pays d'outre-mer n'avaient pu s'absenter; ils avaient été régulièrement remplacés.

Le Chapitre s'est réuni dans notre maison de noviciat à Grignon-Orly, près Paris. Il s'est ouvert le samedi, 23 mai, veille de la Pentecôte, après une retraite de trois jours, et s'est terminé le dimanche de la Trinité, 31 mai.

Les élections ont eu lieu le saint jour de la Pentecôte, celle du Supérieur Général le matin, après la grand'messe, et celles des Assistants et Consultants, le soir du même jour après les vêpres. Dès le lendemain, on a commencé à s'occuper des affaires à traiter, tout en remettant les délibérations et les décisions à prendre après la confirmation du nouveau supérieur général par le Saint-Père.

Le décret *Auctis*, récemment porté par le Saint-Siège et relatif à la promotion des Religieux aux Ordres majeurs, nous obligeait à faire à nos Constitutions des modifications importantes. Votre Eminence sait, en effet, que jusqu'ici, d'après un usage suivi dans notre Institut depuis l'origine, le noviciat et, par suite, les vœux ne se faisaient qu'après le scolasticat ou les études théologiques, et c'est à la fin de leur scolasticat et avant leur profession, que nos jeunes aspirants étaient promus aux saints ordres, suivant les indults que nous avons reçus, à cet effet, du Souverain Pontife.

Ces changements à faire dans nos Constitutions, pour les mettre en pleine harmonie avec les décrets récents du Saint-Siège, nous ont amenés à penser qu'il y avait lieu de profiter de l'occasion pour y apporter aussi quelques autres modifications, que le temps et l'expérience, mais surtout le développement de la Congrégation et son extension en divers pays, rendaient nécessaires ou utiles.

Le Conseil général de l'Institut s'était déjà occupé depuis quelques mois de préparer avec soin un important travail en ce sens, lequel a été soumis à l'examen du Chapitre.

Afin de procéder avec plus de maturité, il a été nommé, dès les premières réunions, cinq commissions pour examiner les diverses questions à traiter : commission de discipline générale, commission des maisons de formation, commissions des Missions et œuvres de ministère, commission d'éducation, commission du matériel.

Chaque membre avait pleine liberté de faire toutes les motions qu'il jugeait utiles ; mais ces motions devaient être présentées par écrit, puis examinées par la commission compétente ; et la commission devait elle-même faire sur chaque question un rapport écrit à présenter par l'un de ses membres au Chapitre. Ce n'est qu'après cet examen préalable que les questions étaient discutées en réunion générale.

Les choses étant ainsi réglées, tout s'est passé avec ordre dans l'union et la paix la plus édifiante. Aussi la plupart des décisions ont-elles été prises à l'unanimité, ou du moins à la très grande majorité des suffrages. Il est établi, du reste, dans nos Constitutions, qu'il ne peut y être fait aucun changement qu'à la condition de réunir les deux tiers au moins des voix. On

a eu soin de rappeler ce principe et de s'y tenir fidèlement.

En dehors des modifications nécessitées par l'application du décret *Auctis*, les autres changements peuvent se ramener aux points suivants. D'abord, il a paru utile d'établir en principe le régime provincial dans l'Institut, afin de faciliter le recrutement et la formation des sujets dans les divers pays où nous sommes répandus : la France, le Portugal, l'Irlande, l'Allemagne et les Etats-Unis.

On a cru aussi devoir régler que le Conseil général se réunirait ordinairement tous les quinze jours. Depuis longtemps d'ailleurs, en fait, il se réunissait non pas seulement tous les trois mois, mais bien plus fréquemment.

Le Chapitre a pensé également qu'il y avait lieu d'étendre un peu davantage les attributions du Conseil général, en lui donnant voix délibérative ou du moins voix consultative sur certains points laissés jusqu'ici à la discrétion du Supérieur général. Les Assistants et les Consultants pourront ainsi le seconder d'une manière plus efficace, en ayant dans son administration leur part de responsabilité.

Enfin, le développement qu'a pris notre Institut rendait nécessaire une modification relativement à la composition du Chapitre général. Les bases primitivement établies pour la représentation des provinces et des communautés, convenaient très bien alors que la Congrégation était peu nombreuse. Le cas n'est plus le même aujourd'hui, eu égard au nombre de ses membres et à l'extension donnée à ses Missions et à ses autres œuvres dans les pays d'outre-mer. Au reste, quoique ramené à des proportions moindres, le nombre des capitulants sera encore relativement plus nombreux que dans beaucoup d'autres instituts.

Telles sont, Eminence, les décisions soumises à votre haute approbation ; mais, il est inutile de le dire, le Saint-Siège nous trouvera toujours prêts à recevoir avec la plus entière docilité les observations qu'il croirait utile de nous adresser là-dessus, comme en tout le reste.

Avant de se séparer, l'assemblée capitulaire a institué une commission pour retoucher le texte des Constitutions dans le sens des décisions prises par elle. Cette Commission se mettra à l'œuvre dès que nous aurons reçu la réponse de Votre Eminence. Ainsi retouchées, les Constitutions seront ensuite sou-

mises à l'examen du prochain Chapitre général, qui aura à les revoir dans leur ensemble; et enfin, cette rédaction définitive sera soumise à l'approbation de la S. C. de la Propagande, sous l'autorité de laquelle nous sommes heureux et honorés de travailler pour la sainte Eglise, dans tous les pays où la Providence nous a dispersés.

Veillez agréer, Illustrissime et Révérendissime Seigneur, l'humble hommage des sentiments de profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, de Votre Eminence, le très humble et très obéissant serviteur et fils,

† ALEXANDRE LE ROY, *Év. d'Alinda, Sup. gén.*

### Réponse du Cardinal-Préfet de la Propagande.

*R. P. D. Al. Le Roy, sup. gen. Congnis Spiritus sancti.*

Sull'operato del Capitolo generale.

Roma, li 4 julio 1896.

Illme ac Rme Domine,

Gratulor maxime Amplitudini Tuæ pro iis omnibus quæ in Generali Conventu istius Instituti nuper gesta sunt : quorum etiam notitiam tuis litteris diei 10 elapsi Junii huic Sacræ Congregationi exhibes. Numerus ingens capitularium, ordo et pax sessionum, matura præparatio rerum agendarum per distinctas Commissiones, libertas et facilitas omnibus facta quæstionibus proponendis : haud poterant non optimum sortiri effectum, sicut revera, Deo auxiliante, factum est, tum in præficiendis superioribus, tum etiam in necessariis concinnandis constitutionum modificationibus. Quas ego, juxta prolatum a te exemplar, diligenti studio perspectas, universim inveni dignas (salvo accuratori hujus S. Congnis examine), quæ commissioni a vestro Generali Capitulo electæ tradantur ut ex iis concretum schema formetur magis accomodatarum constitutionum, quæ suo tempore definitivæ adprobationi ejusdem S. Congregationis subiicientur.

Hæc cum Amplitudini Tuæ significem, simul Sacræ Congnis plenissimas laudes pro impenso a vobis egregio opere in bonum

istius benemeriti Instituti manifesto : Deumque rogo, ut Te diutissime sospitet.

A. T. Addictissimus Servus.

M. Card. LEDOCHOWSKI, *præf.*

A., *Archiep. Larisse, secr.*

**Traduction.**

Rome, le 4 juillet 1896.

Au sujet des actes du Chapitre général.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Je félicite vivement Votre Grandeur au sujet de tout ce qui a été fait récemment dans le Chapitre général de votre Institut, et dont vous rendez compte à cette Sacrée Congrégation par votre lettre du 10 juin dernier. Le grand nombre des capitulants, l'ordre et la paix des séances, la mûre préparation, par diverses commissions, des choses à traiter, la liberté et la facilité laissée à tous de proposer des questions : tout cela ne pouvait pas ne pas avoir le meilleur résultat, et, en effet, avec l'aide de Dieu, il en a été ainsi, soit pour le choix des supérieurs, soit pour les modifications qu'il est nécessaire d'apporter aux constitutions. J'ai soigneusement examiné ces modifications, suivant la copie que vous m'en avez adressée; et (sauf examen plus attentif par cette Sacrée Congrégation) j'ai trouvé qu'il n'y avait qu'à les remettre entièrement à la Commission élue par votre Chapitre général, pour en former un texte précis de constitutions mieux adaptées, constitutions qui devront ensuite être soumises, en leur temps, à l'approbation définitive de cette Sacrée Congrégation.

En adressant cette réponse à Votre Grandeur, je lui fais parvenir en même temps l'expression des éloges sans réserve que lui adresse la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour les travaux si heureusement accomplis par le Chapitre en vue du bien d'un Institut si méritant, et je prie Dieu de vous conserver très longtemps la santé.

De Votre Grandeur, le très dévoué serviteur,

M. Card. LEDOCHOWSKI, *préfet,*

A. *Archev. de Larisse, secrétaire.*

Dans sa lettre du 13 juillet, le P. Eschbach écrit sur ce même sujet à la Maison-Mère :

« J'arrive de la Propagande. Comme toujours, le cardinal Ledochowski a été charmant, il m'a redit pour la centième fois combien il était content de la Congrégation. « Votre Chapitre général, m'a-t-il dit, a été un modèle de sagesse. »

## ACTES ADMINISTRATIFS

**Abandon du collège de Castelnaudary.**

Il y a trois ans, la Maison-Mère, vivement préoccupée de la situation de l'école Saint-François de Sales de Castelnaudary, avait résolu de l'abandonner, l'œuvre ne répondant pas aux espérances qu'elle avait fait concevoir. (Conseil des 29 mars et 20 août 1893.) Cependant, sur les vives instances de Mgr l'Evêque de Carcassonne et des familles catholiques de Castelnaudary, qui nous promirent un concours efficace pour subvenir aux besoins de l'établissement, on crut devoir revenir, pour le moment, sur cette décision, dont l'exécution soulevait alors de graves difficultés. (Conseil du 20 août 1893.)

Mais une nouvelle expérience de trois années ayant montré que cette œuvre devenait de plus en plus onéreuse pour la Congrégation, le Conseil général, après en avoir délibéré plusieurs fois, a décidé, dans la séance du 14 avril dernier, l'abandon définitif de cette maison, à la fin de la présente année scolaire.

Deux délégués de Castelnaudary sont alors venus à Paris, pour insister, auprès du nouveau supérieur général et de son Conseil, en faveur du maintien de l'œuvre, du moins pour une année encore; mais le nouveau Conseil a cru devoir s'en tenir entièrement à la décision prise. (Réunions des 23 et 30 mai 1896.)

Cependant, des démarches ont été faites de divers côtés dans le but de trouver une congrégation qui voulût bien prendre à notre place la direction de ce collège: elles sont restées infructueuses. Dès lors, la liquidation de la société civile devenait nécessaire; et, dans l'intérêt de tous les actionnaires, il était à désirer qu'elle se fit à l'amiable. Elle a été, en effet, votée dans ce sens, sur la proposition du Conseil d'administration, par l'assemblée générale des actionnaires, tenue le 18 de ce mois.

**Nominations.**

Par décision du T. R. Père, en date du 23 juillet, ont été nommés :

Supérieur provincial du Portugal, en remplacement du R. P. Eigenmann, élu consultant général, le P. Jean RULBE; il

demeure en même temps supérieur de la communauté de Formiga ;

Supérieur de la communauté de Porto, le P. Xavier SCHURRER, précédemment supérieur aux Açores ;

Préfet du petit scolasticat de Formiga, le P. Xavier KAUFFMANN, précédemment sous-préfet de la même œuvre ;

Supérieur principal de nos établissements de la Trinidad et, en même temps, supérieur local de la communauté de Port-d'Espagne, en remplacement du P. Brennan, le P. Guillaume CARROL, de la communauté de Blackrock.

---

### Admissions aux vœux.

Par décision des 14 et 21 juillet, ont été admis :

#### Aux vœux perpétuels :

Les PP. François-Xavier THOMANN, de la Cité de Merville ;  
 Adolphe DURON et Joseph RIFF, du Gabon ;  
 Alphonse DOPPLER, du Congo français ;  
 Hervé BOUCHER, du Pérou ;

Les FF. BERNARDIN Metz, HUBERT Rosenast, PHILIPPE Munckhoff,  
 FLORENTIN Chauvel, de la Communauté d'Orgeville ;

#### Aux vœux de cinq ans :

Les PP. Louis GRUFFAZ, de la Communauté de Beauvais ;  
 Louis LEININGER, de la Martinique ;  
 Léopold LESCURE, de Maurice ;  
 Laurent KORNMANN, du Zanguebar ;

Les FF. EMILE Friederich et RIEU Dorel, de Saint-Ilan ;  
 MARTIAL Meier, de Cellule ;  
 PRISCILLIEN Kœger, de Merville ;  
 AIMÉ Vézier, du Bas-Congo ;  
 JULIEN Juncker, du Cunène.

---



# SÉNÉGAMBIE

## COMMUNAUTÉ DE DAKAR

AVRIL 1894. — JUIN 1896

1. Personnel. — 2. Ecoles. — 3. Ministère paroissial. — 4. Visites. — 5. Constructions. — 6. Mort du P. Guth. — 7. Dernières élections.

1. — Depuis plus d'une année, Monseigneur faisait des démarches pour obtenir du ministère un vicaire à Dakar; il vient d'être accordé; c'est le P. Jalabert qui a été proposé et agréé pour remplir cet emploi. Le P. Muller, avec ses fonctions de Procureur de la Mission, continue chaque jour à faire la visite des malades à l'hôpital militaire et à celui du chemin de fer; il est aussi directeur des Sœurs de l'Immaculée-Conception et de la Congrégation des enfants de Marie de cet établissement.

Avec la charge de vicaire à la paroisse, Monseigneur a confié au P. Jalabert la direction d'un cercle catholique de jeunes gens, établi tout récemment, et qui fonctionne déjà bien, grâce à l'entrain et au dévouement du F. Héribert qui en a été le fondateur avant l'arrivée du P. Jalabert. En réunissant ainsi nos meilleurs jeunes gens, nous ne voulons pas seulement les éloigner des dangers qui les menacent, nous désirons surtout pouvoir les amener à s'établir chrétiennement. Le F. Mellon est caviste et a la réputation de faire une bière excellente; il s'occupe aussi de la sacristie; le P. Planeix est curé de la paroisse et le F. Héribert aide principal du P. Procureur.

Nous avons aussi le bon P. Pascal, vicaire général; mais, à notre grand regret, il a dû nous quitter, à la fin d'octobre dernier, et rentrer en France pour y remettre sa santé délabrée.

2. — Nos enfants des écoles, garçons et filles, voient grandir leur nombre chaque année, depuis que la population de Dakar augmente. Les Frères instituteurs, au nombre de quatre jusqu'ici, ont obtenu du Conseil général un cinquième Frère cette année. Les Sœurs de l'Immaculé-Conception de Castres, qui dirigent l'école de filles, avaient fait une semblable demande qui est restée jusqu'ici sans résultat.

Pendant, les filles qui fréquentent l'école sont encore plus nombreuses que les garçons et il n'y a que trois Sœurs institu-

trices qui sont vraiment trop surchargées. Ces pauvres jeunes filles sont bonnes et même sincèrement pieuses, en général, tant qu'elles sont chez les Sœurs; mais, une fois au dehors, la plupart sans famille et sans ressources, à combien de séductions et de dangers ne sont-elles pas exposées! Aussi le nombre de celles qui persévèrent est bien restreint; même celles qui s'égarèrent conservent la foi et ne manquent pas de faire appeler le prêtre quand elles sont malades.

Il y a environ cinq ans, le ministre de la marine avait établi une école d'apprentis mécaniciens où l'on recevait facilement nos garçons de douze à quinze ans, à la sortie des écoles. C'était un excellent service qu'on rendait à ces enfants; ils s'habituèrent à une vie de discipline, étaient soustraits à bien des dangers et, sous la direction d'un officier de bord, se maintenaient dans la pratique de leurs devoirs de chrétiens. Chaque dimanche ils étaient conduits à la grand'messe. L'œuvre était trop chrétienne dans notre siècle de progrès : on vient de la supprimer, sans tenir compte des services qu'elle était appelée à rendre dans la colonie où, chauffeurs et mécaniciens européens, ne peuvent tenir longtemps.

A bord de ces bateaux où les rapports ne peuvent manquer d'être constants et intimes, le bon exemple donné par nos jeunes chrétiens exerçait une heureuse influence sur leurs camarades encore infidèles. En voici un exemple, raconté par le P. Planeix :

Sur l'*Héroïne*, mouillée en rade de Dakar, deux garçons, l'un infidèle et l'autre chrétien, avaient été chargés de remuer du goudron dans une chaudière placée sur un feu ardent. Par suite d'une imprudence malheureuse, le goudron prend feu, éclate et se répand, bouillant comme la lave en ébullition, sur les deux jeunes gens qui, devenus torches ardentes, courent affolés sur le pont en poussant des cris affreux. Des matelots les enveloppent dans des couvertures et parviennent à éteindre le feu, non sans se brûler un peu eux-mêmes. C'était assez tôt pour leur sauver la vie; mais quel martyre ils eurent à endurer pendant plusieurs semaines à l'hôpital où ils furent transportés sur-le-champ! J'arrivai à l'hôpital en même temps qu'eux. On dut les mettre dans un bain tiède et leur arracher une grande partie de la peau de la figure, de la poitrine et du milieu du corps, et les douleurs atroces qu'ils ressentaient leur arrachaient des cris déchirants. L'infidèle, voyant que son compagnon souffrait courageusement et multipliait ses invocations à Notre-Seigneur,

pria la Sœur de me dire d'approcher. Quand je fus près de lui :  
 « Père, me dit-il, de grâce, baptise-moi de suite; tu vois bien que je vais mourir, et je veux aller au ciel avec mon ami Hippolyte qui mourra aussi, brûlé comme il l'est.

« — Oui, mon enfant, lui dis-je, mais avant de vous faire chrétien, j'ai besoin de vous instruire un peu. » Je commençai alors à lui poser quelques questions et quelle ne fut pas ma joie en voyant qu'il savait déjà les principales vérités de notre sainte religion!

« Qui vous les a apprises, lui demandai-je ?

« — C'est Hippolyte, mon Père, un vrai camarade, celui-là; il vaut mieux que moi; s'il meurt, il ira droit au ciel. Le soir, avant de nous coucher, il me faisait faire la prière avec lui. »

Voyant ce jeune Noir si bien disposé et en danger de mourir, je lui accordai le saint baptême.

Grâce aux soins qui leur furent prodigués, les deux purent échapper à la mort, mais la guérison fut longue à venir et de nombreuses et profondes cicatrices leur sont restées. Quand le nouveau baptisé se trouva mieux, il pria la Sœur de lui faire le catéchisme qu'il apprit avec ardeur. Bientôt même il put faire sa première communion, et Monseigneur vint à l'hôpital pour lui conférer le sacrement de Confirmation. Il était si heureux ce jour-là, qu'il me répéta plusieurs fois qu'il avait bien remercié le bon Dieu d'avoir permis l'accident qui lui était arrivé, puisque cette circonstance lui avait procuré de si grandes grâces.

Depuis ce jour, Bakari qui a reçu le nom de Jean, à son baptême, et son ami Hippolyte sont à Saint-Louis à bord du même vapeur; ils sont liés par la plus étroite amitié et, ce qui est mieux encore, se conservent bons chrétiens.

3. — Pendant la bonne saison surtout, les offices du dimanche sont bien suivis; les jours de fête, notre église n'est plus assez grande pour contenir l'assistance. Nous avons eu quelques fervents chrétiens, parmi les officiers, le commandant de la marine en tête, et leurs bons exemples ont fait du bien à nos Noirs principalement. La dévotion au Sacré-Cœur et à la Sainte Vierge sont en honneur dans la paroisse. Les exercices du mois de Marie réunissent chaque soir une assistance nombreuse. Malheureusement, la conduite n'est pas toujours conforme à la dévotion extérieure. Nos chrétiens, en contact journalier avec de nombreux musulmans, subissent l'influence de l'immoralité de ces infidèles.

Malgré les instructions réitérées, en particulier, en public, par la prédication et par mandements de carême de Monseigneur,

pour faire comprendre à nos chrétiens la nécessité du mariage légitime, le bonheur de la famille chrétienne et ses avantages, ces deux dernières années, nous n'avons pu obtenir que huit mariages réguliers.

Mais aussi quels exemples de la part d'un grand nombre de nos Européens ! Le divorce, parmi eux, est à l'ordre du jour ; notre nouveau maire, lui-même, a épousé une divorcée.

4. — C'est en moyenne une fois par semaine, au moins, que nous recevons la visite de quelque missionnaire de passage. En dehors de nos confrères, les Pères de Lyon qui évangélisent la Côte d'Ivoire, les Pères Dominicains et autres missionnaires se rendant en Amérique, descendent ordinairement chez nous, quand ils le peuvent, surtout pour dire la sainte messe.

En janvier de l'année dernière, les Pères Blancs qui se rendaient à Tombouctou s'arrêtèrent quelques jours dans notre communauté. C'étaient les PP. Hacquart, Eveillard, Dupuy et Ficheux. D'après ce qui s'était passé à Rome, la lettre du P. Hacquart, supérieur, annonçant leur arrivée à Monseigneur, pouvait nous faire croire qu'ils n'étaient pas très sûrs d'une chaleureuse réception. Ces craintes, si craintes il y avait, furent vite dissipées, quand ils nous virent tous empressés de leur faire le meilleur accueil possible. A l'Épiphanie, nous leur fîmes tous les honneurs de la solennité ; le P. Hacquart faisait célébrant et deux de ses Pères, diacre et sous-diacre. Nos fidèles furent très étonnés de les voir chanter la messe à l'autel, car leur costume arabe les faisait passer en ville pour des marabouts venus d'Algérie, comme il nous en arrive souvent. Dans les rues, les musulmans les honoraient du grand salut accordé aux seuls grands marabouts avec la génuflexion.

Quelques jours après, ces bons Pères nous quittaient pour se rendre à Saint-Louis, où ils furent reçus à bras ouverts, comme à Dakar. Ils ont conservé un bon souvenir de notre hospitalité. Depuis leur arrivée à Tombouctou, le P. Hacquart a écrit plusieurs fois à Monseigneur, n'oubliant pas de le remercier. Mgr Livinhac lui-même a voulu, par deux charmantes lettres, remercier Mgr Barthet, au nom de ses missionnaires, et nous a même envoyé, après le passage de chacune des caravanes de ses missionnaires, deux tierçons de leur meilleur vin blanc, récolté dans leur vignoble en Algérie.

5. — Nous avons dû ajouter une aile de plus à notre maison ; cette construction était nécessaire pour la consolider aussi bien que pour nous permettre d'offrir quelques chambres plus convenables aux Pères de la Mission, nombreux surtout pendant la retraite annuelle qui a lieu chaque année à Dakar et aux confrères de passage. Cela nous a permis d'avoir un oratoire pour nos exercices de communauté ; Monseigneur a l'intention d'y installer en outre l'imprimerie qui est à Saint-Joseph de Ngazobil. Chez les Sœurs de l'Immaculée-Conception, la Compagnie française ayant construit à côté de leur habitation, il a fallu absolument les soustraire à des regards par trop importuns et édifier aussi un petit corps de bâtiment. Tout cela nous aurait coûté fort cher, si nous n'avions eu un architecte émérite dans le P. Chany : avec un travail qui ne laisse rien à désirer, il nous a économisé au moins un tiers de la somme que nous aurions dû y mettre sans lui. Mentionnons également le local du Cercle catholique assez spacieux pour recevoir 150 jeunes gens, et qui a été aussi édifié d'après le plan et sous la direction du P. Chany.

6. — En janvier de cette année, la Mission faisait une grande perte en la personne du bon P. Guth, supérieur de Poponguine, décédé à Dakar, à la force de l'âge. Sa biographie nous dira quel beau modèle du religieux missionnaire était ce cher confrère, et comme il s'est endormi pieusement et saintement dans le Seigneur, en offrant ses souffrances et sa vie pour les pauvres Noirs. Nous ne relaterons ici qu'un incident du voyage lors de son transport de Poponguine à Dakar. Une dépêche nous ayant annoncé que le cher Père était atteint d'une bilieuse hématurique et qu'il était urgent de venir le prendre pour le conduire à Dakar, le P. Muller part en toute hâte, prend avec lui le docteur Morin, médecin de la ville de Rufisque, qui, bien que protestant, s'est montré pour le cher malade, dans cette circonstance, d'un dévouement admirable.

Après les premiers soins, le P. Muller et le docteur installèrent de leur mieux le malade sur un matelas et, montés dans une embarcation, s'éloignèrent du rivage, faisant voile pour Dakar. Mais, au milieu du chemin, on s'aperçoit que l'eau entre à vue d'œil dans la pirogue ; on s'empresse de la retirer, on vide autant qu'on peut : c'est inutile ; au lieu de diminuer, l'eau monte davantage ; quelques instants encore, et on va sombrer ;

heureusement que le P. Muller, dont le sang-froid et l'énergie sont connus, rame et fait ramer de toutes ses forces du côté du rivage; il était temps, la pirogue sombra avant d'atteindre la terre; par bonheur, il n'y avait alors plus d'eau qu'à hauteur d'homme. Les passagers prirent un bain complet, tandis que le malade, saisi avec son matelas et porté sur la tête des pagayeurs noirs, ne fut presque pas mouillé.

Notre-Dame de la Délivrante les avait visiblement protégés. On put reprendre le voyage sur une meilleure pirogue et arriver à Dakar sans autre accident. Nous conservâmes pendant quelques jours l'espoir de sauver notre cher confrère qui parlait facilement et avait toute sa lucidité d'esprit; mais, hélas! la souffrance l'avait complètement épuisé et la nature ne put réagir.

7. — Nous avons été bien mal partagés aux dernières élections municipales. Il y avait deux listes et c'est la mauvaise qui a passé au premier tour, grâce aux électeurs musulmans. Notre nouveau maire se dit athée, il est marié civilement avec une divorcée; son Conseil municipal, composé d'Européens, en grande partie, est à l'avenant. Nous ne pouvons rien espérer de bon de ces messieurs, mais nous ne devons pas trop les craindre non plus, ayant le bon Dieu avec nous.

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS

AVRIL 1894. — JUIN 1896

1. Personnel. — 2. Ministère. Confréries. — 3. OEuvres. Dispensaires. Hôpitaux. Ecoles. — 4. Chapelle de Notre-Dame de Lourdes. — 5. Fêtes. Général Dodds. — Visites. Les Pères Blancs.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le personnel de la Communauté n'a guère subi de modifications; cependant, en novembre 1894, le P. Royer, nouveau profès, récemment arrivé de France, prenait la succession du P. Delpuech, placé à Gorée. A deux reprises différentes, le P. Tisserand est allé remplir les fonctions de curé intérimaire à Gorée et à Rufisque, pendant l'absence des titulaires, allés en France pour cause de santé. A leur retour, il est rentré dans la communauté.

2. — Pour ce qui est de notre ministère, le fanatisme musulman limite toujours le champ de notre activité à une population relativement restreinte de 1,500 chrétiens, sur 20,000 habitants. Cet état de choses ne semble pas devoir changer de si tôt; les enfants qui pourraient nous donner quelque espérance nous échappent, et chercher à les gagner, au moins ostensiblement, serait soulever une véritable révolution.

Arrêtés de ce côté, nous portons nos efforts sur la partie de la population mieux disposée; là, notre ministère est toujours bien accepté. Si l'assistance aux offices divins et la fréquentation des sacrements sont la caractéristique d'une bonne paroisse, nous avons lieu d'être satisfaits. Ceux qui n'assistent pas à l'une des messes dites dans la paroisse, le dimanche, sont en petit nombre. Beaucoup, parmi nos chrétiens, ne s'en tiennent pas à l'accomplissement strict du devoir pascal; ils viennent souvent encore, aux fêtes principales, s'asseoir à la table sainte. Et ce nombre est bien peu diminué les premiers vendredis de chaque mois; on compte toujours ce jour-là de 200 à 250 communions.

Un groupe de chrétiens d'élite, membres de la Société de Saint-Vincent de Paul, consacrent maintenant une bonne partie de leurs ressources à répandre autour d'eux la bonne presse. *La Croix, le Pèlerin, le Peuple français* sont distribués dans une quinzaine de familles.

Une autre confrérie, établie dans la paroisse, est appelée à faire un bien non moins grand, c'est celle des Mères de famille. Chaque mois ses membres se réunissent au pied de l'autel de Marie pour assister à une messe dite à leur intention. Le P. Guérin en profite pour leur faire une instruction sur leurs principaux devoirs. Cette petite association a aussi pour fin de venir en aide aux pauvres, en leur délivrant des bons de pain, de riz, ou en payant leur loyer.

3. — Le dispensaire est peut-être l'œuvre qui donne les résultats les plus satisfaisants, car elle permet d'arriver jusqu'au mahométan, qui y amène ses enfants pour y recevoir les soins de la religieuse dévouée à cette œuvre de charité. Avant tout soin matériel, celle-ci s'empresse de faire couler l'eau régénératrice du saint Baptême sur leur front. Pendant ces deux années, nous avons enregistré près de 400 baptêmes ainsi

administrés; 25 ou 30 enfants seulement, à la connaissance de la Sœur, n'ont pas succombé à la maladie.

Une autre œuvre non moins intéressante, mais parfois bien difficile, nous fournit l'occasion de faire un bien réel : c'est celle des hôpitaux. Le P. Tisserand, chargé de l'hôpital militaire, a presque toujours la consolation de voir son ministère accepté auprès des malades. Pendant que le P. Royer était aumônier intérimaire, un sergent a fait sa première communion, après s'être livré à une étude très sérieuse du catéchisme.

L'hôpital civil, autrefois sur un pied bien misérable, est aujourd'hui presque un magnifique établissement. Le vénérable P. Blanchet, malgré ses soixante-douze ans et la grande distance qui sépare la préfecture de l'hôpital, y fait régulièrement une visite tous les deux jours.

A côté de ces œuvres de charité prospèrent les écoles, toujours dirigées par les Frères de l'instruction chrétienne et les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

4. — Le 15 février 1895, relate le journal de la communauté, la première pierre de la chapelle projetée à Sor, en l'honneur de la Vierge Immaculée, a été posée et solennellement bénite par Mgr Barthet. Aujourd'hui, après cinq années écoulées, nous sommes heureux de voir s'élever sur cette pierre fondamentale un véritable monument d'architecture. Lors de la pose de la première pierre, le P. Guérin avait 500 francs pour toutes ressources; il pensait cependant qu'avec cela et la bénédiction de Monseigneur, il pouvait commencer. Grâce à l'intervention de saint Joseph, protecteur de l'œuvre, à ces 500 francs sont venues s'ajouter bien des sommes, souvent l'obole du pauvre. Une allocation de 35,000 francs, accordée par le Conseil général, a permis surtout de mener les travaux de maçonnerie à bonne fin. Il fallait penser à l'ornementation intérieure; et c'est pourquoi le P. Guérin prend la plume et écrit, en ces termes, au Conseil municipal, la veille où il doit régler son budget :

Après le secours si généreux accordé par le Conseil général, en faveur de la chapelle en construction à Sor, mon intention bien arrêtée était de ne plus rien demander à la municipalité de Saint-Louis pour le même objet. J'étais persuadé que le vote de l'assemblée locale assurerait le parfait achèvement de l'édifice. Aujourd'hui, je m'aperçois qu'il y a une petite erreur dans mes



calculs. Si, grâce à l'intelligence et au dévouement de l'architecte chargé de continuer les travaux, nous pouvons espérer, avec la somme allouée, rendre le bâtiment à peu près habitable, il nous manquera encore les objets les plus indispensables au culte. Avant tout, il nous faudra un autel dans le style et les proportions de l'église. La pensée m'est venue de demander cet autel à la municipalité de Saint-Louis. Si je ne me trompe, l'intention de M. le maire est d'avoir une cérémonie religieuse à l'occasion de la translation des ossements de nos vieux Sénégalais qui reposent dans le cimetière n° 1, récemment désaffecté. La chapelle de Sor est naturellement désignée pour la messe solennelle de circonstance.

Je serais heureux de célébrer le saint sacrifice sur cet autel offert, par la municipalité de Saint-Louis, comme un hommage suprême à la mémoire des chers ancêtres, fondateurs du Sénégal, et dont plusieurs, des meilleures familles, sont tombés au champ d'honneur, en combattant pour leur pays. Agréez, etc.

Le lendemain, dans sa réunion, ladite assemblée votait 4000 francs, en réponse à la lettre qui lui avait été adressée. Sans attendre, on a fait venir de Bordeaux un magnifique autel en pierre qui sera placé prochainement.

La statue de Marie Immaculée est là également qui attend qu'on la place sur son piédestal, au-dessus du maître-autel. Celle de saint Joseph, avec son autel, a sa place indiquée. Déjà l'étendard du Sacré-Cœur, encadré dans le drapeau national, flotte dans les airs à la cime d'une flèche élégante, haute de 35 mètres. Gloire et actions de grâces à saint Joseph (1).

5. — Inutile de dire que nous nous sommes unis à la commune joie de nos paroissiens, à l'occasion des fêtes données en l'honneur du vainqueur du Dahomey, le général Dodds. Enfant de Saint-Louis du Sénégal, le général Dodds, rentrant en France en mai 1894, après l'heureuse issue de nos armes au Dahomey, venait au milieu de nous saluer sa famille, ses nombreux amis et ses concitoyens. La population, fière de voir un des siens, le premier qui portât les étoiles de général, voulut l'en féliciter, ainsi que de la glorieuse expédition qu'il avait si bien dirigée.

A son arrivée par train spécial, c'est une véritable ovation.

(1) Par décret du Président de la République, en date du 22 septembre 1895, le nom de place Jeanne d'Arc a été donné à la place qui se trouve devant la chapelle de Notre-Dame de Lourdes.

Près de 15,000 personnes l'attendent à la gare et lui font cortège, en répétant mille fois : « Vive le général Dodds ! » jusqu'à l'hôtel du gouvernement. Partout, sur son passage, les habitations sont pavoisées ; les cloches de notre cathédrale mêlent leurs voix argentines au bruit sonore du canon.

A cette brillante réception allaient succéder cinq jours de fêtes. La religion ne devait pas en être exclue. Les mères de famille, après avoir demandé l'avis du curé de la paroisse, proposent au général d'assister officiellement à la messe le lendemain, jour de l'Ascension : « Je serai heureux, dit-il, de répondre à votre invitation, mais à la condition que M. le gouverneur y soit présent, sinon je n'assisterai qu'à une messe basse. » Le gouverneur, M. de Lamothe, protestant, accepta. A la grand'messe se trouvaient au sanctuaire, vis-à-vis l'un de l'autre, le gouverneur et le général Dodds. M. Couchard, député du Sénégal et maire de Saint-Louis, était à la droite du gouverneur. Après l'évangile, le P. Guérin prend la parole et raconte en quelques mots l'expédition du Dahomey, où il est aisé d'apercevoir l'éloge de la bravoure et de la générosité du vainqueur. Tous furent unanimes à dire que la messe avait été la partie la plus belle du programme. La tenue recueillie du général, ses beaux et grands signes de croix, comme on le disait ensuite, firent surtout impression.

Dans l'après-midi, le R. P. Supérieur, accompagné d'un Père, lui faisait sa visite ; à peine avait-il franchi le seuil de la porte que le général se jetait dans ses bras, comme un enfant qui revoit son père, en lui disant : « Merci ! mon Père, merci ! des paroles touchantes que vous avez adressées ce matin ; j'ai su lire entre les lignes et je suis confus de ce que l'on fait pour moi à Saint-Louis. » En effet, partout il y avait un enthousiasme très grand ; une brillante cavalcade, parfaitement organisée, termina ces belles fêtes.

6. — Parmi nos visiteurs, nous avons à signaler tout d'abord Sa Grandeur Mgr Barthet, que les intérêts de la mission appellent, souvent au chef-lieu de la colonie, et que nous sommes toujours heureux de posséder au milieu de nous ; puis, au mois de janvier 1895, le passage des Pères Blancs d'Alger, se rendant au Soudan pour fonder la lointaine mission de Tombouctou. Nous avons été heureux de leur donner l'hospitalité pendant

une dizaine de jours. L'un d'eux, le R. P. Hacquard, fut invité par le comité de l'alliance française à faire une conférence à l'hôtel du Conseil général. Pendant une heure, il a raconté son voyage chez les Touaregs, accompli l'année précédente. Mgr Livinhac, supérieur général, à la suite d'une lettre d'un de ses Pères qui lui faisait part du bon accueil qu'ils avaient reçu à Saint-Louis, s'est empressé d'écrire au P. Supérieur pour le remercier.

## COMMUNAUTÉ DE GORÉE

AVRIL 1894. — JUIN 1896

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Variolo. — 4. Fêtes. Premières communions. Processions. — 5. Constructions. — 6. Visites. — 7. Tournée des PP. Renault et Jouan dans le Sine-Saloum.

1. — Depuis le mois d'avril 1894, le personnel de la communauté a subi bien des changements : elle se composait alors des PP. Renault, curé, et Bodo, vicaire. Au mois de juillet, tous deux durent se rendre en France, pour rétablir leur santé délabrée. Le P. Tisserand d'abord, le P. Delpuech ensuite, remplirent les fonctions de curé, tandis que le P. Strub était vicaire de la paroisse.

Au mois de novembre 1894, le P. Renault était de retour à Gorée, amenant avec lui le P. Wintz. Dans le courant de 1895, le P. Delpuech nous quitta pour aller à Notre-Dame de Mont-Rolland. En janvier 1896, le P. Wintz reçut son obédience pour Carabane, où il se rendit, regretté de toute la population de Gorée. Il fut remplacé par le P. Pawlas. La communauté se compose donc actuellement des PP. Renault, curé, et Pawlas, vicaire.

2. — Notre ministère se continue comme auparavant, sans éclat, mais non sans consolations. Malheureusement, le démon est encore bien puissant dans notre île. Les musulmans venant de la grande terre y sont de plus en plus nombreux, et nos jeunes gens, obligés, pour vivre, d'aller travailler sur le continent, à Dakar et autres escales, se laissent facilement entraîner par les occasions et aussi par les mauvais exemples des Européens.

Quant aux jeunes filles, elles sont bien souvent exposées à se

perdre. Un petit vapeur fait le service de Dakar à Gorée six fois par jour, et les jeunes gens employés à Dakar en profitent trop souvent pour venir le dimanche et faire autre chose que le bien.

Cependant nous avons eu quelques mariages à enregistrer, et il semble que l'élan est donné de ce côté-là, plusieurs unions étant déjà préparées. Voici, du reste, les chiffres des baptêmes, enterrements et mariages durant les années 1894, 1895, et les quatre premiers mois de 1896.

|             |              |                  |   |             |
|-------------|--------------|------------------|---|-------------|
| 1894. . . . | 42 baptêmes. | 37 enterrements. |   |             |
| 1895. . . . | 74 —         | 62 —             | — | 4 mariages. |
| 1896. . . . | 27 —         | 8 —              | — | 2 —         |

3. — Comme on peut le voir, en 1895 le nombre des décès a été beaucoup plus considérable que l'année précédente. Cette augmentation est due à une épidémie de variole qui a sévi en janvier et février. Il y eut plus de cent malades; sur ce nombre trente-cinq moururent. Bientôt le P. Renault, fatigué par suite du surcroît de travaux occasionnés par l'épidémie, tomba malade à son tour. Heureusement, après quelques semaines de repos, le Père se sentit complètement remis, grâce, sans doute, aux instantes prières qui furent faites pour lui.

4. — Nos fêtes sont toujours célébrées avec la plus grande solennité possible. Citons en particulier la première communion qui eut lieu en la fête de l'Ascension 1895. 43 enfants s'approchaient pour la première fois de la Sainte Table. A la Fête-Dieu de la même année, Monseigneur voulut bien venir célébrer lui-même tous les offices. Des quatre paroisses de la préfecture apostolique du Sénégal, Gorée est la seule qui ait ses processions. Cette année-là surtout, la procession du Très Saint-Sacrement fut vraiment grandiose. Beaucoup de chrétiens, originaires de Gorée, mais habitant Dakar, étaient venus y assister; aussi le nombre des chrétiens suivant la procession peut-il être évalué à plus de 1500.

Monseigneur voulut bien de même venir présider la procession de l'Assomption; de sorte que nous avons eu le bonheur de posséder Sa Grandeur au milieu de nous plusieurs fois pendant l'année 1895.

5. — Nous devons mentionner aussi une amélioration faite à notre maison. Placée presque au centre de la ville, elle ne

recevait que très peu de brise pendant l'hivernage. Monseigneur voulut bien nous autoriser à élever un second étage sur une partie du bâtiment. Ce second étage domine toute la ville. Il comprend deux chambres et une galerie qui sont un séjour délicieux pendant les grandes chaleurs.

6. — Grâce à la proximité de Dakar, nous recevons souvent la visite de confrères de passage dans cette dernière ville, appartenant soit à la Mission de la Sénégambie, soit à celles du Gabon, du Congo et de l'Oubanghi.

7. — Le P. Renault vient de terminer une tournée dans le Sine-Saloum avec le P. Jouan. Partout ces chers confrères ont reçu le plus sympathique accueil tant de la part des Européens que des chrétiens noirs résidant dans les escales de Fatick Foundiougne et Kaolack ; partout ils ont vu que le missionnaire est attendu et désiré avec impatience, non seulement par les chrétiens, mais aussi par les infidèles. Ils ont également constaté que l'on pourrait faire beaucoup de bien surtout dans les grands et peuplés villages du Sine où il n'y a pas de musulmans. Ils ont pu obtenir un bon nombre de communions pascales et un plus grand nombre encore de baptêmes. Espérons que la lumière de la vraie religion ne tardera pas à pénétrer chez ces pauvres peuples qui font si bon accueil au missionnaire.

---

## NÉCROLOGIE

~~~~~

Au *Bulletin* du mois de mai (p. 135), nous avons dû nous borner à annoncer la mort du F. Roch, à Bouanza, sans pouvoir ajouter aucuns détails. D'après les lettres arrivées depuis à la Maison-Mère, ce bon Frère a succombé le 26 février, par suite d'une insolation.

— Nous recommandons aussi tout particulièrement aux prières de nos confrères la pieuse mère de notre T. R. P. Général, décédée le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, 16 juillet, à l'âge de soixante-deux ans, après une longue et douloureuse maladie.

LE P. JOSEPH LUTZ

DÉCÉDÉ A MERVILLE, LE 17 DÉCEMBRE 1895

(Suite et fin.)

Par décision du 23 juillet de la même année, il fut placé à la tête d'une nouvelle Mission entreprise au Niger. Parti de Liverpool le 8 octobre, avec un jeune Père et deux Frères, il arriva le 20 novembre suivant à l'embouchure du Niger, à Akassa. Il y entra par un temps affreux, sous un orage terrible, capable d'effrayer les plus intrépides. Le reste du voyage s'effectua sans accident et le 6 décembre ils descendaient à Onitsha. Aussitôt arrivés, leur première visite fut pour le roi du pays. Celui-ci se montra favorable à leur demande, et manifesta même une grande joie de leur dessein de se fixer sur son territoire. Il les assura qu'il était prêt à leur accorder tout ce qu'ils demanderaient, en ajoutant la promesse de leur envoyer ses deux petits enfants. Comme marque de sa bonne volonté, il leur donna sur-le-champ un de ses hommes parlant un peu l'anglais, pour leur montrer la ville, leur disant de choisir sans retard l'endroit qui leur conviendrait. Après avoir pris congé de Sa Majesté, le P. Lutz se mit sans retard à la recherche d'un emplacement convenable.

Le manque d'eau et l'éloignement du fleuve, la seule voie de communication, le détermina à ne pas s'établir dans la ville même. Il trouva bientôt, sur le bord même du Niger, à une petite lieue d'Onitsha, un ruisseau assez considérable appelé N'Kessi, dont l'eau claire et limpide coule entre deux petites collines. L'endroit lui parut convenir en tous points, parce qu'il présentait deux grands avantages : eau fraîche, terrain fertile. Il choisit donc pour l'emplacement de la future station, la colline la plus rapprochée de la ville. Le roi lui céda avec empressement les 20 hectares qu'il demanda. Le contrat se conclut le jour même de l'Épiphanie, 6 janvier 1886. Immédiatement après, commencèrent les travaux de construction, et quelques semaines plus tard, les quatre missionnaires purent habiter une maison de 21 mètres de long sur 7 de large, avec un hangar et une chapelle pouvant contenir environ deux cents personnes. Les difficultés inséparables d'une nouvelle fondation ne leur avaient pas manqué ; mais la Mission du Bas-Niger étant fondée, la joie des quatre missionnaires, du P. Lutz surtout, fut d'au-

tant plus grande que leurs travaux avaient été plus pénibles.

C'est dans cette partie du champ du Père de famille que le P. Lutz Joseph allait désormais déployer son zèle infatigable et toute son ardeur apostolique. Si, pendant sept ans, il a pu, au grand étonnement des Noirs et des Européens, supporter les souffrances, les privations, les travaux et les difficultés de toutes sortes, c'est qu'il possédait au fond de son cœur d'apôtre un grand esprit de foi, un dévouement bien dirigé et une sainte patience.

Comme prêtre, nous trouvons en lui un homme tout rempli de zèle pour la gloire de Dieu, édifiant à l'autel et dans ses entretiens, et par suite aimé et respecté de tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher et de le connaître. Dans le fond de son cœur, jettent de jour en jour de plus profondes racines, les trois dévotions spécialement chères au saint prêtre : l'amour de la sainte Eucharistie, de la sainte Vierge et de saint Joseph. Quand il parle de ces trois objets de ses affections, c'est toujours en des termes à travers lesquels on voit apparaître son cœur embrasé de l'amour divin.

Malgré les occupations multiples de sa charge de supérieur, le P. Lutz ne se laissait pas absorber entièrement par elle. Il se rappelait qu'il avait tout quitté pour un autre but non moins louable que celui de sa propre sanctification, c'est-à-dire l'évangélisation des infidèles. Pour la conversion, l'instruction de ceux-ci, il ne comptait pas avec la peine, et il n'épargnait pas ses sueurs, pour pouvoir faire face aux diverses exigences du ministère. En cela, comme en tout le reste, il fut un modèle d'action pour ses inférieurs. A peine avait-il fini de catéchiser les enfants qu'il se rendait à la chapelle pour l'instruction des personnes plus âgées. Lui signalait-on un malade, il partait aussitôt lui porter les secours de la religion. Y avait-il un poste de péril? Il était là, revendiquant sa part du danger et encourageant tous les siens. C'est ainsi qu'en 1892, lors de la guerre entre la Compagnie du Royal-Niger, et les tribus qui environnent la station de Saint-Joseph d'Agouléri, nous voyons le P. Lutz quitter Onitsha, dès le début des hostilités, pour se rendre au milieu de ses confrères, les aider de ses conseils, et les encourager par sa présence.

Que dire maintenant de la grande patience du P. Lutz

dans les épreuves qui vinrent l'assaillir dans l'établissement de la Mission du Bas-Niger? Patience et longanimité pour triompher de méchants et inqualifiables procédés de la part d'une compagnie, toute florissante et omnipotente sur les lieux; patience et longanimité dans la lutte qu'il eut à subir contre les Dissidents qu'il trouvait, à son arrivée à Onitsha, confortablement établis et protégés par toutes les autorités locales et étrangères. Grâce à cette vertu, il eut bientôt fait de se concilier l'estime et l'admiration des pasteurs anglicans eux-mêmes. Aussi, quand la maladie l'obligea de se retirer, pour la dernière fois, de sa chère Mission, avait-il, du moins, dans sa douleur, la douce consolation de voir son œuvre florissante au dedans et universellement estimée au dehors.

Mais le combat, les souffrances, avaient vieilli le P. Lutz avant le temps. En 1893, il dut de nouveau faire un voyage en France pour refaire ses forces. Peut-être avait-il déjà trop tardé. Toujours est-il que les quelques mois qu'il passa en Europe ne ressemblaient guère à un temps de repos. La pensée de sa Mission, bien pauvre, nécessiteuse, le hantait partout et toujours, et durant tout ce temps, ce ne fut que voyages, sermons, conférences, quêtes pour son œuvre des pauvres Noirs du Bas-Niger. Il revint donc en Afrique, sans s'être reposé. C'était en novembre 1893. Il emmenait avec lui de nouveaux ouvriers, quelques ressources et surtout une bonne provision de courage, tout entier aux projets, à l'espérance, à la joie et au bonheur de revoir ses enfants. Hélas! ce devait être de courte durée. La Providence lui ménageait des peines bien sensibles à son cœur de Père et de missionnaire. Une année ne s'était pas écoulée depuis son retour, qu'il se voyait obligé de reprendre le chemin de la France, plus malade que jamais. Ceux qui le virent à cette époque purent s'étonner des ravages que la fièvre et les maladies de toutes sortes avaient faits dans cette nature pourtant si forte, si énergique.

Un séjour prolongé en France, en 1894, n'ayant pas produit une sensible amélioration sur la santé du P. Lutz, après une retraite faite au noviciat de Grignon, les Supérieurs majeurs jugèrent à propos de l'envoyer à Merville, dans l'espoir qu'une année de repos dans cette communauté lui ferait retrouver son ancienne vigueur.

Outre la fonction de professeur d'anglais, le P. Lutz desservait encore le pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph, à Armentières. Malgré le peu de temps qu'il séjourna dans cette maison, son Supérieur, le P. Riaux, put déjà écrire de lui après sa mort :

Le P. Lutz était notre modèle à tous, et ses paroles contribuaient puissamment à entretenir la ferveur, la charité et la régularité, dans notre petite communauté. Il était à Armentières depuis samedi soir, et rien à son départ d'ici, pas plus qu'à son arrivée chez les Sœurs de Saint-Joseph, ne pouvait nous faire prévoir la douloureuse épreuve qui vient de nous frapper. Cependant, depuis quelque temps, il parlait volontiers de la mort; on eût dit que ce sujet lui procurait quelque chose de réconfort, que le juste seul a la consolation d'éprouver à la pensée de ce moment si redouté par tant d'autres : *Justus, cum morte præoccupatus fuerit, in refrigerio erit.* C'était le sentiment qu'il laissait à tous. Le samedi soir, conversant avec la Mère supérieure de la fête du lendemain, vingt-cinquième anniversaire du patronage de Saint-Joseph, il revint encore à la pensée qui ne le quittait guère : la mort, mais la mort entre les bras de Jésus, de Marie et de Joseph. « Mon Père, lui disait-elle, vous n'avez donc aucune frayeur de la mort ?

« — Moi? Non!

« — Pour moi, elle fait le seul tourment de ma vie.

« — Vous avez tort, ma Mère; un enfant du bon Dieu ne doit pas et ne peut pas avoir peur de la mort. »

Aux quelques enfants qu'il confessa le samedi soir, il donna pour morale la pensée de la mort, la préparation à la mort. Il était à peine couché depuis quelques instants, que déjà il ressentait les premières atteintes du mal qui devait l'emporter. Le matin, il voulut cependant encore se traîner à l'autel pour y célébrer la sainte messe. Cette messe fut pleine d'anxiété et d'angoisse pour ceux qui y assistaient. Le pauvre Père n'en pouvait plus. Il regagna aussitôt son lit, hélas! pour ne plus le quitter. Le lundi matin, il me fit appeler par dépêche. En me voyant, son premier mot fut pour me supplier de l'emmener à Merville : « Père, emmenez-moi, emmenez-moi! Si je dois mourir, que je meure dans ma communauté. » J'eus le regret de ne pouvoir lui accorder cette consolation : le mal, en quelques heures, avait fait des progrès trop rapides; il n'était plus transportable. La nuit suivante fut très mauvaise, notre pauvre malade suffoquait. Nous avions cru d'abord à une fluxion de poitrine, mais c'était bien une congestion pulmonaire des plus aiguës qui allait nous le ravir en quelques heures. Nous ne conservions plus aucun espoir.

Le mardi matin, je lui proposai de faire la sainte communion à 5 heures, avant la messe.

« Croyez-vous, me dit-il, que je sois assez malade pour que cette faveur me soit accordée? Je ne suis pas à jeun? »

Sur ma réponse affirmative, il se hâta d'ajouter :

« Je ne sais pourquoi je fais une objection; je suis heureux d'obéir; faites, faites, mais ne me quittez pas. »

Dans la matinée, il demanda de lui-même l'extrême-onction et voulut s'y préparer par une confession générale. Il suivit les prières liturgiques avec une attention pleine de foi; il avait même demandé un rituel, afin de ne pas perdre un seul mot. Je lui appliquai ensuite l'indulgence plénière *in articulo mortis*; puis, toujours sur sa demande, nous récitâmes les prières des agonisants. Un mieux de quelques instants lui permit de me faire toutes ses « petites commissions pour la terre » et de m'assurer qu'il n'oublierait pas les nôtres dans le ciel. « Dites bien au R. P. Grizard, au T. R. P. Emonet, que je leur demande pardon de toutes les peines que je leur ai faites... que je suis heureux de mourir dans la Congrégation, oui, heureux... je vais mourir content. Quand vous voudrez, Père Supérieur, quand vous voudrez, je partirai. Ma sœur va venir, je voudrais bien la revoir... Elle va peut-être arriver trop tard. Père Supérieur, que faut-il faire? — Mon bon Père Lutz, vous avez fait le sacrifice de votre vie, faites encore celui-là pour votre chère Mission. — Oui, je le fais... Je vais mourir sans la revoir, si vous le voulez. Au reste, elle est là, ma sœur, dans ses compagnes, les chères sœurs de Saint-Joseph; vous êtes là aussi, Merville, la Congrégation... Bien, je suis content. Attendez, ce n'est pas encore le moment, mais je ne vous retiendrai pas longtemps, je vous préviendrai. » Il fit placer devant lui une statue de la Sainte Vierge à côté de celle de Notre-Seigneur. Il mit sur son lit une image de saint Joseph, prit en ses mains jointes son chapelet, un crucifix, et il attendit son heure fort et confiant. A 3 heures 25, il me fit signe d'approcher plus près de lui, il me prit la main. « C'est le moment, me dit-il en souriant, c'est le moment, restez là... Mon Jésus, miséricorde! Doux Cœur de Marie, soyez mon refuge!... » Après un moment de silence, il ouvre les yeux, il semble chercher dans un lointain que lui seul découvre, quelque chose qu'il veut revoir avant de mourir, sa chère Mission, sans doute, puis il lève solennellement la main droite et trace un large signe de croix. C'était la dernière bénédiction à ses pauvres Noirs qu'il avait tant aimés! A 3 heures 1/2, il rendait le dernier soupir... Sa sœur arrive à 4 heures, pour ne trouver plus que la triste dépouille de son cher frère.

L'enterrement eut lieu avec solennité. Tout le clergé de la ville et beaucoup de prêtres des environs tinrent à y assister. Une foule considérable des habitants de la ville et des familles les plus distinguées suivirent ses restes mortels jusqu'au lieu de son dernier repos. Et maintenant il repose au cimetière de Merville, à côté du regretté P. Krænner, autre vaillant missionnaire. Ils n'y seront point oubliés de leurs confrères et des scolastiques, qui passeront souvent au cimetière pour prier sur leur tombe.

A la paroisse de Dauendorf, on lui fit aussi un service funèbre. L'église était richement ornée et la foule y assistait nombreuse.

Tel a été ce prêtre, ce religieux, cet apôtre, dont toute la vie peut se résumer dans ces paroles : *Se sacrifier pour Dieu et s'oublier soi-même.*

LE F. MARIE-GUILLAUME

DÉCÉDÉ A SAINT-ILAN, LE 5 DÉCEMBRE 1894

Notice faite par le P. Jouan.

Guillaume Guellec naquit le 16 mars 1838, à Trégornan, paroisse de la commune de Glomel, Côtes-du-Nord, distante de 2 lieues de l'abbaye de Notre-Dame de Langonnet. Ses parents étaient d'honnêtes laboureurs et surtout de bons chrétiens.

La proximité de l'abbaye de Langonnet avait un attrait tout particulier pour le jeune Guellec, qui aimait à s'y rendre en pèlerinage, afin d'assister aux offices.

En voyant le recueillement des religieux et la paix dont ils paraissaient jouir, il sentit naître dans son cœur un grand désir de les imiter et de se joindre à eux; aussi en parla-t-il à son recteur qui l'encouragea dans ses bonnes dispositions. Ayant perdu ses parents sur ces entrefaites, il lui devenait encore plus facile de suivre la voix de Dieu. Il entra donc au Noviciat des Frères le 8 mars 1869, et fut reçu novice le 5 juin 1870, sous le nom de F. Marie-Guillaume.

Son caractère timide, son ignorance de toute autre langue que le breton, l'ont fait passer un peu inaperçu au milieu de ses confrères.

En novembre 1870, il fut appelé sous les drapeaux, passa au camp de Conlie et vint finir son service à Guingamp (mars 1871).

Redevenu libre, il alla compléter son noviciat au Saint-Cœur

de Marie, où il fit ses premiers vœux, le 1^{er} octobre 1871. Peu après, il reçut sa destination pour Saint-Ilan où il arriva le 7 octobre et émit ses vœux perpétuels le 4 octobre 1874.

C'était à Saint-Ilan que le cher F. Marie-Guillaume devait passer toute sa vie religieuse, et c'est là qu'il a rempli pendant plus de vingt ans la charge si importante et si délicate de commissionnaire.

Ses fonctions le mettaient continuellement en rapports avec le monde; il a toujours su gagner l'estime de tous ceux avec qui il avait à traiter, tout en vivant en bon religieux.

Les étrangers qui le connaissaient appréciaient ses aptitudes pour le commerce, sa retenue et sa réserve dans ses relations.

C'était un religieux fidèle et dévoué aux intérêts de sa communauté et de sa Congrégation.

Il s'imposait de grands sacrifices pour ne pas s'exposer à manquer soit à ses devoirs religieux, soit à ses devoirs professionnels; il était soigneux et vigilant pour tout ce dont il était chargé et surtout d'une grande délicatesse de conscience dans le maniement et l'emploi des valeurs qui lui étaient confiées.

Quand il passait sa journée dehors, il tâchait toujours de trouver le moyen de faire tous ses exercices de règle. Souvent aussi, il s'imposait de grandes privations, soit par économie, soit par amour de la régularité.

Ainsi, en allant à Saint-Brieuc, ses commissions retardaient souvent son retour à la Communauté jusqu'à deux et trois heures de l'après-midi; le bon Frère s'abstenait alors de manger quoi que ce soit, et ce n'était qu'à deux, trois et même parfois quatre heures qu'il prenait son dîner. Le mauvais temps ne l'empêchait jamais d'être à son devoir, et l'on peut dire en toute sincérité que c'est son dévouement et son esprit de sacrifice qui lui ont valu la longue et cruelle maladie qui devait nous l'enlever.

Depuis plusieurs années, il souffrait d'un catarrhe pulmonaire; puis une maladie de cœur étant encore venue se joindre à sa maladie de poitrine, il lui devint parfois impossible de reposer la nuit.

Malgré ce surcroît de fatigue, il était toujours prêt à continuer son service, et il a persévéré ainsi dans ses pénibles fonctions jusqu'à deux mois avant sa mort.

Une crise asthmatique venait de déterminer une recrudescence de l'hypertrophie du cœur dont il souffrait; dès lors, les jambes enflèrent et il ne fut plus possible au cher Frère de quitter la maison. Il ne manqua cependant à aucun exercice de communauté, tant qu'il put se lever et se traîner, et ce ne fut que sur les instances réitérées du P. supérieur qu'il consentit à s'aliter tout à fait.

L'hydropisie gagna bientôt tous les membres inférieurs et le cher Frère souffrit beaucoup pendant un long mois, avec une grande patience.

Enfin, muni des derniers sacrements, il s'endormit doucement dans le Seigneur, le mercredi matin 5 décembre 1894, jour consacré à saint Joseph, pour lequel il avait toujours eu une dévotion particulière.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Retours en Europe. — Sont arrivés :

Le 16 juin, à Lisbonne, le P. Génié, et le 16 juillet, le P. Siméon, tous deux de la Cimbébasie,

Le 3 juillet, à la Maison-Mère, le F. Edmond, d'Haïti,

Le 28 juillet, le P. Jalabert, de la Sénégambie.

Départs. — Sur sa demande, appuyée par Mgr Carrie, le P. Guyodo a été envoyé au Congo français. Parti de Marseille le 25 avril, il était tombé malade à Oran et avait dû y débarquer. Grâce aux soins qu'il a reçus à l'hôpital militaire de cette ville, il s'est bien remis; et le 28 juin il a repris le paquebot pour Loango (1).

Le 10 juillet est parti de Marseille le P. Ledonné, pour retourner au Zanguebar.

Le 25, le P. Oster est reparti du Havre pour les États-Unis; le P. Murphy, venu comme lui pour le Chapitre, est rentré à son poste dans le courant de juin.

(1) Avant d'accéder à ses instances pour aller au Congo, la Maison-Mère avait cru devoir prendre l'avis des médecins, eu égard à son âge. Le médecin d'Oran a déclaré, comme celui de Paris, qu'après le long séjour de ce cher Père dans la Guyane, son départ pour les pays chauds ne pouvait qu'être favorable à sa santé.

Ordinations. — L'année scolaire s'est terminée, comme à l'ordinaire, au Grand Scolasticat et au Séminaire du Saint-Esprit, par des ordinations. Elles ont eu lieu le dimanche 5 juillet. Celle de Chevilly a été faite par Mgr Barthet et celle de Paris par Mgr Carrie.

Mgr Le Roy. — Mgr Le Roy était parti pour Nantes, quelques jours auparavant, pour y faire, le 29 juin, l'ordination de fin d'année; elle comptait quarante-sept prêtres. Monseigneur a profité de cette occasion pour donner des conférences sur nos missions au Grand Séminaire et au Séminaire de philosophie; il en a fait également aux Petits Séminaires de Saint-Lô et de Villedieu, dans le diocèse de Coutances, par lequel il a passé en revenant à Paris. Ces conférences, nous avons tout lieu de l'espérer, ne seront pas infructueuses; plusieurs vocations s'annoncent du diocèse de Nantes; deux jeunes prêtres ont déjà demandé leur admission au noviciat.

— Monseigneur vient de partir pour Mesnières, pour y présider le 28 la distribution des prix. Le lendemain, il présidera celle de l'Institution du Saint-Esprit, à Beauvais.

Mgr Augouard. — Par décret du 11 juillet, Mgr Augouard a été nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Voici en quels termes le *Journal Officiel* annonce sa nomination :

Ministère des colonies. — A été promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur Mgr Augouard (Prosper), évêque de Sinita, vicaire apostolique de l'Oubanghi. Titres exceptionnels : n'a cessé, depuis dix-neuf ans qu'il exerce son ministère au Gabon et au Congo, d'apporter le concours le plus courageux et le plus intelligent pour la civilisation de nos colonies du centre de l'Afrique.

Bulletins. — Prière à nos confrères de Sierra-Leone, du Bas-Niger et du Gabon, de nous envoyer, sans délai, les bulletins de leurs communautés.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 juillet 1896.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Organisation de l'administration centrale : décision, nominations. — Lettre de la S. C. de la Propagande au sujet des ordinations. — Organisation du Noviciat des aspirants, clercs et frères. — Nominations diverses. — Admissions à la profession. — Retraite et cérémonie de profession à Grignon. Retraite à Chevilly. — **Sénégal** (*suite*). Thiès. — Saint-Joseph de Ngazobil. — **Nécrologie.** *Décès* : PP. Blanchet, Ertzscheid, Kornmann, José Mathias; FF. Darius, Malachie. — *Notice* : P. Guth. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des Communautés.**

MAISON-MÈRE

ORGANISATION DE L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE

Décision.

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire d'Alinda,

Considérant que le développement des œuvres de la Congrégation et l'augmentation du nombre de ses membres demandent que le Supérieur général soit assisté dans l'exercice de sa charge d'une manière plus efficace et plus complète;

Considérant, par ailleurs, que nos Missions et nos œuvres diverses ont tout avantage à avoir à la Maison-Mère un représentant attitré et responsable, qui tienne leur correspondance, traite leurs affaires et prenne en main leurs intérêts;

Vu la Const. 8, art. 3;

Vu les vœux exprimés par le Chapitre général de 1892 et celui de 1896;

Le Conseil de la Congrégation consulté,

Décide :

ARTICLE PREMIER. — Il est nommé quatre secrétaires résidant

à Paris et représentant près du Supérieur général les différentes œuvres de l'Institut :

Un secrétaire des œuvres de France ;

Un secrétaire des œuvres étrangères à la France (Italie, Irlande, Portugal, Allemagne, Etats-Unis d'Amérique, Brésil, Pérou) ;

Un secrétaire des œuvres coloniales (Bourbon, Maurice, Mayotte et Nossi-Bé, Haïti, Guadeloupe, Martinique, Trinidad) ;

Un secrétaire des Missions.

Le secrétaire général reste chargé de la correspondance avec le procureur de la Congrégation, à Rome, pour les affaires d'intérêt général.

ART. 2. — Toute la correspondance administrative continuera à être adressée au Supérieur général, qui la dépouillera et la distribuera. Mais les supérieurs et autres membres de la Congrégation traiteront avec le secrétaire de leurs œuvres qui, de son côté, signera ses lettres et les remettra, pour leur expédition, au Supérieur général.

Le nom du secrétaire devra figurer en tête de la lettre à lui adressée, au-dessous du chiffre de la Congrégation. Il en sera de même des lettres, pièces ou commandes, destinées aux fonctionnaires généraux, procureur, archiviste, rédacteur du *Bulletin*, etc.

ART. 3. — Les communications particulières devront être faites sur feuille spéciale et en dehors de la correspondance administrative, avec cette mention : *Direction*, *Personnel*, *Confidentiel*, etc. On mettra de même à part les détails relatifs aux derniers moments des membres décédés, ainsi que les récits destinés au *Bulletin*, en se bornant à les annoncer dans la correspondance.

Paris, Maison-Mère, le 25 août 1896.

A. LE ROY, *supérieur général, évêque tit. d'Alinda.*

Par décision du T. R. Père, en date du même jour, sont nommés :

Préfet général des Frères, chargé de l'organisation et de la direction des noviciats, le R. P. Jean-Marie Grizard, 1^{er} assistant général ;

Préfet général des aspirants clercs et secrétaires des œuvres de France, le R. P. Henri Vanhaecke, 2^e assistant général;

Secrétaire des œuvres étrangères à la France, le R. P. Pierre Huvéty;

Secrétaire des œuvres coloniales, le R. P. François-Xavier Corbet;

Secrétaire des Missions, le R. P. Bernard Gerrer;

Secrétaire général (archives, registres du personnel, ordinations, vœux, relations avec le Saint-Siège, publications, etc.), le R. P. Désiré Barillec;

Archiviste, le P. Edouard Pallier;

Archiviste-adjoint (affaires civiles et militaires), le P. Annet Ussel.

LETTRE DE LA S. CONGRÉGATION DE LA PROPAGANDE

AU SUJET DE L'ORDINATION DE NOS SCOLASTIQUES

On sait que, d'après le décret *Auctis*, du 4 novembre 1894, les religieux ne peuvent être promus aux saints ordres qu'après l'émission des vœux perpétuels, ou du moins après trois ans de vœux simples. Sur un rapport fait par le R. P. Eschbach, de la part du T. R. P. Emonet, on voulut bien de Rome nous permettre verbalement de continuer à faire ordonner nos scolastiques comme par le passé, en raison de l'engagement de persévérance contracté par eux à leur oblation. (*Bull.* n° 73, t. III, p. 705 et suiv.)

Cependant, cette autorisation n'avait été donnée que d'une manière verbale, et il importait de régler au plus tôt cette grave question d'une façon positive, pour ne pas être exposés plus tard à de graves difficultés.

On s'était demandé s'il n'y avait pas lieu de solliciter du Saint-Siège une dispense du Décret *Auctis*, eu égard à l'engagement de persévérance que contractent nos aspirants titulaires à leur Oblation. Mais après diverses démarches faites à Rome dans ce but, le Conseil général décida, dans sa réunion du 15 octobre 1895, qu'il était préférable à tous égards de nous soumettre aux prescriptions de ce décret. Le Chapitre général a pleinement confirmé cette décision.

Le Saint-Siège nous a d'ailleurs accordé sans difficulté tout le temps nécessaire pour nous mettre en règle à cet égard, afin qu'il n'y ait pas d'interruption dans nos ordinations et dans l'envoi des missionnaires.

Voici la lettre adressée à ce sujet au P. Eschbach, par la Sacrée Congrégation de la Propagande, en réponse à la communication faite par lui de la décision prise par la Maison-Mère.

SACRA CONGREGAZIONE DI PROPAGANDA FIDE

Segretaria. n° 14,366.

Rmo P. Alfonso Eschbach, Procuratore della Congñe dello Spirito Santo.

Roma, li 11 gennaio 1896.

Il superiore Generale di cotesta benemerita Congregazione già da vario tempo ha avanzato istanza alla Propaganda allo scopo che l'oblazione di servire nell'Istituto, solita a farsi dai suoi alunni ne l'intrare in Congregazione, sià munita con l'emissione d'un giuramento, e quindi possa ritenersi sufficiente, all'effetto di procedere alla sacra ordinazione, per uniformarsi alle prescrizioni in proposito, emanate nel Decreto *Auctis* della Congregazione dei Vescovi et Regolari.

Siccome questa S. Congregazione ritenne non potersi *ex jure constituto* riconoscere tal valore nella detta oblazione, ancorchè venisse communita con giuramento, si fece relazione dell'istanza per la necessaria dispensa dalla legge al S. Padre : il quale però volle che si proponesse il caso alla predetta S. Congregazione dei Vescovi et Regolari, e se ne attendesse il parere.

Questo essendo stato contrario alla domanda del prelodato Superiore Generale, come V. R. può rilevare dall'accluso documento che in copia qui si compiega, lo stesso Superiore fece conoscere alla Propaganda che si sarebbe uniformato alle disposizioni del Decreto *Auctis* quanto più presto fosse possibile.

Intanto da parte di questa S. Congregazione nulla osta che il medesimo Superiore generale si volga della proroga di tempo che l'Emo Card. Prefetto della S. Congregazione dei vesc. e Reg. di viva voce ha accordato per seguire le norme date dal Decreto ridetto.

Lo scrivente Segretario della Congregazione di Propaganda dopo ciò si professa con sensi di distinta stima.

Di vostra Riverenza Devotissimo Servo,

A., Archiv. di Larissa, Segret.

Traduction.

Rome, le 11 janvier 1896.

Le Supérieur général de votre très méritante Congrégation a présenté, il y a déjà quelque temps, une demande à la Sacrée Congrégation de la Propagande, pour obtenir que l'engagement de servir dans l'Institut, contracté par les aspirants au jour de leur oblation, soit confirmé par serment et qu'il puisse, par suite, être tenu comme suffisant pour leur promotion aux saints ordres, conformément aux prescriptions du Décret *Auctis*, émané de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers.

Cette Sacrée Congrégation pensant que, d'après le droit établi, on ne pouvait reconnaître une telle valeur à l'engagement de l'Oblation, même confirmé par serment, la supplique précitée fut soumise au Saint-Père, en vue d'obtenir la dispense du susdit Décret. Mais Sa Sainteté voulut que la question fût préalablement soumise à la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, et que l'on attendit son avis.

Cette Sacrée Congrégation ayant donné un avis contraire à la demande en question, comme Votre Révérence pourra le voir par le document dont la copie est ci-incluse (1), le Supérieur Général fit alors savoir à la Propagande qu'il se mettrait en devoir de se conformer au Décret *Auctis* aussitôt que possible.

En attendant, la Sacrée Congrégation de la Propagande ne voit aucun obstacle à ce que le Supérieur général use, pour l'application des règles du susdit décret, du délai accordé de vive voix par l'Em. Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers.

Sur ce, le soussigné Secrétaire de la Propagande vous exprime les sentiments de sa considération distinguée.

De votre Révérence, le très dévoué serviteur,

A., Archevêque de Larisse, secrétaire.

ORGANISATION

DU NOVICIAT DES ASPIRANTS CLERCS ET FRÈRES

Décision.

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire d'Alinda,

Considérant les raisons ci-dessus exposées, et pour nous

(1) C'est une réponse du cardinal Verga, Préfet de la Sacrée Congrégation des Evêques et Réguliers, à celui de la Propagande. Son Eminence y expose les raisons qu'il y a de ne pas autoriser de dérogation au décret *Auctis*.

conformer, en ce qui concerne particulièrement les noviciats, au récent décret du Saint-Siège comme aux vœux du dernier Chapitre général;

Considérant, d'autre part, l'obligation où nous sommes de n'avoir pas à laisser en souffrance les œuvres de la Congrégation, et à sortir le plus tôt possible de l'état provisoire où nous met cette situation nouvelle;

Vu la Constitution 11, articles 5, 6, 8, et les Constitutions 19, 88 et 89;

Vu les statuts du Chapitre général de 1892 relatifs au noviciat des frères, ainsi que les décisions prises au dernier Chapitre;

Vu les délibérations du Conseil, en date des 20 janvier et 14 juillet 1896;

Décide :

ARTICLE PREMIER. — Tous les grands scolastiques disponibles sont appelés à faire leur noviciat, cette année, en trois sections distinctes, dont une à Grignon et deux à Chevilly. Cette année de noviciat accomplie (août 1897), ils seront appelés, s'il y a lieu, à faire leur profession, les uns pour être employés dans les œuvres de la Congrégation, les autres pour continuer leurs études à titre de scolastiques profès.

ART. 2. — Un seul noviciat complet, celui de Chevilly, est maintenu en France pour les aspirants frères. Sa durée sera d'une année entière pour ceux qui auraient déjà fait un an ou plus de postulat, et de deux ans pour les autres.

Après ce noviciat, les aspirants qui auront par ailleurs les conditions requises feront leur profession; ceux qui en seront empêchés par le défaut d'âge, l'obligation du service militaire ou autres raisons, pourront faire des vœux privés. Ces derniers seront ensuite appelés, avant leur placement définitif, à compléter dans des maisons spéciales leur formation religieuse et professionnelle.

ART. 3. — Les deux communautés de Chevilly et de Grignon restent consacrées uniquement aux noviciats et ne pourront être habitées ordinairement, sauf dispense, que par les novices et les Pères ou Frères nécessaires au service ou à la direction de ces œuvres.

En conséquence, le petit postulat des Frères de Chevilly est

transféré à Notre-Dame de Langonnet; et, pour les Pères et Frères malades ou disponibles, il est établi deux maisons de retraite et de convalescence, l'une à Notre-Dame de Langonnet, l'autre à Mesnières.

Le R. P. J.-M. Grizard, premier assistant, est nommé, pour cette année, directeur général des noviciats et chargé de l'exécution de la présente décision.

Paris, Maison-Mère, le 18 août 1896.

A. LE ROY, *sup. gén.*

Le noviciat de Grignon se compose des scolastiques ayant fait leur dernière et leur seconde année de théologie. Ceux qui ont achevé leurs études théologiques seront, dès le mois d'août 1897, disponibles pour les Missions et nos autres OEuvres; les autres termineront leur théologie en 1898, et ils seront disponibles à leur tour, et ainsi de suite. Il n'y aura donc pas d'interruption dans l'envoi des sujets en Mission.

Quant au noviciat de Chevilly, il se divise en deux sections : la première se compose des aspirants qui viennent de finir leur rhétorique; la seconde, de ceux qui ont fait leur philosophie et leur première année de théologie.

Tous les aspirants qui auront achevé leur noviciat passeront l'an prochain au grand scolasticat; il n'y aura plus, dès lors, qu'un seul noviciat, composé des aspirants venant de nos petits scolasticats après leur rhétorique, et des autres sujets qui pourront nous venir d'ailleurs.

Le nombre des novices clercs de Grignon est de 71; et celui des novices de Chevilly, de 132, dont 40 pour la première section du noviciat et 92 pour la seconde. Plusieurs autres sont encore prochainement attendus dans les deux maisons.

NOMINATIONS DIVERSES

Par décision du T. R. Père, en date du 18 août, ont été nommés :

En France :

Supérieur provincial, le R. P. H. Vanhaecke, deuxième assistant général;

Supérieur de la maison de Paris, en même temps que directeur du séminaire des colonies, le R. P. F.-X. Corbet;

Supérieur de la communauté de Chevilly et directeur de la deuxième section du noviciat des clercs, le R. P. Grizard, premier assistant général; sous-directeur, le R. P. O'Gorman; Directeur de la première section du noviciat des clercs, le P. Pierre Genoud; sous-directeur, le P. Schmodry;

Vice-supérieur de la même cté, le R. P. Clément Hubert;

Supérieur et maître des novices-clercs de la cté de Grignon, le P. J.-B. Pascal; sous-directeurs, les PP. Décaillet et Gaveau;

Supérieur de la cté de Notre-Dame de Langonnet, le R. P. Fr.-X. Libermann.

En Irlande :

Supérieur de la cté de Blackrock, le P. Laurent Healy;

Supérieur de la cté de Rockwell, le P. Nicolas Brennan;

Préfet du petit scolasticat de Blackrock, le P. Jean Kearney.

Le R. P. Botrel demeure supérieur provincial.

En Portugal :

Préfet du petit scolasticat de la Formiga, le P. A. Kauffmann.

Gabon.

A la suite de son élection comme supérieur général, Mgr Le Roy a déposé sa démission de vicaire apostolique du Gabon entre les mains du cardinal-préfet de la Propagande, par une lettre du 24 juin 1896; il proposait en même temps le R. P. Jean-Martin Adam comme administrateur. Son Em. le cardinal Ledochowski, par une lettre du 21 juillet suivant, a daigné accepter cette démission et agréer en cette qualité le R. P. Adam, en lui continuant tous les pouvoirs accordés à Mgr Le Roy, sauf ceux qui exigent le caractère épiscopal, jusqu'à la nomination du nouveau vicaire apostolique.

Le R. P. Adam est nommé en même temps Supérieur principal des membres de la Mission.

ADMISSIONS A LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 21 juillet, ont été admis à la profession religieuse, les trente-huit novices-clercs, dont les noms suivent :

MM.

RUHL Jean-Joseph, né le 14 oct. 1867, à Niederbrechen (Allemagne);

GESTIN Jean-Louis, né le 18 février 1868, à Motreff (Finistère);

MM.

- RISBOURG Lucien, né le 7 août 1868, à Paris (Seine);
 SEIGNEUR Edouard, né le 22 juillet 1862, à Paris (Seine);
 CORCORAN Guillaume, né le 3 déc. 1863, à Ballinasloe (Irlande);
 HÉMERY Alain, né le 15 avril 1872, à Elliant (Finistère);
 MOYSES Xavier, né le 22 novembre 1869, à Feldkirch (Alsace);
 LACAN Philippe, né le 27 août 1870, à Gaillac (Aveyron);
 TROMPETER Léonard, né le 5 nov. 1870, à Huttendorf (Alsace);
 MURARD Claude, né le 1^{er} avril 1870, à St-Maurice-lès-Chateauneuf
 (Saône-et-Loire);
 GIBLIN Thomas, né le 24 janv. 1872, à Manchester (Angleterre);
 PIVAUT Jean-Marie, né le 23 mai 1873, à Arzal (Morbihan);
 MUCKER Armand, né le 16 avril 1870, à Saverne (Alsace);
 WALSH Jean, né le 8 juillet 1868, à Ballydonohoe (Irlande);
 BRAZ Emmanuel, né le 28 septembre 1872, à Amorin (Portugal);
 BOUTIN Henri, né le 23 février 1872, à Vertus (Marne);
 SAVARY Alexis, né le 20 mars 1871, au Faouët (Morbihan);
 SALVAN François-Joseph, né le 15 mars 1872, à Latour (Aveyron);
 SCHMITT Aloyse, né le 7 juin 1870, à Lautenbach (Alsace);
 KNIPPRATH Guillaume, né le 6 mai 1863, à Aix-la-Chapelle (Allem.);
 CAYZAC Joseph, né le 28 mars 1871, à Sévérac-l'Eglise (Aveyron);
 GREFFIER Henri, né le 3 juin 1872, à Etival (Jura);
 FONFRAID Marie-Joseph, né le 1^{er} septembre 1868, à Martres-sur-
 Morge (Puy-de-Dôme);
 BERNHARD Paul, né le 26 novembre 1869, à Ribeaupillé (Alsace);
 PAVAT Alphonse, né le 30 mars 1871, à Cousance (Jura);
 TANGUY Joseph, né le 1^{er} juillet 1872, à Auray (Morbihan);
 BOSSUS Ernest, né le 1^{er} juin 1872, à Souain (Marne);
 ZIMMERMANN Jules, né le 21 juin 1870, à Dieppe (Seine-Inférieure);
 LAURENT Raphaël, né le 28 septembre 1868, à Siévoz (Isère);
 COUILLARD J.-Marie, né le 2 sept. 1868, à La Meurdraquière (Manche);
 SÉGALA François, né le 28 août 1870, à Gramat (Lot);
 THOMASZEWSKI César, né le 4 fév. 1869, à Rynarzewo (Allemagne);
 FALCONNET Jean-Fr., né le 22 sept. 1870, à Sévrier (Haute-Savoie);
 NICOLAS Louis, né le 13 septembre 1872, à Paris (Seine);
 VACHAUD André, né le 2 février 1872, à Annecy (Haute-Savoie);
 BATTEIX Gustave, né le 16 juil. 1872, à Clerm.-Fer. (Puy-de-Dôme);
 SANTOS Ignace, né le 27 septembre 1874, à Baltar (Portugal);
 GAYEAU Gonzague, né le 4 mars 1868, à Romorantin (Loir-et-Cher).

Jours de messe mensuelle.

Les jours du mois où les nouveaux profès doivent dire la sainte messe aux intentions du T. R. Père Général sont fixés comme il suit :

Le 8, PP. Ruhl, Gestin ; — le 10, PP. Risbourg, Seigneur, Corcoran, Hémerly, Moyses ; le 11, PP. Lacan, Trompeter, Murard ; — le 12, PP. Giblin, Pivault, Mucker ; — le 13, PP. Walsh, Braz, Boutin, Savary ; — le 15, PP. Salvan, Schmitt Aloyse, Knipprath, Cayzac et Greffier ; — le 19, PP. Fonfraid, Bernhard, Pavat et Tanguy ; — le 20, PP. Bossus et Zimmermann ; le 25, PP. Laurent, Couillard et Ségala ; — le 26, PP. Thomaszewski, Falconnet, Nicolas, Vachaud ; — le 28, PP. Batteix, Santos et Gaveau.

RETRAITE ET CÉRÉMONIE DE PROFESSION

La profession des novices-clerics a eu lieu, suivant l'usage, le jour de l'Assomption de la Sainte Vierge. La retraite préparatoire a été prêchée par le R. P. Vanhaecke, second assistant, outre les novices, plusieurs Pères y ont pris part. Ce sont : Mgr Augouard, le R. P. Gerrer, les PP. Le Belley, Latappy, Ducloux, Fogarty, Génier, Schérer, Carroll, Wiisler, Duron, Gaschy, Thomann, Klein, Demaison, Giguelay, Kœnig, Krœll, Cadio, Noly, Cusin, Hügi, Décaillet, Portier, Goodmann.

« Notre vie, dit le Vénérable Père, est une vie de société, une vie de religion et d'apostolat » : ces paroles ont fourni le sujet des conférences de la retraite.

Vie de société, c'est-à-dire sans division d'intérêts, sans vues particulières ; donc communauté de biens par le vœu de pauvreté, communauté d'action et d'efforts par la régularité et l'obéissance religieuse.

Vie de religion. — Le vœu et la vertu de chasteté nous séparent du monde en ce qui éloigne le plus les âmes de la religion. La chasteté nous dispose prochainement à la vie intérieure et surnaturelle. Par les exercices de piété, principalement les exercices communs et la vie d'union à Dieu, nous rendons au Seigneur le culte qui lui est dû.

Vie d'apostolat. — Ce qui fait le caractère spécial de la vie apostolique, c'est d'être prêt à aller sauver les âmes partout où l'on est envoyé, sans distinction de pays, de mœurs, de caractères et de nationalité. Cette vie doit être la nôtre, elle est notre

but. Un moyen nécessaire pour sauver les âmes, c'est de les aimer, de se faire tout à tous, d'être comme un des leurs, comme l'ont fait tous ceux qui ont opéré un bien réel.

La cérémonie de profession a été présidée par le T. R. Père, qui le matin déjà avait officié à la grand'messe. Mgr Carrie et Mgr Augouard, ainsi qu'un grand nombre de Pères et de Frères, y assistaient. Par une attention délicate et vivement sentie de tous, le T. R. P. Emonet s'était fait transporter au Noviciat, pour s'associer à la joie de ses enfants de Grignon. Il était au chœur, en surplis, sur un fauteuil ; il a pu assister à toute la cérémonie sans trop de fatigues.

Mgr Le Roy a ouvert la cérémonie par une allocution bien touchante. Sa Grandeur a pris pour texte ces paroles du Psalmiste : *Propter verba labiorum tuorum ego custodivi vias duras*. C'est par une vocation particulière que le missionnaire quitte sa famille et sa patrie, pour répandre partout la connaissance et l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sanctifier son nom parmi les nations et réaliser cette prophétie de Malachie : *Ab ortu enim solis usque ad occasum, magnum est nomen meum in gentibus, et in omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda, quia magnum est nomen meum in gentibus*.

Ces voies de l'apostolat dans lesquelles Dieu nous appelle, sont pleines de sacrifices, de privations de toutes sortes. Mais il existe un moyen de rendre légères ces souffrances, c'est de les accepter d'avance avec générosité et de se sacrifier tout entier et gaiement, en faisant le bien. Il y a là un bonheur caché que signale l'Ecclésiaste : *Cognovi quod non est melius nisi lætari et facere bene in vita sua*.

Après cette émouvante allocution, les novices dont on a lu les noms plus haut ont émis, selon le cérémonial ordinaire, leurs premiers vœux entre les mains du T. R. Père, à l'exception de M. Gaveau, qui fera sa profession un peu plus tard, n'ayant pas encore le temps voulu. Puis, on fait leurs vœux perpétuels, les PP. Duron, Thomann, Kœnig, Noly, Cusin et Décaillet.

La cérémonie s'est terminée par la consécration à l'apostolat, la bénédiction du Saint-Sacrement et le chant d'adieu. Ce chant, toujours entendu avec un nouveau plaisir, a produit dans l'assistance une émotion visible.

— Une seconde retraite a eu lieu à Chevilly, du 16 au 23 août, pour se terminer, comme à l'ordinaire, à la fête du Saint-Cœur de Marie. Une vingtaine de Pères y ont pris part. Ce sont, outre Mgr Carrie et Mgr Barthet, les PP. Peureux, Brunetti, J. Guyot, Barillec, Hubert, Le Bozec, Le Douarin, Cogniard, Meillorat, Pernot, Juillard, Heintz, Didier, Faugère, Reignat, Reibel, Artiguela, Lévêque, Boulay.

Les instructions ont été remplacées par des lectures faites en commun, le matin à neuf heures et demie, et le soir à cinq heures.

Le vendredi 22, la messe d'anniversaire pour les défunts a été chantée par le P. Brunetti.

Les premières vêpres de la fête, ainsi que les deuxièmes vêpres du lendemain, ont été chantées par Mgr Carrie; Mgr Le Roy, qui était venu pour les directions, a officié pontificalement à la grand'messe du Saint-Cœur de Marie.

Ce même jour, le P. Mallet a fait ses vœux perpétuels.

SÉNÉGAMBIE

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE DE THIÈS

AVRIL 1894. — JUILLET 1896

1. Personnel. — 2. Pénitencier, jardin d'essai. — 3. Missions des environs. — 4. Fondation de Fandène. — 5. Nouvelles constructions.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le personnel de la communauté a subi plusieurs changements. Le P. Audren, Supérieur, étant rentré en France pour raison de santé, au mois de juillet 1894, fut nommé, quelque temps après, économiste à Mesnières. Thiès lui doit son grand développement : il lui avait consacré toute son énergie et toute son activité.

Le sous-directeur du pénitencier, le P. Sébire, l'a remplacé. Le P. Lacombe reste toujours l'un des plus vaillants de la Mission. Au mois de mai 1895, il fut forcé d'aller en France pour subir l'opération de la cataracte. Elle réussit au-delà de toute espérance, grâce à son sang généreux, dit-il, et surtout, ajoute le bon Père, à la protection de Marie qu'il

avait invoquée avec grande confiance. Aussi, nous est-il revenu avec de nouveaux yeux et de nouvelles forces. Il continue à s'occuper de sa belle Mission de Fandène. Monseigneur lui a donné comme auxiliaire le P. Allègre, revenu du Soudan en juin 1895.

Le P. Gaillard, autrefois économe à Thiès, avait été envoyé en Casamance pour remplir les fonctions de procureur dans cette partie de la Mission. Mais l'humidité du climat provoqua bientôt le retour de la laryngite qui l'avait autrefois forcé à quitter le Brésil. Il dut revenir à Thiès reprendre ses fonctions d'économe et de sous-directeur du pénitencier, en même temps qu'il était chargé de desservir la paroisse de Saint-Pierre Claver, à Tialy.

Le P. Stein continue toujours avec succès le ministère auprès des Nones de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, à Tiona. Les FF. Sotère et Athanase joignent à leur fonction de surveillants des enfants du pénitencier celle de chef d'atelier. Le cher F. Sotère nous aide aussi beaucoup pour le chant à l'église. Il a réussi à remettre à neuf deux vieux harmoniums et à apprendre le jeu de cet instrument à son jeune apprenti, Maurice. Ces occupations, avec ses incessants travaux de menuiserie, ont été un peu la cause d'une fièvre bilieuse hématurique qui, un moment, nous a fait craindre pour ses jours. Heureusement, il a pu se bien remettre, grâce aux bons soins qui lui ont été prodigués au dispensaire de Dakar. Le F. Athanase est aussi tailleur et chargé de la sacristie. Il a bien contribué à la décoration de notre chapelle par ses soins personnels et les dons qu'il a reçus.

Un moment nous avons eu le cher F. Stanislas, descendu du Soudan. Mais il s'est bientôt vu obligé d'aller faire son service militaire en France.

Le F. Marie-Augustin, que ses travaux au soleil rendaient souvent malade, dut aller essayer d'un autre climat et d'un autre genre d'occupations à Poponguine.

Enfin, au mois de novembre 1894, nous arrivait le Novice-Frère Alory, pour prendre la direction des enfants au jardin. Le 15 septembre 1895, il eut le bonheur de faire sa profession, dans notre petite chapelle, entre les mains de Monseigneur. Ce fut une vraie fête pour la communauté. Malheureusement, il devait bientôt nous quitter pour aller au Soudan remplacer le

F. Darius. Ce dernier, anémié, espérait refaire sa santé au climat de Thiès, tout en s'occupant du jardin ; mais ses prévisions ne se réalisèrent pas, et il dut prendre la route de France pour y aller chercher de nouvelles forces.

Le F. Christophe nous fut envoyé de Saint-Joseph de Ngazobil pour le remplacer. Mais ce cher Frère, déjà fatigué par six années d'Afrique, ne tarda pas à être pris de fièvres continues qui l'épuisèrent. Aussi, Monseigneur dut-il se résoudre à l'envoyer en France. Mais auparavant, ce cher Frère demanda et obtint la permission d'émettre ses vœux perpétuels entre les mains du P. Supérieur délégué.

Le F. Théophile, arrivé pour les travaux de la forge, a eu du mal à supporter ici la chaleur du feu ; il a été envoyé au Ndoute et à Dakar pour aider le P. Chany dans ses nombreux travaux de construction.

Une des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny a eu deux fois aussi la fièvre bilieuse hématurique et a dû rentrer en France.

Toutes ces maladies ne manquent pas de jeter une certaine gêne dans la marche de l'œuvre. Le sous-directeur du pénitencier, le P. Gaillard, a été lui-même très éprouvé et a dû aller jouir en France d'un congé de convalescence.

Et cependant, le climat de Thiès est relativement bon. La chaleur est forte, mais elle est sèche. Avec des précautions, on peut y vivre longtemps, tout en travaillant beaucoup. Mais ceux qui sont très anémiés, sujets à des fièvres continues, ne pourront jamais trouver leur guérison à Thiès. Il leur faut d'autres climats plus tempérés. Mgr Le Roy pensait dernièrement que le P. Heinis referait sa santé à Thiès ; mais elle était déjà trop ébranlée. Après avoir essayé deux mois inutilement, il a dû partir avec le F. Christophe.

Les Sœurs de Saint-Joseph avaient à Dakar une sœur poitrinaire et pensaient que le climat d'ici lui serait plus favorable : il a pu prolonger un peu ses jours, mais non pas la sauver ; elle s'est éteinte dans des sentiments admirables de piété et de résignation, offrant pour la Mission ses souffrances et sa vie.

Mais bien des confrères fatigués continuent à venir prendre un peu de repos, de bon air et de régime végétarien, à Thiès. En ce moment, nous possédons le bon P. Blanchet, que ses che-

veux blancs et ses longs services rendent vénérable à tous. C'est un plaisir pour nous de lui prodiguer tous les soins dont il peut avoir besoin. Il dit encore la sainte messe, chaque matin, à un petit autel latéral; c'est une grande consolation pour lui. La vie tranquille et douce, l'air assez vif, lui ont rendu l'appétit, et les forces lui reviennent peu à peu.

2. — Le Pénitencier est une œuvre bien difficile et ne laisse pas, cependant, de nous donner quelques consolations. Dans ces derniers temps, plusieurs détenus ont été libérés; dans le monde, malgré bien des fautes qui leur échappent, ils se conservent encore chrétiens. L'un d'eux, appelé Balthazar, entré dans le service du train et des équipages, n'a pas eu de repos qu'il n'eût reçu le baptême des mains du P. Planeix, à Dakar. Ici, à cause de son naturel emporté, nous n'avions pas osé le baptiser. Un autre, appelé Michel, est mort également dans de saintes dispositions. Après sa mort, il semblait dormir, comme disaient ses camarades. Originaire de Dakar, où sa famille est tout entière musulmane, il avait dû braver plus d'un assaut, du côté de ses parents, avant de se faire chrétien. Une pleurésie l'a emporté, et plusieurs ont regardé cette circonstance comme une grande grâce de Dieu : il eût vu sa foi bien exposée à Dakar. Un autre enfant encore, appelé Mamadou Samba, s'était évadé du pénitencier. Mais Dieu l'a ramené pour le faire mourir, avec la grâce du baptême, peu de temps après son retour dans la maison.

Les relations avec l'administration sont excellentes. M. de Lamothe, ancien gouverneur du Sénégal, a voulu que nous appliquassions les travaux des enfants que nous confie la Justice à un véritable jardin d'essai, dans lequel nous chercherions à acclimater toutes les sortes de produits utiles. Déjà les essais tentés jusqu'ici ont prouvé que le sésame, le café, le caoutchouc, les belles espèces de tabac et de coton, poussent bien au Sénégal. Beaucoup d'arbres des pays tropicaux ont également été essayés et on attend le résultat. Parmi les arbres d'Europe, le figuier, l'olivier, le mûrier, le gros fraisier, réussissent assez bien. D'autres essais sont tentés, et nous verrons bientôt s'ils ont quelque chance d'aboutir. Les différentes espèces d'orangers et de citronniers ont été reçues d'Algérie et se développent bien. Les autres Missions profiteront, elles aussi, de ces tra-

vaux, et si nous réussissons à doter la colonie de quelque nouveau produit très utile, nous gagnerons beaucoup de sympathies dans le pays, qui voit son principal produit, l'arachide, tomber de plus en plus sur les marchés d'Europe.

Pour que le jardin d'essai pût rendre de réels services à la colonie, M. de Lamothe désirait que son directeur se rendit compte des diverses parties du Sénégal et vît ce qui avait déjà été tenté auparavant. C'est dans ce but que le P. Sébire se rendit, l'an dernier, à Richard-Toll, ancienne maison de campagne des gouverneurs du Sénégal. C'est un beau château, entouré de belles plantations, de grandes allées de bambous et de fromagers. Malheureusement, les termites sont là, surtout, un véritable fléau. Plus d'une fois, l'administration a eu la pensée de nous le céder pour y faire une sorte de ferme-école. Mais pour nous, au point de vue apostolique, nous aurions peu à espérer; aux environs, les populations sont mahométanes, attachées à l'esclavagisme et peu denses.

Cette année-ci, M. Chaudié, gouverneur général de l'Afrique occidentale française, a montré plus d'une fois l'intérêt qu'il portait à notre œuvre, et dernièrement encore, dans le même but que M. de Lamothe, il invitait le P. Directeur du jardin de Thiès à aller voir la Casamance, en lui payant son voyage. Tout en étudiant les productions utiles de ce beau pays, le Père a pu faire une véritable tournée apostolique chez les chrétiens portugais, répandus tout le long de la rive gauche de la Casamance. Ces populations délaissées croupissent dans une complète ignorance, quoique profondément attachées à la foi chrétienne. Elles désireraient ardemment qu'un prêtre vint les instruire et baptiser leurs enfants, promettant de faire leur possible pour leur faire donner l'instruction chrétienne. Dans ces villages, il y aurait des centaines de jeunes gens qu'il faudrait préparer à la confirmation, à la première communion et à la réception du sacrement de mariage. Sindone et Koundioundou seraient les deux principaux endroits où il y aurait le plus de bien à faire.

A côté de ces Portugais vivent des tribus fétichistes qu'il serait facile d'entamer : les Diolas, les Baynounkes et les Balantes. Les Diolas ont de magnifiques cases en terre ornées de portiques avec colonnes et chapiteaux. C'est un peuple laborieux, qu'il serait relativement facile de convertir à la foi. Les

Balantes, réputés si sauvages, nous feraient aussi un très bon accueil.

En revenant, le P. Sébire et le P. Amann qui l'avait rejoint, traversèrent en deux jours le pays situé entre Carabane et la Gambie. La contrée qui entoure Bathurst, de ce côté, est livrée à l'islamisme. Il n'y aurait d'espoir que chez les Diolas du Fogny, un peu plus à l'Est. Là, on pourrait établir une très belle Mission, reliant la Gambie à la Casamance. C'est aussi l'opinion de M. le commandant Donès, commandant supérieur de la Casamance.

3. — Mais Thiès n'est bien important, au point de vue apostolique, qu'en raison des Missions dont il est le centre. Le ministère, dans le village même de Thiès, est bien peu fructueux. Ce village est habité par des indigènes de passage, appartenant à diverses tribus, et presque tous musulmans. Le seul bien qui y soit possible est le baptême des enfants en danger. On les apporte volontiers au dispensaire, et là, la Sœur ouvre le ciel aux âmes de nombreux enfants.

Mais autour de Thiès se trouvent : à 3 kilomètres au Sud, la chapelle et la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, à Tiona ; et au Nord, à 2 kilomètres, la paroisse et la chapelle de Saint-Pierre Claver, à Tialy. Le bien continue à s'y faire, au milieu de nombreuses difficultés, comme partout. Déjà une quarantaine de jeunes gens ont fait leur première communion et s'approchent tous les mois de la Table Sainte. Nous avons eu aussi, parmi ces jeunes Nones, deux mariages chrétiens, et d'autres se préparent en ce moment. Les Nones ont malheureusement la coutume de fiancer, dès le bas âge, les jeunes filles qui sont ainsi souvent données à des polygames. De là de grandes difficultés pour le missionnaire, quand il veut retirer les jeunes filles chrétiennes de l'abîme où leurs parents païens les jettent ainsi.

Dieu a déjà choisi, parmi ces jeunes chrétiens, un jeune homme de la paroisse de Tiona, auquel il semble avoir donné la vocation religieuse. Ce jeune homme appelé Jean-Marie Kout Poy est maintenant au Séminaire de Saint-Joseph de Ngazobil, et il montre beaucoup de bonne volonté et de persévérance. Quelques-uns de ses jeunes camarades désirent beaucoup le suivre pour se dévouer au service de Dieu. Nous aurions bien besoin d'auxiliaires indigènes pour toutes ces Missions des environs.

4. — Au Nord de Thiès, la communauté de Notre-Dame du Mont-Roland est fondée et se développe tous les jours.

En ce moment, à Fandène, à l'entrée du beau royaume du Baol, on bâtit une jolie maison à trois chambres spacieuses, surélevée à 1 mètre environ du sol. Nous espérons qu'avant l'hivernage les PP. Lacombe et Allègre iront en prendre possession et former la nouvelle communauté de Saint-Athanase de Fandène. Les enfants de ce grand village, catéchisés depuis longtemps par le P. Lacombe, continuent toujours à montrer de très bonnes dispositions. Les indigènes propriétaires du terrain nous en avaient vendu 2 hectares et demi. Après, craignant d'avoir déplu à leurs chefs, ils nous ont créé bien des difficultés, mais cependant tout s'est arrangé. L'Administration des pays de protectorat nous a même aidés, en faisant creuser pour nous et pour le village un puits de 23 mètres de profondeur. De ces côtés, la nappe d'eau souterraine est très basse; plus loin, à Lambaye, un autre puits a 60 mètres!

Restera le Diobas! Alors tous les environs seront pris et de chaque station on pourra s'avancer plus loin dans l'intérieur. Thiès est presque au milieu du pays des Sérères, presque tous fétichistes; et cette tribu comprend au moins deux cent mille âmes!

Au Diobas, plus de 150 enfants avaient été instruits il y a trois ans par des catéchistes. Tous les ans, on leur fait espérer la présence continue d'un Père pour les baptiser et les former à la vie chrétienne. En ce moment, le découragement s'empare de ces enfants. « Tu nous trompes, répètent-ils au Supérieur de la Mission de Thiès, voilà trois ans que nous attendons le Père que tu nous as promis! » Les pères disent à leurs enfants: « Laissez donc les abbés et leurs prières, c'est inutile, ils ne viendront jamais! » Cette fondation presse encore pour une autre raison. De nombreux villages volofs musulmans se forment dans la forêt du Diobas, et il est bien à craindre qu'ils n'aient une très mauvaise influence sur ces pauvres gens. La présence continue d'une Mission pourra seule prévenir ce mal.

5. — Il manquait au pénitencier plusieurs appartements requis pour une œuvre de ce genre: une infirmerie, une lingerie, etc. Monseigneur a donc dû faire bâtir au côté ouest de la maison une aile perpendiculaire au principal corps de bâti-

ments. En haut, on a réservé un étage pour y mettre un autre dortoir quand le nombre des enfants aura augmenté. Il est bien à supposer, en effet, que la colonie du Soudan et celle de la Guinée française, soumises en ce moment à la direction du gouverneur général, une fois que leur organisation judiciaire sera régulièrement établie, nous enverront les enfants mineurs qui auront été condamnés par les tribunaux. Alors, Monseigneur laissera libre le rez-de-chaussée du pénitencier, occupé en ce moment par la chapelle provisoire, et mettra la chapelle dans une autre aile semblable, à l'autre bout du pénitencier. Plus tard, quand Thiès sera érigé en commune et aura son église, on la transformera en petit oratoire de communauté.

La clôture religieuse réclamait aussi un mur de séparation entre notre Communauté et celle des Sœurs de Saint-Joseph. L'année dernière, il a été élevé dans toute sa longueur par nos apprentis maçons et sans beaucoup de frais.

Enfin, la vie était bien dure pour les Frères dans des ateliers où le soleil dardait ses rayons pendant toute la soirée. Aussi, cette année, avons-nous dû, en voyant surtout les Frères si souvent malades, penser à améliorer leur situation. Les ateliers forment maintenant un corps de bâtiment distinct bien conditionné. Les anciens ateliers seront convertis en une écurie et une étable également bien nécessaires. Cette dernière construction a été bien vite élevée et sans beaucoup de dépenses, grâce à la direction du F. Sotère, menuisier et autrefois maçon.

Désormais, la Communauté de Thiès se suffit par ses propres ressources. De plus, elle sera toujours, pour toutes les stations des environs, une sorte de procure-intermédiaire. C'est, du reste, un grand plaisir pour les membres de la Communauté de se rendre aussi utiles que possible à leurs confrères des environs.

Au moment de clore ce *Bulletin*, nous apprenons avec une bien vive joie la nouvelle de l'élection de Mgr Le Roy, comme supérieur général de la Congrégation. Nous nous rappelons toujours le passage si court qu'il a fait à Thiès et dans les Missions des environs. Nous lui envoyons l'expression de notre filial respect, de notre complet dévouement et entière obéissance. *Ad multos annos!*

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE NGAZOBIL

MAI 1894. — JUILLET 1896

1. Personnel. — 2. Séminaire indigène. Ordination d'un prêtre noir. — 3. Orphelinat des garçons. — 4. OEuvres des Sœurs du Saint-Cœur de Marie. — 5. Village du Ngazobil. — 6. Travaux et cultures. — 7. Chapelle et culte.

1. — Depuis notre précédent *Bulletin* (Avril 1894), les besoins des autres œuvres, les fièvres et la mort, ont fait quelques vides dans le personnel de Saint-Joseph, ce qui a nécessité bon nombre de changements.

A nos deux chers défunts, vétérans de la Congrégation et du Sénégal, notre premier souvenir. Nous devons une mention spéciale au P. Kieffer (François), qui, pendant son apostolat à Joal, à son début dans la carrière sacerdotale, s'était beaucoup dépensé pour la fondation de Ngazobil. Vers 1865, tandis qu'on traçait sous ses yeux l'enceinte de notre cimetière, il avait exprimé au F. Claude le désir de trouver là sa sépulture en terre sainte, à l'ombre de la croix et des grands arbres qui le couvrent. Ce vœu devait être exaucé. En effet, 35 ans plus tard, après de longues et nombreuses courses apostoliques, le P. Kieffer est venu s'éteindre à Saint-Joseph, sans la moindre souffrance, comme une lampe qui manque d'huile.

Le cher F. Claude, ouvrier, lui aussi, de la première heure au Sénégal et à Ngazobil surtout, devait, à bref délai, le rejoindre au cimetière. Il serait superflu d'ajouter quoi que ce soit à la notice que le P. Pascal, son ancien supérieur, lui a consacrée dans les trois premiers *Bulletins* de l'an dernier. Nous ne pouvons pourtant nous empêcher de constater que le souvenir de la sainteté du F. Claude semble grandir avec le temps autour de nous, et qu'en voyant la vénération des Noirs, même païens, pour sa tombe, on a du plaisir à reconnaître combien « la vertu qui jette de si doux parfums dans la mémoire des hommes ne meurt jamais. »

Outre le vide particulièrement sensible de cette mort au sein de la Communauté, le personnel de Saint-Joseph s'est maintes fois modifié. Voici, par ordre chronologique, les principaux de ces changements : En juin 1894, le P. Kunemann, supérieur de Ngazobil, était contraint par la maladie de rentrer en France.

Son absence devait durer jusqu'au 26 novembre de la même année. Également épuisé par ses travaux apostoliques à Ndianda, le P. Le Berre s'en allait, vers la fin de juillet, demander à la mère patrie un peu de repos et des forces nouvelles. A cette occasion, M. Giraud Sok était détaché de Saint-Joseph et prenait la direction spirituelle de cette intéressante station. Le 17 avril 1895, nous arrivait le P. Jalabert, pour remplacer au Séminaire, le P. Durdos que l'anémie forçait à revenir au pays natal. Pour le même motif, le F. André avait l'avantage de respirer, en juin, l'air de sa chère Bretagne. Il était, un mois plus tard, remplacé au jardin par le F. Brunon, venu exprès d'Orgeville. Le F. Bonaventure se dirigeait, en octobre, vers Poponguine où d'urgents travaux de menuiserie réclamaient sa présence.

Le 1^{er} décembre, après huit années de dévouement à l'économat de Saint-Joseph, le P. Messenger reçoit son obédience pour Joal, où, à la tête de cette importante chrétienté, il devient le bâton de vieillesse du vénéré P. Lamoise, le vétérinaire de tous les missionnaires d'Afrique, encore vert et léger à cheval malgré ses cinquante ans d'apostolat, mais que la mort du P. Lavandier laissait trop seul au milieu des nombreux enfants qu'il a donnés au ciel pendant sa carrière exceptionnellement longue et bénie de Dieu.

Le 10, arrivée du P. Dubois, qui succède au P. Messenger; le 15 janvier 1896, retour du P. Durdos et du F. André, qui reprennent chacun leurs charges. Monseigneur en profite pour appeler le P. Jalabert à Dakar et le F. Christophe à Thiès. Le P. Pérès, au commencement de février, fixe son domicile à Saint-Joseph. Toute la semaine, il fait la classe à une partie des séminaristes; le samedi soir et le dimanche, il redevient vicaire de Fadiut.

Enfin, le 30 mars, le F. Corneille, très fatigué et souvent malade nous fait ses adieux. Nous espérons de tout cœur que son séjour en Europe le rétablira promptement, et qu'en décembre prochain, il reprendra ses anciennes fonctions.

2. — Grâce à Dieu, nos œuvres n'ont pas cessé de prendre de l'extension, malgré ces changements presque continuels.

C'est ainsi que le Séminaire indigène, à qui revient de droit la première place ici, s'est beaucoup développé, à notre plus grande joie. Il comptait treize élèves en 1894; il en compte vingt

aujourd'hui. La qualité semble marcher de pair avec la quantité. Ces jeunes gens ont du goût pour la piété, du respect pour la règle; ils aiment le travail des mains et l'étude des livres. Notre principale difficulté avec eux provient de ce qu'ils nous arrivent un peu de partout, les uns après les autres, et qu'étant de forces inégales comme de races différentes, ils forment presque autant de divisions qu'ils sont d'individus. Il a donc fallu en confier une partie au P. Pérès. Quels seront les résultats de tous ces efforts et de ces sacrifices? C'est encore le secret de l'avenir. Mais n'est-ce pas un favorable présage pour la prospérité religieuse de notre chère Mission que cette recrudescence de vocations sacerdotales dont nous sommes les heureux témoins? Ce renouveau paraît avoir deux causes. Il faut, après Dieu, l'attribuer tout d'abord au zèle de nos confrères de la colonie et de la brousse. Sur les pressantes recommandations de Monseigneur, et le désir formel de Rome, ils suivent d'un regard moins superficiel le travail de la grâce dans les jeunes cœurs, et se font un devoir de tenter l'épreuve devant des chances sérieuses de succès. Peut-être faut-il l'attribuer aussi à l'excellente impression produite dans tout le Sénégal par l'ordination à la prêtrise de M. l'abbé Louis César, le plus âgé de nos clercs indigènes. Certes, oui, ç'a été pour nous un beau jour que le 9 mars 1895 : jour préparé pendant vingt ans au Séminaire; jour où, selon le mot de Mgr Kobès, « il a été donné, à la Mission de Sénégambe, cette grande chose qui s'appelle un prêtre noir »; grande chose en effet, si grande même, qu'au jugement de Louis Veillot, « nulle œuvre n'est au-dessus de celle-là ni ne l'égale! » Peut-être lira-t-on volontiers quelques extraits de la lettre où l'élu, profitant du premier courrier après son ordination, faisait part à sa vieille tante, la seule proche parente qui lui restât, de ses impressions durant la cérémonie et des fêtes dont elle fut accompagnée.

Je me vois encore prosterné devant l'autel que j'allais bientôt gravir. Avec quelle ardeur j'ai conjuré le divin Maître, pendant que le Pontife et tout le peuple fidèle récitaient en ma faveur les litanies des Saints, de séparer sur-le-champ mon âme de mon corps, si je devais plus tard faire un indigne ministre de Jésus-Christ, si je devais me damner sans sauver des Noirs comme moi! Cette crainte sur mon avenir a complètement disparu, dès que j'ai eu communié! J'ai senti que le bon Dieu serait tout entier à moi pour me protéger,

comme je souhaitais d'être à lui sans réserve... La cérémonie terminée, j'ai donné, de ma main tremblante, ma première bénédiction au P. Pascal, mon ancien Supérieur et directeur, au P. Kunemann, et au P. Durdos, qui ont achevé ma formation religieuse, ainsi qu'à M. Pellegrin, désormais le plus avancé des théologiens. Au sortir de la chapelle, j'ai été entouré, assailli par les gens du village de Ngazobil. C'est avec enthousiasme qu'ils me félicitaient; tous sont heureux de voir enfin arrivé jusqu'au sacerdoce, après tant d'années d'efforts, un de leurs compatriotes.

... Le surlendemain, en présence de Mgr Barthet, je célébrais ma première messe solennelle. La chapelle, trop petite pour la circonstance, était comble; il y avait foule au dehors, faute de place à l'intérieur. Mais quels chants! Quel recueillement! Jamais je n'ai rien vu, rien entendu d'aussi beau, d'aussi religieux, d'aussi grandiose! J'étais on ne peut plus ému, mais si délicieusement qu'il me semblait être déjà en Paradis... Après la messe et après mon action de grâces, une soixantaine de fusils m'accueillent par des décharges formidables. Cette mousqueterie, qui devient de plus en plus bruyante, m'accompagne jusqu'au réfectoire. Tout le monde veut me voir, me parler, me serrer les mains. Ce sont, comme la veille, des souhaits de prospérité et de longue vie à n'en plus finir. « Beau jour que le Seigneur a fait », vous resterez à jamais gravé dans ma mémoire et dans mon cœur! Béni soit le Dieu qui m'y a établi « docteur de la vérité » et consacré « prêtre du Très-Haut », parmi mes compatriotes païens ou musulmans!! La croix à la main, je vais parcourir le Sine, le Saloum, les autres royaumes volofs. Périssent tout en moi, pourvu que j'apporte la lumière de l'Évangile et la vie de la grâce à ces milliers d'âmes « assises dans les ténèbres de la mort »!

Toujours aussi ardent, ce zèle ne s'exerce pourtant encore qu'auprès des orphelins de la Mission et des gens du village de Ngazobil. Nous nous félicitons d'avoir éliminé des premiers plusieurs de nos vieux routiers dont la conduite laissait trop à désirer. Ces renvois coup sur coup ont produit de salutaires réflexions chez les soixante qui nous restent. De pareilles leçons, jadis, étaient presque lettre morte. Tous les Sénégalais savent avec quelle facilité les sujets chassés de Ngazobil se casaient dans la Colonie, dès qu'ils étaient capables de tenir une plume ou de manier un rabot. On conçoit donc combien la plupart de nos enfants, si inaccessibles en général aux idées de reconnaissance et de justice, éprouvaient peu de peine en sortant de Ngazobil, même par la mauvaise porte de l'indiscipline ou de

l'inconduite, quand ils pouvaient voler de leurs propres ailes, et se payer avec leur argent une vie facile. Nous ne sommes plus, actuellement, si désarmés à leur endroit. Par suite de la crise commerciale que subit tout le Sénégal, les ouvriers abondent sur les chantiers sans travail, comme les gratte-papier dans les bureaux de l'administration. Cet état de malaise a chance de devenir la règle permanente. Convaincus par quelques exemples qu'ils ont eus sous les yeux, nos orphelins sentent à présent qu'ils n'obtiendront désormais les places lucratives qu'à la condition d'avoir des aptitudes réelles, des connaissances sérieuses. Ayant tout intérêt à rester avec nous jusqu'à leur formation complète, nous les tenons plus souples sous la main. Espérons qu'il nous sera possible d'en faire des hommes plus parfaits et des chrétiens meilleurs que leurs aînés.

4. — De leur côté, dans leur paisible retraite, les Sœurs du Saint-Cœur de Marie marchent leur train ordinaire. On a rétabli chez elles un petit postulat analogue aux institutions de ce genre en Europe. Sous la conduite de deux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, quatre fillettes y reçoivent l'instruction et l'éducation qui les préparent à la vie religieuse. Daigne le divin Maître bénir ce petit germe et accorder la grâce de la persévérance à leurs futures compagnes qui nous sont annoncées ! Toujours confié aux mêmes mains, le Noviciat ne se compose actuellement que d'une grande postulante et de deux novices ayant le saint habit. C'est que, ces deux dernières années, il en est sorti quatre professes. Ainsi a été surabondamment comblé le vide fait par la mort de la sœur Marie qui s'est éteinte en odeur de sainteté, après de longues souffrances endurées avec une patience admirable. Ainsi sera-t-il bientôt possible de répondre aux vœux des confrères de la Cazamance qui réclament, de bien vieille date, des religieuses indigènes, afin de mieux former aux usages chrétiens les femmes de ce pays.

Contigu au noviciat des Sœurs, l'orphelinat des filles ne présente rien de particulièrement remarquable, si ce n'est une tendance nouvelle que nous mentionnons avec bonheur.

5. — Un de nos regrets au sujet de nos deux orphelinats était de ne pouvoir en tirer qu'un fort petit nombre de ménages pour notre village chrétien de Saint-Joseph. La Colonie séduisait presque toutes cette jeunesse des deux sexes. Ceux qui se déter-

minaient à se fixer auprès de nous pour cultiver leurs champs formaient de rares exceptions. Des goûts semblables se manifestaient chez les gens du village. Sous prétexte de trouver du travail dans les centres européens, les jeunes gens de Ngazobil allaient y chercher la licence de la vie; et, dans l'espoir de se procurer un surcroît de ressources, les chefs de famille y faisaient parfois des séjours plus ou moins longs. Depuis quelque temps, leurs idées semblent s'être modifiées sur ce point. Ils ont expérimenté qu'en définitive, leurs économies étaient imaginaires et que leurs foyers pouvaient perdre beaucoup pendant leur absence. La jeunesse elle-même nous est revenue en majeure partie. Les uns ont fondé déjà des familles chrétiennes; les autres le feront bientôt. On a profité de ces fêtes pour interdire absolument l'entrée du village aux « griots », bateleurs méprisés et redoutés, caste corrompue et corruptrice. En dépit de quelques côtés faibles, nous sommes satisfaits de la conduite des habitants de Ngazobil et de leur persévérance dans la vie chrétienne. Tous font leurs pâques; presque tous s'approchent des sacrements aux principales fêtes; plusieurs même aiment à faire, le premier vendredi ou le premier dimanche du mois, la communion réparatrice. Ces résultats nous dédommagent au centuple de nos efforts journaliers à leur égard et de notre très active vigilance, grâce à laquelle ils se maintiennent dans la bonne voie. Leur contact habituel, et leurs inévitables rapports avec les païens des environs; les pernicieux exemples qu'ils y trouvent et leur tendance instinctive vers les superstitieuses pratiques de leurs ancêtres, constituent, en effet, pour eux une source de dangers sans cesse renaissants.

5. — En même temps qu'il se consacre tout entier à la prospérité spirituelle de nos œuvres, notre P. Supérieur mène de front le temporel qui les complète. Il dresse lui-même les plans de ce qu'il faut restaurer ou construire, en surveille scrupuleusement l'exécution, et y met la main tout le premier et plus que tout autre. Dans cette première catégorie, entre le renouvellement des planchers du pavillon sud de la maison et des dortoirs des orphelins, sur une surface de 300 mètres carrés. Tout y branlait à faire peur; les poutres mêmes y étaient vermoulues. Refait aujourd'hui en très bon pitchpin dans lequel les insectes ne se glissent que difficilement, tout cela charme les yeux par

l'élégance et la propreté. Il convient, parmi les constructions, de signaler tout d'abord celle de notre scierie. Quand on débarquait à Ngazobil et qu'on se dirigeait vers la Mission, il fallait suivre un étroit sentier au milieu des hautes herbes et des broussailles d'épines au-dessus desquelles de nombreuses termitières élevaient, çà et là, leurs crêtes jaunâtres dans un véritable fouillis où se cachaient la maison des Sœurs et les cases du village; puis, la première chose à voir, était une espèce de grange entourée de planches pourries et dont le toit s'effondrait un peu partout. C'était là notre grande scierie à vapeur, restée pas mal de temps en repos forcé, par crainte de faire tout crouler sous les trépidations de la machine. Une heureuse combinaison a permis de remplacer cette vieille mesure par un superbe hangar mesurant 17 mètres de long, 10 de large et 12 de haut et qui, fermé partout par d'excellentes murailles ou de fortes barrières, relie l'huilerie et la menuiserie en un seul corps de bâtiment, très commode, très solide, d'un aspect aussi beau que l'ancien était désagréable. De ce point à la chapelle, s'étendait un espace de 35 mètres qui servait, quoique sans aucune clôture, à remiser notre bois de chauffage. Un mur de 2^m,40 de haut garnit maintenant tout ce côté et nous met à l'abri des mains indiscrètes. De cet endroit, depuis la mer jusqu'au village et chez les Sœurs, la vue embrasse une vaste place unie, d'un bout à l'autre, comme un pré, toute plantée de jeunes arbres dont le feuillage, peu à peu, couvrira d'ombre deux superbes allées. Dégagé des termitières qui ont disparu sous le pic de nos orphelins, tout ce terrain se métamorphose, à la saison des pluies, en une plaine verdoyante où nous fauchons à l'aise un foin de première qualité pour nos bœufs et nos chevaux. Nous en retirons un autre profit.

6. — C'est sur cette place, sous ces deux allées, longues de 1 kil. 500 au moins, que nous faisons désormais la plupart de nos processions dont le total traditionnel s'élève à une vingtaine dans le cours de l'année liturgique. Il va de soi que nous avons tenu à déployer une pompe particulière pour celles de saint Joseph, notre glorieux patron. Ces solennelles manifestations ont eu pour premier résultat d'exciter, chez nos chrétiens, une plus grande dévotion envers l'auguste chef de la Sainte Famille, dont Léon XIII propage le culte avec ardeur,

L'Archiconfrérie de Saint-Joseph, érigée canoniquement à Ngazobil par Mgr Kohès et presque oubliée depuis longtemps comme une vieille relique, en a ressenti l'heureux contre-coup. Les anciens associés ont repris leurs exercices avec une touchante fidélité et plus de 200 nouveaux se sont fait inscrire sur les registres, à la suite de nos retraites annuelles. La dernière procession en l'honneur de l'Immaculée-Conception a eu aussi un éclat exceptionnel, parce qu'elle a inauguré un pèlerinage à N.-D. de Lourdes. Sur le bord de la mer, sous un bouquet d'arbres, toujours garnis de feuillage, auprès d'un ravin dont les eaux, une bonne partie du temps, s'écoulent à travers des pierres moussues, dans une grotte composée de rochers et de madrépores du rivage, nous avons installé une gracieuse statue de l'Immaculée-Conception, présent d'un ami au F. Corneille. Notre petit monde n'a pas oublié avec quel entrain furent chantés les plus beaux cantiques de notre répertoire pour l'inaugurer, ni de quelle brillante illumination ce lieu fut le théâtre en cette circonstance.

De toutes nos processions, néanmoins, celle de la Fête-Dieu reste toujours la principale. Elle est pour les environs un petit événement. Deux semaines à l'avance, les chrétiens de Mbodiène, de Ndianda, de Joal, de Fadiut préparent leurs habits blancs; de plus, ceux de Ngazobil ornent leurs cases et balayent les rues par où doit passer le Saint Sacrement. Quant à nous, le reposoir absorbe chaque année tous nos efforts et toutes nos ressources. Longues avenues bordées de larges feuilles de roniers et de bambous au sommet desquels flottent des bannières; dôme où se déploient nos tissus les plus précieux et nos plus riches garnitures; autel étincelant de lumières; voilà ce que nous faisons de notre mieux sans nous répéter jamais. Quand, entre deux haies d'infidèles respectueux et ravis, le Dieu de l'Eucharistie s'avance en triomphe sous un dais précédé d'une foule considérable de chrétiens qui prient ou qui chantent, et escorté d'une dizaine de prêtres en habits sacerdotaux, nous nous consolons de nos peines et les anges de l'Afrique doivent arrêter avec complaisance leurs regards sur ce spectacle.

A l'autre extrémité de cette place qui sert à nos manifestations religieuses, la principale avenue conduit à un grand portail qu'encadrent deux piliers en maçonnerie et que surmonte un ostensor aux rayons dorés que fait au loin resplendir le soleil :

l'ensemble en est vraiment d'un bel effet qui n'enlève rien à l'utilité de cette barrière. A partir de ce point, et dans la même direction, vers le midi, au lieu des légendaires haies et des broussailles qui limitaient le jardin de Saint-Jean, se dresse un mur d'une blancheur éclatante, qui protège ce jardin sur un circuit de 396 mètres, et forme, au milieu des arbres, un coup d'œil merveilleux. Contre ce mur, et attenant à la boutique, s'élève la nouvelle pharmacie qui remplace celle que nous avons dans l'intérieur de la communauté. Nous avons ainsi une belle pièce de plus à notre disposition et nos classes ne sont plus incommodées par l'odeur nauséabonde des plaies et des remèdes.

C'est encore dans ce but qu'on a entouré de murs toute la cour de la cuisine. Avec ses kaycédras touffus, avec sa noria et son réservoir, avec le nouveau bassin et le jet d'eau qui le domine, cette cour forme un carré charmant où les deux sœurs négresses qui préparent nos repas sont bien chez elles. A côté et près des réfectoires se trouvait la porcherie, dont le délabrement était extrême, et dont parfois le voisinage, au souffle du vent d'est, n'excitait guère l'appétit. Puisqu'il fallait refaire, on a choisi un endroit qui fût à l'abri de ces inconvénients et sur l'emplacement duquel on a élevé une bâtisse nouvelle, plus solide, mieux conditionnée, et assez grande pour contenir une cinquantaine d'habitants, notre provision ordinaire de l'année. Des débris de l'ancienne, on a façonné, à distance égale de la cuisine et du réfectoire, un kiosque élégant qui renferme, au rez-de-chaussée, une spacieuse remise pour tous les outils du jardin et deux salles de bain; à l'étage, une vaste chambre bien aérée où l'on dépose les fruits en réserve.

Malgré tous ces travaux et d'autres encore que nous omettons, pour ne pas allonger démesurément cette nomenclature, il nous a été possible d'économiser sur notre budget ordinaire. Cela tient premièrement à ce que nous faisons presque tout avec nos enfants. Aux heures du travail manuel, dont le F. André a la direction immédiate, les uns confectionnent de la chaux avec des coquilles d'huîtres ou ramassent des pierres sur la falaise, tandis que les autres, manœuvres et maçons, s'occupent, avec des moules en planches, à construire des murs comme par enchantement. C'est ainsi qu'on vient de faire, dans d'excellentes conditions de propreté, les cabinets des enfants,

les murs qui les relient au dortoir des petits, de fermer tout le devant des cours de récréation jusqu'ici libre et de séparer les séminaristes d'avec les orphelins.

Assez difficile comme toutes les installations de ce genre dans les grandes communautés, assez considérable puisque c'est sur une longueur de 130 mètres qu'il se développe, ce double travail est on ne peut plus avantageux sous le rapport de la surveillance et de la discipline. Nos économies s'expliquent, en second lieu, par l'extension de plus en plus grande du jardinage. En voici une simple preuve : Monseigneur ayant bien voulu nous autoriser à consacrer les revenus de notre choucroute à l'acquisition d'un ornement complet pour nos fêtes, nous avons pu disposer de 1000 francs à cet effet. Une autre acquisition plus importante encore a été celle d'un orgue harmonium dont notre chapelle s'est enrichie. Moyennant 2000 francs, M. Dumont, fabricant aux Andelys (Eure), a confectionné cet orgue conformément aux indications que le P. Kunemann lui avait fournies pendant son séjour en France. Le P. Supérieur en fit la bénédiction solennelle le 2 février 1895 et l'inaugura ensuite; la nombreuse assistance a pu apprécier toute la puissance et toute la douceur de l'instrument sans rival dans la brousse. Nos cérémonies y ont beaucoup gagné en éclat et en renom; si bien que chaque grande solennité nous amène maintenant de tous les environs plus d'une centaine d'étrangers, qui viennent admirer la décoration toujours nouvelle du sanctuaire, entendre l'harmonie des chants, suivre l'ordre des mouvements liturgiques, prendre part aux décharges de mousqueterie qui sont le complément nécessaire de toute fête chez les Noirs. Plusieurs de ces païens, attirés d'abord par la seule curiosité, et touchés ensuite par la grâce, se sont fait instruire, ont reçu le baptême et sont heureux et fiers de pratiquer une religion dont le culte est si beau. Pour notre part, nous voudrions bien encore que l'église de Ngazobil eût un sanctuaire moins prosaïque et deux jolies chapelles latérales. Après l'hivernage, ce vœu deviendrait une réalité, sans les grosses réparations qui s'imposent chez les Sœurs indigènes; car, presque tout y étant à refaire, excepté ce qu'occupent les religieuses de Saint-Joseph, ce sera probablement un assez beau résultat s'il suffit des efforts de deux ans pour restaurer de fond en comble un pareil ensemble de constructions.

NÉCROLOGIE



Nous n'avions pas de décès à annoncer au dernier *Bulletin*; cette fois, hélas! il y en a plusieurs à enregistrer.

Le P. Blanchet, un vétéran de nos missions d'Afrique, est décédé à Saint-Louis, le 30 juillet, à l'âge de 71 ans, après 47 ans de travaux apostoliques.

Le F. Darius Siepe a succombé le 7 août, à Knechsteden, à l'âge de 46 ans, après 15 ans 11 mois de profession, par suite d'une fluxion de poitrine, contractée dans un voyage au sein de sa famille.

Deux autres Pères sont morts par suite de fièvre bilieuse hématurique : le P. Joseph Ertzscheid, le 17 juillet, à Onitsha (Bas-Niger), à l'âge de 30 ans; le P. Laurent Kornmann, le 7 août, à Bagamoyo, à l'âge de 29 ans. Ils n'avaient encore l'un et l'autre que trois ans de profession!...

Le F. Malachie Costello, de la Mission de Sénégambie, est décédé le 17 août, à Bathurst, à l'âge de 25 ans, après 3 ans et 2 mois de profession, par suite de fièvre bilieuse hématurique.

Nous devons également mentionner un autre décès, omis par mégarde en son temps, quoique l'on ait envoyé les billets mortuaires, celui du P. José Mathias, mort à Huilla, à l'âge de 28 ans 1/2, après 1 an et 8 mois de profession, par suite de phtisie.

Enfin nous recommandons aux prières de nos confrères un ancien missionnaire de la Congrégation, M. l'abbé Louis-Marie Gallais, qui s'est pieusement éteint dans sa paroisse natale, à Lumine-de-Coutrais (Loire-Inférieure), où il s'était retiré depuis un certain nombre d'années par suite d'infirmités.

LE P. EDOUARD GUTH

DÉDÉDÉ A DAKAR, LE 9 JANVIER 1896.

Notice faite par le P. J.-B. Pascal.

Pour raconter la vie et les travaux apostoliques du cher et regretté P. Guth, nous n'aurons guère qu'à citer diverses notes et lettres, écrites à l'occasion de sa mort, par ceux qui l'ont connu.

C'est d'abord sa sœur, religieuse de Saint-Joseph de Cluny (1), qui va vous entretenir de ses premières années.

Le P. Guth naquit le 5 mars 1858, un premier vendredi du mois, à Kazenthal, petit village de 500 âmes, près de Colmar, Haute-Alsace, où son père et son grand-père furent instituteurs pendant plus de quatre-vingts ans. Il fut baptisé le 7 du même mois et reçut les noms de Joseph-Edouard-Clément. Il était le plus jeune de cinq enfants trois garçons et deux filles, toutes deux religieuses de Saint-Joseph de Cluny, dont l'une (sœur Roseline) est morte en mission à Cayenne, en 1890. Dès l'enfance, il montrait un caractère extrêmement doux. La seule chose qui pût le contrarier, c'était de l'appeler *Edouard* tout court, il se mettait dans de petites colères, quand pour le taquiner, on l'appelait ainsi; il disait qu'il s'appelait *Joseph-Edouard*. De fait, il a toujours beaucoup aimé saint Joseph; et pour témoigner sa dévotion envers ce grand saint, il le choisit encore plus tard comme patron de religion; et dans les lettres très rares qu'il écrivait à sa famille, il signait invariablement *Joseph-Edouard*.

L'intelligence fut chez lui très précoce; il n'avait pas quatre ans qu'il savait déjà lire. Jusqu'à l'âge de neuf ans, il fréquenta l'école communale tenue par son père; entre les heures de classe, son passe-temps le plus ordinaire était de s'occuper, avec un petit cousin de son âge, à construire un autel, dans une chambre qu'ils désignaient sous le nom de chapelle; là, ils se disaient et se répondaient la messe à tour de rôle. Ce petit cousin est devenu depuis l'abbé Boxler, aujourd'hui maître de conférences à l'Institut catholique de Paris. Ils avaient fait une chasuble et toutes les ornements nécessaires pour l'autel, où rien ne manquait, ni fleurs ni bougies.

Quand on demandait à Edouard ce qu'il voulait devenir, il répondait invariablement : « Soldat de Jésus-Christ. » Bien souvent, la femme du maire qui l'aimait beaucoup essayait de lui faire répondre : notaire ou propriétaire; il reprenait avec vivacité : « Non, je veux être soldat de Jésus-Christ. » Il ajoutait même ce titre à sa signature, à la fin de ses lettres.

Dans la famille, son père lui avait défendu de parler allemand. Sa docilité allait si loin à ce sujet, qu'il traduisait jusqu'aux noms propres. Il a d'ailleurs toujours été d'une grande naïveté, quoique d'un caractère solide et d'une volonté de fer.

A neuf ans, il fut envoyé comme externe au collège libre de Colmar, tenu par des prêtres. On lui donnait quelque argent pour ses

(1) Sœur Saint-Philippe de Jésus, employée à l'institution de Saint-Joseph d'Epinal.

menus plaisirs, il trouvait moyen d'économiser afin de pouvoir donner davantage pour la Sainte-Enfance; et chaque dimanche il rapportait pour cette œuvre ses petites épargnes, ce qui ravissait le cœur de sa pieuse mère, heureuse de l'entretenir dans ces généreuses dispositions.

L'Inspecteur d'Académie reprocha vivement à M. Guth d'envoyer plusieurs de ses élèves, mais surtout son fils au collège libre, et il le contraignit de placer celui-ci au lycée impérial de Colmar. Le pauvre Joseph-Edouard en fut tout contristé; néanmoins, il n'en souffrit aucun dommage pour son âme. On l'avait recommandé d'une manière toute spéciale à M. l'abbé Villemin, alors aumônier du lycée; ce digne ecclésiastique veilla sur lui avec une affection toute paternelle; ce fut lui qui le prépara à sa première communion. Il la fit le 13 juin 1870, avec une grande ferveur, et le même jour, il reçut le sacrement de confirmation. Pendant son séjour au lycée, il ne perdit rien de sa candeur et de sa piété, grâce à la vigilance de ses excellents parents qui employèrent tous les moyens pour le conserver dans ses bonnes dispositions. Lorsque éclata la guerre, le lycée fut dissous, et à sa grande satisfaction le jeune Edouard fut libre dès lors de retourner au collège ecclésiastique de Colmar.

Pendant son second séjour en cet établissement, Edouard eut pour professeur M. l'abbé Didio, présentement vice-recteur de l'Université catholique de Lille. C'était aussi son confesseur. A la nouvelle de la mort du P. Guth, cet éminent ecclésiastique a adressé à la sœur de son ancien élève une lettre dont nous extrayons les lignes suivantes :

Votre digne frère était un saint qui a édifié tous ceux qui l'ont connu; il jouit certainement du bonheur des élus, mais combien vous devez pleurer sa mort prématurée? Pendant les quelques années que je l'ai connu au collège catholique de Colmar, c'était un vrai modèle pour ses jeunes condisciples. Quoiqu'il fût éloigné de près de 2 lieues du collège et qu'il ne jouit que d'une santé délicate, il arrivait courageusement, chaque matin, en classe, et ne se négligeait en rien pour le fidèle accomplissement de tous ses devoirs de chrétien et d'écolier. Directeur de son âme, je le voyais chaque semaine s'approcher, avec la plus grande piété, du tribunal de la pénitence; à la chapelle et en classe, lorsqu'il récitait ses prières, il avait le visage et le maintien d'un *petit saint*; c'est ainsi que j'aimais à le désigner à mes collègues.

D'une docilité admirable, d'une application soutenue, il édifiait ses camarades par l'ensemble de toutes les qualités qui sont l'hon-

neur et la couronne de l'élève vertueux. Aussi ses maîtres ne furent-ils nullement surpris lorsqu'il leur annonça que, fidèle à l'appel du bon Dieu, il voulait marcher sur les traces de son vénéré oncle, le R. P. Etienne Baur, et entrer, lui aussi, dans la Congrégation du Saint-Esprit et de l'Immaculée Cœur de Marie. Sa santé, assurément, aurait pu seule faire obstacle à son pieux projet, mais il rassurait tout le monde par son sourire angélique, en disant que, puisque le bon Dieu voulait faire de lui un missionnaire, il ne lui refuserait pas les forces dont il aurait besoin pour travailler énergiquement à la conversion des Noirs.

Je n'ai pas besoin de vous dire avec quelle joie il fut reçu par ses compatriotes de Katzenthal lorsqu'il revint au milieu d'eux, portant au front l'auréole du missionnaire et revêtu du sacerdoce. Quelle sainte allégresse dans sa famille! Quelles larmes de joie dans les yeux de ses vertueux parents! Rarement aussi mon cœur de prêtre a été consolé par un spectacle plus beau et plus touchant; j'étais heureux au-delà de toute expression d'avoir pu contribuer, avec mes collègues de Colmar, à la formation d'un tel prêtre, d'un tel missionnaire (1).

C'est au mois d'août 1871 qu'Edouard Guth avait quitté la maison paternelle pour le petit scolasticat de Blackrock. Il y fut conduit par le P. Ebenrecht et il y resta jusqu'au terme de ses études littéraires. Admis à l'oblation le 8 décembre 1873, il passa au grand scolasticat de Langonnet au mois de septembre 1876, et, quatre ans plus tard, au noviciat de Chevilly.

Très pieux, sans ostentation, d'un caractère gai et facile, il fut toujours, durant ses années de probation, aimé et estimé de ses confrères. Dès cette époque aussi, il fit preuve d'un grand dévouement et d'aptitudes spéciales pour divers travaux d'art. C'est ainsi que, pendant son noviciat, au moyen d'un buste du vénérable Père, il confectionna une statue en pied, fort bien réussie, de notre saint fondateur.

Après sa profession, qu'il fit le 28 août 1881, le P. Guth fut destiné à la Mission de la Sénégambe. Sa santé paraissait alors assez gravement compromise et son départ pour l'Afrique dut être retardé à plusieurs reprises. La faiblesse de sa poitrine faisait craindre qu'il ne succombât à bref délai. En réalité, le

(1) M. l'abbé Didio, qui aimait beaucoup son ancien élève, voulut assister à sa première messe, en Alsace, en 1881. Il fit exprès le voyage de France en Alsace et prononça, en cette circonstance, sur la place du village, un éloquent discours qui toucha les assistants jusqu'aux larmes.

bon Dieu lui a accordé une fort belle carrière de quatorze années de mission, et ces quatorze années n'ont été interrompues qu'une seule fois par quelques mois passés en France, en 1886, pour refaire sa santé ébranlée par le travail et le climat.

En mission, le P. Guth a pleinement réalisé les espérances qu'avaient fait concevoir ses jeunes années. Placé d'abord à Dakar, il y remplit successivement ou simultanément les fonctions de vicaire, de curé, de supérieur de la communauté, de procureur de la Mission, et, dans toutes ces charges, on put admirer son dévouement et ses capacités.

Apte à tous les emplois et toujours prêt à se livrer de tout cœur aux travaux que l'obéissance lui assignait, quels qu'ils fussent, le P. Guth fut, à diverses époques, appelé à remplacer plusieurs de ses confrères, que leur état de santé avait contraints de rentrer en France. C'est ainsi qu'à deux reprises, en 1885 et en 1892, il fut chargé de diriger la florissante chrétienté de Gambie, puis, en 1886, celle de Rufisque.

Ses talents d'architecte et de constructeur le firent souvent choisir aussi pour diriger des travaux matériels considérables ; c'est lui, notamment, qui a fait le plan et dirigé la construction de la maison des missionnaires à Ziguinchor et de l'église du pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrande, à Poponguine.

Ce que le cher Père a déployé d'activité, d'industrie et de patience dans ces travaux, ce qu'il a manifesté de vertus religieuses dans les diverses situations où la Providence l'a placé, il suffira, pour le faire comprendre, des extraits suivants d'une lettre du P. Strub, celui de ses confrères qui a demeuré le plus longtemps avec lui et a été le mieux à même de le bien apprécier.

Le caractère distinctif de la vie du P. Guth, c'est une grande simplicité, une sorte de bonhomie, mais qui cachait un fonds de vertus et de qualités précieuses.

Tout le monde connaît son esprit observateur. Quand nous étions en promenade, tout excitait son attention : une pierre, un débris de poterie, une plante, la qualité du terrain, la configuration du sol, et de tout cela il tirait des conclusions pour l'histoire, la géologie, la découverte des ressources cachées dans le sol ou des autres ressources du pays. C'est grâce à cet esprit d'observation qu'il procura à la communauté de Poponguine la chaux et les briques, qui nous sont si utiles. Il creusa des puits, installa nos jardins, aplanit les abords

de la maison, améliora notre séjour de toutes manières. Son talent d'artiste est admiré par tous les hommes compétents qui passent à Poponguine.

Son dévouement pour la Mission était sans bornes. Il avait demandé à être envoyé en Afrique pour aller partager avec ses confrères les travaux et les privations de la vie apostolique. Et de fait, depuis le jour de son arrivée à Poponguine jusqu'au jour de sa dernière maladie, le P. Guth a été debout, à la rude tâche des installations qui lui furent confiées.

Qui dira tout ce qu'il a souffert dans la construction de l'église du pèlerinage de Notre-Dame de la Délivrante? Ceux qui l'ont vu à l'œuvre peuvent seuls se rendre compte des tracas et des fatigues de pareils travaux. Creuser des puits, installer des fours à chaux et les faire fonctionner, établir des chantiers à briques et diriger, sous le climat torride du Sénégal, ce travail inconnu de ceux qui l'exécutent, extraire des pierres pour la construction, et une foule d'autres travaux préparatoires, ce sont autant de tours de force en un pays où tout manque, surtout l'intelligence et la bonne volonté des ouvriers. Rien de plus admirable que de voir le bon Père autour de ses maçons : tirant la ligne pour tracer les fondations; redressant l'équerre qui déviait, mettant l'aplomb, appliquant la règle, surveillant la pose de chaque pierre; formant ses Noirs à faire les saillies, les moulures, les ornements qui rehaussent sa construction; puis, souvent, après une heure d'absence, faisant démolir, pour le recommencer, l'ouvrage qu'il n'avait pu surveiller. Que de courses, de peines et de fatigues, pour stimuler la paresse des uns, redresser l'inexpérience des autres, préparer et diriger le travail de tout le monde! Et avec tout cela quelle patience pour supporter les réclamations des indociles et des récalcitrants!

Telle a été, deux années de suite, la vie du cher Père; il s'y soumit, sans jamais se plaindre. Puis, quand l'église de Poponguine fut achevée, sans un intervalle de répit, il se mit à préparer les matériaux pour une autre construction dans la Cazamance. Les préparatifs terminés, il partit pour un pays inconnu, insalubre et reprit sa pénible besogne de constructeur dans une communauté qui manquait de tout. Pendant cinq mois, il y souffrit des privations et des peines de tout genre, et le tout fut couronné par un naufrage. Or, toutes ces péripéties, le bon Père les racontait telles qu'ils les avait acceptées, avec bonne humeur et simplicité. De retour à Poponguine, le P. Guth se remit à ses travaux; la mort l'y surprit en pleine activité; il songeait à achever l'église de Notre-Dame plutôt qu'à un voyage en France, que tous ses confrères, pourtant, lui disaient nécessaire pour refaire ses forces épuisées.

Dans tous ces travaux, une chose dominait chez le cher P. Guth : c'était son esprit profondément religieux. Il n'entreprenait rien sans l'avis de ses supérieurs; et, pour toutes les dépenses, il prenait leur volonté pour règle inflexible. Il ne commandait à personne, sans faire intervenir cette parole qui lui était familière : « C'est la volonté de Monseigneur. »

Il avait le même culte pour sa chère pauvreté. Il calculait toutes les dépenses au centime près, veillait avec soin sur les biens de la communauté, et s'ingéniait de mille manières pour lui procurer des ressources. Toutes ses industries, toutes ses études tendaient à trouver des moyens de diminuer les charges de la Mission. Une de ses plus grandes peines était de voir que parfois on ne ménageait pas assez les fonds de la Mission : « C'est un bien sacré, disait-il, un bien qui ne nous appartient pas et dont nous serons obligés de rendre compte à Dieu. » Dans ce souci de la pauvreté, il n'était pas égoïste et ne portait pas cette étroitesse de vues que l'on rencontre parfois et qui fait que l'on ne songe qu'à la communauté à laquelle on appartient. Il disait souvent : « Nous devons avoir en vue le bien général de la Mission avant notre intérêt particulier. » Aussi, ne pressait-il jamais ses supérieurs pour leur extorquer des subsides pour les œuvres de la station à laquelle il était attaché. « Les supérieurs, disait-il encore, sont obligés de s'occuper de toutes les œuvres; et c'est à eux de juger de l'emploi à faire des ressources disponibles. »

Pour conserver le précieux trésor de la chasteté, le P. Guth résistait à son cœur naturellement bon et expansif. Il s'interdisait rigoureusement toute conversation inutile avec les personnes du sexe.

Il les recevait toujours en public et j'admiraïs souvent combien, avec elles, sa parole était brève et presque sèche, tandis qu'il se plaisait dans la compagnie des jeunes gens et des enfants avec lesquels il était plein d'entrain et de jovialité. Rarement, il allait à la maison des religieuses attachées à la Mission; de préférence, il y faisait faire ses commissions par des enfants.

Comme confrère, le P. Guth avait pour principe de souffrir tout avec patience, sans jamais faire souffrir personne. Tout le monde était à l'aise sous son autorité, aussi bien que dans les relations privées. Quand un confrère venait le visiter, c'était pour lui comme une fête; les plus vives expansions de joie accueillaient tous les voyageurs. Dans les six années que j'ai passées avec lui, je ne me rappelle pas qu'il ait, même une seule fois, dit une parole pénible. Dans la conversation, surtout dans les moments de souffrance de ses confrères, il s'efforçait de relever leur abattement et de faire régner toujours la gaieté et la bonne humeur dans la communauté.

Il était plein d'attention pour procurer à chacun, autant que la règle le permet, non seulement le nécessaire, mais encore l'utile et l'agréable.

Son esprit de foi et sa confiance en Dieu étaient à toute épreuve. Il a vu notre petite Mission traverser de bien grandes difficultés; il assistait avec calme aux défections de nos chrétiens, à l'envahissement du mahométisme, aux oppositions qui rendaient infructueux le travail des missionnaires; jamais je ne l'ai vu abattu ou découragé. En toutes circonstances et à toutes les plaintes de ses confrères, il répondait : « Le bon Dieu permet ces épreuves; d'autres Missions ont les mêmes difficultés; nous sommes trop pressés de voir les résultats de notre travail, il faut avoir patience; le bon Dieu a des siècles à sa disposition pour faire son œuvre. » Et il continuait à travailler, comme si la Mission eût été dans la plus grande prospérité.

Vers le mois de juin 1895, la vénérable mère du P. Guth, âgée et souffrante, écrivit à Mgr Barthet pour lui témoigner le désir de revoir son cher fils avant de mourir; Monseigneur s'empessa de répondre qu'il arrangerait les choses de façon à lui accorder cette consolation si légitime; mais, malgré sa tendre affection pour ses parents, le zélé missionnaire ne crut pas pouvoir quitter la Mission. Il s'en excusa lui-même auprès d'eux par une lettre du 6 août 1895, la dernière qu'il ait écrite à sa famille. Voici quelques lignes de cette lettre admirable d'esprit chrétien et de piété filiale.

Bien chers parents,

Vous devez vous demander, avec une certaine inquiétude, ce que je deviens et si je ne suis pas encore en route pour vous arriver. Comme vous le voyez, je suis jusqu'à présent retenu à Poponguine, et je ne vois pas la possibilité, pour le moment, d'en sortir. C'est là un nouveau sacrifice que le bon Dieu vous impose. Il m'eût été bien doux, ainsi qu'à vous, après une absence de près de dix ans, et surtout après la maladie de maman, de vous revoir et de passer encore quelques jours ensemble sur cette terre; mais il n'a pas plu au bon Dieu de nous donner, au moins pour cette année, cette consolation. Que le bon Dieu nous rende cette épreuve moins dure! et sûrement, il vous en tiendra compte pour l'éternité.

Mgr Barthet vous avait bien fait entrevoir pour moi la possibilité d'un voyage en France; mais, dans l'intervalle, le bon P. Strub, avec lequel je me trouve actuellement tout seul ici, est tombé malade d'une fièvre bilieuse qui nous a jetés un moment dans

l'inquiétude, et son état présent ne me permet plus de songer à le laisser tout seul à Poponguine; Monseigneur ne peut envoyer personne pour me remplacer.

Vous le voyez donc, chers parents, ce n'est la faute de personne si je ne suis pas encore venu en France; c'est Dieu seul qui en a décidé ainsi; que sa sainte volonté soit faite en toutes choses! Je tâcherai de vous dédommager en vous écrivant un peu plus souvent; si mes lettres sont rares, ce n'est de ma part ni mauvaise volonté ni oubli; mais le temps passe si rapidement et le travail est si grand, que c'est à peine si la journée suffit pour la besogne quotidienne, et, plus d'une fois, il m'arrive d'avoir à prendre sur le repos de la nuit pour suffire à la tâche. Tant mieux; je ne refuse pas le travail, tant que le bon Dieu me laisse en bonne santé, et, sous ce rapport, je n'ai pas à me plaindre; je me porte comme un Africain. Tâchons de bien profiter de nos peines sur cette terre; nous aurons l'éternité pour nous reposer et nous réjouir. Si nous envisageons ainsi, selon Dieu, les choses de ce bas monde, nous trouverons bonheur, joie et consolation, là où d'autres ne trouvent que misères, tristesses et ennuis.

Bon courage, bonne santé, confiance et au revoir. — Jos. Ed. Guth.

Cet « au revoir » devait être pour l'éternité. Le bon Dieu, en effet, avait résolu de donner le repos suprême à celui qui répétait si vaillamment le *non recuso laborem*. Dans les premiers jours de janvier 1896, le cher Père fut atteint d'une fièvre bilieuse hématurique, qui ne tarda pas à prendre un caractère alarmant. Dès qu'il vit le danger, le P. Strub expédia courrier sur courrier pour demander à Rufisque un médecin, et à Dakar, un bateau pour transporter le malade s'il y avait lieu. Médecin et bateau arrivèrent à peu près en même temps à Poponguine, à la tombée de la nuit : le médecin, accompagné du P. Alaux, et le bateau portant le P. Muller. Le docteur Morin, quoique protestant, montra un dévouement admirable. Mais ici, laissons la parole à Mgr Barthet :

Le docteur Morin, écrit Sa Grandeur, soigna le cher malade avec la tendresse d'une mère; il ne le quitta pas un seul instant, jusque vers deux heures du matin, où il le fit embarquer. Si le P. Guth, disait-il, restait deux jours de plus à Poponguine, il était irrémédiablement perdu, tandis qu'en l'envoyant à Dakar, on y avait une faible chance de le sauver. La nuit était sombre, ce qui rendait l'embarquement difficile.

On transporta donc le malade sur la pirogue de la Mission; on

l'étendit sur un matelas placé sur des traverses, et les PP. Muller et Strub, ainsi que le médecin, s'embarquèrent avec lui. Mais cette pirogue n'avait pas été à la mer depuis longtemps, on ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle faisait eau; le P. Muller fit descendre deux rameurs et rebrousser chemin. Quand on fut arrivé à une petite distance du rivage, la pirogue qui était pleine d'eau coula à fond; les passagers qui accompagnaient le malade se trouvèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture et le supportèrent sur leurs bras; son matelas fut mouillé, mais il fut lui-même préservé. On alla chercher un autre matelas et une autre pirogue, à l'aide desquels l'embarquement put se faire sans trop de difficultés. Le P. Muller devant accompagner le P. Guth ne put changer de vêtements et partit avec ses habits mouillés qui se séchèrent sur lui en route. Le bateau arriva à Dakar vers les deux heures de l'après-midi. Le P. Muller, qui avait espéré pouvoir dire la messe, était encore à peu près à jeun et n'avait rompu son jeûne qu'en avalant, bien involontairement, une gorgée d'eau de mer. Le débarquement s'opéra assez facilement et le malade fut porté au dispensaire. (Lettre du 7 janvier 1896.)

(A suivre.)

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 1^{er} août, les PP. Schérer et Klein, d'Haïti; — le P. Kœnig et le F. Hygin, du Zanguebar; — le F. Hermias, du Bas-Congo; — le F. Géronce, du Niger;

Le 10 août, le P. Reibel, de Maurice;

Le 15, le P. Renault, de Gorée (Sénégal);

Le 25, MM. Kermabon et Bousard, de la Martinique, revenus pour le noviciat;

Le 31, le P. Mengelle, de Maurice.

Au mois de mai est rentré en Portugal, le P. Berthelot, de Huilla.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 10 août, à Marseille, le P. Machon, pour le Zanguebar;

Le 19, à Bordeaux, pour Haïti, le P. Bertrand, provincial de ce pays, accompagné des PP. Féger, précédemment à Castelnau-dary; Seigneur, nouveau profès; et des FF. Narcisse, revenu du Congo portugais, et Valéry, de la maison de Paris;

Le 26, à Southampton, pour la Trinidad, le P. Carroll, supérieur principal, et le P. O'Rorke, du Portugal.

Placements. — A son retour de Castelnaudary, le P. Ott, précédemment secrétaire-archiviste à la Maison-Mère, a été envoyé comme économiste à Beauvais (29 juillet).

Les autres placements seront indiqués au prochain *Bulletin*.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Troubles à Zanzibar. — Comme on a pu le voir dans les journaux, le sultan de Zanzibar est mort subitement, probablement empoisonné (25 août). Aussitôt, saïd Khaled, fils de saïd Bargash et oncle du prince décédé, s'est emparé du pouvoir et s'est renfermé dans le palais, avec bon nombre de ses partisans, décidé à se maintenir par la force.

L'amiral anglais Rawson, mandé en toute hâte, a bombardé le palais du sultan, dispersé les rebelles et fait proclamer, à la place de l'usurpateur, saïd Hamoud-ben-Mohammed, tout dévoué à l'influence britannique.

Saïd Khaled s'est réfugié au consulat d'Allemagne. Les dernières nouvelles assuraient que la paix était rétablie. Espérons que notre Mission n'aura pas eu à souffrir de cette petite révolution, qui était à prévoir.

Succès aux examens. — Nos maisons de Cellule et d'Epinal ont eu particulièrement cette année de beaux succès aux examens.

A Cellule, sur 2 élèves de philosophie présentés, 2 reçus; sur 15 rhétoriciens, 13 reçus; de plus 1 a été admissible; sur 2 présentés au baccalauréat moderne, 1 reçu. 4 rhétoriciens ont eu la mention *bien*, deux autres la mention *assez bien*. Donc 16 reçus sur 19 présentés, plus 1 admissible.

A Epinal, sur 29 ayant subi les épreuves écrites, 23 ont été déclarés admissibles; sur 26 ayant subi les épreuves orales, 20 ont été reçus, dont 5 premiers de leur série et 6 avec mention (4 mentions *bien* et 2 *assez bien*).

Bulletins. — Prière à nos confrères de l'Oubanghi de nous envoyer leurs bulletins.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 août 1896.



Zèle. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Procure de la Mission portugaise. — Admissions à la profession, aux vœux et à l'oblation. — Nomination d'un visiteur. — Retraite des Frères. — **Sénégal** (*suite*). Rufisque. — N.-D. de Mont-Roland. — Poponguine. — Mbodiène. — Joal. — Elinkine. — **Nécrologie.** *Notice*: PP. Guth (*suite*), Paris, Huffschmitt, Ehrhard (*fin*). — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des Communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

PROCURE DE LA MISSION PORTUGAISE

Ainsi qu'il a été dit au *Bulletin*, lors de la fondation de notre maison de Lisbonne, en 1891, le but principal de cette maison était de servir de procure pour nos Missions des colonies portugaises. En conséquence, le R. P. Rooney, supérieur de la nouvelle communauté, fut en même temps nommé par le T. R. P. Général procureur de ces Missions. (*Bull.*, t. III, p. 320.)

Sur la demande des Supérieurs des mêmes Missions, le gouvernement portugais vient de rendre un décret consacrant officiellement l'existence de cette procure et reconnaissant comme procureur le P. Rooney (1).

Voici ce décret :

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES

DIRECTION GÉNÉRALE DES COLONIES. 1^{re} RÉPARTITION. 2^e SECTION.

Les chefs des Missions du Saint-Esprit, dans la province d'Angola, ayant exposé à Sa Majesté le Roi combien il serait désirable pour eux d'avoir dans cette capitale, auprès de la

(1) Il sera fait sans retard, avec l'approbation du T. R. Père, un règlement spécial déterminant d'une manière précise les attributions du Procureur et ses relations tant avec la Maison-Mère qu'avec le Provincial du Portugal et les chefs des Missions portugaises.

secrétairerie d'État du ministère de la Marine et des Colonies, un procureur officiellement reconnu comme tel, qui puisse les représenter dans toutes les affaires concernant les Missions qui leur sont confiées, et percevoir en leur nom les subventions qui leur sont accordées sur le budget des dépenses affectées aux colonies, avec charge, par suite, de rendre un compte exact et rigoureux de l'emploi de ces subsides, selon leur destination légale, et ayant désigné pour être nommé à cette charge leur procureur actuel, le R. P. Christophe-Joseph Rooney;

Considérant qu'il est de tous points avantageux de centraliser, dans cette capitale, pour ce qui concerne leurs subsides, le service déjà très important des Missions coloniales, vu que le contrôle de l'emploi des fonds alloués deviendrait beaucoup plus facile et plus prompt, par suite de la reddition des comptes dûment établis à des époques déterminées;

Considérant, en outre, qu'il y a une utilité évidente à ce que le gouvernement puisse, d'un moment à l'autre, s'entendre au sujet du service des Missions avec une personne digne de toute la confiance des chefs respectifs de ces Missions et à même de donner toutes les informations et les éclaircissements qui pourront lui être demandés;

Sa Majesté, déférant à la susdite requête, a jugé bon de décréter ce qui suit, pour être exécuté et observé :

1° La Procure générale des Missions du Saint-Esprit du Congo et d'Angola, établie dans cette ville de Lisbonne, est officiellement reconnue par la secrétairerie d'État du ministère de la Marine et des Colonies.

2° C'est à cette procure que seront versés désormais tous les subsides alloués au budget, soit pour la dotation des Missions, soit pour l'entretien des maisons de formation de Cintra, de Formiga près de Porto, ou de toutes autres qui seraient fondées à l'avenir avec l'autorisation du gouvernement.

3° La Procure rendra compte, dans la première quinzaine du mois de décembre de chaque année, de l'emploi qu'elle aura fait des subsides accordés pour l'année économique terminée le 30 juin précédent.

4° La procure donnera au gouvernement tous les renseignements qui lui seront demandés au sujet du service des Missions d'Angola et du Congo.

5° Pour que le paiement des différentes dotations du service des Missions du Saint-Esprit dans l'Angola et le Congo puisse se faire par la Secrétairerie d'État du ministère de la Marine et des Colonies sans qu'il en résulte pour les provinces ultramarines une augmentation dans les dépenses à payer dans la métropole, des ordres seront envoyés aux gouverneurs desdites provinces pour qu'ils fassent le transfert de fonds correspondants à la distribution qui aura été faite dans les budgets des dépenses pour la dotation des Missions, durant l'année économique.

6° Le gouvernement reconnaît dès à présent comme Procureur général actuel des Missions du Saint-Esprit dans l'Angola et le Congo le R. P. Christophe-Joseph Rooney, sus-mentionné et proposé par les chefs des susdites Missions, lequel présentera à cet effet à la Secrétairerie d'État du ministère de la Marine et des Colonies, les titres de procuration qui lui ont été remis, pour qu'ils restent consignés dans le bureau compétent.

7° Lorsque les chefs des Missions voudront remplacer le Procureur actuel, ils en informeront le gouvernement, en lui proposant leur nouveau Procureur et en joignant à leur proposition leurs procurations respectives.

Donné au palais, le 15 août 1896.

Jacinto CANDIDO DA SILVA.

Ministre de la Marine et des Colonies.

Texte portugais.

SECRETARIA D'ESTADO DOS NEGOCIOS DA MARINHA E ULTRAMAR

DIRECÇÃO GERAL DO ULTRAMAR. 1º REPARTIÇÃO; 2º SECÇÃO.

Tendo os chefes das Missões do Espirito Santo na Provincia de Angola, representado a Sua Magestade El Rei sobre a conveniencia de terem n'esta capital e junto da secretaria d'estado dos negocios da marinha e ultramar um procurador seu, n'esta qualidade officialmente reconhecido, de modo a poder representar os mesmos chefes de missão em todos os assumptos referentes ás missões a seu cargo e que possa tambem receber os subsidios com que são dotadas nas tabellas das despesas as provincias ultramarinas, e deva prestar

consequentemente contas exactas e rigorosas da sua applicação conforme o seu destino legal : — e havendo indicado para este cargo o seu actual procurador, o reverendo Christovão José Rooney;

Considerando que é de toda a vantagem centralisar n'esta capital, o serviço ja hoje muito importante das missões ultramarinas, quanto a sua dotação, sendo muito mais facil e pratica a fiscalisação pelas contas prestadas em tempo prefixado e devidamente organizadas, do modo como são applicados os subsidios estabelecidos ;

Attendendo a que é, por igual, de manifesta conveniencia poder de prompto entenderse o Governo, sobre o serviço das missões, com pessoa de inteira confiança dos respectivos chefes de missão que se ache habilitada a prestar todas as informações e esclarecimentos que lhe sejam requisitados ; Ha por bem o Mesmo Augusto Senhor, deferindo á alludida representação, determinar o seguinte, para se cumprir e observar :

1º Fica reconhecida n'esta cidade de Lisboa e pela secretaria d'estadod dos negocios da marinha e ultramar, a Procuradoria Geral das Missões do Espirito Santo do Congo e de Angola.

2º A esta Procuradoria serão pagos todos os subsidios constantes das Tabellas orçamentaes, quer para dotação das missões, quer para manutenção das casas de educaçô missionaria, de Cintra, da Formiga no Porto, ou de quaesquer outras que, com autorisação do governo venham a fundar se.

3º A Procuradoria prestará contas na 1ª quinzena do mez de dezembro de cada anno, da applicação que houver dado aos subsidios recebidos do governo e com referencia ao anno economico findo em 30 de junho do mesmo anno.

4º A Procuradoria prestará ao governo todos os esclarecimentos, que lhe fôrem requisitados sobre o serviço missionario em Angola e no Congo.

5º Para que possa effectuard-se pela Secretaria d'Estado dos negocios da marinhae ultramar o pagamento das diversas dotações do serviço missionario do Espirito Santo em Angola e no Congo, sem encargo, que accresça ás despezas das provincias ultramarinas pagas na metropole; expedir-se hão ordens aos governos das mesmas provincias para fazerem as transferencias de fundos correspondentes á distribuição que lhes houver sido feita, nas Tabellas de despeza para dotações de missões no respectivo anno economico.

6º Fica reconhecido como actual procurador geral das missões do Espirito Santo no Congo e Angola, o reverendo Christovão José Rooney, já mencionado e proposto pelos chefes das mesmas missões, devendo apresentar, para esse effeito na mencionada Secretaria d'Estado dos negocios da marinha e ultramar os instrumentos das

procurações que lhe são conferidas, os quaes devem ficar archivados na repartição competente.

7º Quando os chefes da missão queiram substituir o procurador, que ora propõem, assim o representarão ao governo, propondo o seu novo procurador, accompanhando a proposta das procurações correlativas.

Paço em 15 d'agosto de 1896.

ADMISSIONS A LA PROFESSION

Par décision du Conseil, en date du 11 août 1896, ont été admis à la profession religieuse, en Portugal :

Trois novices clercs, MM. :

HARDY Victor-Alcide, né le 22 octobre 1869, à Monci (Orne);

SALPOINTE Jacques, né le 24 septembre 1864, à Saint-Maurice de Pionsat (Puy-de-Dôme);

BLANC Emile-François, né le 5 déc. 1870, à Commenailles (Jura);

Huit novices-Frères, les FF. :

LINO Soares, né le 22 juil. 1877, à Teixoso (Dist. et Dioc. de Guarda);

IZIDRO Pinheiro, né le 1^{er} avril 1877 à Valhelhas (Guarda);

THEODOSIO Ferreira, né le 15 janv. 1877, à Saint-Paio de Ruilhe (District et diocèse de Braga);

GUALBERTO Antunes, né le 15 oct. 1876, à Villa-do-Touro (Guarda);

BERNARDINO d'Andrade, né le 3 avril 1876, à Povoado-Cancelho (Guarda);

DAMASO do Bacello, né le 20 septembre 1874, à Remelhe (Braga);

THOMAZ Figueiredo, né le 5 avril 1872, à Pinheiro (Viseu);

GERMANO Teixeira, né le 13 février 1872, à Baraçal (Guarda).

Tous ces novices ont fait leur profession à Cintra, le 5 septembre 1896, entre les mains du Révérend Père Rulhe.

JOURS DE MESSE MENSUELLE. — Les trois nouveaux Pères auront à offrir la sainte Messe aux intentions du Très Révérend Père, le 28 de chaque mois.

Par décision du Conseil, en date des 17 août et 1^{er} septembre, ont été admis également à la profession, le 8 septembre à Chevilly, les huit Frères dont les noms suivent :

MARIE-ALPHONSE Ulmer, né le 8 juin 1876 à Rosheim (Alsace);

MARIE-AUGUSTIN Forget, né le 30 septembre 1854 à Tremblay (Ille-et-Vilaine);

ALBAN Kœger, né le 19 mai 1876, à Wintershausen (Alsace);

FIDELIS Bechtbold, né le 24 août 1867, à Hartheim (Allemagne);

GALMIER Schenker, né le 10 avril 1872, à Walterswyl-Rothager (Suisse);

JEAN-BAPTISTE Steinmetz, né le 13 fév. 1873 à Hüttendorf (Alsace);

MARIE-GERMAIN Carnot, né le 10 janvier 1866, à Paris (Seine);

HENRI Deiss, né le 13 mai 1875 à Ribeauvillé (Alsace);

Ont été aussi admis à la profession, par décision du 9 juin, deux novices-Frères envoyés au mois d'octobre 1894, dans la mission de l'Oubanghi, comme n'ayant pas encore à cette époque l'âge requis pour la profession, les FF. :

CASSIEN Huber, né le 31 juillet 1868, à Ribeauvillé (Alsace);

MARTIAL Gaudu, né le 5 nov. 1862, à Hillion, (Côtes-du-Nord);

Ont été enfin admis à la profession, par décision du 15 septembre, deux autres novices-Frères, l'un du noviciat de Chevilly, le second de Cintra, les FF. :

FABIEN Rhinn, né le 8 mars 1873 à Rosheim (Alsace);

ANTONIO Martins, né le 14 août 1863, à Saint-Paio d'Antos (Braga);

ADMISSIONS AUX VŒUX PERPÉTUELS ET DE CINQ ANS

Par diverses décisions du Conseil, rendues dans le cours des mois d'août et de septembre, ont été admis :

Aux vœux perpétuels :

Les PP. Joseph MALLET, de Chevilly;

Antoine NOLY, de Mesnières;

Edouard ALLHEILIG, d'Epinal;

Jules CUSIN, du Portugal;

Joseph MULLER, du Zanguebar;

Michel WARD, des Etats-Unis;

Les FF. NOVAT Ebeis et STEPHAN Stephant, de Mesnières;

JOSSE Stolte, de Knechtsteden;

ABEL Carneiro, du Portugal;

GABRIEL Bernier, de la Sénégambie;

JÉRÉMIE Wassong, du Congo français;

Aux vœux de cinq ans :

- Les PP. Emile LOSSERAND, de la Sénégambie;
 Maurice HÜGI, du Portugal;
 Xavier LICHTENBERGER et Jos. ERTZSCHEID, du Bas-Niger;
 Paul KIEFFER, du Congo français;
 Charles LE GOUAY, de l'Oubanghi;
 Benoît CHASSAGNOL, d'Haïti.
- Les FF. VALÉRY Dubuc, de la Maison-Mère;
 LÉONARD Ehlinger, de Chevilly;
 EUSTOCHE Danielo, de Saint-Ilan;
 PIERRE Vézier, de Cellule;
 ERNEST Stalberger, de Mesnières;
 SANCHO Marques et FLORIBERT Brunagel, de Cintra;
 CLEMENTE de Costa, de Porto;
 SEBASTIAO Fernandès, de Campo-Maior;
 THIÉBAUD Kohler et FERDINAND Comte, de l'Oubanghi;
 QUILLIAN Rettig, du Zanguebar;
 MARTIN Hermann, d'Haïti;

ADMISSIONS A L'OBLATION

Par décision du 4 août ont été admis à l'oblation, à Cintra, le 5 septembre 1896, les novices-Frères :

- José PINHEIRO da Silva, en religion *F. Paulo*;
 Antonio PEREIRA de Oliveira, en religion *F. Fortunato*;
 Francisco-Xavier DA FONSECA, en religion *F. Arnaldo*;

Par décision du 17 août, ont été admis de même à l'oblation, à Chevilly, le 8 septembre, les novices-Frères :

- Charles BOCKSTALLER, en religion *F. Basilée*;
 Denis ZERR, en religion *F. Thomas*;
 Paul ULRICH, en religion *F. Ansbert*;
 François BIERMANN, en religion *F. Athénodore*;
 Jules Joseph RICARD, en religion *F. René*;
 Jean-Baptiste LICHTLÉ, en religion *F. Amédée*;

NOMINATION D'UN VISITEUR AU BRÉSIL ET AUX ÉTATS-UNIS

Par décision du 23 septembre, rendue d'après l'avis du Conseil, selon la Constitution 12, I, le R. P. Joseph Eigenmann, Consultant général, a été nommé Visiteur de nos communautés du Brésil et des États-Unis d'Amérique.

Il se rendra d'abord au Para, où il a, pour traiter avec les autorités ecclésiastiques, des pouvoirs spéciaux.

RETRAITE DES FRÈRES

La retraite des Frères de la Maison-Mère a eu lieu, comme d'habitude, à Chevilly, du 1^{er} au 8 septembre. Le R. P. Vanhaecke, second assistant, en a donné les instructions; elles étaient communes aux Frères et aux novices-postulants, ainsi qu'aux nombreux novices-clercs.

Voici le sujet et la suite de ces conférences.

Instruction d'ouverture : *Ascendit in montem Jesus solus orare*. Nous avons en ces paroles toute l'idée d'une retraite. — Instructions suivantes : Quelle est la vie d'un être détourné de sa fin? Inutile, coupable, malheureuse. — Quelle est la mort de cet être? Mauvaise. — Quel sera son jugement? Redoutable. — Sort final? Damnation. — D'où vient le malheur d'être détourné de sa fin? 1° De la nature dérégulée : Remèdes. 2° De l'irréflexion et oubli : Remèdes. — Comment peut-on revenir à sa fin? Par la volonté et la grâce, mais volonté bonne, fervente et non tiède; volonté persévérante. La dernière instruction a traité de l'apostat : avec son salut, celui des autres.

Des conférences particulières ont été faites : aux Frères par le R. P. Grizard, ainsi qu'aux novices-clercs de la deuxième catégorie; et aux novices-clercs de la première catégorie par le P. Genoud.

Les Frères profès étaient au nombre de 53 : FF. Dosithée, Paul, Joseph, Genès, Raphaël, Juste, Ildefonse, Marie-Aloyse, Maternus, Herman-Joseph, Baptiste, Quirinus, Sennan, Louis-Joseph, Lothaire, Adalbert, Hérard, Acace, Corneille, Dydime, Anicet, Jean-Palémon, Hermias, Marole, Rigobert, Gustave, Emery, Higin, Jérémie, Ludger, Léonard, Stéphan, Bernardin,

Marcien, Honoré, Donatien, Gilles, Ephrem, Auxène, Matronien, Géronce, Hubert, Novat, Philippe, Florentin, Ernest, Hyacinthe, Landelin, Edern, Lucius, Aloysius, Théodose, Séverin.

En l'absence de Mgr Le Roy, la clôture de la retraite a été présidée par le R. P. Grizard, premier assistant. Après le chant du *Veni Creator*, il a prononcé une touchante allocution sur ce texte : *Quæ est ista quæ progreditur*. La Sainte Vierge, elle-même nous répond : *Ecce ancilla Domini*. Elle a mérité d'être la servante du Seigneur par sa pureté : nous l'imiterons par la fidélité au vœu de chasteté. Elle s'est montrée servante désintéressée : nous l'imiterons par notre fidélité au vœu d'obéissance et de pauvreté. Elle s'est montrée servante attentive : nous l'imiterons par notre docilité à suivre les inspirations de la grâce et à chercher, en tout, ce qui peut plaire à notre divin Maître.

Puis, les postulants et les Frères dont on a lu les noms plus haut ont fait leur oblation et leur profession ; ensuite, ont émis leurs vœux perpétuels, les FF. Stéphan, de Mesnières ; Jérémie, de Loango ; Honoré, de Brazzaville ; Bernardin, Hubert, Florentin, Philippe, d'Orgeville ; Novat, de Mesnières ; et enfin leurs vœux de cinq ans, les FF. Hygin, Léonard, Matronien et Ephrem.

SÉNÉGAMBIE

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SAINTE AGNÈS, A RUFISQUE

AVRIL 1894. — SEPTEMBRE 1896

1. Personnel. — 2. Ecoles. Hôpital des Marins. — 3. Achèvement et embellissements de l'église. — 4. Fêtes. — 5. Ministère. — 6. Visites. — 7. Maladies et mort.

1. — Jusqu'au mois d'août 1895, notre Communauté se composa du P. Alaux, supérieur, curé de la paroisse, et du F. Fridolin, sacristain, chargé du matériel. La ville de Rufisque prenant toujours de plus grandes proportions, et le P. Alaux, vu son état précaire de santé, ne suffisant plus à la tâche, Mgr Barthet, notre bon et vénéré vicaire apostolique, lui envoya

le P. Fortemps. Ce dernier est surtout chargé du ministère auprès de la population noire de la ville et des villages.

2. — Nous avons deux écoles à Rufisque. Celle des garçons est dirigée par les Frères de Ploërmel. Eux aussi, vu le nombre toujours croissant des enfants, ont reçu du renfort et sont maintenant au nombre de quatre. Ces chers Frères se dévouent avec une grande générosité et voient leurs efforts couronnés de succès. Tous les ans, ils font obtenir le certificat d'études à plusieurs de leurs élèves, qui sont au nombre environ de soixante-dix à la classe du jour, et de quarante à la classe du soir, la plupart des jeunes gens mahométans.

Aux quatre Sœurs de l'Immaculée-Conception de Castres une cinquième a été adjointe, surtout à cause de l'hospice. Trois de ces Sœurs, dont tous les Missionnaires savent apprécier le dévouement, sont chargées de l'école des filles que fréquentent cinquante à soixante enfants, presque toutes catholiques. Une autre Sœur s'occupe du dispensaire et du soin des pauvres Noirs, surtout le matin; le soir, elle visite les malades dans les villages et baptise les enfants en danger de mort : c'est la bien dévouée Sœur Marie-Louise qui réussit à faire soixante à soixante-dix baptêmes d'enfants tous les ans. Pendant son séjour en France, l'année dernière, c'est la Sœur Saint-Remi, aussi dévouée, qui l'a remplacée. Celle-ci est occupée à l'hôpital, en état maintenant de recevoir des malades.

Le docteur Morin, médecin de cet hôpital, est d'un grand dévouement, non seulement pour les Noirs, mais aussi à notre égard. Quoique ancien ministre protestant, il n'a jamais cessé d'être tout à nous et aux Missionnaires des environs, sans pourtant réclamer la moindre rétribution. En voici une preuve éclatante : à l'occasion de la maladie du vaillant et regretté P. Guth, de Poponguine, on avait envoyé un Noir de la Mission de Poponguine le samedi soir, pour chercher à l'Hospice d'ici des remèdes pour le P. Guth.

Le docteur Morin s'empresse de lui préparer tous les remèdes nécessaires et recommande au Noir de retourner sans perdre une minute. Celui-ci, trouvant plus commode de se reposer la nuit, au lieu de partir de suite, — il était six heures du soir, — fit mine de quitter Rufisque et s'installa dans une case au bout de la ville, de sorte qu'il n'arriva à Poponguine que le lende-

main, à midi, c'est-à-dire avec douze heures de retard. Un deuxième courrier, arrivé le dimanche matin, nous assura qu'il n'avait vu personne en route, et qu'il ne savait ce qui était advenu de l'autre. Sans plus d'hésitation, le docteur Morin part avec le P. Alaux, et tous deux arrivent à cheval, vers six heures du soir, à Poponguine, distant de Rufisque de 30 kilomètres à peu près, soit un trajet de quatre heures à cheval. Le docteur s'occupe aussitôt du cher malade, et après un peu de repos, vers une heure du matin, se trouve déjà prêt à assister à l'embarquement du P. Guth, qui devait être transporté, par voie de mer, au dispensaire de Dakar. Le *Bulletin* de la communauté de Poponguine racontera, sans doute, les péripéties de cette journée.

3. — Parlons maintenant de notre église paroissiale, la plus belle du Sénégal. Voici en substance comment le P. Alaux, curé de la paroisse, en a fait l'historique à la grand'messe, le jour de Pâques :

Je veux vous rappeler les commencements de notre église actuelle avec ses diverses périodes de développement jusqu'à ce jour, et exprimer à chacun de ses bienfaiteurs les remerciements et les sentiments de reconnaissance auxquels ils ont droit. Notre église actuelle a été commencée en 1881, avec un généreux don de 40,000 francs, fait par le Conseil général, sous la direction du P. Lossedat, ancien procureur de la Mission, et sur le plan de M. Collange, ancien ingénieur du chemin de fer de Dakar à Saint-Louis. Avec cette somme et quelques autres dons du Conseil municipal de Rufisque, de M. Omer Peisseire, etc., on a pu bâtir la nef principale, fermer provisoirement les cintres et achever les quatre murs du clocher, tel qu'il existe aujourd'hui. La bénédiction de cette église non achevée a eu lieu le 3 mai 1885, et depuis, on y a fait les offices. Les personnes qui ont connu l'ancienne chapelle, provenant de la transformation d'un vieux magasin en planches, tout vermoulu, se sont senties alors à l'aise et ont exprimé, à juste titre, devant Dieu, tous leurs sentiments de reconnaissance à l'égard de la générosité du premier Conseil de la colonie. Il restait cependant beaucoup à faire : une nef existait sur trois, mais sans portes, ni fenêtres, ni mobilier. C'est alors que M. Lamartiny, maire de cette ville et conseiller général, obtint de la colonie, en 1886, un nouveau subside de 8000 francs, qui permit de carreler la nef, d'exhausser le chœur, de faire une voûte avec peinture, trois portes, et de mettre des fenêtres en haut. Ensuite, les dons du Conseil

municipal permirent l'achat d'une cloche, d'une horloge et de vitraux magnifiques que tout le monde admire. En 1893, j'obtins de la générosité du Conseil général un nouveau subside de 30,000 francs, sous la condition que le Conseil municipal de Rufisque se chargerait des travaux et accepterait la propriété de l'église. Après quelques hésitations, le maire de la ville, M. Gabard, et ses collègues du Conseil municipal acceptèrent cette propriété.

Il fallait cependant attendre les mandats; l'année 1894 disparaît, 1895 lui succède, très mauvaise au point de vue des finances; néanmoins, sur les vives instances de M. le Maire, on obtint la somme. M. Mouth, ingénieur de la ville, entreprend les travaux en plein hivernage et trouve le moyen de nous donner une église presque achevée. Les deux bas côtés, la sacristie, la tribune, la chapelle qui doit renfermer l'escalier pour la tribune, l'escalier lui-même, enfin le carrelage, tout cela a été fait sans guère dépasser les crédits. Restaient pourtant encore quelques travaux à faire : une chapelle pour le baptistère, surélever la tour, percer des fenêtres, etc. Le mobilier faisait presque complètement défaut. Pendant mon séjour en France, il m'a été possible, secondé par M. Maurel, aussi pieux que charitable, d'obtenir le maître-autel d'abord. C'est l'ancien maître-autel de l'église paroissiale de Saint-Louis, à Bordeaux. La tombe est toute en marbre, le dessus en bois sculpté; on peut dire que c'est un vrai chef-d'œuvre. Tout neuf il a dû coûter au moins 10,000 francs. Aussi l'église semble-t-elle toute changée par cette précieuse acquisition. Les autels latéraux en bois sculpté proviennent aussi de Bordeaux et sont un vrai ornement pour l'église.

La Communauté a fait aussi une acquisition précieuse : une citerne assez grande pour nous fournir, ainsi qu'aux Frères et aux Sœurs, de la bonne eau pendant toute l'année.

4. — Nous célébrons les fêtes de l'Eglise avec toute la solennité possible. Les mois de saint Joseph, de Marie et du saint Rosaire sont marqués par des exercices quotidiens assez suivis. Nous accompagnons par des chants la messe basse du premier vendredi du mois, en l'honneur du Sacré-Cœur, ce qui augmente le nombre des assistants et des communions réparatrices. Les fêtes que nous célébrons avec une solennité toute spéciale sont les jours de première communion, de confirmation et de Sainte-Agnès, patronne de la paroisse. Mgr Barthet a présidé nos deux dernières premières communions du 1^{er} juillet 1894 et du 1^{er} juin 1895, et a profité de ces occasions pour donner la confirmation. La fête de sainte Agnès a été célébrée, cette année,

d'une manière toute spéciale. Monseigneur a eu la bonté d'accepter l'invitation du P. Alaux et a même tenu à pontifier, assisté du P. Amann, supérieur de Sainte-Marie de Bathurst, comme diacre, du P. Allègre, sous-diacre, du P. Jalabert, vicaire de Dakar, prêtre-assistant, et du P. Sébire, supérieur de Thiès, maître des cérémonies. Le P. Alaux s'était chargé de recevoir le Conseil municipal avec M. Gabard, maire de la ville. Le P. Renault, curé de Gorée, a prononcé le discours de circonstance, et le P. Fortemps tenait l'orgue, accompagné de deux cornets et d'un baryton, joués par les Frères de Ploërmel. Les jeunes gens wolofs ont exécuté le chant.

Comme Monseigneur inaugurerait, ce même jour, notre nouveau maître-autel et un ostensor neuf, la cérémonie avait attiré une foule considérable d'Européens et de Noirs, surtout.

C'était la première fois que l'église de Rufisque voyait tant de prêtres autour de ses autels. En un mot, ce fut un beau jour pour la paroisse. Espérons que sainte Agnès n'a pas intercédé en vain pour la conversion de Rufisque, qui en a fortement besoin ! Près de 100 personnes ont reçu la sainte communion à la messe du matin, ce qui montre du progrès sur les années précédentes.

5. — Notre ministère auprès des Noirs est évidemment le plus important. Nos chrétiens sont en règle générale originaires de Gorée, Dakar, Joal, etc. Ils vivent pour ainsi dire au milieu des mahométans qui sont très nombreux ici. Ceux-ci, comme les Européens, du reste, sont un très grand danger pour nos jeunes filles. Quant aux Européens, il arrive, malheureusement trop souvent, qu'ils marchandent avec les parents peu soucieux de ces pauvres filles et les livrent à la prostitution pour quelques centaines de francs. Quant aux mahométans, nous avons la douleur de voir plusieurs de nos jeunes filles, élevées même par les Sœurs, contracter mariage avec eux et abandonner leur foi.

La grande corruption qui existe ici est aussi un grand danger pour nos jeunes gens. Voilà pourquoi le P. Alaux a résolu de créer une sorte de patronage pour les éloigner du danger autant que possible. A cet effet, il a déjà fait construire une salle de 8 mètres de long sur 4 de large. Néanmoins, le bon Dieu ne manque pas de nous encourager de temps en temps. C'est

ainsi que dernièrement une vieille négresse qui pratiquait la sorcellerie et la superstition depuis de longues années, s'est convertie et a fait ses pâques pour la première fois depuis trente ans à peu près. Une vieille négresse aveugle, que le P. Planeix avait commencé à instruire à Dakar, mais qu'il avait perdue de vue et que le P. Renault avait baptisée à Gorée et avait perdue de vue, à son tour, est venue s'installer à Rufisque, depuis quelques années et a pu recevoir la première communion le jeudi saint. Le catéchisme en wolof, qui se fait tous les jours de une heure à deux heures de l'après-midi, est très bien suivi. Il compte une vingtaine d'enfants et de jeunes personnes dont les unes se préparent au baptême et les autres à la première communion.

6. — Nous trouvant sur le passage de nombreux missionnaires, nous sommes heureux de recevoir souvent la visite des confrères qui se rendent soit à Dakar, à Thiès, à Saint-Louis, soit à Poponguine, à Saint-Joseph de Ngazobil et même à cause de la facilité de trouver des bateaux, en Gambie et en Casamance. La visite de notre bon et vénéré vicaire apostolique, Mgr Barthet, est toujours un vrai bonheur pour nous. Une visite qui nous a été aussi très agréable est celle du commandant du *Notre-Dame du Salut*, beau bateau qui conduit à Jérusalem les pèlerins de la pénitence. Le commandant, M. Pillard, un chrétien comme on en voit peu, est venu nous voir presque tous les jours, et a fait visiter le bateau aux Sœurs de l'Immaculée-Conception, ainsi qu'aux Frères de Ploërmel. Le P. Alaux lui a fait visiter en échange la belle communauté de Thiès, dont l'ensemble l'a enchanté. Arrivé au port le 14 avril, il est reparti pour la France, le 27 du même mois. Le P. Ferrérol a pris passage sur son bateau

Le P. Lacroix, aumônier militaire de l'*Iphigénie*, bateau-école, est venu nous rendre visite à deux reprises, d'abord en décembre 1894 et ensuite en décembre 1895; puis, après lui, le gouverneur de la Côte d'Ivoire, M. Bertin. Nous avons encore reçu la visite de M. du Laurens, délégué de l'Intérieur; de M. Mollinet, directeur de la Banque de Saint-Louis, et de plusieurs autres hauts fonctionnaires de la colonie.

7. — Le P. Alaux a été bien éprouvé par la maladie pendant ces deux dernières années. Après avoir passé une quinzaine de

jours à l'hôpital, (mai 1894), il avait refusé d'abandonner son poste malgré l'avis du médecin. Son état s'était un peu amélioré quand, au mois de mars de l'année suivante, il eut une attaque de frissons et de coliques néphrétiques pendant la nuit et faillit en mourir. Les PP. Renault et Wintz qui, heureusement, se trouvaient de passage, lui ont porté secours. Il dut donc rentrer de nouveau à l'hôpital, le 4 avril 1895, et de là, en France, le 6 mai. Il nous est revenu après la grande retraite. C'est le vaillant P. Tisserand qui l'a remplacé pendant son séjour en France.

La mort est venue frapper à la porte des Frères de Ploërmel : le F. Ange est décédé, à la fleur de l'âge, à l'hôpital de Dakar, par suite d'une fièvre typhoïde. Que Dieu le récompense pour son dévouement et la générosité avec laquelle il a sacrifié sa vie pour la conversion des pauvres Noirs d'Afrique !

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DU MONT-ROLAND

MAI 1895. — SEPTEMBRE 1896.

1. Personnel. Ministère. Disette. — 2. Constructions. — 3. Sœurs indigènes.

A défaut de bulletin de cette nouvelle Communauté, fondée vers le milieu de 1895, nous donnons quelques extraits d'une lettre du P. Chany, supérieur, à Mgr Barthet (3 août 1896).

1. — Malgré la mauvaise saison, nos santés se soutiennent assez bien. Notre petite chrétienté, tout en s'augmentant lentement, est tout entière fidèle jusqu'à présent. Personne ne manque à la prière du soir, à plus forte raison aux offices du dimanche. A la fête de l'Ascension, nous avons eu le bonheur d'admettre au baptême six jeunes garçons. Dimanche dernier encore, fête du Saint-Cœur de Marie, nos trois premiers chrétiens, baptisés l'an dernier pour la fête de Notre-Dame Auxiliatrice, faisaient leur première communion avec des sentiments de foi et de piété qui nous ont grandement consolés. Deux autres jeunes gens recevaient le baptême. Notre-Dame du Mont-Roland se plaît à bénir sa Mission. Les gens des environs continuent à nous être favorables, bien que de temps en temps il soit nécessaire de les secouer un peu pour leur faire tenir leurs anciennes promesses : ne pas travailler le dimanche et surtout laisser leurs enfants venir ce jour-là aux offices.

Ces pauvres gens s'aperçoivent d'ailleurs, plus que jamais, qu'ils ont besoin de nous. Cette année, en effet, s'annonce sous des auspices bien sombres. Tout le petit mil a été d'abord fort endommagé par la sécheresse et ce que la sécheresse a épargné a été complètement détruit par les sauterelles.

Il ne leur reste plus que le gros mil qu'ils sont encore loin d'avoir récolté. Les premières bandes de sauterelles ont laissé après elles des myriades d'œufs qui, déjà éclos, se sont transformés en bandes serrées et innombrables de petits criquets qui dévorent tout.

Déjà maintenant nos pauvres Sœurs ne se nourrissent plus que de fruits et d'herbes de la forêt, ou de son de mil qu'ils vont échanger souvent bien loin. Nous faisons bien notre possible pour les aider, soit en leur cédant du riz au prix coûtant, soit en leur offrant du travail, mais encore en cela nous ne pouvons faire grand'chose, car nos ressources sont épuisées.

2. — Nous avons construit une première citerne; malgré ses dimensions restreintes (10 mètres de long sur 3 mètres de large et 2 mètres de haut), elle nous a coûté relativement fort cher. Néanmoins, elle ne laisse pas que de nous donner de sérieuses inquiétudes. Bien qu'elle ait été complètement creusée en terre, que le fond ait 0^m,60 d'épaisseur de maçonnerie, dont 0^m,30 en chaux du Teil; que les murs latéraux aient la même épaisseur avec le même revêtement de chaux du Teil; le tout recouvert encore d'un enduit de ciment, cela n'a pas empêché, dès les premières pluies, la construction de se lézarder, tant au fond que sur les côtés.

J'ai déjà fait vider le contenu de la citerne et fait reboucher les fentes produites, mais je n'espère pas grand'chose de ce travail. Il nous faudra probablement faire un nouveau revêtement intérieur de béton après la mauvaise saison.

Pour ce qui est de la maison, nous n'y avons fait d'autres améliorations que de terminer l'intérieur du rez-de-chaussée pour en transformer une partie en réfectoire et l'autre en chapelle, notre petite chapelle provisoire de l'an dernier étant absolument insuffisante.

3. — Des sœurs indigènes nous rendraient des services immenses pour l'extension de notre petite chrétienté. En visitant les malades, les soignant, baptisant les enfants en danger de mort,

instruisant les jeunes filles; étant par ailleurs du pays, elles contribueraient puissamment à attirer à nous ces pauvres populations encore simples et bonnes. Espérons que Notre-Dame du Mont-Roland voudra bien nous procurer les ressources nécessaires pour établir ici bientôt les pieuses filles du Saint-Cœur de Marie.

COMMUNAUTÉ DE N.-D. DE LA DÉLIVRANDE A POPONGUINE

MAI 1894. — SEPTEMBRE 1896.

1. Mort du P. Guth. Personnel. Travaux. — 2. Insectes envahisseurs. — 3. Incendies. — 4. Alimentation. — 5. Ministère. — 6. Ménages chrétiens. Cérémonies. — 7. Pèlerinages.

1. — Notre communauté vient de payer son premier tribut à Dieu par la mort précipitée de son regretté supérieur, le cher P. Guth. Ce confrère s'est vraiment sacrifié et usé au service de notre mission, pendant les cinq années qu'il y a passées. L'église de Notre-Dame de la Délivrande et les édifices de nos communautés rediront longtemps la vie de dévouement qui consuma ce bon Père.

C'est le P. Le Berre, fraîchement revenu de France, qui a pris sa place; notre personnel se compose actuellement de trois membres : le P. Le Berre, supérieur; le P. Strub et le F. Bonaventure.

Le nouveau supérieur, continuant avec non moins d'abnégation les travaux commencés par son prédécesseur, s'occupe à niveler les terrains qui sont hérissés de roches, à clôturer la maison des Pères et celle des religieuses, à fermer l'église à l'invasion d'insectes qui la souillent, etc.

2. — Je parlais d'insectes qui souillent l'église et nos maisons. C'est un fléau qui mérite une mention, ne serait-ce que pour faire connaître le pays. De même qu'il y a en Afrique des nuées de sauterelles qui ravagent les terres, nous avons ici des nuées de punaises de bois, qui viennent régulièrement, chaque année, prendre leurs quartiers dans nos appartements. C'est après la saison des pluies, que nous voyons sortir du sein de vieux troncs d'arbres et de dessous les roches qui recouvrent nos collines, de vrais essaims de ces insectes ailés. A la dernière lueur du jour, ces voyageurs nocturnes prennent leur vol et s'en vont en tour-

billons, bourdonnant comme les abeilles quand elles émigrent. Après avoir rempli l'air de leur sourd bruissement, ces multitudes en désordre s'abattent sur nos bâtisses et les envahissent; c'est une vraie pluie drue et battante. Ces punaises couvrent d'abord nos toits et tapissent les murs extérieurs. Puis, à travers toutes les fentes et ouvertures, elles pénètrent dans l'intérieur de nos habitations et s'installent partout où elles peuvent se cacher. Au moment de cette invasion, notre église est transformée en une véritable ruche, non pas d'abeilles au miel odorant, mais de ces insectes fétides dont tout le monde connaît l'odeur spécifique.

Pendant le jour, ils sont agglomérés en essaims; à la tombée de la nuit, ces essaims s'éparpillent et reprennent leur bourdonnement, voltigent autour des lumières; les murs et le pavé deviennent mouvants, sous la masse grouillante de ces habitants insolites. Les insectes qui infectaient l'Égypte n'étaient pas plus ennuyeux que cette plaie de nos communautés.

3. — Mais notre pays est intéressant et fertile en spectacles de plus d'un genre. Chaque année, nous assistons à l'incendie de la forêt. Pour bien en comprendre le danger, il faut savoir que les villages, ici, touchent à la forêt et que nous vivons au milieu de la paille sauvage, comme les cultivateurs d'Europe vivent au milieu de leurs vergers, de leurs jardins potagers et de leurs parterres de fleurs. Or, les Noirs ne voient le danger qu'au moment où il a éclaté: c'est ainsi que le feu surprend leurs villages au milieu des herbes desséchées.

C'est grâce à cette insouciance que nos cases de Guéréou, couvertes en paille, ont été incendiées. Le feu sortant de la forêt, pendant la nuit, entra dans le village et, en passant à côté de notre case de catéchisme, une étincelle tomba sur le toit de chaume et en un instant la case fut réduite en cendres.

Dix jours plus tard, en brûlant de la paille dans la cour, une nouvelle étincelle jaillit sur la toiture en chaume de notre habitation, et en moins d'une minute, elle n'était plus qu'un tison ardent. On aurait dit que le génie du cap de Naze était descendu de sa montagne pour nous faire la guerre dans cette localité; car on croit, dans le pays, que le grand génie s'irrite contre tous ceux qui touchent à sa montagne, et que celui qui y met le feu doit mourir infailliblement dans le

courant de l'année. Or, comme le F. Rigobert avait autrefois témérairement bravé ce mauvais génie, en incendiant sa forêt, celui-ci se vengeait sur ses confrères en faisant brûler leurs habitations.

Nous fûmes encore mis en émoi à Poponguine, il y a environ un mois. Un incendie de la forêt se déclara en pleine chaleur, à midi, avec un vent d'est à faire tordre le bois et fondre le fer, qui poussait le feu tout droit sur notre localité. Tout le monde est sur pied, coupant des branches pour abattre la flamme, portant des callebasses d'eau, nettoyant le terrain pour circonscrire le feu, attendant le torrent envahisseur qui s'étend sur une largeur de plus de 1 kilomètre. L'horizon entier est en feu, et du sein de ces flammes pétillantes s'élèvent des colonnes d'une fumée épaisse, noire et jaune, qui assombrit la voûte céleste. Un vrai spectacle d'enfer! A l'ardeur de 60 degrés de soleil se joint celle de cet immense brasier qui nous enveloppe de tous côtés. Aussi fallait-il se tenir à de grandes distances pour voir les flocons de feu pleuvoir comme la neige sur les paillettes du village et sur le tas de foin à côté de notre communauté. L'incendie arriva à vingt pas de nous; mais cette fois nous fûmes quittes pour la peur, qui nous laissait l'impression d'une vue des feux de l'enfer.

4. — Par ailleurs, notre communauté possède un nombreux troupeau de chèvres et de moutons. Les cabris sautillant et les petits agneaux bondissant sur nos rochers, nous offrent des récréations aussi agréables que le bon lait frais de leurs mères, dont l'abondance réjouit nos tables. Grâce à ces troupeaux, la viande fraîche ne manque pas, et alterne agréablement avec celle des biches et des pintades de la forêt. Un petit jardin de légumes de France achève le confortable de nos repas et complète le nombre des plats réguliers. Aussi nos santés sont-elles florissantes et, grâce à ce régime fortifiant, les uns peuvent vaquer avec énergie aux travaux matériels, d'autres courir par monts et par vaux, à la recherche de la brebis égarée, pour l'amener au bercail du Père de famille.

5. — Les journées passées dans ces villages sères apprennent au missionnaire bien des choses, et lui font toucher à bien des misères. C'est là qu'on voit mieux l'abîme où gisent les pauvres fils de Cham les épaisses ténèbres qui couvrent leurs esprits et surtout l'apathie désespérante de ces populations:

noires. D'ailleurs, la polygamie semble avoir fait un pacte avec ces êtres dégradés, pour les tenir plus longtemps dans l'avilissement de leur esclavage. Tous ceux qui sont polygames ont perdu l'envie de secouer le joug de ce lien, et la jeunesse adolescente ferme l'oreille aux instructions du missionnaire, parce qu'elle aspire à cette noblesse du pays : être chef d'au moins deux cases. Les enfants eux-mêmes ne manquent pas d'entendre les musulmans qui, du reste, envahissent de plus en plus le Sénégal, leur murmurer ces paroles à l'oreille : « Les Pères vous trompent ; ils veulent vous engager dans une impasse qui vous empêchera d'être libres plus tard pour vos mariages. »

C'est dans ce milieu que nous travaillons. Et quand nous avons instruits des jeunes gens et des jeunes filles, arrivent la circoncision des uns, et le mariage des autres ; aussitôt toute la semence jetée dans ces âmes est ou étouffée ou ramassée par les suppôts du démon.

6. — Mais à côté de ces déceptions continuelles, la petite chrétienté de Poponguine nous donne quelque consolation. Il y a sept ménages chrétiens installés dans cette localité, dont trois jouissent du fruit de leurs unions légitimes. Trois autres jeunes gens se disposent à entrer en ménage avec leurs fiancées chrétiennes. Et tous les jeunes gens qui viennent après eux semblent décidés à marcher sur les traces de leurs devanciers : ils résistent à l'influence musulmane de leurs parents et compatriotes. Nos offices de dimanche sont suivis, les saints sacrements fréquentés régulièrement, et les chants sacrés exécutés avec ensemble et entrain par toute l'assistance.

7. — Enfin un mot du pèlerinage. Chaque année, depuis 1888, de nombreux chrétiens de la colonie et de la mission viennent en grand pèlerinage à Notre-Dame de la Délivrande implorer l'assistance de Marie. Ces jours ne manquent pas de solennité. C'est alors qu'on voit des chrétiens de toutes les tribus, de toutes les castes, de toutes les couleurs, de toutes les langues, de tous les costumes, se confondre et s'unir dans une même prière. Tous sont logés sous des tentes communes, tous se mélangent dans la même enceinte de l'église, tous participent à la même table, et communient ensemble au banquet sacré. Les chants, les prières, mille accents de dévotions s'exhalent de toutes les

poitrines et montent en agréable odeur au trône de Notre-Dame, que tous acclament avec ferveur.

L'année dernière, pour faire du pèlerinage une journée de prières bien remplie, et une sorte d'expiation déposée entre les mains de Marie, notre cher vicaire général organisa des groupes de pèlerins; ceux des différentes localités se réunissaient à une heure déterminée, et tous allaient en se relevant passer leur heure aux pieds de Notre-Dame pour prier et chanter avec dévotion. De cette façon, du matin au soir, l'église ne désemplissait point; et les prières montaient sans cesse renouvelées et ferventes vers le trône de Marie. Le pèlerinage de cette année a revêtu une splendeur inusitée, grâce à la musique du cercle catholique de Dakar, que le F. Héribert y avait conduite, sur un vapeur loué aux frais des pèlerins. Ces démonstrations pieuses ont produit une heureuse impression sur les indigènes.

Puissent-elles contribuer, autant que le désirait le pieux fondateur de Notre-Dame de la Délivrande, à l'extension de la foi au Sénégal.

STATION DE SAINT-BENOIT-LE-MORE, A MBODIÈNE

MAI 1894. — SEPTEMBRE 1896.

1. Fêtes patronales. Premières communions. — 2. Adultes baptisés. —
3. Emigrés du Sine baptisés par Monseigneur. — 4. Destruction du bois fétiche.

1. — Notre dernier *Bulletin* nous laissait aux préparatifs de notre fête patronale, la Saint-Benoît-le-More; nous devions avoir un prédicateur sèrère et le R. P. Supérieur de notre district devait officier. Déjà nos jeunes gens tout joyeux s'en allaient, les uns à la recherche des fleurs pour orner notre petite église, pendant que les autres coupaient des branches d'arbres, afin de faire une tente pour l'agrandir, quand on nous annonce que prédicateur et célébrant allaient nous faire défaut : le prédicateur, M. Giraud Sok, devait partir en course apostolique pour le Saloum; le célébrant, le P. Kunemann, était retenu au lit par la *Dengue*. Aussitôt nous faisons part à ce dernier de notre désolation. « Que voulez-vous, nous répond-il, votre saint patron est un noir, il ne sait pas se débrouiller. »

Saint Benoît entendit sans doute ce défi, car dès le lendemain le Père était debout, guéri; le voyage du Saloum était retardé

et le bateau *Sainte-Anne* arrivait soudain portant sa Grandeur Mgr Barthet, les PP. Ferrérol et Marichelle et le F. Ciry.

Par décision de Sa Grandeur, la fête de saint Benoît sera très solennelle, il y aura messe pontificale au trône, ce qui n'avait pas eu lieu depuis fort longtemps dans nos parages. A cette nouvelle, les villages voisins et leurs missionnaires abandonnent leur église pour accourir chez nous. Saint Benoît avait su se débrouiller !

A notre fête patronale de 1895, le P. Jalabert officiait et donnait la première communion à une vingtaine de personnes.

Cette année, le P. Renault la distribuait à trente. Son court passage au milieu de nous ne sera pas vite oublié, grâce surtout à sa voix magistrale : « *Hanni*, disaient nos braves gens, *hanni Rog a douda* ! Aujourd'hui nous avons entendu le tonnerre de Dieu ! »

Nos premières communions avaient été prêchées par le P. Lamoise, dont la vaillance ne sait encore reculer devant aucune fatigue. Aussi dans l'embarras avons-nous soin de recourir à lui, surtout depuis que Monseigneur a bien voulu le nommer visiteur de la Mission.

2. — La famine nous a éprouvés ces derniers temps ; elle nous a emporté nos vieillards, qui sont heureusement morts chrétiens. Notons la conversion d'un ex-ministre du roi du Saloum. Quelques semaines avant sa mort, il nous suppliait de lui donner le baptême. « Une belle dame blanche, disait-il, m'a conseillé de ne pas désespérer malgré tous mes crimes. »

Sa conversion jeta le pays dans l'étonnement. « Dieu est bien bon, se disait-on partout, Sa-Diouli est chrétien. Il avait pourtant fait tant de mal, il avait jeté tant de familles dans l'esclavage. *Rog a faha* ! » La conversion de Cigne Diaga, le centenaire du Dieguème, grand chasseur d'éléphants, de tigres et de lions, n'étonna pas : on l'en trouvait digne ; il avait toujours été l'ami des missionnaires.

Celle de notre chef, Ngor Moussou Diouf, fut une fête pour le village : tamtam, chants, coups de fusils ne cessèrent qu'à la nuit.

Après les cérémonies du baptême, le P. Kunemann adressa à Ngor Benoît, entouré de tous les notables, quelques paroles de félicitations. A ces mots : « *Tèy ngor am nga ti sa loho tiabi*

aldiana. Aujourd'hui tu as dans tes mains la clef du ciel ; » le vieillard, malade, s'écrie en riant : « Mon Père, *diol na*, il en est temps. » Mais à ces autres paroles : « *Satia nga aldiana*. Tu voles le ciel », le vieillard bondit : « *Man dédèt*, dit-il, moi, je n'ai jamais volé ! » Il ne le volait pas tout à fait ; depuis plusieurs années en effet, il était assidu aux offices de l'église. Dieu l'en a récompensé, il est mort peu de temps après son baptême.

3. — Nos émigrés du Sine se sont fixés et semblent avoir oublié le pays de leurs ancêtres ; déjà quelques familles sont devenues chrétiennes. Mgr Barthet lui-même a tenu à cœur de leur donner le baptême. C'était le dimanche *Lætare*. Il y avait ce jour-là, grande joie au village de Mbodiène ; la place de l'église était remplie de monde. « Monseigneur est venu, disait-on, pour baptiser de grandes personnes : la religion n'est donc pas seulement pour les enfants. « *Hahelyi !* s'écriaient les notables, *na fètèl yi dib*. Jeunes gens, faites parler vos fusils, faites-leur dire au loin notre bonheur, la joie de nos cœurs ! »

La joie de leur cœur eut bientôt l'occasion de se manifester au-delà de ce qu'on pourrait imaginer. Un panier d'oranges nous avait été généreusement envoyé de Gambie par le P. Amann ; Monseigneur avait rapporté des dragées. A son départ, Sa Grandeur s'avance sur la place de l'église ; on fait silence. Alors, dragées, oranges, de pleuvoir sur la foule. Un hurra formidable retentit et le *tohu-bohu* commence. Les vieux regardaient ce pêle-mêle de la jeunesse, mais n'osaient s'avancer. Monseigneur s'en aperçoit, se tourne vers eux. Oh ! alors les vieux s'oublient et deviennent enfants, bondissent à qui mieux mieux, lançant leurs habits en l'air afin de mieux attraper leur part. Le vieux Mondor, ne réussissant à rien, s'approche de Monseigneur, met la main au panier, disant : « Pardon, Monseigneur, je vous demande ma part. » Monseigneur lui donne à choisir. Mondor se retire fier, applaudi de tout le monde.

Outre ces baptêmes, nous avons eu les baptêmes d'une vingtaine de jeunes gens, bien disposés, fervents et assidus à la prière du soir. Nous avons eu aussi trente-deux confirmations et trois mariages.

4. — Avant que le souvenir de ces fêtes ne fût oublié, nous mîmes la cognée au bois fétiche, voisin de l'église de 100 mètres environ. Ce bois sacré nommé *Gol gnik* (bosquet des éléphants)

était la terreur du village. On n'osait y mettre les pieds, le voisinage en était sévèrement défendu aux enfants. Après deux jours de travail, le bois n'existait plus. Ou allait y mettre le feu quand le vieux Diogon, depuis mort chrétien, vient nous faire les plus pressantes prières, disant : « De grâce, Père, n'y mettez pas le feu, *dian dia* (l'esprit serpent) habite ce lieu. Ce *poss* que tu as laissé debout est son séjour favori. » Ce *poss* était un arbre rabougri, épineux, presque inabordable, nous l'avions négligé ; mais aussitôt le Père le scia lui-même, en présence de Diogon éperdu, tremblant de le voir tomber mort sur le champ. Le bonhomme criait, suppliait, invoquait à son secours le nom de Mgr Kobès : « Mgr Kobès l'avait vu, il ne l'avait pas coupé : Père, de grâce, laisse, il t'arrivera malheur ! »

Le bois n'existe plus ; à sa place on y fait des jardins, et de malheur, point encore.

Depuis lors, l'arbre *poss* a perdu de son prestige. L'histoire du génie du *poss* occupa pendant longtemps nos braves gens. C'était devenu la conversation du Pentça (place publique) ; nous en profitâmes pour raconter l'histoire du paradis terrestre : « Ah ! s'écriaient-ils en riant, ça devait être un des petits-fils de celui-là ; le Père l'a tué, tant mieux ! »

COMMUNAUTÉ DE JOAL

MAI 1894. — SEPTEMBRE 1896.

1. Personnel, santés. — 2. Mgr Barthet, confirmations. — 3. OEuvres. — 4. Ecoles, pétition. — 5. Administration. — 6. Voyages. Visites. — 7. Eglise, projet.

1. — Le personnel de la communauté de Joal, dans la première partie de cet intervalle de deux ans, se composait du P. Lamoise et du P. Lavandier, chargés de toutes les œuvres et de l'école. Après la mort du regretté P. Lavandier (voir *Bulletin* n° 109), M. l'abbé Dione Sébastien fut envoyé comme aide à Joal, mais rappelé bientôt à Sainte-Marie. Le P. Lamoise resta plusieurs mois tout seul. Le dimanche, un des Pères voisins venait pour la grand'messe. Enfin, le 29 novembre 1895, arrivèrent à Joal le P. Messenger et le F. Friard, breveté, pour l'école.

Nous n'avons pas trop souffert sous le rapport de nos santés,

sauf le cher Frère, qui fit d'abord un fort plongeon à son arrivée de France, en passant par Poponguine, et qui vient d'essuyer un triste naufrage, sur une pirogue, entre la Fasna et Ngazobil. Grâce à Dieu, il s'est bien remis et a vite repris ses classes, avec ses autres occupations.

2. — Notre dernier *Bulletin* va jusqu'à la fin d'avril 1894; à cette époque Mgr Barthet était avec nous. Le P. Lamoise et le P. Lavandier préparèrent une bonne confirmation de soixante-dix-sept personnes. Sa Grandeur prêcha et donna des éloges à Joal pour son bon contingent fourni aux œuvres indigènes de la Mission.

3. — Le 5 mai, Monseigneur revint, afin d'aller confirmer à Fadioute. Il assista à notre messe basse, le dimanche 6 mai, et fit la remarque qu'il y avait de nombreuses communions. Nous terminions la dévotion des sept dimanches de Saint Joseph.

Nous faisons également, chaque année, la dévotion des six dimanches de Saint Louis de Gonzague. Ces dévotions, avec nos confréries, excitent et entretiennent la vraie piété dans un grand nombre de fidèles et attirent les bénédictions du Ciel sur nos œuvres.

4. — Depuis longtemps, la question de l'école pour les garçons de Joal était en train. Tout le monde, Pères, Frères et habitants étaient d'accord avec Monseigneur sur ce point. Déjà nous avons fait les premières démarches officieuses et sondé le terrain. Pendant ce temps, les écoles tenues par des instituteurs musulmans, bien payés, s'établissaient de tous côtés, même là où nous avons des missionnaires. Joal avait tout à craindre.

Enfin, le 27 novembre 1894, Sa Grandeur écrivit au P. Lamoise :

« Avant de commencer notre retraite, je voudrais vous dire deux mots de la question d'un établissement de Frères de Ploërmel à Joal. Leur Supérieur, le F. Pascal, m'en parlait tout à l'heure. Si une pétition était faite par les pères de famille, je crois qu'il y aurait tout espoir de la faire prendre en considération par le Conseil général. Si l'on pouvait faire accepter le principe d'un établissement de Frères à Joal, ce serait déjà beaucoup, lors même que vous n'auriez pas encore de Frères cette année. Ne perdez donc pas de temps. »

La pétition fut faite aussitôt et signée par une cinquantaine

des principaux pères et mères de famille. Elle est imprimée en entier dans les rapports du Conseil général (fin de 1894).

Dès le 21 décembre, le P. Guérin écrivait, de Saint-Louis, au P. Lamoise :

« J'ai le plaisir de vous informer que la pétition des chrétiens de Joal, au sujet de l'école, a été lue lundi dernier, en séance publique du Conseil général. Ces Messieurs, à l'unanimité, ont décidé que ce document, si plein d'intérêt, serait envoyé à une commission compétente, pour y être examiné avec soin. Enfin hier, en séance publique solennelle, le Président décida qu'avant de s'occuper d'aucune autre affaire, il fallait statuer sur la pétition des notables de Joal au sujet de l'école. Vers quatre heures, m'arrive le planton du Conseil général avec cette missive : « La création d'une école congréganiste à Joal est décidée en principe. »

Pour la première année, le gouvernement n'a accordé, vu le manque de fonds, que la somme de 1500 francs. Notre T. R. Père nous a envoyé un bon Frère breveté pour tenir cette école. C'est déjà un grand pas. Dieu soit loué!

La communauté de nos Sœurs indigènes continue ses saintes occupations pour l'école des filles, pour le soin des malades et pour l'Eglise. Elles sont heureuses d'avoir avec elles actuellement, en changement d'air, la Révérende Mère Joséphine, leur Supérieure générale.

5. — Sur la fin de novembre 1895, Mgr Barthet a confié au P. Messager l'administration de la station de Joal. Le P. Lamoise, qui est dans sa soixante-treizième année, depuis le 14 janvier 1896, et sa cinquantième d'Afrique, sans interruption, depuis le 5 mai, pourra encore servir Dieu quelque temps, à Joal, où le travail lui est facile, et dans les environs. Il conserve la préséance honorifique avec certaines occupations désignées par Sa Grandeur et par le P. Kunemann, supérieur du district.

6. — La communauté de Joal, sans avoir fourni les longues excursions des temps passés, a néanmoins fait quelques voyages pour le saint ministère. Les 27 et 28 juin 1894, le P. Lamoise fit faire les Pâques à des traitants, à Diélor, et baptisa des enfants. L'escale et le village de Diélor sont à 5 lieues de Joal, sur le premier bras de la rivière du Saloum, dans un site très charmant, vers le Sine. Les habitants désirent devenir chrétiens.

Le 19 juillet 1895, petite excursion avec le P. Jouan, pour baptiser un vieux Sérère, presque centenaire, très bien disposé.

Du 30 avril au 4 mai 1896, séjour à Saint-Benoît-Mbodiène, pour aider le P. Jouan à préparer les vingt-neuf premières communions de Sérères. Autres courses dans les villages à la suite de nos retraites annuelles et de nos pèlerinages. Enfin, nombreuses visites aux confrères et réceptions cordiales d'un bon nombre, surtout lorsque Monseigneur et le R. P. Pascal venaient ici.

Parmi les étrangers, notons la visite du commandant de la station navale avec sa famille et plusieurs officiers.

7. — Chez nous et chez les Sœurs, les constructions sont finies. Reste à terminer l'église. La nef principale, existante, fut construite, il y a trente-cinq ans, par Mgr Kobès, sur un plan ogival, modeste, mais assez joli. Mgr Barthet, adoptant ce plan, est d'avis de construire les bas côtés, d'élever la nef du milieu de l'église actuelle et d'allonger le tout de 6 mètres, y compris le clocher, sur la façade. Il y aurait là, selon une expression du P. Pascal, de quoi faire rajeunir un aigle; mais rien n'est fait. Cependant, avec l'autorisation de Sa Grandeur, nous avons déjà réuni quelques matériaux et réalisé une première somme, en dons et économies. Il est à considérer aussi, en faveur du projet, que les matériaux et la main-d'œuvre ne coûtent pas cher à Joal. Il est certain que beaucoup plus de monde fréquenteraient les offices, comme ils le font aux grandes fêtes. La question des habits et des conditions serait tranchée. Chacun trouverait sa place ou son coin à l'église.

A la Providence de Dieu donc, sous la protection de notre sainte patronne, des saints anges et de tous les saints!

STATION DE SAINT-YVES D'ELINKINE

MAI 1894. — SEPTEMBRE 1896.

1. Maladie du P. Rémont. — 2. Construction d'une nouvelle maison d'habitation. Saint-Joseph établi gardien. — 3. Mois de Marie et du Sacré-Cœur. — 4. Ministère.

1. — Le P. Rémont ayant été frappé, au mois de juillet 1894, d'un fort accès de fièvre bilieuse hématurique, fut obligé d'aban-

donner Elinkine et de rentrer à Carabane, où les soins du bon docteur Collin le sauvèrent, quoique bien lentement, d'un trépas presque certain, et lui permirent de regagner Dakar, et de là la France, où une année de séjour en Bretagne lui redonna assez de forces pour lui permettre de rentrer dans sa chère mission en novembre dernier.

2. — Depuis longtemps, l'état de la case d'habitation, qui tombait de vétusté, exigeait au plus tôt la construction d'une maisonnette plus convenable et plus saine. Le P. Rémont ayant pu glaner quelques secours en Bretagne; lors de son dernier voyage, Monseigneur décida aussitôt le commencement de ce travail; il fut confié au P. Ferrérol, dont l'habileté avait fait ses preuves dans la réparation de la maison de Carabane, et il s'en acquitta d'une façon vraiment fort satisfaisante. La maison n'a pas d'étage et se compose de deux petites pièces. Ce qu'il y a de mieux dans la construction, c'est une galerie circulaire, haute, large et spacieuse, qui permet de se garantir des ardeurs du soleil, à toutes les heures du jour, et de respirer la brise, quand il y en a, ce qui n'a malheureusement pas lieu tous les jours.

La bénédiction de la nouvelle maison a eu lieu à la fin de mars de cette année, sous les auspices de saint Joseph, que l'on a mis comme gardien, à l'entrée de la maison, sous la galerie de devant du côté du fleuve. Le bon et puissant protecteur de toutes les œuvres de Dieu s'est plu à nous combler de ses bénédictions. Combien il a dû obtenir de grâces aux pauvres Diolas qui sont venus et viennent journellement lui dire *sâfi* (bonjour), bien étonnés de ce qu'il ne leur réponde pas, et ne remue même pas. Combien s'enfuient à la vue de cette ressemblance d'homme : « *Indié coli! coli!* j'ai peur, peur! disent-ils. — Reviens, il ne te fera pas de mal. » Ils finissent par revenir, et il faut voir leur étonnement naïf et enfantin.

3. — Le beau mois de Marie et celui du Sacré-Cœur nous ont apporté de vraies consolations. Elinkine est petit, notre chapelle bien étroite et bien pauvre, puisque, hélas! ce n'est qu'une paillotte de 8 mètres environ de long sur 4 mètres de large; l'autel en prend bien 2 mètres et demi. Cependant il n'y a guère eu un jour du mois de Marie où il n'y ait eu à la prière du soir de soixante à soixante-dix personnes, et, le matin, à la

messe, de quarante à cinquante, presque autant que le local en peut contenir. C'était consolant de les entendre chanter, de leur voix forte et vibrante, les quelques cantiques, cinq ou six, qui, jusqu'ici, forment leur répertoire.

Le mois du Sacré-Cœur n'a pas été moins fréquenté. Puisse le Sacré-Cœur nous bénir et étendre le règne de Dieu sur ce village, et les autres plus nombreux et plus beaux qui nous environnent !

4. — Le ministère n'a pas été bien compliqué encore cette année. Il a consisté dans l'administration du sacrement de baptême à quelques enfants. A la Pentecôte, le Père a pu conférer ce sacrement à dix adultes mariés et non mariés, dont quelques-uns avaient été déjà baptisés par des ministres protestants, il y a quatre ou cinq ans, alors qu'il y avait encore de la propagande anglaise en Basse-Casamance. Il y a eu aussi plusieurs baptêmes en danger de mort ; la plupart de ces nouveaux baptisés sont morts après. Quant au mariage, il est, hélas ! bien difficile pour les Noirs, même chrétiens, tant ils ont peur de l'indissolubilité du sacrement ! Ce ne sera qu'une foi profonde, et transmise par des parents chrétiens, qui enlèvera cet obstacle. Cependant, on espère avoir bientôt le bonheur de voir deux ou trois mariages légitimes, qui donneront une première impulsion aux récalcitrants.

Mais, le plus sûr des moyens, c'est encore la prière fervente et assidue. Dans ce but, nous essayons d'introduire parmi nos chrétiens la dévotion à la sainte Famille ; espérons que Jésus, Marie, Joseph auront pitié de nous et nous aideront à établir en ces pauvres contrées la famille chrétienne.

Par ailleurs, nos chers Noirs acceptent assez facilement les habitudes chrétiennes. Ils sont rares ceux qui n'ont pas apporté leurs semences à bénir avant de les confier à la terre, dignes en cela de servir d'exemple à beaucoup de chrétiens qui croient plus au travail de leurs bras qu'à la Providence de Dieu qui envoie et la pluie qui féconde et les fléaux qui détruisent.

La cloche, la belle cloche de 60 kilos que le Père a apportée de France, et qui est l'orgueil de nos braves gens, ne sonne pas sans que tous ne se signent au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Le dimanche, spécialement, apporte toujours la joie de voir

que nos chrétiens et catéchumènes croient vraiment à la religion que nous leur prêchons. A l'époque des cultures, dure entre toutes, puisque c'est la saison des pluies, la majeure partie de la population passe notre petit bras de rivière, large ici de plus de 1 kilomètre, pour la culture de leurs rizières, qui se trouvent de l'autre côté, et ils y demeurent toute la semaine. Or, il est rare qu'à moins de manque absolu de pirogue, ils ne passent pour venir le dimanche à la messe, et s'en retourner, ce devoir accompli.

D'après ce qui vient d'être dit, l'on peut voir que, quoiqu'il reste encore beaucoup à faire, le missionnaire n'est pas absolument privé de consolations parmi nos chers Noirs, et il peut espérer que ses efforts seront un jour couronnés par la conversion de ces pauvres infidèles, non qu'il compte en jouir personnellement, mais d'autres plus heureux viendront récolter ce qu'il aura semé et fécondé par beaucoup de travaux, de souffrances et de larmes.

NÉCROLOGIE



LE P. EDOUARD GUTH

DÉCÉDÉ A DAKAR, LE 9 JANVIER 1896.

Notice faite par le P. J.-B. Pascal (suite) (1).

Dans une lettre subséquente, Monseigneur raconte, de la manière suivante, les derniers instants du P. Guth :

Le bien cher et regretté P. Guth est mort le 9 janvier, à sept heures vingt minutes du soir. A son arrivée à Dakar, le médecin déclara qu'il n'y avait aucun espoir de le sauver. Nous aimions néanmoins à espérer, et le mardi, 7 janvier, le médecin partageait un peu notre espoir ; mais le pauvre malade était trop affaibli pour que les fonctions organiques pussent reprendre leur cours, et il est allé en s'affaiblissant de plus en plus.

Le jour de sa mort, il a reçu le saint Viatique et a offert généreusement sa vie pour nos pauvres Noirs. Il avait demandé et reçu l'Extrême-Onction dès qu'il s'était senti atteint de la fièvre qui l'a

-(1) Voir le n° précédent.

enlevé; il eut, dès lors, le pressentiment qu'il ne s'en relèverait pas. Le bon Dieu lui a fait la grâce de conserver toute sa connaissance jusqu'à ses derniers instants; il s'est éteint tout doucement et aussi paisiblement que possible, bien que depuis midi il fût dans une sorte de calme agonie. Sa langue ne pouvait plus articuler les paroles des invocations qu'on lui suggérait; cependant, il s'efforçait de les prononcer. Sa docilité, sa charité, sa patience, ne se sont jamais démenties pendant le cours de sa maladie: Sa mort, comme sa vie, a été celle d'un saint. Le lendemain de son décès, on a fait ses funérailles; elles ont été pour lui un véritable triomphe; j'ai fait l'absoute et j'ai accompagné ses restes jusqu'au cimetière. Vous comprenez l'étendue de notre perte et le chagrin que nous ressentons tous d'un si douloureux événement. » (Lettre du 17 janvier.)

Toutes les lettres venues du Sénégal à cette époque font écho à celle de Mgr Barthet en fait de regrets et d'éloges. Un des amis de la Mission, le docteur Reynaud, médecin de la Compagnie du chemin de fer, écrivait à ce sujet :

Cette mort m'a beaucoup affecté, car j'aimais ce bon P. Guth comme un frère.

Le F. Héribert :

J'ai veillé le cher Père plusieurs nuits et j'ai eu le bonheur de lui fermer les yeux; j'étais bien fatigué, mais bien consolé, car il m'a été donné d'assister à la mort d'un saint.

La Supérieure des Sœurs de l'Immaculée-Conception, qui l'a soigné au dispensaire, écrit de son côté :

Oh! si nous pouvions mourir comme ce saint religieux et dévoué missionnaire! Je suis heureuse d'avoir eu à le soigner. Les quatre ou cinq jours qu'il a vécu dans notre dispensaire ont été des jours d'édification pour toutes les personnes qui sont venues le voir. Quel abandon! quelle sainte indifférence! Priez avec nous, pour que vous guérissiez, lui dis-je un jour, et le voilà s'unissant aux prières. Une nuit, ne pouvant avaler qu'à grand'peine, il avait refusé toute alimentation; le matin, Monseigneur lui dit qu'il fallait prendre quelques potions fortifiantes; aussitôt, il accepte tout ce qu'on lui présente. Une autre fois, on faisait signe de ne pas faire de bruit. « En effet, dit-il, c'est l'heure du grand silence. »

Le jeune P. Le Vouédec lui ayant apporté le saint Viatique, il récita lui-même le *Confiteor*, et il s'efforçait de faire les signes de croix qu'il commençait sans pouvoir les achever. Mais le plus beau,

c'est le moment où Sa Grandeur lui fit faire le sacrifice de sa vie. « Oh! oui, répondit-il, de grand cœur. » On sentait, à son accent, la joie qu'il éprouvait d'aller rejoindre son Dieu. A la Toussaint, lorsqu'il vint remplacer le P. Planeix, nous l'avions trouvé bien fatigué; le jour de la fête, il nous fit sur le ciel un sermon sublime, il sentait la patrie. Pauvre P. Guth, il était mûr pour le paradis!

Nous croyons que chacun de ceux qui l'ont connu de près ferait volontiers sienne cette appréciation de l'un de ses confrères :

Le P. Guth était, à mes yeux, un de nos plus parfaits religieux et de nos meilleurs Missionnaires.

LE P. VICTOR PARIS

DÉCÉDÉ DANS SA FAMILLE, A BERGHEIM (ALSACE,) LE 13 MARS 1896.

Notice faite par Mgr Augouard.

Le P. Victor Paris était né le 29 août 1850, à Bergheim (Alsace). Après avoir passé quelques années au collège des Frères de Marie, il travailla avec son père, honnête cultivateur. En 1870, il s'enrôla dans l'armée en qualité de volontaire et conquit rapidement les galons de sergent-major. Fait prisonnier au Mans, il fut transporté en Allemagne, où il subit de longs et pénibles mois de détention. La paix conclue, il rentra dans ses foyers, pour être placé, quelque temps après, dans une maison de commerce à Reims, car il s'était empressé d'opter pour la nationalité française.

A Reims, il assistait tous les jours à une messe matinale, ce qui lui attirait des quolibets de la part des autres employés. Cependant, là déjà, il montra son zèle d'apôtre, en ramenant un de ses camarades à la pratique de ses devoirs religieux.

Un jour, le Curé de Bergheim dit au père du jeune Paris : « Faites revenir Victor; il ne sera heureux que dans un couvent. » Il revint, en effet, décidé à se préparer au sacerdoce.

C'est avec ardeur qu'il se mit à l'étude du latin auprès de son bon curé, qui le fit entrer au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, le 12 juin 1873.

En 1880, il faisait sa profession au noviciat de Chevilly.

Après avoir été employé quelque temps dans cette même communauté, en qualité d'économiste, il fut, sur ses vives instances, envoyé en Mission et arriva au Congo, en 1882. Il fut placé à la Mission de Saint-Antoine, par le R. P. Carrie, alors Préfet apostolique du Congo.

La Mission de Saint-Antoine, fondée au milieu des turbulents Moussorongos, était dans la première période d'installations. Le P. Paris se mit à l'œuvre avec entrain et seconda de tout son pouvoir le P. Augouard, chargé de cette fondation. La fièvre qui l'affaiblissait souvent ne pouvait diminuer son courage et son Supérieur fut plusieurs fois obligé d'imposer au bon Père un repos que ce courageux missionnaire se refusait obstinément à prendre.

Le caractère affable du P. Paris sut bien vite conquérir tous les cœurs, et les Moussorongos parlent encore de celui qui les a quittés depuis de longues années déjà.

En 1884, le P. Augouard avait fondé la Mission de Linzolo, près Brazzaville, et devait rentrer en France, pour réparer sa santé délabrée. Le P. Paris fut désigné pour aller le remplacer. Les voyages n'étaient point ce qu'ils sont aujourd'hui, la route n'était pas sûre et on marchait alors vers l'inconnu. Le P. Paris ne se laissa pas effrayer; il prit bravement le bâton du voyageur et arriva sans encombre à Linzolo, en mars 1884.

Là encore, la Mission commençait ses installations et il fallut se remettre au travail. Au centre de l'Afrique, on ne peut point avoir les commodités de la côte et il faut tout créer par soi-même. L'esprit inventif du P. Paris qui pouvait se donner libre carrière, le servit admirablement en bien des circonstances. Les travaux avançaient rapidement et, sans ménager ses forces, le missionnaire menait de front l'évangélisation aussi bien que les constructions.

En 1885, le P. Paris, accompagnant le P. Augouard, entreprit un premier voyage d'exploration vers le Haut-fleuve, à la recherche de la fameuse rivière Kassaï, dont le bon P. Duparquet nous disait des merveilles. Pendant que les voyageurs, suivant de fausses cartes de Stanley, cherchaient au-dessus de l'Equateur, la fameuse rivière s'était amusée à déboucher 500 kilomètres plus bas, et l'explorateur Wisemann venait d'en descendre le cours, dont il nous donnait la position exacte.

Le P. Paris devint supérieur de la Mission de Linzolo après être redescendu à la côte avec le P. Augouard, pour rendre compte à Mgr Carrie du résultat de leur voyage. C'est à cette époque que les deux Pères faillirent être tués dans une bagarre où leur caravane reçut plus de quatre-vingts coups de fusil, qui blessèrent huit de leurs hommes. Le P. Paris allait bravement vers les assaillants et désignait au P. Augouard les plus forcenés qu'il fallait mettre à la raison. Son sang-froid rendit de signalés services dans cette tragique circonstance.

Le génie artistique du bon P. Paris se donna libre cours dans l'installation des bâtiments à Linzolo, et surtout dans la chapelle qu'il décora avec beaucoup de goût et d'habileté.

En 1889, lorsqu'il fallut installer la Mission de Saint-Louis de Liranga, on fit appel au dévouement du P. Paris, qui accepta avec empressement d'aller diriger les travaux de la nouvelle station. Il resta seul pendant près de deux mois, avec de nombreux ouvriers à diriger chaque jour ; en outre, il fut assez gravement malade et n'avait aucun confrère pour le soigner : mais jamais il ne fit entendre le moindre murmure ; et, sachant que les confrères de Brazzaville étaient surchargés de besogne, il trouvait tout naturel qu'il en fût ainsi de son côté.

Au mois de novembre, le Père descendit à la Mission de Brazzaville, dont il devait prendre la direction, mais sa santé délabrée réclamait impérieusement un retour en France, et il prit le chemin de la côte.

Pendant près de trois ans, sa santé ne se remettant que très difficilement, il dut rester en France, où il fut employé en qualité d'économiste à Cellule.

Mais, en 1893, il demanda avec instance de revenir dans sa chère Mission, et la Maison-Mère voulut bien accéder à ses désirs. Si sa joie fut grande, celle des Noirs ne fut pas moindre, car le bon Père avait laissé parmi eux le meilleur souvenir, et ils manifestèrent bruyamment la joie de le revoir.

Le Père, à cette époque, fut nommé provicaire apostolique de l'Oubanghi, et Monseigneur Augouard voulut le garder près de lui à Brazzaville, car c'était un vieux compagnon de la première heure, dans lequel il avait la plus grande confiance.

Dès son arrivée, le Père se remit au travail et sut doter notre gentille cathédrale de Brazzaville d'une foule d'ornementations

qui prouvent son goût délicat, et nous garderons longtemps son pieux souvenir.

Mais si le bon Père se rendait si utile dans les travaux matériels, il n'oubliait pas non plus le spirituel, et il fut toujours le modèle du bon prêtre et du bon religieux. Sa nature un peu lente lui valut quelquefois de petites observations, mais il les reçut toujours avec la plus grande docilité, et c'est avec une parfaite soumission qu'il obéissait à ses Supérieurs. Si, parfois, il éprouvait un peu de répugnance, il domptait vite ce premier mouvement, et son caractère affable reprenait promptement le dessus.

C'est aussi avec une parfaite charité qu'il soignait ses confrères dans leurs maladies et il avait pour eux une foule de petites attentions et de délicatesses qui savaient faire oublier les souffrances. Il sera difficile à remplacer comme préfet de santé, et nos malades regretteront longtemps ses soins aussi affectueux que dévoués.

Le bon Père était aussi chargé des malades dans les villages. Plusieurs fois par semaine, il enfourchait un maître Aliboron de superbe prestance, et on le voyait arriver avec joie près des malades qui lui avaient donné le surnom de *Kimboukam-bouka* (médecin pour le vulgaire). Une longue pratique lui avait valu une réputation méritée et, en effet, il fit des cures extraordinaires. En faisant du bien aux corps, naturellement il n'oubliait pas les âmes, et profitait de toutes les circonstances pour parler aux indigènes de notre sainte religion.

A force de distribuer des remèdes, le bon Père y avait peut-être pris goût. Avant de les administrer aux autres, il voulait sans doute les expérimenter lui-même, et ses confrères le plaisantaient parfois sur la pharmacie complète qu'il possédait dans son estomac. On croit que les violents maux d'estomac dont il se plaignait étaient engendrés par cette multitude de drogues qui auraient été capables de tuer un homme bien portant. Le bon Père riait de la plaisanterie et se vengeait en se montrant plus aimable encore pour les malencontreux plaisants.

Ses forces, cependant, continuaient à diminuer et, pendant l'absence de Monseigneur, au commencement de 1895, nous craignîmes de perdre notre bon provicaire. Il avait fait lui-même tous ses préparatifs pour le grand voyage et il offrait volontiers

sa vie pour la Mission à laquelle il avait tant travaillé; il se remit cependant sur pied.

Lorsque Monseigneur revint de France, en mars 1895, il voulut renvoyer dans la mère-patrie le bon Père à bout de forces. Mais le courageux missionnaire refusa obstinément en disant plaisamment *qu'il ne valait pas la réparation*; il ajoutait que, du reste, un missionnaire devait mourir dans sa Mission et qu'il ne comprenait pas autrement un vrai missionnaire.

Toutefois, les forces diminuant toujours, Monseigneur obligea le bon Père à partir en septembre 1895. Il arriva à la côte, exténué de fatigues et affaibli par les hémorragies fréquentes qui obligèrent à l'embarquer sur le premier paquebot en partance. Du Gabon, il écrivait encore à Monseigneur qu'il regrettait d'être parti et qu'il offrait volontiers sa vie pour sa chère Mission.

Dieu avait exaucé ses désirs; car, au lieu de le soulager, l'air de la mère-patrie ne fit que l'affaiblir davantage, et c'est avec peine qu'il parvint jusqu'en Alsace auprès de son vieux père, qui semblait, lui aussi, n'attendre que l'arrivée de son cher fils afin de partir pour l'éternité.

La mort du P. Paris est une grande perte pour la Mission de l'Oubanghi. Blancs et Noirs furent consternés à cette triste nouvelle et manifestèrent hautement en quelle estime ils tenaient le regretté défunt. Mais ce sont ses confrères qui pleurent le plus amèrement sa perte et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de celui qui, aujourd'hui, intercède auprès de Dieu en faveur de la Mission à laquelle il avait donné tout son cœur.

Voici en quels termes une de ses tantes faisait part au T. R. Père de ses derniers moments :

Le 12 mars, nous avions plein espoir; le docteur, notre bon curé, vrai ami de notre cher malade, constataient, ainsi que nous, un mieux dans son état. Mais nos illusions sont tombées bien vite. Le vendredi matin, 13, la voix lui manquait, il ne voulait prendre que quelques boissons rafraîchissantes, était toujours assoupi. Vers quatre heures, ses yeux devenaient ternes, la sœur garde-malade qui était avec moi commença les prières des agonisants. Son vieux père (quatre-vingts ans), à genoux près de son fils mourant, pleurait et priaït avec une résignation toute chrétienne. M. le Curé était présent. A six heures, notre cher malade rendit son âme à Dieu

avec cette résignation, cette patience et le calme qui le caractérisaient et faisaient l'édification de son entourage. Nous pleurons, mais nous espérons que déjà il jouit de la récompense promise au juste. (Lettre de M^{lle} Marie Paris, 27 mars 1896.)

LE P. HUFFSCHMITT

DÉCÉDÉ A BAGAMOYO, LE 2 JUIN 1896.

Le P. Huffschnitt était né le 8 novembre 1865 à Seinbourg (Bas-Rhin). Entré au petit scolasticat de Cellule, le 29 mars 1882, il fit profession à Grignon en août 1892, et fut envoyé à Zanzibar où il resta quelque temps avant d'être placé à Bagamoyo. Il utilisa les loisirs de ce séjour en décorant, avec le P. Clauss, la chapelle des Sœurs, laquelle venait d'être agrandie et embellie.

A Bagamoyo, le P. Huffschnitt dut employer les six premiers mois à apprendre la langue indigène. Il aidait le P. Karst, chargé alors des enfants, garçons et filles, en différents offices qu'il se vit bientôt à même d'accomplir tout seul pour la direction de l'orphelinat. Le P. Karst, dont les fonctions au dehors allaient se multipliant et se compliquant, dut être déchargé de la section des garçons et ce fut le P. Huffschnitt qui en fut nommé directeur. Ce fut de tout cœur qu'il accepta et entreprit cette tâche. On peut dire qu'il en comprit toute l'importance et se fit une sainte émulation de la conduire aux meilleurs résultats. Une expérience qu'il ne pouvait avoir dès le début, lui aurait mieux fait envisager certaines difficultés contre lesquelles la patience, les ménagements, une certaine indulgence même, lui eussent assuré de meilleurs et plus rapides succès, que ceux qu'une réglementation sévère, des procédés disciplinaires absolus lui laissaient espérer. Avec les Noirs, en effet, les enfants surtout, si la sévérité, toujours empreinte d'une justice en quelque sorte impeccable, doit corriger bien des défauts après avoir puni les fautes isolées et réprimé les abus, ce sera en se tempérant de beaucoup de condescendance, en se révélant comme inspirée par le seul désir de faire du bien, de redresser, de relever, non d'obtenir simplement satisfaction pour un point de discipline transgressé. Le cher Père péchait par où pêchent beaucoup; il voulait, dans son grand désir du bien, une trop

entière et trop rapide réalisation de ce qu'il souhaitait rendre ses Noirs.

Et ce manque d'indulgence, il le portait un peu partout où il voyait quelque chose en souffrance autour de lui, de sorte que ceux qui lui reconnaissaient un grand amour pour le bien, ne lui attribuaient pas au même titre une tendre charité pour les personnes. Cependant, comme nous le fait remarquer Notre-Seigneur, ce sont là deux commandements, dont le second est semblable au premier. Mais ce n'était chez le Père qu'une sorte de défaut d'une qualité qu'il possédait d'une façon marquée.

Si le P. Huffschmitt tenait avec raison à une étroite discipline pour la marche de son orphelinat, il savait l'importance, plus grande encore, de l'instruction religieuse et de la piété, comme assise indispensable des œuvres d'enfance et de jeunesse. C'est dans cette pensée qu'il prenait un très grand soin de ses catéchismes, conférences, instructions, comme aussi de la fréquence des confessions et des communions qu'il s'appliquait à obtenir. Rien de consolant comme le spectacle de ces centaines de communions, si souvent renouvelé à Bagamoyo, soit à l'occasion des fêtes, soit au jour mensuel de l'Adoration. Ceci, du reste, n'est qu'une pratique conservée des années antérieures, fruit précieux du zèle éclairé du P. Hirtzlin, le si dévoué directeur de l'œuvre des jeunes libérés et dont le souvenir se perpétue en maints usages subsistants. « Jamais, nous disait Mgr da Silva, prélat du Mozambique, un dimanche ordinaire, où, se trouvant à Bagamoyo, il avait célébré pontificalement, jamais dans toute l'année, je ne donne, dans ma cathédrale, autant de communions que j'en ai donné ici en une seule messe. »

Le P. Huffschmitt qui s'était, au début, presque exclusivement appliqué à l'étude du swahili, n'avait cessé de travailler cette langue. Il était arrivé à la parler très bien. Pour ses sermons, le dimanche, à son tour de prédication, il ne se livrait point à l'improvisation de la phrase, avec une simple préparation de matière. Il écrivait, apprenait par cœur et donnait, avec une grande sûreté de mémoire, son allocution rendue ainsi substantielle, méthodique et à la fois intéressante et instructive.

En 1894, déjà la famine sévissant dans les provinces du Zan-

guebar, avait attiré dans l'intérieur un grand nombre de gens et même de familles sans ressources, désireuses de trouver à Bagamoyo du travail et des vivres. Ce n'étaient pas seulement des païens, mais des chrétiens également, trop éprouvés dans nos stations où l'on ne pouvait les secourir, nous venaient pour implorer notre assistance. Peu auparavant et par une miséricordieuse disposition de la Providence, un riche Indien, Sewa Hadji, ami et bienfaiteur de la Mission, nous avait fait don de propriétés très étendues, acquises après la guerre des Allemands contre Bushiri et dont il renonçait à tirer parti. Rien de mieux que d'attirer là ces immigrants, de les grouper par familles et par villages, de leur distribuer des terres, en les constituant ainsi sous la protection et l'unique influence de la Mission. Le P. Karst, qui avait compris tous les avantages de cette œuvre, ainsi envisagée par rapport aux conversions de païens et au maintien de nos chrétiens dans les pratiques religieuses, s'y était appliqué avec un grand zèle. Il importait de lui adjoindre quelqu'un pour qu'il ne succombât pas à la tâche. Le P. Huffschnitt fut alors retiré aux soins de l'orphelinat, et employé à ce ministère. Il était bien selon ses goûts; aussi s'y adonna-t-il avec ardeur.

Ce fut dans cette nouvelle charge qu'il fit ressortir une qualité précieuse, que tous les missionnaires malheureusement ne possèdent pas à un degré suffisant, le soin du matériel et la vigilance aux intérêts temporels de la Mission. Déjà, étant encore chargé des enfants, il s'était ému des vols incessants commis dans la cocoterie et le verger, vols rendus faciles par une clôture insuffisante. Aussi n'eut-il de repos qu'après avoir remis en état, partout, ou avoir prolongé les fossés et les haies à épines, comme une ceinture protectrice. Maintenant un nouveau souci allait naître dans son esprit. La concession de l'Indien Sewa était considérable, séparée de la propriété ancienne et non d'un seul tenant. Que d'empiètements il était à craindre; ou, seulement, que de prétentions ne s'élèveraient pas, si tout de suite la Mission ne reconnaissait exactement les limites de ces terrains! Le Père se mit à l'œuvre et il arriva à pouvoir déterminer, avec la plus grande précision, ces bornes, qu'on ne saurait rechercher à l'aide d'un relevé cadastral, progrès non encore introduit dans le pays.

Au départ du P. Delpuech, il fut nommé supérieur par intérim de la station de Mandéra. Il y arriva précédé d'une réputation d'homme de devoir, mais exigeant et inflexible. Aussi était-il un peu redouté à la ronde. L'expérience bientôt faite, par ceux qui l'approchaient, de l'amour porté aux Noirs dissipa en partie ces préventions. Les circonstances ne le servaient pas assez heureusement, il faut le reconnaître. Arrivé à Mandéra en pleine invasion de sauterelles, ayant 70 ou 80 enfants à nourrir pendant la dure famine qu'elles prolongeaient, il lui fallait trouver des vivres. Mais les Noirs, avisés, gardaient leurs réserves. Un moyen lui restait de s'en procurer, c'était de les réquisitionner moyennant des prix rémunérateurs, sans doute, mais grâce à un certain appareil de force dont il devait s'entourer. On comprend que dans ces conditions, la légende qui avait cours mit quelque temps à disparaître.

Ce n'était pas seulement pour des approvisionnements que le Père parcourait son district. A coup sûr, il s'occupait d'instruire et d'attirer à la station quand il sortait pour ses achats; mais d'autres de ses courses avaient pour but unique d'évangéliser. C'est ainsi que sa dernière excursion dans la région des *Cônes du Pongwé*, devait lui permettre de prendre contact avec les populations de ce quartier et de continuer l'œuvre de ses prédécesseurs, du P. Cado Picarda principalement. Il fut alors pris de fièvre et revint à Mandéra d'où il dut être transporté à Bagamoyo, où il mourut.

Rappelons ici que, malade, il ne voulait dire à personne ce dont il souffrait, et moins encore accepter les remèdes qu'on s'efforçait de lui faire prendre. Il faisait, à Bagamoyo, le désespoir du P. Etienne, si attentif à surveiller les débuts des fièvres qui, prises dès le commencement et traitées avec les soins ordinaires, peuvent facilement être coupées, sans amener des complications ou des cas graves. Mais, ces soins ordinaires, le Père les négligeait, il les dédaignait même, ne croyant guère à l'efficacité de la quinine, et comptant surtout sur la force de résistance de sa robuste constitution. C'est ainsi, paraît-il, que, dans sa dernière maladie, il laissa le mal l'envahir et s'implanter, si bien qu'il devint impossible d'en arrêter ensuite les progrès et d'en conjurer le funeste résultat. Nouvelle leçon dont chacun doit tirer profit. Si encore elle pouvait corriger les imprudents

et les rendre simples et dociles pour se laisser faire, se confier à l'expérience acquise des devanciers, accepter sels, ipéca et quinine, si répugnants que soient ces médicaments! Mais, malheureusement, c'est ce qui n'arrive pas. On néglige l'avertissement des supérieurs; on oublie les malheurs survenus et, toujours imprudent ou à idées préconçues, on ne se traite pas, ou l'on se traite en dépit des procédés reconnus efficaces. Et alors, c'est une catastrophe nouvelle; c'est un jeune missionnaire plein de zèle, et désormais à même de faire du bien dans le pays dont il connaît à fond la langue et les usages, lui, apprécié, aimé, obéi des indigènes, mais, resté avec ses préventions ou ses théories personnelles, qui succombe avant l'heure et laisse arrêtée l'œuvre qu'un autre n'est pas là pour continuer avec le même succès et les mêmes fruits de conversion. Comment ne pas formuler une plainte et en unir l'expression douloureuse à celle des regrets amers que causent de telles morts!

LE P. EHRHARD

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 25 FÉVRIER 1895.

(Suite) (1).

Ehrhard (Charles-Ignace) était né le 4 novembre 1862, à Turkheim (Alsace). Entré au petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, le 4 mars 1862, il passa quatre ans après au grand scolasticat de Chevilly. Au bout de sa première année de théologie, on l'envoya en Portugal pour y remettre sa santé et y achever sa théologie, tout en étant surveillant (1885-1888). Promu aux ordres pendant ce temps, il rentra au noviciat des clercs en novembre 1888. Après sa profession (août 1889), il fut envoyé, comme préfet de discipline, à Porto, où il émit ses vœux perpétuels trois ans plus tard (29 septembre 1892).

En 1893, il fut repris de crachements de sang et, sur l'avis des médecins, renvoyé à Chevilly, où il s'est éteint pieusement.

(1) Voir *Bulletin*, n° 110, p. 70.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Du Bas-Congo : vers la fin d'août, le F. Ludger, de Landana, et peu après le F. Raynaldo, arrivé de Malange à Lisbonne;

Du Bas-Niger : le 12 septembre, le P. Kuntzmann;

De la Sénégambie, le 14 septembre, M. Keane, scolastique employé à Bathurst; et le 26, le P. Jean-Baptiste Delpuech;

De Para à Lisbonne, le 23 septembre, le P. Dissart.

Départs. — Se sont embarqués :

Pour le Bas-Congo : le 6 septembre, à Lisbonne, le P. Espinasse, revenu de cette Mission au mois de mars, et le P. Bossus, nouveau profès.

Pour la Martinique : le 9 septembre, à Saint-Nazaire, le P. Malleret, de Castelnaudary, avec deux nouveaux profès, les PP. Risbourg et Fonfraid; puis, le 26 septembre, à Bordeaux, le P. Mazô, de Beauvais;

Pour le Zanguebar : le 10 septembre, à Marseille, les PP. Hémery et Moyses, nouveaux profès; le F. Ephrem, rentré de cette Mission à la fin de mars; le F. Edmond, revenu d'Haïti en juillet, et le F. Martial, de Cellule;

Pour les États-Unis : le 5 septembre, le P. Willms de Knechteden; et le 15, le P. Goodmann, précédemment à la Trinidad, avec trois nouveaux profès, les PP. Rulh, Giblin et Tomaszewski;

Pour Haïti : à Bordeaux, le 19 août, le P. Hügi, du Portugal; et le 19 septembre, les PP. Wenger et Schérer, rentrant dans cette Mission; les PP. Bernhard et Trompeter, nouveaux profès; le F. Lothaire, de Castelnaudary, et le novice-Frère Marie-Eugène;

Pour le Soudan : le 20 septembre, à Bordeaux, le R. P. Abiven, Supérieur de Kita, le P. Jalabert et le F. Alban, nouveaux profès; le P. Jalabert doit remplacer, à Kayes, le P. Tranquilli, destiné à Dinguira; avec eux est parti le F. Sosthène, destiné à Thiès.

Pour Huilla : le 23 septembre, à Lisbonne, le R. P. Antunès, Supérieur de la Mission du Cunène; le P. Rolle, de Langonnet, nommé Supérieur de la communauté de Huilla; le P. Severino,

du Portugal; le P. Braz, nouveau profès, et cinq Frères portugais, les FF. Joaquim, revenu précédemment de cette Mission; Sancho, de Cintra, et les FF. Lino, Théodosio et Germano, nouveaux profès;

Pour le Bas-Congo : le même jour, le F. Diniz.

Le 25 septembre, à Marseille :

Pour Maurice : le R. P. Ditner, Supérieur principal; le P. Pernot, d'Orgeville et le P. Jacques, de Castelnaudary;

Pour le Bas-Niger : le P. Bubendorf, venu de cette Mission au mois de mai, et le P. Aloïse Schmitt, nouveau profès;

Pour le Gabon : les PP. Boutin, Tanguy et Nicolas, nouveaux profès tous les trois; le F. Sylvestre, revenu il y a quelques mois de cette Mission; le F. Anicet, de Nossi-Bé et le F. Séverin, de la Maison-Mère.

Pour la Guadeloupe : le 26 septembre, à Bordeaux, le P. Vachaud, nouveau profès.

Placements. — Ont été placés dans le cours de ce mois :

A Paris : le P. Gagnière, de Castelnaudary, et les FF. Marié-Aloïse, de Bordeaux; Aubert, de Grignon; Juvénal, de Merville, et Marie-Germain, nouveau profès;

A Chevilly : le F. Bernardin, d'Orgeville; et le F. Marie-Alphonse, nouveau profès;

A Grignon : les FF. Casimir, de Chevilly, et Priscillien, de Merville;

A Langonnet : les PP. Urien, Courtine et Dehaesenberghe, de Beauvais; Jauny, de Saint-Ilan; les FF. Ildephonse et Conrad, de Chevilly; Damarin, de Knechtsteden.

A Mesnières : les FF. Acace, du Portugal; Fidelis, nouveau profès, et les novices-Frères Etienne et Oury;

A Beauvais : les PP. Pannetier et Bécue, de Mesnières;

A Merville : les PP. Leroux, de Blackrock; Ducloux, d'Orgeville, et les FF. Chrysogone, de Paris, et Marie-Augustin, nouveau profès;

A Epinal : les PP. Spannagel, de Cellule; Portier, de Castelnaudary, et les FF. Ignace, de Cellule, et Ludger, du Bas-Congo;

A Cellule : les PP. Ignace Stoffel et François Planeix, de

Castelnaudary; les FF. Eugène, d'Épinal; Genès, Théodose et Lucius, de Chevilly;

A Saint-Joseph-du-Lac : le P. Dessaint, de Seyssinet;

A Seyssinet : le P. Kuntzmann, le P. Giron et le F. Convoyon, tous deux de Castelnaudary;

A Bordeaux : les PP. Didier, de Paris; Reignat, de Saint-Joseph-du-Lac; le F. Divitien, de Seyssinet;

A Rome : les PP. Vulquin, de Seyssinet, et Alphonse Fraisse, de Chevilly;

En Irlande : le P. de Waubert, de Castelnaudary, et les PP. Corcoran et Cayzac, nouveaux profès, et le F. Adelme, revenu de Sierra-Léone;

En Portugal : les PP. Hardy et Salpointe, nouveaux profès;

En Allemagne : le P. Reibel, revenu de Maurice au mois d'août; deux nouveaux profès, les PP. Knipprath et Mucker, et les FF. Emery, de Seyssinet; Cornélie, d'Épinal; le novice-Frère Ansbert.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Succès aux examens. — Au dernier *Bulletin*, nous avons dit un mot des succès de nos maisons de France aux examens du baccalauréat. On nous communique, à cette occasion, des renseignements intéressants sur les brillants succès obtenus par nos établissements d'Irlande, du Portugal et de la Trinidad.

PORTUGAL. — Les palmarès reçus du Portugal montrent que nos établissements de Braga et de Porto continuent à prospérer, nonobstant la crise économique du pays et la concurrence de nombreuses institutions rivales. Les beaux succès obtenus aux examens officiels de fin d'année maintiennent toujours ces deux maisons au premier rang des collèges du royaume. Pour ne parler que de l'enseignement secondaire, sur 218 élèves présentés par nos deux établissements, il y en a eu 204 de reçus, dont 21 avec distinction. Aussi, d'après les dernières lettres, les rentrées s'annoncent-elles comme fort belles. A Braga, il y avait l'année passée 306 élèves d'inscrits, et à Porto 172.

IRLANDE. — Les résultats des examens aux concours généraux d'Irlande pour l'année scolaire 1895-1896 viennent d'être publiés. Les journaux glorifient à bon droit les succès des étudiants catho-

liques, qui ont obtenu 645 distinctions, tandis que leurs adversaires, protestants des diverses sectes, n'en ont eu que 201; et sur la somme de 8,888 livres sterling (222,200 fr.) allouée cette année par le gouvernement pour récompenser les élèves, les catholiques ont gagné 6,750 livres (168,750 fr.) (1).

Non seulement les succès des catholiques sont plus nombreux, mais ils sont plus brillants. Sur les 210 établissements qui ont concouru, et dont 98 ont eu des mentions honorables, les 12 premiers sont catholiques.

Nous sommes heureux de constater qu'à la tête des collèges figurent nos établissements. Celui de Rockwell est le premier, et celui de Blackrock, le troisième. Le grand collège des Jésuites, à Clongowes, formé par la fusion, il y a quelques années, de leurs deux principaux collèges d'Irlande, occupe le second rang, avec 19 grands prix.

Rockwell a obtenu 51 distinctions, dont 24 grands prix ou bourses (2).

Blackrock a eu 37 distinctions, dont 11 grands prix, avec 2 médailles d'or, et cinq premières places, dans les compositions latine, française, anglaise, allemande et italienne.

Notre externat de Rathmines, si l'on considère la jeunesse et le petit nombre des élèves présentés aux examens, a également fort bien réussi; il a obtenu 2 grands prix et 9 distinctions.

Les lauréats de nos trois collèges ont donc obtenu :

Pour eux-mêmes : à Rockwell, 33,825 fr.; — à Blackrock, 20,347 fr.; — à Rathmines, 4250 fr.

Pour ces mêmes établissements, qui les ont formés, et si bien préparés aux examens : Rockwell, 33,750 fr.; — Blackrock, 22,500 fr.; — Rathmines, 10,000 fr. Soit, comme résultat total, une somme de 125,672 fr. (Année scolaire 1895-1896.)

C'est là un beau et très substantiel succès; nous en félicitons de tout cœur nos chers confrères d'Irlande. (*Freman's Journal. Irish Times. Evening Telegraph.* fin d'août 1896.)

(1) Une égale somme de 222,000 francs est destinée aux collèges eux-mêmes, selon les résultats obtenus.

(2) La valeur des grands prix (ou bourses) varie de 20 à 50 livres sterling (500 à 1250 fr.) et elle est accordée pour trois ans, pourvu qu'on réussisse aux examens subséquents. La valeur des prix secondaires est de 2 à 10 livres (50 à 250 fr.)

TRINIDAD. — Les succès de notre collège de Port-d'Espagne aux derniers concours (*Cambridge University*), 1895-1896, sont aussi bien brillants.

Dans la 1^{re} classe, sur 4 *scholarships* ou grands prix, il en a obtenu 2 de 22,500 francs de valeur; le *Royal Collège* a gagné les 2 autres. Mais, dans toutes les autres classes (2^e, 3^e, 4^e, 5^e et 6^e), notre établissement figure au 1^{er} rang. Non seulement il a obtenu les premières places; mais, dans la plupart des classes, ses élèves tiennent le 1^{er} rang jusqu'aux 6 premières places, avec 8 distinctions, dont une de 1^{re} classe, 4 de 2^e et 3 de 3^e.

Enfin, le collège Sainte-Marie a fait réussir aux examens 119 élèves, quand il lui aurait suffi d'en faire passer 75, pour avoir droit à la subvention annuelle du gouvernement. Cette subvention est de 18,750 francs, outre les 12,500 francs servis comme traitements au supérieur de l'établissement.

Ce sont là des succès dont ce collège a le droit d'être fier, comme le proclamait, à la distribution solennelle des prix, en août dernier, Son Excellence Sir T. N. Broome, gouverneur de la colonie.

Mgr Le Roy en Bretagne. — Sur les instances des Pères de Notre-Dame de Langonnet, Monseigneur s'est rendu dans cette communauté pour la bénédiction de la nouvelle chapelle de Saint-Michel. Cette cérémonie a eu lieu le 29 septembre avec une grande solennité. La bénédiction a été faite par Mgr l'évêque de Vannes. Tout le clergé des environs y assistait avec la noblesse du pays. M. l'Archiprêtre de Pontivy et M. le Supérieur de Sainte-Anne s'y trouvaient également.

En allant et en revenant, Monseigneur a passé par Saint-Illan, où il a vu, comme à Langonnet, tous les Pères et les Frères en direction. Parti de Paris le 24 septembre, il y est rentré le 6 octobre.

Catéchisme illustré. — Mgr Le Roy avait composé, en Afrique, un petit catéchisme contenant les vérités essentielles de notre religion, accompagnées de douze images coloriées, crayonnées par lui-même, afin d'en faciliter l'enseignement aux pauvres Noirs. M^{me} la duchesse de Clermont-Tonnerre, directrice de l'Œuvre apostolique, a bien voulu faire les frais d'impression

de cet ouvrage, qui vient d'être tiré chez Mame, à Tours, à 2000 exemplaires. Monseigneur en a fait envoyer à toutes nos Missions, où il sera d'une grande utilité, surtout aux catéchistes indigènes.

Mgr Barthet. — Ce prélat a été pris, au commencement de septembre, d'une congestion pulmonaire qui nous a donné, pendant quelques jours, de vives inquiétudes. Il a passé près de trois semaines sans pouvoir dire la sainte messe. Grâce à Dieu, il est maintenant bien rétabli et compte s'embarquer, dans le courant d'octobre, pour sa chère Mission du Sénégal.

Translation des restes du lieutenant-colonel Bonnier et de ses compagnons. — Le 31 juillet a eu lieu à Dakar une grande démonstration pour la réception des restes mortels du lieutenant-colonel Bonnier et de ses compagnons. Le P. Muller en fait part à Mgr Barthet en ces termes :

On avait déjà fait à Saint-Louis une belle cérémonie à l'arrivée des cercueils du Soudan, mais ce n'était rien en comparaison de ce qui a été fait ici. C'est M. le capitaine Colard qui a été le grand organisateur de la cérémonie. Tout s'est passé avec un ordre admirable. L'église était splendidement ornée; les décors militaires s'harmonisaient bien avec les décors religieux. A la place du catafalque, on avait dressé une grande estrade, richement ornée, pour recevoir les six cercueils...

Le 31 juillet, à cinq heures et demie du soir, nous sommes sortis de l'église en procession pour aller chercher les corps devant l'embarcadère. Une demi-heure avant l'arrivée du fourgon qui contenait les cercueils, toutes les troupes étaient sur pieds, en grande tenue, et chaque corps occupait la place qui lui avait été indiquée : l'ordre était parfait, le silence complet et solennel. Trois chars magnifiquement ornés, attelés chacun de six beaux mulets splendidement enharnachés, étaient là pour recevoir les cercueils. Le transbordement du fourgon sur les chars s'est fait en grand silence. Quand tout fut prêt, je fis la levée des corps avec tout le clergé, les Frères et les enfants de chœur. Nous étions sept prêtres : les PP. Tisserand, Delpuech, Chany, Dubois, Le Vouëdec, M. l'abbé Girod et moi. Le parcours du quai à l'église ressemblait à une marche triomphale. A l'église, pendant qu'on transportait les six cercueils sur l'estrade, le F. Héribert a fait jouer un très beau morceau de musique funèbre. Nous avons ensuite chanté le *Subvenite* et puis j'ai annoncé un service

solennel pour le lendemain à sept heures précises. A ce service, l'église était remplie d'officiers et de fonctionnaires, y compris M. le maire Alex. Jean, M. le commandant Bonnier, frère du lieutenant-colonel Bonnier, M. le colonel Jacob de Marre.

Le *Stamboul* qui doit conduire les six cercueils en France, avait été annoncé pour hier soir, samedi, mais il a eu du retard et ne viendra qu'aujourd'hui dimanche. Il a donc fallu faire enlever les cercueils, qu'on a mis dans la chapelle de Saint-Joseph et on a fermé la chapelle avec le rideau qui sert pour le Jeudi-Saint. A l'arrivée du *Stamboul*, nous accompagnerons les corps jusqu'à l'embarcadère. M. Jacob de Marre prononcera un discours d'adieu. (Lettre du P. Muller, 2 août 1896.)

M. le chanoine Le Vulgos. — Nous recommandons aux prières de nos confrères un prêtre du diocèse de Vannes, M. le chanoine Yves Le Vulgos, qui vient de succomber le 26 septembre, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Ce pieux ecclésiastique s'était montré, dès l'origine, un des zélés de l'œuvre des Noirs; il avait même eu le bonheur de recevoir chez lui le vénérable Père; et il était resté un des amis dévoués de la Congrégation, à laquelle il a procuré plusieurs vocations.

Bulletins. — Prière à nos confrères du Congo-Français, de l'Oubanghi et du Congo Portugais de nous envoyer leurs bulletins.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 6 septembre 1896.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Au sujet du costume des membres de la Congrégation. — Etablissement d'une Œuvre de Missionnaires en Irlande. — Nomination du Préfet apostolique du Bas-Niger. — Nominations. — Abandon de Saint-Mauront. — Avis : Correspondances et demandes de vœux. — **Sénégal** (*suite*). Fadioute. — Bathurst. — Carabane. — Ziguinchor. — Sédhiou. **Soudan.** Kayes. — Dinguira. — Kita. — **Nécrologie.** *Notice :* F. Roch. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des Communautés.**

MAISON-MÈRE

AU SUJET DU COSTUME DES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, Evêque titulaire d'Alinda,

Considérant que les deux derniers Chapitres Généraux ayant, dans un but de régularité et d'uniformité, établi des dispositions relatives au costume des membres de la Congrégation, et qu'il y a lieu de ne pas tarder davantage à se conformer à leurs vœux ;

Vu la Constitution 5, articles V, VI, VII ;

Suivant l'avis du Conseil général,

Décide :

ARTICLE PREMIER. — Le costume religieux des Pères et des Frères est maintenu tel qu'il est indiqué dans les Constitutions, avec les modifications en usage en divers pays pour la forme et la couleur, et déjà approuvées par la Maison-Mère.

ART. II. — Dans l'intérieur, les Pères sont autorisés à porter le camail, comme il avait été réglé dans le Chapitre général de 1892.

La forme douillette, simple et sans col de velours, peut être substituée à la houppe.

ART. III. — Les Frères, outre leur costume religieux ordinaire, peuvent avoir, suivant les besoins, un costume de travail et un costume de sortie.

A leur costume religieux, ils sont autorisés à ajouter, dans les pays où l'hiver est rigoureux, une pèlerine longue à col rabattu. (1)

Le costume de travail est à déterminer dans chaque province, en égard aux pays, aux professions et aux circonstances; mais il doit toujours être modeste, simple et convenable.

Pour les sorties et les commissions où l'habit religieux ne conviendrait pas, le costume se composera d'un paletot et d'un pantalon, d'un gilet fermé et d'un chapeau ordinaire; le tout de couleur foncée et de forme unique, à déterminer dans chaque province. Ce costume de sortie ne doit d'ailleurs être porté que par nécessité et sur avis du Supérieur local.

Paris, le 25 octobre 1896,

A. LE ROY, *sup. gén., év. tit. d'Alinda.*

ÉTABLISSEMENT D'UNE ŒUVRE DE MISSIONNAIRES EN IRLANDE

Le supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, évêque titulaire d'Alinda,

Considérant l'avantage que présenterait une œuvre de missionnaires pour le bien du peuple en Irlande, le recrutement des vocations et la prospérité de nos œuvres;

Sur la demande du R. P. Botrel, provincial, et suivant l'avis du conseil général;

Vu la constitution 2, articles I, III, V, VI,

Décide :

Une résidence de missionnaires est établie à Blackrock, sous la direction du R. P. Provincial d'Irlande.

Paris, le 2 octobre 1896.

A. LE ROY, *sup. gén., év. tit. d'Alinda.*

(1) Ces pèlerines, pour plus d'uniformité, seront fournies par la Maison-Mère.

MISSION DU BAS-NIGER

NOMINATION COMME PRÉFET APOSTOLIQUE DU R. P. RELING

Sur la proposition du T. R. P. Général, la Sacrée Congrégation de la Propagande vient de nommer le R. P. Joseph-Marie Reling comme préfet apostolique de la mission du Bas-Niger, en remplacement du regretté P. Lutz, décédé à la fin de l'année dernière.

Voici la lettre écrite à ce sujet à Mgr Le Roy par Son Em. le cardinal Ledochowski.

Roma, li 10 ottobre 1896.

Illustrissime et reverendissime Domine,

Quamvis merito dolendum sit de obitu R. P. Josephi Lutz, qui multis annis Missioni Inferioris Niger laudabiliter præfuit, tamen solata est hæc S. Congregatio pro studio Amplitudinis Tuæ, ut citius dignus benemerentis viri successor inter alumnos tui Instituti seligeretur, et huic S. Congregationi præsentaretur. Quamobrem eadem S. Congregatio propositionem in tuis litteris diei 21 elapsi mensis sept. contentam excipiens, R. P. Josephum-M. Reling, in prædicta Missione sacrum ministerium excercentem, præfectum apostolicum Inferioris Niger renuntiavit, ipsique consuetas facultates et speciales etiam a te petitas concessit, ut ex adnexis documentis videre est. Rogo Ampl. Tuam ut documenta hæc omnia ad prædictum novum superiorem remittere velit, ipsumque nomine hujus S. Congnis vehementer hortari, ut collatum munus omni zelo suscipere et gerere studeat, sacramque hanc Congregationem de operibus Missionis frequenter certiolem facere non omittat.

Interim Deum rogo ut Te diu sospitet.

Amplitudinis Tuæ addictissimus servus,

M. Card. LEDOCHOWSKI, *præf.*

A., *Archiep. Larrissen, secr.*

Traduction.

Rome, le 10 octobre 1896.

Illustrissime et révérendissime Seigneur,

La mort du R. P. Joseph Lutz, qui a dirigé pendant plusieurs années, d'une manière digne d'éloges, la Mission du Bas-Niger, est assurément bien regrettable. Cependant la Sacrée Congrégation de la Propagande a été consolée par le zèle de Votre Grandeur à choisir

parmi les membres de votre Institut un digne successeur à ce missionnaire et à le lui présenter. Aussi, accueillant favorablement la proposition contenue dans vos lettres du 21 du mois dernier, elle a nommé le R. P. Reling préfet apostolique de la Mission du Bas-Niger, dans laquelle il a déjà exercé le saint ministère, et lui a accordé les facultés ordinaires, avec les pouvoirs spéciaux demandés par vous, comme vous le verrez par les documents joints à cette lettre.

Je prie Votre Grandeur de vouloir bien remettre tous ces documents au nouveau supérieur, et de l'exhorter vivement, au nom de cette Sacrée Congrégation, à s'attacher à remplir avec zèle la charge qui lui est confiée, et à ne pas manquer de lui rendre fréquemment compte des œuvres de la Mission.

Sur ce, je prie Dieu de vous conserver longtemps.

De Votre Grandeur le dévoué serviteur,

M. Card. LEDOCHOWSKI, *Préfet.*

A., *Arch. de Larrisse, Secrétaire.*

DÉCRET DE NOMINATION COMME PRÉFET APOSTOLIQUE

Decretum S. Congregationis de Propaganda Fide.

Referente infrascripto S. Congnis de Propaganda Fide Secretario, Sacra eadem Congregatio præfectum apostolicum Missionum Niger Inferioris ad suum beneplacitum declaravit R. P. Josephum M. Reling, Congnis S. Spiritus et Imm. Cordis Mariæ, cum auctoritate ea exercendi quæ ad earumdem Missionum regimen pertinent, juxta præscriptum decretorum Sacræ Congnis et facultatum eidem concessarum.

Datum Romæ ex Æd. dictæ S. Congnis, die 6 octobris 1896.

M. Card. LEDOCKOWSKI *Præf.*

A. *Archiep. Larrissen, Secret.*

Le R. P. Joseph-Marie Reling a été nommé, en même temps, par le T. R. P. Général, supérieur religieux des communautés du Bas-Niger.

NOMINATIONS

Par décision du T. R. Père, en date du 8 octobre, ont été nommés :

En France. — Sous-procureur général, à la Maison-Mère,

le P. Auguste Epinette, supérieur de la Communauté de Seyssinet ;

Supérieur de la Communauté de Seyssinet et directeur de l'œuvre des clercs, le P. Charles Heitz, précédemment supérieur du collège de Castelnaudary ;

Préfet du petit scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, le P. Julien Prono, revenu au commencement de l'année de la Martinique ;

Préfet du postulat des Frères de la même Communauté, le P. François Urien.

En Portugal. — Supérieur de la Communauté de Campo-Maior, où il a été envoyé pour cause de santé, le P. Joseph Schaller ;

Supérieur de la Communauté de Cintra, en remplacement du P. Schaller, le P. Auguste Labrousse ;

Supérieur de la Communauté du B. Fisher, à Ponta-Delgada (Açores), en remplacement du P. Xavier Schurrer, supérieur à Porto, le P. Louis Cancellà.

Au Pérou. — Supérieur de la Communauté de Lima, le P. Antoine Bourbonnais, à la place du P. Louis Friederich, supérieur intérimaire, rappelé en France.

ABANDON DE L'ŒUVRE DE SAINT-MAURONT

L'œuvre de Saint-Mauront avait été entreprise en 1885 sur les vives instances des pieuses bienfaitrices de notre maison de Merville, les demoiselles Loridan, qui désiraient consacrer leur propriété du Bois d'Estaires à l'éducation de pauvres orphelins. (*Bull.* t. IV, p. 84.) Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que cette œuvre était sans avenir, et, après quelques années d'essai, le Conseil décida son abandon, le 2 juillet 1892. Diverses difficultés firent cependant retarder l'exécution de cette mesure, que l'on vient enfin de réaliser. On a pu louer la propriété, et l'œuvre a été fermée au commencement du mois d'octobre.

AVIS AU SUJET DES CORRESPONDANCES

ET DES DEMANDES DE VŒUX

Correspondances. — Le *Bulletin* de septembre (n° 116, p. 219) a donné l'organisation de l'Administration générale; mais l'article II relatif à la correspondance administrative (la correspondance administrative est celle qui concerne la marche du personnel et des œuvres) ne paraît pas avoir été compris par tout le monde.

On réitère donc l'avis d'adresser cette correspondance — quant à l'adresse à mettre sur l'enveloppe — au Supérieur général lui-même, afin qu'il en prenne connaissance et indique au besoin le sens de la réponse.

Mais sur la lettre on doit mettre, à l'en-tête, le nom du secrétaire; c'est à lui que le correspondant écrit comme à son chargé d'affaires, et c'est à lui aussi de répondre conformément aux instructions du Supérieur général.

Demandes de vœux. — Assez souvent les membres qui ont à renouveler leurs vœux envoient directement leurs demandes à la Maison-Mère. Le Conseil ne pouvant, d'après les Constitutions, prendre de décision sans une information envoyée par les Supérieurs particuliers, on se trouve obligé de leur en référer.

On recommande donc aux Pères et aux Frères qui ont à renouveler leurs vœux de cinq ans ou qui désirent faire les vœux perpétuels, de remettre leurs lettres de demande à leur Supérieur, qui devra les envoyer à la Maison-Mère avec l'information requise par les Constitutions. C'est là, du reste, ce qu'avait réglé le T. R. P. Schwindenhammer dans l'une de ses circulaires aux Supérieurs. (Circ. n° 29, p. 44.)

Cette même règle s'applique à toute demande que les membres peuvent avoir à faire à la Maison-Mère, et sur laquelle les Supérieurs particuliers ont à donner leur avis, notamment aux demandes d'autorisation pour aller dans la famille, etc.

SÉNÉGAMBIE

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE FADIOUTE

MAI 1894. — SEPTEMBRE 1896.

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Fêtes. — 4. Visite de Monseigneur. —
5. Jardin.

1. — Au moment où a paru notre dernier *Bulletin*, le P. Guy-Grand se trouvait seul. Au mois de novembre dernier, le P. Pérès est venu lui tenir compagnie. Ce confrère a été depuis appelé à Ngazobil, et la communauté de Fadioute s'est trouvée de nouveau réduite à sa plus simple expression : un Père et l'enfant qui lui sert la messe. Aussi nos braves Sérères, qui ne manquent pas d'une pointe de malice, font-ils souvent des réflexions dans le genre de celle-ci : « Autrefois, quand il n'y avait qu'un petit nombre de chrétiens, dont les trois quarts ne connaissaient guère le chemin de l'église, nous avions deux Pères et un catéchiste; maintenant que tu n'arrives pas à faire assez de bancs et qu'il n'y aura bientôt plus de place à l'église, nous n'avons qu'un Père! »

2. — Depuis que nous sommes débarrassés des travaux matériels, la marche en avant de notre petite mission s'est accentuée d'une manière assez consolante. En 1895, le nombre des baptêmes solennels a dépassé la centaine, et nous avons eu soixante premières communions. Cette année, si le bon Dieu continue à bénir notre petit troupeau, nous avons l'espoir de voir augmenter encore et le nombre des baptêmes et celui des premières communions. Le jour de la fête de saint Joseph, soixante-dix-huit de nos néophytes ont reçu la confirmation à Ngazobil. Le nombre des communions pascales s'est élevé, en trois ans, de soixante-treize à deux cents. Malheureusement, le P. Guy-Grand, fatigué et débordé, ne peut plus suivre tout ce petit monde d'aussi près que par le passé.

3. — Parmi les circonstances qui ont provoqué et développé le mouvement en faveur de la religion, une des principales est, sans contredit, le bienveillant concours que nous ont prêté, à l'occasion de diverses fêtes, les confrères des communautés

voisines, surtout ceux de Ngazobil. Le P. Kunemann, supérieur du district, a présidé, l'année dernière, notre belle procession de la Fête-Dieu. Récemment encore, le dimanche du Bon-Pasteur, il chantait la messe et distribuait la communion à trente-six de nos enfants, qui s'approchaient pour la première fois de la sainte table. Le jour de notre fête patronale, Saint-François-Xavier, c'est le P. Messenger qui a chanté la messe, tandis que le P. Supérieur dirigeait le chant, exécuté, du reste, en grande partie par les séminaristes. Nous avons pu avoir ainsi de belles solennités, qui font une vive impression sur nos bons Noirs.

Le jour de la confirmation, nos jeunes chrétiens et chrétiennes ont été enthousiasmés des cérémonies et de l'accueil qu'ils ont reçu à Ngazobil. Aussi, au retour, se sont-ils fait, avec des mouchoirs aux couleurs voyantes, une sorte de bannière, et sont-ils rentrés au village en chantant et en dansant : c'est le complément obligé de toute fête sèrère, surtout, il faut bien le dire, quand le plat de riz a fait bonne contenance.

4. — Chaque année, Monseigneur, malgré ses nombreux travaux apostoliques, a daigné nous faire une petite visite à l'occasion de son passage à Joal. En 1895, c'était un dimanche, il est venu après le dîner et a assisté aux vêpres chantées par le R. P. Pascal qui l'accompagnait. Cette année, Sa Grandeur a préféré venir avant midi et a passé près d'une heure avec nous, temps suffisant pour saluer les Sœurs et voir le mur de clôture que nous venions de leur faire.

5. — Nous n'avons pu faire les honneurs de notre jardin, pour la bonne raison que nous n'en avons pas. Comme il faut aller chercher au-delà de la rivière un terrain plus ou moins favorable, avec de l'eau saumâtre, le résultat le plus net des essais tentés par le passé a été, ce qu'il était facile de prévoir, le vide dans l'église et une notable augmentation de dépenses. Aussi nous paraît-il préférable de nous occuper de la conversion de nos paroissiens et de recourir encore, pour avoir des légumes, à l'obligeance de nos confrères de Ngazobil.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE BATHURST

MAI 1894. — SEPTEMBRE 1896

1. Personnel. — 2. Ministère. Œuvres. — 3. Fêtes. — 4. Ecoles. Nombre. Education. — 5. Visites. — 6. Révolte des constables.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, il y a eu plusieurs changements dans le personnel. Sauf le P. Supérieur, tous les autres membres nous ont quittés successivement, soit pour raison de santé, soit pour aller là où l'obéissance les appelait. C'est ainsi qu'au mois d'août 1894 le cher F. Brandin, qui s'était dévoué depuis plusieurs années dans notre Mission à l'éducation des enfants, a été obligé de rentrer en Europe pour se remettre des fatigues d'un long séjour en Afrique. Il a été remplacé auprès des enfants au mois de septembre suivant par le F. Albert, qui n'a fait qu'une courte apparition de quinze jours parmi nous. Arrivé à l'époque où le climat est le plus malsain à Sainte-Marie, ce cher confrère n'y a pu tenir plus longtemps, et il est rentré en Europe au mois d'octobre suivant. Quelques mois plus tard, au mois de mars 1895, il fut remplacé à son tour par M. Keane, grand scolastique, et le F. Malachie. La même année, au mois de janvier, nous était arrivé le P. Fortemps, qui nous quitta à son tour au mois de juillet. Il a été remplacé par le P. Joseph Wieder, nouveau profès, qui vint à la fin de novembre 1895. Enfin, au commencement de ce mois, M. l'abbé Sébastien fut appelé à Ziguinchor, dans la Cazamance.

2. — L'exercice du saint ministère et l'éducation des enfants se partagent tout notre temps. Sainte-Marie compte près de deux mille chrétiens catholiques romains, car il faut ici faire la distinction de nos chrétiens d'avec les protestants anglicans et wesleyens. Si tous étaient bien fervents, deux Pères seraient loin de suffire, et nous aurions du travail pour cinq et plus; mais c'est précisément ce contact avec les protestants, surtout avec les Wesleyens et aussi quelque peu avec les mahométans, qui fait que beaucoup de nos chrétiens ne sont pas aussi fervents, pas aussi assidus qu'ils devraient l'être, et qu'on l'est dans d'autres Missions qui ne sont pas sous cette funeste influence. Il faut cependant reconnaître qu'il y en a un grand nombre qui sont fidèles à leurs devoirs. Beaucoup reçoivent les sacrements à toutes les grandes fêtes; plusieurs s'approchent

de la sainte table les premiers vendredis du mois et quelques-uns tous les dimanches.

Parmi les secours spirituels les plus efficaces, il faut remarquer les confréries; il y en a pour les hommes et pour les femmes, ainsi que pour les enfants. Ces derniers, les enfants de Marie, sont très fidèles à leur réunion hebdomadaire qui se fait tous les dimanches au pied de l'autel de la Sainte-Vierge. Ils sont fiers, les jours de fête, de porter le ruban et la médaille des enfants de Marie. Espérons que leur bonne Mère du ciel répandra à son tour sur eux ses meilleures bénédictions et les préservera de tant de dangers qui environnent nos jeunes gens une fois qu'ils sont sortis de l'école. Nous avons également érigé, au commencement de cette année, l'Association de la Sainte-Famille pour les familles chrétiennes. Une vingtaine de nos meilleures familles y ont été admises pour le commencement. Espérons que leur nombre augmentera peu à peu, car les bonnes familles, c'est tout notre espoir pour l'avenir.

3. — Conformément à nos constitutions, et vu aussi le milieu dans lequel nous nous trouvons, nous tenons à donner à nos fêtes toute la solennité possible. Notre orgue est pour cela un précieux auxiliaire, et plusieurs de nos jeunes gens savent assez bien en tirer parti. Nous ne manquons pas, les jours de grande fête, de chanter une grand'messe avec diacre et sous-diacre, quand nous sommes assez nombreux pour le faire. C'est ainsi que notre vieil autel de Chevilly voit encore de temps en temps un peu de la gloire de ses anciens jours et nous rappelle, à nous aussi, de doux souvenirs.

Durant la semaine sainte, nous faisons régulièrement tous les offices, matin et soir, et les fidèles y assistent en grand nombre, Mais parmi les jours les plus consolants, il faut compter le samedi saint et le samedi de la Pentecôte, où nous avons le bonheur de régénérer quelques adultes dans les eaux du baptême. En 1894, nous en avions 9; en 1895, 12, et en 1896, également 12. Au nombre des fêtes les plus solennelles, il faut compter la fête du Saint-Sacrement avec la procession. Deux reposoirs, l'un dans la cour d'un de nos chrétiens, l'autre à la maison sont préparés pour recevoir notre divin Maître. Les hérétiques, surtout les méthodistes qui ne croient à rien du tout, si ce n'est à leur sens propre, ne manquent pas de témoi-

gner autant qu'ils le peuvent leur mécontentement à l'occasion de cette procession. Nous continuons néanmoins à la faire chaque année avec le précieux concours de l'autorité militaire.

Un autre genre de ministère, c'est la visite des malades; quelquefois, de vieux païens se convertissent aux derniers moments. Sous ce rapport, l'arrivée récente d'un nouveau docteur irlandais et catholique nous sera d'un grand secours.

4. — Après le saint ministère, l'œuvre sans contredit la plus importante est celle de l'instruction et de l'éducation des enfants; puis vient leur placement après leur sortie de l'école. Nous avons en ce moment environ 150 garçons qui occupent la meilleure partie de la journée de leur maître. Ils ne manquent pas non plus de donner assez de souci au P. Supérieur, surtout à l'approche des examens où leurs succès n'ont pas été moins brillants ces deux dernières années que par le passé; M. l'inspecteur en est très satisfait. Malheureusement, le gouvernement de la colonie n'encourage pas beaucoup l'instruction et laisse aux éducateurs à peu près toute la charge.

Nous ne donnons pas moins de soin à l'instruction religieuse de ces enfants. Assistance quotidienne à la messe, catéchisme, classes de chant, rien n'est oublié; aussi sont-ils généralement très bons tant qu'ils sont à l'école. Malheureusement, après leur sortie, ils perdent un peu de cette simplicité première et, portés à imiter les autres, se mettent à vouloir prendre le grand genre, dépensant à s'habiller à l'européenne et à faire la vie tout ce qu'ils gagnent dans les bonnes situations que nous leur procurons. C'est à peine si quelques rares jeunes gens savent économiser quelque chose pour le moment où ils devront s'établir. Et voilà pourtant ce qu'il faudrait, car leurs parents ne s'en soucient guère pour la plupart. Aussi faut-il que nous dirigions tous nos efforts vers ce point.

5. — Avant de terminer ce *Bulletin*, mentionnons quelques visites. Celle qui nous est la plus agréable est toujours celle de Mgr Barthet, notre vénéré vicaire apostolique. La dernière fois, Sa Grandeur nous arriva le 19 juin 1895 et voulut bien passer trois à quatre semaines au milieu de nous. A l'occasion de la distribution des récompenses qui suivit les examens, nos enfants eurent le bonheur de voir Sa Grandeur présider cette petite fête; aussi firent-ils tous leurs efforts pour la divertir par la représentation

d'une petite pièce dramatique et la récitation de quelques morceaux humoristiques. Inutile d'ajouter que la fanfare y joignit ses plus beaux accords. Durant le même séjour parmi nous, Monseigneur a administré le sacrement de confirmation à 78 personnes.

Signalons encore en passant quelques autres visites qui vinrent rompre la monotonie de notre genre de vie. Ce furent, en octobre 1894, les PP. Rémont et Moysan, bien contents, surtout le P. Rémont, épuisé de fatigue, de passer quelques heures dans notre communauté; en mars 1896, le P. Gabriel se rendant de Sedhiou à Saint-Louis, passa également quelques jours au milieu de nous: enfin, au commencement du mois de mars de cette année, ce fut le P. Sébire qui nous réjouit de sa présence au retour de son voyage en Cazamance.

Remarquons en outre que les missionnaires d'autres congrégations sont également heureux de mettre pied à terre dans notre Mission, lors de leur passage à Bathurst, et de recevoir notre hospitalité que nous leur donnons toujours de bon cœur.

7. — On a parlé, à la fin de l'année dernière, d'une espèce de sédition. En effet, il y a eu des rixes entre les constables et les soldats... et on a fini par renvoyer de la colonie tous les soldats, ne gardant que les policemen pour le service de la ville.

COMMUNAUTÉ DES SS. PIERRE ET PAUL, A CARABANE

MAI 1894. — SEPTEMBRE 1896

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Ecole. — 4. Offices et fêtes. — 5. Constructions. — 6. Santé. Visite de villages. Résultats du saint ministère.

1. Depuis le dernier *Bulletin* (mars 1894), trois Pères se sont succédé dans notre petite communauté, apportant chacun son large contingent d'activité, de dévouement et de souffrance. Ce fut d'abord le P. Gaillard, qui s'y dévoua pendant près de six mois; il eut à supporter, avec le labeur de l'apostolat et les privations qui sont le privilège de toute station éloignée, l'isolement. La maladie ne manqua pas de venir le visiter, ce qui l'obligea de rentrer à Thiès.

Le P. Pawlas vint continuer l'œuvre du P. Gaillard, secondé par le P. Ferrérol (17 novembre 1894). Au commencement de

janvier (1896), le P. Pawlas quittait cette mission qu'il avait faite sienne par l'élan nouveau qu'il lui avait donné, le divin Maître l'appelant inopinément sur le rocher de Gorée. En même temps que le P. Pawlas recevait cette obédience, Monseigneur nous envoyait le P. Wintz pour s'occuper de l'école et du matériel; mais, depuis son arrivée, le bon Père a cumulé plus d'une fois tous les emplois, le P. Ferrérol ayant dû s'absenter pour différentes installations. Le personnel se compose maintenant des PP. Ferrérol et Wintz, et d'un catéchiste qui seconde ce dernier pour l'école.

2. — C'est avec un sentiment de joie et de grande reconnaissance envers le divin Maître, que nous constatons combien il a daigné bénir cette modeste station, malgré les difficultés et les obstacles de toutes sortes. Il a fallu faire bien des pas dans le sable mouvant de Carabane, courir les places publiques, les rues et les carrefours, s'enfoncer jusque dans le fond des cases; mais ces pas n'ont pas été perdus, et s'il en est qui, comme dans l'Évangile, ont décliné l'invitation, un si grand nombre d'autres ont répondu à l'invitation du divin Maître, que notre local est devenu insuffisant.

Pendant ces trois dernières années, nous avons eu la consolation de voir tous les garçons et tous les jeunes gens, à l'exception des musulmans, recevoir le baptême; depuis, la presque totalité ne nous a donné que des consolations, grâce à la réception fréquente des sacrements. En dehors de la jeunesse de Carabane, en multipliant le catéchisme à toute heure de la journée, nous avons pu baptiser un bon nombre de jeunes gens du Fogni, qui étaient venus chercher du travail dans les factoreries. Une fois baptisés, le grand travail qui nous incomrait, c'était de les former aux pratiques chrétiennes. Très heureux d'assister à la messe, à la prière du soir même, tous les jours de la semaine, ils s'autorisaient du moindre prétexte, du moindre désir des parents, pour s'absenter le dimanche et exécuter toutes sortes de travaux. Les luttes, qui ont lieu ici deux fois par an entre jeunes gens de différents villages, devaient primer l'assistance à la messe. Le fétiche, sans être en grand crédit à Carabane, est cependant très goûté à cause de l'accompagnement de vin de palme que l'on apporte dans les bosquets sacrés; aussi avons-nous dû palabrer contre ces abus.

Quoique toutes ces difficultés n'aient pas cessé, la situation s'est bien améliorée : la loi du dimanche est beaucoup mieux comprise et mieux observée. Nos chrétiens, qui travaillent en ce moment leurs champs de riz, à deux heures et deux heures et demie d'ici, n'ont guère manqué de rentrer le dimanche. Les luttes sont moins fréquentes, et ceux que le point d'honneur y attire n'acceptent qu'en dehors du dimanche; c'est ainsi que, cette année, dans un village voisin, les luttes, qui durent généralement trois jours, furent clôturées le deuxième jour, car nos jeunes gens refusèrent d'y rester pour le dimanche. Dans le grand village de Canioute, le sorcier avait fixé ces mêmes luttes pour le jour de Noël; mais il n'y en eut que trois à s'y rendre.

Outre les résultats mentionnés ci-dessus, nous avons réussi à faire quelques mariages et à établir un petit noyau de familles chrétiennes; daigne la divine Miséricorde les faire grandir!

Les changements fréquents de personnel, le besoin de suivre ces jeunes néophytes, et surtout le manque de Sœurs, ne nous avaient guère permis de nous occuper efficacement des filles. Ajoutons que ces pauvres enfants, fascinées par les œuvres des Européens et des musulmans, tombaient à la première embûche qu'elles rencontraient, lorsqu'elles ne cherchaient pas leur chute elles-mêmes; et les vieilles, qui voyaient dans ces enfants un objet de lucre, les préparaient de longue main à cette triste issue. Tout cela nous obligeait d'être réservé avant de les baptiser. Heureusement, la grâce du bon Dieu semble ouvrir pour elles une voie nouvelle. L'abandon et la misère où se trouvent aujourd'hui quelques-unes de leurs compagnes, la déchéance des musulmans depuis que les Compagnies les ont remerciés, tout cela a incliné ces jeunes personnes vers le mariage chrétien que nous nous appliquons à leur faire comprendre. Aussi, depuis quelque temps, le catéchisme des filles est-il mieux suivi, et à Pâques, un certain nombre ont pu recevoir le baptême, pendant que d'autres ont fait leur première communion.

Dans notre ministère, l'emploi de la pharmacie n'a pas été étranger au succès : le P. Pawlas s'était acquis un grand renom toujours justifié par le succès. Sur six cas de fièvre bilieuse hématurique que le cher Père a soignés, il a obtenu, chaque

fois, une prompte guérison par le procédé du docteur Collin, que nous avons eu pendant une année.

3. — L'œuvre de l'école, en dehors de son bon côté patriotique, entre, pour une grande part, dans le succès et dans l'avenir de notre petite station; elle compte 70 élèves, tous externes; outre que cela soulage singulièrement notre pauvre caisse, déjà si misérable, le grand air de liberté qu'ils respirent, le peu de modifications qu'ils subissent dans leur genre de vie, tout cela remplace efficacement les avantages de la vie d'agglomération et donne aux actes qu'ils accomplissent le mérite de la spontanéité. Presque tous comprennent le français et un grand nombre le parlent. La colonie entretient ici un instituteur laïque, dont la fonction consiste à toucher 1800 francs et à créer des embarras à notre école; malgré tout, il a droit à notre reconnaissance, car il la débarrasse des quelques musulmans qui ne pourraient que nous gêner.

4. — Nos offices et nos réunions sont bien suivis. La sainte messe, même les jours de la semaine, réunit une assistance nombreuse, et la prière du soir, en dehors des enfants de la classe qui y sont très assidus, compte toujours un grand nombre de jeunes gens et de grandes personnes, qui représentent dignement notre chrétienté. Les dimanches, malgré la nombreuse assistance à la première messe, la chapelle reste toujours trop petite pour la grand'messe.

Nous nous efforçons toujours de rehausser le plus possible l'éclat de nos grandes fêtes : ornementation, chant, cantiques, tout est mis à contribution, et, grâce au dévouement du P. Wintz, tout réussit à merveille. Malheureusement, l'exiguïté du local ne nous permet pas de donner à nos cérémonies toute l'ampleur que nous voudrions y voir; ces jours-là, l'affluence encombre tous les abords de notre sacristie, et on ne peut se réserver que juste la place nécessaire au prêtre pour célébrer la sainte messe. Cependant, malgré cet entassement, bon nombre d'assistants ne peuvent satisfaire leur dévotion qu'à travers les fenêtres. En dehors de l'éclat extérieur, ces jours de fête réunissent toujours de quarante à cinquante personnes au banquet eucharistique, parmi lesquelles bon nombre de jeunes gens de 20 à 21 ans.

Pour satisfaire la dévotion de nos chrétiens et nous con-

former en même temps à l'esprit de l'Eglise, nous avons établi la messe de minuit ; mais, en 1894, un certain nombre d'Européens s'y tinrent fort mal, ce qui détermina le P. Pawlas à la supprimer en 1895 ; cependant, pour ne pas priver nos chrétiens des douces émotions que procure la célébration de nos saints mystères, pendant cette nuit de Noël, on chanta solennellement la messe de l'aurore, à 4 heures du matin. Tous nos fidèles y assistèrent avec beaucoup de recueillement.

La Fête-Dieu est, chaque année, pour le Dieu de l'Eucharistie, un sujet touchant de consolation et de triomphe. Ce jour-là, tout Carabane est sur pied, et en portant Notre Divin Sauveur, au milieu des rues pavoisées de branches de palmiers et tapissées de pagnes aux riches couleurs, le missionnaire croit assister à l'entrée triomphale de Jésus-Christ à Jérusalem.

5. — Notre maison qui passait dans tout le Sénégal pour un phénomène, vient de subir une importante modification. Elle se composait, autrefois, d'un rez-de-chaussée dont les murs étaient formés par une palissade de bambous, soutenue par des piquets en bois du pays ; mais, outre qu'elle était envahie par l'eau à la saison des pluies, elle était insuffisante pour les besoins du missionnaire.

Aussitôt, une main hardie autant qu'économe résolut, sans rien renverser, de suspendre un étage en briques sur les faibles parois de bambous ; tout réussit à merveille et, pendant plus de douze ans, la maison de Carabane défia les quolibets des gens moqueurs. Mais ce qu'elle ne put défier ni braver fut le travail destructeur des ans. Notre étage nous annonçait, par des fentes multipliées et un affaissement général, que notre élévation était précaire et que nous allions descendre au rez-de-chaussée autrement que par l'escalier. Grâce à un petit subside que Monseigneur voulut bien nous accorder, en juin dernier, on se mit aussitôt à l'œuvre ; on renversa délicatement tous les bambous qui, las de porter un si lourd fardeau, s'affaissèrent d'eux-mêmes et on laissa l'étage se reposer sur quelques piquets de palétuviers, à la garde de nos patrons saint Pierre et saint Paul. Le P. Ferrérol se rendit à la forêt avec quelques jeunes gens de bonne volonté pour chercher des roniers pleins, afin de soutenir la galerie qui entoure la maison, pendant que les maçons élevaient les murs du rez-de-chaussée. Malgré son aspect modeste,

notre maison a gagné dans ces réparations un air de gaieté et de propreté qui satisfait la vue. Voilà donc les missionnaires logés, mais à quand le bon Dieu ?

Nous ne devons pas oublier non plus de mentionner l'installation d'un jardin qui nous a coûté beaucoup de peines et de fatigues, car il a fallu chercher la terre en dehors de l'île, mais nous sommes amplement dédommagés par les précieux services qu'il nous rend, pendant plus de six mois ; ce jardin est une véritable fortune pour nous.

6. — Depuis le retour de France des PP. Pawlas et Ferrérol, la fièvre s'est contentée de faire payer le tribut à ce dernier par un accès bilieux hématurique, qui lui demanda un mois de convalescence au Sénégal. En dehors de cet accident, nos santés se sont maintenues autant qu'elles peuvent se maintenir en Afrique.

Nous profitons toujours des quelques journées de répit que nous laisse le ministère de Carabane pour aller visiter les nombreux villages diolas qui nous environnent et préparer les voies au Bon Pasteur, afin que lorsqu'il daignera se manifester à eux, ils se rangent sous sa houlette. Cette population qui est laborieuse, douce et de mœurs simples, se trouve groupée par grands villages au bord des criques, et elle nous paraît mûre pour la parole de Dieu.

L'éloignement et par-dessus tout la difficulté des communications tenaient les confrères de la Cazamance dans un isolement à peu près complet. En dehors des retraites de règle que l'on devait faire à Dakar, il fallait la rencontre fortuite d'une bilieuse hématurique pour jouir un peu de la compagnie des confrères du Sénégal. Nous avons vu, cette année, s'ouvrir une ère nouvelle : c'est d'abord le P. Amann, qui est venu, après la retraite, nous apporter les avis et les encouragements de Sa Grandeur, et en même temps décider l'installation de l'ermitage d'Elinkine. Le bon Père a bien voulu revenir encore après Pâques, malgré ses nombreuses occupations. Peu après la première visite du P. Amann, le P. Sébire, qui a fait un long séjour dans la rivière pour remplir une importante mission que le gouverneur général lui avait confiée, est resté quelques jours avec nous, et les circonstances nous ont même favorisés en prolongeant son séjour au milieu de nous. Le P. Tisserand a bien voulu aussi profiter d'un peu de répit, après avoir préparé

la première communion de Dakar, pour nous procurer une visite aussi agréable qu'inattendue.

Voici le résultat de notre ministère pendant ces dernières années :

	1894	1895	1896 (1)
Baptêmes.	30	40	65
Confirmations.	30	»	»
Premières communions.	»	12	36
Mariages.	1	4	2
Enterrements.. . . .	17	3	10
Communions pascales.	60	72	100

COMMUNAUTÉ DE ZIGUINCHOR

JUIN 1894. — SEPTEMBRE 1896

1. Personnel. Ministère. Obstacles. — 2. Orgueil des Noirs portugais. Mépris du travail. — 3. Visites.

1. — La communauté de Ziguinchor se compose en ce moment du P. Ropars, supérieur et économiste, et de M. l'abbé Sébastien, prêtre indigène, chargé de l'école et missionnaire. Nous faisons beaucoup de baptêmes, quelques premières communions, mais très peu de mariages, dans un village où il y a plus de mille chrétiens.

Les obstacles qui nous empêchent de réussir davantage au milieu de cette population, sont, principalement, l'ignorance, l'orgueil et la paresse. L'ignorance est due à l'état de servage dans lequel se trouvait presque tout ce village. En effet, jusqu'à l'abolition de l'esclavage, il n'y avait ici que trois ou quatre familles descendantes des Portugais. Chacune de ces familles avait beaucoup d'esclaves et en faisait ce qu'elle voulait. Il n'y avait point de missionnaire à poste fixe, mais il venait de temps à autre faire une tournée apostolique en Cazamance, surtout à Ziguinchor, qui n'est possession française que depuis 1888.

Que se passait-il alors? Les grands chefs d'esclaves faisaient presque tous baptiser leurs enfants et, souvent même, un certain

(1) Jusqu'au 1^{er} juillet.

nombre d'esclaves. Le missionnaire, étant vraiment pauvre, était, paraît-il, autorisé par son évêque à percevoir une petite rétribution pour pouvoir se suffire. Quand on apprenait que le *Padre* arrivait, on s'empressait d'aller visiter la basse-cour, pour savoir combien on pourrait faire de baptêmes pour telle ou telle fête. Au jour fixé, on donnait qui une chèvre, qui un porc, qui un pauvre poulet, chacun d'après ses moyens. Voilà pourquoi nous avons ici quantité de personnes baptisées, mais d'une ignorance crasse. Quand on leur parle du mariage chrétien, il y en a qui nous répondent qu'en France les choses doivent se passer comme ici, puisque presque tous les Européens de la Casamance se marient comme eux (*sic*).

2. — Les personnes du village se donnent le nom de blancs, tandis qu'ils appellent leurs voisins des sauvages. Si on leur demande pourquoi ils appellent ainsi les Diolas, ils répondent que les Diolas ne portent que le *kafoul* (pagne), tandis que la noblesse de Ziguinchor porte *calca* (pantalon). Tout le monde ici veut bien faire travailler les Diolas, mais travailler avec eux, jamais : ce serait se déshonorer devant tout le village. On travaille environ quatre mois, c'est-à-dire depuis le mois de juin jusqu'en octobre. La seule nourriture du pays, c'est le riz, qu'on sème en juillet, qu'on transplante en août pour être récolté en décembre et en janvier. Les femmes font la récolte du riz pendant que les hommes vont à la chasse ou à la pêche. En somme, ces pauvres Noirs n'ont pas de besoins, puisqu'ils se contentent souvent d'un peu de riz cuit à l'eau.

Les enfants se montrent assez souples, assez attachés au Missionnaire, mais parmi ceux qui savent lire un peu le portugais, on voit paraître parfois un esprit d'orgueil qui fait pitié.

3. — Avant de terminer ce *Bulletin*, rappelons ici les visites des PP. Amann, Sébire et Tisserand.

Le P. Amann, chargé par Sa Grandeur, Mgr Barthet, des constructions en Cazamance, nous a fait construire une très belle école de garçons en quelques semaines.

Le P. Sébire est venu dernièrement faire une tournée scientifique. En effet, nos grandes forêts cachent et cacheront longtemps encore de grands secrets. Tout en s'occupant de sa Mission, ce bon Père a trouvé moyen de faire en Cazamance un bon nombre de baptêmes.

Dernièrement, un vapeur de la Compagnie française nous amenait le bon P. Tisserand. Malheureusement, il ne put passer que quelques jours au milieu de nous.

C'est lorsqu'on est, comme nous, loin des confrères, qu'on aime à redire le *Quam bonum et quam jucundum...*

SOUDAN

COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT, A KAYES

JUIN 1894. — SEPTEMBRE 1896

1. Personnel. — 2. Presbytère. — 3. Cession de terrain. — 4. Puits, jardin. — 5. Ministère auprès des Européens et de nos enfants. — 6. Offices religieux. — 7. Fête de Pâques. — 8. Passage des Pères Blancs. — 9. M. Gardet et M. de Trentinian.

1. — Lorsque parut le dernier *Bulletin*, la communauté de Kayes se composait des PP. Tranquilli et Allègre. A la fin d'octobre 1894, le P. Allègre reçut son obédience pour Kita et fut remplacé par le P. Cros. Au mois d'août 1895, le P. Tranquilli rentra en France avec la pensée de n'y passer que trois mois. Mais au moment où il se disposait à reprendre le chemin de sa Mission, il fut atteint d'une violente attaque de rhumatisme qui le retint au lit pendant plus de six semaines. Pour comble de malheur, une pleurésie fort grave succéda aux rhumatismes et mit le pauvre Père dans l'impossibilité absolue de songer à un retour immédiat. Heureusement que les eaux de Bourbonne-les-Bains et un repos prolongé lui ont rendu la santé nécessaire pour entreprendre une nouvelle campagne au Soudan, où il est rentré récemment.

Deux mois après le départ du P. Tranquilli, le P. Cros, à la suite d'un accès de fièvre bilieuse hématurique qui faillit l'emporter, dut quitter définitivement le Soudan et fut remplacé par le P. Patry, de la communauté de Dinguira. Ce cher confrère a occupé le poste de Kayes, en attendant le retour du P. Tranquilli.

2. — Depuis la fondation de la communauté du Saint-Esprit, les missionnaires habitaient une case construite en briques séchées au soleil et couverte en chaume. Lorsque Kayes fut

érigé en paroisse, le ministre des colonies ordonna d'élever pour le curé un pavillon qui pût servir de presbytère. Contrairement à notre attente, le gouverneur, M. Grodet, non seulement ne mit aucun obstacle à l'exécution des ordres ministériels, mais encore il fit cesser, par sa haute autorité, une certaine opposition que l'administration de l'artillerie, chargée des constructions, semblait vouloir opposer à l'exécution de ce travail.

Commencé en mai, notre nouveau logement nous fut livré vers la fin du mois d'août 1894. Il en était temps, car notre vieille case tombait littéralement en ruines, et ne nous offrait même plus un abri suffisant contre les pluies diluviennes de l'hivernage.

3. — En même temps qu'il décidait la construction du presbytère, M. le gouverneur nous accordait une double concession de terrain de 60 mètres de côté chacune, mais d'un seul tenant. La première de ces concessions entoure le presbytère et appartient à l'État, comme le presbytère lui-même. La seconde appartient à la Mission qui peut en disposer comme elle l'entend. A ceux de nos confrères qui seraient tentés de trouver bien mesquines ces deux concessions, nous ferons observer, d'abord qu'elles sont plus que suffisantes pour nous et ensuite que leur belle situation sur le plateau qui domine la ville de Kayes, leur donnera une grande valeur, le jour où tous les établissements de l'État seront transportés en cet endroit.

4. — Nous avons donc un terrain susceptible d'être transformé en un magnifique jardin ; mais pour cela il nous fallait de l'eau, beaucoup d'eau. Or, notre concession se trouve à 1 bon kilomètre du fleuve, et l'eau que nous fournit l'hôpital suffit à peine à nos usages domestiques. Que faire ? L'idée nous vint de faire creuser un puits. L'entreprise était hardie, car tentée déjà à plusieurs reprises et notamment par le général Archinard, lorsqu'il était commandant supérieur du Soudan, elle avait toujours piteusement échoué. Nous nous mîmes résolument à l'œuvre, et au bout de treize jours d'un travail acharné, par 17 mètres de profondeur, nous eûmes la chance, presque inespérée, de rencontrer le précieux liquide. Grâce à cette eau, conquise en somme à bien bon marché, nous avons actuellement un verger plein de promesses et un jardin qui depuis deux ans nous donne la plupart des légumes d'Europe. Mais, chose plus

précieuse encore, en ce torride climat, nous aurons bientôt des fromagers, des flamboyants, des caïcédras assez grands pour nous mettre à l'abri des ardeurs d'un soleil implacable.

5. — Ces travaux d'installation ne nous ont pas absorbés au point de nous faire oublier ou même négliger les travaux du saint ministère. La ville de Kayes, il est vrai, nous offre fort peu de chose à faire. Nos confrères qui travaillent en pays musulman savent le peu de prise qu'offrent au missionnaire les adeptes de Mahomet. Or la ville de Kayes n'est guère peuplée que de musulmans. Il y a bien quelques ouvriers venus de Gorée et d'autres chrétiens du bas Sénégal. Mais les pauvres gens ou bien ont oublié les promesses de leur baptême, s'ils ne les ont pas complètement abjurées, ou bien se trouvent dans l'impossibilité de pratiquer leur religion, obligés qu'ils sont de travailler les dimanches et jours de fêtes dans les ateliers de l'État. Quant aux Européens *en général*, il vaut mieux ne pas en parler; on comprendra facilement notre réserve. Nous disons à dessein *en général*, car, ici comme ailleurs, Dieu s'est choisi des hommes d'élite, qui le servent avec un courage d'autant plus méritoire qu'ils sont loin de trouver des encouragements autour d'eux. Nous avons du moins cette consolation de nous voir toujours accueillis avec empressement, lorsque l'impitoyable climat de nos régions cloue nos malheureux compatriotes sur un des pauvres lits de notre hôpital militaire. Il est bien rare alors que les soins dévoués des Sœurs, les bonnes paroles du missionnaire ne fassent accepter les consolations de la religion à ces pauvres soldats, plutôt entraînés que foncièrement mauvais. C'est surtout auprès de nos enfants que s'exerce notre ministère. Classe, catéchisme, travaux de toute sorte : voilà notre occupation auprès d'eux. Nous avons dû garder chez les Sœurs de l'hôpital les 20 à 25 jeunes filles qu'élève la Mission. Après une instruction qui n'a pas duré moins de quinze mois, le P. Tranquilli, avant de s'embarquer pour la France, a eu le bonheur de conférer le saint baptême à une dizaine d'entre elles, venues de tous les coins du Soudan, de Tombouctou, du Ouassoulou, du Tharon, du pays de Tiéba, du Fouta-Djallon, etc. En ce moment, ces enfants se trouvent à Dinguirea, sous la direction de trois Sœurs de Saint-Joseph. Espérons que nos garçons, lorsqu'ils seront en âge de se marier,

se choisiront parmi elles des épouses, et seront ainsi les prémices de notre premier village chrétien.

6. — M. Grodet avait déclaré au P. Tranquilli qu'il trouvait superflu de construire à Kayes une église, « *pour des gens qui n'allaient à la messe à Noël que pour donner prétexte à réveillon, et à Pâques que pour faire plaisir aux bonnes Sœurs* ». A défaut d'église, c'est donc dans une des pièces du rez-de-chaussée de la maison des Sœurs que s'accomplissent, avec un appareil plus que modeste, toutes les cérémonies du culte. Malgré son exigüité, elle est encore trop grande, notre petite chapelle, pour le nombre de ceux qui la fréquentent. Il faut bien se rendre compte, en effet, que la messe se dit à plus de 1 kilomètre et demi de la ville, et que pour monter à l'hôpital à pied, à l'heure de la messe, c'est-à-dire au moment où le soleil est déjà assez haut sur l'horizon pour embraser l'atmosphère, il faudrait une bonne volonté dont peu de chrétiens, même en Europe, se sentiraient capables, à plus forte raison, nos tièdes paroissiens.

7. — Le jour de Pâques, du moins, nous avons voulu mettre la messe à la portée de tout le monde. Nous avons profité pour cela de l'absence de M. Grodet, alors en tournée dans la colonie.

Le commandant supérieur des troupes, M. le colonel Comte, s'est empressé de mettre à notre disposition un vaste local situé au centre même de la ville. C'est un vaste hangar tout encombré de caisses de vin. Sous l'active direction du commissaire aux approvisionnements, ancien élève des Jésuites, ces caisses, comme sous la baguette d'un magicien, se transforment en murs fort bien alignés, percés de portes et de fenêtres. Les plus riches étoffes du magasin général, des feuilles de palmiers, des fleurs de flamboyant, des trophées de drapeaux, forment une parure aussi fraîche qu'agréable à l'œil. La cloche du magasin, habituée, jusque-là, à appeler les bofs à la ration, se transforme pour la circonstance... en bourdon de cathédrale. A son appel, les places réservées aux officiers sont occupées au grand complet; les notables négociants de Kayes ont aussi répondu à notre appel. Au fond de la vaste nef, sous-officiers et soldats se pressent, debout, et témoignent par leur tenue respectueuse des sentiments religieux que ni la vie de la caserne, ni la vie plus libre encore de la brousse n'ont réussi à détruire. La popu-

lation indigène elle-même, poussée par la curiosité, emplit la cour et s'étouffe aux portes et aux fenêtres. La messe solennelle se célèbre au milieu du plus religieux silence. Ce fut un bien beau moment que celui où le colonel, commandant supérieur des troupes, se détachant du groupe d'officiers qu'il présidait, vint s'agenouiller au pied de l'humble autel pour y faire publiquement ses pâques. Certes, les consolations ne sont pas le lot ordinaire du curé de Kayes ; mais à ce spectacle le pauvre missionnaire eut une preuve de plus de l'aimable attention que met la Providence à faire oublier pour un moment les rudes peines d'un ministère infructueux.

8. — Depuis que Tombouctou est tombé aux mains des Français, son vaste territoire a été reconnu par une pièce officielle de la Sacrée-Congrégation de la Propagande, comme faisant partie de la Préfecture apostolique du Sahara, administrée par Mgr Toulotte. Pour se rendre dans leur Mission, les Pères Blancs sont obligés de remonter le Sénégal, et de s'arrêter à Kayes pour organiser leur convoi. Naturellement c'est chez nous que ces braves Pères reçoivent l'hospitalité. C'est ainsi que leur première caravane, conduite par le R. P. Hacquard, a séjourné une douzaine de jours dans notre communauté, en février 1895. Une seconde caravane, composée de cinq membres, s'y est aussi arrêtée trois semaines, en octobre dernier. Et il en sera de même à l'avenir, à moins que ces religieux n'établissent une procure à Kayes, comme ils l'ont fait à Zanzibar pour leur Mission des grands lacs. Nous savons combien les Pères d'Alger ont été touchés de notre cordiale hospitalité, par les remerciements qu'en a reçus le P. Tranquilli, pendant son séjour à Rome, et du Cardinal préfet de la Propagande et de la procure des Pères Blancs.

9. — Nos confrères sont trop bien au courant des mauvais procédés de M. Grodet envers la Mission du Soudan pour qu'il soit utile d'y revenir dans ce *Bulletin*.

Kayes a d'ailleurs été moins atteint que Kita et Dingira par les mesures vexatoires de notre ex-gouverneur. Comme pour nous faire oublier le passé, l'aimable Providence nous a donné dans la personne de M. le colonel de Trentinian, un protecteur et un ami. Malheureusement dans six mois, notre excellent gouverneur reprendra le chemin de la France, probablement

sans idée de retour, et peut-être son successeur, surtout si c'est un civil, nous fera-t-il revoir les mauvais jours d'autrefois. Nous prions et faisons prier avec ferveur pour que Dieu éloigne de nous ce malheur (1).

COMMUNAUTÉ DE DINGUIRA

AOÛT 1894. — SEPTEMBRE 1896

1. Constructions. — 2. Personnel, maladies, changements. — 3. Arrivée des Sœurs, installation. — 4. Nombre des enfants, esclavage au Soudan, catéchismes, baptêmes. — 5. Ministère extérieur, obstacles à l'évangélisation, circoncision. — 6. Visites.

1. — Quand a paru le premier Bulletin de la mission de Dinguira (août 1894), celle-ci comptait à peine quelques mois d'existence.

On se rappelle que la fondation de cette œuvre est due à la bienveillance et aux libéralités de Son Em. le Cardinal Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande. Trois années ne se sont pas encore écoulées depuis la pose de la première pierre et déjà le visiteur tout émerveillé croit que rien n'y manque.

De novembre 1893 à novembre 1894, nous avons construit une maison à étage, avec double galerie, de 16 mètres de long, pour les missionnaires, et une habitation, en maçonnerie, de 20 mètres de long sur 6 de large et 3 de haut, pour les enfants.

De novembre 1894 à novembre 1895, nos travaux se bornèrent à une chapelle provisoire faisant pendant au bâtiment des enfants et formant l'aile droite de l'établissement, s'ouvrant en éventail. Quelques travaux de moindre importance furent encore accomplis durant le cours de ces deux années, tels que cuisine, poulailler, magasin à mil, etc. Enfin, de novembre 1895 à mars 1896, on vit s'élever avec rapidité un joli petit pavillon destiné aux Sœurs.

Ce nouvel établissement comprend : une maison de 13 mètres de long, à étage, avec double galerie, pour les Sœurs, et deux petits bâtiments de 10 mètres de long chacun, adossés, suivant un plan régulier, aux deux pignons de la maison, pour les filles.

Nos installations seront complétées, nous l'espérons, dans

(1) Les journaux annoncent que le colonel de Trentinian est reparti pour le Soudan le 20 octobre.

peu de temps, par la construction d'une belle église dédiée à Notre-Dame de la Merci. Mgr Barthet, en effet, vient de nous autoriser à la commencer.

La découverte d'une immense carrière de calcaire, à 900 mètres de la mission, nous fait espérer, si nous réussissons à faire de la bonne chaux, que non seulement nous pourrons réaliser quelques bénéfiques, mais que dorénavant toutes nos constructions seront maçonnées à la pierre et à la chaux.

2. — Le personnel qui devait présider à la fondation de l'œuvre de Dinguira se trouvait fort restreint dès le début. Il se composait du P. Bouges, chargé des constructions et des enfants au nombre d'une vingtaine; du F. Marie-Abel, jardinier, agriculteur et maître d'école; du F. Stanislas, menuisier.

Ajoutons, toutefois, que le P. Tranquilli, curé de Kayes, nous aidait de tout son pouvoir, autant que les circonstances le lui permettaient.

Au mois de juillet 1894, le F. Stanislas, sans être atteint d'aucune maladie grave, dut néanmoins quitter le Soudan. Agé seulement de 22 ans et d'une constitution peu robuste, ses forces s'affaiblissaient de jour en jour et, d'après l'avis des médecins, il n'aurait pas résisté longtemps.

Malgré les sollicitudes et les tracasseries du présent, nous vivions cependant d'espoir, car Mgr Barthet ne perdait pas un seul instant de vue notre situation, et nous avait promis un renfort considérable pour la fin de l'année 1894. Ce renfort, tant désiré, nous arrivait, en effet, le 27 octobre; il se composait du P. Patry, du F. Isaac et du F. Amand.

Pour les nouveaux venus, il y a la période dite d'acclimatation, qui dure généralement trois ou quatre mois et est souvent funeste pour les personnes qui n'ont pas atteint l'âge de 25 ans. Chez les militaires, la mortalité ou le rapatriement prématuré est de 9 sur 10. Parmi les Frères envoyés au Soudan avant l'âge de 25 ans, deux y sont morts et le troisième a été rapatrié six mois après son arrivée.

L'année 1895 devait être marquée aussi au coin de l'épreuve. Ce fut d'abord la maladie qui obligea le P. Patry, le F. Marie-Abel et le F. Isaac à passer plusieurs semaines successivement à l'hôpital de Kayes; ensuite la mort du bon F. Amand, à la date du 3 mai. Ce cher Frère n'a fait que passer parmi nous. Le

2 mai, il écrivait à sa famille qu'il se portait très bien malgré les effets d'une chaleur de feu, et qu'il était content, malgré tout, de se trouver en Afrique. Le 3 mai, au soir, à la suite de quelques malaises, mélangés de fièvre, il tombait, presque inanimé, dans la chapelle. Son agonie ne dura que trois quarts d'heure environ.

Tous nos soins furent inutiles. Certains attribuent cette mort si prompte à un coup de chaleur, d'autres à un coup de sang, car il était d'un tempéramment sanguin et d'une constitution très robuste.

Vers la fin de juin, le F. Marie-Abel allait remplacer à Kita le F. Darius, dont la santé s'était beaucoup affaiblie par suite d'un long séjour dans cette Mission. Quelques jours après, le P. Patry était appelé à Kayes pour porter secours au P. Cros, saisi violemment d'une fièvre bilieuse hématurique.

Celui-ci, sur l'ordre des médecins, dut rentrer (en France, et le P. Patry devint, par intérim, curé de Kayes. Voilà notre pauvre Mission toujours soumise à l'épreuve, au point de vue du personnel.

Au mois d'octobre (1895) nous arrivaient de France le P. Hangniéré et le F. Jean-Chrysostome. Le premier devait remplacer le P. Patry et le second le F. Marie-Abel.

A peine le P. Hangniéré était-il acclimaté, après bien des difficultés, qu'il recevait son obédience pour Kita (mars 1896), où il devait remplacer le P. Cimbault. Celui-ci, sur l'avis du médecin, dut se rendre à l'hôpital de Kayes, pour se guérir d'une diarrhée chronique qu'il avait contractée dès son arrivée au Soudan. L'état de santé de ce cher confrère s'est aujourd'hui suffisamment amélioré et fait espérer que dans quelques jours il pourra regagner son poste.

Malgré tous ces changements et le nombre insuffisant du personnel, nos travaux d'installation ont pu être amenés à bonne fin. Grâce à la bienveillance que nous ont toujours témoignée, soit M. le colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur du Soudan français, soit MM. les officiers chefs des divers services, à Kayes, nous avons pu nous procurer tout le matériel dont nous avons besoin.

D'après l'estimation commune, nos constructions actuelles peuvent être évaluées à 48,000 francs; hâtons-nous de dire

toutefois que les dépenses faites représentent un chiffre bien inférieur à celui de la valeur réelle.

3. — Les premiers missionnaires arrivés au Soudan n'avaient cessé de se préoccuper de l'installation d'une œuvre pour les filles. La Mission de Kita avait acquis, dès l'année 1890, un terrain qui porte encore le nom de concession des Sœurs. Le colonel Archinard, si dévoué à nos œuvres, dont l'utilité lui paraissait incontestable, avait fait venir de France trois selles *ad hoc*, pour le voyage des Sœurs à Kita ; mais le manque de ressources et diverses circonstances firent ajourner ce projet jusqu'à l'année 1895.

Quelques économies ayant été réalisées sur l'allocation faite par Son Em. le Cardinal Préfet de la Propagande pour l'établissement d'une œuvre anti-esclavagiste à Dinguira, Mgr Barthet demanda à ce que ce reliquat fût employé à un établissement pour les Sœurs. La réponse de Son Em. le Cardinal Préfet fut non seulement favorable, mais accompagnée d'un nouveau subside, pour nous venir en aide dans cette fondation.

Les Sœurs arrivèrent à Kayes au commencement d'avril 1896, après 24 jours de voyage à partir de Saint-Louis. Voici ce qu'écrivait, dès son arrivée au Soudan, la Mère supérieure :

Enfin, nous voilà arrivées à Kayes, en attendant le jour encore plus heureux où il nous sera donné d'occuper cette portion de la brousse après laquelle nous avons tant soupiré.

Les difficultés qui précédèrent notre départ de Saint-Louis ne furent pas bien grandes pour nous ; mais Sa Grandeur Mgr Barthet et notre R. Mère principale étaient plus soucieux et plus préoccupés de notre long et pénible voyage.

Nous avons fait en chaland la plus grande partie de notre voyage, c'est-à-dire de Podor à Kayes. Souvent nos chalands ont dû être transportés par les braves Noirs qui nous servaient de matelots, car le fleuve, à certains endroits, était presque à sec. Le voyage s'est fait sans maladie et sans accidents. Nous avons dû cependant être bien souvent les infirmières de nos pauvres matelots qui nous arrivaient de temps en temps avec la fièvre ou des blessures. Grâce à la générosité du bon P. Guérin, curé de Saint-Louis, nous avons trouvé dans une petite pharmacie portative tout ce qui pouvait nous être nécessaire.

Nous avons rencontré le long du fleuve plusieurs officiers venant du Soudan, quelques-uns nous ont bravement félicitées de notre

courage, d'autres nous ont blâmées, disant que c'était folie de voyager ainsi, alors que M. le Gouverneur général ne laissait pas monter les médecins désignés pour le Soudan.

Les félicitations et les blâmes des hommes nous touchaient fort peu, nous pensions plutôt à nos chères compagnes de l'hôpital de Kayes (1) qui, toutes très fatiguées, attendaient du renfort, et à notre chère Mission de Dinguira, où il ne serait plus douteux désormais que nous ne soyons missionnaires.

Ce fut seulement le 16 avril 1896 qu'eut lieu l'installation des Sœurs à Dinguira. Elles amenaient avec elles 23 filles grandes ou petites qui se trouvaient depuis deux ans chez les Sœurs de l'hôpital de Kayes, en attendant leur arrivée. Depuis, d'autres petites filles, délivrées de l'esclavage, ont porté le nombre à 35.

L'habitation destinée à nos bonnes Sœurs fut trouvée par celles-ci bien convenable. Elles ne s'attendaient pas, nous disaient-elles, à être bien logées en pays de mission.

4. — La mission de Dinguira, poursuivant toujours sa tâche dans l'œuvre du rachat des captifs, possède aujourd'hui 85 enfants, presque tous délivrés de l'esclavage. Si les moyens ne nous faisaient défaut, il serait facile de doubler et de tripler ce nombre, car la traite, malgré les lois portées contre elle, se fait toujours sur une vaste échelle. L'esclave lui-même, la plupart du temps, ne désire pas la liberté; si son maître ne lui plaît pas, ou s'il est maltraité, il prend quelquefois la fuite, va se réfugier dans un des villages de liberté, établis auprès de chaque chef-lieu de cercle. Souvent il est rendu à son maître par le commandant du cercle ou bien confié au chef du village de liberté. Celui-ci le traite absolument comme son captif; et à la première occasion, c'est-à-dire quand il y aura un changement de commandant de cercle, ce qui arrive fréquemment, il le vendra à un marchand de profession ou à un Maure plus voisin de la frontière. Si, par hasard, le chef du poste s'aperçoit de la disparition d'un captif, c'est toujours parmi les morts qu'il est obligé de le chercher; or, dans ce pays-ci, l'exhumation ne se pratique guère. L'abolition de l'esclavage est donc, pour le moment, un leurre, une utopie.

(1) Les Sœurs venues au Soudan étaient au nombre de cinq : deux pour l'hôpital de Kayes et trois pour Dinguira.

Nos enfants, les seuls qui puissent apprécier, à sa juste valeur, le prix de la liberté, de cette liberté surtout qui fait que, d'esclaves du démon, ils deviennent enfants de Dieu, sont très dociles. Nous pouvons même dire que parmi les grands, c'est-à-dire parmi ceux qui ont fait la première communion, il règne un esprit excellent. Ces enfants sont très pieux, fréquentent les sacrements avec beaucoup de régularité et leur bonne conduite est la première consolation que récoltent ceux qui ont été chargés de les instruire.

Convaincus que l'avenir bon ou mauvais de la plupart des jeunes gens sortant de nos écoles dépend, en grande partie, du degré d'instruction religieuse qu'ils ont reçue, nous nous efforçons de donner à nos enfants toute celle qu'ils peuvent acquérir.

Pour nous seconder dans cette tâche, nous avons formé des catéchistes parmi les enfants les plus intelligents et les plus instruits; ceux-ci sont chargés de faire apprendre la lettre du catéchisme en langue indigène. Nos trois catéchistes s'acquittent de cette fonction avec un zèle et une constance dignes de toutes louanges.

Ces mêmes catéchistes accompagneront le missionnaire dans les villages, quand le moment sera venu, c'est-à-dire quand il y aura des envoyés, des ouvriers...

Chaque année, un certain nombre de nos enfants ont le bonheur de recevoir le baptême et de faire la première communion. Cette grâce, ils doivent la mériter par leur application et leur bonne conduite.

Le jour de la Pentecôte, nous avons inscrit sur nos registres vingt et un nouveaux chrétiens, dont dix-huit adultes. La cérémonie s'est faite en présence de tous les habitants du village, en habits de fête; parmi les baptisés se trouvait, au premier rang, le fils du chef du village. Cet enfant, âgé d'environ 14 ans, s'était montré si docile, si assidu à se faire instruire, si plein de bonnes dispositions, que nous n'avons pu, malgré le peu de temps qu'il avait passé à la Mission, contrarier le grand désir qu'il avait d'être chrétien. Espérons que cet exemple produira de bons effets sur ses camarades.

5. — Le personnel ayant été jusqu'ici insuffisant, il nous a été impossible de nous occuper de l'évangélisation extérieure.

Quelques visites dans les villages ne suffisent pas pour se rendre compte de l'état des esprits à recevoir le grain de la prédication évangélique. Il y a un travail préparatoire qui consiste à faire disparaître peu à peu les principaux obstacles contre lesquels viendraient se heurter les préceptes évangéliques.

On dirait que cette malheureuse race de Cham apporte avec elle une malédiction originelle qui rend nuls les effets de la grâce attachée à la première prédication évangélique.

L'islamisme semble être la religion dominante de ces peuples; on n'y trouve cependant pas de vrais fanatiques. Nous avons d'ailleurs réussi à purger le pays de tous les propagateurs de mauvaises doctrines; l'un d'eux a été chassé du territoire.

Les habitants des villages environnants ne sont pas du tout mécontents des mesures que nous avons prises à l'égard de leurs *marabouts*. La confiance qu'ils nous témoignent dans les affaires de justice et de droit, et dans toutes les difficultés qui s'élèvent parmi eux, en est une preuve.

La polygamie est encore un des principaux obstacles à l'Évangile; c'est là une triste conséquence de l'esclavage.

La circoncision se pratique d'une manière générale chez les deux sexes. Cette cérémonie, d'après la solennité extérieure, a plutôt un caractère civil que religieux; le circoncis acquiert des droits, au point de vue civil, qui sont analogues à ceux de l'homme majeur en France. Vouloir l'empêcher, en dehors de nos établissements, serait tenter une chose impossible.

Tous les médecins s'accordent à dire que cette pratique est d'ailleurs excellente au point de vue hygiénique dans ce pays-ci.

6. — Durant le cours de ces deux années, nous avons été honorés d'un grand nombre de visites. Parmi les plus importantes, signalons celle du lieutenant-colonel Bonnier, de regrettée mémoire; celles de M. Albert Grodet, gouverneur; du sénateur Isaac; du colonel de Trentinian, lieutenant-gouverneur; du lieutenant-colonel Comte; de M. Chaudié, gouverneur général du Sénégal, et d'un grand nombre d'officiers de toutes armes...

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DU ROSAIRE, A KITA

AOÛT 1894. — SEPTEMBRE 1896

1. Personnel. Maladies. Décès. — 2. Ecole. Baptêmes. — 3. Ministère. Familles chrétiennes. — 4. Fondation d'un village chrétien. Propagande musulmane. — 5. Travaux sur la langue. — 6. Jardin. Arbres fruitiers. Incendie. — 7. Offices et fêtes. Services funèbres. — 8. Visites.

1. — Notre dernier *Bulletin*, paru en août 1894, contenait des doléances bien justifiées sur l'insalubrité du climat, qui tue prématurément les missionnaires; la mort a frappé encore un rude coup dans la personne du cher P. Abel Garnier. Cet excellent confrère, après quatre mois de maladies, nous quittait en décembre 1894, pour aller essayer de refaire en France sa santé délabrée. Trois mois après, il arrivait à la Maison-Mère dans un état tel que personne ne le reconnaissait. Son voyage fut très pénible, surtout de Kita à Kayes, où il fut transporté en civière par huit Noirs, voyage qui dura quinze jours. Plusieurs médecins avaient dit qu'il ne pouvait entreprendre un tel voyage sans s'exposer à mourir dans la brousse; « mais, ajoutaient-ils, s'il arrive à Kayes, il est hors de danger ». Il arriva à Kayes et, de plus, en France; cependant, en juillet, il succombait à la maladie de foie qu'il avait contractée en restant trop longtemps à Kita.

Depuis huit ans que la Mission de Kita existe, c'est le cinquième confrère que Dieu appelle à lui et le troisième supérieur (1). Espérons que ces missionnaires sont des holocaustes agréables à Dieu et aussi de saints protecteurs pour nos œuvres.

La maladie rend notre état de personnel bien instable. Depuis le dernier *Bulletin*, les PP. Fal et Losserand sont les seuls qui soient restés constamment sur la brèche. Le P. Allègre, le F. Darius, le F. Gabriel et le P. Abiven lui-même nous ont successivement quittés pour se rapprocher de la côte, ou pour refaire en France une santé ruinée.

(1) Il faut ajouter cependant, pour être exact, que sur ces cinq qui sont morts, l'un était déjà condamné par les médecins avant son départ de France, deux autres ont fait de telles imprudences qu'ils ne pouvaient pas ne pas tomber à bref délai. Le Soudan n'est pas plus malsain que beaucoup d'autres Missions d'Afrique. Si les nouveaux arrivants dans les Missions écoutaient les conseils qu'on leur donne, il y aurait probablement moins de malheurs à déplorer. (*Note du P. Abiven.*)

En juillet 1895, nous avons eu la joie de voir arriver à notre secours le cher F. Marie-Abel, précédemment à Dinguira, et, en novembre de la même année, le P. Cimbault, nouveau profès. Celui-ci ne fit pas ce qu'on peut appeler un brillant début. Une maladie d'entrailles se chargea de le reléguer sur-le-champ au rang de valétudinaire, et, en mars, il descendit à Kayes, par ordre du médecin. Il y eut la chance de s'y rétablir bien vite, et nous avons, depuis un mois, celle de le posséder de nouveau. Ce qui fait que nous sommes à quatre : le P. Fal, curé de la paroisse de Saint-Matthieu; le P. Losserand, supérieur en l'absence du P. Abiven, le P. Cimbault et le F. Marie-Abel.

2. — Notre école compte une cinquantaine d'enfants. Depuis le dernier *Bulletin*, on a dû en diminuer le nombre, faute de ressources pour les entretenir, car ils sont tous internes et à notre charge.

Cependant le gouvernement nous donne une subvention pour l'entretien d'un certain nombre d'entre eux, et, en ce moment, il est généreux à notre égard. Une vingtaine sont des enfants des fils de chefs du cercle de Kita, que l'administration française engage à recevoir chez nous les bienfaits de la civilisation et de l'instruction. Il va sans dire que nous y ajoutons le bienfait supérieur d'une éducation chrétienne et que ces chers enfants ne nous quittent que baptisés et confirmés. Les autres sont des captifs rachetés qui ne comptent que sur nous pour leur servir de famille, car ils ignorent où sont leur père et leur mère. Toute la famille a été faite esclave par Samory et vendue dans différentes contrées. Les uns et les autres vivent sur le pied de la plus parfaite égalité. Leur temps est divisé entre la classe et le travail. La classe est faite par le P. Cimbault et le F. Marie-Abel. On en fait des chrétiens au fur et à mesure que leur instruction religieuse le permet. Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons baptisé une dizaine de ces jeunes gens et un même nombre ont eu le bonheur de faire leur première communion.

3. — Et nos œuvres? hélas! elles se continuent, elles se consolident, mais elles ne s'étendent pas au gré de nos désirs. Jusqu'ici, la plupart des confrères ont quitté la Mission de Kita avant d'avoir eu le temps d'apprendre la langue, par conséquent notre ministère extérieur n'a pas encore été bien florissant.

Le P. Fal, qui est chargé de la paroisse de Saint-Matthieu, fait

chaque jour un catéchisme aux personnes adultes et un autre pour les enfants. Pendant la bonne saison, beaucoup de personnes y viennent, mais, pendant la saison des pluies, la plupart vont cultiver au loin dans la brousse. Cependant, grâce à ce catéchisme, on a baptisé, à Pâques 1896, trois femmes de nos chrétiens, ce qui donne trois nouvelles familles chrétiennes au Soudan, où elles sont si rares.

4. — Le P. Abiven, avant son départ pour la France, put réaliser un projet auquel il songeait depuis longtemps, celui de la fondation d'un village chrétien. A 3 lieues de la Mission, au milieu de la brousse, on choisit un emplacement pour ce village. Quelques-uns de nos jeunes gens y furent envoyés. Là ils se mirent à abattre les arbres et à défricher pour y planter des arachides et du mil. En avril 1896, le P. Losserand alla y bénir les cases qu'ils venaient de faire : c'est la première bénédiction d'un village chrétien au Soudan. Espérons que Dieu voudra bien les multiplier.

Ce qui manque à cette œuvre commencée, ce sont des chrétiennes à qui on puisse marier nos jeunes gens ; mais quand aurons-nous une œuvre de filles ?

Les musulmans agissent de leur côté. Ils vont vite. Un marabout du pays, parlant la langue du pays, réunit autour de lui quiconque veut bien faire le salam. Un autre marabout, dont la lèpre a rongé les mains et les pieds, va, au moyen d'un bœuf porteur, à 3 lieues de Kita, dans un village important, pour y faire de la propagande. Les Malinkés ne les aiment point du tout, cependant ils acceptent facilement leur religion, car elle est facile : pas n'est besoin de renoncer à la polygamie. Le jour où nous pourrons, par un commerce constant avec ces bonnes gens qui nous sont favorables, nous faire connaître à eux, nous opérerons beaucoup de bien.

5. — Pour cela, il faut apprendre la langue. Les récents travaux du P. Abiven facilitent beaucoup cette tâche. Ce cher Père, ainsi que le P. Fal, la parlent couramment, et le P. Losserand les suit de près. A présent que nous avons des livres, si Dieu nous envoie de nouveaux missionnaires et nous donne à tous une bonne santé pour résister au climat du Soudan, nous sommes en position de faire une bonne guerre à Satan.

6. — Le F. Marie-Abel cultive sur le bord du marigot un

jardin qui nous fournit la plus grande partie de l'année des légumes en abondance. C'est une grande ressource pour la Mission, car on est exempt par là de faire venir de France des conserves qui, rendues ici, coûtent si cher. Ce jardin fait l'admiration de tous les Européens et la fortune de toutes les popotes européennes à Kita.

Elles sont assez nombreuses ; outre le poste militaire et trois maisons de commerce, nous avons constamment des officiers et des soldats de passage. Tous sont heureux de trouver des légumes frais, chose si rare dans l'intérieur du Soudan. Nous venons de Tombouctou, disent-ils, mais rien de semblable ne se trouve dans cette ville. Un essai de pommes de terre a très bien réussi. Les arbres fruitiers que nos confrères ont plantés donnent en abondance des fruits inconnus jusqu'ici à Kita : mangues, carossols, oranges, cœurs de bœuf, pommes cannelles, citrons, etc. Notre basse-cour est aussi dans une très grande prospérité : poules, canards et pintades y sont en abondance. La porcherie a vu arriver ses habitants au nombre de vingt. Ces derniers vivent de ce qu'ils trouvent dans la forêt.

En mai 1895, la chapelle de la paroisse Saint-Mathieu fut complètement brûlée. Le feu avait été mis par la maladresse d'un enfant. Comme la toiture était en paille, toute la charpente devint la proie des flammes, on ne put sauver que quelques ornements. Depuis quelques mois, nous l'avons remplacée par une toiture provisoire, car après l'hivernage, des tôles doivent nous venir de Saint-Louis. En ce moment nous avons trois menuisiers pour faire les meubles de la chapelle. Cet incendie a causé une perte de plusieurs milliers de francs ; c'est une épreuve de plus pour la Mission ; mais que la volonté de Dieu soit faite !

7. — Depuis 1894, nos offices du dimanche et des fêtes ont une grande solennité. La musique instrumentale, dirigée artistement par le F. Marie-Abel, y joue aux principales fêtes. Alors une foule extraordinaire de Noirs y assistent et notre chapelle est vraiment trop petite pour les contenir. Ceux qui ne peuvent entrer se casent dans l'intérieur des croisées, à la place des vitraux et des fenêtres qui y font défaut. Le P. Fal, connaissant très bien le malinké, profite de ces circonstances pour leur parler de notre sainte religion.

Les Européens assistent assez régulièrement à nos offices,

bien que leur vie ne soit pas toujours régulière. Il y en a même qui se font excuser quand ils ne peuvent y assister par suite d'occupations.

En apprenant la mort de notre cher et regretté P. Garnier, il y a eu un service funèbre auquel assistèrent tous les Européens qui étaient à Kita. Il est d'usage ici que, chaque fois qu'un Européen meurt, soit officier, soit soldat, le commandant de cercle demande un service funèbre. On s'efforce aussi d'inculquer à nos enfants cette pieuse pensée de prier pour les morts. Chaque dimanche du mois, ils vont tous au cimetière prier pour leurs camarades décédés. A la mort de chaque enfant, ceux qui ont fait leur première communion communient pour le repos de l'âme du défunt.

8. — En 1896, nous avons eu la visite du colonel de Trentinian, gouverneur du Soudan, lors de son passage à Kita. Il a été agréablement surpris d'être salué par de joyeux sons de fanfare. Il a visité notre école et a paru content. Cette musique fait l'admiration et l'étonnement des Européens qui l'entendent, car est-il possible, disent-ils, d'avoir un pareil résultat avec des Noirs. On peut y arriver, mais pour cela il faut de la patience et de la persévérance. Le F. Marie-Abel en a fait l'expérience pour former ces jeunes artistes. Outre cette visite, nous devons mentionner celle de M. Grodet, en décembre 1894, et celle du lieutenant-colonel Comte, au mois de juin suivant. Nous n'étonnerons personne en disant que celle-ci qui était d'un fervent catholique, nous a été plus particulièrement agréable. Ce fut aussi une fête pour nous de recevoir, au mois de février 1895, les quatre Pères Blancs qui allaient prendre possession de leur mission de Tombouctou. Ils restèrent à Kita dix jours, qu'ils eurent l'amabilité de passer fraternellement avec nous. La fête s'est renouvelée, en novembre, lors du passage d'autres Pères allant rejoindre leurs confrères.

Mettons encore au nombre des visites le séjour parmi nous du P. Hangniéré, qui a remplacé le P. Cimbault pendant son voyage à Kayes. Ce cher Père a doté la communauté du Saint-Rosaire d'une magnifique statue de la Très Sainte Vierge, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, de grandeur naturelle. Les Noirs, qui n'ont jamais rien vu de semblable, en sont émerveillés.

Nos relations avec les Européens sont bonnes. Nous consta-

tons cependant ici, comme ailleurs, qu'il est parfois difficile de marcher la main dans la main avec des personnes animées des meilleures intentions, mais qui n'ont pas les yeux sur le même but.

NÉCROLOGIE

LE F. ROCH

DÉCÉDÉ A BUANZA LE 26 FÉVRIER 1896.

Notice faite par le P. Schmitt.

La tombe du cher F. Désiré venait à peine de se fermer que le bon Dieu demandait une nouvelle victime à la mission de Bouanza, dont les épreuves grandissent au fur et à mesure de son développement. Cette nouvelle victime c'est le bon F. Roch. Le F. Roch (Rocci Paul) était né à Genève, le 7 mars 1871. Entré comme postulant du Noviciat de Chevilly, le 30 octobre 1888, il y fit profession le 19 mars 1891.

En l'envoyant au Congo français, le T. R. P. Emonet dit au P. Schmitt : « Le F. Roch n'est pas un homme de haute contemplation, mais il est très dévoué, dur au travail; il vous rendra de bien précieux services. »

Ces paroles, le cher F. Roch les a réalisées. Dès son arrivée en Afrique, il sut faire valoir les connaissances variées qu'il avait acquises pendant ses années de formation. Son dévouement ne connaissait pas de borne, jamais il ne calculait avec la peine. Grâce à son habileté, on ne tarda pas à voir s'élever sur le plateau de Bouanza de vastes et belles constructions en briques et en chaux.

A un cœur bon et sensible, le cher Frère unissait un caractère un peu faible qui aurait pu avoir pour son âme de tristes conséquences. Il était une de ces bonnes natures qui suivent avec la même facilité le bon ou le mauvais exemple. Heureusement que le bon Dieu le plaça aux côtés d'un saint : le regretté F. Désiré. C'est bien le cas de dire ici : *Cum sancto, sanctus eris*. On voit rarement des caractères aussi opposés s'aimer aussi tendrement que ces deux Frères et s'entr'aider dans leurs pénibles travaux. Le F. Roch savait gré à son saint ami de tout

le bien qu'il lui faisait. Aussi quand celui-ci mourut était-il inconsolable et l'a-t-il pleuré comme un frère. Il disait avec raison : « En perdant le F. Désiré je perds tout; son exemple et ses rares vertus m'ont toujours fortifié dans mes peines. »

(A suivre.)

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

D'Haiti : le 4 octobre, le P. Joseph Laurent et le novice-frère Philbert ;

Du Pérou : le 22 octobre, le P. Friederich.

Départs pour les Missions. — Se sont embarqués :

Pour le Brésil : le 12 octobre, à Lisbonne, le P. Eigenmann, envoyé comme visiteur ;

Pour la Sénégambie : le 20 septembre, à Bordeaux, le P. Pivault, destiné au Soudan français ; le 20 octobre, Mgr Barthet, vicaire apostolique de la Mission, avec les PP. Planeix, Renault, Rialland, rentrés en France pour cause de santé, et le P. Gruffaz, de la communauté de Beauvais ; le 25, à Marseille, les PP. Greffier et Pavat, nouveaux profès, et le novice-Frère Tarsitius ;

Pour la Guinée française : à Marseille, le 1^{er} octobre, les PP. Lacan et Ségala, nouveaux profès ;

Pour Sierra-Léone : le P. Walsh, nouveau profès, qui avait été autorisé à aller auparavant revoir sa famille aux Etats-Unis ;

Pour le Gabon : le 25 octobre, à Marseille, le F. Florentin, de la communauté d'Orgeville ;

Pour le Congo français : le même jour, Mgr Carrie, vicaire apostolique, avec les PP. Georges Schmitt et Bouleuc, et le F. Jérémie, rentrant dans la Mission ; les PP. Murard, Zimmermann, Raphaël Laurent, nouveaux profès, et les FF. Auxène, de Chevilly ; Hyacinthe, de Grignon ; le novice-Frère Timothée, MM. Vézier et Jamault, séminaristes ;

Pour le Bas-Congo : le 6 octobre, à Lisbonne, le P. Campana, préfet apostolique, avec le P. Savary, nouveau profès, et le F. Viateur, d'Orgeville ;

Pour la Cimbébasie : le 23 octobre, à Lisbonne, le P. Génie, rentrant dans la Mission ; le P. André, de la communauté de Formiga ; le P. Batteix, de la dernière profession ; le F. Ray-

naldo, revenu précédemment de Malange, et trois nouveaux profès : les FF. Angelo-Manoel, Izidro et Bernardino;

Pour les États-Unis : le 10 octobre, au Havre, le P. Richert et le P. Basile Kuhn, de la communauté du Saint-Esprit de Beauvais.

Placements et mutations. — Ont été placés récemment :

A Paris : le F. Maville;

A Chevilly : le P. Peureux, de la maison de Paris;

A Langonnet : les PP. François, de Saint-Joseph du Lac; Dévigne, de Seyssinet; Le Douarin et le F. Ildephonse, de Chevilly;

A Saint-Ilan : le F. Salvius, de Mesnières, et le novice-Frère Marcel, du noviciat de Chevilly;

A Mesnières : les PP. Jarles, Bernard, Gœpfert (Emile), de Chevilly, et les FF. Corbinien, de Saint-Ilan, et Baruch, de Saint-Mauront;

A Orgeville : le P. Brunet, de Saint-Mauront, et le P. Disard, revenu du Brésil; les FF. Ermenald et Constant, de Saint-Mauront;

A Saint-Joseph du Lac : le P. Le Beller et le F. Prudence, de Langonnet;

A Seyssinet : le P. Kœnig, revenu récemment du Zanguebar;

A Cellule : le P. Boulay, de Beauvais;

A Castelnaudary : provisoirement, dans l'ancien Alumnat, le P. Antoine Brunetti, précédemment à Paris, et le P. Jean-Baptiste Delpuech, revenu le mois dernier du Sénégal;

En Portugal : les PP. Berthelot et Giguelay, revenus du Cunène dans le courant de l'année;

A la Martinique : le P. Audren, d'Haïti.

En Irlande. — Ont été attachés à l'œuvre des Missions, les PP. Ebenrecht, Hyland et Michel O'Shea.

Novices-clerics en maison. — Ont été placés, au commencement de cette année scolaire :

A Beauvais : MM. Morelle, Hubrecht, Gaillard;

A Merville : MM. Ange, Thévenin, Sardier, Delente;

A Epinal : MM. Nermio, Garzend;

A Seyssinet : M. Sundhauser;

A Cellule : MM. Villedieux, Riegert, Mauguen, Gendron;

En Portugal : MM. Ward, Dornic, Matter, Dotter.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Centenaire de Reims. — Mgr Le Roy est allé à Reims avec le R. P. Vanhaecke, le dimanche 11 octobre, jour de clôture de la neuvaine épiscopale, pour y représenter la Congrégation aux fêtes du centenaire de Clovis. Ils y ont reçu du cardinal Langénieux un accueil particulièrement sympathique.

Mgr Latty. — Nous avons eu avec nous à la Maison-Mère, pendant une huitaine de jours, l'Evêque de Châlons, Mgr Latty. Sa Grandeur avait demandé à venir faire, dans notre communauté, sa retraite annuelle. On sait que ce prélat a été promoteur dans le procès apostolique, instruit pour la cause de béatification de notre V. Père.

AVIS

Etats du personnel. — Les Supérieurs recevront prochainement des feuilles à remplir pour l'état du personnel de leurs communautés. Ils sont priés de vouloir bien les renvoyer sans retard à la Maison-Mère, avec tous les renseignements demandés, afin qu'on puisse faire paraître le nouvel état général du personnel au commencement de l'année prochaine.

Indiquer : 1° l'adresse exacte de la communauté (pour la poste); 2° la composition des Conseils provincial et local.

Bulletins. — La *Table des matières* du tome IV du *Bulletin*, imprimée à Saint-Michel, a été expédiée à toutes les communautés. On fera bien de faire relier le volume sans retard, pour éviter qu'il ne s'égaré des numéros. Assez souvent, en effet, on réclame à la Maison-Mère des numéros du *Bulletin* qui se sont perdus, et il n'est pas toujours possible de satisfaire à toutes ces demandes.

— Prière aux communautés de Sierra-Leone, du Bas-Niger et du Gabon, qui n'ont pas encore envoyé leurs Bulletins, de les expédier sans délai. On rappelle aussi l'envoi à faire de ceux du Congo français et de l'Oubanghi.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 octobre 1896.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Avis au sujet des lettres à adresser à Rome. — Nécrologe de la Congrégation. Décision. — Modifications aux prières communes. — Abandon de l'Œuvre de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph, de Beauvais. — Admissions aux vœux. — **Vicariat de Sierra-Leone.** — Freetown. — Bonthe. — Conakry. — Saint-Joseph de Boffa. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Riff et Cros, F. Alype, MM. Eglin et Schindler, scolastiques. *Notices :* F. Roch (*suite*); PP. Kornmann Laurent, Riff — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.* Des feuilles de missionnaire apostolique.

MAISON-MÈRE

AVIS AU SUJET DES LETTRES

A ADRESSER A ROME

Le secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande a récemment envoyé aux chefs des Missions une circulaire contenant des avis d'une grande utilité pratique, au sujet des lettres que l'on peut avoir à écrire à Rome. Bien qu'elle ait été transmise à toutes nos Missions, nous croyons opportun de la reproduire au *Bulletin*, pour en rappeler et conserver le souvenir.

Les avis et recommandations qu'elle renferme peuvent, d'ailleurs, s'appliquer aussi, en général, aux correspondances avec la Maison-Mère et à toutes les autres lettres que l'on peut avoir à envoyer, notamment quant au soin que l'on doit prendre de les affranchir suffisamment et d'écrire bien lisiblement.

**Ilmis ac Rmis Ordinariis Missionum,
quæ a S. Cong. de Propaganda Fide dependent.**

Cum multiplicitas negotiorum, quæ ab hac S. Congregatione de Prop. Fide pro locis Missionum sibi creditis agenda sunt, in dies augeatur, optatissimum est ut ea, quæ expeditionem rerum tractandarum retardant, removeantur.

Hinc est quod infrascriptus Archiep. Larissens. S. C. de P. F. Secretarius, juxta mentem Emi Cardinalis ejusdem S. C. Præfecti, nonnulla, quæ experientia edocuit minus convenire, RRmis locorum Ordinariis indicare necessarium judicat, rogans Eos ut pro sapientia et zelo, quibus præstant, eadem in negotiis cum hac S. C. curandis observanda quibus oportet commendare velint.

Et in primis plurimum interest ut non solum litteræ ad hanc S. C. expeditæ, sed etiam, et præsertim, documenta iisdem adjuncta, latino exarata sint sermone, vel italico aut gallico; cæterarum enim linguarum communis adhuc non habetur cognitio, et interpretum opera longior evadere solet, nec semper satis est segura.

Insuper non raro accidit ut litteræ, quæ recipiuntur, tam informi calamo conscriptæ sint, ut eas perlegere difficillimum sit etiam peritis, neque id obtinetur absque magna temporis jactura gravique labore. Aliquando etiam chartæ adhibentur coloris cærulei, aut suboscure, aut transparentis, atramentum vero coloris fere albi, ita ut lectoris visus improbe defatigetur. Instanter igitur rogatur ut hujusmodi impedimenta e medio tollantur.

Nec incongruum est hic animadvertere nonnunquam in epistolis, quæ ad S. C., vel ad Sanctitatem Suam per ipsam S. C. mittuntur, formam exteriorem magis respondentem dignitati virorum, quibus præsentandæ sunt, desiderari. Tum folia litterarum et documentorum ita sæpissime scripta sunt, ut ordo descriptionis unius paginæ sit inversus in successiva, et hinc, cum ex his foliis, pro eorum conservatione in Archivio, libri conficiuntur, isti pro singulis paginis legendis ab imo deorsum verti debent, non sine inutili lectoris incommodo et fastidio.

Tandem et aliud inconveniens aliquando locum habet, quod scilicet a S. C. in receptione epistolarum, pro insufficienti solutione pretii transmissionis a mittentibus, duplex taxa solvenda est : unde quotannis non exigua pecuniæ summa necessitatibus quotidie crescentibus Missionum subtrahitur.

Ad hæc omnia incommoda efficaciter removenda infrascriptus Secretarius desiderium hujus S. Consilii, non semel sibi patefactum, per præsentem litteras evulgare censet, iterumque rogat ut litteræ et documenta, quæ ad hanc S. C. mittuntur :

1° Latino idiomate, vel saltem italico aut gallico, exarata sint, sicut cautum fuit per litteras circulares hujus S. C. diei 1 Februarii 1892;

2° Ut intelligibili caractere conscribantur, præsertim quoad nomina propria personarum et locorum, convenientemque exteriorem præse ferant formam quoad chartæ dimensiones, quæ charta sit albi coloris et atramentum nigrum;

3° Ut ordo scriptionis paginarum is sit, qui servatur in libris, qui typis eduntur;

4° Ut præscripta a lege in singulis regionibus pro expediendis litteris taxa exacte a mittentibus solvatur.

Datum Romæ ex ædibus Sacræ Congregationis de Prop. Fide, die 18 maii 1896.

† AUGUSTINUS CIASCA, Archiep. Lariss.,
Secretarius.

NÉCROLOGE DE LA CONGRÉGATION

Décision.

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire d'Alinda,

Considérant que, dans le but de rappeler les membres décédés de la Congrégation au souvenir et aux prières de tous, un *Nécrologe* a été dressé, imprimé et distribué; mais que ce but si louable ne peut être atteint que par un règlement pratique qui en détermine l'usage;

Vu la Constitution 51;

Et le Conseil général consulté;

Décide :

ARTICLE 1. — Le *Nécrologe de la Congrégation* sera mis à la disposition du lecteur des prières de chaque Communauté, lequel, à la prière du soir, avant le *De Profundis*, rappellera les noms des membres morts à la date anniversaire de ce jour en disant : « Nous prierons en particulier pour les Pères et Frères N..., décédés à N... »

ART. 2. — Ce *Nécrologe* sera tenu à jour par les soins du lecteur de prières de chaque communauté, qui y inscrira fidèlement et lisiblement les noms des Pères et Frères nouvellement décédés.

Paris, le 30 novembre 1896.

† A. LE ROY, *supérieur général*

Modifications aux prières communes.

A l'occasion de la décision précédente, le T. R. Père a cru, de l'avis du Conseil, devoir faire à la formule des prières de communauté, les modifications suivantes :

1° Aux invocations à la Sainte Vierge et à nos saints patrons, que l'on récite après l'oraison, au lieu de *Sancte Francisce Xaveri et Sancte Petre Claver*, on dira : *Sancti Francisce Xaveri et Petre Claver*.

2° Aux litanies du saint Nom de Jésus, au lieu de l'invocation *Jesu, thesaurus fidelium*, on dira : *Jesu, thesaure fidelium*, selon l'usage de Rome, et conformément aux règles de la grammaire.

3° Pour nous conformer à nos Constitutions, qui nous prescrivent de prier spécialement pour Son Em. le Cardinal Préfet de la Propagande, on insérera son nom dans les recommandations à faire avant le *Pater*, à la prière du soir. On dira en conséquence :

Prions spécialement pour la Sainte Eglise et Notre Saint Père le Pape, pour le Cardinal Préfet de la Propagande, pour Mgr l'Évêque, pour le T. R. Père...

En attendant que l'on puisse faire une nouvelle édition du *Manuel des prières*, le supérieur de chaque maison devra faire faire immédiatement les modifications ci-dessus dans le livre à l'usage de sa communauté.

ABANDON DE L'ŒUVRE

DE

L'ARCHICONGRÉGATION DE SAINT-JOSEPH DE BEAUVAIS

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire d'Alinda,

Considérant : 1° que depuis la translation obligée de l'œuvre des clercs, à Seyssinet, en septembre 1889, l'Archiconfrérie de Saint-Joseph, de Beauvais, a perdu beaucoup de son intérêt pour la Congrégation, comme aux yeux du public ;

Considérant : 2° que les Pères chargés de la direction de cette archiconfrérie, en même temps que de l'aumônerie des Frères des écoles chrétiennes, se trouvent en présence d'exigences contraires qu'il est difficile de concilier ;

Vu l'avis unanime des Pères chargés de ces deux œuvres, celui du Conseil général dans sa réunion de ce jour ;

Décide :

L'œuvre de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph de Beauvais et l'aumônerie des Frères des écoles chrétiennes seront rendues à Mgr l'évêque de Beauvais, sauf à lui laisser tout le temps nécessaire pour pourvoir à notre remplacement.

Paris, le 24 août 1896.

† A. LE ROY, *supérieur général*.

Le T. R. Père s'est empressé de faire part de cette décision à Mgr l'évêque de Beauvais, ainsi qu'aux Frères des écoles chrétiennes. Sa Grandeur en a exprimé son sincère regret, ainsi que les Frères eux-mêmes. Mais il n'était pas possible de revenir sur cette décision, d'autant que l'œuvre devenait une charge pour la Congrégation, sans aucun avantage.

Nos Pères ont été remplacés, le 18 novembre, par des prêtres du diocèse. Le nouveau directeur de l'Archiconfrérie est M. l'abbé Marsaux, curé-doyen de Chambly, ami de l'institution du Saint-Esprit.

A cette occasion, le T. R. Père recommande à tous nos confrères d'être plus que jamais de fervents zéloteurs de notre chère œuvre de Seyssinet, qui réalise pleinement, du reste, le but que s'était proposé la Maison-Mère dans l'acceptation de l'Archiconfrérie de Beauvais, à savoir : l'extension du culte de saint Joseph et le recrutement de jeunes vocations apostoliques.

ADMISSIONS AUX VŒUX

Ont été admis à la profession le 1^{er} novembre :

A Notre-Dame de Langonnet, le F. LOUIS-STANISLAS Plaine (1), né le 13 mai 1873, à Avranches (Manche);

A Knechtsteden, le F. Marie-Bernard Schikarski, né le 19 avril 1873, à Schleit, diocèse d'Ermland (Prusse).

A également été admis à la profession, par décision du

(1) Ce frère avait reçu à l'oblation le nom de *Stanislas*. Ce nom étant déjà porté par un autre Frère (le F. Stanislas Deschamps), le T. R. Père a décidé qu'il s'appellerait désormais *Louis-Stanislas*.

16 octobre, un novice-prêtre, M. Gustave SIMON, né le 24 décembre 1868 à Dombrot-le-Sec, diocèse de Saint-Dié (Vosges).

Jour de messe à l'intention du T. R. Père, le 31 ou la veille ou bien le lendemain, les mois qui n'ont que 30 jours.

Ont été admis, par décisions des 20 octobre et 3 novembre :

Aux vœux de cinq ans, le P. Félix DEGOUL, de Maurice;

Aux vœux perpétuels, le P. Raoul GOBLET, de l'Oubanghi.

VICARIAT DE SIERRA-LEONE

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ÉDOUARD, A FREETOWN

JUILLET 1894. — OCTOBRE 1896

1. Personnel, maladies, départs. — 2. Ministère. — 3. Écoles, difficultés, concours scolaire. — 4. Fête du R. P. Pro-vicaire. — 5. Réparations et embellissement de l'église. — 6. Visites.

1. — La question du personnel a toujours été celle qui a le plus préoccupé les supérieurs de Sierra-Leone. Dans peu de missions, en effet, les missionnaires se succèdent aussi rapidement qu'ici, où le climat est réputé depuis si longtemps et à bien juste titre, un des plus meurtriers. C'est que la maladie, qui règne en permanence dans notre grande cité de Freetown, ne manque pas de venir s'attaquer tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et il en résulte presque toujours qu'on se voit obligé de reprendre le chemin de l'Europe, pour demander à un climat plus doux le rétablissement de ses forces. Ces départs laissent toujours de grands vides qui, souvent, se combleront difficilement et, parfois, hélas! pas du tout.

Le dernier *Bulletin* a déjà relaté le départ du P. Lorber, vivement regretté, tant des Pères et des Frères de la Mission, que des chrétiens en général. On se consolait, en le voyant partir, par l'espoir de le revoir bientôt; mais cet espoir ne devait pas se réaliser, car le P. Lorber reçut, à son retour, son obédience pour la Mission de Conakry, où il arriva en octobre 1894.

Quelques mois auparavant, le P. Feger venait ici, de cette même station, si fatigué, qu'il ne put rester longtemps au

milieu de nous. Une sérieuse attaque de dysenterie le força de s'embarquer en novembre 1894. Le P. Kuntzman alla le remplacer provisoirement.

Le départ du P. Feger fut suivi de près de celui du P. Ward. Ce cher Père n'avait jamais pu se faire au climat de Sierra-Leone. Des vomissements continuels lui rendaient toute nourriture impossible; il dépérissait à vue d'œil : force lui fut de reprendre le chemin de la mère patrie; il nous quitta donc en mars 1895.

A cette époque, le P. Noirjean arriva du Rio-Pongo. Ce fut fort à propos, car il ne restait plus que le R. P. Browne, supérieur et le P. Shields. Cependant, nous ne touchions pas encore, au terme de nos épreuves. Celle qui nous fut le plus sensible et nous causa le plus d'inquiétude fut la maladie grave de notre cher Père Provicair qui eut un violent accès de fièvre bilieuse hématurique, la veille même de sa fête, qu'on se disposait à célébrer avec un éclat inaccoutumé. C'était le premier que ressentait le cher Père depuis son arrivée dans la Mission, et il se vit bientôt à deux doigts de la mort. Tous les soins possibles lui furent sans retard prodigués. Le médecin militaire, ami du Père, vint le voir régulièrement deux fois par jour. Le médecin en chef de la Colonie lui offrit également ses services et vint le voir plusieurs fois. Tout allait bien; le mal, croyait-on, était vaincu, et nos craintes avaient disparu. Le cher Père lui-même se sentait mieux et croyait pouvoir reprendre ses occupations. Mais une rechute vint détruire toutes nos espérances et renouveler toutes nos inquiétudes. L'état du malade étant redevenu des plus graves, les médecins n'hésitèrent plus et ordonnèrent la rentrée immédiate en Europe. Ce n'est qu'avec beaucoup d'hésitations et avec beaucoup de peine que le cher Père se soumit à cet ordre et s'embarqua le 5 août. Il fut accompagné à bord par tous ses amis qui étaient en grand nombre.

Ce départ du R. P. Provicair mettait la Mission dans une situation extrêmement embarrassante. Enfin, après tant d'épreuves et une longue attente, la Maison-Mère nous envoya les PP. Heizmann et Prosper Bisch (24 octobre 1895). Quelques jours après son arrivée, le P. Heizmann se rendit au Sherbro, où il devait tenir compagnie au P. Tuohy, tandis que le P. Bisch restait à Freetown. Nous commençons de nouveau à respirer. Hélas!

c'était pour une bien courte durée. Peu après son arrivée, le P. Heizmann eut plusieurs crises de fièvre très sérieuses qui mirent sa vie en danger. Il était trop vieux, dirent les médecins, pour pouvoir s'acclimater. Le cher Père revint donc du Sherbro le 6 décembre, et s'embarqua pour la France le 12 du même mois, après un séjour d'un mois et demi seulement en Afrique.

Enfin, signalons le dernier départ, celui du F. Adelme, qui s'effectua le 27 février 1896.

2. — Il est aisé de comprendre que tant de départs et tant de changements ont dû occasionner un certain ralentissement dans le mouvement des conversions. Ajoutons à cela qu'il existe encore bien des préjugés, et que les ministres et leurs leaders en profitent habilement, soit pour empêcher les gens de se faire catholiques, soit pour faire redevenir protestants ceux qui ont déjà abjuré l'hérésie. Pour peu qu'ils se sentent oubliés ou négligés, nos chrétiens se dispensent de l'assistance aux offices du dimanche, s'éloignent des sacrements, et bien peu de chose suffit alors pour les faire redevenir ce qu'ils étaient avant leur conversion.

Ce n'est qu'à force de les visiter que nous réussissons à les maintenir dans le chemin du devoir. Ces visites à domicile sont d'ailleurs presque l'unique moyen par lequel nous pouvons réaliser un bien quelque peu sérieux et durable : aussi nous y livrons-nous autant qu'il nous est possible, et quoique le résultat ne réponde pas toujours à nos efforts, nous avons, néanmoins, la consolation de constater que le bien se fait. Pour le moment, un bon nombre de catéchumènes se font instruire, parmi lesquels quelques protestants très influents.

3. — Nos écoles ont continué de donner des résultats satisfaisants, jusque vers le milieu de l'année 1895. Jusqu'à cette époque, le nombre des enfants allait toujours en augmentant, et cela inquiétait bon nombre de ministres protestants. Aussi résolurent-ils de mettre tout en œuvre pour nous porter préjudice. Le premier moyen qu'ils tentèrent fut de demander au *board of education* (commission d'éducation) l'égalité devant la loi de toutes les écoles, concernant le payement selon les résultats obtenus. Cette commission, composée presque entièrement de ministres, vota cette nouvelle clause, l'inséra dans les règlements et les publia. Les écoles, qui ne se conformaient

pas à ce nouveau point du règlement, étaient mises sur le pied des écoles libres, ne recevaient, par conséquent, plus la visite de l'inspecteur et, de ce fait même, la subvention du gouvernement leur échappait.

Or, les écoles catholiques étaient les seules qui, jusqu'alors, jouissaient de ce privilège, et ne faisaient rien payer aux enfants qui les fréquentaient. Nous étions donc les seuls directement atteints par ce nouvel article des règlements. Obligés de nous soumettre, nous avons commencé, en juin 1895, de demander aux enfants une rétribution scolaire de quelques sous.

Cependant, cette mesure n'eut pas tout le succès que s'étaient promis nos adversaires; nos enfants continuèrent à venir à l'école comme à l'ordinaire. Mais nos ennemis ne s'en tinrent pas là. Ils allèrent dans les familles et forcèrent les parents de retirer leurs enfants de l'école catholique, les menaçant, s'ils s'y refusaient, de rayer leurs noms du registre de l'église. Beaucoup ont tenu bon, mais beaucoup aussi ont cédé, et c'est ainsi que le nombre de nos enfants a diminué de plus de la moitié.

Disons encore un mot du concours scolaire, qui a eu lieu pour la première fois en décembre 1895. Toutes les écoles de la colonie, au nombre de 62, dont deux catholiques, une de garçons et une de filles, pouvaient y prendre part. Toutes les matières enseignées dans les différentes écoles étaient matières du concours. Une commission avait été nommée, qui devait décerner aux plus méritants les prix consistant en une certaine somme d'argent. Le nombre total des prix distribués était de 43, dont 16 ont été gagnés par les deux écoles catholiques. Ce succès est splendide, surtout quand on sait que les membres de la commission étaient loin d'être impartiaux.

L'école des Sœurs occupe toujours le premier rang parmi les écoles de la colonie. Les deux dernières années, le gouverneur, le colonel Cardew, a bien voulu accepter de présider la distribution des prix. Quoique protestant très fervent et, par là même, peu porté à nous faire des faveurs exceptionnelles, il a, néanmoins, parlé en des termes très élogieux des Sœurs et de leur école, et leur a laissé en les quittant un don de 5 livres sterling (125 francs). Il avait fait déjà un don analogue à l'école des garçons.

4. — Le 25 juillet, fête de Saint-Jacques, patron du R. P. Provicaire, est une journée de réjouissances que nos enfants de l'école voient approcher avec joie. L'an dernier, on a voulu donner à cette fête un éclat particulier, en y faisant participer non seulement les enfants qui fréquentent nos écoles, mais aussi les gens du dehors, surtout les pauvres de la ville. A cet effet, il s'était formé un comité d'organisation composé de gentlemen très respectables, qui s'étaient engagés à payer tous les frais. On s'était proposé d'organiser un repas pour les pauvres, puis de donner un banquet en l'honneur du R. P. Browne, banquet auquel étaient invités les bienfaiteurs et amis de la Mission. Malheureusement, la maladie dont le cher Père sentit les premiers symptômes, la veille même de sa fête, et dont nous avons déjà parlé, empêcha l'exécution de tous ces plans. Le repas des pauvres seul put avoir lieu, et ce fut à la grande satisfaction des nombreux indigents qui étaient venus de tous les points de la ville à la Mission, où un copieux dîner leur avait été servi. Le bonheur qu'éprouvaient ces malheureux se lisait sur leurs visages; plusieurs n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours.

Le banquet en l'honneur du R. P. Browne n'ayant pu avoir lieu, ces Messieurs du comité ont voulu lui témoigner leur estime d'une autre manière, et lui ont fourni tout ce dont il a eu besoin pendant la durée de sa maladie. Ils ne l'ont laissé manquer de rien et, au moment où le cher Père s'embarquait pour se rendre en Europe, ils lui ont remis une offrande pour son voyage.

5. — Depuis le dernier *Bulletin*, l'intérieur de notre église a subi quelques modifications. Grâce aux talents artistiques du bon F. Régis, le sanctuaire revêt une beauté qui fait l'admiration de tous nos visiteurs. De magnifiques peintures ornent les murs, et l'autel, jusque-là peint en noir, a été repeint en blanc et orné de dorures. Tout ce travail a été fait avec un goût exquis.

Au moment où ces travaux d'embellissement touchaient à leur fin, deux magnifiques statues de saint Pierre et de saint Paul nous arrivaient de France. Débarquées le même jour, le 17 décembre, elles ont pris, le 22 du même mois, possession des niches qui leur étaient préparées depuis l'origine de l'église. Le lendemain, le R. P. Provicaire en fit la bénédiction solennelle, au milieu d'une nombreuse assistance toute remplie d'admiration.

Mentionnons encore dix-huit magnifiques lampes, dont a été enrichie notre église. Le besoin d'un éclairage mieux conditionné s'était fait sentir depuis longtemps déjà, mais surtout depuis l'introduction du chant des vêpres. Quelques-uns de nos chrétiens se sont mis à l'œuvre et se sont cotisés pour remédier à cet état de choses. Ils ont magnifiquement réussi, et dix-huit jolis réflecteurs projettent leur lumière dans toutes les directions. L'église, à présent, est bien éclairée et la satisfaction est générale.

6. — Parmi les visites que nous avons reçues dans le courant des deux années passées, celle de Sa Grandeur Mgr Augouard nous a été la plus agréable. Malheureusement, cette visite a été beaucoup trop courte. Monseigneur a eu à peine le temps de passer rapidement dans les deux écoles et de donner sa bénédiction aux enfants. Le regret, parmi nos catholiques, de n'avoir pu saluer Sa Grandeur, à son passage, a été universel. L'occasion est si rare, ici, de voir un évêque catholique!

Une autre visite qui nous aurait été également chère, mais qui n'a pas eu lieu, est celle de notre vénéré Supérieur Général, Mgr Le Roy. Le vapeur qui avait à bord Sa Grandeur était déjà en rade à Freetown, et Monseigneur se disposait à nous surprendre agréablement, lorsqu'on annonça que le navire était en quarantaine. Il nous fallut donc renoncer à un plaisir qui nous aurait été bien doux.

Signalons encore la visite de nombreux Pères de Lyon qui, toutes les fois qu'ils passent à Sierra-Leone, ne manquent pas d'aller prier sur la tombe de leur fondateur, M. de Brésillac, et ses compagnons, tous premiers missionnaires de Sierra Leone. De nombreux prêtres belges se rendant au Congo et quelques prêtres allemands allant au Cameron sont aussi venus nous voir. A tous ces ouvriers évangéliques, nous sommes heureux d'offrir pendant les quelques heures qu'ils passent avec nous une hospitalité franche et cordiale.

STATION DE SAINT-PATRICE, A BONTHE

JUILLET 1894. — OCTOBRE 1896

1. Personnel. — 2. Construction d'une maison d'habitation. — 3. Ministère. Baptême d'un Mendi arraché aux anthropophages. — 4. Ecoles. — 5. Internes. — 6. Fêtes religieuses. — 7. Visites. — 8. Santé. Décès. — 9. Quelques notes sur le pays.

1. — A l'époque de notre dernier *Bulletin*, le P. Kuntzmann était encore chargé de cette station ; mais il a reçu, peu après, son obédience pour Conakry et puis pour le Niger. Ses anciennes ouailles conservent toujours de ce cher confrère un souvenir reconnaissant.

Le personnel se compose actuellement du P. Tuohy et du F. Régis, qui sont arrivés ici le 29 janvier 1895. Ils étaient accompagnés de deux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qu'ils installèrent dans leur maison, bâtie déjà depuis plusieurs années.

2. — Réduits à nous abriter nous-mêmes dans uneasure en bois qui menaçait ruine, surtout pendant les tornades, il était de notre devoir de nous élever une habitation convenable au plus tôt. De concert avec le R. P. Provicair, nous avons donc choisi son emplacement dans un terrain que le R. P. Blanchet avait acheté vis-à-vis du couvent.

Nous avons béni la première pierre de cette nouvelle maison le 1^{er} avril 1895 et, grâce à l'habile direction du bon F. Régis, nous avons pu la bénir elle-même et l'habiter, le 2 octobre de la même année, fête des Saints Anges Gardiens. Elle mesure 40 pieds sur 20 ; l'étage du haut est bâti en bois, celui du bas en pierre. Elle est couverte en fer galvanisé. Les chambres à coucher sont de 14 pieds sur 11 et de 12 pieds de hauteur, toutes bien aérées, au moyen d'un treillage de 18 pouces, qui allonge le plafond du côté du corridor, faisant de plus très bel effet. Aussi tous ceux qui nous visitent pour la première fois ne manquent-ils jamais de féliciter l'architecte de notre maison. Elle est extrêmement saine et commode, et n'a pas coûté plus de 7000 francs.

3. — Depuis 1894, nous avons enregistré deux mariages et trente-trois baptêmes, dont vingt-quatre d'adultes. Un de ces derniers mérite une mention spéciale : c'était un pauvre Mendi, qui avait été amené à l'hôpital civil par les gendarmes, dans un

état effrayant, ayant le cou coupé jusqu'à la trachée-artère par le couteau de l'anthropophage. La police arrivant sur la scène, les meurtriers durent prendre la fuite, sans pouvoir emporter leur victime. Ce méfait a eu lieu à 10 milles environ de Bonthe, dans le pays Imperi, sur le continent même. Aussi, arrivé ici, il a expiré, quelques heures après avoir reçu le saint baptême.

Qu'il soit dit en passant que les anthropophages du Sherbro font partie d'une société secrète, dont l'origine est très ancienne. La cour suprême de la colonie a, cette année 1895-1896, condamné cinq d'entre eux à être pendus, ce qui a eu lieu dans la ville de Gbambayah, capitale de l'Imperi, à 20 milles seulement d'ici. Cette ville a été choisie pour ces exécutions, comme étant un des grands centres où le cannibalisme règne; l'échafaud y reste en permanence, pour inspirer la peur à ces malfaiteurs. L'un de ceux qui ont été ainsi exécutés était un créole, originaire de Freetown, qui avait été élevé dans les écoles de la colonie, et se glorifiait du titre de membre profès de l'Eglise anglicane. Chaque membre de cette société doit fournir à tour de rôle sa portion de chair humaine, dont partie est mangée, partie employée dans les médecines du pays. Et le secret qui les lie est tellement bien observé que, même sur l'échafaud, aucun d'eux n'a ni avoué son crime, ni révélé aucune de leurs pratiques.

C'est seulement depuis quelques années que le gouvernement colonial a entrepris de juger ces criminels; auparavant les lois du pays les condamnaient à être brûlés vifs : on en brûlait jusqu'à quatre-vingts à la fois. Pour montrer comment ces crimes sont fréquents et rarement punis, même maintenant, il suffit de remarquer, qu'il y a quelques mois seulement, un enfant qui devait entrer à la Mission dans quelques jours, a été saisi par un canot construit en forme d'alligator, au moment où il traversait une crique en pirogue. L'affaire a été rapportée à la police, mais les recherches n'ont abouti à rien, quoique plusieurs personnes en aient été témoins du rivage.

Les anthropophages qui se cachent dans ces canots, en simulant l'alligator, trouvent moyen de rester sous l'eau un temps considérable, et même voyagent sous l'eau, et sont connus sous le nom d'*alligators humains*, de même que ceux qui font le même métier par terre et qui se couvrent, au moment du meurtre, d'une peau de léopard, s'appellent *léopards humains*.

C'était un de ces derniers qui avait attaqué le pauvre homme dont nous avons parlé plus haut.

4. — Les deux écoles de garçons et de filles ont été commencées dès notre arrivée, l'année dernière : celle des garçons compte 33 enfants dirigés par un maître d'école indigène ; celle des filles en comptait 45 au commencement de mai de cette année. Malheureusement, les bonnes religieuses, au nombre de trois, ont été rappelées à Freetown à cette époque, leur état de santé laissant beaucoup à désirer ; de sorte que nous sommes contraints de faire faire cette école actuellement par une de leurs anciennes élèves. Nous espérons bien que notre couvent qui a tant coûté ne restera pas longtemps inoccupé.

5. — Une douzaine d'enfants que nous gardons à la Mission nous rendent de précieux services : Ils s'occupent à la culture du manioc et des patates douces, et réussissent à nous faire la cuisine d'une manière tout à fait satisfaisante. Cinq d'entre eux sont des esclaves libérés qui nous ont été confiés par l'administrateur du Sherbro. Cet excellent homme, du reste, se montre toujours très sympathique à notre œuvre et, quoique protestant, nous cède, de préférence à ses propres pasteurs, tous les enfants libérés qui nous conviennent.

6. — Quoique nous n'ayons pas toujours la satisfaction d'être entourés de tous nos paroissiens, dont la plupart nous quittent une partie de l'année pour gagner plus facilement de l'argent dans les rivières Jong, Kittam et Boom, néanmoins nous arrivons à célébrer certaines fêtes avec une pompe spéciale. Ainsi, l'année dernière, nous avons pu célébrer la messe de minuit avec beaucoup de solennité et de dévotion ; nous faisons chaque année la procession des Rameaux en dehors de l'église ; la belle fête de saint Patrice, notre protecteur et patron, est peut-être celle que nos chrétiens aiment le plus. A cette occasion, le F. Régis ne manque jamais de mêler les sons les plus doux de sa clarinette aux riches accords de l'orgue, à la grande admiration de tous.

7. — En fait de visites, nous devons mentionner d'abord celles de nos confrères de Freetown, qui sont venus à tour de rôle nous porter les nouvelles du monde civilisé et nous édifier par leur gaieté franche et apostolique. Cependant ce sont celles surtout de notre vénéré Provicair apostolique qui nous ont

inspiré une vie toute nouvelle. L'esprit de sacrifice et le zèle actif et ardent dont il nous donne l'exemple constant, malgré ses 60 ans, ne manquent jamais de nous stimuler à mieux faire. Nous avons eu aussi l'honneur d'une visite de M. l'administrateur du Sherbro, qui a bien voulu à cette occasion tirer une photographie de nos enfants; celle de M. Bridge, envoyé par le gouvernement d'Angleterre pour faire un rapport sur les richesses minérales de ce pays; et enfin celles de plusieurs officiers de marine.

8. — Grâce à Dieu, nos santés se sont assez bien maintenues ainsi que celles des autres Européens, quoique Bonthe n'ait pas la réputation d'être bien salubre, étant traversé par un marécage qui, à marée basse surtout, exhale des odeurs peu agréables. Malheureusement, il n'en a pas été de même pour les dévouées Sœurs qui nous secondaient. Par suite de fièvre pernicieuse, deux d'entre elles ont passé à un monde meilleur. La première, Mère Aldebert, la fondatrice de l'OEuvre, est arrivée en janvier 1895, ayant déjà passé onze ans dans la colonie à cette époque; sa frêle santé, épuisée encore davantage par les travaux d'installation, n'a pu résister à une attaque de fièvre bilieuse et elle a succombé le 11 août de la même année. La seconde, sœur Ina, nous est arrivée, sans être acclimatée, et même indisposée, de sorte qu'elle a succombé cinq semaines après son arrivée, le 12 mars de cette année. Toutes les deux ont supporté leur maladie avec une patience et une résignation vraiment édifiantes et ont fait avec une joie visible, en faveur des pauvres Noirs, le sacrifice de leur vie. Aussi avons-nous l'assurance que, du haut du ciel, elles ne manqueront pas d'obtenir bien des grâces en faveur de la Mission qu'elles ont tant aimée. Elles reposent à l'ombre de la croix dans la partie catholique du cimetière, et leurs tombes restent pour tous des preuves incontestables de la charité apostolique qu'inspire la vraie foi.

9. — Avant de terminer, disons un mot du pays et de la perspective qui s'ouvre devant nous. La ville de Bonthe où nous sommes établis se trouve à l'est de l'île de Sherbro. Elle est le siège du gouvernement, non seulement pour l'île même, mais aussi pour toute cette partie de la colonie de Sierra-Leone qui pénètre à près de 100 milles à l'intérieur, ainsi que du côté de

Libéria. Aussi toute cette partie se trouve-t-elle sous la juridiction immédiate d'un administrateur qui porte le titre de commissaire du district et s'appelle le district du Sherbro. Cette île se trouve à 1 degré au-dessous de Freetown et à l'embouchure de la rivière Jong. Elle a une superficie de 230 milles carrés environ, mais ne possède d'autre ville importante que Bonthe. Son terrain est uniformément plat, ne s'élevant nulle part à plus de quelques mètres au-dessus du niveau de la mer. Aussi y a-t-il beaucoup de lagunes et de marécages, dans ce côté de l'île au moins, ce qui, naturellement, ne favorise nullement la salubrité.

Deux tribus occupent l'île, ce sont les Mendis et les Sherbros. Ils habitent des maisons en terre de forme ronde et se groupent en villages qui consistent en quelques dizaines de ces maisons, et s'appellent *fakeis*. Les fakeis sont dispersés dans toutes les parties habitables de l'île, séparés généralement les uns des autres par une distance considérable. Ces peuples cultivent largement le manioc et les patates douces et se livrent à la pêche. Ils savent préparer l'huile et les noix de palme pour le commerce, les vendant, ainsi que des nattes en fibre, de leur fabrication, contre des étoffes et du riz. Les langues mendi et sherbro sont parlées, mais comme tout le monde comprend le mendi, avec la connaissance de cette langue, on peut se faire comprendre partout sur l'île et même sur le continent.

Le gouvernement anglais de Freetown a conclu un premier traité avec ces tribus le 24 septembre 1825, et c'est, paraît-il, de cette époque que date l'introduction des sectes protestantes au Sherbro. Elles sont actuellement au nombre de 3, c'est-à-dire les anglicans, les wesleyens et les missionnaires américains. Mais ce sont les anglicans qui sont les mieux établis. Il va sans dire cependant que, ici comme partout ailleurs, l'hérésie n'a pas réussi à convertir ces tribus de leurs pratiques païennes, mais bien plutôt à les affermir davantage dans leurs superstitions. Aussi leurs chrétiens sont-ils principalement des marchands créoles de Freetown qui sont venus s'établir ici, avec les quelques rares enfants mendis qu'ils ont élevés dans leurs écoles.

Comme on le voit, la conversion de ces tribus ne manque pas actuellement de difficultés spéciales, scandalisées qu'elles

ont été depuis si longtemps par l'exemple de soi-disant chrétiens. Voici ce que le ministre anglican lui-même dit au sujet de cet exemple dans son rapport annuel imprimé de 1895 : « L'immoralité est le péché le plus ordinaire ici. Le concubinage est une chose commune, même parmi les membres profès (*sic*) de l'Église. Des vœux de mariage dans la plupart des cas on ne tient aucun compte... Et quant à York Island (une partie de mon district), je ne dirai pas trop en affirmant que c'est une vraie serre chaude (*hot-bed* en anglais) de vice. »

Tout en travaillant donc, de notre mieux, cette vigne que le Maître nous a assignée, nous ne cessons de le prier ardemment d'envoyer au plus tôt quelques missionnaires fervents et prudents à ces millions de pauvres âmes, qui habitent ce continent immense, salubre et élevé. Nous disons au plus tôt parce que l'hérésie menace, dans un avenir prochain, d'envahir ces pauvres gens, car ses adhérents pénètrent bien avant dans le pays pour faire le commerce; aussi croyons-nous de notre devoir d'inviter les apôtres de la bonne nouvelle à se rendre sans retard auprès d'eux.

COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE DE CONAKRY

(GUINÉE FRANÇAISE)

JANVIER 1892. — OCTOBRE 1896

1. Nouvelle chapelle. Son inauguration. Nouvelles constructions. — 2. Ministère. Demandes de missionnaires. — 3. Œuvre d'enfants. Première communion. — 4. Visites.

1. — La grande œuvre, depuis le dernier *Bulletin*, c'est la construction de la chapelle et son inauguration le jour de la fête du Saint Cœur de Marie de l'an 1893.

C'était le même local qui servait en même temps de chapelle et d'école, local très bas et trop petit, et de plus rongé par les termites dont le sol est infesté partout. Grâce à un subside du gouvernement et à un excellent coup de main des maisons de commerce de la localité, nous avons pu élever un édifice en pierre avec toiture en tôle galvanisée et fenêtres romanes, mesurant 19 mètres de long, sur 10 de large et 5 de haut. C'est un bâtiment qui pourra largement nous servir de lieu de prière jusqu'à ce qu'il plaise au gouvernement de faire bâtir une église définitive, comme il l'a fait dans d'autres colonies.

L'inauguration en a été faite le jour de la fête du Saint Cœur de Marie, avec toute la solennité possible, en présence du gouverneur et de toutes les autorités. Il y manque un autel convenable et une cloche plus grande. Comptons sur la charité chrétienne qui heureusement ne s'épuise pas plus que le bon Dieu lui-même qui en est la source!

Ce premier travail terminé, il s'agissait de relever l'ancien bâtiment pour en faire une salle d'école présentable; ce qui a été fait. On lui a donné 1 mètre en plus de bonne maçonnerie, et les mauvais volets pleins ont été remplacés par des fenêtres à persiennes, disposition bien avantageuse dans nos pays chauds. Mentionnons aussi l'agrandissement du dortoir, ce qui nous permet de loger maintenant 60 enfants, et le commencement d'une école professionnelle de menuiserie et de charpenterie, patronnée par le gouvernement.

2. — Le ministère est, actuellement, chose ingrate à Conakry, car nous n'avons guère qu'une population flottante, dont la majeure partie, originaire du Sénégal, est adonnée à l'islamisme. Ce sont des ouvriers réquisitionnés par le gouvernement pour les travaux de bâtisse et de terrassement à exécuter dans l'île Tumba et sur les deux routes en voie de formation et devant aboutir, l'une à Timbo et l'autre à Farana. Il y a aussi passablement de Sierra-Leonais, tous protestants, et ne stationnant à Conakry qu'autant que leurs petits moyens leur permettent de faire la traite, oiseaux de passage dont il n'y a guère à s'occuper. Restent ensuite les païens proprement dits, ayant tous une certaine affiliation avec le mahométisme, sans en avoir toutefois le fanatisme religieux, et dont la conversion sera une œuvre de patience et de temps, s'il plaît à Dieu de toucher leurs cœurs!

Il est bon d'ajouter que l'on nous demande dans différentes rivières, surtout au Bramaya, au Dubreka et au Rio-Nunez, dispositions d'ailleurs que le gouvernement lui-même cherche à entretenir dans l'esprit des chefs des environs. Ressources et personnel, c'est ce que nous demandons comme partout, et, ici en Guinée, avec d'autant plus d'urgence que l'islamisme y fait des progrès effrayants, que seul le christianisme peut quelque peu enrayer.

3. — Nos œuvres d'enfants comprennent actuellement 41 gar-

çons et 29 filles, celles-ci sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph, qui ont aussi la chapelle de l'hôpital. L'effectif des écoles est de 84 garçons et de 50 filles. Le jour de la Fête-Dieu, il y a eu première communion de 8 enfants, du cuisinier de la Mission et d'un protestant, entré la veille dans le giron de l'Eglise catholique. La cérémonie a été de tout point pieuse et touchante.

4. — Placés comme nous le sommes à Conakry sur la ligne de parcours des paquebots français du Havre et de Marseille, il nous est donné parfois de recevoir la visite toujours agréable de nos confrères du Sud. Nous avons eu aussi, pour quelques moments bien courts, NN. SS. les Evêques du Gabon, du Congo et de l'Oubanghi, dont nos enfants gardent un souvenir respectueux et reconnaissant. — Les confrères qui voudront bien nous visiter, trouveront ici, dans quelques années, une variété de fruits délicieux.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH DE BOFFA

JUILLET 1894. — OCTOBRE 1896

1. Personnel. Santé. — 2. Ecole; occupations des enfants. Jardin; basse-cour. — 3. Ministère. Soins des malades. — 4. Saïgha.

1. — Le 14 octobre 1895, fête de la Maternité de la B. V. Marie, nous sont arrivés le P. Mertel et le F. Ludan; notre petite communauté était à ce moment composée du P. Sutter et du F. Martinien. Les fièvres bilieuses hématuriques ont depuis obligé le F. Martinien d'aller se refaire en France. (28 mai 1896.)

2. — Notre école est fréquentée par 75 enfants, dont 59 internes. En dehors des cinq heures de classe par jour, nous les occupons aux travaux de la menuiserie, de la maçonnerie, des champs, etc. Dans la culture des plantes indigènes, nous ne nous écartons guère de la manière de faire des Noirs, de peur que nos récoltes soient moindres que les leurs. De plus, nos enfants, une fois livrés à eux-mêmes ou rentrés dans leurs familles, ne pourraient facilement se procurer des instruments d'agriculture perfectionnés.

Nous venons de semer environ 2 hectares et demi de *fonden ony*. Le *fonden ony* est un petit mil qui n'est guère connu en dehors du Rio-Pongo. Son grain mondé ressemble beaucoup à

la semoule. C'est le café au lait de nos enfants. Nous avons également commencé à semer du riz; après quoi, nous nous mettrons à planter des patates douces.

La menuiserie a été dirigée jusqu'ici par le F. Martinien. Aucun apprenti n'a encore réussi à atteindre le terme de son apprentissage. Parmi les enfants qui essaient d'apprendre le métier de maçon, sous la direction du F. Ludan, quelques-uns promettent beaucoup.

Notre jardin est dévasté, cette année-ci, par les sauterelles; elles mangent avec délices ce que le P. Mertel y a semé à la sueur de son front. Depuis l'année 1893, ces méchantes bêtes ne font que passer et repasser à travers le Rio-Pongo. Une partie des champs de riz vient d'être dévalisée. Aussi, malgré leur peu de goût pour le manioc et les patates, nos pauvres Noirs se voient-ils obligés d'en planter en plus grande quantité que d'ordinaire pour échapper à la famine.

Notre basse-cour commence à reprendre. Sur nos quinze bêtes à cornes, nous en avons perdu 6 les deux années passées. Quant aux habillés de soie, tous sont crevés. Le poulailler a eu également beaucoup à souffrir des visites réitérées d'un jeune léopard : un piège-fusil a fini par nous en débarrasser.

3. — Nous profitons toujours d'une des grandes fêtes de l'année pour donner la première communion à nos enfants. L'an dernier, fête du T. S. Cœur de Marie, treize d'entre eux se sont approchés pour la première fois de la sainte table. Cette année-ci, nous sommes en train d'en préparer une vingtaine. Dans ces premiers communians ne sont pas compris les adultes, auxquels nous faisons faire la première communion le jour de leur baptême.

Pour annoncer aux fidèles les grands jours de fête, le canon se mêle souvent au son des cloches, Parmi les païens attirés par la curiosité à nos cérémonies, il s'en trouve toujours quelqu'un qui demande à se faire instruire.

La Providence se sert également des maladies pour nous amener un certain nombre de catéchumènes. Las de recourir inutilement aux médecins du pays, beaucoup de malades viennent en dernier ressort frapper à la porte de la Mission. Sur les soixante et un baptêmes, nous comptons quelques-uns de ces malades, qui ont eu le bonheur d'être régénérés avant leur

départ pour l'autre monde. Quant à ceux qui s'éloignent de nous guéris, ils emportent toujours un bon souvenir de la Mission; et comme, de leur nature, nos Noirs sont fort bavards, leur pays sait bien vite la cure dont ils ont été l'objet.

Malheureusement, nous n'avons pas assez de logement pour recevoir tous les malheureux qui se présentent. C'est grâce à la charité de nos chrétiens que quelques-uns d'entre eux trouvent un réduit quelconque pour s'y abriter. Les pauvres lépreux seuls sont exceptés. Il vient de nous en arriver un pour lequel il a fallu parlementer longuement au sujet d'un logement : sa figure est entièrement rongée par la lèpre.

Il est difficile de faire prendre à nos chrétiens adultes le chemin de l'église pour attirer sur leur union les bénédictions du Ciel. Il leur faut toujours un noviciat plus ou moins long avant de se décider à l'accomplissement de cette loi divine.

Sur les quatre mariages faits à Boffa, l'un des couples avait bien quarante ans de vie commune.

4. — L'an dernier, l'achèvement de la maison de Boffa nous a encore demandé beaucoup de temps et de dépenses. Cette année-ci, ç'a été le tour de Sangha. La maison d'habitation menaçait ruine. Des voies d'eau, qui s'étaient produites dans la toiture, n'avaient fait que faciliter aux termites leur besogne dévastatrice. La toiture enlevée, nous en avons profité pour hausser la maison d'une soixantaine de centimètres. Des tuiles ont remplacé les feuilles de tôle galvanisée et une galerie circulaire rend les deux chambres est et ouest habitables. Aussi le thermomètre qui, autrefois, marquait invariablement de 30 à 45°C, atteint à peine 30° dans l'intérieur des chambres.

5. — Sangha est redevenu le sanatorium d'autrefois. Située sur une éminence qui domine tous les environs et vue de loin, la station semblerait un château du moyen âge, si l'on se trouvait en pays de châteaux. Au pied de la colline, à 250 mètres environ de la Mission, une belle rivière roule, toute l'année, son eau limpide. C'est cette rivière que le regretté P. Raimbault avait baptisée du nom de Vichy. Loin des marécages, on y respire un air pur. Les légions de moustiques qui nous dévorent à Boffa, malgré toutes les ingénieuses inventions humaines, ne se font pas sentir à Sangha. A une époque de l'année, le thermomètre descend jusqu'à 12° le matin, pendant la saison des pluies.

Il ne reste plus qu'à combler les vides laissés par les regrettés PP. Wira, Laengst, Curtil!...

NÉCROLOGIE

~~~~~

**Décès.** — Nous avons la douleur d'annoncer la mort du P. Joseph Riff, profès des vœux perpétuels, de la Mission du Gabon, qui s'est éteint le 29 octobre, dans sa famille, à Moernach (Alsace), à l'âge de 28 ans, après 15 années de vie de communauté et 3 ans 2 mois de profession, par suite de phtisie.

Le F. Alype Welter, profès des vœux perpétuels, est décédé à Cellule, le 24 novembre, à l'âge de trente-sept ans, après vingt années de vie de communauté et 18 ans 3 mois de profession, par suite d'une maladie de la moelle épinière.

Le P. Pierre Cros, revenu il a quelque temps de la Mission de Sénégambie, a succombé dans sa famille, à Saint-Pantaly d'Ans (Dordogne), le 26 novembre, à l'âge de 29 ans, après 7 années de vie de communauté et 4 ans 4 mois de profession, par suite des fièvres contractées au Soudan.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés deux scolastiques : M. Alfred Eglin, emporté par la fièvre jaune à Port-au-Prince, le 22 octobre, après trois jours de maladie; et M. Auguste Schindler, élève de rhétorique de Merville, décédé dans sa famille, à Mulhouse, le 16 octobre, par suite de phtisie.

---

### LE F. ROCH

DÉCÉDÉ A BUANZA LE 26 FÉVRIER 1896.

(Suite.) (1)

Quand le F. Roch eut rendu les derniers devoirs au cher F. Désiré, il alla trouver son Supérieur, abîmé dans la douleur causée par une telle perte, et lui dit : « Mon Père, si mon dévouement peut vous consoler dans notre grand deuil, eh bien, je vous le renouvelle; je vous promets de me dédoubler pour combler un peu le vide immense que la mort a fait parmi nous. » Le F. Roch fit si bien ce qu'il avait promis que son Supérieur put

(1) Voir n° précédent.

écrire de lui : « La conduite du cher F. Roch me console au milieu de nos cruelles épreuves ; tout transformé par l'exemple de son saint confrère, il cherche à l'imiter. »

En souvenir d'affection fraternelle, il voulut élever au cher F. Désiré un beau mausolée comme il n'en existe pas au Congo. Le bon F. Roch, en le faisant, ne pensait pas que l'heure de la récompense était venue et qu'il allait bientôt se reposer à côté de ce compagnon d'armes.

Le 19 février, notre cher Frère fut frappé d'un coup de soleil qui, peu à peu, dégénéra en accès pernicieux.

Voyant que le terrible mal ne cédait à aucun remède, il comprit que son heure était venue et se prépara à la mort avec une pleine et entière résignation à la volonté de Dieu et fit généreusement le sacrifice de sa vie. Il reçut en pleine connaissance tous les secours de la religion et émit ses vœux perpétuels. La statuette de Marie qui avait reçu le dernier soupir du F. Désiré, sa croix et son chapelet ne quittaient pas ses lèvres. Il chantait même des cantiques à Marie sa bonne Mère. Quand je l'invitais à s'unir à nous pour demander au bon Dieu sa guérison, il refusait. « Un misérable comme moi, disait-il, ne mérite pas cette faveur, je préfère m'en aller au ciel après avoir passé quelque temps en purgatoire. »

Les derniers moments du F. Roch furent consolés par la visite de Mgr Augouard se rendant à Loango ; Monseigneur bénit notre malade et offrit pour lui le saint sacrifice de la messe. Le bon Frère ne savait comment exprimer sa reconnaissance envers Sa Grandeur.

La veille de sa mort, le Frère fut pris d'un délire qui ne le quitta plus.

Chose touchante ! alors que le cher malade ne se rendait guère compte de ce qui se passait autour de lui ou de ceux qui approchaient de son lit de douleur, il reconnaissait toujours sa croix de missionnaire et l'image de Marie ; il les portait à ses lèvres et leur adressait quelques paroles d'amour.

Le mercredi soir, 26 février, le cher Frère perdit l'usage de la parole et ne donna plus signe de vie que par de légers soupirs. Enfin, vers minuit, il rendit sa belle âme à Dieu, sans agonie, sans le moindre effort.

Le lendemain, à cinq heures du soir, notre cher défunt fut

conduit à sa dernière demeure au milieu des sanglots de ses confrères qui se trouvaient ainsi sous le poids d'un double deuil.

On a rapproché la tombe du F. Roch le plus près possible de celle du F. Désiré. Ces deux vrais fondateurs de la mission de Bouanza réalisent maintenant ces paroles de nos saints livres : *Quomodo in vita sua dilexerunt se, ita et in morte non sunt separati.*

---

### LE P. LAURENT KORNMANN

DÉCÉDÉ A BAGAMOYO LE 7 AOUT 1896.

Le P. L. Kornmann naquit le 4 août 1867 à Weshausen, en Alsace. Il fit de bonnes études, couronnées par le diplôme de bachelier ès lettres. Dès sa profession, le T. R. P. Emonet, pour respecter ses attrait, et désireux de fournir aux Missions un sujet d'avenir, lui donna pour destination le Zanguebar. Le 29 octobre 1893, il arrivait à Zanzibar et se rendit peu après à Mrogoro, où il séjourna jusqu'au mois de mars de l'année suivante.

Le 8 mars, il prit possession de son nouveau poste de la Longa. Le P. Ledonné, son supérieur dans cette station, trouva en lui un auxiliaire dévoué. Il était plein d'ardeur, d'activité, et doué de beaucoup de savoir-faire.

D'une nature vive et impétueuse, il se heurta d'abord avec impatience à cette lenteur des Noirs, si peu aptes à saisir et surtout à exécuter avec promptitude et régularité ce qu'on veut leur faire faire. Ses insuccès de ce côté le rendirent plus calme. Aussi nos chrétiens, qui le redoutaient un peu au début, lui furent tout gagnés, quand ils le virent s'accommoder davantage à leur tempérament, et supporter charitablement des défauts qu'il s'efforçait toujours de corriger cependant, mais avec une plus sage indulgence.

Dès le début, il montra du goût et de l'application pour l'étude du Swahili. Son désir était de réussir bientôt à prêcher en cette langue, ce qu'il fit très bien, au bout de quelques mois.

Et dès lors, il put s'employer avec plus de succès, non seulement pour les catéchismes des enfants de l'école, mais aussi pour ceux des Noirs des environs, venant à la Mission se faire instruire, ce qui lui permit d'entrer directement en rapports avec

les chefs du district, de les mieux connaître, et de se faire apprécier d'eux.

Il était, pour les relations fréquentes de la station avec le poste allemand de Kilosa, l'intermédiaire discret et l'interprète intelligent du P. Ledonné. Les officiers de ce poste l'estimaient et l'affectionnaient, malgré certaines difficultés, naissant de ce voisinage, et qu'il ne dépendait pas de nos Pères d'éluder ou d'aplanir seuls, en toute circonstance.

Le P. Kornmann arrivait à la Longa, quelques semaines seulement après les premières apparitions des sauterelles dans le pays. Tout ce qu'elles ont créé de soucis et donné de tracas, pendant la famine dont elles furent cause, pour le ravitaillement de la communauté et l'entretien d'un nombreux personnel d'enfants et d'indigents, le Père en prit généreusement sa part, et sut ainsi soulager son supérieur. Plus tard, quand celui-ci, malade, dut rentrer en France, il se dévoua avec intelligence à le suppléer dans les mille soins de sa sollicitude paternelle. Il eut ainsi à assurer, non seulement l'enseignement et les secours religieux, mais la nourriture quotidienne à cette nombreuse, quoique naissante, chrétienté de la Longa. Ce fut dans ses allées et venues aux environs, à la recherche des vivres, qu'il sentit l'avantage d'avoir eu vite appris la langue, et de s'être déjà fait des amis de tous les chefs, bien loin à la ronde.

Du mois de décembre au mois d'août dernier, le P. Kornmann resta supérieur intérimaire, d'abord seul, avec le F. Othon, puis aidé du P. Sinner. La famine continuant toujours, pour ne pas grever trop lourdement le budget de la station, Mgr de Courmont avait ordonné de prévoir les travaux à exécuter plus ou moins prochainement, et d'y appliquer tous ceux auxquels on avait à porter secours, en leur fournissant des vivres. C'était faire gagner honorablement leur vie à nos chrétiens, et obtenir quelques compensations pour les sacrifices que s'imposait la Mission, en subvenant à tant de besoins. Le Père régla tout en vue de la reconstruction de la chapelle, et fit fabriquer des briques en quantité considérable. Auparavant, il avait déjà avisé à d'autres travaux d'entretien et de réparations, fort contrariés par les grandes pluies de la *Masika*.

Vers cette époque, et après les fatigues occasionnées par ces travaux, il eut une première fièvre bilieuse hématurique, qui

exigea son transport à la côte. Il vit de bien près la mort, et tant à la Longa qu'en route, pendant le trajet qu'il fit, porté dans un hamac, il passa par les émotions les plus pénibles. Quelques notes qu'il écrivit au crayon, en complétant ses souvenirs par ceux des chrétiens ses porteurs, peignent au vif les angoisses qu'il subit. En voici des extraits :

*Mercredi 27 février.* — C'est mon neuvième jour de fièvre. C'est aussi le jour des Cendres. Je sens bien que l'homme n'est que cendre. Moi, si robuste, la fièvre m'a vite terrassé. Elle se joue de moi, comme un enfant d'un insecte dont il s'amuse. Mon Dieu, que vais-je devenir ?

*Lundi 4 mars.* — Je n'en puis plus. La bile m'empoisonne. La fièvre me fait délirer. L'estomac repousse tout aliment. Je commence à croire que la vie s'en va. Moments solennels... Peut-être avant la fin du jour aurai-je rendu mon âme à Dieu ! Le P. Supérieur me conseille de me préparer à la mort. Je prie Marie de m'assister. Le soir, je me confesse. La nuit, de graves pensées occupent mon esprit et se mêlent à mes cauchemars. Je songe à mes parents, à mes frères, que j'ai quittés pour venir ici sauver de pauvres Noirs. Je vois au cimetière la place que je vais occuper auprès du F. Faron. Aspirations, prières, appels à la divine miséricorde. Je pense au ciel, au purgatoire, à l'éternité qui s'ouvre...

*Samedi 9 mars.* — Un peu de mieux s'est produit. Le P. Supérieur se décide à me faire transporter à Bagamoyo. On prépare mon départ. Cependant la fièvre ne descend pas au-dessous de 39°. Je prends 3 grammes de quinine chaque jour.

*Dimanche 10 mars.* — Nous partons. Le F. Othon a aidé à me mettre dans le hamac. J'ai peur de mourir en route. Je me confie à la garde de Dieu, à la protection de Marie, des Anges et des Saints. Nous arrivons à *Kimamba*. Les gens me regardent avec stupeur et pitié. Je suis en proie à une espèce de délire.

*Lundi 11 mars.* — Nous sommes dans le *pori* de la *Mkata*... J'entends mes porteurs murmurer. Ils ont faim et se plaignent de la longueur du chemin. nous arrivons à la rivière. Dix minutes, pour me porter à l'autre rive, sur ces quelques troncs d'arbres garnis de lianes, et formant pont. Nous campons... A mesure que le soleil monte, je me sens défaillir. Des frissons me saisissent. Je tombe en syncope... Que se passe-t-il alors ? les porteurs me l'ont dit. Effrayés, me voyant perdre connaissance, mes chrétiens de l'escorte, silencieux, se tiennent auprès de moi. Ils m'entendent en délire invoquer Marie. L'un d'eux applique sur ma poitrine ma croix de missionnaire. Ils attendent dans l'angoisse. Enfin mes yeux se rouvrent... C'est chez eux un



soupir de soulagement. Je puis demander un peu d'éther pour me ranimer.

Nous repartons la nuit. Mais à peine en marche on entend les cris du lion. Mes porteurs veulent s'arrêter. Je leur dis de parler tous ensemble et haut, pour tenir le lion à distance. Cela réussit. Nous continuons...

Enfin la caravane put arriver à Mrogoro et gagner ensuite le littoral. Un grand mois passé à Zanzibar permit au P. Kornmann de bien réparer ses forces, et de rentrer à la Longa. C'est, appliqué aux soins de sa charge de Supérieur par intérim, qu'il contracta les nouveaux germes d'une seconde fièvre bilieuse. Voici la lettre du P. Ledonné, racontant ses dernières souffrances.

Le P. Kornmann ressentit les premières atteintes de la fièvre, le samedi 19; et le dimanche 20 juillet, il put encore faire le prône à la grand'messe et présider une réunion pour les travaux de la nouvelle chapelle. Le lundi, la fièvre hématurique se déclara et fut assez vite arrêtée par le remède indigène le *Mkwizingwi*. Mais les vomissements survinrent et tellement violents qu'ils occasionnèrent une inflammation de la gorge, et un abcès se produisit.

Le mal empirant de jour en jour, il se fit transporter en brancard à Bagamoyo. Plusieurs fois les porteurs crurent qu'il allait mourir entre leurs mains : aussi, craignant une catastrophe, ils marchèrent jour et nuit et firent, en 6 jours, un trajet qui en demande ordinairement 12 à 15. Ils furent assez heureux pour le remettre encore vivant, mais presque à l'agonie, entre les mains du R. P. Etienne, notre provincial apostolique.

Le vendredi 7 août, mandé par dépêche, je m'embarquai de Zanzibar pour Bagamoyo. J'y arrivai vers sept heures du soir et je trouvai le cher P. Kornmann à peu près sans connaissance. Il me reconnut cependant et me pressa la main, mais il ne put me parler. Au milieu de la récréation du soir, on m'appela, disant que le Père était à l'agonie. Entre temps, le P. Kocher avait pu lui parler un peu et lui demander s'il avait quelques communications à faire à ses parents, et à son frère, le P. Joseph Kornmann. Le malade se recueillit un peu et fit signe que non. Alors il lui parla de la Mission de la Longa, et l'agonisant répondit en se faisant violence : « Je meurs pour les Noirs, pour la Longa ! »

Je survins peu après et récitai les prières des agonisants. Le P. Karst l'assista à ses derniers moments, en lui répétant les doux noms de Jésus, Marie, Joseph. Vers huit heures et demie du soir, il expira et je fis la recommandation de l'âme. Le lendemain, je pré-

sidai à ses obsèques. C'était la vigile anticipée de Saint Laurent, son patron. Il repose maintenant au milieu de nombreux confrères, à l'ombre de la grande croix du cimetière de Bagamoyo. C'est une grande perte pour la Longa.

### LE P. JOSEPH RIFF.

DÉCÉDÉ A MOERNACH (ALSACE), LE 29 OCTOBRE 1896

La Mission du Gabon, déjà si cruellement éprouvée, vient de faire une nouvelle perte en la personne du cher P. Riff, mort dans sa famille, en Alsace, où il était allé, il y a un an à peine, chercher le rétablissement de sa santé délabrée.

Le P. Joseph Riff naquit à Moernach (Alsace), le 17 mars 1868. Amené au petit scolasticat de Cellule par le P. Aloïs Kuentz, il y fit toutes ses classes littéraires, passa ensuite au grand scolasticat de Chevilly et enfin au noviciat, où il fit profession le 15 août 1893.

Envoyé, au mois d'octobre suivant, au Gabon, et placé d'abord à Donghila, il fut chargé de l'œuvre des enfants auxquels il se dévoua tout entier. Son caractère, naturellement bon, l'y fit bientôt aimer de tous.

Un an plus tard, il passa à la station de Mouny, où il se mit de nouveau généreusement à l'œuvre auprès des jeunes Pahouins. Là, au bout de quelques mois de pénibles labeurs et de privations de toutes sortes, car la station était encore à ses débuts, le cher Père commença à ressentir les premiers symptômes de la maladie de poitrine qui devait l'enlever. Sous le climat humide du Gabon, la phtisie fit de rapides progrès.

Aussi le médecin jugea-t-il son retour en France nécessaire, et le P. Riff quitta le Gabon (17 octobre 1895), non sans regrets. De retour à la Maison-Mère, on l'envoya respirer l'air natal, en Alsace, dans l'espoir qu'il y retrouverait quelques forces. Vers le printemps, en effet, un léger mieux se fit sentir ; mais bientôt, on dut abandonner tout espoir de guérison, surtout à la suite d'un essai qu'il fit du système Kneipp, dans un établissement des environs, essai qui a abrégé sa vie, au dire de tout le monde.

Voyant qu'il était perdu, le pauvre Père résolut d'aller

demander sa guérison à la sainte Vierge et, malgré son état d'extrême faiblesse, il se joignit, en mai, au pèlerinage alsacien de Lourdes. S'il n'a pas été exaucé, il y a, du moins, obtenu bien des grâces, surtout celle de supporter généreusement ses souffrances, ainsi qu'une parfaite résignation à la volonté de Dieu, disposition qu'il a pleinement gardée jusqu'à son dernier soupir.

Voici en quels termes le P. Heinis, qui se trouvait alors aussi en Alsace, et dans le voisinage de Moernach, annonçait au T. R. Père la triste nouvelle de ce décès :

Le cher P. Riff s'est éteint doucement, presque sans agonie, le 29 octobre, dans sa famille, à Moernach, assisté par M. le curé de la paroisse. Parfaitement résigné à la volonté de Dieu, il a fait volontiers le sacrifice de sa vie pour l'Afrique, et particulièrement pour sa chère mission de Mouny qu'il a aimée jusqu'à son dernier soupir.

L'avant-veille de sa mort, j'étais encore allé le voir et, comme je l'exhortais à offrir ses souffrances au bon Dieu pour le salut des pauvres Noirs, il me répondit qu'il était content de donner sa vie pour l'Afrique. Le cher Père avait émis ses vœux perpétuels entre les mains de M. le Curé, comme vous l'y aviez autorisé. Quelques moments avant son agonie, il avait reçu les derniers sacrements, ainsi que l'indulgence *in articulo mortis*, et cela avec de véritables sentiments de foi et de piété, car, durant toute sa maladie, il n'a jamais perdu connaissance.

Malgré le mauvais temps qu'il faisait ce jour-là, l'enterrement de notre confrère a été très solennel, grâce à la générosité de ses parents qui n'ont rien épargné en cette occasion, et grâce aussi au dévouement des habitants de la paroisse, qui ont voulu montrer combien ils aimaient et honoraient leur premier missionnaire d'Afrique. L'assistance était nombreuse. Bien que ce fût la veille de la Toussaint, un bon nombre de prêtres des environs ont voulu venir rehausser de leur présence la triste cérémonie. (Lettres de P. Heinis, 30 octobre et 2 novembre 1896.)

J. H.

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours** — Sont arrivés :

Le 16 octobre, à Bordeaux, le P. Michaud, de la Martinique;

Le 23 novembre, à Lisbonne, le P. Desnier et le F. Claver, du Para ;

Le 30, à la Maison-Mère, le F. Mamert, du Congo français.

**Départs.** — Sont partis de Bordeaux le 10 novembre :

*Pour l'Oubanghi* : Mgr Augouard, retournant dans sa Mission, avec le F. Honoré, et cinq nouveaux profès : les PP. Gestin, Couillard, Falconnet et les FF. Fabien et Henri ;

*Pour le Congo français* : le P. Luec, supérieur de Linzolo ;

*Pour le Gabon* : les PP. Duron et Lévêque, revenus de cette mission au printemps dernier ;

*Pour la Sénégambie* : les FF. Christophe et Corneille, qui en étaient revenus pour cause de santé, et le F. Marcien, de Mesnières ;

Le 25 novembre, s'est également embarqué pour le Sénégal, un novice clerc de Grignon, M. Cosson, dont l'état de santé réclamait l'envoi dans les pays chauds.

Le 31 octobre, est parti du Hâvre pour les *Etats-Unis*, le F. Valérien, de Rockwell.

**Mutations et placements.** — Ont été placés dans le cours du mois :

*A Paris*, le F. Florian, de Saint-Michel ;

*A Langonnet*, le F. Longin, de Grignon ;

A l'institution du Saint-Esprit, à *Beauvais*, le P. Pillu, précédemment attaché au service religieux de l'Archiconfrérie et du pensionnat des Frères des Ecoles chrétiennes ;

*A Saint-Ilan*, le P. Radiguet, d'Epinal ;

*A Epinal*, en remplacement du P. Radiguet, le P. Cadio, revenu l'an dernier du Bas-Niger ;

*A Cellule*, le P. Michaud, revenu de la Martinique ;

*A Seyssinet*, le P. Gaillard, revenu en juin du Sénégal ;

*En Portugal*, le P. Salvan, nouveau profès, et le P. Heinis, revenu du Gabon au mois de mai de cette année.

---

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Noces d'argent épiscopales de Mgr Fava.** — En raison des anciennes et cordiales relations qui existent entre Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Grenoble et notre Institut, le T. R. Père

Général s'est fait un devoir d'aller représenter la Congrégation aux fêtes célébrées le 18 novembre, à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Mgr Fava. Inutile de dire qu'il y a reçu le plus aimable accueil.

De là, Monseigneur s'est rendu à Seyssinet, pour y faire sa retraite annuelle; il est rentré à la Maison-Mère le 26 au matin.

**Lastoursville.** — Les dernières nouvelles reçues de cette Mission, d'un accès si difficile, sont alarmantes. Le chef de poste vient d'y être tué par les indigènes, ainsi que plusieurs miliciens sénégalais. Un seul agent du gouvernement reste dans le Haut-Ogowé, complètement dépourvu de moyens de répression et au milieu d'indigènes soulevés contre son autorité. Espérons que la divine Providence fournira les moyens de pourvoir à la sécurité de nos chers missionnaires des Adoumas, ainsi que de leurs chrétiens, répandus dans les villages, et qu'ils ne peuvent se résigner à abandonner.

**Chemin de fer du Congo.** — Après bien des difficultés, la construction de cette voie ferrée avance assez rapidement. Les 200 premiers kilomètres, partant de Matadi, ont été récemment inaugurés, ce qui simplifie déjà considérablement le voyage de la côte à Stanley-Pool. Pour la Mission de l'Oubanghi, c'est un grand avantage. Aussi Mgr Augouard a-t-il profité de son séjour en France, pour prendre à ce sujet des arrangements très utiles tant avec la direction de ce chemin de fer qu'avec la compagnie des Chargeurs Réunis. Les bateaux de cette compagnie doivent le transporter avec tous ses bagages jusqu'à Matadi, où il prendra la nouvelle voie ferrée. Du point terminus actuel de ce chemin de fer, il ne lui restera plus ensuite que sept à dix jours de marche pour se rendre à Brazzaville.

**Fièvre jaune.** — Des cas de fièvre jaune se sont déclarés récemment dans les Antilles. A Port-au-Prince notamment, le PP. Mataly et Rouxel en ont été atteints, ainsi que M. Eglin. On a pu heureusement sauver les deux Pères, et M. Eglin aurait pu peut-être échapper lui-même, s'il avait été plus fidèle à prendre les remèdes indiqués par le médecin.

---

## AVIS

**Des feuilles de missionnaire apostolique.**

A son départ pour les Missions, chaque Père recevait par le passé, de la Sacrée Congrégation de la Propagande, un titre de missionnaire apostolique, avec des facultés spéciales. Ce titre était particulièrement nécessaire pour les Préfectures apostoliques. D'après la clause finale de leurs pouvoirs, les Préfets ne pouvaient les communiquer qu'aux prêtres de leur propre institut approuvés par la Propagande et, suivant une réponse du 11 juillet 1873 faite à une consultation de la Maison-Mère, cette condition était exigée même sous peine d'invalidité de la juridiction.

Mais depuis quelques années, cette clause a été retranchée dans les pouvoirs des Préfets apostoliques; et aujourd'hui la Propagande ne donne plus aux missionnaires, ni pour les préfectures, ni pour les vicariats, les feuilles d'autrefois.

On est, du reste, missionnaire apostolique par le fait de la consécration à l'apostolat dans les Missions. Et, quant aux pouvoirs spéciaux accordés précédemment avec le titre de missionnaire apostolique, nous les avons, et même dans une mesure plus étendue, comme membres de la Congrégation, ainsi qu'on peut le voir dans l'*Elenchus* des privilèges de l'Institut.

**Etats du personnel.** — Prière aux Supérieurs de les envoyer sans retard, après les avoir remplis avec soin, selon les indications données au dernier *Bulletin*.

**Bulletins.** — On prie les Supérieurs des différentes communautés du Congo français, de l'Oubanghi, ainsi que du Bas-Congo, de vouloir bien expédier au plus tôt leurs bulletins.

**Rapports des missions.** — On rappelle aussi aux chefs des Missions les comptes rendus qu'ils ont à envoyer pour les œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 30 novembre 1896.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifices.*

**SOMMAIRE.** — **Maison-Mère.** Actes administratifs. Promotions aux saints ordres. — Admissions aux vœux. — Œuvres refusées. — Questionnaire au sujet des coutumes des noirs d'Afrique. — **Préfecture apostolique du Bas-Niger** Onitsha. — Agouléri. — Nsubé. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Bénard, Seigneur, de Mouton, Aymonin, F. Raphaël. — *Notice :* F. Agathon. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *AVIS.* Bénédiction des saintes huiles. — Messe à dire dans une église étrangère.

## ACTES ADMINISTRATIFS

### Promotions aux saints Ordres.

Jusqu'ici, on n'inscrivait au *Bulletin* que les admissions à l'oblation, à la profession et aux vœux perpétuels ou temporaires. Le T. R. Père général a pensé qu'il convenait d'y insérer également les appels des novices et des scolastiques aux saints ordres, vu l'importance de ces actes, non seulement pour les sujets, mais pour la Congrégation elle-même, à laquelle les rattache le lien de l'ordination.

Ont été promus, à l'ordination des Quatre-Temps de Noël, d'après une décision du 9 décembre,

#### AU DIACONAT :

- MM. Louis GOLIO, du diocèse de Strasbourg ;  
 Thomas JAMES, du diocèse de Lyon ;  
 Alfred-Léon VERRIER, du diocèse de Séz ;  
 Jean-Marie LANORE, du diocèse de Clermont ;

#### A LA PRÊTRISE :

M. Michel COLGAN, du diocèse de Kildare (Irlande).

Tous ces ordinands appartiennent au noviciat de Grignon.

L'ordination a été faite, le 19 décembre, dans la chapelle du séminaire du Saint-Esprit, par Mgr de Courmont. Elle comptait,

avec les élèves du séminaire et les novices : 4 tonsurés, 12 minorés, 1 sous-diacre, 6 diacres et 3 prêtres.

### Admissions aux vœux.

Ont été admis *aux vœux de cinq ans*, par décisions des 27 novembre et 16 décembre :

Le P. Charles BREY, de la Mission d'Haïti;

Les FF. MELLON Bischof, de la Mission de Sénégambie;

ACAIRE Meyer, de la Mission du Zanguebar.

Ont été admis *à la profession*, par décision du 9 décembre, deux novices-Frères de Cintra :

Le F. EMYGDIIO Bonegana, né le 2 janvier 1876, à Baraçal, diocèse de la Guarda;

Et le F. DAMIAO Rabaço, né le 9 septembre 1867, à Casal de Cinza, du même diocèse.

Ces deux Frères ont fait leur profession le 21 décembre.

### Œuvres refusées.

Avant notre rentrée en Allemagne, il avait été grandement question pour nous d'une fondation dans le grand-duché du Luxembourg. Le digne évêque de ce pays, Mgr Koppes, était même venu à la Maison-Mère, à cet effet, au mois de novembre 1893. Une propriété considérable avait été donnée au gouvernement dans le but d'y fonder une œuvre pour les enfants orphelins ou placés en correction, dans le genre de celle de Saint-Ilan : il s'agissait de nous confier cette œuvre. De nouvelles démarches ont été faites récemment dans ce but auprès de la Maison-Mère. On n'a pas cru qu'il y eût lieu d'y donner suite maintenant que nous avons pu nous établir en Allemagne, et les conditions proposées étant d'ailleurs peu avantageuses.

Diverses autres œuvres nous ont été proposées : une école apostolique à Béziers, un orphelinat à Bois-Guillaume, près Rouen, une institution libre à Pau, le collège de Monaco, etc. Pour diverses raisons (non conformité aux fins de la Congrégation, obligations trop onéreuses, manque de personnel, etc.) le Conseil a cru devoir également les refuser.



**QUESTIONNAIRE AU SUJET DES COUTUMES DES NOIRS D'AFRIQUE**

L'Union internationale de Droit et d'Economie politique, dont le siège est à Berlin, mais qui compte parmi ses membres beaucoup de notabilités scientifiques de tous pays, et de France en particulier, a entrepris une vaste enquête sur les coutumes juridiques des indigènes de l'Afrique. Elle a rédigé, à cet effet, un questionnaire pratique, dont chaque Mission recevra des exemplaires, un pour chaque station. L'Union coloniale française, par l'organe de son secrétaire général, M. Chailley-Bert, nous ayant instamment demandé notre concours, ainsi qu'à plusieurs agents de l'administration coloniale, nous avons cru pouvoir le promettre. Les raisons qui nous ont déterminés sont les suivantes :

1° Contribuer à cette œuvre intéressante et utile dans la mesure du possible, et ne pas laisser le monopole de ces questions à des hommes étrangers ou hostiles aux croyances religieuses ;

2° Nous assurer au besoin, en retour de cette coopération, le concours d'hommes influents et capables de nous rendre de réels services ;

3° Obliger les missionnaires à porter leur attention sur les lois et coutumes indigènes, et puiser de ce fait des connaissances extrêmement précieuses pour l'évangélisation ;

4° Profiter de cette occasion pour faire demander, par la suite, aux gouvernements européens, d'abolir les coutumes contraires à l'humanité et à la morale, et de concourir, par là, au succès de notre œuvre.

Les chefs de Mission et tous les missionnaires comprendront, dès lors, l'intérêt qui s'attache à ce travail. Mais, pour le mener à bien, on est instamment prié de veiller aux points suivants :

1° Ne donner que des renseignements précis, sincères et rigoureusement contrôlés ; si l'on n'est pas sûr d'un fait, l'indiquer comme douteux ; si on l'ignore, ne rien dire ;

2° Soigner la rédaction de ces réponses, au point de vue du style comme de l'écriture. Cette remarque est très importante ; et avant d'écrire sur la feuille blanche du questionnaire lui-même, avoir soin, naturellement, de faire un premier projet sur une feuille libre ; il suffit, d'ailleurs, comme il est dit au

bas de la première page du questionnaire, de répondre en quelques mots, en se référant au numéro et à la lettre des questions;

3° Envoyer le travail signé et daté, par l'intermédiaire du chef de la Mission, à la Maison-Mère, qui centralisera ces renseignements et les fera parvenir.

† A. L. R.

## BAS-NIGER

### COMMUNAUTÉ DE LA SAINTE-TRINITÉ DU BAS-NIGER

A ONITSHA

SEPTEMBRE 1894. — NOVEMBRE 1896

1. Personnel. — 2. Oeuvre des enfants : Ecoles des garçons et des filles. Crèches. — 3. Ministère. — 4. Protestants. — 5. Mœurs et coutumes des indigènes. — 6. Royal Niger Company. — 7. Constructions. — 8. Plantations. — 9. Visites.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin* (septembre 1894) bien des épreuves sont venues frapper notre pauvre Mission. La mort a ravi à notre affection notre bon et regretté préfet apostolique, le R. P. Joseph Lutz. La maladie a forcé à s'éloigner pour un temps les PP. Bubendorf et Kuntzmann, qu'un long labeur en Afrique avait privés de forces. Grande fut la peine que nous causa le départ de ces confrères. Le personnel de la station d'Onitsha fut par là si réduit que nous pouvions à peine subvenir aux besoins spirituels de la Mission. Le P. Vogler, arrivé l'année précédente, se trouvait seul Père à Onitsha. Par bonheur les FF. David, instituteur et jardinier, Hermas, charpentier, Barnabé, cordonnier, lui ont prêté main-forte, en attendant le retour du P. Bubendorf, accompagné de nouveaux arrivants.

2. — Ici, comme dans beaucoup de nos Missions, nous trouvons notre première consolation parmi les enfants que nous élevons dans la Mission. Animés en général d'une piété solide, on les voit se presser autour du confessionnal la veille des fêtes et s'approcher le lendemain avec ferveur de la sainte Eucharistie. Faut-il rehausser une solennité par leurs chants? ils se montrent dociles aux instructions de la Sœur chargée de la musique et s'efforcent d'exécuter leurs morceaux avec piété et

entraîn. « Nous ne pensions pas, disent les étrangers, trouver un si beau chant au fond du Niger. » D'autre part, les cérémonies religieuses faites par nos enfants de chœur ne sont pas moins de nature à faire impression sur les âmes et à attirer les infidèles dans notre église.

A la piété, nos enfants joignent l'amour du travail. Sous la direction de notre bon Frère instituteur, nos écoliers sont parvenus à parler assez correctement l'anglais, à écrire dans la même langue sans trop de fautes et à calculer facilement. A la charpenterie, le F. Hermas a également obtenu de bons résultats. Quant aux cordonniers, nous n'avons qu'à citer ces paroles si fréquemment adressées au cher F. Barnabé : « Vos enfants font des prodiges. »

Dieu nous a fourni le moyen d'établir une autre œuvre, qui nous donnera un jour, nous l'espérons, non moins de consolations : c'est l'œuvre des filles. C'est de là qu'un jour sortira le germe d'un bon nombre de familles chrétiennes. A n'en pas douter, cette œuvre est plus difficile, tant à cause des mœurs du pays qu'à cause de la légèreté d'esprit du sexe faible, mais Dieu ne permettra pas que toute la semence de la parole divine tombe sur un terrain aride. Recevant d'ailleurs beaucoup de ces jeunes filles dès leur âge tendre, nous ne pensons pas que ce soit témérité de nous attendre à un résultat satisfaisant. Ici, dans ce pays où la fille est vendue dès son bas âge à celui des prétendants qui en offre le plus, nous cherchons à la soustraire, par l'œuvre de la crèche, au danger d'être à jamais condamnée à vivre dans le paganisme. Beaucoup de ces petits êtres meurent souvent peu après leur admission dans l'œuvre et sont dérobés ainsi par une mort prématurée à tout danger de perdition. Espérons que la troupe d'anges qui s'est envolée dans le ciel obtiendra pour notre Mission une protection spéciale, et pour leurs parents la grâce de la conversion.

3. — Depuis ces dernières années surtout, la puissance de nos protecteurs célestes semble déjà se manifester sensiblement. La sympathie des indigènes à notre égard, tout en étant toujours bien grande, s'affermi et augmente de jour en jour. Le roi et les différents chefs de la ville d'Onitsha n'ont plus rien tant à cœur que de nous voir nous établir chez eux et de nous confier leurs enfants. Dernièrement, le roi, en invitant la

Mission à sa fête, dit au P. Vogler : « Mon Père sera désormais comme un arbre dont les racines s'enfoncent profondément en terre, et que ni les vents ni les orages ne peuvent déraciner. »

Au dire du roi, l'amitié entre la Mission et lui est si grande, qu'elle dépasse toute compréhension. Il faut avouer que cette amitié n'est pas tout à fait désintéressée de sa part, et qu'une bouteille d'eau-de-vie, offerte à n'importe quel moment, est toujours capable de l'augmenter sensiblement. L'alliance, cependant, n'est pas à dédaigner, car elle nous donne plus facilement accès auprès des gens de la ville. Grâce à cet état de choses, nous pourrions faire beaucoup de bien parmi cette peuplade toute païenne; mais, malheureusement, comme il a déjà été dit, nous ne sommes pas assez nombreux pour suffire à la tâche. C'est la raison pour laquelle notre zèle se porte particulièrement sur une partie de la peuplade établie en dehors de la ville et à proximité de la Mission, c'est-à-dire sur la partie appelée Onitsha-Wharf. Là, nous avons établi une école dirigée par un excellent instituteur indigène. Déjà, par deux fois, le baptême a été conféré à différents enfants de cette école, et tout fait espérer qu'après un certain temps, le contingent des jeunes chrétiens fournis par elle s'accroîtra. Ces nouveaux baptisés sont toujours confiés aux soins d'un catéchiste fervent et zélé, qui visite tous les jours les parents des enfants et qui veille à ce que la religion puisse être pratiquée sans obstacle.

D'autre part, au milieu de cette peuplade, notre ministère ne reste pas sans fruit auprès des adultes. Il n'est pas rare que tous les mois plusieurs sollicitent la faveur du baptême. La prudence, néanmoins, ne nous permet pas d'accéder aussi facilement que nous voudrions aux demandes qui nous sont faites, et presque toujours, une longue épreuve s'impose nécessairement. Cependant, malgré cette sévérité, plusieurs catéchumènes ont vu leurs vœux réalisés, en recevant le sacrement de régénération. Jusqu'ici, grâce à Dieu, les défections n'ont pas été nombreuses dans les rangs de nos chrétiens; c'est à peine si quatre ou cinq ont oublié leurs devoirs pour reprendre leur vie primitive.

4. — A Onitsha, nous devons nécessairement suivre nos chrétiens de près, à cause de leur contact avec les adhérents du

protestantisme. Les ministres anglicans n'ont qu'une chose à cœur, c'est de faire chanceler dans la foi ceux de nos chrétiens qui se trouvent un peu isolés, et de ramener dans leur bercail les brebis que nous leur avons arrachées. A cette fin, ils emploient toutes les ressources que leur fournit leur société, et ces ressources sont abondantes. Surtout, dans ces derniers temps, rien n'a été épargné pour combattre ce que les ministres appellent dédaigneusement : *Roman Catholics* (les Catholiques romains). Dans son aveuglement, l'un de ces faux apôtres, M. Denis, s'est imaginé qu'en accaparant beaucoup de monde comme ouvriers, il nous ravirait beaucoup d'âmes. Cinq cents hommes furent donc appelés d'Onitsha par le ministre protestant; mais, heureusement, ces Noirs n'étaient pas disposés à se laisser prendre dans le filet qu'on leur tendait. Après un mois de travail, le ministre ne pouvant plus les entretenir davantage, ils quittèrent tous et retournèrent paisiblement dans leurs foyers sans être des croyants réformés. Beaucoup d'argent était dépensé et point de résultat obtenu.

Depuis cet incident, d'autres coups sont venus atteindre les missionnaires de Sa Majesté Britannique. Il y a à peine trois ou quatre mois, l'un de leurs futurs diacres, employé alors comme secrétaire chez eux, vint nous demander en grâce de le recevoir parmi nous. Après bien des hésitations, le P. Kuntzmann, alors supérieur intérimaire à Onitsha, agréa sa demande, le baptisa et le reçut comme catéchiste. Ce fut une vraie joie pour tous les catholiques. Le nouveau converti fut baptisé le jour de la Fête-Dieu. De formidables coups de canon avertirent de bon matin nos concurrents protestants qu'une de leurs brebis venait de les quitter et était entrée dans le vrai bercail. Dès lors, plusieurs conversions se succédèrent. Deux instituteurs protestants abjurèrent à leur tour et devinrent de fervents catholiques. Bientôt la femme du nouveau catéchiste et celle d'un instituteur suivirent l'exemple de leurs maris et furent baptisées comme eux sous condition. L'élan était donné. Deux jeunes filles voulurent, elles aussi, devenir membres de notre Eglise. C'était vraiment navrant pour nos pauvres ministres de voir tant de désertions surgir au milieu de leurs rangs. Mais un autre coup les attendait.

A leur grand déplaisir, nous créâmes à Onitsha-Wharf l'école

dont nous avons déjà fait mention. Cette fois-ci, la colère de M. Denis ne put plus se contenir. Vite, il écrivit une lettre à la Royal Niger Compagnie, qui nous régit ici, pour l'avertir du danger et lui demander un terrain à Onitsha-Wharf pour l'emplacement d'une école protestante. La Compagnie céda, et aujourd'hui, une école anglicane s'efforce d'attirer à elle tous les enfants de nos environs. Mais nous ne craignons pas; nous attendons seulement un nouveau renfort de confrères pour redoubler nos efforts. Ce qui nous fait espérer, du reste, c'est le peu de sympathie que nos concurrents ont acquis chez les Onitshas; s'ils sont reçus parmi eux, c'est à cause de nombreux présents qu'ils leur font. Deux faits le prouveront.

Un jour, M. Denis s'avisa de vouloir troubler en ville une danse de jeunes gens. Saisi par le collet, notre ministre fut secoué fortement et roulé dans la poussière. Défense lui fut faite de revenir en ville et une interdiction fut en même temps portée contre l'école qu'il possédait au lieu où ce triste incident venait de lui arriver. Cette école nous fut même offerte; mais, par prudence, nous ne l'acceptâmes point.

Peu de temps après, M. Denis, chercha encore à imposer aux Onitshas sa volonté. Une femme protestante étant morte, il voulut à toute force l'enterrer, malgré les réclamations des parents. Sans rien écouter, il fit amener un cercueil; il se disposait à procéder à la cérémonie quand, violemment saisi lui-même, il fut soulevé en l'air et jeté avec sa longue redingote par-dessus le cercueil. C'en aurait été assez pour un autre homme. Mais M. Denis, continuant ses négociations, fit si bien qu'à la fin, on lui céda le corps pour de l'argent. Malheureusement les tracas devaient recommencer. Le corps était acheté, mais personne ne voulait le porter au cimetière. Vers le soir seulement, quelques hommes de bonne volonté et payés probablement aussi, se résignèrent à tirer le ministre d'embarras.

5. — Nos paroissiens sont d'autant plus susceptibles qu'ils ont des mœurs très rudes. Souvent une injustice commise envers eux les vexe de telle façon qu'ils courent tous aux armes pour se faire justice. Même la force armée des Européens ne les effraie pas et, s'il faut mourir, ils préfèrent encore mourir plutôt que de reculer.

La Compagnie du Niger, cherchant sans cesse à se rendre

toute-puissante sur les rives du fleuve, ne se fait pas scrupule de brûler, sans autre forme de procès, les maisons des chefs indigènes qui, à ses yeux, ont trop d'influence dans le pays. C'est ainsi que, dernièrement, elle réduisit en cendre, à côté de la Mission, la maison du chef d'Onitsha-Wharf et envoya au roi de la ville une lettre de menaces. Le roi, ayant pris connaissance du contenu de la lettre, fit dire à son peuple que la Compagnie voulait le chasser et que dans ce dessein elle avait déjà détruit la maison d'un de ses sujets. Aussitôt, tous les hommes de courir aux armes, bien décidés à combattre jusqu'au bout. Heureusement, des chefs parvinrent à calmer cette effervescence et le tout put s'arranger sans effusion de sang. Ce fait, néanmoins, montre l'esprit belliqueux de nos indigènes et la résistance qu'on aurait à attendre de leur part si on voulait se mesurer avec eux. En outre, il faut remarquer qu'ils sont sans pitié même entre eux et qu'un différend soulevé entre deux quartiers de la ville ne se règle jamais que sur le champ de bataille. Cette année-ci même nous avons été témoins d'une de ces luttes.

Deux quartiers de la ville se disputaient un terrain et naturellement ni l'un ni l'autre ne voulait céder. Armés de lances, de flèches, de gros bâtons, ils se rencontrent enfin sur le champ de bataille et ne se retirent que lorsque l'un des partis est complètement réduit à l'impuissance. Le lendemain de cet événement, une véritable caravane d'infirmes et d'estropiés se dirige vers la Mission. Les uns avaient le crâne à moitié défoncé, d'autres avaient reçu des flèches dans les yeux, d'autres encore n'avaient plus de nez, quelques-uns avaient perdu une oreille; ici, il fallait coudre une joue; là, nettoyer une plaie faite avec une lance : la Mission, en un mot, était devenue un hôpital militaire. Les jours suivants, le P. Vogler et le F. Barnabé durent se rendre en ville pour soigner ceux qui étaient trop gravement blessés et qu'on n'avait pu transporter. Partis à cheval dans la matinée, les deux infirmiers trouvèrent tant d'ouvrage qu'ils ne revinrent que vers la nuit, harassés de fatigue.

Cependant, à côté de cette rudesse de mœurs, nous remarquons dans nos Onitshas un grand sentiment de religion. Il est surtout une pratique qui paraît digne d'être relatée : c'est

une sorte de retraite préparatoire que le roi est obligé de faire avant sa fête. Séparé du commerce du peuple, le roi est conduit cinq jours avant sa fête dans une cabane élevée pour la circonstance où, dans le silence le plus complet, il doit se rendre les dieux propices. Toute visite, 'si l'on excepte celle faite par les Européens, est interdite et personne ne peut donner la main au roi pendant ces jours de préparation. Le P. Vogler a pénétré, cette année dans la maison mystérieuse, où Sa Majesté, barbouillée avec de la craie et la tête rasée, vénère ses dieux immortels et médite sur la grandeur de sa dignité. Reçu en véritable ami, le Père fut invité à assister à la fête, voire même à danser en ce jour avec Sa Majesté. La première offre fut acceptée; quant à la seconde, elle fut naturellement déclinée. Au jour indiqué, nous étions tous au milieu d'un immense concours de peuple sur la place où le roi devait apparaître. Ce fut vers quatre heures de l'après-midi que la sortie tant attendue se fit; couvert d'une robe de soie verte et portant un sceptre dans la main, il apparut, dansant au milieu de son peuple pour faire trois fois le tour de la place. Pour nous manifester la joie que lui causait notre présence, il vint à chaque tour devant nous pour nous saluer et nous lancer un petit sourire. Il était si content ce pauvre roi de pouvoir exercer un peu ses pauvres jambes! car il faut dire que le roi d'Onitsha est un roi prisonnier qui ne peut sortir qu'une fois par an de sa maison, c'est-à-dire au jour de sa fête.

6. — Comme on le sait, nous sommes régis ici par une Compagnie commerciale qui a reçu du gouvernement anglais tout pouvoir sur les rives du Niger. Cette Compagnie toute-puissante n'a qu'une chose à cœur, c'est de surélever le prix des marchandises pour satisfaire les lords ses actionnaires qui, à Londres, ne se soucient guère de l'existence pénible des missionnaires au Niger. Elle dit bien haut, il est vrai, que répandre la civilisation est une de ses fins principales; mais, malheureusement, en pratique elle n'est point d'accord avec ses principes. Ainsi cette Compagnie humanitaire ne se fait pas scrupule d'imposer une taxe de 25 pour 100 aux pauvres missionnaires qui, cependant, emploient toutes leurs forces pour répandre la civilisation parmi les indigènes. Les frais de transport sur le fleuve nous reviennent plus cher que ceux que nous payons de Marseille à Akassa.



Et si, du moins, pour ce prix exagéré on voulait encore nous monter nos provisions après un délai raisonnable ! Mais souvent nos affaires traînent un, deux mois à la factorerie sans qu'on paraisse seulement vouloir s'en occuper. Des réclamations n'ont d'ordinaire que peu de succès. Nous ne perdons pas cependant l'espoir de voir cet état de choses modifié. Si les rumeurs qui ont cours dans le pays sont fondées, le gouvernement anglais viendra lui-même sous peu prendre en main la direction du Niger. Grande sera alors la joie de tous les Blancs de la rivière et surtout la nôtre, car la diminution de nos dépenses nous aidera à subvenir plus facilement aux besoins de la Mission.

7. — Cette année, nous avons eu plusieurs constructions importantes. Notre ancienne maison devenue par trop vieille demandait à être remplacée par un autre plus solide et plus confortable. C'est le bon F. Hermas, dont le talent en fait de constructions est déjà si connu, qui nous a élevé une belle maison de 22 mètres de long sur 10 mètres de large. Cette maison qui se compose de quatre grandes chambres et d'un beau réfectoire a été bénite au commencement de cette année. Une autre habitation, semblable à celle-ci, cependant un peu moins grande, a été faite à Nsubé, où une forte tornade avait renversé toute la Mission. Toutes ces constructions nous reviendraient bien cher si elles n'étaient pas dues au dévouement du F. Hermas et de ses charpentiers.

8. — D'autre part, nous ne saurions passer sous silence le résultat obtenu dans notre jardin. Si, parfois, à cause de notre pauvreté, nous sommes obligés de vivre à l'africaine, nous avons du moins pendant un certain temps la joie de voir paraître sur notre table les légumes d'Europe. Les choux, les pommes de terre, les carottes, les haricots, les petits pois, les tomates viennent ici à merveille. Cette année-ci, nous avons aussi essayé de cultiver la vigne. A en juger par sa rapide croissance, nous avons tout lieu de croire que cette plante précieuse réussira et nous donnera au moins quelques raisins. Au mois de mars dernier, nous avons planté six pieds de vigne autour de notre maison, et aujourd'hui nous sommes entourés de toutes parts d'une immense guirlande de branches de vigne. Mais ce qui est surtout une précieuse ressource, c'est le tubercule appelé « igname », remplaçant assez facilement la pomme de terre ;

l'igname fournit un plat très agréable au goût; c'est notre mets quotidien. Quand tout nous fait défaut, l'igname est encore là pour nous nourrir et nous donner des forces. Nous essayons d'avoir une bonne plantation de café. Cette plante croît ici sans difficulté et peut produire avec un peu de soin beaucoup de fruits. Dans quelque temps nous pensons que notre plantation nous fournira assez de café pour la Mission.

9. — Grâce à cette fertilité de terrain, nous pouvons parfois réjouir nos visiteurs, au moyen d'un plat qui leur rappelle leur pays natal. Ce sont ordinairement les Pères de Lyon, travaillant sur la rive droite du Niger, qui viennent nous faire d'agréables visites. Nous avons également, de temps à autre, les agents de la *Royal Niger Company*. Quand ces Messieurs viennent nous voir, nous tâchons d'obtenir leurs bonnes grâces en leur faisant don des produits de notre jardin. C'est par ces dons que nous nous épargnons souvent bien des tracasseries de la part des employés de la Compagnie et que nous obtenons parfois gratis des articles dont nous avons absolument besoin.

---

## STATION DE SAINT-JOSEPH D'AGOULÉRI

SEPTEMBRE 1894. — NOVEMBRE 1896

1. Personnel. Epreuves. — 2. Village chrétien. Familles chrétiennes. — 3. Bon esprit. — 4. Calvaire. — 5. Fêtes : Noël, Fête-Dieu, Saint-Joseph premier vendredi. — 6. Défections. Main de Dieu. — 7. Relations avec les indigènes. — 8. Médecine. — 9. Enfants abandonnés. — 10. Œuvre des garçons. — 11. Visite de l'évêque protestant. — 12. Les Adas. — 13. Plantations. Constructions. — 14. Nos défunts. P. Lutz.

1. — Lors de notre dernier bulletin (septembre 1894), la communauté de Saint-Joseph d'Agouléri se composait du P. Réling, supérieur; du P. Ertzscheid et du F. Hermas.

Malgré toutes les épreuves d'un début pénible, le bon Dieu nous en ménageait encore de bien grandes : c'était pour consolider son œuvre par la croix. Nous perdîmes d'abord le F. Hermas, envoyé successivement à Nsubé, puis à Onitsha, pour diriger les travaux de charpenterie et former les futurs apprentis de la Mission. La maladie vint, quelques mois plus tard, nous enlever le P. Réling. Obligé de rentrer en France, après quatre années d'incessants travaux, notre cher P. Supé-

rieur nous quittait au mois de mai de l'année suivante. Le P. Lichtenberger (Xavier) vint alors le remplacer; mais, quatre mois plus tard, il dut nous quitter de nouveau pour diriger la Mission d'Onitsha laissée, elle aussi, sans Père, par suite de la maladie et du départ du P. Bubendorf. Le P. Ertzscheid resta donc seul pendant trois mois. Le retour du P. Bubendorf et l'arrivée du P. Vogler, nouveau profès, permirent au P. Lichtenberger de retourner à son poste soulager le P. Ertzscheid fatigué.

En effet, plusieurs semaines après, ce cher Père eut une violente attaque de fièvre bilieuse hématurique. Grâce au kin-kéliba pris au début, nous pûmes arrêter le progrès du mal. Un changement d'air à Onitsha le remit complètement, et il nous revint plein de forces après deux mois d'absence. Cependant, une nouvelle rechute eut lieu peu de temps après. Transporté en toute hâte à Onitsha, le 10 juillet, le pauvre Père ne tarda pas à succomber à la terrible maladie, le 17, plein de résignation à la sainte volonté de Dieu. La station de Saint-Joseph a donc eu sa première victime; mais elle a aussi, espérons-le, un protecteur et un gardien de plus au ciel. Pour le moment, le P. Xavier reste seul à Saint-Joseph.

2. — Nous comptons à présent 22 familles chrétiennes et 10 familles de catéchumènes. En outre, nous avons 5 ou 6 mariages en préparation. La coutume du pays est que l'homme doit acheter sa femme. Il paie annuellement une partie de la somme qui varie entre 100 et 300 francs. Pour cela, le jeune homme commence à payer sa future quand celle-ci est encore toute jeune, afin de pouvoir se libérer quand la fille est en âge de se marier. Ces pauvres gens ont souvent du mal pour ramasser tout cet argent, et nous venons naturellement au secours de nos catéchumènes; mais, hélas! nos ressources ne nous permettent pas de leur faire tout le bien que nous désirerions. En effet, séparer les jeunes personnes du contact des païens dès leur jeune âge, et les habituer à la vie et aux mœurs chrétiennes, est absolument nécessaire dans ces milieux, où Satan règne en maître et où la femme est exposée à l'avilissement.

3. — Grâce à Dieu, l'esprit de charité et la piété règnent parmi nos chrétiens et catéchumènes, et tous sont heureux de

servir Dieu qui, dans sa miséricorde, les a tirés du milieu du paganisme et de l'idolâtrie dans lesquels ils étaient plongés avant notre arrivée. Ils s'en montrent généralement reconnaissants, et c'est à qui mieux mieux fera venir un parent, un ami, une personne quelconque, grossir leur nombre et augmenter le village chrétien.

Parmi ceux qui montrent en cela le plus de zèle, nous devons signaler principalement le vieux chef Idigo, déjà connu par nos bulletins précédents et qui a eu une si large part à la fondation de la Mission d'Agouléri. Il est tout rempli de joie à l'arrivée d'un nouveau catéchumène. Il le reçoit et le conduit chez le Père au son de sa grande corne d'ivoire et du tam-tam, lui prête ses plus beaux habits pour la circonstance, et n'a de repos que lorsqu'une case est bâtie pour recevoir ce nouvel élu.

Lorsqu'un de nos chers confrères nous visite, il est étonné d'entendre dès l'aurore battre le tam-tam et sonner la corne. C'est Idigo, déjà debout, sonnait le réveil et appelant les chrétiens à la prière et à la sainte messe. Le Père n'est pas encore levé que déjà un bon nombre de chrétiens remplissent notre modeste chapelle devenue trop petite.

4. — Pour simuler cette ardeur, et par crainte d'un relâchement chez quelques-uns, nous avons construit sur la grande place du village, dominant la ville païenne, un petit oratoire, abritant un joli calvaire. Le Christ est en croix, et à ses pieds se tiennent Marie, sa Mère, et saint Jean, l'apôtre bien-aimé. C'est là que, chaque soir, au son de la clochette d'Idigo, viennent s'agenouiller nos chrétiens pour faire en commun leur prière et, avant de se reposer, élever leurs cœurs au ciel, après une journée de travail. Qu'il est beau ce chant du soir, où l'on distingue les voix d'enfants et de femmes mélangées aux voix mâles des hommes !

5. — Mais ce qui maintient davantage l'union et la ferveur, ce sont les nombreuses fêtes de l'Eglise auxquelles nous tâchons toujours de donner toute la solennité possible. Dès la veille au soir, et dans la matinée de la fête, tout le monde se confesse. La communion fréquente est en honneur, car il ne se passe aucun dimanche sans que l'un ou l'autre reçoive le pain des forts.

Les fêtes les plus chères à leur cœur sont surtout Noël et la Fête-Dieu. Ils s'y préparent à l'avance pour avoir de quoi faire

fête, disent-ils. La chapelle, en ces jours, est de beaucoup trop petite pour contenir tous ceux qui viennent y prendre part. Pour la Fête-Dieu, c'est la chapelle du Calvaire qui nous sert de reposoir. L'ordre et le recueillement qui se font remarquer partout, le parcours orné de branches de palmiers, le beau spectacle de tous nos chrétiens et catéchumènes, agenouillés en demi-cercle près du reposoir, qui de sa hauteur domine le pays des Agouléris, des Oumouéris et des Ntédjés, tout cela rend notre procession belle et les cœurs sont contents.

Le premier vendredi est également en honneur, ainsi que toutes les fêtes de la sainte Vierge et de saint Joseph. Pour montrer qu'ils sont chrétiens, aux yeux de leurs compatriotes, nos braves gens tiennent à honorer le scapulaire, la croix et les médailles, qu'ils ont toujours soin de porter fidèlement. Lorsque l'un d'entre eux vient à démeriter, nous le privons pour quelque temps de ces insignes, afin de montrer l'importance que nous attachons à tout ce qui regarde le bon Dieu.

6. — Nos consolations sont cependant mélangées de tristesses; parfois nous voyons l'un ou l'autre chanceler dans sa foi suivre de nouveau son ancien genre de vie, voire même retourner parmi les païens. La main de Dieu s'est chargé déjà de donner des exemples frappants, pour l'instruction des autres.

Une catéchumène, proposée deux fois au saint baptême et retardée chaque fois à cause de son indifférence, s'était liée d'amitié avec une chrétienne qui elle aussi laissait beaucoup à désirer. Bien des monitions étaient restées infructueuses. Elles ne tardèrent pas à sentir la colère du Ciel. Le lendemain de l'arrivée du P. Lichtenberger comme remplaçant du P. Réling, vers quatre heures du soir, au milieu d'une forte tornade, un coup de foudre terrible retentit à nos oreilles. Des cris plaintifs se font entendre; la fumée qui monte épaisse à un endroit du village, nous annonce un incendie, et nous pressons nos pas vers le théâtre où se déroule une scène bien lugubre. Les femmes poussent des cris vraiment déchirants. Une maison est en flammes, et dans la cour, une femme est étendue par terre, la bouche écumante, le corps pris de mouvements convulsifs; un sang noirâtre s'échappe de trois larges blessures à la tête. On eut le temps de lui donner l'absolution : c'était la chrétienne mentionnée plus haut. Plus loiu, sur le

sentier, une autre femme, sans mouvements, ne répond rien aux cris désespérés de son mari et de ceux qui l'entourent. Nous reconnaissons la catéchumène : elle vient d'être frappée mortellement par la foudre. Elle est baptisée sous condition, car il y a doute si elle est vivante. En effet, nous n'avons jamais pu savoir si la mort avait eu lieu avant ou après le baptême.

Tout le monde était consterné et reconnaissait la vengeance de Dieu. Cela fit impression. Grâce à Dieu, la chrétienne, horriblement mutilée, se remit bientôt de ses blessures, et confessa qu'elle n'avait échappé à la mort que par une protection spéciale de Dieu.

Voici un autre trait non moins frappant. Une de nos chrétiennes, malgré nos recommandations, songeait à marier sa fille à un païen qui ne voulait pas se convertir. Elle recevait fréquemment le jeune homme chez elle au grand scandale des chrétiens. Nous insistâmes pour que toute relation cessât, mais on fit la sourde oreille. Dieu se chargea alors lui-même de faire cesser ce scandale, et de donner une bonne leçon à cette mère coupable. La jeune fille bien innocente et bien pieuse eut une maladie subite qui l'emporta au bout de vingt-quatre heures à peine, avant même que les gens eussent appris qu'elle était malade. Ces exemples et bien d'autres encore nous montrent clairement que la main de Dieu est là, protégeant son œuvre.

7. — Outre le soin journalier donné à nos chrétiens, réunis autour de nous dans le village de Saint-Joseph, notre ministère s'étend également à l'évangélisation et à l'instruction des païens qui demeurent dans les villages des Agouléris. Nos relations avec tous ces indigènes sont des plus amicales. Ils nous aiment et nous respectent. Un palabre de quelque importance surgit-il dans leur pays, c'est à nous que l'on s'adresse pour régler l'affaire. Grâce à nos admonitions et, parfois même à nos menaces, bien des barbares coutumes ont disparu du pays. C'est ainsi qu'à présent on ne tue plus publiquement par l'épreuve du poison, nommé le *Ratchi*, les vieilles femmes accusées de sorcellerie ; qu'on ne se vole plus les chèvres et les moutons pour célébrer la fête annuelle des jeunes gens ; qu'on n'élève plus d'idoles sur les chemins, les sentiers publics près de la Mission. Une personne a-t-elle à passer par le village, vite elle a soin de bien se couvrir. Le dimanche aucun païen n'a

le droit de passer par la Mission, sinon pour assister à nos saints offices. Si quelqu'un se montre avec des instruments de travail, nos hommes l'arrêtent et l'amènent devant nous. Malheureusement notre peu de personnel, et les changements fréquents depuis deux ans, ne nous ont pas permis de visiter ces gens aussi souvent que nous aurions dû le faire étant plus nombreux.

8. — Ce qui nous attire le plus de monde, c'est sans contredit les remèdes que nous distribuons, chaque matin, aux malades qui se présentent. Il en vient parfois de très loin, et, pendant leur séjour à la Mission, ils apprennent à connaître Dieu. La maladie est souvent un moyen de conversion. C'est en soignant les corps, qu'on sauve parfois les âmes. Dans ces cas, le résultat nous dédommage amplement de toutes les peines.

Outre les remèdes donnés à la Mission, nous avons soin des malades à domicile. Un catéchiste va chaque jour en ville à cet effet.

9. — Une œuvre qui nous est également chère, c'est celle des enfants abandonnés et donnés à la Mission. Souvent on nous apporte un pauvre petit enfant, qui vient de perdre sa mère, et qui serait abandonné. Notre premier soin est de lui trouver une nourrice qui veuille bien le garder et l'élever. Nous avons déjà reçu plus de douze enfants de la sorte. Plusieurs sont morts après avoir été baptisés, et les autres sont devenus les enfants adoptifs de ceux qui en prennent soin. Voilà notre crèche. Malheureusement, nos ressources ne nous permettent pas de développer cette belle œuvre, comme nous le voudrions.

Il est dans les coutumes du pays de jeter dans la brousse les jumeaux, et tout enfant né avec quelque difformité notable. C'est une honte pour une femme de donner naissance à deux enfants, car disent les gens, elle ressemble à la chèvre. Parfois ces pauvres êtres vivent encore lorsqu'on les abandonne dans la brousse, où ils deviennent la pâture des animaux sauvages. Un jour, un chrétien ayant entendu des cris dans les hautes herbes, à l'endroit où l'on a coutume de jeter les enfants, accourut aussitôt nous avertir. Le P. Ertzscheid le suivit. Il faisait déjà sombre. Quelle surprise! Ils trouvèrent deux jumeaux, encore liés ensemble. L'un était mort, le second vivait encore. Force fut de les séparer. C'était chose périlleuse, aussi le Père donna-

t-il le saint baptême au survivant. L'opération se fit lestement, et le Père roula l'enfant dans son mouchoir et le porta à la Mission. Quelques jours après, ce cher ange nous quittait pour le ciel.

10. — Le nombre des garçons demeurant à la Mission a été réduit depuis notre dernier bulletin. Comme nous avons le village chrétien, nous avons jugé mieux de ne plus garder à nos frais tant de garçons, mais de les laisser avec leurs parents chrétiens. Leur nombre n'est donc plus que de douze, juste assez pour les besoins de la Mission. Chaque jour les enfants du village, garçons et filles, ont des catéchismes suivis et les plus intelligents, un peu d'école le matin et le soir. Nous avons grand soin de bien élever ces enfants, appelés à être plus tard la consolation de la Mission.

11. — Les protestants anglicans, qui nous font une concurrence à Onitsha, ont voulu s'établir également près d'Agouléri. Le bon Dieu ne l'a pas permis. Au mois de septembre 1894, l'évêque ou Bishop, un ministre et un grand nombre de porteurs, sont venus à Agouléri dans le but de se rendre à l'intérieur, fonder une Mission chez les Okas, tribu voisine des Nandos et des Agouléris. A cette époque, toutes ces tribus étaient en palabre avec la *Royal Niger Company*, et tout blanc qui s'aventurait à l'intérieur, était sûr d'un mauvais coup. Arrivés à Nando, nos deux apôtres réformés sont obligés de revenir sur leurs pas, car on refuse de les recevoir, et ils risquent d'être massacrés. Dès que la Compagnie sut l'affaire, elle envoya un de ses agents à la tête d'une vingtaine de soldats, pour faire revenir nos deux fervents à Onitsha. Ils durent donc rebrousser chemin militairement. Ils passèrent par la Mission, mais n'osèrent d'abord se présenter chez nous. Le P. Réling voyant leur embarras les fit venir. Ils acceptèrent le thé, mais repartirent honteux aussitôt.

12. — Dans nos derniers bulletins, nous racontions les incursions de la terrible tribu des « Adas » et les ravages que ces hommes barbares faisaient parmi les peuplades environnantes. Leur nom effraie tous ces gens, et l'annonce de leur arrivée suffit pour les mettre en fuite jusqu'au bord de la rivière, d'où leurs embarcations, toujours prêtes, les emmènent au moindre danger sur le côté opposé, appartenant à la tribu des Annams. Alors quelle scène que cette fuite! Les sentiers se trouvent trop



étroits pour laisser passer cette vague humaine! Souvent ce ne sont que de fausses alertes; n'importe, tout le monde se sauve, emportant tout ce qu'il peut : on se heurte, on tombe, on n'ose regarder en arrière. Trois fois depuis que nous sommes à Agouléri, les gens, à part les hommes de la Mission, ont pris la fuite de la sorte, et chaque fois, grâce à Dieu, les Adas ne sont pas arrivés jusqu'ici. Anthropophages, s'il y en a, ces gens décapitent tout homme qu'ils rencontrent. La richesse, chez eux, se mesure, non pas seulement par le nombre de femmes ou d'esclaves, mais par le nombre de crânes humains qui servent à orner leurs cases. Leur renommée s'étend bien loin. Ils ont un roi tout-puissant qui, au moindre signal, les envoie faire la guerre à telle ou telle tribu. Ce roi s'appelle Okoli. Nous avons pu nous mettre en relations avec lui. Voici comment : la Compagnie royale du Niger ayant tenté de négocier avec Okoli, pour l'intérêt du commerce, celui-ci envoya secrètement un de ses fils, accompagné de plusieurs personnages de son entourage, traiter avec l'agent diplomatique de la Compagnie. Ces messagers passèrent par la Mission et nous les reçûmes avec grande bonté. A leur retour, nous leur donnâmes quelques présents pour Okoli. Quelle ne fut pas notre surprise lorsque, quelques semaines plus tard, ces mêmes messagers vinrent nous remercier, au nom du roi, de nos présents et nous remettre de sa part une superbe chèvre. Okoli avait promis qu'à cause de nous, il ne ferait plus la guerre aux Agouléris. C'était bien beau. Ce qui lui avait plu beaucoup, nous disait-il, c'était la petite boîte de sucre que nous lui avions envoyée. Il avait trouvé cela si bon qu'il en désirait encore. Les anthropophages, comme on le voit, ont parfois le palais sensible aux sucreries.

13. — Un mot sur nos plantations. Nos caféiers ont très bien réussi, grâce à la peine que s'était donnée le F. Hermas dans les commencements. Ils nous rapportent actuellement le café nécessaire à la Mission. Sous peu, nous pourrions en tirer un très grand profit pour l'œuvre. Nous plantons également de grands champs d'ignames et de manioc pour l'entretien de nos enfants et pour subvenir aux besoins des plus nécessiteux de la Mission.

Depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons fait différentes

constructions. D'abord nous avons renouvelé les chambres de la maison d'habitation. Des murs en terre ont pris la place des cloisons en zinc. La première chapelle, qui comprenait la moitié de la maison, a été transférée dans l'école, et une nouvelle école provisoire avec une menuiserie ont été construites. Sur la place du village, un calvaire a été érigé, comme on l'a vu. Espérons que, sous peu, nous pourrons élever au bon Dieu une belle église. Le besoin s'en fait sentir, car la place manque dans notre chapelle provisoire. Daigne saint Joseph, notre protecteur, nous en fournir les moyens.

14. — Nous ne saurions terminer notre *Bulletin* sans un mot à la mémoire de notre bien aimé P. Lutz, notre préfet apostolique. Il s'était donné beaucoup de peine pour jeter les fondements de notre station de Saint-Joseph. A Agouléri, on le respectait et on l'aimait. Pendant la guerre avec la Compagnie que ce peuple eut à soutenir, ce cher Père n'osait quitter un instant ses chers enfants. Il les consolait et les encourageait sans cesse, se dépensant entièrement à soigner les malades. A la nouvelle de sa mort, tous le pleurèrent sincèrement. Le service solennel que nous fîmes pour le salut de son âme fut splendide. Onitsha et Nsubé nous prêtèrent leur concours. Tout le monde communia à son intention. C'était bien là le remercier pour la dernière bénédiction qu'il accorda, sur son lit de mort, à ses chers enfants du Bas-Niger. Nous avons la ferme espérance que, du haut du ciel, en compagnie du regretté P. Ertzscheid, qui le suivit de si près à la tombe, il continuera à prier pour nous et à bénir son œuvre de Saint-Joseph d'Agouléri.

---

## COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE CHARTRES A NSUBÉ

SEPTEMBRE 1894. — NOVEMBRE 1896

1. Personnel. — 2. Le pays. Installation. Débuts. — 3. Ministère. Difficultés. — 4. Notre-Dame de Chartres. Effets de sa protection. — 5. Nouvelles constructions. — 6. Cyclone.

1. — Le dernier bulletin annonçait la création de la station de Nsubé, sous le vocable de Notre-Dame de Chartres, donnant les raisons qui engagèrent le R. P. Lutz, préfet apostolique, à fonder ce nouveau poste.

Le personnel se composait alors des PP. Xavier Lichten-

berger et Cadio, aidés d'un catéchiste indigène, en résidence à la station depuis plus d'une année déjà, mais que le désir d'une plus grande liberté engagea bientôt à aller chercher fortune ailleurs. Environ trois mois plus tard, le cher P. Lichtenberger nous quittait à son tour pour aller combler le vide fait à la station d'Onitsha par le départ du R. P. Lutz pour la France. Le P. Xavier fut remplacé par le F. Hermas, qui, deux mois plus tard, permutait avec le F. Géronce. L'année suivante, le P. Cadio, obligé à regret par la maladie de s'éloigner de notre station, dut rentrer en France. Le P. Ganot vint prendre la direction de l'œuvre naissante.

2. — A notre arrivée, il y avait tout à faire matériellement, c'est-à-dire acquisition de terrain et constructions. Seule, une maison, servant de demeure au catéchiste et de chapelle pour les catéchismes, s'élevait au milieu des hautes herbes. Il fallut donc songer à acquérir un peu de terrain pour bâtir et planter, ce qui ne se fit pas sans difficulté. Les chefs, qui nous avaient appelés là, nous avaient d'abord tout promis, mais ne voulaient plus rien céder lorsque nous fûmes sur les lieux. Toutefois, à force de parlementer, nous arrivâmes à obtenir, pour la première année, environ 30 à 40 mètres carrés, y compris la maison d'habitation.

Cet emplacement est situé sur une petite colline, au pied d'une montagne assez élevée et à environ 1 demi-kilomètre de la ville de Nsubé. A dix minutes coulent les grandes eaux de l'Amambala, crique de la gauche du Niger.

En raison de sa situation, on y jouit d'un air pur et la brise y souffle incessamment. Dès son origine, notre pauvre station se trouvait comme isolée et perdue au milieu des brousses et des grandes herbes, qui, dans ces pays à la végétation luxuriante, atteignent des hauteurs prodigieuses. Cette circonstance, ainsi que la présence d'énormes ravins et de forêts impénétrables, amenait aux alentours quantités de bêtes sauvages de toutes espèces. Les léopards, les porcs-épics, les sangliers, les grandes antilopes, les buffles, sans compter les énormes singes des forêts nigériennes, fourmillaient aux abords de la Mission et pénétraient même souvent à l'intérieur.

Le sol fournit à peu de frais d'énormes ignames qui remplacent notre pain d'Europe. L'igname, on le sait, est un

tubercule qui ressemble un peu à la pomme de terre, mais a sur elle de grands avantages, dont le premier est celui de la surpasser en grosseur. L'igname atteint, en effet, une longueur de 1 mètre dans les endroits fertiles, et son diamètre est souvent de plus de 1 décimètre. C'est une véritable fortune. Si nos confrères d'Afrique avaient tous l'igname dans leurs missions, il n'y aurait guère de disette possible. La sécheresse et les sauterelles ne sauraient anéantir toutes les récoltes, car les ignames se plantent et se récoltent toute l'année. Ainsi les uns plantent en décembre qui récoltent en mars ou en avril, les autres plantent en mai qui récoltent en décembre. Quant aux bêtes sauvages, elles sont pour nous une ressource précieuse. Il y a quantité de buffles, de biches, de sangliers, sans compter des animaux plus petits, mais dont la chair n'est point à dédaigner, tels que le « coupeur d'herbes » ou la « poule de Guinée ».

3. — Sous le rapport du bien à faire aux âmes, le champ était immense. En mai 1894, un seul chrétien et quelques catéchumènes formaient les éléments de la station; mais, dans la ville qui se trouve à un quart d'heure de la Mission, il y avait environ 10,000 âmes païennes et idolâtres.

Nous nous mîmes résolument à l'œuvre, catéchant, visitant les familles et soignant les malades, comptant beaucoup plus sur le secours de Dieu pour réaliser quelque bien parmi ces pauvres populations que sur nous-mêmes. Bientôt deux courants se déclarèrent, l'un en notre faveur et l'autre contre nous. Ce dernier, celui des chefs, était de beaucoup le plus puissant; il était inévitable qu'il userait de toute son influence, sans craindre même de recourir aux extrémités, pour empêcher, ou au moins essayer d'enrayer le bien qui s'annonçait sous d'heureux auspices. Nous ne saurions expliquer autrement que par une conspiration commune le fait de ne rien apporter à vendre à la Mission pendant plus d'une année.

Malgré cela, nous continuions nos visites en ville où, chez la plupart, nous étions accueillis à bras ouverts, avec promesses de plus en plus nombreuses de venir se faire instruire à la Mission. De fait nous voyions le nombre de nos catéchumènes augmenter, pendant que, d'un autre côté, le parti des idoles multipliait fêtes sur fêtes pour réveiller ou exciter davantage le chauvinisme pour le culte des ancêtres. Presque chaque

dimanche, pendant que nous étions aux offices à la chapelle, il fallait se résigner à entendre tout un vacarme de fusillade de tam-tam, *ex omni musicorum genere*.

Une circonstance fit monter les colères contre nous, et voici à quelle occasion. La station d'Agouléri allait fêter le 3<sup>e</sup> anniversaire du baptême du roi Idigo et de quelques autres chrétiens de cette station. Il fut décidé qu'on viendrait à l'occasion faire un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres de Nsubé. C'était le 3 décembre, fête de Saint François Xavier. Arrivés vers les dix heures du matin, une messe, où l'on chante avec entrain, est dite pour les pèlerins, dont la plupart sont venus à jeun pour faire la sainte communion, malgré la fatigue d'une longue route. Les païens arrivaient en foule, contemplant avec de grands yeux ébahis cette belle caravane de chrétiens, leurs frères de couleur, le visage si heureux et si épanoui. En outre, rien n'avait été épargné pour frapper l'œil de nos païens et édifier en même temps nos catéchumènes. Chacun des pèlerins s'était mis en frais. Trois beaux casques de pompier, astiqués comme aux jours de parade et reflétant les mille feux du soleil, figuraient en tête de la procession que nous fîmes le soir en ville. Jugez de la stupéfaction générale. Il n'y avait pas assez d'yeux pour voir ! Il faut croire cependant que cela ne fit pas l'affaire du diable et de ses suppôts, car, dès le lendemain, des émissaires furent envoyés chez les nôtres pour leur intimer la défense expresse de venir s'installer à la Mission (comme c'était le désir d'un grand nombre), ou, sinon, il leur arriverait malheur. Dans le même temps, les *djoudjournens* (sorciers) faisaient leur tournée dans les cases, exhortant et menaçant au besoin quelque conquérant de fidélité aux idoles.

C'était, comme on le voit, un assez triste lendemain de fête. A partir de ce moment, plusieurs catéchumènes et beaucoup d'autres habitués de la Mission, sans doute effrayés, ne furent plus aussi assidus à venir s'instruire et à nous visiter. Personne n'osait nous dire ce qui se tramait dans l'ombre, lorsqu'un soir de décembre, juste huit jours après la fête susmentionnée, les païens, voulant venger leurs idoles, résolurent de nous donner une fête d'octave à leur façon. La nuit étendait déjà son voile sombre, et nous nous disposions à aller prendre un peu de repos, quand un branle-bas épouvantable se fait entendre du

côté de la ville. Des hourras formidables, poussés par des centaines de sauvages, plus ou moins grisés par les vapeurs de vin de palme, et répercutés par les échos des grands bois et des hautes collines qui environnent la ville, nous donnent le frisson et nous font redouter quelque malheur pour nos catéchumènes habitant ces quartiers.

Nos prévisions n'étaient que trop justifiées. Le lendemain matin, le vide s'était presque fait autour de nous. Que s'était-il donc passé? A la suite des cris dont nous avons parlé, ces hommes, résolus d'en finir avec nous, s'étaient portés vers la demeure de nos amis et catéchumènes, qu'ils avaient insultés et molestés brutalement à différentes reprises. A ces indignes traitements, les nôtres n'avaient répondu que par ces mots : « Quel mal avons-nous fait et pourquoi nous frappez-vous? »

Bref, les assaillants se retirèrent, non sans promettre de revenir le lendemain soir et de tout détruire; la mission elle-même, disaient-ils, ne trouverait pas grâce, non plus que les Blancs qui l'habitaient. Mais le bon Dieu allait tirer le bien du mal. Bientôt, en effet, ces enfants terribles devinrent nos meilleurs amis. Par deux fois, cinq roitelets, compromis dans cette affaire, se rendirent à la Mission, suivis de cent cinquante à deux cents personnes des leurs, pour régler avec nous ce palabre. Comment s'opéra ce changement si subit? C'est que la Compagnie anglaise, ayant eu vent du danger que courait la Mission, avait envoyé immédiatement des soldats faire une enquête sur les lieux. Aussitôt tout était rentré dans l'ordre.

Mais une fois les soldats partis, nous étions, comme devant, à la merci de ces forcenés, et l'on comprend que pour changer les cœurs, il ne suffit pas d'en imposer par la force. Voilà pourquoi nous ne craignons pas de le dire hautement, c'est Notre-Dame de Chartres qui a tout sauvé.

4. — Juste au moment où l'on agitait, pour la Mission, la question de vie ou de mort et où les esprits étaient le plus en effervescence, il nous arrivait, en témoignage de la protection divine, une belle statue de notre bonne Mère, don d'anciens supérieurs, confrères et amis du P. Cadio. C'est le *fac-simile* de la statue de la Vierge Noire, offerte au Souverain Pontife par Mgr l'Evêque de Chartres et son diocèse, pour la nouvelle église de Saint-Joachim, à Rome. Cette coïncidence

nous combla de joie et, dès l'instant même, nous vîmes en cela la main de la Providence. Depuis lors, en effet, cette bonne Mère n'a cessé de protéger visiblement la Mission. Les Noirs eux-mêmes attestent qu'elle fait des miracles en faveur de ceux qui l'invoquent.

Quelques semaines après ce grand palabre, ces mêmes roitelets, cause du retrait de la permission de bâtir pour les chrétiens et catéchumènes qui voudraient venir à la Mission, vinrent s'excuser auprès de nous, nous assurant de leur bon vouloir envers la Mission et, en outre, nous offrant du terrain pour la Mission, comme aussi pour tous ceux qui, à l'avenir, désireraient s'installer autour de nous. Depuis lors, un village chrétien a été commencé et déjà une dizaine de cases en forment le premier noyau. Nous n'avons qu'à nous louer jusqu'ici de la fidélité des nouveaux chrétiens, et il n'est point douteux que le bien réalisé eût été plus grand si nous avions pu, dès les commencements, ouvrir une école, une crèche, etc., comme les indigènes nous en priaient en nous offrant leurs enfants ; mais il ne fallait pas y songer faute de personnel et de ressources. Néanmoins, les soins que nous donnons aux malades contribuent puissamment au peu de bien que nous parvenons à faire avec l'aide de Dieu.

5. — De l'unique maison de la station, les deux seules pièces habitables étaient occupées par les Pères. Elles servaient, en outre, de réfectoire et de magasin où nous entassions comme nous le pouvions caisses et provisions. Nos enfants, à défaut de logement, durent se résigner à coucher, pendant plusieurs mois, sous la véranda. Quant à la cuisine, nous la faisons dans un coin de la véranda, exposée à tous les vents, au risque, à chaque instant, de mettre le feu à notre demeure.

Il était donc urgent de bâtir une autre cuisine. On se met à l'œuvre. Au moyen de quelques pièces de bois une carcasse est élevée, puis viennent les murs en terre jusqu'à une certaine hauteur, et enfin une toiture en herbe, et c'est tout. Ce fut le bon frère Géronce qui se chargea de cette première construction, où il mit autant d'ardeur que de bonne volonté, et qui comportait environ 8 mètres sur 4<sup>m</sup>,50 ; elle fut divisée en deux parties inégales dont l'une servant de cuisine et l'autre de magasin. Nous y ajoutâmes un appentis de 2<sup>m</sup>,50 à 3 mètres, devant servir de dortoir et de chambre pour les enfants.

Bien nous prit d'avoir fait ces petites constructions, car les inexorables fourmis blanches avaient déjà rongé en partie les bois de la charpente de notre première habitation, en sorte qu'aux moindres vents tout allait craquer.

(A suivre.)

## NÉCROLOGIE

**Décès.** — Nous avons la douleur d'annoncer, cette fois, la mort de cinq de nos confrères.

Trois ont succombé à Haïti aux atteintes de la fièvre jaune :

Le 12 novembre, à Port-au-Prince, le P. Paul Bénard, dans sa 36<sup>e</sup> année, après 16 ans de communauté et 7 ans 3 mois de profession ;

Le 19 du même mois, dans la même communauté, le P. Edouard Seigneur, dans sa 34<sup>e</sup> année, après 21 ans de communauté et 3 mois de profession ;

Le 30 du même mois, à Pétionville, le P. Raymond de Mouzon, dans sa 26<sup>e</sup> année, après 6 ans de communauté et 2 ans 3 mois de profession. — Le premier était profès des vœux perpétuels et les deux autres les ont faits sur leur lit de mort.

— Le F. Raphaël Dentler, profès des vœux perpétuels, est mort à Chevilly, le 3 décembre, à l'âge de 68 ans, après 39 années de vie de communauté et 36 ans 1 mois de profession, par suite de phtisie.

Le P. Jules Aymonin, profès des vœux perpétuels, est décédé à Bordeaux le 11 décembre, à l'âge de 60 ans, après 38 ans de vie de communauté et 36 ans 3 mois de profession, par suite d'un cancer à l'estomac.

### LE F. AGATHON OHMANN

DÉCÉDÉ A BLACKROCK, LE 24 FÉVRIER 1896.

*Notice faite par le P. Ebenrecht.*

Le F. Agathon (Jean-Baptiste Ohmann) naquit, le 24 juin 1831, à Ammerschwihr (Alsace), d'une famille foncièrement chrétienne. Il reçut sa première éducation à l'école des Frères de Marie et fut formé à la piété et à la vertu dès l'âge le plus tendre. Après sa première communion, il se fit remarquer surtout par son assiduité à fréquenter les sacrements. Il pratiquait



avec ferveur, chaque année, la dévotion des six dimanches en l'honneur de saint Louis de Gonzague, dévotion qui se fait publiquement dans tout le diocèse de Strasbourg, et qu'il a fidèlement observée jusqu'à sa mort.

La première pensée de la vie religieuse lui fut suggérée par un de ses compatriotes, mort, quelques années plus tard, en véritable prédestiné, M. François Spindler, qui venait alors de partir pour le petit scolasticat de Gourin (1856). L'année suivante, M. l'abbé Simonis, également leur compatriote, obtint du T. R. P. Schwindenhammer l'admission du jeune Ohmann au noviciat des Frères. « C'était, disait le vicaire d'Ammerschwir, un excellent jeune homme, qui avait constamment donné le bon exemple par sa modestie, son activité au travail et sa piété. ».

Le jeune postulant fut envoyé, pour y faire son noviciat, à Notre-Dame de Langonnet, dont la Congrégation venait de prendre possession. Il y prit le saint habit le 4 avril 1858, et l'année suivante, il revint à Paris, où il apprit la cuisine sous la direction du F. Honoré. Il y fit sa profession avec bonheur, à la fin de la retraite annuelle des Frères, le 8 septembre 1859, dans la chapelle du scolasticat, alors établi dans la maison de l'impasse des Vignes, aujourd'hui rue Rataud.

A Langonnet, le F. Agathon avait eu pour directeur le P. Leman qui ne tarda pas à remarquer, avec sa piété exemplaire, son esprit d'ordre, de pauvreté, de simplicité, en même temps que son habileté pratique pour les affaires matérielles. Aussi, lors de la fondation de Blackrock, celui-ci ne manqua-t-il pas de le demander comme cuisinier. Le P. Leman avait surtout jeté les yeux sur lui en vue d'un petit noviciat de Frères irlandais. Et, en effet, tout jeune encore, mais déjà parfait religieux, le F. Agathon fut choisi comme Frère auxiliaire et resta jusqu'à sa mort le modèle des Frères, qui tous avaient pour lui une grande vénération.

Nous devons à sa mémoire et à l'édification commune de relever les traits les plus saillants de cette vie humble et cachée, mais employée uniquement pour le bon Dieu et les intérêts de la congrégation.

*Esprit de pauvreté.* — Pour une communauté naissante, un bon Frère, au courant des affaires et du matériel, est un véritable trésor. Dans les commencements de nos maisons-

d'Irlande, le F. Agathon fut à la fois commissionnaire et cuisinier; or, le P. Leman ne cessait de dire et d'affirmer, dans sa correspondance avec la Maison-Mère, que par sa vigilance, ses soins à tirer parti de tout, à ne rien laisser perdre de ce qui pouvait être utilisé, le cher Frère épargnait une bonne partie des frais d'entretien du petit scolasticat naissant.

Pour lui-même, il était, du reste, on ne peut plus strict au point de vue de la pauvreté, préférant des objets de seconde main, lavant lui-même ses habits de travail, les faisant raccommoder soigneusement, s'ingéniant pour épargner les frais d'un aide en plus, sacrifiant ses récréations, ne prenant jamais de promenade, toujours à son poste, se faisant, à toute heure de la journée, un plaisir de rendre service au réfectoire, à l'infirmerie, au parloir; prévoyant pour les absents qui ne pouvaient rentrer qu'après l'heure, sacrifiant au besoin une partie de son sommeil. Ainsi, pour les préparatifs nécessaires aux grandes promenades, il emballait tout lui-même et mettait les noms sur chaque panier, afin de faciliter la distribution, etc.

*Esprit d'obéissance.* — Sous ce rapport, ce bon Frère était vraiment édifiant. Un conseil, un avis était pour lui un commandement. Jamais il ne fit rien à sa guise. S'il croyait sa manière préférable, pratiquement, il l'exposait avec simplicité, disant : « Mon père, il me semble que l'on pourrait faire ainsi... » L'obéissance était son pain quotidien; même pour faire raccommoder ses effets ou ses habits, il demandait toujours la permission.

Humble et obéissant, il se dévouait sans jamais se plaindre, même pour les choses les plus pénibles et mortifiantes; il ne faisait jamais peser sur ses aides à la cuisine le côté lourd de la besogne, mais leur disait avec bonté : « Vous pouvez aller maintenant en récréation, je ferai le reste. » Et, à le voir à son travail, il n'avait jamais l'air précipité, distrait ou pressé, mais il était calme et silencieux.

La fièvre scarlatine, qu'il avait eue dans son enfance, avait laissé en lui des traces profondes; bien qu'il souffrit beaucoup par moments, il ne voulait jamais de privilèges ni de dispenses de la règle; même dans les dernières années de sa vie, et alors qu'il ne pouvait plus bien cacher ses infirmités, il fallait des ordres positifs pour le faire se soigner. Quelques semaines avant

sa mort, un Frère qui le visitait lui dit en le quittant : « Que le bon Dieu vous accorde meilleure santé, cher Frère »; et lui de répondre : « Je ne voudrais pas être autrement que je ne suis, si c'est la sainte volonté de Dieu que je souffre. »

*Esprit de charité.* — En ceci, le F. Agathon était un parfait disciple du Vénéral. Père. Jamais il ne fit de la peine à qui que ce soit. Dans cette fonction si pénible des soins de la cuisine, qui met si souvent la patience à l'épreuve, il était d'une bonté, d'une douceur, d'une patience à toute épreuve, plein d'obligance pour le premier venu. Et s'il ne pouvait interrompre son travail, il s'excusait pour quelques instants, puis servait ce qu'il fallait. Au chapitre des règles, ses observations étaient toujours justes, pratiques, mais il avait souvent des remords de conscience inspirés par la crainte d'avoir pu faire de la peine ou d'avoir soupçonné ce qui n'était pas. Il se considérait en qualité d'ancien, comme chargé d'office, de bien former les nouveaux, les postulants ou novices qui l'aidaient au travail. Il avait un tact spécial pour les initier à leur ouvrage, sans les humilier, leur montrant comment s'y prendre en tout. Quelquefois il savait ajouter aux avis certains moyens pratiques qui avaient leur effet. Ainsi, dans les commencements de Blackrock, un postulant, qui d'ailleurs n'a pas persévéré, avait coutume de flairer avec curiosité dans les pots et les flacons qui se trouvaient sur les rayons de la cuisine. L'ayant averti en vain plusieurs fois qu'il ne fallait pas être si curieux, le F. Agathon plaça à portée un flacon d'ammoniac liquide. A la vue de ce nouveau flacon, le marmiton n'a rien de plus pressé que de le déboucher et de le porter à son nez; le reste s'imagine; il était guéri de sa curiosité.

*Esprit de prière.* — Le F. Agathon était porté comme naturellement vers le bon Dieu, sa vie entière était une prière habituelle. Il aimait à passer tous ses moments libres avec Jésus dans le tabernacle. Tous les matins, sans manquer, il faisait le chemin de croix avant la prière du matin. Il communiait presque tous les jours, entendait deux, quelquefois trois messes avec une piété vraiment édifiante; on ne le voyait jamais bouger à la chapelle; les enfants l'appelaient entre eux « le saint ».

Dans ces derniers temps, ne pouvant plus travailler à la cuisine, il employait encore plus de temps en prières à la chapelle. Il ne manquait aucun jour ses visites à l'autel de Saint-

Joseph et priait sans cesse pour les besoins de la communauté. Il avait une facilité extraordinaire pour retenir par cœur les prières soit latines, soit autres, en sorte qu'il n'était jamais embarrassé. Les prières qu'il avait dites quelques fois, il les savait par cœur pour ne plus les oublier.

Pendant sa dernière maladie, comme on avait fait mettre au pied de son lit une statue de la Sainte Vierge, le F. Agathon, en la voyant, sourit doucement, et dit qu'il aimait avoir la Sainte Vierge tout près de lui, ainsi que saint Joseph, patron de la bonne mort, dont il gardait une image dans son livre; l'avant-veille de sa mort, il disait à un Père, à propos de saint Joseph, qu'il avait lu dernièrement quelque chose de si beau sur saint Joseph, qu'il craignait qu'on ne le vénérât pas comme il le mérite.

Il avait également une dévotion bien grande pour le Vénérable Père qui, croyait-il, fermement, l'avait sauvé d'une mort certaine en 1863, voici en quelles circonstances. C'était un jour maigre. Il prenait son dîner après les Frères, et étant pressé d'ouvrage, il avala vite, sans trop faire attention, une grosse arête de poisson, qui s'arrêta en travers du gosier, au-dessous de la luette. Le pauvre Frère était on ne peut plus alarmé; l'arête allait l'étouffer. Il fit un vœu au Vénérable Père, pour la vie, s'il en revenait. Quelques instants après, il tousse, une vertèbre de morue lui sort du fond du gosier, il est sauvé.

*Esprit de détachement.* — Le F. Agathon était mort au monde depuis longtemps. Il n'est jamais retourné au pays natal et n'a revu aucun des siens depuis son entrée dans la Congrégation, en 1857. Il se contentait d'écrire une fois l'an à sa sœur et à sa nièce, sœur de Saint-Joseph de Cluny; et toutes ses lettres étaient pieuses, édifiantes, et écrites de façon à porter les siens à bien aimer le bon Dieu, et à sauver leur âme, exprimant l'espoir de se revoir là-haut au ciel.

Il avait fait ses vœux perpétuels à Blackrock, le 21 septembre 1862, dès l'expiration de ses vœux de trois ans. Il écrivait dans la lettre de demande qu'il adressa au T. R. Père à cette occasion : « Le bon Dieu m'a donné la grâce et la disposition de plutôt mourir que de quitter par moi-même la Congrégation et même que de chercher à changer de fonctions; et je le prie de me garder dans ces sentiments, et de m'accorder la grâce de

persévérer jusqu'à la fin. » Cette grâce, la plus précieuse de toutes, il la demandait chaque jour; ses prières n'ont pas été infructueuses.

Voici quelques détails sur ses derniers instants.

Depuis deux ou trois ans, ce Frère s'affaiblissait peu à peu et n'était la force extraordinaire de sa constitution, il aurait succombé plus d'une fois à des crises. Sa mortification héroïque était son grand remède. Parfois il se trouvait très malade; et le lendemain il était le premier à la chapelle avant quatre heures et demie pour l'oraison.

Le 12 décembre 1895 il eut une de ses crises. le médecin déclara un commencement de bronchite avec complication de douleurs rhumatismales dans les reins et les jambes. C'était un jeudi. Le dimanche suivant il se trouvait mieux, mais à son grand regret, on l'obligea à garder le lit, vu son état d'affaiblissement général. Ce n'est que le lendemain de Noël que le médecin lui permit de sortir de sa chambre pour quinze à vingt minutes. Le bon Frère alla les passer devant le Saint Sacrement à la chapelle. Il continua à bien aller son petit train jusqu'au mois de février suivant. Le 15, dimanche, après la messe à laquelle il avait communié, il lui prit une faiblesse, et fut conduit à l'infirmerie qu'il ne devait plus quitter. Le médecin constata aussitôt un affaiblissement très prononcé du cœur avec des battements irréguliers, et il nous avertit que cette fois il pouvait bien ne plus en relever. Le 19, mercredi des cendres, le cher Frère exprima le désir de recevoir aussi les cendres; le P. Herchenroder accéda à sa demande et le pieux malade les reçut avec recueillement et bonheur.

Le 20 février, son Directeur lui parla des derniers sacrements, et aussitôt il exprima le désir de les recevoir. « J'allais vous demander, mon Père, disait-il, de me donner les saints sacrements des mourants, si vous me jugez assez malade. » Il reçut le saint Viatique et l'extrême-onction ce jour même, un peu après midi avec un bonheur indicible, une piété angélique, et, après ce grand acte de religion, garda un silence plein de prière jusqu'à sa mort, ne répondant que brièvement aux questions qu'on lui posait, toujours heureux, toujours patient, toujours résigné.

Le 21, une toux opiniâtre le mena jusqu'à toute extrémité: il ne pouvait respirer qu'avec beaucoup de difficulté, et il devint si faible qu'il n'avait plus la force de se soulever ni d'expectorer. C'était un vendredi. Le P. Ebenrecht qui le visitait très souvent, lui rappela que c'était le jour où notre-Seigneur avait souffert pour nous: « Oui, disait-il, et n'est-ce pas aujourd'hui la fête de la couronne

d'épines? » Et sur une réponse affirmative il disait, avec une petite pause après chaque mot : « J'espère que Notre-Seigneur, par les mérites de sa couronne, me pardonnera tous mes péchés? » Plusieurs fois dans la journée, il disait : « Oh ! que je souffre, humainement parlant, c'est impossible de souffrir ainsi sans mourir aussitôt. Jésus ! Marie ! Joseph ! » et il regardait avec bonheur du côté où se trouvait la statue de Marie Immaculée. Il aimait à baiser son crucifix qu'il portait toujours à son cou. Cependant vers le soir il alla beaucoup mieux, et la toux si fatigante ayant cessé, il pria le P. Ebenrecht de ne déranger personne pour le veiller la nuit. « Il suffira, dit-il, que John qui fait la ronde par la maison tous les soirs jusqu'à après minuit, vienne arranger le feu, et que l'infirmier vienne avant d'aller à l'oraison le matin. » Nous ne crûmes donc pas urgent de faire davantage, ni de lui donner l'indulgence plénière *in Articulo mortis*, ni de réciter les prières des agonisants.

Le bon F. Kilian, l'infirmier, se rendit auprès du Frère quelques minutes après quatre heures du matin, et le trouva endormi, respirant légèrement. Il resta auprès de lui une demi-heure environ, espérant qu'il allait se réveiller, pour lui donner sa tisane. Subitement il remarqua une respiration plus prononcée, plus longue, et puis un affaissement doux, calme : c'était le calme de la mort.

C'était le lundi 24 février, la veille de la fête de l'apôtre saint Mathias. Les restes mortels du cher défunt furent exposés dans un des parloirs et visités par les enfants aussi bien que par tous les membres de la communauté. On le veilla jour et nuit jusqu'à l'enterrement qui eut lieu, mardi, le 25 février. Le P. Ebenrecht chanta la messe de *Requiem* avec les PP. Herchenroder et Walsh, comme diacre et sous-diacre; et le convoi funèbre avec une députation de toutes les catégories de la maison se dirigea sur le cimetière de Blackrock où reposent nos chers Frères en attendant le jour de leur glorieuse résurrection. Nous comptons un saint de plus au ciel.

Plusieurs fois nous avons entendu le P. Leman, de vénérée mémoire, affirmer que le F. Agathon était l'un des plus parfaits religieux qu'il eût jamais connus. Ses deux successeurs, dans la charge de supérieur, à Blackrock, les PP. Huvétys et Botrel, souscrivirent de tout cœur à ce précieux témoignage.

Personne n'a jamais aimé plus sincèrement la Congrégation, sa vocation religieuse, le Vénérable Père, la règle, l'obéissance, la pauvreté la plus scrupuleuse. Le F. Agathon était bien sûrement un de ces saints cachés dont le souffle du monde n'avait jamais flétri la pureté angélique, et que le bon Dieu appelle à la vie religieuse pour pour les combler de grâces et de mérites.

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retour en France.** — Le F. Alory, de la Mission de Sénégambie, vient d'arriver à la Maison-Mère. Parti de Dakar le 5 octobre, il était resté jusqu'ici en Portugal, à cause du mauvais état de sa santé.

**Départs.** — Le P. Lecomte, préfet de la Cimbébasie, s'est embarqué le 23, à Lisbonne, pour retourner dans sa Mission; avec lui sont partis le P. Klein, qui était précédemment en Haïti, le P. Blanc et les FF. Gualberto et Emygdio, nouveaux profès tous les trois.

**Mutations.** — Le F. Matthieu a été envoyé, le 9 décembre, de la Maison-Mère à Knechsteden, en remplacement du F. Euloge, rappelé en France.

Les FF. Innocent et Myon, qui étaient à la maison de Saint-Joseph de Beauvais, ont été placés, le premier au collège du Saint-Esprit de la même ville, et le second à Paris.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Blackrock.** — Désireux d'honorer la mémoire du P. Reffé, qui s'est dévoué avec tant de zèle, pendant vingt-cinq ans, à la cause de l'enseignement catholique en Irlande, les anciens élèves de Blackrock ont fait faire, pour la salle de bibliothèque de l'établissement, un magnifique buste du cher Père en marbre de Carrare et une chaire admirablement sculptée pour la chapelle.

L'inauguration en a été faite avec solennité le 17 décembre, en présence d'une assemblée nombreuse de prêtres et d'anciens élèves, présidée par Mgr l'Archevêque de Dublin. Nous remettons au Bulletin de la communauté les détails de cette grande fête dont parlent avec enthousiasme tous les journaux catholiques du pays.

**Missions d'Irlande.** — Nos Pères ont inauguré cette nouvelle œuvre, si utile, dans l'importante paroisse de Kilcullen et de Gormanstown, au comté de Kildare. Cette première mission, prêchée par les PP. Ebenrecht et Hyland, a duré quinze jours, du 25 novembre au 13 décembre; les exercices en ont été suivis par un nombreux concours de fidèles et

même par un bon nombre de protestants. Aussi a-t-elle produit des fruits abondants.

**Knechtsteden.** — Sur la fin du mois dernier, un nouveau directeur des colonies a été nommé à Berlin. M. Van Richthofen. Le P. Acker s'est empressé de lui écrire pour lui offrir ses félicitations; il en a reçu la réponse suivante :

« Je vous donne l'assurance que je continuerai à maintenir les relations amicales qui ont existé jusqu'ici entre le département des Colonies et les représentants de la Congrégation du Saint-Esprit et que je protégerai et favoriserai, dans la mesure de mes forces, les intérêts de cette société si zélée, si active et si prospère, tant dans l'Afrique orientale qu'ici, dans la mère-patrie, où elle s'occupe de former de futurs missionnaires allemands. » (*Lett. du P. Acker, 4 déc. 1896.*)

**Haïti.** — La fièvre jaune n'a pas encore disparu dans ce pays, où elle a été, dit-on, apportée de Cuba. L'épidémie cependant paraît être sur son déclin. D'après une lettre du P. Limbour, du 23 novembre, il y avait à cette date : cinq victimes dans le clergé séculier, cinq également parmi les Frères de l'Instruction chrétienne, cinq aussi parmi les Sœurs de la Sagesse et deux parmi les religieuses de Saint-Joseph.

Les colonies européennes des diverses nationalités ont été elles-mêmes cruellement éprouvées, mais particulièrement les Italiens et les Belges. Parmi les victimes se trouve le chargé d'affaires de la Légation française, M. Pascal, remplaçant le ministre plénipotentiaire absent. Le P. Limbour a pu, heureusement, arriver à temps pour le confesser et l'administrer. Tout Port-au-Prince était à ses obsèques.

Nos confrères du petit séminaire ont été dispersés peu après l'apparition du fléau. Quatorze d'entre eux ont été plus ou moins gravement atteints. Quatre ont succombé, en y comprenant M. Eglin; les dix autres sont aujourd'hui hors de danger. La communauté des ateliers de Saint-Joseph a été jusqu'ici entièrement préservée. Prions avec ferveur pour cette pauvre Mission si éprouvée!

---



## AVIS

**De la bénédiction des saintes huiles en dehors du Jeudi Saint.** — Le Saint-Siège accorde habituellement aux Vicaires apostoliques la faculté de bénir les saintes huiles, en cas d'urgente nécessité, en dehors du Jeudi Saint. On a demandé de nos Missions quelle formule il fallait alors employer. Le directeur du *Cas liturgique* de Rome, à qui la question a été soumise par le P. Eschbach, a répondu qu'on doit prendre la formule du Jeudi Saint, en changeant simplement ce qui regarde la messe du jour. (Lettre du 4 décembre 1896.)

**De la messe à dire dans une église étrangère.** — Nous avons donné au *Bulletin* n° 111 (page 111) un décret de la S. C. des Rites, traçant à ce sujet des règles nouvelles. Voici deux autres décisions qui ont pour nous un intérêt spécial, en ce qu'elles fixent l'interprétation de ce décret par rapport aux chapelles et aux oratoires des maisons religieuses.

La première décision répond à un doute posé par le cardinal Bourret, évêque de Rodez (1).

Utrum post Decretum generale diei 9 Decembris 1895 editum *De Missa conformi Officio Ecclesie vel Oratorii publici*, Calendario loci, an vero celebrantis respondere debeant Missæ quæ celebrantur in capellis episcoporum, seminariorum, collegiorum, piarum communitatum, hospitalium et carcerum?

Et sacra eadem Congregatio, referente subscripto secretario, exquisita sententia Commissionis Liturgicæ, reque maturo examine perpensa, proposito dubio respondendum censuit

Dummodo agatur de capella principali, quæ instar Oratorii publici ad effectum memorati Decreti habenda est, *Affirmative* ad I<sup>m</sup>, *Negative* ad II<sup>m</sup>.

Atque ita rescripsit, die 22 maii 1896.

La seconde décision a été rendue en réponse à une consultation faite par les Pères Capucins; elle est datée du 27 juin 1896. En voici le texte d'après l'*Ami du clergé* (8 octobre 1896).

IV. Ubi unus tantum sacerdos quoad Missæ celebrationem addictus est Oratoriis competenti auctoritate erectis in Gymnasiis, Hospitalibus ac Domibus quarumcumque piarum communitatum, hic si sæcularis, teneturne sequi Calendarium diocesis in qua extat

(1) *Nouvelle Revue théologique*, n° 4, août 1896.

oratorium, et si regularis, Calendarium Ordinis si proprio gaudeat; et si aliquando celebrent extranei, hi debentne se conformare Calendario sacerdotis ejusmodi Oratoriis addicti?

Ad IV. Affirmative in omnibus, si oratoria habenda sint ut publica; secus, negative.

De ces deux décisions, il résulte :

1° Que le décret général du 9 décembre 1895 s'applique aux *chapelles principales* des séminaires, hospices, communautés, etc., c'est-à-dire aux chapelles dans lesquelles se réunissent, pour les prières communes et les offices, les personnes de ces établissements, mais non aux oratoires particuliers qui peuvent y être érigés;

2° Que si des religieux ayant un *Ordo* à eux sont spécialement chargés par l'Ordinaire de desservir la chapelle d'une communauté ou d'un hospice, ils doivent y dire la messe conformément à leur *Ordo* comme dans leurs propres églises; et les prêtres étrangers qui y disent la messe doivent se conformer à l'*Ordo* de ces mêmes religieux.

**Circulaire.** — Le T. R. Père général vient d'adresser aux communautés, sous la date du 3 décembre, une importante circulaire au sujet des décisions du dernier Chapitre général. Les supérieurs ne doivent pas manquer d'en accuser réception à la Maison-Mère.

**Bulletins.** — Prière aux communautés du bas Congo, de la Cimbébasie et du Cunène, de vouloir bien nous envoyer leurs bulletins.

**Note de la Procure.** — Avec ce bulletin, on adresse aux communautés une feuille contenant des avis au sujet des *États de situation financière* à envoyer à la Maison-Mère. Le T. R. Père général recommande de s'y conformer exactement.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 décembre 1896.



*Zèle. — Charité. — Sacrifice.*

**SOMMAIRE.** — **Maison-Mère.** Erection canonique des noviciats de Grignon et de Chevilly. — Lettre du Cardinal Ledochowski au sujet de la Mission du Bas-Niger. — Les *Annales apostoliques*, organe de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit et de nos Œuvres. — Actes administratifs : Nominations. Admissions aux vœux et à l'oblation. — Œuvres proposées en Tunisie et dans l'Amazone. — **Préfecture du Bas-Niger.** Nsubé (*suite*). — **Vicariat des Deux-Guinées.** Sainte-Marie. — Libreville. — Cap Estérias. — Donghila. — **Nécrologie.** *Décès* : PP. Ritzenthaler, Méchin, Rieggert; FF. Gilles et Merry. — *Notices* : PP. Bénard, Seigneur, de Mouzon, et M. Eglin, scolastique. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.* Des oraisons et de la prose aux messes de *Requiem.* — *Bulletin.*

## MAISON-MÈRE

### ERECTION CANONIQUE

DE NOS NOVICIATS DE GRIGNON ET DE CHEVILLY

A l'occasion de la nouvelle organisation des noviciats de Grignon et de Chevilly, le Conseil général a pensé qu'il y avait lieu, pour établir toutes choses d'une manière plus régulière, de demander au Saint-Siège l'érection canonique de ces deux maisons, comme on l'avait fait précédemment pour Cintra.

Cette demande a été favorablement accueillie et, selon le Rescrit reçu de Rome, le Cardinal Archevêque de Paris a érigé canoniquement ces deux noviciats, en vertu d'une délégation du Souverain Pontife, par acte du 24 décembre 1896.

Voici les pièces officielles, avec la lettre écrite à ce sujet par le T. R. Père au Cardinal Préfet de la Propagande.

## Lettre du Très Révérend Père général.

Paris, le 20 octobre 1896.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Par ma lettre du 8 septembre, j'ai eu l'honneur d'informer Votre Eminence que nous avons fait suspendre leurs études théologiques à tous nos scolastiques, pour leur faire commencer leur noviciat cette année même, afin de nous conformer au plus tôt au Décret *Auctis* de la S. C. des Evêques et Réguliers. J'ajoutais que, à cause de leur grand nombre, nous avons réparti ces novices en deux maisons, celle du Sacré-Cœur de Jésus à Grignon, et celle du Saint-Cœur de Marie à Chevilly, situées l'une et l'autre dans l'archidiocèse de Paris et à peu de distance de cette ville.

Dans cette dernière maison, à Chevilly, se trouve aussi le noviciat des Frères coadjuteurs; mais les aspirants reçus à ce titre sont complètement séparés des novices clercs.

Pour tout établir d'une manière parfaitement régulière, j'ose prier Votre Eminence de vouloir bien autoriser l'érection canonique de ces divers noviciats.

Comme je le disais dans ma dernière lettre, tout y a été disposé conformément aux prescriptions du Droit. Chaque noviciat est pourvu du personnel requis pour la bonne formation des novices, et ceux-ci n'ont de relations qu'avec les membres profès employés près d'eux. En outre, comme les exercices du noviciat sont déjà commencés depuis plus d'un mois et demi, je prends la liberté de supplier Votre Eminence de vouloir bien nous autoriser à recevoir à la profession, quand ils auront accompli leur année de noviciat, c'est-à-dire à la fin du mois d'août de l'année prochaine, les novices qui en seront jugés dignes, afin qu'ils puissent être envoyés aux Missions à l'époque ordinaire.

Dans la confiance que Votre Eminence voudra bien accueillir favorablement ces demandes, je la prie d'agréer l'hommage des sentiments de respectueuse reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

de Votre Eminence,

Le très humble et très obéissant serviteur.

† Alex. LE ROY, *Supérieur général.*

## Rescrit du Saint-Siège.

Beatissime Pater,

Alexander Le Roy, Episcopus titularis Alindensis, Superior Generalis Congregationis Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ, ad pedes Sanctitatis Tuæ provolutus, exponit : plures Suae Congregationis scholasticos, ut se subjiciant præscriptis in Decreto *Auctis* S. Congregationis Negotiis Episcoporum et Regularium præpositæ, regularem Novitiatum peragere nunc debere. Cum vero iidem scholastici perplures sint, ad duas domus diœcesis Parisiensis, quarum una est apud *Grignon* sub invocatione SSmi Cordis Jesu, altera apud *Chevilly* sub invocatione SSmi Cordis Mariæ, jam ab uno mense cum dimidio in prædictum finem missi sunt, quin tamen in his domibus canonicè erectus fuerit novitiatu regularis.

Quare, supradictus Superior Generalis Sanctitatem Tuam humiliter adprecatur ut in memoratis duabus religiosis domibus permittere dignetur erectionem canonicam regularium novitiatuum, cum sanatione quoad tempus jam præteritum, ita scilicet ut supradicti juvenes scholastici ad religiosam professionem admitti possint exeunte mense Augusto proximi anni 1897.

*Ex Audientia SSmi habita die 27 octobris 1896.*

SSmus Dominus Noster Leo, divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto S. Congregationis de Propaganda Fide secretario, Emo ac Rmo R. D. Cardinali Archiepiscopo Parisiensi facultatem tribuit canonicè instituendi duos regulares novitiatu Congregationis Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ in memoratis ejusdem Congregationis domibus, dummodo in iisdem vigeat regularis observantia et sufficiens sacerdotum professorum familia habeatur, ut obtineri possit ea novitiorum probatio, quæ necessaria est ad dignoscendam eorum vocationem : eaque sub lege, ut locus Novitiatui assignatus omnino sit distinctus et separatus ab ea domus parte in qua professi degunt : aliisque omnibus servatis quæ de jure servanda sunt, juxta apostolicas et peculiare propriæ Congregationis Constitutiones. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Ædibus dictæ S. Congnis die et anno uti supra.  
A., Archiep. Larissen, Secr.

**Acte du Cardinal Archevêque de Paris.**

Utentes facultatibus nobis a Sanctissimo Domino Nostro tributis in Rescripto Apostolico supra exarato, canonicè erigimus in nostra diocèsi, per præsentès, et canonicè erectos declaramus duos Novitiatus Congregationis Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ; scilicet unum sub titulo SS. Cordis Jesu apud *Grignon* in parochia vulgo *Orly*, alterum sub titulo SS. Cordis Mariæ apud *Chevilly*, in parochia ejusdem nominis.

Servatis omnibus clausulis et conditionibus in memorato Rescripto Apostolico enumeratis, aliisque omnibus quæ de jure servanda sunt, juxta apostolicas et peculiâres propriæ Congnissæ Constitutiones. Quas constat ex testimonio sumpto Ill. et RR. Episcopi Alindensis, Superioris Generalis prædictæ congregationis, diligenti executioni mandatas fuisse.

Parisiis, die 24 decembris 1896.

† FRANCISCUS, Card. RICHARD,  
*Arch. Parisien.*

---

**LETTRE DU CARDINAL LEDOCHOWSKI****AU SUJET DE LA MISSION DU BAS-NIGER**

Dans un voyage qu'il a fait à Rome, au mois de décembre dernier, le R. P. Réling a adressé un rapport au Cardinal Préfet de la Propagande sur l'état et les progrès de la Mission du Bas-Niger. Son Eminence s'est montrée très satisfaite des heureux résultats déjà obtenus dans cette Mission, et elle a bien voulu accorder, en retour, au R. P. Réling, un secours de 15,000 livres pour l'œuvre du rachat des esclaves et de leur entretien.

Nous croyons devoir reproduire ici cette lettre, d'abord parce qu'elle témoigne une fois de plus de la haute bienveillance de l'Eminentissime Cardinal Préfet de la Propagande pour notre Congrégation et nos Missions, et ensuite parce qu'elle rappelle l'emploi à faire des sommes reçues pour l'œuvre antiesclavagiste et le compte qu'on doit en rendre à la Propagande.

*R. P. Josepho Reling, præfecto ap. Niger inferioris.*

Roma, li 13 gennaio 1897.

Reverende Pater,

Quæ sub die 23 elapsi mensis decembris huic S. Congregationi retulisti de initio et progressu missionis Niger inferioris, cui præes, ea sunt, quæ plene expectationi S. Congregationis de apostolicis vestris laboribus respondent. Nil enim desiderabilius conspici potest, quam progressus veræ fidei inter populos omnimodæ superstitionis et feritatis jugo subditos; qui in miserabilibus veræ mortis tenebris jacentes, tandem lumen Christi, ipsis etiam ortum esse agnoscunt.

Quamobrem S. Congregatio opus vestrum debitis prosequitur laudibus, vehementerque hortatur, ut in studio dilatandæ fidei constantes perseveretis : speciatim vero rationem vestram agendi in constitutione vicorum in quibus christiana lex solum ab omnibus servetur, veluti optimum medium ad constabiliendam isthic Ecclesiam, adprobendam ducit.

Pariter vobiscum una perspicit S. Congregatio quot et quantæ adsint vobis necessitates materiales quibus si ex integro posset subvenire gratissimum ipsi foret. Tamen ne quod in ea est, hac in re prætermittat, scias subsidium libellarum italicarum quindecim millium præfecturæ isti adsignatum extraordinario modo jam fuisse, ex pecuniis a fidelibus oblati pro opere redemptionis Afrorum servorum : quam pecuniam, ad te transmittendam, P. Procuratori Generali tuæ Congnis in Urbe nuper tradidi.

Subsidium hoc erogandum erit modo jam ab aliis missionariis adhibito : ut scilicet impendatur in redemptione mancipiorum quæ occurrerit invenire; in eorundem sustentatione et institutione, in ædificandis pro ipsis hospitiiis, in expensis pro missionariis, qui huic operi inserviunt; aliisque hujusmodi rebus : quorum omnium, una cum statu operis redemptionis, exactam rationem reddes huic S. Congni, cum pecuniæ summa expensa fuerit.

Interim precor Deum ut Te diu sospitet,

Tuus, Rnde Pater,

Addictissimus servus,

A., *Archiep.* LARISSEN, *Secret.*

M., card. LEDÓCHOWSKI, *Præf.*

**Traduction.**

Rome, le 13 janvier 1897.

Révérend Père,

Le rapport que vous avez adressé, le 23 du mois dernier, à la S. Congrégation de la Propagande au sujet des débuts et des progrès de la mission du Bas-Niger, est de nature à répondre pleinement à ce qu'elle attend de vos travaux apostoliques. Rien, en effet, n'est plus agréable à considérer que le progrès de la vraie foi parmi des peuples soumis au joug de la barbarie et de toute espèce de superstitions et qui, gisant dans les malheureuses ténèbres de la mort véritable, reconnaissent enfin que la lumière du Christ a lui aussi pour eux.

C'est pourquoi la S. Congrégation accorde de justes louanges à vos travaux et vous exhorte ardemment à persévérer avec constance dans vos efforts pour l'expansion de la foi : elle croit devoir tout particulièrement approuver votre manière d'agir dans l'établissement de villages où la foi chrétienne sera la règle de tous, comme un excellent moyen d'y établir la sainte Eglise.

Elle reconnaît avec vous combien sont nombreuses et grandes les charges qui vous incombent, et elle serait heureuse si elle pouvait y subvenir intégralement. Toutefois, pour y concourir, autant qu'il est en elle, elle vous fait savoir qu'un secours de 15,000 livres italiennes a été assigné à cette préfecture, comme subside extraordinaire, pris sur l'argent offert par les fidèles pour l'œuvre du rachat des esclaves africains : cette somme a été dernièrement versée entre les mains du P. Procureur de votre Congrégation pour vous être transmise.

Ce subside doit être appliqué selon l'usage des autres missionnaires, c'est-à-dire qu'il doit être dépensé pour des rachats d'esclaves, selon l'occurrence, pour leur entretien et leur éducation, pour des constructions à leur usage, pour l'entretien des missionnaires qui en sont chargés, et pour toutes choses de ce genre, desquelles vous rendrez un compte exact à la S. Congrégation, lorsque cette somme aura été employée.

En même temps, je prie Dieu de vous conserver longtemps.

De votre paternité,

Le dévoué serviteur.

A., *Archiep.* LARISSEN, *Secrét.*

M., card. LEDOCHOWSKI, *Préfet.*

---



## LES « ANNALES APOSTOLIQUES »

ORGANE DE L'ARCHICONGRÉGATION DU SAINT-ESPRIT  
DE NOS MISSIONS ET DE NOS ŒUVRES.

**Décision.**

Le Supérieur Général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie,

Evêque titulaire d'Alinda,

Considérant que, en vertu de son nom et de sa dédicace, la Congrégation doit un culte spécial au Saint Esprit et au Cœur Immaculé de Marie, et que l'un de ses premiers devoirs est de promouvoir cette double dévotion dans ses membres et près des fidèles;

Considérant, par ailleurs, que la chapelle de la Maison-Mère est devenue le siège de l'*Archiconfrérie du Saint-Esprit*, précédemment établie en l'église paroissiale de Sainte-Genève;

Considérant enfin l'utilité qu'aurait un organe spécial de publicité pour répandre la dévotion à l'Auteur de toute grâce, relier entre eux les membres de l'Archiconfrérie, et intéresser les fidèles à nos maisons de formation et à nos œuvres d'apostolat;

Le Conseil, consulté, ayant émis un avis favorable,

Décide :

ARTICLE PREMIER. — La revue intitulée *Annales apostoliques des Missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie* devient, à partir de janvier 1897, l'organe de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit, de nos Missions et de toutes nos œuvres, avec le but spécial de montrer l'action du Saint-Esprit dans l'Eglise et de répandre son culte parmi nous et parmi les fidèles.

ART. II. — Les membres de la Congrégation sont invités à prêter leur concours à la rédaction, à la diffusion et à la prospérité de ces *Annales*, en lui envoyant des articles et des relations, en lui trouvant de nouveaux souscripteurs et surtout en lui recrutant des zéloteurs et des zélatrices capables de les faire connaître.

Fait à Paris, le 19 janvier 1897.

† A. LE ROY, *Supérieur général.*

**ŒUVRES PROPOSÉES****Œuvre en Tunisie.**

Des propositions nous ont été faites pour établir une œuvre en Tunisie. L'utilité que pourrait avoir pour nous cette fondation serait de nous permettre de soustraire nos Frères au service militaire de trois ans : en Tunisie, ils n'auraient qu'une année à faire. De plus, cette fondation pourrait peut-être offrir une maison de repos aux membres fatigués venant des pays chauds. Il y aurait, en outre, du ministère à remplir auprès des populations chrétiennes (Français, Italiens, Maltais), complètement abandonnées.

Le T. R. Père a cru, d'après l'avis du Conseil, en date du 27 novembre 1896, qu'il y avait lieu d'envoyer un Père dans le pays pour étudier sur place la situation.

**Mission de l'Amazone.**

Des instances pressantes, appuyées par le Saint-Siège, nous ont été également faites par Mgr Joseph Da Costa Aguiar, Evêque de l'Amazone, pour nous faire accepter des Missions dans son vaste diocèse, surtout près des tribus indiennes. Quelques Pères lui seront envoyés, d'après l'avis du Conseil du 29 décembre 1896. Ils auront à voir si et comment ces Missions pourraient être entreprises et organisées.

---

**ACTES ADMINISTRATIFS****Nominations.**

Par décision du 15 janvier, le R. P. Jean-Marie Grizard, 1<sup>er</sup> assistant général, a été nommé visiteur de nos maisons d'Irlande.

Par décision du 1<sup>er</sup> janvier ont été nommés :

Visiteur des Missions Portugaises (Bas-Congo, Cimbébasie et Cunène), le P. Christophe Rooney, procureur des mêmes Missions à Lisbonne ;

Supérieur de la Communauté de Bordeaux, le P. Meinrad Kientzler, précédemment supérieur de la Communauté de Saint-Joseph de Beauvais, en remplacement du P. D'hyèvre, qui demandait depuis longtemps à être déchargé de cette fonction ;

Supérieur de la Communauté de Cellule, le P. Marc Vœgtli, précédemment à Knechtsteden, en remplacement du P. Spielmann, lequel a été chargé d'organiser à Bordeaux une procure des missions ;

Par décision du 25 décembre, le P. Jules Brunetti a été envoyé à Chaouat, près de Djedaïda (Tunisie), pour examiner l'œuvre qui nous y est proposée.

### Admissions aux vœux et à l'oblation.

Par décision du 22 janvier, a été admis à renouveler ses vœux pour cinq ans le F. STANISLAS Deschamps de Boishébert, rentré depuis la fin de septembre du service militaire.

Par décision du 15 décembre, ont été admis à l'oblation à Chevilly, le 27 du même mois, les postulants-Frères :

Lucien GASSMANN, en religion *F. Marie-Marc* ;  
 Jean-Marie TEMPLON, en religion *F. Olivier* ;  
 Charles-Emile HAAG, en religion *F. Raphaël* ;  
 Jean-Baptiste Fœhrlé, en religion *F. Mélaine* ;  
 Gustave KUSTER, en religion *F. Jean* ;  
 Joseph TANGUY, en religion *F. Mathurin* ;  
 Joseph LEINHARD, en religion *F. Jérôme* ;  
 Joseph WEBER, en religion *F. Josaphat*.

## BAS-NIGER

### STATION DE NSUBÉ

(Suite. — Voir le n<sup>o</sup> précédent, p. 428.)

6. — Une nuit, c'était le 3 mars de cette année, un terrible cyclone, véritable fléau d'enfer, s'abattit sur la Mission, laissant sur tout son parcours la ruine et la désolation. Le Père se lève et confiant en la puissance divine, se rend à la sacristie, prend le calice et l'expose sur le missel pour conjurer la violence de l'ouragan. Une partie de la maison est tombée, mais la ruine ne sera pas totale cette fois encore, car elle s'est arrêtée là où reposait le calice, préservant ainsi la chapelle, cependant trop endommagée pour pouvoir rester debout ; d'ailleurs elle était depuis longtemps la partie la plus avariée. Tout le village

chrétien eut à essayer de grandes avaries. On eût dit les puissances de l'enfer s'acharnant contre notre œuvre.

Déjà, quelque temps auparavant, nous n'avions échappé que comme par une protection spéciale d'en Haut à un double fléau, à celui des sauterelles et à celui du feu. Celui-ci, allumé par je ne sais qui dans les hautes herbes, montait des ravins, poussé vers la Mission par le vent avec une violence inouïe, et tout faisait croire à la destruction du village, lorsque le bon Dieu permit qu'une seule case devînt la proie des flammes. C'est aussi la seconde fois depuis trois ans que nous avons été préservés du ravage des sauterelles. La première fois, elles passèrent trois heures durant en bataillons si serrés qu'elles obscurcissaient le ciel. Elles s'abattirent partout sur le sol, mais déjà les récoltes étaient rentrées et elles ne firent, par conséquent qu'un mal relatif. Cette fois, elles ont été s'abattre plus loin.

Après le passage du cyclone dont nous avons parlé plus haut, le P. Ganot, seul dans la station, fut obligé d'aller se réfugier dans le magasin, au milieu de toutes les caisses apportées de l'ancienne maison. Il ne put dire la sainte messe dans la chapelle qu'une fois depuis la catastrophe; et maintenant il est réduit à la célébrer dans une pauvre petite case, construite en bambous et recouverte de hautes herbes. Quelques personnes seulement peuvent y pénétrer, tandis que la foule est obligée de rester à l'extérieur, exposée à l'intempérie de la saison.

Dans de telles conditions, la construction d'une nouvelle maison d'habitation et d'une chapelle s'impose, c'est ce que fait en ce moment ce Père. Puisse-t-il la mener à bonne fin!

## VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

### COMMUNAUTÉ DE SAINTE-MARIE

SEPTEMBRE 1894. — DÉCEMBRE 1896.

1. Personnel. Décès. Maladies. Epreuves. — 2. Ministère. Difficultés. Nouveaux règlements concernant l'œuvre des jeunes filles. — 3. Ecole des garçons. Séminaire. Apprentis. — 4. Catéchistes indigènes instruits dans leur langue. — 5. Partage du Vicariat entre les différentes stations. Résultats du saint ministère. — 6. Cinquantième anniversaire de la fondation de la Mission. — 7. Frères indigènes. — 8. Visites. Départ de Mgr Le Roy. Regrets.

1. — Donnons d'abord un souvenir affectueux à ceux qui nous ont quittés depuis deux ans. Par suite de maladie, les PP. Joseph

Lichtenberger, Riff et Heinis ont dû, bien à regret, se séparer de nous pour rentrer en France et aller travailler sous un climat plus favorable. La mort aussi nous a enlevé les PP. Atzenhoffer, Jean-Marie Picarda, Joseph-Marie Henry, Dréano et Riff. Personne dans le vicariat n'ignore combien la perte de ces chers confrères nous a été sensible. En très peu de temps ils s'étaient familiarisés avec la langue du pays. Or la connaissance de la langue, c'est déjà la moitié du missionnaire.

Ce qui précède pourrait faire croire que le Gabon est une terre inhospitalière. Non. Tous ces confrères, à part deux, nous sont venus déjà malades; et si l'on veut une preuve de la salubrité du Gabon, nous citerons les PP. Delorme, Klaine et beaucoup d'autres, qui y comptent déjà de longues années de services et sont toujours vaillants. Tous cependant ont payé leur tribut à la fièvre, les uns plus, les autres moins, à commencer par Mgr Le Roy.

Un accident qui aurait pu avoir les conséquences les plus fâcheuses a mis en émoi, en juillet dernier, toute la communauté de Sainte-Marie. Le F. Crépin voulait faire de l'huile d'arachides; la machine à 10 000 kilogrammes de pression perdit l'équilibre, lui tomba en travers du corps et le contusionna assez gravement pour nous forcer à le transporter à bord de la *Minerve*, ponton hôpital, où, pendant deux mois, il n'eut qu'à se féliciter des soins dont il fut l'objet de la part de tout le personnel. Il est aujourd'hui bien rétabli, mais il ne fait plus d'huile de pistache.

Les épidémies sont venues, à diverses reprises, fondre sur le pays.

La rougeole n'a épargné aucun de nos enfants. Grâce à saint Joseph et au F. Zacharie, nous n'avons pas eu d'accident à déplorer. Ensuite la petite vérole a envahi le Gabon à tel point, que l'on a jugé prudent de se mettre en quarantaine. Aucun de nos enfants n'en a été atteint, bien que la mortalité fût grande dans tous nos environs. Le F. Zacharie, du consentement de Monseigneur, promit à cette occasion de faire brûler, jour et nuit, une lampe devant la statue de saint Joseph; mais l'Econome faisait la sourde oreille pour fournir l'huile nécessaire. Le Frère eut alors recours à un nouveau genre d'industrie. Il se mit à élever des chiens pour les vendre. Et depuis ce temps son

bidon d'huile, comme celui de la veuve de l'Écriture, n'a jamais été vide.

C'est durant cette épidémie qu'une députation de Mpawins, demeurant de l'autre côté de l'estuaire, vint à Sainte-Marie pour implorer secours : « Viens chez nous, disaient ces braves gens, pour nous baptiser tous, car nous allons tous mourir. » Aussitôt le P. Trilles répond à l'appel et, avec Monseigneur, part pour une première tournée, bientôt suivie de plusieurs autres. A leur arrivée, le son du *tam-tam* vole de village en village. « *Le grand sorcier blanc est là, venez.* » Hommes, femmes, enfants, garçons, filles, arrivent par bandes. Le P. Trilles vaccine et baptise, et personne plus ne meurt. Si ces braves Mpawins avaient payé *le grand sorcier blanc*, comme leurs féticheurs, il aurait eu de quoi vivre pendant deux ans.

Autre accident. Au mois d'août 1895, on venait de terminer à Sainte-Marie une belle pirogue, destinée à la communauté de Muny. Pour la faire arriver à destination, l'économiste s'entendit avec un vieux et brave chrétien du pays Celui-ci, malheureusement, ne prit avec lui que trois hommes. La mer était, selon l'expression des Noirs, *fâchée beaucoup*. Ils persistèrent néanmoins à vouloir doubler le cap *Santa Clara*. Les vagues furieuses battent la pirogue et la lancent sur un récif. En un clin d'œil les hommes ont disparu sans qu'on puisse en retrouver trace. Deux jours après, la pirogue venait s'échouer contre le rivage.

2. — Mais que sont ces épreuves en comparaison des souffrances morales du missionnaire? Tous les Mpongwés à peu près sont baptisés, mais combien parmi eux sont des chrétiens véritables? Soyons justes pourtant, n'imputons pas tout le mal aux Noirs. Les Européens sont plus coupables encore. La disparition de ces tribus du littoral : telle est la conséquence forcée de cet abus de grâce. Les Noirs eux-mêmes ont constaté le fait. Aussi, l'an passé, au mois de janvier, tous les chefs, de leur propre mouvement, sont venus demander à Monseigneur de vouloir bien leur permettre de se réunir à la Mission, à l'effet de rechercher les causes de leur décadence et les moyens les plus propres à relever leur race. Monseigneur présidait ce fameux palabre, qui a duré plus de trois jours. Tant qu'il ne s'agissait que des moyens accessoires, tout le monde était

d'accord, mais quand il a fallu aborder la question capitale, celle du mariage chrétien, tous disparurent : *audientes autem unus post unum, exhibant incipientes a senioribus et remansit Jesus solus.*

Plus tard, ces négociations furent reprises cependant et un projet de code nouveau fut rédigé, mais il appartenait à l'administration de le faire mettre en pratique et l'administration ne fit rien. C'est une affaire à poursuivre.

En attendant, les paroles ne suffisant plus, il fallut en venir aux actes. Monseigneur régla donc qu'aucune fille ne serait gardée chez les Sœurs si les parents ne signaient l'engagement de payer 5 francs par mois pour la pension d'une enfant. Cette pension peut n'être payée qu'à la sortie. Remise en est faite à celles qui se marient à *leur sortie* de l'établissement ou qui en sortent d'une manière convenable, c'est-à-dire avec le consentement de la Supérieure. En général, les enfants ne pourront être réclamées avant l'âge de 18 ans, à moins qu'on ne trouve à les marier plus tôt. Ce nouveau règlement concernant les jeunes filles a été reconnu et approuvé par l'administration. Désormais, lorsqu'à leur sortie les parents veulent exploiter leurs enfants comme autrefois, la Mission exige d'eux le remboursement intégral des frais de pension. Lors de la promulgation de ce règlement, sept ou huit familles protestantes refusèrent de signer. Sur-le-champ, on renvoya leurs enfants. Le temps les a rendus plus sages et, à présent, tous les parents se sont exécutés.

De plus, on a réglé que les polygames, les scandaleux et les gens qui ne mettent jamais les pieds à l'église pourront recevoir les derniers sacrements, s'ils se repentent de leur mauvaise conduite, et ils se repentent tous, mais ne seront pas enterrés dans le cimetière de la Mission. Ce point leur a été très sensible, mais on a tenu ferme.

3. — L'école des petits garçons, dont la direction est confiée au P. Klaine, continue toujours à fournir des élèves à celle un peu plus avancée de Libreville; mais au prix de quelle patience et de quels efforts! Le P. Klaine en sait quelque chose.

C'est un essai d'un autre genre que nous avons voulu tenter en créant l'école de Saint-Michel. Cette section comprend les enfants baptisés ou instruits par les catéchistes dans leurs villages. Ils viennent ensuite à la Mission pour un an; on les y

prépare à la première communion. En dehors des heures du catéchisme, ils travaillent la terre et apprennent à lire et à écrire le mpawin. Revenus dans leurs villages, ils formeront un noyau de jeunes chrétiens placés sous la surveillance des catéchistes. Le P. Trilles dirige cette œuvre et elle lui donne des résultats consolants.

Le séminaire est l'œuvre peut-être la plus difficile et pourtant la plus nécessaire pour l'avenir du Vicariat. Réduit l'an dernier aux éléments qui semblaient avoir quelques probabilités de vocation, il a encore subi des pertes par suite de l'inconstance des enfants et, il faut le dire, par suite des obsessions des parents. Ceux-ci ne souffrent pas volontiers que leurs enfants deviennent prêtres, parce qu'ils veulent en tirer profit aussitôt que possible, et ils font tout ce qu'ils peuvent pour les détourner de leur vocation. M. l'abbé André Raponda, élève de 2<sup>e</sup> année de théologie, fait la classe aux plus petits; le P. Adam, aux plus avancés. Le P. Trilles et le P. Adam donnent des leçons de théologie à M. l'abbé André; l'un s'est chargé du dogme, l'autre de la morale.

De tous les enfants, ce sont les apprentis qui donnent le plus de résultats, car c'est dans cette section que nous choisissons les catéchistes; les autres, tout en apprenant le catéchisme, nous rendent des services inappréciables. Ainsi, depuis deux ans, les menuisiers, sous la direction du F. Dioscore, ont construit une école pour les filles de Donghila, refait à neuf toute la Mission du cap Estérias, transporté la maison d'habitation de Kogo à Butika (Muny), construit une belle église et une maison d'école dans cette station, refait à neuf l'école des filles de Libreville, sans compter des travaux de moindre importance et des réparations sans nombre. Une escouade de menuisiers construit la nouvelle Mission des Eshiras. Les forgerons, confiés au F. Ubald, sont moins nombreux et plus sédentaires. Dernièrement, ils ont établi un réservoir d'eau, installé une pompe pour amener l'eau dans l'établissement, fait un nouveau fourneau pour la cuisine, etc., etc. Les cordonniers, sous la direction du F. Crépin, chaussent le personnel du Vicariat. Nous avons réussi à établir un cordonnier à Libreville. Tout dernièrement, le F. Albéric a formé une petite section de maçons; eux aussi commencent à voyager et à rendre des services. Ils ont été au



cap Estérias et à Muny avec les menuisiers, et actuellement ils travaillent chez les Sœurs, où la besogne ne manque pas. Il a fallu construire une fontaine, des cabinets et réparer presque toutes les maçonneries. Si Dieu prête vie au F. Albéric et fait pleuvoir de l'argent dans la caisse du P. Econome, les maçons feront bien autre chose encore.

Une autre section dirigée par le F. Claudius se livre aux cultures. Sainte-Marie a complètement changé d'aspect depuis deux ans. D'autres enfants sont jardiniers, boulangers, emballeurs, cuisiniers, etc. Les nouveaux, sous la conduite du F. Zacharie, font les gros travaux de l'intérieur, les embarquements, les débarquements, etc. Ils viennent de faire cuire deux fournées de calcaire, chacune fournissant environ 54 mètres cubes de chaux. Et ce n'est pas un petit travail. En un mot, chacun apporte sa petite pierre à l'édifice. On marche de l'avant. L'œuvre de Dieu se fait.

Comme l'a constaté Monseigneur il y a deux ans, l'esprit de tous ces enfants est très bon. L'esprit religieux les anime; si cet esprit pouvait être cultivé quand ils rentrent dans leurs villages, on verrait probablement des résultats étonnants. Hélas! ces pauvres enfants sont encore trop isolés chez eux. De là, bien des défaillances. Aussi cherchons-nous à prendre le plus d'enfants possible du même village et surtout (chose encore plus difficile) à les faire retourner en nombre au village. Il y a deux ans, Monseigneur nous a amené douze enfants d'Ataghama. Après leur première communion, nous avons préféré faire des sacrifices pour les reconduire ensemble chez eux. C'est un essai, nous verrons ce qu'il produira.

4. — Depuis que nous formons des catéchistes, le prosélytisme a commencé à germer, à se développer chez eux. Bon nombre de ces enfants ont pu se rendre dans des villages très éloignés de la Mission pour baptiser *in extremis* des parents malades. Nous ne saurions leur procurer un plus vif plaisir.

Dans le dernier *Bulletin*, nous n'avons pu dire qu'un mot de ces catéchistes. Aujourd'hui que cette œuvre donne des résultats que nous n'osions espérer, il est utile d'en parler plus longuement. L'institution des catéchistes indigènes destinés à demeurer dans leurs villages, à y faire chaque jour le catéchisme, à donner aux enfants et aux personnes de bonne volonté

une instruction sommaire, en un mot, à préparer, à faciliter le travail du missionnaire, cette institution, disons-nous, remonte aux premiers temps de Sainte-Marie. Abandonné pendant de longues années, ce mode d'instruction fut repris à Lambaréné où les PP. Lejeune et Lévêque lui assurèrent un vaste développement. Sainte-Marie ne pouvait rester en arrière. Aussi Monseigneur, en rappelant le P. Trilles de Lambaréné où, pendant un an, il était allé étudier sur place les moyens les plus pratiques de convertir les Noirs, lui confia-t-il, à Sainte-Marie, la mission de trouver, de former et d'installer des catéchistes. Grâce à Dieu, il se trouva dès le principe, parmi les apprentis, de vaillants et bons jeunes gens qui s'offrirent volontiers pour remplir cette mission.

La première chose à faire était d'assurer un enseignement uniforme de la doctrine chrétienne. En effet, si le catéchisme du P. Lejeune était suivi à Lambaréné, celui du P. Stalter l'était à Donghila, celui du P. Delorme à Sainte-Marie. Mgr Le Roy pourvut à cet inconvénient, en composant en français un catéchisme destiné à devenir celui de toute la Mission. Traduit aussitôt en Fang, il fut enseigné à Sainte-Marie. Ce point obtenu, il fallait apprendre à lire aux futurs catéchistes. Or, placés en face de syllabaires français qu'ils comprenaient peu ou point, ils apprenaient machinalement le mécanisme de la lecture et, seuls, les plus intelligents arrivaient, au bout de quinze à vingt mois, à lire à peu près couramment. Monseigneur résolut donc de trancher la difficulté. Il demanda au P. Trilles de composer un syllabaire et un livre de lecture où les enfants mpawins apprendraient à lire dans leur langue d'abord, en français ensuite. Les résultats répondirent à son attente. Au bout de deux ou trois mois, les enfants lisaient couramment, écrivaient en leur langue. Malheureusement ces ouvrages, confiés à l'imprimerie du gouvernement, demanderont encore un certain temps pour être terminés.

5. — Voyant le travail ainsi préparé, Monseigneur partagea alors le Vicariat entre les différentes stations, assignant à chacune ses limites, son champ d'action. Sainte-Marie eut en partage les deux estuaires du Gabon et du Mondha, territoire immense renfermant 17 grandes rivières, environ 250 villages appartenant aux tribus Fang et Asékiani, villages dont

quelques-uns ont une population dépassant un millier d'âmes.

A cette époque, il y avait près de 500 chrétiens dans le territoire de Sainte-Marie. C'est peu, il est vrai, si l'on considère la somme de travail dépensée à cette tâche ingrate. Mais, il faut bien le dire, ce résultat est dû d'abord au manque de missionnaires : depuis de longues années et encore maintenant il n'y a généralement qu'un seul Père pour suffire à cette tâche. Il est dû ensuite à un vice d'organisation. Depuis que nous sommes en contact avec les Fangs, on a forcé nos enfants mpawins à apprendre le catéchisme en langue mpongwée. De retour dans leurs villages, personne ne les comprenait, et, loin de se faire apôtres, ils oublièrent vite le peu qu'ils avaient retenu. Ce système a été changé. Chaque chrétien de la Mission est instruit dans sa langue, et, désormais, chaque apprenti sorti de Sainte-Marie et de retour dans son village, y apportera la foi et l'instruction religieuse, et ainsi peu à peu le bien se fera.

Il y a un an et demi, nous avons établi neuf catéchistes séparés les uns des autres par des journées de marche. Chacun, en moyenne, a de 7 à 8 villages à évangéliser et, il faut le reconnaître, ils s'y mettent de tout cœur. De plus, à Sainte-Marie, a été fondée une école de catéchistes. Choisis parmi nos apprentis les plus pieux, les plus intelligents, les plus dévoués, ils reçoivent une instruction particulière, apprenant, outre la lecture et l'écriture, la doctrine chrétienne et l'art de résoudre les objections les plus ordinaires des païens et même de bien des chrétiens. Ce sont eux qui accompagnent le Père dans les tournées apostoliques, ce sont eux qui, une fois arrivés dans les villages, se dispersent immédiatement chacun de son côté et forment vite autour d'eux un petit cercle d'auditeurs attentifs. Grâce à cette méthode, ils apprennent à parler, à intéresser, à convaincre leurs auditeurs. Et puis, étant du pays, parlant la même langue, ils savent toujours mieux se faire comprendre que le missionnaire, ont beaucoup plus d'accès que lui auprès des malades. Une fois de retour en leur village, aidés, encouragés par le missionnaire, ils se dévouent à leur œuvre, et c'est ainsi que la population de la rivière Tsini, que nous avons spécialement évangélisée, sera bientôt chrétienne.

En résumé, au lieu de 80 à 100 baptêmes que la Mission de Sainte-Marie atteignait difficilement par le passé, il y en a

eu cette année 230 et nous en atteindrons 300 l'année prochaine; 9 catéchistes sont établis dans les villages, 3 restent à la Mission et 9 autres sont prêts à partir. L'avenir s'offre donc plein de promesses.

Pendant ces deux années, le P. Trilles a fait 16 voyages d'une durée moyenne de 10 à 15 jours, visité 200 villages, donné 19 fois le sacrement de mariage et fait chaque année environ 80 communions pascales (beaucoup de chrétiens sont venus la faire à la Mission). Il ne reste plus qu'à remercier le bon Dieu et à demander en grâce de nouveaux confrères. Ainsi donc la Mission de Sainte-Marie cesse d'être uniquement une œuvre d'écoles.

Voici, du reste, le tableau du ministère de ces deux dernières années.

|                                 | 1894-1895 | 1895-1896 |
|---------------------------------|-----------|-----------|
| Baptêmes. . . . .               | 104       | 220       |
| Premières commmuniions. . . . . | 43        | 51        |
| Confirmations. . . . .          | 38        | 98        |
| Communions pascales. . . . .    | 75        | 332       |
| Mariages. . . . .               | 10        | 21        |
| Décès. . . . .                  | 47        | 36        |

6. — Nous ne pouvons clore ce *Bulletin* sans dire un mot du cinquantième anniversaire de la fondation de la Mission (29 septembre 1894). Dès le matin, la journée s'annonce splendide, le ciel s'associe à notre joie. Une magnifique tente est dressée, par les soins de MM. les officiers de la marine, sur le fort d'Aumale, à l'endroit même où le P. Bessieux, avait offert pour la première fois le saint Sacrifice de la messe. Mgr Le Roy officie pontificalement. Inutile de parler de la pompe déployée en cette circonstance et de la nombreuse assistance accourue pour nous donner un témoignage de sa sympathie. A l'issue de la messe pontificale, Monseigneur conféra la tonsure à M. André Raponda.

Pour conserver dans le cœur de tous le souvenir de ce beau jour, Monseigneur ordonna que tous les ans, le dimanche qui suivra le 29 septembre, on ferait, dans toute la Mission, l'Adoration perpétuelle en union avec le sanctuaire de Montmartre et qu'on renouvellerait la consécration du vicariat au Sacré-Cœur de Jésus.

L'année suivante, à la même époque, Monseigneur conféra les ordres mineurs à M. l'abbé André et reçut la profession et les premiers vœux de 3 Frères indigènes.

7. — Ces Frères indigènes sont aussi une nouveauté. Peut-être sera-t-on content de connaître leurs constitutions provisoires. Les voici dans toute leur simplicité.

#### VICARIAT APOSTOLIQUE DU GABON

##### *Règlement provisoire des Frères auxiliaires.*

1. — Si, dans le Vicariat apostolique du Gabon, des chrétiens indigènes, voulant se donner à Dieu et participer à la conversion de leurs frères, désirent unir leurs efforts et leurs mérites à ceux des missionnaires, ils pourront être reçus, en vertu d'une autorisation du T. R. P. Général, à titre d'agrégés laïques de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. (Constit. 25.)

2. — Par le fait même de cette admission, ils ont le titre de « Frères auxiliaires de la Mission », et portent le nom de *Frère*, suivi de leur nom de baptême.

3. — Comme il est établi dans les Constitutions, chaque postulant devra subir une épreuve d'une année au moins.

Une fois reçu, le Frère auxiliaire agrégé de la Congrégation, participe aux avantages spirituels et temporels de la vie commune, ainsi qu'aux charges et obligations qui y correspondent.

4. — Au point de vue spirituel, il a pleine liberté pour choisir le confesseur et directeur qu'il désire. Confession, tous les huit jours. Communion, direction et retraite sont laissées à l'appréciation du directeur. Cependant, il y aura au moins direction et retraite tous les mois pour les postulants et tous les trois mois pour les profès.

5. — Exercices ordinaires : lever à l'heure de la Communauté; prière; méditation. Quand les Frères auxiliaires seront chargés des enfants, ce dernier exercice se fera pendant qu'ils les surveilleront pour le balayage et les soins de propreté du matin. Tous les jours, chapelet et, le soir, visite au Saint-Sacrement. Repas avec les enfants; récréation, de même. Ils coucheront d'ordinaire séparés des enfants, mais assez à leur portée pour pouvoir les surveiller.

6. — Le costume est laïque, consistant généralement en une redingote et un pantalon. Au cou, ils portent une croix suspendue à une chaînette, qu'ils reçoivent au jour de leur admission.

7. — Le régime sera celui du pays, supérieur cependant à celui des enfants de la Station.

8. — Les Frères auxiliaires devront avoir, selon les sujets et les

circonstances, une instruction correspondant à leur vocation et aux services qu'ils sont appelés à rendre.

9. — Outre la fidélité à leur règlement et l'exacte observation de leurs vœux, s'ils en ont, ils devront s'exercer surtout et toujours à la franchise, à l'égalité du caractère, à la simplicité et à l'humilité, comme étant les vertus auxquelles il est le plus important qu'ils restent attachés.

10. — Les vœux annuels de religion ne leur sont pas nécessaires pour avoir le titre de Frères de la Mission et d'agrégés de la Congrégation; mais ils pourront y être admis avec le consentement de leur directeur, du supérieur de la Station et du vicaire apostolique. Ces vœux (pauvreté, chasteté, obéissance) sont renouvelables chaque année, à la retraite; ils cessent par le seul fait du renvoi.

11. — Si le sujet était marié, il pourrait néanmoins être admis au titre d'auxiliaire et d'agrégé, mais après consentement de sa femme avec laquelle, du reste, il continuerait à habiter. Il ne ferait en ce cas que le serment d'obéissance et n'aurait pas droit au titre de « Frère ».

12. — En tout état de cause, les Frères auxiliaires restent pour leur placement à la disposition du vicaire apostolique qui prononce sur leur réception définitive après avis des Pères et Frères de la Station.

13. — Il n'y a pas pour eux de noviciat central, et chacun passe son année d'épreuve dans la Station à laquelle il appartient, à moins qu'une autre ne lui soit désignée par ses supérieurs. Pendant ce noviciat, il est formé au règlement et à la vie religieuse; mais rien par ailleurs n'est changé à son costume, à son régime, etc...

14. — En cas de départ ou de renvoi, le supérieur devra s'entendre avec le vicaire apostolique, à moins qu'il ne s'agisse d'un cas urgent, pour les postulants comme pour les profès eux-mêmes. En tout cas, lors de la réception, le sujet signera une déclaration par laquelle il s'engage n'avoir rien à réclamer à la Mission, le jour de son départ.

Fernan-Vaz, le 1<sup>er</sup> août 1895.

† Alexandre LE ROY,

*Ev. tit. d'Alinda, Vic. apost. du Gabon.*

8. — En terminant, nous aimons à mentionner le séjour à Sainte-Marie des évêques du Congo français et de l'Oubanghi. A eux surtout, anciens de Sainte-Marie, nous aimons toujours à redire un cordial *au revoir*.

Cet *au revoir*, nous l'avions souhaité à Mgr Le Roy, lors de son départ pour le Chapitre général. Hélas! il ne devait pas

recevoir son accomplissement. Grande a été notre peine à la réception de la dépêche nous annonçant sa nomination de Supérieur général. La Congrégation nous a volés, qu'on nous pardonne le mot...

Nous vous avons vu à l'œuvre Monseigneur. En trois ans, vous avez su donner aux œuvres du Vicariat une impulsion inconnue jusqu'à présent. Initiateur hardi tout autant qu'heureux, vous nous avez indiqué la meilleure voie.

Puisse le successeur que vous choisirez continuer heureusement votre œuvre! Puissiez-vous, à la tête de la Congrégation, vous montrer le digne héritier et successeur de notre vénérable Père!

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-PIERRE DE LIBREVILLE

SEPTEMBRE 1894. — DÉCEMBRE 1896

1. Historique. Personnel. — 2. Ministère. — Obstacle : polygamie. Résultats. — 3. Sœurs de l'Immaculée-Conception. Leur dévouement. — 4. Missionnaires conduits par leur bon ange. Nombreux malades assistés. — 5. Nouvelles constructions. — 6. Visites. Souvenir au P. Henri.

1. — Sainte-Marie, station principale du Gabon et résidence du Vicaire apostolique, desservit pendant de longues années Libreville, la jeune capitale du Congo.

Pour atteindre ce site enchanteur, un Père avait à faire, chaque matin, une promenade de 2 kilomètres, et cette promenade, pendant huit mois de l'année, était régulièrement agrémentée d'une pluie torrentielle. Après avoir célébré la sainte Messe et fait le catéchisme, ce Père reprenait le chemin de Sainte-Marie, sous un soleil qui semblait redoubler d'ardeur pour lui faire oublier l'averse du matin.

Libreville prenant de jour en jour plus d'importance, Mgr Le Berre y établit deux Pères. Saint Pierre fut choisi pour patron de cette nouvelle communauté, que les Européens appelèrent *la Cure* et les indigènes le *Petit village des Missionnaires* pour la distinguer de Sainte-Marie, le grand village.

La première année, les deux Pères du petit village firent 160 baptêmes, et le prince des apôtres protégeant sa petite communauté naissante, les années suivantes furent de plus en plus fructueuses. Depuis douze ans que les Pères sont à Libre-

ville. ce mouvement progressif ne s'est point arrêté : l'an dernier 305 Gabonais ont été régénérés dans les eaux du baptême, et cette année leur nombre s'est élevé à 389. Ce sont donc 694 néophytes qui sont entrés dans le bercail de saint Pierre depuis notre dernier Bulletin.

Actuellement, nous ne comptons pas moins de 3 à 4000 chrétiens à Libreville et dans les villages que nous évangélisons. Notre champ est si vaste qu'il y a toujours quelque chose à récolter; malheureusement nous sommes trop peu nombreux pour sortir aussi souvent que nous le voudrions. Depuis que le vaillant P. Monnier nous a quittés pour prendre la direction de l'importante Mission de Lambaréné, et que le cher P. Steinmetz est allé aux avant-postes, — si loin qu'on n'entend plus parler de lui, — c'est le P. Delorme et le P. Lagarrigue qui font les courses apostoliques. Le P. Pringault est directeur de l'intérieur de la communauté.

2. — Parmi nos chrétiens, il y en a de bons, de très bons même, mais c'est encore le petit nombre. Les mœurs païennes ont poussé dans ce sol des racines si profondes !

Le plus grand obstacle auquel nous nous heurtons est la polygamie. Chez nos peuplades, la femme, pour la dot de laquelle on a donné deux cents francs environ, représente non seulement un capital, mais elle est encore une source de richesse, car c'est elle qui travaille. Aussi vous informez-vous de la fortune d'un chef? on vous répond invariablement par le nombre de ses femmes; et comme l'honorabilité dépend ici de la richesse, plus un chef a de femmes, plus il reçoit de témoignages de déférence.

C'est ce terrible fléau qu'il s'agit de combattre. Nous l'avons attaqué courageusement, et l'an dernier nous avons eu le bonheur d'enregistrer 15 mariages; cette année, nous en avons fait 32. Mais le Noir est ordinairement incapable de persévérance et, poussé par l'ennui, enfant de l'uniformité, ou agacé par les exactions d'un beau-père ou d'une belle-mère, souvent il convolerait à d'autres noces si nous n'étions là pour le relancer. Le pasteur protestant de Libreville, exaspéré par toutes ces difficultés, a repris sa Bible, l'a relue, réinterprétée, et a conclu à l'admission du divorce; maintenant il marie et remarie ses quelques adeptes selon leur bon plaisir, et il a de l'ouvrage!..



Après les avoir mariés, il faut faire prendre à nos chrétiens le chemin de la Table sainte. C'est encore une grosse besogne : l'idée d'un Dieu se donnant tout entier dans l'Eucharistie dépasse tellement leurs conceptions qu'elle n'entre pas facilement dans leur cerveau. Une fois instruits, reste leur cœur à nettoyer, ce cœur dont ils disent eux-mêmes : *Jamais Père, toi connaître le cœur pour le Noir, mauvais trop même!*

Il faut bien croire qu'ils exagèrent un peu, car cette année nous avons eu 453 communions pascales. Toutes les fêtes de l'Eglise, mais surtout celles de Noël et de la Pentecôte amenèrent aussi bon nombre de nos chrétiens au banquet sacré. Le pain des forts, nous l'espérons, fortifiera peu à peu l'esprit chrétien dans notre paroisse; il y fera naître la tempérance, l'économie, la patience, le support mutuel; ces vertus cimenteront les alliances, et, grâce à la force irrésistible de l'exemple, s'implanteront de bonne heure dans le cœur des enfants. Bien que actuellement l'esprit chrétien ne soit pas très développé, quelle différence entre les enfants de nos chrétiens et les petits païens! Est-ce à cette génération qu'il est réservé de former des familles vraiment chrétiennes? Nous le désirons vivement, et désormais c'est sur ce point capital que nous voulons concentrer tous nos efforts.

3. — Les Sœurs de l'Immaculée-Conception nous aident avec un dévouement admirable et une persévérance à toute épreuve; rien ne les rebute, rien ne les décourage. Si les jeunes filles de la contrée leur doivent de la reconnaissance, les vieilles femmes et toutes les malades ne leur en doivent pas moins. Il y a tantôt 40 ans que Sœur Saint-Charles parcourt les rues, les sentiers, les rivières et les criques à la recherche de ces infortunées. C'est par milliers que l'on compte annuellement celles auxquelles elle distribue ses secours et ses bonnes paroles. Parfois elle rencontre, dans une pauvre case à l'odeur fétide, un pauvre malade abandonné de tout le monde. Elle entre, nettoie elle même la case, lave le malade, et panse des plaies hideuses qui rebutteraient l'amour d'une mère! Ce malade, fût-il le plus sauvage des Mpawins, est gagné; il est disposé à faire tout ce que la Sœur lui dira. Alors elle lui parle du Baptême, de la Confession ou de l'Extrême-Onction, selon le cas; on appelle le missionnaire et le ciel reçoit un nouvel élu.

Les missionnaires, en effet, sont réellement conduits par de

bons génies. Combien de fois, en revenant d'une course, ne nous est-il pas arrivé de prendre, sous l'impression d'un sentiment vague, difficile à analyser, un sentier plus long et plus raboteux que le chemin ordinaire et d'y trouver un agonisant, heureux de recevoir le Baptême et de mourir en chrétien. Et les assistants de nous dire : « *Lui y a bon même! lui y a n'a pas tuer les hommes! lui y a n'a pas prendre les choses pour les autres!* » et cette simple oraison funèbre nous explique ce qui nous a fait prendre ce sentier : Dieu voulait sauver cet homme droit qui avait gardé la loi naturelle!

Un jour on vient appeler le missionnaire pour confesser une pauvre femme qui se meurt dans un village distant de 14 kilomètres. Malheureusement, le seul Père disponible doit visiter, dans une direction opposée, plusieurs chrétiens très malades : impossible d'aller voir cette femme avant deux ou trois jours. Revenu de ses courses, le Père qui ne sait pas où est situé le village indiqué, ne peut trouver aucun guide. Il part quand même, s'engage dans un véritable dédale de sentiers, et, après trois heures de marche par monts et par vaux, arrive à un petit village. Il entre dans la première case pour demander son chemin : heureuse surprise! il est chez la malade qu'il cherche. Cette pauvre femme, à l'agonie depuis plusieurs jours, étonne tous ses parents : « Elle doit avoir, disent-ils, un fétiche qui l'empêche de mourir! » Oui, elle en avait un, et un plus puissant que tous ceux des païens : ce fétiche était son scapulaire et la petite médaille qu'elle portait au cou. La Sainte Vierge, montrant une fois de plus qu'on ne l'invoque pas en vain, avait sauvé son humble servante. Le Père n'avait pas quitté le village que déjà les lamentations commençaient, la malade était morte. Cette histoire n'est pas un fait isolé; elle s'est reproduite, avec quelques variantes, au moins cinq ou six fois depuis le dernier Bulletin.

D'ailleurs, nous avons la douce confiance que Dieu fait miséricorde à un grand nombre de nos chrétiens; tous nous appellent quand ils sont malades, et cette année cent trente-deux ont reçu les derniers sacrements avec des sentiments de foi vraiment édifiants.

Voilà le bilan spirituel de la petite communauté de Saint-Pierre.

5. — Le côté matériel a fait également quelques progrès. Au Gabon, nos chrétiens deviennent meilleurs en vieillissant, mais c'est généralement le contraire pour les maisons. Notre pauvre cure a fait exception : elle s'est un peu améliorée sur ses vieux jours.

L'école s'étant agrandie, dortoir et réfectoire ont dû aussi élargir leurs murs; d'innombrables brouettées de terre ont régularisé la situation de la cour de récréation, où cinquante enfants, qui forment la maîtrise de la *cathédrale Saint-Pierre*, peuvent maintenant prendre tous leurs ébats, et il y a encore de la place pour une trentaine de petits externes. Le puits, naguère dans un coin, se trouvant aujourd'hui au milieu de la cour, il nous a fallu le fermer et établir une pompe. Cette pompe était à peine installée, qu'à notre grand étonnement, elle devenait la grande attraction du jour. Voir couler l'eau d'un robinet! Jamais Tour Eiffel n'aura pareil succès.

Entrepris par nos enfants, aidés pour le gros œuvre par le F. Ubald, qui, comme défunt Archimède, avec un point d'appui soulèverait le monde, ces différents travaux ont complètement changé l'aspect du petit village des Missionnaires. M. de Brazza et les Européens, avec lesquels nous sommes toujours en très bons termes, se plaisent à le reconnaître et sont unanimes à louer l'entrain de nos petits terrassiers.

6. — Mgr Carrie, Mgr Augouard, le R. P. Campana et les missionnaires de Loango, de Brazzaville et de Landana, qui sont venus nous voir, ont été du même avis : ils ont trouvé le logis tout rajeuni; mais ils ont dû reconnaître aussi que la bonne cordialité d'autrefois l'habitait encore, et à la joie qu'ils ont apportée à la communauté tout entière, ils ont pu voir qu'ils étaient toujours les bienvenus à Saint-Pierre de Libreville.

En terminant ce Bulletin, c'est pour nous un devoir bien doux de rendre un juste hommage à la mémoire de notre regretté P. J. Henry. Zélé missionnaire, aimant les courses apostoliques où il pouvait parler aux Noirs tout à son aise, il a probablement trouvé dans nos sentiers marécageux le germe de la maladie qui l'a emporté si promptement. Il aimait tant ses pauvres paroissiens qu'il n'a pu les oublier. Espérons que notre Mission compte un protecteur de plus au ciel.

---

## STATION DE SAINT-JOSEPH DU CAP ESTÉRIAS

SEPTEMBRE 1894. — DÉCEMBRE 1896.

1. Personnel. — 2. Réparations. — 3. Visites de Mgr Le Roy.  
Etat actuel de la chrétienté.

1. — Au mois d'août 1894, le personnel de la communauté de Saint-Joseph se composait du P. Duron, directeur et économiste, du F. Théophile, chargé des cultures. Le P. Henry s'y trouvait aussi et, tout en se reposant, il prodiguait à la population benga ses dernières forces. Si Dieu avait exaucé ses vœux de missionnaire, l'air du pays natal lui aurait donné des forces qui lui auraient permis de se dépenser longtemps encore au salut des pauvres Noirs. Autres étaient les desseins de Dieu. Sans doute son court apostolat plein de saints désirs répondait mieux aux vues divines. Du haut du ciel il agréera les vifs regrets et le souvenir reconnaissant des chrétiens bengas et il priera pour eux.

Au mois de mars 1896, le P. Duron, blessé par une antilope et anémié par neuf années de séjour, s'embarquait pour la France. Le P. Pacé le remplaça. Depuis quelque temps on songeait de nouveau à supprimer la communauté de Saint-Joseph et à n'y laisser qu'une maison pour le Père de Sainte-Marie, qui de temps en temps viendrait y faire le catéchisme. Mais une heureuse révolution a obligé Monseigneur à renoncer à cette suppression.

2. — On n'avait donc plus, depuis quelques temps, songé à réparer les bâtiments. Tout était à refaire, chapelle, maison d'habitation et école. C'est le P. Duron qui s'est chargé du travail avec le concours du F. Dioscore et de ses charpentiers, du F. Albéric et de ses maçons. La station est aujourd'hui agrandie, embellie, charmante : vêtue de blanc et assise au bord de la mer, elle envoie son sourire de bienvenue aux voyageurs qui entrent dans l'estuaire du Gabon.

La maison agrandie permet de recevoir les confrères fatigués ; car le climat du cap Estérias est, sans contredit, le plus sain du Gabon. L'école, également agrandie, nous permet de recevoir une trentaine de garçons. La chapelle dans sa sévère simplicité est un bijou... en Afrique.

Les Bengas presque tous baptisés se maintiennent généralement dans l'esprit chrétien.

3. — La population benga est remarquable par sa confiance

en son Evêque. Aussi toutes les fois que Monseigneur vient la visiter, un bien sensible se produit chez elle. La proximité du Cap lui permet de le faire plus souvent que pour les autres stations. Sa dernière visite est à signaler. Sa Grandeur inaugurerait un externat de jeunes filles, dont la direction est confiée à une chrétienne de Sainte-Marie. Clara est son nom. Ancienne élève des Sœurs et excellente chrétienne, elle enseigne le catéchisme et la couture à douze petites filles.

De son côté, le catéchiste Hyacinthe mérite une mention particulière. Père de famille exemplaire, tous les matins il est à la chapelle, à cinq heures, fait son oraison, assiste à la messe et donne le reste du temps aux affaires, affaires personnelles, affaires de la chrétienté et affaires de la tribu. Le dimanche il prêche en benga à ceux et à celles qui ne comprennent ni le français ni le mpongwé. Et quand il a du temps de reste, il fait ses mémoires et commente l'Apocalypse...

Le dernier Bulletin a raconté comment Mgr Le Roy fut appelé là pour exorciser les cochons. La chose dura trois jours et se termina par la noyade de tous les fétiches... Les indigènes, littéralement envahis par des bandes de sangliers qui leur dévoraient tout, reprirent courage, tuèrent les uns, dispersèrent les autres, et ont recommencé à couler des jours heureux.

D'autres palabres intéressants ont eu lieu, et dernièrement la tribu s'est tout simplement constituée en république, sans président, avec seulement un chef de police, un commissaire et un greffier... A des dates indéterminées, on se rassemble, jeunes et vieux, au bord de la mer, sous un arbre immense qui s'élève en face de la Mission; on discute et on conclut quelquefois.

Les femmes n'admettant pas l'omnipotence des hommes, sont représentées à ces corps par quelques-unes des leurs, nommées tout exprès.

On a fait des lois, que Hyacinthe a rédigées en bon style, et le code Napoléon s'honorerait en faisant siennes quelques-unes d'entre elles.

Enfin, comme tout peuple qui se respecte doit se signaler par les armes, le cap Estérias a récemment déclaré la guerre à l'île de Corisco. La lutte est terrible; mais heureusement, depuis six mois qu'elle dure, il n'y a encore eu ni mort ni blessé. Le retour du P. Duron va tout remettre en place.

---

## COMMUNAUTÉ DE DONGHILA

SEPTEMBRE 1894. — DÉCEMBRE 1896

1. Personnel. — 2. Ministère. Difficultés. — 3. Deux chefs baptisés. — 4. Mariages chrétiens. Difficultés. — 5. Ecole. Variole. — 6. Œuvre des Sœurs. Heureux résultats. — 7. Construction d'une citerne. Nouvelle chapelle. — 8. Visites. Mgr Le Roy et Mgr Augouard.

1. — Depuis notre dernier Bulletin, plusieurs changements ont eu lieu dans le personnel de la communauté. Au mois d'octobre 1894, le P. Heinis, nouveau profès, vint remplacer le P. Riff, appelé à la station de Muny, et, en avril 1895, après un accès de fièvre bilieuse, il nous quitta, hélas! pour ne plus revenir. Au mois d'avril 1896, le P. Nussbaumer, qui avait déjà passé à Donghila pendant quelques mois après son arrivée au Gabon, revint prendre la direction des enfants en remplacement du P. Heinis.

Au mois de février 1896, le F. Maximien prit la succession du F. Othmar.

2. — Depuis que nous sommes trois Pères à Donghila, le ministère a reçu un plus grand développement. Le P. Bailly-Comte, qui en est chargé, ne pouvant suffire à la besogne, crut devoir, sur les avis de Monseigneur, établir une œuvre de catéchistes qui, dans les villages populeux et bien disposés, instruiraient tous ceux qui voudraient connaître les vérités de l'Évangile. Plusieurs catéchistes furent donc placés dans les grands villages de Komo et se mirent promptement à l'œuvre. Les enfants et même les jeunes gens suivirent les catéchismes pendant plusieurs mois, mais voyant qu'en s'instruisant ils ne recevaient pas de grands cadeaux, plusieurs quittèrent, sur les instigations de leurs parents. Les Mpawins sont tellement avides qu'ils ne font rien pour rien, et si, par hasard, ils reçoivent un service de la part d'un européen, ils n'ont pas honte de lui demander un cadeau.

Une autre difficulté vient s'ajouter aux précédentes : c'est celle d'avoir à notre disposition des jeunes gens qui puissent, par leur ascendant, leur instruction et leur énergie, attirer au catéchisme les enfants et les autres personnes de la localité. Jusqu'ici nos enfants, sortant assez jeunes de l'école, s'en vont dans leurs villages, oubliant au bout de quelques mois ou de

quelques années le peu qu'ils ont appris à la Mission et ne peuvent jamais devenir de bons catéchistes, s'ils ne sont sérieusement suivis. L'œuvre des catéchistes, si excellente qu'elle soit, ne saurait être sérieusement entreprise ici tant que nous n'aurons pas des hommes capables de faire le catéchisme et de s'imposer à leurs compatriotes. Nous espérons pouvoir, avec le secours du Ciel, établir cette œuvre plus solidement dans des conditions meilleures et un avenir prochain.

Au cours des visites que nous faisons dans les villages du Komo et de ses affluents, nous parvenons à baptiser les moribonds, à faire entrer la religion dans les cœurs et à diminuer un peu l'empire du démon sur ce malheureux pays. Mais il est clair que le travail extérieur des missionnaires ne peut se borner à ces visites.

Dans ce ministère nous sommes favorisés par les chrétiens qui nous montrent les malades et qui les baptisent en notre absence. L'un d'eux a baptisé sur le lit de mort son frère, sa mère, ses deux sœurs et plusieurs malades.

3. — Le fait suivant montre bien que l'œuvre de Dieu se fait jour de plus en plus parmi les Mpawins et que la foi pénètre les esprits. Il y a six mois environ, le chef de Donghila, vieux polygame (il avait six femmes), tomba malade, et une nuit, pendant qu'il prenait quelque repos, il eut un songe bien étrange. Deux de ses ancêtres, morts païens, se présentèrent à lui et lui dirent : « Nkogho (tel était son nom), nous sommes bien malheureux et toi tu seras bientôt comme nous si tu continues à vivre comme tu as fait jusqu'à présent et si tu ne te fais pas baptiser. Les Pères (*beminisé*) sont à côté de toi. Appelle-les et reçois vite le baptême. »

Après avoir entendu ces paroles, Nkogho se réveilla subitement, regarda partout autour de lui et, n'apercevant personne, il crut voir là un avertissement salutaire. Jusqu'au matin il ne put dormir à cause de ce songe, et, dès que ses gens furent debout, il le leur raconta, ce qui étonna tout le monde. Malgré son extrême fatigue, il se traîna jusqu'à la Mission le jour même et, après avoir exposé son affaire, il demanda instamment le baptême. « Père, disait-il, baptise-moi : je vois que j'ai mal fait jusqu'à ce jour, que le démon m'a trompé comme il trompe tant de Mpawins ; je sais que les fétiches ne sont rien,

bien que j'aie paru y croire et mettre en eux ma confiance. Les Mpawins ne veulent pas croire les vérités que tu enseignes parce qu'ils veulent à tout prix satisfaire tous leurs désirs en faisant le mal et toujours le mal. Père, vois-tu, je suis malade, je veux être baptisé et aller au ciel. »

Ses dispositions actuelles étaient bonnes ; seulement il avait à renvoyer plusieurs de ses femmes et à subir une épreuve suffisante. Quinze jours se passèrent, cinq de ses concubines furent abandonnées, et lui, demandait le baptême avec instance. Quoiqu'il connût assez bien les principales vérités de la religion chrétienne, il se fit instruire encore, et, quelque temps après, étant gravement malade, il reçut le baptême dans de bonnes dispositions. Sa maladie dura encore plus d'un mois, et, pendant ce temps, il aimait à dire et à porter son chapelet. Après avoir reçu les derniers sacrements, il mourut en bon chrétien.

Un chef Akélé, habitant le village de Donghila, suivit l'exemple de Nkogho : il abandonna ses fétiches, affirmant hautement que les fétiches n'étaient absolument rien et que le *Biéri*, fameux et principal fétiche de ce pays, ne servait qu'à effrayer les enfants et les femmes. Il vint de mourir dans de très bons sentiments.

Ce sont là quelques douces consolations au milieu des peines, des difficultés, des aridités du ministère. Dieu, qui a pitié de nous, a bien voulu nous les envoyer et a daigné aussi nous en ménager d'autres cette dernière année.

4. — Jusqu'ici nous n'avions pu faire des mariages chrétiens à cause de l'ignorance et de la servitude dans lesquelles se trouvait la femme mpawine. Mais depuis que les Sœurs sont à Donghila, depuis que leur influence s'est exercée sur le pays en faisant comprendre aux enfants qu'elles sont appelées à former la famille chrétienne et à convertir ce malheureux pays, nous avons pu avoir des mariages chrétiens qui, nous l'espérons, augmenteront d'année en année et contribueront à étendre le règne de Jésus-Christ sur ces pauvres infidèles.

A côté des roses poussent les épines, et les épines qui nous sont les plus dures sont celles que nous enfoncent les mauvais chrétiens qui ne rougissent pas d'abandonner plus ou moins leur religion et de vivre en païens. L'un d'eux, qui avait sa sœur mariée à un chrétien de Donghila, vint l'enlever secrètement à



son mari et refusa de la rendre malgré nos menaces et celles de son beau-frère. Voyant qu'il était dans de telles dispositions, nous écrivîmes au gouverneur pour faire ramener de force la femme à son mari; mais l'administration, toujours peu empressée de s'occuper de nos affaires et de celles des chrétiens, remit l'affaire à plus tard. Un jour, le P. Bailly-Comte, voulant tenter un effort sur les parents de la femme, partit les visiter, mais ne put atteindre leur village le jour même. Le lendemain, le Père continua sa route et, à 500 mètres du village, il fut arrêté par le père et les frères de la femme qui, avertis de son arrivée, vinrent le constituer prisonnier ainsi que ses hommes, le conduisirent jusqu'au village en l'insultant de la plus belle façon. Ce fut une fête, au village, d'avoir fait un Blanc prisonnier; mais, au bout de quelques heures, voyant qu'on avait mal fait, on laissa partir les prisonniers et on crut que la farce resterait impunie. Quelque temps après, un bateau de guerre arriva à l'improviste et brûla le village de ces gens qui promirent de ne plus recommencer.

5. — Une œuvre que nous avons à cœur de conserver et de développer est celle des enfants de l'école. Ils sont ordinairement au nombre de cinquante et nous satisfont en général par leur conduite. Ils travaillent assez bien et aiment à s'instruire. Les plus grands et les mieux disposés sont choisis pour devenir catéchistes et font leur apprentissage en instruisant les enfants du dehors. Ils mettent une grande activité à remplir leurs fonctions et réussissent, par leur zèle, à bien instruire les enfants païens et à les faire admettre au saint Baptême. C'est grâce à eux que presque tous les enfants et même des jeunes gens de Donghila ont pu se faire baptiser.

L'année dernière, la variole a sévi chez les Mpawins et fait de grands ravages. Dès son apparition, nous avons vacciné tous nos enfants et la plupart des indigènes de Donghila. Malgré toutes les précautions, elle atteignit cinq de nos enfants dont un seul a succombé, par suite de complications.

6. — Dans notre dernier Bulletin, nous avons déjà parlé de l'installation des Sœurs à Donghila et du projet d'une école de filles, pour améliorer le sort de la femme mpawine, si longtemps abandonnée et si maltraitée.

La première année, dans la visite des villages environnants,

les Sœurs recrutèrent quelques enfants et les Mpawins, commençant à les connaître, leur en confièrent d'autres, de sorte qu'à la fin de l'année, elles purent avoir une quinzaine de filles.

Mais comme le nombre des enfants tendait à augmenter et que la maison devenait insuffisante pour les religieuses et les enfants, nous avons construit, l'année dernière, avec l'aide du F. Dioscore et de ses apprentis menuisiers, une magnifique maison servant de dortoir, de classe, de réfectoire et de lingerie. Dès que cette maison fut construite, les enfants des Sœurs se trouvèrent à l'aise, travaillèrent avec activité pour dédommager la Mission des dépenses qu'elle avait faites en leur faveur, et ce qui fut plus consolant, elles appelèrent par leur piété et leur bonne conduite la bénédiction du Ciel sur toute la station. Elles prièrent l'Enfant Jésus de Prague, en qui elles ont une dévotion particulière, et de nouvelles compagnes vinrent partager leur travail, leurs peines et leurs joies. En ce moment elles sont plus de trente, recevant l'éducation religieuse et se formant aux travaux de culture et de couture.

7. — Comme pendant chaque saison sèche nous avons peine à avoir suffisamment d'eau pour le jardin potager et le service de la communauté, comme d'ailleurs les enfants perdaient beaucoup de temps à chercher de l'eau au pied de la colline que domine notre maison d'habitation, nous résolûmes de faire une citerne. Cette année, grâce au concours du F. Albéric et de ses apprentis maçons, nous avons pu réaliser notre dessein. La citerne a 4 mètres de profondeur et peut contenir près de soixante-dix tonnes d'eau. Elle nous épargnera désormais bien des peines et des ennuis et surtout bien des dépenses.

Quand nous eûmes pris le parti de faire la citerne, il fut question d'agrandir notre chapelle et de la reculer un peu, car elle se trouvait trop près de notre maison d'habitation et devenait trop petite aux jours des grandes fêtes. Monseigneur et le R. P. Adam accédèrent à nos désirs à condition que nous ferions ce travail avec nos ressources sans recourir à une allocation quelconque du Vicariat; et le F. Dioscore, avec ses apprentis, commença les travaux vers la fin de juin de cette année. La chapelle mesure 25 mètres de longueur, a une magnifique tribune et deux autels latéraux qui lui donnent la forme de croix. En ce moment, elle est achevée et ne man-

quera pas d'attirer par sa beauté et son élégance, dues à la main du F. Dioscore et du F. Albéric, bon nombre de personnes aux offices divins. Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui désormais aura une belle demeure, daignera, nous l'espérons, appeler à Lui un grand nombre d'infortunés et convertir cette race mpawine pour laquelle nous nous dévouons.

8. — Pendant ces deux dernières années, Mgr Le Roy est venu nous visiter deux fois : en janvier 1896, il vint nous voir en compagnie du P. Trilles. Après être resté quelques jours parmi nous et nous avoir fortifiés par ses paroles et ses conseils, il nous quitta en nous faisant pressentir un prochain retour ; hélas ! Il n'en sera rien !

En mars dernier, Mgr Augouard daigna aussi nous rendre visite et nous fûmes heureux de le posséder au milieu de nous pendant quelques jours ; son air gai et ses paroles enjouées nous procurèrent d'heureux moments. Il nous quitta laissant parmi nous et parmi les Mpawins un excellent souvenir.

## NÉCROLOGIE



**Décès.** — Nous avons la douleur d'annoncer la mort de cinq de nos confrères :

Le P. Jos. Ritzenthaler, profès des vœux perpétuels, est décédé à Port-au-Prince, le 12 décembre, à l'âge de 42 ans, après 23 années de vie de communauté et 14 ans, 4 mois de profession ;

Le F. Gilles Brunagel, profès de vœux de cinq ans, est mort à Chevilly le 2 janvier, à l'âge de 24 ans, après 8 années de vie de communauté et 6 ans, 4 mois de profession ;

Le P. Jean Méchin, profès de vœux perpétuels, est mort à Saint-Louis du Sénégal, le 5 janvier, à l'âge de 30 ans, après 10 années de vie de communauté et 4 ans, 4 mois de profession.

Ces trois confrères ont succombé aux suites de la phthisie.

Le P. Joseph Riegert, profès des vœux de trois ans, est décédé à la Basse-Terre (Guadeloupe), dans la nuit du 5 au 6 janvier, à l'âge de 31 ans, après 17 années de vie de communauté et 2 ans, 5 mois de profession, par suite de fièvre pernicieuse.

Le F. Merry Quer, profès des vœux de 3 ans, est décédé à N.-D. de Langonnet, le 25 janvier, à l'âge de 25 ans, après 6 années de vie de communauté et 2 ans, 6 mois de profession, par suite de phtisie.

---

**LES PP. BÉNARD, SEIGNEUR ET DE MOUZON,  
ET M. EGLIN, SCOLASTIQUE**

MORTS DE LA FIÈVRE JAUNE EN HAÏTI

Nous empruntons au Bulletin religieux d'Haïti les lignes suivantes, consacrées à la mémoire de ces chers et regrettés défunts. (N<sup>os</sup> de novembre et de décembre 1896.)

Le séminaire-collège Saint-Martial a été particulièrement éprouvé durant le mois de novembre. Douze professeurs ont été atteints de fièvre et trois y ont succombé : les PP. Paul Bénard, Emile Seigneur et Raymond de Mouzon.

Le R. P. Bénard avait déjà passé huit ans en Haïti, il reçut les ordres des mains de Mgr Hillion et rentra en France, en janvier 1889, pour terminer son noviciat et faire sa profession religieuse. Il fut alors placé au collège de Beauvais en qualité de professeur, puis de préfet de discipline. C'est aussi pour remplir ces fonctions qu'il rentra au séminaire-collège Saint-Martial en 1892 : il les conserva jusqu'aux vacances de 1895, et tous les élèves qui ont passé sous sa direction sont là pour attester qu'elle fut toujours éminemment paternelle.

Tombé malade le lundi 9 novembre, il consommait son sacrifice, entre les mains de Dieu, le jeudi 12, après avoir pieusement reçu les sacrements de l'Église et émis ses vœux perpétuels entre les mains du R. P. Bertrand, son supérieur.

Né à Saint-Antin-les-Elbœuf (Seine-Inférieure), le 16 mars 1860, le P. Bénard n'avait pas encore trente-sept ans.

Le P. Émile Seigneur venait d'arriver en Haïti par le paquebot français de septembre : il était profès du mois d'août. Avant de faire les vœux de religion, il avait enseigné dans différents collèges de la Congrégation et avait accompli son service militaire.

Dès l'apparition de l'épidémie de fièvre jaune à Port-au-Prince, on s'empressa de l'envoyer dans les hauteurs de Pétienville, avec les autres nouveaux arrivés (1). C'est là que le mal le saisit. Après

(1) Dès la mort du P. Bénard, qui avait produit en ville une grande sensation, on licencia le séminaire-collège. Les Pères et les Frères qui n'avaient pas

quelques jours de malaise, la fièvre apparut, et le mardi 17 novembre se manifestèrent tous les symptômes de la terrible maladie. Le P. Runtz essaya une dernière chance de salut en le ramenant le lendemain au séminaire, où il pouvait recevoir plus assidûment les soins médicaux que réclamait son état. Il était trop tard, la nuit suivante, le jeudi 19 novembre, le malade succombait, en faisant généreusement à Dieu le sacrifice de sa vie et après avoir, comme son confrère, reçu les derniers sacrements et émis ses vœux perpétuels.

Né à Paris en 1860, le P. Seigneur était dans sa trente-cinquième année.

Le P. Raymond de Mouzon était né à Delme, en Lorraine, le 2 novembre 1879. Jeune encore, dès sa classe de 6<sup>e</sup>, il entendit l'appel de Dieu et prononça qu'il serait prêtre. La vocation spéciale à la vie de missionnaire lui vint ensuite par la lecture des *Missions catholiques*

Après trois années passées au séminaire diocésain, où il reçut les saints ordres, il entra au noviciat de la Congrégation du Saint-Ésprit et du Saint-Cœur de Marie et fit profession le 15 août 1894. Employé comme professeur au collège d'Épinal pendant un an, il sut faire à la sainte obéissance le sacrifice de ses attraits pour les missions lointaines. Ses supérieurs durent néanmoins en tenir compte et l'envoyèrent en Haïti, où il arriva en octobre 1895.

Ses aptitudes le rendaient propre aux œuvres industrielles comme aux œuvres agricoles : aussi était-ce avec raison que ses supérieurs fondaient sur lui les plus grandes espérances pour ces œuvres, en ce moment en fondation dans la République Haïtienne. Dieu en a décidé différemment.

Pris d'un accès fort mauvais de fièvre jaune à Pétionville, le jeudi 26 novembre, il expirait le dimanche suivant, 29, dans des sentiments de résignation et de piété qui arrachaient des larmes d'attendrissement et d'édification à tous ses confrères, comme aux Sœurs de Saint-Joseph qui le soignaient. Il ne s'était fait aucune illusion sur la gravité du mal : aussi, dès le principe faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, avait-il demandé lui-même les derniers sacrements. Ne songeant qu'à se mettre en état de paraître devant Dieu, il se confessa à différentes reprises ; il ne cessait de renouveler pieusement les actes de soumission à la divine volonté et d'offrande de

encore été atteints par le fléau furent tout aussitôt envoyés dans les mornes ; ils se partagèrent en trois sections : Pétionville, les Cadets et Furcy. Le P. Seigneur avait sans doute apporté avec lui le germe de la maladie, qui s'annonça par quelques jours de malaise. (Lettre du P. Limbour, 23 nov. 1896.)

sa maladie et de ses souffrances pour l'amour de Dieu. Il fit avec bonheur son immolation complète et sans réserve, en prononçant les vœux perpétuels de religion entre les mains du P. Runtz, supérieur de la communauté et curé de Pétionville.

Profondément ému de cette mort, le P. Runtz voulut donner à son enterrement toute la solennité possible. Le P. Raymond de Mouzon, mort à l'âge de vingt-six ans, repose au cimetière de Pétionville, près de quatre de ses confrères, victimes eux-mêmes de cette terrible fièvre jaune en 1882 : les PP. Joseph Baehner, Favrat, Georges Acker, le F. Sébaste.

Le mois précédent avait succombé M. Alfred Eglin. Né en Alsace en 1872, il avait treize ans lorsque son père, un vertueux chrétien, le conduisit à Beauvais, en l'œuvre apostolique des clercs de Saint-Joseph, faisant de grand cœur à Dieu le sacrifice de son enfant, pourvu qu'il daignât l'accepter à son service et en faire un missionnaire. Le jeune Alfred se remit alors tout entier aux mains de ses supérieurs, comme en celles de Dieu même, pour faire de lui tout ce qu'il demanderait. Doué d'un rare talent musical, il tint de bonne heure l'harmonium, d'abord à Beauvais, puis dans les maisons de probation où il fut envoyé. Il sut si bien se perfectionner dans son art que, lors de la fondation de l'école d'arts et métiers de Saint-Joseph, à Port-au-Prince, il fut désigné pour en être le professeur de musique. Il donnait en même temps des leçons au petit séminaire Saint-Martial.

C'est là que le lundi 19 octobre, sans que rien pût le faire pressentir, il se sentit d'abord incommodé; puis, dès le lendemain, pris d'une violente fièvre qui ne le quitta plus qu'elle ne l'eût terrassé dans toute sa force et la fleur de sa jeunesse, le jeudi 24 octobre, à dix heures du soir.

Alfred Eglin n'était encore que scolastique de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Il n'avait pas terminé ses études théologiques et n'était que clerc tonsuré. Dieu, à qui il s'était sacrifié sans réserve, a bien voulu couronner la victime dès l'aurore de la vie cléricale.

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours.** — Le 21 janvier, est arrivé à la Maison-Mère le P. Allgeyer, venu de la Trinidad, et le 25, le F. Gildas, de la Martinique.

Le P. Michel Grünenwald est arrivé du Bas-Congo, à Lisbonne, le 23 janvier.

**Départs.** — Se sont embarqués le 25 janvier, à Marseille :

Pour la *Sénégalie*, le F. Stanislas, qui avait été obligé d'en revenir en 1894, pour faire son service militaire (1);

Pour la *Guinée Française*, le F. Martinien, qui en était revenu au mois de juin de l'an dernier ;

Est parti, sur la fin du mois, pour les États-Unis, le F. Canut, de la communauté de Blackrock.

**Placements.** — Le P. Krøell, qui était l'an dernier à Castelnaudary, a été placé à *Beauvais* au mois d'octobre. Son nom avait été omis par mégarde sur la liste des placements de cette époque. C'est une omission que nous tenons à réparer.

Le P. Siméon, revenu du Congo portugais dans le cours de l'an dernier, a été placé à *Saint-Ilan*, le 9 janvier.

Le P. Dubois a été envoyé, au commencement de janvier, du Sénégal dans la *Guinée Française*.

Le F. Euloge, revenu de Knechtsteden, a été placé à *Grignon*.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**La Congrégation à Notre-Dame des Victoires.** —

Selon l'usage, plusieurs Pères et plusieurs Frères ont été, le dimanche de l'Épiphanie, prendre part à l'office du soir de l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Ils accompagnaient Mgr Le Roy, qui a officié. Le P. Lejeune, de la Mission du Gabon, chargé de faire l'instruction, a parlé avec chaleur de nos Missions d'Afrique, en les recommandant aux prières et à la générosité des pieux associés de l'Archiconfrérie. Le nouveau curé de Notre-Dame des Victoires, M. l'abbé Rataud, installé le mardi précédent, assistait pour la première fois aux réunions de l'œuvre. Il a fait à Monseigneur et à nos confrères le plus aimable accueil et, de plus, a tenu à recommander tout spécialement aux fidèles la Congrégation et ses œuvres. La quête faite par le P. Lejeune, a rapporté 150 fr.

**Funérailles de Mgr Trégaro.** — En raison des relations particulières que nous avons avec le diocèse de Séez, Mgr Le Roy s'est fait un devoir d'assister aux obsèques de Mgr Trégaro. Il était accompagné du P. Lejeune. Plusieurs prélats et plus de la

(1) Le F. Stanislas avait d'abord été ajourné pour un an au conseil de révision ; on l'envoya alors au Soudan, où l'on espérait qu'il serait réformé, ou du moins ajourné de nouveau, mais il fut déclaré bon pour le service.

moitié du clergé du diocèse ont pris part à la funèbre cérémonie, donnant ainsi un éclatant témoignage d'estime et de sympathique souvenir au vaillant Évêque de Séz.

**Œuvre du Vœu national à Montmartre.** — Sur l'invitation du cardinal Richard, Mgr Le Roy et Mgr de Courmont sont allés, avec plusieurs Pères et Frères, assister au renouvellement du Vœu national à la basilique de Montmartre, le dimanche 17 janvier, y représenter la Congrégation. Comme on a pu le voir dans les journaux, la cérémonie a été magnifique. L'église était absolument remplie d'hommes, représentant toutes les classes de la société.

Peu de jours avant, Son Eminence avait bien voulu inviter par lettres particulières Mgr Le Roy et Mgr de Courmont à déjeuner le lendemain à l'archevêché.

**Réunions en faveur des Missions.** — Chaque année, plusieurs curés de Paris nous demandent de nos missionnaires pour présider dans leurs paroisses des réunions de la Propagation de la Foi ou de la Sainte-Enfance, et exciter le zèle de leurs associés. Le P. Kientzler a donné une instruction le 3 décembre à l'église de la Madeleine en faveur de l'œuvre de la Propagation de la Foi. Le P. Lejeune a prêché à l'église de Bonne-Nouvelle, le 14 janvier, à une réunion de la Sainte-Enfance, présidée par Mgr de Courmont. Le même Père doit parler encore à l'occasion de semblables cérémonies, dans plusieurs autres paroisses, Saint-Jacques, Saint-Nicolas du Chardonnet, Saint-Philippe du Roule, etc.

**T. R. P. Emonet.** — Depuis longtemps nous n'avons pas donné de nouvelles du T. R. P. Emonet. Son état reste toujours à peu près le même, quant à la paralysie dont il est atteint; mais, d'ailleurs, il ne souffre point : il continue à faire des promenades quotidiennes, dans les allées du parc de Chevilly, autant que le temps le permet, et à dire de nombreux chapelets. L'état général de sa santé paraît même s'être amélioré.

C'est ce qu'ont pu constater avec plaisir M. Hamel, président, et M. Guasco, secrétaire de l'œuvre de la Propagation de la Foi, qui sont allés avec Mgr Le Roy lui faire dernièrement, à Chevilly, leur visite du nouvel an. Le cher Père a été très sensible à ce souvenir et a été très heureux de dîner au réfectoire avec ces Messieurs.

---



## AVIS

Des Oraisons et de la Prose  
aux Messes de « Requiem ».

La S. C. des Rites a rendu à ce sujet, le 30 juin 1896, un Décret général qui modifie en plusieurs points l'enseignement donné jusqu'ici par les liturgistes.

D'après ce Décret :

1° On ne doit dire qu'une seule oraison à toutes les Messes de *Requiem* privilégiées, basses ou chantées. Ces Messes sont : celles de la Commémoration de tous les fidèles trépassés, des Funérailles, des 3<sup>me</sup>, 7<sup>me</sup> et 30<sup>me</sup> jours, des anniversaires dans le sens strict ou large de ce mot, des services solennels pour un défunt, par exemple, lorsqu'on apprend la mort de quelqu'un.

2° A toutes les autres Messes, chantées ou non chantées, on doit dire trois oraisons. Si la Messe est célébrée pour un défunt ou des défunts déterminés, la première oraison est celle qui leur convient parmi les oraisons marquées au Missel à la suite de la Messe quotidienne; la seconde est *ad libitum* et la troisième l'oraison *Fidelium*.

3° Si l'on célèbre pour des défunts en général, on dit les trois oraisons marquées dans le Missel à la Messe quotidienne, et dans l'ordre où elles s'y trouvent.

4° Aux Messes quotidiennes non chantées, on peut ajouter plusieurs oraisons, mais en nombre impair, et l'oraison *Fidelium* est toujours la dernière.

5° La Prose se dit à toutes les Messes chantées et à toutes les Messes basses des jours privilégiés indiqués plus haut. Elle est facultative aux autres messes basses.

Voici le texte de cet important Décret :

Ut omne tollatur dubium super Orationibus et Sequentia dicendis in Missis Defunctorum, Sacra Rituum Congregatio declarat :

I. Unam tantum esse dicendam Orationem in Missis omnibus quæ celebrantur in Commemoratione Omnium Fidelium Defunctorum, die et pro die obitus seu depositionis, atque etiam in Missis cantatis, vel lectis permittente ritu diebus III, VII, XXX, et die anniversaria, nec non quandocumque pro defunctis Missa *solemniter* celebratur, nempe sub ritu qui duplici respondeat, uti in Officio quod recitatur post acceptum nuntium de alicujus obitu, et in Anniversariis late sumptis.

II. In Missis quotidianis quibuscumque, sive lectis sive cum cantu, plures esse dicendas Orationes, quarum prima sit pro defuncto vel defunctis certo designatis, pro quibus Sacrificium offertur, ex iis quæ inscribuntur in Missali, secunda ad libitum, ultima pro omnibus defunctis.

III. Si vero pro defunctis in genere Missa celebretur, Orationes esse dicendas, quæ pro Missis quotidianis in Missali prostant, eodemque ordine quo sunt inscriptæ.

IV. Quod si in iisdem quotidianis Missis plures addere Orationes celebranti placuerit, uti rubricæ potestatem faciunt, id fieri posse tantum in Missis lectis, impari cum aliis præscriptis servato numero, et Orationi pro omnibus defunctis postremo loco assignato.

V. Quod denique ad Sequentiam attinet, semper illam esse dicendam in quibusvis cantatis Missis, uti etiam in lectis quæ diebus ut supra privilegiatis fiunt; in reliquis, vel recitari posse vel omitti ad libitum celebrantis juxta rubricas : contrariis non obstantibus quibuscumque.

Die 30 junii 1896.

C. Card. ALOISI-MASELLA S. R. C. *Præf.*

L. † S.

A. TRIPEPI S. R. C. *Secret.*

**Bulletins.** — Prière aux Supérieurs des Communautés du Bas-Congo, de la Cimbébasie et du Cunène de nous envoyer sans retard leurs bulletins.

— Le *Bulletin* est expédié régulièrement dans les premiers jours du mois inscrit en tête du numéro. Il doit donc arriver dans les communautés d'outre-mer par le premier courrier du même mois; et, si on ne le reçoit pas, on fera bien de réclamer sans retard auprès des agents de la poste.

Quant aux réclamations à faire à la Maison-Mère, soit au sujet des adresses ou des expéditions, soit pour demander des numéros non arrivés ou égarés, on prie les Supérieurs de vouloir bien les transmettre non dans la correspondance ordinaire, mais par une note à part à l'adresse du R. P. Secrétaire général.

Maison-Mère, le 30 janvier 1897.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

---

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Les nouveaux vicaires apostoliques. — Décret : saint Pierre Claver, patron spécial des Noirs. — Le 2 février au Saint-Cœur de Marie. — Scolastiques et Frères au service militaire. — Admissions aux saints ordres, aux vœux et à l'oblation. — **Deux-Guinées (suite).** Lambaréné. — Fernan-Vaz. — Bata. — Mouny. — Sainte-Croix des Eshiras. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Marques, F. Marcellin, P. Laurent, F. Benoît, F. Marie-Ignace, P. Mallet. — *Notices :* P. Ertzscheid, F. Raphaël. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

---

## MAISON-MÈRE

### LES NOUVEAUX VICAIRES APOSTOLIQUES

DU GABON ET DU ZANGUEBAR.

Dès le 16 octobre 1896, Mgr Le Roy avait écrit au Cardinal Préfet de la Propagande, afin de proposer un remplaçant dans la charge de Vicaire apostolique du Gabon.

Le mois suivant, Mgr de Courmont, sentant que son état persistant de fatigue, ne lui permettait plus de retourner dans sa chère Mission, se décida, bien que à regret, et après avoir pris l'avis des Pères du Conseil, à donner sa démission de Vicaire apostolique du Zanguebar, par une lettre du 16 novembre, adressée au Cardinal Préfet de la Propagande.

La nomination des deux nouveaux vicaires apostoliques, a été retardée par suite d'un ajournement de la réunion des Cardinaux de la Propagande, auxquels elle devait être soumise. L'assemblée qui se tient habituellement en décembre, n'a eu lieu en effet que le 15 janvier, et, cette fois, il y avait tant de questions à traiter que cette affaire a dû être remise. Elle est enfin venue dans

celle du 25. Le vendredi suivant, (29), les choix de la Propagande ont été ratifiés par le Saint-Père. Le P. Eschbach a pu en avoir officieusement connaissance le 31; et le 1<sup>er</sup> février, il annonçait à la Maison-Mère que, parmi les membres proposés, le Saint-Siège avait nommé pour le Gabon, le P. Adam; et pour le Zanguebar, le P. Allgeyer.

Au moment de mettre sous presse, nous arrivent les brefs des nouveaux élus : Mgr Adam, vicaire apostolique du Gabon, reçoit le titre d'Evêque de Tmui, dans la Basse-Egypte; et Mgr Allgeyer, vicaire apostolique du Zanguebar, celui de Ticélie, en Lybie. Les brefs du premier sont du 16 février, et ceux du second du 17. Nous les donnerons au prochain *Bulletin*.

### DÉCRET DU SAINT-SIÈGE

#### établissant saint Pierre Claver patron spécial des Missions des Noirs.

Sur la demande d'un grand nombre de prêtres et d'évêques d'Afrique, d'Amérique et d'Australie, le Souverain Pontife, d'après l'avis de la Sacrée-Congrégation des Rites, vient de conférer au bienheureux Pierre Claver le titre de patron spécial des Missions des Nègres.

Nous nous faisons un devoir de publier au *Bulletin* cet acte qui nous intéresse à un titre particulier. C'est pour nous un nouveau motif de nous attacher à prier avec ferveur ce généreux apôtre des Noirs que nos Constitutions nous donnaient déjà comme protecteur et comme modèle.

Voici le texte de ce décret :

#### *Locorum Missionis pro Nigritis.*

Quum Sanctus Petrus Claver, eximius confessor e Societate Jesu, inter Cætera ecclesiastici officii munia in exemplum gesta præclare, Carthagenæ sex et quadraginta annos Nigritis convertendis atque in catholica fide excolendis præcipue intentus fuerit, non immerito tanquam ejusdem gentis Apostolus habetur. Constat prætera quod etiam post obitum, Sanctus Confessor sacras expeditiones ad Nigritis miraculis illustraverit ac peculiaris patrocinii signis prosecutus fuerit. Quare postulatoriis epistolis quamplurimi ecclesiastici Viri ac præsertim sacrorum Antistites apud Nigritis constituti sive in Africa, sive in America tam meridionali quam septentrionali, sive

in Australia aliisque orbis partibus disseminatos, præeunte Rmo P. Ludovico Martin, Præposito Generali Societatis Jesu, supplicarunt Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII, ut Suprema Auctoritate sua Sanctum Petrum Claver declarare dignaretur Patronum peculiarem sacrarum expeditionum Nigritis ad Evangelii agnitionem traducendis, vel jam traductis in illius observantia continendis.

Porro ejusmodi preces idem Sanctissimus Dominus Noster benigne excipiens, Congregationis Emorum et Rmorum Cardinalium sacris tuendis Ritibus præpositorum remisit, ut sententiam suam sacer amplissimus Ordo hac in re panderet. Sacra vero Congregatio, in ordinariis comitiis subsignata die ad Vaticanum habitis, referente Emo et Rmo Dño Cardinali Camillo Masella, hujusce causæ ponente seu Relatore, audito etiam R. P. D. Gustavo Persiani, Sanctæ Fidei Promotoris munus gerente, omnibusque maturo examine perpensis, petitioni a tam ingenti numero Sacrorum Præsulum aliorumque præpositæ rescribendum censuit : *Pro gratia, si Sanctissimo placuerit, die 23 maii 1896.*

Hisce omnibus subinde per me infrascriptum Cardinalem, Sacro eidem Cætui Præfectum, Sanctissimo Domino Nostro Leoni Papæ XIII relatis, Sanctitas Sua sententiam Sacræ Congregationis Confirmare et adprobare dignata est : ac Sanctum Petrum Claver, confessoem e Societate Jesu, peculiarem apud Deum Patronum Sacrarum Missionum ad Nigritas Suprema auctoritate Sua declaravit et constituit. Die 7 julii anno eodem.

CAJ. CARD. ALOISI MASELLA, S. R. C. *præfectus.*  
ALOISIUS TRIPEPI, S. R. C. *secretarius.*

### Traduction.

#### POUR LES PAYS DE MISSIONS DES NÈGRES

Comme saint Pierre Claver, éminent confesseur de la Compagnie de Jésus, tout en s'acquittant avec non moins d'édification que d'éclat des autres travaux du ministère sacré, s'est principalement adonné à Carthagène, pendant 46 ans, à convertir les nègres et à les faire avancer dans la pratique de tous les devoirs de la religion catholique, c'est à juste titre qu'il est regardé comme l'apôtre de ce peuple.

On sait aussi que, même après sa mort, ce saint confesseur n'a cessé de donner aux missions des Nègres des preuves d'une protection particulière, et même d'opérer en leur faveur des miracles éclatants.

C'est pourquoi les prêtres et surtout les Evêques qui évangélisent les Nègres répandus en Afrique, dans l'Amérique du nord et du sud,

en Australie et dans les autres parties du monde, joignant leurs instances à celles qu'avaient déjà faites le T. R. P. Louis Martin, général de la Compagnie de Jésus, ont adressé à N. T. S. P. le Pape Léon XIII des lettres où ils le prient instamment de daigner déclarer, en vertu de son autorité suprême, saint Pierre Claver, patron spécial des Missions des Nègres, soit qu'elles aient pour but de les amener à la connaissance de l'Évangile, soit tout simplement de les conserver sous son joug.

Or, Notre Très Saint-Père accueillant avec bonté ces humbles prières, a chargé LL. EE. les Cardinaux de la Congrégation des Rites de vouloir bien donner leur avis sur la chose en question.

Et la Sacrée-Congrégation, dans une séance ordinaire tenue au Vatican, le 23 mai 1896, sur le rapport de Son Em. le cardinal Camille Masella, ponent ou rapporteur de la cause, et après avoir entendu le R. P. Gustave Persiani, faisant fonction de promoteur de la Foi, toutes choses étant mûrement examinées, a émis l'avis qu'à la question proposée par un grand nombre d'Évêques et d'autres personnes recommandables, il fallait répondre : *Accordé, si toutefois il plaît à Sa Sainteté, le 23 mai 1896.*

Ensuite, le 7 juillet 1896, moi, Cardinal soussigné, préfet de la Congrégation des Rites, en ayant référé à N. T. S. P. le Pape Léon XIII, Sa Sainteté a daigné confirmer et approuver la sentence de la Congrégation, et de son autorité suprême a déclaré et établi saint Pierre Claver confesseur de la Compagnie de Jésus, Patron spécial auprès de Dieu de toutes les Missions des Nègres.

Cardinal LOUIS MAZELLA, *préfet de la Congrégation des Rites.*

A. TRIPEPI, *secrétaire de la même Congrégation.*

## LE 2 FÉVRIER AU SAINT-CŒUR DE MARIE

Comme les années précédentes, ce pieux anniversaire de famille a été célébré avec ferveur. En l'absence du R. P. Grizard, alors en Irlande, le R. P. Vanhaecke, 2<sup>e</sup> Assistant, a chanté la messe, ainsi que les vêpres et donné le salut. Après le dîner, les Pères, les Frères, les novices-clercs de Grignon et de Chevilly, les postulants et les novices-frères, se sont réunis autour du tombeau de notre saint Fondateur, et tous ensemble ont prié de tout cœur pour la Congrégation, ses missions et ses œuvres. Les aspirants des diverses catégories ont été autorisés ensuite à fusionner, comme par le passé, pendant la récréation.

A l'issue des vêpres, chantées à deux heures un quart, a eu

lieu, à la grande chapelle, la conférence d'usage, donnée par le R. P. Vanhaecke.

Il a fait remarquer d'abord comment la sainte Eglise, dans la vie des saints insérée à l'office liturgique, aimait à signaler les diverses circonstances de temps, de lieux, de paroles ou de prières formulées, d'événements accomplis, coïncidant avec le moment béni où les bienheureux quittaient cette terre d'exil. « Elle juge, en effet, que sous le gouvernement de celui qui fait tout avec nombre, poids et mesure, sans la permission duquel un seul cheveu ne tombe pas de notre tête, il y a des instructions utiles à recueillir de ces coïncidences providentielles qui entourent la mort des justes si précieuse devant le Seigneur. »

Parmi les circonstances qui ont ainsi marqué les derniers instants de notre V. Père, il en est quatre qui doivent être chères à notre piété, parce qu'elles « paraissent éclairer sa vie et son œuvre d'une lumière précieuse, qu'il n'est pas téméraire d'affirmer être comme un reflet des clartés d'outre-tombe : circonstances de jour, de date, de fête et de paroles ».

De ces diverses coïncidences qu'il a fait ressortir avec beaucoup d'intérêt, le R. P. assistant a tiré pour nous des enseignements précieux et de la plus grande utilité pratique.

Après cette belle conférence, écoutée de tous avec une pieuse attention, a eu lieu immédiatement le salut du Saint Sacrement, de sorte que les membres des communautés de Paris et de Grignon ont pu facilement rentrer pour le souper.

---

## SCOLASTIQUES ET FRÈRES AU SERVICE MILITAIRE

Le T. R. Père Général a cru devoir régler que les membres et les aspirants sous les drapeaux devraient être considérés comme faisant partie de la communauté où ils résidaient avant leur départ. C'est donc au Supérieur de cette communauté qu'il appartient de les suivre et de les soutenir, conformément aux Constitutions (C. 59. II).

Pour ceux qui appartiendraient à une Mission ou à une province étrangère et qui seraient obligés de revenir faire leur service en France, c'est au Préfet général des Frères ou au Préfet des Scolastiques, suivant les cas, à remplacer à cet

égard leur Supérieur; celui-ci, cependant, fera bien de leur écrire lui-même de temps en temps.

Les Constitutions recommandent aux membres qui se trouvent ainsi astreints au service militaire, d'écrire fréquemment à leurs supérieurs. On doit veiller à ce qu'ils le fassent chaque mois et plus souvent, s'il y a lieu, et leur répondre exactement.

## ADMISSIONS AUX VŒUX, AUX SAINTS ORDRES ET A L'OBLATION

Ont été admis :

Aux *Vœux perpétuels*, par décision du 16 février, le P. MARCHELLE, de la Mission du Bas-Congo;

Aux *Vœux de cinq ans*, par décision des 4 et 16 février, les FF. THÉOPHILE Heidkampff et BRUNON Birgy, de la Mission de Sénégambie;

Au *Sous-diaconat* et à la *Profession*, par décision du 9 février, M. Jean BORBES, du diocèse de Bayonne, né le 1<sup>er</sup> novembre 1886 à Rébénacq (Basses-Pyrénées). Ce novice, ordonné sous-diacre à Grignon par Mgr Le Roy, le dimanche de la Septuagésime, 14 février, a émis ses premiers vœux dans la soirée du même jour.

A été également admis à la *Profession*, par décision du 16 février, le novice-frère SOSTHÈNE (Alphonse Paris), né le 8 décembre 1869, à Athis, diocèse de Séez (Orne), et envoyé au Sénégal, au mois de septembre dernier.

Ont été admis à l'*Oblation*, le 2 février.

### AU PETIT SCOLASTICAT DE ROCKWELL :

MM. John LEEN, patron de religion St-Louis de Gonzague.  
Richard HARTWETT, patron de rel. St-Louis de Gonzague;  
John HEELAN, patron de religion Saint-Louis de Gonzague.

### AU PETIT SCOLASTICAT DE FORMIGA :

MM. Antonio-Joaquim LOPES, patron de religion St-Pierre Claver;  
Manoel-Joaquim de BARROS, patron de rel. St-François-Xavier;  
Albino-Augusto GONÇALVES, patr. de rel. St-Louis de Gonzague.



## VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

(Suite.)

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS-XAVIER A LAMBARÉNÉ

SEPTEMBRE 1894. — FÉVRIER 1896

1. Personnel. — 2. Travaux d'installation. — 3. OEuvre d'enfants. — 4. Ministère. Résultats. — 5. OEuvre des catéchistes. Succès. — 6. Difficultés chez les Pahouins. Enfants de la Mission tués. Pillage d'un vapeur. — 7. Fêtes. — 8. Visites. Mgr Le Roy. — 9. Arrivée des Sœurs.

1. — Le dernier *Bulletin* mentionnait dans le personnel de la Communauté 4 Pères et 2 Frères. Depuis mars 1896, par suite des départs des PP. Lejeune et Lévêque pour France, et du P. Nüssbaumer pour Donghila, les PP. Monnier et Le Clech avec le F. Austremonne, restent seuls chargés de fournir tout le travail. Et cependant, les œuvres n'ont pas diminué : nous avons 63 enfants à l'école ; 10 apprentis pour la manœuvre de la machine à briques, la menuiserie et la cuisine ; enfin 10 ouvriers Mpawins pour les plus gros travaux. 15 catéchistes nous aident pour la conversion et l'instruction des catéchumènes dans les villages.

2. — Outre les réparations des anciennes cases, le principal travail de ces deux années a été la construction de notre maison d'habitation, avec murs en briques et charpente en bois, mesurant 35 mètres de long sur 9 mètres de large, avec galerie circulaire. Grâce à l'initiative et à la persévérance du P. Lejeune, au travail des enfants qui ont fait les briques, à l'activité du F. Dioscore qui, avec ses apprentis de Sainte-Marie, a fait la charpente et les planchers, à la bonne volonté de tous, mais surtout grâce à la générosité de notre Evêque bien-aimé qui fournit les subsides, nous jouissons actuellement d'une habitation saine, vaste, bien aérée, confortable ; nos remerciements à tous nos amis.

De plus, 150,000 briques, sorties des mains de nos enfants, ne demandent que l'autorisation de s'aligner pour élever à Dieu un temple plus digne de Sa Majesté que notre pauvre chapelle, dont les fourmis blanches auront bientôt dévoré tous les bois.

3. — Notre œuvre d'enfants est toujours florissante : pendant ces deux années, la moyenne journalière des présences à l'école a été de 60 à 70. C'est grâce à cette école que nous avons

actuellement nos catéchistes et que nous pouvons soutenir la concurrence avec l'école protestante qui, cependant, pour obtenir des enfants, paie leurs parents, supprime le travail manuel et les corvées pénibles.

Ce qui distingue particulièrement nos enfants, c'est leur grand désir de s'instruire et leur bonne volonté pour aider les missionnaires dans le ministère ou les travaux manuels. On en voit souvent, pendant les récréations, reprendre leurs livres de classe et épeler seuls leurs leçons. Une bonne partie d'entre eux s'engagent aussi volontiers pour faire des heures supplémentaires de travail à la briqueterie afin d'avancer la construction de la chapelle projetée. Cela ne les empêche pas, bien entendu, d'aimer la promenade et le poisson frais. Aussi, quand vient la saison sèche, c'est à qui accompagnera le Père au Lac. Le Lac, en effet, c'est la vie libre ou à peu près, l'air pur, l'eau fraîche et limpide, et surtout la pêche, les carpes qui frétilent dans le trémail et sentent si bon dans la marmite, le caïman, l'hippopotame dont la vue fait bien trembler un peu en pirogue, mais dont la chair est si douce, rôtie sur de grands feux en plein air ! Aussi, chaque année, allons-nous en vacances au lac Onanguè ; nous y faisons provision de force, de santé et de vivres pour la mauvaise saison. C'est pour nous, en même temps, une occasion favorable de faire du ministère auprès de nos paroissiens qui s'y sont rendus, comme nous, pour la pêche.

4. — Pendant ces deux années le ministère a donné, comme en 1893 et 1894, de bons résultats ; depuis juillet 1894 jusqu'en juillet 1896, nous comptons 497 baptêmes, dont plus de la moitié d'adultes ; 150 premières communions ; 375 communions pascales ; 18 mariages.

A quoi devons-nous ces résultats ? Sans doute à la facilité que, pendant ces deux années, un Père a eue de sortir à volonté pour aller évangéliser les villages. L'impression de cantiques galwa et de quelques réponses aux principales objections des protestants, y a également contribué, mais l'œuvre des catéchistes y est pour la plus grande part.

5. — Cette œuvre est ici capitale. Sans elle, il serait presque impossible de rien obtenir, soit à cause de la distance des villages, soit à cause de la lutte incessante que soutiennent contre nous les protestants calvinistes français.

L'œuvre coûte, il est vrai, quelques dépenses : 150 francs environ par an et par catéchiste, plus le prix de la case-chapelle où il instruit et fait la prière : mais les résultats obtenus compensent ces sacrifices, et c'est pourquoi nous faisons tous nos efforts pour la maintenir. Depuis 1881, fondation de la mission, jusqu'à fin de 1888 où furent installés les catéchistes, il y a eu 446 baptêmes en 8 ans ; depuis 1888, nous en comptons 1211.

Et cependant nos catéchistes ne sont des phénix ni au point de vue intellectuel ni au point de vue moral : ce sont de bons enfants, choisis parmi nos anciens élèves qui sont sortis de chez nous, sachant un peu lire et écrire, désireux de faire leur possible pour éviter les gros péchés, mais sans le privilège de l'impeccabilité. Leur force, c'est leur régularité à faire la prière et le catéchisme matin et soir, dans le village où ils sont établis ; l'important avec eux est de savoir les supporter avec leurs défauts, leurs exigences. Grâce à eux, on peut dire que la tribu des Galwas est évangélisée : restent les Mpawins.

6. — Jusqu'ici, les efforts tentés auprès de ces derniers n'ont pas ou presque pas réussi : à vrai dire, nous n'avons eu non plus ni les moyens, ni le temps, ni le personnel voulus pour nous occuper sérieusement de leur évangélisation. Deux catéchistes, placés chez ceux qui sont nos plus proches voisins, ont obtenu cependant quelques résultats. Depuis novembre 1894, nous avons 54 baptêmes de Mpawins, et 18 premières communions.

Mais qu'est-ce que cela ? De Lambaréné à Njolé, il y a une population de 50 000 âmes environ toute païenne, sauvage et anthropophage. En dehors de nos deux catéchistes et de quelques voyages du P. Lejeune chez eux, rien autre chose n'a été tenté de notre part. Aussi cette situation émut-elle, dès l'abord, notre vigilant et zélé Vicaire apostolique, et un rapport qu'il fit à ce sujet reçut si bon accueil à la Propagande, que la fondation d'une Mission chez les Mpawins fut décidée dès l'an dernier. Nous attendons qu'on puisse la faire. Mais en attendant, les protestants établissent leur deuxième mission, là où nous n'avons encore rien, et la multitude de ces pauvres Noirs continue à vivre et à mourir dans la sauvagerie.

Un trait qui marque leur hardiesse et leur férocité.

Dernièrement, les gens d'un village pillaient le petit vapeur

d'une maison de commerce; cinquante miliciens de Libreville, appelés pour les punir, les chassent, en tuent quelques-uns, brûlent leur village. Quinze jours à peine après ce fait, et sans craindre la même punition, un autre village voisin attaquait le même vapeur et pillait pour 10 000 francs de marchandises.

Le fait le plus pénible est celui arrivé à nos enfants en mars 1895. Un soir, l'un de nos ouvriers s'évade et entraîne avec lui six enfants. Bientôt, ils s'arrêtent dans un village pour demander des vivres : mais à peine les a-t-on reconnus qu'on saisit l'ouvrier et qu'on le tue sur place, à coups de crosse de fusil. Deux enfants sont entraînés dans la forêt et ont le même sort. Les quatre autres d'échappent à la mort que grâce à l'intervention d'un ami que nous avons au village. Depuis, malgré les réclamations faites à l'administration, le palabre n'est pas encore réglé, et ce serait grande imprudence de notre part de repasser dans ces villages. Pour n'avoir plus à déplorer de tels accidents, il nous faut étendre l'action de nos catéchistes; il nous faut une station chez ces peuples. Daigne le divin Sauveur hâter pour eux l'heure de sa miséricorde!

7. — Nos installations, la classe des enfants, le ministère apostolique, voilà notre occupation de tous les jours. Les fêtes de l'Église, les rares visites que nous recevons rompent seuls la monotonie de nos journées : les fêtes de Noël, de Pâques, du Saint-Sacrement nous amènent surtout beaucoup de monde; nos catéchistes viennent tous alors, avec leurs catéchumènes et leurs chrétiens, et pendant deux ou trois jours, nous avons près de deux cents personnes de tout âge et de toute tribu à la Mission. C'est le moment des baptêmes, des communions, des mariages et des réconciliations : tout se fait à l'amiable, avec un peu de tapage parfois et beaucoup de fatigues pour le missionnaire, mais avec un ineffable bonheur aussi.

8. — Parmi les visites qui nous ont été faites, nous ne signalerons que celles de notre bien regretté Pasteur et Père, Mgr Le Roy. Lambaréné semblait être sa mission de prédilection, ou du moins, il y manifestait tant de cœur qu'il semblait n'avoir qu'elle en vue; mais encore que nos confrères des autres stations pussent en dire autant, nous lui serons du moins toujours reconnaissants des secours et des conseils dont il nous a aidés pour maintenir et développer l'œuvre des catéchistes. Dans ses

différentes visites, il a donné la confirmation ici à 136 chrétiens : puissent-ils être fidèles aux grâces conférées, et témoigner leur affection envers un si bon Père par une conduite chrétienne !

9. — Depuis quelques années, nous avons à côté de nous l'œuvre des Sœurs ; elles sont au nombre de trois, elles ont en ce moment 26 élèves apprenant un peu à lire et écrire, beaucoup à travailler et plus encore à aimer le bon Dieu ; à côté de l'école, elles ont un dispensaire où elles ont soigné plus ou moins longtemps 14 malades et distribué des remèdes à près de 2 860 personnes. Dernièrement, elles ont été obligées d'ouvrir une crèche pour sauver la vie du corps et de l'âme à quelques petites créatures dont la mère était morte et qu'on voulait abandonner ; elles ont en ce moment 5 de ces enfants qu'elles élèvent comme de tendres mères.

Vu la condition de la femme dans ces pays, nous estimons que l'œuvre est en bonne voie et que, malgré ses difficultés, elle contribuera à établir ici la famille et l'esprit chrétiens dans les mœurs et coutumes de nos pauvres Noirs.

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-ANNE DU FERNAN-VAZ

SEPTEMBRE 1894. — FÉVRIER 1896

1. Personnel. — 2. Œuvre d'enfants. — 3. Mariages facilités. — 4. Œuvre des Sœurs. — 5. Ministère. — 6. P. Supérieur, juge. — 7. Plantations. — 8. Visites de Mgr Le Roy. — 9. Fondation de la Mission de Sainte-Croix.

1. — Au moment où commence ce *Bulletin* (août 1894), la communauté de Sainte-Anne se composait des PP. Bichet, supérieur, et Breidel, chargé des enfants et du ministère. Au mois d'octobre de la même année, Monseigneur nous envoyait le F. Charles, pour diriger l'atelier de menuiserie. En août 1895, le Père Supérieur fut repris de son rhumatisme articulaire, et resta malade plusieurs mois. On nous envoya le P. Léonard Allaire, pour prendre la direction de l'école. Enfin, deux mois après, nous arrivait le F. Mathias, chargé des plantations et de la basse-cour.

2. — L'œuvre des enfants est, sans contredit, la plus importante de la Mission pour le moment. Nous leur apprenons à parler français, à lire un peu ; mais nous n'insistons pas sur l'écriture, parce que nous avons constaté que le Nkomi demi-

lettré, ne profite le plus souvent de ses connaissances en écriture que pour servir de scribe à ses congénères dans leurs palabres, de quelque nature qu'ils soient, justes ou injustes. Nous visons surtout à enseigner le catéchisme à nos enfants, pour qu'un jour ils puissent nous aider dans l'évangélisation du pays, en devenant catéchistes dans leurs villages. Quelques-uns ont déjà rendu de grands services au Père chargé du ministère. Le total de nos enfants présents est de soixante-cinq. Une quarantaine fréquentent l'école, les autres sont apprentis : ils ne vont plus en classe, mais ils apprennent des métiers de charpentier, de menuisier, de maçon, ou bien aident le Frère dans leurs travaux de culture et de jardinage. Tous, élèves ou apprentis, travailleront dans la suite les plantations que nous avons commencées. Autrefois, le recrutement des enfants était difficile, parce que leurs parents les employaient à la récolte du caoutchouc; mais grâce aux dots des petites filles que nous soldons aux parents, nous entrons dans les familles, et on nous donne plus d'enfants que nous ne pouvons en accepter. Ils ont bon esprit, aiment notre sainte religion, et à leur sortie de la Mission restent généralement fidèles aux leçons qui leur ont été données.

3. — Une autre œuvre nous préoccupe aussi, c'est la reconstitution de la famille telle que Dieu l'a faite. A ces jeunes chrétiens, que nous élevons avec tant de soin, il faudrait des femmes également chrétiennes, qui fussent pour eux des compagnes fidèles et des mères dévouées, capables d'élever leurs enfants dans les bons principes, et de répandre ainsi dans la population l'esprit chrétien par la pratique des vertus chrétiennes. Mais ici, dans le pays Inkomi, la législation qui régit le mariage et la famille, est absolument opposée à l'esprit de l'Évangile. La femme appartient toujours à la famille, et le jeune homme qui l'épouse n'en est pas le maître; elle ne lui est en quelque sorte que prêtée. Les enfants ne sont pas uniquement au père, mais ils appartiennent également à la mère et à la famille. La femme est la richesse de la famille; elle n'est pas encore née, que déjà quelque vieux ou quelque vieille se la retiennent, moyennant quatre paquets de marchandises (1) pour le père et deux pour la

(1) Le paquet se compose d'un fusil à pierre, une marmite en cuivre, un barillet de poudre, six pièces d'étoffes, un sabre, un couteau, une lime, une

famille. Et la pauvre enfant est rivée à des chaînes terribles dès son entrée dans la vie. Toute petite, elle fait partie de la maison de celui qui l'a achetée. Aussi, quand le jeune homme est arrivé à l'âge de s'établir, ne trouve-t-il plus de femme nubile libre; de là grand danger de tomber dans le désordre. A cet état de choses, il y a un remède efficace, mais coûteux : c'est de retenir d'après les lois du pays, au nom de la Mission, le plus de filles possible, de les élever à Sainte-Anne, et de les donner en mariage aux jeunes gens méritants sortis de la Mission. C'est ce que le Père Supérieur a réalisé. Près de cinquante filles sont déjà rachetées. Par suite de ces alliances nombreuses, les chefs les plus influents du Lac sont obligés de soutenir nos intérêts, et de nous favoriser dans nos œuvres. Il en résulte également que les vieux disparaissant peu à peu avec leurs nombreuses femmes, les jeunes générations abandonnent la polygamie, et ainsi avec le temps et la patience nous comptons changer ces lois antichrétiennes, qui rendent impossible l'établissement de la famille.

Quand un jeune homme nous demande en mariage une femme, pour laquelle la Mission a payé une dot, nous exigeons de lui qu'il commence par bâtir sa maison sur le terrain de la Mission, destiné au village chrétien. Une fois marié il pourra travailler où il voudra, mais son village sera le village de la Mission. Les premières cases en sont construites; puisse-t-il augmenter rapidement par l'arrivée de jeunes chrétiens, désirant fuir les tracasseries et les mauvais exemples du village!

4. — Les filles étant rachetées, il a fallu songer à leur donner des maîtresses pour les élever; car la plupart de ces enfants sont déjà assez grandes pour que le séjour au village ait pour elles de grands inconvénients. Monseigneur nous a autorisés à construire la communauté des Sœurs. A côté de l'église s'étend un terrain vaste et uni, c'est là que s'élève en ce moment l'établissement des religieuses. Pour construire les maisons, on s'est servi des arbres de la forêt. Le Père Supérieur, qui relevait à peine d'une attaque de rhumatismes qui n'avait pas duré moins de deux mois, passa néanmoins près d'un mois dans la brousse,

barre de fer, un collier de perles, une glacé. Ce qui équivaut à une valeur de 90 francs en argent.

fit couper et amener par eau à la Mission un soixantaine de *ntovos*, arbres que les fourmis blanches n'attaquent pas. Les scieurs de long les transformèrent en bois de charpente. Une maison de 30 mètres de long, avec cuisine et dépendances, était prête à la fin de l'année. Trois religieuses de l'Immaculée-Conception, sous la direction de la Mère Saint-Antoine, arrivèrent au Cap-Lopez par le paquebot français de février. Désirant voyager à l'apostolique, elles refusèrent le bateau à vapeur, et vinrent à Sainte-Anne sur le *Basilic*, grand canot de la Mission, aménagé pour la circonstance. Les indigènes les reçurent partout avec enthousiasme; jamais ils n'avaient vu de femmes qui ne se marient point et qui se dévouent comme les Missionnaires à l'éducation des enfants.

Les charpentiers de la Mission, sous la direction du F. Charles, ont construit depuis un magasin général, terminé par une vaste véranda, servant de parloir et de salle de catéchisme. La maison d'habitation des Sœurs est sur chantier; quand elle sera terminée, la maison actuelle servira de dortoir et de réfectoire aux filles. — Comme les Nkomis ont de grandes dispositions pour les travaux de menuiserie et de charpente, nous avons choisi un certain nombre de nos enfants pour leur apprendre ces métiers; il nous a fallu construire des ateliers nouveaux, situés dans la partie réservée aux apprentis.

En face de l'église, un escalier monumental en pierres, comptant trente-cinq marches, conduit à une jetée qui s'avance d'une quarantaine de mètres dans le lac, pour l'accostage des pirogues et même des bateaux à vapeur. — Mentionnons également le caveau, à seize places, construit devant le portail de l'église. Mgr Le Roy en a fait la consécration solennelle devant une foule nombreuse d'indigènes, la veille de nous quitter, 31 juillet 1895.

5. — Tous ces nombreux travaux ne nous empêchent pas de vaquer au saint ministère; le P. Breidel en est spécialement chargé. Tous les matins il va dans les villages environnants pour faire le catéchisme; les Noirs y montrent beaucoup de bonne volonté et d'entrain; les cantiques en langue nkomi sont pour eux d'un grand attrait; aussi le dimanche les offices sont-ils suivis par une nombreuse assistance. A la Mission même, l'instruction religieuse est donnée à diverses catégories. Avant d'aller au travail, les ouvriers ont une demi-heure de catéchisme; un



Père en est chargé, aidé par un enfant pour les moins avancés. A sept heures, les femmes des villages voisins de la Mission ont aussi leur catéchisme, il dure une demi-heure environ. Enfin, à la même heure, un Frère indigène essaie d'inculquer quelques vérités aux pauvres réfugiés. C'est une vraie Babel, toutes les langues de l'intérieur, djavi, michogo, asango, etc..., se sont donné rendez-vous dans cette réunion de pauvres esclaves. Il faut une patience d'ange pour leur faire retenir quelques leçons de catéchisme. Le terrain est inculte, mais non ingrat; et ces pauvres gens n'ont plus les mêmes entraves qui lient les autres Nkomis ou esclaves encore jeunes. Bientôt, espérons-le, tous seront enfants de l'Église, plus heureux que leurs maîtres, qui se perdent avec leur liberté et leurs richesses.

Nous ne nous contentons pas d'évangéliser les villages situés dans les environs de la Mission. Plusieurs fois par an, l'un des missionnaires visite les parties éloignées de notre vaste paroisse. C'est ainsi que le Père Supérieur est resté en voyage près d'un mois, visitant le lac de Nchonga et le Rembo-Nkomi. Le P. Allaire a exploré la rivière Olandé, encore inconnue des Européens; et dernièrement encore il a visité les villages de la plaine d'Anambié et du lac de Ngové. Partout les Noirs l'ont accueilli avec joie et il est rentré avec une ample moisson d'âmes.

6. — Le Père Supérieur exerce un autre genre de ministère, plus aride que le premier, mais non moins utile à l'augmentation de l'influence de la Mission dans le pays, c'est la réglementation des palabres ou différends survenus entre indigènes. Autrefois les Nkomis se réunissaient deux fois par an dans une plaine appelée Ondjingo. Là, ils jugeaient leurs procès devant les vieillards réunis sous la juridiction de Re-Ngondo, le roi de tout le lac. Ce chef étant venu à mourir, le pouvoir suprême échut à son neveu, qui s'appelait également Re-Ngondo. Mais il n'avait ni la sagesse, ni le prestige de son oncle. Pendant les débats, il se contentait de se tirer les chiques, au grand scandale de ses sujets. Après plusieurs plaintes, il se déchargea de son autorité judiciaire, et remit le bâton de commandant au P. Bichet, supérieur de la Mission, le priant de régler les palabres à sa place. Le Père a eu le bonheur de sauver ainsi la vie à plusieurs hommes libres. Un soir, nous apprenions qu'un village mpawin

se préparait à massacrer et à manger un Nkomi leur prisonnier. Le Père part à 8 heures du soir, palabre toute la nuit, et ne revient que le lendemain matin, ramenant le prisonnier. Une autre fois, il réhabilita aux yeux des Nkomis un bien brave homme, qu'on devait faire disparaître, parce qu'il n'avait plus ni village, ni famille. La Mission lui concéda un terrain pour y bâtir son village, auquel il donna le nom de Vonani, c'est-à-dire : « Regardez-moi, si vous voulez, mais laissez-moi tranquille. »

Cependant les Nkomis avaient besoin d'une autorité capable d'employer la force physique pour les faire rentrer dans le droit chemin. Jamais le gouvernement de Libreville n'avait envoyé dans le Lac des hommes capables de se faire obéir. Les fonctions de chef de poste étaient exercées par des douaniers, qui s'occupaient de toute autre chose que de réprimer les désordres et les injustices parmi les indigènes. Aussi ces derniers professaient-ils le plus grand mépris pour la France. Leurs vrais maîtres étaient les Anglais, dont ils voyaient les maisons de commerce acheter leur ivoire et leur caoutchouc. Enfin, l'arrivée de l'administrateur, M. Foret, mit fin à cet état de choses. Il commença par régler les palabres avec beaucoup de sens et veilla à l'exécution de ses décisions. Il lui suffit d'une année pour rendre dociles ces Nkomis, si fiers et si méprisants pour la France. L'ancien poste a été transféré de Ningé-Sika à un endroit appelé Mbumbwé, situé à l'entrée du Nchonga et de l'Eliüa proprement dit. M. l'Administrateur est au mieux avec la Mission, et il entre pleinement dans nos vues au sujet des rachats des petites filles. Les indigènes ont grande confiance en nous; nous les aidons, autant que nous le pouvons, quand ils nous demandent assistance pour des palabres difficiles à régler au poste. Comme le terrain de la Mission est vaste et fertile, plusieurs villages nouveaux s'y sont établis, et d'autres demandes de terrains nous ont été adressées.

7. — Nous-mêmes, sur le désir formel de Mgr Le Roy, et profitant de la fertilité du sol et de l'épaisse couche de terre cultivable, nous avons entrepris des plantations de cacao, de caoutchouc et de café. Avant la fin de l'année, nous comptons avoir une dizaine de mille plants. La plantation est placée sous le patronage de sainte Odile. Les ouvriers de Mulhouse nous ont envoyé une magnifique statue de la patronne de

l'Alsace, sur la demande du F. Mathias, et par l'entremise de M. l'abbé Cetty.

8. — Par deux fois, depuis notre dernier *Bulletin*, nous avons eu le bonheur de voir au milieu de nous, Mgr Le Roy. La première fois, il nous surprit agréablement la veille de la fête du Saint Cœur de Marie. Il arrivait avec le P. Monnier dans une pirogue assez petite, qu'on lui avait prêtée à Achouka, dans le Bas-Ogowé, et au bout de quatre jours de voyage dans les criques qui relient le Fernan-Vaz à l'Ogowé. Monseigneur profita de son séjour à Sainte-Anne, pour faire une tournée d'exploration dans le pays eshira. Il partit sur le *Basilic*, le 27 août, avec le P. Breidel et vingt hommes fournis par la Mission, remonta le Rembo-Nkomi, l'Owangé et l'Ofuwu, traversa toute la partie montagneuse du pays eshira, et était de retour à Sainte-Anne le 14 septembre, après avoir visité la mission catholique de Setté-Cama. L'année suivante, Sa Grandeur vint de nouveau, mais avec les confrères chargés de fonder la Mission de Sainte-Croix au pays eshira. Il ne retourna au Gabon qu'à la fin de juillet. A chacune de ses deux visites, Monseigneur donna la Confirmation à un certain nombre de nos enfants et de chrétiens du dehors.

9. — La fondation de la Mission de Sainte-Croix au pays eshira, nous procure l'occasion d'aider pour le transport des marchandises, les confrères qui se dévouent dans ce lointain pays. Nous sommes heureux de les voir passer quelques jours au milieu de nous, nous rappelant que c'est Sainte-Anne qui a fourni tous les missionnaires à Sainte-Croix de Ndolo. Le P. Buléon, supérieur de la nouvelle Mission, est descendu au Fernan-Vaz pour apporter à la Mission une belle relique de sainte Anne, offerte à ce confrère par Mgr Bécél, évêque de Vannes. La réception de cette relique a donné lieu à une fête magnifique, où les Noirs ont montré combien sainte Anne leur est chère. Gloire à cette aïeule de Jésus, gloire à la mère de la Vierge Marie; puisse-t-elle bientôt rendre chrétien ce pays du Fernan-Vaz, dont elle est la patronne et la reine!

---

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-DOMINIQUE, A BATA

SEPTEMBRE 1894. — FÉVRIER 1896

1. Personnel. — 2. Ministère. — 3. Constructions. — 4. Cultures. — 5. Visites.  
6. P. Dréano.

1. — Depuis le mois de septembre 1894, le personnel de la Communauté a subi de nombreux changements. En octobre 1894, le F. Claudius était rappelé à Sainte-Marie du Gabon.

Le 2 novembre arrive le P. Dréano; mais ce jeune Père, atteint d'une maladie de poitrine, ne peut rester à Bata, et le 24 juin de l'année suivante il rentre aussi à Libreville pour y mourir quelques mois après.

Le 7 juillet, le P. Heinis vient prendre la place du P. Dréano, mais il est remplacé à son tour, en novembre 1895, par le P. Roulet. Au mois de mars 1896, le P. Ferré, rentré en France quelques mois auparavant, venait rejoindre la Communauté.

2. — Ce va-et-vient continuel, l'école des enfants, les travaux de l'intérieur, la surveillance des ouvriers, ne nous donnaient pas beaucoup de temps pour le ministère; aussi attendions-nous avec impatience le retour du P. Ferré. Dès son arrivée, ce cher Père entre en campagne; de Bénito à Oné, d'Oné à Bénito, de Bata à Campo, les voyages ne cessent pas, toujours avec beaucoup de fatigues, mais aussi avec de grandes consolations. Grâce à ces nombreux voyages, tous nos anciens enfants de la Mission, dispersés dans les villages éloignés de Bata, ont pu se maintenir et remplir leur devoir pascal. De plus, les païens semblent se rapprocher de nous, surtout dans les villages dépourvus de factoreries. Les protestants eux-mêmes sont ébranlés et leurs grands *Minissés* nous avouent simplement qu'ils sont dans la mauvaise voie et nous dans la bonne. Mais voilà : ils sont bien payés, et s'ils lâchent les protestants, il faudra aussi lâcher les dollars. C'est le grand obstacle à franchir.

La tribu Onée, située à une quarantaine de kilomètres au nord de Bata, semble encore mieux disposée que les autres. En 1894, nous y avons établi un catéchiste sérieux. Quarante enfants suivent son école tous les jours, et beaucoup de vieux viennent au catéchisme qu'il fait le soir et surtout le dimanche. Quand le Père est là, c'est lui qui préside les exercices. Au son

de la cloche, le matin et le soir, tout le monde vient à la prière et tous assistent aux instructions. Dans ces deux derniers voyages, le Père a donné le baptême à quinze enfants de dix à quinze ans et à une vingtaine d'autres personnes adultes. Le dimanche, tout le monde accourt prier à la chapelle, au grand mécontentement des protestants qui se voient délaissés de leurs ouailles. Le plus terrible féticheur de l'endroit est en bonne voie pour se convertir. Il a donné tous ses fétiches, mais, avouons-le, ce n'est qu'avec tremblement qu'il a vu le Père allumer un bon feu et y jeter cette diablerie.

On nous demande encore de nous établir dans plusieurs villages où nous voyons beaucoup de bien à faire, mais il faut attendre le moment favorable.

3. — A différentes reprises, nous avons été occupés par dès constructions. Depuis longtemps, notre basse-cour était dévalisée par des voleurs de toutes sortes : hommes, tigres, serpents. L'année dernière, nous avons voulu mettre nos moutons et nos volailles à l'abri de ces visites importunes. Nous n'avons réussi qu'à moitié, car déjà nous avons tué deux serpents dans notre basse-cour, et un léopard, plus hardi que ses camarades, est venu enlever un mouton au milieu de la cour, en plein midi, sous les yeux des Pères et des enfants.

Plus tard, il nous a fallu construire une case à Oné pour notre catéchiste, puis une case-chapelle que le P. Ferré a terminée à son dernier voyage. En ce moment, nous construisons la maison des Sœurs. Le P. Davezac a la direction des travaux et sous peu nous aurons une très belle maison, construite par deux ouvriers, anciens enfants de la Mission du Gabon, et six apprentis.

4. — Un mot aussi de nos cultures qui prennent à peu près tout le travail manuel de nos enfants. Nous avons des champs de manioc, de maïs, de pistaches, et aussi des plantations de cacaoyers. Avec nos pistaches, nous faisons une huile... d'olive excellente, supérieure, au dire de beaucoup de gascons, à celle de Provence. Nous nous en servons pour la cuisine et pour la table. Nous avons même essayé de brûler de cette huile dans la lampe du sanctuaire, et la chose a parfaitement réussi. Nos pistaches, après avoir été bien pressées, n'en valent pas moins et nos enfants en font leurs délices : c'est l'art d'utiliser les restes...

5. — Il nous arrive assez souvent de recevoir la visite de messieurs les Européens, résidant à Bata. Quelques-uns viennent même régulièrement à la messe tous les dimanches. Nous sommes toujours en très bonnes relations avec eux. Nous avons reçu également à la Mission, M. Michel Dolisie, frère du lieutenant-gouverneur, envoyé à Bata avec la milice pour châtier les Mpawins Sambélas qui s'étaient révoltés. Dernièrement, nous avons vu M. Delalande, lieutenant de vaisseau, commandant de la marine. Il nous a déjà rendu de très grands services, et il est tout disposé à nous en assurer de nouveaux. Nous devons aussi une mention spéciale à M. Le Sieur, agent général de la maison Jules Saint.

Le 5 novembre 1895, nous avons le bonheur de recevoir Mgr Le Roy. Agréable surprise qui nous causa un seul ennui, c'est que le départ suivit de trop près l'arrivée! Plus tard, à son retour en France, le P. Davezac et le P. Roulet eurent encore le bonheur de le voir à bord du *Thibet* et de lui demander une bénédiction.

C'était la dernière!

6. — Nous ne pouvons terminer ce *Bulletin* sans un souvenir spécial au P. Dréano. Ce cher Père n'a passé que quelques mois au milieu de nous, mais c'était assez pour laisser à tous un souvenir excellent. Il aimait ses petits Noirs et il en était aimé, et aujourd'hui encore, souvent, ses anciens enfants parlent de lui, et jamais un seul n'a fait entendre une plainte contre ce cher Père. Il aimait la Mission de Bata et sur son lit de mort il priait et se sacrifiait pour elle. Son compatriote, le P. Le Hir, lui disait avant de partir pour le Muni :

« Vous prierez pour moi et pour ma Mission, n'est-ce pas, Père Dréano? »

« — Oui, disait-il, mais surtout pour Bata; oh! Bata! » Quelques jours après il répétait au P. Roulet : « Oh! que vous avez de la chance d'aller à Bata! » C'est de tout son cœur qu'il désirait retourner à sa chère Mission; mais le bon Dieu ne l'a pas voulu.

---

## COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE BUTIKA

(RIVIÈRE MUNI)

SEPTEMBRE 1894. — FÉVRIER 1896

1. Personnel. Souvenir aux défunts. — 2. Manque d'eau. Translation de la Mission. — 3. Les Bulus et les Mpawins. Mœurs barbares. Anthropophagie. — 4. OEuvre d'enfants. Fêtes. Visites des villages.

1. — La station du Sacré-Cœur de Butika, quoique de fondation assez récente, a déjà eu trois morts à déplorer. Tour à tour, les PP. Reinlen, Atzenhoffer et Jean-Marie Picarda quittaient le Muni pour aller refaire en Europe une santé délabrée. Hélas ! leurs espérances ont été déçues. Le mal était trop profond, et puis, Dieu les jugeait digne de la récompense. Nous sommes heureux de leur rendre ici un dernier hommage. Tous les Européens qui les ont connus, catholiques et protestants, admireraient leur zèle et leur dévouement. Ils ont été de bons et vaillants missionnaires ; ils ne reculaient ni devant les fatigues, ni devant les difficultés ; ils ont joyeusement usé leurs santés et leurs vies pour la gloire de Dieu et le salut des Mpawins. Aussi leur souvenir est-il demeuré vivant parmi nos enfants et parmi les populations qui nous entourent.

Ces départs et ces décès successifs ont nécessité des changements de personnel qui, sans trop nuire à la marche de l'œuvre, en ont pourtant ralenti le développement. Actuellement, sont présents à la Mission : les PP. Reeb et Le Hir (1). Au mois de mars 1894, le F. Sylvestre, si dévoué à notre œuvre, est rentré en France, après quinze ans de séjour au Gabon.

2. — Primitivement, la Mission était établie à Kogo, sur une charmante colline au confluent des rivières Temboni, Utongo et Kongwé. De là, on avait une vue magnifique sur l'estuaire. Les rives du Muni, toujours verdoyantes, sont occupées par de coquets villages, habités par une population assez dense. On voyait sans cesse de nombreuses pirogues sillonner le fleuve et l'îlot d'Elobi comme un bouquet de verdure émerger du sein de l'Océan.

Malgré ce beau panorama, il nous a fallu quitter Kogo. L'eau

(1) Depuis, le P. Le Hir, fatigué, a dû rentrer à Saint-Marie et a été remplacé par le P. Tanguy.

y était détestable et le terrain impropre à toute culture. Le plateau sur lequel était construite notre maison d'habitation était également trop étroit et ne permettait pas d'y établir convenablement les constructions nécessaires à une Mission. Enfin, nous étions entourés d'un marigot dont les émanations chargées de miasmes délétères étaient cause de plus d'une fièvre paludéenne. Dès sa première visite à la station, ces inconvénients frappèrent Mgr Le Roy; aussi résolut-il, après consultation, étude et réflexion, la translation de la Mission à Butika, où l'on possède une rivière courant sur un lit de roches et dont l'eau, quoique peu abondante pendant la saison sèche, est d'excellente qualité; nous y possédons aussi un terrain qui nous permettra de faire des cultures. Le transfert est aujourd'hui un fait accompli; les constructions de la nouvelle Mission sont toutes achevées. Seule, la chapelle attend encore ses persiennes d'Europe et les maçons pour y mettre un beau crépissage.

Désormais débarrassés du souci des constructions, nous pourrions nous livrer uniquement à notre ministère, auprès de nos enfants et auprès de la population indigène qui compose notre immense paroisse.

3. — Nous avons deux races différentes à évangéliser : les Bulus et les Mpawins. Ces races n'ont ni la même langue ni les mêmes coutumes.

Les Bulus sont d'un naturel doux et craintif. Chefs incontestés, autrefois, de toutes les rivières qui, sous le nom commun de Muni, se déversent dans l'Océan, industriels et hardis pêcheurs, ils sont actuellement refoulés vers la côte. La tribu est d'ailleurs peu nombreuse et tend à disparaître complètement.

L'abus de l'alcool et du tabac, et, il faut le dire aussi, la guerre sans merci que leur font les Mpawins, les auront anéantis dans peu de temps. Leur opiniâtre attachement au fétichisme, leur manie de se faire disparaître par le poison et bien d'autres motifs encore, en ont éloigné jusqu'ici les missionnaires. Pourtant ils nous reçoivent bien, et écoutent volontiers la parole de Dieu. Notre tâche est de sauver ce qui reste à sauver.

Le Mpawin du Mouny, — car ailleurs il est un peu plus civilisé, — est le contre-pied du Bulu. Au physique, il est admirablement construit. Sa carrure est celle d'un athlète, sa taille est



élevée et bien prise, ses épaules larges ; il porte la tête haute et fière, ses traits sont empreints d'une sauvage énergie. Quel malheur qu'un si beau tempérament, que ces forces inusables ne servent que le mal ! Car au moral le Mpawin paraît être le dernier des hommes. Il ne connaît que son intérêt, son plaisir, ses basses jouissances. Il trompera, s'il le faut, le meilleur de ses amis. A peine si l'hospitalité, sacrée chez tous les peuples, est respectée par lui. Dieu, l'âme immortelle, l'éternité, la récompense, le châtement, sont pour lui de vains mots qui le préoccupent peu, pourvu qu'il ait des richesses, des femmes, toutes les satisfactions de la bête.

Mais son péché mignon et chéri, c'est l'anthropophagie. Pas n'est besoin de pénétrer au cœur du continent mystérieux pour rencontrer cette horrible plaie. A deux pas de la côte et à proximité des établissements français et espagnols, elle est pratiquée journellement. La preuve en est, que chaque année de nombreux Mpawins sont ainsi immolés dans des fêtes. Les traitants noirs, Orongous, Gabonais, Akras, Sierra-Leonais, servent souvent à ces abominables repas. Cette année même, deux Noirs des principales maisons anglaises ont passé à la marmite. Il y a trois mois, un autre avait palabre avec le village où il était établi. On ne peut s'entendre. Sans cérémonie, les Mpawins lui lient mains et pieds, lui arrachent le cœur, coupent le cou, le rôtissent, le mangent. Depuis notre départ de Kogo, une exécution y a eu lieu. Un Bulu était accusé d'avoir empoisonné la fille du chef. La fille était baptisée. Le prétendu coupable est condamné à mort, livré aux Mpawins et ceux-ci en font un joyeux festin. Quelquefois même, ils ont goûté de l'Européen, et sans les nombreuses canonnières qui sillonnent le Muni, plus d'un aurait le sort de trois matelots espagnols qui, en plein jour, sur un vapeur armé en guerre, ont été enlevés devant leurs camarades éperdus, tués et mangés.

4. — Telle est la population confiée à notre zèle. Est-ce à dire que nous nous décourageons ? Nullement. Ces difficultés multiples, loin de nous arrêter, ne font qu'exciter notre zèle. Nous avons déjà recueilli quelques enfants. Jusqu'ici, nos efforts auprès d'eux n'ont point été vains. Malgré leur rude caractère, ils arrivent peu à peu à dompter leurs instincts sauvages ; ils font de leur mieux pour nous contenter. Et si ce mieux est encore

loin du bien, ils ont du moins le mérite d'avoir fait de sérieux efforts.

A différentes fêtes, plusieurs d'entre eux ont reçu le baptême. Chaque fois que Monseigneur venait, par sa présence, nous encourager, il a eu la consolation de donner le sacrement de confirmation à quelques nouveaux chrétiens. A la dernière fête de Noël, à la messe de minuit, huit de nos enfants avaient le bonheur de faire leur première communion. Quelle fête! Notre antique canon l'a annoncée au loin.

Les Européens catholiques, les marins français viennent fêter avec nous l'Enfant-Jésus. Que de souvenirs pour eux et pour nous! Et nos jeunes chrétiens qu'ils étaient radieux, et avec quelle impatience ils attendaient le moment où leur Dieu allait descendre dans leurs cœurs!

Notre ministère ne se borne pas à instruire et à élever des enfants. Nous devons aussi parcourir les villages, non pas seulement ceux qui sont autour de la Mission, mais tous ceux qui dépendent de notre district. Chaque mois, nous visitons une des cinq rivières que nous avons à desservir. Au moins deux fois par semestre, nous longeons la côte depuis Ukaka jusqu'à Medekelo, point terminus de notre district. Toutes les semaines, nous voyons les villages environnants et tous ceux de l'estuaire. Ces voyages, quoique pénibles et fatigants, nous procurent de bien douces consolations.

Ainsi l'on se fait connaître de ces braves gens. On cause avec eux, on s'enquiert de leurs affaires, on demande des nouvelles des malades et des bien portants. On trouve toujours moyen de placer quelques mots sur la religion. Une fois l'entretien engagé, tous viennent écouter, avec un étonnement mêlé d'admiration, ces choses si étranges pour eux et auxquelles ils n'avaient jamais songé. Alors, le vrai catéchisme commence.

Ce qui les attire surtout à la Mission, ce sont les quelques remèdes qu'on peut leur donner. C'est un moyen aussi, dans les villages, de découvrir les malades, et en les soignant on en profite pour leur administrer le grand remède qui les conduit au ciel. Les résultats de ce ministère sont assez consolants : l'année 1893-1894 nous avons eu 29 baptêmes; en 1894-1895, environ 45; cette année, nous pensons, malgré les constructions qui nous retiennent souvent à la maison, dépasser la cinquantaine.

D'ailleurs, nous préparons des catéchistes, et c'est quand nous les aurons établis que nous pourrons nous adonner pleinement à la conversion des âmes. Puisse Dieu bénir nos efforts !

## COMMUNAUTÉ DE SAINTE-CROIX DES ESHIRAS

JUIN 1895. — FÉVRIER 1897

1. — Voyage d'exploration. — 2. Fondation. Décision de Mgr Le Roy. — 3. Débuts. Règlement des palabres. Visite des malades. — 4. Travaux sur la langue eshira. Installations. Voyages apostoliques. — 5. Culture. Chasse. — 6. Fêtes. Erection d'un calvaire. Grotte de Notre-Dame de Lourdes. Espoir.

1. — La Mission de Sainte-Croix, la dernière née du Vicariat apostolique du Gabon, a été fondée il y a à peine une année, dans la contrée peut-être la plus belle du Vicariat.

Après avoir quitté Sainte-Anne du Fernan-Vaz et remonté le *Rembo-Nkomi*, on débouche, après trois jours de pirogue, au lac *Niembè* ; c'est là que finit la tribu *Nkomi*, et on entre en pays *akèlè*. Une autre rivière qui se jette dans le lac *Niembè*, le *Rembo-Oüangè* nous conduit jusqu'à la station de Saint-Michel d'Aguma. Plus on avance, plus le courant est rapide et dangereux ; aussi cette dernière partie du voyage est-elle la plus pénible et dure-t-elle parfois jusqu'à trois jours au moment des grandes eaux. Aguma est le point terminus de navigation pour nous, et c'est là que nous avons établi notre pied-à-terre avec un magasin en tôles pour remiser nos colis ; un petit oratoire dédié à saint Michel a été élevé là aux portes du pays *Eshira* pour que le glorieux vainqueur du roi du paganisme nous aide de ce côté.

Ce petit poste nous permet de séjourner de loin en loin au milieu des *Okèlès* du *Rembo-Oüangè* et de leur annoncer à eux aussi la bonne nouvelle de la Rédemption. Dire que ces paroissiens sont des fervents, ce serait exagérer, et il est plus vrai de déclarer que l'*Okèlè*, tel que nous l'avons vu jusqu'à ce jour, ne donne guère d'espérances : paresseux et buveur, c'est à peine s'il cultive quelques petits champs de bananes et de manioc ; son temps se passe à chasser, manger et digérer.

Il ne faut cependant pas désespérer, car nous ne sommes là que depuis peu, et nous n'avons pas tout vu. Juger serait donc téméraire ; mais le peuple *okèlè* ne donnant pas les signes d'un peuple mûr pour l'Évangile, Aguma ne sera pas notre centre de

Mission et suivant le précepte du Sauveur, nous avons passé plus loin.

En 1893, le P. Buléon, demanda et obtint de Mgr Le Roy, l'autorisation de faire une exploration au pays Eshira. Son voyage dura un mois, et, au retour, il fit à Sa Grandeur un rapport favorable à la fondation d'une Mission dans cette contrée. Il fut alors décidé que le cher Père irait en France pour recueillir des ressources et se fournir de tout ce qui peut être nécessaire pour une fondation. De son côté, après un voyage qu'il fit lui-même dans cette région, Monseigneur adressait à Son Eminence le Cardinal Préfet de la Propagande, une supplique en faveur de l'OEuvre nouvelle.

C'est ainsi que peu à peu les ressources vinrent, que les préparatifs se firent et, en mai 1893, tout était prêt pour le départ.

2. — Le 17 mai, le salut du départ fut donné à Sainte-Marie du Gabon. En cette circonstance, Mgr Le Roy prononça une éloquente allocution, qui nous traçait nos devoirs et nous faisait entrevoir les souffrances et les angoisses dont nos âmes seraient abreuvées, les privations que le pauvre corps aurait à supporter : « Et soyez heureux, ajoutait-il, soyez heureux d'avoir été choisis pour porter la lumière de la foi sur cette partie encore inconnue de la terre africaine...; soyez heureux d'aller planter la croix là où le démon a jusqu'ici régné...; soyez heureux, car vous aurez à souffrir beaucoup, et si la mort vous surprend au milieu de vos labeurs, soyez heureux, car vous êtes là par obéissance. C'est au nom de la Sainte Eglise, au nom du vénérable P. Libermann, au nom de la Congrégation que je vous envoie; allez et convertissez les âmes, remportez de saintes victoires au nom de Jésus-Christ. »

Le lendemain matin, le P. Buléon et le F. Isaure partirent à bord d'un petit vapeur anglais pour se rendre au Fernan-Vaz. Mgr Le Roy devait les rejoindre lui-même quelques semaines plus tard, avec le P. Steinmetz et le F. Hermès.

Ce fut le 3 juin que la première caravane quitta Sainte-Anne pour remonter le Rembo-Nkomi et rechercher un endroit favorable pour y établir un pied-à-terre. Un Anglais nous avait prêté sa pirogue et des gens recrutés çà et là formaient l'équipe.

A l'entrée du Rembo-Nkomi, environ quatre heures après le départ, écrivait, à cette époque, l'un des voyageurs, nous nous pré-

parions à faire notre petit dîner et l'appétit ne manquait pas. Le F. Isaire avait fait provision d'une bouteille de vin, et au moment du départ on nous avait offert un pain tout frais et un coq rôti! Pensez donc, quel régal! Aussi le cher Frère faisait-il ses apprêts avec une certaine satisfaction; il avait tout disposé sur une caisse, il m'offrit une assiette, puis s'en offrit une autre et, le *Benedicite* fini, nous allions nous mettre à l'œuvre... Après tout, nous pouvions bien nous payer ce petit extra! Pendant tant de mois nous allions être privés de tant de choses!... et puis, ce pain et cette bouteille de vin, était-ce un luxe si considérable?... Une forte secousse vint tout à coup interrompre ces réflexions, la pirogue qui venait de s'échouer sur un tronc d'arbre se couche sur le flanc, et voilà nos caisses à la dérive, les payeurs à l'eau et chacun se cramponne comme il peut. Il fallut une heure pour repêcher nos effets, mais le bon pain frais et cette bouteille de vin qui nous donnaient des scrupules, et le coq! le coq, lui aussi, avait suivi le reste!... Ce jour-là, il fallut dîner par cœur, et ce ne fut que vers huit heures du soir que nous arrivâmes chez un traitant nkomi qui nous régala d'un manioc et de quelques bananes; le nombre des plats autorisé par les Constitutions n'y était pas; mais il y a de ces cas-là dans la vie du missionnaire...

Après huit jours de navigation et de recherches, nous nous décidâmes à dresser notre tente à Aguma. C'est là que Mgr Le Roy, accompagné du P. Steinmetz, vint nous rejoindre le dimanche 23 juin. Dès le lendemain, Monseigneur et le P. Buléon parlaient pour le pays eshira. Sa Grandeur souffrait beaucoup d'un mal au pied, ce qui ne l'empêcha pas de faire ce long voyage où les racines, les lianes, les pierres, les herbes tranchantes, les épines, les troncs d'arbres et les torrents, se prêtaient un mutuel secours pour entraver notre marche.

Après plusieurs jours de courses et d'examen, on se décida pour la plaine NDOLO, qui n'est éloignée d'Aguma que d'une soixantaine de kilomètres. L'endroit est magnifique : une colline au pied de laquelle coule une source ferrugineuse qui ne tarit jamais; un panorama splendide aussi loin que la vue peut porter; çà et là, dans ces vastes plaines, des bosquets d'arbres verdoyants, des champs d'ananas poussant sans culture et avec une vigueur extraordinaire; beaucoup de gibier; un très grand nombre de villages aux alentours, et, dans ces villages, une population nombreuse qui nous accueille avec tant de sympathie! Puis, tout autour de ce tableau, des chaînes de montagnes

qui rappellent aux confrères Alsaciens leur beau pays s'étendant au pied des Vosges.

Nous resterons ici. Aussitôt dit, une croix fut taillée et plantée à l'endroit où s'élèvera la Mission. Nous nous mîmes à genoux pour dire une prière. Sainte-Croix des Eshiras était fondé. La sainte Eglise célébrait la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul. Ce même jour, S. Gr. Mgr Le Roy prit la décision suivante, qui rendait officielle la création de notre OEuvre.

#### Décision.

Le Vicaire apostolique du Gabon, évêque titulaire d'Alinda,

Considérant qu'il y a lieu d'assurer le plus tôt possible l'évangélisation de la partie méridionale de la Mission, que le personnel et les ressources actuellement à la disposition du Vicariat permettent de commencer une fondation nouvelle et que trois voyages d'exploration successifs ont permis de conclure que la population eshira paraît être en ce moment la mieux préparée à recevoir les missionnaires,

Le saint nom de Dieu invoqué et le conseil de la Mission consulté,  
Décide .

1° Une Mission est établie dans la plaine Ndolo, point central du pays eshira. Elle est placée sous le patronage et portera le nom de la *Sainte-Croix*.

2° Les ressources mises, dans ce but, à la disposition du Vicariat par S. Em. le Cardinal-Préfet de la Propagande sont seules et en entier affectées à cette fondation.

3° Ces ressources étant nécessairement limitées, et le Vicariat lui-même ne pouvant les continuer par la suite, du moins dans la même mesure, la Mission nouvelle devra se préoccuper activement et dès le principe de se créer des ressources locales, notamment par une plantation de caoutchouc et de café indigène.

4° Tout en prenant pour but final l'évangélisation du pays eshira, les missionnaires devront, suivant les intentions de S. Em. le cardinal Ledochowsky, s'occuper d'améliorer progressivement l'état social de la population, en particulier en ce qui concerne l'esclavage.

5° Le personnel comprendra : le P. J. Buléon, supérieur; le P. Steinmetz, le F. Isaure et le F. Hermès.

Fait à Mbuku (pays eshira), le 29 juin 1895, en la fête des saints apôtres Pierre et Paul.

† Alexandre LE ROY,  
*Vicaire apostolique.*

3. — Depuis ce jour, une année s'est écoulée et nous nous

plaisons à remercier le bon Dieu des grâces nombreuses qu'il a bien voulu répandre sur la Mission nouvelle et de la protection visible qu'il a accordée à ses missionnaires.

Comme le but de la Mission n'est pas de dépenser ses ressources et son temps à élever de nombreux enfants, nous n'en admettons qu'une dizaine dont nous comptons faire des catéchistes qui iront à leur tour apporter la bonne nouvelle dans leurs villages. C'est un essai de Mission, d'un genre nouveau, que Monseigneur et nous avons voulu tenter : nous verrons ce qu'il donnera.

Déjà l'influence chrétienne se répand dans la contrée, et les indigènes témoignent à la Mission une confiance très grande. Ils appellent le Père pour assister à leurs palabres et se soumettent à ses décisions; or, pour qui connaît l'Africain, ceci est déjà un grand résultat obtenu, car que de meurtres, que de crimes et d'injustices on peut ainsi empêcher! Peu à peu leurs idées sur la justice se redressent, leurs préjugés et leurs superstitions tombent, et on peut espérer établir, dans un avenir plus ou moins prochain, un état social conforme au Christianisme. Aussi le missionnaire ne doit-il jamais se décourager, car malgré les fatigues, les ennuis, les insultes, les ingratitude et les persécutions, son œuvre prend racine, et à mesure qu'il répand ses sueurs et ses larmes, l'arbre grandit, et tôt ou tard il étendra son ombre tutélaire sur le désert où ne germait jadis que le mal. Un jour viendra où le peuple eshira aimera Notre-Seigneur et rendra gloire au vrai Dieu. Les ouvriers de la première heure ne seront peut-être plus là, mais qu'importe!

Une autre consolation pour nous c'est la confiance avec laquelle ils nous appellent pour visiter leurs malades, et nous voyons souvent venir des gens de très loin pour demander des remèdes. Les maladies se définissent plus ou moins bien, et on est parfois embarrassé.

« Je viens pour le remède de mon père.

« — Quel mal a-t-il?

« — Tout son corps, sans exception.

« — Bien. Mais n'y a-t-il rien de spécial?

« — Non, si ce n'est que son ventre ne coule plus...

« — Compris. Il faut un purgatif. »

Quelques jours après, le jeune homme est de retour, parfois le père lui-même, et nous offre un cadeau en disant : « Merci ! ton remède était bon ; ça coule maintenant. »

Nous avons eu déjà le bonheur d'assister bien des malades en danger de mort, et tous ont eu la grâce du baptême,

Une vieille femme disait un jour au Père : « Va, tes remèdes peuvent être bons pour les vivants, mais, moi, je me sens déjà envahie par la mort, aussi donne-moi seulement le moyen d'entrer de l'autre côté par la bonne porte, car je veux voir Maria. »

4. — Le pays confié à notre zèle est immense et notre ministère consiste à aller de village en village, d'y séjourner huit à dix jours, pendant lesquels on instruit tous ceux qui veulent, et ceux qui n'y tiennent pas entendent quand même quelque chose, puis on va plus loin.

Dès le début, nous avons eu à vaincre une difficulté très grande. La langue eshira ne ressemblait en rien à tout ce que nous connaissions jusqu'à ce jour. Il a donc fallu travailler. Pendant que nos cases se construisaient, on cherchait des principes de grammaire, on luttait avec les verbes irréguliers, et on construisait des phrases plus ou moins élégantes, mais l'œuvre avançait.

Aujourd'hui, nous possédons un catéchisme eshira, des cantiques, un formulaire de prières, le chemin de la Croix et un petit vocabulaire français-eshira pour aider ceux qui viendront partager nos travaux.

D'autre part, la Mission comprend deux grandes cases de 24 mètres chacune, avec vérandas tout autour, et une chapelle dont la propreté est l'unique richesse. Nous y avons pourtant un petit harmonium qui, les jours de fête, sous les doigts habiles du P. Steinmetz, donne un air joyeux à nos cérémonies. Ce cher confrère a passé une grande partie de l'année en voyages par terre et par eau. A diverses reprises, il a séjourné à Saint-Michel d'Aguma, au milieu des Akèlès, et nous espérons qu'un jour, là aussi, notre ministère portera ses fruits.

De loin en loin, nous descendons même jusqu'au Fernan-Vaz, et à Sainte-Anne tous les confrères nous font toujours un accueil si fraternel que bientôt les fatigues du voyage et les privations qu'on vient d'endurer sont oubliées. Nous nous



plaisons à appeler Sainte-Anne et Sainte-Croix les Missions-sœurs, et déjà bien des liens les rattachent l'une à l'autre; l'avenir ne fera que resserrer cette union.

5. — Suivant les intentions de Monseigneur, nous nous sommes appliqués, dès le principe, à essayer de nous créer des ressources locales, et le bon F. Hermès se consacre à ce travail avec toute l'activité et le dévouement que lui connaissent tous ceux qui ont vécu avec lui. Il est chargé des plantations de caoutchouc, café, arbres fruitiers, et du jardin potager. Nous espérons que ses efforts seront couronnés de succès.

Dans ses moments de loisir il fait une tournée de chasse pour approvisionner notre cuisine, et il revient rarement sans nous apporter quelque singe dont nous faisons notre régal. D'autres fois, ce sont des antilopes, et alors il y a fête pour tout le monde. Un jour le F. Isaure tua une antilope-cheval qui nous fournit de la viande pour trois semaines.

Nous sommes secondés pour les travaux de menuiserie par deux Frères indigènes originaires du Gabon, le F. Jean-Marie et le F. Barthélemy. Nous sommes heureux du concours de ces chers enfants et leur exemple est une grande leçon pour les indigènes qui nous entourent.

6. — Un mot de nos fêtes. Le 14 septembre est notre fête patronale, et, dès la première année, nous avons tenu à élever un calvaire monumental à la place de la petite croix du premier jour. Tous les Eshiras des environs s'étaient donné rendez-vous ce jour-là à la Mission, on ne sait pourquoi; personne ne les avait convoqués, mais ils étaient venus, disaient-ils, parce qu'une idée leur disait de venir, et toutes les vieilles barbes du pays y étaient. Quand le F. Hermès eut achevé ses derniers préparatifs, tout le monde se mit à la besogne, et l'on peut dire que c'est le peuple eshira qui a élevé cette croix qui se voit de toute la contrée. Elle mesure 11 mètres d'élévation et est située sur une petite élévation à 200 mètres de nos cases d'habitation. Ce fut une fête inoubliable et les vieux aiment à rappeler encore le jour où ils ont mis debout le signe de Dieu.

Un petit sentier conduit de cette croix jusqu'à la grotte de Notre-Dame de Lourdes; il pénètre sous bois et serpente en zigzags gracieux le long des flancs de la colline. Au fond du ravin notre fontaine coule de la roche et, au dessus, le F. Hermès

a construit une grotte au moyen d'énormes blocs de pierre. Le 23 mars, une jolie statue de Notre-Dame prenait possession de la place, et de bien loin il vient des Eshiras tout exprès pour voir MARIA dans sa maison de pierres. Ces braves gens sont émerveillés de tout ce qu'ils voient ici et ils s'en retournent en disant : « Voilà donc que nos yeux ont vu des choses que nos pères auraient désiré voir et qu'ils n'ont pas vues ! » Ce Dieu dont on parle doit être bien grand, puisque déjà ses envoyés nous semblent tels !

Et voilà ce que nous avons fait depuis un an. Que réserve l'avenir à cette petite Mission naissante ? C'est le secret de Dieu. Mais nous avons bon espoir.

## NÉCROLOGIE

**Décès.** — Nous avons, cette fois, la douleur d'annoncer la mort de six de nos confrères :

Du P. Antonio Marques, profès des vœux de cinq ans, à Kihita (Cunène), le 11 décembre 1896, à l'âge de 31 ans, après 15 années de vie de communauté et 8 ans 3 mois de profession, par suite de fièvre cérébrale ;

Du F. Marcellin Dusch, profès des mêmes vœux, à Bordeaux, où il se trouvait en passage venant de l'Oubanghi, le 30 janvier, à l'âge de 22 ans, après 6 années de vie de communauté et 3 ans 4 mois de profession, par suite de fièvre et d'anémie ;

Du P. Joseph Laurent, profès des mêmes vœux, le 7 février, à Chevilly, à l'âge de 50 ans, après 24 années de vie de communauté et 18 ans 5 mois de profession, par suite de dysenterie ;

Du F. Benoît Grollemund, profès des vœux de trois ans, le 11 février, à Chevilly, à l'âge de 25 ans, après 9 années de vie

(1) D'après des renseignements plus précis que nous avons reçus depuis le dernier *Bulletin*, le P. de Mouzon est décédé le 29 novembre et non le 30 ; le P. Ritzenthaler est mort, non le 12 décembre, mais le 11 ; et le P. Riegert, qu'on avait annoncé d'abord être décédé dans la nuit du 5 au 6 janvier, a succombé le 5, à onze heures du soir. On fera bien de rectifier en conséquence les inscriptions au Nécrologe.

A cette occasion, nous croyons utile de signaler une autre rectification à faire au sujet du jour du décès du vénéré P. Laval. Il est mort, non le 8 septembre, comme on l'a imprimé par erreur au Nécrologe, mais le 9.

de communauté et 2 ans 10 mois de profession, par suite de phtisie;

Du F. Marie-Ignace O'Dhéa, profès des vœux perpétuels, le 11 février, à Rockwell, à l'âge de 56 ans, après 28 années de vie de communauté et 23 ans 6 mois de profession, par suite d'épuisement.

Et enfin du P. Joseph Mallet, profès des vœux perpétuels, le 28 février, à Chevilly, à l'âge de 58 ans, après 24 années de vie de communauté et 23 ans 6 mois de profession, par suite d'un anthrax.

---

### LE P. ERTZSCHEID

DÉDÉDÉ A ONITSHA, LE 17 JUILLET 1896

*Notice faite par le P. Cadio.*

Le P. Joseph Ertzscheid était né le 11 juillet 1866, à Morschwiller (Alsace), de parents foncièrement chrétiens. Il allait atteindre sa seizième année, lorsque, à la suite d'un sermon prêché par le P. Joseph Lutz, alors de passage en Alsace, il sentit naître en lui le désir de devenir un jour missionnaire. Il manifesta ce désir au cher Père, qui obtint une admission parmi les clercs de Saint-Joseph de Beauvais (janvier 1882); l'année suivante, il passait au petit scolasticat de Mesnières où, après une année de postulat, il était admis à l'oblation.

Dans sa demande d'admission, il témoignait de son ardent amour pour les missions lointaines et de sa ferme résolution d'accepter avec courage les épreuves qu'il plairait à la divine Providence de lui envoyer.

Enfin, le 15 août 1893, il eut la joie de faire sa profession religieuse. La sainte obéissance l'envoyait quelque temps après à la mission du bas Niger. Il allait retrouver là celui qui fut l'instrument choisi par Dieu pour lui faire connaître la Congrégation et ses œuvres.

C'est en novembre 1893 qu'il arrivait à Onitsha, en compagnie du P. Pawlas, qui rentrait en sa Mission, et du P. Xavier Lichtenberger. Tout alla d'abord très bien pour sa santé. Malheureusement, cela ne devait pas durer, à tel point que, moins d'une année après son arrivée en mission, ses supérieurs se demandaient s'il ne vaudrait pas mieux le rapatrier que de le

voir ainsi exposé à être enlevé subitement par une de ces maladies dont il était si coutumier. En ayant été pressenti, il manifesta son désir de rester quand même, dans l'espoir d'une amélioration de sa santé.

Dès son arrivée, il se mit aussitôt en contact avec les indigènes et les chefs du pays, pour apprendre leur langue et leur parler du bon Dieu. Son zèle ne resta pas sans récompense, car, dès l'une de ses premières tournées, il fut assez heureux pour pouvoir administrer le saint baptême à un enfant *in extremis*, usant pour cela d'une industrie bien innocente en pareil cas. Grande fut sa joie à son retour à la Mission.

Plus tard, apprenant que deux enfants avaient été jetés et abandonnés dans la brousse, il part, accompagné d'un chrétien fidèle, à la recherche de ces infortunés; il fait nuit et la distance à parcourir est grande; mais les renseignements sont exacts : les deux petites victimes gisent là, sous un peu d'herbe sèche; l'une paraît déjà morte ou sur le point de mourir; pour celle-ci, le baptême sous condition; quant à l'autre, le Père l'enveloppe d'un linge et arrive au beau milieu de la nuit à la Mission, heureux de ses fatigues.

Ce cher confrère avait à cœur de voir s'étendre de plus en plus le règne de Notre-Seigneur chez les tribus environnantes, et pour cela, il n'hésitait pas non plus à entreprendre de longs et pénibles voyages, pour courir après la brebis qui ne connaissait pas encore le bercail ni le pasteur. Mais ce bon Père comptait trop sur ses forces, déjà minées par la maladie; peut-être aussi avait-il le tort de se laisser trop absorber par ses occupations pendant le jour, jusqu'à se voir contraint de prendre ordinairement sur son sommeil pour pouvoir dire son bréviaire. Ses forces le trahirent enfin. Voici comment son supérieur, le R. P. Kuntzmann, dans une lettre au T. R. Père, fait le récit de ses derniers moments :

Une bien cruelle épreuve vient de nous frapper. Le bon Dieu a appelé à Lui le cher P. Joseph. Il a rendu sa belle âme à son Créateur le 17 juillet, à midi vingt, dans notre Mission d'Onitsha. Quelle douleur pour la Mission !

Il y a à peu près quatre mois, je fus envoyé par le P. Bubendorf à Agouléri. Je devais y soigner ce bon P. Joseph, retenu au lit par une très forte fièvre bilieuse hématurique, et amener ce cher

confrère à Onitsha, dès qu'il serait assez fort pour supporter le voyage en pirogue. Le traitement à l'extrait d'opium et à l'ergotine fit rapidement disparaître l'hématurie, et le bon Père, descendu à Onitsha, était sur pieds après une dizaine de jours. Il prit quelques semaines de repos et recommença ensuite ses travaux apostoliques avec une joie, un courage et une ardeur extraordinaires. Mais, le 7 juillet, il fut pris d'un nouvel accès de fièvre bilieuse hématurique. L'hématurie disparut, et je pus ramener le Père à Onitsha. Là, les vomissements, qui, jusqu'à ce moment, étaient absolument continus, commencèrent à diminuer pour cesser bientôt complètement. Mais le bon Père avait de temps en temps une petite fièvre, et son état de faiblesse était extrême. Le 16 au soir, une fièvre de 40° 1/2 le saisit subitement dans la nuit. Voyant son état d'extrême faiblesse, je lui offris les derniers sacrements. « C'est juste ce que je voulais demander », me répondit-il. Il fit sa confession générale et reçut l'extrême-onction avec une grande ferveur. Le P. Vogler lui administra alors le saint Viatique, après la réception duquel je reçus ses vœux perpétuels. Nous restions tous à côté de lui pour lui suggérer des oraisons jaculatoires et des actes de vertu. Le cher malade les répétait avec une grande piété. Quand il ne put plus les prononcer de bouche, il montrait par un petit mouvement de tête qu'il les approuvait et s'y unissait. Avant la réception de l'indulgence plénière, *in articulo mortis*, il fit des actes très fervents d'amour de Dieu et de contrition, et accepta avec résignation, je dirais même avec une sainte joie, la mort; je dis la mort, car il avait compris, déjà avant ce moment, qu'il n'y avait plus d'espoir. Après avoir fait le sacrifice de sa vie pour la Congrégation et ses œuvres, pour les pauvres Noirs, et particulièrement pour ceux de sa chère Mission d'Agouléri, il rendit sa belle âme à son Créateur, après une agonie en apparence pénible. Il venait d'accomplir sa trentième année. (Lettre du 18 juillet 1896.)

### LE F. RAPHAEL DENTLER

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 3 DÉCEMBRE 1896.

(Notice faite par le P. Hubert.)

L'un de nos meilleurs frères nous a quittés pour aller au ciel, sur le midi du jeudi 3 décembre 1896. Il fut l'un des premiers fruits recueillis sur la terre d'Allemagne et figure, sous le nom de Jean-Baptiste Dentler, en tête des cinq sujets, postulants frères, que proposait l'excellent curé de Beuren, M. l'abbé Iaeglé, dans sa lettre du 16 mars 1857.

Né et baptisé à l'église de Waltenshofen (Wurtemberg), le 4fé-

vrier 1828, il avait passé son enfance et sa jeunesse auprès de ses parents, cultivateurs peu aisés, mais foncièrement catholiques. Il était l'un des derniers de quinze enfants, tous ont été enlevés à peine arrivés à leur adolescence, à l'exception d'un de ses frères encore en vie. Devenu orphelin peu après sa première communion, le jeune Jean-Baptiste Dentler fut placé pour gagner sa vie. Pour le préserver des dangers du monde, M. Jaeglé le fit entrer de bonne heure dans la confrérie de Saint-Louis de Gonzague, auquel il a toujours eu une grande dévotion et dans le tiers ordre de Saint-François. Il en suivait scrupuleusement la règle depuis deux ans, quand son directeur nous le proposa pour la vie religieuse.

On lui fit le meilleur et le plus prompt accueil et, dès le 23 mars 1857, il entra au noviciat de nos Frères, qui se trouvait alors provisoirement à Saint-Ilan. Son ignorance de la langue française, sa timidité et un ensemble de circonstances rendirent difficiles ses débuts et firent hésiter ses supérieurs, quand il fallut lui donner l'habit. Dans le doute, on voulut faire un nouvel essai en maison et, le 1<sup>er</sup> novembre 1858, il fut adjoint aux FF. Pierre et Alexandre qu'on envoyait à Rome pour le service du séminaire de *Santa-Chiara*. Là, sous la direction du R. P. Freyd, de sainte mémoire, tout va pour lui à souhait, et il écrit à la Maison-Mère : « Depuis que je suis à Rome, je sens tous les jours augmenter en moi le désir de recevoir le saint habit, pour devenir un vrai membre de la Congrégation. »

Ses désirs furent exaucés; il acheva à Rome son noviciat; et le 14 octobre 1860, le supérieur du Séminaire français recevait sa profession et ses premiers vœux, au nom du T. R. P. Schwindenhammer.

Peu de temps après, le F. Raphaël revint à Paris, où le R. P. Freyd était directeur du séminaire, et ce Père qui avait dirigé ses premiers pas dans la vie religieuse, l'aida encore à s'y établir à jamais, en le préparant à ses vœux perpétuels émis le 8 septembre 1863.

Il était tout naturel qu'on pensât à lui pour la fondation qui venait d'être faite en Allemagne, à Kayserswerth; il y fut envoyé en décembre 1863. Au mois d'août de l'année suivante, il écrivait au Très Rév. Père :

« Il y a déjà longtemps que je suis parti de Paris et bientôt une année depuis que j'ai fait mes vœux perpétuels. Je ne doute pas que le bon Dieu ne m'ait appelé dans le saint état dans lequel je suis depuis sept ans. Je ne désire rien de plus que de persévérer et de mourir dans cette Congrégation dans laquelle Dieu m'a conservé et protégé jusqu'à présent. J'espère que Dieu aidant, je remplirai toujours tous mes devoirs et ferai ainsi du bien à mon âme et à mon

prochain. Nous avons ici un joli petit couvent; je suis principalement occupé au jardin. Nous avons maintenant une nouvelle maison en Allemagne, à Marienstadt. »

Son Supérieur (qui, hélas! a été moins fidèle à sa vocation) faisait son éloge et voulait le conserver auprès de lui, mais on crut plus utile de l'envoyer à la nouvelle maison de Marienstadt, où se trouvait le noviciat des Frères. Il y fut resté jusqu'à la guerre; si l'n'eût pas été destiné à se dévouer à notre Maison-Mère où on avait su l'apprécier. Il y revint en septembre 1867 reprendre les fonctions de chambriste qu'il y avait déjà exercées à son premier passage; et c'est ce qu'il a fait jusqu'à sa mort, si l'on excepte les mois qu'il dut passer en Bretagne pendant la guerre franco-prussienne et le temps qui a précédé sa fin où il resta en retraite dans notre communauté du Saint-Cœur de Marie.

Ce qui restera à jamais pour l'édification commune, c'est la vie de de simplicité, d'humilité, de piété, de travail, de charité, de patience et de paix dont le F. Raphaël a constamment donné l'exemple.

Ce n'est pas lui qui aurait pris feu pour des questions de pays ou de famille et mis en cause jusqu'à sa persévérance : il ne se connaissait que deux titres : celui de chrétien et celui d'enfant du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Aussi, quand de 1877 à 1881, on fit des démarches pour sa naturalisation comme citoyen français, il s'y prêta de la meilleure grâce du monde, sans s'en préoccuper en aucune façon.

Tous ceux qui l'ont connu et approché peuvent rendre le témoignage qu'il ne perdit jamais le calme un instant, qu'il ne montra jamais d'humeur, et qu'il ne cessa, pendant près de trente ans, de remplir, à la satisfaction générale, un emploi aussi minutieux qu'assujettissant; jamais non plus le F. Raphaël n'eut de difficultés avec les aides qu'on lui adjoignit, jamais il ne se permit ni de critiquer ni de juger ses confrères ou ses supérieurs. Il demeura humble, modeste et calme jusqu'à la fin.

Voici ce qu'écrivit à son sujet le F. Joseph, qui l'a connu de longues années à la Maison-Mère :

« Le F. Raphaël était un bon et saint religieux, très attaché à sa vocation et tout dévoué aux intérêts de la Congrégation. Il tenait par-dessus tout à la Règle; il savait si bien combiner ses occupations qu'il lui arrivait rarement de manquer un exercice, ou seulement de venir en retard. Sa charité était admirable, il aimait à rendre service et ne reculait devant aucun sacrifice pour faire plaisir à ses confrères : aussi était-il aimé et estimé de tous. Il cherchait toujours à s'effacer et à tenir le dernier rang.

Pour les Pères, il avait un respect et une estime tout particuliers;

selon leur témoignage, en toutes occasions il se faisait un bonheur de leur être agréable par les services les plus bas et les plus humilians. Il avait aussi beaucoup à cœur que les prêtres étrangers, logeant dans la maison, fussent bien soignés; il était pour eux aux petits soins du matin au soir et veillait à ce que rien ne leur manquât. Aussi était-il particulièrement apprécié par tous ceux qui passaient dans la communauté. Mgr Fava, notamment, l'affectionnait d'une manière toute spéciale; il aimait à converser et à plaisanter avec lui, en employant, pour se mettre à sa portée, le mauvais français du bon frère : *Frère Raphaël, vous faire bon feu à moi, vous venir éveiller moi demain matin et apporter souliers à moi...*

« Le F. Raphaël était un modèle de vertus : il était d'une obéissance parfaite, d'un esprit de pauvreté sans exemple, d'une grande piété. Combien de fois n'avons-nous pas fait ensemble le pèlerinage à Notre-Dame des Victoires et au Sacré-Cœur, à Montmartre ! Tant que sa santé le lui permit, il ne manqua pas un jour de se lever à quatre heures, de faire le chemin de croix avant la prière du matin; la première chose, en entrant à la chapelle après avoir salué le Saint-Sacrement, était de s'agenouiller devant l'autel de Saint-Joseph et de lui adresser une courte prière pour se mettre sous la protection du Patron des Frères; la principale grâce qu'il demandait au bon saint, comme il me l'a dit plusieurs fois, c'était la grâce d'une sainte mort. Aussi sa supplique a-t-elle été exaucée! »

L'avant-veille de sa mort, ajoute le P. Hubert, il me manifestait timidement le désir qu'il avait de recevoir l'extrême-onction parce que, quoique debout, il pressentait sa fin prochaine. J'en prévins le R. P. Grizard, qui répondit d'abord que l'on verrait le vendredi, après avoir pris l'avis du docteur. Mais après avoir visité le malade, il fut frappé des intermittences de son pouls et jugea prudent de lui donner les derniers sacrements. Le lendemain jeudi, je lui portai la sainte communion, comme je le faisais chaque jour. Rien n'annonçait un dénouement prochain; et cependant le même jour, pendant que nous dinions, le cher frère partait pour le ciel sans la moindre agonie.

C'est le vendredi 4 décembre qu'ont eu lieu ses obsèques. La solennité extérieure en a été contrariée par un temps fort mauvais. Le P. Barillec chanta la grand'messe et plusieurs Pères et Frères de la maison de Paris vinrent pour les funérailles. Mgr Le Roy n'avait pas hésité à venir lui même donner une preuve de sa paternelle affection pour le cher défunt et pour tous les Frères.

---



## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours.** — Sont arrivés des Missions :

Le 28 janvier, à Bordeaux, le P. Paulus, du Bas-Congo, et le P. Gourdy, de l'Oubanghi. Avec le P. Gourdy était rentré le F. Marcellin, mais comme on l'a vu à la Nécrologie, il a succombé deux jours après son arrivée à Bordeaux.

Vers le 10 février, sont arrivés à Lisbonne, le P. Colomb-Gris et le F. Crépinien, de la Mission du Cunène.

**Départs.** — Se sont embarqués :

Pour *Nossi-Bé*, le 10 février, à Marseille, le F. Mamert, revenu il y a quelques mois du Congo français et envoyé à Nossi-Bé comme instituteur adjoint, en remplacement du F. Marie-Stanislas, destiné à d'autres fonctions ;

Pour *Haïti*, à Bordeaux, le 19 février, le P. Le Belley, de la communauté de Bordeaux, le P. Radiguet, de la communauté de Saint-Ilan, et le P. Borbes, nouveau profès, envoyés tous les trois pour remplacer les Pères enlevés par la fièvre jaune ;

Pour *Maurice*, le 25, à Marseille, le P. Mengelle, revenu de cette Mission au mois d'août de l'an dernier.

Nous mentionnons, à cette occasion, un départ pour les Missions, omis en son temps : celui du P. Ferdinand Lux, parti pour le *Zanguebar* le 10 octobre 1896.

**Mutations.** — Le F. Alory, revenu du Sénégal au mois d'octobre, a été provisoirement placé à Langonnet, en janvier dernier.

Le P. Stoll, précédemment supérieur de la communauté de Campo Maior, a été nommé procureur de la province du Portugal. Il remplit aussi provisoirement, à Lisbonne, les fonctions de procureur des Missions d'Angola, en remplacement du P. Rooney, depuis le départ de celui-ci pour le Congo.

Le F. Séverin, qui se trouvait dans la Mission du Gabon, a été attaché à celle de l'Oubanghi ; Mgr Augouard l'a pris avec lui à son passage à Libreville.

— En vertu d'une dispense spéciale du Saint-Siège, en date du 16 février, le P. Travers est autorisé, à titre exceptionnel, à résider provisoirement en dehors de nos communautés, en qualité de précepteur.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**R. P. Eigenman.** — Après avoir terminé sa visite au Brésil, ce Père a quitté Para le 24 janvier pour se rendre aux États-Unis. Il est arrivé le 15 février à Philadelphie, après une heureuse traversée.

**Zanzibar.** — Le 6 janvier, fête de l'Épiphanie, a eu lieu la cérémonie de la pose de la première pierre de la cathédrale de Zanzibar, dont les murs sont à fleur de terre. La bénédiction a été faite par le P. Baur, et le P. Schmitt a prononcé l'allocution de circonstance. Tous les gouvernements étrangers y étaient représentés par leurs consuls ou leurs agents consulaires. On y voyait aussi des officiers de navires de guerre en rade, une partie de la société européenne, des Arabes, des Indiens et nombre de Noirs, sans parler des enfants de la Mission. L'érection d'une grande et belle église à Zanzibar sera un vrai triomphe pour le catholicisme.

**Dictionnaire français-flote.** — Le P. Dérouet, de la Mission du Congo-Français, vient de publier à Loango un ouvrage de la plus grande utilité pour les missionnaires et les Européens habitant cette région : C'est un *Dictionnaire français-flote*, formant un petit volume d'environ 400 pages et imprimé à la Mission de Loango.

---

## AVIS

### Demandes et informations relatives aux vœux.

Le T. R. Père renouvelle les avis déjà donnés au *Bulletin* du mois de novembre relativement au renouvellement des vœux. (N° 118, p. 342.)

Les membres qui ont à demander les vœux perpétuels ou de cinq ans, ne doivent pas envoyer directement leurs lettres de demande à la Maison-Mère, mais les remettre à leur supérieur.

Les supérieurs, à leur tour, doivent joindre à ces demandes les informations requises, avec l'avis des Pères et Frères, appelés par les Constitutions à donner à ce sujet leurs suffrages, et avec leurs propres observations, puis transmettre le tout ensemble à la Maison-Mère.

**Circulaire.** — Avec ce numéro du *Bulletin*, on envoie la nouvelle circulaire (n° 3) du T. R. Père Général sur les *Questions d'administration financière*. Ne pas manquer d'en accuser réception.

**Bulletins.** — Prière à nos confrères du *Zanguébar* de nous envoyer au plus tôt leurs Bulletins.

Maison-Mère, le 1<sup>er</sup> mars 1897.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



**Ferveur. — Charité. — Sacrifice.**

---

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Adresse télégraphique. — Brefs de Mgr Allgeyer, évêque de Ticélie, vicaire apostolique du Zanguebar. — Lettre de la Propagande à Mgr de Courmont. — Jugement du tribunal civil de la Seine : le religieux sorti n'a pas droit à une indemnité. — Mission des Amazones. — Admissions aux vœux, à l'oblation et aux saints ordres. — **Vicariat des Deux-Guinées (suite).** Lastoursville. — **Vicariat du Congo-Français.** Loango. — Mayumba. — **Nécrologie.** *Notices* : PP. Aymonin, Ritzenthaler, F. Gillés. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis* : récitation de l'*Angelus* et du *Regina cæli*. — Bulletins redemandés. — État du personnel.

---

## MAISON-MÈRE

---

### ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE DE LA MAISON-MÈRE

La fréquence des télégrammes que l'on peut avoir à adresser à la Maison-Mère, des divers pays où la Congrégation se trouve répandue, a porté à adopter une adresse télégraphique pour réduire, autant que possible, les frais des dépêches.

Voici l'adresse qui a été convenue avec la poste :

**Spiritus — Paris**

On ne doit cependant envoyer de dépêches télégraphiques, même des maisons de France, que pour des raisons de véritable nécessité; et on fera attention, surtout de l'étranger, à se borner aux mots indispensables, tout en rendant la dépêche bien intelligible.

---

## BREFFS DE MGR ALLGEYER.

ÉVÊQUE DE TICÉLIE ET VICAIRE APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR

Au dernier *Bulletin*, nous avons annoncé la nomination de Mgr Allgeyer comme successeur de Mgr de Courmont au Zanguebar. Voici les brevés qui lui confèrent la dignité épiscopale, avec la charge de vicaire apostolique. Nous y ajoutons la lettre adressée par le Cardinal préfet de la Propagande à Mgr de Courmont, en réponse à l'envoi de sa démission. Pour Mgr Adam, nous donnerons ses brevés au prochain *Bulletin*, on en poursuit en ce moment l'enregistrement au Conseil d'État.

**Bref nommant Mgr Allgeyer évêque titulaire de Ticélie.**

LEO PP. XIII.

Dilecte Fili, salutem et apostolicam benedictionem. Apostolatus officium meritis licet imparibus Nobis ab alto commissum, quo Ecclesiarum omnium regimini divina providentia præsidemus utiliter exsequi adiuvante Domino satagentes, solliciti corde reddimur et solertes, ut cum de earumdem Ecclesiarum regiminibus agitur committendis tales eis in Pastores præficere studeamus, qui populum suæ curæ creditum sciant non solum doctrina verbi sed etiam exemplo boni operis informare commissasque sibi Ecclesias in statu pacifico et tranquillo velint et valeant auctore Domino salubriter regere et gubernare. Dudum siquidem provisionem Ecclesiarum omnium nunc vacantium et in posterum vacaturarum ordinationi et dispositioni Nostræ reservavimus, decernentes ex tum irritum et inane si secus super his a quoquam quavis Auctoritate scienter vel ignoranter contigerit attentari. Jamvero Episcopali sede Titulari Ticélien. sub Archiepiscopo Cyrenæo certo modo vacante Pastoris solatio destituta, Nos ad ipsius provisionem, in qua nemo præter Nos se potest poteritve immiscere, reservatione ac decreto supra dictis obsistentibus, paterno studio intendentes, post deliberationem, quam hac super re, cum Venerabilibus Fratribus Nostris Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalibus negotiis Propagandæ Fidei præpositis habuimus diligentem, demum ad te, dilecte fili, e legitimis nuptiis progenitum atque in ætate etiam legitima constitutum eximiis animi dotibus ingenique pro salute animarum laboribus commendatum oculos mentis Nostræ convertimus. Peculiari te igitur benevolentia complectentes et a quibusvis excommunicationis et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis quovis modo vel

quavis de causa latis, si quas forte incurreris, huius tantum rei gratia absolventes et absolutum fore censentes, Ticelien. eandem Cathedralē sedem Titularem de persona tua Nobis et supra dictis Cardinalibus ob tuorum præstantiam meritorum accepta, de Fratrum eorundem consilio, Auctoritate Nostra providemus teque illi in Episcopum præficimus et Pastorem curam, regimen et administrationem eiusdem Ecclesiæ tibi in spiritualibus et temporalibus plenarie committendo; in Illo qui dat gratiam et largitur dona confisi, te omnia ad maiorem Dei gloriam sempiternamque animarum salutem esse expleturum. Tibi vero concedimus ut donec Ecclesia prædicta inter mere titulares adnumeretur ad eam accedere et apud eam residere minime tenearis. Ceterum facultatem tibi eadem Auctoritate tribuimus ut a quocumque quem malueris, Catholico Antistite gratiam et communionem Apostolicæ sedis habente accitis atque in hoc illi adsistentibus duobus Episcopis, et si reperiri commode nequeant, duobus eorum loco Presbyteris in Ecclesiastica dignitate constitutis simili gratia et communionē fruentibus, Consecrationis munus recipere licite possis ac valeas eidemque Antistiti ut, acceptis a te prius Catholicæ fidei professione iuxta articulos ab hac S. sede propositos, et Nostro et Romanæ Ecclesiæ nomine fidelitatis debitæ solito iuramento, prædictum tibi munus eadem Auctoritate nostra impertire licite similiter queat. Verumtamen præcipimus, ut nisi acceptis a te prius iuramento ac professione Fidei huiusmodi Consecrationis munus dictus Antistes tibi impertire, tuque illud accipere præsumperitis, tam idem Antistes, quam tu a Pontificalis officii exercitio et a regimine atque administratione Ecclesiarum vestrarum suspensi sitis eo ipso. Non obstantibus Constitutionibus et sanctionibus Apostolicis ceterisque omnibus etiam speciali et individua mentione ac derogatione dignis in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ apud S. Petrum sub Annulo Piscatoris die XVII Februarii MDCCCXCVII. Pontificatus nostri anno decimo nono.

ALOIS. CARD. MACCHI.

*Dilecto Filio Æmilio Augusto Allgeyer,  
Presbytero Congregationis a Sancto Spiritu et Imm. Cordis Mariæ.*

**Bref nommant Mgr Allgeyer vicaire apost. du Zanguebar.**

LEO PP. XIII.

Dilecte Fili, salutem et Apostolicam benedictionem. Cum ex Apostolico munere, quo fungimur Ecclesiarum omnium cura Nobis

demandata sit felici illarum statui ac prospero regimini pro re ac tempore consulimus. Postmodum vero Vicariatus Apostolicus Zanguebaren. Septen. per renuntiationem sponte oblatam et a Nobis acceptam Venerabilis Fratris Rodulphi de Courmont Episcopi titularis Bodonensis vacare contigerit. Nos de consilio Venerabilium Fratrum Nostrorum Sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium negotiis Propagandæ Fidei præpositorum ad illius provisionem animum intendentes tibi, dilecte Fili, de cuius eximiis animi dotibus singularique animarum iuvandarum studio, aliisque ecclesiasticis virtutibus luculenta extant testimonia, officium huiusmodi demandandum censuimus. Te igitur, quem per similes litteras Nostras hoc ipso die datas titularis Ecclesiæ Ticelien. Episcopum renuntiavimus peculiari benevolentia prosequi volentes et a quibusvis excommunicationis et interdicti aliisque ecclesiasticis censuris et pœnis quovis modo, vel quavis de causa latis, si quas forte incurreris, huius tantum rei gratia absolventes et absolutum fore censentes hisce litteris Auctoritate Nostra Apostolica Vicariatus Apostolici Zanguebariæ Septen. Vicarium Apostolicum cum omnibus facultatibus necessariis atque opportunis eligimus, facimus, constituimus. Mandamus præterea omnibus et singulis ad quos spectat, ut te in huiusmodi munus eiusque liberum exercitium recipiant et admittant tibi in omnibus pareant, foveant ac præsto sint tuaque salubria monita ac mandata reverenter accipiant et fideliter exequantur, secus sententiam seu pœnam quam in rebelles rite tuleris ratam habebimus et faciemus Apostolica Auctoritate nostra usque ad satisfactionem condignam inviolabiliter observari. Non obstantibus Constitutionibus et sanctionibus Apostolicis cæterisque in contrarium facientibus quibuscumque. Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die XVII Februarii MDCCCXCVII. Pontificatus nostri anno decimo nono.

ALOIS. Card. MACCHI.

*Dilecto Filio Emilio-Augusto Allgeyer,  
Presbytero Congregationis a S. Spiritu et Imm. Cordis Mariæ.*

**Lettre du Cardinal-préfet de la propagande  
à Mgr de Courmont.**

Roma li 8 marzo 1897.

Illme et Rme Domine,

Cum redditæ fuerint mihi litteræ Amplitudinis Tuæ datæ die 16 novembris præteriti anni, quibus adversæ valetudinis causa rogabas ut onus Vicariatus Apostolici Zanguebariæ septentrionalis

tibi adimeretur, statim negotium Smo D. N. referre curavi. Sanctitas porro Sua, in audientia insequentis diei 27, renuntiationem ab Amplitudine Tua exhibitam benigne excipiens, jussit de novo eligendo apostolico vicario tractationem institui. Ad quod munus cum nuper ipse Summus Pontifex promovisset Rev. Æmilium-Augustum Allgeyer, tuæ Congregationis sacerdotem, præsentibus litteris tum acceptæ tuæ renuntiationis, tum tui successoris electionis notitiam manifestam facio.

Sed hac utens occasione haud quoque Amplitudini Tuæ hujus S. Congnis grati animi sensus non patefacere, pro laboribus a te impensis in missione Zanguebariæ, quæ post misericordiam Dei, sollicitudini tuæ maxime debet, si felici statu modo consistit. Dominus autem Amplitudini Tuæ plenam reddat mercedem, etiam in sæculo hoc, tranquillitatem privatæ religiosæque vitæ tribuendo et ad perennia præmia disponendo.

Interim Deum precor ut Te diu sospitet.

Amplitudinis Tuæ addictissimus servus.

M. Card. LEDOCHOWSKI, *Præf.*,  
A., Arch. Larissen. *Secrius.*

---

## DÉCISION DU TRIBUNAL DE LA SEINE

### LE RELIGIEUX SORTI OU EXCLU N'A PAS DROIT A UNE INDEMNITÉ

Tous les membres de la Congrégation savent à quoi s'en tenir, au point de vue de la conscience, en cas de sortie ou de renvoi d'un profès. Nos Constitutions le disent d'ailleurs très clairement (22, x). Mais on lira peut-être avec intérêt ce qu'il en faut aussi penser au point de vue du droit civil. C'est à ce titre que nous publions un extrait d'un jugement qui vient d'être rendu à Paris, à l'occasion d'une réclamation faite par l'ex-frère Porphyre (Yves Crichan), renvoyé par décision du Conseil général, en date du 17 mars 1896.

Le Tribunal civil de première instance du département de la Seine, séant au Palais de justice, à Paris, a rendu en l'audience publique de la première Chambre le jugement dont la teneur suit :

*Audience du mercredi 6 janvier 1897.*

Entre M. Yves Crichan, demeurant à Paris, rue Duhem, n° 25, demandeur, comparant et concluant par M. Emile Roche, avoué, d'une part;

Et la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, agissant par Mgr Le Roy, son directeur, dont le siège social est à Paris, rue Lhomond, n° 30, défendeur comparant, concluant et plaidant par M<sup>e</sup> Louchet, assisté de M<sup>e</sup> Salats, avoué, d'autre part.

*Point de fait.*

Le demandeur prétendant qu'il était entré dans le courant de l'année 1884 au service de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie; que pendant 12 années, il avait été, soit dans différentes succursales de la Congrégation, soit à Paris, employé, soit en qualité de jardinier soit comme ouvrier ferblantier; qu'en rémunération de son travail, qui n'avait jamais donné lieu à aucune plainte, il n'avait jamais reçu pendant ce temps que la nourriture et le logement; qu'il devait légitimement compter pour l'avenir en une retraite assurée, en échange de ses bons et loyaux services;

Que cependant, dans le cours du mois d'avril dernier, il s'était vu sans aucun motif, brutalement congédié par le Supérieur de ladite Congrégation; que ce congé dument intempestif lui donnait droit de réclamer, dans les termes de l'article 1780 du Code civil, une indemnité proportionnelle au dommage causé; que cette indemnité ne saurait être inférieure à 12,000 francs.

Suivant acte du palais en date du 11 août 1896, M<sup>e</sup> Salats fit signifier à M<sup>e</sup> Roche des conclusions dans lesquelles prétendant que la demande de M. Crichan en paiement de 12,000 francs, à titre de dommages-intérêts, contre la Congrégation n'était ni justifiée ni fondée; qu'en congédiant le demandeur, la Congrégation des Pères du Saint-Esprit n'avait fait que se conformer strictement aux règlements; qu'elle n'avait donc fait qu'user d'un droit; que sa responsabilité ne saurait donc être engagée; qu'il y avait donc lieu, en conséquence, pour le Tribunal de rejeter la demande de M. Crichan.

Il concluait à ce qu'il plût au Tribunal : déclarer M. Crichan non recevable en sa demande, en tout cas, mal fondée en icelle, l'en débouter, et le condamner en tous les dépens, dont distraction à M<sup>e</sup> Salats, avoué, aux offres de droit...

Après plusieurs remises successives, l'affaire étant venue en ordre utile à l'audience de ce jour pour être plaidée, les avocats des parties assistés de leurs avoués se sont présentés à la barre et ont repris et développé les conclusions par eux précédemment prises et en ont requis l'adjudication au profit de leurs clients respectifs.

Le ministère public à qui le dossier et la procédure avaient été préalablement communiqués a été entendu en ses conclusions.

En cet état, la cause présentait à juger les questions suivantes :



*Point de droit.*

Le Tribunal devait-il condamner la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie à payer au demandeur la somme de 12,000 francs? Devait-il, au contraire, déclarer M. Crichan non recevable en sa demande, en tout cas mal fondé en icelle, l'en débouter? Quid des dépens?...

Le Tribunal, ouï en ses conclusions, etc., et après en avoir délibéré conformément à la loi, jugeant en matière ordinaire et en premier ressort.

Attendu que l'engagement en vertu duquel Crichan a été admis en qualité de Frère convers dans la Congrégation du Saint-Esprit et s'est obligé à en observer fidèlement les règles et constitutions, n'est pas un contrat de louage, d'ouvrage ou d'industrie auquel soient applicables les dispositions de l'article 1780 du Code civil.

Attendu que, suivant l'article 4 des statuts de cette Congrégation régulièrement approuvée par décret du 20 janvier 1874 (1), Crichan a fait les vœux ordinaires de religion, s'est soumis à l'autorité disciplinaire de ses Supérieurs et leur a consenti le pouvoir de le retrancher de la Société, s'il venait à commettre des fautes graves, notables et scandaleuses au jugement du Conseil général.

Que, d'autre part, il a, conformément à l'article 5 des mêmes statuts, renoncé, pour les remettre à la masse commune, à toute rétribution et tout salaire quelconque, même en cas de sortie.

Attendu, en conséquence, que retranché de la Société par décision du Conseil général, au mois de mars 1896, Crichan ne saurait prétendre à dommages-intérêts pour congédiement intempestif, à moins de prouver que cette décision essentiellement discrétionnaire ne soit entachée de dol ou de fraude, mais qu'il ne fait pas et ne tente même pas cette preuve; qu'il ne peut davantage réclamer le paiement d'aucun salaire pour les peines et soins qu'il a pris dans l'intérêt de la Société, pendant qu'il en était membre, en échange des avantages qui lui ont été assurés.

Attendu, au surplus, que Crichan, eût-il été employé salarié, aurait été congédié justement, après avoir, de son aveu, détourné une clé, dont il s'est plus tard servi pour commettre, au préjudice de la Société, un vol qui a motivé sa condamnation, par le Tribunal de police correctionnel, à six mois d'emprisonnement (2).

Par ces motifs, déclare Crichan mal fondé en sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens...

(1) Il s'agit ici du décret reconnaissant la Congrégation comme établissement d'utilité publique, à titre d'association vouée à l'enseignement.

(2) Dans la nuit du 19 septembre, il s'était introduit au magasin, au

## MISSION DES AMAZONES

Le *Bulletin* de février a déjà parlé des propositions qui nous ont été faites pour accepter une mission dans les Amazones. Depuis, Mgr Aguiar, évêque de cet immense pays, a profité de son voyage à Rome pour passer à Paris, où il est venu le 1<sup>er</sup> mars, traiter directement avec la Maison-Mère. Sur ses instances, le Conseil a consenti à lui donner le R. P. Libermann, qu'il avait connu au Brésil, et qui a bien voulu se dévouer pour aller étudier la question sur place. Le P. Friederich, rentré de Lima, et le P. Parissier, de Lisbonne, lui ont été adjoints.

Par décision du même jour (5 mars), le P. Jégou a été chargé, comme supérieur intérimaire, de la direction de la communauté de Notre-Dame de Langonnet, jusqu'au retour du R. P. Libermann.

## ADMISSIONS AUX VŒUX, A L'OBLATION ET AUX SAINTS ORDRES

Ont été admis, par décision des 9 et 24 mars :

## AUX VŒUX PERPÉTUELS (DÉC. DU 24 MARS) :

LES PP. HEE, de la Mission du Gabon ;  
KOFFEL et HERPE, du Congo français.

## AUX VŒUX DE CINQ ANS,

LES FF. GERMAIN Le Gall, de la Mission de l'Oubanghi ;  
POTHIN Kuntz et VIATEUR Stæblé, du Bas-Congo ;  
SÉRAPHIN Brunner, du Zanguebar ;  
HYACINTHE Moritz, SIMILIEN Caillaud et PHILIBERT Schuller,  
du Congo français ;

## A LA PROFESSION, A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES FF.

WILFRID Hornbach, né le 10 avril 1877, à Höpflingen, diocèse de Fribourg (Bade) ;  
FORTUNÉ Kemper, né le 7 d. 1866, à Coesfeld, d. de Munster (Allem.) ;

moyen de fausses clés, et y avait enlevé une pièce de drap. Il l'avait déjà portée sur son dos avec peine jusqu'à Montmartre, près de sa demeure, quand, vers trois heures du matin, les sergents de ville l'apercevant, avec ce ballot, à cette heure insolite, le questionnèrent sur sa provenance. Il se sauva alors, en abandonnant son fardeau, mais il fut bientôt arrêté, et condamné pour vol, le 13 octobre. Par la facture et le numéro de la pièce de drap, il avait été facile de constater que cette étoffe appartenait à la maison.

DÉSIRÉ Leininger, né le 27 av. 1878, à Uhrweiler, d. de Strasb. (Als.);  
 FRANÇOIS-XAVIER Jacques, né le 2 janvier 1879, à Kayserberg,  
 diocèse de Strasbourg (Alsace);  
 EMMANUEL Dillenseger, né le 1<sup>er</sup> décembre 1872, à Andlau, diocèse  
 de Strasbourg (Alsace).

A L'OBLATION, A CHEVILLY, LE 19 MARS, LES POST.-FF. :

Yves Sollic, en religion *F. Yves*;  
 Richard Vonthron, en religion *F. Amand*;  
 Joseph Hellegouarch, en religion *F. Mélan*;  
 Alphonse-Marie Clément, en religion *F. Dorothee*;  
 François Kœger, en religion *F. Evariste*.

### Promotions aux saints ordres.

Ont été promus, le samedi des quatre-temps de carême,  
 13 mars, d'après un dimissoire du T. R. Père général en date  
 du 5 du même mois :

AU SOUS-DIACONAT,

M. Ferdinand-Louis BARTHEL, du diocèse de Strasbourg;

A LA PRÊTRISE,

MM. Pierre COTEL, du diocèse de Saint-Brieuc;  
 Jean LANORE, du diocèse de Clermont;  
 Louis GOLIO, du diocèse de Strasbourg;  
 Thomas JAMES, du diocèse de Lyon;  
 Alfred VERRIER, du diocèse de Séez.

Cette ordination a été faite à Grignon, par Mgr de Courmont.  
 A été en outre admis à la prêtrise, par décision du 9 mars,  
 M. Edouard PERROUD, scolastique employé en Haïti.

## VICARIAT APOSTOLIQUE DES DEUX-GUINÉES

(Suite.)

### COMMUNAUTÉ DE S.-PIERRE CLAVER DES ADOUMAS

LASTOURSVILLE

SEPTEMBRE 1894. — FÉVRIER 1897

1. Personnel. — 2. Urgence de plantations. — 3. État de la rivière. —
4. Épreuves. — 5. Enfants. — 6. Ministère dans les villages, difficultés. —
7. Compagnie concessionnaire du Haut-Ogowè.

1. — Le personnel de notre communauté comprend en ce moment : le P. Dahin, supérieur et économiste; les PP. Tristan et

Hée; le F. Martinus, charpentier, menuisier, maçon, jardinier, agriculteur; et le F. Sidoine, chargé du soin de l'intérieur.

2. — Par les relations précédentes, on a pu constater les difficultés inouïes que l'on éprouve à faire parvenir aux Adoumas les objets essentiels à l'entretien de la Mission. Il faut donc s'ingénier à puiser dans la contrée les ressources indispensables au maintien de l'Œuvre. Sous la direction du P. Dahin, lianes, brousse et marais se sont transformés en terrain fertile, où l'œil du visiteur voit aujourd'hui carottes, pommes de terre, choux, haricots. Sur cette vilaine colline, autrefois repaire des tigres et des vautours, poussent manioc, bananes, mangues, avocats, arbres à pain, châtaignes, cresson, pistaches, patates, ambrevades, mandarines, oranges, goyaves, ananas, barbadines, cannes à sucre.

De plus, le F. Martinus a su remplacer toutes nos vieilles mesures par de simples, mais solides constructions en briques.

La nourriture quotidienne se compose de légumes agrémentés parfois d'un filet de mouton ou des produits de la chasse : singes, serpents, éléphants, hippopotames, antilopes. La boisson nous est fournie par une belle rivière, dont l'eau tombe en gerbes de rocher en rocher.

3. — Cette nécessité absolue de tirer le plus de produits possible de la contrée même, est encore accrue par l'état actuel du fleuve. On dirait vraiment que Nègres, Blancs et rapides, tout veut piller, voler, engloutir. Le commerce ayant pris une extension relativement considérable, par suite des convois, nos indigènes, de gueux devenus bourgeois, tranchent du monsieur, se croient égaux, sinon supérieurs au Blanc, et ne manquent jamais l'occasion de le tromper. Les Adoumas descendent à Ndjolé de l'ivoire, du caoutchouc, de l'huile de palme, etc., qu'ils vendent aux factoreries. Voilà donc un individu qui n'avait rien, devenu possesseur de fusils, pagnes, poudre, sel, etc... C'est quelqu'un; de plus, il touche ses appointements de payeur. Quand il transporte tant de belles et bonnes choses dans sa pirogue pour les Blancs, pourquoi ne pas simuler un chavirage, s'emparer des objets qu'il portera comme perdus? Cela va de soi et s'opère sur une grande échelle. Voilà pour les nègres du pays. Mais il y a des miliciens sénégalais pour escorter le convoi, le protéger, le surveiller. Un Sénégalais

contracte des dettes; il peut prendre des colis pour payer, dire au Blanc le mot « chaviré », et le tour est joué. Au besoin, le milicien corrompra le Noir, le frappera jusqu'au sang pour acheter son silence. Il y a six mois montait l'Administrateur; pour se reposer, celui-ci veut précéder d'un jour le convoi; le lendemain, on lui annonce un chavirage : ses malles, effets et papiers sont trempés, la plupart perdus et des colis disparus. « On a chaviré. » Bref, dans toutes ces histoires de convois, le gouvernement est volé, et les missionnaires avec lui. Nous espérons cependant un changement notable dans notre situation. Une compagnie doit monter ici, opérer à ses frais et remplacer les postes. Ceux de Diélé et de Franceville viennent d'être abandonnés; probablement, une société viendra commercer à ses frais et dépens; alors, nous verrons si la situation changera.

Il y a quelques mois, vingt pirogues chargées revenaient de Ndjolé. Pour un motif futile, ou plutôt par l'effet d'une entente générale, un village situé à 20 kilomètres du poste arrête le convoi et déclare qu'il ne passera pas. On débarque les marchandises, on les empile au milieu d'un village et MM. les payeurs s'en vont chez eux, avec leur solde touchée à Ndjolé. Pendant quinze jours, ces colis restent ainsi en plein air, en attendant que les pillards aient pris une décision. Enfin, des colis reviennent la plupart effondrés : le poste, conciliant, a dû payer des payeurs supplémentaires pour ramener des pirogues vides; encore une fois, le gouvernement a été volé et les missionnaires aussi. Il y a deux mois, les Mpawins ont tué et mangé deux Sénégalais, se sont promenés avec leurs ossements. Au mois de janvier, un chef Mpawin arrive au poste pour réclamer le montant d'une pointe d'ivoire, prétendue achetée par un Blanc depuis huit ans, disant que si on ne le payait pas, il permettrait à trois convois de passer, au quatrième ce serait la guerre. On aurait pu le saisir au passage, car on vient d'avoir des preuves certaines de son mensonge. Deux mois après, un autre chef fait une réclamation semblable; ils gagnent toujours quelque chose à demander, car le « pas d'affaires » officiel est sacré. Aussi, désormais, la police à la Mission se fait par nous-mêmes. Un indigène vient-il nous voler, on lui court sus, on l'empoigne, et il ne s'en va qu'après avoir bien et dûment payé l'amende fixée. Il répugne au missionnaire d'allier ses

fonctions sacrées à celle de policier; mais il le faut ici, et, d'ailleurs, cette manière d'agir tourne à notre avantage, car la force prime le raisonnement dans nos parages.

4. — Mais on nous vole vivres et marchandises en convoi; nous perdons une partie de nos articles indispensables à chaque voyage. Ainsi le P. Héc en a perdu pour 700 francs; nos comptes accusent 1600 francs de pertes et de vols pour 1895, et pour l'exercice 1896, nos pertes montent au-delà de 4000 francs en marchandises. Comment faire? Vivre de privations, et la santé se détraque. Il y a un an, sur cinq membres, trois ont dû payer leur tribut à la maladie. Il y a un mois, c'était le tour des enfants. Vingt, atteints de fluxions de poitrine, ne nous laissaient de repos ni jour ni nuit. Pendant trois semaines, nous avons prodigué à nos chers petits amis les soins les plus dévoués; 3 sont morts. L'un d'eux, Henry, donnait de grandes espérances. Excellent travailleur, intelligent, actif et dévoué, son âme angélique, exception rare chez nos noirs, nous le faisait aimer comme un frère.

Le F. Sidoine, avec ses dix ans d'Afrique, a besoin de renouveler en France le sang généreux qu'il a épuisé dans cette terre ingrate; le brave F. Martinus se voit contraint de laisser inactifs ces membres vigoureux qui, il y a peu de temps encore, abattaient tant de besogne. De toutes les épreuves, la plus dure sera le départ de ces deux Frères. Espérons que la Providence y pourvoira.

5. — L'œuvre principale est celle des enfants. Les Adoumas, semoncés, payés, refusent de nous confier les leurs. De plus, tout enfant de sept ans touche demi-solde de payeur pour faire le voyage de Ndjolé. Il faut donc s'embarquer, battre le pays au loin pour le recrutement. Dieu merci, le P. Tristan a toujours réussi jusqu'ici, mais au risque de sa vie et en payant cher. Prière, classe, travail, voilà l'occupation journalière de nos petits Noirs. Les offices sont rehaussés par la brillante exécution du chant; habitués à chanter tout le jour dans leurs pirogues, nos indigènes ont un talent remarquable pour la musique. Nous ne pouvons jamais garder plus de deux ans nos élèves, et l'éloignement de leurs villages nous cause bien des peines et des dépenses.

6. — Nos excursions se divisent en trois catégories bien

tranchées; visites quotidiennes qui ne sont pas de simples promenades; visites de 8 à 15 jours; voyages d'un mois. Les villages très peuplés sont rares ici; de là, nécessité de longues pérégrinations, largement compensées par la rencontre de malades bien disposés. Lorsque le missionnaire, toutes voiles au vent, peut s'agenouiller aux pieds d'un malheureux frère en Jésus-Christ, jeté dans une case écartée, le préparer à une bonne mort, alors son pauvre cœur se fond en reconnaissance. Nos catéchistes et nos enfants nous sont une grande ressource. Rentrés dans leurs villages, il se mettent sur la piste des moribonds, les baptisent ou nous conduisent près d'eux. Les catéchistes réunissent les enfants matin et soir pour la prière et le catéchisme. Les adultes sont plus durs à la détente. Bien souvent, quand après avoir abordé les petites affaires d'un chacun, on entame le chapitre de la religion, ces messieurs partent, sous prétexte qu'on ne fait pas de cadeau aux auditeurs. Même le sorcier ou le chef défendent de venir écouter le *minissé*, qui « porte la mort dans le cœur des hommes ». On cache les malades, mais pas tous.

Pour les visites d'un jour, il faut une petite barque pour éviter brousse et marais; les rochers et rapides, avec une très légère pirogue, dite « pirogue-moustique », deviennent alors un jeu; on s'en tire avec des bains de siège.

Les voyages de 8 ou 15 jours demandent tout de suite de sérieuses dépenses; les voyages d'un mois encore plus.

Un beau jour, le P. Tristan s'embarque, bravant rapides, tornades, chicanes de nègres, et s'en va catéchiser à l'intérieur. Après le catéchisme, le chapelet, la prière, on prépare le repas; la lune se montre déjà à l'horizon, il est minuit. Alors une foule immense arrive, poussant des cris de mort contre le Blanc. Le Père fait un haut-le-corps bien pardonnable, met les mains dans ses poches et MM. les braillards de déguerpir à qui mieux mieux; mais on revient, et toute la nuit, bloqué par ces sauvages, sans armes, il les voit venir tour à tour s'agenouiller devant lui, lui tirer la langue, le traiter de *Macibi* (mot d'argot qu'on ne dit pas en français); de plus, le *tam-tam* de la mort, on chante les braves Mpawins qui récemment ont mangé deux Sénégalais, les hommes du blanc. Eux, MM. les Babambas, vont manger du Blanc pour surpasser leurs frères. Heureuse-

ment, le Père avait avec lui un catéchiste fils d'un chef influent de la région, sans quoi le brave P. Tristan ne fût jamais revenu à la Mission. M. l'administrateur demanda un gros rapport détaillé, mais rien ne s'ensuivit.

Autres histoires : Huit enfants se sont enfuis, on les découvre ; pour ne pas irriter M. l'Administrateur, on l'avertit, il va voir le chef et, au lieu de le saisir, tout simplement, écoute son boniment et revient bredouille. Il y a six mois, le P. Tristan monte visiter le centre de la chrétienté dans la région de Francheville ; il n'a pas fait de cadeau à un monsieur du village, celui-ci l'attend sur la rivière et tire un coup de fusil sur la pirogue ; on va voir au village, tout décampe, on avertit encore M. l'Administrateur, et c'est tout.

Deux jours avant, pendant la sainte messe, un gredin tire son couteau et veut poignarder le Père ; un ami l'arrête et l'entraîne dehors.

Voici quelques semaines, le P. Tristan encore allait voir les chrétiens, rapatrier les enfants et procéder au recrutement. La nuit, à 3 mètres de lui, de treize enfants, de quinze payeurs, on coupe l'amarre de la pirogue, qui s'en va à la dérive ; les voleurs enlèvent 86 chaudrons de cuivre, 32 sabres, valeur énorme pour le pays ; c'était le paiement de ces enfants. On retrouve la pirogue plus bas, et on a su plus tard qu'un des deux voleurs voulait la lancer dans le rapide pour dérouter les recherches. Le Père, harassé par les enfants qui ont peur de la guerre et de se voir le chemin barré, se décide à continuer sa route. En redescendant, ayant appris les noms des voleurs, il arrive à cinq heures du matin au village en question, le revolver au poing et ses hommes armés de fusils et de sabres. Par bonheur, il trouve le voleur principal sortant de sa case, ce dernier, le fusil prêt à tirer, un sabre et deux couteaux à la ceinture. « Tiens, Ruma, c'est toi, bonjour, mon vieux. » Ce disant, le P. Tristan lui prend le poignet, et d'un coup de main digne d'un marin breton, appliqué tout doucement sur le cou, le renverse à ses pieds. Ses hommes viennent à la rescousse, en deux temps et trois mouvements le sire est ficelé. Tout le village accourt aux armes, les gâchettes craquent, ça va partir. Avec sang-froid, le Père sermonne ses hommes et demande les vieux du village. On avoue que ledit Ruma est bien le voleur ; son compère a



déjà rendu sa part de prise au chef; Ruma envoie chercher la sienne. Alors, confus de honte, il saisit le couteau d'un voisin et cherche à se percer la poitrine; le Père, prompt comme l'éclair, l'en empêche. Une amende de quatre moutons imposée est payée sur-le-champ. Le P. Tristan va faire le catéchisme et commande de lâcher le voleur; les payeurs furieux injurient Ruma et lui flanquent une volée dont il se souviendra longtemps; ils ont été grondés fortement, mais l'histoire n'ajoute pas si c'était vraiment sincère. Désormais, au petit bonheur! Le missionnaire est réduit à se rendre justice, il le fait. On ne dit plus : « Le minissé, c'est une femme; il a comme loi sacrée de ne pas faire de mal à ceux qui le molestent », mais on dit : « C'est un gaillard, si on le chiffonne, gare la casse! »

M. Ratier, chef de poste de Lastoursville, et seul blanc dans la région, a été tué le 19 août 1896, avec deux miliciens, et trois autres ont été blessés : ceci à 1 kilomètre du poste. Il y a trois mois, le sergent-major des miliciens avait été tué à 200 mètres du poste. Voilà, pour le moment, où nous en sommes.

7. — Par décret du 17 novembre 1893, la Compagnie Daumas-Béraud, bien connue au Congo, avait obtenu la concession du bassin supérieur du Haut-Ogowé, comprenant une étendue de terrain de 11 millions d'hectares. Peu après, survinrent la mort de M. Daumas et le changement du ministre signataire de ce décret, M. Delcassé. Cette concession ayant fait l'objet d'un débat à la Chambre des députés, fut ensuite annulée par un arrêté ministériel de M. Guyesse, en date du 27 février 1896.

Une nouvelle société, héritière de la Compagnie Daumas-Béraud, s'étant formée, a porté l'affaire au Conseil d'Etat qui vient de lui donner gain de cause par un arrêté du 5 mars 1897, fortement motivé, dont voici le dispositif :

Art. 1. — L'arrêté du ministres des colonies en date du 27 février 1896 est annulé avec toutes conséquences de droit.

Art. 2. — Les requérants sont renvoyés devant le ministre des Colonies pour y être procédé à la liquidation de l'indemnité qui peut leur être due, à raison du préjudice que leur aurait fait éprouver le retard apporté par l'administration à l'exécution de la convention.

Art. 3. — L'Etat supportera les dépens exposés par les requérants.

Aussitôt cette décision rendue publique, le T. R. Père général

s'est empressé d'écrire au Ministère des colonies, le 16 mars 1897, pour réclamer l'exécution par la nouvelle Compagnie des engagements précédemment assumés par l'Administration coloniale vis-à-vis de notre Mission de Lastourville, située au centre de la concession. La Compagnie s'offrait, du reste, elle-même à prendre ces charges; le ministre des Colonies, M. Lebon, a répondu par une lettre du 20 mars 1897, qui fait espérer que rien ne sera changé par rapport à cette Mission.

Voici cette lettre :

Monsieur le Supérieur général,

J'ai l'honneur de vous faire connaître que des pourparlers sont engagés entre le département et la société du Haut-Ogowé, en vue de réserver au gouvernement le droit de police dans les territoires concédés par le décret du 17 novembre 1893.

Si, comme j'ai tout lieu de le supposer, une entente intervient à cet égard, l'administration conservera ses postes et son matériel de navigation fluviale et pourra sans doute continuer à vous accorder les avantages dont vous avez joui jusqu'ici pour vos établissements de cette région.

Ces avantages consistent à assurer à notre Mission le transport gratuit de nos colis et à donner pour l'entretien de chaque enfant une certaine quantité de poudre et de sel : engagements qui, il faut en convenir, ont été exécutés jusqu'à présent d'une façon bien précaire et au milieu de déceptions et de troubles continuels.

La nouvelle organisation réserve-t-elle à nos chères Missions du Haut-Ogowé des jours meilleurs? L'avenir nous le dira.

En tout cas, elle a fait suspendre une mesure qu'on était sur le point de prendre. Craignant, en effet, le retrait du Haut-Ogowé de tous les agents de l'administration et par conséquent l'impossibilité de communiquer désormais avec la Côte, et voyant, d'autre part, que le procès entre la Compagnie et le ministère restait toujours en suspens, on avait songé à transférer la Mission des Adoumas à Franceville, et à la faire rattacher au vicariat de l'Oubanghi. Un arrangement avec Mgr Augouard avait même été pris en ce sens. La nouvelle décision du Conseil d'Etat fait différer jusqu'à nouvel ordre l'exécution de ce projet.

---

## VICARIAT DU CONGO FRANÇAIS

## COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR, A LOANGO

SEPTEMBRE 1894. — FÉVRIER 1897.

1. Personnel. Maladies. — 2. Séminaire. — 3. Ministère. Ecoles. — 4. Œuvre des enfants. — 5. Les trois évêques du Congo.

1. — Diverses circonstances ont amené, dans notre communauté, un va-et-vient extraordinaire qui mérite d'être signalé. Au dernier Bulletin, notre personnel se composait des PP. Derouet et Paul Kieffer, chargés des séminaires; du P. Marichelle, dirigeant l'œuvre des enfants, avec le F. Jérémie; et des FF. Hildevert et Elpide, occupés aux jardins et à l'école.

En octobre 1894 nous arrivaient le P. Levadoux, rentrant de France, et le P. Herpe, nouveau profès, avec le F. Philibert. Ils ont trouvé une communauté bien triste et encore sous la fraîche impression du sacrilège attentat de septembre précédent, où furent pillés et incendiés les appartements de Monseigneur, absent depuis un mois. Peu après, au milieu de tous les tracassés causés par l'administration au sujet de cette affaire, le F. Hildevert nous laissait à notre tristesse, heureux de quitter Loango pour retrouver sa première Mission, Mayumba, qu'il réclamait toujours. Quatre jours après, le 24 novembre, arrivait le P. Koffel, nouveau profès.

Au commencement de 1895, les fonctions étaient réparties comme il suit : le P. Levadoux, procureur; le P. Derouet, au séminaire; le P. Kieffer, en disponibilité pour le premier poste à venir; le P. Marichelle, qui demandait instamment du ministère, fut chargé des villages, des écoles et reçut les fonctions de curé de Loango; le P. Koffel fut mis à l'œuvre des enfants et le P. Herpe au petit séminaire.

La situation changea quinze jours après par une seconde épreuve. La nouvelle foudroyante de la mort du regretté P. Sublet nous enleva le P. Levadoux, qui se rendit à Sette-Cama comme supérieur et emmena avec lui le P. Le Meillour, tandis que la fonction de procureur était confiée au P. Kieffer.

Le lundi 24 juin, Monseigneur entreprenait sa tournée pastorale et partait accompagné des vœux de toute la Mission. La

semaine ne finissait pas que Sa Grandeur nous envoyait la nouvelle de la mort du F. Désiré à Buanza. La lettre enjoignait au P. Kieffer et au F. Philibert l'ordre de se rendre dans cette Mission. Troisième épreuve! Ils partirent trois jours après et le P. Herpe prit l'économat.

Le 17 octobre, Monseigneur tombait malade. Avec cette quatrième épreuve venaient, pour notre pauvre Mission, de nouveaux soucis. Sa Grandeur fut entourée des soins les plus tendres, mais ce fut en vain; car dix années consécutives de séjour au Congo avaient épuisé le cher malade. Le mal inconnu qui minait peu à peu ses forces fut enfin découvert comme une fièvre bilieuse latente compliquée de faiblesse générale. Que de piqûres de quinine dut subir Sa Grandeur! Mais c'est le 1<sup>er</sup> novembre que l'état s'aggravant nous mit dans la plus mortelle inquiétude. Le 3 novembre, Monseigneur chargea le P. Levadoux de lui succéder comme provicaire apostolique et le P. Herpe d'aller prendre sa place à Sette-Cama. Le 4, nous crûmes que le dernier jour était venu, et le P. Derouet donna l'extrême-onction au vénéré malade, entouré de tous les membres de la Mission.

Le 6, à 4 heures, arrivait le P. Espinasse de Landana, envoyé par le P. Campana pour le voir une dernière fois; mais il fut heureusement surpris de trouver Sa Grandeur hors de danger. Le mieux s'était déclaré dès le soir de l'extrême-onction. Le 23, nous avions enfin le bonheur de conduire Monseigneur, bien faible, à bord du *Thibet*, dont le commandant, M. Litardi, s'engageait à nous le guérir. Nous y eûmes foi. Nommons ici un nom qui nous est cher à tous, celui de M. Roques, médecin de 1<sup>re</sup> classe des colonies, qui se montra pour nous d'un dévouement sans pareil. Sa science égale au moins son bon cœur, et sa réputation bien méritée ne se démentit pas dans cette circonstance.

Le 16 mai, Dieu nous envoie une nouvelle et sixième épreuve : la mort rapide et tout à fait inattendue du P. Carrer, supérieur de Mayumba. Le P. Derouet y partit aussitôt pour régler les affaires : il était accompagné du P. Koffel, appelé à Sette-Cama.

Le 23 novembre 1896, M. le commandant Litardi, fidèle à sa parole, nous ramenait Monseigneur entouré d'une jolie couronne de missionnaires : c'étaient les PP. Georges Schmitt, retournant à Buanza, et Bouleuc, qui reste à l'œuvre des enfants, à Loango;

les PP. Murard, pour Sette-Cama; Zimmermann, pour la procure; et Laurent, pour le séminaire. Parmi les Frères, nous retrouvons le F. Jérémie, que Monseigneur envoie à Linzolo; le F. Hyacinthe, qui accompagnera le P. Schmitt; le F. Auxène, placé à la reliure, et le F. Timothée, au jardin.

2. — Quant à notre communauté, à part deux bilieuses hématuriques peu graves du P. Marichelle, une du F. Marcellin et une du P. Koffel, à part quelques accès sans gravité dont le P. Derouet a souffert assez souvent, nos santés se sont maintenues. Il faut ajouter que, depuis un an surtout, elles sont florissantes, grâce, évidemment, au cher P. Levadoux, qui a su améliorer notre régime et nous a fait faire trêve avec les boîtes de conserves.

Les grands séminaristes continuent et vont bientôt achever leurs études sous l'habile direction du P. Derouet. La Mission a les yeux sur ces futurs auxiliaires qui seront précieux.

3. — Une autre œuvre qui a heureusement pris du développement cette année, c'est celle du ministère dans les villages, qui sont ici nombreux et s'étonnent que nous les abandonnions pour aller mourir à l'intérieur (*sic*). Les courses du P. Derouet, qui a heureusement su dérober souvent quelques moments pour aller aux villages, de concert avec les excursions quotidiennes et les voyages fréquents du P. Marichelle, spécialement chargé du ministère, ont rapporté des fruits. Grâce à leur connaissance de la langue, qui les fait admettre partout, et avec le concours de notre prêtre indigène, M. l'abbé Maonde, sur 103 baptêmes inscrits en 1895, 66 ont été le fruit des nombreux catéchismes que nous faisons partout. Cette année, sur 90, 71 sont la part du ministère.

Monseigneur a essayé de fonder des écoles; mais le manque de bons catéchistes en a fait échouer 3 sur 4. La cause en est aussi et surtout à la disette, qui fait partir les enfants chercher fortune chez les Blancs, et à l'abrutissement causé par le tafia.

L'école de Kaia, sur la rive droite du Kuilu, a donné des résultats; car au bout de trois ans, avec l'aide de l'instituteur Antoine Mpadi, le Père a pu faire, en de fréquents voyages, un noyau de 23 chrétiens, laissés dans leur village, sur place et à l'abri quelque peu du poison civilisateur. Nous y espérons des ménages chrétiens pour bientôt.

Les insuccès trop manifestes du petit séminaire ont forcé Monseigneur à le fermer provisoirement : quatre années de dépenses perdues !

4. — L'œuvre des enfants a subi, ces deux années, des variations nombreuses et peu encourageantes pour l'avenir. Le voisinage des Blancs y a déposé, depuis longtemps, un germe funeste qui n'en disparaîtra plus. La mort y a exercé, l'an dernier, des ravages, en nous en prenant 12 par la variole ou par d'autres maladies; puis les évasions ont redoublé, et, ces derniers temps, de 130 enfants il en restait à peine 40. Et les autres sont dans les factoreries ou dans les villages, où ils donnent un exemple fort préjudiciable à l'action du missionnaire.

En dehors des œuvres du salut des âmes, nous avons aussi un peu d'industrie. Notre imprimerie a travaillé énergiquement cette année, car les difficultés survenues au sujet des caravanes ont nécessité quantité de réglemmentations et de paperasserie qui nous a donné beaucoup d'ouvrage. A côté se trouve la reliure qui nous fournit aussi quelques ressources. Nous avons maintenant un atelier de cordonnerie où le F. Odon nous rendra de grands services.

Nous ne pouvons fermer ce bulletin sans parler d'un travail des plus précieux qui vient de sortir de notre imprimerie et de notre reliure : le dictionnaire français-fiote. Ce livre était bien désiré. Il est achevé maintenant et enlève aux jeunes missionnaires toute excuse de ne pas savoir la langue. Il a coûté six mois de travail acharné à l'auteur, le cher P. Derouet, dont la connaissance et la pratique de la langue fiote ne sont ignorées de personne.

Nos fêtes religieuses ont été célébrées avec les solennités ordinaires. Un orgue magnifique, que nous a envoyé Monseigneur, rehausse les offices par ses sons harmonieux. Nos premières communions se sont élevées au nombre de 20 l'an dernier. Espérons que Dieu bénira tous ces efforts.

5. — Le 9 février 1893 avait lieu la réunion, à jamais inoubliable, des trois évêques du Congo, NN. SS. Le Roy, Carrie et Augouard. Ce fut pour la Mission comme un rayon de soleil au milieu de la tempête; car le pillage dont nous avons été les victimes avait eu lieu récemment. Aussi avait-on décoré magnifiquement l'avenue de la plage. Quoique peu favorable à l'artil-

lerie, Monseigneur permit le canon pour ce jour, et ce fut dans d'épais nuages de fumée et des tremblements de terre avec des bruits d'air déchiré que l'on s'embrassa. Quel bonheur! Mgr Le Roy était accompagné des PP. Pringault et Delorme.

Quelques jours plus tard, nous étions allés recevoir Mgr Le Roy revenant de Landana, et tout le monde était réuni, s'embrassant fraternellement : en tout, 25 personnes, quand, soudain, un coup de canon formidable déchire l'air et met la panique au camp. C'est la fameuse et unique pièce de campagne, trouvée dans un village, qui vient d'éclater en morceaux. L'un des éclats enlève, en passant, l'arrière-train de la soutane d'un Père. Quand on se revit, après la minute d'émotion, tout le monde se sentit content de vivre, surtout l'artilleur, le F. Philibert!

En terminant, signalons les visites de M. le lieutenant-gouverneur Dolisie, puis de M. de Brazza.

## COMMUNAUTÉ DU SAINT-ESPRIT A MAYUMBA

DÉCEMBRE 1894. — FÉVRIER 1897

1. Personnel. Epreuves. — 2. Œuvre des enfants, des filles. Noviciat de frères indigènes. — 3. Ministère, baptême, confirmation, première communion, mariage. — 4. Villages chrétiens. — 5. Culture. — 6. Visites.

1. — Notre dernier Bulletin donnait le P. Carrer comme supérieur et le P. Garnier comme chargé de l'œuvre des enfants, aidés du F. Marie-Joseph, frère indigène. Le bon P. Carrer réclamait du secours ; le bon Dieu l'a appelé à lui pour lui donner la gloire qu'il a promise à ses fidèles serviteurs.

A la fin du mois de mars 1894, notre communauté s'augmentait du bon F. Hildevert ; le 26 janvier 1895, le P. Charles Démaison nous était envoyé par Monseigneur pour nous aider dans les travaux. C'est à lui que nous devons nos briques, et c'est à lui que revient le prix de 50 francs que nous avons gagné à la dernière exposition de Libreville .

Pendant toute l'année 1895 et les premiers mois de 1896, la communauté s'est ainsi maintenue, chacun faisant son devoir le mieux qu'il pouvait. Au mois de mars 1896 ont commencé les malheurs. Le bon Dieu éprouva notre chère communauté de la même manière que Job, en lui enlevant tous les Pères, qu'il lui avait donnés, les uns après les autres. Le 23 mars 1896,

le P. Garnier nous était ravi pour aller remplacer le P. Schmitt, dont la santé, épuisée par les travaux de toute sorte, réclamait un repos dans la mère patrie. Le P. Garnier était aimé des enfants, aussi son départ fit-il couler plus d'une larme (1). Au mois d'avril 1895, le P. Démaison nous quittait également pour aller rejoindre le P. Garnier à Buanza. M. l'abbé Maonde, prêtre indigène, très bon et très dévoué, nous était envoyé pour combler les deux vides. L'épreuve n'était pas complète. La mission de Mayumba avait besoin d'un protecteur au ciel, Dieu le choisit dans la personne du P. Supérieur. Le bon et regretté P. Carrer tombait malade le 4 mai dernier, atteint de la fièvre bilieuse hématurique. Malgré les soins assidus du bon F. Hildevert, rien ne put arriver à dégager le Père de la bile qui le brûlait. Le 7, il se plaignait d'un abcès au foie, se décourageait et demandait la mort. Il se confessa, fit son testament et reçut l'extrême-onction avec des sentiments de piété admirables. Il n'avait presque plus de voix et ne s'en servait que pour demander pardon à tout le monde, aux absents comme aux présents, et prier Jésus, Marie, Joseph. Le 9, il rendait sa belle âme à Dieu. Quel triste spectacle! Quelle douleur! Tout le monde était consterné. Nous avons été bien consolés par la sympathie et le dévouement que toute la colonie européenne, en particulier M. Dumonet, notre administrateur, nous ont témoignés. Ce dernier est venu plusieurs fois veiller le bon Père la nuit. Après sa mort, il nous a bien aidés à maintenir les enfants dans l'obéissance : la chose a été facile d'ailleurs, aucun enfant n'ayant essayé de s'évader, au grand étonnement de tout le monde.

Le 26 mai, le P. Derouet nous a été envoyé par le R. P. Levadoux, provicaire apostolique, avec titre de visiteur pour s'occuper des affaires de la Mission et installer le P. Le Mintier, comme supérieur provisoire.

Comme si les épreuves n'étaient pas suffisantes, notre nouveau supérieur tomba lui aussi malade au mois d'octobre, atteint également de fièvre bilieuse; après lui vint le tour du F. Hil-

(1) Le P. Schmitt, de retour par le paquebot du 25 novembre, a repris possession de son ancienne mission. Le bon P. Garnier nous est annoncé par Monseigneur comme devant reprendre son ancienne charge auprès des enfants. Quand on lira ce bulletin, il sera déjà parmi nous.



devert, dont le séjour de six ans en Afrique a tant soit peu détraqué l'estomac : maintenant, Dieu merci, tout le monde va bien.

La communauté se compose donc à ce jour du P. Le Mintier, supérieur, confirmé dans sa charge par Mgr Carrie; du bon P. Garnier, chargé de l'œuvre des enfants, qui va nous arriver dans quelques jours; du F. Hildevert, de M. l'abbé Maonde, comme prêtre auxiliaire pour le ministère et les classes, et du F. indigène Marie-Joseph, surveillant des enfants. Espérons que le bon Dieu nous conservera tous de longues années ensemble.

2. — Malgré toutes nos épreuves, l'œuvre des enfants n'a pas souffert; elle est en pleine prospérité. Dans le cours des années 1895 et 1896, le nombre de nos garçons s'est élevé de 119 à 158. Tous nos enfants sont en général des enfants libres, et nous sommes heureux de pouvoir employer les allocations de l'œuvre antiesclavagiste au rachat des filles. Beaucoup de nos enfants appartiennent aux principaux chefs de la contrée, et cette bonne impulsion s'accroît grâce au dévouement que M. Dumonet, notre administrateur, ne cesse de nous témoigner. Nous n'avons rien perdu en la personne de M. Thoiré, administrateur de troisième classe, envoyé à la Côte d'Ivoire, où nous lui souhaitons toute espèce de prospérité. L'œuvre des enfants se fait remarquer surtout par le bon esprit qui y règne. De temps en temps, quelques corrections exemplaires infligées à certains récalcitrants maintiennent dans le devoir ceux qui seraient tentés de les imiter et corrigent les autres de leurs défauts. Les deux dernières années, les inspections officielles pour les classes nous ont valu de grandes félicitations. Nous aurions bien voulu qu'à ces félicitations un nouveau subside se fût joint, mais, paraît-il, la caisse de la colonie est vide, au point qu'on est obligé de diminuer d'un tiers la solde des employés.

Nous avons à rendre grâce à Dieu des bonnes dispositions qui animent nos enfants. Ils aiment à venir chaque premier vendredi du mois et les grandes fêtes s'approcher des sacrements avec une piété bien édifiante. Grâce aux soins du P. Garnier et du F. Marie-Joseph, nous avons une petite maîtrise qui fait l'admiration de ces messieurs de la plage, aussi nos offices ont-ils un éclat tout particulier.

Pendant les deux dernières années, nous avons eu à déplorer la mort de 7 de nos enfants, mais tous ont été baptisés et ont reçu les derniers sacrements. Ils reposent autour de notre regretté et vénéré P. Carrer et sont autant de petits anges qui intercèdent pour nous.

En 1895, le P. Carrer achetait à un protestant, M. Néné, un établissement qu'il avait fondé à quatre heures de pirogue au haut de la lagune. Depuis la fondation de la Mission, les Noirs, reconnaissant la supériorité de notre religion, lui retiraient leurs enfants les uns après les autres (1) pour nous les confier, jusqu'au mois d'avril 1895, où il s'est décidé à nous céder sa propriété, n'ayant plus que 2 mulâtres. Le P. Garnier fut chargé, jusqu'à son départ pour Buanza, d'y ouvrir une école. A son départ, tous les enfants vinrent à Mayumba. Aujourd'hui l'école est rouverte de nouveau : un de nos grands enfants, Etienne Ngoïo, marié à la fille du prince de Mambi-Mueni-Kibinda, y est instituteur et fait cultiver en même temps la propriété.

L'œuvre des filles, qui ne faisait que commencer en 1894, a pris aussi plus de développement, mais, de ce côté, le recrutement est beaucoup plus difficile. Elles sont maintenant au nombre de douze, sous la surveillance d'un ménage chrétien et la direction du P. Supérieur. Ces enfants se conduisent très bien et promettent de devenir de bonnes mères chrétiennes.

L'œuvre du noviciat des Frères, à peine installée en 1894, a déjà porté ses fruits. Le 19 mars 1895, le P. Carrer recevait l'oblation du premier novice; le 25 décembre de la même année, seconde prise d'habit. Le P. Derouet, après la mort du P. Carrer, recevait celle de deux autres postulants, le jour de la Pentecôte; et, le 19 juin 1896, notre nouveau Supérieur, le P. Le Mintier-de-la-Motte-Basse, les vœux du premier novice en religion, F. Dominique. Ce jeune Frère, envoyé depuis à la Mission de Sette-Cama, est bien fidèle à sa vocation et rend de réels services à cette communauté.

En ce moment, le noviciat se compose de 3 novices et de 3 postulants, tous bien fervents. Espérons que leur nombre s'augmentera. Ce noviciat est appelé à rendre de réels services. Le per-

(1 M. Néné n'en a jamais eu que 5 au plus!

sonnel blanc pouvant facilement nous manquer, ces Frères nous seront d'un grand secours. Ce qu'écrivait le P. Carrer dans le dernier Bulletin, nous pouvons le répéter, bonnes dispositions des habitants, solitude paisible, nature grandiose, sol d'une étonnante fertilité, vivres abondants, pays sain, air pur, tout paraît favorable à l'existence de pareilles œuvres, à Mayumba.

3. — La présence du P. Garnier et du P. Démaison, pendant l'année 1895, a permis de faire un peu plus de ministère extérieur. C'est ainsi que le P. Démaison, accompagné du F. Marie-Joseph, est allé, au mois de juillet, faire un voyage de trois semaines dans l'intérieur, visiter l'importante tribu des Balombo. Après bien des fatigues et des difficultés de tout genre, il nous est revenu avec 8 enfants et une fille. Cette tribu n'est pas très bien disposée et, malgré tout, il a eu le bonheur de faire 4 baptêmes d'adultes et 4 d'enfants; tous les huit sont morts. Quelques jours après le retour du P. Démaison, le P. Garnier partait à son tour du côté de Ngoa, faire le catéchisme dans les villages; au bout de huit jours, il était de retour. Un mois plus tard, le P. Démaison repartait de nouveau du côté de Konkouati. Il a ramené 4 nouveaux enfants. Après la mort du P. Carrer, le P. Supérieur est allé à Banda-Pointe chercher les fiancées de quatre de nos grands enfants. Il en a ramené trois. Il a eu le bonheur de faire 3 baptêmes d'adultes, *in articulo mortis*. Cette population de Banda-Pointe, qui, du temps du vieux prince Mangovo Kingunsi, mort il y a deux ans, nous était très favorable, nous est maintenant presque hostile. Quelques mois auparavant, le P. Supérieur avait pu surprendre le vieux féticheur Mandaki Niundu, qui avait toujours échappé au P. Garnier, avec tout son fétiche, appelé N'Boïo, avec lequel il faisait la terreur dans le pays. Ce fétiche se compose de 6 têtes d'hommes, dont 3 têtes de chefs et 3 têtes d'esclaves. C'est assez curieux à voir, aussi sommes-nous heureux d'en faire hommage au musée de Grignon. Puisse le bon Dieu nous permettre de saisir ainsi plusieurs fétiches, et le prestige de ces divinités païennes sera bien diminué (1) !

(1) Si l'hostilité de Banda-Pointe dont parle ce Bulletin est le résultat de l'enlèvement d'un fétiche, c'est une preuve nouvelle que les missionnaires ne

Depuis notre dernier Bulletin, 97 de nos enfants ont reçu le baptême, plus 36 moribonds, ce qui fait le nombre respectable de 133 baptêmes en deux ans, 74 confirmations, 22 premières communions. Le nombre des premières communions est relativement petit, car, en 1895, le P. Carrer avait trouvé les enfants trop jeunes et les avait remis à l'année suivante. Nous avons fait en plus 7 mariages.

4. — Nos villages se sont doublés depuis 1894. Nous en avons deux habités chacun par trois familles. Le dernier, fondé par le P. Carrer, a pris son nom et s'appelle le village de Saint-Julien. Le premier fondé, qui n'avait pas de nom, a pris celui de notre nouveau Supérieur, et s'appelle le village de Saint-Joseph. Toutes ces jeunes familles sont bien chrétiennes. Tous tiennent à s'approcher des sacrements les premiers vendredis du mois et les grandes fêtes. C'est une grande consolation pour nous. D'autres alliances se préparent et nous espérons augmenter beaucoup nos deux villages.

5. — Notre petite station, loin de perdre sa réputation agricole, ne fait que l'augmenter. Au lieu de 90 hectares de terrain cultivés, il y a deux ou trois ans, nous en avons en ce moment 136; aussi nous ne cessons d'insinuer à notre vénéré Vicaire apostolique de penser à demander une nouvelle concession, celle de 216 hectares que nous avons étant bien près d'être épuisée. Il est probable qu'à la fin de la saison sèche 1897, il ne nous en restera pas beaucoup à défricher.

Nos longues et belles allées de manguiers, mandariniers, avocatiers, bien droites et bordées de citronnelle ou de vériver, semblent faire oublier l'Afrique et transportent, pour un moment, nos visiteurs dans une propriété de France. Nous nous adonnons toujours à la culture du maïs, des chorocos, des ambrevades, des patates, des aubergines, etc., etc. Un petit essai de culture de caféiers et de cacaoyers nous a encouragés à continuer, et en ce moment nous attendons 10,000 pieds de caféiers. Les 10,000 pieds d'ananas et les 50,000 pieds de bananes, non seulement nous procurent une excellente nourriture pour les enfants, mais encore d'excellents desserts. Le

doivent pas enlever de force les fétiches à leurs possesseurs. Les jeunes missionnaires sont très exposés à cet excès de zèle. (Note de Mgr Carrie.)

dernier concours de Libreville nous a décerné une médaille d'argent pour nos cultures.

Grâce à toutes ces ressources, nous pouvons avoir des animaux de toute espèce : 110 porcs, 48 chèvres, 100 poules, 77 canards, 102 pigeons. Nous avons commencé à élever des lapins ; nous en avons déjà une vingtaine et dernièrement, grâce à la générosité de M. Dumonet, nous avons reçu un beau bélier qui, avec une brebis et son agneau, sont l'espoir de notre troupeau. Nous espérons qu'au prochain Bulletin nous mentionnerons des vaches parmi notre bétail. Nos magasins n'étant plus assez grands, nous avons élevé, avec le concours du F. Marie-Joseph, une belle maison de 30 mètres de long sur 9 de large, toute en planches du pays, et couverte en feuilles de palmier.

Nous utilisons le banc d'huîtres qui couvre la lagune, à nourrir nos enfants, et les coquillages nous donnent de la chaux. Qui sait si dans les temps futurs, ayant les briques et la chaux, nous ne construirons pas une belle église toute en briques comme celle de Brazzaville, imitant ainsi nos chers confrères de l'Oubanghi !

6. — Parmi les nombreuses visites que nous avons reçues, nous devons en mentionner quelques-unes qui nous sont particulièrement chères. En premier lieu, citons celle de Mgr Le Roy, notre bien-aimé Supérieur général actuel, alors encore vicaire apostolique du Gabon. Nous sommes persuadés qu'il se souviendra toujours de son passage dans notre petite communauté. Nous nous souvenons aussi avec joie de celle de notre vénéré vicaire apostolique. Il s'est de nouveau annoncé pour cette nouvelle année 1897 et nous l'attendons avec impatience. Nous avons été heureux de le retrouver à son retour d'Europe plein de santé ; nous faisons des vœux pour qu'il la conserve pendant de longues années. Nous n'oublions pas non plus le vaillant apôtre de l'Oubanghi, Mgr Augouard, venu accompagner Mgr Le Roy en février 1895. Nous avons été aussi heureux de donner l'hospitalité quelques heures aux PP. Levadoux, Le Meillour, Schmitt, Luec et au F. Pothin. Beaucoup d'autres Pères ont passé, mais, en général, le peu d'escale que font les bateaux empêche ces confrères de venir nous voir. Quand nous le pouvons, nous nous empressons d'aller à bord leur souhaiter bon voyage.

Nous devons encore mentionner la visite des administrateurs de Mayumba et des commerçants, qui aiment à venir, de temps en temps, se reposer quelques heures à la Mission. Nous avons surtout l'occasion de voir M. et M<sup>me</sup> Dumonet, qui viennent régulièrement à la messe le dimanche.

Le 6 août dernier, le *Maceïo*, venant du nord, avait à bord M. de Brazza, commissaire général du gouvernement. Le P. Supérieur est allé le saluer. Ils ont parlé longuement du moyen de cultiver le cacao, le caféier, etc.

Nous avons eu l'occasion de donner l'hospitalité à un jeune employé de la maison allemande, atteint de fièvre bilieuse. Soigné selon le traitement de la Mission, nous avons pu le sauver de quatre rechutes jusqu'à son embarquement. Si nous avons pu réussir ainsi pour le P. Carrer! Le bon Dieu en avait disposé autrement.

## NÉCROLOGIE



### LE P. AYMONIN

DÉCÉDÉ A BORDEAUX LE 11 DÉCEMBRE 1896

(Notice faite par le P. Mauger.)

Jules-Melchior Aymonin naquit, le 6 octobre 1836, à Saint-Pierre-la-Cluse, diocèse de Besançon. Son père, qui exerçait la profession d'opticien, se nommait Albin, sa mère s'appelait Eugénie Vermot. D'origine polonaise, la famille Aymonin avait successivement habité l'Italie et la Suisse avant de se fixer en France; comme les familles patriarcales, elle se réjouissait des nombreux enfants qui faisaient sa couronne. La famille Vermot avait aussi de fortes traditions religieuses; dans le cours des âges, elle avait donné à l'Eglise plusieurs de ses membres, et quelques-uns avaient embrassé la carrière des armes. Le grand-oncle du cher Père, le digne abbé Vermot, s'était voué, aussitôt après la Révolution, aux missions paroissiales et avait laissé le meilleur souvenir dans les diocèses de Besançon, de Nîmes et de Bordeaux (1).

(1) D'après la *Revue dominicale*, ce prêtre avait commencé à Nîmes une réunion de missionnaires, et c'est de cette œuvre que le R. P. d'Alzon fit ensuite la Société des Augustins de l'Assomption, dont l'abbé Vermot se trouve ainsi être véritablement le premier fondateur.

Le petit Jules, en naissant, eut le malheur de perdre sa mère; et comme son père, à cause de son commerce, dut se retirer à Vienne, en Autriche, il fut confié aux soins d'une de ses tantes. Plus tard, il entra au collège de Saint-Hippolyte, dirigé par les Marianites. Il eut là pour ami et condisciple M. l'abbé Simler, le supérieur général de cette Société. Parmi les professeurs se trouvait son oncle, M. Vermot. C'était un saint religieux et un mathématicien distingué, mais un homme assez rigide; il fut surtout sévère pour son pupille, qu'il eût désiré mener au faite des différentes branches de la science, et c'est là, en grande partie, ce qui détourna celui-ci d'entrer chez les Marianites, quoiqu'il ait eu d'ailleurs toujours pour ses anciens maîtres beaucoup d'affection, d'estime et de reconnaissance. Au collège, le jeune Aymonin fut un bon élève, et il sut parfaitement conserver son cœur et son âme : « J'arrivai à la prêtrise, dit-il dans ses notes (1) ignorant absolument le mal. »

A sa sortie de Saint-Hippolyte, il fit deux années de philosophie au séminaire de Vesoul, puis il entra en théologie au grand séminaire de Besançon : ce fut là qu'il reçut la tonsure et les ordres mineurs.

Quel serait son avenir? Il se croyait bien appelé à l'état ecclésiastique, mais le ministère paroissial avait pour lui peu d'attraits. La Providence lui montra bientôt sa voie. Revenant de la mission de Maurice, le P. Thiersé s'arrêta au grand séminaire de Besançon et entretint, à plusieurs reprises, les élèves de la mission des noirs. Le tempérament ardent, la parole entraînant, les récits merveilleux du missionnaire frappèrent vivement le jeune séminariste. C'est résolu : il sera, lui aussi, apôtre des noirs. Malgré l'opposition de son dévoué tuteur, il demande son admission dans la Congrégation; le 6 septembre 1857, il entre au noviciat, alors établi dans la maison de campagne de Monsivry et dirigé par le vénérable P. Burg. Le jeune novice avait terminé ses cours de théologie. Durant les années 1858 et 1859, il reçut le sous-diaconat et le diaconat; le 2 juin 1860, il fut promu à la prêtrise et fit sa profession le 26 août de la même année.

Destiné tout aussitôt à la mission d'Haïti, qui venait alors de se rouvrir au zèle de nos Pères, le P. Aymonin quitta la France le 13 novembre 1860, et, le 3 décembre, il débarquait à Jacmel avec Mgr Monetti, délégué apostolique, et les PP. Pascal et Orinel, ses confrères de profession.

(1) Le P. Aymonin avait la bonne habitude de consigner, au fur et à mesure, sur un calepin, les principaux événements de sa vie, avec ce qui pouvait particulièrement le frapper ou l'intéresser : voyages, emplois, lectures, missions, et prédications; c'est de ce cahier qu'ont été tirés les éléments de cette notice.

« Nous avons, dit-il dans ses notes, été reçus triomphalement par le général Hector Rebecca. On nous a installés au palais national. Mgr Monetti, déjà fatigué du voyage, se trouve indisposé au retour d'une visite aux écoles, ce qui nous oblige à rester jusqu'au 10 décembre. Pour utiliser notre temps, nous préparons quelques personnes à la première communion et à la confirmation. Enfin, le 10 au matin, nous prenons, à cheval, la route de Port-au-Prince, où nous arrivons le lendemain »

Le jeune missionnaire se dévoua courageusement à la conversion des pauvres noirs, jusque-là entièrement abandonnés; jour et nuit, il était sur la brèche. Aussi se trouva-t-il bien vite épuisé, surtout par les visites aux malades, visites parfois de 15 à 20 lieues, et, dès le 17 mai 1866, il dut rentrer à la Maison-Mère. Au mois d'octobre de la même année, il reçut son obédience pour la Guyane. Après quelques mois de ministère à Montdélise, à Tannégrande et dans la ville de Cayenne, il fut forcé de quitter la colonie et de regagner encore la France. Il rentra à Paris le 27 mars 1867.

A peine remis de ses fatigues, il reçut, au mois de novembre suivant, une nouvelle obédience, cette fois pour le Sénégal. Le choléra et la petite vérole sévirent bientôt dans cette colonie; il se dévoua avec zèle au soin des malades, à Saint-Louis, à Gorée et à Joal. Le climat d'Afrique l'éprouva moins que celui de la Guyane, il put y travailler près de quatre années consécutives.

Cependant, tombé de nouveau malade, il passa une année en France, puis il repartit une seconde fois pour la mission d'Haïti. Au bout de deux ans, en 1873, il dut encore revenir en Europe; quelques mois suffirent pour refaire sa santé, et il regagna avec courage sa chère mission; mais il n'y put rester que deux années.

Il lui fallut dès lors renoncer aux pays d'outre-mer. Il fut d'abord placé à Cellule comme professeur et missionnaire diocésain. c'est là qu'il émit les vœux perpétuels en 1879.

En 1881, il fut envoyé à Beauvais; puis, après quelques mois de séjour à la Maison-Mère, il reçut son obédience pour le collège de Langogne. Quelques confrères d'une réelle valeur lui sont, en grande partie, redevables de leur sainte vocation.

En 1884, à la fermeture du collège de Langogne, il reçut une dernière obédience : ce fut pour Bordeaux. Pendant ces douze dernières années de sa vie, il s'est livré aux missions paroissiales et a rempli à la communauté un ministère fructueux, surtout envers les membres du clergé.

Ce cher Père avait un grand esprit de foi : c'est cette vertu qui fut sa force et son guide principal. Chargé de faire les prières de règle, il était toujours le premier aux exercices, dont il s'absentait



difficilement. Dans ses rapports, il était bienveillant, serviable et de bon accommodement. Dans les peines, on trouvait en lui un ami complaisant, et beaucoup avaient en lui une grande confiance. Plusieurs recoururent à sa direction, à cause des exhortations toutes pleines de la sainte Ecriture qu'il leur adressait.

En 1896, sa santé s'affaiblit; il ne se releva guère d'une crise d'influenza qu'il prit en janvier, et, depuis ce moment jusqu'à sa mort, il souffrit horriblement de névralgies dentaires. Néanmoins, il continuait son ministère ordinaire lorsqu'au mois d'octobre il tomba pour ne plus se relever. En vain fit on appel à la science de quatre docteurs, on ne put enrayer le cancer qui lui rongeaient l'estomac.

Au commencement de décembre, il comprit lui-même que son état était humainement désespéré. A la suite d'une neuvaine à l'Immaculée-Conception, il dit : « Je vois bien que le bon Dieu ne veut plus me laisser sur la terre : c'est l'heure de tout régler. » Il fit sa confession et demanda l'Extrême-Onction. Une grande grâce lui fut accordée : depuis dix jours, à cause des vomissements, il ne pouvait plus dire la sainte messe; il eut deux heures de calme pendant lesquelles on put lui apporter le saint Viatique. Avec quelle foi il reçut pour la dernière fois son Dieu! Il se fit lire les actes préparatoires à la sainte communion et ceux de l'action de grâces. Désormais, il ne tenait plus à la terre et aimait qu'on lui parlât du bon Dieu, qu'on récitât auprès de lui le chapelet. Enfin, le 11 décembre au soir, après de cruelles souffrances, il s'endormit, calme comme un ange, dans la paix du Seigneur.

Le surlendemain eurent lieu les funérailles, au milieu de regrets universels et d'une affluence inaccoutumée dans notre chapelle. Le clergé, qui l'avait souvent visité pendant sa cruelle maladie, tint surtout à lui donner une dernière marque de ses regrets et de son estime.

---

## LE R. P. RITZENTHALER

DÉCÉDÉ A PORT-AU-PRINCE, LE 11 DÉCEMBRE 1896

*Extrait du Bulletin religieux d'Haïti :*

Le P. Ritzenthaler (Joseph), né à Bischwihr, diocèse de Strasbourg, le 10 juillet 1854, fit ses humanités, jusqu'en seconde inclusivement, à Colmar, d'où il se rendit à Langonnet, en Bretagne (1873), pour entrer au petit scolasticat de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Après avoir fait sa rhétorique et sa philosophie, il fut employé comme professeur dans les

collèges de Cellule, en Auvergne, et de Langogne, en Lozère, pendant quatre ans, d'où il fut rappelé au grand scolasticat de Chevilly, pour y faire ses études théologiques, son noviciat et recevoir les ordres sacrés. Après avoir fait sa profession religieuse en 1882, il fut envoyé comme professeur au collège de Rambervillers; il n'y fit qu'un séjour de quatre ou cinq mois, après lesquels ses supérieurs le désiguèrent pour aller avec d'autres confrères remplir les vides faits par l'épidémie de la fièvre jaune de 1882, au séminaire collège Saint-Martial.

A Saint-Martial, il se distingua par son zèle et son dévouement. Après douze années de travaux incessants, il retourna en Europe pour essayer de refaire sa santé considérablement ébranlée. Au bout de quelques mois, quoique gravement atteint d'une maladie de poitrine, il revint à son poste au mois d'octobre 1895. Ses supérieurs lui avaient laissé la faculté de rester en France pour se soigner, mais il préféra venir terminer ses jours dans le pays où il avait consumé la plus belle partie de sa vie pour le bien des âmes.

Pendant quelques mois il essaya de s'acquitter des fonctions que l'obéissance lui imposait, mais ses forces diminuant de jour en jour, il dut rester à l'infirmerie, où il expira saintement, le 11 décembre 1896, laissant de précieux souvenirs d'édification et de bien sincères regrets à tous les élèves qui avaient eu le bonheur de vivre sous sa direction.

---

### LE F. GILLES BRUNAGEL

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 2 JANVIER 1897

(Notice faite par le P. Hubert.)

Le 23 septembre 1887, un enfant de quatorze ans faisait son entrée au petit postulat de Chevilly. Il y avait été admis sur la présentation du curé de sa paroisse, qui en faisait l'éloge : « C'est un garçon, disait-il, qui a beaucoup de moyens : il est le premier à l'école et au catéchisme et il jouit d'une bonne santé. » Ce jeune aspirant s'appelait Joseph-François-Xavier Brunagel, était né à Ueberach (Alsace), le 29 août 1873, et avait été baptisé le même jour. Suivant sans arrêt la marche régulière des maisons de formation, il passa du petit postulat au grand le 14 octobre 1889, prit le saint habit le 19 mars 1890, sous le nom de F. Gilles, et fit profession le 8 septembre 1891.

On pouvait espérer lui voir fournir une longue et fructueuse carrière, quand une imprudence commise à Saint-Ilan, où il avait

été envoyé, en mars 1894, comme portier et cordonnier, lui fit contracter ou du moins développa rapidement le germe de la phtisie qui l'a conduit prématurément au tombeau.

En avril 1896, il revint au berceau de sa vie religieuse, et nous n'avons eu qu'à nous édifier de sa piété, de sa patience, de son abandon à la sainte volonté de Dieu. Il avait un grand désir de guérir et espérait beaucoup en Notre-Dame de Lourdes; mais la Sainte Vierge, préférant l'avoir près d'elle au ciel, l'a retiré de ce monde à la première heure du samedi 2 janvier 1897.

Le lendemain dimanche, il a eu des obsèques solennelles, auxquelles assistaient sa mère et ses deux sœurs, qui l'ont accompagné, avec les membres de la communauté, jusqu'à sa dernière demeure.

L'un de ses confrères qui le vit à Chevilly et à Saint-Ilan écrivant au lendemain de sa mort au R. P. Grizard, faisait de lui cet éloge : « Il m'a toujours été un sujet d'édification par son humilité, son obéissance et sa régularité. »

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours.** — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 18 mars, le P. Noirjean, de Sierra-Leone;

Le 20, le P. Haberkorn et le F. Théodemir, du Zanguebar.

Le 29, les PP. Delorme, Pringault et le F. Fernand, du Gabon, et le F. Hildevert, du Congo français. Le P. Delorme était déjà au Sénégal depuis le mois de septembre.

**Départ.** — Le P. Lejeune, qui était revenu du Gabon, dans les premiers mois de l'année dernière, s'est embarqué le 10 mars à Marseille, pour retourner dans sa Mission (1).

**Placements et mutations.** — Le P. Aucopt, qui avait été envoyé en Cimbébasie, a été détaché de cette Mission et placé à Loanda (janvier 1897).

Le F. Claver, revenu de Para au mois de novembre, a été attaché à la province du Portugal. Il en est de même du F. Damiao, qui a fait sa profession à Cintra, le 20 décembre.

Le F. Louis-Stanislas, qui a fait sa profession à Langonnet, le 1<sup>er</sup> novembre, a été de même attaché à cette communauté.

(1) Le P. Lejeune a profité de son séjour en France pour aller réveiller le souvenir de nos Missions dans plusieurs séminaires (Moulins, Saint-Flour, Mende, Montpellier, Albi, Tarbes, Bayonne, Le Mans et Blois). Cette tournée de recrutement ne sera pas, nous l'espérons, sans résultats.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Le T. R. Père, à Rome.** — Depuis longtemps Mgr Le Roy avait l'intention d'aller à Rome afin de déposer aux pieds du Saint-Père l'humble hommage de sa vénération et de son filial dévouement, dans la charge nouvelle qui lui a été imposée, et d'implorer la bénédiction de Sa Sainteté pour lui-même ainsi que pour la Congrégation, ses Missions et ses œuvres.

Les occupations nombreuses et pressantes dont il s'est trouvé surchargé depuis son élection, ne lui ont pas permis d'effectuer ce voyage aussitôt qu'il l'aurait désiré; à son vif regret, il s'est trouvé obligé de le retarder successivement jusqu'ici. Il vient, enfin, de partir pour Rome le 28 mars; il se propose de rentrer à la Maison-Mère dans une quinzaine de jours.

**Causes de béatification.** — Mgr de Courmont a été nommé, par le Cardinal-Archevêque de Paris, président du tribunal établi pour l'introduction de la cause de béatification de plusieurs prêtres martyrs de la Commune : l'abbé Henri Planchat, prêtre de la Congrégation des Frères de Saint-Vincent de Paul; les PP. Stanislas Radigue, Polycarpe Tuffier, Marcellin Rouchouze, Frézal Tardieu, de la Congrégation des Sacrés-Cœurs (de Picpus), et l'abbé Paul Seigneret, élève du séminaire de Saint-Sulpice (1). Le P. Cogniard fait également partie, comme juge assesseur, de ce tribunal qui a été érigé à l'Archevêché le lundi 8 mars. Il remplit la même fonction dans le procès commencé au mois de mai 1896 au sujet de la Sœur Catherine Labouré, des Filles de la Charité, à qui est due la médaille miraculeuse.

Mgr de Courmont a accepté aussi avec bonheur de présider la commission instituée pour la cause de la R. Mère Anne Javouhey, fondatrice de la Congrégation des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Le R. P. Gerrer est vice-postulateur et le P. Wißler, curseur. L'érection canonique de ce tribunal a eu lieu à l'Archevêché de Paris le jeudi 11 mars sous la présidence de Son Em. le cardinal Richard.

(1) Les Dominicains font aussi en ce moment le procès requis pour la cause de leurs propres martyrs; les PP. Jésuites l'ont fait depuis longtemps déjà pour le P. Olivaint et ses compagnons.

Tous nos confrères voudront bien s'unir aux prières des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny pour hâter la glorification de leur vénérée fondatrice. Nous prions en même temps ceux qui l'ont connue ou qui possèdent des documents la concernant de se mettre en rapport avec le R. P. Gerrer.

**Sénégal.** — Les faubourgs de Saint-Louis (Sar, N'Dar-Toute et Guet-N'Dar), ont été, du 8 au 13 février, le théâtre de six incendies successifs.

Plus d'un millier de cases de Noirs ont été la proie des flammes. Parmi les cinq victimes qui ont péri par suite de ces accidents, se trouvaient trois petites filles, nées de parents musulmans, et auxquelles le P. Tisserand a eu la consolation de donner le baptême avant leur mort. Il y prépare aussi la mère de l'une de ces enfants, qui a eu elle-même le corps en grande partie brûlé par le feu (lettre du 19 février 1897).

**Gabon** — Le Commissaire général du Gouvernement du Congo français, M. de Brazza, a quitté le Gabon pour rentrer en Europe. M. Dolisie, lieutenant-gouverneur, qui était en congé en France, est parti le 25 janvier, pour aller prendre la direction de la colonie.

**Oubanghi.** — Ainsi qu'on a pu le voir dans les *Annales Apostoliques*, Mgr Augouard est heureusement arrivé à Brazzaville avec ses missionnaires, le 2 janvier, après un voyage très heureux de 52 jours à partir de Bordeaux. Il a été reçu au débarcadère par l'Administrateur en grande tenue, accompagné de tous les chefs de service, pendant qu'une compagnie de 130 hommes lui rendait les honneurs militaires.

**Maurice.** — D'après les lettres du P. Pellerin, qui est maintenant le gardien du tombeau du P. Laval, comme supérieur de la Communauté de Sainte-Croix, la réputation de sainteté laissée par l'humble missionnaire des Noirs s'accroît de plus en plus. Chaque jour on vient prier près de ses restes vénérés. Il y a, en moyenne, de 1800 à 2000 pèlerins par semaine. Pendant toute l'année 1896, leur nombre s'est élevé à 153,403; et près de 9000 bougies ont été déposées sur la tombe, et 800 roupies environ dans le tronc du tombeau ou ceux de l'église. (lett. du 29 nov. 96 et 14 janv. 97.)

---

AVIS. — De l'Angelus et du Regina Cœli. — Par une décision du 20 mai 1896, le Souverain Pontife a tranché, comme il suit, deux doutes soumis à la S. C. des Indulgences.

1° Les *samedis de Carême*, l'Angelus doit se réciter debout, dès midi, eu égard à l'anticipation des Vêpres.

2° Le samedi de l'octave de la Pentecôte, on doit encore dire à midi le *Regina cœli*; on ne reprend l'Angelus que le soir. — Sur ce dernier point, il y a lieu de corriger la note de notre *Manuel de Prières* à la page 16, en mettant samedi *midi*, au lieu de samedi matin.

Voici la partie principale de ce Décret :

Die vero 20 Maii ejusdem anni, in audientia habita ab infrascripto Cardinali Sacræ Congnis Præfecto, Leo Papa XIII benigne declaravit : *In sabbatis Quadragesimæ orationem Angelus Domini, meridie, recitandam esse stando; Sabbato vero infra octavam Pentecotes, meridie, recitandam esse antiphonam Regina Cœli.* Datum Romæ, ex Secretaria ejusdem die 20 Maii 1896.

**Bulletin. Numéros à remplacer.** — Assez souvent l'on demande à la Maison-Mère de remplacer des numéros de Bulletins ou des Circulaires perdus ou égarés depuis plus ou moins longtemps. Nous sommes tout disposés à répondre autant que possible à ces demandes. Seulement, comme il faut pour cela dépareiller des collections, il a été réglé que ces numéros seraient désormais marqués au prix de 1 franc chacun, au compte de la Province ou de la Communauté qui les redemande.

— Prière aux communautés du *Zanguebar*, de *Maurice*, *Bourbon*, *Mayotte* et *Nossi-Bé* de nous envoyer sans retard leurs Bulletins.

**État du personnel.** — Cet État paraîtra dans le courant d'avril et sera expédié immédiatement aux communautés. Nous prions ceux de nos confrères qui pourraient y remarquer quelques erreurs de noms ou de dates de vouloir bien nous les signaler, afin qu'on puisse les rectifier dans le prochain État.

Maison-Mère, le 31 mars 1897.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Sacre de Mgr Allgeyer. — Actes administratifs. Nomination. Admissions à la profession et à l'oblation. — **Vicariat du Congo-Français** (*suite*). Linzolo. — Buanza. — Sette-Cama. — **Préfecture du Bas-Congo.** Landana. — **Nécrologie.** *Décès* : F. Zacharie et M. Rausch, scolastique. — *Notices* : PP. Carrer, Laurent. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.**

## MAISON-MÈRE

### SACRE DE MGR ÉMILE ALLGEYER.

Sur le vif désir du R. P. Acker et pour exciter davantage encore l'intérêt public en faveur de nos œuvres d'Allemagne, ainsi que de la Mission du Zanguebar, le sacre de Mgr Allgeyer a eu lieu à Knechtsteden, archidiocèse de Cologne, le dimanche de Quasimodo, 25 avril 1897. La relation de cette cérémonie nous est donnée par le P. Ebenrecht, de Blackrock, qui, devant se rendre à Paris pour affaires de famille, avait obtenu l'autorisation d'y prendre part. Le cher Père en a été d'autant plus heureux que c'est lui-même qui, lors d'un voyage en son pays natal, en 1873, rencontra le jeune Émile Allgeyer et le fit entrer au petit scolasticat de Blackrock, où le futur apôtre du Zanguebar devait passer les premières années de sa formation religieuse.

Le 25 avril 1897, l'abbaye de Knechtsteden était en fête, comme jamais elle ne le fut, aux glorieux jours de son passé de près de sept siècles. Il s'agissait, en effet, d'un sacre d'évêque, ce qui ne s'était encore jamais vu dans sa belle église romane, bâtie par saint Norbert en 1130; de plus, c'était le sacre d'un évêque missionnaire, destiné à l'évangélisation de la race noire dans la colonie du Zanguebar : deux raisons qui offraient un intérêt tout spécial, non seulement pour le peuple

catholique allemand, mais encore pour ceux qui, en haut lieu, tout en ne partageant pas nos croyances, sont pourtant fiers des succès de la « Mission catholique » au Zanguebar.

La vieille abbaye, comme un phénix sorti de ses cendres, paraissait rajeunie par les soins de ses nouveaux habitants; l'église avait été décorée de verdure, de fleurs, de banderoles, de guirlandes et d'oriflammes, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; le drapeau national flottait sur ses tours majestueuses, qu'on aperçoit de 15 kilomètres à la ronde; les vingt clochers d'alentour avaient répondu au salut, en arborant aussi des pavillons de fête jusqu'au plus haut de leur cime; la foule accourait par bandes nombreuses, sur toutes les routes, vers l'antique monastère.

En l'absence de Mgr Le Roy, retenu à Rome plus longtemps qu'il ne l'avait prévu, et du R. P. Acker, malade à l'hospice des Sœurs de Saint-Vincent de Paul à Cologne (1), le R. P. Corbet avait reçu la mission d'aller représenter la Congrégation. Le P. Hægy, préfet général du culte, avait été également envoyé de la Maison-Mère pour préparer et diriger les cérémonies.

A 9 heures sonnant, le signal est donné du haut des tours du couvent par un joyeux carillon. La procession part de la maison des Pères et s'avance d'un pas grave vers le sanctuaire, en suivant une route bordée d'une haie de sapins. Des deux côtés sont rangés de nombreux pèlerins, qui s'agenouillent et s'inclinent pour recevoir la bénédiction des prélats.

La cérémonie était présidée par Mgr Fisher, évêque auxiliaire de S. Em. le Cardinal Prince archevêque de Cologne, retenu par son grand âge et ses infirmités. A ses côtés étaient les deux prélats assistants : Mgr Gockel, coadjuteur de l'Evêque de Paderborn, et l'abbé mitré de l'abbaye des Bénédictins de Maria-Lach, le T. R. P. dom Willibald Benzler; venaient ensuite M. l'abbé Simonis, député au Reichstag, qui avait bien voulu accepter de donner le sermon de circonstance au sacre de son ancien paroissien, préparé par lui jadis à la première communion, alors qu'il était curé de Rixheim; le frère de Mgr Allgeyer et plusieurs autres membres de sa famille; bon nombre de membres du Comité anti-esclavagiste de Cologne, patronnant

(1) A la suite d'un érysipèle, il est survenu un abcès à l'œil droit du P. Acker; nous sommes heureux d'ajouter que ce cher Père est en voie de guérison.



la Mission du Zanguebar; des membres d'un autre Comité s'occupant des pauvres de Cologne et de l'œuvre de reconstruction de l'abbaye de Knechtsteden. Parmi ces messieurs, il y avait des personnages marquants et haut placés, tant du Parlement que de l'administration, notamment M. Reichensperger, président de la cour.

A l'intérieur de l'église, le maître-autel soigneusement décoré se détachait majestueusement de l'abside; les verrières des longues baies, à travers lesquelles se tamisaient à profusion les rayons d'un beau soleil de printemps, mêlaient leurs brillantes couleurs aux riches ornements des pontifes; les chandeliers portaient les écussons de Sa Sainteté Léon XIII, de S. Em. le Cardinal-Archevêque de Cologne, de Mgr Fischer et les armoiries du nouveau prélat. Mgr Allgeyer a choisi pour devise ces paroles de saint Paul : *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* Son blason porte : à droite, sur champ d'azur, les armes de la Congrégation; à gauche, sur champ d'argent, saint Michel, vainqueur de Satan; au dessus, le soleil levant, des rayons duquel s'élève en triomphe la croix *couronnée* (vulgairement croix irlandaise), signe du triomphe; au bas, le *Shamrock* ou trèfle de saint Patrice, emblèmes nationaux de la verte Erin, ajoutés par Sa Grandeur en souvenir des heureuses années de sa jeunesse passées au scolasticat de Blackrock.

Du haut de la voûte de l'église et comme venant du ciel, planait sur le sanctuaire et au-dessus des prélats consécrateurs une majestueuse couronne, d'où partaient, en forme de festons, des guirlandes allant rejoindre le massif des colonnes et faisant ensuite le tour de la nef, de voûte en voûte et d'arche en arche : c'était l'image de l'union mystérieuse du ciel et de la terre qui s'accomplissait en ce beau jour, où le Saint-Esprit devait descendre sur celui qu'il avait choisi lui-même pour être l'instrument de ses miséricordes en faveur des pauvres Noirs.

Les prélats, revêtus de leurs ornements, ayant pris place dans le sanctuaire, la voix du prédicateur se fait entendre. M. l'abbé Simonis retrace d'abord l'origine, le but et les succès merveilleux de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie; puis il parle avec une émotion communicative du nouvel élu, jadis son enfant de chœur, et aujourd'hui évêque d'une immense région presque encore inconnue; il dépeint les travaux qui

l'attendent, ceux de ses devanciers, les fatigues et les peines de l'apostolat africain ; il montre aussi la joie de ses missionnaires et de son troupeau, qui, en ce jour même, font des vœux au ciel pour l'appeler parmi eux. Dans sa péroraison, l'éloquent orateur fait appel à la générosité du peuple catholique allemand pour soutenir les missionnaires, tant dans leur œuvre lointaine que dans celle qu'ils ont entreprise ici, dans le pays même, où la Providence a fait comme sortir de la tombe cette ancienne abbaye des Prémontrés, dans laquelle plusieurs de leurs enfants trouveront sans doute la grâce de la vocation à la vie religieuse et apostolique, à l'ombre du sanctuaire de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Un solennel appel au Dieu des Missionnaires, *Adveniat regnum tuum*, clôture le magnifique discours de M. l'abbé Simonis qui, en cette circonstance, s'est acquis de nouveaux droits à la vive reconnaissance de la Congrégation tout entière.

Ensuite commence la messe pontificale. Grâce aux soins du P. Knipprath, qui a su, en peu de temps, former une véritable maîtrise digne d'une cathédrale, le chant est parfaitement exécuté. Quant aux cérémonies, elles s'accomplissent, sous la direction du P. Hægy, avec une régularité parfaite et une grande piété ; les Evêques eux-mêmes l'en ont félicité.

Après le sacre, le cortège se reforme et les prélats se retirent solennellement à travers les rangs pressés des fidèles, inclinés jusqu'à terre pour recevoir encore leur bénédiction. La cérémonie prend fin vers midi et demi.

Le beau temps qu'il a fait heureusement en ce jour a beaucoup contribué à l'éclat de la solennité. La semaine après Pâques était encore froide et humide ; mais dès le matin du dimanche de *Quasimodo*, le soleil sourit et se montre radieux ; c'était vraiment la première journée de printemps. Aussi y avait-il à la fête une foule nombreuse, évaluée à 4000 personnes venues de tous les côtés.

A une heure de l'après-midi, un modeste repas réunit de nouveau au réfectoire de la communauté, bien orné pour la circonstance, les prélats, les Pères, une dizaine de séminaristes venus de la ville archiépiscopale pour prêter leur concours aux cérémonies, les parents et amis du nouveau prélat et ces messieurs de Cologne : on était à table une cinquantaine environ.

A la fin du repas, le R. P. Corbet porte au prélat consécrateur et au nouvel élu un toast conçu avec autant de délicatesse que d'élégance, et qui fait la plus heureuse impression.

Mgr Fisher répond admirablement. Son Eminence, dit-il, l'avait chargé d'exprimer à tous son entière sympathie, avec son vif regret de n'avoir pu venir elle-même présider cette fête. Sa Grandeur parle avec éloge de nos Missions et surtout du nouvel établissement, qui en ce jour reçoit sa part de la plénitude de l'Esprit-Saint. Mgr Allgeyer, avec une délicate attention, fait l'éloge de son Père en Dieu, qui a conquis ses affections, dès la première entrevue; en reconnaissance, il lui promet d'appeler la première station à fonder au Zanguebar du nom de *Fischer-ville*. On applaudit à tout rompre; Mgr Fisher lui-même ne se possédait plus de joie. Le nouvel évêque remercie aussi de tout son cœur les deux prélats assistants. Mgr Gockel félicite le Prédicateur qui a bien voulu venir de si loin porter son éloquente parole sacrée dans une cérémonie qui intéresse l'Allemagne catholique tout entière. M. l'abbé Simonis se plaint d'abord que les orateurs déjà entendus lui aient complètement coupé l'herbe sous les pieds, et surtout M. Reichensperger qui venait de si bien *toaster* les prélats assistants; il sait s'en tirer cependant avec beaucoup de finesse et lance à droite et à gauche des pointes d'esprit qui excitent les plus vifs applaudissements. Le toast aux présidents des deux comités permet à ces Messieurs de réitérer l'expression de leur plus vive sympathie pour la Mission du Zanguebar; pour le nouveau prélat, ainsi que pour l'œuvre de Knechtsteden et la reconstruction des bâtiments de l'ancienne abbaye.

Ce ne sont pas d'ailleurs des paroles vaines. Ainsi, il n'y a pas longtemps, ils ont organisé, au profit de l'œuvre, un concert à Cologne, donné par la première société chorale de toute l'Allemagne, et qui a rapporté net 2500 francs.

Enfin M. Schlagwein propose d'envoyer un télégramme à Son Em. le Cardinal-Archevêque de Cologne. La dépêche est ainsi conçue : « A l'occasion du sacre qui a eu lieu aujourd'hui dans la vénérable basilique des Prémontrés de Knechtsteden, toute l'assemblée qui vient de prendre part à cette fête inoubliable, vous envoie l'expression de son plus profond respect et l'assurance de sa plus entière soumission et de sa plus loyale

dépendance. » Une salve de bravos acclame cette proposition et la dépêche part aussitôt.

A cinq heures, les milliers de pèlerins venus pour prendre part à la cérémonie du sacre s'assemblent de nouveau à l'église, pour assister aux complies solennelles, présidées par Mgr Allgeyer, et la bénédiction du Très Saint-Sacrement termine cette belle journée.

Le lendemain, le nouvel évêque dit la messe de communauté, célébrée à huit heures, avec chants. A la sainte Table, on remarquait les membres de sa famille, heureux de communier de sa main. Ainsi commence dans la joie un épiscopat qui se continuera sur le sol africain, dans les durs labeurs de l'apostolat. Fasse la divine Providence que cette belle fête soit pour la Mission et pour la province naissante d'Allemagne le gage des plus abondantes bénédictions !

---

## ACTES ADMINISTRATIFS

### Nomination.

Par décision du 8 décembre 1896, le P. Veillet, de la Martinique, a été nommé supérieur de la communauté de Bélem du Para, en remplacement du P. Sylvand. Les difficultés de communications, provenant notamment de la fièvre jaune, ne lui ont permis d'arriver à son nouveau poste qu'à la fin de mars.

### Admissions à la Profession.

Ont été admis, d'après une décision du 16 février 1897, à la Profession, à Cintra, le 19 mars, deux Novices-Clercs, MM. :

TRÉBERN Louis, né le 29 août 1869, à Plomeur (Morbihan).

BARROS DA SILVA Luiz, né le 1<sup>er</sup> déc. 1868, à Benguella (Angola) :

(Ces deux nouveaux profès devront dire la sainte messe à l'intention du T. R. Père Général le 31 de chaque mois, et, pour les mois de 30 jours, la veille ou le lendemain.)

Deux Novices-Frères, les FF. :

SÉRAPHIM Rodrigues, né le 26 fév. 1877, à Socima (Bragança).

FIRMINO Nogueira, né le 17 avril 1877, à Socima (Bragança).

Les Novices-Frères CASSIEN Hubert et MARTIAL Gaudu, de la Mission de l'Oubanghi, admis à la Profession par une décision

du 9 juin, mentionnée au *Bulletin* n° 117, p. 294, ont émis leurs premiers vœux : le premier à Brazzaville, le 30 août 1896, jour octave de la fête du Saint-Cœur de Marie, et le second, à Saint-Louis de l'Oubanghi, le dimanche 20 sept. 1896, en la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

Le F. SOSTÈNE PARIS, envoyé comme novice en Sénégambie et admis à la profession par décision du 16 février (B. 122, p. 490), a émis ses premiers vœux à Thiès, le 11 avril 1897.

### Admissions à l'Oblation.

Ont été admis à l'Oblation comme scolastiques, par décisions rendues dans le cours des mois de février et mars :

#### *A Merville, le 19 mars :*

MM. Maximilien MAYER, patron de rel. saint Mauront ;  
Joseph BELZIC, patron de rel. saint Paul ;  
Albin RUDLER, patrons de rel. Joseph-Marie-François ;  
François SCHABEL, patrons de rel. Marie-Joseph ;

#### *A Blackrock, le 25 mars :*

M. Daniel WALSH, patron de rel. saint Joseph ;

#### *A Pittsburg, le 25 mars :*

MM. Lucien GALETTE, patron de rel. saint François-Xavier ;  
Joseph HALABURDA, patron de rel. saint Casimir ;  
Thomas WRENN, patron de rel. saint François-Xavier.

Ont été admis à l'Oblation, comme Novices-Frères, par décision du 13 fév. 1897,

#### *A Cintra, le 19 mars, les postulants :*

Joachim Antonio RODRIGUES, en rel. *F. Chrysostomo* ;  
Joaquim MARTINS, en rel. *F. Bernardo* ;  
Jeronymo-Jose PIRES AZEVEDO, en rel. *F. Ildefonso*.

---

## VICARIAT DU CONGO FRANÇAIS

*(Suite.)*

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH A LINZOLO

DÉCEMBRE 1894. — MARS 1897

1. Personnel. — 2. Œuvre d'enfants. Progrès consolants. — 3. Nouvelles constructions. — 4. Ministère. — 5. Visites. — 6. Sauterelles. — 7. Statue du Sacré-Cœur.

1. — La communauté se compose actuellement du P. Duclos, supérieur intérimaire; du P. Doppler, directeur des enfants (1), et du F. Fraterne. A l'heure où paraîtra ce *Bulletin*, le P. Luec, rentré en France en mai 1896 pour refaire sa santé, nous aura rejoints.

2. — Il y a deux ans, nous disions : « Nos chrétiens ont la foi, mais quand auront-ils l'esprit de foi? » Sans prétendre qu'ils soient arrivés à la perfection, il nous est permis de dire qu'il y a de ce côté une sensible amélioration, surtout parmi les enfants de l'école. Leur piété est plus expansive, leur obéissance plus prompte. Ils aiment à faire de petites visites au Très Saint Sacrement pendant les récréations, et surtout à communier plus fréquemment. Un certain nombre communique tous les quinze jours, les autres tous les mois.

Pour les encourager et les maintenir, nous les avons instruits de la dévotion au Sacré-Cœur, les engageant à imiter les innombrables fidèles qui, chaque premier vendredi de mois, s'approchent de la sainte table, pour Lui faire amende honorable des outrages dont Il est abreuvé. Beaucoup ont répondu à notre appel et dans les villages on commence à suivre leur exemple. Il n'est que juste de faire une bonne part dans ce progrès de nos enfants au bon P. Doppler qui s'est donné à eux tout entier. Pour ses chers enfants il n'épargne ni son temps, ni sa peine. Rien ne lui coûte quand il s'agit de faire du bien à leurs âmes : ni critiques ni moqueries ne sont capables de l'arrêter. Il lui est doux d'orner la chapelle aux jours de grandes solennités, mais plus doux encore de parer les âmes qui sont les temples du Saint-Esprit.

(1) Le P. Doppler nous est arrivé de Brazzaville après Noël 1894.

Une promenade, une distribution de prix, une soirée récréative, viennent de temps en temps faire diversion au travail et à la piété et, là encore, leur zélé directeur veut, avec un soin jaloux, avoir la haute main.

De longue date, la lanterne magique est connue de nos enfants; elle les a souvent divertis, nous y avons fait entrer de nouveaux sujets. De plus, des chansonnettes et de petites comédies que les enfants apprennent vite et bien sont venues remplir les intermèdes, en provoquant d'interminables bravos. Et voilà comment, en mêlant l'utile à l'agréable, nous faisons croître nos petits chrétiens en science et en sagesse.

3. — C'est déjà une première bénédiction du Sacré-Cœur que le bon esprit de nos enfants, ce n'est pas la seule; la santé des corps, en effet, pendant ces deux années a marché de pair avec la santé des âmes. Jamais, depuis l'existence de la Mission, la mortalité n'a été moins grande. Ce fait mérite d'autant plus d'être remarqué que nous avons eu de rudes journées occasionnées par nos vastes constructions. Blancs et noirs, hommes et femmes ont dû payer de leur personne pour charrier le bois et les briques au soleil et sous la pluie.

Notre maison d'habitation a été terminée; un orphelinat a été construit pour les filles, une école s'est élevée, parfaite sous le rapport de l'hygiène, les bicoques qui tenaient lieu de basse-cour se sont effondrées pour faire place à un beau bâtiment où tous nos animaux domestiques peuvent croître et se multiplier.

4. — Troisième bénédiction, le ministère extérieur. Au dernier *Bulletin*, nous n'avions à signaler qu'une dizaine de baptêmes *in extremis*; dans le présent exercice, ce nombre a été plus que doublé. Le nombre des chrétiens baptisés à Linzolo et déjà rentrés dans leur éternité dépasse deux cents.

5. — Nos visiteurs tendent à devenir de moins en moins nombreux à mesure que la voie belge est plus fréquentée. Maintenant surtout que le chemin de fer est mis en exploitation, notre solitude se fera plus profonde; nous n'en serons que plus à l'aise pour chanter l'*Ecce quam bonum et quam jucundum*, quand nos confrères de Brazzaville et de Buanza viendront se reposer près de nous des fatigues de leur apostolat.

6. — Une visite que nous avons reçue il y a quelques mois et dont nous ne souhaitons pas le retour, c'est celle des sauterelles!

Heureusement, elles ont eu soin de ne se présenter que lorsqu'une bonne partie des récoltes était rentrée; ensuite elles ont fourni aux indigènes l'occasion de commettre bien des actes de gourmandise. Hommes, femmes, enfants les pourchassaient du matin au soir et du soir au matin avec des cris de joie et une satisfaction que seuls des chasseurs pourraient apprécier. Mais si elles nous donnent leur chair à manger, elles nous dérobent leurs œufs. Et qu'en adviendra-t-il l'année prochaine? Notre *ntoba*, nos arachides, tous nos légumes ne seront-ils pas leur proie?

7. — Pour conclure le chapitre des visiteurs, revenons au Sacré-Cœur, car pour mettre le comble à ses bienfaits, il nous envoie sa statue; elle est en route, elle arrive. Puisse-t-elle nous parvenir sans accident, à travers nos rivières, nos montagnes et nos brousses! De la place d'honneur où nous la placerons, elle nous bénira, elle fortifiera nos œuvres, et nous prierons Notre-Seigneur d'étendre sa protection sur les généreuses personnes qui nous l'ont envoyée!

## COMMUNAUTÉ DE BUANZA

JANVIER 1895. — MARS 1897.

1. Epreuves. Décès. Maladie. — 2. Maintien de l'œuvre. — 3. Concession de terrain définitivement réglée.

1. — La Mission de Buanza, bien cruellement éprouvée, a perdu deux Frères à quelques mois d'intervalle. Le F. Désiré, le 19 juin 1895, par suite d'une fièvre bilieuse; et le F. Roch qui, après avoir échappé à la même fièvre, a succombé aux suites d'une insolation, le 26 février 1896. Tous les autres membres ont été cruellement éprouvés par la maladie; et les PP. G. Schmitt et Bouleuc ont même été obligés de revenir en France. Ils sont rentrés bien remis.

A défaut de bulletin, voici quelques détails extraits de la correspondance.

1. — Je vous envoie un courrier spécial, écrivait le P. Georges Schmitt à Mgr Carrie, pour vous faire part des terribles épreuves qu'il plaît au bon Dieu de nous envoyer. Tout ce que nous avons eu jusqu'à présent n'est rien en comparaison de la lourde croix qui pèse en ce moment sur nous. La fièvre bilieuse hématurique sévit ici d'une manière terrible: le P. Bouleuc et le F. Désiré en sont atteints. L'état de ce dernier m'inspire les plus vives



inquiétudes. Nous voilà donc tous malades. Ma convalescence est lente, je n'ai pas de force; un rien pourrait occasionner une rechute. Le cher F. Roch, qui aurait tant besoin de repos, est chargé du train de la maison et du soin des malades.

Et d'où viennent ces mauvaises fièvres? direz-vous. Nous n'en savons rien ou plutôt nous ne voyons que deux causes : nos santés ruinées et les inondations du Niari dans la plaine, en face de nous. Elles ne proviennent sûrement pas de notre négligence ni du manque de soin. Nous faisons l'impossible pour les prévenir.

Ne pensez pas que les grands maux qui nous accablent soient pour nous un sujet de découragement : notre douleur est grande, mais entièrement soumise à la volonté de Dieu. *In cruce salus!* La communauté de Buanza est la parfaite image de celle de nos premiers missionnaires. Nous prenons exemple sur ces martyrs. L'heure viendra où nos croix porteront aussi des fruits de salut. *Euntes ibant et flebant.*

La statue de l'Enfant Jésus de Prague est exposée dans la chambre de nos chers malades; tous les soirs, nous le prions, les bras en croix, d'avoir pitié de nous. Nos vies sont à sa disposition; il en fera ce qu'il voudra. (Lettre du P. Schmitt, 17 juin 1895.)

« Notre cher P. Supérieur, écrivait peu après le P. Bouleuc, était à peine hors de danger que voilà le cher F. Désiré atteint à son tour de fièvre bilieuse hématurique. Le lendemain, 15 juin, je me mettais au lit à mon tour, atteint de la même fièvre (la troisième depuis le mois de mars). Quelles épreuves! Figurez-vous quatre pauvres missionnaires perdus au fond de l'Afrique, loin de tout secours, le F. Désiré et moi souffrant de la fièvre, notre cher P. Supérieur à peine en convalescence, couché sur un lit de camp dans la chambre du F. Désiré et surveillant les deux malades. Au milieu de nous, le cher F. Roch, soignant tout le monde, s'occupant de la Mission, des enfants, passant ses nuits auprès de nous et nous prodiguant les soins les plus empressés.

« Tout cela n'eût été rien, si, malgré tous les soins et les remèdes, prières et neuvaines, le bon Dieu ne nous eût enlevé, le 19 juin, le cher F. Désiré. Quelle perte immense pour notre Mission! Ce cher Frère était un vrai saint et d'un dévouement

sans bornes. Aussi sera-t-il longtemps regretté à Buanza où tout le monde l'aimait. » (Lettre du P. Bouleuc, 28 juin 1895.)

2. — Malgré toutes ces épreuves, on ne peut se décider à abandonner Buanza. La beauté du site, la fertilité du sol, l'importance des constructions, la densité de la population et ses bonnes dispositions envers notre sainte religion, le bien déjà accompli nous attachent définitivement à cette station.

D'ailleurs une nouvelle Mission ne se fait pas sans quelques sacrifices de missionnaires qui, morts, n'en continuent que mieux l'avancement de leur chère œuvre, dont ils se constituent les avocats naturels auprès de Dieu. Enfin, on est persuadé que ces maladies vont cesser avec les travaux de construction, auxquels on s'est livré avec une ardeur peut-être quelque peu immodérée. (Lettre du P. Derouet, 30 juin 1897.)

Pour remplacer le P. Bouleuc obligé de rentrer en France et le F. Désiré parti pour le ciel, j'ai envoyé à Bouanza le P. P. Kieffer et le F. Philibert, tous deux forts et capables de résister longtemps. Buanza est bien installé déjà ; on va s'occuper maintenant du côté apostolique de l'œuvre. (Lettre de Mgr Carrie, 13 août 1895).

3. — Une autre difficulté des plus graves a failli récemment compromettre l'avenir de la Mission. On se rappelle qu'elle avait été transférée sur le plateau du roi N'Damba. La concession de terrain, faite par celui-ci n'ayant pas été ratifiée par l'administration, Mgr Carrie reçut un jour la lettre suivante :

« Loango, le 16 juillet 1895.

« Monsieur l'Evêque,

« J'ai le regret de vous informer que M. le Directeur de l'Intérieur vient de m'aviser que, dans sa séance du 3 juillet 1895, le Conseil privé de la colonie a ajourné votre demande de concession de Buanza.

« Il me prie, en outre, de vous inviter à bien vouloir évacuer les lieux dont vous sollicitez la concession, dans le cas où vous les occuperiez déjà provisoirement.

« Recevez, Monsieur l'Evêque, l'assurance de ma haute considération. »

« Signé : A. FOURNEAU. »

On juge de l'émoi provoqué par cette lettre. Monseigneur crut

devoir se rendre en personne à Sainte-Marie du Gabon pour traiter de cette affaire avec le gouverneur lui-même. Peu de temps après, il écrivait :

« J'ai heureusement réussi à arranger l'affaire du terrain de Buanza. La concession nous est accordée pour le terrain des Pères et pour celui des Sœurs. Tout est donc en règle maintenant, car j'ai les titres de concession. » (Lettre du 3 sept. 1895).

---

### COMMUNAUTÉ DE SETTE-CAMA

Nous n'avons absolument rien reçu de Sette-Cama. Par une lettre de Mgr Carrié, nous savons seulement que tout va bien dans cette Mission et que son personnel en ce moment est ainsi composé : supérieur et économiste, le P. Herpe; chargé de l'œuvre des enfants, le P. Koffel; du ministère et de la sous-direction des enfants, le P. Murard; du jardin et des travaux agricoles, le F. Similien et un Frère indigène, le F. Dominique. — L'œuvre comprend 100 garçons, 6 filles et 1 village chrétien en formation.

*N'ayant pas encore reçu les bulletins de l'Oubanghi, nous passons à ceux du Bas-Congo.*

---

## PRÉFECTURE APOSTOLIQUE DU BAS-CONGO

### COMMUNAUTÉ DE SAINT-JACQUES DE LANDANA

OCTOBRE 1894. — MARS 1897

1. Personnel. Mort de l'abbé de Gourlet. — 2. Séminaire. Noviciat de Frères indigènes. — 3. OEuvre de Saint-Joseph. Travaux. — 4. OEuvre des filles. — 5. Villages chrétiens. — 6. Hôpital. — 7. Ministère dans les villages. — 8. Fêtes et dévotions. — 9. Visites.

1. — La communauté de Saint-Jacques de Landana se compose actuellement du R. P. Campana, préfet apostolique et supérieur provincial; des PP. Espinasse, supérieur de la communauté, Perréard, Charles Meyer et Savary; des FF. Hilaire, Straton, Gervasio, Viateur et Diniz.

En commençant notre dernier bulletin, nous avions le bonheur d'annoncer à nos confrères l'ordination au sacerdoce de notre premier prêtre indigène, M. l'abbé Louis de Gourlet. Ce cher et saint prêtre avait reçu l'onction sacrée des mains de Mgr Carrié,

en décembre 1892. Depuis lors, il s'était complètement adonné à la conversion de ses pauvres compatriotes *corde magno et animo volenti*. Spécialement attaché à la direction du petit séminaire, il chercha sans cesse à inculquer à ses jeunes disciples cet amour de la vocation sacerdotale qu'il portait si profondément dans son cœur. Hélas ! une douloureuse maladie de poitrine vint bientôt nous le ravir. Il s'éteignit doucement, muni des secours de notre sainte religion, assisté de tous les missionnaires et des enfants du séminaire, le 2 janvier 1895, au son de l'*Angelus*. Peu d'instant avant d'expirer, il avait dit aux séminaristes en pleurs : « Oh ! qu'il est doux de mourir prêtre ! » Cet exemple d'un premier prêtre indigène nous excite à travailler toujours avec courage et générosité à l'œuvre du Séminaire, tant recommandée par le Saint-Siège et par nos Constitutions. Nous nous y dévouons complètement, malgré les difficultés sans cesse renaissantes. Nos petits séminaristes sont actuellement au nombre de dix. Puisse le Cœur de Jésus les bénir et nous accorder d'en faire un jour de saints prêtres !

2. — Comme par le passé, nous continuons également l'œuvre des Frères indigènes, placée sous la protection de saint Pierre Claver.

Les professions ne sont pas bien nombreuses ; mais cependant le bon Dieu paraît bénir les efforts des missionnaires. Les Frères qui jusqu'à présent sont sortis de cette œuvre nous rendent de véritables services. C'est ainsi qu'en outre de la surveillance des enfants et des catéchismes en fiote, ils sont toujours heureux de faire des tournées dans les villages païens, quand les Pères sont empêchés de le faire. Nous devons aussi mentionner, à ce sujet, la touchante cérémonie de prise d'habit du jeune F. Jean-Martin. C'est le jour de Noël que le Révérend Père Préfet, qui aime tant l'œuvre des Frères et celle du séminaire, a eu la consolation de lui donner l'habit religieux. Ce Frère est un des anciens enfants de la Mission de Nemlao. Le P. Espinasse l'avait amené ici lors de l'abandon obligé de cette œuvre. Malgré l'attachement des Mossorongos à leur pays, malgré les dispositions peu favorables de son père, ce courageux enfant a demandé lui-même à se consacrer à Dieu, en prenant l'habit religieux, disant qu'il préférerait suivre sa vocation que d'écouter le mécontentement de son père.

3. — L'œuvre des enfants, placée sous la protection de saint Joseph, se trouve toujours dans les mêmes conditions. Notre grande préoccupation est d'inculquer à ce petit monde des idées et des sentiments foncièrement chrétiens. Il faut du travail pour leur faire oublier la crainte des fétiches ! En même temps que nous leur donnons l'instruction religieuse, nous nous efforçons de les habituer au travail, afin qu'une fois sortis de la Mission ils ne se livrent pas, comme leurs compatriotes des villages païens, des journées entières à ne rien faire. Par ce travail, nous cherchons en même temps à nous procurer les moyens de les entretenir convenablement.

L'année dernière, au mois de janvier, des nuées de sauterelles sont venues s'abattre sur nos plantations. Ces hôtes désagréables firent, pendant plusieurs jours, un dommage assez notable dans les champs de maïs, ensuite tout le nuage alla se noyer dans la mer. Cette année, d'autres nuées de ces insectes nous arrivèrent encore du sud. Les plantations venaient à peine d'être terminées ; les sauterelles leur firent tant de mal que nous avons dû jusqu'à trois fois recommencer les semailles. La troisième fois nous réussîmes grâce, sans doute, au puissant saint Antoine que nous invoquâmes publiquement et dont nous portâmes processionnellement l'image à travers nos champs cultivés.

Nos enfants aiment toujours à s'approcher de la sainte Table les jours de fête et les premiers vendredis du mois. Nous nous faisons un devoir de ne pas perdre de vue les enfants plus inconstants qui nous quittent pour s'en retourner dans leurs villages. En travaillant à la conversion des uns, il ne faut pas oublier la persévérance des autres. D'ailleurs, ces enfants ne se perdent pas tous et souvent ils savent faire du bien chez eux. C'est ainsi que dernièrement, en ayant rencontré un au village païen, le Père essaie de lui parler un peu des devoirs de la religion : « Oh ! Père, répondit l'enfant, moi, je sais bien, interroge ces hommes et voient s'ils ne savent pas le *Pater* et le commencement du catéchisme. Puis, j'en ai baptisé un qui, depuis, est allé au ciel, sa tombe est là-bas ! » Si tous étaient comme celui-là, que nous en serions heureux ! Au reste, dès que nos enfants apprennent que l'un de leurs parents ou quelqu'un de leur connaissance est malade, ils demandent aussitôt que le Père

se rende avec eux au village, afin que ces malades ne meurent pas sans avoir reçu le baptême.

4. — Protégée par saint Pierre Claver, l'œuvre des filles continue à prospérer sous la direction des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Ces filles qu'autrefois leurs parents laissaient venir si difficilement à la Mission, il arrive à présent qu'ils nous les amènent et nous les présentent d'eux-mêmes. Malgré leur caractère difficile, le dévouement des Religieuses arrive à les transformer, à leur faire aimer l'ordre et le travail, et surtout à remplacer dans leur cœur la crainte des fétiches par l'amour de Jésus et de Marie. En retour, ces enfants leur montrent le plus sincère attachement et ne sont jamais plus heureuses que quand elles peuvent montrer quelque malade à leurs Mères. Une de ces filles a procuré cette année la grâce du saint baptême à une dizaine de moribonds.

Les Sœurs sont respectées dans les villages païens qui nous entourent; on aime et on attend leurs visites et assurément elles profitent de ces bonnes dispositions des habitants pour procurer le bien de la religion, sans craindre ni peines ni fatigues. Souvent, elles préparent un accès plus facile aux missionnaires et, parfois, elles ont elles-mêmes le bonheur d'administrer le saint baptême. On sait combien les enfants qu'elles élèvent sont souvent exposés. Grâce à Dieu, nous n'avons eu à déplorer aucune défection et, naguère encore, nous pûmes admirer la générosité d'une de ces filles qui résista aux promesses les plus séduisantes, aux désirs et aux menaces de ses parents, auxquels sa résistance allait causer les plus grandes difficultés, et qui demeura ainsi fidèle aux principes de sa religion, ne voulant pas du tout consentir à déshonorer son nom de chrétienne que les missionnaires et les Sœurs lui avaient appris à aimer et à respecter.

5. — Nos villages chrétiens continuent à se développer. Dans le cours de ces deux dernières années, nous avons eu le bonheur de bénir treize mariages, et d'autres se préparent. Quand on va visiter les villages de Saint-Isidore, du Sacré-Cœur, de Saint-Joseph, on se voit aussitôt entouré d'une bien intéressante jeunesse. Nous tenons fermement à ce que les parents envoient régulièrement leurs enfants à la Mission, pour les faire assister aux classes et surtout aux catéchismes, et nous ne cessons de

leur répéter l'obligation qu'ils ont de leur donner une éducation vraiment chrétienne. En outre des sermons communs à eux et aux enfants de la Mission, ils ont tous les dimanches un petit catéchisme. De plus, les femmes viennent deux fois par semaine recevoir l'explication du catéchisme en fiote.

Pour faire le bien dans nos villages, nous profitons d'une coutume qui existe généralement dans ces pays : c'est la manie d'avoir chacun un ou plusieurs domestiques, *mouliques* ou commissionnaires. Nos enfants mariés ont aussi pris cette habitude. Nous faisons donc connaître notre sainte religion à ces domestiques et, à cet effet, nous avons établi pour eux des catéchismes spéciaux, à la Mission comme aussi chez les Sœurs.

Ces trois villages commencent à prendre un certain air coquet. Nos chrétiennes ont, en effet, commencé à se construire à leurs frais de belles maisonnettes en planches de bois du pays. Nous sommes heureux de ce progrès ; car, d'abord, nos hommes sont obligés de travailler pour se procurer les moyens de faire ces constructions ; de plus, nous espérons que ces maisons les attacheront davantage à leur village ; ils seront moins tentés d'aller chercher fortune chez les Blancs, où, malheureusement, ils ne reçoivent pas toujours les meilleurs exemples, et surtout, ils voudront moins se rendre dans certaines villes du Congo belge, devenues le refuge des Noirs qui s'y rendent pour gagner de l'argent, et qui souvent, après des mois et des mois passés loin de leur famille et au service des Européens, s'en retournent chez eux sans fortune, sans vivres, ayant parfois à peine un pague pour se couvrir.

6. — Malgré les préjugés des Noirs, une des œuvres qui nous a donné le plus de consolation dans ces derniers temps est celle de notre hôpital. Nous nous sommes imposé, l'année passée, quelques sacrifices pour le mettre dans des conditions meilleures que celles où il se trouvait jusqu'alors. Souvent nous nous voyons obligés de faire transporter nous-mêmes les malades à la Mission ou de donner de bonnes récompenses. Tel est le Noir ; il lui faut sans cesse des présents. Plus d'une fois, sans doute, ces pauvres gens pensent nous rendre grand service : il est vrai qu'ils ne se trompent pas en cela, puisque nous désirons qu'on nous amène les malades.

Dernièrement, un homme du village païen vint nous présenter un garçon bien souffrant : « Tiens, dit-il au Père, prends, soigne, donne à manger, enserre, *compte de toi* (c'est-à-dire, cela c'est ton affaire, cela te regarde), mais, mon *matabiche* (ma récompense)? Pour avoir la paix, autant que pour engager cet homme à nous amener d'autres malades, le Père lui donna quelque petite chose. Peu de jours après, le malade en question mourut après avoir reçu le saint baptême. Le lendemain de son enterrement, son prétendu maître ou protecteur se présenta de nouveau à la Mission : « Tu as enterré; maintenant, dit-il, mon *matabiche!* »

Généralement, tous les malades que nous recevons acceptent volontiers qu'on leur parle de religion et sont contents de recevoir le saint baptême. « Parle toujours, parle toujours, disait un d'entre eux au Père qui l'instruisait, parle, je t'écoute volontiers. » Mais, lorsqu'il s'agit de recevoir le saint baptême, il refusa en disant : « Non! Il faut attendre mon maître; s'il dit oui, je dis oui; s'il dit non, je dis non; s'il dit reste, je reste, et s'il dit marche, je marche. » Beaux sentiments et esprit de soumission parfaite! Malheureusement, ce n'était que la crainte de la punition qui le faisait parler de la sorte. Il existe encore, en effet, dans ces régions un certain esclavage domestique, et l'esclave ne fera et n'osera jamais rien faire sans le consentement de son maître. Le malade en question ne put être baptisé qu'à la dernière extrémité : espérons que le bon Dieu lui aura fait miséricorde.

7. — Malgré la multiplicité des œuvres à la Mission même, nous ne négligeons pas le ministère extérieur. Nous sortons, non seulement pour trouver les malades à baptiser, mais encore pour nous faire connaître davantage par les Noirs, leur faire comprendre notre but, et surtout pour trouver les centres où, en raison du nombre des habitants et des bonnes dispositions de la population, il serait le plus profitable d'établir des catéchismes permanents. Nous pouvons dire qu'en général nous sommes toujours bien reçus dans les villages, mais les Noirs ne comprennent pas assez pourquoi nous allons les visiter. « Toi, tu as beaucoup de maïs à la Mission, et tu viens chez nous sans en apporter! Chez toi, les enfants se portent bien; nous autres, dans nos villages, nous sommes toujours



malades, nous mourons tous bien vite, c'est toi qui viens manger les âmes, afin que dans ton village tout le monde soit bien portant! » Telle est encore l'influence des préjugés et des féticheurs dans les villages éloignés seulement d'une demi-heure de la côte; dans un de ces villages, on a répété les mêmes paroles à un Père qui y avait baptisé un pauvre moribond : « Quoi! tu es venu chercher son âme hier et aujourd'hui tu fais semblant d'ignorer sa mort! » C'est un préjugé qui fait qu'on cherche à nous empêcher de voir les malades.

Dernièrement, on nous avait apporté un pauvre enfant de deux mois tout brûlé. Il était bien près de la mort et nous le baptisâmes de suite. Les bons soins des Sœurs firent guérir ses horribles blessures. Voyant cela, la mère de l'enfant, qui savait qu'on l'avait baptisé, dit à la Mère Supérieure : « Finis de le faire baptiser complètement, afin qu'il guérisse aussi complètement. » Aujourd'hui, le petit Stanislas se porte à merveille; la renommée du fait s'est vite répandue dans les villages d'alentour. Puisse-t-il aider à dissiper les préjugés, surtout dans l'esprit des femmes, qui, à vrai dire, sont terribles sous ce rapport. L'un des missionnaires l'a bien éprouvé lorsqu'il reçut en pleine figure les coups de pagne d'une de ces femmes saisie d'une grande fureur, lorsqu'elle rencontra le Père auprès de son mari malade. « Je ne veux pas! je ne veux pas! Va-t'en! » répétait-elle en exécutant les danses les plus horribles. Heureusement, elle était arrivée trop tard et le malade, très bien disposé, avait déjà reçu le sacrement de la régénération. Nous aurons encore beaucoup à lutter contre ces idées préconçues.

Et puis la cassa! Le gouvernement sévit bien, quand il l'apprend, contre ceux qui l'ont donnée et fait prendre; mais combien ne passent pas sans être connus et punis! Dans le cours de l'année dernière, les autorités portugaises ont obligé les chefs des villages à apporter à la résidence les fétiches de leurs villages. Les Noirs seront-ils pour cela plus disposés à en quitter le culte? Poussés par la crainte, ils ont exécuté les ordres donnés, mais ils sauront toujours s'en procurer d'autres; puis, dans les cas de maladie, c'est toujours à ces fétiches qu'ils ont recours pour obtenir la guérison ou connaître qui mange leur âme. Les féticheurs savent s'y prendre pour conserver leur autorité et leur influence!

Dans ces villages de la côte, il est difficile d'avoir des catéchismes réguliers. Les Noirs sont employés un jour aux travaux de la plage et, le lendemain, ils vont en rivière pour n'en revenir que quelques jours après : cela suffit pour leur faire oublier tout ce qu'ils ont pu apprendre auparavant. Et, pas grand'chose à faire avec ceux qui sont employés dans les factoreries !

Dans les années antérieures, un bon moyen de propager la connaissance de notre sainte religion était de gagner à notre cause les chefs des villages. Mais aujourd'hui, ces chefs ont bien perdu de leur influence et leur autorité n'est plus considérée. Souvent les Noirs, pour régler leurs palabres, recourent au gouvernement portugais, et lorsque leur chef veut exiger quelque chose, ils le lui refusent tout simplement.

Nous avons dit plus haut que les Noirs se plaignaient de ce qu'ils mouraient trop rapidement. Depuis quelque temps, en effet, on remarque dans leurs villages une grande mortalité. Quelle en est la cause ? Assurément le tafia, qu'on y consomme en grande quantité. Le pays se dépeuple, mais quel remède y apporter ?

Malgré ces difficultés, nous continuons toujours avec courage, en priant le divin Maître de faire comprendre à ces pauvres Noirs où se trouve la véritable félicité.

8. — Nous nous efforçons de conserver aux fêtes de l'Eglise la solennité qu'on a toujours aimé à leur donner dans notre Mission. Comme rien n'est plus beau que la parfaite observation des cérémonies et la bonne exécution du chant, nous cherchons avant tout à obtenir ces deux choses, et, plus d'une fois, nous entendons les étrangers qui viennent assister aux offices nous répéter ces paroles : « Nous ne nous serions jamais attendus à voir en Afrique des offices si bien célébrés. » Nous avons toujours messe chantée avec ministres sacrés aux jours de grande fête. Même en ces jours, les vêpres sont chantées avec chapiers. Parfois, c'est bien un peu fatigant, surtout dans notre chapelle, bientôt trop petite pour recevoir tous les enfants et tous les fidèles. Mais ne devons-nous pas procurer aussi de cette façon la gloire de Dieu et le louer publiquement sur cette terre où relativement si peu d'habitants savent le faire ? D'ailleurs, c'est aussi là un moyen de faire aimer les cérémonies de l'Eglise à nos jeunes chrétiens.

Nous avons voulu clôturer l'année 1894 par la célébration d'un triduum solennel en l'honneur des noces d'or de l'Apostolat de la prière et profiter de cette circonstance pour raviver dans les cœurs de nos enfants l'amour du Cœur de Jésus. Ce triduum s'est terminé par un beau sermon du P. Frankoual sur l'Apostolat de la prière et un salut solennel en l'honneur du Très-Saint-Sacrement.

Nos bulletins antérieurs ont déjà parlé de la célébration de la Fête-Dieu et de notre belle procession. Un mot seulement sur la fête de Noël. Vu les circonstances favorables, nous avons conservé l'habitude de chanter la messe de minuit. A onze heures de la nuit, quelques coups de canon donnent le signal du réveil. Ce sont les chrétiens des villages qui en font les frais. Sans feu il n'y a pas de véritable fête en pays portugais. Puis, le Noir est si heureux quand il peut faire parler la poudre ! Il est vraiment beau d'entendre quelques-uns des enfants placés sur une colline voisine de la Mission entonner le traditionnel : « J'entends là-bas dans la plaine..., » traduit en portugais. Les garçons montant vers la chapelle, les filles descendant de leur montagne, les villageois s'assemblant de leur côté, tous venant à la lueur de nombreux flambeaux, répondent joyeusement par le refrain *Gloria in excelsis Deo* ! Mais ce qu'il y a de plus touchant, ce sont les communions nombreuses qui se font à la messe de minuit. Tous les membres de la Mission viennent s'asseoir à la Table sainte, et c'est alors une véritable consolation pour tous les missionnaires de voir Jésus honoré et glorifié de la sorte.

Le 2 février de chaque année, nous aimons à nous unir plus particulièrement à nos confrères, en célébrant dignement la mémoire de notre vénérable Fondateur. En ce jour, la salle du séminaire est splendidement ornée et, sous le regard de notre vénérable Père, un des Pères de la communauté fait aux membres réunis une conférence sur la vie et les vertus de celui auquel nous espérons pouvoir bientôt rendre les honneurs que l'Eglise rend aux bienheureux.

Les fêtes de l'Immaculée-Conception, du Sacré-Cœur et de Saint-Joseph sont particulièrement aimées de nos enfants à cause des réunions et des illuminations que nous faisons en ces jours. La réunion de la fête de l'Immaculée-Conception se fait auprès de la belle grotte de Notre-Dame de Lourdes, souvenir

du bon et regretté P. Le Louët. Cette illumination a été établie en mémoire de la protection spéciale accordée par Marie Immaculée, le 8 décembre 1889, au R. P: Préfet et à quelques-uns des missionnaires qui, en ce jour, débarquant avec une mer en fureur, chavirèrent et ne purent être sauvés des flots que par l'invocation de la Vierge Immaculée. Chaque année, dans la petite allocution qui se fait pendant la réunion, on aime à rappeler ce signe de protection spéciale de notre bonne Reine du ciel. A la fête du Sacré-Cœur, la réunion se fait tantôt devant la statue du séminaire, tantôt devant celle du village placé spécialement sous son patronage. La statue du village du Sacré-Cœur domine toute la colline et les collines environnantes, et ainsi, en ce jour de fête, tous les échos des alentours redisent le *Cor Jesu, miserere nobis*, qui s'échappe des lèvres des missionnaires et des fidèles.

Enfin, la réunion de Saint-Joseph se fait dans la cour des enfants, car c'est saint Joseph qui est leur patron spécial.

9. — Terminons enfin notre bulletin par un petit mot sur les visites que nous avons reçues ces deux années. Comme nous sommes très rapprochés de la côte, nous recevons assez souvent les visites des Blancs passagers sur les différents vapeurs qui s'arrêtent dans le port de Landana. Ils viennent, disent-ils, voir la Mission dont ils ont entendu dire de si belles choses. Tous sont étonnés en voyant nos nombreuses plantations, nos belles allées de manguiers, de palmiers, de cocotiers, d'orangers et la grande variété de nos arbres fruitiers. Disons-le, c'est au zèle et au dévouement du bon P. Duparquet que nous devons ce grand nombre d'espèces d'arbres fruitiers. Il a bien travaillé pour ses successeurs et, par suite, il est juste que ceux-ci conservent son souvenir.

La visite qui nous a causé le plus de plaisir fut assurément celle de Mgr Le Roy. Lors de son voyage en janvier 1895, Sa Grandeur, accompagnée des PP. Delorme et Pringault, voulut bien venir jusqu'à Landana. Il avait demandé qu'on ne fit absolument aucune démonstration extérieure pour sa réception, ce qui nous a empêchés de lui faire fête comme nous l'aurions désiré. Le vapeur français qui nous l'avait amené devant repartir dès le lendemain, Monseigneur ne put passer qu'une seule journée avec nous, journée heureuse et bénie, qui se termina

par un salut solennel du Saint-Sacrement donné par Sa Grandeur.

Cette année, nous nous étions préparés à recevoir solennellement Mgr Augouard. Chrétiens et enfants, aussi bien que missionnaires, attendaient avec enthousiasme son arrivée. Le R. P. Préfet avait voulu lui préparer une digne réception, dans cette Mission dont il est un des fondateurs et des premiers apôtres. En effet, c'est de Landana que sont sortis, non seulement le premier personnel de nos Missions du Sud, mais encore les premiers missionnaires du Congo français et de l'Oubanghi. Le vapeur qui portait Sa Grandeur et ses missionnaires ne devant s'arrêter que peu de temps ici, Monseigneur ne put venir nous voir. Espérons que la prochaine fois, la fête ne sera pas manquée.

Mentionnons aussi les visites fréquentes de notre ancien gouverneur, M. Forjaz. Son Excellence était non seulement l'ami dévoué de notre Mission de Cabinda, mais encore de toutes nos Missions du Bas Congo. Nous devons dire qu'il a tout fait pour nous soutenir et nous protéger. Il a été remplacé depuis, mais il ne cessé de conserver à l'égard de la Mission ses sentiments de généreux dévouement. Il l'a prouvé dernièrement encore en écrivant au R. P. Préfet au sujet de certaines difficultés par lesquelles la Mission a dû passer : « Comme toujours, je combats à vos côtés pour le bien des Missions. La vérité ne pourra manquer de triompher. Tout cela me fait d'autant plus de peine que je connais davantage le bien opéré par les Missions. Je ne vois dans tout cela que des accusations de pure vengeance, dictées par l'imagination de qui paraît n'avoir pas conscience de ses actes. »

---

## NÉCROLOGIE

~~~~~

Décès. — Nous avons la douleur d'annoncer la mort du F. Zacharie Blaise, profès des vœux temporaires, de la Mission du Gabon, décédé le 16 mars à Donghila, à l'âge de 24 ans, après 9 années de vie de communauté et 6 ans de profession, par suite de petite vérole contractée en soignant des enfants atteints de ce mal.

Nous recommandons également aux prières de nos communautés un grand scolastique de Pittsburg, M. Frédéric Rausch, décédé le 24 avril, à Rockwell, où il était employé.

LE P. JULIEN CARRER

DÉCÉDÉ A MAYUMBA LE 9 MAI 1896

Le P. Julien Carrer était né à Ploerdut (Morbihan), le 28 juillet 1865. Dans sa demande d'admission à la Profession, il fait connaître comment la Providence l'avait conduit dans la Congrégation :

« Privé de ma mère à l'âge de cinq ans, je fus placé au collège de Langonnet en 1879, et j'y ai poursuivi mes études jusqu'à Pâques 1883, entouré de maîtres aussi saints que dévoués, qui m'ont inspiré l'amour de la Congrégation. Les touchantes cérémonies de prises d'habit, auxquelles les élèves avaient toute facilité d'assister, contribuèrent puissamment à ma vocation. La triste fin d'un de mes camarades, dont le souvenir me glace encore à sept années de distance, me fixa définitivement.

« Un mois après, aux vacances de Pâques, je reçois une lettre du regretté P. Sundhauser, me pressant de l'aller rejoindre à Rambervillers, dans le but de poser la première pierre d'un petit scolasticat projeté. Je partis aussitôt, laissant bien attristé, mais aussi bien résigné, mon bon vieux père, que je ne devais plus revoir en ce monde (1).

« Après avoir achevé mes études, à Rambervillers, je vins au grand scolasticat de Chevilly en 1885. Sur six postulants philosophes que nous étions, nous sommes deux seulement à avoir persévéré. Je crois pouvoir dire que j'ai fait mon possible pour écouter et mettre en pratique les sages avis de mes directeurs; c'est pourquoi sans doute le Seigneur m'a conduit à bon port. »

Admis à la Profession le 15 août 1890, le P. Julien Carrer fut tout aussitôt, selon ses désirs, destiné aux Missions d'Afrique et envoyé au Congo français. Le F. Hildevert, qui était son compagnon de voyage et qui est resté avec lui jusqu'à sa mort, nous donne sur les vertus et les travaux de ce zélé missionnaire des notes édifiantes que nous n'avons qu'à résumer.

(1) A l'occasion de cette douloureuse perte, ajoutait le P. Carrer, j'allai pour quelques semaines en Bretagne. Nombreuses et pressantes furent les sollicitations de parents et d'amis pour me détourner de la vie religieuse. Dieu aidant, je demeurai inébranlable dans ma résolution. Le Seigneur bénit cette fidélité à sa grâce. Car il me fit l'instrument de ses desseins miséricordieux sur une sœur, actuellement professe chez les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, et sur mon plus jeune frère, aujourd'hui au petit scolasticat.

A son arrivée dans la Mission, le P. Carrer reçut son obéissance pour Linzolo. Il part avec joie, accompagné de trois autres confrères, la croix sur la poitrine, le bâton à la main et un petit sac sur l'épaule. Mais bientôt il est pris de la fièvre; il se traîne encore quelque temps; il se trouve épuisé, impossible d'avancer, et il revient tristement à la côte avec l'aide du F. Honoré. A Loango, cependant, il se remet assez vite, et est alors envoyé à Mayumba, avec mission de s'occuper des enfants.

Tout y allait à souhait, quand au bout de 18 mois, il est appelé à Sette-Cama, pour y aider le P. Ussel, qui venait, en 1890, de commencer cette nouvelle station. On en était aux premières installations, c'est assez dire qu'il y avait à supporter des privations de tout genre. Le P. Ussel, très anémié, fut bientôt contraint, de repartir pour la France. Chargé ici encore de l'œuvre des enfants, le P. Carrer se mit avec ardeur à sa tâche. A son arrivée il n'y avait que 25 petits noirs, tout nouveaux encore, et par conséquent presque sauvages. Grâce aux soins actifs du Père, à sa patience et à sa fermeté, ils furent bientôt transformés. Leur nombre s'augmentait en même temps; au bout de quelques mois ils étaient plus de quatre-vingts.

Le P. Carrer commençait ainsi à jouir à Sette-Cama des fruits de ses premiers travaux, quand une lettre de Mgr Carrie le rappelle à Loango pour y remplacer le P. Gaëtan, rentré malade en Europe. Il y arrive le 9 décembre 1892 et est aussitôt chargé, comme à Sette-Cama, du soin des enfants. Les jeunes Noirs élevés à la Mission étaient alors très indisciplinés; ils ne savaient plus ce que c'était que d'obéir. Le P. Carrer connaissait par expérience les difficultés de cette œuvre ingrate et pénible, mais féconde en mérites pour ceux qui s'y consacrent et féconde aussi en fruits de salut pour le bien des âmes. Il s'y dévoua de tout cœur : partout il suivait les enfants avec soin; il les surveillait de très près. Les soucis et les fatigues lui occasionnèrent des accès de fièvre bilieuse qui le mirent à deux doigts de la mort. Il se rétablit cependant assez vite; et, retrempé par la grâce des vœux perpétuels qu'il eut le bonheur d'émettre à Loango le 1^{er} octobre 1893, il se remit à ses fonctions avec un nouveau zèle.

Sur ces entrefaites, le P. Ignace Stoffel, fondateur et premier supérieur de Mayumba, fut obligé par la maladie de rentrer en France; il fallait, pour le remplacer, un missionnaire énergique et dévoué. Mgr Carrie désigna aussitôt le P. Carrer pour cette fonction. Mayumba était la première Mission du cher Père; elle lui était restée particulièrement chère. Il y retourna avec bonheur.

Tout entier à sa charge, il veillait à tout sans relâche. Par ses

soins, la chapelle fut décorée avec goût; aussi ce modeste sanctuaire attira-t-il bientôt une foule de noirs qui n'avaient jamais rien vu de si beau. Il s'occupait également de perfectionner les installations des bâtiments et de pousser les travaux de culture.

Mais son œuvre de prédilection, c'était celle des enfants. Voyant parmi eux quelques-uns qui paraissaient animés de meilleures dispositions, il demanda à Mgr Carrie l'autorisation de commencer un noviciat de Frères indigènes. Cette œuvre est aujourd'hui en bonne voie. Il a eu le bonheur de donner lui-même l'habit religieux à trois de ses postulants; et si le bon Dieu ne l'avait pas enlevé de sitôt, il aurait eu la consolation de recevoir les premiers vœux d'un novice.

Très aimé des indigènes, qui savaient tout son dévouement pour eux, le P. Carrer était aussi très estimé des Européens, qui voyaient en lui un prêtre entièrement à son devoir. Dans la communauté, il se montrait parfait observateur de la règle. D'un caractère sensible et impressionnable, il pouvait parfois, involontairement, faire quelque peine à un confrère; il s'en humiliait au pied de son crucifix.

Cependant, des fatigues incessantes affaiblissaient de jour en jour sa santé et, le 4 mai 1896, il eut de forts accès de fièvre. Il sentit que c'était sa fin et, dès le troisième jour, il demanda les derniers sacrements. Il fit alors appeler, avec les membres de la communauté, les enfants et les chrétiens de la Mission demanda pardon à tous de la peine qu'il avait pu causer aux uns ou aux autres et fit d'une voix émue ses dernières recommandations.

M. l'abbé Maonde, prêtre indigène, qui restait seul avec le Père, lui administra l'Extrême-Onction, qu'il reçut avec les sentiments de la foi la plus vive et de la plus profonde piété. Tous pleuraient à chaudes larmes · c'était à fendre l'âme.

Le cher malade souffrait horriblement; il sanctifiait ses souffrances en les unissant à celles du Sauveur. Il avait constamment son crucifix entre les mains et souvent il le pressait sur ses lèvres ou son cœur. Il récitait, autant qu'il pouvait, son chapelet et demandait à la Sainte Vierge la grâce de mourir un samedi. La bonne Mère la lui accorda. Le samedi 9 mai, au matin, il entra en agonie et, vers 1 heure de l'après-midi, il exhalait son dernier soupir.

Peu après, on revêtit le regretté défunt des ornements sacerdotaux et on le déposa au parloir; les Européens et les Noirs vinrent prier en grand nombre auprès de ses restes. Le lendemain matin, M. Maonde chanta la messe en présence du corps et le soir eut lieu l'enterrement solennel, auquel assistèrent, avec le personnel de la Mission et les Européens, tous les Noirs de la contrée. Le cher Père

repose à la place d'honneur de notre cimetière, à côté du regretté P. Sauner, en attendant la résurrection glorieuse.

En terminant ces notes, le F. Hildevert ajoute ces lignes : « J'ai eu le bonheur de vivre en Mission pendant six ans avec le regretté P. Carrer. Je l'ai toujours admiré. Malgré sa faible constitution, il était plein de courage et de dévouement. Je l'ai aussi assisté à ses derniers moments et je demande à Dieu une grâce, celle de faire une belle et sainte mort comme celle de ce zélé missionnaire. »

LE P. THÉODULE LAURENT

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 7 FÉVRIER 1897.

Poussé par l'élan généreux qui, sous le pontificat de Pie IX, porta la jeunesse catholique à la défense du pouvoir temporel du Pape, le jeune Joseph-Théodule Laurent, s'enrôlait dans l'armée pontificale, à 18 ans, le 17 mars 1868. Peu après, une épidémie de variole éclatait dans sa compagnie, et par mesure de prudence, on isola dans une maison de campagne ceux qui en étaient atteints. Le nouveau militaire s'offrit pour les soigner.

Or, il avait remarqué parmi les malades un Parisien très instruit mais irréligieux, et en grave danger. Il lui propose le ministère d'un prêtre, sa proposition est accueillie par un rire moqueur. Trois fois il revient à la charge, trois fois en vain. Alors il le recommande à saint Joseph, et fait pour lui la sainte Communion. Puis le lendemain il lui dit : « Ta famille t'envoie de l'argent : tu vois avec quelle affection je te prodigue mes soins, ne pourrais-tu pas me donner quelque chose? — Je n'ai rien, il ne me reste que quelques sous. — Ce n'est pas ce que je désire, mais j'ai vu dans tes effets un beau petit livre de piété qui ne te sert pas. — Impossible de m'en défaire, car c'est ma mère qui me l'a donné au jour de ma première Communion. — Comment tu as fait ta première Communion! Tu te souviens de ce beau jour! N'est-ce pas que tu étais plus heureux qu'ici ce jour-là? »

Le malade change de visage à ce souvenir :

« Allons, ajoute le zouave Laurent, c'est demain une fête de la Sainte Vierge, nous communierons tous les deux ; je vais te chercher un prêtre. — Je veux bien », répond le varioleux.

Mais, dans le voisinage, il ne se trouvait qu'un vieux prêtre retenu chez lui par la goutte; et il y avait bien deux kilomètres de distance. Le brave Laurent lui offre son dos pour l'aller et le retour, et le mourant reçoit avec bonheur tous les secours de la religion. Quelques heures après, celui-ci expirait tenant la main de son dévoué

camarade, et le bénissant de la grâce qu'il lui devait : « Je te dois, lui dit-il, le salut de mon âme : ne crains pas, je ne t'oublierai pas au Ciel. »

Ce touchant épisode de sa vie, notre cher Père Joseph Laurent le rappelait lui-même la veille de sa mort au P. Le Belley, qui nous l'a conservé. On peut croire que c'est à cet acte de charité héroïque, que notre confrère doit la grâce d'avoir pu triompher de toutes les difficultés qu'il a rencontrées dans le cours de sa vie, l'une des plus mouvementées que l'on connaisse.

Né à Ourches (Meuse) le 27 février 1847, il perdit son père à l'âge de huit ans. Après avoir commencé ses études au petit séminaire de Verdun, il passa à celui d'Alger. Il n'avait pas fini ses humanités, qu'il s'engageait pour deux ans comme zouave pontifical, entraîné sans doute par son esprit ardent et chevaleresque. « Dans ce nouveau milieu, écrivait-il plus tard, je fus apôtre sans m'en douter. Ma plus grande consolation, c'était d'instruire mes camarades de la religion et de les ramener à la pratique de leurs devoirs de chrétiens. Le bon Dieu bénit plusieurs fois mon apostolat. J'ai vu revenir à lui des hommes qui en étaient éloignés depuis leur première communion ; plusieurs sont morts entre mes bras, après avoir reçu, par mes soins, les derniers sacrements. Aussi m'appelait-on le soldat calotin, le Jésuite. » (lett. du 30 juin 1876).

Le zouave Laurent était à peine libéré de son engagement qu'éclata la guerre de 1870-71, et il dut reprendre les armes. Il fit les campagnes de Metz et du Nord ; on sait combien elles furent meurtrières. Il eut le bonheur d'en revenir sain et sauf ; et quelques jours après la bataille de Saint-Quentin, où il vit la mort de très près, il reçut son congé.

Dès lors, il ne songea plus qu'à achever ses études pour se faire missionnaire. C'est dans l'école apostolique d'Avignon qu'il alla se préparer à cette vocation en y faisant sa rhétorique. Il avait un peu connu notre Congrégation, à Rome, par le séminaire français ; il demanda à venir prendre place parmi ses aspirants.

Le 22 août 1872, il fit son entrée au grand scolasticat, où il prenait l'habit religieux le 1^{er} novembre 1873. Malgré de vraies qualités, il avait beaucoup à lutter contre une nature extrêmement ardente et sensible. Aussi, avant d'arriver au noviciat, eut-il à subir en maison de longues épreuves : à Langonnet, à Cellule et à Langogne. Il comprit que c'était pour son bien et, grâce à sa persévérance, il obtint enfin d'être admis aux saints ordres et à la profession. C'est le 25 août 1878 qu'il émit ses premiers vœux.

Envoyé d'abord à la Martinique, il y demeura six années, occupé principalement aux œuvres du saint ministère. Au rapport du

R. P. Vanhaecke, c'était un rude besogneur. Il parlait avec force et conviction. Pour mieux se faire comprendre, il usait de simplicité et d'une familiarité de bon aloi. Dans son genre et ses manières, il avait bien gardé quelque chose de l'ancien zouave; mais il avait avec cela quelque chose de rond et de franc qui plaisait.

Au mois de septembre 1884, il passa à la Guyane et fut chargé de desservir la paroisse de Matoury ou du Tour de l'Ile, voisine de Cayenne. Il y a laissé un beau presbytère, construit par ses soins; jusque-là, il n'y avait pour le logement du curé qu'un méchant carbet. Il alla en outre, pendant quelques mois aux îles du Salut, pour y remplacer, auprès des transportés, l'aumônier absent.

En 1892, il fut obligé, comme tous nos Pères, de quitter sa chère mission de la Guyane. Ce ne fut pas sans de vifs regrets, bien qu'il fût dès lors très fatigué.

Après quelques mois de repos en France, il demanda avec instance de retourner dans les pays chauds. Le T. R. Père pensa que le climat de l'île Maurice lui serait favorable et l'y envoya vers la fin de la même année; mais le P. Laurent tomba tout aussitôt malade et dut revenir en Europe. Il était alors si souffrant qu'on le regardait comme perdu. Cependant, il se remit encore assez bien et, au mois d'octobre 1895, il reprit la mer avec joie pour Haïti, où il fut chargé de l'aumônerie du pensionnat des Sœurs de Saint-Joseph à Port-au-Prince. Atteint de dysenterie, il tint bon plusieurs mois, mais enfin les médecins prescrivirent son retour en France.

Le P. Laurent était un homme d'une puissante énergie et d'un grand dévouement; il a eu cependant, il faut bien le reconnaître, des moments de défaillance qui l'ont porté parfois à mettre en question sa vocation religieuse. Le bon Dieu lui a fait la grâce de sortir victorieux de ces nouveaux combats; et il en a été heureux, surtout à ses derniers instants.

Dans ses longues souffrances, ce cher Père a vraiment montré un courage remarquable. On l'admirait dans sa dernière maladie, en le voyant lutter en quelque sorte corps-à-corps avec le mal qui l'emportait. Jusqu'aux derniers jours, il voulut offrir le Saint Sacrifice, qu'il commençait dès cinq heures du matin, et l'on était surpris de le trouver à circuler dans le parc, quand un autre à sa place serait resté sur son fauteuil ou même au lit.

Aussi, quand on le vit réduit à l'impuissance, on comprit que la dernière heure allait sonner. Lui-même ne se fit pas illusion; et il se disposa de son mieux à paraître devant son Dieu, en le recevant chaque matin dans la sainte communion. Le P. Genoud nous a conservé un écho des pieuses dispositions qui l'animaient.

« Comme on se trompe, lui disait le P. Laurent, sur la valeur de

ses actes! On s'agite, on va, on vient, on se remue, on se dépense, et l'on croit avoir fait merveille. Qu'est-ce qu'on a fait? Rien ou presque rien; car il y a eu en cela beaucoup d'activité naturelle, et partant recherche de soi-même, satisfaction personnelle. Non, ce n'est pas cela qui fait la valeur de notre vie, mais bien d'agir selon la volonté de Dieu. Il a fallu, pour me le faire comprendre, que la maladie vint me clouer dans cette chambre.

« Oh! si les jeunes missionnaires connaissaient bien ces grandes vérités! S'ils voulaient écouter, mais!... *Tout est là : la volonté de Dieu.* C'est lorsqu'on touche à sa fin que l'on comprend la nécessité de prier et surtout, pour le prêtre, d'offrir avec ferveur le Saint Sacrifice de la Messe. »

Rien n'a manqué à ce cher confrère des secours et des consolations de la vie religieuse, et il a eu l'insigne faveur de paraître au jugement de Dieu aux premières heures du dimanche 7 février, où l'Église célébrait la fête du Saint et Immaculé Cœur de Marie, Refuge des pécheurs. N'est-ce pas une coïncidence touchante et pleine d'espérance?

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours. — Sont rentrés en Europe :

Le 26 mars, le P. Gruffaz, du *Sénégal*;

Le 2 avril, le P. Gerspacher et le F. Nicomède, d'*Haïti*;

Le 13, à Lisbonne, le P. Richard, de *Malange*;

Le 17, le P. Patry, du *Soudan*, et le F. Alpinien, de la *Séné-gambie*;

Le 24, M. Bernadou, scolastique, de la *Martinique*.

Départs. — Se sont embarqués, à Lisbonne, le 13 avril :

Pour la nouvelle Mission des *Amazones*, le R. P. Libermann, les PP. Friederich et Parissier, et le F. Donatien, de Cintra; le F. Tite, de la communauté de Para, doit leur être adjoint;

Pour *Para*, le F. Urbano, de la communauté des Açores, et le F. Emmanuel, nouveau profès de Chevilly;

Le 23, le P. Barros, nouveau profès de Cintra, pour le *Cunene*, et le F. Quintien, de la communauté de N.-D. de Langonnet, pour le *Bas-Congo*.

Placements et mutations. — Ont été placés :

A *Knechtsteden*, le 18 avril, le P. Haberkorn, venu récem-

ment du Zanguebar, et auquel sa santé ne permet pas, du moins d'ici un certain temps, de retourner en mission ;

A *Mesnières*, le 1^{er} avril, le F. Rieu, de Saint-Ilan, et les novices FF. Ambroise et Alexis ;

A *Saint-Ilan*, le F. Octave, de Mesnières, avec le F. Désiré, nouveau profès et le novice F. Humbert (2 avril) ;

A *Cellule*, le 7 avril, le F. Géronce, revenu l'an dernier du Bas-Niger ;

A *Paris*, le F. François-Xavier, nouveau profès de Chevilly, le F. Clément et le nov. F. Vivien, de Cellule (29 avril) ;

A *Grignon*, le F. Divitien, de Bordeaux ;

A *Bordeaux*, le F. Euloge, de Grignon, en remplacement du F. Divitien, et le F. Aubert, de Paris, en remplacement du F. Ulric envoyé à Langonnet (29 avril).

Ont été envoyés au mois de mars : d'Haïti à la *Guadeloupe*, M. Perroud, scolastique, en remplacement du P. Riegert, décédé, et de la Trinidad à *Haïti*, le F. Théodore.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Mgr Le Roy. — Avant d'aller à Rome, Mgr Le Roy s'est rendu en Tunisie, pour y visiter l'œuvre qui nous a été proposée. Diverses circonstances l'ont retenu dans la ville sainte plus longtemps qu'il ne pensait. Il n'est pas encore de retour à Paris. Le prochain *Bulletin* donnera quelques détails sur ce voyage qui, nous avons lieu de le croire, ne sera pas inutile à la Congrégation.

Nos nouveaux Evêques. — Les Evêques titulaires sont habituellement nommés par brefs, et leur nomination est notifiée au consistoire suivant. C'est ce qui a eu lieu pour Mgr Adam et Mgr Allgeyer : comme on a pu le voir par les journaux, leur nomination comme Evêques de Tmui et de Ticélie a été rappelée au consistoire du lundi de Pâques, 19 avril.

Zanzibar. — Une dépêche de Londres du 10 avril, annonce que « le gouvernement anglais vient de supprimer l'esclavage à Zanzibar et à Pemba. Pour 240,000 habitants il y avait à Zanzibar 140,000 esclaves. Le gouvernement donne des indemnités aux propriétaires ».

D'après la *Revue des Revues*, sur les 200 millions d'habitants de l'Afrique, il n'y en a pas loin d'un quart qui vivent dans la servitude. Dans le pays des Haoussas, le nombre des esclaves serait de cinq millions et dans les régions du Nyassa, les Anglais posséderaient de 10,000 à 15,000 esclaves. (*Petit Moniteur*, 16 avril 1897.)

Oubanghi. — Après quelques jours de repos à Brazzaville, Mgr Augouard est reparti pour aller visiter les diverses stations de son vaste vicariat. Nous recevons de lui une lettre du 8 février, nous annonçant son arrivée à Saint-Paul des Rapides. La Mission fait des progrès consolants, quoique l'on ne soit pas encore parvenu, loin de là, à dompter la férocité des cruels Bondjos.

Lima. — La distribution des prix du collège de Saint-Louis des Français, qui a eu lieu le 24 janvier, était présidée par M. Pierola, président de la République Péruvienne; Son Excellence avait à ses côtés le délégué apostolique, Mgr Macchi et l'un de ses ministres, avec bon nombre des membres les plus distingués du clergé et des représentants de tous les ordres religieux de la ville.

Bulletins. — Prière à nos confrères du *Zanguebar* de nous envoyer au plus tôt leurs bulletins. Il serait bon de préparer ceux de *Maurice*, de *Bourbon*, de *Mayotte* et *Nossi-Bé*.

Maison-Mère, le 2 mai 1897.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT . BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Le T. R. Père Général à Rome. — Nomination d'un Consulteur. — Admissions aux vœux. — **Vicaariat de l'Oubanghi.** Brazzaville. — Saint-Louis de l'Oubanghi. — Saint-Paul des Rapides. — **Nécrologie.** *Décès* : P. Gaillard, F. James, Tarcitius, novice-Frère. — *Notices* : P. Mallet, F. Marie-Ignace. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.*

MAISON-MÈRE

LE T. R. PÈRE GÉNÉRAL A ROME

28 MARS — 12 MAI 1877

Le dernier *Bulletin* promettait quelques détails sur la visite du T. P. Père Général à Rome et l'accueil qu'il y a reçu du Saint-Père, de Son Em. le cardinal Ledóchowski et des autres cardinaux avec qui nous avons des relations particulières. Disons-le tout de suite, cet accueil a été d'une bienveillance extrême et véritablement flatteur pour notre chère Congrégation.

*
**

Tout d'abord, quelques mots de l'audience particulière accordée à Monseigneur par Sa Sainteté. Il est resté près d'une demi-heure auprès du Saint-Père, qui, à 87 ans, a conservé une vigueur de corps et une lucidité d'esprit vraiment merveilleuses. Léon XIII nous connaît bien. Il a d'abord parlé à Monseigneur de son élection et de la satisfaction qu'il avait eue à l'approuver, sur le rapport du cardinal Ledóchowski. Il a fait ensuite l'éloge de la Congrégation, de sa mission générale et particulièrement du Séminaire français.

Sa Sainteté se disposait alors à publier l'Encyclique sur le

Saint-Esprit, qu'on dirait écrite tout exprès pour nous. Il en entretint Monseigneur et lui recommanda de promouvoir partout où nous sommes établis le culte de la Troisième Personne de la Très Sainte-Trinité, à laquelle nous sommes spécialement voués. C'est pour tous nos confrères une raison de plus de s'intéresser aux *Annales apostoliques*, organe de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit, et de lui trouver de nouveaux adhérents.

Quant à nos œuvres, répandues aujourd'hui en tant de pays divers, le Saint-Père a beaucoup insisté sur ce point que, partout, le Missionnaire doit se faire au pays qui l'a adopté, et se montrer, à l'exemple de saint Paul, « tout à tous » : Africain en Afrique, Américain en Amérique, et constamment fidèle aux instructions du Saint-Siège, dont le caractère général domine les situations particulières en n'envisageant que le bien supérieur de l'Église.

D'autres questions furent ensuite traitées, relativement à l'œuvre de la Propagation de la Foi, par exemple, et à celle d'une imprimerie apostolique qui se chargerait de publier les divers travaux de propagande des missionnaires. Le Souverain Pontife approuva vivement les idées que lui soumit à ce sujet Mgr Le Roy et lui promit son appui en faveur de ces projets, d'un si grand intérêt pour la propagande catholique, l'engageant à les présenter de sa part aux directeurs de l'OEuvre, pour qu'il y soit donné suite.

Le Saint-Père bénit ensuite la Congrégation, ses maisons de formation et toutes ses œuvres, accordant une bénédiction particulière au T. R. P. Emonet, dont l'état général se maintient; au R. P. Collin, qui reste toujours à Paris; au R. P. Leclerc, qui vient d'arriver au soixantième anniversaire de sa prêtrise, et au P. Lamoise, dont on a fêté dernièrement à Joal les noces d'or de missionnaire d'Afrique. A la fin de l'audience, Léon XIII fit venir les deux scolastiques élèves au Séminaire français, MM. Compès et David, qui avaient accompagné Monseigneur, et il les bénit affectueusement, en faisant l'éloge de la vocation apostolique et en leur recommandant d'y être fidèles.

« Je bénis encore toute votre chère Congrégation, et, en rentrant au Séminaire français, ajouta le Saint-Père en souriant, dites au P. Eschbach qu'il faut guérir. » Ce cher Père était alors malade; il est maintenant en pleine convalescence.

*
* *

Le Cardinal-Préfet de la Propagande est notre vrai Supérieur. Monseigneur a eu de lui trois audiences, et Son Eminence a même eu l'amabilité de l'inviter à dîner le 6 mai, avant son départ de Rome.

« Vous êtes, a dit au T. R. Père le Cardinal-Préfet de la Propagande, une des deux ou trois Sociétés de Missionnaires pour lesquelles j'ai le plus d'estime et d'affection. »

Puissions-nous être dignes, toujours et partout, de cette estime singulière qui nous vient de si haut !

Informé, comme il devait l'être, de l'état financier de la Congrégation et des mesures prises pour l'améliorer, Son Eminence a donné son assentiment à tout ce qui a été réglé dans ce but, recommandant de veiller à son exécution, ajoutant avec un intérêt visible de précieux conseils, et promettant de faire de son côté tout son possible pour venir en aide à nos chères Missions : on verra bientôt qu'il a tenu parole...

Le Cardinal-Préfet est revenu ensuite sur le dernier Chapitre général. Il nous a beaucoup loués d'être si complètement entrés dans les vues du Saint-Siège et d'en avoir si fidèlement suivi les prescriptions :

« J'ai lu, dit-il, attentivement vos statuts et les ai approuvés, en attendant que la commission chargée de les examiner ait fait son rapport définitif. Soyez réguliers, soyez unis, maintenez-vous dans votre fin spéciale, et l'épreuve financière qui pèse sur vous en ce moment finira par disparaître et vous servira même de leçon pour l'avenir... Il vous manque cependant quelque petite chose encore, ajouta-t-il en souriant : je veux parler de la direction générale de vos Missions et des rapports à adresser à la Propagande : tous les cinq ans un rapport assez détaillé, et tous les ans une note qui me montre sommairement ce qui a été fait.

— Précisément, dit alors Monseigneur, je songeais à un directoire général...

— Ce serait à faire ; faites-le, répartit Son Eminence. Vous trouverez là-dessus de bonnes indications dans un travail de ce genre fait par les Capucins ; vous le disposerez à votre usage, vous y ajouterez ce qui vous paraîtra bon, et, après examen, je serai très heureux de l'approuver. »

Il fut aussi question d'un catéchisme unique à soumettre à l'approbation de la Propagande pour nos diverses Missions ; à toutes aussi vont être donnés des pouvoirs semblables et plus étendus, ainsi que les mêmes dispenses, afin d'unifier de plus en plus la direction des œuvres dans nos diverses chrétientés.

Son Eminence voulut bien encore examiner avec une grande bienveillance divers autres points relatifs à l'œuvre antiesclavagiste et à ses fondations, dont le Cardinal désire qu'on lui rende un compte fidèle ; à l'érection de la Guinée française en préfecture apostolique ; au projet de concordat entre le Portugal et le Saint-Siège, intéressant à un si haut degré nos Missions d'Angola ; à la constitution de nos œuvres des Etats-Unis ; à la nouvelle Mission des Amazones, etc.

En outre, Monseigneur avait à présenter le rapport général sur son administration de la Mission du Gabon : Son Eminence, qui le lut en entier, en approuva l'ensemble avec une bienveillance marquée. Et comme le T. R. Père le remerciait de sa bonté si paternelle :

« Oui, dit le Cardinal, je vous aime sincèrement et je tiens à ce que vos missionnaires sachent qu'ils ont ici des cœurs dévoués. Vous pouvez le leur dire. »

*
* *

Près du cardinal Rampolla, il fut de nouveau question du projet de concordat avec le Portugal et, ensuite, de la loi d'abonnement, au sujet de laquelle Son Eminence demanda quelques renseignements sur notre manière d'agir. Monseigneur les lui donna très simplement, déclarant que notre attitude était subordonnée aux circonstances, variant suivant la diversité des maisons, des œuvres et même des temps...

« C'est cela, dit Son Eminence, voyez avant tout l'intérêt de vos œuvres. J'approuve entièrement votre manière de voir : c'est celle que j'ai toujours conseillée. »

*
* *

Pendant son séjour à Rome, Monseigneur fit d'autres visites, également intéressantes, à LL. EE. les cardinaux Parocchi, Jacobini, Oreglia ; à M. Poubelle, ambassadeur de France près du Vatican, qui le retint longuement dans deux audiences suc-

cessives; à Mgr Keane, ancien recteur de l'Université catholique de Washington, qui connaît bien notre Congrégation aux Etats-Unis et qui insista fortement auprès de Monseigneur pour que nous dirigions surtout nos efforts vers l'évangélisation; à M. Captier, supérieur général de Saint-Sulpice; au supérieur général des Rédemptoristes, etc.

Sur ces entrefaites, S. Em. le cardinal Richard étant venu à Rome, Monseigneur fut invité à dîner avec lui à la procure de Saint-Sulpice où, comme d'habitude, il était descendu. Il s'y rencontra avec de nombreux invités, notamment Mgr Péchenard, M. l'abbé Duchêne et M. Vigouroux.

*
*
*

À son retour, le T. R. Père a passé de nouveau par Marseille, où il avait été demandé pour travailler à la constitution définitive de l'œuvre de M^{lle} Grandval; et par Lyon, où il avait à rendre compte au président de l'œuvre de la Propagation de la Foi de son entretien avec le Saint-Père. Il est rentré à la Maison-Mère le 12 mai, après un très heureux voyage.

En résumé, Monseigneur a été vraiment consolé de pouvoir constater que notre cher Institut jouit, à Rome, d'une considération marquée. Ce doit être pour nous tous un précieux encouragement et une raison de plus de travailler à justifier cette estime par un absolu dévouement à l'Eglise dans la mission générale qui nous est confiée et les divers pays où la Providence nous a conduits.

ACTES ADMINISTRATIFS

Nomination d'un consultant.

Le Conseil de la Congrégation ayant été amené à donner des missions spéciales à deux de ses membres, au R. P. Eigenmann, aux Etats-Unis, et au R. P. Libermann, au Brésil, il a cru devoir, avant le départ de ce dernier, procéder à l'élection d'un nouveau consultant, conformément aux Constitutions (*Const. 12, I, II*). Le R. P. J.-B. Pascal a été désigné pour cette fonction.

Admissions aux vœux.

Ont été admis dans le courant du mois de mai :

Aux vœux perpétuels :

Le F. ISAURE Adam, de la Mission du Gabon (déc. du 18 mai),

Le P. ANDRÉ et le F. MAURICIO Marques, de la Cimbébasie (26 mai).

Aux vœux de cinq ans :

Les FF. JUSTINO Migueis et BELCHIOR Ferreira, de la Communauté du B. Fisher aux Açores (15 mai).

Le F. FRATERNE Haberbusch, de la Mission de Loango (15 mai).

Le F. GREGORIO Gomes, de la Mission du Bas-Congo (18 mai).

VICARIAT DE L'OUBANGHI

COMMUNAUTÉ DE SAINT-HIPPOLYTE, A BRAZZAVILLE

JANVIER 1895 — JANVIER 1897

1. Personnel. — 2. Regrets laissés par le P. Paris. — 3. Retour et réception de Mgr Augouard. — 4. Oeuvre des enfants. Baptêmes. Mariages. Visites aux villages. — 5. Travaux. Chapelle des Sœurs. — 6. Départ de Monseigneur pour France. Nouvelle construction. — 7. Visites. — 8. Rapports avec l'administration. — 9. Basse-cour et jardin. — 10. Question des voyages et transports traitée par Mgr Augouard à Bruxelles. — 11. Retour de Sa Grandeur. Visites des stations. — 12. Convention avec la Compagnie du chemin de fer du Congo.

1. — Au mois de novembre 1894, la communauté comprenait les PP. Paris, Doppler et Mangout, et les FF. Elie, Honoré et Marcellin. En janvier 1895, l'arrivée de nouveaux confrères fit modifier un peu les charges. Le P. Paris continua à être supérieur et provicaire; le P. Doppler, partant pour Linzolo (vicariat de Mgr Carrie), céda la place d'économiste au P. Nio, et le F. Cassien vint alléger la tâche du P. Mangout, en surveillant les enfants pendant les travaux manuels; le F. Elie resta à la ferblanterie; le F. Honoré à la menuiserie et le F. Marcellin au jardin et à la basse-cour. Au mois de décembre 1895 arrivait le P. Leray, puis au mois de mars 1896, le P. Prat et le F. Ferdinand, en remplacement du P. Paris et du F. Honoré partis pour France, ainsi que du F. Marcellin, descendu en même temps (1) à Loango.

Tout récemment, enfin, sont arrivés avec Monseigneur trois

(1) Le bon F. Marcellin, revenu depuis en France avec le P. Gourdy, a succombé à son arrivée à Bordeaux, le 30 janvier, par suite de fièvres et d'anémie.

nouveaux Pères, les PP. Gestin, Couillard et Falconnet, et les FF. Fabien et Henri.

La Communauté comprend actuellement, outre Sa Grandeur, quatre Pères et six Frères : les PP. Remy, Mangout, Leray et Prat; les FF. Elie, Germain, Honoré, Ferdinand, Cassien et Fabien.

2. — Mais si les jeunes arrivent, les anciens disparaissent. C'est ainsi que nous avons eu la douleur de perdre le bon et vénéré P. Paris. Au Congo depuis 1882, ayant assisté à la fondation du vicariat de l'Oubanghi et commencé successivement les missions de Linzolo et de Liranga, il était tellement affaibli qu'un retour en France en 1892 n'avait pu le rétablir. De retour à Brazzaville, en janvier 1893, il avait été définitivement attaché à cette communauté comme provicaire et supérieur en l'absence de Monseigneur. Il était chargé en même temps du ministère extérieur dans les villages environnants et du soin des malades; mais sa santé lui interdisait souvent les visites que son zèle lui inspirait. A son retour, le trouvant gravement malade, Monseigneur jugea qu'un voyage en France était nécessaire. Le bon Père ajourna son départ tant qu'il put, mais voyant que le mieux se faisait toujours attendre, il accepta avec résignation la décision de Sa Grandeur. Il nous quitta le 22 août, accompagné du F. Honoré, emportant avec lui les regrets de tous, regrets d'autant plus vifs qu'on l'avait plus connu (1). Dès la nouvelle de sa mort, un service solennel fut célébré à Brazzaville, et tous les Européens se firent un pieux devoir de nous adresser leurs plus sincères condoléances.

3. — Absent depuis le mois de mai 1894, Monseigneur nous arrivait en mars 1895. On devine avec quels transports de joie fut salué son retour. Une réserve, cependant, nous avait été imposée. Par une délicate attention pour le P. Paris, alors malade, Sa Grandeur avait envoyé, la veille de son arrivée, un courrier spécial pour nous recommander d'éviter toute manifestation. Cependant, le P. Mangout et les enfants se firent un devoir d'aller à la rencontre de Sa Grandeur jusqu'à une heure de la Mission, et si la réception fut un peu moins solennelle, elle n'en fut que plus cordiale. Le bon P. Paris, vu son

(1) Voir sa notice au *Bulletin* d'octobre 1896, p. 320.

état, avait été obligé de rester à la communauté; mais avec quelle expression de joie sincère et de respectueuse amitié se jeta-t-il dans les bras de Sa Grandeur que, deux mois auparavant, il n'espérait plus revoir qu'au ciel!

4. — L'arrivée de Monseigneur fut un encouragement pour nous. Ici, l'œuvre principale a toujours été celle des enfants rachetés et élevés à la Mission. Nous en comptons actuellement une centaine, partageant le temps entre l'étude et les travaux manuels. Il faut avouer que ces derniers occupent la plus grande partie de la journée, et que, à part le catéchisme, qui a lieu trois fois par jour, la classe se fait assez souvent en plein champ ou au four à briques. D'ailleurs, la Commission d'inspection des écoles a bien voulu, cette année encore, se montrer très satisfaite de la tenue et du savoir de nos enfants : « Mon cher Père, a dit le Président en s'adressant au directeur de l'Œuvre, le P. Leray, le meilleur compliment que je puisse vous faire, c'est que vos enfants parlent français. »

L'agriculture est leur principale occupation : manioc, patates, arachides, bananes, viennent à merveille dans les terrains nouvellement défrichés. Les autres corps de métiers ne sont pas pour cela négligés; la menuiserie, la forge, la zinguerie, la cordonnerie, ont des apprentis, sinon brillants, du moins pleins de bonne volonté et d'espérances. Enfin, nous avons pu cette année avoir parmi eux 30 baptêmes et 18 premières communions.

Non loin de l'Œuvre des garçons se trouve celle des filles, confiée aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Elle compte actuellement 70 enfants qui, devenues grandes, s'uniront à nos jeunes gens pour former un village chrétien.

Quelques semaines seulement après son arrivée, Monseigneur bénissait l'union des deux premiers ménages. La cérémonie se fit avec messe pontificale et toute la solennité que comporte une pareille fête. Les alliances étaient offertes par la Révérende Mère Supérieure des Sœurs de Saint-Joseph et le repas de noces par la Mission. En voici le menu. Premier et unique plat : une cuisse d'hippopotame légèrement faisandée, avec une sauce indigène pimentée...

La messe terminée, le défilé commence. Les maris prennent sur leur tête la petite caisse contenant toute leur fortune : deux

pagnes, quelques perles et une chemisette. Les nouvelles mariées s'arment d'unealebasse et d'une marmite (don du P. Econome), et tous les quatre, à la file indienne, se dirigent vers les deux cases en briques, qui attendent leurs propriétaires depuis bientôt deux mois. Monseigneur va les bénir et nous laissons, ainsi établis, ces nouveaux ménages.

Outre l'œuvre des garçons et des filles, nous avons encore celle des villages. C'est le P. Mangout qui est chargé de visiter les alentours de la Mission, distribuant des remèdes aux malades, des compliments à ceux qui se portent bien et cherchant, pardessus tout, à baptiser les enfants moribonds. Les succès ne sont pas encore bien grands, car, plus d'une fois, les visites sont ajournées en raison des travaux. Un grand pas cependant a été fait, puisque, les premières fois, on était reçu, sinon à coups de pierres, du moins avec beaucoup de froideur et de méfiance. Aujourd'hui, le Père est accueilli partout avec joie; on se presse sur son passage et on a une confiance illimitée dans ses remèdes.

5. — Pendant l'absence de Monseigneur, le P. Paris et le F. Honoré n'ayant pas d'ouvriers et étant eux-mêmes malades, les travaux avaient été nécessairement suspendus; pourtant les Sœurs demandaient une chapelle, un réfectoire pour leurs enfants et une installation pour faire fumer des jambons d'hippopotames. Elles furent bientôt satisfaites; car une machine, apportée par Monseigneur et donnant jusqu'à 3000 briques par jour, eut bientôt fourni les matériaux nécessaires à ces constructions; quatre maçons venus du Sénégal les employèrent aussitôt.

La chapelle des Sœurs mesure 30 mètres de long sur 7 de large; la toiture, toute en tuiles métalliques, est l'œuvre du F. Elie. Un autel en cuivre doré, apporté par Monseigneur, et une table de communion, faite à Brazzaville, sont venus la meubler plus tard.

6. — Chapelle, réfectoire, fumoir, basse-cour, hôpital, avaient été terminés en moins d'un an, quand l'annonce d'un nouveau Chapitre général, auquel étaient convoqués tous les vicaires apostoliques, nous arriva. Monseigneur partit le 17 février 1896, laissant au P. Mangout le soin de diriger la Mission, jusqu'à ce que le P. Remy, descendu comme procureur à Loango, remontât à Brazzaville comme supérieur.

Le P. Remy arriva à Brazzaville le jour de Pâques, n'ayant mis que dix-neuf jours à faire les 600 kilomètres qui séparent Loango de Brazzaville. Dès son arrivée, il se mit à l'œuvre. La première maison d'habitation commençant à se faire trop petite pour les besoins de la communauté, il fut résolu qu'on l'abat-trait et qu'une construction plus spacieuse s'élèverait à la place de l'ancienne. Aussitôt, briquetiers de se remettre à leur machine avec une ardeur toute nouvelle, charpentiers d'aller s'établir dans la forêt, à une heure de la Mission, et d'abattre des arbres qui devront donner les poutres et les solives de la nouvelle maison. Le plus difficile est de les transporter jusqu'à la Mission. Une caravane d'une dizaine d'hommes ira matin et soir à la forêt et, peu à peu, toute la charpente arrivera.

La nouvelle construction mesure 30 mètres de long sur 13 de large. L'étage en planches a été remplacé par des briques plus solides et plus gracieuses à l'œil. La première pierre, ou plutôt la première brique, a été bénite le premier vendredi de juin 1896 par le P. Remy : un parchemin enfermé dans un flacon de quinine le dira aux générations futures.

7. — Parmi les visiteurs les plus distingués, citons au premier rang : Mgr Carrie, M. de Brazza, le R. P. Abbé des Trap-pistes belges, installés à trois jours de Léopoldville; le commandant Decazes, descendant de l'Oubanghi.

M. le lieutenant-gouverneur Dolisie, dans une tournée d'inspection, a bien voulu venir passer quelques instants à la Mission. Les Pères chargés des enfants, lui avaient préparé une gentille petite fête. Musique et compliments de circonstance furent très bien réussis. Des allusions discrètes à l'amitié de Monseigneur pour M. Dolisie avaient même assez visiblement ému ce dernier, pour qu'un petit espiègle pût dire, en sortant de la salle : *Pourquoi, quand nous qui chante, M. le gourveneur qui pleure? Avait-il bien vu? Toujours est-il que M. le gouverneur avait été touché au point de nous envoyer un hippopotame pour le lendemain.*

Nous avons également reçu la visite de M. le commandant Klobb, venu de Paris pour inaugurer le chemin de fer du Congo belge et surtout pour inspecter les voies de communication françaises. Il a été tout à fait surpris de voir que dans une colonie occupée depuis plus de quinze ans, il n'y a encore en fait de

voie de communication que le sentier pratiqué par les Noirs. Pas une rivière n'a encore été dotée d'un pont, si élémentaire qu'on puisse le concevoir.

Si encore les indigènes n'empêchaient pas les porteurs Loangos de passer! Dernièrement, deux palabres, suscités par les agents du gouvernement, ont réussi à fermer la route onze mois sur douze. Les Loangos se sont enfuis, abandonnant leurs charges, de sorte que, actuellement (septembre 1896), nous avons, tant pour nous que pour les Missions du haut, plus de 600 charges abandonnées; 150 sont parties de Loango depuis bientôt deux ans!

Nous ne pouvons dire actuellement la messe que grâce à nos aimables confrères de Linzolo qui, mieux approvisionnés que nous, ont pu nous prêter vin et farine. Le P. Leray lui-même, au mois de novembre 1895, a été lâché par ses porteurs à mi-chemin de Brazzaville, et il a dû rester pendant plus d'un mois chez nos confrères de Buanza, qui se sont fait un plaisir de le garder jusqu'à l'arrivée de nouveaux porteurs envoyés à sa rencontre par Mgr Augouard.

8. — Les rapports avec l'administration sont toujours les mêmes, c'est-à-dire que nous sommes prêts à rendre à ces messieurs tous les services en notre pouvoir, et qu'ils en font autant à notre égard. Ainsi, à plusieurs reprises, nous avons fourni à la station des briques pour ses constructions. De son côté, elle nous a passé plusieurs caisses de vivres, vivement appréciées par ce temps de disette.

9. — M. de Brazza lui-même, voulant témoigner à Monseigneur sa reconnaissance, lui a offert quatre ânesses que le P. Nio est allé chercher à Loudima, à quinze jours de Brazzaville. Malheureusement, avec les ânesses, le cher Père a ramené une vilaine fièvre périodique, qui ne l'a pas encore complètement abandonné.

Actuellement, notre basse-cour, considérablement agrandie, compte un âne et huit ânesses grandes ou petites, une vingtaine de chèvres, autant de cochons et une centaine de poules. Le jardin se ressent naturellement de tout cela; aussi, tous les légumes d'Europe y viennent à merveille, surtout pendant la saison sèche.

10. — Au moment où a été rédigé ce *Bulletin* de Brazzaville (septembre 1896), Mgr Augouard était encore en France. Durant

son séjour en Europe, il s'est activement occupé des intérêts de sa chère Mission.

Du 23 au 27 octobre, il fit un voyage à Bruxelles, dans le but d'y contracter un arrangement avec la Compagnie du chemin de fer du Congo, et de faciliter ainsi désormais pour sa Mission les moyens de transport de la côte à Brazzaville.

Sur l'invitation qu'il en avait reçue, il descendit chez M. le prince de Croy, dont le fils, officier de l'Etat indépendant, avait, à diverses reprises, reçu l'hospitalité chez nos confrères de Brazzaville. Cette noble famille, à moitié française par son alliance avec les d'Harcourt, se montra on ne peut plus aimable pour Monseigneur qui, d'ailleurs, reçut aussi le meilleur accueil de la part de la haute administration de l'Etat indépendant ainsi que de la Compagnie du chemin de fer.

Cette dernière lui accorda même des faveurs qu'il n'aurait pas osé demander : 300 porteurs de l'Etat indépendant devaient l'attendre à Tumba, point terminus du chemin de fer, afin de le conduire le plus près possible de Stanley-Pool.

D'un autre côté, la Compagnie du chemin de fer du Congo belge consentit à traiter dans de bonnes conditions pour le transport du personnel et des marchandises de la Mission. Par cette nouvelle voie, au lieu de vingt-cinq jours de marche à pied, il n'y en a plus que sept, de Tumba à Stanley-Pool. Le voyage de la côte à Brazzaville est ainsi bien moins fatigant et bien moins coûteux. On espère que dans deux ans le chemin de fer arrivera à Stanley-Pool.

Non content de lui accorder tous ces avantages, le major Thys, directeur du chemin de fer, voulut bien inviter Monseigneur à un grand dîner offert en son honneur, et où il lui donna la première place. M. de Smet, ministre des finances de Belgique, M. Van Etvelde, administrateur de l'Etat indépendant, et bien d'autres hauts personnages y prirent part.

Dans un long entretien qu'il eut avec le ministre de l'Etat indépendant, Monseigneur s'expliqua très franchement et très loyalement au sujet des dissentiments qu'il avait eus par le passé avec certains fonctionnaires belges. L'administrateur comprit parfaitement les raisons données par Sa Grandeur, et lui déclara qu'il était tout disposé à réprimer énergiquement tous les abus.

11. — Ainsi qu'on l'a annoncé dans le *Bulletin* de l'époque, Mgr Augouard s'est embarqué à Bordeaux le 10 novembre avec un nouveau renfort de missionnaires, trois Pères et trois Frères. Il a pris passage sur un navire de la Compagnie des *Chargeurs réunis*, qui s'est engagée à le transporter lui et son personnel, avec tous ses colis, jusqu'à Matadi, point de départ du chemin de fer belge. Voici sur son voyage et son arrivée à Brazzaville quelques détails intéressants que nous extrayons de sa correspondance :

Matadi, le 14 décembre 1896. — Nous voici arrivés au terme de notre voyage par mer, et le chemin de fer est là qui prend nos nombreux colis pour l'intérieur. Le gouverneur de l'État indépendant m'a fait une chaude réception, ainsi que tous ses officiers, qui avaient reçu des ordres *ad hoc*.

Les 300 porteurs promis à Bruxelles sont prêts et une maison de commerce m'en donne 100, ce qui va bien nous aider.

Tumba, le 21 décembre 1896. — Nous voici arrivés à Tumba sains et saufs, à l'extrémité exploitée du chemin de fer belge.

Partout les autorités de l'État indépendant rivalisent d'amabilité et je n'ai qu'à me louer de leurs attentions, toutes plus délicates les unes que les autres. Demain, par une gracieuseté de la Compagnie, nous irons, avec notre personnel blanc et noir, à l'extrémité du rail, c'est-à-dire à 48 kilomètres de Tumba, ce qui nous épargnera deux bonnes journées de marche. La plate-forme est faite jusqu'à 70 kilomètres, et nos tribulations seront terminées dans deux ans, grâce à l'arrivée de la locomotive au Pool!

Heureusement que l'État indépendant me fournit des porteurs nombreux et choisis, et ses agents font tout pour m'éviter la moindre difficulté.

J'aurais pu seul arriver à Brazzaville pour Noël, mais, vu la famine, j'ai préféré expédier devant moi toutes nos charges et nous apporterons l'abondance en personnel et matériel.

Brazzaville, 10 janvier 1896. — En arrivant à Brazzaville, je croyais pouvoir vous écrire longuement, mais j'ai eu à peine huit jours de repos (et quel repos!) que me voilà de nouveau en route pour le Haut-Oubanghi.

En effet, une excellente occasion se présente pour aller visiter nos stations du haut fleuve et je pars demain par l'*Antoinette*, bateau hollandais, qui m'offre gracieusement le passage pour moi et quatre missionnaires.

Je vais d'abord visiter Saint-Louis, ensuite Saint-Paul et la Sainte-Famille. Je descendrai ensuite l'Oubanghi, je prendrai notre

petit *Léon XIII* et je remonterai l'Alima pour établir la Mission de l'Immaculée-Conception. Pendant qu'on fera les premières installations, je prendrai mes jambes à mon cou et, en cinq jours, je serai à Franceville, où j'espère rencontrer un des Pères des Adoumas. Probablement alors, je pousserai jusqu'à Lastoursville. C'est un voyage de quatre ou cinq mois, pendant lequel je vous prie de ne pas m'oublier dans vos prières.

Partout les autorités de l'État indépendant ont rivalisé de politesse pour faciliter le passage de notre caravane, et tous ces Messieurs ont été vraiment d'un dévouement extraordinaire. Au lieu de 300 porteurs, on m'en a fourni 363, et les charges nous reviennent juste à moitié prix de celles de Loango.

Au-delà du chemin de fer, qui marche vraiment bien, huit petites journées de marche nous ont amenés à Kinchassa, en face de Brazzaville, le 1^{er} janvier. Mais tous les bateaux étaient en fête et rien ne vint de la rive française. Pendant ce temps, avec une jumelle, je voyais les drapeaux et arcs de triomphe qui s'élevaient chez les Sœurs et à la Mission.

Enfin, le 2 janvier, l'*Antoinette*, le plus beau bateau de la maison hollandaise, vint nous chercher sur la rive belge. Le directeur, M. Greshoff, est à bord, accompagné du capitaine Marchand et du lieutenant de vaisseau Morin.

Au débarcadère de la rive française, je suis reçu par l'administrateur en grande tenue, avec tous les chefs de service, et, pendant ce temps, une compagnie de 130 hommes rend les honneurs militaires. Nos braves Français s'étaient dit qu'il fallait bien se montrer, après toutes les politesses des Belges à mon égard.

A part la noire famine qui a régné depuis plusieurs mois, tout va bien à la Mission, et les confrères sont pleins de courage et d'ardeur.

12. — Nous terminons ce *Bulletin* par la convention conclue par Mgr Augouard avec la Compagnie du chemin de fer du Congo au sujet du transport de nos missionnaires et de leurs bagages.

CONVENTION ENTRE LA COMPAGNIE DU CHEMIN DE FER DU CONGO
ET LA MISSION CATHOLIQUE DE BRAZZAVILLE

Entre la Compagnie du chemin de fer du Congo (Société anonyme), représentée par M. le Major Albert Thys, son administrateur, directeur général, d'une part, et la Mission catholique de Brazzaville, représentée par Mgr Prosper Augouard, évêque de Sinita, vicaire apostolique du Haut-Congo français, d'autre part,

Il a été convenu ce qui suit :

ARTICLE PREMIER. — La Compagnie du chemin de fer du Congo se charge de la réception et de la prise sous palans de toutes les marchandises de la Mission en destination de Matadi, de leur entreposage et des formalités de douane à accomplir à Matadi, du chargement desdites marchandises sur wagons, de leur transport par chemin de fer jusqu'à Tumba et de leur livraison en ce dernier point, aux agents désignés par la Mission.

ART. 2. — Outre les prix de transport stipulés au règlement d'exploitation en vigueur, la Mission paiera à la Compagnie du chemin de fer du Congo une somme de 12 francs par tonne de marchandises reçue à Matadi et envoyée à Tumba.

ART 3. — Le présent arrangement est conclu pour trois ans. Il prendra cours à partir du 10 décembre mil huit cent quatre-vingt-seize. Le prix de douze francs pourra, toutefois, être modifié, si l'expérience vient à prouver qu'il est trop fort ou trop faible, l'intention des deux parties étant que cette somme doit rémunérer exactement les frais de la Compagnie du chemin de fer du Congo.

Fait à Bruxelles, en deux exemplaires, le 28 octobre mil huit cent quatre-vingt-seize.

PROSPER AUGOUARD, év. de Sinita, vic. ap. de l'Oubanghi,

M. Albert THYS.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-LOUIS DE L'OUBANGHI

JANVIER 1895 — JANVIER 1897

1. Personnel. — 2. Oeuvre des enfants. Réfugiés. Village chrétien. — 3. Travaux d'installation. Bâtiments en briques. — 4. Difficultés. Féticheurs. Éléphants et bœufs sauvages. — 5. Voyages apostoliques. Esclaves rachetés. — 6. Visite de Mgr Augouard.

1. — Le personnel de notre petite communauté s'est un peu accru depuis le dernier Bulletin. Au mois de mars 1895, le F. Martial nous arrivait pour s'occuper de nos constructions; trois mois plus tard, le P. Leclercq venait aider le P. Le Gouay, qui remplaçait le P. Allaire à la tête de la communauté, durant le voyage de celui-ci en France; le F. Elie est venu, lui aussi, nous donner un coup de main; mais il n'est pas demeuré aussi longtemps que nous l'aurions désiré; enfin, le F. Thiébaud est toujours resté à son poste, s'occupant de la confection des briques, du jardin et de la basse-cour.

Au moment où nous terminions ce Bulletin, le P. Nio nous

fut envoyé pour que le P. Le Gouay ne fût pas seul durant les absences du P. Allaire, qui a plus de la moitié de son temps pris par l'entretien, les réparations et les voyages du petit *Léon XIII*, dont seul il a bien voulu se charger depuis 1889. Le P. Leclercq étant retourné à Saint-Paul des Rapides, Mgr Augouard nous a amené le P. Falconnet, qui va remplacer le P. Le Gouay, appelé à fonder une nouvelle station dans la Haute-Alima.

2. — Malgré les différents travaux accomplis durant ces deux dernières années, nos efforts se sont portés principalement sur nos œuvres. Il y a d'abord celle des petits garçons, que nous avons pu rendre à la liberté, en allant les chercher quelquefois bien loin, puis celle des réfugiés adultes, venus nous demander asile et protection.

Actuellement, nous comptons 70 enfants dans notre orphelinat : tous, sauf 5 ou 6, étaient de petits esclaves que le Père a pu rendre à la liberté. Bien qu'étant de races diverses et quelque peu sauvages, ils ne nous procurent pas moins de véritables consolations ; tous, sans doute, ne sont pas parfaits ; mais, en général, ils ont un véritable désir de s'instruire des vérités chrétiennes. A l'époque des examens pour le baptême, ceux qui n'y sont point admis se retirent ordinairement en pleurant à chaudes larmes ; ils aiment les offices et les chants de la chapelle et ont une vraie dévotion au Sacré-Cœur, à la Sainte Vierge et à saint Joseph, qui s'est toujours montré leur Père nourricier.

L'Œuvre des réfugiés n'est pas non plus sans nous causer de grandes joies. Elle comprend actuellement plus de vingt personnes. Il en est qui ne viennent à la Mission que pour recevoir le baptême et mourir ; leur âge peut varier entre vingt et trente ans : ce sont des pauvres gens qui échappent à la mort, en fuyant leurs maîtres et en venant demander protection à la Mission.

Dans la contrée, en effet, la vie d'un homme n'est rien ; l'enfant qui naît avec le moindre défaut physique est immédiatement mis à mort ; d'autres nouveau-nés subissent le même sort pour des causes que l'on n'ose pas dire. Tout enfant né de parents esclaves, et c'est la généralité, est esclave lui aussi : arrivé à l'âge de cinq ou six ans, quelquefois plus tôt, il est

éloigné de sa mère, soit parce que son chef le vend malgré les supplications de celle-ci, soit parce que, n'ayant pu fuir assez vite, il est pris à la guerre; soit parce qu'il est surpris en flagrant délit de vol; soit encore, et cela bien souvent, parce que quelqu'un plus fort que lui l'a trouvé dans des circonstances où il a su s'en emparer sans danger : et voilà le pauvre petit malheureux qui passe de mains en mains, de la case d'un maître dans la case d'un autre, pour finir bien souvent comme victime dans un sacrifice humain, ou comme viande recherchée dans un repas de cannibales. Parfois, quelques esclaves absolument abrutis se laissent faire et acceptent placidement cette fin tragique; ils en ont tant vu mourir de la sorte, ils se disent que leur tour est venu! Mais d'autres s'y prêtent moins volontiers et ils profitent de la première occasion pour aller chercher protection dans un établissement d'Européens.

La réputation de la Mission étant déjà établie au loin, beaucoup de ces malheureux viennent se réfugier ici. La moitié environ, grâce à leurs habitudes de fainéantise ou à leur amour inné de la liberté du grand air, se lassent du règlement de la maison, qui impose, outre le repos du dimanche, toujours bien accepté, un travail régulier pour les autres jours, et ils nous quittent après quelque temps. Nous ne nous en plaignons point, car ils ont pu apprendre un peu de caléchisme et ce ne sont point les meilleurs qui s'en vont. D'ailleurs, voulant établir des œuvres sérieuses, nous devons forcément faire un choix qui s'opère ainsi facilement.

Notre petit village chrétien de Sainte-Marie compte actuellement 20 ménages, c'est l'espoir de l'avenir. La mère vraiment chrétienne fera plus sûrement un bon petit chrétien que tous les raisonnements du missionnaire; le bon Dieu a béni plusieurs de ces unions; et s'il a pris pour lui les prémices des petits enfants, nés de parents chrétiens, au centre de l'Afrique, il nous a laissé encore six beaux petits négillons. De temps en temps, le bon Dieu appelle aussi à lui quelqu'un de nos anciens. Comme nous disons ici, c'est une bien douce consolation pour le cœur du missionnaire de constater les dispositions si chrétiennes avec lesquelles ils s'en vont dans leur éternité, cela nous encourage et nous console de bien des peines.

3. — Au soin de ces œuvres principales, il faut ajouter les

travaux matériels, qui ne sont pas une chose insignifiante au centre de l'Afrique, où tout est à faire, depuis la machine servant à façonner les briques jusqu'au plus vulgaire petit meuble. La Mission de Saint-Louis de l'Oubanghi possède dix beaux bâtiments en briques; notre chapelle elle-même sera tout prochainement terminée, grâce à l'activité du F. Martial, qui n'a jamais eu peur de travailler en plein soleil; restent encore les ameublements intérieurs et nos toitures en paille, que nous essaierons de remplacer par des tuiles en terre cuite, fabriquées sur place. Pussions-nous bien réussir et alors notre communauté n'aura plus grand'chose à désirer au point de vue matériel.

4. — Dans notre ministère, nous avons surtout à lutter contre les féticheurs, non d'une façon ouverte, mais en nous attaquant à leurs institutions, dont quelques-unes sont vraiment diaboliques; c'est à grand'peine que nous parvenons à en détourner nos chrétiens.

Dernièrement, à Liranga, un caïman avait saisi et dévoré un homme qui descendait tranquillement le fleuve en pirogue. Le maître de la victime, voulant savoir qui avait appelé le caïman, mande un grand féticheur des environs; celui-ci accourt, et, après trois jours, a l'audace de dénoncer comme coupable le chef du poste français, qui se trouve à un quart d'heure de la Mission; mais ce chef, trouvant la farce peu de son goût, fit arrêter le féticheur, revêtu de tous ses oripeaux, et le pauvre diable, désormais amarré par de solides chaînes, réfléchit sur le manque de puissance de son fétiche: il expliqua la chose en disant que le Blanc a un fétiche plus fort que le sien.

Bien que la Mission soit située presque sous l'équateur, on y supporte assez facilement le climat; seul, un confrère est saisi à peu près tous les six mois d'une fièvre bilieuse hématurique; mais deux ou trois injections de quinine le remettent vite sur pieds; les autres, sans être toujours très vaillants, se portent généralement assez bien.

Dans ces deux dernières années, nous avons eu beaucoup à nous plaindre du manque de vivres, soit pour nos enfants, soit pour nous. Les terribles éléphants et les bœufs sauvages ravagent constamment nos plantations et détruisent en une nuit le travail de plusieurs mois. Forcément, nous serons obligés de prendre les moyens de les empêcher de nous nuire,

sinon nous serons forcés d'abandonner les plantations; et, comme les indigènes qui nous entourent ne produisent rien, nous nous trouverions dans le plus grand embarras pour nos enfants. Nous avons déjà dû passer par des crises peu agréables, où nous nous estimions très heureux quand nous pouvions nous procurer des singes pour notre cuisine. Il y a eu des bons et des mauvais jours, comme partout, mais nous devons dire que saint Joseph ne nous a jamais abandonnés.

5. — Jusqu'ici, à cause de nos constructions, nous n'avons pu entreprendre de grands voyages apostoliques dans les villages d'alentour; sauf le P. Allaire, qui s'occupe du *Léon XIII*, les autres confrères n'ont jamais été à plus d'une journée en deçà ou en delà de la communauté. Par contre, notre Supérieur entreprend des voyages de 200 à 300 lieues pour chercher les pauvres petits esclaves que la divine Providence veut bien lui faire rencontrer. Son bateau n'étant pas bien gros, il s'aventure dans des petits cours d'eau inexplorés : mécanicien et capitaine tout à la fois, ces voyages usent bien un peu ses forces, mais les résultats lui font affronter bien des périls et oublier bien des peines; c'est pour lui et ses confrères si grande joie de savoir que les petits enfants qu'il ramène pourront connaître et aimer le bon Dieu et plus tard aller au ciel!

6. — La communauté de Saint-Louis est toujours heureuse de voir arriver notre vénéré Vicaire apostolique; ses encouragements nous consolent, car il sait par expérience ce qu'il en coûte pour faire quelque chose au centre de l'Afrique. Aussitôt après son retour de France, Monseigneur est venu nous faire oublier que nous avons été deux ans sans le voir. Sur notre pointe rocheuse de Liranga, nous n'avons pu, à notre grand regret, le recevoir avec tout l'appareil qu'on a déployé à Brazzaville; mais si nos confrères nous ont surpassés par l'éclat de leurs guirlandes et de leurs pavillons, nous n'avons rien à leur envier pour la joyeuse expansion de loyale et sincère affection dont nous entourons notre bien-aimé pasteur. A son tour, il nous a exprimé toute sa sollicitude paternelle, dans une touchante allocution adressée à toute la communauté réunie à la chapelle pour chanter le *Te Deum* d'action de grâces à l'occasion de son retour parmi nous.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DES RAPIDES A BANGHI

JANVIER 1895 — JANVIER 1897

1. Personnel. — 2. Oeuvre des enfants : nombre, baptêmes. — 3. Esclaves rachetés. *Bondjos* et *Babas*. Leur férocité. — 4. Ministère au village *Niri*. Baptêmes. — 5. Gens enlevés dans la forêt. Attaques nocturnes. — 6. Constructions en briques. — 7. Relations avec l'administration. Visites.

1. — A l'époque du dernier Bulletin de notre communauté, la station de Saint-Paul venait d'être fondée. Son personnel se composait alors du P. Remy, supérieur, du P. Sallaz chargé des enfants, et du F. Germain surveillant les ouvriers dans les travaux d'installation.

Au mois d'avril 1895, le P. Leclercq nous arrivait plein de zèle et de vigueur; mais à peine ce cher confrère était-il installé qu'il devait nous quitter inopinément, pour aller à Saint-Louis seconder le P. Le Gouay, resté seul depuis le départ du P. Allaire pour l'Europe. Toutefois, ce nouveau placement n'était que provisoire et dès le retour du P. Allaire, le P. Leclercq remonta à Saint-Paul.

En septembre de cette même année 1895, le P. Remy, supérieur et fondateur de la Mission, nous quitta pour aller à Loango prendre la direction de la procure que Monseigneur venait d'y établir. Le P. Gourdy, précédemment à la communauté de la Sainte-Famille des Banziris, fut désigné pour le remplacer.

2. — Pendant la période de nos installations, les préoccupations matérielles nous ont empêchés de donner à l'œuvre des enfants tous les soins qu'elle mérite. La plupart de nos nombreux rachetés étaient envoyés à Brazzaville. Dès qu'un local assez vaste eut été construit, nous nous mîmes à l'œuvre. Le nombre de nos enfants s'élève en ce moment à une quarantaine; quelques-uns nous ont été confiés par leurs parents, mais la plupart seront rachetés de l'esclavage.

Nos rachetés sont ordinairement de pauvres enfants victimes des razzias que les indigènes se font constamment entre eux. Ils viennent des tribus de l'intérieur, ordinairement moins méchantes que les *Bondjos* qui nous entourent. Aussi sont-ils généralement dociles, et s'attachent-ils à la Mission, où ils trouvent pleine sécurité contre la barbarie de leurs anciens maîtres.

Plusieurs ont failli être victimes de ce terrible cannibalisme

qui règne ici. L'un d'eux nous racontait qu'un jour son maître le fit prendre et lier. On l'avait étendu par terre, le cou placé sur un vase de poterie et on aiguisait le couteau qui devait l'égorger; mais l'un des assistants fit remarquer que cet enfant était trop petit pour tant de monde. Et puis il est si beau, ajouta-t-il, ne vaut-il pas mieux le garder? Les assistants furent de cet avis, l'enfant fut délié, et un autre plus grand, tué et mangé à sa place. Chacun peut ainsi raconter sa petite histoire, toujours bien émouvante et bien triste : histoire de razzia, de meurtre, de pillage.

Ces enfants se mettent volontiers à l'étude de notre sainte religion et désirent ardemment le baptême, dès qu'ils en ont compris l'importance et la nécessité. Non encore embarrassés par les superstitions et les passions, ils se font aisément à l'enseignement qu'on leur donne; et lorsque viennent les examens pour l'admission au baptême, le missionnaire est bien consolé en voyant avec quelle exactitude ils répondent aux questions qu'il leur pose. Le samedi saint de l'année 1896, nous avons le bonheur de baptiser des adultes, et cela pour la première fois depuis la fondation de la Mission. Ces enfants qui ont appris leur catéchisme en français peuvent désormais nous servir d'interprètes et nous rendre de précieux services dans notre ministère.

3. — Depuis sa fondation, la Mission de Saint-Paul a pu arracher à l'esclavage ou plutôt à la mort, car ici esclavage et mort sont ordinairement synonymes, 120 petits enfants, tant garçons que filles. C'est là déjà un résultat consolant, surtout si l'on pense au sort qu'auraient eu ces pauvres enfants s'ils n'avaient pas été rachetés.

C'est principalement chez les *Bondjos* et les *Babas* que nous faisons nos rachats. Ce sont deux peuples bien différents, mais tous deux remarquables par leur férocité. Les *Bondjos* sont plus lâches en plein jour, mais plus hardis dans les ténèbres de la nuit. Les *Babas* sont des guerriers fiers et courageux, mais n'aiment pas marauder la nuit par petits groupes, comme le font les *Bondjos*. Les uns et les autres sont cannibales et font souvent la guerre pour avoir de la chair humaine en la personne des ennemis tués, et de la viande sur pied en celle des prisonniers qui deviennent esclaves. Ce sont ces derniers que nous cherchons à échanger contre des marchandises. Avec ces mar-

chandises ces sauvages achètent, par exemple, des cabris ; ils ont ainsi une viande pas aussi succulente, mais du moins plus abondante.

Nous avons fait plusieurs excursions chez ces peuples. Le P. Remy, en 1895, après quelques jours de voyage, ramenait 14 rachetés. Il est bien rare que nous les visitions sans emmener quelques enfants.

Les nouveaux venus sont d'abord craintifs, ne sachant pas trop ce que les Blancs vont faire d'eux, mais ils deviennent vite confiants en voyant la gaieté de leurs petits camarades et les soins qui leur sont donnés.

Cependant le bien que nous pourrions opérer par l'œuvre des rachats serait bien plus considérable si nous avions affaire à des gens moins féroces que les Bondjos. Ils estiment que deux cabris valent un esclave et réciproquement. Comme il nous est assez difficile de nous procurer les cabris nécessaires, il s'en suit que souvent ces sauvages ne se défont de leurs esclaves en notre faveur que pour ne pas nous déplaire et rester en bons rapports avec nous.

Les fusils seraient volontiers acceptés, mais nous n'osons pas mettre entre leurs mains des armes dont ils se serviraient pour faire des razzias chez leurs voisins. C'est, en effet, à cette fin seulement qu'ils utilisent les fusils qu'ils se procurent pour de l'ivoire, de grands esclaves, dans les stations de l'Etat indépendant, notre voisin.

Nous leur avons bien donné des fusils à pierre, qui ne sont pas très dangereux, mais ils ont vite compris la supériorité des fusils à piston que leur donne l'Etat indépendant. Ils méprisent le fusil à pierre et estiment grandement le fusil à piston, qui facilite les razzias.

« Pourquoi, leur demandons-nous, vous autres Bondjos, voulez-vous des fusils et de la poudre au lieu de perles et d'étoffes comme les autres Noirs ?

— Mais avec des fusils, nous allons faire la guerre aux gens de l'intérieur, qui ne connaissent pas les fusils. En arrivant au village, nous tirons, tout le monde se sauve sans chercher à résister, et nous attrapons beaucoup d'esclaves.

— Mais faire la guerre et tuer les gens de l'intérieur, ou les faire esclaves, ce n'est pas bien !

— Nous irons loin d'ici, très loin!

— Même en ce cas, ce n'est pas bien.

— Hé! vous autres Blancs, vous ne connaissez pas les habitudes des Noirs. »

Hélas! grâce à ces fusils perfectionnés, que de sang répandu! et ce sang est celui des bonnes populations de l'intérieur, anthropophages elles-mêmes à l'occasion, il est vrai, mais laborieuses et ne tuant point leurs esclaves, qui font partie de la famille.

4. — En outre de ces œuvres, nous avons à exercer notre ministère auprès du village *Ndri*, qui est venu s'établir près de la Mission. Le dernier bulletin de notre communauté racontait comment, à la suite d'une petite exploration faite par le P. Remy, en août 1894, un petit village *Ndri*, constamment rançonné et razié par les Babas, leurs voisins, avait demandé à venir s'établir près de Saint-Paul, pour y trouver sécurité. Le P. Remy s'empressa d'accéder à la demande de ces pauvres gens et leur montra, à dix minutes environ de la Mission, l'endroit où ils pourraient s'établir.

Quelques cases furent construites, puis d'autres encore; puis de petits villages entiers, qui se trouvaient dans les mêmes conditions que le premier, vinrent s'y adjoindre. Aujourd'hui tout ce monde, par petits groupes de deux, trois ou quatre cases, occupe une vaste plaine et comprend un total de 180 à 200 cases.

Nos relations quotidiennes avec eux ont déjà un peu changé leur instinct sauvage et cannibale; car leur admission au village se fait à la condition de supprimer tout usage de ce genre. Jusqu'à présent, à part deux circonstances où leur sauvagerie a semblé se réveiller, ils ont tenu leur engagement.

Notre attention, en les visitant, se porte tout d'abord sur les petits enfants qui pourraient être en danger de mort. Les mères, d'ailleurs, nous les présentent ordinairement, quand ils sont malades, pour nous demander des médicaments. Souvent ces pauvres petits n'attendent guère que l'eau sainte du baptême, et, à la visite suivante, on trouve une femme tristement assise devant une case: « Et ton enfant? » Sans dire mot, elle indique de la main un petit monticule de terre fraîchement remuée. Le missionnaire se sent heureux d'avoir envoyé une âme de plus au ciel. Le P. Sallaz, qui exerce ordinairement ce ministère, a

pu, depuis quelque dix-huit mois, baptiser ainsi une vingtaine de petits moribonds.

Quant aux enfants de six à quatorze ans que nous ne pouvons pas avoir à la Mission, à cause de leur humeur vagabonde ou des petits services qu'ils rendent à leurs parents, le P. Sallaz tâche de les réunir de temps en temps et leur fait apprendre un peu de catéchisme.

Qu'il serait utile de pouvoir exercer un semblable ministère dans les villages Bondjos ! Mais ces villages sont éloignés et, dans les visites passagères que nous leur faisons, les hommes seuls s'approchent, les femmes regardent de loin et les enfants s'enfuient dans la forêt dès qu'on arrête le regard sur eux.

5. — Nous avons le bien grand ennui d'être encore obligés de veiller constamment, à chaque heure du jour et de la nuit, à la sécurité de la station et de son personnel. Le jour, la forêt n'est pas sûre ; et nous ne pourrions pas, sans manquer à la prudence la plus élémentaire, laisser s'y aventurer nos ouvriers et nos enfants, sans les avoir munis d'un bon fusil et de cartouches. Plusieurs fois, nos charpentiers loangos ont dû mettre en joue des rôdeurs armés de leurs sagaies, qui cherchaient à les surprendre. Dernièrement encore, un Sénégalais du poste français était sagaïé à deux pas du jardin de la station et pour s'être séparé un instant de son fusil. Un Ndri s'étant également aventuré, contre son habitude, sans ses sagaies, fut surpris par des Bondjos embusqués, qui lui coupèrent les bras, les jambes, la tête et les emportèrent, ne laissant que le tronc du cadavre.

Grâce à Dieu, la Mission n'a eu à déplorer pareille mort d'aucun des membres de son personnel blanc ou noir, et le danger, pendant le jour, va de plus en plus en diminuant, par suite de la présence près de nous du village ndri. En effet, les Ndris passent une grande partie de la journée à tendre des pièges dans la forêt, à y couper les bois nécessaires à leurs petits travaux, et ils ne s'éloignent jamais sans être armés de leurs sagaies, de leurs flèches et de leurs boucliers, sans cesse prêts à se défendre ou à attaquer les rôdeurs s'ils le peuvent. De la sorte, les Bondjos, à leur tour, ont lieu de craindre la forêt, surtout depuis que trois d'entre eux, surpris et liés par les Ndris, ont été impitoyablement fusillés, par ordre de l'administrateur de Banghi, à qui nous les avons envoyés.

Mais nos bons voisins cherchent à se rattraper dans les ténèbres des mauvais coups qu'ils ne peuvent plus faire pendant le jour. Par une nuit sans lune, ils se glissent autour des maisons, cherchant à surprendre un malheureux dormeur ou à s'introduire dans un magasin mal fermé pour s'y procurer fusils et cartouches : ce sont là les objets les plus convoités, on sait pourquoi. Pour nous garantir de ces maraudeurs, le poste de Banghi nous envoie, chaque soir, deux soldats sénégalais qui font faction pendant la nuit. Malgré cette garde, la Mission a été une fois bien douloureusement surprise. C'était en décembre 1894, quelques jours avant la fête de Noël. Un matin, en entrant dans la chambre qui servait de chapelle provisoire, on trouve tout bouleversé : les Bondjos s'y étaient introduits pendant la nuit et avaient emporté l'autel portatif renfermant tout ce que nous possédions pour offrir le saint sacrifice. Heureusement, ils ne purent ou n'essayèrent pas d'ouvrir le tabernacle, de sorte que nous n'eûmes pas à regretter une profanation.

Bien d'autres fois encore des Bondjos sont venus rôder autour de nos maisons ; mais, aux aboiements des chiens, les sentinelles tiraient quelques coups de fusil, et l'amour de la vie l'emportait encore sur l'amour du pillage. Une nuit, le factionnaire remarqua, à une dizaine de mètres de lui, quelque chose qui rampait. Croyant avoir affaire à une panthère, qui venait souvent enlever nos chiens, il tira sans trop viser, au milieu de l'obscurité. La forme noire se redressa et s'enfuit dans la forêt. Dès le matin, les enfants nous firent remarquer des traces de sang, puis nous montrèrent une feuille de bananier que le blessé avait posée sur sa plaie pour arrêter le sang. Il n'y avait plus de doute : le blessé n'était pas une panthère, mais bien un Bondjo. Nous apprîmes, deux jours après, que le malheureux était mort de sa blessure.

Quelques semaines après, un autre factionnaire tira, la nuit également, sur une pirogue qui accostait au-dessous de la Mission, et abattit un des quatre Bondjos qui la montaient. Le surlendemain, nous trouvâmes le corps remonté à la surface de l'eau.

Ces deux coups de fusil les ont amenés à croire que leur fétiche pour le vol perd de sa puissance. Ce fétiche a toute leur confiance et leur donne cette hardiesse pour le vol qui paraît, à

première vue, inexplicable, quand on connaît leur lâcheté. Il consiste en un vase de terre renfermant toutes sortes de choses! Un des voleurs (ils sont toujours trois ou quatre) reste sur le fleuve, dans la pirogue, et tient gravement dans ses mains le précieux talisman, tandis que ses camarades cherchent les maisons mal fermées et vont même jusqu'à soulever délicatement la tête d'un dormeur pour lui prendre son fusil sur lequel il s'était couché pour éviter une surprise.

Toutes ces malices de nos paroissiens ne nous empêchent pas d'entretenir avec eux les meilleures relations. Au lendemain d'une tentative de vol ou d'assassinat, ils viendront chez nous, le sourire aux lèvres, la main tendue, et nous disant des paroles amicales. Nous pourrions nous-mêmes, sans danger pour nos personnes ou nos gens, aller dans leur village, dormir dans leurs cases, à condition toutefois que nous ne nous séparions pas de nos fusils.

6. — Pour nous protéger contre ces voleurs, la Mission de Saint-Paul a dû penser, dès sa fondation, à construire de solides maisons en briques recouvertes de tuiles métalliques; les briques nous garantissent de la sagaie et du couteau, les tuiles métalliques de l'incendie.

Malgré la pénurie d'ouvriers, nous avons pu, toutefois, construire une maison d'habitation pour les Pères, une grande maison pour nos enfants et six autres bâtiments comprenant : cuisine, magasins, infirmeries, basse-cour, etc. Une de ces constructions est destinée aux Européens qui, souvent, viennent nous demander l'hospitalité et nos soins dans leurs maladies. Enfin, la chapelle sera bientôt en bonne voie et, au jour de son inauguration, ce sera avec une bien grande joie que nous rendrons grâce à Dieu, car ce sera la fin de nos travaux matériels et nous pourrions, dès lors, nous donner tout entiers à nos pauvres sauvages.

7. — Ces deux dernières années, nous avons été administrés tantôt par des civils, tantôt par des militaires. En 1895, à la suite de l'expédition Monteil, les administrateurs et agents civils furent remplacés par des officiers et des sous-officiers; mais la solution des difficultés pendantes entre l'État indépendant et la France, détournant bientôt du Haut-Oubanghi la plus grande partie de l'expédition Monteil, un commissaire civil du gouver-

nement prit en mains la direction des affaires, et un administrateur civil vint tenir la place des militaires au poste de Banghi.

Par suite de ces changements, les Bondjos, toujours défilants, n'osaient plus, pendant le jour, approcher du poste et de la Mission et n'y portaient plus les vivres nécessaires, tandis qu'ils multipliaient les vols et les coups de sagaie pendant la nuit.

Nos relations avec les agents du gouvernement militaires ou civils ont, d'ailleurs, toujours été bonnes. Ils s'empresent de nous rendre service et, de notre côté, nous cherchons à leur être utiles principalement dans leurs maladies.

Pendant leur séjour à Banghi, les Européens de passage assistent ordinairement à nos offices du dimanche, malgré la distance de 2 kilomètres qui sépare le poste de la Mission.

Nous avons le plaisir de recevoir de temps en temps le P. Moreau, qui, souvent, doit quitter sa Mission de la Sainte-Famille des Banziris, pour venir chercher les charges que les bateaux ont transportées de Brazzaville à Saint-Paul et en surveiller attentivement le transport par pirogue à travers les rapides jusqu'à sa Mission.

En juillet 1896, nous recevions la visite du petit bateau *Léon XIII* qui, pour la première fois, quoique ayant souvent navigué dans l'Oubanghi, atteignait le rapide de Banghi. Le P. Allaire le conduisait et, quoique fatigué encore des suites d'une forte fièvre qu'il avait eue à Saint-Louis, ce cher confrère avait affronté les excès de fatigue qu'occasionne nécessairement un voyage dans l'Oubanghi, et à bord d'un bateau aussi petit, aussi étroit que le *Léon XIII*. Le Père avait mis seize jours au lieu de onze ou douze que mettent ordinairement les bateaux pour atteindre Banghi. Le bateau, usé par ses nombreux voyages, n'est plus docile comme autrefois et fait désirer ardemment l'arrivée du nouveau *Léon XIII*, grand et vaste, qui permettra enfin de ravitailler fréquemment et promptement les différentes stations. Il permettra, en outre, à Monseigneur de venir nous apporter souvent ses conseils et encouragements. Sa Grandeur, qui a jeté elle-même les fondements de notre Mission, n'a pu, jusqu'à présent, venir nous visiter; aussi, avec quelle impatience ne l'attendons-nous pas!

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons la douleur d'informer nos communautés qu'il a plu à Dieu d'appeler à Lui :

Le P. Joseph Gaillard, profès des vœux perpétuels, de la Mission de Sénégambie, provisoirement placé à Seyssinet, et décédé le 9 mai à la Trappe d'Aiguebelle, à l'âge de trente-deux ans, après quatorze années de vie religieuse et neuf ans huit mois de profession, par suite de pneumonie;

Opus Le P. Jean Walsh, profès des vœux de trois ans, de la Mission de Sierra-Leone, mort au Sherbro, le 10 mai, à l'âge de vingt-huit ans, après neuf ans de vie religieuse et dix mois de profession, par suite de fièvre bilieuse hématurique.)

Le F. James Beetle, profès des vœux perpétuels, de la communauté de Blackrock, décédé le 25 mai, à l'âge de cinquante-huit ans, après trente-trois années de vie religieuse et trente ans de profession, par suite d'une maladie de cœur.

Nous recommandons également aux prières de nos confrères le novice frère Tarcitius (Pierre-Flouriot), mort à Dakar, le 3 mai, à l'âge de dix-huit ans, d'une maladie de poitrine, après avoir fait sa profession sur son lit de mort.

Le novice frère Tarcitius nous était venu de l'orphelinat de Saint-Ilan, où il se faisait remarquer par sa piété et sa docilité. Voyant qu'il paraissait atteint de la poitrine, Mgr Barthet voulut bien, de l'avis des médecins, le prendre avec lui à son retour au Sénégal, dans la pensée qu'il pourrait peut-être s'y remettre; mais cet espoir ne s'est pas réalisé. Ce cher Frère a d'ailleurs édifié tout le monde par son calme et sa parfaite résignation. Jamais on n'a surpris en lui un mouvement d'impatience. Aussi a-t-on la confiance, ajoute Mgr Barthet, que la Mission compte en lui un intercesseur de plus au ciel.

LE P. JOSEPH MALLET

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 28 FÉVRIER 1897

Une lettre du R. P. Gravière, adressée au T. R. P. Schwindenhammer, il y a juste vingt-cinq ans, lui proposait, pour le noviciat, l'abbé Joseph Mallet. Ce postulant était minoré et avait à peu près achevé sa théologie. Le 28 mars 1872, après une retraite de quelques jours, il faisait sa rentrée au noviciat. Né à Mérinchal (Creuse), le

13 mai 1838, il avait commencé tardivement ses études au petit séminaire d'Ajain, et avait déjà trente-quatre ans; mais il apportait les meilleurs témoignages du supérieur de cette maison, et aussi du R. P. Martin, aujourd'hui général de la Société de Marie et alors supérieur du grand séminaire de Moulins, où l'abbé Mallet avait passé treize mois. Il nous arrivait par Bordeaux, parce que son zèle et son affection pour un frère aîné, fils de Saint-François, l'avaient conduit au noviciat des Franciscains de cette ville, dont la vie rude s'était trouvée au-dessus de ses forces.

A Chevilly, tout alla à souhait pour le nouveau novice. Il y prit le saint habit religieux le 19 janvier 1873, et, dans le courant de cette même année, fut appelé à la profession et aux saints ordres. Admis aux premiers vœux le 24 août, il fut attaché au vicariat apostolique du Zanguebar et partit au mois d'octobre pour sa lointaine mission. Mais, hélas! il n'eut guère qu'à y offrir à Dieu le sacrifice de sa santé pour le salut des Noirs. Le climat, en effet, atteignit si promptement et si profondément son système nerveux, qu'avant dix-huit mois les médecins ordonnaient son rapatriement; et il revenait, en février 1875, avec une infirmité qui l'a suivi jusqu'à la tombe.

On l'envoya se reposer à Saint-Ilan, et il s'en trouva si bien, qu'il demanda lui-même à être employé utilement quelque part. En octobre 1877, il fut placé à Langogne. Voici, sur son séjour en cette communauté, quelques détails donnés par le P. Ott, son supérieur à cette époque.

« Alors, nous écrit ce cher Père, le P. Mallet jouissait d'une santé relativement bonne. Il faisait la classe de 8^e, où il a réuni jusqu'à 18 élèves : c'est lui qui a enseigné les rudiments de la grammaire au P. Benoît, professeur de seconde à Cellule, et au P. Alphonse Fraisse, répétiteur au séminaire français à Rome. En dehors de sa classe, il s'occupait encore, avec un soin intelligent et dévoué, de tous les détails de l'économat.

« Les souvenirs qu'il a laissés sont ceux d'un *bon religieux* : ces deux mots, qui disent tout, peuvent résumer sa vie. Aussi longtemps que son état de santé le lui a permis, il a été fidèle observateur de tous les points du règlement : son assiduité aux exercices communs ne le cédait en rien à son empressement à remplir les devoirs de ses fonctions. Son esprit de foi se révélait dans toute sa conduite, et il se traduisait par son grand amour pour la sainte Eglise et par une obéissance pleine et entière à ses supérieurs. Jamais il ne se serait permis de discuter et encore moins de critiquer les actes et les ordres de ses supérieurs majeurs et autres; pour lui, ils étaient tous les représentants de Dieu.

« Tous ceux qui l'ont approché savent combien il était bon, doux

et affable envers tout le monde. Aussi, en parlant de lui, avait-on coutume de dire *le bon P. Mallet*. Pendant ses loisirs, il s'appliquait à faire des plioirs, des tabatières, des ronds de serviettes et autres petits objets qu'il savait être agréables et utiles à ses confrères, et il faut dire qu'il excellait dans ces travaux.

« Ce religieux si sympathique ne chercha jamais à se répandre au dehors, et cependant il sut inspirer une telle confiance, que plusieurs personnes de Langogne et des environs le prirent pour directeur de leur conscience, entre autres des ecclésiastiques, des frères des écoles et de pieux laïcs.

« Il s'appliquait, en toutes circonstances, à pratiquer la sainte pauvreté. Il a toujours trouvé bon ce qui constitue la vie commune en fait de logement, vêtements et nourriture, et s'il avait quelque préférence, c'était pour les choses ordinaires. »

Après cinq années passées à Langogne, le P. Mallet dut aller de nouveau se reposer à Saint-Ilan (septembre 1882), et enfin, le bruit des enfants le fatiguant, on le fit venir, en 1890, au Saint-Cœur de Marie, où il devait terminer ses jours.

Un témoin aussi pieux que discret, qui a vécu à ses côtés dans ces deux maisons (1), nous a fourni à son sujet des notes édifiantes :

« Pendant 13 ans, dit-il, il m'a été donné de vivre, pour ainsi dire, de la vie du bon P. Mallet, d'être continuellement avec lui, de lui faire ses lectures, de le réconforter au besoin. J'ai donc pu le connaître, l'aimer et l'estimer ; j'ai pu découvrir ses excellentes qualités, connaître davantage les souffrances occasionnées par cette maladie singulière, inexplicable, souvent mal jugée par ceux qui ne le voyaient qu'en passant, et qui, à première vue, auraient exigé de lui quelque travail rendu impossible par son état de névrose. Avec connaissance de cause, je puis parler du grand esprit de foi qui l'animait, de sa piété, de son attachement à la Congrégation.

« Le caractère propre de sa maladie est de porter au découragement, aux idées noires, à une sensibilité exagérée, mais invincible. Or, après beaucoup de plaintes, de gémissements sur son état, sur ses longues années d'ennui, le P. Mallet finissait toujours par un mot de résignation : « Après tout, disait-il souvent, je suis dans l'état où Dieu me veut. » Puis, pour donner le change à ses idées tristes, il recourait à ces petits travaux minutieux et gentils que tout le monde connaît, que plusieurs désiraient.

« Ces travaux n'étaient qu'un moyen secondaire pour sortir de ses incessantes préoccupations : la prière, l'oraison, la fidélité au saint

(1) Sa modestie nous oblige à taire son nom, qu'il sera d'ailleurs facile à la plupart de deviner.

Rosaire, l'aidaient plus puissamment encore à accepter ses épreuves : « Je ne voudrais jamais me coucher, disait-il, sans avoir fait mon « oraison ; je ne suis tranquille qu'après l'avoir faite. » C'était merveille pour lui, qu'une attention soutenue fatiguait outre mesure.

« Après son déjeuner, le P. Mallet consacrait toujours quelques instants à la lecture de l'Écriture sainte et de la Vie des Saints : lecture souvent interrompue, souvent reprise, soit en raison des visites qui ne lui manquaient pas, soit en raison de sa difficulté à maintenir son attention. Dans ses dernières années, il lisait et méditait plus facilement. Si quelque fait l'avait touché, impressionné, il ne tarissait plus dans ses réflexions à ce sujet ; il fallait lire et lui relire encore le passage en question. Si ces faits étaient relatifs à la congrégation, ah ! alors son admiration n'avait plus de bornes ; les vertus du Vén. P. Libermann, l'extension merveilleuse de son œuvre, les travaux de ses missionnaires transportaient le P. Mallet, et lui faisaient oublier, pour un temps, sa maladie.

« Cet homme, si abattu, si mélancolique, quand il était livré à lui-même, reprenait de la vie, de l'action, si on l'entretenait de la congrégation et de ses œuvres. Mais, hélas ! revenant à lui-même, le pauvre Père retombait plus tristement encore dans ses idées de découragement : « Qu'est-ce que je fais ? s'écriait-il, les autres travaillent, se « sacrifiant, mourant au loin sur le champ assigné à leur labeur ; ne « vaudrait-il pas mieux mourir ? » — « Père Mallet, lui disais-je alors, « vous travaillez aussi bien que d'autres ; non, vous n'êtes pas inutile « à la Congrégation ; les autres supportent le poids du jour et de la « chaleur dans les missions d'Afrique ; pour vous, votre mission est « de prier, de souffrir et d'attirer la bénédiction divine sur les travaux « des autres. »

« Que de fois, surtout à Saint-Ilan, je lui citais, pour l'encourager, le mot de saint Vincent de Paul à un infirmier de la maison de Saint-Lazare, se plaignant du grand nombre des malades et de leur inutilité : « Mon Frère, sachez-le bien, ces malades rendent autant et « plus de services à notre compagnie que ceux qui sont envoyés dans « la mission des pauvres campagnes. Ces malades sont la bénédiction « de Saint-Lazare. » Ces citations consolait le P. Mallet, mais seulement pour un temps. Ses regrets d'être inutile composaient sa vraie croix.

« Dieu lui réservait, vers la fin de sa vie, une autre croix, qui semblait un avertissement de sa fin prochaine. Ce fut la mort de son frère, longtemps gardien aux sources de Saint-Antoine de Brives. Depuis plus de 15 ans, il ne l'avait pas vu, et il se faisait fête de le voir à Chevilly, en apprenant qu'une opération difficile avait nécessité son voyage à Paris. Cédant à ses désirs, j'allai visiter son frère chez

les Franciscains de la rue des Fourneaux. Je vis le P. Alexandre (c'était son nom), le trouvai plein de vie, d'entrain, d'espérance de guérison, et de joie à la pensée de venir embrasser son frère. Trois jours après, il se mourait à la suite de l'opération. Il faut avoir vu le P. Mallet apprenant cette triste nouvelle, pour juger de sa douleur. Coup terrible pour sa nature, déjà prédisposée, par le genre de sa maladie, à ressentir plus vivement que d'autres, une aussi grande épreuve, succédant, presque sans transition, à la vive espérance de voir le bon religieux, son aîné, qu'il aimait à l'égal d'un père. C'était comme un avertissement du Ciel, et quand il y eut, dans son état, aggravation de souffrances, plusieurs fois il nous dit : « Je le comprends, je ne suis plus le même, c'est ma dernière maladie. » C'était aussi le pressentiment du docteur... »

Ce qui précède fait bien voir comment, dans son infirmité, le cher défunt a su se sanctifier en édifiant les autres. Nous l'avons vu de près, et nous pouvons confirmer ce que disent les amis qui viennent de nous parler de lui. Ce qu'ils n'ont pas dit, c'est la prétention qu'il avait d'être Auvergnat, parce qu'il était né sur les confins de cette province, mais surtout c'est qu'il n'avait rien tant à cœur que d'être attaché à la Congrégation par les vœux perpétuels. Il eut ce bonheur en août 1896, peu de temps avant qu'il perdit son frère.

Nous ne nous attendions pas à une fin si prochaine. Accoutumés à le voir impotent, on fit à peine attention à ses derniers accidents. En quelques jours, il fut réduit à toute extrémité par un anthrax à la nuque, qui a occasionné sa mort. Il a pu recevoir tous les secours de la religion en pleine connaissance, et il est mort le dimanche 28 février, vers l'heure de midi. Il y avait 24 ans qu'il avait fait profession, et il avait 58 ans d'âge. Il repose, au milieu des nôtres, au cimetière de Chevilly, où il a été porté après de solennelles obsèques, auxquelles étaient venus assister plusieurs Pères de la Maison-Mère.

LE F. MARIE-IGNACE

DÉCÉDÉ A ROCKWELL, LE 11 FÉVRIER 1897.

Le F. Marie-Ignace (Jean O'Dea) naquit en 1841, à Ballydoyle, dans les environs de Rockwell, à l'ombre des ruines d'un ancien château féodal. D'une famille des plus chrétiennes, il fut d'abord enfant de chœur, puis sacristain, et remplit ces fonctions à la grande satisfaction des prêtres de la paroisse. Plus tard, s'étant muni d'un brevet de capacité, il enseigna dans quatre écoles du canton. Mais, d'un naturel simple et droit, il ne se défiait guère des espiègleries de la jeunesse et les barbes grises de l'endroit se souviennent de lui

avoir joué plus d'un tour. Il était effectivement plutôt fait pour la vie religieuse que pour celle de maître d'école. Son extérieur même révélait quelque chose de monastique, quand, revêtu d'une vieille soutanelle, il égrenait son chapelet sur la route, à la vue des paysans. Sur l'avis du Curé de la paroisse de New-Inn, le chanoine John Ryan, le *great old man*, dont le souvenir reste si populaire dans le pays, il vint frapper, le 5 mars 1869, à la porte de Rockwell, où le R. P. Huvéty's l'admit au noviciat, puis trois ans après à la profession. (27 juillet 1873.)

Ses vingt-sept ans de communauté, le F. Marie-Ignace les a passés, du commencement à la fin, dans les plus basses fonctions : faire les lits des élèves, ramasser les eaux, remplir les cuvettes et préparer les bains, telles étaient ses occupations de chaque jour. Mais il faisait tout cela avec esprit de foi et par amour pour le bon Dieu ; et puisque Notre-Seigneur réserve une place de choix aux petits et aux humbles qui ont vécu pour lui, belle doit être la récompense de ce bon Frère.

Depuis son entrée en religion, il n'a jamais quitté Rockwell, jamais même il n'a passé une nuit hors de la communauté. Son amour du silence n'était pas moins remarquable. On dit qu'il avait souvent, dans ses modestes occupations, la bouche pleine d'eau pour être plus sûr de l'observer.

Ce n'est pas une exagération d'affirmer, — et c'est la marque d'une vertu peu ordinaire —, qu'il a toujours pratiqué la charité dans la perfection. Il ne parlait de ses confrères que pour en dire du bien, exprimant volontiers son admiration pour ceux qui se faisaient remarquer par leur dévouement. Il faisait de son mieux pour tâcher de venir en aide et de plaire à tout le monde. Ses manières et sa démarche quelque peu *antiques* prêtaient à la plaisanterie, il n'y était du reste pas insensible ; mais ceux-là mêmes qui l'avaient ennuyé étaient sûrs de le trouver auprès d'eux au moment du besoin et de la maladie.

Son esprit de pauvreté était extraordinaire. Par habitude et par humilité, et aussi par suite de l'âge, il marchait la tête baissée, les yeux fixés à terre, ramassant des boutons, des épingles, des bouts de ficelles, des débris de pain, etc., et il portait tout cela fidèlement à qui de droit. Si on oubliait un livre, ou qu'on laissait son chapeau en quelque endroit, on savait à qui s'adresser pour le retrouver.

Ce bon Frère voyait vraiment Dieu dans ses supérieurs, aussi l'obéissance ne lui coûtait-elle aucunement. Il aimait spécialement à parler de la bonté du T. R. P. Emonet depuis qu'il l'avait vu en Irlande ; et pendant sa dernière maladie, quelques jours seulement avant sa mort, il fut grandement consolé par les paroles d'encoura-

gement du R. P. Grizard, à son passage dans nos maisons d'Irlande, et de la bénédiction qu'il lui laissa à son départ.

Son amour pour l'Eglise et pour la Congrégation absorbaient toutes ses affections, à l'exclusion de tout intérêt de famille. On parlait de faire venir son frère pendant sa maladie : « A quoi bon le déranger? disait-il, nous nous reverrons bientôt là-haut. »

Si on voulait lui faire plaisir, on n'avait qu'à lui parler des victoires de l'Eglise, de la conversion des âmes, du développement de nos Missions d'Afrique, des lieux de pèlerinages fameux, des merveilles de Rome et de Lourdes. Son plus grand bonheur était de servir la sainte messe. Pendant les vacances et durant ces dernières années où il n'avait plus de fonctions, il passait une partie de la matinée à la chapelle, épiait l'occasion d'offrir ses services à quelqu'un des Pères.

Depuis deux ans, sa santé était notablement ébranlée, et pendant quatre mois il a gardé continuellement le lit. Durant cette longue maladie, il a constamment édifié tout le monde; il supportait ses souffrances avec la plus grande patience, comme lui venant de la main de Dieu, et se montrait plein de reconnaissance pour les soins qui lui étaient prodigués. Quelques heures avant sa mort, il témoignait encore combien il en était touché : « Quel bonheur, disait-il, de mourir dans une maison religieuse! Les Pères viennent me consoler, me préparer pour le grand voyage, et chacun des Frères veut me rendre service ou m'apporter quelque friandise. »

Sa mort a été comme sa vie, simple, tranquille, édifiante. Il voyait sa dernière heure s'avancer lentement et l'envisageait avec paix, sans autre préoccupation que celle de s'y mieux préparer; et quand arriva pour lui le moment suprême, le 11 février à 9 h. 30 du soir, il remit son âme entre les mains de Dieu, sans agonie, sans effort, comme le juste qui s'éteint dans la paix du Seigneur.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Arrivées. — Sont rentrés :

Le 4 mai, le F. Bertin et le 11, le P. Sylvand, du *Para* ;

Le 7, le F. Barnabé, de la Mission, du *Bas-Niger* ;

Le 11, le F. Gervasio, et le 17, le F. Pothin, du *Bas-Congo* ;

Le 17, les PP. Derouet et Ch. Démaison, du *Congo français* ;

Le 22, à Lisbonne, le P. Aucopt, de *Loanda* ;

Le 25, le P. Frédéric Griffin, de la *Trinidad* ;

Le 27, le P. Mangout, de l'*Oubanghi* ; les PP. Bailly-Comte et

Trilles, ainsi que le F. Maximien, du *Gabon*; le F. Hermès était déjà arrivé de cette Mission le 17 mai;

Le 28, le P. Tisserand et le F. Fulgence, du *Sénégal*.

Départs. — Le F. Amadeu, de Lisbonne, a reçu son obédience pour Saint-Paul de *Loanda*, il est parti le 23 mai.

Le F. Hermias, revenu l'an dernier, du Bas-Congo, est parti le 25 mai, à destination du *Gabon*.

Placements et mutations. — Ont été placés :

A l'île *Maurice*, le F. Marie-Stanislas, de Nossi-Bé, où il a été remplacé par le F. Mamert (1^{er} mars);

En *Portugal*, le P. Sylvand, rentré du Para, et le P. Michel Grünenwald, revenu récemment du Bas-Congo (20 mai);

A *Saint-Ilan*, le novice F. Arcade, de Chevilly (15 mai);

Le P. Berthon, de la communauté du Para, a été adjoint aux Pères destinés à la Mission des *Amazones*;

Enfin le P. Guyodo, qui était parti de Loango, où il avait été malade, pour rentrer en France, a été, selon son vif désir, retenu au *Gabon*, par Mgr Adam.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Sacre de Mgr Adam. — Le nouveau Vicaire apostolique du Gabon doit être sacré à Libreville, le saint jour de la Pentecôte, 6 juin, par Mgr Carrie. Ce sera pour la Mission et pour le pays tout entier une fête unique, dont nous ne manquerons pas de donner la relation en son temps.

Les noces d'or d'un missionnaire africain. — Parti de Bordeaux le 15 avril 1847 avec Mgr Truffet, le P. Lamoise arriva en Sénégal le 5 mai; c'est là qu'il a reçu tous les ordres, qu'il a fait sa profession et émis ses vœux perpétuels; voilà cinquante ans qu'il y travaille avec zèle, sans jamais être revenu en Europe! Mgr Barthet n'a pas voulu laisser passer inaperçu ce magnifique cinquantenaire. Il l'a fêté lui-même à son passage à Saint-Joseph de Ngazobil, le jour de l'Annonciation. Nous sommes heureux de nous associer à cette fête, en offrant au nom de la Maison-Mère nos félicitations et nos vœux au doyen de tous les missionnaires d'Afrique.

Conakry. — Mgr Toulotte, vicaire apostolique du Sahara,

est descendu à Conakry, venant de Tombouctou; il a passé plusieurs jours avec nos Pères qui ont été heureux de lui offrir l'hospitalité. Le 27 avril, Sa Grandeur a dit la messe en plein air, à l'ombre d'un palmier, à la ferme de Tumbo, et a béni les fondements de la nouvelle construction qu'on y élève, la bergerie et le terrain; il a adressé quelques paroles aux assistants. (*Lett. 21 avril 1897.*) Depuis, il est rentré en France où Mgr Le Roy a reçu sa visite.

Huilla. — Après avoir visité Landana, Cabinda et Loanda, le P. Rooney s'est rendu à Huilla, où il est arrivé le Vendredi saint, après avoir passé le Jeudi saint au Jau. — Malheureusement les Boers exercent en ce moment leurs brigandages dans la contrée. (*Lett. du 18 avril.*)

Maurice. — D'après les journaux de la colonie, le P. Mengelle a été accueilli avec enthousiasme dans sa paroisse de la Petite-Savane, où il est arrivé le 31 mars. Toute la population est accourue au-devant de lui; il a été reçu aux cris répétés de : « Vive le P. Mengelle! » On a même voulu dételer les chevaux pour traîner sa voiture. (*Croix du dim., 4 avril 1897.*) Puisse-t-il continuer longtemps son ministère dans sa patrie d'adoption!

Martinique. — A la suite des difficultés qui troublent son diocèse depuis quatre ans, Mgr Carméné a quitté la colonie le 10 mai, pour se rendre à Rome, sur l'invitation du Saint-Père. Sa Grandeur est arrivée à Saint-Nazaire le 24 mai.

Avant son départ, le vénérable prélat a voulu faire l'inauguration solennelle du nouveau sanctuaire élevé par ses soins à la gloire de Notre-Dame de la Délivrande, au Morne-Rouge. Sa Grandeur était assistée d'un nombreux clergé et l'église remplie d'une foule de fidèles. Au commencement de la cérémonie, qui a eu lieu le 3 mai, Monseigneur a nommé le P. Mary chanoine honoraire de sa cathédrale et lui a remis, séance tenante, les insignes de sa dignité. (*Les Antilles, 9 mai 1897.*)

AVIS. — Prière à nos confrères du Zanguebar, de Maurice, Bourbon, Mayotte et Nossi-Bé, de nous envoyer leurs Bulletins.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Serveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Fête de la Pentecôte. — Brefs de Mgr Adam. — Avis au sujet de l'expédition du *Bulletin*, etc. — Admissions aux vœux, aux saints ordres et à l'oblation. — **Congo français** (*suite*). Sette-Cama. — **Oubanghi** (*suite*). Les Banziris. — **Bas-Congo** (*suite*). Cabinda. — **Nécrologie.** *Décès* : P. Ulrich, F. Philibert. — *Notices* : F. Amand, P. Méchin. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.**

MAISON-MÈRE

FÊTE DE LA PENTECOTE

Notre fête patronale a été célébrée cette année, à la Maison-Mère, avec une solennité particulière. Son Excellence Mgr le Nonce n'ayant pu venir la présider, Mgr Le Roy a officié pontificalement à la messe, aux vêpres et au salut.

Au dîner ont pris part : Mgr Carméné, évêque de la Martinique; le nouvel auditeur de la nonciature, Mgr Granito di Belmonte, représentant Mgr Clari; le supérieur général des Missions étrangères, M. Delpech; M. l'abbé Grenier, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas, notre paroisse; M. Forestier, assistant général des Lazaristes; le R. P. Louail, procureur des Pères Blancs; M. Guasco, secrétaire général de la Propagation de la foi; M. Le Camus, membre du Conseil de la Sainte-Enfance, rapporteur de nos missions d'Afrique; M. le docteur Ernest Coffin.

M. Hamel, président de la Propagation de la foi et Mgr Demimuid, directeur de la Sainte-Enfance, tous les deux absents de Paris, s'étaient excusés ainsi que quelques autres invités.

Le mardi de la Pentecôte, a eu lieu dans la chapelle du sémi-

naire la fête patronale de l'Archiconfrérie du Saint-Esprit. La messe a été célébrée par Mgr Le Roy et l'instruction donnée par M. l'abbé Lemire, député du Nord.

Le prédicateur a montré d'une manière simple, mais intéressante et très pratique, l'action produite par l'Esprit-Saint dans les âmes, en leur communiquant l'esprit de vérité, de dévouement, de prière, et il en a conclu que les associés doivent non seulement être animés de ces sentiments, mais s'efforcer de les propager autour d'eux.

Au dîner qui a suivi et où il prenait part, Mgr Le Roy lui a remis un diplôme d'affiliation à notre Congrégation, en témoignage de gratitude et d'attachement, en lui disant qu'il serait ainsi à la Chambre le *député du Saint-Esprit*. M. Lemire a remercié par quelques paroles émuës.

BREFFS DE MGR ADAM

Bref le nommant évêque de Tmui.

Dilecto filio Joanni Martino Adam sacerdoti Congregationis a Spiritu Sancto et Immaculato Corde B. M. V.

LEO P. P. XIII

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem.

Apostolatus officium meritis licet imparibus Nobis ex alto commissum, quo ecclesiarum omnium regimini divina providentia præsidemus, utiliter exequi adjuvante Domino cupientes, solliciti corde reddimur et solertes, ut quum de ecclesiarum ipsarum regiminibus agitur committendis, tales eis in pastores præficere studeamus qui populum suæ curæ traditum sciant non solum doctrina verbi, sed etiam exemplo boni operis informare, commissasque sibi ecclesias in statu pacifico et tranquillo velint et valeant auctore Domino salubriter regere et feliciter gubernare. Dudum siquidem provisiones ecclesiarum omnium vacantium vacaturarumque ordinationi et dispositioni Nostræ reservavimus, decernentes ex tunc irritum et inane, si secus super his a quoquam, quavis auctoritate scienter vel ignoranter contigerit attentari. Jam vero Episcopali Sede Titulari Thumitanam sub Archiepiscopo Pelusiano per successionem Venerabilis Fratris Georgii Montgomery ad cathedralem Ecclesiam Monteyeren. et Angelorum Pastoris solatio destituta : Nos ad ejus provisionem in qua nemo præter Nos se potest poteritve

immiscere reservatione et decreto supradictis obsistentibus paterno ac sollicito studio intendentes, post deliberationem quam super hac re cum Venerabilibus Fratribus Nostris S. R. E. Cardinalibus negotiis Propagandæ Fidei præpositis habuimus diligentem, ad te, dilecte fili, e legitimis nuptiis progenitum, ac in ætate etiam matura constitutum, eximiis animi dotibus improbisque pro animarum salute laboribus commendatum oculos mentis Nostræ convertimus. Peculiari te igitur benevolentia complectentes, et a quibusvis excommunicationis, suspensionis et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes, et absolutum fore censentes, eandem titularum Ecclesiam Thumitanam de persona tua Nobis et memoratis Cardinalibus ob tuorum præstantiam meritorum accepta, de Fratrum eorundem consilio, auctoritate Nostra Apostolica vi præsentum providemus, teque illi in Episcopum præficimus et Pastorem, curam, regimen et administrationem ecclesiæ ejusdem tam in spiritualibus quam in temporalibus tibi plenarie committendo in Illo qui dat gratiam et largitur dona confisi, te omnia ad majorem Dei gloriam sempiternamque animarum salutem esse expleturum. Tibi vero indulgemus ut donec præfata Ecclesia inter mere titulares adnumeretur ad eam accedere, et apud eam personaliter residere minime tenearis. Ceterum tibi facultatem auctoritate Nostra Apostolica tribuimus ut a quocumque quem malueris catholico antistite gratiam et communionem Sedis Apostolicæ habente, accitis atque in hoc illi assistentibus aliis duobus Episcopis vel si commode reperiri nequeant, duobus eorum loco Presbyteris in ecclesiastica dignitate constitutis simili gratia et communionem fruentibus consecrationis munus excipere licite possis (1) : eidemque antistiti ut receptis a te prius fidei catholice professione juxta articulos a S. Sede propositos, et Nostro ac Romanæ Ecclesiæ nomine fidelitatis debitæ solito juramento præfatum tibi munus licite valeat impertiri. Præcipimus vero ut nisi receptis a te prius professione fidei et juramento hujusmodi idem Antistes supradictum tibi conferre, munus, tuque illud suscipere præsumperitis, tam idem Antistes quam tu a Pontificalis officii exercitio et a regimine aut administratione ecclesiarum vestrarum suspensi sitis eo ipso. Non obstantibus constitutionibus et sanctionibus apostolicis ceterisque omnibus etiam speciali et individua mentione ac derogatione dignis in contrarium facientibus quibuscumque. Datum Romæ apud S.

(1) Sur la demande du T. R. Père, le Cardinal-Préfet de la Propagande a autorisé Mgr Adam, par lettre du 18 mars, à se faire sacrer par un évêque assisté de deux simples missionnaires.

Petrum sub annulo Piscatoris die XVI Februarii MDCCCXCVII Pontificatus anno Decimo nono.

† Locus sigilli.

ALOIS. card. MACCHI.

Bref le nommant vicaire apostolique du Gabon.

Dilecto filio Joanni Martino Adam sacerdoti congregationis a Spiritu Sancto et Immaculato Corde B. M. V.

LEO P. P. XIII

Dilecte fili salutem et apostolicam benedictionem.

Cum ex Apostolico munere, quo fungimur, ecclesiarum omnium cura Nobis demandata sit, felici eorum statui ac prospero regimini pro re ac tempore consulimus. Postmodum vero cum Vicariatus Apostolicus Gabonensis in Africa per dimissionem Venerabilis Fratris Aléxandri Le Roy, Episcopi Titularis Alindensis sponte oblatam et a Nobis acceptam, vacare contigerit, e consilio Venerabilium Fratrum Nostrorum S. R. E. Cardinalium negotiis Propagandæ Fidei præpositorum ad illius provisionem animum intendentes, tibi, dilecte fili, de cujus prudentia, doctrina, pietate, aliisque ecclesiasticis virtutibus luculenta extant testimonia officium hujusmodi demandandum censuimus. Te igitur quem per similes Nostras litteras hoc ipso die datas Episcopum titularem Ecclesiæ Thumitanæ renuntiavimus peculiari benevolentia complectentes, et a quibusvis excommunicationis, suspensionis et interdicti aliisque ecclesiasticis sententiis, censuris et pœnis, si quas forte incurreris, hujus tantum rei gratia absolventes, et absolutum fore censentes, hisce litteris auctoritate Nostra Apostolica Vicariatus Apostolici Gabonensis in Africa Vicarium Apostolicum cum omnibus facultatibus necessariis et opportunis eligimus, facimus, constituimus. Mandamus præterea omnibus et singulis ad quos spectat vel spectare poterit ut te in hujusmodi munus ejusque liberum exercitium recipiant et admittant, tibi que in omnibus pareant, faveant ac præsto sint, tuaque salubria monita et mandata reverenter accipiant et fideliter adimpleant secus sententiam seu pœnam, quam in rebelles rite tuleris ratam habebimus, et faciemus auctoritate Nostra usque ad satisfactionem condignam inviolabiliter observari. Non obstantibus contrariis quibuscumque.

Datum Romæ apud S. Petrum sub annulo Piscatoris die XVI Februarii MDCCCXCVII Pontificatus Nostri anno Decimo nono.

† Locus Sigilli.

ALOIS. card. MACCHI.

AVIS AU SUJET DE L'EXPÉDITION

DES BULLETINS, CIRCULAIRES, BILLETS MORTUAIRES

Le régime provincial ayant été établi dans l'Institut, d'après le vote du dernier Chapitre général, il convient que les communications de la Maison-Mère avec les communautés se fassent par l'intermédiaire du supérieur de chaque province.

Cette mesure d'ordre est d'ailleurs motivée par les changements plus ou moins fréquents de personnel et d'adresses des communautés particulières, ce qui, souvent, a occasionné des retards ou des erreurs dans l'expédition des *Bulletins* et autres pièces officielles.

Désormais donc, d'après une décision du T. R. Père Général, les *Bulletins*, *Circulaires*, *Billets mortuaires*, etc., seront adressés directement au supérieur de chaque province ou Mission, lequel devra les transmettre aux diverses maisons placées sous sa dépendance. Il aura soin d'en accuser réception à la Maison-Mère, dans la correspondance administrative, et de veiller à ce que tout soit expédié régulièrement et sans retard à ses diverses communautés.

Le Procureur est spécialement chargé avec lui de ces envois.

On sait que le *Bulletin* est expédié de la Maison-Mère au commencement du mois. Il est donc facile de prévoir quand il doit parvenir dans chaque maison. S'il n'est pas arrivé au temps voulu dans une communauté, le supérieur doit le réclamer tout d'abord au procureur de la province, qui, à son tour, s'il y a lieu, fera parvenir ses réclamations à la Maison-Mère par une note à part adressée au secrétaire général.

ADMISSIONS AUX VŒUX, AUX SAINTS ORDRES ET A L'OBLATION

Ont été admis, par décision rendue dans le cours de juin :

Aux vœux perpétuels :

- Les PP. LITHY et LEVASSEUR, de Merville;
- Le P. Alphonse FRAISSE, de la communauté de Rome;
- Le P. RETTER, de la communauté de Saint-Ilan;
- Le F. MATHEUS Thomé, de la Mission de la Cimbébasie;
- Le P. ROBILON, de la communauté de Beauvais;

Les PP: Xavier KAUFFMANN et KNÖBEL, du Portugal;

Les PP. GOURDY et LECLERCQ, de l'Oubanghi;

Les FF. Bérenger BRUNEL, Materne COMTE et Dominique KASZAK, d'Orgeville; le F. Roger MANGAN, de Blackrock.

Aux vœux de cinq ans :

Le P. ORINEL, de la communauté de Merville;

Le F. ELIE Jouault, de la Mission de l'Oubanghi;

Le P. LESTROHAN, et les FF. PHILADELPHIE Jacquemin, SALVIUS Roehry, ARBOGASTE Arbogast, REMY Lambert, LÉON Hiart, de la communauté de Saint-Ilan;

Le P. Charles DÉMAISON, de la Mission du Congo français;

Les PP. MICHAUD et DESCOURS et le F. LUCIEN Kapfer, de Cellule;

Le P. PLUNKETT, de la communauté de Philadelphie;

Le F. RAYMOND Thomas, de la Mission du Gabon.

Le P. LE PADELLEC, de Langonnet;

Les PP. Christian SCHMITT, Michel O'SHEA et CREMER, ainsi que le F. Marie-Vincent MAC CAULEY, de la province d'Irlande;

Les PP. JEHL, Aloïs GOETZ et ROUXEL, d'Haïti.

Admissions aux saints ordres.

Ont été appelés par décision du 1^{er} juin :

AU SOUS-DIACONAT,

M. Yves-Marie MORTELLEC, du diocèse de Saint-Brieuc;

AU DIACONAT,

M. Joseph JOLLY, du diocèse de Strasbourg;

A LA PRÊTRISE,

M. Joseph FLECK, du diocèse de Strasbourg;

Ces novices, qui appartiennent tous les trois au noviciat de Grignon, ont pris part à l'ordination des Quatre-Temps de la Trinité, faite par S. Em. le Cardinal de Paris, à l'église Saint-Sulpice.

Admissions à l'Oblation.

Ont été admis à l'Oblation comme scolastiques :

A Cellule, le 21 juin (déc. du 30 mai) :

MM. Prosper LESNARD, du d. de Vannes, pat. de rel. st Joseph;
Joseph FEHR, du d. de Strasbourg, p. de r. st Louis de Gon.;

J.-B. LIBOTT, du d. de Strasbourg, p. de rel. st Fr.-Xavier;
 Alph. KERCHENMEYER, du d. de Strasbourg, p. de r. st Joseph;
 Michel TOMASZEWSKI, du d. de Posen, p. de rel. st P.-Claver;
 Joseph STIEGLER, du d. de Strasbourg, p. de rel. st Fr.-Xavier;
 Alban LE RETRAITE, du d. de Vannes, p. de rel. st Joseph;
 J.-B. KAYSER, du d. de Strasbourg, p. de rel. saint Martin;
 Alph. LUDAESCHER, du d. de Strasbourg, p. de r. st Antoine.

A Rockwell, le 6 juin (déc. du 21 mai) :

M. Thomas KELLY, du d. de Cashel, p. de r. st L. de Gonzague.

A Knechsteden, le 13 juin (déc. du 21 mai) :

MM. Joseph BRUNING, du d. de Cologne, p. de r. Marie, L. de Gon. ;
 Hugues-Joseph BARTH, du diocèse de Fribourg, patrons de
 religion, Marie, Thomas-d'Aquin;

Henri RITTER, du d. de Trèves, pat. de rel. Marie, Joseph.

Ont été admis le même jour, à Knechsteden, comme Novices-
 Frères, les postulants :

Vilhelm BRUNTRUP, du d. de Paderborn, en r. *F. Marie-Claver*;
 Théodore-Henri SCHIERLÉ, du dioc. de Rottenbourg, en religion
F. Marie-Norbert;

Jean-Pierre STOLZ, du d. de Cologne, en r. *F. Marie-François*;
 Hugues SCHMIDBERGER, du diocèse de Rottenbourg, en religion
F. Marie-Ambroise;

Henri GANZLER, du d. de Fribourg (Bade), en r. *F. Marie-Fridolin*.

VICARIAT DU CONGO FRANÇAIS

(Suite. V. *Bull.*, n° 124, p. 573.)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT-LABRE A SETTE-CAMA

JANVIER 1895. — AVRIL 1897.

1. Décès. Personnel. — 2. OEuvre des enfants : nourriture, bon esprit. —
3. Fréquentation des sacrements, baptêmes, premières communions. —
4. OEuvre des filles. Epreuve survenue chez les Ivaramas. — 5. Cultures. —
6. Visites.

1. — Nous ne saurions commencer ce bulletin sans donner un fraternel souvenir au regretté P. Sublet. Ce vaillant mission-

naire, qu'on peut appeler le vrai fondateur de notre station, s'était dévoué corps et âme à l'œuvre naissante de N'Galey. Sous son supérieurat s'était réalisé et terminé le plan de la Mission ; celle-ci était en pleine prospérité quand, le 4 décembre 1894, il succomba à une attaque de fièvre bilieuse d'une violence sans pareille et alla recevoir au ciel la couronne méritée par tant de fatigues supportées pour Dieu et ses chers Noirs (1).

Le cher défunt fut remplacé, comme supérieur et économiste, par le P. Levadoux ; celui-ci ayant pour aides les PP. Le Meillour et Ch. Démaison, sut maintenir l'œuvre à ce même degré de prospérité qui, depuis deux ans, faisait l'admiration de tous les Européens de passage dans notre île. En janvier 1895, le P. Démaison partit pour Mayumba, afin d'y aider le P. Carrer. Obligé de rentrer en France pour cause de santé, Mgr Carrie désigna pour le remplacer à Loango le P. Levadoux et envoya le P. Herpe comme supérieur à Sette-Cama. Le P. Le Meillour resta chargé des enfants jusqu'à son départ, qui eut lieu en avril 1896. Le P. Le Mintier, récemment arrivé de France, lui succéda ; mais son séjour à N'Galey devait être de courte durée, car il fut appelé par le P. Levadoux, provicaire, à Mayumba, pour y continuer l'œuvre du regretté P. Carrer. Le même jour arrivait de Loango le P. Koffel, son remplaçant dans l'œuvre des enfants. Peu après, un clerc indigène, M. l'abbé Albert, et un Frère indigène, le F. Pierre, furent rappelés à Loango et remplacés par le F. Similien et le F. Dominique (2). Le personnel de la Mission se compose donc actuellement comme il suit : P. Herpe, supérieur, économiste ; P. Koffel, directeur de l'œuvre des enfants ; P. Murard, nouveau profès, chargé du ministère ; F. Similien, d'une classe, de la sacristie, du jardin et de la basse-cour ; F. Dominique, d'une classe, de la surveillance et du travail des enfants.

2. — Comme par le passé, l'œuvre des enfants absorbe la plus grande partie de notre temps et de nos soins. Leur nombre s'était élevé, dans ces derniers temps, à 115. Un voyage du P. Herpe chez les Ivaramas, ainsi qu'on le verra dans la suite, en a un peu diminué le nombre. Le chiffre actuel est de 107. Ce n'est pas toujours chose facile de décider les chefs de villages à confier leurs enfants à la Mission, de convaincre ces roitelets de

(1) Voir sa notice, n° 109, p. 26.

(2) Frère indigène.

la brousse de l'utilité de l'instruction et de l'éducation chrétienne. Plusieurs d'entre eux, particulièrement les plus grands féticheurs de la contrée, craignent pour leurs enfants une mort prématurée à la Mission; crainte sans fondement, certes, vu le bon état de santé de nos élèves. Depuis trois ans, trois seulement d'entre eux sont partis pour un monde meilleur, après avoir édifié leurs camarades par une sainte mort. Les principaux chefs sont déjà cependant un peu revenus de cette première frayeur et ils nous témoignent beaucoup plus de confiance, la preuve en est dans les 60 enfants, tant garçons que filles, qu'ils ont placés à la Mission depuis le mois de décembre 1895.

Notre île se prêtant admirablement à la culture du maïs, du manioc et du bananier, fournit abondamment le fond de la nourriture de nos chers Noirs à laquelle, de temps en temps, quelques bonnes rations de poissons, d'antilopes, de bœufs sauvages ou de singes, viennent ajouter leur saveur. Nos enfants, comme tous les Noirs, d'ailleurs, se préoccupent beaucoup plus de la quantité que de la qualité...

Quant au bon esprit de nos jeunes sauvages, voici ce que nous pouvons en dire. Malgré la multiplicité des races où puise notre Mission, mais surtout malgré la différence des caractères, les enfants de N'Galey se font vite à leur petite vie de famille. Plus mous et moins laborieux que d'autres Noirs de la côte, ils sont, pour les principaux commandements de Dieu, plus accessibles à la morale chrétienne. Quant à leur intelligence, nous sommes obligés d'avouer qu'ils viennent de l'arrière-brousse. Les pauvres missionnaires chargés de leur éducation constatent chaque jour que la patience, tant recommandée par notre vénérable Père, leur est ici plus que jamais indispensable. Plus la tâche est aride, plus heureux sommes-nous aussi de voir que tous ces messieurs du gouvernement, de passage à la Mission, sont satisfaits des résultats que nous avons obtenus.

3. — Ce qui console surtout le cœur du missionnaire des efforts prodigués à l'œuvre des enfants, c'est l'empressement de ceux-ci à fréquenter les sacrements. La communion du premier vendredi du mois leur est bien chère, et même la communion fréquente devient en honneur parmi eux.

Depuis le dernier bulletin, nous avons eu le bonheur de régé-

nérer 80 enfants dans les eaux du baptême; 30 ont été admis à faire leur première communion.

N'ayant pas encore de religieuses pour donner à l'œuvre des filles son plein développement, nous avons pu cependant en recueillir et instruire un certain nombre, ce qui nous a permis de bénir, depuis une année déjà, sept mariages et d'avoir auprès de nous un village chrétien bien constitué.

Si l'œuvre des enfants a ses consolations, elle a aussi ses épreuves. N'en mentionnons qu'une, celle survenue pendant le voyage du P. Herpe chez les Ivaramas, en juillet 1896, et qui a autant servi à dévoiler certaines intrigues surprenantes, qu'à nous prouver que Dieu nous appelle à nous lancer en avant au secours de ces malheureuses populations. M. l'administrateur Forêt, en excursion chez les Ivaramas, en décembre 1893, avait obtenu des différents chefs du pays une quinzaine d'enfants devant être placés à N'Galey jusqu'à la fondation d'une Mission chez les Ivaramas. Cette fondation, d'après M. Forêt, devait se faire sans tarder. Cependant, deux ans se passent, et rien de fondé dans cette tribu. On songe pourtant à eux. En juin 1895, le P. Levadoux entreprend un voyage chez ce peuple dans le but de reconnaître le pays. Très bon accueil fut fait partout au premier missionnaire visitant cette contrée. On croyait qu'il venait pour réaliser la promesse de M. Forêt. Il n'en était rien. Le Père quitta les Ivaramas en leur laissant le ferme espoir de revenir bientôt, et, cette fois, pour tout de bon. Mais il n'avait pas compté avec la mort de plusieurs membres de la Mission et la rentrée en France de quelques autres : toutes choses qui retardèrent encore la nouvelle fondation. Pendant ce temps, plusieurs de nos enfants Ivaramas ont grandi et sont en âge de se marier; il faut leur chercher des épouses. Le P. Herpe, chargé tout spécialement du voyage à cet effet, nous quitte en juillet 1896 avec 17 jeunes Ivaramas tous contents de revoir leur pays. Après trois jours de navigation et deux jours de marche, on se trouve en plein pays ivarama. Le Père, ignorant que tous les chefs s'étaient entendus en secret, se trouvait fort surpris de ce que partout on lui répétait ces mêmes paroles : « Minissé, viens-tu pour commencer la Mission chez nous? Alors, nous te donnerons beaucoup d'enfants; mais si tu retournes encore à N'Galey, nous garderons nos enfants par force. »

Cependant, on entre en pourparlers et on échange des cadeaux, ce qui n'empêche pas les chefs d'accentuer leurs griefs au sujet de leurs enfants, perdus pour eux pendant si longtemps et si loin. Ils en arrivent même aux menaces, puis enfin aux coups. Au moment même où le Père donne le signal du départ, un chef donne le sien aussi, et une soixantaine de sauvages, armés en vrais bandits, surgissent tout à coup près du chef et se précipitent sur les enfants pour les entraîner vers la forêt. Déjà, en un clin d'œil, le forfait va s'accomplir : le Père n'y tient plus et s'élançe pour retenir un enfant, mais il est aussitôt entouré, renversé et traîné par terre : à cette vue, les ouvriers de la Mission, restés à part, accourent, et, par de vigoureuses distributions de coups assésés à ces sauvages, ils délivrent le Père. Celui-ci n'avait reçu aucune blessure, grâce à Dieu, mais son chapeau et sa caisse de pharmacie avaient disparu. Cette scène de sauvagerie s'était passée dans la plaine, près du village de « Kumu-Kuri », au cœur du pays ivarama, le 14 août 1896.

Plein de confiance en Dieu et en Marie, le Père se remit en marche avec les trois enfants restés fidèles et les ouvriers, puis rentra à la Mission de Sette-Cama peu de jours après. A son exemple, nous nous préparons à voler, nous aussi, au secours de ces pauvres gens, malgré leur manière sauvage d'appuyer leur demande. Des Missionnaires, c'est ce qui leur faut, c'est ce qu'ils demandent. Daigne le divin Maître leur en envoyer le plus tôt possible.

5. — Un mot de nos cultures. Depuis deux ans, nos plantations ont pris un très grand développement, Le chemin qui conduit de la lagune à la Mission s'est transformé en une magnifique allée d'orangers ; de beaux et nombreux arbres fruitiers bordent le chemin du jardin ; celui-ci, bien spacieux et embelli d'une belle allée couverte de barbadines, nous fournit de ses beaux fruits toute l'année. Tous les genres de légumes y prospèrent pendant la saison sèche, mais à la saison des pluies tout est emporté par les tornades. Nos jeunes caféiers et cacaoyers, venus de Libreville il y a quatre ans, petite richesse de N'Galey, sont en pleine prospérité, beaucoup même sont déjà en production. Disons-en autant des 10 000 bananiers et des 14 000 pieds d'ananas, qui, aujourd'hui ornent les coteaux de la Mission. Le manioc étant la base de la nourriture indigène,

nous en avons planté, depuis le commencement de la saison des pluies, environ 6 hectares. Notre récolte d'ambrevades a été bien abondante; nos pistaches aussi nous promettent une récolte de 1000 à 1500 kilos; par contre, nos plantations de patates, de zanguiers et de chérocots n'ont pas si bien répondu à nos espérances, Dieu, sans doute, le permettant ainsi pour nous éprouver et pour nous fournir l'occasion d'avoir toujours quelques privations à supporter par amour pour Lui.

6. — Parmi les visites que nous avons reçues depuis notre dernier bulletin, celle de notre bien-aimé Vicaire apostolique nous a été la plus agréable. Sa Grandeur nous arriva le 9 septembre au soir et, le 12, elle conféra le sacrement de confirmation à 30 de nos enfants. Mentionnons ensuite les visites de MM. les administrateurs Thoiré, Barby et Dumonet. Par sa situation et sa salubrité, N'Galey est le sanatorium de tous les négociants de Setté-Cama. Comme ces Messieurs sont toujours très bienveillants à notre égard, qu'ils nous font tous nos débarquements *gratis pro Deo*, nous nous faisons un plaisir de les recevoir le mieux que nous pouvons.

En résumé, Dieu bénit notre petite Mission; à nous d'en profiter pour aller toujours de l'avant, et combattre le bon combat sous l'étendard des Cœurs sacrés de Jésus et de Marie.

VICARIAT DE L'OUBANGHI

(Suite).

COMMUNAUTÉ DE LA SAINTE-FAMILLE DES BANZIRIS

NOVEMBRE 1894. — AVRIL 1897

1. Fondation. Epreuves. Maladie. Changement d'emplacement. — 2. Population. Langues. Bien à faire. — 3. Situation locale. Rachats. Eloignement des Blancs. — 4. Travaux. Nombreux enfants. Manque de personnel. — 5. Jeunes enfants. Baptêmes. Morts. Santé. Hôtes.

1. — Comme on le sait, la fondation de la Mission de la Sainte-Famille des Banziris est due à la générosité d'une pieuse demoiselle de Normandie. Cette femme de bien a consacré à cette œuvre apostolique, non seulement toute sa fortune, mais encore sa vie elle-même, qu'elle a offerte à Dieu pour la conversion des Noirs. C'est un grand sujet d'édification pour ceux qui

ont le bonheur de la visiter, de voir avec quelle générosité elle supporte et offre à Dieu les plus grandes souffrances; et un grand exemple pour nous qui avons eu le bonheur d'être appelés à nous dévouer à cette œuvre.

Sa fondation, retardée assez longtemps par force majeure, remonte au 2 novembre 1894. C'est en ce jour, en effet, que les PP. Moreau et Gourdy, avec le F. Elie, arrivaient à Ouadda; ils étaient partis de Brazzaville le 13 septembre, n'emmenant avec eux que trois enfants; on n'avait pu leur procurer un seul ouvrier pour cette mission lointaine; toutefois, à Saint-Louis de Liranga, le P. Allaire leur avait trouvé quatre hommes du pays; le P. Moreau put aussi en route engager deux indigènes. C'était peu, mais avec ces six hommes il serait toujours possible de se construire quelque abri. A leur arrivée à Saint-Paul des Rapides, le P. Remy, de son côté, voyant leur pénurie d'hommes, voulut bien leur céder un Loango, pour leur servir de charpentier avec son petit *mouléque*; un autre qui devait cumuler les fonctions de cuisinier et de blanchisseur; puis encore quatre autres que l'on emmena autant pour leur bien que pour celui de la Mission: ils étaient maladifs et l'on espérait qu'ils se remettraient un peu à Ouadda.

Le bon Dieu ne voulut pas nous priver de la bénédiction de l'épreuve et de la souffrance: elle ne se fit pas attendre, ou plutôt elle nous avait déjà atteints pendant la route. Le F. Elie, en effet, qui souffrait depuis quelques jours d'attaques de diarrhées, arriva à Ouadda exténué et gravement pris de la dysenterie. Il ne s'en releva tout à fait qu'au bout de trois mois, après des alternatives de mieux et de plus mal.

Heureusement pour nous, la sainte Famille tout entière nous protégea pendant le voyage difficile de Banghi à Ouadda; car nos douze pirogues franchirent tous les rapides sans qu'une seule chavirât, et sans que rien fût perdu ou volé. Les rapides étaient cependant terribles à cette époque de l'année et particulièrement pendant cette crue extraordinaire qui n'arrive que tous les sept ans, disent les indigènes. Les eaux étaient tellement hautes qu'elles avaient envahi les abords de la rivière; aussi, dans les passages les plus difficiles, ne trouvait-on pas un endroit où débarquer les colis; force était de leur faire courir les plus grands dangers, ainsi qu'à nos personnes. Deux piro-

gues faillirent même sombrer. Ce n'est qu'à l'adresse des payeurs et à leur dévouement qu'on dû de ne pas avoir à déplorer cette perte. Le P. Remy, qui nous accompagnait, nous fut aussi d'un très grand secours, par son expérience des rapides. Ce fut donc avec effusion qu'arrivés à Ouadda, nous remerciâmes Jésus, Marie et Joseph de la grande protection qu'ils avaient accordée à leur Mission.

Une autre épreuve vint du côté où l'on ne s'y attendait pas. La grande crue, dont je viens de parler, avait envahi les abords de la colline, choisie pour y planter la croix, et les avait recouverts de plus d'un mètre d'eau, qui en se retirant devait nous laisser un immense foyer d'infection paludéenne. Ce qui faisait beaucoup craindre pour l'avenir de la Mission en cet endroit.

On se mit pourtant courageusement à l'œuvre dès le lendemain de l'arrivée, et l'on construisit rapidement plusieurs cases provisoires. Malgré notre peu de monde, l'ouvrage allait bon train, car les Ouaddas nous apportaient des matériaux.

Le F. Elie, voulant nous aider et se croyant assez fort, s'était levé, mais il fut obligé de reprendre le lit. Au commencement de janvier, le P. Gourdy fut pris d'une forte bilieuse hématurique, qui céda pourtant à une médication énergique.

Sur ces entrefaites, arriva une lettre de Mgr Augouard, nous disant de choisir un emplacement plus sain. Le P. Remy monta de Banghi exprès pour assister le P. Moreau dans ce choix si important. En conséquence, le 2 février 1895, pendant que le P. Gourdy, convalescent, restait à Ouadda pour emballer et expédier les derniers colis, le P. Moreau et le F. Elie arrivaient le soir avec quatre pirogues au second emplacement. La nouvelle station fut donc commencée, et, nous avons eu grand plaisir à le constater, sous les auspices de la Très Sainte Vierge et de notre vénérable Père. Le 9, le P. Gourdy les rejoignit avec le reste des charges, et la communauté se trouvait de nouveau au complet.

L'ouvrage qui avait marché rapidement à Ouadda, alla plus vite encore ici. On n'y mit sans doute pas plus de cœur qu'à Ouadda, mais on avait plus de confiance en l'avenir. Quelques jours passés ici remirent complètement le F. Elie sur pied. Les Langouassis, enfin, et les Banziris nous prêtèrent un concours encore plus actif.

La nouvelle Mission de la Sainte-Famille est située au coude le plus au nord de l'Oubanghi, à quatre heures et demie de pirogue au-dessus du confluent de la Kemo dans l'Oubanghi. La Kemo, suivant presque une parallèle avec l'Oubanghi, coule à une heure seulement derrière la Mission, et par terre il ne nous faut qu'une heure et demie de marche pour atteindre l'embouchure de la Tomi. Cette petite rivière est le point de départ de l'expédition Gentil, qui est en ce moment en bonne voie; elle a bon espoir d'arriver d'ici peu au Tchad, car elle monte déjà son bateau sur un des affluents navigables du Gri-binghi, la Nana. Tout en poussant de l'avant, elle jalonne sa route de postes définitifs, que les missionnaires pourront suivre eux aussi. La communauté de la Sainte-Famille rendra de bons services à ces futures Missions.

2. — Nous avons affaire à deux populations bien distinctes par leurs langues et leurs habitudes, mais non par la distance, puisqu'elles se touchent partout sans se mélanger. Mais hâtons-nous de le dire, bien qu'elles soient secrètement plus ou moins anthropophages, ni l'une ni l'autre ne ressemblent en rien à la tribu des féroces Bondjos qui entourent la Mission de Saint-Paul des Rapides. Les mœurs de toutes les deux, au contraire, sont douces et affables; et l'on peut vivre au milieu d'elles sans grand danger, à moins d'événements imprévus.

La première tribu, celle avec laquelle nous avons été naturellement tout d'abord en relation, est celle des Banziris; elle commence à Ouadda. Cette population est disséminée sur les deux rives de l'Oubanghi, en villages plus ou moins importants, pendant une huitaine de jours de pirogue. C'est la tribu commerçante et voyageuse, presque nomade, car chacun se transporte où son commerce l'attire. C'est elle qui fournit les pagayeurs et les pirogues nécessaires pour transporter à travers les rapides les charges que les vapeurs déposent à Banghi. Ce sont de fiers et solides mariniers, surtout dans les rapides. Malheureusement, les besoins du pagayage augmentant toujours, les vrais Banziris ont introduit dans ce métier une foule d'esclaves qu'ils se sont procurés à l'intérieur et qui n'ont rien du génie inné des premiers. Ceux-là se faisant très lentement à ce nouveau genre de travail, il en résulte que les accidents arrivent plus fréquemment qu'autrefois.

La tribu des Banziris semble plus intelligente encore que celles que l'on traverse pour arriver jusqu'ici. Elle a, en particulier, une forte inclination et une grande aptitude à s'assimiler les usages de ceux qu'elle estime plus avancés qu'elle-même, par conséquent des Blancs. Il y a donc beaucoup de bien à faire parmi eux, mais ce bien aurait été beaucoup plus facile et plus considérable, s'ils n'avaient à imiter que de bonnes choses. Car précisément les deux qualités dites plus haut les ont plus desservis qu'elles ne leur ont été utiles. Ici, comme dans le monde entier, le mal est plus facile à suivre que le bien.

La seconde tribu, celle des Langouassis, habite, au contraire, plutôt l'intérieur; quelques villages toutefois se rapprochent de la rive et se confondent presque avec ceux des Banziris. Ces deux tribus vivent en très bon accord, mais ne se mélangent jamais. Le Banziri, comme courtier, exploite nécessairement le Langouassi; mais celui-ci est encore si peu fait aux marchés directs avec les étrangers, qu'il préfère souvent se servir de l'intermédiaire du premier. La population Langouassi est intelligente, elle aussi, mais elle se fait bien moins vite aux manières des Blancs, et elle comprend moins facilement leur façon de faire; elle a surtout beaucoup moins d'inclination à les imiter. Cela tient, croyons-nous, à ce qu'elle est depuis bien moins de temps en relation avec eux.

Avant notre installation ici, en effet, presque aucun Blanc n'avait de rapports avec les Langouassis. Ils avaient la réputation d'être fourbes et méchants, et cela depuis une malheureuse histoire arrivée du temps de la mission Dybowsky ou Crampel.

Nous avons déjà dit que les deux langues, celle des Banziris et celle des Langouassis, sont bien différentes. Tout en appartenant sans doute à la même famille, elles se distinguent au point que les Langouassis ne comprennent pas les Banziris. Ceux-ci, au contraire, pour la plupart, étant en relations continues pour leur commerce avec les diverses tribus de l'intérieur, parlant la même langue, savent suffisamment la langue des Langouassis. La difficulté pour nous est donc doublée. Cependant la langue des Langouassis nous offrira plus tard de très grands avantages, car elle est parlée, sauf de légères variantes, par un bon nombre de peuples, sur une très grande étendue.

3. — La nouvelle Mission de la Sainte-Famille est magnifiquement située. Les officiers qui passent ici nous disent qu'on n'aurait pas pu trouver un meilleur endroit pour établir un poste commandant la rivière. Bâtie, en effet, sur une pointe qui rétrécit fort l'Oubanghi, tout en lui laissant encore 800 ou 900 mètres de largeur, sa vue s'étend, tant en amont qu'en aval, sur plus de 12 kilomètres de rivière. Il faut bien à une pirogue qui voyage aux eaux hautes une journée environ pour sortir de notre champ d'observation. Cet avantage, tout d'agrément, n'a pas été recherché par ceux qui ont choisi cet emplacement, on ne s'en est aperçu que plus tard, à mesure que l'on enlevait la brousse autour des cases.

Un avantage bien plus sérieux est l'absence totale de marais dans le pourtour de la station.

Au point de vue apostolique, la Mission de la Sainte-Famille doit remercier Dieu de lui avoir destiné cet endroit. Ici, en effet, nous sommes dans un vrai centre de rachats d'esclaves. Depuis le 2 février 1895 jusqu'au 1^{er} janvier 1897, nous avons eu le bonheur d'en racheter 119; 26 seulement l'ont été hors de la Mission, en voyage.

Un avantage bien précieux encore, que comprendront surtout ceux qui en ont l'expérience, c'est que nous n'avons à côté de nous ni poste, ni factorerie. Les plus proches sont à une bonne journée de navigation. Nous avons donc moins à craindre pour nos enfants l'influence des mauvais exemples. Cet avantage est un peu contre-balancé par l'hospitalité assez fréquente que nous sommes obligés de donner aux Blancs qui montent ou qui descendent dans la rivière. Depuis le 2 février 1895, nous en avons ainsi hébergé pour la nuit une trentaine. Cet endroit est presque une halte forcée pour les pirogues. Cela nous dérange bien un peu, mais nous y gagnons d'un autre côté; on nous rend plus volontiers certains services, et la religion elle-même y gagne dans certains cœurs.

4. — Nous commençons à sortir de nos constructions provisoires et à élever de bonnes et solides maisons en briques. L'ouvrage avance rapidement. Depuis quatre mois nous avons moulé et cuit plus de 140,000 briques. Déjà deux pavillons de 8 mètres sont terminés, et la grande maison aura bientôt son rez-de-chaussée achevé. Ce résultat est dû en grande partie

à ce que les Langouassis consentent assez facilement à nous aider dans les travaux de manœuvres. Aussi, tant que nous ne manquons pas de bonnes perles, l'ouvrage marche rapidement; mais lorsque nous sommes obligés de nous passer des services indigènes, l'ouvrage traîne en longueur. La Mission, qui n'a jamais eu de chance pour ses ouvriers, est en effet encore très mal montée de ce côté.

Sur l'ordre de Monseigneur, le P. Gourdy, qui avait été très affaibli par plusieurs bilieuses hématuriques consécutives, descendit à Banghi le 3 octobre 1895. On espérait que le changement d'air le soulagerait un peu. Nous restions donc deux à la Mission, car le F. Elie était parti le 8 mai précédent pour Banghi et de là pour Brazzaville. Dans la lettre où il disait au P. Gourdy de descendre à Banghi, Monseigneur nous promettait bien un Frère par une prochaine occasion. Mais cette occasion se fit attendre huit mois, et, pendant ce temps, les PP. Goblet et Moreau restèrent seuls à la Sainte-Famille. Le F. Hervé ne nous arriva que le 27 mai 1896. Ne sommes-nous pas au bout du monde, puisque pour nous porter secours il faut quelque fois un laps de temps aussi long?

La communauté est donc composée en ce moment du P. Moreau, supérieur, du P. Goblet(1) et du F. Hervé. A nous trois, nous devons faire face à la direction et à l'instruction des 88 enfants que nous comptons, grâce à Dieu, à la Mission (31 décembre 1896); à l'entretien de la communauté et aux grandes constructions entreprises.

Il n'est pas besoin de dire qu'étant si peu nombreux, il reste, malgré tous nos efforts, pas mal de choses qui, forcément, sont négligées. En particulier, nous ne pouvons nous occuper sérieusement d'évangéliser les villages, soit Banziris, soit Langouassis.

Nous préparons cependant, tout doucement, la voie. Nous établissons en ce moment la Mission; plus tard, ceux qui viendront après nous, ou nous-mêmes, si Dieu nous prête vie, nous pourrons nous livrer, avec plus de loisir, à toutes les œuvres de zèle apostolique.

5. — Comme nous l'avons déjà dit, nous avons 88 enfants présents à la Mission. Pour la plupart, ce sont de tout petits

(1) Depuis, Monseigneur a envoyé le P. Couillard aux Banziris.

enfants, trop petits quelquefois, car ils auraient besoin des soins maternels. Mais nous avons pris le principe de ne refuser aucune de ces petites âmes, et nous les acceptons toutes comme venant de la main de Dieu. C'est ainsi que nous avons racheté, dernièrement, un bébé de deux ans au plus. Nous soignons ces pauvres petits aussi bien que nous pouvons, mais malgré cela, ils souffrent bien de quelques privations. Ils sont, cependant, encore mieux, même matériellement, que chez leur précédent maître, où ils étaient déjà privés de leur mère. Nous voyons d'ailleurs un grand avantage à les avoir si jeunes avec nous : ils seront moins imbus des idées et des pratiques fétichistes, et nous trouvons en cela une large compensation au surcroît d'occupations que nous donnent ces jeunes enfants.

Au milieu des soucis matériels qui nous pressent, ce nous est une grande consolation de faire œuvre véritable de missionnaires en conférant à ces innocents le saint baptême. C'est ainsi que depuis le commencement de la Mission jusqu'à ce jour, nous avons eu le bonheur d'administrer quatre-vingts fois ce sacrement soit à nos enfants, soit quelquefois à de jeunes malades étrangers qu'on nous amène et que nous n'avons pas l'espoir de guérir.

Nos enfants, comme tous les jeunes Noirs encore sauvages, sont assez longs à dégrossir, mais on y arrive facilement, car ils sont sans malice. Aussi c'est avec grande attention que nous nous efforçons, à mesure qu'ils grandissent, de les préserver des écueils que le Noir civilisé rencontre partout sur son chemin. Notre éloignement des Blancs, nous l'espérons, y contribuera beaucoup.

Malheureusement, quelques-uns des enfants que nous rachetons ont par trop souffert de privations avant d'arriver jusqu'à nous, et nos soins ne peuvent les remettre. Du moins nous leur procurons la vie éternelle, si nous ne pouvons leur prolonger la vie terrestre. C'est ainsi qu'en deux ans nous avons vu succomber 12 de nos enfants. Nous avons la consolation de penser qu'ils intercèdent au ciel pour la Mission de la Sainte-Famille.

Une préoccupation grave nous poursuit aussi pour l'avenir de nos jeunes gens, c'est que nous rachetons bien moins de filles que de garçons. C'est une chose capitale, en effet, d'abord pour la persévérance de nos enfants, de pouvoir leur créer un

intérieur chrétien, mais encore pour l'avenir religieux du pays qui ne se convertira, peu à peu, à la foi que par l'établissement de nombreux villages chrétiens. Ils fourniront seuls une génération chrétienne sur laquelle on puisse compter, et leur exemple attirera insensiblement les villages païens. La famille chrétienne, voilà la préoccupation constante du missionnaire.

Grâce à Dieu et à la sainte Famille, notre communauté n'a pas eu à déplorer la mort d'aucun de ses membres. Et bien qu'elle ait payé sa part d'épreuve dans la maladie, surtout en la personne du P. Gourdy et du F. Elie, elle n'a pas à se plaindre de ce côté. Les trois qui la composent actuellement, sans être exempts des mille misères de l'Afrique, bénissent la divine Providence de leur conserver une santé qui leur permet de vaquer à leurs nombreuses occupations.

On dit que la Mission de la Sainte-Famille des Banziris est à 2200 kilomètres de la côte. Nous sommes donc les plus avancés de nos confrères dans le centre africain, et pour les communications nous sommes certainement les plus éloignés. Trois mois pour le moins sont nécessaires à une lettre pour nous arriver de France! Reconnaisants de l'honneur qu'on nous a fait de nous mettre à l'avant-garde dans le combat livré à Satan, nous nous efforçons d'être de dignes missionnaires du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie. Que nos confrères veuillent bien nous aider de leurs prières et de leurs mérites à porter haut le flambeau de la foi dans ces contrées lointaines!

VICARIAT DU BAS-CONGO

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE L'IMM.-CONCEPTION DE CABINDA

OCTOBRE 1894. — AVRIL 1897

1. — Personnel. — 2. OEuvre des enfants. — 3. OEuvre des filles. — 4. Village chrétien. Ministère. Hôpitaux. — 5. Constructions. — 6. Epreuves. — 7. Bienveillance de M. le gouverneur Foyaz.

1. — Au mois de janvier 1896, le P. Callwaert, supérieur de la Mission, fut appelé à Landana. Il allait remplacer le R. P. Préfet retournant en France pour assister au chapitre général, et en même temps refaire sa santé assez fortement

compromise par une maladie de foie. Le R. P. Préfet nous revenait en octobre de la même année, et le P. Callwaert retourna à son poste.

L'année précédente, le P. Michel Grunenwald avait dû quitter la Mission pour quelques mois, afin de remplacer le P. Moulin à Luali, et, de son côté, le F. Cassius s'était rendu à la Lucula, afin d'y aider à la construction de l'une des maisons de la Mission.

En ce moment, la communauté est composée des PP. Callwaert, supérieur; Joseph Gœtz, chargé du ministère extérieur; Grunenwald, économiste, directeur de l'œuvre des enfants et de l'hôpital; les FF. Cassius, chargé de la basse-cour, du jardin et de la charpenterie, et Evaristo, professeur et surveillant des enfants.

2. — Notre œuvre principale est celle des enfants; c'est là notre espoir et l'objet principal de nos soins. Le nombre de nos garçons se maintient à 45. Ce chiffre est bien restreint, et cependant, il faut le dire, ce ne sont pas les enfants qui manquent dans les environs de la station. Mais à la Mission, on ne gagne pas, tel est le refrain que vous entendez dès que vous parlez aux Noirs de nous confier l'éducation de leurs enfants. A la Mission, on ne gagne pas, et voilà les enfants engagés comme *moulèques*, c'est-à-dire comme servants, je dirai presque comme esclaves domestiques des commerçants; et là, hélas! que devient leur pauvre âme? Elle vit dans un air de sensualité, de luxe et d'orgueil, qui étouffe en eux jusqu'au dernier germe de vertu. Allez après cela enseigner la vertu chrétienne à ces jeunes âmes et pour lesquelles le temps du service a été l'école pratique de tous les vices!

Autre chose encore éloigne de nous les enfants. A la Mission, il y a un règlement qu'il faut suivre, un supérieur auquel il faut obéir, et on n'est plus libre de courir où l'on veut, de faire tous ses caprices; mais surtout il faut travailler, et devant cela la plupart reculent, car ici, comme partout, et plus peut-être qu'ailleurs, le Noir a horreur de toute peine.

Quelques chefs cependant ont compris l'importance de l'instruction: c'est pour eux un moyen facile de gagner et d'être honorés. De plus, ils sont baptisés et désirent que leurs enfants aient le même honneur. Mais cette disposition même est un

obstacle au recrutement des enfants. Jaloux de leur autorité, ils veulent la conserver dans leur propre famille. Ils nous confient donc facilement l'éducation de leurs enfants, mais s'opposent toujours plus ou moins ouvertement à ce que les autres enfants du même village soient instruits.

Une raison encore pour laquelle le nombre de nos enfants n'a pas augmenté, c'est le départ des Moussorongos, anciens enfants de Nemlao, qui tous sont retournés dans leur pays, comme tout le monde s'y attendait du reste ; car on connaît l'attachement des Moussorongos pour leur pays, hors duquel ils ne se marient jamais. Espérons que ces enfants qui nous ont rendu de très grands services dans les commencements de notre Mission, auront emporté au fond de leur cœur un peu d'amour pour ce Dieu que tant de fois on a cherché à leur faire connaître et aimer.

3. — L'œuvre des filles, confiée aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, semble prospérer davantage. Leur nombre a doublé depuis deux ans. Beau résultat quand on considère toutes les circonstances qui rendent bien plus difficile l'éducation chrétienne des filles. Le fétichisme, appris sur les genoux de leur mère, est entré plus profondément dans leur cœur que dans celui des garçons, livrés bien jeunes à eux-mêmes. Puis les filles ne sont confiées que très difficilement à la Mission. Ici, comme ailleurs, ces enfants sont d'un placement assez lucratif pour toute leur famille. Les Sœurs de Saint-Joseph, comprenant les difficultés à vaincre, se sont mises à l'œuvre avec tout le dévouement et le zèle dont elles étaient capables. Aussi, les pauvres filles qui, d'abord, ne pensaient qu'à fuir, s'attachent bientôt si fortement à la Mission, qu'elles ne veulent plus retourner au village, au grand désespoir des parents.

Dans tous ces cœurs d'enfants, nous nous efforçons d'imprimer la crainte et l'amour de Dieu pour y remplacer la crainte des fétiches et des coups et l'amour des aises et du gain. Mais cette bonne semence ne sera-t-elle pas étouffée par les tentations nombreuses qui entourent ces pauvres enfants ?

4. — Notre village chrétien de Saint-Benoît s'est augmenté de cinq ménages depuis notre dernier bulletin. Chaque ménage possède une petite maison en planches du pays, de 4 mètres de large sur 6 mètres de long, construite par eux-mêmes et à leurs

frais. Ces mariages chrétiens n'ont pas le bonheur de plaire à tout le monde dans nos environs, et pour l'un surtout on a suscité toute espèce de difficultés. Heureusement, tous les papiers exigés par la loi étaient bien en règle, sinon, au for civil, on aurait cassé le mariage.

Dans la petite ville de Cabinda, notre ministère n'est ni bien grand, ni bien fructueux. Rarement, les Blancs, cependant assez nombreux, assistent aux offices; mais, il faut l'avouer, un mauvais chemin d'une demi-heure serait capable d'effrayer plus d'un chrétien en Europe, à plus forte raison en Afrique, où les chrétiens bien fervents sont rares. On construit en ce moment une église à Cabinda même, aux frais du gouvernement et par son ordre absolu; il n'y aura plus, dès lors, l'excuse de la distance.

Jusqu'au mois de mai dernier, un Père allait tous les dimanches dire la messe au palais du gouverneur, et il y assistait parfois dix ou douze personnes.

Un autre ministère est celui de l'hôpital civil et militaire de Cabinda. Nous parvenons à y baptiser un assez grand nombre de malades. C'est ainsi que le P. Frankoual a baptisé plus de trente moribonds, et le P. Grunenwald une dizaine. Ce n'est pas, cependant, un ministère facile, et pour bien faire, il faudrait un peu le don des langues, savoir : portugais, anglais, fiote, etc., car il y a des malades un peu de partout. Une difficulté encore provient de ce qu'à peu près tous les Noirs venant de Loanda et de l'intérieur de l'Angola, et c'est le grand nombre, sont baptisés, mais ne connaissent pas un mot de religion, et il est difficile de les instruire. Ah! s'il y avait là des Sœurs pour préparer la voie aux Pères qui, souvent, n'ont que bien peu de temps, comme ce ministère serait bien plus fructueux!

Les excursions apostoliques ne nous sont pas bien faciles dans ce pays. Cependant, le P. Goetz ne craint pas la peine et s'applique à son ministère malgré toutes les contrariétés. Si nous ne pouvons rien sur les Noirs adultes en bonne santé, il n'en est pas toujours de même pour les malades. Souvent on peut les instruire assez pour les baptiser et, dans ces derniers temps, nous avons pu enregistrer jusqu'à une cinquantaine de baptêmes administrés à des moribonds.

C'est dans ce but aussi que nous cherchons à attirer à la

Mission les malades des environs pour soigner leur âme en même temps que leur corps. Malheureusement, le trop peu de confortable de notre hôpital improvisé n'est guère attrayant pour eux et ils préfèrent se faire soigner par le Nganga-nkisi, c'est-à-dire par le féticheur.

Il y avait dans les environs de Cabinda tout un village d'anciens esclaves de Cuba, tous baptisés, et qui sont revenus dans le pays qui les a vus naître. Mais la misère, le pays marécageux où ils s'étaient installés, les conduisaient peu à peu aux portes du tombeau. Pour le bien de leur corps, mais surtout pour leur enseigner la religion qu'ils ne connaissent pas et pour leur en faciliter la pratique, le R. P. Supérieur leur offrit de venir s'établir sur une partie du terrain de la Mission, ce qu'ils acceptèrent avec joie.

5. — Jusqu'en avril 1895, les filles n'avaient qu'un local insuffisant pour leur servir de dortoir. A cette époque, le P. Callwaert commença avec deux garçons, formés plus ou moins au métier de charpentier, la construction d'une maison pouvant facilement recevoir jusqu'à cent enfants. Elle est toute entière en bois du pays et couverte en tôle galvanisée. Ce fut une grande fatigue pour le Père.

Nous avons aussi dû recommencer presque entièrement notre pauvre chapelle. Les planches de sapin provenant de notre ancienne Mission de Boma étaient littéralement mangées par les fourmis blanches qui n'avaient guère laissé que la peinture. Les soubassements mêmes, quoique étant en bois du pays, ne paraissaient plus que du charbon de bois, tant ils étaient brûlés par l'acide formique. Nous avons donc été obligés de remplacer tout : gros travail et surtout bien forte dépense.

6. — Les épreuves ne nous ont pas manqué à Cabinda. Quoique des Portugais aiment à appeler cette petite ville le « Paradis du Congo », il faut l'avouer cependant, son climat n'est pas des plus sains et les fièvres palustres y sont assez nombreuses. Les fièvres bilieuses hématuriques sont même relativement fréquentes parmi les commerçants.

Les Sœurs ont perdu une de leurs compagnes qu'on eut juste le temps de transporter jusqu'à Landana.

Le P. Grunenwald, lui aussi, a été deux fois bien près de la tombe. La mort a fait plusieurs victimes parmi les enfants,

surtout parmi les petites filles, dont sept à huit sont mortes en deux ans.

L'année dernière, les sauterelles ont causé un grand dommage dans nos plantations, mais ce n'était presque rien en comparaison de celui qu'elles nous ont fait cette année. Pendant quinze jours consécutifs, nous les vîmes ravager nos champs cultivés. Impossible d'y porter remède, et, au lieu d'en être délivrés le jour de leur départ, elles nous laissèrent une nombreuse postérité, qui est pour nous un danger continu.

7. — M. Forjaz, qui a été pendant quelque temps notre gouverneur, venait assez souvent nous voir, accompagné de sa dame et de divers officiers. Il faut le dire, M. Forjaz a toujours été un des meilleurs amis de la Mission ; il se faisait un plaisir d'être le parrain de nos enfants. C'est lui aussi qui a commencé la construction de la nouvelle église et qui en a fait bénir solennellement la première pierre par le R. P. Supérieur. Cette belle cérémonie se fit le jour de la Fête-Dieu de l'année 1895. Le même jour, le Portugal célébrait solennellement le septième centenaire de saint Antoine. Dans la touchante allocution qu'il prononça, le P. Frankoual ne manqua pas de faire allusion à cette circonstance. Ce sermon produisit la meilleure impression sur tous les assistants. En terminant, le Père adressa, au nom du R. P. Préfet, empêché de faire lui-même la cérémonie, et au nom de tous les missionnaires et fidèles, ses plus profonds remerciements à M. le gouverneur Forjaz, souhaitant que sainte Eulalie, choisie comme patronne de la future église, obtint les plus abondantes bénédictions à Son Excellence et à sa digne compagne.

NÉCROLOGIE

~~~~~

**Décès.** — Nous avons la douleur d'informer nos communautés qu'il a plu à Dieu d'appeler à lui :

Le P. Romain ULRICH, profès des vœux de cinq ans, de la Mission du Cunène, décédé dans la nouvelle station des Gambos, le 29 avril, d'une fièvre bilieuse ; il avait 29 ans d'âge et 6 années de vie de communauté, dont 5 ans 9 mois de profession ;

Le F. PHILIBERT Schuller, profès des vœux de trois ans, de la Mission du Congo français, mort le 15 avril, à Buanza, à l'âge de 22 ans, après 6 années de vie de communauté et 3 ans 4 mois de profession, par suite de fièvre bilieuse hématurique.

---

### LE F. AMAND

DÉCÉDÉ A DINGUIRA LE 3 MAI 1895.

Le F. Amand (Célestin Dettwiller), né à Odern, en Alsace, le 12 octobre 1875, était entré au petit postulat des Frères de Chevilly, à l'âge de quinze ans, attiré par un scolastique, M. Wilhelm. Admis à la profession le 20 mars 1893, il fut envoyé au Soudan l'année suivante, et placé à Dinguira. Il devait, hélas! y succomber au bout de quelques mois. C'est la première victime que le bon Dieu s'est choisie dans ce nouvel établissement.

Voici les détails donnés par le P. Bouges sur ses derniers instants :

« Arrivé à Dinguira le 27 octobre 1894, le F. Amand était plein de force et de santé. Mais le climat du Soudan est souvent funeste à ceux qui n'ont pas encore vingt-cinq ans, surtout quand ils sont d'un tempérament sanguin. Cette remarque nous a été souvent faite par des médecins qui connaissent bien le pays. On espérait cependant que le bon Frère arriverait à passer sans encombre la période d'acclimatation; il n'avait d'ailleurs commis aucune imprudence à l'égard de sa santé. De 9 heures du matin à 4 heures du soir, il n'était jamais exposé au soleil.

« Chargé des grandes cultures, il conduisait encore le 3 mai, le jour même de sa mort, sa section au travail. Le matin, il s'était levé avec un peu de malaise provenant de la chaleur torride de la saison et de l'insomnie. Après avoir pris de la quinine, il déjeuna comme d'habitude, et vaqua à ses occupations ordinaires. A midi, il assista au dîner, mangea peu, et se retira dans sa chambre, pensant qu'une bonne transpiration, aidée par un peu de thé, le remettrait bientôt. A 4 heures, il allait au réfectoire avec le P. Patry et le F. Isaac, indisposés aussi ce jour-là, et rien d'anormal ne se fit remarquer chez lui. Enfin, vers 5 heures 1/2, ayant quitté mes maçons pour me rendre à la chapelle, quelle ne fut pas ma terreur en apercevant le pauvre Frère, étendu sans connaissance sur le pavé de la sacristie! Il était sacristain. Je le relevai pour le porter dans sa chambre. On essaya par des lotions et des compresses de le faire revenir à lui; tout fut inutile. Sans perdre de temps, je lui donnai les derniers sacrements, avec l'indulgence de la bonne mort, et nous récitâmes les

prières des agonisants. La fin de ces prières coïncidait avec son dernier souffle.

« Cette mort a été pour nous tous une grande leçon. Quoique le regretté F. Amand n'ait fait que passer au milieu de nous, il ne nous a pas moins édifiés par une conduite qui révélait de sa part une abnégation entière. Prêt à rendre tous les services qu'on pouvait lui demander, il mettait en toutes choses la docilité la plus parfaite, et travaillait sans bruit pour le bon Dieu. Voilà, ce me semble, le résumé de cette trop courte vie. »

---

## LE P. FRANÇOISQUE-JEAN MÉCHIN

DÉCÉDÉ A SAINT-LOUIS DU SÉNÉGAL, LE 5 JANVIER 1897

Comme plusieurs membres de la Congrégation, le P. Méchin a puisé la grâce de sa vocation dans notre établissement de Cellule. Né à Effiat (Puy-de-Dôme), le 6 octobre 1866, il entra au petit séminaire de Saint-Sauveur, pour y commencer ses études latines, à l'âge de treize ans. Quelques années après, il fut admis, sur ses vives instances, au petit scolasticat, et au bout de huit mois de postulat, il recevait le saint habit religieux le 28 mai 1887. Il était alors en rhétorique.

Au témoignage de ses directeurs, il fut, durant tout son scolasticat, un modèle de régularité et de piété. Quoique d'une nature assez sensible, il se dominait si bien que rien n'apparaissait au dehors des impressions qu'il pouvait parfois ressentir. Lors de sa troisième année de théologie, il fut souffrant de la poitrine. Cependant un séjour de quelques mois dans sa famille le remit assez bien, et vu ses excellentes dispositions, on l'admit sans difficulté à la profession. Il émit ses premiers vœux le 15 août 1892, et pour se lier alors au Seigneur dans la Congrégation d'une manière irrévocable, il obtint de faire le même jour les vœux perpétuels privés, avec le vœu de stabilité. Il fut envoyé peu après à Saint-Louis du Sénégal, où il vint de succomber après quatre années d'un court, mais fructueux apostolat.

Voici sur ses travaux et ses derniers instants les détails édifiants que nous transmet le P. Royer :

« Arrivé à Saint-Louis, au commencement de l'année 1893, le P. Méchin reçut simultanément les fonctions de vicaire de la paroisse, d'économiste de la communauté et de professeur de latin à l'école secondaire. Malgré l'état précaire de sa santé, il se mit à l'œuvre avec dévouement et ne tarda pas à s'attirer l'estime et la sympathie de tous. En apprenant à le connaître on avait découvert en lui un jugement sûr, une volonté droite et ferme, un cœur sensible et affectueux.

tueux, un caractère franc et aimable, et avec ces qualités naturelles, un zèle, une abnégation et une modestie remarquables, Aussi le nombre de ses pénitents devint-il bientôt considérable. Toujours au service des âmes, il se rendait au premier signe à son confessionnal, et s'il le fallait, il y restait des heures entières, malgré les quintes de toux auxquelles il était exposé.

« Ses instructions, grâce à une préparation des plus sérieuses, frappaient par leur chaleur et leur solidité. Il préparait également avec soin ses conférences et ses catéchismes. C'est que, envisageant la parole de Dieu au point de vue de la foi, il avait compris le religieux respect que doivent toujours avoir pour elle, non seulement ceux qui l'écoutent, mais encore et surtout ceux qui la distribuent. Il se montrait pénétré de ce même esprit de foi dans toutes les fonctions du saint ministère. Le recueillement, la gravité, la ferveur avec laquelle il célébrait la sainte messe, en se conformant aux moindres rubriques, étaient pour les fidèles une muette, mais éloquente exhortation.

« Le cher P. Méchin n'était pas moins édifiant comme religieux. Attaché de tout cœur à la Congrégation, il avait demandé, vers la fin de sa troisième année de profession, à faire ses vœux perpétuels. Il en était véritablement digne. Modèle de ferveur, de détachement et d'humilité, il était à l'égard de ses supérieurs plein de déférence et de respect, et pour ses confrères d'une charité prévenante et délicate. Il faisait véritablement bon vivre avec lui.

« Dans ses fonctions de professeur, il était dévoué à ses élèves, dont il ne cherchait pas seulement à cultiver l'intelligence, mais encore à former le cœur. Il avait l'habitude de corriger d'un bout à l'autre chacun de leurs devoirs, qu'il leur rendait ensuite. A l'époque des vacances, loin de se décharger avec empressement d'un travail qui, sous le climat du Sénégal, est une véritable corvée, il acceptait encore avec bonté de donner des répétitions particulières. Aussi, quoique la reconnaissance, si rare en Europe, le soit plus encore au noir pays d'Afrique, ses élèves ont gardé pour lui une sincère affection.

« Cependant, malgré son héroïque énergie, le cher Père s'était graduellement affaibli. Plusieurs fois, on lui avait offert d'aller se reposer en France, toujours il avait refusé. On le déchargea d'abord de l'économat, puis, au mois de juin dernier, de la prédication. Il ne lui était plus possible de parler en public; sa respiration était devenue haletante, et à chaque instant d'interminables accès de toux lui déchiraient la poitrine. Novembre arriva, et il se disposait à reprendre ses cours de latin. Je m'offris pour le remplacer. Il me remercia vivement, en s'excusant de m'occasionner ce surcroît de travail.

« Au mois de décembre, Mgr Barthet vint à Saint-Louis et fut frappé des progrès du mal chez le pauvre Père. Il lui déclara sans détour la gravité de son état, lui ordonna de ne plus se lever à quatre heures un quart du matin, comme il l'avait fait jusqu'alors avec la communauté, et à l'approche des fêtes de Noël, lui interdit même le confessionnal. Voyant dans ce repos forcé la volonté d'en Haut, le cher malade l'accepta avec la plus profonde résignation. Du reste, cette épreuve n'allait pas durer longtemps.

« Le matin de Noël, il avait célébré ses trois messes, et ne paraissait pas plus fatigué que d'habitude, quand après-midi, au sortir du réfectoire, il fut pris d'une oppression violente qui faillit le suffoquer. Le lendemain, nouvelle crise encore plus pénible. « Cette fois, je crois que c'est fini, j'étouffe, j'étouffe, murmurait-il « haletant. » Cependant il se remit un peu, et le jour suivant nous le faisons transporter à l'hôpital militaire, pour lui assurer plus facilement tous les soins des médecins et des Sœurs. Le samedi 2 janvier, son état empira visiblement, et le P. Guérin lui proposa l'Extrême-Onction; il avait déjà plusieurs fois communié en viatique. Il y consentit avec joie. Nous nous rendimes alors tous dans sa chambre, il nous remercia par un sourire, puis répondit lui-même aux prières liturgiques. Ces prières terminées, il se tourna vers le P. Supérieur, et lui dit d'une voie émue : « Mon Père, je « vous demande pardon à vous et aux confrères de toutes les peines « que je vous ai causées. »

« Le médecin ayant consigné sa chambre, à cause du nombre considérable de personnes qui demandaient à le voir, nous le quittâmes alors très impressionnés, lui promettant de revenir de temps en temps. Le lundi 4 janvier, le P. Gabriel Sène et moi, nous allâmes le voir vers les six heures du soir. « Eh bien, cher Père, lui dis-je, en « entrant! — Eh bien, j'attends, me répondit-il, quand le bon Dieu « voudra. » Nous allions nous retirer, quand il ajouta . « Ayez bien « soin de me porter la communion demain avant la messe. »

« Mais vers minuit sa faiblesse devient extrême, et le P. Supérieur prévenu par la sœur de garde se rendit près de lui. Il avait conservé toute sa connaissance qu'il a gardée du reste jusqu'à la dernière seconde. Après avoir entendu sa confession une dernière fois, le Père récita les prières des agonisants; il lui lisait l'évangile de la Passion quand le cher malade rendit sa belle âme à Dieu, vers deux heures du matin, le 5 janvier.

« Aux premières lueurs du jour, la triste nouvelle se répandit en ville et fut accueillie partout avec un profond regret. Les funérailles avaient été fixées au soir même : une foule immense, où l'administration, la magistrature, l'armée, le commerce et la population tout

entière était représentée, y assistait sympathique et recueillie. *L'Union africaine* elle-même, feuille pourtant notoirement maçonnique, eut à ce propos un entrefilet élogieux.

« On peut donc dire que tout le monde s'est associé à notre deuil. Voici en quels termes s'exprimait à ce sujet le vénérable président des conférences de Saint-Vincent de Paul, dont le cher défunt avait eu la direction :

« Depuis la précédente assemblée générale, une perte bien sensible « a frappé plus particulièrement la conférence de Saint-Joseph. « Après des souffrances supportées avec une admirable résignation, « le R. P. Méchin a été enlevé à l'affection de notre chère jeunesse. « Ainsi, il n'est plus auprès de nous pour nous donner des exemples « de sa profonde humilité; mais, maintenant au ciel, comme nous « le croyons, nous pouvons être certains que sa grande âme s'exhale « devant Dieu, pour obtenir avec votre persévérance, chers et jeunes « confrères, un accroissement de la charité envers le prochain. Vous « avez prié, communié et fait dire une messe pour le repos de son « âme. Dieu permettra qu'il vous le rende avec usure. »

« C'est dans l'espérance exprimée par ces chrétiennes paroles que nous nous consolons nous-mêmes de la perte de ce cher confrère. Il avait vécu en saint, il est mort en prédestiné. Mgr Barthet, en annonçant sa fin prochaine, confirmait à l'avance ce témoignage : il écrivait à Mgr Le Roy, le 4 janvier : « C'est encore un saint qui va nous « quitter. De telles morts ne sont point un sujet de peine, mais de « douces consolations ! »

---

## MOUVEMENT DU PERSONNEL

**Retours.** — Le 17 juin, est arrivé du Zanguebar le F. Solanus

Le 21 juin, le F. Canut est rentré des États-Unis et a été attaché de nouveau à la communauté de Blackrock;

Le F. Julien est arrivé le 24 juin à Lisbonne, venant de Tywingiro.

**Départs.** — Le 10 juin est parti de Marseille, pour le Zanguebar, Mgr Allgeyer, avec le P. Sacleux et le F. Hygin, rentrant dans la même mission;

Le 1<sup>er</sup> juillet s'embarque à Marseille, pour retourner à Sierra-Leone, le P. Noirjean.

Le P. Réling, préfet apostolique du Bas-Niger, que son état de santé avait jusqu'ici retenu en France, part le même jour pour la Sénégalie. En attendant qu'il puisse rentrer au



Bas-Niger, il est remplacé à la tête de cette Mission par le P. Bubendorf, auquel ont été délégués tous ses pouvoirs.

**Mutation.** — Le F. Génès, de la communauté de Cellule, a été envoyé, le 23 juin, à Notre-Dame de Langonnet.

## NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

**Le T. R. Père.** — Sur les vives instances qui lui ont été faites, Mgr Le Roy est allé présider, au petit séminaire de Mortain, où il a terminé ses études, la fête célébrée dans l'établissement, le 15 juin, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de sa fondation. Plus de trois cents anciens élèves, tant prêtres que laïques, s'étaient rendus à cette fête. Monseigneur a parlé à la chapelle et il a fait en outre une conférence aux élèves; la veille, il avait donné la confirmation à un certain nombre d'entre eux. Sa visite et ses paroles contribueront, on l'espère, à nous attirer de nouvelles vocations de cette importante maison.

**Seyssinet.** — Le Souverain Pontife vient d'ériger en archiconfrérie la confrérie de Saint-Joseph, établie à Seyssinet, sous le titre d'*Archiconfrérie de Saint-Joseph, patron et protecteur de l'Église universelle*, avec faculté de s'affilier des confréries particulières du même titre en Europe et dans les missions.

Nos Pères de Seyssinet seront heureux de communiquer les faveurs et privilèges qu'ils ont pu obtenir du Saint-Siège à ceux de nos confrères qui désireraient y participer, et pour eux et pour les fidèles. Il n'y a pour cela qu'à faire établir régulièrement une confrérie de Saint-Joseph dans la chapelle de la communauté ou l'église que l'on dessert, s'il n'y en a pas encore d'établie, et ensuite à demander un diplôme d'affiliation à Seyssinet.

**Castelnaudary.** — A l'expiration du délai légal fixé pour l'adjudication, le collège de Castelnaudary a été mis aux enchères le vendredi 3 juin. Les Petits Frères de Marie s'étant seuls portés comme acquéreurs, l'immeuble leur a été adjugé le vendredi suivant, 10 juin, au prix de 93.000 francs. Nous ne pouvons que nous féliciter de voir cet établissement rester entre les mains d'une congrégation religieuse.

**Gabon.** — On sait par les journaux que M. Savorgnan de Brazza est revenu de cette colonie. Dès son arrivée à Paris, il est venu faire visite à Mgr Le Roy, qui s'est longuement entretenu avec lui des intérêts de la Mission.

Le Congo passe en ce moment par une crise financière sérieuse, mais il y a des raisons de croire qu'elle ne sera que momentanée. M. Le Châtelier a rétrocédé à l'État sa concession du Fernan-Vaz, qui passe à M. Izambert.

**Nossi-Bé.** — Le général Galliéni, résident général de la France à Madagascar, a visité Nossi-Bé du 29 mai au 1<sup>er</sup> juin. Les roitelets des petites îles environnantes et une foule de Noirs étaient accourus à Hell-Ville pour la circonstance. Le général a témoigné à nos Pères une grande bienveillance et s'est montré satisfait de l'état de leurs œuvres qu'il a visitées avec eux durant une heure. Il a nommé président ou administrateur principal de Nossi-Bé, M. le docteur Lafarge, en mettant sous sa dépendance toute la côte ouest de Madagascar jusqu'à la baie de Mahamba. (Lettre du P. Walter, 2 juin 1897.)

**Oubanghi.** — Mgr Augouard, qui était allé visiter ses Missions du Haut-Oubanghi, est rentré à Brazzaville dans les derniers jours d'avril, après un voyage de trois mois et demi, pendant lequel il a eu passablement à souffrir de la fièvre et d'un commencement de dysenterie. (Lettre du 2 mai 1897.)

**Sœurs de Saint-Joseph.** — Le Chapitre général des religieuses de Saint-Joseph de Cluny se réunit le 2 juillet pour les élections et pour l'examen de leurs Constitutions à soumettre à l'approbation définitive du Saint-Siège. Les rapports particuliers que nous avons, pour nos œuvres, avec cette pieuse et importante Congrégation, nous font un devoir de prier d'une manière spéciale pour elle à cette occasion.

— Le bon P. Leclerc ne pouvant, à cause de son état de santé, continuer à remplir auprès de ces religieuses les fonctions de supérieur ecclésiastique diocésain, a remis sa démission entre les mains du Cardinal-Archevêque de Paris. Son Eminence a nommé, pour le remplacer, l'un de ses vicaires généraux, M. l'abbé Odelin, le directeur des œuvres diocésaines.

Maison-Mère, le 30 juin 1897.

---

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BÄRILLEC.



*Ferveur. — Charité. — Sacrifice.*

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Sacre de Mgr Adam. — Érection canonique de la maison et du noviciat de Knechtsteden. — Admissions aux saints ordres et aux vœux. — **Bas-Congo.** Cabinda (*suite*). — Luali. — Luculla. — Loanda. — Libollo. — **Nécrologie.** *Décès :* PP. Wieder, Leclerc, Basile Kuhn, Antoine Brunetti, F. Honoré. — *Notices :* P. Joseph Riegert, P. Étienne Leclerc, P. Gaillard. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles des communautés.** — *Avis.* — Office du Saint-Esprit. — Drame du P. Lejeune : *les Anthropophages.*

## MAISON-MÈRE

### LE SACRE DE MGR ADAM A SAINTE-MARIE DU GABON

6 JUIN 1897

Le saint jour de la Pentecôte a été marqué, cette année, à la Mission du Gabon, par une cérémonie toute exceptionnelle, telle qu'on n'en avait encore jamais vu dans cette partie reculée de l'Afrique. Comme dans tout l'univers catholique, on y célébrait la descente du Saint-Esprit au Cénacle, mais avec une réalité pour ainsi dire plus vivante. Le nouveau vicaire apostolique recevait, en effet, la consécration épiscopale, et, comme les apôtres, l'effusion de l'Esprit divin, avec la plénitude du sacerdoce.

Il y a cinquante-trois ans que la Mission existe. Deux saints évêques, Mgr Bessieux et Mgr Le Berre, l'ont fondée par leurs travaux et fécondée par leurs vertus. Leur successeur immédiat a été appelé, au bout de quelques années, au gouvernement général de la Congrégation. C'est pour le remplacer que le Souverain Pontife a nommé évêque titulaire de Tmui et vicaire apostolique des Deux-Guinées, le R. P. Jean-Martin Adam, depuis cinq ans missionnaire au Gabon et, par deux fois, administrateur de la Mission. Dès la semaine précédente, les cœurs

s'étaient ouverts, à l'arrivée du Pontife consécrateur, Mgr Carrie, évêque de Dorylée, vicaire apostolique du Congo français, et de ses deux assistants, le R. P. Campana, préfet apostolique du Bas-Congo, et le R. P. Armengaudio Coll, préfet apostolique de la province espagnole de Fernando-Po.

Presque tous les supérieurs des onze stations du Vicariat étaient présents, et il faut avoir vécu en Afrique pour comprendre le bonheur qu'on éprouve à se retrouver ainsi réunis pour une pareille fête.

\*  
\* \*

En ce jour sans pareil, on aimait à se rappeler un autre jour, bien éloigné déjà, et qui fut comme la première aurore de celui-ci.

C'était au 29 septembre 1844 : à l'endroit même où nous étions, un autel avait été dressé et, pour la première fois, l'auguste Victime de la Rédemption avait été offerte sur cette terre encore sauvage et païenne, par un humble missionnaire, le P. Bessieux; il était débarqué la veille et venait du Cap des Palmes, où il avait laissé les restes de ses premiers compagnons. Aussi son autel était-il bien modeste, et en dehors du F. Grégoire et du capitaine Guillemain, commandant la compagnie d'occupation du blockaus, il n'y avait pour assistance que quelques sauvages, venus en curieux pour voir les grands mystères des Blancs... Mais, depuis 1844, la croix a étendu sa bienfaisante influence; les sueurs d'une centaine de missionnaires, fécondées par le sang vivificateur du Christ, ont été une semence de chrétiens; de nombreux vicariats ou préfectures apostoliques ont été détachés de la Mission-Mère, et celle-ci, qui forme comme le centre de cette pauvre Guinée pour laquelle le Vénérable Libermann offrait son dernier soupir, compte elle-même aujourd'hui douze stations en voie de prospérité.

L'édifice spirituel a dépassé l'édifice matériel. Aussi l'église de Sainte-Marie, pas plus que celle de Saint-Pierre, ne suffisant à contenir la multitude des assistants, on avait construit, en avant de la maison principale de Sainte-Marie, d'après un plan donné par le P. Buléon, une chapelle assez vaste pour contenir le chœur, les officiants, la population européenne, et largement ouverte pour laisser aux indigènes toute facilité de voir

la cérémonie. La statue de la sainte Vierge domine le maître-autel ; un diadème étincelant la couronne, car elle est et demeure la patronne et la reine de la maison. Quant à l'ornementation, elle est toute de pourpre, pour rappeler à l'apôtre le sacrifice qu'il doit faire chaque jour de sa vie ; et l'hermine orne les draperies, pour lui dire avec quelle pureté il doit vivre pour rendre ce sacrifice méritoire. Puis, çà et là, aux chapiteaux des colonnettes, de modestes écussons, portant les noms des stations et missions issues de Sainte-Marie.

Tous ces préparatifs se sont faits avec entrain. La Mission elle-même a revêtu ses atours de fête ; à l'entrée de l'avenue, deux colonnes monumentales lui donnent l'aspect d'un palais et les couleurs françaises partout se mêlent aux étendards religieux.

\*  
\* \*

Le soleil s'est levé radieux et inonde la terre de [la plus brillante lumière. Enfin, il est huit heures. Les cloches de la communauté sonnent à toute volée, l'artillerie, obéissant aux ordres du F. Ubald, mêle sa grosse voix au son argentin de l'airain sacré ; la musique des anciens élèves de la Mission, réunis volontairement pour la circonstance, jette aux airs ses plus brillants accords ; les quatre ou cinq mille personnes de l'assistance se lèvent ensemble, comme mues par un même sentiment. A la grande porte de l'église, au-dessus du tombeau des deux évêques fondateurs de la Mission, la croix apparaît. C'est le cortège épiscopal. La foule est silencieuse. Le signe sacré passe au milieu des rangs, suivi des enfants de chœur et du clergé ; puis le prélat consécrateur avec ses deux assistants ; enfin, voici le nouvel élu, revêtu du rochet, de la mozette et de la barrette violette. Tous les cœurs s'unissent à lui, tous les yeux le contemplant et le suivent jusqu'à cet autel, d'où il se relèvera Pontife et Docteur.

Puis l'office commence, solennel, imposant, sous la conduite des PP. Klaine et Frankoual, maîtres des cérémonies. L'assistance écoute dans le plus grand silence la prestation du serment et la profession de foi ; on entonne la messe royale de Dumont, exécutée par la maîtrise de Saint-Pierre de Libreville, sous la direction du P. Nicolas. Bientôt, s'avance vers l'autel un

vénérable missionnaire, dont les cheveux et la barbe ont blanchi sous le soleil de l'Équateur : c'est le R. P. Guyodo, que la Providence avait appelé, il y a vingt-cinq ans, à prêcher à la prise d'habit de Mgr Adam, et qui, après avoir évangélisé la Guyane pendant plus de quarante ans, a sollicité la faveur de venir terminer sa carrière apostolique dans les Missions d'Afrique. L'émotion gagne tous les cœurs quand il rappelle les souvenirs de NN. SS. Bessieux, Le Berre et Le Roy.

« Celui-ci, dit-il, avait aussi l'intention de dépenser toute sa vie au salut de ce peuple et de laisser sa dépouille mortelle à côté de ses confrères dans l'épiscopat. La voix de Dieu l'a appelé sur un théâtre plus vaste, où il pourra déployer plus utilement ses talents supérieurs et son dévouement apostolique. Malgré le peu de temps qu'il est resté à la tête de cette Mission, il y a laissé des souvenirs impérissables. Une impulsion active donnée à toutes les œuvres, l'établissement de nouvelles chrétientés, une direction puissante imprimée à l'institution admirable des catéchistes indigènes, qui vont partout dans les villages étendre et continuer l'action des missionnaires : ce sont là autant de titres qui rappelleront à jamais sa mémoire dans le vicariat. »

Tout le monde s'unit aussi de cœur au prédicateur, quand il félicite « le vaillant missionnaire » (Mgr Carrie) qui, avant de ceindre la mitre, avait évangélisé le Gabon et fécondé de ses sueurs une terre bénie, où un préfet apostolique, aimé et vénéré (le R. P. Campana), recueille aujourd'hui les fruits d'une moisson semée dans les larmes.

C'est enfin de tout cœur que l'on redit avec l'orateur cette prière de la fin : « Que le grand saint Martin, son patron, soutienne son courage dans l'épreuve et ses forces au milieu de ses travaux ! Qu'il le garde et lui fasse accomplir sur cette terre du Gabon les prodiges des premiers apôtres de la Gaule !... »

Toute la foule tombe en même temps à genoux sur la vaste esplanade pour répondre aux grandes litanies. Au *Veni Creator*, les cloches, les canons retentissent, pendant que tambours et clairons battent et sonnent aux champs. On sent qu'il se passe à l'autel quelque chose de grand et de mystérieux : c'est l'onction et la consécration du Prélat. Le livre des Évangiles sur les épaules, la tête ceinte des bandelettes sacrées, il semble la victime

destinée aux suprêmes intercessions, et nos chrétiens en sont tout émus.

Enfin, voici que le *Te Deum* éclate; le nouvel évêque, revêtu de ses ornements pontificaux, mitre en tête, crosse en main, descend au milieu de la foule porter ses premières bénédictions. Aussitôt retentissent les cris de : Vive Monseigneur! Et ce seront les cris et les exclamations qui, toute la journée, voleront de bouche en bouche, jusque dans le plus petit village, dans la case de l'esclave libéré comme sous le toit de l'homme libre.

Le canon tonne encore une fois pour annoncer la joyeuse nouvelle; la musique résonne et résume, dans ses joyeux échos, l'allégresse et la joie qui débordent de toutes parts. C'est vraiment magnifique de voir, sous l'allée de manguiers et de cocotiers qui longe la plage, le défilé de cette foule bariolée de toutes les couleurs, affublée de tous les costumes, qui accompagne avec une joyeuse allégresse la fanfare rentrant à Saint-Pierre de Libreville.

\*  
\* \*

A midi, à la cure de Saint-Pierre, dans la salle du Cercle, gracieusement décorée par les Religieuses de l'Immaculée-Conception, dont le dévouement est au-dessus de tout éloge, un déjeuner simple, mais appétissant, préparé au moyen des dons offerts par les supérieurs des stations de Donghila, du cap Esté-ri-ri-ri, de Muny et du Fernan-Vaz, réunissait avec les Prélats et les assistants les Pères de la Mission et quelques messieurs de la colonie européenne. Le gouverneur, empêché, était représenté par M. de Balincourt, commandant de la marine, allié de la famille de l'empereur de Russie, et porteur des plus belles décorations de France, d'Allemagne et de Russie. Avec lui assistaient M. le Consul d'Allemagne, MM. les chefs de service de santé et des finances, MM. les membres du Conseil du gouverneur.

Tout fut marqué au coin de la plus vive sympathie et d'une franche cordialité. La musique, sous la direction des PP. Buléon et Nicolas, servit pour intermèdes les plus beaux morceaux de son répertoire; on remarqua surtout comment, avec des éléments si divers, on avait pu, en si peu de temps, obtenir tant de justesse dans la mesure et tant de finesse dans les nuances. Aussi Mgr Adam, qui s'était promis de ne porter aucun toast en

l'absence de M. le Gouverneur, ne put-il s'empêcher de remercier toute l'assistance, en portant la santé de Mgr Carrie, devenu son père dans le pontificat, de ses vénérables assistants, du commandant de la marine, dont les rapports ont toujours été si loyaux avec la Mission, du chef de service de santé et de tous ces messieurs qui ont témoigné de leur sympathie pour la Mission.

Ces paroles rendaient si justement la pensée de tous et allaient si bien au cœur, que M. le commandant de la marine, quoique pris au dépourvu, crut de son devoir de répondre à l'amabilité de Monseigneur, et de témoigner une fois de plus de l'union et de la fraternité d'armes qui existent à jamais entre la marine et la Mission, pour le service et la défense de la patrie. Et l'on se sépara en souhaitant bien cordialement au nouvel élu un long et fécond épiscopat.

\*  
\* \*

Cette fête eut son lendemain au village indigène de Saint-Louis, et son octave à l'église de Saint-Pierre de Libreville.

Profitant de la cérémonie du couronnement du chef du village et de la présence du roi Félix Adandé Raponchombo venu de Denis assister au sacre avec toute sa cour, Mgr Adam se rendit avec quelques missionnaires au village indigène, pour voir les chefs du pays et régler avec eux quelques points dans l'intérêt du bien. La visite était attendue ; aussi les rues du village étaient-elles bien propres, la case royale ornée de banderoles, d'étoffes voyantes, et tous les chefs sur pied.

Dès son arrivée, Monseigneur fut conduit au fauteuil d'honneur ; le roi se plaça à sa droite et indiqua au R. P. Guyodo le fauteuil de gauche. Adandé prit le premier la parole pour expliquer à ses gens ce qu'était l'évêque dans l'Église, et faire reconnaître sa haute dignité, ainsi que sa souveraine autorité sur toute la population. Et, pour confirmer cet enseignement, il invita Monseigneur à se couvrir de son chapeau, pendant que tous restaient tête découverte... Sa Grandeur prit alors son couvre-chef et ce furent des hurrahs et des acclamations enthousiastes.

Monseigneur profita de la circonstance pour répondre à tous les points touchés et protester de son dévouement à la cause des



indigènes. La promesse d'un petit cadeau mit le sceau au discours et fut le signal de vivats chaleureux. Au point de vue de la Mission, cette visite donnera certainement d'excellents résultats.

\*  
\* \*

L'octave de la fête eut lieu au Plateau, le dimanche de la Trinité, 13 juin. Mgr Adam, qui, depuis sa nomination, ne s'était point montré au chef-lieu de la colonie, tint à y faire son entrée solennelle selon le rit pontifical. On alla donc le chercher en procession avec le dais à la cure de Saint-Pierre. Le P. Monnier, en sa qualité de curé, lui offrit le crucifix à baiser; et le *Benedictus* jaillit de toutes les poitrines des enfants de la Mission et de la foule des chrétiens massés sur le parcours pour acclamer leur Père et leur pasteur. A l'entrée de l'église, l'eau bénite lui fut offerte avec l'encens, pendant que l'orgue, sous les mains du P. Nicolas, remplissait l'église de ses notes sonores et joyeuses.

Quand Sa Grandeur fut au trône, le P. Monnier lui adressa un petit discours, pour lui rendre compte de l'état de la paroisse et des résultats du saint ministère. Monseigneur, visiblement ému, remercia tout le monde en des termes où se peignait une âme vraiment apostolique et toute dévouée à son troupeau.

Puis la messe pontificale fut célébrée avec toute la pompe des cérémonies saintes, sous la direction du bon P. Klaine et avec la magnificence que comportait l'église de Libreville ornée de ses plus belles parures. Les Religieuses de l'Immaculée-Conception, chargées de ce soin, s'étaient surpassées pour la circonstance, car jamais on ne vit, sauf peut-être à la réception de Mgr Le Roy, l'église si délicatement décorée.

La messe fut suivie de la confirmation de 92 personnes de tout âge. Puis le *Te Deum* retentit : nous le chantions de tout cœur, en remerciant le Ciel d'avoir donné à notre chrétienté naissante un pasteur digne des saints évêques qui l'ont fondée.

A. MONNIER, *mission. apost.*

---

## ÉRECTION CANONIQUE DE LA MAISON ET DU NOVICIAT DE KNECHTSTEDEN

Le but de notre fondation d'Allemagne étant principalement de recruter des vocations pour nos Missions, il importait d'y établir sans retard un noviciat régulier. Dès l'an dernier, le T. R. Père avait déjà fait faire à Rome des démarches à ce sujet; et, par un rescrit du 27 octobre 1896, le Saint-Siège avait conféré au Cardinal Archevêque de Cologne les facultés requises pour l'érection canonique et de la communauté et du noviciat.

Après avoir terminé les installations les plus nécessaires, le P. Acker a prié Mgr Krentz de vouloir bien procéder à cette double érection; Son Eminence a rendu à cet effet, en date du 4 mars 1897, une ordonnance que nous reproduisons ici avec le Rescrit de la Propagande.

### Rescrit du Saint-Siège.

Beatissime Pater,

Alphonsus Eschbach, Procurator Generalis Congnis S<sup>ci</sup> Spiritus et Im. Cordis Mariæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus exixe expostulat pro Superiore Generali ejusdem sui Instituti facultatem fundandi novam domum suorum Sodalium in antiquis ædibus fere dirutis, olim Ordini S<sup>ci</sup> Benedicti inservientibus diocæsis Coloniensis in Germania sub nomine Knechtsteden designatis.

Insuper dictus Orator pro eodem superiore Generali facultatem expostulat in eadem domo duplicem Novitiatum pro clericis scilicet et pro fratribus laicis erigendi.

Ex audientia SSmi habita die 27 octobris anni 1896.

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto Sacræ Congnis de Propaganda fide secretario, R. P. D. Archiepiscopo Coloniensi facultatem tribuit canonicè erigendi memoratam Religiosam domum Congnis S<sup>ci</sup> Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ, in eaque instituendi regularem Novitiatum ejusdem Congnis, dummodo omnia adsint, quæ ad hujusmodi erectionem sunt necessaria, ac cauto præsertim ut in ea vigeat regularis observantia et sufficiens habeatur religiosa Professorum familia, qua obtineri possit ea novitiorum probatio, quæ necessaria est ad dignoscendam eorum vocationem: locus novitiatui assignandus omnino sit distinctus ac separatus ab ea religiosæ domus parte, in qua professi degunt, ac servatis aliis omnibus de jure servandis juxta apostolicas

et peculiare propriæ Congnis constitutiones : contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Ædibus dictæ S. Congnis de Propaganda Fide die et anno uti supra.

A., *Archiep. Larissen, Secr.*

### Ordonnance de l'Archevêché de Cologne.

PHILIPPUS *tit. S. Chrysogoni S. R. E. Presbyter Cardinalis* KREMENTZ,  
*Miseratione Divina et S. Sedis Apostolicæ Gratia*  
*Archiepiscopus Coloniensis, ejusdem S. Sedis Legatus Natus, etc.*

Cum dilecti Nobis in Christo Patres Congnis Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ locum Knechtsteden hujus Nostræ Archidiœcesis, insignem quondam abbatiam ordinis Præmonstratensium nuper inhabitare ædesque magna ex parte dirutas instaurare atque ibidem Deo favente sacerdotes et fratres laicos ad Afros mittendos instituere inchoaverint : hinc Nos de speciali et expressa Apostolica auctoritate die 27 m. octobris anni 1896 Nobis concessa tenore præsentium memoratam domum Religiosam Congregationis Sancti Spiritus et immaculati Cordis Mariæ in dicto loco Knechtsteden canonice erigimus et in eadem duplicem regularem Novitiatum ejusdem Congregationis pro clericis scilicet et fratribus laicis instituímus : firma tamen sub conditione fore ut omnia adsint quæ ad hujusmodi erectionem sunt necessaria, et cauto præsertim ut in ea vigeat regularis observantia et sufficiens habeatur religiosa Professorum familia qua obtineri possit ea Novitiorum probatio quæ necessaria est ad dignoscendam eorum vocationem. Volumus autem ut locus Novitiatui assignandus omnino sit distinctus ac separatus ab ea religiosæ domus parte in qua professi degunt ac omnia alia de Jure servanda juxta apostolicas et peculiare dictæ Congregationis constitutionis stricte serventur.

Quorum in fidem has litteras dabamus Coloniæ ex Ædibus Nostris, die 4 m. Martii 1897, sub signo sigilloque Nostris.

Loc. sig.

PH. Card. KREMENTZ, *Archiep. Coloniensis.*

### ADMISSIONS AUX SAINTS ORDRES ET AUX VŒUX

Ont été admis, dans le cours du mois de juillet :

#### Aux vœux perpétuels :

Les PP. LÉON EERHARD, du Portugal (10 juillet) ;  
MERTEL, de la Guinée française (18 juillet) ;

Les PP. KEILING, de la Cimbébasie (18 juillet);  
RUMBACH et Jean-Baptiste BERTRAND, de Lima (12 juillet).

**Aux vœux de cinq ans :**

Les PP. COFFEY, de la province du Portugal;  
OLFEN et FITZ-GIBBON, des États-Unis;  
Les FF. MARIEN Brandle, de Saint-Joseph du Lac;  
ELEUTHÈRE Deussen, de la communauté de Bordeaux;  
FULGENCE Defrance, de la Sénégambie;  
MARIE-STANISLAS Martial, de Maurice;  
RONAN Brélivet, de la Trinidad;  
PHILIPPUS Lafferty et PIERRE-JOSEPH Shortis, des États-Unis.

**Aux saints ordres :**

*A la prêtrise* : M. Yves-Marie MORTELLEC;

*Au diaconat* : M. Louis-Marie AUDRAN;

*Au sous-diaconat* : M. Alexandre-Victor SEYNAVE.

Ces trois novices, qui appartiennent au noviciat de Grignon, ont été ordonnés par Mgr de Courmont, le dimanche 18 juillet, dans la chapelle de la communauté.

**Nomination.**

Par décision du T. R. Père Général, en date du 12 juillet, le P. Prono, de la communauté de Langonnet, a été nommé Supérieur de la maison des ateliers de Saint-Joseph, à Port-au-Prince (Haïti), en remplacement du P. Limbour, revenant en France.

## PRÉFECTURE DU BAS-CONGO

**Supplément au Bulletin de Cabinda.**

Lettre de M. Forjaz, Gouverneur de Cabinda, au R. P. Campana.

Le dernier Bulletin de Cabinda se terminait par quelques lignes sur les bonnes relations existant entre la Mission et M. Forjaz, gouverneur de Cabinda. Nous ajoutons ici, comme supplément à ce Bulletin, une lettre qu'écrivait au R. P. Cam-

pana cet excellent Gouverneur, et qui n'a pu trouver place au numéro précédent.

*A Son Excellence le Supérieur et Préfet apostolique des Missions  
du Bas-Congo.*

Très Excellent et Révérend Seigneur,

Pour accomplir un devoir auquel m'oblige ma position actuelle de Gouverneur du district du Congo, ce que d'ailleurs j'aurais fait de bon cœur comme acte spontané, j'ai visité, le 23 du courant, la Mission de Cabinda, et le 24 celle de Landana, recevant à cette occasion de Votre Excellence et de votre délégué à Cabinda, les marques les plus attentives de considération et de respect pour ma personne et mon autorité.

J'en suis extrêmement reconnaissant; et comme Votre Excellence est le digne et très illustre Supérieur de ces Missions, je me fais un plaisir de lui exprimer combien il m'a été agréable de voir se développer dans l'enclave de Cabinda et du Congo, sous votre direction pratique et morale, la vraie lutte pour la civilisation des indigènes confiés à votre sainte garde; et combien j'ai été heureux de voir le missionnaire et la Sœur de Charité travailler ensemble à cette œuvre civilisatrice, avec une entière abnégation, un dévouement absolu, un zèle ardent, et appliquer toute la force de leur volonté à l'amélioration et à l'éducation des indigènes, éducation que l'avenir transformera en principe de vertu, de religion, de morale et de vraie prospérité sociale.

Je profite de cette occasion pour vous assurer que dans cette sainte croisade en faveur de la civilisation chrétienne, à laquelle Votre Excellence préside en qualité de Préfet apostolique et supérieur de ces Missions, vous pouvez compter sur la bonne volonté qui m'anime et m'a toujours animé en faveur des Missions d'Afrique, et sur mon appui et ma protection en faveur d'un saint Institut, digne du respect et de la considération de tous.

Dieu garde Votre Excellence Révérendissime.

Palais du Gouverneur du Congo à Cabinda, 28 mai 1895.

Le Gouverneur,

JAYME PEREIRA DE SAMPAIO FORJAZ DE SERPA PIMENTEL.

Malheureusement, à M. Forjaz a succédé un autre chef qui n'était pas dans les mêmes dispositions. Mais le P. Rulhe nous écrit que, selon sa demande, le Ministre de la marine de Lisbonne vient de renommer Gouverneur de Cabinda, un homme

tout dévoué aux Missions et ami de nos Pères. (Lett. du P. Rulhe, 18 juillet 1897.)

---

## COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE LUALI

OCTOBRE 1894. — JUIN 1897

1. Personnel. — 2. Œuvre des garçons. — 3. Œuvre des filles. — 4. Hôpital. — 5. Fête. — 6. Plantations. — 7. Visites.

1. — Lors de notre dernier bulletin, la communauté du Sacré-Cœur de Luali se composait du P. Moulin, supérieur; du P. Perréard, chargé de l'Œuvre des enfants, et du F. Hermias, magasinier et jardinier. Au mois de février 1895, le P. Moulin nous quittait pour rentrer en Europe. Durant son séjour en France, il fut remplacé par le P. Michel Grunenwald. La mort nous ayant enlevé le cher F. Arnaldo, il nous manquait un professeur de portugais; le R. P. Préfet nous envoya donc le F. Miguel pour prendre cette fonction. En juin 1896, le F. Hermias nous quittait à son tour pour aller refaire sa santé dans la mère-patrie; il fut remplacé par le F. Pothin. Enfin, au mois d'octobre suivant, le P. Perréard fut rappelé à Landana, et le P. Bossus, nouveau profès, prit sa place à Luali.

2. — Ces changements fréquents de personnel ont mis un peu tout en souffrance, en particulier l'œuvre des enfants, autrefois si florissante. Actuellement, nous avons ici 30 garçons et 19 petites filles. Dans ces derniers temps, nous avons eu à déplorer dans l'œuvre des garçons d'assez nombreux départs, qui ont eu pour motif soit le changement fréquent de directeur, soit la cupidité des parents. Ces derniers, en effet, viennent souvent à la Mission; ils apportent à leurs fils quelques bananes, etc. Sont-ils mécontents du cadeau qu'ils reçoivent en échange, ils donnent à l'enfant rendez-vous dans la forêt et le ramènent au village. Enfin, la raison qui a déterminé le plus de départs, c'est le désir insatiable d'aller gagner chez les Blancs.

La cupidité des parents, le peu de désir qu'ont les enfants d'apprendre le portugais, la mendicité insupportable du grand chef du pays, empêchent le développement de l'œuvre en rendant le recrutement difficile. Le plan du P. Supérieur serait d'aller faire, à la saison sèche prochaine, quelques voyages dans le haut de Luali. Les populations y sont plus douces et n'ont pas

encore été en relations avec les Blancs. Les quelques enfants que nous avons déjà de ces pays, sont bons et dévoués ; plus éloignés de leurs parents qui ne viennent les voir que rarement, ils sont moins exposés à la tentation de s'en aller.

3. — L'œuvre des filles, confiée aux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, a eu des résultats plus consolants. Le recrutement de ces enfants est assez difficile, car leurs mères ne consentent qu'avec beaucoup de peine à se séparer d'elles. Mais une fois à la Mission, elles sont très obéissantes et très attachées aux Sœurs. La différence de résultat entre l'œuvre des filles et celle des garçons vient en partie de ce que les petites filles se trouvent mieux chez les Sœurs qu'au village, où la femme est la bête de somme, tandis que nos garçons estiment parfois un peu dure la vie de discipline et de régularité qu'ils doivent suivre chez nous, eux qui, au village, n'eussent eu rien à faire, si ce n'est s'amuser et courir dans la forêt.

4. — Auprès de l'œuvre des enfants, il en est une plus belle encore, c'est celle de l'hôpital, où les malades abondent et reçoivent les soins dévoués du F. Pothin. Un certain nombre d'entre eux, après y avoir passé parfois un temps assez long, s'en retournent guéris au village, où ils continuent à vivre comme les autres païens, mais non sans emporter avec eux quelques germes de la semence de l'Évangile que le bon Maître saura bien faire croître et fructifier. Les Sœurs ont eu la consolation de pouvoir donner le baptême *in articulo mortis* à plusieurs enfants apportés à l'hôpital par de pauvres mères.

5. — Ce qui attire dans notre modeste chapelle un grand nombre de païens, c'est la solennité que nous tâchons de donner aux principales fêtes de l'année. Ainsi, l'Immaculée-Conception, Noël, Pâques, la Fête-Dieu, la Pentecôte, les fêtes du Sacré-Cœur et du Saint-Cœur de Marie, sont célébrées avec tout le décor possible. L'année dernière, à la Fête-Dieu, notre R. P. Préfet a bien voulu rehausser de sa présence cette belle fête. Il chanta la messe et porta processionnellement le Saint Sacrement à travers un chemin nouvellement tracé dans un épais fourré qui aboutissait à la chapelle des Sœurs, où se trouvait un magnifique reposoir.

6. — Quant aux plantations, elles réussissent très bien dans ces terres nouvellement défrichées. Le maïs, le manioc, les

ignames sont abondants. Des bananeraies et de nombreux pieds de papayers fournissent aussi un précieux secours pour l'alimentation des enfants. Malheureusement, nous avons vu à différentes reprises nos plantations dévastées par de nombreuses bandes de sauterelles.

Sous le rapport du matériel, plusieurs améliorations ont été faites, parmi lesquelles nous devons citer l'établissement d'une pompe qui nous fournit l'eau pendant la saison sèche. Comment ne pas aussi mentionner Pierrot? Pierrot est le dernier survivant de trois ânes que le P. Supérieur avait achetés. Deux sont morts tout jeunes encore. Pierrot a grandi : il est fort, gai, actif, espiègle même. C'est la terreur des enfants, des Noirs de la contrée, voire même de celui qui est chargé de le conduire au pâturage. Pierrot est un animal précieux et nous a déjà rendu de grands services.

7. — La rivière de Luali étant assez difficile pour la navigation, nous n'avons reçu qu'une seule visite d'Européen depuis notre dernier bulletin. Le R. P. Préfet et d'autres chers confrères, seuls, nous ont, à diverses reprises, fait le plaisir de venir nous voir.

---

## COMMUNAUTÉ DE N.-D. DES VICTOIRES A LUCULLA

JUIN 1894. — JUIN 1897

1. Etat du personnel. — 2. Œuvre des enfants. — 3. Constructions. — 4. Erection d'un calvaire. — 5. Ministère.

1. — Le personnel de la communauté n'avait subi d'autre changement depuis le mois de juin 1894 que celui du F. Straton, retourné à Landana et remplacé par le F. Gregorio. Mais, au commencement du mois de décembre dernier, le P. Paulus ayant dû rentrer en France par suite de maladie, le P. Eugène Bisch prit en main la direction de la Mission, secondé par le P. Darnal venu à cet effet de Landana.

2. — En finissant notre dernier bulletin, nous exprimions le désir de voir notre œuvre des enfants se développer. Ce désir, grâce à Dieu, s'est réalisé au-delà de nos espérances.

La défiance avec laquelle les Noirs accueillent ordinairement les étrangers, a complètement disparu à notre égard. Nous pouvons dire que la Mission est devenue un lieu d'attraction



pour les indigènes. Les parents nous confient volontiers leurs enfants; les uns nous les amènent eux-mêmes, d'autres les confient facilement au Père dans ses courses apostoliques. Le nombre de nos enfants atteint actuellement le chiffre de 60, chiffre qui serait bien plus élevé si nos ressources nous permettaient d'en nourrir un plus grand nombre. Ces enfants sont toujours sous la direction du P. Bisch; c'est à lui qu'incombe le soin d'en faire de bons et solides chrétiens. Le F. Gregorio, de son côté, s'évertue à leur inculquer les premiers éléments de la langue portugaise.

3. — Sous le rapport matériel, notre station a pris également quelques développements. Le nombre toujours croissant de nos enfants, rendant leur case provisoire insuffisante, il nous fallut songer à des constructions nouvelles. Réflexion faite, nous nous décidâmes d'élever pour nous une habitation plus convenable que celle qui nous avait abrités jusqu'alors, et d'aménager cette dernière pour les enfants. Mais entreprendre des constructions assez vastes sans les ouvriers nécessaires, n'était pas chose facile! Force nous fut donc d'avoir recours à la complaisance de nos confrères de Landana et de Cabinda. Le P. Callewaert voulut bien nous céder pour quelque temps le bon F. Cassius. Grâce aux bras robustes de ce dévoué confrère, les plus gros bois de construction de nos forêts tombèrent comme par enchantement. Deux de nos plus grands garçons et un frère indigène l'aidèrent à les équarrir, et, après cinq mois d'un travail pénible et fatigant, tous les bois nécessaires étaient prêts sur le chantier. Le F. Hilaire, que le R. P. Préfet avait mis à notre disposition, vint à son tour nous donner un coup de main avec ses charpentiers de Landana. Tous ceux qui connaissent l'habileté et l'activité du cher F. Hilaire, comprendront qu'avec son aide nos travaux avançaient rapidement. Aussi, notre maison fut-elle prête à être habitée avant les premières pluies. Le 13 septembre, le P. Callewaert, supérieur intérimaire, voulut bien venir en faire la bénédiction.

Qu'on nous permette de remercier ici du fond du cœur les deux bons confrères qui nous ont si généreusement prêté le concours de leur travail.

4. — Depuis le mois de juin de l'année dernière, nous possédons également un magnifique calvaire; il orne l'entrée de la

Mission. Le cher F. Straton, dans son voyage en Europe en 1894, fit la rencontre d'une personne charitable qui voulut bien lui remettre les fonds nécessaires pour l'acquisition d'un Christ en fonte de grandeur naturelle; un bel arbre de nos forêts nous fournit une croix de 8 mètres d'élévation. C'est du haut de cette croix que l'image du divin Sauveur étend maintenant ses bras au-dessus de notre chère Mission pour la bénir et la protéger. Inutile de dire combien ce calvaire a excité la curiosité des indigènes et à combien de questions de leur part, souvent bien naïves, nous avons dû répondre. Veuille le divin Sauveur leur accorder la grâce de comprendre enfin que c'est pour eux aussi qu'il est mort sur la croix, et à nous la consolation d'amener à Lui un grand nombre de ces pauvres païens.

5. — Les nombreux travaux d'installations qui s'imposent dans les commencements d'une Mission et surtout le manque complet de catéchistes, ne nous ont pas permis de donner au ministère extérieur le développement que nous eussions désiré. A part quelques baptêmes *in articulo mortis*, administrés dans les environs de la Mission, notre ministère a été insignifiant. Aussi, maintenant que nous voilà installés, nous poussons activement l'instruction religieuse de quelques-uns de nos enfants les plus avancés pour en faire des catéchistes. Déjà, des pourparlers ont eu lieu avec certains chefs de villages pour l'installation de ces catéchistes parmi eux. Ils y consentent volontiers. Veuille le bon Dieu bénir cette nouvelle œuvre que nous allons entreprendre, comme il a béni notre œuvre des enfants, et bientôt, nous l'espérons, nous pourrons enregistrer des succès aussi consolants que ceux de nos confrères chez lesquels fonctionne déjà si admirablement l'œuvre des catéchistes.

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-PAUL DE LOANDA

NOVEMBRE 1894. — JUILLET 1897.

1. Personnel. Maladies. — 2. La ville de Loanda. — 3. Procure des Missions. Relations avec les autorités. — 4. Ministère. Desserte de l'hôpital. Abandon de l'aumônerie de la forteresse. Services rendus au clergé séculier. — 5. Ecole. Première communion. Confirmation. — 6. Acquisition de deux maisons. — 7. Visites.

1. — Après le départ du P. Joseph Gœtz pour Landana (16 janvier 1894), le P. Charles n'eut plus pour aide, à Loanda,

que le F. Vidal. Celui-ci ayant bientôt lui-même été obligé de le quitter pour aller chercher un climat plus favorable, le Père se trouva seul plus d'une année, jusqu'au 15 février 1896, époque où arrivait le P. Frankoual venant de Cabinda.

Le P. Frankoual, à son tour, ne tarda pas à ressentir les effets du climat malsain de Loanda : au bout d'une année de souffrances, il se vit contraint de retourner à Cabinda (1<sup>er</sup> février 1897). Le P. Aucopt lui a succédé; mais peu après, sur l'ordre des médecins, il a dû s'embarquer pour l'Europe. Le P. Charles s'est donc trouvé de nouveau seul. Heureusement, le F. Amédée a été envoyé le 23 mai de Lisbonne pour lui être adjoint.

Le clergé de Loanda, en ce moment (30 mai 1897), se trouve réduit à trois prêtres : le chanoine Gemota (ancien commensal de la maison et ordonné chez nous), l'abbé Mendes et le P. Charles.

Ces fréquents changements de personnel ont pour cause la dureté du climat, car presque tous ceux qui passent ici sont malades au bout de quelques jours. Si le P. Charles a pu tenir si longtemps, c'est miracle.

2. — Loanda est une ville importante pour son commerce. Reliée avec l'intérieur par un chemin de fer de plus de 400 kilomètres d'extension et aussi par la rivière Cuanza, navigable sur un parcours de plus de 300 kilomètres, les divers produits africains y arrivent en abondance et principalement le café.

La population est de 15,000 âmes environ, dont 2000 à 3000 Blancs. La religion y est peu pratiquée, quoique les églises n'y manquent pas : celle qui sert de cathédrale, sous le vocable de Notre-Dame de la Miséricorde, a été, en 1893, la proie des flammes. Le feu, dit-on, y aurait été mis par une main criminelle, qui voulait s'emparer des chandeliers d'argent et autres objets précieux ayant servi pendant la semaine sainte; mais le voleur se trouva frustré dans ses espérances, car le P. Charles avait eu soin, comme toujours, de les emporter chez lui. On construit en ce moment, dans la ville basse, une nouvelle cathédrale, commencée il y a déjà trois ans, et l'on pense pouvoir y célébrer les offices au mois d'août prochain. Les autres églises paroissiales sont celles de Notre-Dame du Carmel, qui dessert presque toute la ville basse comprenant une bonne partie de la

population noire; celles de l'île de Loanda, du *Corpo Santo*, ne servant plus, et de Nazareth où sont morts nos premiers Pères de Loanda.

3. — La charge de procureur des Missions, que remplit le P. Charles, le met en relations continuelles avec les diverses autorités de la ville. Selon le conseil du divin Maître, il tâche de se faire tout à tous pour conserver ses bons rapports avec tout le monde. Notre Évêque, Mgr Antonio Dias Ferreira, est toujours animé des meilleures dispositions à notre égard. De son côté, M. Guilherme de Brito Capello, gouverneur général, a montré, pendant son trop court passage à Loanda, les dispositions les plus bienveillantes à l'égard de nos Missions. Il a eu pour successeur l'ancien médecin en chef de l'hôpital de Loanda, M. Antonio Duarte Ramada Curto, bien connu de nos confrères d'Angola pour ses excellentes dispositions à l'égard des missionnaires.

4. — Notre ministère s'exerce principalement à l'hôpital, auprès des malades, tant civils que militaires, et c'est le P. Charles qui s'en occupe particulièrement.

Cet hôpital, situé dans la partie supérieure de la ville haute et en très bon air, se compose de neuf pavillons, outre le pavillon de façade réservé à l'administration, et dont la longueur est de 100 mètres environ. Huit de ces pavillons sont affectés aux malades ordinaires; celui du fond est pour les prisonniers malades. Tous ces bâtiments sont reliés par un vaste couloir couvert et fermé, qui permet de circuler partout à l'abri du soleil et de la pluie. Le nombre habituel des malades est de 400 à 450, mais il y a 600 lits. L'hôpital est desservi par des Sœurs franciscaines, au nombre de 12 à 15, qui, de tout leur pouvoir, secondent le Père dans son ministère. Aussi est-il très rare qu'un malade refuse les sacrements.

Outre l'aumônerie de l'hôpital, nous avons également celle de la forteresse de San-Miguel; mais nous avons dû renoncer à cette dernière afin de mettre le P. Souza, qui la desservait, à la disposition de Monseigneur pour la nouvelle station de Libollo, dont Sa Grandeur, sur les instances du gouvernement, pressait la fondation. Depuis lors, cette aumônerie est confiée à un prêtre séculier.

Nous faisons tout notre possible pour répondre aux invitations

de MM. les Ecclésiastiques; aussi n'y a-t-il presque jamais, à Loanda, de fête religieuse à laquelle nous ne prenions part. Le P. Frankoual a même été chargé, pendant quelque temps, de la paroisse de Notre-Dame de la Miséricorde jusqu'à ce que Monseigneur pût y placer un prêtre séculier.

5. — Notre petite école gratuite fonctionne toujours sous la direction du deuxième Père, qui doit faire aussi une classe. C'est un travail un peu ingrat, car les indigènes de Loanda sont d'un caractère très inconstant. Les enfants viennent régulièrement pendant un mois ou six semaines, mais ils sont heureux de faire ensuite l'école buissonnière pendant 8 ou 15 jours, de sorte que c'est toujours à recommencer ou à peu près.

Malgré cela, cette école compte habituellement une quarantaine d'élèves, dont une bonne partie lisent et écrivent passablement et possèdent quelques notions de calcul. Mais ce qui nous tient le plus à cœur, c'est de leur inculquer surtout quelques solides principes de religion, chose bien oubliée dans les autres écoles de la ville, qui, du reste, n'existent que de nom. Ce sont nos enfants qui font ordinairement à la cathédrale tous les frais pour le chant et les autres fonctions religieuses.

L'année dernière, nous avons grandement été dédommagés de nos peines auprès de ces enfants par 17 premières communions que nous avons eues parmi eux. Le P. Frankoual avait bien voulu se charger de les préparer à ce grand acte de leur vie, et la fête eut lieu le jour du Saint et Immaculé Cœur de Marie. Ainsi, maîtres et élèves, tous furent dans la joie.

Sur la demande du P. Charles, Sa Grandeur Mgr Dias Ferreira voulut bien conférer, l'après-midi, dans sa chapelle particulière, le sacrement de confirmation à tous nos premiers communians du matin, auxquels s'étaient réunis quelques élèves de l'asile de Dom Pedro.

6. — Le gouvernement ayant manifesté, à plusieurs reprises, l'intention de reconstruire à nouveau le palais épiscopal que nous habitons depuis quelques années, et pour en finir avec tous nos déménagements, le P. Charles fit des recherches pour trouver une maison à acheter et où nous pourrions nous installer définitivement. Il en trouva une, située près de l'hôpital, ce qui l'engagea à en faire l'acquisition, car ainsi, son ministère devait en être beaucoup facilité. Aujourd'hui, le contrat est conclu.

Cette nouvelle maison se compose de 4 grandes salles et de dépendances. Il y a aussi une cour intérieure de 25 mètres de long sur 18 de large. De plus, un terrain de 160 mètres de côté, en dehors de la cour, fait partie de la propriété; il pourra facilement être cultivé, et, de cette façon, la vie à Loanda sera un peu moins pénible que par le passé. Pour prévenir toute difficulté avec les voisins, le P. Charles acheta encore une maison comprenant 4 chambres assez vastes et bien aérées, dont les dépendances s'avançaient dans notre cour intérieure; elles sont dans un parfait état de conservation et peuvent être habitées de suite.

7. — Nous sommes heureux de donner l'hospitalité à nos confrères de passage à Loanda. Ainsi, nous avons eu le bonheur d'avoir au milieu de nous le P. Krafft, venu de Malange, puis le R. P. Antunès qui a passé à plusieurs reprises. Signalons aussi le R. P. Lecomte, à son départ pour l'Europe et à son retour dans sa Mission, ainsi que beaucoup d'autres Pères et Frères.

Mais nous devons mentionner spécialement le R. P. Rooney, venu comme visiteur des Missions d'Angola; il nous est arrivé à l'improviste, le 2 février dernier. Le cher Père nous a fait la visite de règle qui a été un peu écourtée, car le gouverneur général lui ayant offert gracieusement le passage à bord du Massabi en partance pour Cabinda, le R. P. Visiteur nous quittait le 10 février au matin.

## COMMUNAUTÉ DE SAINT-ANTOINE DE CALULLO

AU LIBOLLO

SEPTEMBRE 1894. — JUILLET 1897.

1. Personnel. — 2. Epreuves. Troubles dans le pays. Heureuse influence de la Mission. — 3. Subventions du gouvernement et de l'Evêque de Loanda. Travaux. — 4. Visites. Le P. Charles. — 5. Préparation d'une nouvelle station. — 6. Ministère. Village chrétien. — 7. Lettre du P. Charles sur la Mission.

1. — La Mission de Saint-Antoine se compose des PP. Martin Wieder (1) et Georger, et des FF. Adriano et Stanislau (frère indigène).

(1) Le bon P. Wieder vient malheureusement de succomber d'après un télégramme du 4 juillet.

Vers la fin de 1895, le F. Narcisse, après nous avoir prêté son concours pendant quelques mois, nous quittait pour rentrer en Europe; le P. Siméon, par suite du mauvais état de sa santé et sur l'ordre du médecin de Loanda, reprenait également le même chemin; le F. Vidal, habile dans la menuiserie, était appelé à Malange, afin d'y aider à la construction de nouvelles maisons. Pour combler tous ces vides, le R. P. Provincial envoyait alors au Libollo un frère indigène, le F. Stanislau, et un peu plus tard le P. Georger. Nous avons, en outre, un Européen *dégradé* que le gouvernement nous a confié pour quelques années pour nous aider dans nos travaux. Ce qui nous fait le plus défaut, c'est le personnel. Il faudrait, pour tout faire marcher de front, quatre Frères européens. Quand viendront-ils seconder nos efforts?

2. — Si le personnel est peu nombreux, les épreuves, au contraire, paraissent se multiplier. Au mois de novembre 1894, le P. Supérieur a été visiter la Mission de Malange, éloignée de huit jours de marche de celle du Libollo. Ayant à traverser le Cuanza, plus fort que la Seine, il dut le faire sur une botte de paille, faute d'embarcation. Les 9 enfants qu'il confia à Malange et les 12 porteurs prirent une journée entière pour ce terrible passage et 4 porteurs faillirent périr. A son retour, il trouva la maison principale découverte par un tourbillon, les tuiles de zinc abîmées, les statues nageant dans l'eau à la chapelle et les vivres presque complètement perdus. C'était au mois de janvier 1893.

La même année, au mois d'octobre, éclata dans le pays une révolution qui fit verser beaucoup de sang. Le Soba (chef indigène) de Calullo avait été, une année auparavant, emmené au Dondo. On lui remit le drapeau portugais et malheureusement on le baptisa. Fort de cette alliance avec le gouvernement, il devint féroce, inhumain. La première fois que nous allâmes le visiter, on trouva encore, suspendue dans sa cuisine, une jambe humaine fraîchement coupée. Après avoir fait disparaître 15 personnes qui lui portaient ombrage, il laissa voler les Européens, les maltraita, blessa des soldats, et, à un moment donné, donna ordre d'attaquer les Européens, moins les Pères éloignés d'environ 800 mètres des autres habitations. Un sergent, 12 soldats et 8 Européens devaient être enveloppés par environ

1000 hommes armés. Ils lâchèrent les prisonniers que les Noirs venaient réclamer et ceux-ci firent encore siffler quelques balles au-dessus de la tête des Européens embarrassés.

Le commandant confia le tout au P. Supérieur et courut au Dondo pour se plaindre. Quelques jours après, il revint au son du tambour, avec 60 hommes. Le lendemain, on appela le Soba qui refusa de comparaître en provoquant les Blancs et en acceptant la guerre.

Les forces étant encore insuffisantes, le commandant pria le P. Supérieur d'aller à son tour chercher du renfort au Dondo ou même à Loanda. Le Père refusa poliment en déclarant qu'il lui était impossible d'abandonner son poste et son monde. Il fut néanmoins forcé d'accepter le commandement des troupes, mais en se tenant sur la défensive. Le commandant se retira encore pour revenir ensuite avec 500 hommes, un colonel, un capitaine, trois lieutenants, quelques sergents et un canon. Tous ces Messieurs demandèrent et reçurent l'hospitalité à la Mission.

Le Soba et les Noirs se sauvèrent. On les poursuivit et on leur brûla tout; leurs plantations furent dévastées et leurs basses-cours volées. Les quatre villages proches de la Mission demandèrent protection au P. Supérieur qui pria aussitôt le colonel de ne faire aucun mal à ces quatre villages, dont les habitants s'étaient toujours montrés fidèles et dévoués à la Mission. Le colonel fut heureux d'accorder cette faveur.

12 ministres furent faits prisonniers et conduits au Cap-Vert avec promesse qu'ils seraient mis en liberté dès que le Soba serait livré au gouvernement. Quelques mois après, celui-ci fut capturé et expédié au Cap-Vert, mais avant d'y arriver, il se précipita dans la mer. Quant aux ministres, ils ne revinrent pas.

Le P. Supérieur fit alors une demande que quelques intéressés firent copier pour la remettre au gouvernement. Grâce à cette démarche, les quatre ministres encore survivants revinrent dans leur pays à la grande joie de tous.

Après la guerre, tous les Noirs protégés par la Mission, au nombre de plus de 500, vinrent travailler gratuitement une journée entière dans nos cultures. D'entente avec le P. Supérieur, le colonel nomma un autre roi qui reçut le drapeau et promit



fidélité. A partir de ce moment, les Noirs ont été encore plus dévoués et plus attachés à la Mission qu'auparavant.

Le jour de la Toussaint, tous les officiers voulurent assister à la messe d'action de grâces. Le colonel nous offrit deux enfants et plusieurs têtes de bétail pour nous dédommager un peu de notre travail et de notre « dévouement sans bornes », comme il disait. Il ne nous oublia pas non plus dans son compte rendu au gouvernement. Ceux qui restèrent pour prendre le commandement se montrèrent aussi très favorables à la Mission, et ainsi tout changea de face.

3. — Le P. Supérieur profita de ce bon mouvement pour exposer ses besoins. Il parla des dégâts faits par l'ouragan, et la réponse fut : 15,000 francs de subvention pour couvrir les pertes d'environ 2000 francs.

Mgr l'Évêque, dont nous sommes un peu les enfants gâtés, nous offrit de sa propre bourse 11,000 francs. Et aujourd'hui, grâce au bienveillant concours de Sa Grandeur, du P. Charles, du P. Rooney et de quelques autres confrères, le gouvernement veut bien nous donner une allocation annuelle d'environ 20,000 francs.

Grâce à ces secours, nous pourrions développer notre œuvre. Une plantation de cannes à sucre et de quelques centaines de palmiers et de caféiers va encore faire augmenter nos recettes, de telle sorte que nous pourrions racheter quelques centaines d'enfants, au lieu de les voir enchaînés et conduits à Saint-Thomé.

Nous avons également commencé un travail important qui nous conduira à l'eau à la maison et nous permettra ainsi, pendant la saison sèche, d'arroser quelques hectares de cannes, tout en faisant marcher une roue hydraulique, et par là même, un moulin à farine et à canne, une scierie et autres manèges utiles.

L'Évêque de Loanda désire également nous voir finir, pour le mois d'octobre 1897, les constructions des Sœurs, placées, elles aussi, sur une magnifique colline auprès d'un embranchement de notre rivière.

Ce qui nous manque, c'est un chemin de communication avec le Dondo. Nous avons des voitures et des bœufs. Mais le chemin, au dire de tous, est tout ce qu'ils ont vu de pire en

Afrique; même la Chella, dans l'intérieur de Mossamedes, est d'un parcours plus facile et plus agréable.

Le gouvernement, grâce aux progrès de la Mission, a promis officiellement d'ouvrir une voie de communication.

4. — Nos nombreux et multiples travaux attirent nécessairement une foule de visiteurs qui ne manquent jamais de se reposer à la Mission.

Outre la visite de nombreux officiers, et, chaque semaine, celle du lieutenant-commandant et de sa femme, nous avons à signaler surtout celle de Monseigneur. C'est à lui que l'on doit l'initiative de la fondation de cette Mission, et c'est grâce à sa bienveillante protection qu'on l'a placée sous le patronage de saint Antoine. Lui-même est venu installer les premiers missionnaires.

Au commencement de 1896, il voulait déjà nous faire visite; mais cela lui fut impossible, et il chargea alors le P. Supérieur de vouloir bien donner le sacrement de confirmation aux chrétiens de la localité.

Au mois de septembre, enfin, il se décida à venir voir ses chers anthropophages de Libollo, en compagnie du bon P. Charles.

Un jour, on nous annonce par estafette l'arrivée de Sa Grandeur. Malheureusement, le commandant de la localité était absent. Comme le P. Supérieur en ces circonstances le remplace, il met les soldats sur pied, les aligne dans la grande allée de la Mission, donne la place d'honneur aux musiciens du pays avec leurs instruments primitifs. Viennent ensuite les enfants de la Mission et les quelques Européens. Déjà les hamacs s'approchent, le signal est donné, les cloches s'ébranlent, les musiciens jouent, chantent et dansent même, encore plus que David devant l'Arche d'alliance. La fusillade et les pétards font des détonations qui rehaussent cet ensemble et ce mélange extraordinaire d'hommes et de choses. Tous sont dans l'attente : la première *tipoia* (hamac) s'arrête. C'est Monseigneur, dit-on aussitôt, lorsque tout à coup on voit apparaître la longue barbe grise du bon P. Charles, armé de sa grosse béquille. « Et Monseigneur? lui dit le P. Supérieur. — C'est moi; vous ne voyez pas ma crosse? répondit le P. Charles en riant. » Que s'était-il donc passé? Monseigneur arrivé au Dondo s'était trouvé indisposé, et la peur qu'il avait de nos torrents et de nos montagnes lui avait

rendu le voyage impossible. Il avait chargé le P. Charles et le curé du Dondo de venir nous visiter, pendant qu'il les attendrait au Dondo. Comme le P. Supérieur devait aller dans ce même endroit faire les achats nécessaires pour la saison des pluies, il en profita pour accompagner le P. Charles à son retour et aller visiter Sa Grandeur, qu'il n'avait pas vue depuis trois ans. Monseigneur fut très aimable à son égard, l'invita à dîner, et ensuite l'embrassa, lui et tous ceux qu'il représentait : « Vous n'avez pas besoin de me donner des nouvelles de notre Mission, je la connais à fond ; continuez, mon ami, et surtout allez encore plus à l'intérieur pour en ouvrir une autre ; je vous promets mon appui. Vous réussirez d'autant plus que les Noirs ne vous mangeront pas, parce qu'ils ne font pas maigre. »

5. — Encouragé par Sa Grandeur à tenter cette nouvelle entreprise et désireux de lui prouver de quelque manière sa trop juste reconnaissance, le P. Supérieur, nonobstant la mauvaise saison, se mit en route, et, après plusieurs journées de marche, fut reçu en triomphe par le roi du pays, qui ne le connaissait que par ouï-dire. Ce souverain lui offrit aussitôt un porc pour son souper, et, le lendemain, porté en hamac et suivi de sa cour, il voulut, au milieu d'au moins huit cents personnes, accompagner le Père sur le terrain que celui-ci avait choisi pour s'établir au milieu d'eux.

C'est à la jonction de deux grandes rivières poissonneuses et navigables, sur un parcours de plusieurs kilomètres, que le Père planta la croix, sur une petite hauteur, au milieu d'une plaine magnifique, entourée par les habitations de quelques milliers de Noirs.

Près du même endroit, il eut la joie de rencontrer des pierres calcaires, une mine de fer et un marais salant qui sera d'une grande richesse pour la future Mission, dont le vocable sera donné par Monseigneur lui-même.

Revenu à la résidence royale pour sanctionner la prise de possession du terrain, il fit un présent au roi. Entre autres choses, il lui donna un casque de pompier de Paris, qui causa l'admiration des nombreux assistants. Le roi exigea par écrit la promesse que les missionnaires iraient sans tarder habiter au milieu d'eux et s'engagea à donner tous ses enfants à la Mission, aussitôt que les Pères seraient installés. Mais les

ouvriers, où sont-ils? Le cœur du missionnaire saigne en voyant l'impossibilité de faire face à tant de travail et à tant de nécessités!

Comme d'après la nouvelle division ecclésiastique d'Angola, il n'y a que la Mission du Libollo à recevoir directement sa juridiction de Loanda, Monseigneur voudrait multiplier les Missions à l'intérieur, par l'intermédiaire de celle-ci, et, à cet effet, il nous promet son plus grand appui.

Après tous ces succès et cet heureux état de choses, deux jours après le retour du P. Supérieur au milieu de nous, le bon Dieu voulut nous prouver que, dans tout, c'est Lui qui est le Maître. Un terrible coup de foudre renversa une dizaine de nos enfants; grâce à la puissante protection de saint Antoine, notre patron, aucun d'eux n'eut de mal. Le coup était tombé à vingt pas d'eux et s'était contenté de couper un grand arbre au ras de terre.

6. — Comme la Mission est encore aux premières années de son existence et que les travaux d'installation absorbent et les Pères et les Frères de la Mission, le ministère extérieur consiste à aller faire quelques visites dans les villages environnants. Ces visites, bien rares encore, sont pour le missionnaire une consolation. En effet, comme si le bon Dieu voulait compenser ses fatigues, il lui arrive de rencontrer quelques enfants à leurs derniers moments et de leur ouvrir avec un peu d'eau les portes du ciel.

Dernièrement, le P. Supérieur avait été mandé par un soba ou roi du voisinage de la Mission, « parce que je veux être, disait celui-ci, soigné par mes amis ». En effet, il était l'ami de tout le personnel de la Mission. Aussi le P. Supérieur n'hésite point à partir; il arrive à la résidence de ce roi et a le bonheur de l'instruire et de le baptiser.

On n'a pu encore arriver à inhumer dans le cimetière de la Mission les Noirs qu'on a pu ainsi baptiser à leurs derniers moments. La raison en est que les familles de ceux-ci, à qui incombe le soin de les ensevelir, sont encore trop sous l'influence des coutumes païennes.

A la Mission, le nombre des enfants rachetés a diminué. Dans le courant de deux années, la mort nous en a enlevé plus d'une quinzaine; aussi, en octobre 1896, n'étaient-ils plus qu'une

trentaine. Nous avons eu, du moins, la consolation de les voir mourir en prédestinés.

Vers la fin de l'année 1895, le P. Supérieur bénissait le mariage de trois familles qui devaient former le village chrétien situé à quelques centaines de mètres de la Mission. Espérons que ces trois familles, suivant le désir exprimé, le jour du mariage, par le P. Supérieur, en attireront d'autres et que, dans quelques années, le village chrétien sera nombreux. Il est placé sous le vocable de saint Charles, du nom de baptême du R. P. Wunenburger, le digne fondateur et procureur de la Mission.

---

## NÉCROLOGIE

~~~~~

Décès. — Nous avons eu la douleur, depuis le dernier *Bulletin*, de perdre cinq de nos confrères :

Le F. Honoré Lang, profès des vœux perpétuels, mort le 7 juin, à Brazzaville (Oubanghi), à l'âge de 26 ans, après 9 années de vie de communauté, 6 ans et 9 mois de profession, par suite de fièvre bilieuse hématurique ;

Le P. Martin Wieder, profès des vœux perpétuels, supérieur de la Mission de Libollo (Bas-Congo) mort en cette station, d'après un télégramme du 4 juillet, à l'âge de 36 ans, après 22 années de vie de communauté, 9 ans et 9 mois de profession ;

Le P. Etienne Leclerc, profès des vœux perpétuels, mort à Paris, le 11 juillet, à l'âge de 85 ans, après 10 années de vie de communauté, 9 ans et 5 mois de profession, par suite d'apoplexie ;

Le P. Marie-Basile Kubn, profès des vœux perpétuels, mort en la maison de Saint-Joachim, à Détroit (États-Unis), le 11 juillet également, à l'âge de 43 ans, après 26 années de vie de communauté, 16 ans et 11 mois de profession, par suite de congestion cérébrale ;

Le P. Antoine Brunetti, profès des vœux perpétuels, mort le 12 juillet, à Chevilly, à l'âge de 56 ans, après 36 années de vie de communauté, 28 ans et 10 mois de profession, par suite de paralysie.

LE P. JOSEPH RIEGERT

DÉCÉDÉ LE 5 JANVIER 1897 A LA BASSE-TERRE (GUADELOUPE)

Le P. Girard, supérieur de la communauté de la Basse-Terre, nous annonçait ainsi la mort de ce cher confrère :

L'année 1897 commence pour nous par un deuil bien cruel. Dieu a jugé le P. Riegert mûr pour le ciel ; il nous l'a enlevé dans la nuit du 5 au 6 janvier (le 5, à 11 heures du soir), après quelques jours de maladie.

Ce Père a succombé à une fièvre pernicieuse, que certains médecins appellent même fièvre jaune. Il a reçu tous les secours de notre sainte religion avec la piété la plus édifiante et dans les dispositions les plus touchantes, demandant pardon à Dieu, à son Supérieur, à ses confrères, avec un accent capable d'arracher des larmes au cœur le plus insensible ; appelant la bénédiction céleste sur son père, sa mère, son frère et ses sœurs, sur la Congrégation et ses supérieurs ; recommandant à ses confrères présents la stricte observance de nos saintes règles ; faisant avec générosité le sacrifice de sa vie à son Créateur.

Le P. Riegert, ajoute le P. Girard dans une note subséquente, était arrivé à la Basse-Terre le 5 janvier 1896 ; il y était attendu depuis trois mois, non sans une certaine impatience, parce que le collège se trouvait sans professeur de mathématiques. Ce ne fut qu'après de longs pourparlers et l'envoi en échange de M. Salles à la Martinique, que le P. Prono se décida à le laisser partir.

On savait déjà ici sa haute compétence en ces matières ; aussi son arrivée fut-elle accueillie avec faveur. Les élèves ne tardèrent pas, d'ailleurs, à se convaincre par eux-mêmes que sa réputation n'avait pas été surfaite ; ils lui accordèrent vite leur confiance et leur estime. Sa mort leur a été tout particulièrement sensible ; elle a excité chez eux d'unanimes regrets, et, pour en témoigner, ils ont déposé sur sa tombe une magnifique couronne funèbre, avec cette inscription : *A leur cher et regretté professeur, les élèves du collège.*

Le P. Riegert, primesautier à ses heures, s'apercevait bien vite que le premier mouvement n'est pas toujours le meilleur. Au demeurant, il était bon confrère, fervent religieux aussi bien que professeur émérite. Travailleur infatigable, il se livrait aux études scientifiques avec une ardeur et une persévérance plus louables qu'imitables. Cette perpétuelle tension d'esprit n'a pas été pour rien dans sa mort prématurée.

La population de la Basse-Terre, en cette triste circonstance, a

tenu à nous donner une nouvelle preuve de sa sympathie; car, malgré l'heure indue de ses funérailles, fixées à 11 heures du matin par ordre du chef de service de santé, elle était là, nombreuse et recueillie, comme on est recueilli devant les grandes douleurs.

Le 18 février, au milieu d'une affluence considérable de prêtres et de fidèles, a été célébré un service funèbre pour le repos de l'âme de notre regretté confrère. Le commandant des troupes s'est souvenu que le P. Riegert, au mois de septembre 1896, avait prêché, à la satisfaction de tous, dans la chapelle de l'hôpital militaire du Camp-Jacob, le panégyrique de saint Maurice; il ne s'est pas contenté d'assister lui-même avec d'autres officiers à ce service, mais il a délégué un détachement d'infanterie de marine pour y représenter l'armée.

Le P. Joseph Riegert, né le 30 avril 1865 à Hessenheim, au diocèse de Strasbourg, était entré en huitième à Mesnières à l'âge de quatorze ans, le 6 août 1879. Reçu scolastique titulaire en cette même maison, le 6 avril 1883, il passa au grand scolasticat en 1887, reçut la prêtrise le 17 février 1894 et fit sa profession le 15 août de cette même année.

LE P. ÉTIENNE LECLERC

DÉCÉDÉ A PARIS LE 11 JUILLET 1897.

Dans une note qu'il écrivit, il y a dix ans, durant son noviciat, et qu'il a remise au P. Delaplace quelques jours avant sa mort, le P. Leclerc exprimait la volonté que, si l'on publiait une notice à son sujet, elle fût du moins très laconique; et il prenait soin de fournir lui-même les renseignements nécessaires.

Nous ne pouvons mieux faire que de donner ici cette courte autobiographie.

Chevilly, 30 juin 1887

Je suis né à Saint-Malo, diocèse de Rennes, le 30 mars 1812. Mes parents chrétiens m'élevèrent dans la pratique de la religion; et dès l'âge le plus tendre, je sentis en moi la vocation sacerdotale. Ordonné prêtre le 20 mai 1837, je fus nommé vicaire d'une petite ville; après quelques années passées dans le ministère, je me livrai à la prédication, mais frappé de la petite vérole qui me conduisit à la limite dernière de la vie, je dus rester en repos pendant deux années.

Etant de passage à Tours, j'y trouvai un de mes amis, curé de la seconde paroisse de la ville; il me décida à rester près de lui. Je

suis resté 18 ans à Tours, rendant service autant que je le pouvais. Mgr Guibert, archevêque de Tours, me nomma chanoine honoraire, et, quand il vint occuper le siège de Paris, il me proposa d'y venir. J'y vins en effet, je fus nommé aumônier de l'Institut de Sainte-Périne, et plus tard chanoine honoraire de Paris, et supérieur des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

Quand j'ai senti que ma vie touchait à son terme, je me suis retiré dans la solitude, pour accomplir un désir formé depuis longtemps, de me préparer à saintement mourir. Puisse Dieu m'exaucer et m'accorder la grâce que je lui demande tous les jours, de l'aimer et de le servir de tout cœur jusqu'à mon dernier soupir ! Que la Vierge Marie, refuge des pécheurs, m'obtienne pardon et miséricorde ! Que saint Joseph ne m'abandonne pas à l'heure de la mort ! Que mon ange gardien me protège !

E. LECLERC.

La grâce que ce cher Père avait demandée à Dieu en entrant dans la vie religieuse lui a été pleinement accordée.

Le R. P. Leclerc, dit la *Semaine religieuse de Paris* dans un petit article nécrologique consacré à sa mémoire, s'est senti mourir peu à peu, sans douleur ni infirmités, sans trouble ni regret (1). Sa grande consolation a été de recevoir la visite du vénérable Cardinal Richard qui, avec une bonté toute paternelle, est venu trois jours avant sa mort, lui prodiguer ses encouragements et ses bénédictions : il s'est éteint doucement le dimanche 11 juillet, pendant que ses confrères chantaient le salut, et après avoir reçu avec une touchante piété les derniers sacrements.

Un service funèbre a eu lieu le mardi 13 à 10 heures, à la Maison-Mère des Pères du Saint-Esprit, auquel ont pris part, outre le personnel de la Communauté, des délégations de nombreuses Congrégations religieuses et des membres du clergé séculier. Citons, entre autres : Mgr Le Roy, supérieur général ; Mgr de Courmont ; M. l'abbé Lemire, député ; M. l'abbé Grenier, curé de Saint-Jacques du Haut-Pas ; M. l'abbé Tapie, directeur du petit séminaire ; M. de Kerbertin, conseiller de la Cour de cassation, etc. La messe a été chantée par le R. P. Corbet, supérieur du séminaire du Saint-Esprit, et l'absoute donnée par M. l'abbé Thomas, vicaire général, représentant de

(1) Le P. Leclerc avait eu, on le sait, une première attaque de paralysie le 17 mars 1896 (*Bull.*, avril 1896), puis une seconde au mois de janvier. La troisième qui a causé sa mort, s'est produite le vendredi 2 juillet, le jour même où s'ouvrait le Chapitre général des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Elle s'est manifestée par un grand affaissement, mais sans souffrances.

Mgr l'Archevêque. Son corps a été transporté ensuite au cimetière de Chevilly, où il repose au milieu de ses frères en religion. (*Sem. relig. de Paris*, 17 juillet 1897).

LE P. GAILLARD

DÉCÉDÉ A LA TRAPPE D'AIGUEBELLE LE 9 MAI 1897

Le P. Joseph Gaillard naquit à Minzier, dans le diocèse d'Annecy, le 5 septembre 1864. Son père était un chrétien de forte trempe; sa mère, Joséphine Tremblet, appartenait à une famille particulièrement bénie du ciel, et qui compte encore aujourd'hui jusqu'à quinze prêtres et religieuses parmi ses membres. Déjà pendant la tourmente révolutionnaire, les prêtres, traqués jusque dans les retraites des montagnes et des forêts, étaient sûrs de trouver sous son toit un refuge et un appui. Chez le grand oncle du Père Gaillard on conserve encore une espèce d'armoire masquée dans un mur, où ils célébraient en cachette les saints mystères.

Le jeune Joseph fut l'aîné de sept enfants. Il ne devait pas être le seul à entendre l'appel divin. Une de ses sœurs a, comme lui, choisi pour son partage les fatigues de l'apostolat et porté son dévouement sur les plages brûlantes de l'Hindoustan. Au presbytère de Minzier, il eut le bonheur de rencontrer un de ces prêtres dévoués, heureux de consacrer leurs rares loisirs à la formation de futurs ministres des autels. Ce fut avec lui qu'il commença ses études latines. Pendant les vacances, un cousin, déjà enrôlé dans le clergé, et qui devait plus tard consacrer sa vie à Dieu sous la règle austère de Saint-Bernard, lui continuait ces leçons jusqu'à son entrée au collège d'Evian-les-Bains, sur les bords du lac Léman. Là, comme dans sa famille, le jeune étudiant fut toujours un modèle de piété, de douceur, de soumission, d'amour du travail. Il allait terminer ses études littéraires lorsqu'il écrivit au T. R. Père Général, en mai 1882, pour demander son admission parmi les missionnaires d'Afrique. Sa lettre révèle déjà une âme décidée. Pendant cette année de rhétorique, il a, dit-il, longuement prié, réfléchi, consulté; son choix est fait, et l'appel de Dieu paraît suffisamment établi aux yeux de ses directeurs.

La réponse fut au gré de ses désirs. Au mois de septembre il était à Chevilly; et le 7 mars 1883, il avait le bonheur de revêtir le saint habit religieux. Pour mieux s'exercer à la vie de renoncement qu'il devait pratiquer plus tard, il demanda et obtint, en même temps, la faveur d'émettre, d'une manière privée, les vœux de religion jusqu'au jour de sa profession.

Pendant son noviciat, il se mit à l'étude du portugais; il y con-

sacrait une bonne partie de ses récréations et de ses promenades, avec l'autorisation de ses directeurs ; c'est pour cette raison qu'il fut envoyé au Para en 1887. L'humidité du climat lui fit contracter une maladie du larynx qui le força à revenir bientôt en France. Mais il conserva toujours une grande affection pour l'établissement de Para où il avait fait ses premières armes. Il aimait à parler des difficultés qu'il avait rencontrées au commencement de l'œuvre et du ministère qu'il était heureux de faire dans les paroisses abandonnées et pourtant si peuplées des environs de Para, où il administrait souvent des baptêmes, préparait des premières communions, régularisait des mariages.

En France, il eut à subir des opérations pénibles par suite de cette maladie du larynx contractée à Para. Pendant huit mois il devait constamment se rendre à une clinique de Paris et suivre un traitement rigoureux. Cependant, s'il obtint de sérieuses améliorations dans son état, il n'arriva jamais à une guérison complète. On pensa que le séjour dans un pays tropical sec lui serait favorable. Lui, de son côté, avait hâte de se remettre au travail du saint ministère. Il fut donc envoyé au Sénégal où il arriva en novembre 1890, en compagnie du P. Chany. En ce moment, le regretté P. Sollicec se mourait d'une maladie de poitrine contractée au noviciat. Le P. Gaillard fut envoyé pour le remplacer à Thiès, comme sous-directeur du pénitencier. Il sut bien vite gagner le cœur des enfants tout en se faisant craindre et respecter. Ce ministère ne lui suffisait cependant pas ; avec un jeune clerc indigène, M. l'abbé Pellegrin, il allait souvent visiter les villages noirs des environs ; il s'exerçait à apprendre le volof en faisant le catéchisme.

Au mois de mai 1891, on l'envoya à Rufisque pour y remplacer le P. Alaux, rentrant en France. Sans faire beaucoup de visites, il se concilia le respect et l'estime des Blancs qui lui manifestèrent plus d'une fois leur sympathie. Rentré à Thiès au retour du P. Alaux, il dut bientôt subir une opération qui réussit du reste parfaitement (1). Il s'y prêta sans crainte, toutefois après avoir fait une sérieuse confession en prévision des dangers qui peuvent survenir dans toute opération.

Lorsqu'il fut remis, il s'occupa avec ardeur, en compagnie du P. Sébire, de l'évangélisation des environs de Thiès. C'est ainsi qu'ils firent ensemble plusieurs voyages dans le Ndoute et le Diobas

(1) Il s'agissait de l'opération d'une fistule ; ses fréquentes indispositions le poussaient à se purger souvent et, comme il le reconnut lui-même plus tard, l'abus des pitules Dehaut ne fut peut-être pas sans une grande influence sur la production de ce mal qui le fit bien souffrir.

pour étudier les dispositions des habitants. Partout son entrain et son affection pour les Noirs lui conciliaient les cœurs. Il fut ensuite chargé de la desserte de la chapelle de Saint-Pierre Claver à Tialy, tout en remplissant les fonctions d'économe à Thiès. Il chérissait sa petite chapelle qu'il aimait à décorer lui-même les jours de fête. Le dimanche, il y réunissait ses jeunes chrétiens et se plaisait à leur apprendre des cantiques et des chants de l'Église. Pour rehausser un peu ces petites solennités, il fit venir un *monocorde*, instrument très facile qu'il pouvait apprendre à ses néophytes. Il suivait assidûment les malades de sa paroisse, leur portait lui-même les remèdes, et il s'en faisait aimer par toutes sortes de prévenances.

Comme économe, il rendait aussi de grands services, dans cette importante maison de Thiès, par son esprit d'ordre, sa tenue régulière des comptes, son attention vigilante sur une foule de détails, son esprit d'économie, toutes qualités bien précieuses dans un économe.

Ces qualités frappèrent Mgr Barthet, (si bien que Sa Grandeur l'envoya, au mois de novembre 1893, en Casamance, en qualité de Procureur du district. On n'eut qu'à se féliciter de ce choix, au point de vue de la tenue des comptes. Mais la Casamance, pays tout coupé de marigots, était trop humide pour la santé du pauvre Père. Son ancienne maladie du Para menaçait de revenir; aussi son retour à Thiès s'imposa-t-il. Il reprit avec joie ses anciennes fonctions d'économe et de desservant de la paroisse de Saint-Pierre Claver à Tialy. Du reste, ses jeunes gens l'attendaient avec impatience, ce fut pour eux une fête.

Toutefois, dès lors, sa santé menaçait ruine : souvent il était pris d'accès bilieux, de forts rhumes, et n'avait presque pas un jour sans souffrance; il supportait toutes ces infirmités avec une grande patience; il marchait, travaillait comme s'il eût eu une santé florissante, acceptant difficilement qu'on le remplaçât dans ses fonctions, et toujours prêt à remplacer les autres. Si parfois, excité par la bile, il lui échappait une parole blessante, il s'en repentait vite, et tâchait de la faire oublier par de bons procédés.

Enfin son corps, usé, fut saisi d'une fièvre bilieuse hématurique : pendant deux jours sa vie fut en danger, et la convalescence fut longue. Il se remit, mais un voyage en France était devenu absolument nécessaire. Il partit donc, et souvent il écrivait de Savoie ou de Paris à ses confrères de Thiès des lettres affectueuses. On sentait que tout son cœur était là. On l'y attendait au mois de novembre dernier; mais Mgr Le Roy, notre vénéré Supérieur Général, le jugeant trop anémié pour aller de sitôt affronter la fièvre et les fatigues de l'Afrique, résolut de l'envoyer se reposer à Seyssinet.

Il espérait bien retourner au bout d'un an dans sa chère Mission. Mais Dieu en avait disposé autrement. Aux vacances de Pâques, il obtint la permission d'aller voir un cousin, religieux au monastère de la Trappe d'Aiguebelle, celui-là même qui avait aidé à l'initier aux éléments du latin, et que, depuis de longues années, il n'avait pas revu.

Le premier jour se passa très agréablement ; mais dès le lendemain, un point pleurétique se fit sentir. Le Père dut s'aliter : on le soigna avec toutes les délicatesses de la charité. Après deux jours, il paraissait être remis ; mais alors qu'il songeait à retourner dans sa chère communauté de Seyssinet, le mal reprit, disparut, revint encore pour amener le dénouement fatal.

Ce zélé missionnaire ne pouvait faire qu'une sainte mort, lui qui avait toujours saintement vécu. Il avait répété à son supérieur, accouru de Seyssinet auprès de lui, qu'il était heureux d'offrir à Dieu le sacrifice de sa vie pour le salut des pauvres noirs d'Afrique. Et depuis trois jours il s'était préparé plus spécialement au grand voyage par la réception des sacrements.

C'était le 9 mai, fête du Patronage de Saint-Joseph. Les religieux de la Trappe étaient au chœur, assistant à la messe, lorsque le Frère infirmier crut remarquer une légère altération dans les traits du cher malade. A la hâte il fait prévenir le Père hôtelier qui, dès le premier jour, l'avait entouré des soins les plus dévoués.

Le Père arrive, s'assied à côté du lit, suggère au malade quelques oraisons jaculatoires. Celui-ci le fixe d'un regard reconnaissant ; puis, comme s'il voulait sommeiller, il se penche vers le Père et appuie la tête sur son épaule. En ce moment, la cloche du monastère donne le signal de l'élévation... Quand ce fut fini, le P. Gaillard n'était plus. Il avait rendu sa belle âme à Dieu sans secousse, à l'âge de trente-trois ans, au jour de la fête de Saint Joseph, son Bienheureux Patron.

« Comme religieux, ajoute le P. Sébire, en terminant ses notes, le P. Gaillard était en tout très fidèle à la Règle. Observateur surtout de la sainte pauvreté, il veillait à ne rien laisser perdre, et ne prenait jamais rien pour son propre usage, quoiqu'il fût économe, sans s'être muni auparavant de la permission de son Supérieur.

« Comme missionnaire, malgré certaine timidité naturelle, il se donnait avec amour aux travaux du saint ministère ; il aimait les Noirs et en était aimé.

« Qu'il soit permis à son ancien Supérieur qui fut son confrère du noviciat et toujours son ami intime, de pleurer en lui son bras droit, le confident de toutes ses peines et de tous ses projets !... »

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours. — Sont rentrés à la Maison-Mère :

Le 5 juillet, le P. Goodman, des *États-Unis*;

Le 15, le P. Poyet-Poulet, de *Mayotte*;

Le 17, le P. Demaërel, de la *Martinique*;

Le 19, le P. Mertel, de *Boffa*, et le F. Claudius, du *Gabon*;

Le 19 également, le P. Jules Brunetti, de la *Tunisie*;

Le 29, le P. Laengst, des *États-Unis*.

Départs. — Sont partis :

Pour le *Gabon*, de Bordeaux, le 10 juillet, le P. Delorme, rentrant dans la Mission, et le F. Privat, de la communauté de Notre-Dame de Langonnet;

Pour *Haïti*, le 10 juillet également, de Bordeaux, le P. Prono, de Notre-Dame de Langonnet;

Pour les *Amazones*, le 21, de Lisbonne, le P. Michel Grunenwald, revenu en janvier du Bas-Congo.

Mutations. — Ont été placés dans le cours de juillet :

A *Langonnet*, le P. Goodman, revenu des États-Unis, le P. Buisson et le F. Maville, de la communauté du Saint-Cœur de Marie;

A *Saint-Lucien* de Beauvais, le P. J.-B. Delpuech, revenu le 3 juillet de Castelnau-dary;

A *Paris*, comme portier, le F. Paulin, du Grand-Quevilly;

Au *Grand-Quevilly*, en remplacement du F. Paulin, le F. Louis-de-Gonzague, de Saint-Ilan;

A *Orgeville*, le F. Julien, revenu du Cunène.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Zanzibar. — Mgr Allgeyer est heureusement arrivé à Zanzibar, le lundi 28 juin. On lui a fait une magnifique réception. Tous les consuls de la ville ont tenu à aller lui offrir leurs hommages, avec les Pères, à bord du *Peiho*; le Sultan a envoyé lui-même deux délégués pour le saluer, et il a fait tirer en son honneur une salve de 11 coups de canon par un de ses navires de guerre.

Amazonie. — Le R. P. Libermann est arrivé le 23 mai à Manaos avec ses compagnons de voyage. Il a laissé pour le

moment dans cette ville les PP. Friederich et Parissier, pour la procure de la Mission et la desserte de l'église de Saint-Sébastien que Mgr Aguiar nous a confiée; et il est allé lui-même à Tefé avec le P. Berthon et les FF. Tite et Donatien, afin d'organiser la Mission des Indiens. (Lett. du 2 juin 1897.)

Œuvre en Tunisie. — Après avoir fait examiner avec soin la situation sur les lieux, la Maison-Mère n'a pas cru qu'il y eût lieu d'accepter l'œuvre qui nous avait été proposée à Chaouat, en Tunisie.

Sœurs de Saint-Joseph. — Le chapitre général de ces religieuses s'est réuni le 2 juillet, après une retraite prêchée par le R. P. Vanhaecke, et s'est terminé le 5 mai. Les capitulantes étaient au nombre de 71 présentes; 9 n'avaient pu venir. La R. Mère Basile a été, pour la troisième fois, nommée Supérieure générale, à l'unanimité ou presque unanimité des suffrages. Les Assistantes et Conseillères générales sont également les mêmes que par le passé.

AVIS

Office du Saint-Esprit. — Dans l'office du Saint-Esprit imprimé à Langonnet, les 11 derniers versets du psaume 70, le deuxième du 1^{er} nocturne, ont été omis par mégarde; et la même faute s'est reproduite au propre de la Congrégation, ajouté à la fin du bréviaire de Mame. Pour y remédier, il n'y a qu'à prendre ce psaume au commencement du bréviaire, *Feria V^a ad Matutinum*. Dans l'édition Desclée, le psaume est en entier.

Drame . *les anthropophages.* — Durant son dernier voyage en France, le P. Lejeune a composé sous ce titre un drame en quatre actes, d'autant plus intéressant qu'il n'est qu'un fidèle récit d'une scène d'anthropophagie qui s'est passée à Lambaréné. Aussi la Société antiesclavagiste de France a-t-elle bien voulu le faire imprimer aux frais de l'œuvre. Il forme une petite brochure in-8° de 48 pages. *Prix : 1 franc, au profit de la Mission de Lambaréné.*

Maison-Mère, le 31 juillet 1897.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Admission de novices-clerics à la profession. — Retraite et profession. — Décision au sujet des noviciats et des grands scolasticats. — Nominations. — Admissions aux vœux et aux saints ordres. — **Bas-Congo.** Libollo (*suite*). — Malange. — **Cimbébasie.** Caconda. — Bihé et Bailundo. — Catoco. — Cassinga. — Cunène. Huilla. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Émile Leclercq, F. Martinien, F. Thomé, M. Schérer, novice. — *Notices :* P. Jean-Marie Picarda, F. Benoît Grollemund, F. Zacharie Blaise. — **Mouvement du personnel.** — **Nouvelles.** Ouvrages faits par nos Pères. — *Avis.* Recommandation de se faire revacciner dès l'apparition de la petite vérole dans le pays.

MAISON-MÈRE

ADMISSION DE NOVICES CLERCS A LA PROFESSION

Le Droit exige, on le sait, pour la profession des réguliers, une année complète de noviciat dans une maison canoniquement instituée à cet effet, et cette règle est aujourd'hui étendue aux Instituts religieux à vœux simples. Nos noviciats de Grignon et de Chevilly n'ayant été formellement érigés comme tels que le 23 décembre 1896, il en résultait une difficulté pour la profession de nos novices au mois d'août, bien que, de fait, ils eussent commencé les exercices du noviciat dès cette époque, l'année dernière.

Sur la demande du T. R. Père Général, le Saint-Siège a bien voulu nous accorder, par un indult du 20 juillet, les facultés nécessaires à ce sujet pour les novices prêtres. Voici cet indult :

Beatissime Pater,

Superior Generalis Congregationis S. Spiritus et Imm. Cordis Mariæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ provolutus, humiliter exponit

quod Novitiatus Clericorum suæ Congregationis canonicè erectus fuerit mense decembris anni 1896, licet de facto inceperit quasi pro omnibus mense augusti, pro quibusdam tamen mense septembris, pro uno mense octobris. Cum plures ex novitiis jam presbyteri instanter ad S. Missiones mitti debeant, et aliunde mos sit in eadem Congregatione pluribus abhinc annis ut novitii omnes vota emittant die Assumptionis Beatæ Mariæ Virginis, postulat præfatus Superior ut hoc anno omnes illi novitii ad professionem religiosam admitti possint die 15 proximi mensis augusti. Quod...

Ex audientia SSmi dei 20 julii 1897.

SSmus D. N. Leo Div. Prov. PP. XIII, referente me infrascripto S. Congn̄is de Propaganda Fide Secretario, benigne adnuere dignatus est pro gratia, favore tamen sacerdotum dumtaxat, prævia eorum acceptatione : ea sub lege ut ejusmodi concessionis et acceptationis adnotatio fiat in Regesto Professionum memoratæ religiosæ Congn̄is, ab iisdem novitiis ad votorum Professionem admittendis subscribenda : contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ ex Ædibus dictæ S. Congn̄is de Propaganda Fide die et anno uti supra.

Pro R. P. D. Sec. : C. LAURENTI, *off.*

En conséquence de cet indult, ont été admis à la profession, d'après une décision du Conseil du 12 juillet, les 24 novices dont les noms suivent (sauf à différer la profession du dernier jusqu'à son ordination à la prêtrise), MM. :

Auguste KERMABON, né le 14 janv. 1864, à Plœmeur (Morbihan);
 Eugène BERBACH, né le 22 janvier 1869, à Morschwiller (Alsace);
 Jean-Marie ESVAN, né le 26 mars 1872, à Arzano (Finistère);
 Emmanuel COLOMBEL, né le 21 juin 1872, à Vitré (Ille-et-Vilaine);
 Eugène CHRIST, né le 1^{er} juin 1872, à Steinbourg (Alsace);
 Michel KANDEL, né le 29 septembre 1872, à Dauendorf (Alsace);
 Amand HILSZ, né le 3 novembre 1872, à Rhinau (Alsace);
 Jean-Bapt. BARBIER, né le 28 juil. 1872, à Plumaugat (Côt.-du-N.);
 Joseph WÜST, né le 7 juillet 1869, à Thalheim (Nassau);
 Boleslas STRZELCZOK, né le 30 mai 1869, à Babimost (Pologne);
 Pierre GOETZ, né le 14 septembre 1868, à Steinbourg (Alsace);
 Georges STREICHER, né le 11 oct. 1870, à Gundolsheim (Alsace);
 Pierre ÉZANNO, né le 15 avril 1873, à Port-Louis (Morbihan);
 Casimir LE GOUGUEC, né le 9 mars 1871, à Baden (Morbihan);
 Léon GIROD, né le 16 avril 1871, à Faisses (Jura);

Michel COLGAN, né le 14 janv. 1869, à Clonbrin Kildare (Irlande);
 Pierre COTEL, né le 4 décembre 1871, à Plounérin (Côt.-du-Nord);
 Jean-Marie LANORE, né le 28 mai 1872, à Ennezat (Puy-de-Dôme);
 Alfred VERRIER, né le 2 mai 1873, à Champcerie (Orne);
 Thomas JAMES, né le 29 avril 1872, à St-Just-en-Chevalet (Loire);
 Joseph FLECK, né le 6 avril 1870, à Waltenheim (Alsace);
 Yves MORTELEC, né le 7 avril 1871, à Kéridy (Côtes-du-Nord);
 Julien MACÉ, né le 24 avril 1871, à Blain (Loire-Inférieure);
 Louis AUDRAN, né le 11 sept. 1871, à Pluvigner (Morbihan).

MESSE MENSUELLE

à dire aux intentions du T. R. Père Général.

Le 1^{er}, le P. Kermabon ; — le 3, le P. Berbach ; — le 4, le P. Esvan ;
 — le 5, le P. Colombel ; — le 6, les PP. Christ et Kandel ; — le 7, le
 P. Hilsz ; — le 8, les PP. Barbier, Strzelczok et Wüst ; — le 9, le
 P. Pierre Gœtz ; — le 10, les PP. Ézanno et Streicher ; — le 11, les
 PP. Girod et Le Gouguec ; — le 12, le P. Colgan ; — le 13, le
 P. Cotel ; — le 16, le P. Lanore ; — le 20, le P. Verrier ; — le 21, les
 PP. Fleck, James, Macé et Mortellec ; le 22, le P. Audran.

RETRAITE ET PROFESSION DES NOVICES CLERCS

La retraite préparatoire à la profession des novices clercs a eu lieu, comme d'habitude, à Grignon, du 8 au 15 août. La plupart des Pères de la Maison-Mère y ont participé avec ceux qui étaient revenus des Missions et ceux qui devaient émettre les vœux perpétuels. Les retraitsants se trouvaient ainsi au nombre de 63, dont 38 Pères : les RR. PP. Vanhaecke, Pascal, Brunetti, Guyot, Barillec, Huvéty, du Plessis, Roserot, Botrel, Ruble, Tisserand, Mataly, Ed. Pallier, Dissard, Poyet-Poulet, Laengst, Genoud, Pannetier, Decremps, Le Floch, Wiisler, Gaschy, Reibel, Paulus, Pringault, Giguelay, Schields, Stercky, Décaillet, Robillon, Lithy, Levasseur, Léon Ehrhard, Mertel, Patry, Retter, Boulay, Desnier.

Afin de faire place aux retraitsants, on avait envoyé à Chevilly les novices qui n'étaient pas appelés à faire leur profession, à l'exception de deux d'entre eux qui doivent la faire dans quelque temps, après avoir été promus à la prêtrise.

Les conférences de la retraite ont été données par le R. P. Ger-

rer. Après avoir rappelé le devoir que nous avons de travailler à notre perfection, telle qu'elle est demandée de nous par nos Règles et Constitutions, il nous a montré le Vénérable Père comme le vrai modèle que nous avons à imiter. Nous devons nous efforcer de nous pénétrer de son esprit, et pour cela nous attacher à être fervents, généreux dans le support des peines et des souffrances, pleins de patience, de douceur et de charité.

Pendant les repas, on a lu les instructions aux missionnaires de notre saint Fondateur et la circulaire du R. P. Emonet sur la pauvreté.

Le jour de l'Assomption, Mgr Le Roy a officié pontificalement à la grand'messe. Les premières vêpres avaient été chantées par le P. Botrel, provincial d'Irlande.

A trois heures, a eu lieu la cérémonie des vœux et de la consécration à l'apostolat. Monseigneur a fait une courte et touchante allocution sur ce texte : *Illuminare, Domine, his qui in tenebris sedent, et dirige pedes nostros in viam pacis*, paroles qui caractérisent admirablement la mission et les devoirs de l'homme apostolique.

Les novices appelés à la profession sont venus ensuite émettre leurs vœux aux pieds des saints autels. Ils se trouvent malheureusement peu nombreux relativement aux besoins toujours croissants de nos œuvres. Mais l'année prochaine et les années suivantes font espérer une compensation.

Six Pères ont ensuite émis leurs vœux perpétuels : le P. ROBILLO, de la communauté de Beauvais ; les PP. LITHY et LEVASSEUR, de la communauté de Merville ; le P. LÉON EHRHARD, du Portugal, le P. MERTEL, revenu de la Guinée française, le P. RETTER, de Saint-Ilan.

Cette belle et touchante cérémonie s'est terminée par le chant toujours si émouvant des adieux des nouveaux profès.

Le lendemain, à six heures, a été célébré un service funèbre pour les membres défunts, conformément aux Constitutions. La messe a été chantée par le R. P. Pascal.

Le P. AUDRAN, qui n'était encore que diacre, a fait sa profession à Chevilly, le 26 août, entre les mains du R. P. Grizard, après sa promotion à la prêtrise.

DÉCISION

AU SUJET DES NOVICIATS ET GRANDS SCOLASTICATS

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie,

Vu le décret du 18 août 1896, au sujet de l'organisation du noviciat des aspirants clercs et Frères (*Bull.* n° 116, p. 233);

Vu le rapport du P. Eschbach, Procureur de la Congrégation près du Saint-Siège et Supérieur du Séminaire français, en date du 20 août 1897, au sujet du grand scolasticat à établir à Rome;

Vu les délibérations du Conseil, en date des 16 février, 20 mai et 24 août 1896;

Et considérant que le régime provincial introduit dans la Congrégation, d'après les statuts du dernier chapitre général, demande l'établissement dans chaque province, à mesure que les circonstances peuvent le permettre, de maisons de noviciat et de scolasticat régulièrement érigées;

Décide :

ART. 1^{er}. — Le grand scolasticat de France reste établi, comme par le passé, à Chevilly. Il comprendra tous les jeunes profès qui auront à faire leurs études philosophiques ou théologiques. Cependant, les scolastiques de troisième année de théologie formeront une section spéciale, afin d'être préparés plus directement à la vie apostolique; la consécration à l'apostolat terminera cette troisième année.

ART. 2. — Le noviciat des clercs est fixé à Grignon, dont la maison est installée dans ce but. On y enverra les petits scolastiques après l'achèvement de leurs études littéraires, ainsi que les autres postulants ayant terminé ces mêmes études en dehors de la Congrégation.

ART. 3. — Un noviciat de Clercs et de Frères est également établi dans la communauté du Saint-Esprit de Cornwells, près de Maud, au diocèse de Philadelphie, pour la province des États-Unis, conformément à l'autorisation du Saint-Siège, en date du 11 mai 1897.

ART. 4. — Un noviciat de Frères sera de même établi en Irlande, à Ryebrook, avec l'autorisation du Saint-Siège.

ART. 5. — Un grand scolasticat est établi à Rome, pour ceux des scolastiques des diverses provinces de l'Institut que la Maison-Mère jugera utile d'envoyer faire leurs études ecclésiastiques dans la Ville sainte.

Paris, Maison-Mère, en la fête du St-Cœur de Marie, 29 août 1897.

A. LE ROY, *sup. gén.*

NOMINATIONS

Par diverses décisions prises au mois d'août, ont été nommés :

Dans l'Administration générale : Préfet général des aspirants clercs et secrétaire des œuvres étrangères, le R. P. Grizard ;

Dans la Communauté de Paris : Supérieur de la communauté, le R. P. Grizard, précédemment supérieur et maître des novices à Chevilly ;

Au Saint-Cœur de Marie, à Chevilly : Supérieur de la communauté et directeur du grand scolasticat, le R. P. Pascal, précédemment supérieur et maître des novices à Grignon ; vice-supérieur, le P. Huvéty, de Paris ; sous-directeur des scolastiques de 3^e année, le P. Décaillet ; sous-directeur des autres scolastiques, le P. Schmodry ;

A Grignon : Supérieur de la communauté, le P. Hubert, précédemment à Chevilly ; maître des novices-clercs, le P. Genoud ;

A Rome : Directeur du grand scolasticat, le P. Fraisse ;

En Portugal : Supérieur à Ponte-Delgada, en remplacement du P. Cancelli, le P. Dunoyer, précédemment maître des novices clercs de Cintra ; maître des novices clercs de Cintra, le P. Paulus, revenu il y a quelques mois de la Mission du Bas-Congo ;

Aux États-Unis : Maître des novices clercs à Cornwells, le P. O'Gorman, précédemment à Chevilly.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET AUX SAINTS ORDRES

Ont été admis, dans le cours du mois d'août :

Aux vœux perpétuels (*Décision du 11 août*) :

Le P. CHOMETTE, de la communauté d'Épinal ;

Les PP. WINTZ et ROYER, de la Mission de Sénégalie ;
 Les FF. MAROLE Jaecker et HILARIEN Woelffel, de Chevilly.

Aux vœux de cinq ans :

Les PP. BÉCUE, de la communauté de Beauvais ;
 MORELLE, PORTIER et HENRY, d'Épinal ;
 BOULAY, de Cellule, et SOUSA, du Portugal ;
 PÉRÈS et PATRY, de la Mission de Sénégalie ;
 DUBOIS, de la Guinée française ; NIO, de l'Oubanghi ;
 BINGER et JACQUES, de l'île Maurice ;
 POYET-POULET, de Mayotte ; LAVAL, de la Guadeloupe.

Les FF. LANDELIN Neumeyer, de Paris ;
 CASIMIR Ulmer, de Grignon ;
 JUSTIN Wathlé, d'Épinal ;
 ACACE Keller, de Mesnières ;
 MARCIEN Neumeyer, de la Sénégalie ;
 LUDAN Schœnahl, de la Guinée française ;
 EVARISTO Campos, du Bas-Congo ;
 HERMIAS Adam, du Gabon.

Admissions aux saints ordres :

Ont été appelés, par décision du 11 août :

A la prêtrise : M. Louis AUDRAN ;

Au diaconat : M. Alexandre SEYNAVE.

Ces deux novices, appartenant tous les deux au noviciat de Grignon, ont été ordonnés le 24 août par Mgr Le Roy, dans une ordination qu'il avait été invité à faire au couvent des Capucins de Versailles. — M. Seynave doit être prêtre en septembre.

Ont été appelés, en outre, par décision du T. R. Père :

Au diaconat : le P. Jean BORBES, de la communauté de Port-au-Prince (Haïti). (Déc. du 6 août.)

Aux ordres mineurs et au sous-diaconat : MM. Pierre ZELL et Léon DELAVAL, de la communauté de la Martinique (Déc. des 7 juin et 7 août).

Aux ordres mineurs : M. Thomas O'BRIEN, de la communauté de Lima (Déc. du 16 juillet).

A la tonsure : MM. Alphonse GAVIN, Henri GOEBEL, Michel RETKA, Michel SONNEFELD, du scolasticat de Pittsburg (Déc. du

12 juillet); ainsi que M. Claude PRÉSUMEY, employé au collège de Beauvais (Déc. du 15 août).

M. PrésumeY a reçu la tonsure à la Maison-Mère, le 25 août, des mains de Mgr Le Roy.

PRÉFECTURE DU BAS CONGO

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ANTOINE, A CALLULO

LETTRE DU P. CHARLES

Nous ajoutons, comme supplément au *Bulletin* de cette communauté, une lettre du P. Charles à Mgr Le Roy, rendant compte de sa visite à Libollo.

Loanda, 28 septembre 1896.

Mgr l'Évêque de Loanda m'a invité, au commencement du mois, à l'accompagner en visite pastorale au Libollo. J'ai accepté immédiatement, répondant ainsi au désir du P. Martin Wieder, depuis longtemps exprimé, d'aller visiter sa Mission et les terres extraordinaires de cette région.

Nous sommes partis le 6 courant; deux jours après, nous étions au Dondo, petite ville de 6000 âmes, située dans une petite plaine sur la rive droite du fleuve Buanza. Elle est très peu élevée au-dessus du niveau des eaux et entourée de collines verdoyantes au nord-est et au sud. De là vient qu'il y a peu de variation, et, si le vent souffle, c'est de l'ouest seul, et il leur apporte les miasmes délétères des marais situés aux bords du fleuve. Après une journée passée au Dondo, nous comptions repartir pour le Libollo, mais Monseigneur, à la dernière heure, tomba malade, et sur le conseil du médecin, renonça au voyage. Il me chargea alors de faire la visite en son nom. Je continuai donc le voyage en compagnie du curé de Dondo, pour employer les porteurs déjà payés. Nous arrivâmes le troisième jour, à 5 heures du soir; mais par quels chemins! Ils sont larges de 20 centimètres, à peine de quoi mettre les deux pieds; et l'on a la figure continuellement balayée par les herbes colossales de ces pays tropicaux.

A notre arrivée, naturellement, tous les honneurs épiscopaux furent pour votre serviteur, car jusqu'au dernier moment on attendait Sa Grandeur. Les soldats étaient sous les armes, prêts à faire feu ; le soba ou roitelet du pays attendait aussi sur son trône, avec trois bandes de musiciens indigènes. La Mission, avec ses habits de fêtes et ses oriflammes, était échelonnée dans l'allée principale. Malgré le désappointement de n'avoir pu faire les honneurs à Monseigneur, on était content ; les noirs le sont toujours en Afrique quand il y a une goutte de *carhaca* (eau-de-vie), ce qui ne manque jamais.

J'ai enfin donné l'accolade à nos confrères ; sans arrêt aucun, on m'a fait visiter la Mission. J'ai passé trois jours dans cette occupation de visiteur et de visité. J'ai admiré tout ce que l'on a fait malgré les entraves de tous genres qu'on a opposées à l'activité prodigieuse du P. Wieder. Il n'y a pas peut-être de Mission qui ait fourni une pareille somme de travail solide et durable en si peu de temps. Il y a des dettes, c'est vrai ; mais je compte qu'avec le secours de Monseigneur et les subsides que nous a obtenus le P. Antunès, on pourra en payer la plus grande partie cette année.

Voici un petit aperçu de cette Mission :

Enfants : 21 garçons, 6 filles, tous rachetés ; 8 ont fait la première communion et ont été confirmés ; 19 garçons et 4 filles sont baptisés ; 12 garçons et une fille sont morts dans l'épidémie de l'an dernier, mais tous ont été baptisés.

Un *village chrétien* en herbe, composé de deux ménages. On a baptisé quelques jours avant mon arrivée le premier-né, une fille.

Maisons. — Il y a 5 maisons en briques séchées au soleil, et 6 cabanes à la mode du pays.

La *basse-cour* compte 38 bœufs et vaches, 20 chèvres, 6 lapins, 1 mule, 20 poules, 5 canards, un pigeonnier avec pigeons et une lapinerie, etc...

Une *chapelle provisoire*, petite mais décente. Le P. Wieder y a exercé sa main de peintre ; il a imité des murs en pierres de taille, en marbre, le tout d'un excellent effet.

Une *brasserie* assez bien montée fournit de la bière de maïs et du vin de raisin sec d'assez bonne qualité.

A la *charpenterie* travaillent deux jeunes Noirs formés par le

Père; ils scient les magnifiques arbres du pays qui leur donnent des poutrelles de 10 à 12 mètres de long.

Le *jardin* et les *champs* fournissent des légumes plus qu'il n'en faut pour la communauté. C'est parce que l'argent manque pour racheter des enfants qu'on n'en a pas davantage. Il y en aurait une fois autant, on ne serait pas en peine de les nourrir. Il n'y a peut-être pas de Mission qui dispose de tant de ressources.

La tribu voisine est favorable; elle est en bonnes relations avec la Mission. Ce qui a établi cette sympathie, c'est qu'à la guerre qu'il y a eu, le Père a pris sous sa protection les principaux villages, et a obtenu du commandant de l'expédition qu'on les épargnât, car tous les autres villages ont été livrés aux flammes.

Une chose qui m'a fait aussi le plus grand plaisir, c'est qu'il y règne une grande harmonie parmi les confrères.

COMMUNAUTÉ DE L'ASSOMPTION, A MALANGE

JANVIER 1895. — JUIN 1897.

1. Personnel. — 2. Paroisse de Malange. Ministère. — 3. OEuvre des enfants indigènes. Famine. Rachats. — 4. Villages chrétiens. — 5. Piété. Offices. — 6. Visites. Échec.

1. — Le personnel de la communauté se compose en ce moment des PP. Krafft, supérieur; Ferchaud et Bodeven, des FF. Aimé, Geraldo et Vidal. Le P. Richard, après sept ans d'Afrique, est allé, en avril dernier, revoir sa chère Lorraine, comptant sur l'air pur des Vosges pour refaire sa santé délabrée. En 1895, nous avons reçu comme renfort le P. Georger et le F. Raynaldo; mais le dernier dut nous quitter le 23 juin 1896 pour motif de santé, et le P. Georger, après avoir subi une opération à Loanda, se rendit, en juillet 1896, à la Mission de Libollo pour prendre la place du P. Siméon qui, lui aussi, sur l'avis des médecins, dut rentrer en Europe. Les Sœurs de Saint-Joseph nous prêtent leur concours pour l'éducation des filles; elles en ont une cinquantaine. Un puits de 16 mètres de profondeur leur fournit l'eau nécessaire.

2. — Nous continuons toujours à être chargés de la paroisse de Malange. Un Père devrait être exclusivement affecté à cette œuvre, et encore n'aurait-il pas la plus petite besogne, ni non

plus la moins consolante; mais, vu notre nombre restreint, il faut cumuler les fonctions souvent au détriment des œuvres. Malgré cela, nous avons eu le bonheur d'enregistrer 379 baptêmes en 1896, et de constater le bien produit par les diverses tournées apostoliques, tant chez les Européens que chez les Noirs. Les Européens, en effet, malgré leur soif de l'or, sont heureux de recevoir le missionnaire, et tout fiers de nous présenter leurs enfants qui récitent couramment le *Pater*, l'*Ave Maria* et surtout le *Salve Regina* en portugais.

3. — Mais l'œuvre qui, sans contredit, nous est la plus chère, est celle des enfants noirs. Il y a deux ans, une grande famine a régné dans le pays, due en partie au mauvais temps et aux sauterelles qui ravagèrent les plantations, mais surtout à l'insouciance du Noir. Il va sans dire que, dans une telle circonstance, les occasions de racheter des enfants ne manquaient pas. Aussi en rachetâmes-nous un bon nombre, tant garçons que filles; mais, comme d'ordinaire la peste accompagne la famine, beaucoup d'entre eux moururent, victimes de la petite vérole ou des mauvais traitements reçus avant leur rachat. Du moins eurent-ils le bonheur de recevoir le baptême.

4. — Quant aux enfants mariés, ils sont répartis en trois villages, formés deux à Malange et le troisième à une demi-heure de marche de la Mission, dans une vallée appelée Kanamboa. Beaucoup de ces enfants sont employés dans les divers ateliers de menuiserie, charpenterie, cordonnerie, taillerie et forge, sans compter la section des maçons. Les autres se livrent à l'agriculture. Les enfants qui se trouvent à Kanamboa s'occupent tout particulièrement du jardinage et de la culture du froment qui l'an dernier, pour premier essai, nous a donné un excellent résultat. Nous espérons donc bientôt pouvoir manger du pain gagné à la sueur de notre front, voire même déguster quelques *krampous* (crêpes), car le P. Bodeven, qui est chargé de cette œuvre, en qualité de bon Breton, n'a pas oublié le blé noir, cette plante sacrée de la Bretagne.

5. — Nous n'avons qu'à nous féliciter et qu'à remercier Dieu de la piété, du travail et de la docilité de ces enfants. Grâce à leur concours et à la fanfare, sous l'habile direction du P. Ferchaud, les fêtes de la Congrégation et les principales fêtes de l'année ont lieu, on peut le dire, avec autant de solennité qu'en

Europe; la liturgie même est bien observée. Chant et musique, tout est enlevé à merveille. Aussi les Européens et les Noirs ne manquent-ils pas de manifester leur contentement et leur admiration.

6. — Un mot maintenant des visites que nous avons eues ces dernières années. Mentionnons d'abord celle du colonel Henriques de Carvalho, gouverneur du nouveau district de la Lunda. Cet homme, dans ses conférences à la Société de Géographie de Lisbonne, a toujours plaidé en faveur des Missions congréganistes pour les colonies portugaises; il était donc de notre devoir de lui faire une réception aussi belle que possible. Chants en portugais, musique, tout a été exécuté avec entrain, et ce ne fut pas sans émotion qu'il entendit jouer l'hymne national par les petits Négrillons du centre de l'Afrique. Aussi, en réponse au compliment qu'on lui lut, fit-il l'éloge de la Mission et de la Congrégation en général, et surtout de notre dévouement à la cause portugaise et à la civilisation africaine.

Dernièrement, nous avons eu la visite de Son Excellence le commissaire-royal de la province d'Angola, M. Guilherme de Capello. En arrivant à la ville de Malange, il fit au P. Supérieur une réception des plus cordiales et, dans son entrée en ville, pendant que la fanfare attaquait de tout cœur l'hymne national, que l'artillerie tirait la salve, et que l'escadron de cavalerie, par son allure fière et martiale, faisait l'admiration de tous, Son Excellence a tenu à avoir toujours le P. Supérieur à sa droite, causant familièrement avec lui jusqu'à la résidence, quoique toutes les autorités civiles et militaires se trouvassent là. Ce fut un honneur et une marque de sympathie qui ne laissèrent pas d'être remarqués par tout le monde.

PRÉFECTURE DE LA CIMBÉBASIE

COMMUNAUTÉ DE CACONDA

DÉCEMBRE 1896

A défaut de bulletin, nous nous bornons à reproduire ici cet extrait d'un journal portugais, le *Seculo* :

La Mission de Caconda est, comme celle de Huilla, un des grands centres de civilisation qui, en Afrique, contribuent avec le plus de

succès à la civilisation chrétienne de l'indigène par le moyen de la religion et de la morale, du travail et de l'enseignement, seuls moyens capables de civiliser les Noirs et d'assurer notre domination politique dans les territoires de l'intérieur du continent africain.

La Mission catholique de Caconda, proposée au gouvernement par les missionnaires des Amboellas, sous l'initiative de l'illustre capitaine de frégate, M. Gomes Coelho, alors gouverneur de Benguella, a été créée par décret du 2 septembre 1889 et confiée auxdits missionnaires, M. le conseiller Ressado Garcia étant ministre de la marine.

Les missionnaires arrivèrent à Caconda au nombre de trois, après avoir parcouru à pied, en dix jours, l'énorme distance de 280 kilomètres qui séparent ce local de Benguella. Après une année de recherches, de travaux, de sacrifices et de maladies, ils découvrirent une verdoyante et fertile colline, située entre les deux ruisseaux Polento et Cabungolo, qu'ils choisirent pour l'emplacement définitif. On se mit à défricher les terrains, et, une année après, on pouvait déjà en tirer le nécessaire à l'alimentation du personnel. Mais alors commence l'époque des épreuves; de grands malheurs mirent la station à deux doigts de sa perte. La variole vint attaquer les missionnaires et les enfants, faisant parmi eux quelques victimes. Pour comble de malheur, deux Frères qui se dirigeaient à Caconda disparurent, l'un dans les déserts, l'autre dévoré par un lion. Ajoutons la difficulté du transport, car les Boers, pour une cargaison de 1000 kilos, exigent la somme énorme de 1000 francs. Pour éviter cette énorme dépense, le R. P. Lecomte, chef des Missions de Benguella, se procura du bétail et des chariots. La Mission a grandement prospéré jusqu'à nos jours. Le personnel est composé actuellement de quatre Pères et de sept Frères occupés dans les divers métiers.

Non loin de la Mission est placé l'asile des filles, dirigé par les Sœurs de Carnide, avec 100 filles. Les garçons, dirigés par les Pères, sont au nombre de 90, rachetés la plupart de l'esclavage.

De ces deux asiles sortent les premiers germes des villages chrétiens. La Mission de Caconda a donné naissance aux Missions de Bihé, de Bailundo, de Catoco (Cubango et Princesse-Amélie).

STATIONS DU BIHÉ ET DE BAILUNDO

Pour suppléer aux bulletins de ces communautés, voici quelques extraits du rapport du P. Lecomte à la Société de géographie de Lisbonne (décembre 1896).

Quelques mots sur les stations de Bihé et de Baïlundo :

La première est établie entre le territoire du Bihé et celui de Ganguello, et se compose d'indigènes appartenant à ces deux races. La population des environs est immense et peut être calculée à 100,000 âmes dans un rayon de 30 kilomètres autour de la Mission.

Les constructions sont assez avancées et présentent actuellement quatre grands corps de bâtiment couverts en chaume, parce qu'il n'a pas été possible jusqu'à présent de les couvrir en zinc. Il ne manque plus que quelques maisons secondaires, et aussitôt achevées nous y aurons tout ce qu'il faut. Il y a plus de 15 hectares de terrain en plein rapport, un excellent potager, une jolie plantation de cannes à sucre, de nombreux orangers, des bananiers, des ananas. L'on commence l'industrie de l'huile, en cet endroit très abondante et pour laquelle nous possédons un pressoir spécial. L'école a donné de bons résultats, malgré la difficulté provenant de la passion qu'ont les enfants du Bihé de se distraire avec leurs parents en faisant de longs voyages.

De Baïlundo, nous dirons seulement que, malgré ses douze mois à peine d'existence, elle peut, à plusieurs égards, rivaliser avec les autres stations et même les surpasser.

COMMUNAUTÉ DE L'IMM.-CONCEPTION A CATOCO

JUIN 1895. — JUIN 1897.

1. Installation. Personnel. — 2. Ministère. OEuvres d'enfants. — 3. Evangélisation des indigènes. Villages chrétiens.

1. — Comme on l'a vu dans les précédents *Bulletins*, cette station a passé par de nombreuses péripéties concernant spécialement le choix de l'emplacement, la nature des œuvres, circonstances qui ont entravé complètement son installation et son développement. Finalement nous voilà fixés, et nous pouvons dire que nous sommes à l'aise pour ce qui est de l'espace, car le gouvernement portugais, sur la demande du R. P. Préfet, nous a concédé 6 000 hectares de terres sur la rive droite du Couvango. Evidemment nous n'avions pas besoin d'autant pour nos propres cultures; mais l'intention du R. P. Préfet, en réclamant cette étendue, a été d'avoir de la place pour grouper autour de la Mission des villages indigènes, et pouvoir leur donner les champs nécessaires. A ce point de vue, on ne pouvait trouver mieux, car les terrains sont de première qualité.

La communauté se compose du R. P. Lecomte, du P. Klein, assistant et du P. Reiling avec les FF. Silvano, Gil et Bernardino. Le cher P. Génie, qui en était supérieur, a été, à son retour d'Europe, placé à Caconda comme procureur des diverses Missions.

Notre installation est encore tout à fait rudimentaire, faute de moyens et de personnel; cette année seulement, nous nous trouvons en mesure de procéder à des constructions définitives plus solides, plus saines et plus appropriées aux œuvres que les abris provisoires.

2. — Cependant, malgré le manque d'aménagements, les œuvres se sont constituées, et le bien se fait tous les jours de la façon la plus consolante. Le relevé du ministère de la dernière année donne 254 baptêmes d'enfants et 24 d'adultes, dont 15 *in articulo mortis*; 60 enfants des villages voisins ont été reçus comme internes à la Mission, et, en outre, une trentaine d'externes ont fréquenté régulièrement les catéchismes. L'exiguïté du local et la pénurie des vivres seules nous ont empêché d'en accepter le double, car les demandes sont nombreuses; l'empressement est général.

Reste une lacune que le R. P. Préfet s'occupe de combler au plus tôt : une maison de Sœurs pour l'éducation des filles est réclamée instamment par les populations elles-mêmes, et ne peut manquer d'élèves, comme celle des garçons. La nécessité s'en fait d'autant plus sentir, que nous allons nous trouver gênés pour l'établissement de nos jeunes gens en familles chrétiennes. Les filles, à peine arrivées à l'âge nubile, étant de suite mariées dans leurs villages, il nous faut les recueillir plus jeunes, et les flancer, dès lors, aux garçons chrétiens.

La corruption est grande dans les villages ganguellas, mais la jeunesse étant on ne peut mieux disposée, les grandes vérités de la religion leur font la plus vive impression, et dès qu'ils sont quelque peu instruits, il suffit de dire que telle chose est péché pour qu'ils s'en abstiennent avec le plus grand soin. Nous comptons sur l'influence de nos anciens élèves pour régénérer peu à peu leurs villages respectifs. Plusieurs, rentrés chez eux, nous servaient déjà de catéchistes précieux, et la plupart des baptêmes d'enfants et de moribonds avaient été préparés et facilités par leur zèle; mais ils sont venus nous supplier de les recevoir de

nouveau à la Mission, vu qu'il leur semble impossible de sauver leurs âmes au milieu des populations païennes.

3. — Ici, notre plan devra être un peu différent et donnera peut-être des résultats plus solides. Nos premiers élèves, appartenant aux principales familles, font de la propagande pour grouper autour d'eux la jeunesse de leurs *libata*. Nous leur assignons, assez près et sous la protection de la Mission, des terrains pour leurs cases et leurs champs, de façon à pouvoir former des villages entièrement chrétiens et indépendants des autres, tout en conservant avec ceux-ci les relations amicales et de parenté, au moyen desquelles ils pourront produire dans les *libatas* païennes tout le bien réalisable, sans être contaminés par leurs vices. Autrefois, ce n'eût pas été praticable sans se mettre en lutte avec les roitelets et les vieux du pays ; maintenant qu'il n'y a plus d'autorité véritable que celle du gouvernement portugais, on a toute latitude et toute liberté pour le faire. C'est un avantage inappréciable dont nous saurons profiter.

A côté de ces œuvres indigènes, nous avons un village composé de familles formées avec les enfants rachetés de l'esclavage et élevés dans nos orphelinats et sur lequel nous conservons une direction plus immédiate. Pendant la saison des pluies, ils travaillent à leurs cultures ; ils ont obtenu cette année d'abondantes moissons ; au temps sec, nous leur donnons à la Mission une occupation suffisamment rémunérée, pour les encourager et satisfaire à leurs besoins, en même temps qu'avantageuse pour nous. C'est à Catoco que viennent se grouper tous les ménages non nécessaires dans les autres stations, où généralement il n'y a que dix ou sept familles choisies parmi les plus utiles. Quoique nous n'ayons pas les meilleures, nous n'avons pas généralement à nous en plaindre ; du reste, ils se conservent assez soumis, pour que nous puissions réprimer facilement les désordres qui viendraient à se produire. Une ou deux éliminations devenues nécessaires ont obtenu le meilleur effet.

FONDATION DU MASSACA

Au moment où nous expédions ce Bulletin, le R. P. Préfet part pour fonder une 6^e station dans la région du Massaca, vers les fleuves Coutchi et Couéli, à environ 6 jours de marche

de Catoco, et à 22 ou 23 jours de marche de la côte. Il emmène avec lui le P. Auguste Muller, qui doit y rester comme Supérieur, avec le P. Batteix pour compagnon; un ou deux Frères leur seront adjoints à la fin de l'année.

COMMUNAUTÉ DE N.-D. DES VICTOIRES A CASSINGA

JUIN 1895. — JUIN 1897.

1. Abandon momentané de Cassinga. — 2. Bandes de pillards. — 3. Invasion des chercheurs d'or. — 4. Réoccupation de la station. Le roi Tchamba.

1. — Nous n'avons que très peu de chose à dire sur cette station, vu que durant ces deux dernières années, elle n'a pas eu de personnel stable, et que nous avons dû nous borner à la visiter tantôt l'un, tantôt l'autre. Presque tous les enfants dont nous avons commencé l'éducation sont allés la continuer à la Mission de Catoco; il n'est resté à Cassinga qu'un petit village chrétien et plusieurs villages agrégés.

Malgré notre éloignement, nos chrétiens conservent leurs bonnes dispositions; ils sont fidèles à la prière et ne manquent pas de recevoir les sacrements, soit quand nous allons les visiter, soit quand eux-mêmes vont à Catoco. Les indigènes, depuis notre absence temporaire, ne faisaient que réclamer le maintien d'un personnel permanent. Cette année, le renfort nous permettant de les satisfaire en partie, nous avons disposé pour Cassinga d'un Père et d'un Frère. Ce n'est pas suffisant évidemment, vu la distance de Catoco, Mission la plus voisine (environ 100 kilomètres); il est donc urgent de compléter au plus vite cette communauté.

2. — A diverses reprises, les bandes de pillards *vacuanyamas* sont encore venues désoler les *libatas ambuellas* du voisinage, brûlant les cases et faisant, outre de nombreuses victimes, d'importantes razzias de bétail et de prisonniers.

A la dernière incursion, ayant attaqué la *libata* de Mouéné Manquimba, ils n'emmenèrent pas moins de 100 bœufs et de 50 esclaves. Les voisins coururent au secours, nos chrétiens en tête, et leur donnèrent la chasse avec assez de succès pour leur tuer une douzaine de guerriers, dont un chef des plus redoutés.

Dans ces occasions, nos jeunes hommes se comportent avec tant de bravoure qu'il nous faut les contenir; du reste, ils

manient les armes avec tant d'adresse que, s'ils étaient plus nombreux, ils auraient depuis longtemps retiré aux bandits toute envie de revenir. Le gouvernement portugais entretient là une douzaine de soldats noirs qui, hélas ! n'ont du soldat que le nom.

3. — Le dernier *Bulletin* signalait déjà la découverte de mines d'or dans la région ; les recherches faites depuis n'ont fait que confirmer les premières indications. Au moment où nous écrivons, une commission d'études, composée de six Anglais, est installée à quelques heures au sud de la station. Le chef, M. Bryant, est catholique et nous a été recommandé par un chanoine régulier de Latran, du prieuré de Bodmin (Cornwall). Le R. P. Préfet, qui les visitait dernièrement, les a trouvés enchantés du résultat de leurs travaux. Ils doivent rentrer à la fin de cette année 1897 ou au commencement de l'an prochain, et, sur leur rapport, se formeront les compagnies diverses d'exploitation.

L'invasion du sud de notre préfecture par les chercheurs d'or est donc chose à peu près certaine ; mais nous espérons n'en être pas trop incommodés, vu la distance de nos Missions, même les moins éloignées.

4. — Le P. André Kieffer, qui a été plus spécialement chargé de Cassinga, y doit continuer son ministère d'une façon permanente ; cependant son état de santé nous inspire de temps en temps de sérieuses inquiétudes.

A diverses reprises et depuis l'origine, le *Bulletin* de Cassinga a parlé du *Mouéné Tchamba*, l'un des principaux princes Ambuellas et maintenant grand roi de tout ce petit pays. On a raconté sa maladie, son baptême *in articulo mortis*, ses excellentes dispositions ; nous voudrions aujourd'hui pouvoir parler de sa vie chrétienne et exemplaire. Malheureusement ces excellentes dispositions n'ont pas plus duré que le danger ; il a conservé ses quatre femmes en y ajoutant d'autres encore. Par ailleurs ses relations avec la Mission sont à peu près celles d'autrefois. En le pressant, nous pourrions encore peut-être en faire un hypocrite, mais un chrétien convaincu, seule une nouvelle grâce extraordinaire pourra le faire. Heureusement, grâce à Dieu, la jeunesse est plus fidèle, et c'est ce qui nous console. Pour les vieux, on ne peut guère leur demander que de ne pas s'opposer

à l'instruction et au baptême de leurs enfants ; nous l'obtenons, et c'est déjà beaucoup.

MISSION DU CUNÈNE

COMMUNAUTE DE SAINT-JOSEPH DE HUILLA

JUIN 1895 — JUIN 1897

1. Personnel. Séminaire diocésain. Nombre des élèves. Prêtres déjà formés. —
2. OEuvres des enfants indigènes. Baptêmes. Ateliers. Cultures. — 3. Sauterelles. Gelées. Variations excessives de température. — 4. OEuvre des filles indigènes. Dévouement des Sœurs. Visite d'une panthère. — 5. Evangélisation des indigènes. Soins des malades. — 6. Nouvelles constructions : ponts, canaux, chapelle, dortoirs, hangars, etc. Réparation d'une église. —
7. Visites des chefs, de l'Evêque de Loanda, du P. Rooney. — 8. Desserte des colonies : Huilla, Lobango, etc. Les Boers, sectaires et pillards. —
9. Fêtes. Dévotions. Confréries. — 10. Décès.

1. — La communauté de Huilla se compose actuellement de 9 Pères et de 14 Frères ; nos œuvres sont : le séminaire diocésain de Loanda, l'internat des enfants indigènes, l'établissement des Sœurs de Saint-Joseph, l'évangélisation des indigènes à l'extérieur et la desserte des colonies.

Le séminaire, consacré au divin Cœur de Jésus, n'a fait que se développer depuis son installation à Huilla. Le nombre des élèves est actuellement de 82, grâce aux 33 enfants arrivés de San-Thomé, il y a deux ans ; 35 suivent les cours de l'instruction secondaire et 1 vient de commencer la philosophie. Ils sont généralement bien disposés ; aussi a-t-on espoir de préparer parmi eux un certain nombre de bons prêtres, soit pour ce diocèse, soit pour l'île de San-Thomé. Il en est déjà deux, MM. Louis Barros et Palma, qui sont sortis de ce séminaire et travaillent avec zèle au salut de leurs compatriotes. Le premier, ordonné prêtre le 21 juillet 1895, vient de faire sa profession religieuse dans la Congrégation, au noviciat de Cintra ; le second a trouvé un vaste champ pour son dévouement dans une des plus importantes colonies de ce district. Un troisième, enfant de San-Thomé, M. Ferreira, est parti, il y a trois ans, pour le séminaire français à Rome, afin de se préparer au doctorat. Il vient de passer avec succès ses examens et a été ordonné prêtre au commencement de cette année.

Actuellement, 5 Pères et 2 Frères se partagent les différentes charges de cette œuvre : le R. P. Antunès en est le recteur et le P. Wendling le directeur.

2. — A côté du séminaire vient au premier rang l'internat des enfants noirs indigènes. Cette œuvre, placée sous le vocable et la protection de saint Joseph, compte de 140 à 150 enfants ; un bon nombre d'entre eux ont été rachetés par la Mission ; les autres, un quart environ, nous ont été confiés par leurs parents ou tuteurs. Les uns et les autres restent à la Mission jusqu'au moment de leur mariage ; après quoi, ils s'établissent dans les environs. Ils augmentent ainsi le nombre de foyers du village chrétien commencé il y a deux ans et qui compte déjà une dizaine de familles, dont les maris, comme les femmes, ont été élevés par la Mission. Actuellement, on ne trouve que peu d'enfants à racheter ; l'avenir de l'œuvre repose donc sur ceux qui nous viennent de leurs familles.

Les petits Noirs de ces pays ne sont pas précisément difficiles à conduire ; cependant, pour leur donner l'habitude de la vertu et du travail, il faut une surveillance continuelle. Il importe surtout de leur bien apprendre le catéchisme ; aussi est-ce là le principal objet de notre enseignement. Il faut, en outre, pour les préserver du mal, les isoler de certaines gens qu'on appelle des Noirs civilisés. Ces Noirs, anciens soldats ou esclaves libérés, pour la plupart baptisés, viennent un peu de partout et paraissent apporter avec eux les vices de tous les pays.

Tous les ans, pour le samedi saint, on prépare un bon nombre de baptêmes d'adultes. En 1895, il y en a eu 60 ; en 1896, 22 et en 1897, 15.

L'internat indigène nous fournit quelques recrues pour le séminaire, soit pour le postulat des Frères, soit pour l'œuvre des catéchistes. Les autres enfants sont employés soit aux cultures, soit aux divers ateliers : typographie, cordonnerie, tailleurie, boulangerie, tannerie, menuiserie, forge, scierie, machine à vapeur, etc. Dans tous ces métiers, beaucoup se montrent assez habiles. Différents travaux exécutés par eux doivent même figurer à Lisbonne, à l'occasion des fêtes du quatrième centenaire de la découverte de la route des Indes par Vasco de Gama.

Il faut ajouter, en ce qui concerne les cultures, qu'elles nous

offrent de précieuses ressources. Ainsi, nous pouvons faire deux et même trois récoltes par an. Les haricots, les fèves, la pomme de terre douce et surtout le blé et le maïs donnent très bien. Dans les environs, il y a également de magnifiques carrières de pierres rouges qui servent à faire des fondements solides pour nos constructions et à embellir nos maisons.

3. — Malheureusement, nous sommes envahis, depuis quelques années, par des nuées de sauterelles. C'est une véritable calamité qui semble, d'année en année, devenir plus terrible. Elles nous visitent souvent, et en telle quantité, qu'on ne voit pas autour de soi à une distance de 3 à 4 mètres. Dès qu'elles apparaissent, les cloches se mettent en branle, et tout le monde court aux champs, pour défendre les plantations. Mais la lutte est bien difficile contre ces voraces insectes. Le 28 janvier 1895, il leur a suffi d'une demi-heure pour détruire toute notre grande plantation de maïs; et là où l'on admirait auparavant de magnifiques cultures, il n'y avait plus que la terre nue, sans aucune trace de verdure. Les indigènes se vengent de ces rapaces visiteuses en les faisant cuire dans des marmites pour les manger. Ils vont de bon matin les attraper pendant qu'elles sont encore engourdies par le froid et en remplissent facilement des sacs et des sacs. Une fois cuites et rôties ou réduites en farine, elles se conservent plusieurs semaines et fournissent, paraît-il, un mets huileux assez succulent.

Quelquefois nous avons aussi des gelées qui brûlent les plantes les plus tendres, les fleurs des arbres fruitiers, etc. Ces gelées viennent ordinairement aux mois de juin, juillet et août.

La température varie alors tellement dans l'espace de vingt-quatre heures, qu'on a de la peine à le croire. Le thermomètre qui, durant la nuit, marque 3° et jusqu'à 6° au-dessous de zéro, remonte, pendant la journée, jusqu'à 28 et 30°.

Durant la journée, la soutane blanche pèse quelquefois trop, tandis que le soir et le matin, on va chercher tout ce qu'on a de houpelandes et de manteaux pour se prémunir contre le froid. Ceux qui ne prennent pas ces précautions, risquent fort d'avoir des pneumonies, des fièvres ou d'autres maladies graves. Ceux qui souffrent surtout, ce sont nos pauvres enfants noirs, venus de l'intérieur, et qui ne sont pas habitués au froid. Aussi a-t-on installé dans le dortoir des petits un beau poêle qui lance jour

et nuit sa chaleur bienfaisante dans toutes les directions.

4. — A 800 mètres de l'internat des garçons se trouve l'établissement des filles indigènes, dirigé par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Venant un peu de partout, comme les garçons, elles parlent des langues différentes et portent avec elles les coutumes et les habitudes de leurs pays et de leurs tribus. Leur éducation présente donc de sérieuses difficultés. Il est vrai qu'on leur enseigne le portugais comme aux garçons, mais la tête de ces pauvres filles est plus dure, dirait-on, que celle des garçons. Elles sont au nombre de 175 ; et par suite de deux départs pour l'Europe, les Sœurs se trouvent réduites à six, dont quelques-unes sont souvent malades.

Les filles apprennent à coudre, à tricoter, etc. Ce sont elles qui lavent et raccommodent le linge de toute la communauté. Elles font beaucoup de choses très belles pour la chapelle et les chambres des étrangers. Le P. Rooney vient d'emporter des malles pleines de travaux réellement artistiques faits par nos jeunes chrétiennes pour figurer à l'exposition de Lisbonne. Non seulement les Sœurs apprennent aux jeunes filles à devenir de bonnes ménagères pour l'intérieur de la maison, mais elles leur enseignent encore le travail des champs et insistent pour leur donner un peu de goût pour la culture.

Les trois quarts des filles sont rachetées par la Mission à leurs anciens maîtres, les autres nous sont confiées par leurs parents, car les païens même veulent faire instruire leurs enfants dans la religion des Blancs, comme ils le disent. Toutes sont très attachées aux Sœurs, et la preuve c'est qu'elles n'aiment pas, en général, s'établir là où il n'y a pas de religieuses. Cependant, elles ne font pas de difficulté, quand on a besoin d'elles, même pour les stations les plus lointaines. C'est parmi ces filles que nos jeunes chrétiens choisissent leurs épouses.

Nous avons aussi, dans cet établissement, quelques filles de couleur, et même des blanches. Les ouvriers et les fils de commerçants du dehors viennent souvent chercher parmi elles des épouses chrétiennes ayant, au moins, quelques notions d'instruction, ce qu'ils rencontrent rarement chez les filles blanches des commerçants du pays.

Les Sœurs se dévouent aussi au soin des femmes indigènes malades ; elles ne reculent devant aucun sacrifice pour soigner

ces pauvres négresses atteintes des maladies les plus répugnantes.

La maison des Sœurs est plus entourée de forêts que la nôtre ce qui leur vaut quelquefois des visites peu agréables. Ainsi, l'année dernière, au mois de février, des panthères ont pénétré dans l'écurie et cela, non pas par la porte ou par les fenêtres soigneusement fermées, mais par le toit de la maison couverte avec de la paille du pays. Enlever la toiture, entrer, tuer dix-huit chèvres, en emporter quatre, ce fut l'affaire d'un rien de temps, et, quand on arriva, on vit les traces des bêtes fauves, le sang des pauvres victimes marquant tous les chemins.

5. — La quatrième œuvre à laquelle s'applique notre zèle est celle de l'évangélisation des indigènes qui habitent les environs, sans compter ceux qui viennent de l'intérieur et qui s'arrêtent ordinairement ici quand ils ont des charges à porter à Mossamedes.

Les païens qui nous environnent sont relativement peu nombreux. Ils ne sont pas groupés en villages comme dans les contrées de l'intérieur, c'est à peine si quelques branches d'une même famille demeurent ensemble. Aussi, pour les évangéliser, faut-il aller de case en case et parcourir ainsi une assez grande étendue de forêt pour pouvoir annoncer la parole de Dieu à un certain nombre de personnes. Leurs relations avec les Blancs des colonies qui nous entourent semblent, en outre, rendre leur conversion plus difficile. Sans doute, disent les Blancs établis ici, une fois chrétiens, ces Noirs, habitués au travail des champs, ne voudront plus porter des charges à un prix dérisoire, ils préféreront travailler la terre, ce qui leur permettra de vivre un peu mieux sous tous les rapports.

Le Noir, lui-même, est d'ailleurs très matérialiste chez lui; l'âme, l'esprit, le cœur se confondent souvent avec l'estomac. Quand il a l'estomac vide, il dit que *son âme n'est pas contente*, et il met la main sur son ventre. Aussi le meilleur moyen de les gagner, c'est de leur donner un morceau de pain ou de soigner leurs plaies.

Les indigènes sont cependant très attachés à la Mission et nous témoignent beaucoup de confiance. Ils viennent ordinairement faire juger leur différent par les Pères et s'en tiennent à notre décision. Une fois que les chefs ont parlé, car c'est ainsi qu'ils

nous appellent, il faut s'exécuter, il n'y a plus à hésiter. De même, quand il y a des malades, ils ont recours à notre science médicale, quoiqu'ils aient parmi eux des médecins qui semblent connaître assez bien les maladies et les remèdes du pays pour les guérir. Les maladies ordinaires sont les fièvres simples et les fièvres bilieuses hématuriques, la dysenterie, les ulcères purulents provenant de plaies négligées ou des chiques. Ainsi, au mois de décembre 1894, nous avons eu une terrible invasion de ces insectes, malgré les soins les plus extraordinaires de propreté, les planchers en ont été recouverts pendant quelques jours; et 14 Noirs des environs sont morts de plaies faites par ces chiques. Heureusement tous ont reçu le baptême, grâce à la bonne coutume qu'ont les indigènes de nous avertir dès qu'une personne est tant soit peu gravement malade.

Tous les jours, nous soignons de 30 à 40 malades. Nous pouvons avec succès employer les remèdes du pays, parce que le R. P. Provincial, les PP. Bonnefoux et Dekindt sont arrivés, à force de cadeaux et de promesses, à tirer des empiriques de la contrée la plupart des secrets de leur science, chose excessivement difficile. C'est ainsi qu'en parcourant les villages, en soignant les malades, en s'informant de leur santé, on vient à bout de vieux endurcis et on a la consolation de les baptiser au moins à l'approche de la mort.

Pour les jeunes gens et les enfants, un Père, aidé de catéchistes, les instruit à domicile et à la Mission. Plusieurs viennent tous les jours se faire instruire, et le jour de la fête de saint Joseph, 12 d'entre eux ont reçu le baptême.

Actuellement, toute une contrée, préparée par nos catéchistes, est très bien disposée et demande avec instance le baptême. Déjà au centre de trois petits villages, on a élevé une grande croix; et chaque fois qu'un Père ou un catéchiste y va, la prière se fait en commun au pied de cette croix. Plusieurs autres petits villages demandent également le baptême et l'érection d'un calvaire chez eux, car beaucoup sont persuadés que la croix les préserve de toutes sortes de maux.

6. — Un mot sur nos constructions faites pendant ces trois dernières années. Au premier rang, on peut mettre un magnifique pont construit sur le Caculavar, près de la Mission du Kihita. Cette rivière, qui, pendant la saison sèche, de juin en

octobre, a très peu d'eau, devient un véritable fleuve, d'une largeur considérable, pendant toute la saison des pluies. Plusieurs fois, bœufs, chars et hommes ont été emportés par le courant. Nos Frères se sont mis à l'œuvre, et aujourd'hui un pont solide de 40 mètres permet de passer le fleuve en toute saison et sans aucun danger. Les mêmes Frères ont construit un pont de 15 mètres sur une autre rivière, appelée le Nène, qu'on est obligé de traverser pour aller à la Mission du Tyvingiro. La rivière qui nous sépare de la communauté des Sœurs devient souvent un véritable lac. Trois ponts de 8 mètres chacun facilitent nos communications avec cet établissement et la paroisse de Huilla.

Les Sœurs étaient assez loin de l'eau, et pour faire la lessive, il leur était très pénible d'aller jusqu'à la rivière. La sœur Louise, aidée des plus grandes filles, a creusé un canal de 4 kilomètres de long, qui leur amène de l'eau pure en abondance dans la cuisine, le lavoir et les autres parties de la maison.

La chapelle des Sœurs a été terminée l'année dernière. Elle mesure 28 mètres de long sur 8 de large. On a construit en même temps, de l'autre côté de la chapelle, un dortoir de 40 mètres de long sur 6 de large. Deux grands dortoirs ont été aussi aménagés pour les garçons.

On a également terminé le séminaire, qui est maintenant complètement habité aussi bien à l'étage qu'au rez-de-chaussée. Les murs de clôture sont achevés et deux côtés de ces murs ont chacun plus de 500 mètres de long sur 2^m,50 de haut. Une véranda préserve, depuis une année, nos enfants indigènes du soleil et de la pluie.

Un immense hangar permet de mettre nos dix chars à l'abri de l'intempérie des saisons. Les bœufs, les vaches, les cochons, les canards, les poules, les oies, les lapins, les ânes et les chevaux ont eux aussi leur part dans les constructions. De grands enclos les garantissent contre toute surprise des voleurs et des bêtes fauves.

Plusieurs grands travaux sont encore commencés.

On prépare les pierres et les matériaux nécessaires pour la construction d'une grande chapelle, ou plutôt d'une église, qui permettra de donner à nos offices encore beaucoup plus de solennité; trois ou quatre bâtiments considérables, soit pour la Communauté, soit pour les différentes œuvres, sont en voie de

construction, et augmenteront sous peu le grand nombre de maisons déjà existantes, mais qui ne suffisent pas pour les œuvres multiples qu'abrite la mission de Huilla.

On pense, en outre, multiplier les arbres fruitiers qui donnent si bien, bananiers, orangers, citronniers, ananas, pommiers, poiriers, pêcheurs, etc. La vigne et le café sont également très productifs. Deux pièces de terrain sont déjà préparées pour recevoir une nouvelle plantation de vigne et de plusieurs milliers de pieds de café. Malheureusement, il faut prendre des précautions très coûteuses pour préserver ces plantes contre le froid.

7. — Tous nos visiteurs, et ils sont nombreux, admirent nos plantations. Sans parler des chefs des différents *concelhos* (districts) qui nous environnent, sans parler des commandants militaires avec lesquels nous entretenons les meilleures relations et qui nous rendent souvent visite, nous avons reçu à deux reprises le gouverneur du district de Mossamedes.

Mais la visite qui nous a causé le plus de plaisir est celle que nous a faite, deux fois dans l'espace de trois ans, Mgr l'évêque de Loanda. Il venait visiter son séminaire et se reposer, pendant cinq ou six mois, des fièvres contractées à Loanda.

Enfin, au moment où nous terminons ce bulletin, nous arrive le R. P. Rooney, notre cher visiteur, attendu depuis si longtemps.

8. — Aux œuvres dont nous avons déjà parlé, il faut ajouter la desserte des colonies, au nombre de quatre.

La plus rapprochée est la colonie de Huilla, à 4 kilomètres d'ici. Tous les dimanches et jours de fête, un Père y va dire ou chanter la messe et faire le catéchisme aux enfants des quarante familles blanches ou de couleur qui y sont établies. La plupart des habitants de ce village sont des commerçants ou des colons venus de l'île de Madère. Depuis deux ans, presque tous sont revenus à la pratique de leurs devoirs de chrétiens. La messe est régulièrement fréquentée les dimanches et fêtes. Pendant les offices, tous les magasins sont fermés. Tous, à l'exception de deux ou trois, ont fait leurs pâques et régularisé leur situation quant au mariage. Les fêtes, surtout celles de la Sainte Vierge, y sont célébrées aussi solennellement que possible.

Les parents tiennent à ce que leurs enfants assistent régulièrement au catéchisme, et ainsi le 25 mars dernier, treize enfants blancs, qui ne savent ni lire ni écrire, se sont trouvés assez ins-

truits pour faire leur première communion au milieu d'une grande émotion qui a gagné les plus endurcis. Les parents et les enfants semblent vouloir répondre aux grâces que la Sainte Vierge, leur patronne, répand sur eux.

Malheureusement, il n'en est pas de même dans les autres colonies. *Lobango* et *la Chibia* ont comme curés des prêtres séculiers, qui demandent souvent le concours des Pères de la Mission, soit pour chanter la messe, soit pour prêcher. Reste *Humpata*, qui est, comme les deux précédentes, à une distance de 5 à 6 lieues de la Mission. Un Père y va tous les quinze jours. Toutes ces colonies sont assez importantes, et deux Pères y trouveraient de quoi satisfaire leur zèle, même sans d'autres occupations.

Dans cette dernière colonie, il y a un bon nombre de protestants, de Boers, anciens émigrés de la Hollande. On en compte environ 300 familles. Jamais ces protestants ne font baptiser les Noirs qu'ils ont à leur service. Ils ont plus de pitié de leurs bœufs que des Noirs qui, pour eux, sont moins que des bêtes. Malgré les immenses concessions de terrain, malgré l'exemption d'impôts qu'ils ont obtenue, ces Boers se montrent très peu reconnaissants envers le gouvernement portugais et ne répondent nullement aux espérances que celui-ci avait fondées sur eux en les admettant dans la colonie. Pendant les trois derniers jours de la semaine sainte, ils se sont emparés de plus de 1500 bœufs appartenant à des Noirs, et c'est avec peine qu'on a pu leur en faire rendre 400.

9. — Pour conserver et augmenter chez nos enfants la piété et la vertu, pour faire du bien dans les paroisses qui nous environnent et attirer plus facilement les Noirs à nos offices et à nos fêtes, nous célébrons avec toute la pompe et l'éclat possible les fêtes de Noël, de l'Épiphanie, de saint Joseph, etc. Pour ces fêtes, Blancs et Noirs accourent de loin et se pressent dans notre chapelle beaucoup trop étroite pour contenir tout ce monde. Des messes en musique, des morceaux de grands maîtres sont chantés à plusieurs parties et en chœur par nos enfants noirs. La fanfare du séminaire se fait également entendre à la chapelle, aux principales fêtes et aux processions.

En outre, plusieurs dévotions sont en honneur parmi nos enfants. Au premier rang, il faut placer la communion répara-

trice, la garde d'honneur et l'adoration des premiers vendredis du mois. Tous viennent à tour de rôle adorer Celui auquel les Missions de Cunène sont consacrées.

Les âmes du purgatoire ont également leur part de nos prières. Une confrérie existe en union avec l'Archiconfrérie de Montligeon. Les pratiques quotidiennes du mois de saint Joseph, de la sainte Vierge et du Sacré-Cœur se font régulièrement. Grâce à ces dévotions nous pensons arriver, avec l'aide de Dieu, à faire du bien aux pauvres âmes abandonnées qui nous sont confiées.

10. — Pendant ces trois dernières années, nous n'avons eu que deux morts à déplorer parmi les membres de la communauté, celle du P. Steinmetz et celle du P. Mathias. Tous les deux, atteints de phtisie, semblent n'être venus en Afrique que pour y vivre comme de vrais martyrs et mourir comme des prédestinés. Puisseons-nous avoir la même grâce!

NÉCROLOGIE

Décès. — Nous avons, depuis le dernier Bulletin, appris la mort de trois de nos confrères :

Le P. Émile LECLERCQ, profès des premiers vœux, de la Mission de l'Oubanghi, décédé le 4 mai à Saint-Paul des Rapides, à l'âge de 25 ans, après 13 années de vie de communauté et 2 ans, 8 mois de profession, par suite de fièvre bilieuse;

Le F. THOMÉ de Guadelupe, originaire de l'île San-Thomé, de la Mission du Cunène, décédé le 8 juillet à Huilla, à l'âge de 26 ans, après 3 ans et 8 mois de profession, par suite d'une hernie étranglée.

Le F. MARTINIEN Robfritsch, décédé à Boffa (Guinée française), d'après une dépêche télégraphique du 13 août, à l'âge de 26 ans, après 9 ans de communauté, 6 ans et 5 mois de profession.

Nous recommandons également aux prières de nos confrères un de nos jeunes novices de Chevilly, M. François-Antoine SCHÉRER, décédé dans sa famille le 23 août, par suite de phtisie, après avoir fait les vœux privés.

LE P. JEAN-MARIE PICARDA

DÉCÉDÉ À NOTRE-DAME DE LANGONNET, LE 11 AVRIL 1895

(D'après les notes du P. Lejeune.)

Le P. Jean-Marie Picarda était né à Meslan (Morbihan), le 6 septembre 1851, d'une famille qui a fourni à la Congrégation quatre missionnaires, dont l'un a été vicaire apostolique de la Sénégambie. Les notes recueillies sur sa jeunesse le disent très obéissant à ses parents et toujours pieux. Piété et obéissance, telles sont, en effet, les qualités maîtresses qui distinguèrent ce cher confrère, tant au grand scolasticat et au noviciat (1866-1875), que dans les maisons où il a été employé. Depuis son entrée au collège de Langonnet, jusqu'à sa mort, les témoignages de ses supérieurs le montre régulier, docile, charitable et absolument *paratus ad omnia* ; ses lettres respirent toutes ces mêmes dispositions.

Envoyé à la Guadeloupe après sa profession (1875), il fit ses vœux perpétuels dès l'expiration de ses premiers vœux, le 5 février 1879, entre les mains du R. P. Jules Brunetti, son supérieur.

Cependant, les aspirations de son âme apostolique le portaient de plus en plus vers les Missions d'Afrique, et plusieurs fois il en avait exprimé le désir à la Maison-Mère. Ses vœux furent exaucés, et au mois d'octobre 1881, il s'embarquait avec joie pour le Gabon. Là, il fut successivement employé, selon les circonstances et les besoins, dans les diverses stations du vicariat. Partout sa présence a été une bénédiction pour les pauvres Noirs, une douce et agréable compagnie pour ses confrères.

A peine arrivé à Sainte-Marie, il est d'abord envoyé dans la Mission la plus difficile à cette époque, celle de Donghila. Puis, quelque temps après on lui donne son obéissance pour la nouvelle station de Lambaréné, qui venait d'être fondée dans l'Ogowé, afin d'y remplacer, comme supérieur, le P. Davezac, parti avec M. de Brazza pour les Adoumas (1882-1885). Il y travaille avec ardeur et fait dans les villages pahouins de longues et intéressantes excursions, relatées dans les bulletins de l'époque (t. XIII, p. 813).

Sur ces entrefaites, la charge de procureur de la Mission, cette charge à la fois si importante et si pénible, qui demande un homme compétent, doux et patient, vient à être vacante à Sainte-Marie, par suite du départ pour France du P. Ignace Stoffel. A qui confier cette tâche ? Tout le monde se regarde ; personne n'est pressé d'assumer le fardeau. Le P. Jean-Marie Picarda est là ; il suffit d'un signe de Mgr Le Berre pour la lui faire accepter ; et pendant trois ans environ (1885-1888), il remplit cette fonction avec zèle et dévouement. (*Bull.*, t. XIV, p. 380.)

Cependant, désirant travailler plus directement au salut des âmes, il demande à rentrer dans le saint ministère. Il est alors envoyé de nouveau à Donghila, pour y remplacer le P. Stalter, rentré en France (1888). Plus tard, il est également chargé de remplacer le P. Gachon, comme supérieur et curé de Saint-Pierre, à Libreville (1890). Ici, comme à Donghila, il se dépense sans compter, visitant les villages les plus éloignés, courant à la recherche des moribonds et des brebis égarées.

Bientôt le P. Bichet rentre en France. Il faut quelqu'un à sa place au Fernan-Vaz. Le P. Picarda, toujours prêt à tout, part au premier signal pour cette nouvelle destination.

Quelques mois se passent, Lastoursville a besoin d'un homme de dévouement. En avant pour Lastoursville ! Ni les rapides, ni la mauvaise saison, ni la fièvre, ni les périls d'une navigation dangereuse, ni ses jambes enflées à faire peur, n'arrêtent le zélé missionnaire. Il part aussitôt pour le Haut-Ogowé et reste là près de deux ans (1888-1889), au milieu de difficultés inextricables occasionnées par les explorateurs et des chefs peu favorables. Un moment, par suite de ces difficultés, les enfants, chrétiens et catéchumènes, désertent la Mission ; mais le tact du P. Picarda sait tout concilier : enfants et chrétiens reviennent et l'école devient bientôt trop petite.

Cependant, ses forces épuisées ont trahi son courage. Un retour en France est devenu nécessaire. Le cher Père arrive au Havre au mois de juin 1889 ; et après quelques mois de repos, il repart avec un nouveau zèle pour sa chère Mission. Le P. Lejeune devait lui-même, à son tour, revenir en France. Le P. Picarda va le remplacer à Lambaréné ; puis au retour du P. Lejeune, il se rend, à la voix de l'obéissance, à un nouveau poste, qui sera pour lui le dernier. C'est la station nouvellement fondée de Muny. Là, il se dépense de nouveau sans réserve ; mais il use bien vite ce qui lui reste de force, et il se voit obligé de rentrer en Europe à la fin de juin 1894.

Sa chère Bretagne le remettra peut-être. On l'envoie, dans cette espérance, à Notre-Dame de Langonnet. A Meslan, il retrouve sa bonne vieille mère, heureuse de voir l'un de ses quatre fils missionnaires venir bénir ses quatre petits-enfants et ses cinq arrière-petits-fils.

Sa santé se remet peu à peu ; il profite de ses loisirs pour achever un vocabulaire pahouin-français, qu'il avait composé ; et il espère bien, au retour du beau temps, avoir recouvré assez de forces, pour rentrer dans la Mission à laquelle il a donné sa vie. De leur côté, les Pères de Langonnet comptent sur son concours, pour les aider à faire le bien dans le pays où il est connu et aimé, quand le bon Dieu vient tout-à-coup de l'appeler à lui.

Voici les détails donnés sur ses derniers instants par le R. P. Libermann, alors supérieur à Langonnet :

« *Notre-Dame de Langonnet, le 11 avril 1895.* — Le bon P. Picarda vient de nous être ravi. Il est décédé cette nuit, à 11 h. et demie (nuit du jeudi au vendredi saint). Quoique très anémié encore, il avait voulu aller voir les différents membres de sa famille, il y a trois semaines, alors que le temps était encore trop froid pour lui. L'influenza sévissant dans le pays, il y a contracté le germe de sa maladie, et le jour même de son retour il a dû s'aliter pour ne plus se relever. Sa maladie a été caractérisée au début par une pneumonie, assez légère cependant ; mais pour les personnes épuisées, l'influenza exerce une action généralement mortelle.

« Le cher Père a pu recevoir tous les sacrements. La veille de sa mort, il s'était confessé et avait reçu l'Extrême-Onction en pleine connaissance, et le jour même de sa mort, nous avons pu lui donner la sainte communion en viatique. Le seul regret qu'il ait eu, c'est de n'être pas tombé sur le champ de bataille, dans sa chère Mission du Gabon ; il a du moins offert sa vie pour elle. »

LE F. BENOIT GROLLEMUND

DÉCÉDÉ A CHEVILLY, LE 11 FÉVRIER 1897

(*Notice faite par le P. Stercky.*)

Le F. Benoît n'avait encore que 25 ans. Né le 3 janvier 1872, à Guémar (Alsace), il eut la douleur, bien jeune encore, de perdre son père et sa mère, et fut placé dans un orphelinat de Strasbourg. La Supérieure de cette maison, en demandant l'admission du jeune Jean-Baptiste Grollemund au noviciat de Chevilly, rendait de lui le témoignage suivant, auquel souscriront volontiers tous ceux qui ont connu le cher Frère : « L'enfant est d'un caractère doux et égal ; il est serviable, docile, toujours prêt à rendre les petits services qu'on peut lui demander. » A ces qualités naturelles, il joignait une piété solide et aimable, qui achevait de lui gagner tous les cœurs.

Entré au postulat des Frères, à Chevilly, le 29 juillet 1887, il eut le bonheur, huit mois après, de revêtir le saint habit religieux sous le nom de F. Benoît. Tout semblait lui sourire quand, quatre mois après son oblation, il ressentit les premières atteintes du mal qui devait le conduire si prématurément au tombeau. Le médecin constata un commencement de carie d'os à la jambe droite. Le mal fit de rapides progrès ; on dut songer à faire une opération ; et, à son grand regret, le jeune novice se vit obligé de quitter sa chère com-

munauté pour se rendre à l'Hôtel-Dieu, à Paris, où l'attendaient des épreuves de tout genre. Entouré de malades ignorants ou hostiles à la religion, il ne craignit pas de rester toujours fidèle à ses pratiques de piété. Bien souvent, les jours de communion surtout, il dut essuyer des railleries et des insultes. Il ne s'en émut jamais. Bientôt même, à force de patience, de douceur et d'attentions délicates, il se vit entouré du respect et de l'affection de tous; on lui pardonna sa piété, qui le rendait si bon et si aimable.

Au bout de huit mois d'absence, le F. Benoît revint au Saint-Cœur de Marie. Hélas! il était loin d'être guéri. Le bon Dieu semblait ne le ramener chaque fois au sein du noviciat que pour lui permettre d'y retremper son courage et y puiser de nouvelles forces. Par trois fois, il fut ainsi obligé de nous quitter pour subir, à l'Hôtel-Dieu, de douloureuses opérations. Il nous revenait toujours tel qu'il nous quittait : bon et fervent novice, sincèrement attaché à la Congrégation.

Ainsi s'écoulèrent dans l'épreuve les six années de noviciat du cher Frère. Cependant, vers la fin de 1893, l'état de sa santé s'étant amélioré, il put, à sa grande joie, déposer béquilles et bâton et suivre tous les exercices de la communauté. Le bon Dieu lui accorda une autre grâce qu'il désirait vivement, celle de la profession religieuse; il y fut admis le 4 avril 1894.

Mais le mal terrible, qui semblait conjuré, n'avait fait que changer de siège, et bientôt le médecin déclarait le pauvre Frère atteint d'une phtisie pulmonaire. Il n'en continua pas moins à se livrer à ses occupations avec une rare énergie et une fidélité vraiment édifiante, jusqu'à ce qu'enfin, au mois d'octobre 1896, ses forces trahirent son courage. Il dut alors se résigner à rentrer à l'infirmerie et, cette fois, pour ne plus la quitter. Lui-même ne se fit plus illusion, et il se prépara plus immédiatement à paraître devant Dieu. Vers la fin de janvier, il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec de vifs sentiments de foi et de piété. Au milieu de ses souffrances, devenues plus aiguës sur les derniers jours, on le trouvait toujours calme et résigné. Le 11 février, quatre jours après la mort du P. Laurent, le cher Frère expirait à son tour doucement, presque sans agonie, après avoir émis les vœux perpétuels quelques jours auparavant.

Malgré la longue série de ses souffrances, le F. Benoît ne laissa pas que de se rendre utile jusqu'à la fin. On pouvait toujours faire appel à son dévouement, il ne savait pas refuser un service. Aussi sa mort a-t-elle causé d'unanimes regrets parmi tous ses confrères, qui voyaient en lui un religieux fervent, fidèle observateur de la règle et saintement résigné à la volonté divine.

LE F. ZACHARIE BLAISE

DÉCÉDÉ LE 16 MARS 1897 A DONGHILA (GABON)

Né le 12 juillet 1872, à Bergheim (Haut-Rhin), de parents foncièrement chrétiens, le jeune Jacques Blaise entra au postulat des Frères, à Chevilly, le 11 octobre 1886, à l'âge de quatorze ans, et fit sa profession le 19 mars 1891.

Il reçut aussitôt sa destination pour le Gabon, où il arriva le 10 mai. Placé d'abord à Bata, il conquit en peu de temps l'estime des Pères et des enfants. Aussi, quand, à la mort du F. Henri, Mgr Le Roy crut devoir l'appeler à Sainte-Marie, il emporta les regrets et les sympathies de tous. Dans sa nouvelle fonction d'infirmier et la charge si difficile de sous-directeur des apprentis, il déploya un zèle et une activité que ses Supérieurs durent souvent modérer. On eût dit qu'il pressentait qu'il n'aurait pas longtemps à vivre, et il semblait vouloir racheter par des efforts extraordinaires le peu de temps qu'il avait à passer sur cette terre. « Ce pressentiment, écrit Mgr Adam, parut s'accroître lors de sa dernière retraite; il la fit avec une ferveur qui me frappa, et je ne pus m'empêcher d'en faire la remarque. »

Le P. Tristant venait de descendre du Haut-Ogowé, amenant avec lui deux enfants Adoumas, dont l'un avait contracté la petite vérole à Lambaréné. On ne s'en aperçut que quelques jours après son arrivée. Le F. Zacharie le soigna aussitôt avec un admirable dévouement. Quand l'enfant fut hors de danger, le bon Frère demanda la permission d'aller se reposer durant quelques jours à Donghila parce qu'il se sentait, disait-il, très fatigué. Trois jours après, il s'aperçut qu'il était atteint lui-même de la petite vérole. Il fit venir les Pères et leur indiqua le traitement à suivre : « Surtout, leur disait-il, donnez des tisanes chaudes et éloignez toute boisson froide. » Or, dans un accès de fièvre, souffrant d'une soif ardente, il put s'échapper de sa chambre et aller boire de l'eau froide à l'insu de tous. Le soir même, le délire s'empara de lui, et le surlendemain, 16 mars, il était à toute extrémité.

Au moment où on lui administra l'extrême-onction, il parut avoir recouvré sa connaissance. Il suivait avec attention les cérémonies et répondait des yeux aux pieuses inspirations qu'on lui suggérait. A 11 h. 40, il rendait paisiblement le dernier soupir.

La nouvelle de sa mort se répandit bientôt à Libreville et y causa la plus vive impression. A Sainte-Marie, on célébra, le 18, un service funèbre pour le repos de son âme. Quand l'absoute fut terminée, le P. Supérieur adressa quelques mots aux assistants, en leur montrant, par l'exemple du regretté défunt, ce qu'est un religieux

missionnaire : « C'est un homme, dit-il, qui, par amour pour Notre-Seigneur, sacrifie tout pour le salut des âmes : tel a été celui que nous pleurons; aussi pouvons-nous dire que, tout en ayant peu vécu, il a rempli la course d'une longue vie. »

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours. — Sont revenus en France :

Le 2 août, le P. Schilds, de la Mission de *Sierra-Léone*, et le F. Philomène, de la *Guinée française*; le P. Mataly et un scolastique, M. Cremmel, d'*Haïti*;

Le 14, les PP. Wechter et Hermann, et M. Salles, scolastique, de la *Martinique*, ainsi que M. Benoît, de la *Guadeloupe*;

Le 15, le F. Patrick de la *Trinidad*;

Le 27, le P. Kocher, du *Zanguebar*;

Le 3 septembre, le P. Limbour, d'*Haïti*;

Départs. — Sont partis :

Le 6 août, de Lisbonne, pour le *Cunène*, le P. Colomb;

Le 23 août, de Lisbonne également, pour le *Bas-Congo*, le P. Magalhaes, du Portugal;

Le 28 août, du Havre, pour les *États-Unis*, le P. Reibel, de Knechtsteden, et trois novices clercs, originaires d'Amérique, qui vont terminer leur noviciat et faire leur grand scolasticat en cette province, MM. Stadelman, Buckeit, Alachniwez.

Doivent partir aussi prochainement pour les *États-Unis*, le P. O'Gorman, nommé Directeur du noviciat, et le P. Cornelius O'Shea, de Rathmines.

Placements et mutations. — Ont été placés :

A *Chevilly*, comme professeurs au grand scolasticat, outre les PP. Décaillet et Schmodry, sous-directeurs, le P. Bernard, professeur de philosophie, et le P. Kuntzmann, revenu dans le cours de l'année du *Bas-Niger*; a été également attaché à la communauté du Saint-Cœur de Marie, le P. Tacheix, de Beauvais (musique, chant et divers cours aux Frères).

A *Cellule*, les PP. Pannetier et Gerzat, de Beauvais.

A *Seyssinet*, le P. Bailly-Comte, à qui sa santé ne permet pas de rentrer actuellement au Gabon; le P. Enderlin, de Cellule;

A *Knechtsteden*, les PP. Wüst et Streicher, nouveaux profès ;

En *Portugal*, le P. Kermabon, nouveau profès ;

En *Irlande*, le P. Desnier, rentré du Para ; le P. Berbach, nouveau profès, le F. Sennan, de Paris, et le F. Patrick, revenu de la *Trinidad* ;

Le F. Hermias, du Bas-Congo, a été envoyé au mois de mai au *Gabon*.

NOUVELLES DES COMMUNAUTÉS

Notre-Dame de la Délivrante. — On célébrait solennellement, le 19 août, le vingt-cinquième anniversaire du couronnement de la statue miraculeuse de cet antique pèlerinage. Sur l'invitation de Mgr l'Évêque de Bayeux, Mgr Le Roy et Mgr de Courmont sont allés, avec le R. P. Pascal, prendre part à cette solennité, pour y représenter les sanctuaires établis sous le même vocable au Morne-Rouge de la Martinique, à Poponguine en Sénégambe, et à Kibosho au Zanguebar. Mgr Le Roy, qui avait déjà prêché la veille, a officié pontificalement à la grand'messe, célébrée sur la place, devant une foule immense de pieux pèlerins.

Le vénéré P. Laval. — Suivant les instructions de la Sacrée Congrégation des Rites, le nouvel évêque de Maurice a fait un mandement, en date du 1^{er} juin, à l'effet de recueillir les écrits du pieux serviteur de Dieu, pour les soumettre à l'examen du Saint-Siège.

Zanguebar. — La cathédrale de Zanzibar, — c'est le nom donné par tous à l'église que fait construire la Mission, — s'avance rapidement, sous l'active direction du P. Kuhn. Les murs extérieurs sont achevés jusqu'à la hauteur de la charpente. On est en train d'élever les colonnes qui doivent former la nef principale. (Note du P. Kuhn.)

Chemins de fer du Zanguebar. — Deux chemins de fer se construisent à la fois dans cette partie de l'Afrique : l'un dans la région allemande, l'autre dans la zone anglaise.

Le chemin de fer allemand, qui part de Tanga, est fait jusqu'à Moeza, dans l'Usambara, à 45 milles (155 kilom.) de la côte. Les travaux sont interrompus, depuis trois mois, faute d'argent.

Le chemin de fer anglais part de Mombasa ; il est construit

jusqu'à notre station de Bura, au-delà de 100 milles. On le continue actuellement sur le Kikuyu pour aller jusqu'à l'Uganda; on compte le terminer dans l'année. (Note du P. Kocher.)

Ouvrages de nos Pères. — On sait que le P. Duss, professeur au séminaire-collège de la Martinique, s'est appliqué depuis de longues années, d'une manière particulière, à l'étude de la botanique. Ce cher confrère vient de faire paraître un important ouvrage intitulé : *Flore phanérogamique des Antilles françaises*, fruit de quinze années d'études et de recherches.

Ce livre, publié aux frais de l'Institut colonial de Marseille, forme un volume grand in-8° de 656 pages.

Le P. Lecomte, préfet apostolique de la Cimbébasie, vient également de faire paraître à l'imprimerie nationale de Lisbonne et aux frais du gouvernement, une importante brochure in-8° de 124 pages, intitulée : *Méthode pratique de la langue mbundu*, parlée dans le district de Benguella.

Le même Père a fait, le 22 décembre 1896, à la Société de géographie de Lisbonne, une conférence sur ses Missions qu'on vient de publier en brochure, à l'imprimerie nationale de Lisbonne.

AVIS

Revaccination. — A l'occasion de la mort du F. Zacharie, emporté au Gabon par la petite vérole, contractée par lui en soignant un varioleux, le médecin de Libreville a fait remarquer qu'on ferait très-bien de faire vacciner à nouveau tout le personnel, dès la moindre apparition de la variole. Un autre Européen est mort au Gabon de cette maladie, et l'on a enjoint aussitôt à tous les Européens de se faire vacciner.

Cette recommandation, le T. R. Père l'adresse à toutes les Missions et à toutes les maisons. Dès que la petite vérole se déclare, on doit se faire vacciner de nouveau : aucun missionnaire n'est *autorisé* à mourir de cette maladie, dont le remède est si connu et si simple.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 31 août 1897.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Erection canonique de la maison et du noviciat de Cornwells (États-Unis). — **Actes administratifs.** Acceptation de la Mission des Amazones. — Abandon de l'œuvre Saint-Joseph-du-Lac. — Admissions aux vœux, aux saints ordres et à l'oblation. — **Cunène** (*suite*). — Les Gambos. — Tyivingiro. — Jau. — Kihita. — **Zanguebar.** Zanzibar. — **Nécrologie.** *Décès :* P. Guyodo. — *Notices :* P. Émile Leclercq, F. Honoré Lang. — **Mouvement du personnel.** — **Dernières nouvelles.**

MAISON-MÈRE

ERECTION CANONIQUE DE LA MAISON ET DU NOVICIAT

DE CORNWELLS, AUX ÉTATS-UNIS.

Au dernier *Bulletin*, nous avons donné la décision du T. R. Père au sujet de la fondation d'un noviciat aux États-Unis, dans la communauté du Saint-Esprit de Cornwells.

Voici le rescrit de Rome autorisant l'érection de cette nouvelle maison et du noviciat qu'on y a créé, avec l'acte de l'archevêque de Philadelphie qui les institue canoniquement.

Rescrit apostolique.

Ex audientia SSmi habita die 11 maii 1897.

SSmus Dominus Noster Leo Divina Providentia PP. XIII, referente me infrascripto S. Congregationis de Propaganda Fide Secretario, facultatem tribuit R. P. D. Archiepiscopo Philadelphensi ut in loco vulgo Maud Comitatus Bucks, intra fines suæ diœcesis, devenire valeat pro suo arbitrio et conscientia ad canonicam erectionem religiosæ domus Congregationis S. Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ cum potestate in ea instituendi regularem novitiatum

ejusdem Congregationis, facta sanatione quoad præteritum; dummodo omnia habeantur, quæ ad ejusmodi canonicam erectionem requiruntur, ac præsertim ut in ea religiosa domo vigeat regularis observantia et sufficiens adsit numerus Sacerdotum Professorum, ut obtineri possit ea Novitiorum probatio, quæ necessaria est ad dignoscendam eorum vocationem eaque lege ut locus præfato Novitiatui assignandus omnino sit distinctus ac separatus ab ea religiosæ domus parte in qua Professi degunt; aliisque adamussim servatis quæ de jure et a prædictæ Congregationis Constitutionibus requiruntur, atque iis præsertim quæ in Constitutione Apostolica *Romani Pontifices* continentur : Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romæ, ex Ædibus Sacræ Congregationis de Propaganda Fide, die et anno uti supra.

L. S.

A., *Archiep. Larrissen., Secr.*

Acte de l'Archevêque de Philadelphie.

Examine rite peracto et cunctis sicuti de lege regularium est circa Novitiatum inventis, licentiam impertimur Congregationi Sancti Spiritus et Immaculati Cordis Mariæ regularem Novitiatum instituendi in loco vulgo Maud sive Cornvallensi, comitatus Bucks, Archidiœcesis Philadelphiensis.

Datum Philadelphicæ, die 24 mensis Julii 1897.

L. S.

† PATRITIUS JOANNES, *Archiep. Philadelphiensis.*

ACTES ADMINISTRATIFS

Décision au sujet de l'Œuvre des Amazones.

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint Cœur de Marie, évêque titulaire d'Alinda.

Considérant les instances faites par Mgr dom José Lorenzo Aguiar, évêque des Amazones, et appuyées par le Saint-Siège, en vue de confier à la Congrégation l'évangélisation d'une partie de son vaste diocèse, et notamment de plusieurs tribus indiennes complètement abandonnées ;

Considérant que cette œuvre rentre pleinement dans les fins de la Congrégation, et que, d'ailleurs, il est utile pour nous d'avoir des Missions en divers pays ;

Considérant, enfin, que l'exploration qui vient d'être faite, et que les conditions acceptées par Mgr Aguiar donnent à espérer

que ces Missions pourront se soutenir et se développer par leurs propres ressources, en satisfaisant, d'ailleurs, aux conditions financières imposées aux autres œuvres de la Congrégation ;

Vu les lettres et rapports du R. P. Libermann et les délibérations du Conseil en date des 16 novembre et 29 décembre 1896, et 14 septembre 1897 ;

Décide :

1° L'Œuvre des Missions indiennes du Haut-Amazone est acceptée, dans les limites prévues par l'accord provisoire intervenu entre Mgr José Lorenzo Aguiar et le R. P. Libermann ;

2° Un contrat ultérieur réglera, après expérience faite, les relations définitives entre le diocèse et la Mission.

Paris, en la fête de saint Matthieu, 21 septembre 1897.

Al. LE ROY, *Év. d'Alinda, Sup. gén.*

Abandon de l'Œuvre de Saint-Joseph-du-Lac.

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie, évêque titulaire d'Alinda.

Considérant que les conditions actuellement faites à l'œuvre de Saint-Joseph-du-Lac ne permettent pas d'y assurer le bien qu'on avait cru réaliser en l'acceptant ; que l'avenir nous fait craindre des charges trop lourdes ; et que, en attendant, le personnel affecté à cette œuvre peut être mieux utilisé ailleurs ;

Vu le rapport fait à ce sujet par le R. P. Épinette envoyé en mission spéciale, la correspondance intervenue entre la Maison-Mère et le fondateur de l'Œuvre, puis les délibérations du Conseil.

Décide :

La communauté créée pour la direction de l'orphelinat de Saint-Joseph du Lac est et demeure supprimée à partir du 15 septembre 1897.

Paris, le 1^{er} septembre 1897.

Al. LE ROY, *Év. d'Alinda, Sup. gén.*

Œuvres refusées.

Différentes œuvres nous ont été proposées dans ces derniers temps, notamment un orphelinat agricole dans la Corrèze. La Maison-Mère n'a pas cru pouvoir les accepter.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET AUX SAINTS ORDRES

Ont été admis, dans le cours de septembre :

Aux vœux perpétuels :

Le P. HEINIS, de la province du Portugal ; (Déc. du 2 sept.)

Aux vœux de cinq ans :

Les PP. GAGNIÈRE, de la maison de Paris ;

KOHLER, du Cunène ; ACKERMANN, de la Martinique ;

SENGELIN, d'Haïti ; FRITSCH, du Para ;

Les FF. ALFONSO Gomes, du Portugal ;

RUPERT Pollonais ; des États-Unis ;

A la profession :

Le 19 septembre, à Chevilly, les PP. :

Joseph JOLLY, né le 2 décembre 1868, à Dornach (Alsace) ;

Alexandre SEYNAVE, né le 1^{er} janvier 1873, à Armentières (Nord) ;

(Messe mensuelle aux intentions du T. R. Père : P. Jolly, le 23 ; P. Seynave, le 24.)

Le 8 septembre, à Chevilly, les FF. :

MEINRAD Neubeck, né le 31 août 1878, à Forst (G.-duché de Bade) ;

MARIE-MARCEL Tuloup, né le 28 mars 79, à Noyal-s.-Vilaine (I. et V.) ;

Le 12 septembre, à Chevilly, le F. :

PHILOMÈNE Février, né le 20 nov. 1875, à Mévouillon (Drôme) ;

Le 8 septembre, à Cintra, en Portugal, les FF. :

BALTHAZAR Martins, né le 23 avril 1873, à Villa Cova (D. de Braga) ;

CHRISTOVAO Faustino, né le 8 août 1869, à Carvalhal (Lisbonne) ;

PAULO Pinheiro, né le 29 juillet 1874, à Mouquin (Braga) ;

FORTUNATO Pereira, né le 15 juil. 77, à Unhaes da Serra (Guarda) ;

JANUARIO Ribeiro, né le 19 sept. 1876, à Magueja (Lamego) ;

Le 26 septembre, à Mesnières, les FF. :

ANTONIN Muratel, né le 1^{er} octobre 1871, à Sauveterre (Aveyron) ;

JOSEPH-ANTOINE Thalman, né le 21 mai 1877, à Jonschwill, canton de S. Gall (Suisse) ;

VINCENT Mona, né le 15 février 1878, à Fislis (Haute-Alsace) ;

Aux saints ordres :

A la prêtrise : les PP. Joseph JOLLY et Alexandre SEYNAVE ;

(Le P. Jolly a été ordonné le 4 juillet, au séminaire du Saint-Esprit, et le P. Seynave, chez les Lazaristes, le 18 septembre.)

Au sous-diaconat : M. Joseph COSSON, novice envoyé au Sénégal en novembre 1896 ;

Aux ordres mineurs : M. Thomas O'BRIEN, scolastique employé à Lima.

ADMISSIONS A L'OBLATION

Ont été admis à l'oblation, comme novices-Frères, le 8 septembre, d'après la décision du T. R. P. Général :

Au noviciat de Chevilly, les postulants :

Jules-Victor MICHON, du dioc. de Paris, en rel. *F. Louis* ;
 Joseph WILLIEN, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Benoît* ;
 Joseph HERDA, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Polycarpe* ;
 Antoine SPITZER, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Félicien* ;
 Joseph BLAISE, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Zacharie* ;
 Joseph HATTEMER, du d. de Strasbourg, en rel. *F. Téléphore* ;
 Jean-Bapt. CUSSAT-BLANC, du d. de Clermont, en rel. *F. Labre* ;
 Léon SCHEMEL, du dioc. de Fribourg (Bade), en rel. *F. Canisius* ;
 Pierre-Albert BINDER, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Gilles* ;
 Guillaume-Yves PÉRON, du dioc. de Quimper, en rel. *F. Alain* ;
 Emile FORLER, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Perboyre* ;
 Léon STAHL, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Gérard* ;
 François JUNCKER, du dioc. de Strasbourg, en rel. *F. Romain* ;
 Louis BELLEC, du dioc. de Nantes, en rel. *F. Marie-Ignace* ;
 Laurent MAJOREL, du dioc. de Rodez, en rel. *F. Roch* ;
 François-Louis LORGERAY, du d. de Vannes, en rel. *F. Norbert* ;
 Jean HOUARNER, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Cyprien* ;
 François-Louis-Marie DAVID, du d. de Quimper, en r. *F. Aristide* ;
 Jean-Marie URIEN, du dioc. de Quimper, en rel. *F. Bertrand* ;
 Louis-Marie BOUDARD, du dioc. de Vannes, en rel. *F. Sylvain* ;

Au noviciat de Cintra, les postulants :

Manoel VIEGAS, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Lazaro* ;
 Manoel BRAZ, du dioc. de Guarda, en rel. *F. Martinho* ;
 Manoel DUARTE, du dioc. de Porto, en rel. *F. Dionysio* ;
 Antonio D'OLIVEIRA, du dioc. de Porto, en rel. *F. Celestino* ;
 Joao da SILVA MOREIRA, du dioc. de Braga, en rel. *F. Alberto*.

MISSION DU CUNÈNE

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE SAINT-ANTOINE DES GAMBOS

AOÛT 1895. — JUILLET 1897.

1. Voyage d'exploration. Première installation. Manque d'eau, de bois et de pierre. — 2. Transfert de la station. Site enchanteur. Constructions. Installations. — 3. Maladies. Mutations. Décès des PP. Marques et Ulrich.

1. — Ce fut le 26 août 1895 que le R. P. Antunes, accompagné des PP. Marques, Reymann et du F. José, avec cinq chars dirigés par les FF. Maxime et Luiz, qui emmenaient avec eux dix enfants âgés de quinze à vingt ans, alla à la recherche d'un emplacement pour une nouvelle station plus en avant vers l'intérieur. On avait passé la station de Saint-Michel de Kihita, qui est située à 65 kilomètres de Huilla, et les chars avancèrent jusqu'à 150 kilomètres, sur une terre appelée Mulola, qu'on avait déjà en vue, mais dont on ne connaissait pas encore exactement la situation topographique.

Après avoir inspecté le pays et pesé tous les avantages et inconvénients, le R. P. Provincial s'arrêta à un endroit qui, sans le satisfaire beaucoup, sous bien des rapports, parut pourtant le plus convenable pour une Mission. L'avantage le plus grand, c'était d'être à la portée d'un grand peuple, les Wahimba, qui saluèrent par des danses et des cris de joie l'arrivée des missionnaires.

Les FF. Maxime et Luiz, aidés du F. José, des enfants de la nouvelle Mission et des Noirs du pays, eurent bientôt élevé, en briques séchées au soleil, une belle petite maison, de 10 mètres de long sur 4^m50 de large et 3 mètres de haut, divisée en trois appartements.

Pendant ce temps, le R. P. Provincial alla examiner la rivière, le Cacoulovar, qui coulait à vingt minutes de là, sur un niveau de 7 mètres au-dessous de la Mission. Il en trouva les eaux très bourbeuses, quoiqu'on fût alors en pleine saison sèche, son cours très lent et divisé, la plupart du temps, en plusieurs petites rivières. Il le suivit en amont, pendant près d'une heure, dans l'espoir de rencontrer un endroit d'où l'on pût tirer une prise d'eau, mais sa recherche fut infructueuse.

On ne fut guère plus heureux dans la recherche de bois de construction et de chauffage, ainsi que de pierres pour les constructions.

Après avoir installé provisoirement le personnel de cette nouvelle Mission, dédiée à saint Antoine de Lisbonne, le R. P. Antunès reprit, avec les chars, le chemin de Huilla. La séparation était dure, l'avenir s'offrant si peu rassurant pour cette jeune famille jetée si loin.

Se voyant dans l'impossibilité de tirer de l'eau de la rivière, pour arroser son futur jardin, le F. José entreprit de creuser des puits; il en creusa trois, de 10 à 15 mètres de profondeur. Mais, hélas! il les trouva toujours à sec, et saint Joseph, qu'il invoquait avec la plus grande piété, ne semblait pas prendre en pitié les pauvres exilés.

2. — Au mois de décembre suivant, le R. P. Provincial revenait dans la nouvelle Mission, pour essayer de tirer ses chers collaborateurs de l'embarras où ils se trouvaient. Il parcourut la contrée, interrogeant les Noirs, prenant des notes, consultant ses souvenirs; il lui parut avoir enfin rencontré le véritable emplacement que la divine Providence nous destinait. Il retourna aussitôt prévenir les Pères et les enfants; on se rendit sur les lieux, et on en fut enchanté.

C'était au bord d'une petite source qui coulait dans un torrent appelé par les Noirs *Tyihépépé*, mais qu'on eut hâte d'appeler le *Saint-Antoine*, bordé de magnifiques arbres; une quantité d'oiseaux et d'abeilles y nichaient, attirés sans doute par la source qui, dit-on, ne tarit jamais. Malheureusement, la chaleur y est très intense, l'eau de la source est salée et en très petite quantité, et le pays est peuplé de voleurs.

Le P. Reymann ne semblait pas fait pour ce climat. Le P. Ant. Kauffmann, de la station de Kibita, permuta donc avec lui et vint le remplacer à Saint-Antoine des Gambos, le 4 janvier 1896. Peu après son arrivée, le P. Marques prit avec lui le F. José et huit enfants, pour aller préparer une baraque provisoire aux bords du Saint-Antoine. Elle se trouvait prête pour le 23 janvier; tout le personnel s'y installa, et l'on y mit aussi tous les effets qu'on avait tirés de la première maison.

Sur ces entrefaites, le R. P. Antunes fut appelé en Europe et les choses traînèrent un peu en longueur. Cependant on déblaya

l'emplacement occupé par une forêt épaisse; on prépara les pierres, les bois, les briques séchées au soleil, et l'on creusa même les fondations des bâtiments. Le F. José, après des travaux bien pénibles, parvint à conduire l'eau de la source jusqu'à notre nouvelle demeure. Quand tout sembla prêt, les FF. Maxime et Luiz revinrent, le 22 juillet, pour construire une grande maison de 22 mètres de long sur 5 de large et de 4 de haut. Nous en primes possession le 4 août.

L'infatigable P. Marques construisit, en outre, avec les enfants, quelques dépendances et un village de 9 cases. Le F. José, de son côté, nous fit un magnifique jardin potager et nos jeunes Noirs eurent bientôt défriché 1 hectare de très bon terrain, à quelques pas de la station.

3. — Cependant, ces pénibles travaux nous avaient beaucoup fatigués. Vers la fin d'octobre, le P. Marques se rendit avec une monture à Huilla, pour exposer au R. P. Provincial l'état de la nouvelle Mission des Gambos. A son retour, il emmenait avec lui le F. Sancho, nouvellement arrivé d'Europe, en remplacement du F. José; et un peu plus tard, le P. Ulrich vint de Huilla remplacer le P. Kauffmann, qui alla se reposer en ce dernier établissement.

Comme les œuvres de Dieu ne sont solides et prospères que lorsqu'elles reposent sur la croix, notre nouvelle station devait aussi avoir ses épreuves. Huit jours après le départ de ses premiers compagnons, le P. Marques tomba malade; il était atteint d'une forte fièvre cérébrale. Le P. Ulrich, voyant l'imminence du danger, résolut de l'envoyer par des porteurs à Huilla. C'était le 10 décembre, pendant la première saison des pluies. Le pauvre Père arriva tant bien que mal à la station de Kihita, où le P. Reymann et le F. Alvarez le soignèrent de leur mieux; le soir du même jour, il s'alita, hélas! pour ne plus se relever. Le P. Reymann le confessa et lui administra les derniers sacrements; le cher malade répondit à toutes les prières et fit à la fin un grand effort pour dire qu'il mourait heureux d'offrir sa vie pour la Mission des Gambos. Vers trois heures du matin, le 11 décembre, il rendit à Dieu son âme apostolique.

La divine Providence ne devait pas se contenter de cette première victime. Dès la nouvelle de la maladie du P. Marques, le R. P. Provincial avait envoyé le P. Kohler au secours du

P. Ulrich. Au mois de mars 1897, celui-ci partit pour Huilla, afin d'y chercher les futures épouses de nos jeunes Noirs. On était en pleine saison des pluies. Son voyage fut des plus pénibles, à cause des pluies et des mauvais chemins. Il venait à peine d'installer les familles au village, quand il se vit pris subitement d'une fièvre bilieuse hématurique. A l'annonce du danger, le R. P. Autunes lui envoya le P. Lang, mais le cher P. Ulrich était déjà mort avant son arrivée; il avait succombé le 28 avril.

La Mission de Saint-Antoine des Gambos se compose actuellement des PP. Lang et Kohler et du F. Sancho; elle comprend un village chrétien de cinq familles.

Espérons que nos deux chers défunts, qui se sont sacrifiés pour cette œuvre, lui obtiendront de Dieu la grâce de se développer et de produire de nombreux fruits de salut.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT DU TYIVINGIRO

JUIN 1895. — JUILLET 1897.

1. Personnel. Mutations. Œuvre des enfants. — 2. Évangélisation des indigènes. — 3. Nouvelle chapelle. Retraite. — 4. Œuvre agricole. — 5. Visites. Maladie du P. Muraton.

1. — Depuis notre dernier *Bulletin*, le personnel de la communauté a subi peu de changements. Le P. Muraton, à son retour d'Europe, en avril 1895, a repris sa charge de directeur des enfants et de l'agriculture. Le P. Kohler, arrivé en décembre 1894, a été placé, en août 1895, à Huilla. Le P. Thuet est avec nous depuis le mois de décembre 1896. A l'occasion du départ du F. Silverio pour la Mission du Jau, le F. Julien est venu de Kihita pour s'occuper du labourage. Enfin, le F. Assise et dernièrement le F. Lino sont venus augmenter notre personnel de Frères.

Notre orphelinat compte aujourd'hui 155 enfants rachetés, dont 40 environ n'ont pas encore atteint l'âge de dix ans. Comme tous les Noirs, ils sont fort peu travailleurs et ont peu de goût pour l'étude du catéchisme et du portugais. Cependant, pour être juste, il faut dire que plusieurs aiment à s'instruire des vérités de la religion et fréquentent d'eux-mêmes les sacrements.

2. — Notre petite vallée se peuple de plus en plus. Les anciens habitants sont revenus avec quelques autres encore, qui sont

certains de trouver auprès de la Mission la tranquillité dont ils ne jouissent pas dans leur pays. Car ici, comme dans toute l'Afrique, les procès sont interminables jusqu'à la ruine complète du plus faible.

Ces pauvres gens comprennent les vérités de la religion, ils en parlent entre eux; mais abandonner leurs habitudes plus ou moins superstitieuses et pratiquer la vie chrétienne, c'est ce à quoi nous n'avons encore pu les amener. Toutefois, les enseignements que nous leur donnons ne sont pas perdus. Au moment de la mort, ils s'en souviennent et acceptent immédiatement le baptême. Quelques-uns viennent nous avertir quand une personne de leur connaissance est dangereusement malade.

Pendant les mois de mai et de juin 1896, tout le plateau a été éprouvé par une fièvre épidémique. Cette maladie, qui a emporté beaucoup d'indigènes, a valu à plusieurs la grâce du baptême.

3. — Jusqu'ici, nous n'avons qu'une chapelle provisoire, où nos enfants mêmes sont très à l'étroit pendant la célébration des offices. Les Noirs qui viennent assister aux fêtes sont obligés de se presser aux portes et beaucoup de rester dehors. La nouvelle chapelle que nous avons commencée ne contribuera pas peu à amener les païens à mieux connaître et aimer la religion chrétienne.

La bénédiction de la première pierre a été faite par l'Évêque de Loanda, Mgr D. Antonio Dias Ferreira, le 25 février de cette année (1897), jour anniversaire de l'établissement de la Mission.

Cette année-ci, nous avons pu faire notre retraite dans notre communauté. Le R. P. Provincial a bien voulu venir en donner les exercices. Le jour de la clôture, il a reçu comme agrégé le F. Albino Ferreira, qui est dans cette communauté depuis le commencement de l'année 1894.

4. — L'établissement de Tyivingiro a été créé, on le sait, dans le but de procurer des ressources à la Mission. En vue de cela, nous augmentons chaque année nos champs cultivés de 2 ou 3 hectares et nous plantons ce que nous pouvons en fait de maïs, haricots, patates, fèves, petits pois et pommes de terre. Le froment que nous récoltons est, en très grande partie, vendu au séminaire diocésain de Huilla. La récolte de l'année dernière a été assez abondante, malgré les sauterelles. Nous avons eu 350 hectolitres. Pour nous faciliter le travail, nous

avons quelques machines, entre autres une batteuse pour moyenne culture, mue par une turbine de la force de 8 chevaux. La force de cette turbine sera aussi employée à mouvoir un moulin qui nous préparera rapidement la farine de maïs. En attendant, nous nous servons d'un moulin mû par une roue horizontale qui, bien que moins perfectionnée, ne nous rend pas moins de grands services.

5. — Parmi les visites que nous avons eues pendant cette dernière année, nous devons citer celle de Mgr l'Évêque de Loanda, qui a bien voulu rester au milieu de nous pendant deux mois et, enfin, celle du R. P. Rooney, envoyé comme visiteur des missions d'Angola. Arrivé ici le 3 mai de cette année, il a reçu en direction les Pères et les Frères, a présidé la réunion du conseil de l'œuvre et le chapitre de la communauté et est parti le 9 de ce même mois pour la Mission de Jau. En partant, il nous a encouragés au travail et fait les recommandations nécessaires pour la bonne marche de la communauté.

Au moment où se termine la rédaction de ce *Bulletin*, le P. Muraton entre en convalescence, après une forte fièvre d'un mois et demi. Pendant une dizaine de jours, nous avons craint que sa maladie n'eût une suite funeste. Après un accès, où la chaleur est arrivée à 40 degrés et un quart, le Père a reçu le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Le R. P. Visiteur nous ayant apporté un peu d'eau de Lourdes, nous commençâmes une neuvaine à la très sainte Vierge. Elle nous a exaucés au dernier jour de la neuvaine. Les derniers symptômes de la maladie ont disparu. Comme notre montagne se prête beaucoup aux constructions pittoresques, nous allons, en reconnaissance, construire une grotte à Notre Dame de Lourdes. Elle conservera la santé des missionnaires et bénira leurs travaux.

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DES VICTOIRES, AU JAU

JUIN 1895. — JUILLET 1897.

1. Personnel. Village chrétien. Œuvre d'enfants. — 2. Travaux des champs. Machine hydraulique. Scierie. — 3. Chemin détourné. Nouvel aqueduc. — 4. Gelées. Sauterelles. — 5. Ministère. Premier vendredi du mois. Retraites.

1. — La communauté comprend actuellement le P. Visieux, supérieur, et les FF. Silverio et Germano. Le village chrétien,

composé de 6 familles en août 1894, en compte 13 aujourd'hui (décembre 1896), et tout fait espérer que, dans quelques années, on dépassera le chiffre de 20. Ce sont les premières familles chrétiennes sorties de la grande et belle Mission de Saint-Joseph de Huilla; elles sont généralement bonnes, pieuses, obéissantes, laborieuses; toutes s'approchent des sacrements aux jours de grande fête, et les premiers vendredis de chaque mois.

Plusieurs de ces ménages comptent déjà trois enfants; les petits aînés vont à l'asile et apprennent avec facilité les premiers éléments de notre sainte religion. C'est vraiment consolant pour le missionnaire de voir ces petits Noirs faire le signe de la croix avec respect, dire « Notre Père » avec l'accent de candeur et d'innocence propre à leur âge.

Nous espérons cueillir en son temps, parmi ces petits enfants, quelques vocations sacerdotales et des catéchistes zélés et instruits.

Nous en avons à la Mission 29, presque tous orphelins; autrefois, ils étaient plus de 70. D'abord la maladie décima les petits et en envoya une douzaine au ciel; puis un essaim de 38 s'envola vers un climat plus sain, à la Mission de Saint-Benoît de Tyivngiro, où les chiques n'avaient point encore pénétré. Depuis ce jour, tous nos enfants jouissent d'une bonne santé.

2. — Depuis deux ans, nous nous appliquons surtout à l'agriculture pour faire produire à la terre, autant que nos forces et notre personnel restreint le permettent, les aliments de première nécessité pour nos enfants : maïs, patates douces, fèves, haricots, petits pois, choux, navets, etc.

Nous cherchons aussi à établir un jardin potager qui nous fournisse les légumes d'Europe. Ils viennent ici avec une très grande facilité; ainsi, l'on peut avoir trois fois par an des pommes de terre nouvelles, ce qui ne contribue pas peu à entretenir la santé.

Nous avons pu l'année dernière, pour la première fois, nous suffire pour le blé et même fournir 31 sacs de farine à la Mission de Saint-Joseph de Huilla; la même année, nous avons pu fabriquer un moulin à eau et tailler deux meules dans des pierres du pays; il rend de très grands services pour nous, pour les familles chrétiennes et pour nos enfants.

Profitant de la même eau, nous avons fait, cette année-ci, une

petite machine hydraulique pour scier les planches et tous les bois de constructions, ce qui est très utile et ne demande pas de dépense, car l'eau, coulant toujours, travaille sans fumée, sans charbon, sans bois à brûler, sans chauffeur. D'ailleurs, cette petite machine a été fabriquée ici même, et les mains du P. Supérieur n'ont pas été épargnées, surtout à la forge.

Cette petite scierie nous a déjà servi à aider nos confrères de Tyvingiro ; elle nous permettra bientôt de mettre un plancher au bâtiment principal de la Mission, et même à bon marché, car nous trouvons les bois dans le pays même. Nous pensons en faire un excellent cellier pour préserver les produits de nos champs des insectes et de l'humidité, et peut-être aussi le dortoir de nos enfants, ce qui ne contribuerait pas peu à leur bonne santé.

3. — La seule grande voie de communication du plateau de Huilla avec Mossamedes et la mer, par conséquent avec l'Europe, passait non seulement sur le terrain de la Mission, mais encore tout près de nos maisons : plus de 300 grands chariots de Boërs défilaient chaque année traînés par 16 à 20 bœufs ; puis venaient encore les bœufs de rechange. C'était un continuel va-et-vient d'étrangers ; en outre, les bœufs brouaient tantôt la récolte des Pères, tantôt celle des enfants ; de là, jamais de paix. On entreprit donc d'ouvrir un nouveau chemin, d'abord meilleur que l'ancien par la constance du niveau, puis assez éloigné de la Mission. Ce fut un grand travail pour nous, mais enfin il a été heureusement terminé. Jamais plus un char de Boër ne passe par la Mission ; nous jouissons du calme tant désiré et si nécessaire aux œuvres de Dieu.

L'eau abondante et à proximité de la maison nous faisant grand défaut pour l'arrosage de nos champs et pour l'usage de la maison, il fallut songer à entreprendre de nouveaux travaux pour dériver l'eau de la rivière bien en amont de l'endroit d'où on l'avait prise jusqu'alors. Nous obtenions par là un double résultat : celui de doter la Mission d'une eau abondante, et d'augmenter d'une dizaine d'hectares les champs labourables et irrigables durant le temps sec.

Par suite, on put aussi installer un courant d'eau limpide au milieu de la cour, pour laver les enfants, arroser les salles, servir la cuisine et procurer à boire aux animaux de la basse-cour.

Cette eau est canalisée dans quelques arbres du pays creusés, à cet effet pendant les longues pluies d'hiver.

4. — Les ennemis des cultures sont ici la gelée, la sécheresse et les sauterelles. Si ce n'étaient ces fléaux qui parfois rendent tous nos efforts inutiles, la terre ne nous laisserait manquer de rien, car elle est d'une fertilité extraordinaire; le même terrain produit annuellement une récolte de blé et une de maïs entremêlée encore de haricots. La gelée nous a brûlé, jusqu'à la racine inclusivement, plus de 500 jeunes pieds de café; la sécheresse nous a heureusement épargnés ces dernières années; mais, en revanche, les sauterelles nous ont mangé l'année dernière un grand champ de maïs, et cette année-ci un champ de haricots; pendant cinq jours consécutifs, elles ont tout envahi. Dès leur apparition, tous, enfants, Pères et Frères courent pour défendre les cultures; c'est à qui fera le plus de bruit, heureux quand on peut sauver les plantations. Voilà le fléau qui nous accable parfois des journées, et des journées entières, plusieurs fois par mois.

5. — Le bien auprès des adultes est fort difficile; depuis deux ans, on n'a pu baptiser que 7 personnes, et presque toutes à l'article de la mort. Nous avons baptisé aussi un aveugle, que sa famille avait rejeté comme un membre inutile. Le baptême des petits enfants est beaucoup plus aisé; depuis deux ans, nous en avons baptisé 34 en danger de mort.

10 de nos enfants ont eu le bonheur de faire leur première communion après une petite retraite préparatoire de 3 jours.

Le premier vendredi du mois est célébré ici à l'égal d'une fête: messe de communion générale, exposition solennelle, heure de garde pour chaque famille et pour tous nos enfants qui y vont par groupes; on récite le chapelet, puis, le soir, on fait la consécration au divin Cœur de Jésus. C'est une petite journée du ciel.

Cette année, le P. Supérieur a prêché la retraite, les trois derniers jours de la semaine sainte, aux familles du village et à tous nos enfants, et Dieu sait le bien qu'elle a fait à plusieurs.

L'année dernière, il a été appelé aussi à prêcher la retraite annuelle aux Sœurs de Saint-Joseph de Huilla ainsi qu'au séminaire.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-MICHEL DE KIHITA

NOVEMBRE 1894. — JUILLET 1897.

1. Personnel. — 2. OEuvre des enfants. — 3. Baptêmes et fêtes. — 4. Mort du P. Marques.

1. — En novembre 1894, le personnel de notre station se composait des PP. Giguelay et Ehrhart et des FF. Alvarez et Julien. Ce dernier fut envoyé, après un an, à la Mission de Tyvingiro, où l'on avait besoin d'un Frère agriculteur. En novembre 1895, le P. Giguelay dut, à son tour, abandonner son œuvre pour se rendre à Huilla, où sa santé ne lui permit de faire qu'un court séjour. Au mois de janvier 1896, il partait pour l'Europe, laissant la direction de la nouvelle Mission au P. Ehrhart, aidé du P. Reymann et du F. Alvarez.

2. — La Mission de Saint-Michel n'est encore qu'une petite famille; bientôt elle serait nombreuse, si les indigènes étaient moins soucieux de leurs troupeaux de bœufs que de l'instruction et de la civilisation de leurs enfants. C'est là, en effet, un grand obstacle au développement de notre œuvre, fondée principalement pour la formation de la jeunesse du petit royaume de Kihita. Cependant, un certain nombre de ces enfants sont déjà venus à la Mission, pour apprendre la religion et la langue des Blancs, peu ont persévéré et, à l'époque des pluies généralement, beaucoup nous ont quittés pour aller garder à leur tour les bœufs de leurs parents. Quelques-uns se souvenant des bons soins du missionnaire reviennent pour quelque temps, ce qui nous permet de leur rappeler au moins ce qu'ils ont appris l'année précédente.

Notre ministère auprès des malades n'est pas moins hérissé de difficultés. Souvent, le missionnaire est empêché par les féticheurs d'arriver jusqu'au patient, dont la famille serait pour toujours déshonorée s'il venait à être baptisé. Quelquefois aussi, à l'approche du Père, le malade est emporté et caché dans les brousses ou les roches d'une montagne où il meurt sans secours.

L'œuvre qui, jusqu'ici, nous donne le plus de consolations est celle des enfants rachetés. Venus tout jeunes à la Mission, ils prennent facilement le pli qu'on leur donne, se laissent volontiers instruire et sont souples au travail. Nous avons eu le

bonheur, le jour de Noël 1895, d'en baptiser plusieurs, adultes et enfants. Un de nos garçons mariés, animé d'un grand zèle pour la conversion des âmes, et de celles de sa famille en particulier, a instruit lui-même sa mère, sa grand'mère et trois de ses petites sœurs, pendant que son frère, plus jeune que lui, se confiait à la Mission de Huilla. Toute cette famille a reçu le saint baptême en même temps que nos petits rachetés.

3. — Nos fêtes sont célébrées aussi solennellement que possible. Nous avons la messe chantée; le chant est exécuté par nos jeunes mariés et les enfants de la Mission; le tout est dirigé par un garçon du village, qui est arrivé à faire exécuter d'une façon assez parfaite des messes en musique aux plus grandes fêtes. N'ayant encore qu'une petite chapelle provisoire, il ne nous est guère possible de laisser assister à nos offices les Noirs qui, en ces jours, viennent à la Mission.

Le roi cependant et sa famille sont ordinairement admis et, l'année dernière, à Noël, ils ont assisté aux deux messes du jour. En rentrant chez eux, ils ne manquent pas de raconter tous les détails des cérémonies et tout ce qu'ils ont vu.

Le jour de la fête de saint Michel, on invite tous les Noirs du pays, qui font les frais de la fête extérieure par des danses et des feux de joie. Nous en profitons pour leur parler de notre sainte religion, et nous leur faisons promettre de nous appeler auprès des malades, de nous envoyer leurs enfants à la Mission pour être instruits; le tout est très sérieusement promis; mais autre chose est promettre et autre chose tenir, chez le Noir surtout.

4. — Au mois de décembre dernier, nous avons eu la douleur de voir mourir dans notre communauté le P. Marques, Supérieur de la nouvelle station des Gambos. Ce cher Père se rendait à Huilla pour y être soigné; il voulut passer chez nous pour se reposer un peu des fatigues d'un long voyage et pensait poursuivre sa route le lendemain. Le bon Dieu en avait décidé autrement. Dans la nuit qui suivit son arrivée ici, il eut des crises qui annonçaient sa fin prochaine. Lui-même ne se faisait pas d'ailleurs illusion : il se disposa à mourir, faisant le sacrifice de sa vie à Dieu pour sa chère Mission des Gambos. Il reçut donc pieusement et avec pleine connaissance les sacrements de l'Église et s'éteignit doucement en présence de la communauté

réunie, vers trois heures du matin. Le cher Père a été inhumé dans notre cimetière, où sa tombe est la première. Puisse-t-il au ciel prier pour les pauvres missionnaires de Kibita, qui l'ont préparé à recevoir la récompense des travaux et des souffrances qui ne lui ont pas manqué dans la fondation de la nouvelle station de Saint-Antoine des Gambos!

VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR

COMMUNAUTÉ DE SAINT-JOSEPH, A ZANZIBAR

JUIN 1895. — AOUT 1897.

1. Démission de Mgr de Courmont. Arrivée et réception du nouveau vicaire apostolique. — 2. Personnel. Mutations. Mort des Sœurs Marie-Joseph et Marie-Dominique. — 3. Orphelinats. Ecole anglaise. — 4. Hôpital. Confrères malades soignés. Projet d'hôpital de la mission anglaise abandonné. — 5. Construction de la nouvelle église. Bénédiction et pose de la première pierre. — 6. Service pour les Italiens massacrés. — 7. Différend avec le consul portugais heureusement terminé. — 8. Erection d'un nouveau cimetière. — 9. Présent offert au cardinal Ledochowski, à l'occasion de son jubilé. — 10. Relations avec les autorités. — 11. Visites. — 12. Détails sur le bombardement du palais du sultan par les Anglais. Le nouveau sultan.

1. — Après une longue fièvre qui lui avait enlevé toutes ses forces, Mgr de Courmont s'était vu obligé, à son vif regret comme au nôtre, de rentrer en France au mois de décembre 1894. Longtemps, nous avons attendu son retour; et lui-même, nous le savons, avait le plus ardent désir de rentrer au plus tôt dans cette chère Mission, dont il était le premier vicaire apostolique. Mais la persistance de son état de fatigue ne lui a pas permis de venir reprendre ses travaux au milieu de nous.

Le long veuvage de la Mission a enfin cessé, par suite de la nomination de Mgr Allgeyer comme évêque titulaire de Ticélie et vicaire apostolique du Zanguebar. Le *Bulletin* a déjà donné les brefs du nouveau prélat, ainsi que le compte rendu de son sacre à Knechtsteden au mois de mai (nos 122, 123 et 124.)

La réception qui lui a été faite à Zanzibar a été un véritable triomphe pour la Mission catholique. Un télégramme de Djibouti, reçu le 20 juin, nous annonçait sa prochaine arrivée; et la *Gazette de Zanzibar*, dans son numéro du 23 juin, communiquait au public cette bonne nouvelle. Notre petite chré-

tiété, composée surtout de Goanais, se met dès lors à l'œuvre pour faire à son nouveau pasteur un accueil solennel. Grâce aux soins des fidèles, deux magnifiques arcs de triomphe, portant des inscriptions latines, s'élèvent bientôt, l'un à l'entrée de la première rue de la ville, en face de la plage; le second, devant notre établissement, dont le portail est orné du drapeau pontifical. Des branches de cocotiers couvertes d'oriflammes embellissent tous les chemins, depuis le débarcadère jusqu'à la cour intérieure.

Quelques employés du gouvernement de Zanzibar, catholiques anglais, nous sollicitent vivement de demander au général Mathews, premier ministre de Sa Hautesse le sultan Seïd Hamoud, une salve de 11 coups de canon à l'arrivée de Sa Grandeur. Les PP. Etienne et Lutz font cette démarche, et elle est couronnée d'un plein succès.

Le *Peï-Ho*, des Messageries maritimes, était annoncé pour le dimanche 27 juin. Malheureusement, la mousson du sud, soufflant son plein à cette époque de l'année, ne permit au bateau de jeter l'ancre que le lundi soir, à quatre heures. Cependant, aussitôt que la malle fut signalée, un premier son de cloche annonçait aux fidèles l'arrivée du pontife depuis longtemps attendu. Le *Peï-Ho* n'avait pas encore mouillé que déjà une foule très nombreuse, composée de Goanais, d'Indiens et de Noirs, stationnait sur la plage. Sa Hautesse avait fait mettre à notre disposition trois belles embarcations. Les PP. Etienne et Lutz s'installent sur la plus grande, les autres membres de la communauté et les principaux catholiques, sur les deux autres, et tous se rendent à bord. De leur côté, tous les consuls de la ville, français, anglais, allemand, portugais, italien et américain, viennent, de leur propre mouvement, à bord du *Peï-Ho*, pour offrir leurs hommages à Sa Grandeur. Le sultan avait également envoyé deux délégués pour la saluer.

Après les présentations d'usage, M. de Castro, consul général de Portugal, se faisant l'interprète des sentiments de tous, lui souhaite la bienvenue par quelques paroles émues, auxquelles Monseigneur répond avec beaucoup d'à-propos. Puis, le prélat descend dans l'embarcation battant le pavillon du sultan, accompagné des PP. Étienne et Lutz et du docteur Spurrier, délégué de Sa Hautesse. Celui-ci, après quelques coups d'aviron, prie

Monseigneur de se lever. Sa Grandeur se lève, tire son chapeau, et le *Nyanza*, bateau de guerre du sultan, tire en son honneur une salve de 11 coups.

Sur la plage, la foule des catholiques et surtout des curieux, est innombrable. Les enfants de la Mission, garçons et filles, marchent en tête, puis vient la musique instrumentale des Goanais qui joue une marche triomphale. Sa Grandeur, entourée des Pères de la Mission, suit immédiatement; enfin, la foule des Goanais et des Noirs ferme le cortège. Des pétards inoffensifs éclatent avec un terrible fracas à l'entrée de la Mission. L'allégresse est générale. Arrivé dans la cour intérieure, Monseigneur est reçu suivant le cérémonial par le R. P. Étienne, puis il s'avance sous un dais élevé pour la circonstance, tandis que la chorale chante un *Vivat in æternum*.

Le chant terminé, le docteur Spurrier, un fervent catholique converti de l'anglicanisme, s'avance au-devant de Sa Grandeur et lit, en présence des différents consuls et de toute la communauté catholique, un magistral discours. Après lui avoir répondu, Monseigneur ajoute ces quelques mots :

Ceciderunt in præclaris funicula mea. J'arrive au Zanguebar en temps propice. Partout la moisson, péniblement ensemencée et arrosée par les sueurs de mes prédécesseurs, s'annonce belle et abondante. Je vais recueillir les fruits de leur zèle apostolique.

En posant le pied sur cette terre, mon cœur éprouve une vive joie d'y rencontrer le bon P. Étienne. Je suis heureux de l'avoir à mes côtés pour guider mes pas dans les voies difficiles de l'apostolat. Il connaît à fond Zanzibar et toutes les Missions de la côte orientale. Il sera mon meilleur auxiliaire.

J'aborde ma lourde tâche l'âme pleine de confiance, car je sais que, loin de nous, un saint et zélé Pontife, Mgr de Courmont, mon vénéré prédécesseur, qui a travaillé durant de si longues années au milieu de vous et qui est toujours attaché par le cœur à notre chère Mission, élèvera ses mains au ciel pour nous obtenir les grâces nécessaires. Tandis que, sur le champ de bataille, je combattrai les combats du Seigneur, ses prières m'obtiendront du Tout-Puissant la victoire sur l'éternel ennemi des âmes.

Monseigneur donne ensuite à toute l'assistance la bénédiction épiscopale.

Enfin, après le départ des consuls, Sa Grandeur reçoit les Sœurs et M^{me} Chevalier et s'entretient un moment avec elles.

Quelques jours plus tard, Mgr Allgeyer désirant rendre au commodore italien Sonentino la bonne visite qu'il en avait reçue, se rend à bord de l'*Elba*, magnifique croiseur italien. Tout l'équipage du bord est debout et rend à Sa Grandeur les honneurs militaires. Le commandant se montre très aimable et fait tirer une salve de 14 coups de canon au moment du départ du Pontife.

De son côté, le consul de France, M. Piat, qui nous est tout dévoué, obtenait, quelques jours après, de Sa Hautesse le sultan Seid Hamoud, qu'il recevrait Mgr Allgeyer dans son palais le 9 juillet. Cette réception a été des plus cordiales. Les Pères de la communauté et les Pères Blancs accompagnaient Sa Grandeur.

M. le baron von Rechenberg, consul d'Allemagne, mit ensuite gracieusement un de ses vapeurs à la disposition de Monseigneur pour aller visiter Bagamoyo. Le bulletin de cette communauté rendra compte de la belle réception qu'on lui a faite.

Notre nouveau vicaire apostolique est, depuis quelques semaines seulement, à Zanzibar, et déjà il a conquis les sympathies de tous. Nous en avons eu la preuve en la fête du 14 juillet. Elle a été célébrée ici avec entrain par la colonie française. Monseigneur, accompagné des Pères, s'est rendu au consulat le matin à 9 heures, et le sultan est venu bientôt après avec sa suite offrir ses vœux au représentant de la France.

Le soir, à 8 heures, a eu lieu un banquet, présidé par M. Piat. Mgr Allgeyer était à la droite du consul, Mgr Hudrisier, évêque des Seychelles, à sa gauche. Mgr Allgeyer a porté un toast vraiment patriotique, auquel M. Piat a répondu avec un à-propos parfait, en félicitant le chef de la Mission en des termes qui ont soulevé les applaudissements des vingt-deux convives. Jamais, on peut le dire, la colonie française n'a été mieux disposée à notre égard.

2. — Depuis deux ans, notre communauté a subi divers changements. Le 7 novembre 1895, le P. Haberkorn nous quittait pour aller jeter les fondements de la nouvelle station de Tanga, où une quarantaine de catholiques Goanais nous réclamaient avec instance. Le P. Pierre Schmidt, arrivé le 30 septembre, le remplaçait auprès des enfants et des catholiques parlant le portugais et l'anglais.

Le mois suivant (2 décembre), le P. Sacleux, supérieur de la

communauté, rentrait en France, pour refaire sa santé et s'occuper de la construction de notre église auprès des architectes Bérengier. On sait qu'il est rentré avec Monseigneur, qui lui a donné le titre de vicaire général, avec charge de s'occuper spécialement de la partie de la Mission soumise au protectorat britannique.

La communauté de Saint-Joseph de Zanzibar se compose en ce moment des PP. Lutz, supérieur; Alphonse Kuhn et Pierre Schmidt, et des FF. Alexandre, Edmond, Céré et Simplicien.

Nous attendons, pour compléter notre personnel, le cher F. Ciry, qui achève les travaux d'installation de Tanga.

Depuis notre dernier bulletin, nous avons eu deux décès à déplorer dans le personnel des Sœurs attachées à la Mission : d'abord celui de la Sœur Marie-Joseph, qui, après s'être consacrée de nombreuses années à l'œuvre de Notre-Dame de Bagamoyo, est venue s'éteindre ici, le 15 juin dernier, à l'âge de 34 ans. Tous les Français de la ville ont accompagné au cimetière ses restes mortels.

Un mois après, le 15 juillet, la R. Mère Marie-Dominique s'éteignait doucement dans notre hôpital. Jamais il n'y a eu de funérailles plus magnifiques. Le consul de France et son chancelier, les consuls d'Allemagne, d'Italie et de Portugal, tous les Français sans exception, ont accompagné à notre ancien cimetière le corps de la regrettée défunte.

3. — Nos deux orphelinats de Zanzibar comptent, en ce moment, 46 garçons et 42 filles.

Durant ces deux dernières années, 34 de ces enfants ont eu le bonheur de faire leur première communion; d'autres, une quinzaine, ont reçu la grande grâce du baptême. Ces enfants nous sont d'un précieux secours pour l'exécution du chant et des cérémonies et, en même temps, pour la construction de l'église, la culture du jardin potager, les travaux de lessive et de couture. Ils nous donnent toujours de véritables consolations par leur piété, leur bon esprit et leur dévouement. Une vingtaine de nos garçons ont été envoyés dans les stations de Bura et de Tanga, où ils rendent mille services au missionnaire. Ils ont été remplacés bien vite par le même nombre de nouveaux libérés offerts à la Mission, soit par le consul d'Angleterre, soit par le gouvernement de Zanzibar.

Une œuvre nouvelle a été créée en décembre 1895, c'est l'école anglaise. Tenue depuis six mois par le F. Edmond, successeur en cette charge du P. Schmidt, elle ne compte encore que 8 élèves, 1 Maltais et 7 Goanais. C'est là un maigre succès... Les petits Indiens, qui se comptent ici par centaines, viendraient bien à cette école, mais à deux conditions : d'abord, la gratuité de l'enseignement, puis l'exclusion de tout enseignement religieux. Impossible, par ailleurs, de se créer des ressources, tant auprès du consul général d'Angleterre qu'auprès du gouvernement local. Dans ces conditions déplorables, cette œuvre ne semble pas appelée à un grand avenir, à moins toutefois que nos catholiques goanais ne consentent à rappeler leurs enfants de l'Inde pour les faire élever ici, ce à quoi ils ne semblent pas décidés jusqu'à ce jour.

4. — Notre vaste et bel hôpital est toujours le rendez-vous de nombreux malades européens. En 1895, leur chiffre s'est élevé à 337 ; en 1896, il a été de 213.

Durant ces deux dernières années, on y a soigné 42 membres de la Mission, dont le séjour a été de 1298 jours. Quelques-uns nous arrivent dans un état lamentable, souvent voisin de la mort. Sans l'hôpital de Saint-Joseph, ils seraient condamnés soit à reprendre immédiatement le chemin de l'Europe, soit à payer bien cher les soins à recevoir dans une maison étrangère. Ici, au contraire, au bout de quelques semaines de repos et de soins donnés gratuitement par le docteur, nos vaillants confrères peuvent reprendre leurs fonctions et se livrer de nouveau à leurs travaux apostoliques.

Cependant, il faut bien le dire, il n'en est pas ainsi pour tous. Quelques-uns, en dépit de tous les remèdes, sont contraints de reprendre le chemin de la patrie, et c'est ainsi que, durant ces deux dernières années, les PP. Ball, Machon, Em. Delpuech, Ledonné, Kœnig, Haberkorn et les FF. Ephrem, Hygin et Théodémir ont dû aller refaire en France leur santé compromise.

Depuis plusieurs années, le bruit courait que la mission anglaise allait construire un hôpital pour les Européens. Il va sans dire que cette nouvelle n'était pas de nature à nous réjouir, vu que plus de la moitié de nos malades sont de nationalité anglaise. Le général Mathews fit, en effet, don à cette société d'un emplacement situé à 150 mètres de notre hôpital. Mais,

heureusement, ce projet ne sembla pas sourire au bishop Richard Richardson, car celui-ci a rendu le terrain au général, ce qui nous débarrasse d'une fâcheuse concurrence.

5. — Parlons à présent de notre église, dont la construction absorbe tous nos moments, ou plutôt de notre cathédrale, puisque c'est ainsi que tout le monde l'appelle.

L'arrivée du cher P. Alphonse Kuhn, le 30 mai 1896, apportant le beau plan fait par MM. Bérengier, de Marseille, a mis un heureux terme aux précédentes tergiversations, et l'on s'est mis courageusement à l'œuvre. D'énormes monceaux de terre encombraient l'emplacement; une démarche auprès du général Mathews, premier ministre du sultan, eut pour heureux résultat l'enlèvement gratuit de tous ces décombres. Au bout de deux mois, le terrain était libre, le P. Kuhn put prendre ses mesures et le travail commença (1).

Les fondations, qu'on a dû faire très profondes à cause de la mobilité du sol, étaient achevées avant le 6 janvier 1897, jour fixé depuis longtemps pour la bénédiction et la pose de la première pierre. Cette cérémonie s'est accomplie avec la plus grande solennité.

6. — Le 7 décembre 1896, un service solennel a été célébré dans notre chapelle pour les infortunés Italiens massacrés par les Somalis, près de Mogadisho : M. Cecchi, le sympathique consul d'Italie à Zanzibar, les commandants du *Volturno* et de la *Staffetta* et quelques-uns de leurs officiers. La chapelle, et même toute la cour intérieure, où se dresse un magnifique dattier, étaient décorées de longues draperies noires. Toutes les autorités de la ville, ainsi que les officiers des navires

(1) Le P. Kuhn écrivait à Mgr de Courmont, le 11 avril 1896 : « Les travaux vont bien; nous sortons de terre avec les fondations des deux tours. Nous commencerons après les côtés latéraux qui iront assez vite, les fondations étant bien moins profondes. Toute la ville vient voir ce travail remarquable. Les Arabes surtout n'en reviennent pas en voyant la profondeur et l'épaisseur des murs.

« Jusqu'à présent, les voitures de la ville nous ont emporté de la terre, mais, à la fin de cette semaine, nous n'en laisserons plus prendre. L'église étant plus élevée que l'extérieur, nous aurons besoin de terre. Il y a eu tous les jours 50 hommes à peu près, occupés à ce transport des terres; mais, en réalité, ils ne font presque rien, comme nos marrons de la Maruinique. Quels fainéants! Et comme il faut avec eux de la patience et de l'énergie! Heureusement que les Frères sont là pour m'aider. »

de guerre présents à Zanzibar, sont venus à cette messe pour donner un témoignage de sympathie et de condoléance au consul italien faisant l'intérim. M. Cecchi et les commandants des deux navires de guerre étaient connus de tous. La musique du sultan a rehaussé cette touchante cérémonie par l'exécution de plusieurs morceaux funèbres.

7. — Notre dernier bulletin entretenait nos confrères des différends de la Mission avec l'ex-consul du Portugal, M. Aug. de Souza. Nous avons aujourd'hui la satisfaction de pouvoir annoncer que tout s'est terminé selon nos désirs, grâce à la puissante protection de saint Joseph, invoqué tous les jours par des prières spéciales.

Tout d'abord, nous avons acquis le terrain tant convoité et destiné à l'emplacement de notre future église.

Le procès des Sociétés de Saint-Joseph et de Saint-François-Xavier, intenté par la colonie portugaise contre MM. Aug. de Souza, Andrade et Viégas, détenteurs de leurs fonds, fut confié par M. Cinatti, consul du Portugal, à l'avocat anglais, M. Wilson, pour être jugé par M. Cracknall, juge du consulat britannique. La question a été examinée le 1^{er} juin, et M. Andrade, président des deux Sociétés de Saint-Joseph et de Saint-François-Xavier, a été condamné : 1^o à rendre, en l'espace de cinq mois, au tribunal institué pour juger cette affaire, tous les fonds des deux Sociétés, consistant en une somme de 9,063 Rs 10 annas; 2^o à payer tous les frais du procès.

Cependant, le 12 août, les trois débiteurs des Sociétés adressèrent une humble supplique au tribunal anglais pour lui demander à ne payer que 500 roupies par mois. Leurs dettes totales s'élevant à 36,000 roupies, ils avouaient qu'il leur était impossible de restituer l'argent des Sociétés dans le court délai des cinq mois fixés par le juge. M. Cracknall, pour sauver les fonds des deux Sociétés et faire éviter aux inculpés une déclaration en faillite, leur accorda la faveur demandée.

Aujourd'hui, l'argent des Sociétés est à peu près rentré et placé dans une des banques de la ville. Cette somme est destinée, d'après l'accord unanime des anciens associés, à la construction d'une chapelle funéraire au cimetière de Saint-Joseph.

8. — L'inauguration de ce nouveau cimetière a eu lieu le 1^{er} septembre 1895. Il est entouré d'un joli mur, construit aux frais

des huit principaux Goanais de la ville. Le Révérend Père Baur est venu de Bagamoyo, comme vicaire général, pour en faire la bénédiction solennelle en présence de plus de trois cents personnes. Le P. Haberkorn expliqua aux auditeurs, à cette occasion, dans un très intéressant discours, la doctrine catholique touchant l'état des trépassés et les devoirs des fidèles vivants à l'égard des défunts. Puis l'orateur félicita chaleureusement les bienfaiteurs goanais dont la générosité avait contribué à l'acquisition de ce magnifique cimetière catholique, le plus beau de Zanzibar.

Déjà, une quarantaine de fidèles, tant Européens que Goanais et Noirs, y dorment leur dernier sommeil. La France y compte une douzaine de ses vaillants enfants, revenus épuisés de Madagascar et décédés dans notre hôpital.

Pour terminer, enfin et à tout jamais, ces diverses questions : terrain pour église, Sociétés goanaises et cimetière, qui ont donné lieu à de si longues discussions, nous ajouterons que presque tous les Goanais sont redevenus les fidèles et dévoués amis de la Mission. M. Andrade, qui, après un long procès, a réussi à rompre ses relations d'affaires avec M. Aug. de Souza, s'est réconcilié avec nous et vient régulièrement assister à nos offices. Quant à l'ex-consul, son cœur est trop ulcéré encore pour vouloir oublier le passé. Néanmoins, nous sommes heureux de dire qu'il a autorisé le baptême solennel de sa petite fille, Madeleine Martin, et a reçu ensuite cordialement le Supérieur de la Mission dans sa maison.

9. — A l'occasion du jubilé sacerdotal de Son Em. le cardinal Ledochowski, Mgr de Courmont nous fit demander une jolie dent d'éléphant, montée en argent, supportée par un petit nègre et ressemblant à une corne d'abondance, pour l'offrir à Son Eminence, au nom du vicariat apostolique. Nous nous adressâmes à notre généreux bienfaiteur indien, M. Sewa Hajee, qui à l'instant nous envoya le présent convoité. Ce magnifique cadeau, d'un poids de 5 kilog. 870, fut emballé avec soin et envoyé au R. P. Eschbach. En même temps que ce présent, Mgr de Courmont envoyait à l'illustre Cardinal-Préfet de la Propagande une adresse de vœux et de félicitations.

Voici la réponse adressée par l'Eminentissime Cardinal à Sa Grandeur :

Rome, le 30 octobre 1895.

Monseigneur,

Le T. R. P. Eschbach, Procureur général de votre Société, m'a remis récemment de votre part un cadeau si précieux, que j'avais presque scrupule de le recevoir. Mais c'était un Noir qui le portait sur sa tête, et Votre Grandeur me l'offrait à l'occasion de mon jubilé sacerdotal; il m'a donc fallu réprimer ce sentiment et donner plutôt cours à celui de la reconnaissance. Merci donc, Monseigneur, pour cette nouvelle preuve que vous me donnez de votre affection pour moi. Cette belle défense me rappellera souvent tout ce que vous avez fait pendant votre longue et laborieuse carrière en faveur des pauvres nègres, auxquels moi aussi je porte un si vif intérêt. Les mérites recueillis au milieu des grandes souffrances sont ceux qui préparent les plus riches couronnes dans l'éternité.

Agréez, Monseigneur, avec l'expression de ma sincère gratitude, l'assurance de l'affectueux respect avec lequel je suis, de Votre Grandeur, le dévoué serviteur,

M. Card. LEDOCHOWSKI.

10. — Nos relations avec les autorités sont restées, comme par le passé, excellentes. En voici une preuve.

A l'arrivée de l'amiral Rawson, le P. Sacleux, Supérieur de la Mission, remarquant avec inquiétude la baisse constante de la valeur de la roupie (monnaie locale) qui, de 1 fr. 75 qu'elle valait à l'époque de la construction de l'hôpital, était tombée à 1 fr. 35, lui proposa, en août 1895, l'adoption d'un nouveau tarif. Il convient de remarquer à ce propos que la marine anglaise nous fournit les deux tiers, au moins, de notre personnel de malades. Mettant de côté l'ancien tarif en roupies, nous en établissions un nouveau, basé sur l'argent européen dont la valeur courante ne varie pas. L'amiral Rawson agréa de bon cœur nos propositions, et le nouveau tarif, le définitif, fixant le prix de la journée de première classe à 10 shellings et celui de deuxième classe à 6 shellings, fut aussitôt adopté et a eu cours jusqu'aujourd'hui pour tous nos malades.

11. — Quelques confrères, de passage à Zanzibar, nous ont réjouis par leur visite. Citons les PP. Reibel, Cadoret, Poyet-Poulet et Mengelle.

Nous avons eu aussi la bonne fortune d'offrir nos respectueux hommages à plusieurs évêques ou vicaires apostoliques. Ce sont NN. SS. Cazet, Hanlon, Barroso, O'Neill, Hirth et Røelens.

Mentionnons ensuite la visite du duc et de la duchesse de Mecklembourg, du gouverneur allemand major von Wissmann, des résidents de Madagascar, MM. Laroche, Ferrand et Mizon; de M. Humblot, résident de la grande Comore; du vaillant colonel Bailloud, de nombreux officiers français allant à Madagascar ou en revenant, de M. Lanson, de M. Huë, directeur de la Banque de Saint-Denis, etc., etc.

Un mot spécial pour MM. Versepuy, baron de Romans et Sporck, explorateurs français. Recommandés par Mgr de Courmont, nous les avons aidés de notre mieux à organiser leur caravane. Partis de Zanzibar le 6 juillet 1895, ces messieurs ont fait, en une année, la traversée de l'Afrique, de Mombasa à Cabinda, non, toutefois, sans rencontrer mille dangers et difficultés, surtout la fièvre et la dysenterie. Malheureusement, M. Versepuy, le chef de cette vaillante expédition, succombait à la suite des maladies contractées durant le voyage, huit jours après son retour en France.

12. — Parmi les événements politiques des deux dernières années à Zanzibar, le principal a été l'avènement d'un nouveau sultan et le bombardement, par la flotte anglaise, du palais où s'était établi son concurrent. Les journaux ont relaté d'une manière plus ou moins exacte ce fait important. Voici, en résumé, ce qui s'est passé.

Le sultan Seid Hamed bin Thwain, malade depuis deux mois, par suite d'un empoisonnement, expirait le 25 août, un peu avant midi. Deux heures après, Seid Khaled, fils de Seid Bargash, qui se croyait l'héritier légitime du trône, se fait proclamer sultan par les principaux Arabes. Il arbore son grand pavillon et se fait saluer de vingt et un coups de canon, par le *Glascow*, son unique navire de guerre. Cependant, tous les autres pavillons de la ville restent en berne, du deuil du sultan, et, par le fait même, ne reconnaissent pas le nouveau sultan.

Le lendemain, le contre-amiral Rawson arrive sur le *Saint-Georges* et les pourparlers commencent. Seid Khaled refuse de céder son trône à un autre et déclare qu'il ne quittera à aucun prix le palais de son père. Toute son armée, comprenant environ 600 hommes et de nombreux Arabes, est prête à le défendre et occupe toutes les avenues du palais.

Devant cette opiniâtreté invincible, les mesures sont prises pour un bombardement en règle. Cinq navires de guerre anglais,

comptant plus de 2000 hommes d'équipage, s'alignent devant les différents palais et prennent leurs positions d'attaque. Tous les Européens de la ville sont invités par leurs consuls respectifs à chercher un refuge, soit à bord des différents navires mouillés en rade, mais se tenant à une bonne distance des navires anglais, soit dans les consulats d'Angleterre et d'Allemagne gardés par des troupes.

La nuit du 26 au 27 se passa dans le calme le plus profond. A la Mission, les FF. Céré et Simplicien, vieux soldats, montaient la garde avec nos plus grands garçons.

Le 27 août, à 8 heures du matin, une dernière sommation est adressée à Seid Khaled. Il répond qu'il est sultan de Zanzibar, qu'il accepte tous les traités antérieurs et qu'il est résolu de mourir dans son palais plutôt que d'abdiquer sa couronne. A 9 heures précises, la canonnade commence. Les obus anglais pleuvent sur le palais où s'est réfugié Seid Khaled, entouré de soldats et d'Arabes. Bientôt, deux des bâtiments sont en flammes, s'écroulent et ensevelissent sous leurs ruines des centaines de victimes... Le *Glascow*, qui avait dirigé ses batteries contre les navires anglais, sans réussir à leur causer grand dommage, est percé à son tour... Sur le point de couler, il hisse au haut d'un de ses mâts le pavillon britannique, et tout aussitôt plusieurs canots se détachent du *Saint-Georges*, accourent vers le navire en détresse et réussissent à sauver la plupart des gens de l'équipage qui vivaient encore.

A 9 h. 3/4, le bruit des pièces d'artillerie cesse on avait appris que Seid Khaled avait réussi à trouver un asile et un refuge au Consulat d'Allemagne, qui refusait de le livrer aux Anglais... Deux mois après, le pauvre fils de Seid Bargash se rendait à Dar-ès-Salam, lieu de son exil...

Les maisons européennes n'ont rien souffert du bombardement. L'alerte, sans doute, a été très vive; on pouvait s'attendre à quelques massacres. Grâce à Dieu, aucun Européen n'a été inquiété. Seuls, une trentaine d'Indiens ont été pillés pour une somme de plus de 500,000 francs; huit d'entre eux ont même été égorgés par quelques bandes de Noirs swahilis et comoréens, gens avides de butin et habiles à profiter du désordre général.

Le sultan Seid Hamoud bin Mohammed a été proclamé sultan de Zanzibar, six heures après le bombardement. Son premier acte a été de jeter en prison les douze Arabes très riches et très influents qui avaient pris part à la révolte de Seid Khaled. Il paraît qu'ils peuvent se tirer de cette triste situation en payant chacun la somme de 250,000 roupies, équivalant à 400,000 francs. Jusqu'ici, aucun n'a voulu user de cette faveur du vainqueur.

NÉCROLOGIE



Décès. — Nous avons la douleur d'annoncer la mort d'un de nos plus anciens et plus méritants missionnaires, le P. Joseph Guyodo, profès des vœux perpétuels, de la Mission du Gabon. La nouvelle de ce décès nous est venue du Ministère de la Marine, où elle avait été transmise par un cablogramme de Libreville. On s'apprêtait à la Mission à fêter solennellement, le 19 septembre, son cinquantenaire de prêtrise. Le cher Père était âgé de 75 ans, avait 47 ans de vie de communauté et 46 ans 5 mois de profession. On sait qu'il avait lui-même sollicité la faveur d'aller achever sa vie apostolique en Afrique.

LE P. ÉMILE LECLERCQ

DÉCÉDÉ A SAINT-PAUL DES RAPIDES (OUBANGHI) LE 4 MAI 1897.

Louis-Émile-Lucien Leclercq naquit à Saint-Maximin, au diocèse de Beauvais, le 13 février 1872, de parents chrétiens. A l'âge de 9 ans, il entra avec bonheur dans l'œuvre des clercs de Saint-Joseph, à Beauvais (1).

La dévotion à la Très Sainte Vierge a été la caractéristique de sa piété. Il a remarqué lui-même que toutes les faveurs lui sont venues en ses jours de fête, dans des Maisons qui lui étaient dédiées, et en tête de ses faveurs, la grâce de sa vocation et celle de sa guérison miraculeuse à Notre-Dame de Lourdes, dont nous dirons quelques mots plus loi. Enfin, il signait toutes ses lettres, non pas comme on le fait d'ordinaire, Emile, prêtre ou missionnaire, mais *Émile enfant de Marie*.

Ayant passé de Beauvais au scolasticat de Merville, il prit le saint habit religieux le 15 août 1886, dans des sentiments d'inexprimable bonheur. De là, il entra au grand scolasticat de Notre-Dame de Langonnet, puis à celui du Saint-Cœur de Marie, où une extinction de voix vint, en l'obligeant à suspendre ses études, le soumettre à une rude épreuve. Il fut envoyé à Bordeaux, où l'on espérait que

(1) Un fait, bien simple en apparence, mais remarquable de la part d'un enfant, montre quelles étaient ses dispositions dès sa jeunesse. Il venait de faire sa première communion, et on le préparait, avec ses camarades, à la rénovation des vœux du baptême, en leur apprenant la formule d'usage : *je renonce à Satan*. « Mais ce n'est pas ça, reprit-il, moi je jure de le combattre sans relâche. »

la douceur du climat aurait raison de sa persistante aphonie. Le climat n'y fit rien, et le mal persista. Mais là, pourtant, la Sainte Vierge avait préparé le concours de circonstances qui devaient, en lui facilitant le pèlerinage de Lourdes, amener sa guérison miraculeuse. Voici comment il s'en exprime lui-même dans la relation qu'il a dressée de cette inoubliable faveur :

« Je suivais la procession du Saint-Sacrement qui se fait à l'issue des vèpres. J'avais bu une gorgée d'eau de la fontaine miraculeuse, je me sentais plein de confiance et d'ardeur. « Seigneur, disais-je en « mon cœur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Tout à coup, je me vois arrêté et refoulé vers la grotte. Une force irrésistible me fait tomber à genoux devant la Vierge immaculée. « Notre-Dame de « Lourdes, priez pour nous », s'écrie le directeur du pèlerinage. — NOTRE-DAME DE LOURDES, PRIEZ POUR NOUS, m'écriai-je de ma plus forte voix. J'étais guéri ! Dire ma joie, mon bonheur, mes émotions, ma gratitude envers Marie, serait chose impossible. Je fournis tous les détails au directeur du pèlerinage qui, le soir, raconta le fait à la basilique du Rosaire, et m'invita à donner une preuve éclatante de ma guérison, en entonnant le *Magnificat* d'actions de grâces, lequel fut chanté avec un enthousiasme universel. »

Cet organe que Marie lui avait rendu, Émile s'engagea plus fermement que jamais, ainsi qu'il l'exprimait dans sa demande des saints vœux, à ne l'employer désormais qu'à faire connaître et aimer aux pauvres Noirs d'Afrique notre bonne Mère. Il fit sa profession le 15 août 1894, et reçut avec un suprême bonheur son obéissance pour l'Oubanghi. Le jeune et ardent missionnaire arrivait à Brazzaville en décembre 1894. A peine avait-il passé quelques mois dans cette station, pour se reposer des fatigues du voyage, qu'il fut envoyé à *Saint-Paul des Rapides*, mission des plus ardues, bien en rapport avec son zèle si ardent. C'est en chantant l'*Ave, maris Stella*, qu'il passe les *Rapides* à 7 heures du soir. Il fait son entrée à la Mission le cœur débordant de joie.

Chargé de l'œuvre des enfants, il s'y mit avec courage et employa tous les moyens pour faire quelque chose de ces petits Bondjos si sauvages et de ces Ndris, qui ne connaissaient pas le Blanc et encore moins le missionnaire. Déjà il s'attachait à son œuvre, lorsque l'obéissance le rappela à Saint-Louis, où le départ des confrères laissait de trop grands vides. Il obéit sans murmurer, comme doit le faire un religieux, mais non sans garder au fond du cœur un secret désir de retourner à sa première Mission.

A Saint-Louis, le P. Leclercq fut encore chargé du soin des enfants. Il sut profiter de l'année qu'il passa au milieu de cette œuvre déjà bien établie pour acquérir une expérience dont il faut

toujours faire l'apprentissage sur place. Il sut gagner l'amitié de tous ses enfants, tout en maintenant strictement la règle. Il n'avait de partialité pour aucun d'eux; tous lui étaient également chers.

En mars 1896, Mgr Augouard le remplaçait dans sa première communauté; ce fut avec bonheur qu'il revit ses anciens confrères et ses petits sauvages. Peu après, le P. Gourdy partit pour la France et le P. Leclercq fut chargé de le remplacer comme Supérieur. Pendant le peu de temps qu'il a passé là, il a montré qu'il était à la hauteur de la situation. Dans toutes les circonstances, il était d'une grande gaieté et savait toujours prendre le bon côté des choses. Sans être un grand guerrier, il ne redoutait nullement l'appétit féroce de ses ouailles; et, tout en prenant les précautions exigées par la prudence, il cherchait à les attirer pour essayer de leur faire un peu de bien

Une œuvre qui lui plaisait surtout, c'était le rachat des petits enfants, et il eut le bonheur d'en tirer beaucoup de l'esclavage. Manquant d'étoffes à la Mission, il découpait les moustiquaires de la communauté pour ne pas laisser tomber ces pauvres petits entre les mains des anthropophages.

Il y avait en ce cher Père une grande activité; il la consacrait tout entière à sa Mission et à ses œuvres. Il s'appliquait de tout son pouvoir aux catéchismes dans le grand village de Ndris qui se trouve à côté de la Mission; il tâchait, par tous les moyens, d'inculquer à ces indigènes des habitudes de travail et formait beaucoup de projets pour l'évangélisation de ces peuples, lorsque le bon Dieu l'arrêta dans sa course.

Tous les confrères qui ont connu le P. Leclercq ont conservé de lui un excellent souvenir, à cause de l'empressement qu'il mettait à rendre service aux autres.

Mgr Augouard fut particulièrement touché des soins qui lui furent prodigués par le cher Père, pendant la longue fièvre qui le retint dans cette communauté.

A son départ, Monseigneur manifestant le désir d'emmener quelques enfants pour les instruire à Brazzaville, le P. Leclercq lui amena son petit troupeau et l'offrit tout entier à Sa Grandeur avec un élan spontané, prouvant par là que s'il aimait ses chers enfants, il n'en était pas moins disposé à s'en séparer, sur un signe de son Supérieur. En tout et partout, il montrait un grand esprit de foi. On sentait qu'il se dévouait corps et âme aux œuvres de Dieu.

Les maladies qu'il eut à supporter ne lui enlevaient rien de sa bonne humeur, ce qui ne l'empêchait pas d'en profiter pour son bien spirituel, comme on le verra par ce qu'écrivait à Mgr Augouard le P. Sallaz, qui l'a assisté à ses derniers moments :

« Le bon P. Leclercq a rendu sa belle âme à Dieu, le mardi 4 mai, vers 10 h. 1/2 du matin, à la suite d'une fièvre bilieuse, contractée au milieu des nombreux et pénibles travaux qu'un zèle ardent lui faisait entreprendre pour le bien des âmes.

« Vous perdez en lui, Monseigneur, un missionnaire actif, intelligent et affectionné à votre personne; la Mission de Saint-Paul et tout son personnel, moi tout le premier, un ami et un Supérieur plein de joie, d'entrain et de dévouement, toutes qualités bien appréciables au milieu de cette Afrique.

« C'est un samedi, le 24 avril, que le cher Père ressentit la première attaque de la fièvre, puis, comme elle lui avait semblé disparue, il ne manqua pas de vaquer à ses travaux ordinaires. Le dimanche matin, nouvelle attaque, puis, le lundi, un accès froid d'une plus grande gravité. A partir du mardi, la fièvre ne fit qu'augmenter malgré tous les remèdes énergiques employés par le docteur : le thermomètre qui lui fut appliqué marqua jusqu'à 39°8'. Le cher Père pressentit alors que sa fin pourrait être proche et, dans la journée du dimanche 2 mai, il fit une revue générale de sa vie : ce qui le fatigua beaucoup, vu son état de faiblesse et sa difficulté de parler. Il se montrait plein de ferveur et de générosité.

« Oh! disait-il souvent, si l'on pensait sérieusement que l'on doit mourir un jour, quelle fidélité ne mettrait-on pas dans le service du bon Dieu! Que la sainte volonté de Dieu soit faite toujours! répétait-il souvent. J'ai désiré avant tout cette divine volonté. »

« Il parlait volontiers de notre bonne Mère du ciel, se disant son enfant privilégié. D'autres fois, il offrait sa vie pour la Congrégation et l'Afrique, pour tant de pauvres âmes. Il était heureux de voir l'aurore du mois de mai et de mourir dans ce mois consacré à la sainte Vierge. Après le salut du dimanche, je lui administrai l'extrême-onction. Son attitude pleine de ferveur témoignait assez qu'il s'unissait de cœur aux prières et aux cérémonies. Enfin, pour terminer cette journée si remplie de touchants événements, je lui donnai l'indulgence de la bonne mort.

« Le lundi soir, le malade fut pris de délire, il ne pouvait plus nous comprendre. Le mardi matin, on lui appliqua le thermomètre, il marquait 40°3'. A partir de ce moment, je ne quittai plus notre cher Père, je lui fis les prières de la recommandation de l'âme et lui donnai encore l'absolution, attendant l'heure suprême fixée par la divine Providence. Enfin, vers 10 h. 1/2 du matin, ses mains, restées jusque-là dans la même position, se détachèrent, firent quelques légères convulsions, les soupirs cessèrent, et les lèvres devenues immobiles m'annoncèrent que la belle âme de ce zélé missionnaire venait de s'envoler vers le ciel.

LE F. HONORÉ LANG

DÉCÉDÉ LE 7 JUIN 1897 A BRAZZAVILLE

Le F. Honoré Lang était né le 1^{er} novembre 1870, à Niederchouffesheim (diocèse de Strasbourg). Sur les bons témoignages du curé de sa paroisse, il fut admis le 27 avril 1888 au postulat des Frères, à Chevilly, où il fit profession le 8 septembre 1890. Immédiatement après, il fut désigné pour la Mission de l'Oubanghi, et l'on peut dire qu'il s'est généreusement dévoué jusqu'à l'heure de sa mort.

Attaché à la maison de Brazzaville au moment où cet établissement était en pleine période d'installation, il prit une grande part à tous les ouvrages de charpente et de menuiserie; il ne marchandait ni son temps, ni sa peine, et donnait à tous l'exemple d'un bon travailleur. Quoiqu'il ne fût pas de première force dans ces derniers métiers, il avait déjà acquis cet esprit d'économie si précieux partout, mais surtout en Mission; il ne laissait rien perdre des matériaux qu'il avait sous la main pour ses travaux et s'attachait à *faire beaucoup avec peu*, maxime qu'il faut si souvent mettre en pratique en Afrique. Il trouvait là de nombreuses occasions de pratiquer la pauvreté, et il le faisait avec un véritable esprit de foi.

Chargé de l'atelier de menuiserie, il eut souvent à faire des actes d'humilité; car il avait sous ses ordres des ouvriers noirs plus habiles que lui dans son métier; il sut en profiter pour se perfectionner.

Comme religieux, ce bon Frère était un modèle d'obéissance et de dévouement; il ne refusait aucune des fonctions qui lui étaient assignées et il en remplissait tous les devoirs avec promptitude et simplicité. Chargé du soin de la sacristie, il aimait à tenir propre tout ce qui regardait le Lieu saint et mettait une grande activité et un zèle sans bornes à décorer la chapelle pour les jours de fête. Il était aussi réglementaire et nous le regrettons bien également sous ce rapport; nous admirions tous son empressement à sonner à l'heure tous les exercices de règle; un bon réglementaire est si précieux dans une communauté!

(A suivre.)

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours en France. — Sont rentrés :

Le 3 août, le P. Levadoux, du *Congo français*;

Le 15 septembre, le P. Nio, de l'*Oubanghi*;

Le 17, le P. Hattler, de la *Guinée française*;

Le 19, le P. Fitzgibbon, des *États-Unis*;

Le 25, le P. Degoul, de *Maurice*.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 9, à Saint-Nazaire, pour la *Martinique*, le P. Demaërel, qui en était revenu au mois de juillet, et le P. Lanore, nouveau profès; — Pour la *Guadeloupe*, le P. Kandel, nouveau profès;

Le 10, à Bordeaux, pour l'*Oubanghi*, trois nouveaux profès, les PP. Colombel, Cotel et Le Gouguec;

Le 10, à Marseille, pour le *Zanguebar*, les PP. Kœnig et Haberkorn, qui en étaient revenus, le premier en août 1896, le second en mars dernier, et un nouveau profès, le P. Hilsz; — Pour *Maurice*, les PP. de Waubert et Herchenroder, de Blackrock; est également passé à Maurice, le P. Cadoret, de Nossi-Bé;

Le 23, à Lisbonne, pour le *Cunène*, le P. Audran, nouveau profès, avec le F. Crépinien, qui en était revenu en février;

Le 25, à Marseille, pour le *Sénégal*, le P. Ézanno, nouveau profès; — Pour la *Guinée française*, le F. Matronien, d'Orgeville; — Pour le *Gabon*, les PP. Girod et Mortellec, nouveaux profès, avec les FF. Fernand et Hermès, revenus, le premier au mois de mars, le second au mois de mai, et le F. Trémur, de Saint-Ilan; — Pour le *Congo français*, le P. James, nouveau profès;

Le 26, à Bordeaux, pour la *Trinidad*, le F. Philomène, revenu de la Guinée française au mois de juin;

Pour les *États-Unis*, à Hambourg, le P. Laengst, avec un nouveau profès, le P. Strzelczok, et M. Coignard, novice-clerc.

Placements. — Ont été placés :

A *Paris*, le P. D'hyèvre, en remplacement du P. Le Bozec, en retraite à Notre-Dame de Langonnet; le F. Aubry, de Saint-Joseph du Lac, en remplacement du F. Sennan, envoyé en Irlande; le F. Prosper, de Saint-Ilan, en remplacement du F. Adolphe, placé à Grignon.

A *Chevilly*, le P. Fitzgibbon et le P. Cadio, ce dernier comme sous-directeur du noviciat des Frères, en remplacement du P. Stercky, nommé professeur au grand scolasticat;

A *Notre-Dame de Langonnet*, le P. Georges Pascal, de Merville, professeur de sciences et préparateur au brevet; le P. Goodman, rentré en juillet des États-Unis; le P. Barbier, nouveau profès, et le F. Tugdual, de Saint-Joseph du Lac;

A *Saint-Michel*, le F. Lucain, en remplacement du F. Marie-Liguori, envoyé à Saint-Ilan;

A *Saint-Ilan*, le F. Romuald, de Saint-Joseph du Lac, en remplacement du F. Émile; le F. Aglibert, de Cellule, en remplacement du F. Trémeur;

Au *Grand-Quevilly*, le F. Maximien, revenu du Gabon;

A *Orgeville*, le F. Lucien, de Cellule, et le F. Émile, de Saint-Ilan;

A *Epinal*, le P. Mataly, rentré d'Haïti, et le novice-frère Etienne;

A *Seyssinet*, le P. Kocher, revenu récemment du Zanguebar;

A *Bordeaux*, les PP. Levadoux et Poyet-Poulet, revenus, le premier du Congo français et le second de Mayotte; le P. Levadoux doit être chargé de la procure;

En *Irlande*, le P. Colgan, nouveau profès; M. Shanahan, novice-clerc, et le F. Patrick, revenu de la Trinidad;

En *Portugal*, le P. Le Beller, de Saint-Joseph du Lac; le P. Aucopt, revenu du Bas-Congo, et M. Bertèche, de Blackrock.

DERNIÈRES NOUVELLES

Rome. — Le P. Eschbach vient d'être nommé par le Saint-Père Consultant de la S. C. de la Propagande pour les affaires orientales. Il en a été avisé officiellement par une lettre du Cardinal Rampolla, qui lui a été portée du Vatican, le 24 septembre.

Portugal et Irlande. — A la dernière session d'examen (juillet-août), nos établissements de Portugal ont remporté des succès exceptionnels devant les deux académies de Braga et de Porto.

A Braga, le collège du Saint-Esprit a eu 181 élèves de reçus, sur 190 candidats présentés; 36 ont obtenu la mention *distincto*, et 10 ont conquis leur brevet d'admission aux écoles supérieures. Aux examens d'instruction primaire, il y a eu 41 élèves présentés et 41 reçus, dont 20 avec la mention *très bien*, et parmi ces derniers, 1 avec la plus haute distinction possible, *distincto com louvor*, tant à l'écrit qu'à l'oral. Aussi la rentrée s'annonce-t-elle très bonne.

Le collège Sainte-Marie de Porto, de fondation plus récente, n'a pas encore toutes les classes du cours complet des lycées. Néanmoins, les élèves se sont distingués aux examens: sur 59 candidats présentés, 55 ont été reçus, dont 8 avec la mention *distincto*.

En Irlande, les examens ont aussi donné d'excellents résultats.

Gabon. — Au mois de juin dernier, le P. Buléon a été envoyé par Mgr Adam à Ndjolé, pour y préparer la fondation d'une station depuis longtemps projetée. Il a acquis des indigènes un beau terrain sur la rive gauche de l'Ogowé. Le P. Le Clec'h, nommé supérieur de cette station, est parti, le 20 juillet, de Libreville pour sa nouvelle destination. (Lettre de Mgr Adam des 20 et 29 juillet 1897.)

— La Société d'exploitation du Haut-Ogowé a eu de graves difficultés avec les Pahouins. Son premier convoi est arrivé sans encombre à Lastoursville, mais le second, composé de 20 pirogues, a été attaqué par les indigènes, furieux de voir le commerce s'en aller dans le haut fleuve. Les Pahouins auraient blessé et tué plusieurs hommes; les agents ont riposté, tué quelques Pahouins et brûlé tous les villages environnants. (Lettres des 29 juillet et 20 août.)

Congo français. — Nous avons parlé dans un *Bulletin* précédent (mars 1897, p. 524), du *Dictionnaire français-flote*, composé par le P. Deronet. En reconnaissance de ses travaux sur la langue du Congo et des résultats obtenus dans la Mission, le ministère de l'Instruction publique vient de lui accorder, par un décret du 13 août, les palmes académiques. C'est M. le général Archinard qui a demandé pour lui cette faveur à M. Rambaud.

Oubanghi. — Mgr Augouard est parti le 8 juin de Brazzaville, avec les PP. Le Gouay et Gestin et le F. Henri, pour aller fonder une nouvelle station à Likéti sur l'Alima. Le P. Le Gouay en a été nommé supérieur.

On a de mauvaises nouvelles de l'expédition belge partie dans la vallée du Nil. Les soldats noirs se sont révoltés, ont tué plusieurs Européens et se sont ensuite joints aux révoltés du Kassaï. D'un autre côté, les Bondjos sont de nouveau en guerre à la Mission de la Sainte-Famille. Les Togbas ont aussi chassé les Laougouassis, amis de la Mission, et dans la cour même de l'établissement tué un enfant à coups de sagaie.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 30 septembre 1897.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Du livret et des papiers personnels des membres. — Appel des Sœurs de Saint-Joseph à Zanzibar et à Mombasa. — Admission aux vœux, à l'oblation et aux saints ordres. — **Vicariat du Zanguebar** (*suite*). — Bagamoyo. — Mandéra. — Mhonda. — Mrogoro. — Tununguo. — **Nécrologie.** *Décès* : P. Goblet. M. Golio, Madame Chevalier. — Dates du décès du P. Guyodo et du F. Martinien. — *Notices* : F. Honoré Lang (*fin*), P. Antoine Brunetti, P. Kerambrun. — **Mouvement du personnel.** — **Dernières nouvelles.** — **Avis.** Absolution des censures et cas réservés.

MAISON-MÈRE

DU LIVRET ET DES PAPIERS PERSONNELS DES MEMBRES DE LA CONGRÉGATION

Décision.

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie,

Considérant 1° qu'il importe que l'on ait à la Maison-Mère, dans chaque province et dans chaque Mission, tous les renseignements nécessaires sur la situation civile, religieuse, ecclésiastique et militaire des membres de la Congrégation, ainsi que sur les fonctions qu'ils ont remplies ou qu'ils peuvent être aptes à remplir;

Considérant 2° qu'il est d'ailleurs utile, comme l'a montré l'expérience, que chaque sujet conserve par devers lui les papiers relatifs à sa situation personnelle;

Vu la délibération du Conseil, en date de ce jour;

Décide :

1. — Il est établi, pour chaque membre de la Congrégation, Père et Frère, un livret personnel. Ce livret, rempli au noviciat pour les premiers renseignements, est donné au sujet au jour de son premier placement et le suit partout où il va.

2. — Dans chaque communauté, il reste entre les mains du Supérieur, qui doit le tenir à jour : rien de confidentiel n'y peut figurer. Si le sujet vient à être changé de maison, même transitoirement, le Supérieur lui remet son livret après l'avoir complété.

3. — Le Supérieur de la province ou de la Mission, auquel ce livret sera communiqué, s'en servira pour consigner sur un registre ou cahier de statistique spécial les renseignements qu'il renferme.

4. — Les actes de naissance et de baptême, les pièces concernant la nationalité et la situation militaire, ainsi que les lettres d'ordination, que l'on gardait jusqu'ici aux Archives générales, resteront désormais, de même que les actes de vœux, entre les mains de chaque sujet, qui doit les conserver soigneusement.

5. — A la mort de chacun, le livret, complété par le Supérieur, est immédiatement envoyé à la Maison-Mère avec les papiers personnels et l'acte de décès.

Fait à la Maison-Mère, à Paris, le 18 septembre 1897.

A. LE ROY, *Sup. gén.*

Avis. — En exécution de cette décision, les papiers personnels des membres profès de la Congrégation, que l'on a aux archives de la Maison-Mère, leur seront prochainement envoyés par l'entremise de leurs Supérieurs.

On enverra de même aux Supérieurs le nombre voulu de *Livrets personnels* pour les membres de leur province ou de leur communauté. Ils auront soin de les remplir ou de les faire remplir exactement.

On leur expédiera, en outre, des feuilles de renseignements qu'ils feront remplir en même temps et renverront sans retard à la Maison-Mère.

APPEL DES SŒURS DE SAINT-JOSEPH A ZANZIBAR ET A MOMBASA

Le Supérieur de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie,

Vu le rapport fait en date du 1^{er} mars 1896 et l'avis donné plus tard sur le même sujet, ainsi que les délibérations du Conseil général, en date des 17 mars 1896 et 3 février 1897;

Vu l'article VIII de la Constitution 78, établissant que, pour introduire dans nos Missions des instituts religieux et les en retirer, on doit procéder d'entente avec la Maison-Mère;

Et considérant que, pour assurer l'avenir de l'hôpital de Zanzibar et de celui de Mombasa, ainsi que pour la tenue des écoles qu'il y aurait à créer, il est nécessaire aux Sœurs de bien connaître l'anglais et même l'allemand, en ces pays dont la situation politique est maintenant fixée, et que cette condition ne peut être réalisée par les Filles de Marie, au dévouement desquelles, d'ailleurs, tout le monde se plaît à rendre hommage;

Décide :

L'hôpital fondé par la Mission à Zanzibar sera confié désormais aux Sœurs de Saint-Joseph, ainsi que l'hôpital anglais de Mombasa et les écoles de filles qui pourraient être créées dans ces deux localités.

Fait à la Maison-Mère, à Paris, le 1^{er} mars 1897.

A. LE ROY, *Sup. gén.*

En conséquence de cette décision, on a demandé à la Révérende Mère générale des Sœurs de Saint-Joseph neuf de ses religieuses, dont six pour Zanzibar et trois pour Mombasa. Elles se sont embarquées à Marseille, le 10 octobre, pour leur nouvelle destination. Les Filles de Marie, actuellement employées à Zanzibar, seront adjointes à leurs compagnes de Bagamoyo.

ADMISSIONS AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis, par décisions rendues dans le cours d'octobre :

Aux vœux perpétuels :

LES PP. FAUGÈRE, de la Maison-Mère (12 oct.);

GANOT, de la Mission du Bas-Niger (26 oct.);

- Les PP. DIETLIN, Th. SCHNEIDER, LUX, du Zanguebar (12 oct.);
 FITZ-GIBBON, des Etats-Unis (12 oct.);
 DEKINDT et Ant. KAUFFMANN, du Cunène (5 oct.);
 Les FF. JOAQUIM Campos, DUARTE Vaz, ALBANO de Nascimento
 CASIMIRO Lulsdorf, également du Cunène (5 oct.).

Aux vœux de cinq ans :

- Les PP. HERMANN, de Merville;
 Frédéric GRIFFIN, KELLY, WILHELM, de la Trinidad;
 KOHLER et REYMANN, de la Mission du Cunène;
 Les FF. ABILIO Gomes, du Portugal;
 AMADEU Marques, de Loanda;
 ESTANISLAU Carilho, du Cunène.

A la profession, MM :

- Jean-Fridolin FROMMBERZ, né le 18 fév. 1874, à Pittsburg (Et.-U.);
 Victor LITTHARD, né le 6 janv. 1873, à Mackenheim (Alsace);
 Pierre-Albert STRÉRATH, né le 6 sept. 1873, à Cologne (Allem.);
 Jacques O'NEILL, né le 14 oct. 1873, à Holywood (Irl.);
 César BERTHET, né le 2 sept. 1876, à Chens (Haute-Savoie).

Ces cinq novices ont fait leur profession à Chevilly, le jour de la Toussaint; elle a été avancée d'après un Indult de Rome du 7 septembre, parce qu'ils doivent aller faire leurs études théologiques à Rome.

A été également admis à la Profession le 26 sept., à Mesnières,
 Le F. PLACIDE Thomas, né le 12 mars 1868, à Etables (Côtes-du-N.).

A l'Oblation :

Le 3 octobre à Chevilly :

- MM. Pierre BITAULD, du dioc. de Rennes, pat. de rel. : saint Paul;
 Aug. FORTINEAU, du dioc. de Nantes, pat. de rel. : st Latuin;
 Paul LEQUIEN, du dioc. de Cambrai, pat. de rel. : st Mauront;
 Fr. FOUBERT, du d. de Sééz, pat. de rel. : st Jean l'Évangél.
-

ADMISSIONS AUX SAINTS ORDRES

Ont été admis, par décision du 12 octobre :

Aux ordres mineurs,

MM. Yves MADEC, du diocèse de Quimper ;
 Pierre BITAULD, du diocèse de Rennes ;
 Auguste FORTINEAU, du diocèse de Nantes.

Au sous-diaconat, MM. :

Victor DUBAIL, du diocèse de Besançon ;
 Joseph BURGSTALLER, du diocèse de Strasbourg ;
 Jean STAFFORD, du diocèse de Waterford ;
 Alexandre BITON, du diocèse de Nantes ;
 Paul LECOMTE, du diocèse de Séez ;
 Joseph BEAUCHÈNE, du diocèse de Nantes ;
 René GUYADER, du diocèse de Quimper ;
 Jean-Marie PIMOLÉ, du diocèse de Carcassonne ;
 Jean-Baptiste ENGASSER, du diocèse de Strasbourg ;
 Louis BERNHARD, du diocèse de Strasbourg ;
 Charles BOURQUI, du diocèse de Lausanne ;
 Michel HENRY, du diocèse de Quimper ;
 Emile MULLER, du diocèse de Strasbourg ;
 Henri BLANCHOT, du diocèse de Dijon ;
 Paul LEQUIEN, du diocèse de Cambrai.

Ces scolastiques ont été ordonnés à Chevilly par Mgr Le Roy, le 28 octobre, fête des SS. Apôtres Simon et Jude.

Ont été admis de même, au sous-diaconat, par décision du 18 octobre, trois scolastiques du nouveau noviciat de Cornwells, aux Etats-Unis.

MM. Alphonse COIGNARD, du diocèse de Coutances ;
 Guillaume STADELMAN, du diocèse de Pittsburg ;
 Ladislas ALACHNIEWICZ, dioc. de Culm (Pologne allemande).

Enfin a été admis au diaconat et à la prêtrise, par décision du 20 octobre, M. Joseph COSSON, du diocèse de Saint-Brieuc, employé en Sénégalie.

NOMINATIONS

Par décisions récentes du T. R. Père, ont été nommés :
Econome général, à la *Maison-Mère*, le P. Epinette, précédemment sous-procureur général, en remplacement du P. Wiisler, envoyé à Beauvais ;

Sous-directeur des Frères, à *Chevilly*, le P. Cadio, d'Epinal ;
Supérieur du Refuge du *Grand Quevilly*, le P. Andrieux, en remplacement du P. Barthélemy Stoffel, rentré malade à la *Maison-Mère* ;

Supérieur de la communauté de *Formiga*, en Portugal, le P. Xavier Kauffmann, le P. Rulhe devant être entièrement consacré à sa charge de Provincial ;

Maître des Novices-Frères à *Knechtsteden*, le P. Schleweck, précédemment supérieur à Saint-Joseph du Lac ;

Maître des Novices-Frères à *Cornwells*, aux Etats-Unis, le P. Richert.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR

(*Suite.*)

COMMUNAUTÉ DE NOTRE-DAME DE BAGAMOYO

JUILLET 1895. — AOÛT 1897

1. Personnel. Départs et retours. Décès. — 2. OEuvre des enfants. Nombre et esprit. — 3. Sections et ateliers sous la direction des Frères. — 4. Ministère. Résultats. Villages chrétiens. — 5. Evangélisation des Noirs venant de l'Intérieur. — 6. Relations avec les autorités allemandes. Visites. — 7. Mort de l'Indien Sewa Hadji, bienfaiteur de la Mission. — 8. Visite de Mgr Allgeyer à Bagamoyo et à Dar-ès-Salam.

1. — La communauté de N.-D. de Bagamoyo comprend actuellement : le P. Karst, supérieur, chargé du ministère extérieur ; le P. Théophile Schneider, directeur des enfants, en remplacement du P. Kocher, rentré en France au mois d'août dernier ; les FF. Oscar, Adelin, Bénédic, Acaire, Oswald, Martial, Quillian, Chrysostome et Théogone. Le R. P. Étienne Baur, provincial, est retenu à Zanzibar par les affaires de la succession Sewa Hadji.

Plusieurs autres membres ont dû rentrer en Europe pour

refaire leur santé : ce fut d'abord le P. Karst, qui nous quitta en décembre 1894; il est revenu un an après, en décembre 1895. Cette même année, ce fut le tour du bon F. Oscar (mars-octobre 1895), puis du cher F. Adelin, qui dut aller se faire opérer d'une cataracte (août-novembre 1895). En 1896, partirent successivement les FF. Hygin, Aubin et Claudien, ce dernier pour aller faire son service militaire.

Nous avons eu la douleur de voir mourir coup sur coup, en 1896, les PP. Huffschmitt et L. Kornmann, peu après leur arrivée de l'Intérieur à Bagamayo. Parmi les membres de la Mission, nous avons aussi perdu la Sœur Marie-Joseph, des Filles de Marie (juin 1897). Cette bonne religieuse s'était admirablement dévouée au bien de nos œuvres pendant dix années. Elle est morte telle qu'elle avait vécu, c'est-à-dire comme une sainte. Elle eut la consolation d'être assistée, à ses derniers instants, par le R. P. Provicair, alors de passage à Zanzibar, où elle avait été transportée.

Mentionnons aussi le décès du F. Amand, des Missionnaires d'Alger, qui était arrivé mourant de l'Ouganda et qui a succombé dans la communauté.

2. — L'œuvre principale de Bagamoyo est celle des enfants. Malgré des moments difficiles, elle n'a cessé de prospérer. Au commencement de 1895, le chiffre total des garçons montait à 227, et celui des filles était encore plus élevé. Cette augmentation était due principalement à la famine causée par l'invasion réitérée des sauterelles. Plusieurs stations de l'Intérieur durent, à cause de cela, nous envoyer temporairement un contingent de leurs enfants.

Il est mort un bon nombre de ces petites créatures en 1896, tant chez nous qu'au village, par suite d'une épidémie de rougeole.

L'esprit de ces enfants est généralement bon, leur piété sincère, et aux jours de fête ou d'adoration mensuelle, ils se présentent à la Sainte Table. L'âge des passions amène sans doute des luttes et des difficultés. Mais il ne faut pas oublier que tous ou à peu près sont des enfants rachetés ou libérés. On comprendra, dès lors, qu'il y a fort à faire pour leur inculquer le sentiment et la pratique de la vertu, beaucoup plus que s'il s'agissait d'enfants libres.

3. — Ces enfants sont divisés en sections, sous la direction des Frères : Le F. Adelin dirige la bande chargée de la culture de la vanille. Il faut voir avec quel entrain il mène son petit monde. Après de longues années d'essais plus ou moins infructueux, il a eu, cette année, une récolte satisfaisante. Notre vanille a même figuré très honorablement à côté de celles de Bourbon, du Mexique et d'ailleurs, sur le marché de Hambourg. — La section des grands est confiée au F. Acaire. Ils ont exécuté, sous sa direction, plusieurs travaux importants : magasin de vivres, citerne dans la cour des Sœurs et étage sur leur maison, plusieurs puits avec des rondelles en ciment, etc. Actuellement, ils agrandissent les écuries.

Le F. Bénédicte cumule les fonctions de chef du service intérieur et de la basse-cour. Une quinzaine d'enfants marchent sous ses ordres. Aussi, la basse-cour a-t-elle fait des progrès réels. Malheureusement, une épizootie, qui a sévi particulièrement à Bagamoyo, nous a enlevé tout d'un coup 32 grands porcs. On fut obligé d'écartier tous les bœufs et de placer ce troupeau dans une de nos campagnes à une lieue de l'établissement.

Le F. Quillian travaille activement le fer. Quelques enfants vont à son école, qui n'est pas la moins rémunératrice. Les forgerons seront toujours reçus à Dar-ès-Salam. — La menuiserie prospère, et le bon F. Oswald ne sait pas souvent par où commencer, tant il reçoit de commandes. Cet atelier est celui qui a le plus d'amateurs parmi nos jeunes gens. — Notre cordonnerie n'offre pas moins d'intérêt. Outre les chaussures qu'elle fournit à tous les membres de la Mission, le F. Chrysostome fait beaucoup de travaux pour la ville de Bagamoyo et d'autres endroits de la colonie. — Les jardiniers aussi nous rendent de précieux services, sous la direction du F. Théogone ; bien souvent, même, on nous a demandé de la ville des enfants formés par lui au jardinage.

Vient enfin la gent écolière, assez nombreuse et tapageuse. Le F. Martial, aidé de plusieurs petits moniteurs, exerce son zèle à leur apprendre à lire et à écrire. Ils ont aussi le soin de la propreté dans toute la maison.

Finissons, enfin, par le vétéran de tous les Frères, le bon F. Oscar. Ceux qui l'ont vu à l'œuvre peuvent seuls comprendre la difficulté qu'il a pour organiser les caravanes. Rien cependant

de plus important pour les stations de l'Intérieur. C'est ce bon Frère qui en est chargé depuis de longues années. Il entretient, du reste, les meilleures relations avec tous ces Messieurs de la colonie.

4. — Le ministère extérieur s'est développé depuis notre dernier *Bulletin*. Le P. Karst s'y dévoue corps et âme, et il se passe rarement une journée où il ne circule parmi les chrétiens, comme parmi les catéchumènes, encourageant les uns, fortifiant les autres, cherchant aussi à améliorer leur bien-être matériel. Notre-Seigneur a béni ses efforts.

Voici, en chiffres, un petit aperçu des résultats obtenus ces deux dernières années, tant auprès des enfants que des familles établies autour de la Mission :

Baptêmes, 576; — Communions, 18,000; — Mariages, 72; — Enterrements, 425.

Nos chrétiens sont distribués dans six villages chrétiens, comptant 300 baptisés et 120 catéchumènes. On sait que Bagamoyo est un centre tout à fait arabe, par conséquent non accessible à la prédication évangélique. Ce sont donc de pauvres malheureux ramassés, que nous instruisons. Mais n'est-ce pas une part de choix, celle que Notre-Seigneur a préférée sur la terre?

5. — Une autre œuvre très intéressante, c'est celle des Wanyamwezi. Tous les ans viennent à la côte, pour le service des caravanes, plusieurs milliers de Noirs de l'Intérieur, appartenant à différentes tribus, dont la plus importante est, sans contredit, celle des Wanyamwezi. Le gouvernement allemand a fait construire, pour les abriter, douze grands hangars, qui sont bien insuffisants.

Toutes les maladies et toutes les misères se rencontrent parmi cette foule, dont le chiffre officiel a été, l'année dernière (1896), de 80,000. Pour beaucoup d'entre eux, c'est le moment de la grâce. Deux Pères se rendent tous les jours au camp rechercher les malades. L'an dernier, au mois de juillet, 114 ont ainsi trouvé la voie du ciel.

Voici, à ce sujet, des détails intéressants, donnés dans une lettre particulière à Mgr de Courmont :

Bagamoyo, 8 juillet 1896. — Cette année l'œuvre des Wanyamwezi

a été tout à fait féconde en fruits de salut. Ils sont arrivés en nombre extraordinaire depuis la *Masika* (la saison des grandes pluies). On en a compté parfois jusqu'à douze mille à la fois dans ce fameux camp. C'est que les deux dernières années ont été des années de disette. Il en meurt beaucoup ici. Quand ils arrivent et qu'ils trouvent un bon morceau de manioc crû ou sec, ils le dévorent à belles dents, pressés par la faim. Malheureusement leurs estomacs ne sont plus faits pour recevoir des rations aussi fortes; de là des maladies qui les emportent rapidement.

Le P. Karst se dévoue corps et âme pour eux. Je le remplace quand'il en est empêché. Le matin, les courses sont plus faciles, quoique très pénibles, toujours à cause du soleil. Le Père part à la recherche des malades, accompagné de deux ou trois enfants, connaissant les langues des différentes tribus. C'est un travail d'autant plus difficile qu'il y a deux fois autant de monde en dehors des grands bâtiments en tôle qu'en dedans. Ceux qui n'ont pu y trouver place, s'abritent généralement au nombre de trois dans de petites huttes en paille. Depuis janvier, nous avons eu la consolation d'en recueillir 82. Une dizaine ont été baptisés au camp même, où ils sont morts; ils ont été enterrés par l'autorité allemande. Nous enterrons les autres ici même. La conversion de ces pauvres gens est relativement facile. Il arrive cependant parfois que le diable est tellement maître de leur cœur, que la grâce du bon Dieu n'agit que lentement. Je ne connais pas de cas, toutefois, où il y ait eu refus formel et persistant. Ils se rendent généralement au bout de quelques instructions.

Et comment les prenons-nous? — Avec un petit morceau de pain, un peu de sucre, une poignée de manioc. Mais leur préférence se porte spécialement sur les *pesas* (monnaie indienne valant à peu près un sou). Les pauvres gens! Qu'ils sont à plaindre! Nous en avons actuellement encore 32 à la Mission, tous heureux et contents, mangeant à grosse poignée. Il y en a toujours autour de notre maison, ramassant les oranges, demandant des *pesas*. L'un d'eux, le plus grand noir que j'aie vu en Afrique, mesure au moins 1^m,90. Maigre à faire peur, il plie sur ses longues jambes. Quand il me vit pour la première fois, il me fit un assez mauvais effet. Je lui dis que je voulais mettre du *dawa* (remède), sur son bras gauche un peu enflé. Il eut d'abord l'air un peu méfiant. Je lui caressai sa petite barbiche et lui promis beaucoup de manioc et un *pesa*, et il me suivit. Que n'avons-nous plus de ressources? Quel bien nous pourrions faire!

6. — Nos relations avec les autorités allemandes sont tou-

jours très bonnes, et ces Messieurs sont généralement bien disposés en faveur de nos œuvres.

En août 1895, nous fûmes honorés de la visite du major Wissmann. Tout fut employé pour le recevoir dignement : arcs de triomphe, chants exécutés par nos enfants, rien ne lui manqua. Sa santé ne lui a pas permis, malheureusement, de rester dans la colonie ; et nous l'avons bien regretté.

Son successeur, le colonel von Liebert, tint à venir nous visiter dès son arrivée. Aux souhaits de bienvenue que lui adressa le P. Karst, en l'absence du R. P. Étienne, le gouverneur répondit par des paroles pleines de bienveillance.

Signalons encore le passage de Mgr Hirth, vicaire apostolique du Nyanza méridional ; de plusieurs caravanes des Pères d'Alger, ainsi que de la caravane des Pères anglais de Mill-Hill [et de nombreux Européens, qu'il serait trop long d'énumérer.

7. — Dans nos *Bulletins*, il a été parlé plusieurs fois du riche Indien Sewa Hadji. Tous les confrères qui ont passé au Zanguebar apprendront sa mort avec peine ; car c'était un bienfaiteur insigne de la Mission. Il a succombé presque subitement, le 10 février 1897. Il avait éprouvé, le jour précédent, après avoir pris une tasse de thé, de violentes douleurs que rien ne pouvait calmer. Ce même jour, il était allé à la Mission à midi, et à quatre heures, le P. Lutz alla le visiter avec le P. Kuhn. Rien ne faisait prévoir un si rapide dénouement. Peut-être aurait-on pu, si le temps l'avait permis, le décider à recevoir le baptême. Plusieurs fois, il avait manifesté le désir de mourir chrétien.

Il a légué à la Mission une grande pièce de terre, sur laquelle se trouve une belle maison en pierre. Son intention formelle, exprimée dans son testament, est de fonder une léproserie pour les pauvres malheureux de Bagamoyo. Le R. P. Étienne a été nommé par lui son exécuteur testamentaire.

8. — Le dernier Bulletin de Zanzibar annonçait l'heureuse arrivée dans la Mission de Mgr Allgeyer. Peu de jours après, le nouveau Vicaire apostolique se fit un devoir d'aller visiter Bagamoyo ; et, par la même occasion, il se rendit à Dar-ès-Salam, pour y saluer le gouverneur de la colonie allemande de l'Afrique orientale, qui avait bien voulu mettre à sa disposition pour ce voyage l'un de ses vapeurs. Partout Sa Grandeur a reçu le meil-

leur accueil, comme on le verra par la lettre suivante que nous écrit le P. Lutz :

Zanzibar, 4 août 1897.

Je pense vous faire plaisir, à vous et à tous nos confrères, en vous envoyant quelques détails sur la visite de Mgr Allgeyer, à Bagamoyo et à Dar-ès-Salam.

M. le baron von Rechenberg, consul d'Allemagne à Zanzibar, avait obtenu sans difficulté que le gouvernement de l'Est-Africain allemand mit à la disposition de Sa Grandeur, pour ce voyage, l'un de ses petits vapeurs. Le *Ruvuma* ayant à bord Monseigneur, avec les PP. Étienne Baur et Lutz, arrive dans la jolie baie de Bagamoyo, le dimanche 18 juillet, à midi et demi. D'épais nuages couvraient le firmament, la pluie menaçait de tomber et de gâter la magnifique réception qui attendait le nouveau chef de la Mission. Mais bientôt le vent chasse les nuages, et le temps reste irréprochable.

M. le capitaine Leue, chef du district de Bagamoyo, vient, en compagnie du P. Kocher, offrir à Monseigneur son respect et ses souhaits de bienvenue. Sa Grandeur descend ensuite dans l'embarcation du Gouverneur. Pendant qu'elle se rend à terre, une salve de 14 coups de canon est tirée par les artilleurs du fort. Bientôt on est au pied de la grande croix, plantée, lors du dernier jubilé, au bord de l'Océan Indien, à l'entrée de la splendide avenue conduisant à la Mission. Là, Monseigneur donne l'accolade fraternelle aux Pères et aux Frères, offre de chaleureuses poignées de main aux autorités locales venues au grand complet, bénit les Sœurs et les nombreux enfants de l'établissement; puis le cortège se forme. Le Prélat s'avance, précédé des orphelins, au nombre de plus de 300 et d'un chœur de chantres à travers la féérique allée des filaos et des manguiers, sous de nombreux arcs de triomphe. A ses côtés sont M. Leue et le R. P. Étienne. Une foule compacte, qu'on peut évaluer à 2000 personnes, ferme la marche. Le trajet dure 10 minutes. Durant tout ce temps, le bruit des canons de l'établissement, sous la direction du vaillant F. Oscar, ne cesse de se mêler au bruit des cloches, au son de nombreux tam-tams et aux chants d'allégresse des Noirs.

Monseigneur s'arrête devant la belle statue du Sacré-Cœur, et, prenant d'abord la parole en allemand, il remercie vivement le capitaine Leue et les autres fonctionnaires de l'accueil si bienveillant qu'ils viennent de lui faire. Il surabonde de joie, dit-il, d'avoir pu enfin poser le pied sur le continent africain, la vraie terre des missionnaires, et il assure qu'il se dévouera corps et âme au salut des nombreux infidèles destinés à devenir ses brebis. S'adressant ensuite en français aux membres de la Mission, le Prélat leur dit qu'il est

heureux de se trouver à Bagamoyo, en face de ce bel établissement qui est peut-être sans rival sur cette côte d'Afrique. Il félicite le P. Étienne, le vétéran du Zanguebar, des travaux accomplis et des résultats obtenus. Enfin il promet à tous, Pères, Frères, Sœurs et Noirs, d'être à leur égard, non seulement un chef, un guide et un pasteur, selon le cœur de Dieu, mais encore et surtout un Père en qui tous trouveront assistance, conseil et encouragement. Puis il donne solennellement à toute l'assistance la bénédiction épiscopale, et ensuite se rend au salon de la communauté. Deux jours après, il réunit à la table des Pères tous les Européens de la ville.

Le 22 juillet, le *Ruvuma* amenait Sa Grandeur à Dar-ès-Salam, siège du gouvernement de l'Afrique orientale allemande. Le gouverneur, le colonel Liebert, se trouvait dans l'intérieur. M. von Bennigsen, son représentant, reçut Monseigneur avec de grandes marques de respect et de cordialité. Le gouverneur invita Sa Grandeur, ainsi que les PP. Étienne et Lutz, et les principales autorités de la colonie à un dîner officiel. En entrant dans la salle à manger, il offrit aimablement son bras au chef de la Mission, et lui donna la place d'honneur.

Vers la fin du repas, le gouverneur se lève et, dans un superbe toast, exprime ses félicitations au sujet des merveilleux résultats obtenus par les Missionnaires du Saint-Esprit dans l'Est africain. Il espère que les bonnes relations qui ont toujours existé entre le gouvernement et les membres de la Mission catholique, seront encore meilleures sous la haute direction du nouvel Evêque. Il invite enfin tous les convives, parmi lesquels se trouvaient le R. P. Maurus, préfet apostolique du Zanguebar méridional, et l'illustre docteur Koch, à boire à la santé du nouveau Vicaire apostolique, Mgr Emile Allgeyer. Des vivats enthousiastes accueillent les paroles de M. le Gouverneur.

Au bout de quelques moments, Monseigneur se lève à son tour et répond à M. von Bennigsen dans les termes les plus heureux, chaleureusement applaudis. Espérons que rien ne troublera l'entente parfaite qui existe aujourd'hui entre la Mission et les autorités locales.

Monseigneur avait reçu à Dar-ès-Salam une hospitalité vraiment fraternelle chez les Missionnaires Bénédictins de Bavière. Leurs deux établissements de la ville et de la campagne, que le Prélat a visités avec plaisir, réunissent 200 enfants libérés.

Enfin, le 26 juillet, le *Ruvuma* ramenait Monseigneur à Zanzibar.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-FRANÇOIS XAVIER A MANDÉRA

JUILLET 1895 — AOUT 1897

1. Personnel. — 2. École. Internes et externes. — 3. Premières communions. Catéchisme de persévérance. — 4. Mariages. Villages chrétiens. Difficultés pour la conversion des adultes. — 5. Visites. — 6. Cimetière.

1. — Depuis notre dernier Bulletin (juin 1895), le personnel de notre communauté a subi plusieurs changements. C'est d'abord notre ancien supérieur, le P. Emmanuel Delpuech, qui nous a quittés en décembre 1895, pour aller refaire sa santé en France, et auquel l'obéissance a ensuite assigné un autre champ de travail. Le P. Huffschmitt, envoyé de Bagamoyo pour le remplacer, fut pris, cinq mois à peine après son arrivée, d'une forte fièvre bilieuse hématurique. Sur son désir, on le fit transporter à Bagamoyo, mais hélas! il n'y arriva que pour mourir (2 juin 1896). Le P. Th. Schneider, son successeur, après être allé plusieurs fois retremper ses forces à la côte, a dû enfin nous quitter définitivement le 2 mars 1897. Il est à Bagamoyo.

Au mois de juin 1896, nous quittait aussi le cher F. Ciry, qui nous avait été provisoirement envoyé de Zanzibar pour diriger les constructions de notre nouvelle maison d'habitation. Ce cher Frère nous a rendu de grands services dans les travaux de charpente et de menuiserie; et quiconque a connu autrefois Mandéra, ne serait pas peu surpris d'en voir aujourd'hui l'heureuse transformation. Enfin le F. Ephrem, à la suite de plusieurs accès de fièvre bilieuse hématurique, s'est vu obligé de rentrer en France en mars 1896. Grâce à Dieu il nous est revenu complètement remis en décembre 1896. Mais le F. Théodémir, qui l'avait provisoirement remplacé, se vit contraint, lui-même, d'aller se refaire dans le mère-patrie, épuisé qu'il était par sept années de séjour en Afrique.

Actuellement, le personnel de la communauté se compose des PP. Dietlin et Moyses, et du F. Ephrem.

2. — Notre école compte en ce moment 69 garçons et 35 filles, au total 104 enfants. Les filles libérées sont confiées aux meilleures familles chrétiennes. Quant aux garçons, ils se classent en deux catégories : les internes, qui nous arrivent un peu de partout; et les externes, qui viennent des environs pour assister aux classes et aux catéchismes. Ces derniers sont, pour la plupart,

de parents libres, qui verraient d'un mauvais œil leurs enfants travailler à la Mission. Selon eux, travailler ainsi au jour le jour chez les Pères, c'est être leur esclave. Cette mesure présente d'ailleurs pour nous de grands avantages. En diminuant nos dépenses, elle nous permet d'avoir plus facilement les frères et les sœurs des enfants que nous avons déjà pu préparer au baptême. C'est sur cette intéressante jeunesse que repose l'espoir de l'avenir.

3. — Le 8 septembre 1896, une quarantaine de nos enfants se sont approchés pour la première fois de la Sainte Table. Le 1^{er} novembre de la même année, 43 adultes ont eu le même bonheur.

Dans le but de conserver nos jeunes chrétiens dans leurs bonnes dispositions, nous avons établi pour eux un catéchisme de persévérance. Il se fait chaque dimanche après la messe; c'est le meilleur moment pour avoir les jeunes gens. Le Noir a tout particulièrement besoin qu'on lui répète la même vérité plusieurs fois pour qu'il la saisisse et surtout pour qu'il la retienne bien.

4. — Nos mariages pour l'année 1896 sont au nombre de 12. Avec ce petit noyau, nous avons commencé un nouveau village, non loin du village principal. Notre village chrétien de Madessa n'existe plus. Lors de la dernière terrible invasion des sauterelles, les familles qui le composaient sont toutes parties. Les unes sont allées à la côte, les autres sont venues s'établir près de la station. Somme toute, notre petite chrétienté compte actuellement 80 familles chrétiennes. Dans peu, nous l'espérons, d'autres jeunes ménages viendront en grossir le nombre.

Deux causes font que notre ministère, laborieux et difficile, reste souvent peu fructueux. C'est, d'une part, la dépopulation de ce pauvre pays, par suite de l'infanticide. Le missionnaire, au lieu de grands centres, ne rencontre guère que des groupes de quelques familles. La station de Mandéra, est placée, il est vrai, de façon à permettre au missionnaire de rayonner aux alentours; mais il faut néanmoins beaucoup de temps et de fatigues pour aller visiter un à un tous les Noirs et leur parler du bon Dieu. Nous avons, en outre, un terrible ennemi, la polygamie. C'est elle qui arrête partout ici les conversions des adultes. Beaucoup cependant promettent de se convertir à

l'article de la mort. Daigne le bon Dieu, dans sa miséricorde, leur pardonner cette résistance à la grâce!

5. — Un mot de nos visiteurs. Mentionnons d'abord la visite de M. de Laborie, venu dans le pays pour chasser; il a été très bienveillant pour nous et, en partant, nous a laissé 60 roupies. Nous avons eu ensuite la visite du capitaine Rhode, commandant une expédition allemande. Bien que protestant, il a assisté le dimanche à la messe et au salut du Saint-Sacrement. En nous quittant, il nous a laissé huit magnifiques vaches et, arrivé à la côte, nous a envoyé une caisse d'excellent vin de la Moselle. Il est à regretter que les chefs d'expéditions de 1896 n'aient guère suivi l'exemple de la piété ni de la générosité du capitaine Rhode.

6. — Terminons ce Bulletin en mentionnant l'érection d'une belle croix en bois dans le cimetière de la station, au mois de juin 1896. A son ombre repose le regretté P. Eugène Strébler, le fondateur de la Mission de Mandéra. Au ciel, nous en avons la confiance, il doit intercéder auprès de Dieu pour l'œuvre qu'il a si bien commencée, ainsi que les PP. Huffschmitt et Cado Picarda, qui, à son exemple, se sont sacrifiés pour elle.

COMMUNAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR DE MHONDA

JUILLET 1895 — AOUT 1897

1. Personnel. Maladies. Mutations. — 2. Ministère. Accroissement du nombre des chrétiens. Baptêmes. Mariages. Premières communions. — 3. Visites aux villages. Fêtes. 1^{er} dimanche du mois. Communions ordinaires. — 4. Œuvre des enfants. Internes mariés. Ecole d'externes. — 5. Cultures. Ponts suspendus sur le Walé. Chapelle.

1. — Lors de notre dernier *Bulletin*, la communauté se composait des PP. Machon et Joseph Muller, et du F. Théodemir. Mais, au mois de septembre 1895, le P. Machon, atteint pour la seconde fois d'une fièvre hématurique, dut se rendre à la côte et, sur les ordres du médecin, s'embarquer pour la France, afin de refaire sa santé délabrée. En décembre de la même année, ce fut le tour du F. Théodemir; miné par des fièvres, durant les quatre années qu'il avait passées à Mhonda, il était devenu d'une faiblesse telle, qu'on crut devoir l'extrémiser.

Le P. Kœnig vint de Mrogoro remplacer le P. Machon; et le F. Blanchard, arrivé du Kilima Ndjaro, où il avait passé cinq ans, prit la place du F. Théodémir. Mais l'un et l'autre, au bout de quelque temps, furent obligés de retourner dans la mère-patrie.

Enfin, au mois d'octobre 1896, le P. Machon est revenu prendre la direction de la station. Le P. Joseph Muller conserve, comme par le passé, le soin des enfants et du ministère extérieur.

2. — Malgré toutes ces épreuves, le nombre de nos chrétiens n'a cessé d'augmenter et, grâce à la miséricordieuse bonté du Sacré-Cœur, il s'est accru comme jamais auparavant. Et ici nous tenons à rendre un hommage justement mérité à nos prédécesseurs qui, animés d'un zèle ardent pour les pauvres Noirs, ont préparé et facilité la conversion de nos Wanguru.

Néanmoins, nous ne pouvons omettre une circonstance qui, certes, n'a pas été sans avoir une grande influence dans leurs conversions. On dit au sujet de l'étude : *Plenus venter non studet libenter* (ventre plein n'étudie guère volontiers). Cette maxime s'est aussi réalisée au pays du Nguru. Ce pays produisant en abondance et sans beaucoup de travail tout ce qu'ils peuvent désirer, les indigènes pouvaient passer des journées et des journées dans la plus grande oisiveté, en dansant et en buvant le trop fameux *pombé* (boisson fermentée faite avec du *mtama* ou *sorgho*); et pendant ce temps, on n'était guère bien venu à leur parler d'une religion qui leur enseigne justement l'opposé de leurs plaisirs. Mais avec la famine ont cessé forcément ces réunions de *pombé*, où jeunes et vieux s'excitaient au vice; alors ils se sont rapprochés de la Mission, ils ont écouté les causeries du Père et un bon nombre se sont convertis.

Ainsi, le chiffre de nos nouveaux baptisés, durant ces deux années, s'est élevé à 414, dont 351 adultes; les autres sont des enfants ou des adultes baptisés à l'article de la mort. Nous avons eu, en outre, 55 mariages et 83 premières communions.

3. — Le ministère auprès de nos chrétiens devient de jour en jour plus laborieux. Ils sont établis, en effet, dans 18 localités ou villages, dont un comprend 48 cases, les autres, de 18 à 20. Le Père doit donc continuellement parcourir ces villages, grondant ici les uns et là encourageant les autres, selon le besoin.

Mais c'est surtout à l'approche des grandes fêtes, que la

besogne devient grande. Et il en est ainsi également le premier dimanche de chaque mois; c'est le jour consacré à l'adoration du Très Saint Sacrement; et nos chrétiens, il faut le dire à leur gloire, sont fidèles à venir l'honorer avec nous en grand nombre. Ces jours-là, les confessionnaux sont assiégés depuis le matin jusqu'au soir, et quelquefois bien avant dans la nuit. Les Pères trouvent à peine une heure à midi pour vaquer à leurs exercices. Aussi pouvons-nous constater, à notre grande consolation, que les communions ont été nombreuses durant ces deux années. Pour 260 chrétiens ayant fait leur première communion, il y a eu environ 5 000 communions ordinaires.

4. — Le nombre de nos enfants a beaucoup diminué pendant ces deux années. Celui des garçons est descendu de 50 à 29 et celui des filles de 20 à 9. La cause en est avant tout à la famine qui a sévi terriblement durant une année; mais il est d'autres raisons. La plus grande partie de nos enfants sont du pays même. Ils avaient été remis à la Mission pour dettes de leurs parents, avec la condition que ceux-ci nous laisseraient toute liberté de les instruire et de leur donner le baptême. Or, tous avaient rempli cette condition, et beaucoup ayant atteint l'âge de se marier, ils sont allés, sur la demande de leurs parents, s'établir auprès d'eux : 20 sont ainsi rentrés dans leurs familles. Ils aident beaucoup le Père dans son ministère, en apprenant les prières et le catéchisme à ceux qui les entourent.

Nous ne pouvons avoir que très difficilement de nouveaux enfants, les gens préférant garder leurs fils et leurs filles auprès d'eux, et en racheter d'autres est difficile, car les autorités allemandes voient ces rachats de mauvais œil; c'est, selon eux, de l'esclavage déguisé.

Du reste, les enfants de nos chrétiens, à mesure qu'ils grandissent, viennent régulièrement à l'école. Elle compte pour le moment 50 garçons et 20 filles. On leur apprend à lire et à écrire, et on leur enseigne le catéchisme et l'histoire sainte, le chant, voire même un peu de musique, du moins à quelques-uns. Les garçons ont un instituteur noir et les filles sont sous la direction d'une femme mariée.

Tout ce petit monde remplace avantageusement le grand nombre d'orphelins que nous avons autrefois, soit dans les fonctions de l'église, soit ailleurs, et comme ils ne sont pas à

notre charge, nous pouvons, malgré notre faible budget, entreprendre d'autres œuvres auxquelles il était impossible de songer jusqu'ici.

5. — Malgré les trois heures de classe réglementaire que nos enfants ont tous les jours, nous sommes arrivés, avec leur secours, et grâce au zèle intelligent du F. Blanchard, à faire une plantation de 1508 caféiers et une bananeraie de plus de 2000 pieds. En outre, nous avons défriché un champ de 6 hectares, où poussent en abondance patates, manioc, sorgho, et avec cela les pistaches et les cannes à sucre, le tout irrigable par un canal.

Notre chapelle aussi s'est enrichie d'un joli autel en bois rouge du pays, et elle a été meublée de 42 bancs de 0^m,80 de haut, avec agenouilloirs, le tout sorti de notre menuiserie, où travaillent deux enfants sous la direction du Frère.

Il reste à mentionner encore, au chapitre du travail manuel, deux nouveaux ponts sur le Walé. Ce n'était pas une petite affaire, car à l'endroit où on la passe, cette rivière mesure 28^m,30 de large. Mais ayant reçu par gratification du fil d'acier, nous avons suspendu des ponts à des arbres énormes, que la Providence avait fait pousser sur les bords de la rivière. Nos chrétiens qui, jusque-là, étaient toujours empêchés de venir à l'église les jours de dimanche pendant la saison des pluies, peuvent ainsi désormais s'y rendre, sans danger de se noyer, comme il arrivait auparavant tous les ans.

La chapelle de Saint-Pierre est tombée en ruines. Nous espérons la relever d'ici peu, moyennant un don de 500 marks que nous avons reçu d'Allemagne. Nous avons là 44,000 briques qui ne demandent que la main d'un maître-maçon pour les convertir en murs.

COMMUNAUTÉ DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION DE MROGORO

JUILLET 1895 — AOUT 1897

1. Personnel. — 2. Mouvement religieux. Bonnes dispositions de *Kingo*, le chef principal. Résultats du ministère. — 3. Fêtes. Dévotions. Premières communions. — 4. Villages chrétiens. Nombre. Organisation. Catéchistes. — 5. Famine causée par les sauterelles. Épidémie. — 6. Cultures. Basse-cour. — 7. Question de notre terrain. Différend avec *Kingo*. Nos droits dûment constatés. — 8. Nouvelle église. — 9. Visites.

1. — A l'époque où parut notre dernier *Bulletin*, la communauté se composait des PP. Oberlé, Kœnig, et du F. Alexandre.

A la reprise des travaux de la cathédrale de Zanzibar, en avril 1896, ce Frère fut de nouveau rappelé, au regret de tous. En décembre 1895, le P. Kœnig, après s'être dévoué pendant deux ans aux œuvres de Mrogoro, reçut son obédience pour Mhonda, où il était destiné à remplacer le P. Machon. Mais après avoir souffert avec nous les misères et les angoisses inexprimables de la famine, le cher Père nous quitta exténué de fatigue et, quelques mois plus tard, il dut aller chercher en France le rétablissement de ses forces perdues. Il fut remplacé ici par le P. Munsch, et un mois plus tard nous arrivait le F. Adélard. Les trois membres de la communauté sont actuellement les PP. Oberlé et Munsch, et le F. Adélard.

2. — Durant les deux dernières années, la grâce a sensiblement remué les populations qui nous environnent. Avec le concours de nos catéchistes, nous sommes arrivés à connaître beaucoup de préjugés que ces pauvres gens se seraient bien gardés de nous révéler eux-mêmes, et qui entravaient l'œuvre de leur conversion. Des entretiens journaliers, dans lesquels on y touchait, sans en avoir l'air, dissipèrent peu à peu leurs vaines terreurs.

Quant aux chefs, que la crainte de perdre leur prestige poussait à combattre notre influence, nous tachâmes, avec le secours des plus fervents néophytes, de leur faire comprendre que leurs vrais intérêts devaient au contraire les porter à se faire chrétiens, eux et leurs sujets, parce que la fidèle observation de la loi chrétienne serait pour leur autorité une garantie bien plus efficace que les menaces de sortilège dont ils usaient jusqu'à présent. Kingo, le chef principal du pays, s'est laissé lui-même persuader, et quoique la corruption musulmane ne nous fasse guère espérer de conversions dans son village, notre ministère n'est pas sans fruit dans les campagnes environnantes. Depuis quelque temps, Kingo se montre absolument notre ami; il ne juge pas une affaire importante sans consulter la Mission; de plus, il a donné permission à tous ses sujets de se faire instruire. Plusieurs petits chefs l'avaient secrètement consulté par rapport à la religion du Père : « Suivez son conseil en tout, leur dit-il, et vos villages se tiendront debout solidement. »

Nous avons eu plusieurs cas d'interpellation à faire auprès de ses sujets mariés, à l'occasion de la conversion d'un des conjoints. Kingo, qui connaît parfaitement les lois chrétiennes

relatives au mariage en pareils cas, a fait venir à part les parties interpellées et les a décidées à se faire elles-mêmes instruire et baptiser. C'est que ce chef intelligent s'est aperçu lui-même que ses sujets chrétiens se montrent à son égard plus respectueux et plus soumis que les païens. Dans les villages plus éloignés, où nos excursions sont nécessairement plus rares, notre influence s'étend aussi peu à peu par suite des nombreuses contestations soumises à notre arbitrage. Nous en profitons pour propager notre sainte foi. Les difficultés sont bien grandes sans doute, mais un travail patient et persévérant finit par en triompher avec la grâce de Dieu. La preuve en est dans la conversion de nombreux polygames, qui depuis ne font que s'applaudir de leur généreuse résolution. Leur exemple sera suivi à bref délai, nous l'espérons, par plusieurs chefs.

Voici, du reste, le résultat de notre ministère pour ces deux dernières années : *Baptêmes*, 749; — *Mariages*, 103; — *Pre-mières communions*, 47; — *Conversions de polygames*, 60.

3. — Nos chrétiens, tant anciens que nouveaux, restent en général bons et fidèles, sauf les faiblesses inhérentes à la nature humaine, surtout chez les Noirs. Nos fêtes sont célébrées avec une grande pompe. Depuis que nous avons notre nouvelle église, nous faisons toutes les processions liturgiques de l'année. La gloire de notre sainte foi est beaucoup rehaussée par ces belles manifestations extérieures. Mais ici, il faut toujours, pour compléter la fête, que l'odeur de la poudre se mêle à celle de l'encens.

A toutes les solennités, il y a communion presque générale; de plus, le premier vendredi du mois, nos enfants et une grande partie de nos chrétiens s'approchent des sacrements. Nous avons à nous féliciter grandement des magnifiques résultats de cette dévotion au Sacré-Cœur de Jésus. Sont aussi en grand honneur le mois de saint Joseph et le mois de Marie. Chaque année, nous consacrons les trois derniers jours de la semaine sainte à une petite retraite pour nos chrétiens. Cette année (1897), plus de 600 chrétiens y ont assisté chaque jour, matin et soir, malgré un très mauvais temps et une distance considérable.

Nous donnons une très grande solennité à la première communion. Cette belle cérémonie, admirée de tous, doit détruire et remplacer peu à peu la fête immorale célébrée pour les jeunes gens arrivés à l'âge de puberté. Nous espérons réussir bientôt;

jeunes et vieux estiment déjà cette cérémonie incomparablement supérieure à toutes leurs coutumes païennes.

4. — Nos chrétiens sont groupés par villages. Le principal, sans être le plus peuplé, est celui de l'Immaculée-Conception, appartenant à la Mission. Il est composé des anciens mariés de Bagamoyo, des ménages sortis de notre propre orphelinat et d'un certain nombre de familles du pays qui préfèrent demeurer auprès de nous. Les autres villages, au nombre de 15, se composent de chrétiens indigènes, groupés par familles.

Chaque village est présidé par un chef choisi par les Noirs qui le composent. Chacun de ces chefs, secondé par au moins un ministre, doit régler les questions litigieuses de moindre importance, sauf à en rendre compte au Père, le dimanche après la messe. Les questions plus graves sont toujours soumises directement à la Mission, où elles sont jugées devant tous les chefs, au milieu d'une assistance toujours très nombreuse.

Les chefs sont chargés de veiller à ce que, dans chaque village, tous assistent régulièrement à la prière et aux instructions. Pour cela, ils ont à leur disposition un catéchiste, choisi, autant que possible, dans leur propre village. Les catéchistes sont soumis eux-mêmes à un premier catéchiste, Jean, ancien élève de Zanbibar, qui ne manque pas d'exercer une stricte mais paternelle surveillance sur ses subordonnés, ainsi que sur les chefs de village. Du reste, sa conduite irréprochable lui a conquis une très grande influence sur les indigènes. Les chefs de village et les catéchistes nous secondent grandement dans notre travail; sans eux, il nous serait absolument impossible de suffire à la tâche. Outre les instructions particulières que nous faisons dans nos excursions, il y a, tous les dimanches, une instruction générale d'une demi-heure faite par un Père, puis, après un repos d'un quart d'heure, un catéchisme d'une heure pour chaque catégorie.

5. — Nous ne faisons que mentionner en passant la famine, causée par les ravages des sauterelles. Elle a été terrible à Mrogoro; mais Marie-Immaculée et son glorieux Epoux, que nous n'avons cessé d'invoquer, nous ont toujours fait éprouver l'effet de leur puissante protection, et nous ont enfin délivrés de nos angoisses.

La disette fut suivie d'une mortalité étonnante. Une épidémie

de rougeole et d'influenza décima notre population. Nous avons eu à inscrire plus de 200 décès parmi nos chrétiens. Puissent-ils être les avocats de leurs compatriotes encore assis à l'ombre de la mort!

6. — Actuellement, nos cultures ont pris un assez grand développement et tout vient à merveille : patates, ambrevades, haricots, etc. Mais la principale plantation est celle du café; malgré les ravages d'un insecte, elle est d'une assez grande ressource pour la Mission. Le F. Adélard s'en occupe avec une ardeur infatigable; la caféière, plantée par le F. Adelin, étant menacée de périr, il s'est empressé de la réparer et d'en faire de nouvelles. A chaque saison de pluies, il fait, en outre, de nouveaux semis pour développer ses plantations ou remplacer les arbres qui ont péri. Dans ces travaux, il est secondé par nos enfants, qui lui sont très attachés. Sans eux, il nous serait absolument impossible d'augmenter et même de maintenir nos plantations, surtout celle du café, qui, pendant la saison chaude, demande un arrosage journalier. La vanille réussit aussi à Mrogoro, mais jusqu'ici nous n'avons pu nous en occuper, faute de personnel.

Nous nous appliquons également à multiplier dans le pays les arbres fruitiers. Outre l'allée de manguiers *des douze Apôtres*, plantée par Mgr de Courmont, et les deux allées de cocotiers faites sous sa direction, nous avons un beau verger planté par le F. Alexandre, et qui comprend les meilleurs arbres fruitiers des pays chauds : manguiers, orangers, corossoliers, papayers, arbres de cythère, etc.

Depuis, nous avons fait faire par les indigènes de larges routes partant de leurs villages et aboutissant à la Mission; toutes ces routes seront bordées d'arbres fruitiers et le sont déjà en partie (1).

7. — Nous tenons à parler ici d'une contestation que nous

(1) Notre basse-cour a aussi subi d'heureuses améliorations. La trouvant trop étroite et trop proche de notre nouvelle église, peu garantie, d'ailleurs, contre les fauves, le F. Adélard, avec quelques enfants et trois maçons, en construisit une nouvelle, tout entourée de hautes murailles en maçonnerie et d'un fossé profond bordé des deux côtés d'une épaisse ligne de raquettes et de yuka. Elle renferme actuellement 65 pièces de grand bétail, un nombre égal de chèvres, 24 moutons, 193 poules, 23 canards et 2 oies, plus notre belle Anesse, la noble Bichette.

avons eue au sujet du terrain de la Mission et qui, grâce à Dieu, a finalement servi à bien faire établir nos droits. Jusqu'en 1893, il n'existait aucune pièce officielle établissant soit les titres, soit surtout l'étendue de notre propriété. Pour le terrain de la *Bigwa* seul, il y avait eu, en 1888, un contrat signé par un Père, que les Noirs de Mrogoro avaient surnommé *Kibarabara*, (littéralement l'habile-habile); il était alors Supérieur de la station, et aujourd'hui nous avons le bonheur de l'avoir comme Supérieur général.

Nous prîmes des informations auprès de nos anciens chrétiens et des indigènes. Kingo aussi fut consulté comme étant le principal chef du pays. Après bien des recherches, nous arrivâmes à tomber d'accord pour les limites nord, est et sud. Mais la limite ouest, attenant à la propriété personnelle de Kingo, souleva des contestations. Nous appuyant sur le témoignage de la plupart des indigènes et plus encore sur celui du R. P. Étienne Baur, présent à Mrogoro au moment de l'acquisition, nous soutenions que notre limite était, de ce côté, la rivière *Kirakala*. Kingo, lui, prétendait, au contraire, que cette limite était deux arbres placés au milieu des champs, ce qui faisait une différence de 4 à 5 kilomètres carrés.

Entre temps, Kingo alla à Dar-ès-Salam faire sa visite au gouverneur de la colonie allemande. Il parla à droite et à gauche de son différend avec la Mission, et, sur les conseils de quelques-uns, il déposa ses réclamations au tribunal de Dar-ès-Salam, où elles furent accueillies avec empressement. Kingo n'était pas encore revenu de la côte que les papiers au grand aigle étaient déjà lancés. D'entente avec le R. P. Étienne, nous fîmes un contre-rapport; le P. Supérieur répondit verbalement au chef de Kilossa et à d'autres fonctionnaires venus pour faire une enquête sur la question. Enfin, après sept mois d'instructions judiciaires, l'affaire se termina entièrement en notre faveur. Nous avons ainsi maintenant des pièces officielles qui nous assurent une propriété d'environ 12 kilomètres carrés.

Aussitôt l'affaire terminée, Kingo, regrettant ses démarches qu'il attribuait à de mauvais conseillers, est venu renouveler son amitié avec la Mission, en nous promettant de ne jamais plus attaquer les *Mapadri*.

8. — Nous avons parlé plus haut, en passant, de notre nou-

velle église. Depuis longtemps le besoin s'en faisait sentir, vu l'augmentation du nombre de nos chrétiens. Elle a été bâtie pendant la famine, d'où son surnom de *kaniza ya nzigé* (église des sauterelles). Elle mesure 42 mètres de long sur 12 de large; elle est embellie de quatre beaux vitraux, don du bon F. Alexandre, qui était venu nous aider pour cet important travail. Tous nos chrétiens ont prêté pour sa construction un concours digne de tout éloge, quoique la famine ne nous eût permis de leur allouer journellement qu'une assez maigre pitance.

Cette église a été bénite, le 17 décembre 1896, par le P. Le-donné, supérieur de la Mission de la Longa, au milieu d'une affluence de plus de 600 personnes.

9. — Notre station attire toujours et de plus en plus de nombreux visiteurs, dont elle excite l'admiration. Citons en particulier les visites de Monseigneur Hirth, avec 11 de ses missionnaires, et 7 Pères de Mill-Hill. Ces bons Pères nous arrivèrent tous malades. Grâce à nos soins, ils purent, après cinq jours, se remettre en route, à l'exception de l'un d'entre eux qui fut obligé de retourner à la côte. Les RR. PP. Bénédictins de Dar-ès-Salam, depuis leur fondation dans l'Uhéhé, ne manquent jamais, à leur passage, de rester avec nous au moins une journée.

Les visites que font aussi à la Mission les officiers et chefs des stations militaires allemandes nous donnent occasion d'entretenir avec eux des relations amicales et de traiter verbalement et promptement les questions qui intéressent nos œuvres et de nous ménager au besoin leur bienveillant appui.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-AUGUSTIN DE TUNUNGUO

JUILLET 1895 — AOUT 1897

1. Personnel. — 2. État de la chrétienté. — 3. Baptême. — 4. Emplacement nouveau projeté. — 5. Victime des fauves, Pierre-Marie.

1. — Depuis assez longtemps, la station de Tununguo n'a pas son personnel au complet. Après la mort du regretté P. Lepetit-corps, la Communauté est restée avec deux membres : le P. Clauss, supérieur, et le P. Jaeckel, et l'un et l'autre ont dû aller successivement en convalescence à Zanzibar.

Nous nous trouvons sans Frères, le bon F. Adélarde ayant été envoyé à Mrogoro ; nous en aurions cependant bien besoin, autant

pour le service intérieur de la maison que pour diriger nos cultures de 4 hectares.

2. — Il est facile de comprendre qu'en de telles conditions, notre œuvre n'a pas eu tous les résultats qu'on aurait pu obtenir. Qu'on se figure, en effet, un seul Père, ayant à s'occuper à la fois de la surveillance des écoles, comptant 60 garçons et 20 filles; du soin de 600 chrétiens, presque tous néophytes; de 360 catéchumènes, dont 120 se préparent au baptême; et enfin des 14 catéchistes qui nous aident. Comment pouvoir suffire, quelque activité que l'on ait, à une pareille tâche?

3. — L'œuvre des catéchistes, reprise d'une façon plus complète l'an dernier, est notre œuvre de prédilection. Elle nous permet de doubler le nombre de nos baptêmes. Pour une moyenne annuelle d'environ 60, nous en avons maintenant chaque année de 120 à 130. Tout récemment, nous avons eu 120 baptisés adultes. Or, cette moyenne nouvelle, nous espérons la dépasser plus tard de 100, avec le concours plus expérimenté et plus suivi de nos 14 catéchistes.

4. — Il est grandement question de transférer le centre de notre station dans une région plus favorisée, à quelques heures de marche d'ici. Autrefois, en effet, la position de Tununguo était bonne, la population étant ramenée et massée dans ce quartier par la peur des Mafiti; mais aujourd'hui, tout péril a cessé à cet égard.

Nous avons déjà étudié soigneusement un emplacement qui réunirait des avantages fort désirables. Tout en conservant Saint-Augustin de Tununguo, on s'établirait au centre même du district, où la population est plus dense et mieux disposée. Déjà nous comptons dans cette région cinq chefs chrétiens, dont les gens céderont aisément à notre influence. Quatre autres chefs se font, en outre, instruire en ce moment. Tous leurs villages deviendront assez vite chrétiens. Ces chefs sont reconnus tels par l'autorité allemande.

Au point de vue de la culture, nous serions également en de meilleures conditions. Le point choisi, et qui nous est attribué, est en plein *Uruguru*, province qui ressemble beaucoup à la région moyenne du Kilima-Ndjaru.

D'autres emplacements ont été choisis par des colons allemands, mais le nôtre est jugé le plus beau et le plus avantageux.

C'est un plateau entre deux torrents. Il serait facile de pratiquer des irrigations, et d'avoir là, à côté de vastes rizières, de belles plantations de café.

5. — Ajoutons que là également, nous serions plus à l'abri des bêtes fauves, du lion surtout, la terreur des gens de Tununguo. Chaque année, plusieurs personnes sont dévorées par ces animaux féroces. Dernièrement, un des chrétiens des plus intelligents et des plus dévoués, Pierre-Marie, a péri sous les griffes du lion. Ce jeune homme avait servi d'interprète dans deux explorations d'Européens; la première, celle de MM. Chanel et Gautier; la seconde, celle de MM. Versepuy et de Romans. Dans celle-ci, il avait fait la traversée complète de l'Afrique avec ces deux Français, à leur plus grande satisfaction, et avait reçu d'eux la mission de reconduire à Zanzibar, par la voie du Cap, les porteurs par eux engagés à la côte orientale.

NÉCROLOGIE



Décès. — Nous avons la douleur d'annoncer la mort du P. Raoul Goblet, profès des vœux perpétuels, décédé le 8 août, à Saint-Paul des Rapides, à l'âge de 28 ans, après 6 années de vie de communauté et 3 ans de profession, par suite de fièvre et d'anémie.

Nous recommandons également aux prières de nos confrères :

Un de nos novices, M. Louis Golio, mort pieusement dans sa famille, à Westhausen (Alsace), le 30 septembre, par suite de phtisie;

M^{me} Marie Chevalier, décédée à Zanzibar, le 20 octobre, après s'être dévouée pendant plus de treize ans au soin des pauvres Noirs malades, dans un hôpital fondé et entretenu par elle-même.

— Les lettres que nous avons reçues nous permettent de donner aujourd'hui des renseignements précis au sujet de la mort du F. Martinien et du P. Guyodo, que nous avons précédemment annoncée d'après des dépêches télégraphiques :

Le P. Guyodo a succombé, le 5 septembre, à Saint-Pierre Libreville, par suite d'une fluxion de poitrine;

Le F. Martinien Rohfritsch est décédé le 9 août, à Boffa, par suite de fièvre bilieuse hématurique;

Quant au P. Martin Wieder, nous n'avons pas encore reçu la date de son décès.

LE F. HONORÉ LANG

DÉCÉDÉ LE 7 JUIN 1897 A BRAZZAVILLE

(Suite.) (1)

La vie de Mission lui plaisait et il supportait avec joie toutes les difficultés qu'on y rencontre. Dans les maladies, personne n'acceptait et ne prenait plus facilement que lui les différents remèdes qu'on lui présentait. C'était un plaisir de le soigner, et en cela il peut servir de modèle à beaucoup d'autres qui ne voient dans les remèdes qu'un moyen plus ou moins honorable pour les pharmaciens de gagner leur vie aux dépens du public.

Par tempérament, le F. Honoré était porté à la fièvre bilieuse hématurique; il en a eu au moins cinq ou six, toutes assez graves. Fortement anémié par ces nombreuses fièvres, il dut rentrer en France en août 1895. Il en profita pour faire ses vœux perpétuels, en promettant à Dieu de se dévouer à son service d'une manière plus parfaite. Son désir était de rentrer au plus tôt dans sa chère Mission pour y travailler de nouveau jusqu'à la fin.

Il revint, en effet, avec Mgr Augouard en janvier 1897. C'était le moment des placements dans les différentes communautés. Le bon Frère désirait bien partir pour une des fondations à créer dans l'intérieur, afin de s'y dévouer dans les travaux pénibles des commencements; Brazzaville, disait-il, devenait d'ailleurs de jour en jour trop rapproché de la côte! Monseigneur le désigna pour la fondation de l'Alima, dont le personnel et le matériel étaient prêts à partir en juin. Dieu en avait décidé autrement, et le Frère devait aller au ciel prier pour cette fondation.

Dans le courant du mois de mai, il eut une nouvelle fièvre bilieuse hématurique. Bientôt, cependant, il alla mieux et il espérait encore pouvoir guérir complètement et partir pour sa nouvelle destination; mais une rechute lui ôta cet espoir. Il s'en releva néanmoins; il commençait à marcher et à prendre un peu de nourriture; le jour de la Pentecôte, il put même aller à la chapelle faire la sainte communion, lorsque, dans la soirée, il fut pris du tétanos.

(1) Voir le numéro précédent, page 765.

La maladie paraissait assez bénigne, mais elle n'en fut pas moins rapide. Dans la journée du lundi, le pauvre Frère se confessa et accomplit généreusement son sacrifice. Il se soumit entièrement à la volonté divine, ne demandant qu'à travailler encore si le bon Dieu lui rendait la santé, acceptant aussi la mort avec joie, si Dieu le voulait ainsi. Il offrit toutes ses souffrances pour la Congrégation, la Mission et les pauvres Noirs, et, entre les crises qui se renouveau- laient de minute en minute, il avait toujours sur les lèvres le saint nom de Jésus ou quelque pieuse invocation. Vers les cinq heures du soir, deux ou trois crises un peu plus fortes lui firent perdre entièrement connaissance. Monseigneur lui administra immédiatement le sacrement de l'Extrême-Onction, et, pendant l'agonie qui dura près d'une demi-heure, tous les confrères réunis autour de lui récitèrent les prières des agonisants. A 5 heures et demie, il rendit le dernier soupir, nous laissant la douce espérance que son âme s'envolait vers le ciel.

Tous les enfants de la Mission vinrent tour à tour prier près du lit funèbre, sur lequel reposait le cher Frère revêtu de l'habit de la Congrégation. Le lendemain, à 9 heures, après la messe d'enterrement, le corps du défunt était porté à sa dernière demeure, près des confrères qui reposent déjà au cimetière. Les autorités de Brazza- ville s'étaient fait un devoir d'assister à ses funérailles.

LE P. ANTOINE BRUNETTI

DÉCÉDÉ A CHEVILLY LE 12 JUILLET 1897

Le P. Marie-Antoine Brunetti était le douzième et avant-dernier enfant d'une famille d'artisans, profondément chrétienne. Né à Meillerie (Haute-Savoie), sur les bords du lac de Genève, le 11 septembre 1840, il fut admis à faire sa première communion à l'âge de 9 ans. Bien que le plus jeune de ceux qui avaient ce bonheur avec lui, il les surpassait tous en piété, comme en intelligence. Et ce qu'il savait, il l'avait surtout appris sur les genoux de sa pieuse mère, qui s'était réservé de donner à ses treize enfants (onze garçons et deux filles), avec le lait maternel, la première nourriture spirituelle.

A l'âge de 15 ans, après avoir suivi les cours primaires du vicaire- régent de la paroisse et des Frères de la Doctrine chrétienne de Lugrin, il commença ses études classiques au petit séminaire d'Évian; il y passa cinq années (1855-60), tenant le premier rang parmi ses condisciples.

Ce fut en septembre 1860, à la fin de sa seconde, que se manifes- tèrent les desseins de Dieu sur lui. Son frère aîné, le « Père Mis-

sionnaire », comme on l'appelait dans la famille, revenait de la Guyane, où il avait été envoyé en 1854, et était allé passer quelques semaines en Savoie. Dans une de leurs promenades au bord du lac, ils s'entretenaient ensemble des Missions. Le jeune Antoine dit tout à coup à son frère : « — Tu sais, je pars avec toi. — En as-tu parlé à nos parents? — Non, mais je compte sur toi pour être auprès d'eux mon avocat. » Et ils vont aussitôt trouver leurs vieux parents. Leur mère répond en vraie chrétienne « Dieu m'en avait déjà demandé un ; j'espérais que l'autre resterait dans le diocèse pour être la consolation de notre vieillesse · Dieu le veut aussi pour les Missions, que son saint nom soit béni ! »

Le supérieur du petit séminaire, M. le chanoine Lamouille, donna au jeune postulant les meilleurs certificats (1), et dit au P. Jules, à leur visite d'adieux : « En emmenant Antoine, vous m'enlevez le meilleur de mes élèves, et au diocèse d'Annecy un des sujets qui lui auraient fait le plus d'honneur. »

Antoine Brunetti quittait sa chère Savoie en 1860, au moment où celle-ci, avec Nice, faisait retour à la France; il fut envoyé à Langonnet pour y terminer ses études classiques, puis revint au grand scolasticat établi alors à Paris dans la maison de l'impasse des Vignes. Le 25 mars 1862, il fut admis à l'oblation comme scolastique, et le même jour il fut autorisé, sur sa demande, à faire les vœux privés de religion. En 1864, on l'envoya continuer à Rome ses études théologiques, et en 1867, il était reçu licencié en théologie et docteur en droit canonique, à l'étude duquel on l'avait spécialement appliqué.

Après sa profession (1868), il fut nommé sous-directeur au grand scolasticat de Chevilly et chargé du cours de philosophie. Par ses talents et par le soin qu'il apportait à ses leçons, il conquit aussitôt l'estime des aspirants, en même temps qu'il se conciliait leur confiance et leur affection, par sa piété, son aménité et sa bonne humeur expansive.

La malheureuse guerre de 1870 obligea les scolastiques à quitter leur chère maison du Saint-Cœur de Marie. Tandis qu'une partie allait se réfugier à Langonnet, d'autres se réunirent à Cellule sous la direction du P. Brunetti, qui était à la fois leur professeur de dogme et de droit canon. Mais bientôt une violente épidémie de variole, importée par les mobiles, se déclara dans l'établissement, et

(1) Son bulletin trimestriel du 19 juillet 1860 portait pour 19 notes, sur 20, la mention *très bien*, et pour l'autre, la déclamation, la mention *bien*. Son certificat déclarait « qu'il avait suivi ses cours avec le succès le plus distingué, et qu'il jouissait de l'entière estime et de l'affection des maîtres et des élèves ».

plusieurs des grands scolastiques en furent atteints. En ces pénibles circonstances, leur zélé directeur fit preuve d'un admirable dévouement. Il se constitua l'infirmier de ses chers malades, et il passait souvent ses nuits à les veiller.

Mais c'est à Rome qu'il devait trouver son vrai champ d'action. Ici, nous laissons la parole au P. du Plessis, son compagnon d'armes au Séminaire français, et l'un de ceux qui l'ont le plus intimement connu.

Le P. Antoine Brunetti fut envoyé à Rome en octobre 1875, après un séjour de sept ans au grand scolasticat. La première année, il fut répétiteur de philosophie, et montra qu'il était au courant de toutes les subtilités de la scolastique. Il exerçait en même temps la fonction de préfet de discipline et celle de professeur de liturgie. Bientôt, il devint très habile en cette dernière partie. Aussi fut-il regardé à Rome comme un liturgiste distingué, et nommé censeur de l'Académie de liturgie. Les élèves du Séminaire français ont toujours suivi ses cours sur les rites sacrés avec grand intérêt, et beaucoup ont regretté qu'ils ne fussent pas livrés à la publicité; quelques-uns ont même fait une motion en ce sens. Ce sont ces cours, entièrement écrits de la main du bon Père, qui servent encore aujourd'hui pour les classes de liturgie.

En 1876, il fut chargé de l'économat du séminaire et il y adjoignit des travaux multiples auprès des Congrégations romaines, tant pour notre propre Institut que pour d'autres sociétés religieuses. Le 11 avril 1892, il fut nommé, par un billet du cardinal Rampolla, Consulteur de la S. Congrégation des Évêques et Réguliers. En cette qualité, il eut à faire plusieurs travaux pour l'approbation des règles et constitutions de divers Instituts, qui lui en ont conservé une vive reconnaissance (1). Il était d'ailleurs parfaitement au courant de tout ce qui concernait les Congrégations romaines, et il y était toujours bien accueilli. En apprenant sa mort, l'un de ceux qui l'ont connu s'est écrié : *Era tanto buono!* Ces mots marquent bien l'estime que l'on avait pour lui.

Le P. Brunetti fut heureux de se dévouer en même temps au bien spirituel des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. Il les a dirigées à Rome pendant plusieurs années, et ces religieuses lui en ont conservé une vive gratitude.

Au milieu de ses travaux, le cher Père était souvent aux prises avec la maladie. Chaque année, à l'époque des chaleurs, il passait

(1) On peut citer, notamment, les Dames du Saint-Cœur de Marie de Béziers, les Sœurs du Sacré-Cœur de Lourdes, l'Institut des Écoles normales catholiques de la rue Jacob, à Paris.

par des crises qui l'obligeaient à garder le lit des semaines entières, sans prendre aucune nourriture. Jamais il ne se plaignait, et, à moins de nécessité absolue, il ne voulait rien d'exceptionnel. « En communauté, disait-il en plaisantant, le meilleur régime, c'est, après la diète, le *régime direct*, rien ne sonne plus mal que le *régime indirect*. » Pendant que ses confrères, en la saison si pénible des grandes chaleurs, allaient respirer l'air des montagnes aux environs de Rome, il tenait à rester à son poste, en disant que c'était à lui, comme économiste, à garder la maison.

En 1892, on eut la pensée de fonder un établissement dans le nord de l'Italie pour y recruter des vocations. Le P. Ant. Brunetti paraissait tout naturellement désigné pour aller sonder le terrain. Malgré son mauvais état de santé, il accepta, sans la moindre difficulté, l'obédience qui lui était donnée. Il partit de Rome vers Noël et se rendit à Carrù, dans le diocèse de Mondovi, en Piémont. Logé chez le curé de cette ville, au milieu d'une population pauvre, il eut beaucoup à souffrir, et sa santé fut bientôt tout à fait compromise. Il lui arriva même, une ou deux fois, de tomber sans connaissance en offrant le saint Sacrifice. Enfin, après trois mois d'un essai infructueux, il quitta Carrù; mais, à partir de ce moment, ses forces allèrent toujours en déclinant.

Rentré à Paris, au mois d'août 1893, après quelques mois de séjour à Seyssinet et en Savoie, il put rendre encore quelques services au grand scolasticat de Chevilly, ensuite au secrétariat de la Maison-Mère et enfin à Castelnaudary; mais son état de santé allait toujours s'aggravant. Outre une maladie d'entrailles, il avait été atteint, à Chevilly, en 1894, d'un zona qui l'avait fait beaucoup souffrir, et il lui en était resté au côté gauche un point très douloureux qui ne lui laissait, pour ainsi dire, pas de repos, ni le jour, ni la nuit. Le moindre contact d'un corps étranger, le frottement même des habits, lui occasionnait de vives souffrances et, pour s'en préserver, il avait dû se condamner à porter autour des reins un large cercle en tôle, qu'il avait fait fabriquer à Chevilly. Cependant, ces souffrances presque continuelles étaient soigneusement cachées sous le voile de sa bonne humeur, qu'il a gardée jusqu'à son dernier soupir.

C'est au commencement de juillet 1897 que le bon Père Brunetti était rentré de Castelnaudary. Le médecin l'avait envoyé à Lamaloules-Bains, dans l'espoir que les eaux lui feraient du bien; il en était revenu beaucoup plus malade; il avait les membres inférieurs comme paralysés, par suite d'une ataxie locomotrice, qui ne faisait que s'aggraver. Il put cependant, sans trop de difficultés, être transporté à Paris, puis à Chevilly. Il était heureux de se trouver au sein de la Maison-Mère, et rien ne paraissait annoncer sa fin

prochaine, quand il expira, doucement et sans agonie, le lundi 12 juillet, pendant que, levé sur son séant, il prenait son léger repas du soir. La mort, du reste, ne l'a pas surpris, quoiqu'elle soit inopinément arrivée. Peu de temps auparavant, il avait, sur sa demande, reçu les derniers sacrements à Castelnaudary et, le matin même du 12 septembre, il avait fait la sainte communion.

Par ce court récit, on voit que la vie du cher défunt, surtout dans les dernières années, a été comme un martyre continuel. Mais il supportait ces épreuves avec paix, patience et générosité, par amour pour Notre-Seigneur et en union avec lui, en les offrant pour le salut des âmes (1).

Ceux qui ont vécu près de lui peuvent dire également que jamais ils n'ont connu meilleur confrère, plus prévenant et plus serviable. On aimait sa franchise, sa droiture; il ne connaissait pas les voies tortueuses et ne recherchait que la justice et la vérité. Dur à lui-même, il était plein d'attentions et de charité pour les autres quand ils se trouvaient souffrants; alors il était heureux d'être Econome pour leur procurer quelques soulagements. Au besoin même, il veillait ceux qui étaient gravement malades, leur sacrifiant ainsi jusqu'au repos de ses nuits.

« Pour nous, écrit de son côté le P. Liagre, le cher P. Brunetti restera comme le type accompli du religieux de la Congrégation, par son esprit de renoncement et de pauvreté, sa régularité parfaite et son dévouement sans mesure. »

LE P. KERAMBRUN

DÉCÉDÉ A CELLULE LE 9 FÉVRIER 1895.

Le P. Guillaume-Marie Kerambrun était né, le 14 septembre 1844, à Pleudaniel, au diocèse de Saint-Brieuc. Formé de bonne heure à

(1) Voici ce qu'il écrivait dans ses notes de retraite :

« Noël 1895. — Je fais cette retraite dans la souffrance et les douleurs physiques... Je m'exercerai donc à la résignation, à la soumission au bon plaisir de Dieu... Voici, mon Dieu, votre serviteur. Faites de moi ce qu'il vous plaira. J'accepte de votre main, avec une égale soumission, un égal amour, la mort comme la vie, la maladie comme la santé, la diminution et la perte de mes forces, comme leur conservation... »

« 3 avril 1896. — Me voilà maintenant devenu, par mes infirmités, un objet de pitié et de compassion. Je veux me complaire dans cette bassesse et abjection, afin de contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes, par le support de mes souffrances, la patience dans mes infirmités. » — Et ces résolutions, qu'il prenait au pied de son crucifix, le cher Père s'attachait, on peut le dire, à les observer avec générosité.

la piété par sa mère, une vraie et rude chrétienne du vieux temps, il fut conduit à Langonnet par son oncle, recteur de Plougouven, le 4 octobre 1861. Pendant son petit scolasticat, il fut, d'après ses notes, un modèle de toutes les vertus. Sa santé, malheureusement, laissait beaucoup à désirer ; il souffrait déjà, dès cette époque, d'un asthme parfois assez violent. On le garda néanmoins, eu égard à ses bonnes dispositions. Après seize mois de grand scolasticat de Chevilly, on l'envoya comme surveillant au séminaire-collège de la Guadeloupe, au mois de janvier 1869. Mais l'année suivante il y tomba malade et dut revenir en France.

Ordonné prêtre le 1^{er} octobre 1871, il fit sa profession le 25 août 1872, et fut de nouveau envoyé à la Basse-Terre, puis sa faible santé ne pouvant supporter les fatigues du professorat, on le fit passer à la Guyane, où il arriva le 30 décembre 1873. Il fut chargé d'abord de desservir le quartier de Rémire, situé à 11 kilomètres de Cayenne ; peu de temps après, au départ des RR. PP. Jésuites (1874), on le nomma avec le P. Le Strat, aumônier des pénitenciers du Maroni, de Saint-Laurent et de Saint-Maurice, Il y fut bien éprouvé par les fièvres. Le 21 juillet 1874, il écrivait au R. P. Emonet, alors préfet apostolique de la Guyane : « Je me trouve si faible qu'au retour de mes visites à l'hôpital, je suis las comme après avoir fait trois lieues... Mais c'est le moyen de gagner le ciel, et c'est la principale occupation que je dois avoir au Maroni comme ailleurs. Le ciel ! ah ! si je puis l'attraper, je dirai grand merci à toutes les fièvres qui m'auront aidé à l'acquérir... »

A l'occasion du renouvellement de ses vœux, en 1875, le R. P. Emonet donnait à son sujet le témoignage suivant : « Le P. Kerambrun a un grand amour pour la Congrégation ; il remplit avec zèle les emplois qui lui sont confiés... Il est très obéissant, et je n'ai jamais rien remarqué de répréhensible, même légèrement, en ce qui concerne les autres vertus religieuses. Il a beaucoup gagné sous le rapport de la prédication depuis qu'il est à la Guyane ; il s'y prépare avec soin et il est déjà plus qu'ordinaire sous ce rapport. Un peu d'entêtement est à peu près le seul défaut que je lui connaisse. »

En 1880, le P. Kerambrun fut nommé supérieur du district du Maroni, et il garda cette charge jusqu'au départ de tous nos Pères de la Guyane, en 1882. Il demeura alors une année à Bordeaux ; puis, en 1884, on l'envoya à la Martinique, où il travailla avec courage durant près de dix années. Il fut placé d'abord à Notre-Dame de la Délivrande, au Morne Rouge et, quelque temps après, à Saint-Pierre, où il desservit l'hospice civil.

Revenu en France en 1893, il fut, après un certain temps de séjour à Bordeaux, envoyé comme économiste à Cellule : ce fut sa

dernière étape dans son voyage vers le ciel. A la fin de janvier 1895, l'asthme dont il souffrait habituellement se trouva compliqué d'une fluxion de poitrine. Il comprit lui-même la gravité de son état et reçut avec piété les derniers sacrements, le 1^{er} février. Le P. Spielmann, supérieur de la Communauté, écrivait ce même jour à la Maison-Mère : « Le cher Père m'a dit, en entrant dans la chambre des malades : « J'entre ici vivant, j'en sortirai mort. » Il est résigné comme les saints qui considèrent la mort comme une délivrance. » Il vécut encore quelques jours, édifiant tous ceux qui venaient le voir par sa bonne humeur, sa soumission à la volonté de Dieu et la confiance qu'il avait en la Sainte Vierge, dont il avait fréquemment le nom sur les lèvres. Et enfin, le 9 février, en faisant un effort pour se retourner dans son lit, il rendit doucement sa belle âme à Dieu.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Retours. — Sont arrivés à la Maison-Mère :

Le 17 octobre, le P. Gérald Griffin, des *Etats-Unis* ;

Le 18, le F. Marie-Abel, du *Soudan* français ;

Le 25, à Lisbonne, le P. Muraton, de *Huilla*.

Départs. — Se sont embarqués :

Le 9 septembre, à Saint-Nazaire, pour la *Martinique*, le F. Joseph-Auguste, de Cellule ;

Le 1^{er} octobre, à Marseille, pour *Sierra Léone*, le P. Fleck, nouveau profès ; — pour le *Bas-Niger*, le P. Pierre Gøtz, nouveau profès, et le F. Barnabé, revenu il y a quelques mois de cette Mission ;

Le 6, à Lisbonne, pour le *Bas-Congo*, le F. Pothin, rentrant dans cette Mission ; — pour le *Cunène*, le P. Audran, nouveau profès, et le F. Crépinien, retournant dans la Mission (1) avec les FF. Fructuoso et Theodosio ;

Le 9, à Saint-Nazaire, pour la *Guadeloupe*, le P. Jolly, nouveau profès, et le F. Ernest, de Mesnières ;

Le 10, à Marseille, pour le *Zanguebar*, le F. Théodemir, qui en était revenu au mois de mai dernier ;

Le 22, à Bordeaux, pour le *Sénégal*, le P. Tisserand, qui était rentré en France au printemps ;

(1) Le P. Audran et le F. Crépinien devaient partir le 22 septembre, comme l'avait annoncé le dernier *Bulletin* ; leur départ a dû être retardé.

Le 25, à Marseille, pour la *Sénégalie*, les PP. Esvan et Verrier, nouveaux profès, et le F. Fulgence, rentrant dans la Mission; — pour la *Guinée française*, le F. Marie-Marcel, nouveau profès; — pour le *Gabon*, le F. Remy, de Langonnet;

Le 30 octobre, de Liverpool pour *Sierra-Léone*, le P. Shields, qui rentre dans sa Mission, et le F. Mel, de Blackrock.

Placements et mutations. — Ont été placés :

A Paris, le P. Gerspacher, en remplacement du P. Wiisler, ainsi que le P. Limbour, revenus l'un et l'autre d'Haïti; et le F. Prudence, de Saint-Joseph-du-Lac, remplaçant un novice;

A Chevilly, le P. Dessaint, de Saint-Joseph-du-Lac, et le F. François-Marie, de Paris;

A Grignon, les FF. Adolphe, de Paris, et Sixte, de Cellule;

A Langonnet, le P. Simonet et le F. Marien, de Saint-Joseph-du-Lac; le P. Gérard Griffin, des Etats-Unis;

A Saint-Michel, le F. Nicomède, revenu en avril d'Haïti, le F. Divitien, de Grignon, et le F. Julien, d'Orgeville.

A Saint-Ilan, le F. Corentin, de Saint-Joseph-du-Lac, et le F. Jean-Baptiste, de Grignon, en remplacement du F. Prosper, et le F. Alory, revenu de la *Sénégalie*; — *A Mesnières*, les FF. Antonin, Joseph-Antoine, nouveaux profès;

Au Grand-Quevilly, le P. Ignace Stoffel, de Cellule, en remplacement du P. Schaal;

A Orgeville, le P. Guyot, de Chevilly; les FF. Lucien, de Cellule; Placide, nouveau profès;

A Beauvais, le P. Lestrohan, de Saint-Ilan, et les PP. Wiisler et Gagnière, de Paris (1);

A Merville, les PP. Thomas et Allheilig, d'Epinal, et le P. Herman, revenu de la Martinique;

A Epinal, les PP. Richard et Degoul, revenus, l'un du Bas-Congo, l'autre de Maurice, et le P. Seynave, nouveau profès;

A Seyssinet, le P. Baumann, de Cellule, et le F. Vincent, nouveau profès;

(1) Ainsi qu'on a pu le voir dans les journaux (20 octobre), le P. Wiisler, qui était allé voir ses parents à Markolsheim, a été invité par les autorités allemandes à quitter immédiatement le territoire d'Alsace-Lorraine. Le F. Chrysogone, qui était allé chez lui, il y a quelques mois, dut aussi repartir précipitamment. Les Pères et Frères expulsés de l'Alsace, qui désirent aller dans leurs familles, doivent donc, avant tout, se munir des autorisations nécessaires.

A Cellule, le P. Giron, de Seyssinet;

A Bordeaux, le P. Schaal, du Grand-Quevilly;

A Rome, le F. Claudius, revenu en juillet du Gabon;

En Portugal, le P. Paulus, revenu il y a quelques mois du Bas-Congo, et le P. Gaveau, de Grignon, envoyé pour sa santé aux Açores, avec le P. Hardy et M. de Mérange.

Scolastiques et Novices Frères. — Ont été envoyés, à titre provisoire :

A Grignon, le F. Médéric; à *Langonnet*, M. Quillio;

A Saint-Ilan, M. Bertrand et le F. Humbert;

A Mesnières, les FF. Alexis et Athenadore;

A Beauvais, MM. Barthel et Steinmetz;

A Merville, MM. Trescarte et Pichot;

A Epinal, MM. Tappaz, Lamberty, Kapp;

A Cellule, MM. Cathala et Coipel;

En Irlande, M. Shanahan; — *En Portugal*, MM. Mens et Sættel;

En Allemagne, M. Schneider; — *Aux Etats-Unis*, M. Coignard.

DERNIÈRES NOUVELLES

Sénégalie. — Mgr Barthet a eu la consolation d'ordonner, le 29 septembre, un nouveau prêtre indigène, originaire de Dakar, M. l'abbé Gabriel Pellegrin.

— Ainsi qu'on l'a vu par les journaux, le ministre des colonies s'est embarqué le 8 octobre à Bordeaux, pour aller visiter la colonie du Sénégal et procéder à l'inauguration du pont Faidherbe à Saint-Louis.

A son passage, nous écrit-on de la Mission, à la date du 22 octobre, M. André Lebon s'est arrêté à Thiès, avec le gouverneur général, M. Chaudié et les autres personnages qui l'accompagnaient, pour visiter l'établissement de la Mission. Mgr Barthet, sur l'avis du gouverneur, est allé le recevoir avec plusieurs Pères et lui a souhaité en quelques mots la bienvenue. Le ministre a répondu avec émotion qu'il savait tout le bien que font partout nos missionnaires. Il appréciait hautement leur généreux dévouement et il était heureux de pouvoir, au nom du Président de la République, leur donner un faible témoignage de sa reconnaissance, en conférant à Monseigneur la décoration de commandeur de l'ordre de l'*Etoile noire* (du

Benin) et au P. Sébire, celle du Mérite agricole. Le ministre a tout visité avec soin, et a exprimé plusieurs fois sa satisfaction au sujet de tout ce qu'il avait vu à Thiès, et surtout à la *Mission*.

Le Bulletin de la communauté nous donnera de plus amples détails sur cette visite, qui aura, on l'espère, de bons résultats pour nos œuvres.

Bas-Niger. — Le P. Bubendorf écrit le 2 septembre :

Il y a en ce moment un mouvement très prononcé des protestants vers le catholicisme, et à cause même des tentatives que font les ministres pour retenir leurs adeptes. Il y a quelques semaines, ces ministres ont donné des prédications extraordinaires matin et soir, pendant huit jours, et toujours contre les « Romains ». Cela a porté plusieurs familles protestantes à venir nous demander à les instruire.

Le jour de la fête du Saint Cœur de Marie, j'ai donné la confirmation à 26 de nos chrétiens à Onitsha ; et le jour octave de cette fête, je vais la donner à 40 autres à Agouléri.

Gabon. — Mgr Adam a fait transférer le séminaire indigène, en juillet, de Sainte-Marie à Sainte-Anne du Fernan-Vaz.

Congo français. — Mgr Carrie a cru devoir également transférer les œuvres du séminaire et du noviciat des Frères indigènes de Loango à Mayumba.

Oubanghi. — Mgr Augouard nous écrit le 8 septembre :

L'administrateur de Banghi (Saint-Paul des Rapides) s'est noyé en allant venger la mort de vingt-deux miliciens et payeurs, mangés par les Bondjos, et lui-même a fait les frais d'un de ces horribles festins. Le lieutenant de vaisseau Morin, qui avait essayé de faire passer les rapides de Banghi à son vapeur est mort à la peine. Les Ouaddas, les Ndrys, les Togbas et les Langouassis sont en guerre et font des massacres épouvantables.

La Mission est elle-même bien éprouvée. Voilà 4 décès, cette année, et 2 retours en France.

Bas-Congo. — Le 6 septembre, le P. Krafft est allé pour fonder une nouvelle station parmi les Jingas, à deux journées de Malange. Cette station a été dédiée à sainte Anne, parce que l'emplacement en avait été choisi l'an dernier le jour de sa fête. Elle a été inaugurée par la célébration des saints mystères le jour de la Nativité de Marie. (Lettre du 12 septembre 1897.)

Cimbébasie. — Le P. Lecomte vient également de fonder, au mois de juillet, la station de Quivamba, dans le nord du pays de Massaca. La population y est nombreuse et assez

groupée; elle a reçu les missionnaires avec bonheur. Cette nouvelle maison se compose des PP. Auguste Muller, Batteix et du F. Nicaise. Une quinzaine d'enfants de la Mission et 6 familles chrétiennes forment le noyau de cette chrétienté naissante.

Maurice. — On a célébré cette année, à Sainte-Croix, le 33^e anniversaire de la mort du vénéré P. Laval. La foule y a été plus nombreuse que jamais. Le *Bulletin* de Sainte-Croix nous donnera d'intéressants détails à ce sujet.

Haïti. — Un fâcheux accident est arrivé, au mois d'août, au bon P. Le Belley, dans une course qu'il avait à faire pour son ministère. Il a fait une chute grave et a eu deux côtes brisées dans la région du cœur. Le médecin pense qu'il pourra se remettre promptement. (Lettre du 25 août 1897.)

AVIS

Absolution des censures et cas réservés.

Une réponse de la S. C. de l'Inquisition à Mgr l'évêque de Mende, du 18 juin 1897, complète et élargit le décret du 23 juin 1886, publié précédemment au *Bulletin* (t. I, p. 431).

D'après cette réponse, tout confesseur peut absoudre directement des censures et cas réservés au Pape, même *speciali modo*, non seulement quand il y a péril de scandale ou d'infamie dans le délai de l'absolution, mais encore lorsqu'il paraîtrait dur au pénitent de rester dans l'état de péché grave durant le temps nécessaire pour demander et recevoir la faculté d'absoudre (quand ce ne serait que d'un ou deux jours), sauf toutefois à recourir à Rome dans le mois, sous peine de retomber dans les mêmes censures. — Voici ce décret, d'après l'*Ami du clergé* (n° 31, 5 août 1897, p. 643).

Beatissime Pater, Episcopus Mimatensis in Gallia, ad pedes Sanctitatis vestræ provolutus, humiliter exponit :

Ex decreto S. Inquisitionis 23 Junii 1886, cuilibet confessario directe absolvere licet a censuris etiam speciali modo S. Pontifici reservatis, in casibus vere urgentioribus, in quibus absolutio differri nequit absque periculo gravis scandali vel infamiæ, injunctis de jure injungendis, sub pœna tamen reincidentiae in easdem censuras nisi saltem infra mensem per epistolam et per medium confessarii absolutus recurrat ad S. Sedem.

Dubium tamen oritur pro casu quo nec scandalum nec infamia est in absolutionis dilatione, sed pœnitens censuris papalibus innodatus in mortali diu permanere debet, nempe per tempus requisitum ad petitionem et concessionem facultatis absolvendi a reservatis; præsertim quum theologi, cum S. Alphonso de Ligorio, ut quid durissimum habeant pro aliquo per unam vel alteram diem in mortali culpa permanere.

Hinc, post decretum 23 Junii 1886, deficiente hac in questione theologorum solutione, quæritur :

1° Utrum in casu quo nec infamia nec scandalum est in absolutionis dilatione, sed durum valde est pro pœnitente in gravi peccato permanere per tempus necessarium ad petitionem et concessionem facultatis absolvendi a reservatis, simplici confessario liceat a censuris S. Pontifici reservatis directe absolvere, injunctis de jure injungendis, sub pœna tamen reincidentiae in easdem censuras, nisi saltem infra mensem per epistolam et per medium confessarii absolutus recurat ad S. Sedem?

2° Et quatenus negative, utrum simplex confessarius eundem pœnitentem indirecte absolvere debeat, eum monens ut a censuris directe in posterum a superiore absolvi curet, vel apud ipsum revertatur, postquam obtinuerit facultatem a reservatis absolvendi?

Feria IV, 16 Junii 1897. — In Congregatione Générale S. R. et U. Inquisitionis habita ab Em. R. R. D. D. Cardinalibus in rebus fidei Gen. Inquisitoribus, propositis suprascriptis dubiis, præhabitoque R. R. D. D. Consultorum S. O. voto, iidem Emi ac Rmi D. D. respondendum consuerunt :

Ad I. Affirmative, facto verbo cum SSmo.

Ad II. Provisum in primo.

Insequenti vero feria VI, die 18 ejusdem mensis et anni, in solita audientia R. P. D. Adessori S. O. impertita, facta de omnibus SSmo D. N. D. Leoni PP. XIII relatione, idem SS. Dm. Patrum resolutionem approbavit.

J. CAN. MANCINI, S. R. et U. I. Not.

Bulletin. — Prière aux Communautés de la Martinique, de la Guadeloupe, d'Haïti et de la Trinidad de vouloir bien nous envoyer leurs Bulletins.

LE SECRÉTAIRE-GÉRANT : BARILLEC.

Maison-Mère, le 30 octobre 1897.



Ferveur. — Charité. — Sacrifice.

SOMMAIRE. — **Maison-Mère.** Avis au sujet de l'Etat du personnel. — Erection de la Guinée Française en Préfecture apostolique. — Nomination du P. Lorber comme Prefet apostolique. — Abandon de l'Œuvre de Para. — Admissions aux vœux, aux saints ordres et à l'oblation. — **Zanguebar** (suite). Zanzibar (Supplément). — La Longa. — Tanga. — Monbasa. — Kiléma. — Kibosho. — Bura. — **Nécrologie.** Décès : PP. Moyses, Losserand, Pavat; FF. Chrysostome et Bonaventure. — *Notices* : P. Walsh, F. Martinien. — **Mouvement du personnel.** — **Dernières nouvelles.** — **Avis.**

MAISON-MÈRE

AVIS AU SUJET DES RENSEIGNEMENTS A FOURNIR

POUR L'ÉTAT DU PERSONNEL ET DES CHARGES

On envoie aux Supérieurs de nouvelles feuilles à remplir pour l'état du personnel et des charges. Afin de rendre ce travail plus utile dans la pratique, on a pensé, d'après l'expérience, qu'il y avait lieu d'y apporter certaines modifications et d'y ajouter quelques nouveaux renseignements.

Le T. R. Père général recommande à ce sujet de se conformer aux avis suivants, pour les feuilles à envoyer à la Maison-Mère :

1° En tête de l'état du personnel de chaque province ou mission, mettre les noms du provincial, de ses assistants et consultants et du procureur de la province, comme on l'a fait au dernier état imprimé.

2° Donner ensuite, en chiffres, le nombre des maisons de la province et de tout le personnel dirigeant ou employé qu'elles renferment : Pères, Scolastiques, Frères, Agrégés, Auxiliaires, Religieuses, Catéchistes, etc.

3° Pour chaque maison, mettre, après le titre de l'établissement, la date de sa fondation, son adresse postale, et s'il y a lieu, l'adresse télégraphique; puis, s'il s'agit d'une communauté comptant plus de trois Pères, les noms du supérieur local, ainsi que de ses assistants et consultants.

4° Incrire ensuite les noms du personnel dirigeant, employé dans la communauté, Pères, Frères, etc., non par rang de préséance, mais par *ordre de fonctions* : d'abord le Supérieur et l'Econome, puis les autres membres, suivant leurs charges. Par exemple, pour les collèges et autres maisons d'éducation, suivre l'ordre des classes : philosophie, rhétorique, seconde, etc.; pour les orphelinats donner les noms des Frères chefs de sections, selon l'ordre de ces sections.

5° A la suite de chaque nom, ajouter la *fonction principale* remplie, puis les œuvres ou ministères accessoires que chacun peut avoir.

6° Les Pères et les Frères momentanément absents de leur province, comme ceux qui reviennent en France pour raison de santé, doivent être inscrits à la fois sur la liste du personnel de la province ou Mission à laquelle ils demeurent attachés, et sur celle de la communauté où ils résident provisoirement.

7° Après la liste complète du personnel et des emplois, indiquer en chiffres le nombre des diverses catégories du personnel dirigé; par exemple, pour les maisons de noviciat et de scolasticat, le nombre des novices, scolastiques titulaires et postulants; pour les maisons d'éducation, le chiffre des élèves internes et externes; pour les établissements des Missions, le nombre des écoles et le chiffre des enfants, garçons et filles, qui les fréquentent; le nombre des religieuses et des catéchistes; les villages chrétiens et le chiffre de leur population; le nombre des hospices, hôpitaux et dispensaires, et celui des malades qui y sont habituellement soignés, etc.

ERECTION DE LA GUINÉE FRANÇAISE

EN PRÉFECTURE APOSTOLIQUE

Sur la demande qui lui a été adressée par le T. R. Père général, la Sacrée-Congrégation de la Propagande vient de

rendre un décret séparant la Guinée française de la Mission de Sierra-Léone, et l'érigeant en préfecture apostolique distincte.

Voici ce décret, avec la lettre écrite à Rome à ce sujet.

Lettre du T. R. Père au cardinal Ledochowski.

Paris, le 18 juin 1896.

Eminence Révérendissime,

Le 21 juillet 1895, le R. P. Grizard, assistant général de notre Congrégation, s'adressait à Votre Eminence, au nom du T. R. P. Émonet, pour vous proposer de détacher du Vicariat apostolique de Sierra-Léone la partie communément appelée *Guinée française* et de l'ériger sous ce nom en préfecture apostolique.

Veillez me permettre, Eminence Révérendissime, de rappeler aujourd'hui cette question à votre bienveillante sollicitude.

Les divisions politiques, qui depuis quelques années se sont faites sur la côte occidentale d'Afrique, semblent en effet devoir amener dès maintenant des divisions ecclésiastiques en rapport avec elles. Les missionnaires en sentent de plus en plus la nécessité, à raison des difficultés que la situation actuelle peut leur attirer avec les gouvernements respectifs établis dans ces pays.

La nouvelle organisation ecclésiastique porterait sur deux vicariats : celui de la Sénégambie et celui de Sierra-Léone.

Actuellement, le vicariat apostolique de la Sénégambie est borné au Nord par le cap Blanc, et au Sud par le Rio-Nunez, avec la Guinée portugaise comme enclave; le vicariat de Sierra-Léone est borné au Nord par le Rio-Nunez, et au Sud par le cap des Palmes.

Dans la nouvelle division proposée, une préfecture apostolique, celle de la *Guinée française*, serait formée, ayant pour limites les limites politiques et administratives de la Guinée française elle-même, c'est-à-dire *au Nord*, la ligne qui sépare la Guinée française de la Guinée portugaise; *au Sud*, la ligne qui sépare cette même Guinée française de la colonie anglaise de Sierra-Léone.

A son tour, le vicariat de Sierra-Léone serait borné *au Nord* par les limites qui le séparent de la Guinée française.

En ce qui concerne cette dernière Mission, nous nous bornerons, pour le moment, à prier Votre Eminence d'ériger cette Mission en simple préfecture apostolique, parce qu'il ne s'y trouve encore que deux ou trois stations avec un petit nombre de missionnaires. Conakri en serait le chef-lieu.

Quant aux chefs des Missions de la Sénégambie et de Sierra-Léone, ils sont eux-mêmes les premiers à demander cet arrange-

ment : Mgr Magloire Barthet, vicaire apostolique de la Sénégambie, par lettre du 10 novembre 1894, et le R. P. James Browne, provincial de Sierra-Léone, par lettre du 12 mai 1895.

Ces deux lettres ont déjà été transmises à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Daignez agréer, etc.

A. LE ROY, *sup. gén.*

Décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

DECRETUM.

Cum huic sacræ Congregationi relatum fuerit, in regionibus litoris occidentalis Africæ, inter Guineam Lusitanam et Anglicam Coloniam Sierræ Leonis, novam constitutam fuisse provinciam Gallico Gubernio subjectam, cui nomen inditum *Guineæ Gallicæ* : visum est expediens, si Præfectura Apostolica etiam ibi formaretur, ubi jam prædictum civile gubernium sedem fixit. Quamobrem, instante Superiore Generali Congñis a Spiritu sancto et Immaculato Corde Mariæ, res mature in Generali Conventu Emorum Patrum hujus sacræ Congñis, habito die 20 mox elapsi septembris, examinata est : et rationibus allatis plene discussis, tandem statutum fuit ut Præfectura Apostolica Guineæ Gallicæ, confiniis quæ infra describentur, erigeretur, et præfatæ religiosæ Familiæ committeretur. Confinia autem novæ missionis hæc erunt Ad Septemtrionem limites civiles Guineæ Lusitanæ et Senegambiæ; ad Meridiem limites civiles Anglicæ colonie Sierræ Leonis; ad Occidentem Oceanus Atlanticus; ad Orientem montes divisionum aquarum qui valles separant fluminum Senegal et Niger : ita ut territorium universum, quod quocumque modo ad vallem fluminis Niger ejusdemque affluentium pertinet, extra limites novæ missionis Gallicæ Guineæ constitutum censendum sit.

Hanc vero Emorum Patrum sententiam per infrascriptum Archiepiscopum Larissensem hujus S. Congñis a Secretis, in audientia diei 12 vertentis mensis SSmo D^o N^o Leoni Div. Prov. PP. XIII relatum, eadem Sanctitas Sua in omnibus ratam habere et confirmare dignata est, simulque ut præsens ederetur Decretum jussit.

Datum Romæ ex ædibus S. Congregationis de Propaganda Fide, die 18 octobris 1897.

M. Card. LEDOCHOWSKI, *Præf.*

A., *Archiep. Larissen. Secr.*

†
Loco Sigilli

NOMINATION DU P. LORBER

COMME PRÉFET APOSTOLIQUE

Par un décret subséquent du 20 octobre, la Sacrée-Congrégation de la Propagande a nommé préfet apostolique de la Guinée française, selon la proposition de la Maison-Mère, le R. P. Auguste Lorber, qui était déjà précédemment chargé de l'administration spirituelle et religieuse de ce pays, comme vicaire général du provicaire de Sierra-Leone.

Voici l'acte de sa nomination :

DECRETUM S. CONG. DE PROPAGANDA FIDE.

Referente infrascripto S. C. de Propaganda Fide secretario, Sacra Congregatio Præfectum Apostolicum Missionum Guineæ Gallicæ ad suum beneplacitum declaravit R. P. Augustum Lorber e Congregatione S. Spiritus et Im. Cordis Mariæ, cum auctoritate ea exercendi quæ ad earumdem Missionum regimen pertinent, juxta præscriptum decretorum S. Congregationis et facultatum eidem concessarum.

Datum Romæ, ex Ædibus dictæ S. Congregationis die 20 octobris 1897.

M. Card. LEDOCHOWSKI, *Præf.*

A., *Archêp. Larissen. Secr.*

ABANDON DE L'ŒUVRE DU PARA

Décision.

Le Supérieur général de la Congrégation du Saint-Esprit et du Saint-Cœur de Marie,

Vu la convention passée le 8 février 1885 entre la Congrégation et Mgr de Macedo da Costa, évêque de Bélem de Para, au sujet de l'œuvre du Petit-Séminaire du Carmo (1);

Et considérant que les conditions nouvelles exigées par l'évêque actuel du Para ne nous permettent pas de continuer cette œuvre;

Décide, d'après avis du conseil en date des 12 juillet et 2 septembre 1897 :

La communauté de Notre-Dame du Carmel établie à Sainte-

(1) Voir au sujet de l'acceptation de cette œuvre le Bulletin n° 184, série lithographiée, t. XIII, p. 617.

Marie de Bélem (Para), pour la direction du séminaire-collège de cette ville, est et demeure supprimée.

Fait en notre Maison-Mère, à Paris, le 8 septembre 1897.

A. LE ROY, *sup. gén.*

ADMISSIONS AUX SAINTS ORDRES, AUX VŒUX ET A L'OBLATION

Ont été admis dans le cours de novembre :

A la prêtrise : Le P. Jean BORBES, de la communauté de Port-au-Prince, Haïti.

A la profession : Le P. Thomas BRENNAN, né le 10 août 1868, à Sart-Freshford, diocèse d'Ossory (Irlande). Ce Père devait émettre ses premiers vœux à Grignon, au mois d'août 1896, avec les autres nouveaux profès, quand il est tombé malade ; il a fait sa profession à Blackrock, entre les mains du R. P. Botrel, le 15 novembre 1897.

Messe mensuelle aux intentions du T. R. Père : P. Borbes, le 1^{er} ; P. Brennan, le 8.

Aux vœux de cinq ans : Le F. Emilien GASCHY, de la communauté d'Orgeville.

A l'oblation, au petit scolasticat de Merville, le 1^{er} novembre :

MM. Joseph COIGNARD, du diocèse de Coutances, pat. de rel. : François-Marie-Paul ;
 Edmond DAGER, de Paris, pat. de rel. : Saint-Mauront ;
 Louis SAGE, du dioc. d'Annecy, pat. de rel. : Marie-Joseph ;
 Louis KUENTZ, du d. de Strasbourg, pat. de rel. : st-Paul de la Croix ;
 Joseph LE GARREC, du d. de Vannes, pat. de r. : st Joseph ;
 Joseph JOLLY, du dioc. de Strasbourg, pat. de r. : st-Paul ;
 Louis KÆRNER, du d. de Strasbourg, pat. de r. : st-Joseph ;
 Constant TATEVIN, du d. de Vannes, p. de r. : st-Mauront.

VICARIAT APOSTOLIQUE DU ZANGUEBAR

(Suite.)

COMMUNAUTÉ DE ZANZIBAR

JUILLET 1895. — AOUT 1897.

Supplément au Bulletin.

1. Abolition de l'esclavage. — 2. Mort de M^{me} Chevalier. Son œuvre.
 Ses derniers moments.

1. — Le 6 avril dernier, le Sultan a fait publier un décret abolissant l'esclavage. Ce décret laisse subsister le droit à la polygamie tel qu'il existait auparavant; néanmoins les femmes peuvent réclamer leur liberté pour cause de mauvais traitements.

Le gouvernement de Zanzibar paiera une indemnité pour tout esclave reconnu comme tel; mais l'allocation de cette indemnité devra être ratifiée au préalable par le premier ministre.

Cette abolition n'aura pas lieu sur la côte. On tâchera de faire en sorte que les esclaves restent dans les campagnes où ils se trouvent, pendant deux ans encore, mais on ne les y forcera pas.

Cette victoire, pour la cause antiesclavagiste, est l'heureux résultat de la campagne engagée en Angleterre depuis plusieurs années par la *British and Foreign anti-slavery Society*.

2. — Le dernier *Bulletin* a annoncé la mort, à Zanzibar, de M^{me} Chevalier. Le grand bien qu'elle a accompli dans la Mission nous fait un devoir de consacrer quelques lignes à sa mémoire.

M^{me} Marie Chevalier (1) est arrivée dans la Mission du Zanguebar en 1884. Elle habitait auparavant Paris, au couvent des Sœurs de l'Adoration Réparatrice. Douée d'une très grande piété et d'un zèle ardent, maîtresse d'ailleurs de sa fortune, — car elle était restée sans enfants, — elle s'adonnait tout entière aux pratiques pieuses et aux œuvres de dévouement, surtout auprès des malades qu'elle visitait dans les hôpitaux.

Si livrée que fût sa vie à Dieu et aux infortunes nombreuses qu'elle soulageait, elle se sentait secrètement portée à secourir des misères plus grandes encore. En 1883, ayant eu quelques entretiens avec un de nos Pères, revenu de Zanzibar, le P. Le Roy, aujourd'hui

(1) M^{me} Chevalier avait épousé M. d'Hennin; devenue veuve après quelque temps, on lui conserva le nom qu'elle portait avant son mariage.

Mgr Le Roy et notre supérieur général, elle apprit de lui le triste état des pauvres Noirs esclaves, malades ou devenus infirmes, abandonnés par leurs maîtres, et mourant sans soin ni instruction religieuse.

M^{me} Chevalier crut trouver dans ces ouvertures l'indication providentielle qu'elle semblait attendre. Quitter les siens, s'exiler loin de France, consacrer ses forces et sa fortune à gagner des âmes à Dieu sur la côte d'Afrique, c'était toutefois une bien grave résolution, une entreprise en apparence insensée, vu les difficultés de tout genre qu'il faudrait affronter à son âge, — elle avait alors quarante-sept ans. — Elle prit l'avis de plusieurs ecclésiastiques distingués de Paris, notamment de Mgr d'Hulst, qui la connaissait particulièrement, et forte de leur approbation, elle vint trouver le T. R. P. Emonet, qui agréa l'offre de son généreux dévouement pour la Mission du Zanguebar.

Le 23 mars 1884, elle débarquait à Zanzibar avec Mgr de Courmont et le P. Le Roy, et environ deux mois après, elle s'installait dans la partie de la ville appelée *Ngnambo*, à *Gulioni* (lieu du marché), au milieu d'une population presque exclusivement composée d'Indiens et de Noirs, ceux-ci appartenant à toutes les tribus du continent, venus même de Madagascar. Une maison d'assez belle apparence, avec cour et verger, et dont la mer baignait les murs extérieurs, fut choisie, louée et aménagée pour un hospice qui fut inauguré le 2 août et appelé par suite l'*Hospice de Notre-Dame des Anges*. C'est là que M^{me} Chevalier s'établit. Elle resta seule jusqu'à l'arrivée d'une compagne, M^{lle} Duclos, qui mourut quelques années après (23 janvier 1890), succombant aux fatigues et aux influences débilitantes du climat.

La pensée de M^{me} Chevalier, en organisant son œuvre, était de soigner les corps pour avoir les âmes. Elle avait donc un dispensaire ouvert à tous ceux qui, atteints d'un mal quelconque, voulaient avoir une consultation et recevoir un remède. Deux fois par jour, cette clientèle était introduite; et quand, parmi ces malades, elle en voyait un dont elle pouvait présager la mort assez prochaine, elle le retenait, l'installait chez elle et l'instruisait, de manière à le préparer au baptême. De la sorte il arrivait que, outre cette catégorie de gens qui ne faisaient que passer à son dispensaire, elle recevait à demeure tout un personnel d'infirmes ou de vieillards. Cette maison devenait une sorte d'hospice d'incurables dont elle assumait tous les frais d'entretien.

Mais pour vaquer à ces soins divers, il lui fallait la connaissance de la langue indigène. A 47 ans, c'était une tâche difficile. sa persévérance ne lui faillit pas néanmoins et, Dieu aidant, elle put, au

bout de quelques mois, entrer directement en conversation avec ses malades.

Quelques connaissances en médecine lui étaient aussi absolument nécessaires. Les PP. Etienne et Sacleux la mirent au courant des médicaments et des soins à donner dans les maladies ordinaires des pays chauds. Pour les cas plus graves, elle recourait à l'obligeance des médecins européens de Zanzibar ou des navires de guerre alors en rade. Tous lui prêtaient au besoin leur concours empressé, heureux de lui marquer ainsi la sympathique admiration que leur inspirait son dévouement.

Après avoir soigné les malades qu'elle recevait dans son hôpital, elle allait dans les cases à la découverte des infirmes. Elle recherchait surtout les enfants et ne manquait jamais, sous prétexte de quelque lotion à leur faire sur la tête, de leur administrer le saint baptême quand elle les voyait en danger de mort. Combien de ces pauvres petits lui doivent leur entrée au ciel!

Tel était l'emploi de la majeure partie de son temps. Le reste était consacré à la prière, presque toujours aux pieds de Notre-Seigneur qu'elle avait le bonheur d'avoir dans sa chapelle. Le culte de la sainte Eucharistie lui était cher entre tous. A Paris, elle avait été chargée par la supérieure de l'Adoration Réparatrice d'organiser et de suivre, comme zélatrice, l'œuvre des associés des personnes du monde. Elle eut à cœur de continuer à Zanzibar, autant du moins que la chose était possible, ses fonctions d'autrefois. Aussi s'appliquait-elle, pour l'exposition du Très Saint Sacrement qui avait lieu, la journée entière, le troisième dimanche de chaque mois, à recruter des adorateurs, à grossir ses contingents de chaque heure, à stimuler leur exactitude et leur piété. Cette dévotion étant établie également dans nos missions de l'intérieur avec affiliation à celle de Paris, les supérieurs de ces stations étaient heureux de recourir à elle pour envoyer les noms de leurs associés et recevoir les croix, les rubans et autres insignes particuliers à l'œuvre.

Cependant, bien que ce quartier de *Gulioni* fût propice à son but, l'éloignement du centre de la Mission où elle avait à se rendre chaque matin, créait à M^{me} Chevalier un pénible isolement et un surcroît de fatigues.

Un heureux concours de circonstances fit transférer son œuvre dans le quartier européen. La Mission ayant fait bâtir un nouvel et vaste hôpital, l'ancien fut mis à sa disposition. Cette maison, tout au bord de la mer, était spacieuse, d'un séjour agréable et salubre, et lui offrait, avec des aménagements complets pour ses malades, le grand avantage d'être contiguë avec l'habitation des Filles de Marie. Elle vécut ainsi désormais comme avec ces religieuses, leur don-

nant son concours en différentes circonstances et en étant aidée elle-même.

L'œuvre de la *Bibi wa maskini* (la Dame aux pauvres), comme on l'appelait à Gulioni, n'avait pas attendu jusque-là pour attirer l'attention des diverses notabilités de Zanzibar. Les Sultans lui étaient sympathiques et bienveillants. Parfois ils lui envoyaient des malades, esclaves de leurs propriétés de l'île. C'étaient généralement des gens de leur police qui enterraient les Noirs décédés chez elle. On était obligé, en effet, pour éviter d'exciter la défiance, de ne pas donner la sépulture chrétienne aux esclaves des Arabes, quoique mourant baptisés.

La sultane favorite des divers sultans la distinguait entre les dames européennes de la ville. Elle avait des entrées faciles; et comme elle parlait la langue swahili, elle était appelée presque d'office à se trouver au palais toutes les fois que la dite princesse recevait les femmes des consuls ou d'autres dames de distinction.

Cependant, avec les années, les continuelles fatigues de M^{me} Chevalier, les influences débilitantes du climat, avaient épuisé ses forces. L'état général de sa santé demandait un retour en France. Mais une fois partie, reviendrait-elle jamais à ses chers pauvres? Elle désirait donc plutôt mourir en Mission, sur ce champ arrosé par ses sueurs. Ses vœux n'allaient pas tarder à être exaucés.

Déjà, dans la première quinzaine de septembre, elle fut atteinte d'une fièvre caractérisée par une sorte de jaunisse. Le mal, au dire des médecins, n'avait pas de gravité. Pour elle, au contraire, un sentiment secret lui disait que sa fin approchait. Elle fit part aux Filles de Marie de cette intime conviction et n'eut d'autre souci que de se préparer avec soin à paraître devant Dieu. Quelques jours plus tard, elle voulut recevoir l'extrême-onction. Mgr Allgeyer, plutôt pour déférer à son pieux désir que dans la pensée d'un danger immédiat, lui administra ce sacrement.

Peu de temps après, le 28 septembre, elle reçut d'Europe des lettres qui lui furent une douce consolation. Mgr Le Roy lui écrivait combien il appréciait ses quatorze années de dévouement passées à Zanzibar et lui conférait un diplôme d'affiliation à la Congrégation.

Le 20 octobre, Mgr Allgeyer lui fit sa visite accoutumée, accompagné du P. Lutz, vers 6 heures 1/2 de l'après-midi; comme elle paraissait se reposer, il la quitta presque aussitôt pour aller voir un Père qui venait d'entrer à l'hôpital. A peine près de ce dernier, il est appelé par la pieuse malade qui demande à le voir. Mais à son arrivée, elle tombe presque aussitôt en agonie, et pendant que Monseigneur et les personnes présentes récitent les prières de la

recommandation de l'âme, elle s'éteint, tranquille, paisible, sans convulsions ni souffrances.

Son enterrement eut lieu le lendemain. Jamais l'on n'avait vu à Zanzibar des funérailles aussi splendides. « Elles ont été vraiment triomphales », écrivait le général Mathews à Mgr Allgeyer, dans une lettre de condoléance. Et, en effet, il y avait de 15 à 20,000 personnes aux obsèques. De temps en temps, au sein de cette foule, quelques voix entrecoupées de sanglots disaient : *Bibi wa maskini amekufa!* (la dame aux pauvres est morte!)

Le cortège eut à parcourir une distance de 3 kilomètres environ, depuis la Mission jusqu'à notre cimetière. Il était composé de toutes les diverses catégories de gens qui forment la population de Zanzibar : Européens, Arabes, Indiens, Parsis, Noirs de différents pays. Le consul de France et sa sœur conduisaient le deuil. Venaient après lui celui d'Angleterre et ceux des autres nations représentées auprès de Sa Hautesse. Les officiers, en tenue, d'un navire de guerre anglais, le seul en rade, et quarante hommes de l'équipage, en armes, marchaient derrière, formant le piquet d'honneur. Le reste de la colonie européenne suivait en voitures. De 10 en 10 mètres, des groupes de policemen maintenaient la foule. Enfin, tout le temps du trajet, alternant avec les chants et les prières liturgiques, la musique du Sultan, toute composée de Goanais catholiques, jouait des marches funèbres. Le général Mathews avait eu raison de le dire : ces funérailles étaient vraiment triomphales. C'était une manifestation glorieuse pour la Mission et pour la religion, qui seule peut inspirer de si admirables dévouements.

COMMUNAUTÉ DE SAINT-BENOIT DE LA LONGA

JUILLET 1895 — AOUT 1897

1. Personnel. — 2. Invasion des sauterelles. — 3. Mort du P. Laurent Kormann. — 4. Construction d'une nouvelle chapelle. — 5. Ministère. Epidémies. Mariages. Première communion. — 6. Basse-cour. Troupeau. — 7. Espérances pour l'avenir de la Mission.

1. — En 1895, la communauté se composait du P. Ledonné-Raitière, Supérieur, du P. Laurent Kormann et du F. Othon. Au mois de janvier 1896, le P. Ledonné, malade, s'embarquait pour l'Europe, et le P. Sinner, nouvellement arrivé de France, venait tenir compagnie au P. Kormann. Peu de temps après, le F. Othon partait pour aller se reposer à Bagamoyo : c'est pendant ce mémorable voyage, qu'entraîné par une ardeur un peu trop vive pour la chasse, il se perdit cinq jours durant, dans le

pori de la Mkata, aventure qui lui a valu une grande célébrité en Allemagne (1).

A l'heure actuelle, le personnel de la station comprend les PP. Ledonné et Sinner, et le F. Othon.

2. — A son départ pour la mère-patrie, le P. Ledonné avait laissé les campagnes ensemencées dans un magnifique état. Hélas! un soleil de feu et les sauterelles anéantirent bientôt toutes les espérances de récoltes que l'on avait pu avoir, et il survint une famine sans précédent dans le pays. Pendant plus de trois mois, les chrétiens de la Mission, n'ayant rien à manger, se dispersèrent au loin dans les régions humides et montagneuses du Kaguru et de Vidunda. Le P. Kormann eut beaucoup de difficultés à trouver la nourriture nécessaire à nos 80 orphelins, garçons et filles; il se dépensa pour eux de toutes façons et fit l'impossible pour les empêcher de mourir de faim. Enfin les pluies revinrent vers la Saint-Joseph, et l'on put ensemer de nouveau.

Après une si cruelle épreuve, Dieu envoya une abondance relative de maïs et de mtama. Au mois de juin la famine avait cessé, et l'on entendit de nouveau le son joyeux du *Ngoma* (tambour) retentir au milieu des copieuses libations de *Pombé* (bière de maïs ou de sorgho). Avec l'abondance, les chrétiens dispersés avaient réintégré leurs cases auprès de nous. Il fallait songer à bâtir notre nouvelle chapelle. Le F. Othon venait d'arriver, avec les 350 feuilles de tôles nécessaires pour la toiture. Le P. Kormann devait prendre la direction de la charpente et de la menuiserie, le P. Sinner celle de la maçonnerie; les chrétiens furent convoqués pour le dimanche 19 juillet, le travail devant commencer le lendemain.

3. — Hélas! la fièvre hématurique vint bouleverser tous ces plans; déjà souffrant le dimanche, le P. Laurent Kormann eut un premier accès le lundi. L'hématurie fut vite coupée par le remède indigène le *Mkwizingwi* (remède tiré d'une plante du pays), mais ensuite survinrent des vomissements qui empêchèrent l'absorption de toute nourriture et déterminèrent un abcès à la gorge. Après des alternatives d'améliorations et de

(1) Le *pori* est une vaste étendue de terre inhabitée et généralement dépourvue d'eau, mais parsemée d'arbres et d'arbustes et toujours herbue.

rechutes, il parut nécessaire de faire transporter le cher malade à la côte. Parti le jeudi 30 juillet, il arrivait à Bagamoyo le jeudi 6 août. Le P. Ledonné venait d'arriver lui-même à Zanzibar par la malle de juillet; mandé par télégramme de se rendre au plus vite à Bagamoyo, il y vint le 7 août, juste à temps pour recevoir le dernier soupir du cher Père qui, pendant deux années, avait été son zélé coopérateur à la Longa.

La notice du P. Laurent Kormann est déjà publiée (n° 119, déc. 1896, p. 400); qu'il nous suffise d'exprimer nos regrets pour sa mort prématurée. C'était un Père plein de promesses pour l'avenir. Les chrétiens de la Longa parlent de lui avec respect, et sa mémoire ne périra pas de si tôt. Longtemps on se souviendra de la procession de la Fête-Dieu, qu'il fit célébrer en grande pompe pour la première fois en 1896.

4. — Le 28 août 1896, le P. Ledonné était de retour dans sa chère communauté de la Longa. Le 31, il prit la direction des ouvrages de charpente et de menuiserie de la nouvelle chapelle. Le P. Sinner qui, pendant plus d'un mois, avait dû se charger de tout, continua à s'occuper de la maçonnerie, et le F. Othon fit faire les briques. Les travaux furent poussés activement; les chrétiens montrèrent assez de bonne volonté; et le 20 février 1897 la charpente, ainsi que le toit, étaient placés sur toute la longueur de la nef et du sanctuaire. Pendant la durée des travaux, aucun accident grave n'est arrivé, grâce à la protection de notre puissant patron, saint Benoît, et malgré les pluies diluviennes du mois de novembre.

Voici les dimensions de cette chapelle. La nef mesure 24 mètres de long, sur 40 de large, et le sanctuaire 6 mètres sur 5. Ils sont séparés par une belle arcade en plein cintre, surmontée d'une niche destinée à recevoir la statue du Sacré-Cœur. Nous avons réussi à faire une voûte au sanctuaire; à l'ossature de la charpente on a lié solidement des bambous avec du fil de fer, et le tout a été recouvert d'une boue argileuse solide et compacte. Le P. Sinner y a fait mettre ensuite une couche de chaux, puis avec son pinceau, il a réussi à donner à cette voûte l'aspect d'un beau ciel bleu parsemé de nuages et d'étoiles; au milieu se détache une grande croix rouge, aux rayons flamboyants. C'est d'un très bel effet.

Depuis trois mois, on pousse activement l'achèvement des

travaux. La grande porte et la porte latérale sont terminées; les fenêtres le sont aussi, il y en a 15 pour la nef; elles sont fermées par des persiennes d'un joli aspect. Actuellement, le P. Sinner fait paver la nef avec des briques et il s'occupe à décorer le sanctuaire; il le fait avec un goût parfait, que nos visiteurs européens ne manqueront pas d'apprécier. Il y a encore beaucoup à faire, tribune, autels, etc. Les planches font défaut; il faudra de nouveau aller passer deux ou trois mois dans la brousse avant d'en avoir une quantité suffisante.

Pour l'ornementation de la chapelle, le P. Ledonné a pu, avec les dons qu'il a recueillis en France, acquérir déjà bien des choses : statues du Sacré-Cœur et de saint Benoît, notre patron, ostensor magnifiqué, niche d'exposition, croix et chandeliers d'autel, etc. Tous ces objets serviront grandement à rehausser l'éclat du culte divin aux yeux de nos chers paroissiens qui jamais n'ont rien vu de pareil.

Dans deux ou trois mois pourra avoir lieu, nous l'espérons, la bénédiction de notre nouvelle chapelle. Ce sera pour la Mission un jour mémorable.

5. — Pendant ces dernières années, le ministère n'a pas été aussi fructueux que les années précédentes. Cela tient principalement à la famine et aussi aux travaux qui ont absorbé tout notre temps. En 1895, nous enregistrons 150 baptêmes; en 1896, nous n'en avons eu que 65; pour les six premiers mois de 1897, nous en comptons 51.

Chaque année a eu aussi ses épidémies; en 1895, sévissait la dysenterie, surtout parmi les enfants; il y eu 56 enterrements. L'année dernière, éclata la rougeole; chez les païens et même parmi nos chrétiens, elle fit beaucoup de ravages, nous eûmes 36 enterrements. Parmi les enfants de l'orphelinat, une trentaine furent atteints; mais, grâce au traitement du P. Sinner, aucun ne succomba (1).

(1) Ce traitement est des plus simples. Dès le début, les malades étaient mis à part dans une chambre bien fermée, assez chaude, avec défense de sortir. Toutes les heures, le Père leur appliquait autour du cou un linge imbibé d'eau fortement vinaigrée, qu'il recouvrait d'un autre linge pour provoquer la transpiration. Comme boisson, de l'eau avec du citron, et comme nourriture de la soupe claire ou du bouillon. — Ce moyen si simple pourrait rendre service à l'occasion; c'est pourquoi nous avons cru utile de le mentionner dans notre Bulletin.

Les mariages chrétiens sont assez nombreux et tiennent solidement pour la plupart ; il y a bien quelques défections, mais elles sont assez rares. Pendant ces deux années, nous avons béni 23 unions, qui sont l'espoir de notre jeune chrétienté.

Le jeudi 5 février 1896, eut lieu une belle cérémonie dans notre ancienne chapelle. Malgré les tracas occasionnés par la famine, le P. Laurent Kornmann avait réussi à préparer pour la 1^{re} Communion 35 néophytes. Ce fut, comme il l'a consigné dans le journal de la communauté, un jour de joie qui fit oublier instantanément toutes les misères. Quand pourrons-nous renouveler cette belle cérémonie ? Nous avons là plus de 300 chrétiens qui n'ont pas encore fait leur 1^{re} Communion, et cela parce que les Missionnaires, trop absorbés par les travaux matériels, n'ont pu s'occuper suffisamment de leur instruction.

6. — Les frais de construction de la chapelle ont pesé bien lourdement sur notre faible budget. Aussi tâchons-nous de nous procurer quelques ressources.

Notre basse-cour est des mieux fournies : nous possédons un troupeau d'une centaine de chèvres et plus de 80 bêtes à cornes. Actuellement nous avons du lait, du beurre et du fromage, comme en Normandie, et de temps à autre on peut même se payer une cuisse de veau. Tout cela, nous le devons en partie à la générosité des fonctionnaires allemands. M. von Scheele nous fit, en 1894, au retour de son expédition de l'*Uhéhé*, cadeau de vingt vaches ; et dernièrement encore, le capitaine Prince, chef d'*Iranga*, dans l'*Uhéhé*, nous en envoyait huit, en échange de quelques graines et d'arbres fruitiers que nous lui avons cédés pour sa nouvelle station.

7. — Une fois nos grands travaux terminés, nous pourrons nous livrer tout entiers à l'évangélisation de notre district, Les *Wakaguru*, habitants des montagnes au nord de la Mission, ont commencé à faire baptiser leurs enfants ; eux-mêmes désirent se faire instruire, mais deux Pères ne suffiront plus pour cette besogne. La moisson semble mûre, mais les ouvriers sont peu nombreux ; si la Longa avait trois Pères, l'évangélisation du *Kaguru* serait bientôt un fait accompli. Saint Benoît, à qui nous élevons un grand et beau sanctuaire, ne manquera pas de nous venir en aide et de renouveler, nous l'espérons, sur la

terre d'Afrique, les prodiges qu'il opéra jadis dans la vieille Europe (1).

COMMUNAUTÉ DE ST-ANTOINE DE PADOUE, A TANGA

NOVEMBRE 1896. — OCTOBRE 1897.

i. Pétition des Goanais à Mgr de Courmont. Fondation. — 2. Site et population. — 3. Personnel. Visite du P. Lutz.

1. — Les Goanais, établis à Tanga, réclamaient depuis longtemps un prêtre avec instance. En 1895, un des leurs étant mort sans sacrements, ils envoyèrent une pétition à Mgr de Courmont pour le prier de leur envoyer un missionnaire, promettant de construire une chapelle. A cet effet ils organisèrent une loterie qui eut l'approbation du gouvernement.

Mgr de Courmont se rendit à leurs instances et une nouvelle station fut fondée à Tanga, en novembre 1896. N'ayant encore reçu aucun détail sur cette communauté, qui n'a pas envoyé de Bulletin, nous y suppléons par une lettre du P. Sacleux.

2. — Tanga, dit-il, se trouve sur la côte, à une dizaine de jours de marche au nord de Bagamoyo, et à un jour de la limite qui sépare les possessions allemandes des possessions anglaises; on y arrive plus rapidement et plus facilement par les vapeurs allemands, qui font le service entre ce point et les villes maritimes situées plus au sud. Sur la malle allemande, la traversée n'est que de six heures entre Tanga et Zanzibar. Chaque mois, outre les deux paquebots, l'un venant de Hambourg, l'autre y retournant, il y a encore deux grands bateaux qui font le service de Bombay, et plusieurs petits steamers attachés au service local.

La baie, au fond de laquelle est placé Tanga, est large et profonde, et offre un mouillage sûr aux plus grands navires. La ville, qui n'était composée, jusqu'à l'arrivée des Allemands, que de quelques centaines de cases en terre, habitées par des Swahilis, des Arabes, des Indiens musulmans et des Baniens, n'a cessé de s'accroître et de s'embellir depuis l'arrivée des Européens,

(1) Mgr de Courmont a placé cette station sous le patronage de Saint Benoît, pour répondre aux désirs d'une de nos pieuses bienfaitrices et aussi aux vœux des Bénédictines de Solesmes, qui se sont montrées très généreuses pour la Mission.

depuis surtout que la Compagnie allemande a entrepris d'établir une voie ferrée jusqu'à ses grandes plantations de Lewa, à 20 kilomètres de là, vers l'intérieur du continent. Les rues étroites et tortueuses du vieux Tanga ont été remplacées par des voies spacieuses et droites; défense a été faite de reconstruire en torchis et de couvrir en chaume; partout s'alignent et s'élèvent rapidement des maisons blanches, symétriques et sévères comme la plupart des constructions en Orient. Des règlements spéciaux obligent chaque propriétaire à tenir propre le devant de son immeuble et à en éclairer la façade pendant la nuit. Tout est militairement organisé dans cette petite ville comme dans toutes celles de la côte orientale allemande; le salut y est même obligatoire et son omission est passible d'une peine.

La population catholique de Tanga ne se compose encore que de quelques Européens, Allemands et Italiens, et d'une cinquantaine de Goanais. En août 1895, comme il a été dit, les catholiques envoyèrent à Zanzibar, à l'adresse de Mgr de Courmont, une supplique dans laquelle ils réclamaient instamment un prêtre et promettaient d'aider à la construction d'une chapelle. Monseigneur, qui avait fait acheter un terrain à Tanga depuis plusieurs années déjà, en vue d'y établir une Mission en temps opportun, désigna le P. Haberkorn pour cette fondation. En l'absence de Sa Grandeur, ce fut son vicaire général, le R. P. Etienne Baur, qui alla l'y installer. Ils partirent tous deux de Zanzibar le 6 novembre sur le petit steamer le *Wissman*, et arrivèrent à Tanga, en deux jours, après avoir relâché à Saadani et à Pangani.

Les Pères, chaudement recommandés par le major de *Wissman*, furent pris à bord par le chef de la station, M. Sigl, un catholique, qui insista pour leur faire accepter l'hospitalité chez lui. Pendant plusieurs jours, les Pères profitèrent de son offre généreuse et d'autant plus appréciée que nulle construction n'existait encore sur le terrain de la Mission et, qu'en ville, les logements sont rares et insuffisants pour les Européens présents. Avant de quitter Tanga pour retourner à Bagamoyo, le P. Baur trouva un marchand indien, qui consentit à louer au P. Haberkorn deux chambres dans une case en torchis. C'est là que le Père a dû habiter trop longtemps, seul, sans aucun confrère. Pendant les premiers jours, il n'avait auprès de lui pour le

servir qu'un enfant chrétien détaché de l'orphelinat de Zanzibar ; mais un mois plus tard, il a été rejoint par notre dévoué et brave cuisinier, le bon vieux Séliman, si souvent mis en scène dans les écrits de Mgr Le Roy. Si le Père n'était pas servi avec tous les raffinements et toutes les délicatesses qu'on trouve dans un premier restaurant de Paris, il était au moins entouré de soins dévoués : « Si mon Père n'a pas goûté bon café. ça pas sa faute Séliman. »

Le premier dimanche, M. Sigl mit à la disposition du Père, pour la célébration du Saint Sacrifice, la meilleure salle du bâtiment récemment construit pour le télégraphe. Mais, dès le lendemain, les instruments durent être installés dans cette salle, et le Père eut à chercher un local pour le dimanche suivant. Sur les conseils du P. Baur, consulté par téléphone, il fit élever sur le terrain de la Mission un hangar consistant en un toit en feuilles de cocotier, supporté par quelques pieux fermés entre eux par une toile de tente. C'est dans cette trop modeste chapelle provisoire, aussi pauvre que l'étable de Bethléem, que Notre-Seigneur descendra chaque jour sur l'autel portatif des missionnaires, jusqu'à ce que les âmes pieuses lui aient élevé un temple digne de Lui. Le missionnaire, seul, sans confrère pour l'aider, ne peut faire plus pour l'instant, et n'est guère mieux logé que son Maître. Il écrivait lui-même : « Pendant la petite saison des pluies de novembre, la chambre basse de ma case a été inondée, au point que j'ai dû m'installer au dessus, au milieu de mes bagages, trouvant à peine la place nécessaire pour eux et pour moi. Que Dieu soit loué, cependant : ma santé s'est soutenue jusqu'ici. »

3. — D'après l'état général du personnel, cette communauté se composait du P. Haberkorn, Supérieur, du P. Kornmann et du F. Martial. Le P. Lutz, étant sur le point d'aller leur faire visite, écrivait :

« Je me rends aujourd'hui à Tanga. J'y ferai ma retraite. Le P. Joseph Kornmann y est seul depuis un mois. Le P. Haberkorn a eu besoin d'un mois de repos, après le fameux empoisonnement involontaire causé par la négligence de Séliman, qui n'avait pas bien nettoyé sa marmite, ce qui lui a d'ailleurs coûté la vie à lui-même. » (Lettre du 10 décembre 1896.)

persévérance dans sa vocation, au sein de tourmentes intérieures d'une violence inouïe. »

II.— L'Afrique. — Grand-Bassam.

En 1843, Mgr Baron, nommé par le Saint-Siège Vicaire Apostolique des Deux - Guinées, reçoit à la Neuville le concours de sept missionnaires (1) qui partent avec lui pour l'Afrique. Six succombent coup sur coup au cap des Palmes; du septième on demeure longtemps sans nouvelles, on prie pour lui, au *memento* des Morts. L'évêque découragé envoie sa démission à Rome, et porte aux États-Unis son zèle apostolique.

Le P. Tisserand, rentré d'Haïti en 1844, est nommé Préfet apostolique des Guinées et périt dans le naufrage du *Papin*. Mgr Truffet envoyé à son tour voit son sacrifice consommé au bout de six mois. En 1845, Mgr Bessieux, le survivant des sept premiers, reparait à la Neuville. Sacré peu après, il reprend le chemin de la Guinée, accompagné d'une forte escouade de nouveaux missionnaires.

En 1849, Mgr Kobès lui est donné pour coadjuteur, avec résidence dans la Sénégambie. C'est là qu'en 1850 le Père Duboin est envoyé. Comme il n'est encore que diacre, il reçoit la prêtrise des mains de Mgr Kobès le 10 février 1851, dans l'église de Sainte Marie de Gambie.

Le jeune missionnaire, au témoignage de son évêque, réussissait à merveille dans l'œuvre des enfants qui lui avait été confiée. Sa santé était forte, son zèle infatigable.

La mission de Grand-Bassam passait alors par de rudes épreuves. Les deux premiers missionnaires, les Pères Audebert et Bouchet y avaient consommé leur sacrifice; les Pères Clément, Bourget et Duval, vaincus par les fièvres, avaient dû quitter le poste; le P. Lairé, demeuré seul, réclamait un confrère. Mgr Kobès lui envoya les Pères Boulanger et Duboin. Embarqués sur l'Eldorado, ils arrivèrent à Grand-Bassam le 10 août, à la grande joie de tous. Le débarquement fut des plus pénibles, et le passage de la barre

(1) Leurs noms sont à mentionner : PP. Bessieux, de Régnier, Fois Bouchet, Roussel, Paul Laval. Audebert, Maurice, (ce dernier n'y mourut pas, mais quitta découragé.)

s'opéra dans des conditions si déplorables que le lendemain le P. Duboin fut saisi d'une fièvre violente, dont toutefois les remèdes eurent pleinement raison.

Sa première préoccupation fut de se mettre à l'étude de la langue indigène. Le P. Lairé constate en ses lettres qu'il y faisait des progrès surprenants. C'est ainsi qu'il put au bout de trois mois faire le catéchisme aux pauvres habitants. Il en était heureux et exprimait son bonheur à ses confrères de N. D. du Gard. Il leur décrivait les beautés et les avantages de la Mission, faisait appel à leur futur concours et terminait en leur demandant le secours plus immédiat de leurs prières.

Ce fut pendant le séjour du P. Duboin à Grand Bassam que mourut notre Vénéré Père. Le P. Lairé et son jeune confrère s'empressèrent d'adresser au Vicaire Général, le T. R. P. Schwindenhammer, avec l'expression de leurs vifs regrets pour le Vénéré défunt, l'assurance de leur complète soumission et obéissance pour son digne remplaçant *pro tempore*.

Tout marchait à souhait au sein de la communauté et dans la mission, lorsque les privations multiples déterminèrent chez le jeune missionnaire des fièvres, la dysenterie, puis l'épuisement.

Le docteur le prit d'abord dans sa propre chambre pour lui prodiguer des soins plus assidus. Mais cela ne pouvait suffire. Si l'on voulait le sauver, il fallait se résoudre à un retour le plus prompt possible au pays de France.

Le P. Lairé en fut désolé. Il était si heureux de cette vie de famille, il aimait son confrère qui le lui rendait avec usure, et puis voici qu'il allait se retrouver seul sur cet immense rivage africain !

Cependant il n'y a pas de place à l'hésitation. Le malade est embarqué. Bien rude fut la traversée, qui dura trente deux jours.(1)

« Abandonné entre les mains de Dieu, écrivait-il, je suppliais néanmoins sa bonne Mère de ne pas me laisser mourir sans les sacrements. »

(1) Atteint d'une dysenterie la plus inintermittente, il allait trépasser, et le capitaine faisait difficulté de le prendre à son bord. « Cet homme n'a pas deux jours à vivre, disait-il. » Il le prit toutefois, et lui dressa une espèce de siège dans les bastingages, de telle façon qu'il n'y eût qu'à couper la corde pour le laisser choir à l'eau sitôt son décès. Dieu voulut qu'il ne gardât pas longtemps cette position. L'air de la mer lui fut aussitôt bienfaisant, et . . . il reprit sa liberté,

Une prière aussi sainte ne pouvait pas ne pas être exaucée.

Le navire toucha Marseille le 23 décembre 1852. Le P. Duboin dut s'arrêter à Lyon, d'où il écrivit au T. R. P. Schwindenhammer: « Mon retour en France a été l'un des plus grands sacrifices que Dieu m'ait demandés. Il n'y a que l'espoir de me retremper dans l'esprit d'oraison qui puisse compenser cette peine. »

Un voyage dans sa famille, qu'il n'avait pas revue depuis sept ans, favorisa merveilleusement la convalescence. Les forces ne ardèrent pas à se rétablir.

Ses Supérieurs, jugeant qu'un prolongement de séjour en France était nécessaire pour assurer une guérison définitive, lui donnèrent son obédience pour Bordeaux.

III.— Séjour en France.— Bordeaux.

« Dans le commencement, la Communauté du Saint-Cœur de Marie de Bordeaux réunissait neuf œuvres distinctes : 1° l'œuvre des militaires ; 2° l'œuvre des Mères de famille ; 3° celle des pauvres secourus par les Conférences de Saint Vincent de Paul ; 4° la Société de Saint-Joseph pour les vieillards ; 5° celle de Saint-François Régis pour la réhabilitation des mariages ; 6° l'œuvre de Saint-Louis de Gonzague pour la persévérance des jeunes gens ; 7° l'œuvre des premières Communions arriérées ; 8° l'œuvre des petits Savoyards ; 9° l'œuvre des bons livres, qui consistait en une bibliothèque fournie par quelques ecclésiastiques et mise à la disposition principalement des pauvres.

C'est à ces œuvres, plus florissantes les unes que les autres, que le P. Duboin consacra durant trois ans, les forces que lui laissaient ses fréquents retours offensifs de dysenterie et de fièvres africaines. Son Supérieur, le digne Père Gravière, se plaît à rendre hommage à son zèle et au succès dont Dieu bénit ses efforts. Lui-même écrit à son Supérieur Général qu'il est heureux de travailler auprès des pauvres. Il s'est lié d'une étroite amitié avec M. Germainville, l'ardent apôtre de l'œuvre des soldats, qui se servira plus tard de son zèle pour étendre son apostolat militaire jusqu'aux Colonies de la mer des Indes.

Son séjour à Bordeaux lui procura une autre consolation, celle d'aller chaque année se retremper à la Maison - Mère dans les exercices de la retraite, et imprimer à son âme une forte empreinte de vie religieuse à l'école du maître consommé que fut le T. R. Père Schwindenhammer.

Le bon Père eut ainsi le bonheur d'assister aux deux premiers chapitres généraux de la Congrégation, celui du 2 Février 1853, et celui d'octobre de la même année. Le premier, composé de 13 membres, nomma Supérieur Général à l'unanimité des voix, moins la sienne, qui fut donnée au P. Frédéric Levavasseur, le T. R. Père Ignace Schwindenhammer, déjà depuis un an Vicaire Général. Il nomma aussi avec la même unanimité en qualité d'Assistant avec le P. Gauthier, le R. P. Frédéric Levavasseur, et consultants les RR. PP. Collin et Gravière ; les deux autres consultants étaient les Pères Warnet et Lannurien, qui, comme le R. P. Gauthier, premier Assistant, ne furent pas soumis à la réélection.

Au chapitre d'octobre 1853, se trouvaient présents 26 Pères. Il dura 4 jours, les 3, 4, 5, 6 octobre, avec deux séances par jour de 9 h. à 11 h. 45 et de 3 h. à 6 h., et des réunions de commissions particulières dans l'intervalle. L'état de la Congrégation, son personnel et ses missions, son corps de règles et de constitutions, et les vœux, ses ressources en France et à l'étranger, tout fut examiné, étudié, établi sur des bases nouvelles, au grand avantage de l'Institut naissant. Il n'est personne qui ne voie du premier aspect l'utilité immense que devaient retirer de pareilles études ceux qui eurent le bonheur d'y prendre part. Le P. Duboin s'en félicita toute sa vie. Nous le retrouvons également à la retraite générale suivie du chapitre, qui se tint pour la première fois l'année suivante, 1854, à Paris et non à N. D. du Gard, et la semaine qui précède la fête du Saint-Cœur de Marie. Cette heureuse innovation fut dès lors établie, et est demeurée, depuis, la pratique constante de l'Institut. Dix-huit Pères avaient pris part à la retraite, et 13 novices firent leur profession. Le soir, tous se transportèrent à Notre-Dame des Victoires, pour se consacrer plus solennellement, personnes et œuvres, au Saint et Immaculé Cœur de Marie.

Une date qui a marqué d'une façon encore plus signalée un grand progrès dans notre Congrégation, est celle du 25 Août 1855.

« Ce qu'il y a eu surtout de remarquable dans cette retraite,

écrivait le R. P. Schwindenhammer (Circ. N° 11, p. 4), c'est la cérémonie qui l'a couronnée, cérémonie de haute importance, qui a ouvert une ère nouvelle pour notre Institut. Je veux parler de l'émission publique et solennelle des trois vœux canoniques de religion, prononcés, sous forme de vœux perpétuels, par le Supérieur Général, les Conseillers et les autres Pères qui avaient fait la retraite, et, sous forme de vœux temporaires, par les nouveaux profès, au nombre de huit, dans le sens des nouvelles Constitutions. » Le Père Duboin, qui était au nombre des premiers, conserva toute sa vie de cet acte touchant et solennel un souvenir qui se traduisait encore bien des années plus tard par une impérissable émotion. Aussi est-ce avec une ardeur toute retrempée dans cette consécration de lui-même à Dieu que nous le voyons reprendre, en sa chère Communauté de Bordeaux, ses œuvres de zèle, de dévouement et de sacrifice.

IV. — Mission de Bourbon.

Mais il ne devait pas y prolonger son séjour. A différentes reprises il avait sollicité avec instances son renvoi en mission. La triste nouvelle de la mort de l'un de ses confrères au champ de l'apostolat africain lui parvenait-elle à Bordeaux que sur le champ il lançait vers Paris son cri noblement ambitieux : *Ecce ego, mitte me*. Vint le jour où cet appel fut entendu. En Décembre 1855, il fut envoyé à la mission de Bourbon. Le trajet, qui s'effectuait alors en doublant le cap de Bonne-Espérance, durait trois longs mois. Une lettre jetée à la poste à Gorée, une autre écrite dès son arrivée à Bourbon, nous montrent le jeune missionnaire offrant à Dieu les ennuis d'une aussi fastidieuse traversée pour attirer ses grâces sur son nouveau ministère.

La mission de Bourbon mérite une part toute spéciale dans nos affections. De là vient la première idée de notre société, en l'esprit du Père Levavasseur, qui commença l'œuvre des Noirs dès 1842, au temps *margosse* (amer) de l'esclavage. Il convoque d'abord les noirs de l'habitation sucrière de son frère, puis ceux des alentours. Dieu bénit son dévouement, et bientôt deux confrères, les Pères Collin et Blanpin arrivent pour le seconder. Trois établissements

sont fondés, l'un à Saint-Denis, l'autre au Quartier français et le troisième à la Rivière des Pluies. En 1848, c'est la LIBERTÉ ! L'affranchissement des esclaves permet de créer deux œuvres à la Rivière des Pluies, une école agricole de jeunes noirs et la Congrégation des Filles de Marie.

La première de ces œuvres réussit au delà de toute espérance, au point de faire l'admiration de tous. La Congrégation des Filles de Marie présente un caractère de prospérité plus providentielle encore. Les familles Panon Desbassins et de Villèle favorisent ces œuvres, assises sur leurs terres, ainsi que l'église de Saint François-Xavier bâtie par le célèbre Père Monnet, dit le *Père des Noirs*.

C'est dans cette paroisse de St François-Xavier de la Rivière des Pluies, avec la double œuvre des Filles de Marie et de l'école Agricole et Professionnelle, que le Père Duboin fut placé dès son arrivée à Bourbon. Les Pères Blanpin, François et Buguel ayant été envoyés à Maurice, et le Père Jérôme ayant été rappelé en France, il dut même, malgré ses répugnances pour le Supérieurat, et ses réclamations auprès du Supérieur Général, prendre la direction de l'Établissement. Il parait bien qu'il y déploya les aptitudes voulues, car les sympathies et de Mgr Desprez et de l'administration civile allèrent grandissant, au point qu'il fallut bientôt songer à donner à l'œuvre des développements nouveaux, en la transportant aux portes même de Saint-Denis, capitale de la Colonie.

Entre temps, un bien considérable s'était effectué dans la paroisse de St François-Xavier : de nombreuses conversions, des premières communions, des habitudes de piété et de fréquentation des sacrements, enfin quelques vocations de Frères avec un noviciat en règle, étaient venues consoler le cœur des Missionnaires. La Maison Mère avait envoyé deux nouveaux confrères, les Pères Javouhey et Gourmy, qui malheureusement ne virent la terre de Bourbon que pour y mourir. Le R. P. Collin vint, en 1858, faire la visite régulière de la mission, et lui rendit le plus élogieux témoignage tant pour la régularité des communautés que pour la bonne marche des œuvres, sous l'active et intelligente impulsion du Père Duboin, dont le Supérieur Général ne craignait pas de dire à un jeune missionnaire qu'il envoyait peu après à Bourbon : « Vous allez trouver là le premier Supérieur de la Congrégation. »

V.— La Providence.

On peut dire que c'est le P. Duboin qui a créé ce splendide établissement de la Providence. Qu'y avait-il là auparavant ? le lit rocheux d'un affreux torrent, que les habitants avaient justement dénommé le *Butor*, précisément en raison de ses saillies, cascades et précipices, et de la dévastation que ses crues répandaient sur leur passage. Or, en fort peu d'années, ce torrentueux Butor fut dompté, soumis à un cours régulier, et même utilisé en irrigations, force motrice, roues hydrauliques, canaux fertilisateurs, etc. La ravine sauvage vit se multiplier les talus et les chaussées, les encaissements et les digues, les voies et les ponts. Le terrain conquis est divisé en cinq parts : au premier plan, la Maison-Mère des Filles de Marie, transférée aussi de la Rivière des Pluies ; elle a ses constructions, ses cours, ses jardins, ses plantations ; tout à côté est l'hospice des vieillards et infirmes que desservent nos bonnes sœurs, sous notre double direction temporelle et spirituelle. Il y a là deux cents malheureux débris de l'esclavage qui trouvent dans leurs vieux jours, en leurs infirmités, assistance et consolation, et pour leurs âmes, la grâce du baptême, le secours des sacrements et une fin chrétienne qui leur ouvre le Ciel. Près d'eux est la chapelle, au centre de cet important groupe d'œuvres, et près de la chapelle, notre Communauté, que des parterres, nappes et jets d'eau, statues et palmiers, flamboyants, lauriers-roses encadrent et décorent brillamment. Là aussi, en amont et en aval, des jardins potagers ont été créés de toutes pièces. Ils couvrent douze hectares en y comprenant la caférie et la vanillerie : tous les légumes des pays chauds à côté de ceux d'Europe y poussent à l'envi. Et qui a habité les pays tropicaux sait et peut dire combien les beaux légumes frais y sont appréciés !

Au dessus de la Communauté, se déploie avec ses vastes bâtiments, ses forges, ses fourneaux de fonderie, ses outillages perfectionnés de mécanique et d'ajustage, ses ateliers de chaudronnerie, de carrosserie, de charronnage, de charpente, de menuiserie, de cordonnerie, de bourrelage, de reliure, de taille de pierres, de maçonnerie, de divers autres métiers, avec ses salles d'études, réfectoires, classes et dortoirs, salles de réunions, collections, cabinets

de physique et laboratoire de chimie . . . le superbe et incomparable établissement de l'École Agricole et Professionnelle. Il y a là trente Frères maîtres et chefs d'ateliers, et 220 élèves de 15 à 20 ans qui vont doter la colonie précisément de ce qui lui manque, des ouvriers perfectionnés dans la théorie et la pratique de leurs professions diverses. En même temps, dans ces ateliers, les usines de la colonie et les vapeurs de la rade trouvent des réparations parfaites et immédiates à toutes leurs avaries. C'est un établissement d'utilité publique au premier chef. C'est bien ainsi que l'avaient compris ses fondateurs, M. le Gouverneur Hubert de l'Isle, Messieurs les Directeurs de l'Intérieur Manès et de Lagrange, M. le Vicaire Général Fava, leur inspirateur, et le Père Duboin, l'exécuteur intelligent de plans si vastes et si bien conçus.

Enfin, plus haut, vers les cascades du torrent, en un site plus séquestré, une maison de correction, ou pénitencier, donne abri et moralisation à 300 jeunes gens Créoles, Cafres, Mozambiques et Malgaches, Indiens, Malabares et Bengalis, Arabes et Annamites. Ce sera pour les uns le baptême, pour les autres la première Communion, pour tous l'instruction chrétienne, un retour au bien et la réhabilitation dans le travail et les pratiques du devoir. Là encore de beaux et vastes jardins ; là des plantations plus importantes sur les versants de la montagne ; là des allées superbes ; là des étables, basses-cours avec leurs essais heureux d'élevage et d'engraissement. On plante 200 000 pieds de filaos, 20 000 pieds de caféiers, 2 000 cocotiers, avec l'aide de M. Victorin Levavasseur, frère de notre regretté Père Frédéric.

Telle était *La Providence*, fondation du P. Duboin. Mais l'œuvre ne s'arrêta pas à ces limites. Cet arbre puissant devait développer au loin ses merveilleux rameaux. Citons en quatre branches que l'activité du P. Duboin a si amoureusement soignées : 1° La Léproserie ; 2° l'Illette à Guillaume, avec son pénitencier modèle ; 3° La Congrégation des Filles de Marie ; 4° la Mission du Zanguebar.

La Léproserie.

Des négociations engagées entre le Gouverneur local et le Père Duboin, il résulta que la léproserie fut confiée à notre Congrégation. Un Père en était le Directeur-aumônier. Deux Frères lui étaient adjoints, avec une communauté de six filles de Marie. Un

atelier de 16 condamnés, avec un vaguemestre et deux ânes, étaient affectés aux corvées et commissions à Saint-Denis, dont la léproserie est distante de 17 kilomètres dans les Montagnes. On voit d'un coup d'œil le bien immense qu'il y avait à réaliser auprès de ces membres souffrants de Notre Seigneur Jésus-Christ, les pauvres Lépreux. Le P. Duboin aimait à venir là se reposer et s'édifier, et puis surtout apporter à ces malheureux les encouragements et les consolations de son cœur paternel.

L'ilette à Guillaume.

L'immense agglomération de la Providence qui fluctuait entre 700 et 800 personnes, avait causé à différentes reprises des épidémies, nécessité des quarantaines, etc. Il était sage d'essaïmer. De plus, le but de moralisation du pénitencier serait plus facilement atteint, si l'on pouvait éloigner et séquestrer au sein des montagnes, les jeunes gens à plus longues condamnations. Un emplacement merveilleux se présentait ; on l'acheta, on se mit à percer une voie d'accès, à jeter un pont sur le *Bras-Guillaume*, affluent de la *Rivière Saint-Denis*, à défricher le plateau, à exploiter la forêt-vierge.

On bâtit d'abord un campement que le P. Duboin a bien connu et fréquemment habité. *C'était des cages à lits* faits de branches d'arbres, étagés les uns au-dessus des autres, avec une natte et une couverture pour tout matériel. Le courageux Supérieur donnait à tous l'exemple de l'abnégation relevé de la plus franche gaieté.

Ce n'était pas trop de toute son énergie, de toute sa force de volonté et de son admirable exemple, pour sauver l'entreprise des assauts divers d'une opposition qui ne se comprenait que chez ceux qui n'avaient pu saisir l'idée grande et généreuse de l'œuvre. Ils la combattaient parce qu'ils ne la comprenaient pas, double tort assurément. Oui, il y avait dans cette fondation d'une vaste colonie pénitencière au centre de l'Île, une grande idée de moralisation chrétienne. Cette fin morale fut rapidement atteinte, lorsque 300 jeunes noirs, sous la direction du P. Pineau, aidé d'une douzaine de Frères, reproduisirent bientôt, au sein de ces gorges sauvages, les merveilles religieuses des plus beaux âges chrétiens. Les baptêmes et les retraites de première communion, les retraites religieuses elles-mêmes que nous y faisons en commun, les processions de la Fête Dieu à travers ces inoubliables verdure des forêts,

les belles fêtes, les processions féeriques du soir où chacun portait à la main une torche embrasée . . . les actes de Consécration au S. C. de Jésus, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, patronne de l'Ilette, à St Joseph, toutes cérémonies que le bon Père Duboin, avec le curé de la Montagne, aimait tant à présider, à relever d'allocutions chaleureuses . . . tout cela émeut encore aujourd'hui après trente ans ceux qui en ont été les heureux témoins.

Les Filles de Marie.

Fondées à *La Rivière des Pluies*, sur l'établissement de M. Desbassins, par le R. P. Frédéric Levavasseur, dirigées ensuite par le R. P. Collin et le P. Jérôme Schwindenhanmer, elles passèrent vers 1858 sous la direction du P. Duboin lors du transfert de leur Maison-Mère de la Rivière des Pluies à la Providence. Les deux sœurs fondatrices, Mères Marie-Madeleine de la Croix, et Marie-Thérèse de Jésus trouvèrent dans le créateur du vaste établissement du Butor, conseil, appui, aide et direction pour y asseoir à la fois les bâtiments de la Maison-Mère et le centre de vie religieuse de la Congrégation. Le Père Duboin se dévoua pour elles tout aussi complètement que pour sa propre Communauté, prêchant leurs retraites, dirigeant les âmes, soignant le Noviciat et traitant en même temps avec l'administration et le dehors toutes les questions qui intéressaient l'œuvre. Aussi vit-on dès lors la Congrégation, animée du meilleur esprit religieux, prendre un rapide essor, et procéder à de nouvelles fondations. Après la Rivière des Pluies, la Providence, le Quartier-Français et la Léproserie, viennent le Sacré-Cœur, Notre-Dame de Bethléem, Sainte-Anne et la Charité; puis les fondations de Maurice et celle de Zanzibar. . . .

La Mission de Zanguebar.

Fondée par M. l'abbé Fava, Vicaire Général de Mgr Maupoint, évêque de St Denis de Bourbon, cette mission avait été bientôt confiée à notre Congrégation. La juridiction ecclésiastique appartenait à Monseigneur Maupoint, avec le titre de délégué Apostolique de la côte Orientale d'Afrique qu'il conserva jusqu'à sa mort en 1871. Mais comme notre Communauté de Zanzibar se rattachait au point de vue religieux à la Vice-Province de Bourbon, le P. Duboin en était le Supérieur Provincial, et à ce titre, c'est lui qui proposa à

la Maison-Mère le choix du premier Supérieur de notre Institut qui fut d'abord le P. Dhyèvre, lequel pour raison de santé dut être remplacé par le P. Horner. Le Père Duboin conserva la haute direction de la Mission de 1863 à 1867.

L'on conçoit sans peine que l'ennemi de tout bien ne pût contenir sa rage à la vue de tant d'œuvres de salut. Toutes furent attaquées successivement. Les sourdes menées, les traits de la calomnie, les accusations de la secte maçonnique lancées dans les journaux, notamment par la plume haineuse du citoyen de la Serve, qui devint plus tard député, puis sénateur de la Réunion, lui petit-fils d'un conventionnel, ne suffirent pas à saper une situation si favorablement établie. Du reste, les rapports officiels du P. Duboin, toujours si lumineux, et écrits en un style administratif d'une correction irréprochable, avaient facilement raison des attaques d'une presse intéressée. Et jamais au sein du Conseil général de la Colonie, la défaveur ne trouva un appui sérieux.

C'est alors que la secte résolut d'en venir à un coup de force pour saper deux établissements qui ruinaient dans la Colonie les œuvres de ténèbres, nous voulons parler du Collège Sainte-Marie tenu par les Révérends Pères Jésuites, et de la Providence.

Le soir du 2 Décembre 1868, une émeute organisée dans ce but saccagea le Collège et marcha sur la Providence pour y achever son œuvre de destruction. Le trop faible Gouverneur, le contre-amiral Dupré, avait laissé faire la canaille, tant qu'il ne s'agissait que des Jésuites. Mais la Providence appartenait, pour la plus grande partie du moins, à la Colonie. Il fallait à tout prix préserver l'établissement du sac et de l'incendie.

Un corps d'infanterie de marine, renforcé de la gendarmerie coloniale, est envoyé pour barrer le passage aux envahisseurs. Le contact a lieu sur le terrain même de la Providence. Il y eut des blessés qui furent aussitôt transportés à l'hôpital des vieillards et infirmes, et soignés sur place. Dieu merci, nous n'eûmes aucune victime à déplorer, encore que les bruits contraires aient été lancés à plaisir : le Père Duboin était là, comme un commandant de place assiégée, donnant des ordres, dirigeant la défense, sauvant quelques personnalités compromises qu'il faisait passer avec le R. Père Barthélemy Stoffel, sous déguisement, jusqu'à l'Îlette à

Guillaume, mettant hors du danger les enfants et les pusillanimes.

Cependant les événements se précipitaient. L'émeute ne tardait pas à se tourner contre le Gouvernement local lui-même. Le petit corps d'occupation dut se replier sur la ville de St Denis, et la Providence fut abandonnée. Saint-Joseph protégea l'établissement, qui, malgré des menaces incendiaires, ne fut pas inquiété. On connaît la fin de cette tragédie. La troupe fit feu, et le sang coula dans les rues de St Denis. Peu après, un arrêté du faible et incapable Gouverneur Dupré supprimait l'école professionnelle de la Providence, réduisait à un chiffre dérisoire le nombre des colons, et atteignait même l'hospice des vieillards et infirmes, que l'on remettait à la charge de leurs communes respectives. Comme des contrats formels liaient la Colonie avec la Congrégation, le Père Duboin ne pouvait accepter ces mesures, résultat de la peur et de la pression maçonnique. Il partit pour France. Un procès au contentieux administratif s'en suivit qui traîna en longueur, et que la Congrégation finit par gagner. Mais nos belles œuvres ne purent être ressuscitées. Le P. Duboin revint l'année suivante à Bourbon et y passa encore un peu plus d'un an. Mais il se sentait les ailes coupées. Néanmoins il ne perdit pas courage, et se consacra plus que jamais à la direction des âmes.

VI. — Maurice.

Le P. Duboin vint d'abord à Maurice en visite privée, puis en visite officielle; enfin il fut nommé Provincial de cette Colonie. A son arrivée les journaux de l'Île, surtout le *Commercial Gazette*, firent paraître les articles les plus élogieux.

Il s'agissait alors d'importantes négociations avec le nouvel évêque Mgr Scarrisbrick, au sujet de l'existence même et des conditions du collège. Elles furent difficiles. L'habileté du Père Duboin et de ses Assesseurs les menèrent pourtant à bonne fin : le collège Saint-Louis nous revenait, une souscription s'ouvrait dans la colonie pour sa reconstruction, qui deux ans après était achevée.

Son administration, qui dura de 1871 à 1875, marqua un temps de prospérité pour les œuvres de notre Congrégation à l'Île Maurice. Non seulement le collège fut rebâti sur un plan grandiose dont

l'exécution coûta plus de 300 000 francs, tandis que les études s'y élevaient à leur apogée, mais encore la mission proprement dite s'affermir dans ses œuvres anciennes et s'augmenta de l'adjonction de la Communauté du Saint-Sacrement aux Cassis, et de l'impulsion plus vivifiante donnée à l'œuvre des Noirs. Mais qui dira au prix de quelles tribulations et épreuves de pareils résultats purent être obtenus ! Difficultés incessantes avec un élément hostile dominant dans les conseils de l'Évêque, manque d'homogénéité de vues dans son entourage, influences insidieuses contre lesquelles il ne sut pas toujours se prémunir, au point de se priver de ses plus forts appuis, enfin état de santé déplorable, suite des fièvres paludéennes et de cette horrible fièvre *Dengue* dont il eut plus cruellement que d'autres à subir les persistantes étreintes, tout contribua à abattre son courage, et à lui faire chercher, dans un retour en France, les forces nécessaires au prolongement de ses travaux.

L'occasion s'en présenta d'elle-même, lorsque au mois de Juin 1875, il fut appelé en sa qualité de vice-Provincial de Maurice à siéger au chapitre général de la Congrégation. Il quitta sans regrets des rivages qu'il ne devait plus revoir. Son successeur, le P. Guilloux, écrivait à son arrivée à Maurice que quelques personnes avaient bien témoigné le regret de son éloignement, surtout son intime ami, Monsieur Jules Langlois ; mais on comprenait bien que le cher Père avait besoin d'un repos prolongé ! (Lettre du 7 novembre 1875)

VII.—Chapitre Général constitutif.

« Il y a deux moments solennels pour les Instituts religieux, celui de leur fondation, et celui de leur constitution définitive. Nous voici à cette seconde heure solennelle. » Ainsi parla le T. R. Père Levavasseur, en ouvrant la retraite préparatoire au chapitre général de 1875, le premier de ce genre dans la Congrégation. Cette retraite se fit du 8 au 15 Août ; et dès le lendemain 16, s'ouvrait le chapitre général, composé de 33 Pères, entre lesquels le Père Duboin. Son mauvais état de santé ne lui permit pas de prendre une part active aux commissions et aux travaux. Mais les lumières de son expérience furent d'une grande utilité dans les conseils. Il se réjouissait merveilleusement du bon esprit qui présidait à toutes les discussions et qui ne cessa de prévaloir jusqu'à la fin, notamment

dans les élections qui, en la 18^e session, à la date du 2 Septembre, couronnèrent heureusement l'œuvre de l'Assemblée. Aussi signa-t-il avec bonheur l'adresse du Chapitre au Saint Père et une seconde adresse au T. R. Père Général, et nul ne chanta, avec plus d'enthousiasme le *Te Deum* d'actions de grâces qui clôtura dans l'allégresse ce premier Chapitre Général de la Congrégation.

Cependant les forces ne lui étaient pas revenues, et la prolongation d'un repos indispensable s'imposait. Il alla le prendre en la maison de Saint-Ilan. C'est là que, à la mort de Mgr Duret, Vic. Apost. de Sénégambie, survenue le 29 Décembre 1875, la main de Dieu vint le choisir pour l'élever à l'épiscopat. Assurément ni lui ni personne ne s'attendait à pareille élévation, que son humilité repoussa longtemps avec énergie. Mais il fallut se soumettre aux ordres de ses supérieurs et du Souverain Pontife lui-même. Une considération le décida. Elle lui fut suggérée par l'auteur de cette biographie. Après tout, lui disions-nous, que vous demande-t-on? Le sacrifice de ce qui vous reste de vie. Car il ne faut pas vous illusionner : vous en avez tout au plus pour deux ans. Donc, sacrifice de la vie, et puis le ciel à bref délai : hésitez-vous!—Non. *Non recuso laborem.*— A la bonne heure.» Les félicitations lui pleuvaient de tous côtés. Elles ne pouvaient que l'inquiéter, le troubler, mais jamais l'enorgueillir.

VIII.— Le Vicaire Apostolique de la Sénégambie.

Mgr Duboin fut donc nommé par le Saint-Siège Vicaire Apostolique de la Sénégambie et Préfet Apostolique du Sénégal. Le Gouvernement français avait donné son plein agrément à cette nomination. Il fut préconisé au consistoire du 26 Juin, avec le titre d'Évêque de Raphanée. Le sacre eut lieu dans la Chapelle du Saint-Esprit, le 30 Juillet. Mgr Richard, Archevêque de Larisse, tout juste la métropole dont Raphanée était suffragant, fut le prélat consécrateur ; il était assisté de Mgr Delannoy, Évêque d'Aix, et de Mgr Maret, Évêque de Sura, primicier de Saint-Denis. Les armoiries du nouvel Évêque rappellent à la fois sa Congrégation et sa mission d'Afrique. Elles s'expliquent ainsi :

« D'azur au Cœur de Marie d'or enflammé et transpercé d'un glaive de même, surmonté d'une colombe au naturel posée sur un Jehovah d'argent et une champagne de sinople chargée d'une étoile à six pointes d'argent accompagnée à dextre d'une ancre d'argent, et à senestre d'une torche de même, allumée de gueule, brochant sur le tout. »

Pour devises en tête des armoiries, ce passage de Saint Mathieu (VIII, 25) SALVA NOS, PERIMUS, et au-dessous de l'écusson : TUUS SUM EGO (Ps. CXVIII, 94.)

A la cérémonie de clôture de notre grande retraite, trois semaines plus tard, Mgr Duboin officiait pontificalement, et adressait au salut de départ du lendemain, un discours pathétique sur les dispositions du véritable apôtre de Jésus-Christ. Il n'eut qu'à laisser déborder de son cœur les sentiments dont l'inondait encore la grâce de l'Esprit Saint.

Après avoir réglé en France les affaires de sa mission, groupé autour de lui son personnel, et fait trois ordinations en Août et en Septembre, nous le voyons à Bordeaux s'embarquer le 5 Octobre pour débarquer le 14 à Dakar, foulant aux pieds de nouveau cette terre de Sénégambie où, 26 ans auparavant, il avait consacré à Dieu les prémices de son apostolat. Le Ministre de la Marine et des Colonies avait transmis des ordres aux Autorités civiles et militaires du Sénégal pour le recevoir avec les honneurs dûs aux Evêques français. C'était la première réception solennelle qui se vit à Dakar. Aussi produisit-elle un effet considérable sur toute la population, tout particulièrement sur les sujets musulmans.

Mgr Duboin fixa sa résidence ordinaire à Dakar, point le plus à proximité de l'Europe et le plus central pour la mission. Mais la vie d'un évêque missionnaire ne saurait être une vie de repos. Bien au contraire, c'est une course continuelle. ce sont des visites aux missions, des œuvres à entreprendre, à soutenir, à diriger, des encouragements, des exemples, des impulsions à imprimer, c'est une assistance de tous les moments à prêter aux missionnaires et aux populations. Aussi le nouveau Vicaire Apostolique ne tarda-t-il pas à se mettre en route. Sa première sortie fut pour Saint-Louis chef-lieu de la préfecture Apostolique du Sénégal. Le Gouverneur, M. Brière de l'Isle, qui le connaissait déjà, lui envoya à Dakar un

vapeur pour le transporter à Saint-Louis, où il arriva le 31 Octobre et où il reçut un accueil bien plus brillant encore qu'à Dakar. Le lendemain, fête de la Toussaint, Mgr Duboin officia pontificalement, devant toutes les autorités en grand costume, la cour en rouge, et un concours immense de peuple, catholiques et mahométans, que ses premières paroles impressionnèrent profondément. Ses premières visites furent ensuite pour Saint-Joseph de Ngazobil et Sainte-Marie de Bathurst. Outre qu'ils rappelaient à son cœur de missionnaire les plus chers souvenirs, ces deux postes offraient à son ministère pastoral des œuvres fécondes et prospères. Écoutons-le plutôt traduire ses propres impressions.

« Je suis arrivé à Saint-Joseph, singulièrement ému de revoir ces pays que j'avais quittés il y a 25 ans. Mais que d'heureux changements opérés depuis lors ! Voici déjà un village chrétien, centre d'évangélisation pour tout le royaume de Sine et les pays environnants. Le Séminaire indigène a obtenu des résultats consolants ; car il a donné à la mission trois bons prêtres qui font beaucoup de bien, et il compte encore un bon groupe d'étudiants.

La Congrégation des sœurs indigènes, dites Filles du Saint-Cœur de Marie, fondée il y a quelque vingt ans par Mgr Kobès, compte déjà 38 professes. On conçoit que, étant originaires du pays même et ayant sur les religieuses européennes l'avantage de connaître les langues et les mœurs des populations, comme aussi d'offrir plus d'endurance contre les fièvres, elles puissent rendre des services tout particuliers, et procurer un bien immense aux âmes. »

C'est de St Joseph aussi que Mgr Duboin envoya son vicaire général, le P. Riehl, à Sainte-Marie de Gambie pour imprimer à cette mission une impulsion énergique, sauf à rentrer peu après à Saint-Joseph. Le P. Renoux fut chargé de cette dernière œuvre ; puis il repassa à Sainte-Marie où il allait consommer son sacrifice. Un prêtre indigène fut envoyé dans le Saloum et le Sine. Cette mission dernière fut très abondante en fruits de salut, baptêmes, instructions, conversions etc. Le roi de Saloum écrivit même une lettre à Mgr Duboin pour lui demander des missionnaires à poste fixe. L'année suivante, le roi envoya son frère à St-Joseph renouveler ses instances. Des demandes analogues arrivaient de bien d'autres contrées, qui portèrent aussitôt toute l'attention du Vicaire Apostolique sur la nécessité de multiplier les centres d'évangélisation. On y

plaça d'abord des catéchistes; puis vinrent, en visiteurs d'abord, en résidence ensuite, les missionnaires eux-mêmes.

Mgr Duboin visita également les missions de Joal, de Sédhiou, dans la Casamance et de Carabane. Ces fondations étaient récentes. Le P. Lamoise reçut avec bonheur son Évêque.

« La visite de Mgr Duboin, écrivait-il, a contribué beaucoup à rehausser le prestige de la mission. Arrivé le 15 Mai 1877, à bord de la *Casamance*, Monseigneur, accompagné des Pères Speisser et Sène, fut reçu en grande pompe par les autorités du pays. Salves d'artillerie, soldats sous les armes, concours immense de la population, tout fut à souhait. Nos indigènes qui, pour la première fois voyaient un évêque, ne pouvaient en détacher leurs regards, et ne se lassaient pas de se jeter à ses pieds pour recevoir ses bénédictions réitérées. Le jour de la Pentecôte il y eut messe pontificale et confirmation de 12 chrétiens. Ici l'admiration fut à son comble, devant les splendeurs de pareilles cérémonies. Monseigneur adressa à son nombreux auditoire, avide de l'entendre, des paroles appropriées la circonstance, et conclut en demandant le concours de tous pour arriver à répandre dans tous les cœurs l'Esprit de grâce et de vérité. »

Il est triste de constater que jusqu'au gouvernement de M. Brière de l'Isle et à l'épiscopat de Mgr Duboin, les colonnes volantes, envoyées en expéditions dans le haut Sénégal et les royaumes environnants, n'étaient accompagnées d'aucun aumônier militaire. Cette déplorable lacune fut comblée en 1877, lors de l'expédition dans le Fouta. Mgr Duboin désigna le P. Planeix pour cet important ministère, qu'il reprit l'année suivante 1878, dans l'expédition du Logo contre Miamadi, où nous eûmes 13 morts et 31 blessés. Quelle immense consolation pour eux et pour leurs familles qu'ils aient pu recevoir les sacrements pour sanctifier leur sacrifice! Le P. Renaud remplit en des circonstances pareilles le même office de dévouement et de charité.

Le 23 mai Monseigneur se mettait en route pour Carabane. Là était une chrétienté déjà considérable. Les offices furent célébrés dans la maison d'un commerçant, et les sacrements conférés à une soixantaine de fidèles. Le P. Lacombe accompagna Monseigneur jusqu'à St Joseph, d'où il ramena quatre sœurs indigènes pour Sédhiou, et le P. Sène, prêtre indigène, partit pour Zighinchor.

Toutes ces courses et fatigues devaient épuiser les forces de Mgr Duboin. Ses accidents hépatiques se réveillèrent plus aigus et plus persistants. Il dut, après un mois passé à l'hôpital de Gorée, sur l'ordre des médecins, au mois de Juin 1877, rentrer en France et venir faire une saison à Vichy. Il commençait à ressentir les bienfaits de sa cure, lorsque de désolantes nouvelles lui parvinrent de son vicariat apostolique. Le plus terrible de tous les fléaux qui désolent les colonies, la fièvre jaune, avait fait d'épouvantables ravages, d'abord à Gorée, puis moins violemment à Dakar, mais plus cruellement à St Louis (1), puis à Rufisque, et enfin à Joal. Successivement, onze religieuses, trois Pères, cinq Frères, cinq médecins succombent. Des 120 hommes d'une compagnie, treize seulement avaient échappé au fléau. A ces déchirantes nouvelles, Mgr Duboin sentit s'émouvoir ses entrailles et de père et de pasteur. Il part au secours de son troupeau. Il n'est plus question de santé à soigner, de cure à finir, de forces à reprendre. Nul calcul ne l'arrête. Il vole à sa mission éprouvée. Il apporte à chacun ses sympathiques encouragements, ses consolations, les secours dont il a besoin dans son infortune. Il maintient le courage de ses missionnaires, en leur donnant l'exemple du sacrifice, assiste les familles éprouvées, fortifie et dispose les malades eux-mêmes. Sa présence fit le plus grand bien. Mais le zèle du prélat avait dépassé les limites de ses forces. Il dut prendre un repos forcé: esquinancie, goutte, cachexie, suites des fièvres africaines, le réduisirent à la plus complète impuissance.

Après deux mois de séjour à Saint-Louis, se sentant quelque peu plus fort, il voulut reprendre ses tournées dans la mission. Il

(1) En Janvier et surtout en Juillet 1881, Saint-Louis subit un retour offensif du fléau qui y exerça cette fois de bien plus terribles ravages que la première. Le Gouverneur, M. de Lanneau, son aide de camp, M. Cavé, plusieurs officiers de son palais et membres de sa domesticité succombèrent. Le capitaine d'artillerie, le commandant supérieur de la marine, onze employés du Gouvernement, le ministre protestant Salaz et Madame Salaz, plus de 200 européens, trois sœurs de St Joseph, trois Frères de Ploermel, et enfin le P. Espinasse, accouru de Dakar au secours de ses confrères dans l'assistance des malades, tombent sous les coups redoublés de la fièvre. La lugubre statistique finale accusa pour Saint-Louis 332 victimes, pour la rade 48, total 380 !

Les missionnaires PP. Le Pennec, Guérin, Renaud, Planeix, Montel se multiplièrent avec un tel dévouement que la presque totalité des malades put recevoir les secours religieux, depuis le Gouverneur jusqu'au ministre Salaz qui, lui aussi accepta avec gratitude les paroles de bonne préparation à paraître devant Dieu,

s'embarqua pour Dakar avec le P. Planeix, sur un bateau à vapeur qui alla se jeter sur des récifs au milieu des obscurités de la nuit. C'était le naufrage et sans espoir de salut. Les deux missionnaires firent alors un vœu, et mirent en prières aux pieds de N. D. de Lourdes deux jeunes enfants . . . Après trois heures de mortelles angoisses, le bateau était soulevé par les brisants, glissait sur le sable, puis retrouvait fond. C'était le salut, le lendemain 25 Avril, fête de Saint-Marc, ils arrivèrent à Dakar sains et saufs, mais surtout reconnaissants envers l'étoile de la mer : *Ave Maris stella*.

A Dakar, la nouvelle cathédrale était à peu près achevée et déjà livrée au culte. Qui dira au prix de quelles peines, démarches, sacrifices, Monseigneur, secondé du P. Lossedat, était parvenu à faire ériger ce monument qui dut bien coûter au bas mot 300 000 fr. ? Le Sacré-Cœur de Jésus, à qui le pieux édifice est dédié, les en récompensa en imprimant dès lors un plus grand essor à la mission. Les conversions, si rares et si difficiles auprès des musulmans, s'élevèrent à un chiffre notable. Les Frères de Ploërmel furent appelés pour diriger les écoles de garçons, pendant que les sœurs de l'Immaculée Conception de Castres avaient celle des petites filles. Enfin un hôpital fut bâti avec dispensaire, pour tous les soins possibles et désirables aux malheureux de la mission.

Mgr Duboin visita à nouveau, cette année 1881, la mission de Saint-Joseph de Ngazobil, et y goûta la plus grande consolation que Dieu réserve à un évêque des missions d'Afrique, celle d'une ordination de sujets indigènes. Il conféra la prêtrise à M. Sébastien Gigue, et les ordres mineurs à un autre lévite du séminaire. Peu de temps après, Monseigneur alla aussi donner la confirmation à Joal et à Fadioute. Cette dernière mission, qu'il avait récemment fondée, mérite une mention spéciale.

Fadioute est un petit îlot situé à l'embouchure d'une rivière salée, au-dessous de Joal. En Janvier Mgr Duboin y envoya un catéchiste de Joal, nommé Dyamé. Il y fut bien accueilli. Un Père s'y rendit alors, et groupa autour de lui bon nombre de jeunes gens, et une chapelle fut bâtie, à côté une maisonnette pour le missionnaire, puis deux cases pour recevoir les religieuses indigènes. La mission était fondée sous le patronage de St François-Xavier. Le dimanche fut officiellement proclamé jour de repos, les offices assidûment suivis, les catéchismes aussi. Monseigneur ne manqua pas d'aller

bénir cette chrétienté naissante, et apporter aux pieux néophytes les bienfaits du Saint-Esprit. Le nombre des baptisés et des confirmés dépassa vite la centaine. Le vicaire apostolique fit don d'une belle cloche, on agrandit la chapelle ; enfin l'évangélisation de ces insulaires s'accomplit au milieu des fruits de grâces et de salut les plus abondants.

Mais la mission qui avait ses prédilections était celle de Sainte Marie de Gambie. C'est là en effet que 28 ans auparavant Mgr Kobès l'avait ordonné prêtre. Monseigneur Duboin y fit une première visite en mai. Il confirma 23 chrétiens, bénit le nouveau cimetière, et ordonna à l'église des réparations et agrandissements jugés bien nécessaires. Obligé de partir alors pour d'autres stations, Mgr retourna en Gambie au mois de décembre. Nous l'y trouvons officiant pontificalement à Noël, au milieu d'une nombreuse assistance remplie de l'admiration de nos splendides cérémonies du culte catholique. Le 28 il y présida une première communion, et administra la confirmation à 35 personnes.

Monseigneur profita de son séjour au milieu de ces populations et des bonnes dispositions qui les animaient pour remettre à neuf et agrandir l'église. Tous rivalisèrent de générosité. Les protestants eux-mêmes prirent part à la souscription, les pauvres donnèrent des journées de travail, un bienfaiteur offrit un harmonium de la valeur de 500 fr., une belle cloche arriva de Saint-Louis. L'église fut bientôt digne du culte et véritablement fort convenable. La maison des missionnaires reçut aussi des agrandissements, les écoles également, en sorte que l'on eut à Sainte-Marie un ensemble d'installations qui ne laissèrent guère à désirer.

« J'ai ainsi payé un peu, écrivait Mgr Duboin, ce que je devais au Bon Dieu pour la grâce insigne du sacerdoce que j'ai reçue en Gambie. »

« Rentré en France, ajoute à son tour un Père de Ste-Marie, Monseigneur nous continua sa sollicitude, en nous faisant parvenir plusieurs caisses d'objets précieux, statues, ornements, qui contribuèrent puissamment à relever le culte aux yeux de nos populations. »

Nous venons de parler encore de retour en France. Hélas ! Oui, le digne prélat dut à plusieurs reprises venir demander au ciel tempéré d'Europe la guérison ou de nouvelles provisions de forces

à dépenser en des travaux nouveaux. Il dut renouveler ces voyages jusqu'à cinq fois, durant les sept années (1876 — 1883) qu'il passa à la tête de son Vicariat Apostolique.

Celui-là seul pourrait s'étonner de ces fréquents voyages en France de Mgr Duboin, qui n'a pas connu tout le cortège de maladies et d'infirmités qui l'ont fixé toute sa vie sur la croix : coliques hépatiques et néphrétiques, gravelle et dysenterie, asthme et sciatique, affections des organes digestifs et respiratoires, fièvres diverses : abcès, furoncles, anémies, cachexies, etc. Ajoutons à cette triste énumération, qui est loin d'être complète, que l'infortuné patient ne trouvait pas dans sa nature le ressort nécessaire pour se raidir contre tant d'assauts meurtriers. Mais hâtons-nous de proclamer que sa foi savait y suppléer. Il acceptait de souffrir pour Dieu, pour ses œuvres, pour les âmes. Nous, qui écrivons ces lignes, l'avons vu à *l'Illette à Guillaume*, sur un rocher sauvage, se tordant sous les déchirements de ces affreuses crises hépatiques. La sueur lui ruisselait comme d'un linge qu'on étreint. Après quelques cris déchirants de la nature en tourments, la force de se plaindre lui faisait défaut. Mais quel martyr ! Sa première pensée, sitôt le retour de la conscience, son premier gémissement s'élevait vers Dieu, pour lui offrir son mal atroce, dans un *fiat* suprême et résigné. Tel il fut dans toutes ses maladies, tel jusqu'au dernier soupir.

Il fallut néanmoins se rendre à l'évidence autant qu'à l'impérieuse nécessité. Dieu ne pouvait en demander davantage à son serviteur. Mgr Duboin qui se rendait bien compte des obstacles que ces fréquentes absences apportaient aux progrès de la mission, s'entoura de sages conseils, et après de sérieuses réflexions et des prières ferventes, il offrit au T. R. P. Général et à la S. C. de la Propagande sa démission, qui fut acceptée à Rome et à Paris.

Son Vicaire Général, Mgr Riehl, fut aussi son successeur. Et Mgr Duboin eut la consolation de remplir à son sacre les fonctions de prélat assistant.

IX. La Retraite.

Retiré tantôt en notre Maison-Mère de Paris, tantôt en la campagne de Chevilly, Mgr Duboin reprit avec la régularité que lui permettait son état de santé, les exercices de la vie religieuse, à la

grande édification de tous. Mais il lui était difficile de contenir dans un repos absolu son activité d'apôtre. Aussi le voyons nous, dans les intervalles de répit que lui laissent ses maux, accourir en aide à ses collègues dans l'épiscopat, dans des tournées de confirmation, des ordinations, des cérémonies diverses, dans les diocèses de Paris, de Langres, de Beauvais, d'Évreux, de Laval, de Limoges, de Rouen, de Versailles, de Clermont, de Vannes, etc. etc.

Dans sa propre Congrégation, il est heureux de relever les solennités par les offices pontificaux, de faire les ordinations de ses missionnaires, de s'employer de mille manières au bien des sujets et des œuvres.

Il est nommé chevalier de la légion d'honneur, chanoine d'honneur de Limoges, de Langres, de Laval, d'Annecy, de Saint-Denis, de Grenoble.

Le digne Prélat aimait surtout à visiter la belle œuvre apostolique des Clercs de St Joseph, à Beauvais. C'est que là, non seulement il rencontrait de vieux compagnons d'armes, les Pères Limbour, Buguel, Epinette, Guy-Grand, mais son cœur se reposait délicieusement sur ce groupe de futurs apôtres, dont plusieurs au visag: d'ébène lui rappelaient sa chère Afrique.

Une joie suprême vint inonder son cœur dans sa retraite de Chevilly. Ce fut une lettre de Madame Brière de l'Isle, lui annonçant que le retour aux pratiques religieuses pour lequel il avait tant prié et travaillé, de l'ancien Gouverneur du Sénégal, était un fait accompli, dans la joie et le plus inexprimable bonheur, au sanctuaire de Lourdes.

La noble épouse renvoyait le mérite d'un pareil succès, après Dieu et sa Mère, à l'invariable ami qui n'avait cessé de poursuivre la conquête de cette âme si droite, si généreuse, à son Dieu.

X. Derniers instants.

En août 1888, après la retraite annuelle qu'il faisait toujours avec nous, Monseigneur souffrit d'un abcès charbonneux qui faillit l'enlever. Il en revint cependant ; mais dès lors sa santé déclina chaque jour. Il résidait à Chevilly, et y faisait aux beaux jours, quelques promenades en voiture à travers les belles allées de cette splendide communauté. Mais voici qu'il dut renoncer même à ces

bienfaisantes sorties. Un oratoire fut dressé dans un appartement contigu aux siens, et là encore il eut la consolation de pouvoir célébrer la Sainte-Messe, jusqu'au 20 août 1893. Ce jour-là il dut se reposer jusqu'à cinq fois pendant l'auguste sacrifice, et il dit à ses servants : — « C'est ma dernière messe, à la volonté du Bon Dieu ! » De même il dit au Frère infirmier chargé de lui donner ses soins :

— Cela ne sera pas long. »

Et au Père qui lui demandait comment il allait, il répondait :

— « Ça va que je m'en vas : Fiat ! »

Le médecin, appelé le mercredi 23, ne constata rien encore d'immédiatement inquiétant. Toutefois certains spasmes et troubles nerveux, des accidents plus significatifs encore annoncèrent que l'on touchait à un dénouement prochain. Il demanda à recevoir les derniers sacrements ; d'après ce qu'avait dit le médecin, on crut devoir attendre. Cependant la nuit fut mauvaise ; les convulsions s'accrochèrent ; l'esprit et le cœur étaient toujours unis à Dieu, offrant souffrances et vie pour les âmes, pour les pauvres missions d'Afrique. Enfin vers minuit un quart, entouré du T. R. P. Général, des Pères Grizard, Vanhaecke, de quelques Frères et Scolastiques, le malade subit une forte commotion et rendit le dernier soupir. Il avait fourni une carrière de trente ans de missions, dont vingt dans la mer des Indes et dix en Afrique. Il comptait 47 ans de vie religieuse, 66 ans d'âge et 17 ans d'épiscopat. Il avait compté parmi les premiers missionnaires du Saint-Cœur de Marie, il mourut un samedi, la veille de sa fête qui est aussi la fête de la Congrégation, au moment où les Pères réunis allaient couronner leur retraite annuelle, et tous offrir aussitôt dès le matin le St Sacrifice pour le repos de son âme.

Le corps fut revêtu des ornements pontificaux, et exposé dans le grand parloir jusqu'à la cérémonie des funérailles qui eut lieu le lundi suivant, avec la solennité due à la dignité épiscopale. Le cortège était relevé de la présence des nombreux Pères de la retraite, auxquels s'étaient joints ceux de Paris, et un grand nombre de membres du clergé séculier. Entre les innombrables lettres de condoléances qui furent adressées au T. R. P. Général à cette occasion, on distingue celles du cardinal Richard, du Nonce apostolique, du général Brière de l'Isle, du colonel Dodds etc. etc. Des

services furent chantés pour le repos de son âme dans diverses communautés, et avec une grande solennité, dans toutes les églises et missions de la Sénégambie. Il n'est que juste d'espérer que tant de suffrages, joints aux œuvres apostoliques du vénéré Missionnaire, et à l'expiation d'un martyr prolongé, lui auront promptement assuré une brillante couronne dans le ciel.

Opera enim illorum sequuntur illos.



LE P. ÉDOUARD BLANCHET

I. — Jean Édouard Blanchet naquit aux Buttieux, hameau de la commune de Sallanches, au diocèse d'Annecy, le 11 mars 1825, d'une famille de cultivateurs honnêtes et bien chrétiens. Il fit ses études au séminaire de la Roche-sur-Foron, que le P. Schwindenhammer visita en 1845, pour y recruter des vocations. L'œuvre des noirs sourit aussitôt au jeune Édouard; et comme il allait cette année-là achever ses études littéraires, il écrivit à son père pour solliciter son autorisation de partir pour les missions. La réponse fut péremptoire. C'était un ordre de quitter sur-le-champ le séminaire pour venir à la maison se livrer aux travaux des champs. La résistance du père alla jusqu'à l'irritation et dura plusieurs mois; mais enfin elle dut céder à la persévérante tenacité du fils. Une seule difficulté restait à vaincre, l'opposition du gouvernement sarde dont relevait alors la Savoie. Bien que le jeune Édouard eût pris au tirage le plus haut numéro, il était encore, d'après les lois de la conscription, soumis à l'appel sous les drapeaux, en cas de complications politiques. Tout se régla par la remise d'un cautionnement opéré par le père de famille. Au jour fixé 19 mars, fête de Saint Joseph, Édouard prit congé des siens; les larmes coulèrent en abondance; le père tenta un suprême assaut, avec le même insuccès. Il conduisit son fils jusqu'à Sallanches. Dieu sait ce qu'il souffrit de ce départ; mais il ne s'en repentit jamais.

II. — Le jeune aspirant fut reçu à la Neuville par notre Vénérable Père, le 26 mars 1846, et commença tout de suite sa théologie, sous les Pères Schwindenhammer et Lannurien. Trois mois après il reçoit la soutane. C'est pour lui un tel sujet de joie qu'il ne peut la contenir. Au 1^{er} novembre de la même année, il suit le scolasticat qui est transféré de la Neuville à N. D. du Gard. En décembre 1847, il reçoit des mains de Mgr Mioland, évêque d'Amiens, d'abord la confirmation, qu'il n'avait pu recevoir en son diocèse, s'étant trouvé à la Roche quand son évêque visitait Sallanches, et à Sallanches quand il visitait la Roche, puis la tonsure et les ordres mineurs. En 1848, il reçut le sous-diaconat et le diaconat; enfin

aux Quatre-Temps de carême 1849, il fut ordonné prêtre par Mgr de Salinis. Il resta au Gard un an en qualité d'économe et de professeur de droit canonique.

III. — Il part pour l'Afrique en 1850, à destination de Bakel. Mais voici qu'à son arrivée à Dakar, 4 octobre, il est aussitôt saisi par les fièvres, et retenu au rivage.

L'économe de la mission était alors le Père Logier. Ce bon Père, se trouvant arrêté dans ses fonctions par des accidents cérébraux qui l'obligent à un prompt départ, le P. Blanchet, qui a déjà fait son apprentissage au Gard, prend de plein pied sa place. A lui le soin de tout le matériel des diverses stations; d'approvisionner Dakar, Joal, Sainte-Marie, Albréda; de préparer et d'opérer les transferts de différents postes, tels que Bakel, Mbour, Diongal et Albréda à la mort du P. Morel, et enfin Saint-Joseph de Ngazobil lui-même que les gens de Ndiegem menaçaient d'incendier.

Tout, personnel et matériel, dut d'abord être transporté à Bel-Air, puis, par suite de difficultés avec M. Saint-Jean, à Dakar, où l'œuvre devait rester jusqu'en 1864.

IV. — En Afrique, le P. Blanchet prétendit vivre à la façon des noirs, et plus frugalement encore: une poignée de pistaches et un morceau de pain, voilà qui le conduisit bientôt à . . . l'hôpital. Il n'y fit qu'un séjour durant ses 45 ans d'Afrique, et ce fut celui-là. C'était à Gorée. Il y rencontra un original de médecin en chef, qui commença par lui appliquer en deux fois, dès la première nuit, 150 sangsues. Le lendemain le péril était conjuré. Le malade demanda de la soupe, et neuf soupes par jour, et pas autre chose. Refus du médecin, obstination du malade, qui au bout de quelques jours, veut à tout prix quitter l'hôpital, où il n'entend pas plus longtemps payer ses 9 fr. par jour. Le docteur irrité s'écria: «Voilà un prêtre qui n'est pas guéri, et s'obstine à sortir; dans 4 jours il frappera de nouveau à la porte de l'hôpital; je défends à qui que ce soit de l'y admettre. » Et moi, dit le P. Blanchet, je jure de ne plus jamais remettre les pieds dans aucun hôpital. » Et cette promesse il l'a tenue. Non pas qu'il n'ait jamais mis les pieds dans un hôpital au sens pharisaïque de cette expression; son ministère l'y appela au contraire constamment, et certes jamais il ne se fit prier, qu'il s'agît de fièvre jaune ou de vérole ou de toute autre épidémie; mais pour se faire soigner par les médecins, jamais il n'occupa un lit d'hôpital.

V. — Voici donc le P. Blanchet de retour à Dakar, où il reprend ses fonctions d'économe. Il s'y occupe surtout de la reconstruction des bâtiments de la mission, magasins, classes, maison d'habitation. Il joignait aussi à ces travaux la classe de latin à l'œuvre du clergé indigène. La mort du P. Arlabosse, survenue le 14 septembre 1852, et le départ du P. Duret de Saint-Louis pour le remplacer à la tête de la mission du Gabon, obligea encore le P. Blanchet à aller prêter main-forte à ses confrères de Saint-Louis deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, jusqu'à l'arrivée du P. Barbier, préfet apostolique du Sénégal.

VI. — Le 4 décembre 1854, le P. Blanchet fut nommé Supérieur de Sainte-Marie de Gambie. Dans ce poste, les fonctions du saint ministère le prennent tout entier. Il prêche, confesse, fait le catéchisme aux noirs en Woloff, et ne tarde pas à récolter les fruits de son zèle, des baptêmes, des premières communions, des mariages, des conversions. Il porte aussi son attention sur les écoles. Les Sœurs en ont déjà une pour les filles ; il en établit une autre pour les garçons. Le Gouverneur anglais, le colonel d'Arcy, vint les visiter, et leur accorda une subvention. Les succès grandirent surtout lorsque la Maison-Mère eut envoyé le F. Florentin pour prendre en mains l'école des garçons. Mgr Kobès lança alors le P. Blanchet dans l'établissement d'une école industrielle. Là, comme en d'autres missions, cette institution nous causa beaucoup de dépenses et de déboires, pour aboutir à des résultats négatifs.

VII. — En juillet 1856, à la tête d'une colonne expéditionnaire le gouverneur anglais de Gambie, grièvement blessé, et obligé de se replier devant un fort parti d'insurgés, demande l'appui du commandant français de Gorée, qui dépêche à son secours le brick de guerre *l'Entreprenant*. Le commandant Ducrest de Villeneuve renforce de ses contingents la colonne anglaise et en prend lui-même le commandement. Le P. Blanchet sollicite et obtient de suivre la colonne en qualité d'aumônier et d'infirmier. La répression fut rapide, l'affaire chaude, la conduite du P. Blanchet simplement héroïque. Voici du reste un extrait du rapport adressé au ministre par M. Ducrest de Villeneuve.

« J'ai eu l'honneur de dire à V. E. que M. Blanchet, prêtre, supérieur de notre mission de Gambie, était accouru au milieu de nous, à la nouvelle de notre débarquement au cap Sainte-Marie. Ce digne

missionnaire a rempli avec le plus grand zèle près de notre colonne le service d'aumônier, et, au milieu du feu, dans le plus fort engagement, il était avec les chirurgiens, leur servant d'infirmier, et donnant de douces et saintes paroles aux blessés. Cette noble conduite, si digne d'éloges, a surtout été remarquée par tous les officiers anglais. Je crois que V. E. jugera peut-être que, dans semblables circonstances, un prêtre a bien mérité la récompense que les soldats gagnent sur le champ de bataille, et elle me permettra de recommander à sa haute bienveillance M. Blanchet, prêtre de notre mission à Dakar, détaché en ce moment comme supérieur de notre mission de Gambie. »

Le P. Blanchet reçut une récompense qu'il préférerait à toute distinction honorifique, le bien et l'honneur qui en résultèrent pour la mission. Le 4 août les troupes rentrèrent à Saint-Marie, et dès le lendemain, un service solennel fut chanté pour ceux qui avaient succombé, entre autres le capitaine d'armes dont le corps était dans l'église sous un beau catafalque. Toute la colonne était-là, Français et Anglais, catholiques et protestants, blancs et noirs; tous sous l'empire d'une profonde émotion. La musique des Anglais faisait entendre ses airs funèbres. Le promoteur de tout ce mouvement, l'objet de toutes les conversations, celui dont tous répétaient le nom avec les suprêmes éloges, était ce modeste P. Blanchet dont le cœur était heureux sans doute, mais du seul bonheur que donne le devoir accompli.

VIII. — En 1859, le P. Blanchet, fait un voyage en France. Il vient d'abord se retremper dans la vie religieuse au noviciat de Mönivry, puis il passa une couple de semaines dans sa famille. Mais tel fut le chagrin qu'il éprouva à son second départ, qu'il résolut de n'y plus mettre les pieds, et il a tenu parole.

Retourné en Gambie, au mois de novembre, il trouve sa mission dans le deuil. Le P. Stéphan, qui l'avait remplacé durant ses quelques mois d'absence, était mort, la Mère Eulalie, morte aussi de la fièvre jaune et plusieurs européens avec eux. Après avoir consolé ses enfants affligés, le bon Père s'occupait d'agrandir l'église en y ajoutant des bas-côtés. Toute la population lui prêta le concours le plus dévoué, jusqu'à transporter les matériaux, souscrire à la dépense, les uns donnant des journées de travail, d'autres apportant des vivres pour ces ouvriers de bonne volonté; enfin le colonel d'Arcy

lui-même apporte une forte subvention de son gouvernement.

IX. — A peine ces travaux achevés, le P. Blanchet reçoit l'ordre, en février 1863, d'aller à Sierra-Leone reprendre la mission fondée en 1858 par Mgr de Marion Brésillac, puis abandonnée, en 1859, à la mort de ce Prélat et de ses compagnons. Le vicariat apostolique de Sierra-Leone, découpé dans celui des Deux-Guinées, faisait ainsi retour à notre Congrégation, et le T. R. Père Schwindenhammer fit choix du P. Blanchet pour cette nouvelle fondation, en lui adjoignant le P. Kœberlé. Un steamer partant de Sainte-Marie de Gambie pour Freetown ne voulait pas les prendre à son bord. C'est qu'il avait déjà comme passagers dix-huit ministres protestants de sectes diverses, qui tous redoutaient fort ces concurrents catholiques. Il ne fallut rien moins que l'intervention du Gouverneur de Sierra Leone lui-même, M. Blockall, alors à Gambie, pour leur faire avoir un misérable passage, et encore sur le pont. Après deux jours de traversée, les missionnaires débarquaient à Freetown et s'installaient tant bien que mal dans une maison qu'il fallut abandonner un mois après pour une autre plus spacieuse. Ils furent bien accueillis par la population, notamment par les consuls de France et d'Espagne, et par un bon catholique irlandais, M. Quina, qui les aida beaucoup dans leurs installations.

Le lendemain, qui était un dimanche, il y eut treize personnes à assister à la messe, y compris les deux consuls et leurs familles. Les protestants poussèrent des cris de fureur, en leurs prêches, en leurs journaux. Ils ne craignirent pas de répandre les bruits les plus absurdes sur les missionnaires et sur la religion catholique, au point souvent de scandaliser leurs propres adeptes, témoins de la fausseté de leurs accusations. Cette campagne dura longtemps, comme toute persécution, avec ses alternatives d'acuité et de modération relative. Les Pères répondirent par les actes de la charité, le soin des malades, la visite des pauvres, le soin des enfants.

Trois idées mères préoccupèrent dès le principe l'esprit du P. Blanchet : 1° La bonne assiette des constructions comprenant la chapelle et la communauté ; 2° une école pour les garçons ; 3° un couvent de sœurs pour les filles et les autres soins des œuvres. Au bout de quatre ans, avec des ressources bien limitées, il avait réalisé cette triple conception. D'abord un terrain assez vaste fut trouvé et acquis au nom d'un Frère de Gambie, sujet britannique. Là s'éleva une belle

communauté vraiment convenable, et, à côté, une chapelle, modeste encore, mais suffisante pour attendre la cathédrale de Saint-Édouard.

Les Pères ouvrirent l'école des garçons dès leur arrivée, et reçurent aussitôt 30 enfants, pour la plupart protestants.

Pour les seconder, ils durent même prendre deux maîtres protestants. Fort heureusement, en 1866, la Maison-Mère envoya le Frère Claver, et l'école prit dès lors une face nouvelle. Le nombre des enfants s'accrut rapidement jusqu'à dépasser la centaine. Mais la même année mourut le P. Kœberlé qui fut remplacé par le P. Chauvière. Les catholiques et bon nombre de protestants firent éclater leurs sympathies pour la mission aussi bien dans le deuil du premier que dans l'arrivée du second. C'est que déjà le bien accompli par nos confrères s'était largement développé. Des catéchismes d'enfants et d'adultes avaient amené des baptêmes, des premières communions, des conversions nombreuses. La visite régulière et officielle des hôpitaux, la beauté des offices qui attiraient une immense affluence, les œuvres de charité, le succès de l'école qui déjà primait ses rivales et comptait 150 enfants, l'établissement de l'archiconfrérie du Saint-Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs, avaient fait de notre mission un centre religieux autour duquel se groupaient non seulement les catholiques et les catéchumènes, mais encore d'innombrables adhérents, venus des sectes séparées, chercher Dieu, et l'honorer, dans la sincérité de leurs âmes, d'un culte qui donnait, satisfaction à leurs consciences religieuses.

En 1866 arrive le P. Bracken, sujet britannique. Son arrivée permet au P. Chauvière de retourner à Saint-Louis, où il ne tarda pas à consommer son sacrifice. Le Père Bracken, vaillant missionnaire, a bien vite gagné la confiance et de la population et des soldats irlandais et du gouverneur lui-même. Il est nommé chapelain de la garnison. Il prêche chaque dimanche en anglais, multiplie les catéchismes dans la même langue, a ses entrées libres à l'hôpital militaire. On voit quel élément nouveau pour le bien il apporte à la mission. Malheureusement sa santé n'est pas à hauteur de son zèle, et il ne tarde pas à succomber: perte irréparable pour la mission, douleur inconsolable pour son supérieur qui l'affectionnait sans mesure.

En août 1866, arrivent enfin les sœurs. Le P. Blanchet leur a tout préparé d'avance; elles ouvrent aussitôt leur école, qui reçoit

30 élèves presque toutes protestantes. Elles ont aussi 12 pensionnaires des meilleures familles de la ville. Une seule est catholique. Les parents ont laissé à leurs enfants pleine liberté de conscience. On voit quelle riche moisson se prépare déjà. Le chiffre des enfants monte bien vite à 60, puis à 100, puis à 150. Des chants bien préparés relèvent les offices auxquels on accourt plus nombreux que jamais, surtout aux exercices de l'archiconfrérie du dimanche soir. La chapelle devient de plus en plus insuffisante.

La chapelle provisoire, les écoles de garçons et de filles, la communauté des sœurs une fois établies, le P. Blanchet songe à son propre logement. Aidé d'un secours de la Propagation de la foi, il achète le terrain et bâtit une maison d'habitation pour la communauté et des locaux scolaires en rapport avec les progrès réalisés. L'ensemble de la mission était donc complet.

Mais son zèle ne s'était pas confiné dans les limites de la ville. Il fit aussi des excursions dans la Mellacorée, où il visita des familles catholiques, y administrant les sacrements, baptêmes, communions, mariages. Il prépara en outre une station au cap des Palmes en y envoyant un catéchiste qui serait en même temps maître d'école.

X. — Après tant de travaux, le P. Blanchet se sentit fatigué et sollicita l'autorisation d'aller prendre quelque repos à Saint-Louis du Sénégal. Il remit la mission aux mains des Pères Fritsch et Baumgartner, qui n'avaient pu aborder Sierra-Leone qu'après le plus terrible des naufrages (décembre 1868, janvier 1869.)

Le repos, quelque indispensable qu'il fût pour rétablir une santé aussi ébranlée, ne pouvait faire le compte du P. Blanchet. A peine eut-il repris quelques forces à Saint-Louis qu'il voulut inaugurer un ministère réputé impossible jusqu'à lui, nous voulons dire la conversion des Wolofs musulmans. Armé de la connaissance de leur langue, et surtout d'un zèle que rien ne rebute, il se mit à l'œuvre, et ce ne fut pas sans succès. Dès la fin du premier trimestre, au samedi saint 1869, il présente quatre adultes au saint baptême ; et ces conversions furent suivies de tant d'autres que les préjugés durent céder à l'évidence. « Dès aujourd'hui, je me mets au Wolof, » s'écrie le P. Guérin, et de cette énergique résolution Dieu sait les heureux résultats.

L'année suivante, le P. Blanchet alla durant six mois remplacer

le P. Le Pennec à Gorée, où il continua ses missions Wolofes avec le même succès. Après un retour passager à Saint-Louis, il revenait à Gorée en 1874, lorsque Mgr Duret, successeur de Mgr Kobès, le choisit pour son vicaire général avec résidence en cette île.

XI. — En 1875, il est élu par la Province d'Afrique occidentale délégué au grand chapitre constitutif de la Congrégation. Par cette même occasion, il prêcha la retraite annuelle des Frères à Chevilly. Le chapitre terminé, il ne voulut pas se rendre en Savoie pour visiter les siens, disant que la joie de se revoir n'égalait pas la douleur de se séparer ensuite pour ne plus se revoir. Il retourna donc dans sa mission, dès le mois d'octobre. Il arriva à Gorée juste à temps pour donner les derniers sacrements au P. Jouga, prêtre indigène de grands talents et d'égale vertu, dont la perte fut bien sensible à la mission.

Peu après, il eut la douleur de perdre un autre confrère, le Père Vuillaume, victime du plus implacable fléau qui désole la terre, nous avons nommé la fièvre jaune. C'était en août 1878. Avec le P. Vuillaume, succombait des premiers M. le Président du tribunal, puis un frère, puis cinq religieuses de St-Joseph, puis leur supérieure accourue de Saint-Louis à leur secours. Les autres sœurs qui desservaient l'hôpital allaient succomber à leur tour. On fit alors venir les sœurs indigènes de Saint-Joseph de N'gazobil, le fléau frappant surtout les européens. Les blancs qui entraient à l'hôpital y mouraient tous sans exception. Cinq médecins et un pharmacien tombèrent victimes de leur dévouement. Le fléau comme un incendie ne s'arrêta que faute d'aliments. Les 60 personnes qui composaient les divers services avaient péri, et sur 120 soldats, il n'en survécut que 13. Les Pères Blanchet et Kieffer s'étaient multipliés au chevet des malades, qui tous purent recevoir les secours de la religion. A cette occasion, le P. Blanchet fut encore proposé pour la croix de la légion d'honneur, qu'il ne voulut jamais accepter.

XII. — Cependant Mgr Duret était mort en décembre 1875. L'année suivante, Mgr Duboin l'avait remplacé. En avril 1879, le P. Blanchet fut de nouveau placé à la tête de la mission de Sierra Leone, avec le titre de provicaire apostolique. Le P. Fritsch n'avait fait qu'y passer. Les Pères D'hyèvre et Gommenginger qui lui avaient succédé, avaient imprimé une vigoureuse impulsion à la mission. Ils avaient fondé la station de Rio Pongo et préparé celle de Monrovia.

Le personnel du vicariat s'élevait à une vingtaine de membres, Pères, Frères et Sœurs. Les allocations de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance atteignaient 40 000 francs par an. Avec ces ressources, le P Blanchet put développer la mission à Freetown et au dehors. Des stations furent établies à Murray-Town, au pays des Timnés, à Rio Pongo, à Saint-Joseph de Boffa, à Benty dans la Mellacorée, à Monrovia, capitale de la République de Liberia, à Farinthia, à Sherbro, à Sangha, puis à Conakry.

Dans la plupart de ces postes, les missionnaires prenaient contact avec les tribus indigènes. Au Rio Pongo le succès fut des plus consolants : 284 baptêmes, la plupart d'adultes, et 2786 communions en dix ans, soit une belle chrétienté établie, et rayonnant dans les environs.

XIII. — A Freetown, la lutte était toujours engagée contre les protestants. 49 sectes diverses se partageaient la ville en 1881 ; toutes divisées entr'elles s'entendaient merveilleusement à calomnier les *Papistes*.

N'avaient-ils pas quelques raisons de s'alarmer lorsqu'ils apprenaient que, dans cette seule année 1881, le chiffre des abjurations s'était élevé à 60 ? Il est de 87 en 1883. Cette même année le P. Blanchet donne la confirmation à plus de 100 néophytes à peu près tous conquis sur l'erreur. Il confirma encore 48 personnes en 1884. Malgré les anathèmes des pasteurs, toute la population protestante se presse, le Gouverneur en tête, dans la chapelle catholique devenue bien trop étroite, à la messe de minuit, au sermon de la passion, aux fêtes de Pâques. Et il se trouve encore une telle affluence dans la rue qu'il faut recourir à la police pour prévenir tout danger de désordre.

XIV. — Il fallait de toute nécessité agrandir la chapelle. Le P. Blanchet se sentit comme inspiré de couronner son apostolat africain par l'érection d'une véritable cathédrale catholique. Il la dédia à saint Édouard son patron. Ce fut un véritable événement, et une fête sans pareille dans le pays, que la cérémonie de la pose de la première pierre. Le gouverneur et le monde officiel, les consuls étrangers, toute la population en foule s'y portèrent. Un discours éloquent du P. Frawley émeut tous les habitants. Les sympathies universelles se traduisirent en une souscription, où les protestants rivalisèrent avec les catholiques. Les allocations de la Propagation

de la foi, jointes au produit de la souscription, permirent de consacrer au gros œuvre 50 000 francs. Il fallut encore 20 000 francs pour la décoration,

L'édifice eut trois nefs, avec le chœur en forme d'abside, le tout sur une longueur de 93 pieds, une largeur de 53, une hauteur de 35. Le plan avait été dressé par M. Eugène Schwindenhammer. Commencé le 29 Juin 1883, le gros œuvre était achevé en 1884. Puis les décorations intérieures complétèrent le tout les années suivantes : autels, statues, chemin de croix, harmonium, lampe, carrelage, vitraux qui furent exécutés à Beauvais. La superbe cathédrale fut solennellement inaugurée le 30 octobre 1887. La vaste enceinte sacrée allait offrir aux missionnaires des facilités bien plus grandes pour la conversion des âmes. L'affluence aux offices décupla, les abjurations se multiplièrent, oscillant entre les chiffres de 60 et 100 par année. On remarqua parmi les plus notables celle de M. Donaldson, écossais, avocat de la reine à Freetown, et celle d'un leader, M. Johnson, qui servit ensuite avec dévouement la cause de l'aspostolat catholique.

Pour compléter le groupe d'institutions qui forment la mission catholique, un cimetière spécial fut obtenu du gouvernement et solennellement béni par le P. Blanchet en 1892.

XV. — Après tant de travaux menés à bonne fin, et la mission bien établie, et tant de conversions reçues du paganisme et de l'islamisme, comme des diverses sectes protestantes, après une gerbe aussi féconde amassée par tant de travaux apostoliques, le vaillant missionnaire sentit que les forces humaines ont leurs limites ; et prononçant son *Nunc dimittis* avec foi et entier abandon aux mains de Dieu, il demanda à ses supérieurs qu'il lui fût permis de se retirer à Saint-Louis pour se préparer à la mort. Il faut renoncer à décrire les scènes de regrets qui accompagnèrent son départ, encore que, précisément pour les éviter, il eût pris le parti de s'y soustraire au moyen d'une silencieuse disparition le 17 Juin 1892. Il avait alors 70 ans, dont 40 ans d'Afrique.

A Saint-Louis, le repos absolu lui étant impossible, il prit pour lui le soin de l'hôpital, qu'il visita régulièrement chaque jour, apportant aux pauvres malades et les consolations de son cœur et les secours de la religion. Le bon P. Blanchet utilisa ainsi ses dernières forces au service de son Dieu en la personne de ses membres

de prédilection, les malades et les pauvres. Cependant en 1896, se sentant faiblir, il se rendit à Dakar, puis à Thiès en changement d'air. C'est en cette dernière mission qu'il consumma son sacrifice le 30 Juillet 1896. Un autre vétéran de la mission d'Afrique, le voyant absorbé en lui-même, lui demanda à quoi il pensait. « *A l'éternité,* » répondit le P. Blanchet. Il souffrait beaucoup, mais sans jamais se plaindre. C'est avec des sentiments de foi et de confiance admirables qu'il reçut le Saint-Viatique, et l'extrême-onction. Puis s'étant recommandé une dernière fois à la Sainte-Vierge et à Saint-Joseph, il s'endormit doucement. Le lendemain eurent lieu les funérailles avec toute la solennité qu'il est possible de déployer dans une pauvre mission africaine. Quelques confrères des missions voisines y accoururent, ainsi que toute la population blanche et noire de la localité, à sa tête M. Denis, commandant, le lieutenant, le docteur, les soldats, les commerçants. Des services furent célébrés au milieu d'une assistance encore plus énorme et plus considérable à Saint-Louis, à Gorée, à Freetown et aussi à Sallanches, sa paroisse natale.

Terminons cette notice par ce jugement de l'un de ses plus fidèles frères d'armes, jugement que tous partageront sans réserve :

« S'il est vrai, au dire de saint Vincent de Paul, que l'amour des pauvres est un gage de prédestination, le bon P. Blanchet, qui a vraiment excellé dans cette charité pour tout ce qui est misérable selon le monde, se sera préparé une belle récompense dans le paradis. » (*Lettre du P. Lorber, Conakry 8 Août 1896.*)



TOME V DU BULLETIN

(XVIII^e DE LA COLLECTION)

TABLE DES NUMÉROS DU VOLUME

N° 109—Février 1896 page 1	N° 121—Février . . page 445
N° 110—Mars 33	N° 122—Mars 485
N° 111—Avril 73	N° 123—Avril 525
N° 112—Mai 113	N° 124—Mai 561
N° 113—Juin 145	N° 125—Juin 593
N° 114—Juillet 185	N° 126—Juillet 629
N° 115—Août 217	N° 127—Août 661
N° 116—Septembre 249	N° 128—Septembre 697
N° 117—Octobre 289	N° 129—Octobre 733
N° 118—Novembre 337	N° 130—Novembre 769
N° 119—Décembre 377	N° 131—Décembre 809
N° 120—Janvier 1897 409	N° 132—Supplément 853
Notices : Mgr Duboin, P. Blanchet. Table des matières. . 889	

ERRATA RELATIFS AUX NOMS

p. l.	au lieu de	lisez	p. l.	au lieu de	lisez
37, 9.	<i>Franç.-Xav.</i>	François d'Assise	96, 28.	<i>Inkomi</i>	Nkomi
75, 23.	<i>Ganeau</i>	Gaveau	532, 14.	<i>P. Hee</i>	P. Hée
76, 1.	<i>Kuhn</i>	Huhn	554, 15.	<i>Tannégrande</i>	Tonnégrande
178, not.	<i>Lepetitcorps</i>	Le Petitcorps	698, 36.	<i>Pierre Ezanno</i>	François-Joseph
188, 12.	<i>Darnase</i>	Damase	711, 2.	<i>P. Reiling</i>	P. Keiling
212, 9.	<i>Dagau</i>	Dagon	>>, 21.	<i>Alachniwez</i>	Alachniewicz
245, 15.	<i>Guellec</i>	Le Guellec	736, 20.	<i>Muratel</i>	Muratet
256, 15.	<i>A. Kauffmann X.</i>	Kauffmann	805, 9.	<i>Quillio</i>	Quillaud

DATES ET CHIFFRES

p.	1.	au lieu de	lisez	p.	1.	au lieu de	lisez
2,	2.	20 Déc.	30 Déc.	478,	3.	6 mois	10 mois
26,	24.	4 Déc. 1895	4 Déc. 1894	479,	13.	2 nov. 1879	2 nov. 1870
79,	26.	même ville, 8	même ville, 48	490,	15.	1 ^{er} nov. 1886	1 ^{er} nov. 1866
109,	tit.	le Oct. 1895	le 21 Oct. 1894	523,	37.	24 Janv.	4 Février
112,	20.	9 Sept.	9 Déc.	620,	9.	le 10 mai	le 9 mai
178,	13.	17 Mars	17 Mai	698,	24.	14 janv.	10 janvier
247,	16.	16 Juin	25 Mai	736,	23.	15 fév. 1878	15 fév. 1873
294,	19.	1873	1878	755,	29.	11 avril 1896	11 avril 1897
410,	14.	21 Déc.	20 Déc.	846,	13.	17 octobre	19 octobre

ERRATA DIVERS

1,	2.	le premier lundi du mois	le lundi de chaque mois
83,	19.	F. Séverin, après son année de service militaire, et, cette année le F. Jupence	F. Séverin ; et, cette année, après son service militaire. le F. Juvence,
89,	35.	sous la salle	dans la salle
108,	15.	dans la chapelle il plaçait	dans la chapelle où il plaçait
131,	38.	le fait	le fruit
143,	36.	du Congo	du Soudan
149,	2.	Beatissime Pater	Beatissimus Pater
247,	17.	Le P. Génie et le 16 Juillet, le P. Siméon tous deux de la Cimbébasie	le Père Génie de la Cimbébasie, et le Père Siméon, de Malange
254,	6.	et à sortir	et de sortir
278,	4.	à Saint-Louis	à Thiès
517,	16.	une admission	son admission
598,	1.	F. Mauricio, vœux perpétuels	vœux de cinq ans
698,	10.	SSmi dei	SSmi die
719,	37.	différent	différend
829,	28.	hôpital, ont	hôpital, dont
833,	»	La noir	Le noir



TABLE DES MATIÈRES

(Tome V)

ACTES ADMINISTRATIFS

Congrégation

<i>P. Laval</i> . Procès relatif à sa Cause à Évreux.	853
Mandement de l'évêque de Maurice au sujet de ses écrits .731,	854
Office votif du S'-Esprit, à réciter une fois par mois.	1
Observations à ce sujet, 3-Erreur dans l'office imprimé.	696
Chapitre pour l'élection d'un Supérieur Général	116, 45
Élection de Mgr Le Roy, et confirmation par le S'-Siège	148
Élection des Assistants et Consultants généraux	148
Lettre du Chapitre au Card. Préfet de la Propagande	185
Prorogation des pouvoirs accordés par le R. P. Emonet	187
Lettre du T. R. P. à la Propagande au sujet du Chapitre.	217
Réponse du Cardinal Préfet	218
Organisation de l'administration générale	249
Décision relative au costume des membres, Pères et Frères	337
Nécrologe et prières pour les défunts	379
Modifications aux prières communes	»
Décision sur l'insertion au Bulletin des appels aux ss. ordres	409
<i>Les Annales Apostoliques</i> . et l'Archic. du S'-Esprit, etc	451
Jugement au sujet des religieux sortis (ex F. Porphyre)	529
Élection du P. J.-B. Pascal comme consultant suppléant.	597
Livret et papiers personnels des membres.	769

Noviciats et Scolasticats

Lettre de la Propagande sur l'ordination des Scolastiques	251
Organisation des noviciats des aspirants Clercs et Frères	253
Érection canonique des noviciats de Grignon et de Chevilly.	445
— du noviciat de Cornwell's (États-Unis)	733
— de la maison et du noviciat de Knechtsteden (Allemagne)	688
Cité dont font partie les Scolast. et les Frères au service	489
Dispense de temps pour l'adm. des Nov. Clercs à la profession.	697
Décision fixant les noviciats et grands scolasticats des diverses provinces	701

Provinces et Missions

Mission du Sud de Madagascar, passée aux Lazaristes	73
Procure des Missions Portugaises, à Lisbonne	289
Établissement d'une œuvre de Missionnaires en Irlande	338
Nomin. du P. Réling comme Préfet apost. du Bas-Niger.	339
Lettre de la Propagande à ce sujet	»
Les nouveaux vicaires apost. du Gabon et du Zanguebar. 485, 591	
Brefs de Mgr Allgeyer, vicaire apostolique du Zanguebar	526
Rép. de la Prop. à Mgr de Courmont, acceptant sa démission	528
Brefs de Mgr Adam, vicaire apostolique du Gabon.	630
S. Pierre Claver établi patron des Missions des Noirs	486
Mission des Amazones	452, 532, 734
Appel des sœurs de S'-Joseph à Zanzibar et à Mombasa.	771
Érection de la Guinée française en préfecture apostolique	810
Nomination du P. Lorber comme Préfet Apostolique	813
Acceptation de nouvelles paroisses à Maurice.	856
Division de la Mission du Bas-Congo en deux districts.	856

Nominations

<i>Fonction gén.</i> Préfet des Frères, P. Grizard.	250
Préfet des aspirants clercs, P. Vanhaecke	250
Secrétaires des œuvres et autres membres du secrétariat	251
S.-Procureur gén., puis Économe gén., P. Épinette	341, 774
Préfet des asp. clercs et secrét. des œuvr. étrang., P. Grizard	702
<i>Visiteurs.</i> Brésil et États-Unis, P. Eigenmann	296
Irlande, P. Grizard; Missions portug., P. Rooney	452
<i>Sup. prov.</i> Martinique, P. Ph. Kieffer, puis P. Veillet.	187, 857
Portugal, P. Rulhe; Trinidad, P. Carrol	225
France, P. Vanhaecke; Irlande, P. Botrel.	255
Mission du Gabon, P. Adam	256
Bas-Niger, P. Réling, 340; Sup. p. i., P. Bubendorf.	659
District de Loanda (Congo portugais) P. Cyrille Moulin.	857
<i>Sup. locaux.</i> Rockwell, P. Stephens.	30
P. Nic. Brennan	256
Orgeville, P. Bertsch, 110; Porto, P. Xav. Schurrer.	226
Paris, P. Corbet, 255; puis P. Grizard	702
Chevilly, P. Grizard, 255; puis P. J.-B. Pascal	,,

Grignon, P. Pascal, 256; puis P. Hubert.	702
Langonnet, P. Libermann; Blackrock, P. L. Healy.	256
Huilla, P. Rolle, 330; Seyssinét, P. Heitz	341
Campo-Maior, P. Schaller; Cintra, P. Labrousse	„
Ponta-Delgada, P. Cancellà, 341; puis P. Dunoyer.	702
Lima, P. Bourbonnais, 341; Bordeaux, P. Kientzler.	452
Cellule, P. M. Vœgtli	453
G ^d Quevilly, P. Andrieux; Formiga, P. Xav. Kauffmann	774
Réunion, P. Meillorat	857
<i>Directeurs des Asp.</i> G ^d Scolasticat de Chevilly, P. Pascal, 186, 702	
Séminaire Colonial, P. Corbet,	255
Nov. Clercs de Chevilly: 2 ^e sect., P. Grizard; 1 ^{re} sect. P. Genoud	256
Scol. de Blackrock, P. Kearney, 256; Clercs de S'Jos., P. Heitz	341
Langonnet : Petit scol. P. Prono; Post. des Fr., P. Urien	„
Grand scolasticat de Rome, P. Alphonse Fraisse	„
Petit Scolasticat de Formiga, P. Xav. Kauffmann	226
Novices Clercs: Cintra, P. Paulus; Cornwell's, P. O'Gorman	702
Nov. Fr.: Knechtsteden, P. Schleweck; Cornwell's, P. Richert	774
Dir. de l'archic. S' Esprit et Réd. Annales apos., P. Ph. Kieffer	857

Admissions

Vœux perpétuels et de cinq ans: 2, 36, 75, 116, 151, 187, 226,	294
— 382, 410, 532, 597, 633, 669, 702, 736, 771, 814, 857	
A la profession, Pères: 256, 293, 382, 566, 698, 736, 772, 814	
— Frères: 3, 36, 75, 151, 188, 293, 381, 410, 532, 566, 736, 772, 857	
A l'oblation, Novices clercs:	75, 151, 634
— Grands scolastiques:	3, 37, 117, 152, 772
— Petits scolastiques:	36, 76, 152, 567, 814, 858
— Novices frères:	3, 37, 117, 152, 295, 533, 567
Aux ordres: 409, 490, 533, 634, 670, 703, 736, 773, 814, 857	
Jours de messe des nouv. Pères: 258, 293, 382, 566, 699, 736, 814	

Œuvres abandonnées ou refusées

Abandon du collège de Castelnaudary	225, 659
Abandon de l'œuvre de S' Mauront	341
Abandon de l'Arch. de S' Joseph de Beauvais	380
Œuvre en Tunisie	452, 696
Abandon de l'œuvre de S' Joseph du Lac	753

Abandon de l'œuvre de Para	813
Œuvres diverses refusées	187, 410, 734

FÊTES ET FAITS DIVERS

Cérémonies religieuses

<i>Vén. Père.</i> L'anniversaire de sa précieuse mort	13, 33, 488
La Congrégation à N.-D. des Victoires	31, 481
Fête de la Pentecôte	629
Sacres de Mgr Allgeyer et de Mgr Adam	561, 661
Ordinations par NN. SS.: Augouard 4; Bouvier, 9; Bécél, 18, 40 — de Courmont, 4, 9, 409, 533, 670, 858; Carrie, Barthet	248
Confirmation par Mgr Carrie et Mgr Le Roy à Nantes	144, 215
Retraites et Professions à Grignon	6, 145, 258, 699
Retraites annuelles à Chevilly, 260; autres Communautés, 79, 90, 97	
Indulg. de la <i>Portioncule</i> à la chapelle de Chevilly	11
— id. à celle de Langonnet, et maître-autel <i>privilégié</i>	24
Érection en Archic. de la Confr. de S. Joseph à Séyssinet	659
Procès de béatification par Mgr de Courmont et d'autres mem- bres: Martyrs de la Commune; Mère Javouhey; Sœur Catherine Labouré; Mère d'Houet	558, 888
Noces d'or d'un missionnaire africain, P. Lamoise	627

Distinctions, prix et médailles

Le P. Eschbach nommé Consult. de la Prop. (aff. orientales)	767
Le P. Liagre, Consulteur des Évêques et Réguliers	888
Le P. Mary, chan. de la Martinique	628
<i>Dist. civiles:</i> P. Campana, 184; Mgr Augouard . 184, 248	—
PP. Jules Brunetti et Abiven	32
<i>Prix etc.</i> Mgr Augouard 184, PP. Sacleux, Visseque	232
<i>Médaille</i> de Madagascar: PP. Hattler, Reignat, Monnier	852

Voyages et Visites

Le T. R. P. Emonet: Langonnet, 19, 40; S'-Ilan	42
— Mesnières, 49, 51; G ^d Quevilly 55, Merville	57
— Orgeville, 61; Beauvais, 79; Seyssinet	87
— Castelnaudary	97

Monseigneur Le Roy : Nantes, 215, 248 ; Grignon 490 ; Versailles, 703 ; Paris, 704 ; Chevilly, 773 ; Vannes	887
Visites à Langonnet et S.-Ilan	334, 888
— Mesnières et Beauvais, 248 ; S. Michel	334
— Reims, 376 ; Grenoble, 406 ; Rome, 558, 593 ; Tunisie, 591 ; aux obsèques de Mgr Trégaro, 481 ; Mortain, 659 Bayeux, 731 ; aux obsèques de NN. SS. Bécél et Germain, 851 ; Rodez, 851 ; au service de Mgr Germain	851
Conférences aux Séminaires de : Nantes, Coutances, Bayeux, Vannes, Rodez	249, 851, 887
Congrès catholique de Paris	887
Voyage <i>ad limina</i> de Mgr Carrie	113
Mgr Augouard, à la société d'Économie sociale, P. Lejeune à l'Œuvre antiesclavagiste	216

Ouvrages des Pères

Catéchisme illustré par Mgr Le Roy	334
Dictionnaire et Grammaire Malinké par le P. Abiven	216
Les anthropophages, Drame par le P. Lejeune	696

Divers

Ile Maurice. Nomination, comme évêque, de Mgr O'Neill	215
Retraite de Mgr Latty, Év. de Châlons, à la M.-Mère	376
Chapitre des Sœurs de S. Joseph	660, 696

BULLETINS DES COMMUNAUTÉS

France. Cté de Grignon.	<i>Déc.</i> 1893,	<i>Janv.</i> 1896	3
Cté de Chevilly : grand scolasticat — — — —	—	—	7
— noviciat des Frères — — — —	—	—	16
Séminaire du S'-Esprit	—	—	17
Cté de Langonnet : grand scolasticat — — — —	—	—	»
Cté de S'-Michel	—	—	24
Cté de Langonnet	<i>nov.</i> —	<i>Fév.</i> —	37
Cté de S'-Ilan	—	—	41
Cté de Mesnières	<i>Janv.</i> 1894	—	47

Cté du Grand-Quevilly	janv. 1894,	fév. 1896	53
Cté de Merville	— —	— 1895	57
Cté d'Épinal (<i>Pas de bulletin de cette Cté.</i>)			
Cté d'Orgeville	janv. 1894,	fév. 1896	59
Cté de Beauvais	— —	mars —	76
Cté de S' Joseph-du-Lac	fév.	— — —	80
Cté de Seyssinet	— —	— —	83
Cté de Cellule	— —	— —	87
Cté de Bordeaux	mars	— — —	91
Cté de Castelnaudary	— —	— —	94
Italie. Cté de Rome	fév.	— avril	— 117
Irlande. Cté de Blackrock	— —	— —	121
Cté de Rathmines	avril	— — —	127
Cté de Rockwell	mai	— — —	130
Portugal. Cté de Porto	avril	— mai	— 152
Cté de Braga	— —	— —	157
Cté de Cintra	— —	— —	167
Cté de Formiga	oct.	— janv.	— 171
Cté de Campo-Maior	août	— mai	— 175
Cté de Lisbonne	mai	— juin	— 188
Cté de Ponta-Delgada	— —	— —	191
Allemagne. Knechtsteden	fév. 1895	— —	196
Sénégal. Cté de Dakar	avril 1894	— —	227
Cté de S'-Louis	— —	— —	232
Cté de Gorée	avril 1894,	juin 1896	237
Cté de Thiès	— —	juillet —	260
Cté de Ngazobil	mai	— — —	268
Cté de Rufisque	avril	— sept.	— 297
Cté du Mont-Roland	mai 1895	— —	303
Cté de Poponguine	— 1894	— —	305
Cté de Mbodiène	— —	— —	309
Cté de Joal	— —	— —	312
Station d'Elinkine	— —	— —	315
Cté de Fadioute	— —	— —	343
Cté de Bathurst	— —	— —	345
Cté de Carabane	— —	— —	348
Cté de Ziguinchor	juin	— — —	354

Soudan. Cté de Kayes . . .	juin 1894,	sept. 1896	356
Cté de Dinguira	août —	— —	361
Cté de Kita	— —	— —	368
Sierra-Léone. Cté de Freetown	juil. —	oct. —	382
Cté de Bonthe	— —	— —	388
Guinée franç. Cté de Conakry	janv. 1892	— —	393
Cté de Boffa	juillet 1894	— —	395
Bas-Niger. Cté d'Onitsha	sept. —	nov. —	412
Station d'Agouléri	— —	— —	420
Cté de Nsubé	— —	— —	428,453
Gabon. Cté de S ^e Marie . . .	— —	déc. —	454
Cté de S ^e Pierre	— —	— —	465
Station du cap Estérias	— —	— —	470
Cté de Donghila	— —	— —	472
Cté de Lambaréné	— —	fév. —	491
Cté du Fernan-Vaz	— —	— —	495
Cté de Bata	— —	— —	502
Cté de Butika	— —	— —	505
Cté des Eshiras	juin 1895	— 1897	509
Cté de Lastourville	sept. 1894	— —	533
Congo franç. Cté de Loango	— —	— —	541
Cté de Mayumba	déc. —	— —	545
Cté de Linzolo	— —	mars —	568
Cté de Buanza	janv. 1895	mars 1897	570
Cté de Sette-Cama	— —	— —	573
		avril —	635
Oubanghi. Cté de Brazzaville	janv. —	janv. —	598
Cté de S ^e Louis	— —	— —	607
Cté de Banghi	— —	— —	612
Cté des Banziris	nov. 1894	avril —	640
Bas-Congo. Cté de Landana .	oct. —	— —	573
Cté de Cabinda	— —	— —	648,670
Cté de Luali	— —	juin —	672
Cté de Luculla	juin —	— —	674
Cté de Loanda	nov. —	juillet —	676
Cté de Calulo	sept. —	— —	680,704

Cté de Malange	<i>janv. 1895, juillet 1897</i>	70
Cimbébasie. Cté de Caconda	<i>déc 1896 — —</i>	708
Station du Bihé	<i>— — — —</i>	709
Station de Bailundo	<i>— — — —</i>	709
Cté de Catoco	<i>juin 1895, juin</i>	710
Fondation de Massaca		712
Cté de Cassinga	<i>— — — —</i>	713
Cunène. Cté de Huilla	<i>— — — —</i>	715
Cté des Gambos	<i>août — juillet</i>	738
Cté du Tyivingiro	<i>juin — — —</i>	741
Cté du Jau	<i>— — — —</i>	743
Cté de Kihita	<i>nov. 1894 — —</i>	747
Zanguebar. Cté de Zanzibar	<i>juin 1895, août</i>	749
	<i>juillet — — —</i>	815
Cté de Bagamoyo	<i>— — — —</i>	774
Cté de Mandéra	<i>— — — —</i>	782
Cté de Mhonda	<i>— — — —</i>	784
Cté de Mrogoro	<i>— — — —</i>	787
Cté de Tununguo	<i>— — — —</i>	793
Cté de la Longa	<i>— — — —</i>	810
Cté de Tanga	<i>nov. 1896, oct.</i>	824
Cté de Mombasa	<i>juillet 1895, août</i>	827
Cté de Kiléma	<i>juin 1896 — —</i>	831
Cté de Kiboshô	<i>— 1895, juin</i>	832
Cté de Bura	<i>août 1895, août 1897</i>	840
Ile Maurice. Cté de S' Louis	<i>— — nov.</i>	859
Cté de S' François-Xavier	<i>— — — —</i>	860
Cté de S' Croix	<i>juin — — —</i>	862
Cté de Mahébourg	<i>août — — —</i>	867
Cté de Souillac	<i>— — — —</i>	869
Rodrigues	<i>— — — —</i>	872

Voir, pour les autres Ctés, le tome suivant.



NOUVELLES DES MAISONS

Maisons d'Europe. Castelnaudary, 30; Épinal, Cellule	288
Blackrock, 333, 441; Rathmines et Rockwell	333
Portugal, 332, 767. Allemagne	442

Missions d'Afrique. Sénégalie . . 335,559,627,805,852	
Conakry, 627; Bas-Niger	806
Gabon, 407,559,627,660,768,806.—Congo français . 524,768,806	
Oubanghi	32,407,559,592,660,768,806
Bas-Congo, 806—Cimbébasie, 247,731,806; Huilla .	628,852
Zanguebar	288,524,591,695,732

Iles Africaines. Maurice, 559,628,731,807; Réunion	888
Nossi-Bé	660

Amérique. Martinique,628; Guadeloupe	732
Haïti	247,407,442,807
Trinidad, 31,334; Brésil, 30,523; Pérou, 30,592; Amazonie	695

AVIS

Au sujet de la rédaction des Bulletins	72
Propager les revues publiées par les Pères	„
Table des matières du tome IV (xvii ^e de la collection) . .	376
Circul. du T. R. P. : N° 1, son élection, 216; N° 2, 444; N° 3.	524
États de situation financière à envoyer. Avis	444
Numéros des Circ. et Bulletins à remplacer.	560
Expédition des Bulletins, Circulaires, billets mort.	484,633
États du personnel. Avis à ce sujet	376,408,560,809
Avis pour les Correspondances et demandes de vœux. . 342,524	
Avis de la Propagande sur les lettres à adresser à Rome.	377
Feuilles de missionnaire apostolique supprimées.	408
Rapports à envoyer des Missions.	408,852
Questionnaire au sujet des coutumes des Noirs	411
Adresse télégraphique de la Maison-Mère.	525
Avis concernant la revaccination	732

Décrets de Rome. Messe dans une église étrangère.	111, 443
Bénédict. des S. Huiles en dehors du Jeudi S'	„
Oraison et Prose aux messes de requiem	483
De l'Angelus et du Regina Cœli	560
Absolution des Censures et cas réservés.	807.

TABLE DU PERSONNEL

— Pères —

Abiven	32, 330	Bernard. 7, 17, 21, 375, 730	
Acker	17, 196, 205	Bernhard Paul.	257, 330
Ackermann	736	Berthelot	143, 287, 375
Adam (Mgr)	256, 627	Berthon.	165, 627, 887
Alaux	91, 297	Bertrand Marcellin.	183, 287
Allaire Léonard.	495	Bertsch	38, 110
Allaire Olivier.	31, 188	Bichet.	495
Allègre 188, 261, 356, 887		Binger.	703, 860, 869
Allheilig	294, 804	Bisch Eugène	187, 674
Allgeyer (Mgr)	480, 658	Bisch Prosper	383
André.	172, 374, 598	Blanc	293, 441
Andrieux	16, 774	Blanchet	234, 262, 388
Antunes.	189, 330, 716	Blériot.	158
Artiguela.	260	Bodeven.	706
Aucopt . 557, 626, 767, 851		Bodo.	22, 41, 237
Audran	699, 766, 803	Borbes.	490, 523, 814
Audren	22, 260, 375	Bossus.	257, 330, 672
Augouard (Mgr) 183, 258, 406		Botrel	256, 338
Bailly-Comte.	472, 626, 730	Boucher	226
Bail.	83, 144, 826	Bouges.	362
Barbier.	698, 766	Boulay.	76, 260, 375, 703
Barillec.	251, 260	Boulé.	111, 188, 867
Barros da Silva	566, 590	Bouleuc	374, 542
Barthet (Mgr). 183, 260, 374		Bourbonnais.	30, 341
Batteix	257, 374, 713	Boutin	257, 331
Baud.	859, 872	Braz	257, 331
Baumann	804	Breidel	395
Baur	774	Brennan Nic.	121, 127, 256
Béchet	867	Brennan Thomas	814, 851
Bécue	49, 331, 703	Brey	410
Barbach	698, 731	Browne.	215, 383
		Brunet	375
		Brunetti Ant.	7, 375

Brunetti Jul. 32, 183, 453, 695	Delaplace . . . 26, 146, 857
Bubendorf. 183, 331, 412, 659	Delorme . . . 406, 557, 695
Buisson 695	Delpuech Em. 144, 215, 782, 872
Buléon. 22, 41, 512	Delpuech J. B. 232, 237, 330, 375, 695
Cabrolié 887	Demaërel 695, 766
Cadio 258, 406, 429, 766, 774	Démaison Ch. 545, 626, 632, 887
Cadoret 144, 766, 887	Démaison Louis 258
Callewaert 648	Derouet 541, 626
Campana . 110, 184, 374, 573	Descours 634
Cancella 341, 702	Desnier 406, 731
Carrie (Mgr) . . 30, 260, 374	Dessaint 332, 804
Carroll. 226, 258, 287	Dévigne 375
Cayzac 257, 332	D'hyèvre 452, 766
Chany 231	Didier 260, 332
Chassagnol 295, 851	Dietlin. 772, 782
Chauffour 50, 79, 97	Dissard. 157, 165, 191, 330, 375
Chomette 702	Ditner. 146, 183, 331, 859, 867
Christ 698, 887	Dooley 131
Cimbault 363, 369	Doppler 226, 568, 598
Clauss 793, 827, 832	Dréano 502
Coffey 158, 670	Dubois 269, 481, 703
Cogniard 17, 260, 558	Duclos 568
Colgan 699, 767	Ducloux 258, 331
Collin 111, 146	Dunoyer 30, 167, 702
Colombel 698, 766	Durdos 269
Colomb 523, 730	Durny Joseph. . . 49, 215, 861
Colrat 887	Duron . 143, 226, 258, 406, 470
Corbet 17, 251	Ebenrecht 375
Corcoran 257, 332	Ehrhard 158, 669
Cosse 24, 188	Ehrhart 747
Cotel 699, 766	Eigenmann . . 192, 296, 374, 523
Cotonéa 859, 872	Emonet 6, 111, 146, 482
Cotter 30, 130	Enderlin 730
Couillard 257, 406, 599	Epinette 341, 774
Courmont (M ^{re} de) 4, 9, 12, 558	Erhardt 22, 41, 90
Courtine 76, 331	Ertzscheid 295, 420
Cremer 121, 634	Eschbach. 145, 767
Cros 91, 188, 356, 363	Espinasse. 110, 330, 573
Cusin 158, 258, 294	Esvan. 698, 804
Dahin 533	Evans 127
Dargnat 152, 157	Ezanno 698, 766
Darnal 674	Fal 368
Décaillet. 7, 156, 187, 702, 730	Falconnet. . 257, 406, 599, 608
Decressol 24, 39	Faugère. 76, 260, 771
Degoul . 111, 382, 765, 804	Feger 287, 382
Dehaesenberghé . . . 331	Ferchaud 706, 887
Dekindt 772	Ferré 31, 41, 502

Ferrérol	302,310,316,349	Griffin Gérald	802, 804
Fitz-Gibbon	670,765,772	Grizard	250, 452, 702
Fleck	699,803	Gruffaz	76, 226, 374, 590
Fogarty	127,258	Grunenwald Charles	187
Fonfraid	257,330	Grunenwald M'.480,627,649,695	
Fonseca	158,163	Guérin	234
Fortemps	130,298,301,345	Güth	231, 305
Fraisse Alph.	7,18,633,702	Guy-Grand	343
François	80,375	Guyodo	16, 41, 246, 627
Frankoual	677	Guyot Cyr	804
Fréconon	16, 41	Haas	205
Friederich.	341,374,532,590	Haberkorn	557, 590, 766, 826
Fritsch	736,887	Haegy	17
Gagnière	331,736,804	Hangniéré	363, 372
Gaillard	215,261,348,406	Hardy	293, 332, 805
Galway	857	Hassler	146
Ganot	429,771,887	Hattler	31, 765, 852
Gardel	76	Healy Laurent. 121,127,146,256	
Garnier	546	Hée	532,534
Gaschy	7,49,258	Heinis 183,262,406,502,736	
Gaveau	256,805	Heintz	45, 51, 59, 260
Gehrès	173	Heitz	95, 341
Génié	247,258,374,711	Heizmann	31, 71, 383, 384
Genoud	7, 256, 296, 702	Helfer	179
Georger	680, 706	Hémery	257, 330, 840
Gerrer	3, 202,251, 258	Henry Alph.	703
Gerspacher	590, 804	Henry Joseph.	40, 97, 470
Gerzat	76, 730	Herchenroder	766
Gestin	256, 406, 599	Herman	730, 772, 804
Giblin	257, 330	Herpe	532, 541, 573, 636
Giguelay	143, 258, 375, 747	Hilsz.	698, 766
Girod	698, 766	Hossenlopp	146, 158, 165
Girolet	158, 165, 169	Hubert	256, 260, 702
Giron	332, 805	Hügi.	30, 258, 295, 330
Goblet	382, 646	Huvéty's	31, 251, 702
Gœpfert Émile	375	Hyland.	375
Gœpp	17, 37	Jacques.	331, 703, 864
Gœtz Aloyse	634	Jækel	182, 793
Gœtz Joseph	649, 676	Jalabert. 247,262,301,310,330	
Gœtz Pierre.	698, 803	James	699, 766
Gommenginger	826	Jarles	38, 375
Goodmann	330, 695, 766	Jauny	32, 331, 872
Gourdy	523, 612, 634, 642	Jégou.	38, 146, 532
Grappe	169, 191	Jehl	634
Greffier	257, 374	Jolly	736, 803
Grenet.	76	Jouan J. Marie	239, 315
Griffin Frédéric.	626, 772	Juillard	24, 260

Kandel	698, 766	Le Berre Jacq.	269, 305
Karst	179, 774	Le Berre Laur.	75
Kauffmann Ant. 739, 740, 772		Le Bozec	260, 766
Kauffmann X'. 226, 256 634, 774		Le Clec'h	75, 491
Kearney	121, 256	Leclerc	111
Keiling	670, 711	Leclercq . 607, 608, 612, 634	
Kelly	127, 772	Lecomte . . 143, 190, 441, 711	
Kempf.	158, 163, 165	Ledonné. . . 71, 247, 400, 819	
Kerambrun	91	Le Douarin	375
Kermabon. . . . 698, 731, 851		Le Floch	76, 146, 147
Kieffer André	714	Le Gouay 295, 607, 608	
Kieffer Paul . . . 295, 541, 572		Le Gouguec 698, 766	
Kieffer Phil. 76, 187, 850, 857		Le Hir.	505
Kientzler	79, 452, 482	Leimann.	31, 130
Klein.	258, 287, 431, 711	Leininger	226
Knæbel	192, 634	Lejeune . . 110, 481, 491, 557	
Knipprath 257, 332, 887		Le Meillour 541, 634	
Köcher.	730, 767, 774, 787	Le Mintier. 76, 151, 546, 636	
Koenig. 287, 375, 766, 785, 827		Le Padellec . . . 38, 39, 636	
Koffel.	532, 541, 573, 636	Leray	598
Kohler	736, 740, 772	Leroux	331
Kornmann Jos. . . . 826, 832		Lescure.	226, 861
Kornmann Laur. . . . 226, 819		Lestrohan	804
Kræmer	17, 22, 43, 202	Levadoux. 541, 636, 765, 767	
Krafft	706	Levasseur.	633
Krœll.	258, 481	Lévêque . 183, 260, 406, 491	
Kuentz Aloyse 41, 146		Le Vouédec	41
Kuhn Alph.	183, 753	Liagre.	888
Kuhn Basile.	375	Libermann	532, 590
Kunemann	29, 268, 309	Lichtenberger Jos. . . . 49, 455	
Kuntzmann. 31, 330, 388, 412, 730		Lichtenberger Xav. 295, 421, 428	
Labrousse	167, 341	Limbour,	22, 130, 730, 804
Lacan	257, 374	Lithy	633
Lacombe.	260, 266	Lorber.	382, 813
Laengst	695, 767	Losserand	295, 368
Lagarrigue	466	Luec.	183, 406, 568, 570
Lainé.	859, 867, 872	Lutaud	90
Lamoise	28, 310, 312, 314	Lutz	753
Lang Alph.	741	Lux	3, 523, 772, 832
Lanore	699, 766	Macé	699
Latappy	258	Machon	287, 784, 785
Laurent Jos.	374, 543	Magalhaes.	191, 730
Laurent Raphaël. . . 257, 374		Malleret	330
Laval	703	Mallet	260, 294
Lavandier.	312	Mangout	187, 598, 626
Le Beller	38, 375, 767	Marichelle, 310, 490, 541	
Le Belley	258, 523	Marques.	738

Martin.	860	Paris.	598
Mary	628	Parissier.	111, 191, 532, 590
Mataly.	407, 730, 767	Pascal Georges.	766
Mazô	79, 330	Pascal J.-B. 186, 256, 597, 702	
Meillorat	143, 260, 857, 861	Patry.	356, 362, 500, 703
Mengelle	287, 523, 628, 869	Paulus.	523, 674, 702, 805
Mertel	395, 669, 695	Pavot	257, 374
Messenger	28, 269, 312, 314	Pawlas	76, 237, 348, 349
Mével	179, 180, 840	Pellerin	860
Meyer Charles	573	Pembroke	127
Michaud.	405, 634	Pérés.	269, 343, 703
Monnier. 41, 71, 466, 491, 852		Pernot	80, 260, 331, 865
Moreau	642	Perraud	859
Morelle	703	Perréard.	573, 672
Mortellec	699, 766	Peureux	260, 375
Moulin	649, 672, 857	Picarda	41
Moysan	348	Pillu	79, 406
Moyses	257, 330, 782	Pivault.	254, 374
Mucker	257, 332	Planeix François	331
Muller Aug.	713	Planeix Michel. 183, 227, 374	
Muller Ildeph.	227	Plunkett	634
Muller Jos.	294, 784	Portier	258, 331, 703
Munsch	788	Power	38
Murard	257, 374, 543, 636	Poyet-Poulet. 144, 693, 703, 767	
Muraton.	157, 165, 803	Prat	598
Murphy Jean	146, 183, 247	Pringault.	466, 557
Naegel.	205	Prono.	31, 341, 670, 695
Nicolas	257, 331	Rabany.	91
Nio	598, 607, 703, 765	Radiguet	406, 523
Noirjean	383, 557, 658	Reeb	45, 505
Noly	49, 258, 259, 294	Reibel.	287, 332, 730, 860
Nussbaumer.	116, 472, 491	Reignat.	71, 80, 332, 852
Oberlé	787	Réling	340, 420, 658, 887
O'Gorman	7, 256, 702, 730	Rémont.	315, 348
O'Hart	127	Remy	599, 612
Olfen	670	Renault.	237, 287, 374
Orinel	634	Replumaz	171, 191
O'Rorke . 30, 127, 191, 287		Retter	633
O'Shea Corn.	121, 127, 730	Reymann.	730, 747, 772
O'Shea Michel	130, 374, 634	Rialland	83, 91, 374
Oster	146, 183, 247	Riaux.	22, 146
Ott	97, 288, 887	Ribbes.	83, 188
Pacé.	470	Richard	590, 804
Palley	38	Richard	375, 774
Pallier Blaise	76	Rigert	30
Pallier Edouard	251	Riff	226, 455, 472
Pannetier	49, 331, 730	Risbourg.	257, 330

Robillon	76,633	Spannagel	331
Rochette	859,860	Spielmann	146, 453, 851
Rohmer	832	Stein	187, 261
Rolle	38,49,330	Steinmetz	466, 512
Rooney . 191,289,452,628,887		Stephens	30, 127, 766
Ropars	354	Stercky	3, 8, 172, 766
Roserot	146,147	Stoffel Barth	774
Roulet	502	Stoffel Ign. 30, 146, 331, 804	
Rouxel	407,634	Stoll	167, 175, 523
Royer	232,234,703	Streicher	698, 731
Ruhl	256,330	Strub	237, 305
Rulhe	152,172,225	Strzelczok	698, 766
Rumbach	670	Sutter	395
Rydlewski	187	Sylvand . . 158, 566, 626, 627	
Sacleux	144,658,827,852	Tacheix	76, 730
Sallaz	612	Tanguy	257, 331, 505
Salpointe	293,332	Thomann	226, 258, 259
Salvan	257,406	Thomas	804
Santos (dos) Ign.	257	Thuét	741
Santos(dos)Polyc. 175,176,177,191		Tisserand. 232, 353, 627, 803	
Savary	257,374,573	Tomaszenski	257, 330
Schaal	54,805	Tranquilli	330, 356
Schaller	146,167,191,341	Travers	523
Schérer	258,287,330	Trébern	566
Schleweck	774	Trilles	116, 627
Schmidt Christ.	634	Trömpeter	257, 330
Schmidt Pierre	752,753	Tuohy	383, 388
Schmitt Aloyse	257,331	Ulrich	740
Schmitt Georges . 183,374,570		Urien	37, 76, 331, 341
Schmodity	256,702,730	Ussel	17, 251
Schneider Charles	76	Vachaud	257, 331
Schneider Théoph. 772,774,782		Vanhaecke . . 7, 186, 258, 296	
Schultz	110	Veillet	76, 566, 857
Schurrer Xav.	165,226	Verrier	699, 804
Sébire	301,348,353,355	Viseux	157, 743
Ségala	257,287	Visseq	83, 91, 851, 852
Sène	348	Vœgtli Marc.45, 95, 205, 453	
Sengelin	736	Vogler	42
Severino	169,330	Walsh Jean	257, 374
Seynave	736, 804	Ward	294, 383
Shields	383, 730, 804	Waubert (de)	332, 766
Sigrist	24	Wechter	730
Siméon	247, 481, 681, 706	Wendling	144, 158, 716
Simon	382	Wenger	146, 183, 330
Simonet	804	Wieder Jos.	345
Sinner	401, 819	Wieder Martin	680
Sousa	152, 678, 703	Wiisler	258, 558, 774, 804

Wüst	698, 731
Wilhelm	772
Willms	111, 146, 205, 330
Wintz	237, 349, 351, 703
Wirtz	887
Zimmermann	257, 374, 543

— Frères —

Abel	158, 294	Aubin	71, 775
Abilio	172, 772	Aubry	766
Acace	158, 331, 703	Augusto	191
Acaire	410, 774	Austremoine	491
Achille	111, 188	Auxène	83, 374, 543
Adalbert	296	Balthazar	736
Adélarde	788, 793	Barnabé	412, 626, 803
Adelin	774, 775	Baruch	375
Adelio	191	Belchior	192, 598
Adelme	110, 332, 384	Bénédict	774
Adolphe	766, 804	Bérenger	634
Adriano	165, 680	Bernardin	111, 226, 331, 851
Affonso	736	Bernardino	293, 375
Aglibert	767	Bertin	626, 851
Aidan	134	Blanchard	785
Aimé	226, 706	Bonaventure	269, 305
Alban	294, 330	Brandain	345
Albano	772	Bruno	40
Albert	121, 345	Brunon	269, 490
Alexandre	753, 787, 788	Caetano	158
Alfred	40	Camillo	116
Alroy	261, 441, 523, 804	Cantien	187
Alphonse	867	Canut	481, 658
Alpinien	590	Carlos	151
Alvares	165, 747	Casimir	331, 703, 851
Alypio	165, 175	Casimiro	772
Amadeu	191, 627, 772	Cassien	294, 556, 598
Amand	362	Cassius	649
Amédée	3, 40, 677	Céré	753
André	269, 276	Charles	495
Angelo	151, 375	Christophe	183, 262, 269, 406
Anicet	144, 331	Christovão	736
Antonin	736, 804	Chrysogone	331
Antonio	294	Chrysostome	774
Arbogaste	634	Ciry	310, 753, 782
Arsène	75	Claudien	143, 775
Athanase	261	Claudius	502, 695, 805
Aubert	331, 591	Claver	406, 557, 887

Crépinien	523, 766, 803	Fortunato	736
Cunibert	10	Fortuné	532, 887
Damarin	144, 206, 331	Francisco	158
Damase	188, 832	Francisco d'Assiz	188, 741
Damaso	293	François-Marie	71, 804
Damião	410, 557	François-Xavier	533, 591
Darius	143, 262, 363, 368	Fraterne	568, 598
David	412	Friard	857
Denis	111	Fructuoso	803
Désiré	533, 591	Fulbert	45, 91
Diniz	158, 331, 573	Fulgence	627, 670, 804
Divitien	111, 332, 591, 804	Gabriel	294, 368
Dominique	634	Gall	127
Donat	2	Galmier	294
Donatien	590	Genès	332, 659
Duarte	772	Géraldo	706
Dunstan	128	Germain	532, 599, 612
Edmond	247, 330, 753	Germano	293, 331, 743
Eleuthère	92, 670	Géronce	287, 541
Elie	598, 607, 634, 642	Gervasio	573, 626
Elimien	814	Gildas	480
Elpide	541	Gonçalo	171, 175
Emery	332	Gregorio	598, 674
Emile	226, 767	Gualberto	293, 441
Emmanuel	533, 590	Henri	294, 406, 599
Emygdio	410, 441	Hérard	71
Epaphras	45	Héribert	191, 227, 330
Ephrem	143, 330, 782	Hermas	412, 420, 429
Epiphane	127	Hermès	512, 627, 766
Ermenald	375	Hermias	287, 627, 672, 703, 731
Ernest	295, 803	Hervé	646
Estanislau	772	Hilaire	573
Estevão	172	Hilarien	703
Eugène	332	Hildevert	541, 545, 557
Eugenio	151	Honoré	406, 598
Euloge	206, 441, 481, 591	Honorius	127
Eustoche	295	Hubert	226
Evaristo	649, 703	Hyacinthe	374, 532, 543
Fabien	294, 406, 599	Hygin	287, 658, 775
Ferdinand	31, 295, 298	Ignace	331
Fernand	557, 766	Ildephonse	331, 375
Fernando	163, 188	Innocent	79, 441
Fidelis	294, 331	Irénée	158
Firmino	566	Isaac	362
Florentin	226, 374	Isaure	512, 597
Floribert	30, 295	Izidro	293, 375
Florien	406	Januario	736

Jean-Baptiste	294, 804	Materne	634
Jean-Chysostome	363	Matheus	633
Jérémie	110, 294, 374	Mathias	495
Joaquim	331, 772	Matronien	706
José	738, 740	Matthieu	441
Joseph-Antoine	736, 804, 851	Mauricio	593
Joseph-Auguste	90, 803	Maville	30, 375, 698
Josse	71, 206, 294	Maximien	188, 472, 627, 767
Julien	226, 658, 695, 804	Médard	3
Julio	116	Meinrad	736, 887
Justin	703	Mel	804
Justino	598	Mélèce	2
JuvénaI	331	Mellon	227, 410
Landelin	703	Michel-Ange	860
Léon	45, 634	Miguel	672
Léonard	295	Narcisse	143, 287, 681
Lino	293, 331, 741	Nicomède	590, 804
Longin	406	Novat	294
Lothaire	330	Octave	46, 591
Louis-de-Gonzague	695	Odon	3, 31, 544
Louis-Stanislas	381, 557, 851	Oscar	774, 775
Lucain	40, 766	Oswald	774
Lucien	634, 767, 804	Othmar	472
Lucius	30, 332	Othon	401, 819
Ludan	395, 703	Patrick	730, 731, 767
Ludger	330, 331	Paulin	695
Malachie	121, 188, 345	Paulo	736
Mamert	406, 523, 627	Philadelphie	634
Marcellin	188, 523, 598	Philibert	532, 541, 542, 572
Marcien	406, 703	Philippe	226
Marie-Abel	362, 363, 369, 803	Philippus	670
Marie-Aloyse	183, 331	Philomène	736, 766
Marie-Alphonse	293, 331	Phocas	71
Marie-Augustin	261, 294, 331	Pierre	295
Marie-Bernard	381	Pierre-Joseph	670
Marie-Germain	294, 331	Placide	772, 804
Marie-Liguori	40, 766	Pothin	532, 626, 672, 803
Marie-Marcel	736, 804	Priscillien	226, 331
Marie-Stanislas	523, 627, 670	Privat	695
Marie-Vincent	634	Prosper	766, 804
Marien	670, 804	Prudence	40, 375, 804
Marole	703	Quillian	295, 774
Martial Gaudu	294, 566, 607	Quintien	2, 590
Martial Meier	226, 230, 774, 826	Raymond	634
Martin	295	Raynaldo	330, 375, 706
Martinien	215, 335, 481	Régis	386, 388
Martinus	534	Remv	634, 804

René	857	Urbano	2, 590
Ricardo	144	Valentin	3
Rieu	226, 591	Valérien	406
Rigobert	12	Valéry	287, 295
Rogatien	43	Viateur	374, 532, 573
Roger	634	Vicente	158
Romuald	767	Vidal	681, 706
Ronan	670	Vincent	736, 804
Rupert	736	Vincent-de-Paul	827
Salvius	375, 634	Wilfrid	532
Samuel	887		
Sancho	295, 331, 740	Aspirants Clercs	
Sebastião	295	Alachniewicz	730, 773, 858
Sennan	731	Anger	375
Seraphim	566	Audran	670, 703
Séraphin	532	Barros (de)	490
Séverin	83, 111, 331, 523	Barthel	533, 805
Sidoine	534	Basler	144
Silvano	711	Benoît	730
Silverio	741, 743	Bernadou	590
Similien	31, 532, 573, 636	Bernhard Louis	773, 858
Simplicien	753	Bertèche	767
Sixte	804	Berthet	857
Solanus	658, 841, 851	Bertrand	805
Sosthène	490, 567	Bitauld	772, 773
Sotère	261, 267	Biton	773, 858
Stanislas	261, 362, 453, 481	Blanchot	773, 858
Stéphan	294	Borbes	490, 703
Straton	573, 674	Bourqui	773, 858
Taurin	54	Boussard	287
Théodemir	557, 782, 784, 803	Briauld	858
Théodore	591	Burg	858
Théodose	3, 332	Burgsthaler	773, 858
Théodosio	293, 331, 803	Cardona	158
Théogone	3, 183, 774	Carrer	858
Théophane	470	Cathala	805
Théophile	262, 490	Cisternes (de)	858
Théotonio	172	Clausse	38
Thiébaud	295, 607	Coignard Alph.	766, 773, 805, 858
Thomaz	293	Coignard Jos.	814
Thurien	851	Coipel	805
Timoléon	46	Colgan	409
Tite	590	Cosson	406, 737, 773
Trémur	766	Cotel	533
Tugdual	766	Cremmel	720
Ulric	591	Dager	814
Urbain	40		

Delaval	703	Le Garrec	814
Delenté	375	Le Mauguen René	375
Diebold	858	Lequien 772, 773,	858
Donnadieu	858	Lopes	490
Dornic	375	Madec 773,	858
Dotter	375	Marrer	80
Duarte	858	Matter	374
Dubail 773,	858	Mens	805
Duffner	111	Mérange (de)	805
Durny Charles	83	Misson	851
Dürr	857	Monnier	858
Engasser 773,	858	Morelle	375
Faria (de)	858	Mortellec 634,	670
Fleck	634	Mulier Emile 773,	858
Fortineau 772,	773,	Nernio	374
Faubert	772	Nouais	192
Fritsch	858	O'Brien John	858
Gaillard	375	O'Brien Thomas 703,	737
Garzend	375	O'Neill	857
Gavin	703	O'Reilly	158
Géhin	858	Pano	858
Geudron	375	Perroud 533,	591
Goebel	703	Pichot	805
Golio	409	Pimolé 773,	858
Gonçalves	490	Présumey	704
Graf	858	Quillaud	805
Guyader 773,	858	Ramoa	858
Hartwett	490	Raymond	858
Heelan	490	Rémont	858
Hehir	858	Retka	703
Herry 773,	858	Riegert	375
Hubrecht	375	Robert	158
James 409,	533	Saettel	805
Jolly Jos. Louis 634,	736	Sage	814
Jolly Joseph	814	Salles 30,	730
Julien	887	Saraiva	158
Kapp	805	Sardier	375
Keane 330,	345	Schmitt	158
Kermabon	287	Schneider	805
Koerner	814	Schulte	858
Krauss	887	Senger	858
Kuentz Louis	814	Seynave 670,	703,
Laagel	858	Shanahan 767,	805
Lamberty	805	Sonnefeld	703
Lanore 409,	533	Stadelmann 730,	773,
Leconte 773,	858	Stafford 773,	858
Leen	490	Steinmetz	805

Sudre	158
Sundhauser	375
Tappaz	805
Tatevin	814
Thévenin	375
Thomé	205, 858
Trescarte	805
Verrier	409, 535
Villedieux	375
Ward	375
Zell	144, 703

Aspirants-Frères

Amédée	40
Alexis	591, 805
Ambroise	591
Ansbert	332
Arcade	627
Athénodore	805
Constantin	40
Étienne	331, 767
Friard	312
Humbert	591, 805
Marcel	375
Marie-Bernard	71, 206
Marie-Eugène	330

Marie-Marcel	45
Médéric	805
Nathanaël	40, 851
Nazaire	40
Osmond	40
Oury	40, 331
Pascal	40
Philbert	374
Philomène	730
Silvien	40
Sosthène	330
Tarsitius	374
Timothée	374, 543
Vivien	591

Agrégés ecclésiastiques

M. Sébastien Dione	312, 345, 354
M. Giraud Sok	269
Jamault	374
Vézier	374

Agrégés Frères

Conrad Fritzer	92, 331
Myon Roux	79, 441

NÉCROLOGE**— Pères —**

Atzenhoffer	455, 505
Aymonin	434, 552
Bénard	434
Blanchet	278, 915
Brunetti Antoine	687, 797
Burg Aloyse	14
Carrer	211, 584
Cros	398
Dréano Math.	455, 504
Duboin	889
Ehrhard Charles	14, 329
Ertzscheid	278, 517

Gaillard	620, 691
Garnier Abel	368
Goblet	795
Guth	26, 278
Guyodo	761, 877
Henry Jos.	38, 455
Huffschmitt	211, 325
Joly	83, 87
Kerambrun	91, 801
Kieffer François	268
Kornmann Laurent	278, 400
Kræmer	15, 99
Krænner	58
Kuhn Basile	687

Laurent Joseph	516, 587	Camille Le Bras	874
Lavandier	28	Claude Bret	268
Leclerc	687, 668	Darius Siepe	278
Leclercq	724, 761	Désiré Lorentz	542, 570
Le Petitcorps	99, 178	Egydio Moita	166
Le Rouzic	26, 140	Emmanuel Bouniol	137
Losserland	846	Etienne Baldy	46
Lutz Joseph	211, 240	Gilles Brunagel	477, 556
Mallet	517, 620	Gonçalo Gouveia	171
Manac'h	24, 38	Honoré Lang	687, 765
Mangout	873	James Beetle	620
Marques	516, 874	J'-Chrysostome Heuberger	846
Mathias	278, 724	Malachie Costello	278
Méchin	477, 655	Marcellin Dusch	516
Mouzon (de)	434	M"-Guillaume Le Guellec	46, 245
Moyses	846	M"-Ignace O'Dea	517, 624
O'Brien Michel	122	Martinien Rohfritsch	724, 848
Paris	99, 320	Mayeul Le Roux	874
Pavat	846	Merry Querr	478
Picarda J.-Marie	24, 725	Philibert Schuller	654
Rabany	98, 135	Raphael Dentler	434, 519
Reffé	14, 122	Roch Rocci	135, 239, 373
Reinlen	505	Romain Daniel	92
Replumaz	171	Thomé de Guadelupe	724
Riegert	477, 688	Zacharie Blaise	583, 729
Riff	398, 404		
Ritzenthaler	477, 555		
Schmidt Eugène	62		
Seigneur	434		
Steinmetz Jean	724		
Stervernnou	53		
Strebler Charles	109		
Sublet	55, 541, 635		
Thuët Louis	14		
Ulrich	653, 875		
Unverzagt	83, 87		
Walsh Jean	620, 846		
Wieder Martin	687, 874		

Aspirants Clercs.

—Frères—

Agathon Ohmann	62, 434	Delgado	175
Alype Welter	398	Eglin	398, 480
Amand Dettwiller	362, 654	Gama	174
Benoît Grollemund	516, 727	Golio	795
Bonaventure Weiss	846, 885	Guthmann	48
		Mary	14
		Moraes	175
		Orbann	14
		Paulet	26
		Rausch	584
		Rebordão	846
		Rocha	175
		Rose	135
		Schérer	724
		Schindler	398
		Schmidt Guill.	211
		Schneider Célestin	26
		Thiersé	14

Aspirants Frères		R. M. Marie-Joseph	26
		M. Dubloc	52
		M. Bodin	53
Tarsitius Flouriot	620	Mgr Thomas	54
Wilfrid Rodriguez	16	M. Eug. Schwindenhammer	62
		M. Le Roy	239
Agrégés et Étrangers		M. Gallais	278
M. de Gourley	573	M. Le Vulgos	336
		M ^{me} Chevalier	795, 819



ARCHIVES

